REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

LA

TOUR DE PERCEMONT

DERNIÈRE PARTIE (1).

XII.

Quand on surveille un fils, il ne faut pas qu'il s'en doute. Je revins donc au logis, où, lorsqu'il reparut, je ne lui laissai rien pressentir de ma découverte. Jacques nous arriva sur les dix heures, disant qu'il revenait d'une partie de chasse, et qu'il n'avait pas voulu passer devant notre porte sans prendre de nos nouvelles. — Tu n'as donc rien tué? lui dit Mme Chantebel, car, contre ta coutume, tu arrives les mains vides. — Pardon, ma tante, répondit-il; j'ai déposé un pauvre lièvre dans la cuisine. — Veux-tu faire une partie de piquet avec ton oncle? — Je suis à ses ordres.

Je vis bien que Jaquet avait quelque chose à me dire. — Allons plutôt, lui répondis-je en prenant son bras, faire un tour de jardin. Vous faites grand feu pour la saison, mesdames, et on étouffe ici.

— Voyons, qu'y a-t-il de nouveau? dis-je à mon grand enfant de neveu quand nous fûmes seuls. Tu me parais tout à fait battu de l'oiseau.

— Battu à fond, battu à mort, mon bon oncle! Je vous le disais bien, Henri va sur mes brisées. Il y a rendez-vous tous les soirs à la tour de Percemont.

— Qui t'a dit cela?

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1875.

— J'ai vu, j'ai épié, j'ai suivi. Ce soir encore...

— As-tu écouté ?

— Oui, mais je n'ai pu rien entendre.

— Alors tu es un maladroit. Qui n'entend pas la cloche n'en connaît pas le son.

— Voulez-vous me donner à penser que Mlle de Nives donne des rendez-vous à Henri pour réciter le chapelet ?

— N'est-ce pas dans ce sens-là qu'elle a agi avec toi ?

— Elle s'est moquée de moi, et peut-être se moque-t-elle à présent de mon cousin; mais en se moquant ainsi du pauvre monde elle joue son honneur, et ce n'est pas drôle !

— Ne m'as-tu pas dit qu'elle était invulnérable à la séduction, et qu'à moins d'être une brute et un sauvage il était impossible de réduire sa volonté et de surprendre son innocence?

— J'ai dit cela pour moi qui ne sais guère manier la parole et amener la persuasion. Henri est avocat, il sait dire...

— Alors il est plus dangereux que toi, que je croyais irrésistible.

— Ah ! mon oncle, vous me raillez, c'est-à-dire que vous m'abandonnez !

— T'ai-je donc promis de servir tes amours ?

— Vous en avez écouté le récit avec une attention que j'ai prise pour de l'intérêt.

— Et moi, je ne suis pas fixé là-dessus. Je m'intéresse fort peu à tes projets de fortune. Si tu ne songes qu'à épouser le million, cela, je ne veux pas m'en mêler, c'est affaire entre toi et la Charliette.

— Mon oncle, vous m'humiliez. Vrai, vous ne me rendez pas justice. Le million n'est rien, si la femme est déshonorée.

— Elle ne l'est pas, j'en suis certain; mais elle pourrait bien l'être un jour ou l'autre, si elle a aussi peu de raison qu'elle en montre.

— Vous savez donc...

— Je sais ce que tu m'apprends, et j'y réponds. Si elle a des relations avec Henri, elles sont et peuvent rester pures; mais si cette demoiselle prend tous les jours un nouveau confident, elle finira par en trouver un qui la perdra, et le scandale rejaillira sur ta sœur. Or, comme c'est elle, elle seule, qui m'intéresse en cette affaire, je vais dès demain agir pour mettre fin à une situation fâcheuse et ridicule.

— Agir ? Ah ! mon oncle, qu'allez-vous faire ? Avertir Mme de Nives ? perdre cette pauvre enfant !..

— Pourquoi viens-tu l'accuser ?

— Mon Dieu, je ne l'accuse pas ! Je me plains, voilà tout; mais

j'aimerais mieux me couper les deux mains que de lui nuire. Si vous saviez comme avec tout cela elle est grande et bonne ! Elle en est absurde, elle en est romanesque !

— Pourtant si elle te plante là, si, après t'avoir bercé de ses projets mystiques, elle prend un mari, et que ce mari ne soit pas toi?

— Eh bien ! mon oncle ?

— Ne te vengeras-tu pas ?

— Non, jamais ! Ce jour-là, je me griserai comme un Polonais ou j'épaulerai mon fusil de chasse avec mon pied, je ne sais pas ! mais lui faire du tort, à elle, la vilipender, la trahir,... non ! Je ne pourrais pas. Ce n'est pas une femme comme une autre, c'est un ange, un ange bizarre, un ange fou, il y en a peut-être comme cela; mais c'est le bon cœur, la bonne intention, le désintéressement, la charité en personne. Ce qui serait mal pour une autre ne l'est pas pour elle. Non ! il ne faut pas la perdre; non, mon oncle, mettons que je ne vous ai rien dit.

— Allons, répondis-je en prenant la main de Jacques dans les miennes, je vois que tu es toujours l'enfant de ma sœur, le bon gros Jaquet qui ne sait faire de tort qu'à lui-même et qui rachète tout par son cœur. Je crois à présent que tu aimes réellement Mlle de Nives. Donc il faut l'épouser, j'y ferai mon possible, je te le promets, si elle a réellement les grandes qualités que tu dis. Je la verrai, je l'interrogerai, j'étudierai la question à fond.

— Ah ! mon oncle, merci ! mais votre fils...

— Mon fils n'a rien à voir là dedans.

— Si fait...

— Ne me parle pas de lui avant que je connaisse la situation. Va te coucher et cesse ton espionnage. Je veillerai, moi, mais je veux veiller seul. Tu m'entends ! Tiens-toi tranquille, ou je t'abandonne.

Le gros Jaquet m'embrassa, et je sentis qu'il arrosait mes joues de larmes chaudes. Il alla prendre congé de ma femme, serra convulsivement la main d'Henri, et, enfourchant son robuste poney, il partit au grand galop pour Champgousse.

J'attendis patiemment toute la journée du lendemain. Ainsi qu'Henri l'avait prévu, la pluie tomba sans désemparer, et il ne fut pas question de faire sortir Mlle Ninie. A la fin du dîner, elle voulut pourtant grimper sur ses épaules en lui parlant à l'oreille. Vous avez donc des secrets tous les deux? dit ma femme, frappée de l'air malin et mystérieux de l'enfant. — Oh oui ! de grands secrets et que je ne dirai pas, répondit-elle en mettant ses petites mains sur la bouche d'Henri. Ne les dis pas non plus, toi, mon dada Henri, et emporte-moi à la fontaine.

— Non, c'est impossible, dit Henri, il n'y a pas de fontaine ce soir. La pluie noierait nos bateaux de papier; ce sera pour un autre jour.

Il se leva et sortit. Ninie se prit à pleurer. Ma femme voulut la consoler. Je ne lui en donnai pas le temps, je la pris dans mes bras et la portai dans mon cabinet pour lui montrer des images. Quand elle fut consolée, je tâchai, sans la questionner, de voir si elle était capable de garder un secret; je lui promis de lui faire de très beaux bateaux de papier le lendemain et de les faire voguer sur le bassin du jardin.

— Non, non, dit-elle, ton bassin n'est pas assez joli. Sur la fontaine du pré! c'est là que l'eau est belle et claire. Et puis il y a Suzette qui sait m'amuser bien mieux que toi, mieux qu'Henri et que tout le monde.

— Suzette est donc une petite de ton âge que tu as rencontrée là?

— De mon âge? je ne sais pas; elle est bien plus grande que moi.

— Grande comme Bébelle?

— Oh non, et pas si vieille! Elle est très jolie, Suzette, et elle m'aime tant!

— Et pourquoi t'aime-t-elle comme ça?

— Ah dame! je ne sais pas, c'est parce que je l'aime aussi et que je l'embrasse tant qu'elle veut. Elle dit que je suis jolie et très aimable.

— Et où demeure-t-elle, Suzette?

— Elle demeure... dame! je crois qu'elle demeure à la fontaine; elle y est tous les soirs.

— Mais il n'y a pas de maisons.

— C'est vrai. Alors c'est qu'elle y vient pour moi, pour me faire des bateaux.

— C'était donc là ton grand secret avec Henri?

— J'avais peur que Bébelle ne me défende de sortir.

Je vis que l'enfant n'avait pas été mise dans la confidence, et qu'elle oublierait facilement la prétendue Suzette, si elle ne la voyait plus avant le retour de sa mère. Je vis aussi pourquoi Henri avait été si pressé d'arranger le vieux gîte de Percemont, car, en dépit de la pluie, il s'y rendit comme il l'avait promis, et ne rentra qu'à dix heures. Dès que sa mère fut couchée, il me parla ainsi :

« Je t'ai menti l'autre jour, mon cher père. Permets-moi de te raconter ce soir une histoire vraie; mais pour débuter vite et clairement, lis cette lettre que j'ai reçue par la poste la veille de la Saint-Hyacinthe.

« Monsieur, rendez un grand service à une personne qui a foi en votre honneur. Soyez demain soir à la fête de Percemont, j'y serai et je vous dirai à l'oreille le nom de Suzette. »

« Tu vois que l'orthographe est un peu fantaisiste. J'ai cru à une frivole aventure ou à une demande de secours. Je t'ai suivi à la fête, j'y ai vu Jacques faisant danser une ravissante villageoise dont il paraissait très épris, et qui, en passant près de moi, m'a lancé adroitement à l'oreille le nom convenu : Suzette.

« Je l'ai invitée à danser avec moi, au grand déplaisir de Jacques, et nous nous sommes rapidement expliqués durant la bourrée.

« — Je suis, m'a-t-elle dit, non pas Suzette, mais Marie de Nives. Je demeure cachée à Vignolette. Émilie, mon excellente, ma meilleure amie, ne me sait pas ici, et son frère Jacques n'est pas content de m'y voir. Je ne les ai pas mis dans mon secret, ils m'eussent dit que je faisais une folie; cependant cette folie, je veux la faire, et je la ferai, si vous ne me refusez pas votre secours et votre amitié. Je les réclame, j'en ai le droit. Vous m'avez fait beaucoup de mal sans vous en douter. Vous m'avez écrit, quand j'étais au couvent de Riom, des lettres de moquerie où on a vu des crimes. A cause de ces malheureuses lettres, on m'a retirée de ce couvent, où j'étais aimée et traitée avec douceur, pour me cloîtrer durement à Clermont. Jacques m'a aidée à me sauver. J'ai été consulter à Paris, je sais maintenant mes droits, et je les ferai bientôt valoir; mais si je condamne ma belle-mère, j'ai au cœur un désir tendre et ardent, je veux voir sa fille, la fille de mon pauvre père, ma petite sœur Léonie. Elle est chez vous, faites que je la voie. Le moment est favorable et ne se retrouvera peut-être plus. Toute votre famille est ici, l'enfant est seule avec sa bonne dans votre maison. J'ai de bons espions à mes ordres, je suis renseignée. Conduisez-moi chez vous, introduisez-moi auprès d'elle. Je la regarderai dormir. Je ne l'éveillerai pas, je l'aurai vue, et je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

« Le moment et le lieu ne se prêtaient pas à la discussion. Je ne sais pas encore quelle réponse j'eusse faite sans un incident maladroitement provoqué par la jalousie de Jacques. Il éteignit le fanal, et, dans la confusion qui s'ensuivit, Mlle de Nives, saisissant mon bras avec une force nerveuse extraordinaire, m'entraîna dans les ténèbres en me disant : — A présent! Dieu le veut, vous voyez! allons chez vous!

« J'étais littéralement aveugle. Ce fanal qui crève les yeux ayant été brusquement supprimé, je marchais au hasard, et ma compagne semblait me conduire. Au bout d'un instant, je reconnus que nous marchions dans la direction de la prairie, et que nous n'étions pas

seuls. Un homme et une femme marchaient devant nous. — C'est ma nourrice avec son mari, me dit Mlle de Nives; ce sont des gens sûrs, ne craignez rien, j'en ai encore d'autres à mon service. J'ai la bonne de ma sœur qui a été renvoyée, et qui espionne pour moi.

« — Savez-vous, lui dis-je, qu'avec ces manières d'agir vous m'inquiétez un peu?

» — Comment cela?

« — Vous avez peut-être le projet d'enlever l'enfant pour tenir la mère à votre discrétion? Je vous avertis que je m'y opposerai absolument. Elle a été confiée à mes parens, et, bien que cette confiance soit un peu étrange, nous sommes responsables et considérons le dépôt comme sacré.

« — Vous avez une bien mauvaise opinion de moi! reprit-elle; on vous a certainement dit beaucoup de mal sur mon compte. Je ne le mérite pas, et je me résigne à attendre que l'avenir me justifie.

« Elle a une voix cristalline, d'une clarté et d'une douceur pénétrantes. Je me sentis honteux de mes soupçons. Je voulus en atténuer la brutalité. — Ne parlons pas, me dit-elle, cela nous retarde, courons! — Et elle m'entraîna sur la pente de la prairie, effleurant à peine le sol, légère comme un oiseau de nuit.

« Arrivés à la porte du jardin, nous nous arrêtâmes un instant. — Je n'ai pas encore trouvé, lui dis-je, le moyen de vous introduire auprès de l'enfant sans que vous soyez vue par la femme chargée de la garder. Je vous avertis que Mlle Ninie couche dans la chambre de ma mère, et qu'en attendant la rentrée de celle-ci, une bonne installée sur un fauteuil dort d'un sommeil peut-être fort léger. Je n'en sais rien, c'est une jeune paysanne que je ne connais pas.

« — Je la connais, moi, répondit Mlle de Nives : elle est venue chez Émilie, il y a quinze jours, pour demander de l'ouvrage. Nous lui en avons donné, et je sais qu'elle est douce et bonne. N'ayez pas d'inquiétude. Je sais aussi qu'elle dort profondément; elle a passé une nuit chez nous, il a fait un orage épouvantable qu'elle n'a pas entendu. Allons, vite, entrons!

« — Permettez! vous entrerez seule avec moi. Les personnes qui vous accompagnent resteront ici à vous attendre.

« — Naturellement.

« Je la conduisis sans bruit à la chambre de ma mère en la guidant à travers les corridors sombres. J'entrai doucement le premier. La petite bonne ne bougea pas. Une bougie brûlait sur une table derrière le rideau. Mlle de Nives la prit resolûment pour regarder l'enfant endormie; puis elle me la rendit, et, s'agenouillant près du lit, elle colla ses lèvres à la petite main de Ninie en disant

comme si elle eût prié Dieu : — Faites qu'elle m'aime, je vous jure de la chérir !

« Je lui touchai doucement l'épaule. Elle se releva et me suivit avec soumission au jardin. Là elle me prit les deux mains en me disant : — Henri Chantebel ! vous m'avez donné la plus grande joie que j'aie éprouvée dans ma dure et triste vie, vous êtes maintenant pour moi comme un de ces anges que j'invoque souvent et dont la pensée me donne du calme et du courage. Je suis une pauvre fille sans esprit et sans instruction : on m'a élevée comme cela, on l'a fait exprès, on voulait m'abrutir pour me neutraliser; mais ma lumière, celle dont j'ai besoin pour me conduire, me vient d'en haut, personne ne peut l'éteindre. Ayez confiance en moi comme j'ai eu confiance en vous. C'est si beau, la confiance ! sans elle, tout est mal et impossible. Faites que je revoie ma sœur, et que j'entende sa voix, que je lise dans son regard, que je reçoive son premier baiser. Laissez-moi revenir demain, déguisée comme aujourd'hui. Songez que personne ne connaît ma figure, que vos parens ne m'ont jamais vue, que Mme de Nives elle-même ne me reconnaîtrait peut-être pas, car elle ne m'a pas vue depuis bien des années. Je me cacherai quelque part, vous amènerez Léonie de mon côté, vous serez là, vous ne la quitterez pas. Faut-il vous le demander à genoux? Tenez, m'y voici.

« Un peu inquiet de son exaltation, mais vaincu par le charme qui émane d'une personne si étrange, je lui donnai rendez-vous à la tour de Percemont pour le lendemain à la nuit tombante, promettant de trouver jusque-là un moyen de lui conduire sa sœur, et je lui demandai la permission de vous informer du fait. — Oh ! non, pas encore ! s'écria-t-elle. Je dirai tout à votre père moi-même, car j'ai beaucoup à lui dire, et il sera bien obligé de m'entendre, c'est son devoir envers Mme de Nives et envers ma sœur. Je peux les ruiner, mais je ne le veux pas. Seulement il y a une chose sur laquelle je ne peux pas encore être décidée; il me faut revoir l'enfant, et, si vos parens s'y opposaient, je ne pourrais plus savoir ce que je dois faire. Jurez-moi de me garder le secret pour quelques jours seulement.

« — Allons, je le jure ! Mais Jacques? Que lui dirai-je, s'il vient m'interroger ?

« — Il ne vous interrogera pas.

« — N'est-il pas votre fiancé ?

« — Non; il ne m'est rien qu'un ami généreux et admirable.

« — Mais il vous aime. Voyons ! cela est bien clair.

« — Il m'aime, oui, et je le lui rends de tout mon cœur; mais il n'y a pas un mot d'amour entre nous...

« — Vous jurez de me garder le secret?

« — Je le jure. Oh! que je vous aime!

« — Pas tant que Jacques?

« — Encore plus!

« Là-dessus elle s'enfuit avec ses acolytes, me laissant stupéfait et quelque peu étourdi de l'aventure.

« Le lendemain, c'est-à-dire avant-hier, j'ai avisé la fontaine du pré comme le lieu de rendez-vous le plus favorable. J'ai pu avertir la Charliette, cette nourrice dévouée, qui est venue dans le jour explorer le bois de Percemont, afin de s'y reconnaître sans suivre les chemins tracés. C'est une femme adroite et prévoyante. Je lui ai de là-haut montré la fontaine, le sentier des vignes qui y conduit. J'ai enlevé les clôtures, et le soir même, tout en jouant avec Ninie, je l'ai portée sans l'avertir de rien auprès de sa sœur, cachée sous les saules. La connaissance a été vite faite, grâce aux bateaux de papier; mais je dois dire que la passion de Mlle de Nives pour cette enfant a été comme un aimant irrésistible. Au bout d'un instant, Léonie s'est pendue à son cou et l'a dévorée de caresses. Elle ne voulait plus la quitter. Je n'ai pu la reconduire à sa bonne qu'en promettant de la ramener le lendemain à la fontaine et à *Suzette*.

« Hier encore j'ai tenu parole. Suzette avait bourré ses poches de papier rose et bleu de ciel. Elle faisait avec une adresse de religieuse de charmantes embarcations qui flottaient à ravir; mais Ninie ne s'amusait pas comme la veille : elle s'était mis dans la tête de ne plus quitter Suzette et de l'amener ici pour en faire sa bonne. J'ai eu de la peine à les séparer; enfin ce soir, pour la dernière fois, j'ai vu Mlle de Nives au donjon, où il était convenu qu'elle irait m'attendre. Je jugeais cette entrevue inutile à ses projets, et c'est à regret que je m'y suis prêté, puisque le mauvais temps m'empêchait d'y conduire Léonie. Je m'y suis rendu avec un peu d'humeur. C'est une personne irritante que Mlle de Nives. Elle se jette à votre cou, moralement parlant. Elle a des inflexions de tendresse et des expressions de reconnaissance exagérée qui ont dû troubler profondément le pauvre Jaquet, et qui m'ont causé plus d'une fois de l'impatience; mais on ne sait comment lui manifester le blâme qu'elle provoque. Elle n'est pas affectée, elle ne pose pas, elle est naturellement hors du vraisemblable, et pourtant elle est dans le vrai quand on peut accepter son point de vue. Nous avons causé deux heures, tête à tête dans le donjon, où j'avais allumé un grand feu de pommes de pin pour sécher ses vêtemens mouillés. Il a fallu la réchauffer malgré elle. Intrépide et comme insensible à toutes les choses extérieures, elle avait marché en riant sous une

pluie battante et riait encore en me voyant inquiet pour sa santé. Elle n'éprouvait pas plus d'embarras et de crainte à se trouver seule avec moi, venant à un rendez-vous facile à incriminer, que si j'eusse été son frère. La nourrice se tenait en bas, dans la cuisine, se chauffant aussi et ne s'inquiétant pas plus de nous laisser ensemble que si les excentricités de ce genre n'avaient rien de nouveau pour elle. Tout cela eût pu monter la tête à un sot ambitieux, car Mlle de Nives est un beau parti, et elle n'est pas difficile à compromettre; mais tu as assez bonne opinion de moi, j'espère, pour être bien certain que je ne lui ai pas fait la cour et ne la lui ferai pas. Voilà mon roman, cher père. Dis-moi maintenant ce que tu en penses, et si tu me blâmes d'avoir laissé la *partie adverse*, — car ma mère prétend que tu es le défenseur et le conseil de la comtesse, — embrasser à votre insu sa petite sœur Ninie. »

XIII.

— Réduite à ces proportions, l'affaire n'est pas grave, répondis-je; mais tu ne m'as pas dit le plus important, votre conversation de ce soir, votre unique conversation, car, jusqu'à ce moment, vous n'avez pu échanger que des mots entrecoupés et vous n'aviez pas été seuls ensemble.

— Si fait! les deux jours précédens, je l'ai reconduite jusqu'à mi-chemin de Vignolette par les bois; la nourrice, je devrais dire la duègne, marchait à distance respectueuse.

— Alors tu sais quels sont ces grands projets dont Mlle de Nives, ta cliente, à toi, doit m'entretenir?

— Une tentative de conciliation entre elle et sa belle-mère; Mlle de Nives veut être libre de voir sa sœur de temps en temps.

— Je crois que les entrevues seront chères, et puis le moyen de rendre l'engagement sérieux! Marie de Nives n'a aucun droit sur Léonie de Nives, et la loi ne lui prêtera aucun appui.

— Elle compte sur toi pour trouver ce moyen.

— Est-ce que tu en vois un?

— J'en vois mille, si ta cliente n'a en vue que l'argent, comme le prétend la *mienne*. Il s'agit de l'intéresser à la durée de l'amitié des deux sœurs.

— Tout paraît simple quand on prend des suppositions pour des faits acquis. Je suppose, moi, que ma cliente, puisque cliente il y a selon toi, ait pour sa belle-fille un éloignement invincible? qu'elle combatte pour la fortune, mais que ce soit uniquement en vue de sa fille, et qu'après tout elle l'aime mieux pauvre qu'exposée à l'influence d'une personne dont elle pense le plus grand mal?

— Tu plaideras auprès d'elle pour la pauvre Marie!

— La pauvre Marie a pu être fort à plaindre dans le passé, mais, depuis qu'elle est libre, je t'avoue qu'elle m'intéresse médiocrement.

— Tu ne la connais pas encore!

— Je l'accepte telle que tu me la dépeins, telle que Jacques me l'a *racontée*. Vos deux versions rédigées différemment sont très conformes quant au fond. Je crois donc la personne excellente et très pure d'intentions; cela suffit-il pour être une femme de mérite, un être sérieux, capable de diriger une enfant comme Léonie et d'inspirer quelque confiance à sa mère? Je ne la crois pas capable, moi, d'inspirer de respect!

— Si fait! Je te jure qu'elle en est fort capable.

— C'est-à-dire que tu as été fort ému auprès d'elle, et que tu as su le lui cacher par respect pour toi-même!

— Ne parlons pas de moi; je suis en dehors de la question. Parlons de Jacques.

— Jacques a été encore plus ému et probablement plus timide que toi. Jacques est un séducteur dont une personne tant soit peu bien élevée ne doit pas beaucoup redouter les roueries et les profondeurs. Veux-tu que je te dise? je ne la crois pas en danger, ta cliente; mais je la crois dangereuse. Je la vois dans une situation fort agréable et même divertissante, puisqu'elle trouve moyen de concilier dans sa conscience, obscurément éclairée d'en haut... ou d'en bas, les plaisirs frivoles de la vie avec les extases célestes. Elle caresse au couvent l'idée d'être une vierge sage, mais elle a les instincts d'une vierge folle, et, du moment qu'elle repousse le frein de l'austérité de toutes pièces qui fait la force du catholicisme, je ne vois pas bien où elle pourra s'arrêter. Elle n'a rien à mettre à la place de ce joug terrible, nécessaire aux esprits sans culture et par conséquent sans réflexion. Elle n'a aucune philosophie pour se créer une loi à elle-même, aucune appréciation de la vie sociale et des obligations qu'elle impose. Elle se fait du devoir une idée fantastique, elle cherche le sien dans des combinaisons de roman, elle n'a pas la moindre idée de la plus simple des obligations morales. Il lui plaît de quitter le couvent avant l'heure très prochaine que la loi fixait à sa délivrance; elle ne saurait pas trouver un appui sérieux pour cette équipée, elle accepte celui d'une femme qui spécule sur la libéralité des prétendans qu'elle lui recrute. Elle trouve donc naturel d'accepter Jacques Ormonde pour son libérateur, elle va passer huit jours en tête-à-tête avec lui, et, comme il ne lui inspire pas d'amour, je comprends ça, elle se soucie fort peu de celui qu'il peut éprouver, des espérances qu'il doit concevoir, des colères et des souffrances qu'elle lui impose.

— Mon père, elle les ignore, elle ne se doute pas de ce que l'amour peut être !

— Tant pis pour elle ! Ce qu'une femme ne sait pas, il faut qu'elle le devine; autrement il n'y a pas de femme, il y a un être hybride, mystérieux, suspect, dont on peut tout craindre. Qui sait où l'éveil des sens peut entraîner celui-ci? Je crois, moi, que déjà les sens jouent un grand rôle dans cette angélique chasteté qui pousse la demoiselle des bras de Jacques dans les tiens.

— Disons du bras de Jacques au mien; elle n'a cherché et trouvé que des protecteurs.

— Un protecteur improvisé, c'est déjà beaucoup. Deux, c'est beaucoup trop pour deux mois de liberté ! Pourquoi cette héroïne de roman n'a-t-elle pas su vaincre ma répugnance à la connaître et à l'écouter ? Puisqu'elle sait si bien se déguiser, il fallait entrer ici comme servante, nous en cherchions une pour garder l'enfant !

— Elle y a songé, mais elle a craint la clairvoyance de ma mère, qu'elle sait prévenue contre elle.

— Elle a craint ta mère et elle m'a craint ! Invitée par Miette, par Jacques à se confier à moi, elle n'a pas osé; elle n'ose pas encore. Elle aime mieux s'adresser à toi pour voir sa sœur, comme elle s'est adressée à Jaquet pour s'échapper de sa cage. Veux-tu que je te dise pourquoi ?

— Dis, mon père.

— Parce que l'appui des jeunes gens est toujours assuré à une jolie fille, tandis que les vieux veulent qu'on raisonne. La beauté exerce un prosélytisme rapide. Un jeune homme est matière inflammable, et ne résiste pas comme un vieux avocat incombustible. En un clin d'œil, avec un regard tendre et un mot suppliant, on a de brillans chevaliers, prompts à toute folle entreprise. On leur confie ses plus intimes secrets; il leur plaît fort, à eux, d'être pris pour confidens. La confiance n'est-elle pas la suprême faveur ? On les amorce ainsi, et tout aussitôt on les gouverne. On accepte leur amour pourvu qu'ils n'expriment pas trop clairement leurs désirs, on les expose sans scrupule à des scandales, on se sert de leur argent...

— Mon père !..

— Pas toi ! mais Jacques y est déjà pour une belle somme, je t'en réponds. On est riche, on s'acquittera, on conservera une reconnaissance sincère pour les deux amis, sauf à en épouser un troisième; les autres se débrouilleront comme ils pourront. Je te le dis, mon garçon, il y a un ange avec qui tu viens de passer deux heures d'un tête-à-tête enivrant et douloureux à la fois; mais sous cet ange, il y a une dévote ingrate, et peut-être une coquette consommée. Prends garde à toi, voilà ce que je te dis !

En m'écoutant, mon fils tisonnait fiévreusement, les yeux fixés sur la braise, le visage pâle en dépit de la lueur rouge qu'elle lui envoyait. Il me sembla que j'avais touché juste.

— Alors, dit-il en relevant et en fixant sur moi ses grands yeux noirs si expressifs, tu me blâmes d'avoir servi les desseins de cette demoiselle?

— Moi? pas du tout! A ton âge, j'eusse agi comme toi; je te dis seulement de prendre garde.

— A l'amour? Tu me prends pour un écolier.

— Il n'y a pas si longtemps que tu l'étais, et c'est tant mieux pour toi.

Il réfléchit quelques instans et reprit : — C'est vrai ; il n'y a pas si longtemps que j'étais épris de Miette, qu'elle me faisait battre le cœur, qu'elle m'empêchait de dormir. Miette est beaucoup plus belle à présent surtout, elle a une expression,... et je ne vois pas que la fraîcheur et la santé nuisent à l'idéal dans un type de femme. Les statues grecques ont la rondeur dans la poésie. M[lle] de Nives est jolie comme un petit garçon. Sa pâleur est affaire de fantaisie. Et puis ce n'est pas la beauté qui prend le cœur, c'est le caractère. J'ai étudié ce caractère-là, caractère tout nouveau pour moi, avec plus de sang-froid que tu ne penses, et dans tout ce que tu viens de dire je crois qu'il y a beaucoup de vrai, l'ingratitude surtout! Je n'ai pu m'empêcher de lui dire qu'elle faisait trop souffrir Jacques; elle se croit justifiée en disant qu'elle ne lui a rien promis.

— Elle fait quelque chose de pire, à quoi tu n'as pas songé. Elle travaille à compromettre Émilie.

— J'y ai songé, je le lui ai dit. Sais-tu ce qu'elle m'a répondu? « Émilie ne peut pas être compromise. C'est une pureté au-dessus de toutes les souillures. Si l'on venait à dire qu'étant chez elle je me suis conduite follement, toute la province répondrait d'une seule voix que c'est contre le gré ou à l'insu de votre cousine. Et vous d'ailleurs, ne seriez-vous pas là pour crier aux détracteurs : Vous en avez menti! La preuve qu'elle est respectable, c'est qu'elle est ma fiancée, et que je l'épouse. »

— Eh bien! et toi? qu'as-tu répondu à cette question très directe?

— Je n'ai rien répondu. Il me répugnait de parler d'Émilie et de mes sentimens secrets avec une personne qui ne comprend rien aux sentimens humains.

— Je regrette que tu n'aies rien trouvé à répondre.

— Dis-moi, père, crois-tu qu'Émilie...

— Eh bien! Émilie...

— Elle doit savoir que son amie s'absente tous les soirs depuis quelques jours?

— Il me paraît impossible qu'elle l'ignore! La maison de Vignolette est grande; mais, quand on y vit tête à tête, l'absence de l'un des deux hôtes doit être remarquée.

— Mlle de Nives prétend qu'Émilie ne lui fait pas de questions et ne témoigne aucune inquiétude. Comment expliques-tu cela?

— Par la religion d'une généreuse hospitalité. Vois sa lettre d'hier.

Henri lut la lettre et me la rendit. — Je vois, dit-il, qu'au fond du cœur la bonne et chère enfant blâme sa bizarre compagne. Elle n'a pas tort! As-tu remarqué qu'elle fût triste la dernière fois que tu l'as vue?

— Triste, Émilie? non, mais mécontente.

— Mécontente de Mlle Marie?

— Évidemment.

— Et peut-être aussi de moi?

— Je ne sache pas qu'elle ait songé à toi.

— Mlle de Nives prétend que Miette a un grand chagrin.

— Pour quelle cause?

— C'est ce que j'ai répondu, il n'y a pas de cause. Miette n'a pas d'amour pour moi.

— Et tu as ajouté : Je n'en ai pas pour elle?

— Non, mon père, je n'ai pas dit cela, je me suis abstenu de parler de moi-même; cela ne pouvait pas intéresser Mlle de Nives. Quel jour veux-tu la recevoir?

— Ici, elle risque de rencontrer sa belle-mère, qui peut, qui doit revenir d'un moment à l'autre pour chercher sa fille.

— Mme de Nives ne peut pas revenir encore, elle est malade à Paris.

— Qui t'a dit cela?

— Mlle de Nives la fait surveiller. Elle a pris la grippe en courant Paris et la banlieue pour la surprendre dans quelque *flagrante delicto* favorable à ses projets hostiles; mais elle n'avait que de fausses indications, elle n'a rien découvert.

— Alors que cette demoiselle vienne demain au donjon avec Miette. Ta mère va rendre des visites à Riom, elle ne saura rien. Je veux que tu assistes à l'entrevue, puisque tu es le conseil de Mlle Marie. Je ferai peut-être comparaître aussi maître Jacques, et je donnerai l'ordre qu'on nous amène un instant Léonie. Je veux voir par mes yeux si cette grande passion pour l'enfant est sincère. Allons dormir. Demain, de bon matin, j'enverrai un exprès à Vignolette et peut-être à Champgousse.

Le lendemain, j'écrivis à Émilie et à son frère. A midi, je montai au donjon avec Henri et la petite Léonie. Nous y trouvâmes Miette avec Mlle de Nives. Jacques, qui demeurait plus loin, arriva le dernier.

Mon premier mot fut un acte d'autorité. La Charliette était sur le seuil de la cuisine et y entra vivement en m'apercevant; mais je l'avais vue, et, m'adressant à Mlle de Nives, je lui demandai si c'était par son ordre que cette femme était aux écoutes. Mlle de Nives parut surprise, et me dit qu'elle ne l'avait point amenée. — Dès lors, lui répondis-je, elle vient ici pour son compte, et je vais la prier de s'en aller. — J'entrai dans la cuisine sans donner à Marie le temps de me devancer, et je demandai à la Charliette éperdue ce qu'elle venait faire chez moi. Elle répondit qu'elle était venue se mettre aux ordres de *mademoiselle*. — Mademoiselle n'a pas besoin de vous, allez-vous-en. Je vous défends de jamais remettre les pieds chez moi sans ma permission.

— Ah! s'écria la Charliette d'un ton dramatique, je vois que ma chère demoiselle est perdue! Vous êtes tous contre elle!

— Sortez, repris-je, et plus vite que cela!

Elle partit furieuse. Je rejoignis les dames à l'appartement restauré par Henri. Mlle de Nives avait son costume de villageoise, qui la rendait merveilleusement jolie, je dois le dire. Léonie s'était jetée dans ses bras, elles étaient inséparables. Émilie aussi caressait l'enfant et la trouvait charmante. Je vis qu'au dernier moment elle avait été mise dans toutes les confidences. Henri me paraissait un peu embarrassé dans son attitude. Il entendit à propos le galop du poney de Jacques et descendit pour l'aider à le mettre à l'écurie.

Pendant ce temps, allant et venant, et sans avoir l'air de vouloir entrer encore en matière, j'observais les traits et les attitudes de Mlle de Nives. Je la trouvai naïve et sincère. Ce point acquis, j'examinai ma nièce; elle était changée, non pâlie ni abattue, mais sérieuse et comme armée pour un combat quelconque de haute et magnanime volonté.

Jacques entra, on se dit bonjour. Il baisa respectueusement la main que lui tendait sans embarras Mlle de Nives. Il était fort décontenancé par l'étonnement et l'inquiétude. Il avait l'air de se préparer à une crise, et de n'avoir rien prévu pour la conjurer.

— A présent, dis-je à Mlle de Nives, nous avons à parler de choses qui ennuieraient fort Mlle Ninie. Elle va jouer là, sous nos yeux, dans le préau fermé.

— Oui, s'écria Léonie, avec Suzette!

— Plus tard, lui dis-je. Je vous promets que vous la reverrez avant qu'elle ne s'en aille.

— Ça n'est pas vrai, tu ne me rappelleras pas!

— Je vous le jure, moi, dit Mlle de Nives. Il faut être sage et obéir à M. Chantebel. C'est lui qui est le maître ici, et tout le monde est content de faire sa volonté.

Ninie se soumit, non sans faire promettre à Suzette qu'elle s'assoirait près de la fenêtre pour la regarder à tout instant.

Quand nous fûmes assis, Miette prit la parole avec résolution. — Mon oncle, dit-elle, vous avez bien voulu recevoir mon amie, je vous en remercie pour elle et pour moi. Je pense que vous n'avez pas à l'interroger sur les événemens qui l'ont amenée chez moi, je crois que vous les connaissez parfaitement. Elle vient vous demander conseil sur ce qui doit suivre, et comme elle sait quel homme vous êtes, comme elle a pour vous le respect que vous méritez, et en vous la confiance qui vous est due, elle est résolue, elle me l'a promis, de suivre vos conseils sans résister.

— Je n'ai qu'une seule question à adresser à Mlle de Nives, répondis-je, car de sa réponse dépendra mon opinion sur sa cause. Pourquoi, à la veille du moment fixé pour sa liberté certaine et absolue, a-t-elle cru devoir quitter le couvent? Répondez sans crainte, mademoiselle, je sais que vous avez beaucoup de franchise et de courage, toutes les personnes qui sont ici sont maintenant dans votre confidence; il importe que j'y sois aussi, et que nous délibérions tous sur ce qui est le plus favorable à vos intérêts.

— C'est un peu une confession publique que vous me demandez, répondit Mlle de Nives, que la présence de Jacques et d'Henri paraissait beaucoup émouvoir; mais je puis la faire et je la ferai.

— Nous écoutons respectueusement.

— Eh bien! monsieur Chantebel, j'ai eu, pour fuir le couvent avant l'heure raisonnable, un motif que vous aurez peine à croire. Mon ignorance de la vie réelle était si profonde, et ceci n'est pas ma faute, que je croyais devoir manifester ma volonté avant d'avoir atteint l'âge légal de ma majorité. J'étais persuadée que, si je laissais passer un jour au-delà de ce terme, j'étais engagée par ce fait à prononcer des vœux.

— Est-ce au couvent qu'on vous avait dit ce mensonge énorme?

— Non, c'est ma nourrice, la Charliette, que je voyais en secret, qui prétendait avoir consulté à Clermont, et qui me disait de me méfier de la patience avec laquelle les religieuses et les confesseurs attendaient ma décision. Ils ne vous tourmenteront pas, disait-elle, ils vous surprendront, et tout à coup ils vous diront : L'heure est passée, nous vous tenons pour toute votre vie.

— Et vous avez cru la Charliette!

— J'ai cru la Charliette, n'ayant qu'elle au monde pour s'intéresser à moi et me dire ce que je croyais être la vérité.

— Mais depuis vous avez su qu'elle vous trompait?

— Ne me faites pas dire du mal de cette femme, qui m'a rendu de grands services, des services intéressés, je le sais, mais dont j'ai profité, et dont je profite encore. Laissons-la pour ce qu'elle vaut... Ceci ne mérite peut-être pas de vous intéresser.

— Pardonnez-moi, je dois savoir si je suis en présence d'une personne conseillée et dirigée par la Charliette ou par les amis qu'elle a maintenant autour d'elle.

— J'ai honte d'avoir à vous répondre que les personnes présentes, à commencer par vous, sont tout pour moi, et la Charliette, rien!

— C'est fort aimable, mais ne suffit pourtant pas pour que je travaille à vous sauver des dangers et des difficultés où cette Charliette vous a jetée. Il faut me jurer que vous ne la reverrez pas et n'aurez aucune correspondance, aucune espèce de relation avec elle, tant que vous demeurerez chez ma nièce. Vous auriez dû comprendre que la présence d'une femme de cette espèce souillait la demeure d'Émilie Ormonde.

C'était, je crois, la première fois que Mlle de Nives entendait des vérités raisonnables. Effrayée et menacée, d'une part, par l'esprit clérical, gâtée et flagornée, de l'autre, par sa nourrice et par l'amour aveugle de Jacques, elle ne savait pas avoir des reproches à se faire. Elle rougit de confusion, ce qui me parut d'un bon augure, hésita un instant à répondre, puis, par un mouvement spontané, elle se tourna vers Miette et lui dit en se jetant à ses genoux et en l'entourant de ses bras : — Pardonne-moi, je n'ai pas su ce que je faisais! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— Je te l'aurais dit, si tu m'avais tout confié, répondit Émilie en l'embrassant et en la relevant. Avant ce matin, je ne savais pas combien cette Charliette est coupable envers toi et méprisable.

— Je ne la reverrai jamais! s'écria Mlle de Nives.

— Vous le jurez? lui dis-je.

— Je le jure sur mon salut éternel!

— Jurez-le sur l'honneur! Le salut éternel n'est jamais compromis tant qu'il reste un moment pour se repentir. C'est une belle pensée que d'avoir fait Dieu plus grand que la justice des hommes; mais ici nous traitons de faits purement humains, et nous n'avons à nous occuper que de ce qui peut être utile ou nuisible à nos semblables.

— Je jure donc sur l'honneur de ne jamais revoir la Charliette, bien qu'en vérité l'honneur humain, comme on me paraît l'entendre, me semble une chose frivole.

— C'est bien là que le bât nous blesse, répondis-je. Voulez-vous me permettre une petite explication fort nécessaire?

— J'écoute, répondit Mlle de Nives en se rasseyant.

— Eh bien! mademoiselle, quand le mot d'honneur humain n'a pas de sens net pour l'esprit, ce que l'on a de mieux à faire, c'est de se retirer du milieu social et du commerce des humains. On vit alors dans un sublime tête-à-tête avec l'esprit divin, et, pour se dispenser de tout devoir envers les êtres de notre espèce, on a la règle monastique, qui vous impose la solitude et le silence. Vous n'en voulez pas, je le sais; dès lors il vous faut, fille ou femme, consacrée aux œuvres de charité ou aux occupations de ce monde, un guide et un maître qui vous fasse connaître les obligations de la vie. Vous ne ferez rien de bon, à vous toute seule, en dehors de la cellule, puisque vous dédaignez de rien entendre à la vie pratique. Il vous faudra un directeur de conscience pour utiliser votre charité ou un mari pour régler les bienséances de votre conduite. Vous avez tantôt vingt et un ans, vous êtes séduisante, vous ne l'ignorez pas, puisque vous vous servez de vos séductions pour réaliser vos projets au jour le jour. Vous n'avez plus le droit, du moment où vous agissez fortement sur l'esprit des autres, de dire : « Je ne sais pas ce que je veux, je verrai! » Il faut voir et vouloir tout de suite; il faut choisir entre le mari et le confesseur, autrement il n'y a pas moyen de vous prendre au sérieux.

— Quoi? s'écria M[lle] de Nives, qui s'était levée, bouleversée de ma rudesse; qu'est-ce que vous me dites là, monsieur Chantebel? qu'est-ce que vous exigez de moi?

— Rien que le libre exercice de votre volonté.

— Mais justement!.. ma volonté, je ne la connais pas. J'attends que Dieu m'inspire.

— Est-ce Dieu qui vous a inspirée jusqu'ici? Est-ce lui qui vous a commandé de vous faire enlever par Jacques Ormonde?

— Mon oncle, s'écria Jacques, vous m'avez arraché mon secret, vous l'aviez surpris, j'ai cru qu'il vous serait sacré, et voilà que vous me mettez au supplice! Permettez-moi de me retirer, j'étouffe ici, j'y souffre le martyre!

— Je ne vous accuse pas, Jacques, dit M[lle] de Nives, je comptais dire à votre oncle tout ce qu'il savait déjà.

— D'autant plus, repris-je, que vous l'avez confié à mon fils avec permission de ne me rien cacher.

Jacques devint pâle en regardant Henri, qui sut rester impassible. Alors il regarda Marie, qui baissa les yeux avec confusion, puis les releva aussitôt et lui dit avec une simplicité naïve : — C'est vrai, Jacques, j'ai tout dit à votre cousin, j'avais besoin de lui pour accomplir une entreprise où vous eussiez refusé de m'aider.

— Vous n'en savez rien, répondit Jacques. Certes mon cousin mérite toute votre confiance; mais je vous avais donné assez de preuves de mon dévoûment pour y avoir droit aussi.

— Tu oublies, Jacques, lui dis-je, que quand Mlle de Nives a besoin des gens, comme elle le dit elle-même, elle va droit à son but sans s'inquiéter des autres. Elle eût pu, sans doute, prendre ton bras pour venir regarder Léonie à travers la grille du parc, ou encore s'adresser à Henri, toi présent, et lui faire dans ce donjon des visites romanesques dont tu aurais constaté par toi-même l'indubitable innocence; mais tout ceci eût moins bien réussi. Henri se fût méfié d'une personne présentée par toi, compromise par conséquent. Il eût raisonné et discuté, comme je discute en ce moment. Il était bien plus sûr de le surprendre, de lui donner un rendez-vous mystérieux, de se livrer à lui comme une colombe sacrée dont la pureté sanctifie tout ce qu'elle touche, enfin de lui ouvrir son cœur, libre de toute attache et de tout égard envers toi. L'expérience a prouvé que Mlle de Nives n'est pas si étrangère que l'on croit aux agissemens de la vie réelle, et que, si elle ignore les souffrances qu'elle peut causer, elle devine et apprécie la manière de s'en servir.

— Henri! s'écria Mlle de Nives, pâle et les dents serrées, partagez-vous l'opinion cruelle que votre père a de moi?

La figure d'Henri fut un moment contractée par un rictus d'angoisse et de pitié; puis tout à coup, prenant le dessus avec l'héroïsme de la bonne conscience, il répondit : — Mon père est sévère, mademoiselle Marie; mais en somme il ne vous dit rien que je ne vous aie dit à vous-même, ici, hier soir, et seul avec vous.

Mlle de Nives se tourna alors vers Jacques, comme pour lui demander aide et protection dans sa détresse. Elle vit qu'il pleurait et fit un pas vers lui. Jacques en fit deux, et, emporté par son bon naturel autant que par son manque de savoir-vivre, il l'entoura de ses bras et la serra sur son cœur en disant : — Oh! moi, tout cela n'est pas ma faute! Si vous êtes coupable envers moi, je n'en sais plus rien du moment que vous souffrez! Voulez-vous mon sang, voulez-vous mon honneur, voulez-vous ma vie? Tout cela est à vous, et je ne vous demande rien en échange, vous le savez bien.

Pour la première fois de sa vie et grâce à la rudesse de mes attaques, Jacques, frappé au cœur, avait trouvé la véritable éloquence. L'expression du visage, l'accent, le geste, tout était sincère, par conséquent sérieux et fort. Ce fut une révélation pour nous tous et surtout pour Mlle de Nives, qui ne l'avait encore jamais pénétré. Elle sentit ses torts et lut dans sa propre conscience. Elle fit le mouvement d'une personne que le vertige a saisie au bord d'un précipice, et qui se rejette en arrière; mais elle se rapprocha instinctivement de ce cœur dont elle avait senti pour la première fois le robuste battement près du sien, et de là, s'adressant à Émilie : — C'est toi qui devrais me faire les plus durs reproches, lui dit-

elle, car j'ai été, à ce qu'il paraît, ingrate envers ton frère et coquette avec ton cousin! Comme de coutume, tu ne dis rien, et tu souffres sans te plaindre. Eh bien! je te jure que je réparerai tout, et que je serai digne de ton amitié!

— Dieu vous entende! mademoiselle, lui dis-je en lui tendant la main. Pardonnez-moi de vous avoir fait souffrir. Je crois avoir dégagé la vérité du labyrinthe où vous avait poussée la Charliette. Vous réfléchirez, j'y compte, et vous ne vous exposerez plus à des aventures dont les conséquences pourraient tourner contre vous. Parlons affaires maintenant, et voyons comment vous pourrez être réintégrée dans vos droits sans éclats et sans déchiremens. Sachez que je n'ai accepté la confiance de votre belle-mère qu'à la condition de me poser en conciliateur. Je ne m'intéresse point à elle personnellement; mais elle a fait une chose habile : elle sait que j'adore les enfans, qu'en toute cause où ces pauvres innocens sont mêlés, c'est leur intérêt que je plaide, et, bon gré mal gré, elle m'a confié sa fille. Elle est là, belle et bonne, la pauvre Ninie, et, autant que je puis croire, médiocrement heureuse. Son sort sera pire avec une mère aigrie par la pauvreté.

— N'en dites pas davantage, monsieur Chantebel! s'écria Mlle de Nives. Réglez vous-même, et sans me consulter, les sacrifices que je dois faire, puis vous me donnerez une plume, et je signerai sans lire. Vous connaissez ma fortune, et je ne la connais pas. Arrangez tout pour que Ninie soit aussi riche que moi : c'est pour vous dire cela que j'ai voulu vous voir!

En parlant ainsi, la généreuse fille se tourna vers la fenêtre comme pour envoyer un baiser à sa sœur; mais, ne la voyant plus, elle l'appela et ne reçut pas de réponse. — Mon Dieu! dit-elle en courant vers la porte, où peut-elle être? je ne la vois plus!

Au même instant, la porte s'ouvrit impétueusement, et Ninie s'élança dans les bras de Mlle de Nives en s'écriant d'une voix étranglée par la peur : — Cachez-moi, cachez-moi! maman! Elle vient, elle court, elle monte, elle vient pour me chercher et pour me battre. Ne me rendez pas à maman, cachez-moi! — Et, prompte comme une souris, elle se fourra sous la grande table que recouvrait jusqu'à terre un épais tapis.

XIV.

Il n'était que temps. Mme de Nives, pâle et fiévreuse, entrait à son tour, absolument comme chez elle, sans frapper et sans s'annoncer. Marie s'était tournée vers la fenêtre, ne laissant voir que son fichu noir et blanc, son chignon blond coquettement frisotté et

son chapeau de paille retroussé par derrière. Miette, sans être habillée en paysanne, avait gardé l'habitude de porter ce gentil chapeau auvergnat qui s'est fondu avec les modes nouvelles de manière à paraître élégant sans cesser d'être original. — Pardon, monsieur Chantebel, dit Mme de Nives, qui au premier abord prit ou feignit de prendre ces deux demoiselles pour des paysannes, vous êtes ici en consultation; je ne savais pas. Pardon mille fois! Je cherchais ma fille, je la croyais ici. On m'avait dit chez vous que vous l'aviez emmenée de ce côté. Dites-moi où elle est pour que je l'embrasse. J'irai attendre dans votre jardin que vous ayez le loisir de m'entendre à mon tour.

Pendant que la comtesse parlait, j'avais jeté les yeux sur les derrières du donjon, que l'on voyait par une fenêtre opposée à celle qu'occupait Mlle de Nives, et j'avais aperçu la Charliette épiant et attendant dans la partie ruinée et abandonnée du manoir. Dès lors Mme de Nives me paraissait parfaitement renseignée, et je répugnais à une feinte inutile.

— Vous ne me dérangez pas, madame la comtesse, lui dis-je. Je suis ici en famille. S'il y a consultation, vous ne serez pas de trop. — Et lui avançant un fauteuil, j'ajoutai : — Mlle Ninie est ici; mais elle était en train de jouer à cache-cache, et elle ne vous voit pas. — Allons, mademoiselle, continuai-je en relevant le tapis, c'est votre maman, courez donc l'embrasser!

Ninie obéit avec une répugnance visible. Sa mère l'empoigna plutôt qu'elle ne la prit et l'assit sur ses genoux en lui disant d'un ton sec : — Eh bien! quoi? êtes-vous folle? ne me reconnaissez-vous pas?

Pendant que Ninie embrassait sa mère avec plus de crainte que d'amour, Mlle de Nives, avide de savoir si l'enfant était une victime comme on le lui avait dit, s'était retournée pour observer ce baiser glacial. Les yeux clairs et froids de la comtesse s'attachèrent sur les siens, et je la vis tressaillir comme à l'aspect d'une vipère. Sans doute elle n'eût pas reconnu sa belle-fille tout de suite et sous ce déguisement, si elle n'eût pas été avertie. Elle l'était, car elle ne la confondit pas un instant avec Miette, et un sourire féroce contracta ses lèvres.

— Vous prétendez, monsieur l'avocat, me dit-elle d'une voix haute et claire, que je ne serai pas de trop dans la consultation que j'ai interrompue. Autant que je puis croire, il s'agit d'un mariage entre deux demoiselles et deux messieurs. Il y en a une que je connais; lequel des prétendus est le sien?

— Le voici! répondit sans hésitation Mlle de Nives en montrant mon neveu. C'est M. Jacques Ormonde. Dans quinze jours, les bans seront publiés, et, bien qu'à cette époque votre consentement ne

me soit plus nécessaire, j'espère, madame, que par bienséance vous daignerez approuver mon choix.

— Il le faudra bien, répondit la comtesse, puisque c'est ce monsieur qui, à ce qu'il paraît, vous a enlevée.

— Ce monsieur, répondit Jacques, à qui la joie donnait de l'aplomb, se permettra de faire observer à madame la comtesse que Mlle Ninie est de trop ici, et qu'elle s'amuserait mieux dans le préau.

— Avec la Charliette, qui rôde toujours par là? lui dis-je en élevant la voix; non, conduis l'enfant à sa bonne, qui l'attend dans les vignes, et tu reviendras ici. Si ta future doit faire quelques concessions, nous avons besoin de ton agrément.

— Elle peut faire toutes les concessions qu'elle voudra, répondit Jacques en prenant Ninie, qui le suivit avec une confiance instinctive; elle vous a donné carte blanche, je vous la donne aussi, mon oncle! — et il emmena l'enfant, suivi du regard par la comtesse, qui songeait beaucoup moins à sa fille qu'à examiner les traits et la tournure de Jacques avec une curiosité hautaine et railleuse.

— C'est donc là, dit-elle aussitôt qu'il fut sorti, l'objet de la grande passion de Mlle de Nives?

— Ce jeune homme est mon neveu, répondis-je, le fils de ma sœur chérie, un être excellent et un très galant homme.

— Ou un homme très galant? Monsieur Chantebel, vous êtes indulgent, on le sait, pour les membres de votre famille! Je vois que vous passez condamnation sur le fait de l'enlèvement. Ce fait-là pourtant ne sera pas approuvé par tout le monde.

— Ce fait-là restera ignoré, car personne ici ne le divulguera par égard pour Mlle de Nives et pour vous.

— Pour moi? par exemple!

Je fis un geste pour écarter les autres témoins, et m'approchant tout près d'elle, je lui dis tout bas : — Pour vous, madame, qui étiez d'accord avec la Charliette pour amener ce scandale et déshonorer Mlle de Nives!

Elle devint pâle comme si elle allait s'évanouir, mais, luttant encore, elle me répondit à voix basse : — C'est un affreux mensonge de cette femme, et que vous ne prouverez jamais!

— Voulez-vous que je la fasse monter? elle est encore là!

— Pourquoi la faire monter? reprit-elle d'un air égaré.

— Vous la sommerez devant nous tous de dire la vérité. La récompense que vous lui avez promise sera à ce prix, et au besoin nous ferons ici une collecte qui lui déliera la langue. Elle produira vos lettres.

La comtesse murmura faiblement ces mots : — Ne faites pas cela! Je suis dans vos mains, épargnez-moi! — Puis elle s'affaissa sur

son fauteuil et eut une véritable syncope. J'avais deviné juste. La force des vraisemblances m'avait conduit à la vérité. J'ai su plus tard les détails. La Charliette avait naturellement rançonné, exploité, trompé et trahi tour à tour tout le monde.

Ma nièce et Mlle de Nives étaient venues au secours de Mme de Nives avec empressement. Elle reprit ses sens très vite et voulut renouer la conversation. Je la priai de ne pas se fatiguer inutilement.

— Nous pouvons, lui dis-je, reprendre la conférence plus tard, ce soir ou demain.

— Non, non, dit-elle, tout de suite! d'autant plus que je n'ai rien à dire. Je n'ai qu'à attendre les propositions que l'on croira devoir me faire à la veille d'une liquidation générale de nos intérêts.

— Il n'y a plus de proposition, répondis-je. Vous avez pensé que Mlle de Nives, s'étant laissé entraîner à de graves imprudences, aurait besoin de votre silence et d'un généreux pardon de votre part. Les choses ont changé de face, vous venez de le comprendre. Le silence est dans l'intérêt commun, et le pardon n'est plus qu'une affaire de convenances, disons mieux, de charité chrétienne. Mlle de Nives est maîtresse absolue d'une fortune considérable, j'en ai maintenant le chiffre, je me le suis procuré en votre absence. Elle a le droit de vous demander des comptes de tutelle qui monteront, ainsi que je l'avais prévu et calculé, à environ deux cent quarante mille francs; mais elle ne veut pas que sa sœur soit élevée dans la gêne et les privations. Elle vous donnera purement et simplement quittance de toutes les sommes dépensées ou économisées par vous pendant sa minorité : c'est donc à vous, madame la comtesse, de lui adresser, je ne dirai pas des remercîmens, mais de lui témoigner au moins la satisfaction qu'une mère doit éprouver en pareille circonstance.

Mme de Nives avait cru pouvoir tirer meilleur parti de ses machinations indignes. Elle était là, matée, écrasée par moi. Elle essaya de parler, ne put trouver un mot et fit à Mlle Marie une espèce de sourire grimaçant avec une inflexion saccadée de la tête; elle retrouva cependant assez de force pour dire que Léonie serait encore bien pauvre, vu que les économies qu'on pouvait faire dans le grand et dispendieux château de Nives étaient une supposition toute gratuite de ma part.

— Je n'en sais rien, moi, répondit Mlle de Nives en se levant. Monsieur Chantebel aurait-il la bonté de me dire approximativement à combien s'élèvera le chiffre de mes revenus?

— Si vous vendez la terre de Nives, mademoiselle, vous aurez environ cinquante mille livres de rente. En la conservant, vous en aurez trente.

— Et maintenant, reprit-elle, voulez-vous bien demander à Mme de Nives combien de rentes il lui faut, à elle, pour vivre dans l'aisance et la sécurité?

— Je ne connaîtrai plus jamais ces deux biens-là, dit la comtesse; il me faudrait pour élever ma fille, sans qu'elle eût à souffrir de ce changement de situation, au moins quinze mille francs par an.

— Ce qui, avec vos petites économies, dont je sais aussi le chiffre, vous constituerait une existence égale à celle que vous avez menée depuis votre mariage. Mlle de Nives appréciera si votre affection pour elle mérite un pareil sacrifice.

— Je le ferai, s'écria précipitamment Marie. — Et, avisant Jacques, qui rentrait, elle lui prit la main en ajoutant : — Nous le ferons, ce sacrifice; mais à une condition, sans laquelle je m'en tiendrai à ce que M. Chantebel a formulé : la quittance pure et simple.

— Quelle est donc cette condition? dit Mme de Nives, dont les yeux d'acier brillèrent d'un éclat métallique.

— Vous me donnerez ma sœur, et vous me céderez tous vos droits sur elle. A ce prix, vous serez riche, vous vivrez où vous voudrez, excepté à Nives, où je compte m'établir. Vous verrez Léonie, mais elle sera à moi, à moi seule! Jacques! vous y consentez?

— Avec joie! répondit-il sans hésiter.

Mme de Nives ne me parut pas foudroyée, comme son rôle l'eût comporté. L'idée n'était pas neuve pour elle, Marie l'avait communiquée à la Charliette, et la comtesse avait pu y réfléchir. Elle feignit pourtant un nouvel évanouissement, plus profond et moins réel que le premier. Marie et Miette s'en émurent. — Tout cela est trop cruel, prétendait ma nièce; cette dame est malade, et ne peut pas supporter de pareilles émotions. Qu'elle soit méchante, c'est possible; mais elle ne peut pas être indifférente pour sa fille, et on lui en demande trop!

— Laissez-moi seul avec elle, leur dis-je, et ne vous inquiétez de rien. Allez m'attendre à la maison, et, si Mme Chantebel est rentrée, dites-lui de faire préparer un bon dîner pour nous remettre tous de nos émotions.

Quand ils furent partis, Mme de Nives ne me fit pas attendre longtemps la reprise de possession de ses facultés. Elle versa quelques larmes pour rentrer en matière en s'écriant que c'était horrible, et que Mlle de Nives se vengeait d'une manière atroce.

— Mlle de Nives ne se venge pas, répondis-je. Elle est réellement d'une douceur et d'une mansuétude remarquables. Elle ne vous a pas adressé une parole amère dans une circonstance où tout le mal que vous lui avez fait devait soulever son cœur contre vous.

Elle a pris réellement Léonie en passion, et je crois que l'enfant y répond autant qu'il est en elle.

— Il est certain que ma fille aime tout le monde, excepté sa mère! C'est un naturel terrible. On l'a de trop bonne heure indisposée contre moi.

— Je le sais, et c'est un grand mal; mais il y a de votre faute, vous n'avez pas su vous faire aimer d'elle et respecter par vos gens.

— Vous ne pouvez pas me conseiller pourtant de l'abandonner à une folle qui prend fantaisie de tout, et qui ne s'en souciera bientôt plus?

— Si elle ne s'en soucie plus, elle vous la rendra; mais alors adieu les quinze mille livres de rente! Faites donc des vœux pour que les deux sœurs fassent bon ménage!

Mme de Nives trouvait l'argument très juste, je le voyais bien; mais elle se débattit encore pour la forme.

— Vous croyez donc réellement, reprit-elle, que Mlle de Nives est capable d'élever convenablement une jeune fille?

— Si vous m'eussiez fait cette question hier, je vous aurais dit: Non, je ne le crois pas. Je ne l'avais pas encore vue à l'œuvre; tandis qu'aujourd'hui, ici, devant vous, je l'ai prise en grande estime. Cette générosité enfantine a un côté sublime qui l'emporte sur les peccadilles d'une imagination surexcitée. Je venais de la gronder fort quand vous êtes entrée; elle m'en a puni en se montrant admirable de repentir et de sincérité. Je suis tout à elle maintenant, ce qui ne m'empêchera de vous servir encore en veillant à ce que votre rente constitue un engagement sérieux et inviolable.

— Ah! oui, voilà ce qu'il faut surtout! s'écria involontairement la comtesse; il faut que ce ne soit pas un leurre, cette pension!

— Il faut aussi, repris-je, que ce ne soit pas un chantage, il faut que la pension cesse le jour où vous feriez valoir vos droits sur Léonie.

— C'est entendu, dit la comtesse avec humeur; mais si Mlle Marie, qui ne sait pas ce que c'est que l'argent, vient à se ruiner! Je veux une hypothèque sur la terre de Nives.

— On vous la donnera, mais ne craignez pas qu'elle se ruine; du moment qu'elle épouse Jacques Ormonde, elle s'enrichira au contraire.

— Et ce fameux Jacques Ormonde qu'on dit être un beau vainqueur rendra sa femme, par conséquent ma fille, heureuses?

— Ce beau vainqueur est un cœur d'élite et un naïf de la plus belle eau.

— Et, en attendant le mariage, que vais-je faire de ma fille, qui ne songe qu'à me fuir, et dont il faut que je me déshabitue pour avoir le courage de la quitter?

— Vous irez à Nives pour faire vos préparatifs de départ. Ninie restera chez moi avec Mlle Marie, qui, étant fiancée à Jacques, doit rester désormais sous la garde de son futur oncle.

— Mais votre fils!.. Votre fils vient d'avoir aussi, je le sais, une intrigue avec elle!

— C'est un mensonge de la Charliette. Mon fils est un honnête homme et un homme sérieux. Il est possible que la Charliette eût souhaité l'exploiter aussi; mais il est plus malin que Jacques. Pourtant, comme il ne faut pas donner prise à la médisance, mon fils ira passer la fin de ses vacances avec son cousin à Champgousse, et on ne se réunira ici qu'à la veille du mariage. Nous signerons ce jour-là les actes qui vous concernent en même temps que le contrat, et en attendant, comme vous voici tout à fait calme, vous allez venir dîner chez nous avec ma famille et la vôtre.

— Impossible! je ne peux pas revoir tout ce monde, Ninie surtout! Cette enfant, qui me quitte avec joie, fait mon supplice!

— C'est un supplice mérité, madame de Nives! Vous avez voulu perdre, ruiner et avilir la fille de votre mari, vous vouliez qu'elle fût religieuse ou déshonorée, c'était trop, vous avez lassé la patience de Dieu! N'abusez pas de celle des hommes, et faites tout pour qu'ils ignorent les secrets desseins de votre âme coupable. Offrez votre fille en réparation de vos cruautés, et acceptez en retour les biens de la terre pour lesquels vous avez travaillé avec tant de persévérance et si peu de scrupule. Il vous faut dîner chez moi, parce que vous avez dit à ma femme tout le mal possible de Mlle Marie. Je ne vous demande pas de vous confesser à elle et de vous rétracter; mais nous lui dirons que vous vous êtes réconciliée avec votre belle-fille, et que par mes soins un arrangement a été conclu qui satisfait tout le monde.

XV.

Mme de Nives céda, prit mon bras, et nous descendîmes vers ma maison. Comme nous sortions du bois de pins, j'aperçus encore la Charliette, qui nous espionnait, très inquiète pour elle-même du résultat de nos pourparlers.

— Il faut en finir avec cette coquine, dis-je à la comtesse.

— Non, non! répondit-elle effrayée, je ne veux plus la voir.

— Pour cela, il faut la payer. — Et, me tournant vers la Charliette, je lui fis signe de venir à nous.

Elle ne se fit pas prier pour accourir. — Le moment de régler vos comptes est venu, lui dis-je; nous sommes tous d'accord à présent pour vous défendre d'importuner aucun de nous. M. Jacques Ormonde vous a versé trois mille francs, c'est plus qu'il ne fallait. Il

n'a plus besoin de vous. Mlle de Nives vous donne également trois mille francs. Combien vous en a promis Mme la comtesse de Nives ici présente?

— Dix mille, répondit effrontément la Charliette.

— Cinq mille seulement, reprit la comtesse hérissée d'indignation.

— Vous viendrez chez moi, repris-je, le jour de la majorité de Mlle de Nives, toucher la somme de huit mille francs, après quoi vous n'aurez plus rien à espérer de personne.

— C'est peu pour tant d'ouvrage, répondit la Charliette. Si je disais tout ce que je sais!..

— Vous pouvez le dire, s'il vous plaît d'être chassée de partout comme une intrigante et entremetteuse. Si vous parlez de nous, nous parlerons de vous aussi; prenez garde!

La Charliette s'enfuit effrayée, et, durant les dix minutes de descente qui nous conduisirent à mon logis, je vis Mme de Nives se rasséréner rapidement. Cette femme, dont l'avarice était le seul mobile et la seule passion, me faisait horreur. Je n'en fus pas moins fort poli, respectueux et attentionné pour elle. Je lui avais dit son fait, j'avais gagné la bonne cause, je n'avais plus de bile à exhaler, et j'étais content de moi-même. Je la conduisis à une chambre où elle désirait se reposer quelques instans.

Mme Chantebel n'était pas rentrée; Miette s'était courageusement mise à l'œuvre pour nous faire dîner. Elle était un *cordon bleu*, connaissait mes goûts, et était adorée de mes servantes. Je vis avec plaisir que nous dînerions bien, qu'aucun plat ne serait manqué, ma femme n'étant pas là pour exciter les nerfs de sa cuisinière par trop d'ardeur.

Ce qui me fit plus de plaisir encore, ce fut de voir Henri souriant près de Miette et l'aidant avec gaîté; il avait ôté son habit et s'était drapé d'un tablier blanc. Cela était si contraire à ses goûts et à ses habitudes de tenue sérieuse que je ne pus lui dissimuler ma surprise. — Que veux-tu? me dit-il, il y a ici des héroïnes de drame et de roman qui seraient fort embarrassées de nous faire seulement une omelette. Émilie, qui est cependant pour moi la seule et la vraie héroïne du jour et qui ne cherche à fixer l'attention de personne, se consacre à notre service comme si elle n'était bonne qu'à cela. Il est juste que je tâche de lui épargner de la peine ou tout au moins que je la fasse rire par mes gaucheries.

Et, comme Miette s'éloignait pour veiller à la pâtisserie : — Vois, me dit-il, comme elle est adroite et alerte! Avec sa robe de soie et ses fichus garnis, elle ne prend aucune précaution, et pourtant elle ne se fera pas une tache. Elle est là dans son élément, l'intérieur, la vie de campagne et de famille.

— Il faut l'y laisser, répondis-je avec une intention malicieuse. Il n'y a pas là dedans assez de poésie pour un jeune homme de ton époque.

— Pardon, mon père; je trouve qu'il y en a, moi! La poésie est partout pour qui sait la voir. Il y en avait jadis à Vignolette, quand, au beau milieu de sa grande cuisine noire, où reluisaient les gros ventres des vases de cuivre, je regardais Miette pétrissant dans ses jolis doigts les galettes de notre déjeuner. C'était un tableau de Rembrandt avec une figure du Corrége au milieu. Dans ce temps-là, je sentais le charme de cette vie intime et de cette femme modèle. J'ai tout oublié, et aujourd'hui voilà que je revois le passé à travers le fluide renouvelé. Miette est beaucoup plus belle qu'autrefois, elle a plus de grâce encore. Avec cela, j'ai faim, l'odeur de ses mets me semble délicieuse. L'animal est d'accord avec le poète pour me crier : La vérité est là, une existence bien réglée et bien pourvue, une femme adorable, un fonds inépuisable de confiance, de respect et de tendresse mutuels.

— Te voilà dans la pleine lumière du cœur et de la raison; ne le diras-tu pas à Émilie?

— Non, je n'ose pas; je ne suis pas encore digne de pardon. Miette a souffert par ma faute, je le sais. Elle a vu son frère malheureux à cause de moi; elle a cru pendant un jour ou deux que j'étais épris de l'héritière, et que je me prêtais à la compromettre pour évincer Jacques. Sans toi, cher père, sans les rudes explications d'aujourd'hui, elle le croirait peut-être encore. Sais-tu qu'un moment tu m'as effrayé? mais quand tu m'as mis dans la nécessité de dire à Mlle de Nives devant tous ce que je devais penser, ce que j'avais réellement pensé de sa légèreté, j'ai compris que tu me rendais un grand service, et je me suis trouvé tout d'un coup maître et content de moi-même. Si l'étrangeté de Marie m'a surpris un instant, nul que moi ne doit jamais le savoir, et, si elle-même a conçu quelque doute à cet égard, je suis heureux que tu m'aies donné le moyen de la dissuader. Elle se doit à Jacques, oui, certes, et à personne autre. Au milieu de ses petitesses d'enfant, elle est grande. Jacques a le gros bon sens qui lui manque, et, comme il l'adore, il le lui communiquera sans qu'il le sache lui-même, et sans qu'elle sente l'enseignement. Il dira toujours comme elle, mais il fera en sorte qu'elle pense à son tour comme lui.

— Bien raisonné, mon fils, et à présent que Dieu nous aide! Dans ces dénoûmens que les circonstances pressantes nous forcent parfois à improviser, la vie ressemble fort à un roman fait à plaisir. Je t'avoue qu'en plaidant devant vous autres la cause de la raison et de la droiture, je ne m'attendais pas à un pareil succès, je ne

voyais pas que deux beaux et bons mariages allaient sortir de ma parole simple et sincère; mais où sont nos amoureux?

— Là-bas, sur ce banc que tu vois d'ici. Ils attendent, je crois, avec impatience la décision de la comtesse à l'endroit de Ninie. Penses-tu qu'elle cède?

— C'est un point acquis, répondis-je, et je cours le leur dire.

Miette revenait vers nous avec sa pâtisserie à enfourner. — Je n'ai pas l'habitude d'embrasser mes cuisinières, lui dis-je en la baisant au front; mais celle-ci est tellement à mon gré que je n'y peux pas tenir.

Jacques et Marie, me voyant sortir de l'office, accoururent à ma rencontre avec Ninie. — Eh bien! dit M[lle] de Nives en me montrant l'enfant, puis-je espérer?..

— Elle est à vous! répondis-je tout bas, ne lui en dites rien, et tâchez qu'elle ne nous procure pas de nouvelles crises en refusant de dire convenablement adieu à sa mère.

— C'est bien simple, dit Jacques, — et, prenant Ninie dans ses bras : — Écoutez, mademoiselle; votre maman, voyant que vous vous trouvez bien ici, et que vous avez beaucoup d'amitié pour nous, consent à vous laisser quelques jours encore avec Suzette chez papa Bébel. Vous la remercierez, n'est-ce pas? Vous l'embrasserez, et vous serez très gentille?

— Oui, oui! s'écria l'enfant en gambadant de joie, je serai gentille, quel bonheur! Nous irons après dîner à la fontaine avec Suzette et mon dada Henri.

— C'est moi qui serai le dada, répondit Jacques en riant, et Suzette fera les bateaux.

— M'avez-vous pardonné, dis-je à M[lle] de Nives, et consentez-vous à rester chez moi jusqu'à votre mariage?

Marie prit mes mains avec cette effusion charmante qui rachetait tout, et, malgré moi, elle y colla ses lèvres. — Vous m'avez sauvée, dit-elle, vous êtes et vous serez mon père! J'ai tant besoin qu'on me dirige, et qu'on m'aime véritablement! Vous me rendrez digne de ce cher Jacques, qui me gâte, et à qui je ne peux pas arracher le plus petit reproche.

— C'est moi alors qui vous gronderai, et il vous donnera raison. Il vous dira que vous êtes la perfection...

— Ma foi oui! s'écria Jacques, je le dirai!

— Et que je suis un vieux radoteur!

— Pour cela, non, reprit-il en me serrant sur sa poitrine à m'étouffer, c'est vous, toujours vous qui serez notre ange gardien!

Ma femme arriva sur ces entrefaites, et les bras lui tombèrent de surprise en me voyant embrasser les deux fiancées. Ses yeux n'é-

taient pas assez grands pour interroger le visage et le costume de Mlle de Nives.

— Madame Chantebel, dis-je en la lui présentant, veuillez, je vous prie, bénir et embrasser votre future nièce, une paysanne, comme vous voyez, mais très bien née et très digne de votre meilleure affection.

— Est-ce une plaisanterie? dit ma femme; Jacques se marierait comme cela tout d'un coup avec une personne que nous ne connaissons point?

— Vous me connaîtrez en trois mots, dit Mlle de Nives. Je suis venue déguisée à Percemont pour consulter M. Chantebel. Il m'a dit qu'il approuvait mon mariage avec Jacques Ormonde. Ma belle-mère est survenue. M. Chantebel nous a réconciliées et même elle a consenti à me faire part d'un trésor inappréciable, l'enfant que vous voyez jouer là-bas, que vous chérissez aussi, et qui va devenir le mien.

— L'enfant! votre belle-mère! Je n'y suis pas du tout, dit ma femme stupéfaite. Est-ce un pari pour me mystifier?

— Regarde, lui dis-je, cette belle dame qui rajuste sa toilette et qui passe et repasse devant la fenêtre de la chambre nº 2 dans ta maison!

— La comtesse de Nives! Elle est ici?

— Et Mlle Marie de Nives aussi.

— Et la comtesse donne sa fille, elle donne Ninie à...

— A la personne dont elle t'a si mal parlé, et qui ne le méritait pas. Quand je te disais que ta grande comtesse était un drôle de pistolet!

— Je trouve le mot bien doux à présent, car je suppose qu'il y a de l'argent dans tout cela.

— Beaucoup d'argent, car Mlle de Nives ne regarde à rien quand son cœur parle, et cela est d'autant plus beau qu'elle n'avait rien à craindre des calomnies dont on la menaçait. Émilie, Jacques, Henri et moi en tête, nous étions là pour la défendre et la disculper.

— Et tu reçois encore cette comtesse? La voici installée chez nous?

— Jusqu'à ce soir! Elle a été fort agitée; nous la soignons. Elle dîne avec nous.

— Ah! grand Dieu, dîner! Et moi qui n'étais pas là! Une cuisinière qui ne sait rien, et qui n'a pas de cervelle!

— Aussi j'en ai pris une autre, une merveille que je veux te présenter. Tu n'embrasses pas ta future nièce?

Marie s'approcha avec grâce et confiance, Mme Chantebel s'attendrit, et quand Mlle de Nives après ce baiser prit sa main pour la

baiser aussi en signe de respect, elle eut des larmes dans les yeux et fut vaincue.

— Ça n'empêche pas, me dit-elle en se dirigeant avec moi vers la cuisine, que Jacques fait là un mariage étonnant et bien au-dessus de sa condition! Puisque tu t'entends si bien à faire des miracles, m'est avis, monsieur Chantebel, que tu aurais bien pu songer à ton fils avant tout autre. Henri eût été pour cette demoiselle un mari bien autrement convenable et agréable que le gros Jaquet.

— Madame ma femme, répondis-je, écoutez-moi. Laissons la cuisine aller son train, tout y marche à souhait; causons un peu sous ces noisetiers, comme deux vieux amis qui ne doivent avoir qu'un seul cœur et une seule volonté!

Je racontai à ma femme tout ce qui s'était passé, et j'ajoutai: — Tu vois donc que Mlle de Nives, attendue et espérée à bon droit par Jacques, ne devait pas être la femme d'un autre, à moins que cet autre ne fût un ambitieux sans scrupule.

— Tu as raison, monsieur Chantebel, je ne dis pas non, seulement je regrette...

— Il n'y a rien à regretter. Henri sera heureux dans le mariage, plus heureux que qui que ce soit au monde!

— Je te vois venir, monsieur l'avocat! tu veux qu'il épouse ta Miette Ormonde!

— Il le veut aussi, il l'aime!

— C'est toi qui le lui persuades!

— Non, je me suis gardé de vouloir l'influencer, c'eût été le moyen de l'éloigner d'elle, et je ne suis pas si sot. Qu'as-tu donc contre ma pauvre Miette?

— Contre elle? Rien assurément, je lui rends justice; mais c'est... c'est ce chapeau!

— Ce chapeau de village? Mlle de Nives en a un pareil aujourd'hui et n'en a pas moins un air de comtesse.

— Oui, mais elle l'est pour tout de bon, cela se voit.

— Et tu trouves que Miette a l'air d'une maritorne?

— Non pas, elle ressemble à sa mère, qui te ressemblait. Il n'y a pas d'air commun dans notre famille; mais Miette est froide, elle n'aime pas Henri!

— Ah! voilà l'erreur! Miette te paraît froide parce qu'elle est digne et forte. Je croyais pourtant que tu la comprendrais, toi, car je me souviens d'une personne que j'aimais et recherchais en mariage autrefois... jadis! Cette personne fut jalouse d'une petite blonde qui ne la valait pas, et que je fis danser, le diable sait pourquoi, à un bal de la préfecture. Or ma fiancée pleura, mais je n'en sus rien, et elle ne m'avoua son dépit qu'après le mariage.

— Cette personne-là, c'était moi, reprit ma femme, et j'avoue

que l'on m'eût coupée par morceaux plutôt que de me faire avouer que j'étais jalouse.

— Pourquoi ça, dis-le?

— Parce que... parce que la jalousie est une chose qui nous porte à douter de l'homme que nous aimons. Si nous étions sûres qu'il nous trompe, nous serions guéries de l'aimer; mais nous ne sommes pas sûres, nous craignons de l'offenser et de nous abaisser devant lui par l'aveu de notre méfiance.

— C'est fort bien expliqué, ma femme! et alors... on souffre d'autant plus qu'on le cache?

— On souffre beaucoup, et il faut un grand courage! Tu crois donc que Miette a ce courage-là?

— Et cette souffrance! d'autant plus que sa fierté a été blessée par quelqu'un.

— Par qui?

— Je me le demande!

— C'est peut-être par moi?

— C'est impossible!

— Eh bien! c'est la vérité. Je l'ai brusquée, cette enfant, parce qu'elle semblait croire qu'Henri resterait à Paris. J'avoue que je le craignais aussi, et que j'en avais de l'humeur. Cela est retombé sur la pauvre Émilie. Je ne sais pas ce que je lui ai dit, elle est partie toute consternée, et, comme je ne l'ai pas vue depuis, j'ai cru qu'elle boudait; mais je t'assure que je ne lui en veux pas, et que je l'aime comme auparavant.

— Le lui diras-tu?

— Tout de suite! Tu dis qu'elle est ici, où se cache-t-elle?

— Dans la cuisine avec Henri.

— Henri à la cuisine? Voilà du nouveau! Lui, si aristocrate!

— Il prétend que rien n'est si distingué qu'une jeune et belle fille au milieu des soins du ménage, et rien de si respectable qu'une mère de famille comme toi prenant souci du bien-être des siens.

— Ça veut dire que je devrais aller faire le dîner?

— Ça veut dire qu'Émilie s'en est chargée et qu'Henri la contemple en se disant que la femme qu'il aimera sera une personne utile, sérieuse, dévouée et charmante comme madame sa mère.

— Monsieur Chantebel, tu as une langue dorée! Le serpent sifflait comme toi dans le paradis! Tu fais de moi ce que tu veux, et tu prétends cependant que c'est moi qui suis la maîtresse!

— Oui, tu es la maîtresse, car, si tu repousses Miette, il faut bien qu'Henri et moi nous y renoncions.

En ce moment, Henri vint nous annoncer que le dîner était prêt, et, lisant dans mes yeux, il embrassa sa mère et lui dit : —Mère, j'ai un secret à te dire après dîner.

— Dis-le tout de suite, répondit-elle émue, le dîner attendra. Tant pis, je veux tout savoir!

— Eh bien! il ne faut que deux mots, ma chère mère, j'aime Émilie, je l'ai toujours aimée; mais je ne veux pas le lui dire sans ta permission.

Ma bonne chère femme ne répondit rien et courut à la cuisine. Elle trouva Miette dans l'office, lavant et essuyant ses jolies mains. Elle la prit par les épaules, puis par le cou, et l'embrassa maternellement à plusieurs reprises. Miette lui rendit ses caresses avec des yeux pleins de larmes et un adorable sourire sur les lèvres. — Il n'y a pas besoin d'autre explication, leur dis-je, ceci est la meilleure.

En effet, Henri remerciait et embrassait aussi sa mère. On alla se mettre à table.

Le dîner fut si bon que, malgré la grande contrainte du premier moment, on ne put résister à cette entente bestiale, si l'on veut, mais profondément cordiale, de gens qui communient ensemble après la fatigue d'une lutte et les bénéfices d'une réconciliation. Je n'aime pas manger beaucoup et longtemps, mais j'aime une table élégamment pourvue de mets d'un certain choix. Nos pensées, nos facultés, notre disposition intellectuelle et morale, dépendent beaucoup de la distinction ou de la grossièreté des alimens que nous avons ingérés. Ma femme, plus petite mangeuse encore que moi, fut presque gourmande ce jour-là, avec l'intention bien évidente pour moi de complimenter Émilie et de lui répéter qu'elle baissait pavillon devant elle.

Comme j'aime à étudier les caractères, et que tout m'est un indice, je remarquai que Mlle de Nives ne vivait que de crèmes, de fruits et de bonbons, tandis que Mme Alix de Nives, avec sa maigreur et sa complexion grêle, avait le robuste appétit des avares quand ils dînent chez les autres. Le gros Jaquet engouffrait tout gaîment, avec un entrain sincère et florissant; mais cette personne anguleuse, à la bouche serrée, au joli nez droit, trop plat en-dessous, avait l'air de faire avec soin dans son estomac la provision que les rongeurs font dans leur nid aux approches de l'hiver. Le vice est une chose laide, et la peinture en est maussade, parce qu'on ne peut se défendre d'en voir le côté sérieux; mais, quand on s'est dépêtré de ses embûches, il est permis d'en apercevoir les côtés risibles et de s'en amuser intérieurement, comme je le faisais en remplissant l'assiette de la comtesse, placée à ma droite et traitée par nous tous avec toutes les formes de la meilleure hospitalité. On avait placé la chaise de Ninie auprès d'elle. Elle mit de l'affectation à l'envoyer auprès de Mlle de Nives. — A côté de Suzette! s'écria l'enfant. Ah! maman, que vous êtes gentille!

— C'est la première parole aimable qu'elle m'ait adressée en sa vie, me dit Mme Alix à voix basse.

— Et ce ne sera pas la dernière, répondis-je. Trop livrée à vos domestiques, elle apprenait d'eux la méfiance et la révolte. Élevée sainement par des âmes généreuses, elle rapprendra à vous respecter.

Fort rassurés sur son compte, nous la mîmes dans sa voiture, à la nuit tombée, et Marie apporta une dernière fois l'enfant dans ses bras en lui répétant qu'on se reverrait dans quinze jours. Mme Alix crut alors devoir faire quelques haut-de-corps, comme une personne qui sanglote; puis, se penchant vers moi en me rendant Ninie : — Rappelez-vous, me dit-elle, que je veux une hypothèque!

Comme la voiture partait, j'eus un fou rire qui ébahit Miette et ma femme, aussi naïves l'une que l'autre, et toutes disposées à s'attendrir. — Vraiment, monsieur Chantebel, tu as le cœur trop dur! s'écria Bébelle, — c'est ainsi que désormais, à l'exemple de Mlle Ninie, on appelait ma femme. — Oh! toi, qui sais tout, lui répondis-je, tu vas plaindre le vautour qui digère agréablement la fortune qu'on lui donne, avec le bon dîner que nous lui avons servi!

Quand j'eus causé en liberté avec ma chère famille, Jacques Ormonde éleva une objection contre une des parties de mon plan. — Je ne demande pas mieux, dit-il, que de retourner à Champgousse, m'y voilà habitué; mais j'avoue que je ne suis plus si pressé d'y bâtir une maison de maître, vu que Mlle Marie veut habiter son château, et que je n'ai pas de raisons pour regretter ma métairie. Le pays n'est pas gai, et mon taudis est déjà étroit pour moi tout seul; je crois que, même pendant une quinzaine, Henri, que vous condamnez à cet exil, s'y trouvera fort mal. Je propose un amendement : avec deux lits que l'on porterait à la tour de Percemont, nous serions là très gaîment, plus près de vous, et les convenances seraient sauvées.

—Non, c'est trop près, répondis-je. Nous avons tous besoin de faire une petite retraite de sentiment et de philosophie avant de nous réunir dans l'ivresse de la joie; mais j'adoucirai la sentence, car je trouve Champgousse bien loin, et je voudrais être à même de m'entendre facilement avec vous deux. Henri adore Vignolette, qui est à deux pas, et nous avons besoin d'Émilie chez nous pour toute sorte de préparatifs. Elle restera donc ici, et tu résideras chez ta sœur avec mon fils.

Cette conclusion fut adoptée, et on ne trouva aucun inconvénient à se réunir tous les dimanches pour dîner, soit à Vignolette, soit chez nous.

Je prévoyais bien que le mariage de Jacques ne pourrait pas avoir

lieu avant six semaines. Nous avions besoin du temps voulu pour régler l'établissement de la fortune et les conditions de l'abandon de Ninie. Et puis je ne voulais pas brusquer ce mariage, qui avait été enlevé par surprise. Je savais bien que Mlle de Nives n'aurait pas à s'en repentir, mais il ne fallait pas la laisser à elle-même, et je voulais consacrer le plus de jours possible à son éducation intellectuelle et morale.

L'aimable enfant me rendit la tâche facile. Je pus aborder avec elle les questions délicates relatives à l'amour, au mariage et au célibat monastique. Je trouvai bien en elle quelque regret de ce renoncement qu'on lui avait toujours présenté comme une condition de grandeur et de pureté. J'eus à détruire beaucoup d'idées fausses sur le monde et sur la famille. Elle ne pouvait avoir et n'eut pas de défense systématique; elle était, grâce à Dieu, fort ignorante. Je n'eus à combattre qu'une exaltation du sentiment. Je lui fis comprendre que le premier emploi de nos forces et de nos ressources était d'élever une famille et de donner à l'humanité des membres dignes du nom d'hommes. Je l'initiai au respect de cette loi sacrée, qu'on lui avait montrée comme le pis-aller du labeur et des mérites d'une âme. Elle m'écoutait avec surprise, mais avec ardeur, et, très sensible aux bons effets d'une parole claire et bienveillante, elle prétendait qu'aucun prédicateur ne l'avait émue et ravie autant que moi.

De son côté, l'excellente Émilie lui donnait l'instruction nécessaire. Elle avait déjà entrepris à Vignolette de lui faire de bonnes lectures; mais, préoccupée ou exaltée, l'élève avait fatigué la maîtresse en pure perte. Cette fois elle fut attentive et docile. L'intelligence ne lui manquait pas, et je dois dire que Miette, avec sa simplicité calme, était un professeur excellent. Miette aimait à faire bien tout ce qu'elle faisait. Du couvent, où elle était entrée paysanne, elle était sortie sachant tout mieux que ses compagnes, et elle avait continué de s'instruire lorsqu'elle était rentrée dans sa famille. Elle m'avait toujours consulté sur le choix de ses livres, et lorsqu'elle les avait lus, elle venait en causer avec moi, me présenter ses objections et me demander de les résoudre. Je voyais de reste alors qu'elle avait lu et bien lu, et j'admirais la paisible harmonie qui régnait dans ce cerveau, où la volonté et les habitudes rigides du devoir n'avaient rien desséché, rien éteint. Je savais bien quelle femme de haute valeur je souhaitais donner à mon fils, et Mlle de Nives, qui jusque-là n'avait connu que sa patience et sa bonté, comprit la supériorité de sa compagne. Au bout d'un mois, elle savait assez de choses pour ne plus avoir la ressource de se dire trop ignorante pour être judicieuse.

XVI.

Quand Marie eut vingt et un ans accomplis, c'est-à-dire quinze jours environ après son entrée chez moi, puis quand toutes les affaires furent réglées, signées, légalisées, terminées, et que Mme Alix, satisfaite et repue, eut pris son vol pour Monaco, où elle voulait passer l'hiver, Jacques Ormonde vint avec Henri s'installer à la tour de Percemont. Il faisait encore beau temps, les cheminées ne fumaient pas, et l'on se vit tous les jours. Mlle Ninie alla faire des bateaux avec sa sœur aussi souvent qu'elle voulut, et Bébelle eut table bien servie tous les jours sans se donner aucune peine, sans avoir de scènes dramatiques avec sa cuisinière. En quittant le bureau du professeur, Miette courait plumer une perdrix ou faire le beurre. Rien n'était jamais en retard d'une minute, même quand ma femme, qui était une nature inquiète, devançait les heures fixées par elle-même pour telle ou telle besogne. Avec cela, Miette conservait sans effort l'aveugle soumission de fait, qui est le *sine qua non* vis-à-vis d'une belle-mère de province, et dès lors celle-ci, se trouvant satisfaite dans son légitime orgueil de ménagère, lui laissa la gouverne absolue du ménage, et avoua que le repos était parfois une douce chose.

De son côté, Jacques Ormonde avait subi et subissait à son grand profit l'influence d'Henri. Leur tête-à-tête à Vignolette avait été employé à se pénétrer mutuellement et à s'apprécier davantage.

— Nous n'avons pas songé à courir et à chasser, me disait Jacques. Croiriez-vous que nous nous sommes enfermés à Vignolette, comme deux ermites, et que nous n'avons fait d'autre exercice que de nous promener dans les vignes et le jardin en causant du matin au soir? C'est que nous en avions tant à nous dire! Vraiment nous ne nous connaissions plus. Henri me l'a avoué, il me prenait pour un estomac. Je lui ai avoué que je le prenais pour un cerveau. Nous avons découvert que nous avions avant tout des cœurs qui s'entendaient parfaitement. Émilie trouvera sa cave aussi bien rangée que quand elle nous en a remis les clés. Nous n'avons bu que de l'eau d'Anval. Dès le premier jour, nous avons senti qu'il ne nous fallait pas d'excitans, et que nous étions bien assez émus par tout ce que nous avions dans l'âme.

— C'est donc cela que je te trouve pâli, rafraîchi et comme rajeuni? Continue ce régime, mon garçon, et en peu de semaines tu redeviendras le beau Jaquet.

— Soyez tranquille, mon oncle, je vois bien pourquoi, après avoir été la coqueluche de tant de femmes qui s'y connaissaient, j'ai échoué auprès d'une petite pensionnaire qui sans vous ne m'eût

point aimé. Il s'agit de redevenir capable de plaire. Je n'ai pas envie de la faire rire à mon premier baiser.

— Ajoute une chose, lui dit Henri, c'est que tu as fait sur la vie des réflexions que tu n'avais jamais voulu prendre le temps de faire! Nous nous sommes confessés mutuellement, nous ne valions guère mieux l'un que l'autre; mais nous avons touché du doigt nos erreurs. Tu n'en cherchais pas assez, comme on dit; moi, j'en cherchais trop : nous allons marcher dans le vrai, et, si notre vie n'est pas belle et bonne, j'espère que ce ne sera plus notre faute.

Jacques s'éloigna pour aller cueillir avec Marie et Ninie, qui fort à propos ne la quittait non plus que son ombre, le bouquet nouveau qui chaque jour ornait notre table de famille. La gelée n'avait pas encore sévi. Le jardin avait encore des reines-marguerites splendides, des roses-thé modèles, du réséda et de l'héliotrope à foison, des sauges pourpre, et ces grandes mauves dont la feuille gaufrée et frisée égaie et embellit les pyramides de fruits du dessert.

— Voyons, dis-je à Henri, que me raconteras-tu de toi-même? Tu n'as rien dit à Miette, je le sais...

— Et je ne lui dirai rien, répondit-il. Je dirais mal, j'ai le cœur trop plein. J'ai retrouvé à Vignolette toute la suavité de mes premiers enivremens; chaque feuille, chaque brin d'herbe était une page de ma vie, et m'apportait du passé une image pure et brûlante. La demeure d'Émilie est un sanctuaire pour moi. Croirais-tu que je ne me suis pas permis de regarder dans sa chambre, même du dehors, par les croisées souvent ouvertes? Au salon, je me contentais de regarder la broderie de ses meubles, dont chaque point patiemment nuancé et aligné était comme un reproche à mes heures perdues ou mal employées loin d'elle. Quel effrayant contraste entre la vie d'une fille pure et celle du moins dépravé des garçons! Émilie a déjà vingt-deux ans; elle en a passé trois ou quatre à attendre que mon bon plaisir me ramenât auprès d'elle, les années les plus difficiles peut-être dans la vie d'une femme! Elle a surmonté la souffrance de la solitude ou elle l'a acceptée, et il suffit de regarder le velouté de ses joues, la pureté de ses paupières lisses et de ses lèvres rosées pour voir que jamais une idée impudique ou seulement hardie n'a jeté son ombre sur cette fleur, sur ce diamant. Jacques, dans ses heures d'abandon, me confessait ses grosses fredaines, et je ne riais pas, parce que je me rappelais mes mauvaises ivresses. Si je suis réconcilié avec moi-même en raison de mes bonnes résolutions, je ne suis pas encore débarrassé d'une certaine honte en présence d'Émilie. Nous voilà enfin réunis, vivant sous les yeux l'un de l'autre. A tout instant où je puis l'approcher sans être importun, je cherche son sourire, je lui offre mes soins,

je parle avec elle de notre ancien temps, c'est-à-dire de nos anciennes et heureuses amours! Elle n'a rien oublié, je le vois bien; elle me sait gré de ma bonne mémoire, et elle rit ou soupire au souvenir de nos chagrins et de nos joies d'enfant. Elle comprend bien que je ne ravive pas ardemment tout ce passé pour l'ensevelir dans un stérile regret; mais, quand je suis prêt à mettre dans le présent le mot *bonheur*, je m'aperçois qu'il faut commencer par celui de *pardon*, et, sentant que je n'y aurai droit qu'après des années réparatrices, je ne dis plus rien. Quand donc, hélas! verrai-je approcher le jour où je pourrai lui dire : Sois ma femme! Jacques est plus heureux que moi, c'est lui qui pardonne!

— Veux-tu me permettre, répondis-je, de te donner, à propos d'amour, une leçon de haute philosophie pratique?

— C'est ce que je te demande en te racontant mes angoisses.

— Eh bien! il ne faut pas faire de confessions à sa femme. Un homme d'honneur ne trahit pas le secret des femmes qui se sont confiées à lui, quand il y a eu secret, et, quand il n'y en a pas eu, il ne doit pas lui présenter le tableau de ses faciles triomphes. Ce sont des souffles grossiers qui flétrissent les fleurs d'une couronne de mariée. Quelques jeunes femmes ont la curiosité malsaine de connaître les mauvais côtés de notre passé. Imbécile est le mari qui les leur fait seulement entrevoir et qui apprend à sa compagne comment les autres trompent le leur. Je sais que l'homme vivement interrogé par ce gentil confesseur répugne à mentir; je sais aussi que parfois il croit se racheter par des aveux et par des comparaisons à l'avantage de la femme légitime, sans songer qu'il s'amoindrit à ses yeux et détruit sa confiance dans l'avenir. Dans ces cas-là, il faut résolûment nier tout, c'est humiliant, c'est le châtiment de nos fautes; mais, pour ce qui te concerne, mon ami, tu n'auras pas cette mortification. Miette ne te l'imposera jamais. Elle est trop grande et trop sage pour cela. Elle a vingt-deux ans, elle devine ce qu'elle ne sait pas; puis, elle a une grande notion de l'égalité voulue entre époux; elle se dit que l'homme, grâce au développement donné à son intelligence par une éducation plus complète, est le guide naturel de la femme dans les choses de la vie, et que la femme par sa réserve, sa pureté, s'élève jusqu'à lui et mérite le respect de son maître. Il y a donc compensation. Tu t'es donné beaucoup de mal pour acquérir une certaine puissance intellectuelle. Miette s'en est donné pour garder intacte la buée d'innocence qui s'exhale des fruits exquis. Vous n'avez donc rien à vous reprocher mutuellement. Sans doute, comme tu me le disais l'autre jour, il vaudrait mieux s'unir aussi purs l'un que l'autre, et je ne prétends pas que tout soit pour le mieux dans les conditions de la

vie conjugale; mais il faut les accepter comme elles sont ou s'y soustraire absolument, ce qui est pire. Tâchons d'en tirer le meilleur parti, et de voir dans la compagne de notre vie un être dissemblable, mais égal à nous, puisque, s'il est faible par les côtés où nous sommes forts, il est fort par ceux où nous sommes faibles.

Délivré de ses secrètes anxiétés, Henri s'élança vers Émilie, qui passait, la tête chargée d'une corbeille de raisins mûrs. Si elle eût été coquette, elle n'eût pu imaginer une plus riche et plus heureuse coiffure. Les pampres délicats, marbrés de tons vifs, retombaient sur ses cheveux noirs, et les grappes, brillantes comme des grenats, formaient un diadème sur son beau front, aussi pur et aussi fier que celui d'une chaste nymphe. — Miette, lui dit Henri en l'amenant dans mes bras, veux-tu être tout à fait la fille de ton oncle, qui t'aime tant, et la femme de ton cousin, qui t'adore?

— Si vous croyez que je mérite le bonheur de ne vous quitter jamais, répondit Miette en passant ses bras autour de mon cou, gardez-moi, je vous appartiens. . . . .

Les deux mariages eurent lieu le même jour, et les deux noces n'en firent qu'une à la Maison-Blanche; puis Henri et sa femme allèrent passer quelques jours dans leur chère solitude de Vignolette, Marie et son époux partirent avec Ninie pour opérer leur installation dans le beau vieux château de Nives, qu'ils eurent à remeubler, car Mme Alix avait emporté naturellement jusqu'aux pincettes. Jacques appréciait la valeur de l'argent; mais il eut l'esprit de se trouver de niveau avec la grandeur désintéressée de sa femme, et, au lieu de s'indigner, il eut de si bons gros rires que ce dépouillement parcimonieux leur fut pendant plusieurs jours un sujet de gaîté. . . . .

D'ailleurs tout n'était pas perdu. Un soir, Marie dit à Jacques : — Prends une pioche et une pelle, et allons explorer le parc. Je prétends, si la mémoire ne me fait pas défaut, te donner le plaisir de déterrer toi-même un trésor.

Elle chercha quelques momens parmi les fougères qui tapissaient un endroit reculé du parc, et tout à coup s'écria : — Ce doit être ici, voilà le vieux buis, c'est ici, travaille!

Jacques fouilla, et trouva une cassette doublée de fer qui contenait les diamans de la défunte comtesse de Nives. Quelques jours avant de mourir, prévoyant l'ambition ou se méfiant des instincts rapaces de celle qui devait lui succéder, elle s'était confiée à un vieux jardinier, et lui avait fait enterrer ses bijoux de famille en lui recommandant d'en instruire prudemment sa fille en temps utile. Le jardinier était mort peu après; mais sa vieille femme avait montré l'endroit à Marie, qui ne l'avait pas oublié, et pour qui ces dia-

mans, inaltérables souvenirs de sa mère, étaient doublement précieux.

Pourtant les nouveaux époux furent relativement gênés la première année de leur union, mais ils s'en aperçurent à peine. Ils étaient heureux; ils adoraient Ninie, qui le leur rendait bien, et qui, jusque-là petite et malingre, prit bientôt l'embonpoint d'une alouette en plein blé et l'éclat d'une rose en plein soleil.

Au retour de la belle saison, je voulus fêter la Saint-Jean en famille : c'était la fête de ma femme, le vrai nom de Bébelle était Jeanne.

Comme les deux jeunes ménages devaient passer la journée avec nous, j'imaginai de faire préparer un beau déjeuner à la tour de Percemont et de leur en ménager la surprise. Henri n'avait point accueilli l'idée de se confiner sur ce rocher, dont l'isolement eût beaucoup gêné nos fréquentes communications; mais, comme c'était un des buts préférés de nos promenades, j'avais fait déblayer et arranger plusieurs pièces, notamment une belle salle à manger où le couvert se trouva mis, sur un tapis de feuilles de roses de différens tons, imitant une broderie. Cette tour de Percemont plaisait toujours à ma femme, qui aimait à dire, d'un ton dégagé, à ses amies : — Nous ne l'habitons pas, nous sommes mieux chez nous, ces choses-là ne sont que des objets de luxe. — Moi, j'avais pardonné au vieux donjon les petits ennuis qu'il m'avait causés. J'y avais obtenu le plus beau succès de ma vie, succès de persuasion qui avait décidé du bonheur de mes enfans, sans compter celui de la pauvre petite Léonie, qui méritait d'être aimée; c'est le droit sacré des enfans.

Tous mes chers convives se retrouvèrent là avec une joie attendrie; au dessert on m'apporta des lettres. La première que j'ouvris était une lettre de faire part du mariage de Mme la comtesse Alix de Nives avec M. Stuarton, un Anglais bossu, rachitique, mais riche à millions, que j'avais connu autrefois déjà mûr à Paris dans ma jeunesse, et que notre veuve inconsolable s'était chargée de soigner pour en hériter prochainement.

— Ah mon Dieu ! s'écria Mme Ormonde consternée, la voilà plus riche que moi ; elle va me redemander Ninie !

— Soyez tranquille, lui dis-je, ce qui est bon à prendre est bon à garder. Madame Alix sera bientôt veuve, et Ninie la gênerait pour convoler à un troisième mariage.

George Sand.

Nohant, novembre 1875.

LES SOUVENIRS

DU

MÉDECIN DE LA REINE VICTORIA

PREMIÈRE PARTIE

LA PRINCESSE CHARLOTTE.

Il y a une douzaine d'années, dans une de ces petites principautés allemandes qui ne sont plus désormais que de vains titres, s'éteignait un vieillard dont la vie active et modeste, associée discrètement à des existences royales, avait eu sa part d'influence en des événemens considérables. Peu de temps avant sa mort, un de ses contemporains lui écrivait : « Vous avez eu une destinée souveraine anonyme. » Ces paroles extraordinaires furent confirmées bientôt par un fait très significatif. Quand le vieillard quitta ce monde, la reine d'Angleterre, le roi des Belges, le prince royal de Prusse, s'unirent pour lui élever un monument funéraire. Quel était cet homme à qui de si hauts personnages consacraient un tel tribut d'affection et de respect? Un simple médecin de la ville de Cobourg devenu le serviteur, le conseiller, l'ami du prince Léopold, attiré par ce prince en Angleterre d'abord, ensuite en Belgique, mêlé à toutes ses affaires publiques ou privées, enfin donné par lui comme un confident sûr et un guide éprouvé à son neveu le prince Albert, à sa nièce la reine Victoria. Il s'appelait en naissant Christian-Frédéric Stockmar; le sévère monument qui recouvre sa dépouille dans le cimetière de sa ville natale porte cette inscription : « à la mé-

moire du baron de Stockmar, ses amis des familles régnantes de Belgique, de Cobourg, d'Angleterre et de Prusse. » Au-dessous on lit ces mots tirés des proverbes de Salomon : « l'ami fidèle aime mieux qu'un frère, mieux qu'un frère il est un ferme appui. »

Le fils du baron de Stockmar a publié récemment les *Mémoires* de son père, l'éditeur du moins appelle de ce nom des extraits de ses papiers et de ses lettres (1). C'est une série de notes qui présentent çà et là un vif intérêt, à la condition de les féconder par des recherches plus étendues. Parfois une ligne, une réflexion, un fragment de correspondance, viennent éveiller des souvenirs et provoquer des rapprochemens; parfois c'est un document qui nous est communiqué, un épisode qui nous est découvert, quoique défiguré par d'énormes lacunes. A vrai dire, le livre qu'on cherche n'existe pas. Il serait regrettable pourtant de laisser dans l'oubli un recueil où se rencontrent de si précieux détails. C'est là ce qui nous attire vers les *Mémoires* du baron de Stockmar. Les affaires auxquelles les circonstances l'ont initié n'étaient pas d'importance médiocre, les personnes royales dont il a été l'ami comptent parmi les plus illustres et les plus sages de notre siècle. En Allemagne comme en Angleterre, à propos du trône de Grèce comme à propos du trône de Belgique, auprès du prince Léopold et de la princesse Charlotte comme auprès du prince Albert et de la reine Victoria, le baron de Stockmar a vu de près bien des choses que les annales du temps présent ne doivent pas négliger. Je voudrais profiter de ces indications, y ajouter ce qui doit en augmenter le prix, reconstituer les fragmens épars, d'une main libre enfin renouer la trame de la vie et l'enchaînement des faits. Il y a là, si je ne me trompe, les élémens d'une histoire intime qui peut en maintes circonstances compléter l'histoire officielle.

I.

Christian-Frédéric Stockmar naquit à Cobourg le 22 août 1787. Il appartenait à une vieille famille de la bourgeoisie du pays. Son père, un jurisconsulte savant, lettré, passionné pour les livres, était mort assez jeune et d'une façon tragique. Un jour, un incendie ayant éclaté dans une maison contiguë à la sienne, il commença par mettre en sûreté des sommes d'argent dont il avait le dépôt, puis il alla surveiller sa bibliothèque, et, voyant les flammes s'approcher, il éprouva une telle commotion qu'il tomba sans connaissance; quand on le releva, il était mort. Le même jour, la même heure avait fait disparaître à la fois le père de famille et le foyer

(1) *Denkwürdigkeiten aus den Papieren des Freiherrn Christian Friedrich von Stockmar,* zusammengestellt von Ernst Freiherr von Stockmar, 1 vol. in-8°, Brunswick 1872.

paternel. Une maison en cendres, une famille en larmes, voilà un des premiers tableaux qui frappèrent l'imagination de l'enfant.

On mûrit vite en de telles épreuves. La vivacité, la turbulence naturelle du jeune Stockmar firent bientôt place à une gravité précoce. Après de bonnes études au gymnase de sa ville natale, il alla suivre des cours de médecine à Wurzbourg, à Erlangen, à Iéna. C'était de 1805 à 1810, en des années douloureuses pour l'Allemagne. Quand vint la guerre de Russie, il fut chargé à Cobourg de la direction d'une vaste ambulance qu'il vit se remplir bientôt de soldats de tous les pays. L'année suivante, il tint dignement sa place dans la médecine militaire. On raconte qu'en 1814, à l'hôpital de Worms, il s'attira un jour très noblement et très noblement repoussa les reproches passionnés du baron de Stein. L'hôpital était vide depuis plusieurs semaines lorsque, des blessés français s'y présentant, Stockmar les admit sans hésiter; peu de temps après, des blessés allemands arrivent et trouvent la place prise. Le baron de Stein, administrateur-général des contrées du Rhin pendant la guerre, mande aussitôt le jeune docteur et lui adresse des objurgations véhémentes. Stockmar ne se trouble pas, il maintient avec force qu'il n'a fait que son devoir de médecin, et le terrible baron est obligé de baisser la voix. Est-ce une illusion de notre part? Il semble que l'éditeur des *Mémoires* de Stockmar, en racontant ce fait après la guerre de 1870, ait tenu particulièrement à le mettre en lumière; si cela est, il y a là un sentiment qui l'honore et dont nous le félicitons volontiers. Nous aussi, notre impartialité nous fait un devoir de signaler ce mouvement généreux chez Stockmar, puisque nous aurons si souvent par la suite l'occasion de montrer en lui l'adversaire acharné de la France. Le patriotisme en ce temps-là, même chez nos ennemis les plus violens, pouvait se concilier encore avec les inspirations de l'humanité.

En 1815, la guerre terminée, Stockmar revint à Cobourg; il ne devait pas y rester longtemps. Le prince Léopold, qui plus d'une fois pendant la guerre avait eu l'occasion d'apprécier son zèle, son savoir et surtout la loyale fermeté de sa conduite, lui proposa de l'accompagner à Londres, où l'appelaient de hautes destinées. La jeune princesse Charlotte, petite-fille de George III, fille unique du prince régent qui devint plus tard George IV, l'héritière présomptive du trône d'Angleterre, venait d'être promise au prince Léopold de Cobourg. C'était celui-là même qui plus tard, après des événemens que nous allons raconter, devait occuper avec tant d'honneur le trône des Belges et fonder une maison royale où se perpétuent les traditions de sa rare sagesse. Le prince Léopold voulut s'attacher Stockmar comme médecin; Stockmar accepta. Le 31 mars 1816, sur l'appel très pressant du prince, il arrivait à Londres.

Qu'était-ce que cette princesse Charlotte destinée alors au trône d'Angleterre et dont le prince Léopold allait devenir l'époux? C'est ici que commencent les renseignemens intimes fournis par Stockmar, renseignemens qui complètent ou rectifient même sur bien des points les récits les plus sérieux de l'histoire contemporaine. On sait l'histoire du prince de Galles et de sa femme la princesse Caroline de Brunswick; ces tristes aventures ont été le scandale de l'Angleterre pendant un quart de siècle. Ce qu'on sait moins bien, c'est l'histoire de leur fille, la princesse Charlotte, mariée en 1816 au prince Léopold de Cobourg et enlevée si douloureusement l'année suivante à l'affection de son mari, ainsi qu'aux espérances de l'Angleterre. Dans quelles circonstances avait été décidé ce mariage? Quelle éducation la jeune princesse avait-elle reçue? Quels étaient ses sentimens? Quelle place a-t-elle occupée dans la vie de son époux? Il n'y a que des mémoires intimes qui puissent nous renseigner sur ce point. La malheureuse princesse a passé si vite! C'est à peine si elle a posé le pied sur les marches de ce trône où sa naissance l'appelait à s'asseoir en souveraine. *Si qua fata aspera rumpas...* Si la destinée lui eût été moins dure, combien de choses eussent été changées dans l'existence des dynasties royales du XIXe siècle! Le sort ne l'a point voulu. La princesse Charlotte n'a fait que paraître et disparaître. Les annales de son pays ne connaissent d'elle que trois dates, sa naissance, son mariage, sa mort; elle n'a pas eu le temps de laisser à l'histoire les élémens d'une physionomie distincte et reconnaissable. Essayons de mettre à profit les confidences du baron de Stockmar et de recomposer cette sympathique figure.

Les malheurs de la princesse Charlotte d'Angleterre ont commencé avec sa vie. Un jour, dans une conversation avec Stockmar, il lui arrivera de laisser échapper ces paroles : « ma mère a mal vécu, elle n'eût pas vécu si mal, si mon père n'eût vécu bien plus mal encore. » Ce père et cette mère dont elle ne pouvait guère parler autrement, c'étaient le prince de Galles, fils aîné de George III, et sa femme la princesse Caroline de Brunswick. Voilà le résumé de ses années d'enfance et de jeunesse; atmosphère si douce du foyer domestique, caresses de la mère, émotions du père, sentimens toujours nouveaux de la vie de famille, autant de joies que connaissent les plus humbles et qui furent refusées à la princesse Charlotte.

Le prince de Galles était né le 12 août 1762. C'était une nature égoïste et violente; il dissipa sa jeunesse en désordres effrénés. En menant la vie à outrance, il s'occupait aussi de politique, et dans les grandes luttes qui signalèrent le début du ministère de Pitt (1783), il se montra partisan passionné des whigs, beaucoup plus sans doute par esprit de révolte contre le roi son père que par dévoû-

ment aux doctrines libérales. Il ne se gênait guère en effet pour tromper les gens de son parti. Dans ses relations avec le grand tribun Charles Fox, dont il était fier de se dire l'ami, ses mensonges allaient parfois jusqu'au cynisme. Il y a un épisode de sa vie qui se rapporte précisément à cette date, et qui nous le dévoile tout entier. On y voit à nu ses passions, ses lubies, ses fureurs, tout cela entremêlé de protestations de dévoûment éternel aux whigs, à l'heure même où il abuse de la confiance de Fox et l'associe indignement à ses faussetés. En 1785, le prince de Galles, qui était alors dans sa vingt-quatrième année, fut pris d'une passion folle pour une jeune veuve irlandaise, Mme Fitz-Herbert (1), et, comme l'adroite personne s'entendait parfaitement à enflammer et à repousser ses désirs, le prince avait conçu le dessein de l'épouser. Il se rendait souvent chez Mme Fox pour s'entretenir de son projet avec elle et son mari. Lord Holland, dans ses *Mémoires du parti whig*, raconte à ce sujet d'étranges détails qu'il tenait de Mme Fox elle-même. Il paraît que dans ces entretiens le jeune prince ne répondait aux conseils de Fox que par des scènes violentes. On aurait peine à croire, si la chose n'était attestée par de pareils témoins, jusqu'où allaient les emportemens de sa passion et de son désespoir. Mme Fox l'a vu pleurer à chaudes larmes, se rouler à terre, se frapper le front, s'arracher les cheveux et tomber en des convulsions nerveuses. Il jurait que son parti était pris, qu'il renoncerait à la couronne, vendrait ses bijoux, son argenterie, et ramasserait une somme suffisante pour fuir en Amérique avec celle qu'il aimait. Le 10 décembre 1785, Fox lui écrivit une longue lettre, espérant que, s'il lisait son argumentation à tête reposée, il en tiendrait plus compte que de ses conversations. C'était bien une argumentation en effet, une chaîne de raisonnemens serrés, pressans, et sous la forme la plus affectueuse. « Mon cher Charles, lui répondit le prince, votre lettre d'hier m'a fait plus de plaisir que je ne puis l'exprimer. J'y vois une preuve nouvelle de cette amitié, de cette affection vraie que l'ambition de ma vie est de mériter. » Or le bruit ayant déjà couru que le prince allait épouser Mme Fitz-Herbert, il ajoutait résolûment, comme un homme revenu d'un accès

(1) Mme Fitz-Herbert était un peu plus âgée que le prince de Galles; tous les contemporains s'accordent à dire qu'elle était d'une grâce accomplie. En ce qui concerne son caractère, on ne trouve pas le même accord dans les jugemens de l'opinion publique. Les uns en parlent comme d'une aventurière, bien qu'elle appartînt à l'une des premières familles d'Irlande; les autres ne lui refusent pas leur estime. Je dois dire que lord Brougham est de ceux qui l'ont jugée le plus favorablement. Dans son étude sur George IV, il dit que la passion du prince pour Mme Fitz-Herbert lui est un mérite qui rachète bien des souillures. (Voyez *Historical Sketches of Statesmen who flourished in the time of George III*, by Henri lord Brougham. Londres et Glasgow, 1856, vol. II, p. 11.)

de folie : « Soyez tranquille, mon cher ami, le monde sera bientôt convaincu, non-seulement qu'il n'y a pas, mais qu'il n'y a jamais eu de motifs aux rapports qu'on fait circuler avec tant de malveillance. » Cette lettre est du 11 décembre 1785; le 21 décembre, le prince de Galles épousait Mme Fitz-Herbert. Le mariage avait été célébré secrètement par un ministre de l'église anglicane. Plus d'une année après, le bruit de cette aventure s'était répandu, un orateur y fit allusion à la chambre des communes. Une circonstance particulière ajoutait encore à la gravité de l'accusation; Mme Fitz-Herbert était catholique romaine. On comprend tout ce qu'il y avait là d'irrégularités réunies dans un seul fait, et combien le prince, ami des whigs, donnait de prise aux attaques des tories. Fox, croyant le prince guéri de sa passion, persuadé d'ailleurs que ses adversaires politiques obéissent en cette affaire à des sentimens perfides, et que la rumeur dont il s'agit se rapporte à une histoire ancienne, se lève pour le défendre. Il nie absolument l'acte qu'on a dénoncé par allusion, il le nie en fait comme en droit, il affirme non-seulement qu'un tel acte serait impossible aux yeux de la loi, par conséquent nul et non avenu, mais qu'en fait il n'a pas eu lieu. Cependant est-ce lui qui parle? est-ce le prince? En matière si grave, il faut des réponses concluantes. Pressé de questions sur ce point, Fox déclare qu'il est autorisé directement à tenir le langage qu'on vient d'entendre; ce prétendu mariage secret, il l'affirme, est une invention calomnieuse.

C'est dans la séance du 30 avril 1787 que Fox fit cette déclaration aux communes. Le jour même, le prince de Galles avait une entrevue avec lord Grey, et le suppliait de faire au parlement une déclaration contraire à celle de Fox. « Il était horriblement agité,» dit lord Grey. On le croira sans peine, à moins d'admettre que le prince avait perdu toute pudeur. Il venait de tromper Fox, il l'avait amené à faire devant le parlement une déclaration inexacte, il l'avait exposé à passer pour le complice de ses mensonges; il priait maintenant lord Grey de l'aider à tromper Mme Fitz-Herbert. Est-il nécessaire de dire que lord Grey s'y refusa d'une façon péremptoire? Sir George Cornewall Lewis, chancelier de l'échiquier sous le ministère Palmerston, à qui nous empruntons quelques-uns de ces détails, résume avec précision cet imbroglio de fourberies. « On ne saurait, dit-il, concevoir une position plus humiliante et plus déshonorante que celle où le prince se trouvait alors, niant son mariage à Fox, l'avouant à Grey, et niant sa dénégation à Mme Fitz-Herbert, le traitant de fiction avec le premier, de nullité avec le second, de réalité avec la troisième. »

Nous n'avons pas à raconter ici la fin des aventures de Mme Fitz-

Herbert. On devine les mécomptes et les humiliations que lui réservait le prince de Galles, une fois sa passion assouvie. Un mariage secret de l'héritier du trône, quoique célébré selon les formes du culte anglican, était nul de plein droit, cela va sans dire. M[me] Fitz-Herbert vit bientôt arriver le dernier chapitre de son roman (1). Elle ne fut pas la seule dont le prince consomma la honte. Le voluptueux sans foi ni loi donna bien d'autres scandales à son pays, et lorsqu'il se résigna, dix ans après, à subir les liens d'un mariage régulier, ce ne fut pas chez lui désir de régler enfin sa vie et d'assurer la succession du trône; il ne fit que céder à la contrainte de ses embarras financiers. Ses dettes s'élevaient à 600,000 livres, c'est-à-dire à 15 millions. Depuis longtemps le roi son père le pressait en vain de songer à une union digne de son rang. Parmi les princesses sur lesquelles la cour de Windsor avait jeté les yeux, il y en avait deux que des raisons de parenté désignaient plus particulièrement au choix de la famille royale. L'une était la princesse Louise de Mecklembourg, qui épousa plus tard le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, et devint la noble héroïne si justement chère aux Prussiens après leurs désastres de 1806; l'autre était la princesse Caroline de Brunswick. La première était la nièce de la reine, la seconde la nièce du roi. Si le prince de Galles avait pris son mariage au sérieux, son choix était dicté d'avance par des raisons décisives. Jeune, belle, comblée de tous les dons du cœur et de l'esprit, la princesse Louise n'eût pas été seulement le gracieux ornement du trône d'Angleterre, elle aurait certainement exercé l'influence la plus salutaire sur l'esprit désordonné du prince de Galles. Ce furent précisément cette grâce et cette élévation morale qui, bien loin d'attirer le prince, l'éloignèrent. Il n'était pas homme à se plier au noble joug de la vertu. La princesse Caroline de Brunswick avait vingt-sept ans, huit ans de plus que la princesse Louise; elle ne brillait ni par les grâces de sa personne ni par la sûreté du caractère; ce fut elle qu'il choisit. Faut-il croire avec sir George Cor-

(1) Il paraît pourtant que le prince de Galles, malgré son inconstance et ses désordres, resta longtemps sous le charme de M[me] Fitz-Herbert. M[me] Vigée-Lebrun raconte en ses *Souvenirs* que s'étant rendue à Londres en 1802, un peu avant la rupture du traité d'Amiens, elle avait été très bien reçue par le prince de Galles et mise à l'abri de toutes les vexations auxquelles des Français pouvaient être exposés pendant la guerre. Le prince de Galles voulait que la brillante artiste fît son portrait. M[me] Vigée-Lebrun répondit à ce désir, elle raconte même les méchans propos qui coururent à ce sujet, le dépit et la mauvaise humeur des peintres de Londres, puis elle ajoute : « Dès que ce portrait fut terminé, le prince le donna à son ancienne amie M[me] Fitz-Herbert. Celle-ci le fit placer dans un cadre roulant, comme sont les grands miroirs de toilette, afin de pouvoir le transporter dans toutes les chambres qu'elle occupait, ce que je trouvai très ingénieux. » (*Souvenirs de M[me] Vigée-Lebrun*, Paris 1869, t. II, p. 140.) Cela se passait en 1802, dix-sept ans après le mariage clandestin et illégal du prince de Galles avec M[me] Fitz-Herbert.

newall Lewis que « le prince, une fois décidé à avaler cette pilule amère du mariage, résolut de le faire de la manière la plus agréable au roi, et conséquemment de préférer sa nièce à celle de la reine? » Le récit même, tel qu'il est présenté par Cornewall Lewis, ne permet pas d'admettre cette explication. Un jour, en revenant de la chasse, le prince de Galles entre chez le roi et lui annonce tout à coup l'intention d'épouser la princesse de Brunswick. Le roi dit qu'il n'a aucune objection à faire au mariage du prince avec sa nièce; il lui conseille pourtant « de prendre des renseignemens sur sa personne et sur sa conduite. » N'est-ce pas là une réponse qui laissait au prince toute sa liberté, s'il avait voulu en faire le noble usage dont nous parlions tout à l'heure? On dirait presqu'un avertissement. Le prince n'en fut guère ému, car il répondit négligemment qu'il était satisfait sur ce point. C'est le roi lui-même qui raconta plus tard cette conversation à lord Liverpool, celui-ci la transmit à lord Holland, qui la rapporte dans ses *Mémoires du parti whig*. Quoi qu'il en soit, la résolution du prince était arrêtée, et les choses marchèrent vite. Au mois de novembre 1794, lord Malmesbury fut chargé de se rendre à Brunswick et de demander pour le prince de Galles la main de la princesse Caroline; au mois de décembre de la même année, le roi, dans son discours au parlement, annonça la conclusion du contrat de mariage.

Il serait difficile sans doute de citer une alliance où les convenances réciproques aient été plus complétement méconnues. Il fallait au prince de Galles une compagne de haute vie morale et de noble ascendant, il fallait à la princesse Caroline un guide sûr et respecté. Dès leur première entrevue, dont le seul témoin fut lord Malmesbury, les deux fiancés se firent horreur l'un à l'autre. Par son extérieur, par ses manières et sa conversation, la princesse excita immédiatement la répulsion du prince; quant au prince, la réception qu'il fit à la princesse ne fut pas seulement froide, elle fut « repoussante, dit lord Malmesbury, et grossière au dernier degré. » Le jour du mariage, qui fut célébré dans la chapelle royale de Saint-James le 8 avril 1795, si violente était sa répugnance qu'il eut recours aux plus étranges moyens pour s'étourdir. Il avait bu des spiritueux avec rage et pouvait à peine se tenir debout. Sans l'assistance du duc de Bedford, qui marchait à côté de lui, il serait tombé au beau milieu du cortége. C'est encore un fait attesté par lord Malmesbury et raconté par lord Holland.

L'unique enfant de ce père et de cette mère vint au monde le 27 février 1796. C'était une fille, la princesse Charlotte. Le père n'était pas là pour lui sourire; il y avait six ou sept mois qu'il avait quitté sa demeure de Carlton-house, il habitait Windsor ou Brighton, laissant sa femme vivre de son côté comme bon lui semblerait.

Quant à la mère, elle ne parut point en avoir plus de souci. Plus tard seulement elle comprendra qu'elle peut tirer parti de sa fille et s'en faire une arme contre un mari détesté. Alors on la verra s'occuper de son avenir, réclamer pour elle certains droits, montrer enfin, à défaut de sollicitude morale, une vigilance intéressée. Cette fille, à peu près abandonnée de tous et dont l'éducation se fait à l'aventure, n'est-ce pas, après tout, l'héritière présomptive de l'un des premiers trônes du monde? L'enfant avait à peine deux mois quand la princesse de Galles, définitivement et d'un commun accord séparée de son mari, quitta sa résidence de Carlton-house pour s'installer dans une villa de Blackheath (avril 1796). Elle y demeura huit ans, de 1796 à 1804. Elle était admise à la cour dans les fêtes officielles, mais de façon à ne jamais y rencontrer le prince, et n'avait presque point de relations avec les autres membres de la famille royale. Ce qu'était à la villa de Blackheath la conduite de la princesse de Galles, on peut le deviner par un fait significatif : au mois d'octobre 1804, M. Pitt, chef du ministère, et lord Westmoreland, chancelier privé, durent se rendre à Blackheath pour adresser à la princesse les plus sévères remontrances. Elle les reçut avec une parfaite indifférence, opposant aux paroles les plus pressantes une impassibilité glaciale. A la fin pourtant, touchée sans doute de graves considérations relatives à son intérêt, elle promit de s'amender. C'est à cette occasion que le prince de Galles réclama sa fille, âgée alors de huit ans, et voulut se charger lui-même de son éducation. Le roi n'accueillit point cette demande. Sans estimer beaucoup sa nièce, il croyait pourtant lui devoir certains égards, tandis qu'il n'avait pour son fils ni estime ni affection. La princesse de Galles, malgré les réclamations du prince, resta donc chargée de la tutelle de la princesse Charlotte.

Deux ans plus tard éclata un scandale inoui. Le prince de Galles fut averti par deux de ses frères, le duc de Kent et le duc de Sussex, que les faits les plus graves étaient reprochés à la princesse. C'était vraiment une question d'état. Deux personnes de distinction, sir John Douglas et sa femme, ayant habité à Blackheath dans le voisinage de la princesse, avaient été reçues chez elle assez intimement pour découvrir des choses qui intéressaient la succession au trône. La princesse, disait lady Douglas, serait devenue enceinte par suite d'un commerce illicite, et vers la fin de 1802 aurait donné le jour clandestinement à un enfant du sexe masculin qui grandissait auprès d'elle à Blackheath. Si le fait était reconnu exact, le prince était tenu de le déclarer aux ministres, et les ministres étaient tenus de le porter à la connaissance du parlement. Avant d'en venir là, le roi voulut qu'une information eût lieu par les soins des plus hauts personnages de l'état. Lord Grenville, pre-

mier lord de la trésorerie, lord Ellenborough, premier juge, lord Erskine, chancelier, lord Spencer, secrétaire d'état, furent chargés de cette enquête en vertu d'un ordre secret signé de la main même du roi le 29 mai 1806. Le résultat de la procédure fut que l'accusation de grossesse et d'accouchement clandestin devait être rejetée, mais que certaines particularités dans la conduite de la princesse donnaient lieu à des interprétations très défavorables. Les hauts commissaires ajoutaient : « On doit ajouter foi à ces circonstances révélées par les témoins tant qu'elles n'auront pas été réfutées d'une manière décisive, et, si elles sont vraies, elles méritent d'être prises en très sérieuse considération. » Le roi ayant communiqué ce rapport à la princesse de Galles, elle confia sa défense à trois personnages politiques considérables, lord Eldon, M. Perceval, M. Plomer, qui attaquèrent très vivement dans leur mémoire et la procédure des commissaires et les témoignages produits contre leur cliente. La cause ainsi entendue, il ne restait plus qu'à prononcer la sentence. Le roi s'en remit à son conseil du soin de la rédaction. Le fond était conforme à ce que nous venons d'indiquer : déclaration par les quatre lords de l'innocence de la princesse de Galles en ce qui concerne l'accusation de grossesse et d'accouchement clandestin, expression du contentement causé au roi par ce verdict, toutefois nécessité d'un avertissement sérieux à la princesse, car l'enquête présentait des circonstances que l'on ne pouvait considérer sans inquiétude. En somme, les ennemis de l'accusée avaient le dessous.

Ce jugement allait être communiqué à la châtelaine de Blackheath, quand le prince pria le roi de surseoir jusqu'à ce qu'il lui eût mis sous les yeux un nouvel exposé des faits. Ce sursis, qui aurait pu être funeste à la princesse, lui procura au contraire une plus complète victoire. L'affaire était encore pendante lorsque le ministère de lord Grenville fut remplacé par celui du duc de Portland; or deux des défenseurs de la princesse, lord Eldon et M. Perceval, faisaient partie de la nouvelle administration, le premier comme lord chancelier, le second comme chancelier de l'échiquier et chef de la chambre des communes. Ils n'abandonnèrent pas, on le pense bien, la cause qu'ils avaient si vivement défendue; lord Grenville et ses collègues avaient acquitté la princesse au sujet des accusations principales en laissant subsister des doutes fort graves sur le reste; lord Eldon et M. Perceval firent accepter par le ministère du duc de Portland une déclaration qui la justifiait sur tous les points. Les ministres engagèrent donc le roi à la recevoir à la cour; on lui désigna des appartemens au palais de Kensington, et elle fut invitée aux réceptions officielles. Au fond, rien n'était changé dans ses rapports avec les autres membres de la famille royale. Ce fut néan-

moins une victoire pour elle dans cette série d'escarmouches et d'agressions scandaleuses; le prince de Galles était battu.

Les événemens publics lui fournirent bientôt l'occasion de prendre sa revanche. On sait dans quel état de santé se trouvait le roi d'Angleterre George III depuis une vingtaine d'années. Ce ne sont pas les secousses de la révolution française, les guerres de la république et de l'empire qui ébranlèrent la faible raison de George III; il faut plutôt attribuer son mal aux chagrins profonds que lui causèrent le triomphe des colonies d'Amérique et l'échec infligé à l'Angleterre par le traité de Versailles (1783). Dès l'année 1788, sa raison s'était voilée. Il fut question alors de constituer une régence, et cette crise amena des luttes dont la tribune anglaise a gardé le souvenir. Pitt et Burke d'un côté, Fox et les whigs de l'autre, les premiers pleins de défiance à l'égard du prince de Galles, les derniers dévoués au prince leur ami, discutaient avec violence les conditions du pouvoir qui allait être déféré au régent. Enfin, après quelques mois de grandes angoisses nationales, la santé du roi se rétablit, et cette guérison fut saluée dans toute l'Angleterre par des transports de joie. Malheureusement ce sont là des atteintes dont il est difficile de se relever, — le roi en garda longtemps la trace. Sa façon de prendre part aux affaires publiques, ses prédilections connues, ses répugnances, son indifférence pour William Pitt au moment où ce grand homme d'état soutenait de si terribles luttes, son enthousiasme pour Addington, tour à tour ami infidèle ou indigne rival de William Pitt, tout cela, suivant les autorités les plus graves, indiquait une raison ébranlée. Vers la fin du mois d'octobre 1810, le mal reparut, l'intelligence s'éteignit, le souverain de l'Angleterre n'était plus même un fantôme de roi. Le parlement s'occupa aussitôt de pourvoir aux nécessités publiques, et le 5 février 1811 le prince de Galles fut investi de la régence avec certaines restrictions des prérogatives royales. Une fois assuré de son pouvoir, le prince-régent s'empressa de régler à sa guise la situation de la princesse : il sépara la fille de la mère; la princesse Charlotte fut installée à Warwick-house avec une gouvernante, et la princesse de Galles établie à Connaught-Terrace n'eut la permission de lui rendre visite que tous les quinze jours.

Le prince-régent était tellement impopulaire que les amis de la princesse lui conseillèrent d'en appeler hardiment à l'opinion publique, après avoir tenté auprès de son mari une dernière démarche qui certainement demeurerait sans résultat. La princesse, au mois de janvier 1813, adressa donc au prince-régent une lettre où tous ses griefs étaient rassemblés avec force. On la lui renvoya deux fois sans l'ouvrir. A la troisième, lord Liverpool, chef du ministère, lui fit répondre simplement que la lettre avait été lue au prince, mais

qu'il n'avait pas jugé à propos d'exprimer son bon plaisir à ce sujet. Qu'arriva-t-il? La lettre parut dans le *Morning-Chronicle.* On devine quel en fut l'effet d'un bout du royaume à l'autre : en 1806, le scandale n'était pas sorti des hautes sphères de l'état; en 1813, il était livré sans voiles à l'Angleterre, à l'Europe, au monde entier. L'émotion fut si vive que le prince ne put garder le silence. Sa terrible adversaire avait trouvé le moyen de lui faire exprimer son bon plaisir au sujet des remontrances qu'il dédaignait la veille; cette lettre le plaçait sur le banc des accusés en face de la nation anglaise. Pourquoi séparait-il la fille de la mère? Pourquoi alléguait-il des imputations qu'une enquête solennelle avait déclarées calomnieuses? Pourquoi ne tenait-il aucun compte de ce rapport de 1806? Enfin, en supposant qu'il y eût nécessité de soustraire la princesse Charlotte à la tutelle de sa mère, pourquoi une jeune fille de dix-sept ans, héritière présomptive du trône, était-elle séquestrée du monde et comme tenue en chartre privée? D'où vient qu'on semblait prolonger son enfance? Quel était le dessein du prince en refusant ou en négligeant de lui faire administrer le sacrement de confirmation? C'étaient là autant de questions que suggérait à la conscience publique la lettre insérée dans le *Morning-Chronicle.* Effrayé de ces rumeurs croissantes, le prince-régent voulut se mettre à l'abri sous une décision judiciaire. Le conseil privé est réuni; il se compose de tous les ministres, des archevêques de Cantorbéry, d'York, de l'évêque de Londres, des principaux juges, en tout vingt-trois conseillers. Le régent leur demande un rapport sur cette question précise : y a-t-il lieu, oui ou non, de continuer à régler et à restreindre comme par le passé les relations de la princesse de Galles avec sa fille la princesse Charlotte? Vingt et un conseillers sur vingt-trois répondent affirmativement. C'est un verdict de blâme et de défiance prononcé contre la princesse de Galles; voilà le régent qui triomphe.

La princesse de Galles ne renonce pas à la lutte, elle en appellera du prince au parlement. Elle rédige une protestation qu'elle adresse à la fois au président de la chambre des lords et au président de la chambre des communes. Le président de la chambre des lords, c'est lord Eldon, son défenseur d'autrefois, aujourd'hui l'un des ministres du régent et obligé de ne pas déplaire au maître; lord Eldon renvoie cette protestation à la princesse, lui recommande de ne pas la rendre publique, et lui intime l'ordre, au nom du prince, de ne plus faire de visites à Warwick-house. Le président de la chambre des communes n'a pas de ménagemens à garder; il communique la lettre à la chambre dans la séance du 2 mars 1813, et trois jours après une motion est faite par M. Cockrane Johnstone pour que le rapport de 1806, avec les documens annexés, soit mis

sous les yeux du parlement. La motion est rejetée, mais elle a donné lieu à un débat dans lequel M. Stuart Wortley (plus tard lord Wharncliffe) a fait entendre ces vigoureuses paroles : « J'ai autant que personne le respect de la royauté, mais je dois déclarer que de tels événemens contribuent à sa ruine. Je le vois avec un profond regret, nous avons une famille royale qui ne tient nul compte de ce qu'on dit ou de ce qu'on pense d'elle. Ses membres semblent être les seules personnes du pays qui ne prennent aucun souci de leur bien-être et de leur honneur. Il ne faut pas que le prince régent se fasse illusion, il se flatterait vainement de sortir sain et sauf de toutes ces affaires. » Ces paroles trouvèrent dans le pays des échos retentissans. On oubliait volontairement tout ce qui pouvait être à la charge de la princesse, on était décidé à ne voir en elle que la femme persécutée, la princesse de race étrangère victime des plus odieux traitemens sur le sol anglais, et qui se défendait avec une énergie toute britannique. Pendant le mois d'avril 1813, la salle du palais de justice, le conseil municipal de Londres, d'autres corps publics, lui votèrent des adresses où était flétrie dans les termes les plus véhémens « l'infâme conspiration formée contre son honneur et sa vie, » et où des hommages enthousiastes saluaient « sa modération, sa franchise, sa magnanimité. »

Tout se lie et s'enchaîne dans les choses de ce monde. Les grands événemens qui à cette date tenaient l'Europe en suspens fournirent bientôt de nouvelles péripéties au drame domestique de la cour d'Angleterre. Au mois de mars 1814, Napoléon, après l'héroïque campagne de France, venait d'être abattu par la coalition européenne. Les alliés étaient entrés à Paris le 31 mars, et le 6 avril l'empereur avait abdiqué. Au mois de juin suivant, l'empereur de Russie et le roi de Prusse, accompagnés du maréchal Blücher et de quelques personnages importans, se rendirent à Londres auprès du prince-régent. Ils y reçurent, comme on pense, un accueil magnifique. Or, dès leur arrivée en Angleterre, la reine, femme de George III, avait prévenu la princesse de Galles qu'il lui serait interdit de prendre la moindre part à la réception des illustres visiteurs. Le prince-régent devait paraître dans toutes les fêtes, et c'était chez lui une résolution inflexible de ne rencontrer la princesse en aucune circonstance, soit publique, soit privée. La princesse protesta une fois de plus dans une lettre au prince qui se terminait par ces mots : « Le temps que vous avez choisi pour cette conduite est de nature à la rendre particulièrement blessante. Plusieurs étrangers illustres sont déjà arrivés en Angleterre, et entre autres, me dit-on, l'héritier de la maison d'Orange, qui s'est annoncé à moi comme mon futur beau-fils. Je suis injustement exclue de leur société. D'autres d'un rang égal au vôtre doivent se réjouir

avec votre altesse royale de la paix de l'Europe. Ma fille pour la première fois paraîtra en public dans la splendeur qui convient à l'approche des noces de l'héritière présomptive de cet empire. Votre altesse royale a choisi cette circonstance pour me traiter, sans provocation de ma part, avec une nouvelle indignité. De tous les sujets de sa majesté, je suis la seule personne que votre altesse royale empêche de paraître à sa place pour prendre part à la joie générale, et l'on me prive de la jouissance de ces nobles sentimens d'orgueil et d'affection qu'on permet à toutes les mères. » Lettre habile et touchante qui eût peut-être éveillé des remords chez un autre homme que le prince-régent; malheureusement elle venait tard. Entre le prince et la princesse, il y avait trop de souvenirs odieux, trop de causes de haine accumulées. La popularité dont elle jouissait alors ne lui était plus d'un grand secours; comme elle la devait moins à ses mérites qu'au mépris public encouru par le prince, elle ne pouvait guère s'en faire une arme à l'heure où les succès extérieurs du ministère couvraient la personne du régent. Persuadée que la lutte était désormais impossible, elle quitta l'Angleterre au mois d'août 1814. Elle se rendit d'abord dans son pays natal, resta quelque temps à Brunswick et alla ensuite habiter l'Italie.

Ce n'est pas le moment de suivre la princesse de Galles en ses dernières aventures. Nous la verrons revenir à Londres en 1820, lorsque George III, le pauvre vieillard privé de raison, passera de ce monde en l'autre, et que le régent deviendra roi sous le nom de George IV. Elle y reviendra pour réclamer son titre de reine, pour demander sa place dans la cérémonie du couronnement, pour protester contre la décision qui effaçait son nom des prières liturgiques; comment répondra le roi? Sa réponse, tout le monde le sait, ce sera le procès intenté à la reine, un scandale suprême mettant le comble à tous les scandales antérieurs. Aujourd'hui ce sujet n'est pas le nôtre. Ce n'est pas la princesse de Galles reine d'Angleterre, c'est la princesse Caroline, mère de la princesse Charlotte, que nous avons dû interroger d'abord. Le procès de la reine a eu lieu en 1820, et nous ne sommes qu'en 1814. De 1814 à 1820, bien d'autres événemens nous appellent. On la connaît à peine, cette héritière présomptive du trône, qui est née si malheureusement et a grandi en des conditions si tristes. Profitons des renseignemens que nous apportent les souvenirs de Stockmar. Tout ceci n'est que le prologue, un prologue nécessaire, de l'histoire de la princesse Charlotte.

II.

On a remarqué ces mots dans la lettre que nous citions tout à l'heure : « déjà plusieurs étrangers illustres sont arrivés en Angle-

terre, et entre autres, me dit-on, l'héritier de la maison d'Orange, qui m'a écrit pour s'annoncer à moi comme mon futur beau-fils, » et plus loin : « ma fille, pour la première fois, paraîtra en public dans la splendeur qui convient à l'approche des noces de l'héritière présomptive de cet empire. » Lorsque la princesse de Galles écrivait cette lettre au prince-régent, il était question en effet d'un mariage pour la princesse Charlotte. Dès le mois d'octobre 1813, la reine d'Angleterre, femme de George III, songeant à marier sa petite-fille, avait jeté les yeux sur le prince héréditaire des Pays-Bas, celui qui a régné plus tard sous le nom de Guillaume II. Le prince-régent ne faisait aucune objection à ce projet. Ayant soustrait la jeune princesse à la direction de sa mère, il avait assumé une responsabililé morale dont il lui tardait de se dégager. Il était clair d'ailleurs que le mariage de la princesse Charlotte ferait disparaître, non en droit, mais en fait, le dernier lien qui existait encore entre le prince-régent et une épouse détestée. Tant que la princesse n'était point mariée, la mère pouvait renouveler ses plaintes, réclamer ses droits, et, avec le caractère qu'on lui connaissait, qui l'eût empêchée d'agiter encore le parlement? La jeune fille une fois mariée, plus de discussion possible entre le père et la mère; la princesse Caroline restait complétement isolée de la cour. C'est à peine si l'on se souviendrait qu'il y avait une princesse de Galles épouse du prince-régent d'Angleterre. Ainsi la reine, par sollicitude pour sa petite-fille, le régent, dans une vue tout égoïste à laquelle se mêlait une inspiration de haine contre la princesse de Galles, désiraient également cette union.

La princesse Charlotte ne se décida point aussi vite; elle voulait prendre son temps, s'informer, réfléchir. Ce n'était pas une personne banale, une de celles dont on dispose aisément au nom des convenances publiques et de la raison d'état. L'étrange éducation qu'elle avait reçue l'avait préservée au moins de l'insignifiance. Elle était très vive, très originale, toute de premier mouvement. Le prince d'Orange, soit; encore fallait-il qu'elle eût occasion de le voir et de l'apprécier. Or devait-elle l'autoriser à venir sans être mieux instruite de ce qui le concernait? Consentir à une entrevue, c'était presqu'un engagement. D'ailleurs elle n'avait pas encore dix-huit ans, rien ne l'obligeait à se presser. Elle avait ainsi maintes objections très sages, maintes raisons d'attendre. Cependant la reine y mit une telle insistance que la princesse finit par céder; elle consentit au voyage du prince d'Orange.

Le 11 décembre 1813, le prince arrive à Londres, et le même jour il est présenté à la princesse Charlotte par le régent. L'impression qu'il fit n'eut rien de défavorable. Le lendemain, la princesse racontait à miss Cornelia Knight, sa gouvernante, certains détails

très singuliers de cette première entrevue. Le régent l'avait prise à part, et, sachant ses dispositions défiantes, lui avait dit : « Eh bien! cela ne va donc pas? » La princesse avait répondu avec sa vivacité : « Je ne dis pas cela du tout, sa manière d'être me plaît fort. » Alors, sans plus de façon, le régent leur avait mis les mains l'une dans l'autre, de telle sorte qu'elle était fiancée. Elle ajoutait à ce récit, comme pour se consoler d'avoir été engagée si brusquement : « Le prince d'Orange n'a pas l'air aussi désagréable que je l'aurais cru. »

Voilà, il faut en convenir, une affaire bien lestement enlevée, surtout si l'on songe au peu d'empressement de la princesse et à son désir d'étudier l'affaire en conscience. Il semble que le régent, étonné lui-même d'un résultat si prompt, ait craint de voir son succès lui échapper. Les notifications officielles eurent lieu presque immédiatement. Dès le mois de janvier 1814, le projet de mariage entre la princesse Charlotte et le prince d'Orange fut annoncé aux souverains de l'Europe par lettres confidentielles. On trouve tous les détails relatifs à ce sujet dans la correspondance de lord Castlereagh. La demande solennelle de la main de la princesse eut lieu au mois de mars ; elle fut faite par M. Fagel, ministre de Hollande à Londres, et par le comte Van der Duyn de Maasdam, envoyé extraordinaire de la cour de La Haye. La princesse ayant donné son consentement, le roi de Hollande, peu de temps après, communiqua la nouvelle aux états-généraux du royaume. En même temps, les ambassadeurs hollandais, M. Fagel et M. Van der Duyn, préparaient la rédaction du contrat. L'affaire était donc comme terminée, il ne restait plus à régler que des points de détail et des questions de forme. Quel fut l'étonnement du public, en Angleterre et en Hollande, lorsqu'on apprit au mois de juin suivant que tout était rompu !

Cette singulière aventure, qui fut jugée alors bien diversement et souvent d'une manière fort inexacte, est le premier point sur lequel les souvenirs de Stockmar nous fournissent des renseignemens nouveaux d'une valeur tout à fait authentique. Stockmar, appelé en Angleterre deux années après les événemens que nous racontons, avait eu bien des fois l'occasion d'en parler avec la princesse Charlotte, il avait reçu ses confidences, il avait eu entre les mains la correspondance échangée entre elle et son père ; on peut s'en fier à son témoignage pour redresser bien des erreurs. Les personnes qui avaient accrédité ces erreurs n'avaient vu les choses que du dehors; Stockmar, initié à tous les secrets, a suivi de jour en jour les péripéties de l'imbroglio.

Il n'est pas inutile de constater tout d'abord que la princesse Charlotte, malgré l'impression favorable de la première heure, n'avait pas tardé à concevoir une idée bien différente de son fiancé. Le prince d'Orange, à son arrivée à Londres, avait été précédé par

une réputation qui lui attirait les sympathies. Il avait même, dans un séjour antérieur, laissé de bons souvenirs à la société anglaise. Son père, avant de régner en Hollande sous le nom de Guillaume I[er], avait habité assez longtemps l'Angleterre. Lui-même, par son éducation et sa manière d'être, s'était assimilé, disait-on, quelques traits du caractère britannique. Il avait servi en Espagne sous Wellington; brave au feu, bon camarade, sans nulle morgue princière, toujours en joie et prodiguant les poignées de main, il s'était acquis une certaine popularité dans l'armée. Ces choses-là, répétées de bouche en bouche et considérées à distance, produisent toujours de l'effet. Il est probable que la princesse Charlotte ne les ignorait pas lorsqu'elle déclara, dès la première entrevue, que le prince ne lui déplaisait nullement. Examiné de plus près, le joyeux officier de l'armée de Wellington devait perdre beaucoup de ses avantages. Nous avons à ce propos des témoignages de provenance bien diverse qui s'accordent sur tous les points essentiels. Un écrivain hollandais, M. Grovestins, l'éditeur des *Souvenirs* du comte Van der Duyn, consacre au prince d'Orange une note de son livre qui se termine par ces mots : «il n'y avait dans cette pauvre tête ni instruction, ni idée arrêtée sur quoi que ce fût. » Un personnage très célèbre en Allemagne, M. Frédéric de Gagern, esprit naturellement porté à la bienveillance, ayant rencontré le prince quelques années plus tard, le peint sous les mêmes traits; il le montre bizarre, fantasque, ambitieux à tort et à travers, sans scrupule dans l'emploi des moyens qu'il croit utiles à ses visées, sans discernement dans le choix de ses conseillers intimes, affamé de popularité, distribuant à tout propos des saluts, des sourires, des poignées de main, séduisant d'abord ceux-là même qui sont le plus prévenus contre lui, mais les éloignant bientôt par la banalité de ces démonstrations et laissant à tous l'idée d'un pauvre comédien. Ce que les Anglais appellent *respectability* lui faisait absolument défaut. La princesse Charlotte fut bien souvent choquée du sans-façon de ses allures. A la date du 9 mars 1814, c'est-à-dire au moment où le prince était admis à faire sa cour à l'héritière présomptive du trône d'Angleterre, lord Grenville écrivait au marquis de Buckingham : « Notre futur beau-fils loge chez son tailleur (1). » La princesse n'ignorait pas ce détail; elle savait aussi qu'on l'avait vu revenir des courses assis sur le siége du cocher dans un état voisin de l'ivresse. Deux années après, racontant à Stockmar ces incartades de son fiancé, elle lui dira : « Le prince d'Orange peut être fait pour commander un régiment de cavalerie, ce n'est point l'époux qui me convenait; il n'a rien d'un prince. »

(1) Voyez Buckingham, *Memoirs of the court of the Regency*, t. II, p. 75.

Ce ne sont pas pourtant les inconvenances du prince et le désenchantement de la princesse qui causèrent, officiellement du moins, la rupture de l'union projetée. Quels que fussent les sentimens de la princesse, le dénoûment de l'aventure fut amené par des raisons d'un autre ordre. Un problème de casuistique royale, que les négociateurs du mariage avaient négligé de résoudre, se dressa tout à coup entre les parties contractantes. Si la princesse Charlotte avait besoin d'un prétexte pour se dédire sans trop blesser l'amour-propre du prince d'Orange, celui-là se trouva prêt tout à point. Quel était donc ce problème? En deux mots le voici : la princesse Charlotte en 1814 était l'héritière présomptive de la couronne, son grand-père, le roi George III, atteint d'une maladie mentale, avait déjà laissé la régence au prince de Galles; à la mort de George III, le régent deviendrait roi sous le nom de George IV, et la princesse Charlotte, sa fille, si Dieu lui prêtait vie, devait nécessairement lui succéder un jour. De son côté, le prince d'Orange était aussi l'héritier présomptif d'un trône; il était le fils aîné du prince à qui la victoire des alliés sur Napoléon venait d'assurer le royaume des Pays-Bas. Or avait-on songé à toutes les complications qui résulteraient de ce mariage entre deux personnes destinées à deux trônes? Et d'abord où serait la résidence du jeune couple? Le prince d'Orange demeurerait-il en Angleterre? La princesse Charlotte suivrait-elle son mari en Hollande? Dans le cas où l'un des deux époux serait appelé au trône de son pays, quelle serait la situation de l'autre? Dans le cas où tous les deux régneraient, comment leurs devoirs de souverains pourraient-ils se concilier? Le silence du contrat sur tant de points importans présageait des difficultés inextricables; il y avait là pour l'avenir toute une source de conflits.

L'excuse des négociateurs, c'est que la question de succession pour l'un et l'autre pays semblait fort éloignée : on n'avait pas cru devoir se préoccuper d'éventualités incertaines. N'y avait-il pas en effet bien des chances pour que l'état des choses fût modifié? Le roi George III, quoique sa maladie l'eût obligé de déposer le fardeau des affaires publiques, n'était pas sous le coup d'une mort imminente. Le prince de Galles, devenu régent d'Angleterre depuis 1812, conserverait peut-être ce titre pendant une longue suite d'années. Il était dans la force de l'âge; qui sait ce que lui réservait l'avenir? La princesse de Galles pouvait mourir, le prince-régent pouvait divorcer; devenu roi après la mort de son père, il saisirait sans doute la première occasion de faire casser son mariage afin d'en contracter un autre. Si un fils naissait de cette nouvelle union, tous les droits de la princesse Charlotte se trouvaient anéantis. A la bonne heure! Ces excuses pourtant ne sont que des considérations atténuantes. Fallait-il donc s'en remettre ainsi au hasard? Il était bien

plus naturel de prendre les choses telles que la situation les présentait, et les diplomates chargés de la rédaction du contrat ne sauraient échapper au reproche d'imprévoyance. L'ambassadeur des Pays-Bas, M. le comte Van der Duyn, avait bien imaginé un moyen de couper court à toutes les difficultés; il était d'avis que le prince d'Orange abandonnât ses droits au trône des Pays-Bas, qu'il y renonçât en faveur de son frère et se fît naturaliser Anglais afin de se préparer sans arrière-pensée au rôle de prince-époux dans son pays d'adoption. Soit que cette combinaison n'ait pas souri au prince d'Orange, soit que les chefs des deux familles royales aient jugé inutile de prévoir les choses de si loin, l'avis du comte Van der Duyn fut écarté. On passa outre à la rédaction des articles sans se soucier des embarras possibles. C'était à l'avenir de s'en tirer à sa manière, quand surgiraient les cas litigieux. Même en des affaires bien autrement graves, la diplomatie, on le sait, n'obéit que trop souvent à cette formule : alors comme alors!

Malheureusement on ne s'avise jamais de tout; on avait oublié de consulter la principale personne intéressée. La princesse Charlotte, dans son inexpérience, n'avait pas mis en doute un seul instant qu'elle dût rester en Angleterre. Ce qui était une question pour des hommes politiques n'en était pas une pour la fille du prince de Galles. On peut deviner son émotion le jour où elle apprit subitement de la bouche même du prince d'Orange que des arrangemens singuliers étaient pris sans son aveu, d'une façon clandestine et comme dans une sorte de complot. Les *Souvenirs* de miss Cornelia Knight nous font assister à toute la scène. Le prince d'Orange, dans une de ses visites à la princesse, lui annonça que tous les ans ils passeraient ensemble deux ou trois mois en Hollande. « Le régent et ses ministres, ajoutait-il, m'ont conseillé de ne vous en rien dire; quant à moi, je vous le dis, car je désire que nous agissions toujours l'un envers l'autre franchement et loyalement. » Là-dessus, raconte miss Knight, la princesse fut prise d'une attaque de nerfs, elle gémissait, criait, sanglotait. La crise passée, elle parut se résigner et promit au prince de ne pas faire obstacle à ses désirs. Cependant l'aiguillon de la défiance lui était resté au cœur. Que signifiaient ces procédés mystérieux? Pourquoi disposait-on en cachette de ses convenances et de sa liberté? Les soupçons une fois éveillés dans cet esprit si vif y grandirent de jour en jour. Il y avait autour d'elle des influences qui ne devaient pas rester inactives. Le prince d'Orange, tout dévoué au régent d'Angleterre, avait paru ignorer complétement l'existence de la princesse de Galles. Non-seulement il s'était abstenu de lui demander la main de sa fille, mais il ne lui avait pas même fait une visite. C'étaient de nouveaux outrages ajoutés à tant d'autres; on devine quelle dut

être l'irritation de la princesse. D'ailleurs l'idée que sa fille pourrait être éloignée d'Angleterre pendant plusieurs mois chaque année lui causait d'amères inquiétudes. Bien qu'elle n'eût pas pour sa fille une affection très vive, elle tenait beaucoup à ne pas être séparée d'elle. La princesse Charlotte était une sauvegarde pour la princesse de Galles. Et en faveur de quel gendre l'épouse insultée devait-elle se dessaisir d'une si précieuse défense? En faveur d'un homme qui d'avance se déclarait contre elle et se montrait le serviteur obséquieux de son plus cruel ennemi.

A ces haines du foyer royal se joignaient les passions du parlement. Les chefs de l'opposition étaient hostiles à ce projet de mariage; l'union de l'héritière du trône avec un prince que tant de liens attachaient aux monarchies absolutistes du continent leur semblait une manœuvre du parti tory. Les whigs les plus considérables, Lauderdale, Withbread, Tierney, Brougham, avaient de fréquentes relations avec la femme du régent, les occasions ne leur manquèrent pas pour encourager sa résistance et envenimer les soupçons de sa fille. On fit croire à la princesse Charlotte que le régent voulait avant toute chose l'éloigner de l'Angleterre et qu'il saurait bien ensuite l'empêcher d'y revenir. Imputations ridicules assurément; quelle que fût pourtant la solidité de son droit, surtout dans un pays comme l'Angleterre, la jeune princesse se sentit menacée par des intrigues mystérieuses. Imaginez ce qui se passa dans cette tête si vive, si libre, dans cette âme qui n'avait connu aucune affection et reçu aucun principe; une partie de l'éducation qui lui manquait lui fut soudainement révélée. Quoi! le régent son père prétendait la déposséder du trône! Jusque-là, rien ne la préparait à ces perspectives de la souveraineté; l'attaque dont elle se crut l'objet transfigura tout son être. L'enfant devint une personne, une personne royale, et royalement résolut de se défendre.

Du mois de février au mois d'avril 1814, la princesse Charlotte traita directement avec le prince d'Orange la question des clauses du contrat, ne se fiant qu'à elle-même du soin d'assurer ses droits; mais elle n'arrivait à rien : le prince faisait des promesses, les négociateurs du mariage n'en tenaient nul compte, le prince promettait que la princesse ne serait jamais obligée de rester en Hollande contre son gré, les négociateurs parlaient de son établissement en Hollande sans dire mot de son établissement en Angleterre. Enfin le 15 avril, décidée à obtenir satisfaction ou à rompre les engagemens déjà pris, elle s'adressa au régent. Sa lettre était précise et allait droit au fait; la princesse demandait une explication formelle au sujet de la résidence. Quand on lui avait parlé de ce mariage, elle n'avait jamais soupçonné qu'elle pût habiter ailleurs que dans son pays. Elle espérait donc qu'une clause

expresse du contrat lui donnerait à cet égard toutes les garanties nécessaires. Elle entendait bien n'être jamais obligée de quitter l'Angleterre contre sa volonté; il fallait stipuler en outre que son premier départ n'aurait pas lieu avant que sa résidence d'Angleterre fût constituée d'une façon définitive. Pourquoi ne s'occupait-on ni d'installer sa demeure, ni de régler le personnel de sa cour? Tout cela lui inspirait les plus sérieuses inquiétudes pour l'avenir.

Cette lettre causa une vive irritation au régent. Il n'y répondit point. Seulement trois jours après, le 18 avril, il manda chez lui miss Knight, la gouvernante de la princesse, et sa colère fit explosion. « La princesse, dit-il, élève des prétentions inadmissibles; ses exigences sont incompatibles avec ses devoirs de femme. Si elle y persiste, le mariage sera rompu, et alors, qu'elle le sache bien, je ne consentirai pour elle à aucune autre union. Elle n'a que trop de libertés; le mariage rompu, je me verrai forcé de les restreindre. Je l'avais avertie dès le commencement qu'il serait juste et convenable qu'elle passât au moins la moitié de l'année en Hollande. Répétez-lui tout cela et venez demain me rapporter sa réponse. » Le lendemain, miss Knight rapportait au régent la réponse écrite de la princesse Charlotte; la princesse déclarait à son père qu'il lui était impossible de rien changer à sa demande. Miss Knight, qui s'attendait à une nouvelle explosion, trouva le régent beaucoup plus calme que la veille; le prince de Galles avait prévu sans doute la persistance de sa fille, il se contenta de dire que son frère, le duc d'York, irait traiter la question avec elle.

Le même jour en effet le duc d'York se rendit chez la princesse Charlotte, accompagné de M. Adam, chancelier de Cornouailles. De tous les frères du prince de Galles, de tous les enfans de George III, le duc d'York était celui qui inspirait le plus de confiance à la princesse Charlotte. Quant à M. Adam, c'était le jurisconsulte qui lui avait enseigné les élémens de la législation anglaise; de plus il était l'oncle de miss Mercer-Elphinstone, sa compagne et son amie. Les deux ambassadeurs, tout en tenant le même langage que le régent, ajoutèrent quelques paroles rassurantes; le chiffre considérable de la somme qui serait demandée au parlement pour la liste civile de la princesse montrait bien, dirent-ils, qu'on avait l'intention de fixer en Angleterre son principal établissement. La princesse écouta sans répondre, puis, l'entrevue terminée, elle écrivit au duc d'York qu'elle persistait dans les déclarations qu'elle avait faites au régent. Le duc d'York lui demanda en vain une nouvelle entrevue, la princesse s'y refusa, et comme le duc avait fait allusion aux mauvais conseils que lui avaient donnés sans doute des membres de l'opposition : « N'en croyez rien, écrivit-elle, le seul motif pour lequel je persiste à demander la clause dont il s'agit, c'est ma

volonté très arrêtée de ne point quitter l'Angleterre. Mon attachement à ma patrie est d'autant mieux justifié que je suis plus rapprochée du trône. Je proteste contre toute idée d'alliance factieuse. »

Ce sont là des choses très intimes, nous en parlons sur pièces authentiques. Toute cette correspondance de la princesse Charlotte avec son père le prince-régent et son oncle le duc d'York se trouve aujourd'hui entre les mains de la reine Victoria, avec des explications et des notes soit de la princesse elle-même, soit de miss Knight. Stockmar a eu communication de ces précieuses pages; il les a lues, analysées, annotées à son tour, et c'est d'après ce commentaire qu'il nous est permis de suivre les péripéties de la négociation.

Étonné des exigences croissantes de la princesse, le duc d'York lui écrit (24 avril) que, si elle était résolue à ne point quitter l'Angleterre, elle aurait dû le déclarer dès le premier jour et ne pas laisser les choses s'engager si avant. Une telle prétention d'ailleurs, il faut qu'elle le sache, aurait les conséquences les plus graves. Il lui serait impossible, à ces conditions, d'épouser un mari dont le rang fût égal au sien. En outre ne se fait-elle pas des illusions sur ses droits à la couronne? Elle a des droits éventuels, non pas des droits assurés. Il y a une grande différence entre l'héritier présomptif et l'héritier certain. Les droits de l'héritier présomptif sont soumis à des circonstances que peut toujours modifier l'avenir; les droits de l'héritier certain sont irrévocablement acquis. Or la princesse Charlotte n'est qu'une héritière présomptive; si un fils naissait au prince-régent, le titre qu'elle invoque s'évanouirait : celle qui est aujourd'hui l'héritière présomptive du trône ne serait plus que la première princesse du sang royal, la sœur du souverain futur. Au surplus, ajoute le duc d'York, on n'a jamais eu l'intention de l'éloigner pour longtemps du sol de sa patrie; si l'on avait pu concevoir une telle idée, lui aurait-on assuré par contrat un douaire si élevé sur le trésor public? La princesse répond dès le lendemain que les sentimens de son cœur comme la conscience de ses devoirs lui ordonnent d'établir ses premières relations personnelles, de régler ses premières conditions d'existence dans le pays à la tête duquel sa destinée peut l'appeler un jour; c'est dans ce pays qu'elle doit acquérir la connaissance des hommes et des choses, connaissance nécessaire dont une vie d'isolement l'a frustrée. D'après la loi, elle n'est qu'héritière présomptive du trône, mais dans les circonstances dont il s'agit, héritière présomptive ou héritière certaine, c'est tout un; la différence dont on parle n'est qu'un mot. Elle n'avait pas prévu que cette condition pût amener la rupture de l'alliance projetée; elle est décidée néanmoins à la maintenir, dût-elle se rendre par là tout autre mariage impossible.

Sur cette question du droit de la princesse et des devoirs qui lui incombent, le duc d'York est battu; il ne lui reste plus que son grand argument ou plutôt son grand reproche : pourquoi la princesse Charlotte s'est-elle engagée comme elle l'a fait? Pourquoi, sur la demande officielle des ambassadeurs du roi de Hollande, a-t-elle répondu *oui* dans une audience solennelle? Pourquoi a-t-elle permis que le prince d'Orange envoyât de l'argent pour l'achat de ses bijoux? Enfin est-ce qu'on ne l'a pas chargée elle-même du soin de ces achats? Est-ce qu'elle n'a pas déjà fait ses commandes? Qu'elle veuille bien réfléchir au mauvais jour que toutes ces choses vont jeter sur elle. — La princesse prend quelque temps pour réfléchir; puis, après avoir débattu le pour et le contre, elle répond hardiment que rien de tout cela ne saurait l'engager; promesses, argent, commandes, qu'est-ce que ces choses secondaires quand il s'agit de ses devoirs de princesse héritière du trône?

Le duc d'York finit par comprendre qu'il n'aurait pas raison de cette tête obstinée; s'il y avait encore un essai à tenter auprès de sa nièce, c'était en essayant de toucher son cœur. Il fallait pour cela lui envoyer le prince d'Orange en personne. C'est le 29 avril qu'il avait reçu la dernière missive de la princesse; le lendemain, dans la matinée, le prince d'Orange se faisait annoncer chez la princesse Charlotte. La princesse, un peu indisposée, est encore au lit et ne peut recevoir. Le prince insiste, il veut absolument parler à la princesse, il attendra qu'elle soit levée. Elle se lève enfin, non sans mauvaise humeur. Peu à peu cependant, comme si cet empressement l'eût touchée, la voilà plus souriante. On introduit le prince, elle lui fait un aimable accueil, et tous deux se donnent l'assurance que leurs sentimens n'ont pas changé. Là-dessus, comme un étourneau, le prince s'imagine que toutes les difficultés sont aplanies. Il court au plus vite chez le régent et en revient bientôt avec une nouvelle qu'il croit décisive : le régent veut voir sa fille et promet qu'il mettra fin une fois pour toutes à ce qu'il appelle un malentendu; jamais il n'a eu l'intention d'éloigner de l'Angleterre la princesse Charlotte. « Non, non, répond la princesse, je suis dans un état nerveux qui ne me permet pas de recevoir le régent. » Au fond, elle n'avait aucune confiance dans les promesses de son père, elle se défiait aussi d'elle-même, et, bien résolue à maintenir ses droits, dont les exigences s'accroissaient d'heure en heure, elle ne voulait pas s'exposer à des assauts qui l'effrayaient. Le même jour, 30 avril, elle écrit au prince d'Orange que ses idées sont irrévocables et que, moins ils discuteront à ce sujet, mieux cela vaudra; elle ajoute qu'elle désire ne point le revoir avant que l'affaire soit définitivement réglée d'une façon conforme à ses vues. Nouvel

échange de lettres entre le prince d'Orange et la princesse Charlotte, nouvelles conditions posées par la princesse. Elle ne refuse pas de faire plus tard un voyage en Hollande, mais en ce moment, après le mariage, avant qu'elle ait eu le temps de connaître la société anglaise, non, cela est impossible, jamais elle n'y consentira.

Il faut pourtant que cet imbroglio ait un terme. Ni le régent, ni le duc d'York, ni le prince d'Orange, n'ont pu mener à bien les négociations; la politique va s'en mêler. Le premier ministre est chargé par le régent de porter un ultimatum à la princesse. Ce premier ministre, c'était lord Liverpool, qui avait remplacé au mois de mai 1812 l'administration de M. Perceval. On sait comment M. Perceval, premier ministre de George III en 1809, conservé en 1810 par le prince de Galles devenu régent, fut tué d'un coup de pistolet par un certain Bellingham, le 11 mai 1812, dans un couloir de la chambre des communes. Aucun tory n'avait suivi une politique aussi égoïste, aucun roué des luttes parlementaires n'avait employé de manœuvres plus éhontées. C'est à lui que lord Wellesley, son collègue pendant quelques années, fit porter un jour ce message par lord Eldon : « votre conduite à mon égard a été grossière, irrespectueuse, pleine de mensonges; mais, une fois hors du pouvoir, je n'en garderai aucun ressentiment, si vous me délivrez de la honte de servir sous un homme tel que vous. » Il est probable pourtant que M. Perceval eût conservé longtemps encore la faveur du régent, s'il n'était pas tombé sous la balle d'un assassin. C'était un personnage aussi habile que hardi. En 1806, il avait été un des défenseurs de la princesse de Galles, non par sympathie pour la princesse, mais pour faire sa cour au roi George III en combattant un fils qu'il ne pouvait aimer; ce qui ne l'empêcha point de regagner les bonnes grâces du prince de Galles quand le prince devint régent, et d'être maintenu par lui à la tête du pouvoir. Lorsqu'il fut tué, le régent adressa un message aux communes pour recommander sa famille à la générosité de la chambre. L'horreur du meurtre commis sur un premier ministre fit succéder aux haines les plus vives une sympathie générale; la chambre vota une somme de 1,250,000 francs pour ses enfans, sans compter une pension annuelle de 50,000 francs pour sa veuve et une autre de 25,000 francs pour son fils aîné. Elle décida aussi qu'un monument serait élevé à sa mémoire dans l'abbaye de Westminster (1). C'est à la suite de

(1) J'emprunte ces détails aux intéressantes études parlementaires de sir George Cornewall Lewis, chancelier de l'échiquier sous le ministère Palmerston, *Essays on the administrations of the Great Britain from 1783 to 1830,* by sir George Cornewall Lewis, Londres, 1 vol., 1864. — Notre illustre et regretté collaborateur, M. Charles de Rémusat, en a rendu compte ici même (15 novembre 1865). L'ouvrage de sir George

ces tragiques événemens que fut constitué le ministère de lord Liverpool, ce ministère sous lequel s'accomplirent les plus grands événemens du siècle, car il dura quinze années, de 1812 à 1827, et ne fut dissous qu'à la retraite de son illustre chef, enlevé aux affaires par la maladie.

Lord Liverpool, au milieu de tant de préoccupations publiques, ne dédaigna pas de jouer son rôle dans l'étrange débat que nous venons de résumer. Notons en passant que les péripéties de ce drame intime se déroulent précisément à l'époque où le monde retentit des catastrophes les plus tragiques. Lorsque lord Liverpool entre en scène au mois de mai 1814, il y a déjà trois mois que l'affaire est engagée, et n'oubliez pas ce que représentent ces trois mois dans l'histoire contemporaine. L'invasion de la France par les alliés, les efforts héroïques de Napoléon, les négociations entremêlées aux batailles, le congrès de Châtillon, les journées de Champaubert, de Montmirail, de Vauchamps, de Château-Thierry, enfin la prise de Paris, l'abdication de l'empereur, le retour des Bourbons, et le dominateur de l'Europe confiné dans l'île d'Elbe, voilà en quelques mots le résumé de cette période. Malgré le succès de la politique opiniâtre que l'aristocratie anglaise poursuivait depuis plus de vingt ans contre la révolution et l'empire, bien des choses dans les derniers arrangemens inquiétaient encore le ministère de lord Liverpool. N'avait-on pas eu tort de traiter avec Napoléon au lieu de le faire prisonnier? L'Angleterre, qui n'avait jamais reconnu Napoléon comme empereur des Français, aurait-elle dû accéder au traité du 11 avril 1814, qui lui reconnaissait ce titre et lui accordait une souveraineté indépendante dans l'île d'Elbe, à quelques heures des côtes d'Italie, à quelques journées des côtes de France? D'autre part, ces grandes luttes finies, le gouvernement anglais n'avait-il pas à supporter une autre guerre, la guerre que les États-Unis lui avaient déclarée en juin 1812? Cette guerre, conduite des deux côtés avec un extrême acharnement, ne se termina que par un traité de paix signé à Gand le 24 décembre 1814 et ratifié le 17 février 1815. En face de tels intérêts, c'est bien peu de chose que le débat de la princesse Charlotte avec le régent au sujet de son mariage avec le prince d'Orange; cependant, au milieu des préoccupations qui l'assiégent, lord Liverpool ne dédaigne pas d'intervenir dans les obscures péripéties du drame ou de la tragi-comédie de Warwick-house. Le ministère dont il est le chef a contribué pour sa

Cornewall Lewis a été traduit par M. Mervoyer sous ce titre : *Histoire gouvernementale de l'Angleterre depuis 1770 jusqu'à 1830,* Paris, 1 vol., 1867. Malheureusement cette traduction est déparée par de nombreuses erreurs d'impression qui brouillent les dates les plus importantes. On ne peut la lire qu'avec beaucoup de précautions.

part à renverser le géant; il saura bien sans doute réduire à l'obéissance la jeune fille révoltée que l'ambassadeur hollandais, M. le comte Van der Duyn, appelle « un garçon mutin en cotillon. »

Eh bien! non, l'habile ministre, après le succès apparent des premiers jours, ne réussit pas mieux, en fin de compte, que le prince d'Orange, le duc d'York et le régent. Les conférences et correspondances durèrent cette fois deux ou trois semaines. Dans les premiers jours du mois de juin, lord Liverpool était parvenu à fixer la rédaction des articles de manière à la faire accepter de la princesse Charlotte. L'ambassadeur de Hollande, en ce qui le concernait, n'avait élevé aucune objection. Toutes les parties semblaient d'accord. Le 10 juin, la princesse avait donné par écrit son adhésion aux nouveaux articles du contrat; comment se fait-il que le 16 tout soit rompu et rompu à jamais? Est-ce un caprice de l'enfant mutin? La princesse mérite-t-elle les reproches que lui adressait le duc d'York? N'a-t-elle agi de la sorte que par étourderie, et, quand elle mettait en avant ses obligations d'héritière présomptive de la couronne, les scrupules dont elle faisait montre n'étaient-ils que le voile de son caractère fantasque?

Non, voici ce qui s'est passé. Du 10 au 16 juin, des incidens inattendus ont détruit ce frêle et laborieux édifice. Les souverains de l'Europe, accompagnés de leurs maréchaux victorieux, viennent d'arriver en Angleterre pour y rendre visite au prince-régent. La princesse de Galles, nous l'avons indiqué plus haut, avait été expressément exclue de toutes les fêtes données à cette occasion par la cour, et la princesse Charlotte s'en était trouvée éloignée comme sa mère; or le prince d'Orange, oubliant la réserve que sa situation lui commandait, ne s'était pas fait faute d'y paraître. Des solennités royales! tant de souverains, tant de vainqueurs célébrés au nom de la nation anglaise! l'occasion était trop séduisante pour qu'il consentît à s'en priver. L'idée ne lui était pas venue peut-être que l'absence de sa fiancée aurait dû le tenir à l'écart. Après tout, quels que pussent être à ce sujet les sentimens de la princesse Charlotte, n'était-elle pas engagée depuis le 10 juin par une parole définitive? Ce ne fut pas tout à fait l'avis de la princesse. Le 16 juin, dans une dernière entrevue, elle s'en expliqua très nettement avec lui; elle lui déclara qu'après le mariage il lui serait impossible de se rendre en Hollande même pour un voyage de quelques semaines, même pour une visite de quelques jours; elle se croyait tenue en conscience de rester auprès d'une mère si odieusement outragée. Elle lui signifia en outre que sa maison, malgré les ordres contraires du régent, devrait toujours être ouverte à la princesse de Galles, et, le prince d'Orange n'ayant pas voulu souscrire à cette condition

nouvelle, elle lui déclara en le congédiant que tout était fini entre eux d'une façon irrévocable. Son parti était si bien arrêté que le même jour elle lui renouvela cette déclaration par écrit et le chargea d'en faire part au régent.

Un tel office ne souriait guère au prince d'Orange. Le régent était vif, sanguin et très prompt aux paroles aiguës. Que son déplaisir s'exhalât en éclats de colère ou en termes de raillerie, le prince craignait de s'y exposer. Deux jours après, le 18 juin, il déclina la commission de la princesse dans une lettre que nous a conservée M. de Stockmar et dont voici la traduction exacte :

« 8, Clifford-street, 18 juin 1814.

« Chère Charlotte,

« J'ai trouvé votre lettre avant-hier, et je n'ai point négligé d'en informer ma famille, mais je ne puis me rendre à votre désir d'en informer aussi le régent. C'est chose trop délicate pour moi de traiter ce sujet avec lui. Dans l'espérance que vous n'aurez jamais à vous repentir de la détermination que vous avez prise, je reste votre dévoué,

« GUILLAUME. »

La princesse, obligée de signifier elle-même au régent la brusque rupture, lui écrivit ce jour-là même, le 18 juin, et, soit qu'elle sentît le besoin de détourner la colère paternelle, soit que ce fût en effet sa manière de voir, elle essaya d'en rejeter la faute sur le prince d'Orange. C'est peut-être le seul moment de faiblesse qu'elle ait eu dans cette longue affaire. Il eût été plus digne d'elle assurément de dire ses raisons sans détour, mais comment s'étonner qu'une jeune fille de dix-huit ans ait tremblé un instant devant un père dont elle connaissait trop les violences? On va voir que ces craintes n'avaient rien que de naturel. Le régent adressa le lendemain à sa fille une lettre brève et irritée; puis, comme s'il pensait qu'elle reviendrait d'elle-même, il évita de lui donner signe de vie pendant plusieurs semaines. Vain espoir, la princesse ne disait mot. Enfin, perdant patience, le régent résolut de faire ce que Stockmar appelle un coup d'état. Le 12 juillet, il parut subitement chez sa fille à Warwick-house, congédia toutes les personnes de son entourage comme complices de sa révolte, et lui notifia son exil à Cranbourne-Lodge, près de Windsor. On devine l'exaspération de la princesse. Elle demande la permission de se retirer un instant pour se remettre de son émotion; mais, au lieu de s'enfermer dans sa chambre, elle s'élance hors de la maison, se jette dans une voiture de louage, et va chercher un refuge chez sa mère à Connaught-

place. Elle y resta jusque dans la nuit; le duc d'York, envoyé par le régent pour la décider à en sortir, y aurait perdu son éloquence, si le grand orateur whig, M. Brougham, ne fût venu à son secours.

Dans une savante étude sur lord Brougham, insérée ici même (1), M. le vicomte Othenin d'Haussonville a rappelé les principaux incidens de la scène de Connaught-place. Seulement on ne connaissait pas alors les péripéties de la lutte à laquelle nous font assister les confidences de Stockmar. Lord Brougham lui-même, en écrivant ses mémoires, ne pouvait nous donner les détails précis que nous devons au médecin de la reine Victoria. On devait donc trouver un peu étranges les faits racontés par l'illustre lord. Cette jeune fille éplorée, indignée, s'attachant à sa mère et résistant au frère du prince-régent, ces menaces, ces pleurs, ces cris, le bruit qui se répand à l'entour, les curieux qui s'attroupent, l'arrivée du grand orateur populaire qui obtient la soumission de sa royale cliente en évoquant à ses yeux l'image de l'émeute déchaînée par la ville, des lois violées, du sang répandu, — tout cela paraît un peu théâtral, un peu déclamatoire, et je ne m'étonne pas que notre collaborateur ait conçu quelques doutes sur la fidélité de ce tableau. Lord Brougham n'avait-il pas arrangé après coup ce dramatique épisode pour donner plus de relief au rôle qu'il y avait joué? Eh bien! non, pas le moins du monde. Le seul défaut du récit, c'est que le lecteur n'y est pas suffisamment préparé. Les documens que nous fournit Stockmar expliquent aujourd'hui toute la scène en nous permettant d'y replacer chaque chose en son vrai jour.

Voyez plutôt. Ces pénibles débats ont duré presque toute la nuit. Le duc d'York, le duc de Sussex, lord Eldon, M. Brougham, ont employé tous les argumens pour décider la princesse à se soumettre. Sa mère elle-même, la princesse de Galles, assistée de lady Caroline Lindsay et de miss Mercer-Elphinstone, a dit tout ce qu'elle pouvait dire pour vaincre son obstination; la jeune princesse est inflexible. Sombre, irritée, tantôt elle ne répond rien, tantôt elle tient tête aux plus habiles. Au milieu de ces escarmouches, qui s'arrêtent de temps à autre pour recommencer de plus belle, la nuit était déjà fort avancée lorsque la princesse Charlotte, s'adressant à M. Brougham, lui jette vivement cette plainte et ce reproche : « Ainsi donc, vous aussi, vous m'abandonnez, vous me livrez au pouvoir de mon père, quand le peuple prendrait parti pour moi! » Brougham lui avait expliqué déjà que la loi était expresse, qu'une décision prise sous le règne de George Ier ne laissait aucun doute à

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 février 1870, l'étude intitulée *Lord Brougham, sa vie et ses œuvres.*

cet égard, que le roi ou le régent avait le droit, le droit absolu, de régler le sort de toutes les personnes de la famille royale pendant leur minorité. Orateur populaire au nom de la loi, Brougham ne voulut pas se laisser mettre en désaccord avec les sentimens du peuple. Ce reproche l'avait piqué au vif. Il prit la main de la princesse et la conduisit vers la fenêtre du salon. L'aube commençait à luire. Il devait y avoir précisément ce jour-là une élection dans Westminster pour le remplacement de lord Cochrane (1). Brougham montre à la princesse le beau quartier qu'on aperçoit de ses fenêtres, le parc, les avenues, les rues spacieuses : « Dans quelques heures, lui dit-il, la foule se pressera ici, comme elle fait aux jours de scrutin. Je n'aurais qu'à paraître avec votre altesse sur le balcon, je n'aurais qu'à prononcer quelques mots, et vous verriez tout le peuple de cette vaste métropole accourir pour vous défendre; mais ce triomphe d'une heure serait chèrement acheté par les conséquences qui ne manqueraient pas de se produire immédiatement; les troupes se précipiteraient pour réprimer toute atteinte à la loi de l'Angleterre, il y aurait du sang répandu, et, pendant tout le reste de vos jours, vous seriez poursuivie par le souvenir odieux qui s'attache dans ce pays à quiconque cause de telles calamités par la violation de la loi. » Brougham ajoute dans son récit : « Ce n'est pas une défaillance de cœur, ce n'est pas un élan d'affection filiale, ce sont ces considérations qui la déterminèrent à retourner chez elle. » Dira-t-on que c'est là une scène théâtrale? Je ne le pense pas. C'est une scène très britannique. Pour ma part, j'aime mieux voir la princesse Charlotte, après cette longue résistance, se rendre à la voix de l'orateur whig invoquant le respect de la loi qu'à toutes les instances du duc d'York et du lord chancelier (2).

On ne termine pas un roman sans indiquer ce que deviennent les principaux personnages; le lecteur nous demandera sans doute ce qu'est devenu le prince d'Orange après les romanesques aventures que nous venons de raconter. C'est ici que se place un épi-

(1) L'amiral lord Cochrane, membre de la chambre des communes, avait été expulsé de la chambre par un vote de ses collègues pour cause d'indignité; il venait d'être condamné par la cour du banc du roi à la prison et au pilori comme convaincu d'avoir participé à une escroquerie pour faire monter les fonds à la bourse. Les électeurs de Westminster le renvoyèrent à la chambre des communes.

(2) On trouvera ce récit dans la biographie de lord Brougham par lord Campbell, au huitième volume de ses *Lives of the Lord chancellors and Keepers of the great seal,* Londres 1869, p. 292-294, ou mieux encore dans un travail que Brougham lui-même a donné à la *Revue d'Édimbourg* à propos d'un ouvrage qui porte ce titre : *Diary illustrative of the times of George the fourth, interspersed with original Letters from the late queen Caroline and from various other distinguished persons,* 2 vol. in-8°, Londres 1838. — Voyez *The Edinburgh Review,* année 1838, volume LXVII, p. 33.

sode dont le vrai caractère a été singulièrement dénaturé par deux écrivains considérables. Le duc de Buckingham, dans ses *Mémoires de la cour de la régence*, et le comte Van der Duyn dans ses *Souvenirs*, affirment que la grande-duchesse Catherine de Russie, fille du tsar Paul Ier et veuve du grand-duc d'Oldenbourg, a eu la plus grande part à la révolte de la princesse Charlotte. A les en croire, la grande-duchesse Catherine, qui était venue en Angleterre au mois de mars 1814, aurait pris en peu de temps beaucoup d'empire sur l'esprit de la fille du régent. Personne fort avisée, disent-ils, avec un goût très vif pour l'intrigue, c'est elle qui aurait amené la rupture des deux fiancés, afin de faire épouser au prince d'Orange une des princesses de la cour de Russie. Il est certain que deux ans plus tard, en 1816, le prince d'Orange épousa la grande-duchesse Anna Paulovna, sœur de la grande-duchesse Catherine. Est-ce à dire que la grande-duchesse Catherine ait été coupable de l'intrigue dont on l'accuse? Le fils du baron de Stockmar, muni de toutes les notes de son père, combat très décidément cette opinion. La grande-duchesse Catherine recevant les confidences intimes de la princesse Charlotte a dû s'apercevoir sans peine que le mariage projeté ne convenait point à son amie, et, inspirée par son affection, elle a pu, le plus naturellement du monde, je ne dis pas l'encourager à la lutte, mais l'affermir dans sa résistance. On a vu que bien d'autres raisons et des influences bien autrement décisives avaient soutenu la princesse Charlotte. Si l'influence de la grande-duchesse Catherine mérite d'être comptée durant cette crise, c'est à peine comme un poids de plus dans le plateau d'une balance, après que l'épreuve est déjà faite. Quoi qu'il en soit, le prince qui avait inspiré si peu de sympathie à Warwick-house fut moins malheureux deux ans plus tard à la cour de Russie. Le 21 février 1816, il épousa la grande-duchesse Anna Paulovna, fille de Paul Ier, sœur d'Alexandre Ier et de celui qui, en 1825, devint l'empereur Nicolas. C'est lui qui, sous le nom de Guillaume II, a régné paisiblement sur la Hollande de 1840 à 1849.

III.

Parmi les princes qui avaient accompagné à Londres les souverains alliés au mois de juin 1814 se trouvait un beau et noble jeune homme, le prince Léopold de Saxe-Cobourg. C'était le dernier fils du duc François de Saxe-Cobourg et de la duchesse Augusta, née princesse de Reuss-Ebersdorf, restée célèbre dans la haute société européenne pour la finesse et l'originalité de son esprit. Il n'avait alors que vingt-trois ans et demi, et déjà il avait été

mêlé de sa personne à quelques-uns des grands événemens de cette période. Le mariage de sa sœur, la princesse Julie, avec le grand-duc Constantin de Russie, lui avait ouvert les sphères les plus élevées du monde politique; bien que cette union n'ait pas été heureuse et que la princesse Julie se soit séparée de son mari en 1802, le prince Léopold, encore enfant, avait su captiver tous les cœurs à la cour de Saint-Pétersbourg. Son beau-frère, le grand-duc Constantin, lui témoignait une affection cordiale. Ces premiers succès, chez un écolier, attestaient à la fois sa bonne grâce et sa discrétion précoce. Un peu avant la bataille d'Austerlitz, à peine âgé de quinze ans, il prit du service dans l'armée russe. Après la paix de Tilsitt, à l'époque où tant de princes allemands venaient courtiser Napoléon, le jeune Léopold fit aussi le voyage de Paris, y fut reçu par l'empereur, et l'année suivante assista au congrès d'Erfurt. Il ne paraît pas qu'en 1812 il ait repris son poste dans l'armée russe; mais en 1813 il fut un des premiers princes de son pays qui donnèrent le signal du soulèvement germanique. A Vienne, en 1814, durant les premières conférences du congrès, à Paris l'année suivante, on le verra négocier auprès des puissans du jour en faveur de son frère le duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha, et obtenir pour lui un agrandissement de territoire; mais ceci n'intéresse plus notre histoire, il faut rester à Londres au mois de juin 1814, pendant la visite des souverains alliés au prince-régent d'Angleterre.

La bonne grâce, la haute noblesse, l'élégance royale du prince Léopold, qui contrastaient si fort avec le sans-gêne du prince d'Orange, frappèrent agréablement la princesse Charlotte dès la première occasion qu'elle eut de le rencontrer. Miss Knight, la gouvernante de la princesse, a écrit dans ses *Souvenirs* que le prince Léopold avait essayé à plusieurs reprises d'attirer l'attention de sa jeune maîtresse sans produire sur elle aucune impression favorable. Stockmar dit tout le contraire, et il le dit d'après une autorité irrécusable, car il tient le fait de miss Mercer-Elphinstone, l'amie intime de la princesse, qui en savait sans doute plus long que miss Knight sur des choses si secrètes. Suivant les confidences de miss Mercer-Elphinstone, recueillies avec une sorte de piété par le baron de Stockmar, la première fois que la princesse Charlotte aperçut le jeune prince de Saxe-Cobourg, elle éprouva le désir de le connaître davantage. Elle parla même de ce désir à sa tante York, la femme du duc; c'était une princesse allemande, la propre sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, et elle était plus en mesure que personne de procurer à sa nièce l'entrevue qu'elle souhaitait. La princesse Charlotte n'aurait pas fait cette demande, si elle avait

été admise aux fêtes de la cour; pauvre recluse, il fallait bien qu'on lui vînt en aide, et n'était-ce pas chez le duc et la duchesse d'York qu'elle avait trouvé le plus de sympathie? Sa tante York eut l'heureuse pensée de donner un bal où sa nièce pourrait rencontrer le prince de Saxe-Cobourg. Le bal eut lieu, les jeunes gens se virent, se parlèrent et s'entendirent si bien que, dès ce soir-là même, toutes les promesses furent échangées.

L'affaire où s'engageait le prince Léopold offrait de terribles difficultés. Aspirer à la main de la princesse Charlotte après tout ce qui venait de se passer, n'était-ce pas la plus téméraire des entreprises? Qu'on se figure à cette demande les éclats de colère du régent. Il avait menacé sa fille de ne point la marier, si elle rompait avec le prince d'Orange; elle venait de rompre, et au lendemain de cette rupture il se donnerait un tel démenti! A ces scrupules d'ailleurs s'ajoutaient des inquiétudes personnelles; que serait-il pour le prince de Galles, ce prétendant si empressé? Un ami ou un ennemi? Des bruits étranges lui arrivaient sur les moyens dont le jeune Cobourg s'était servi pour captiver la fantasque Charlotte. On a toujours des envieux quand on réussit trop vite; l'envie et la colère avaient suggéré, non pas sans doute au prince d'Orange, mais à ses amis, à ses partisans, à tel ou tel des agens diplomatiques de son père, de sottes et odieuses calomnies. Rien n'est plus terrible que certaines paroles jetées négligemment dans un salon; un mot, une réticence, un sourire, c'en est assez bien souvent pour perdre un homme auprès de ceux qui peuvent disposer de sa destinée. Les gens intéressés à compromettre le prince Léopold aux yeux du régent d'Angleterre en furent bientôt pour leurs frais d'invention. Par la grâce et la franchise de ses allures, le prince fit bien plus que se justifier, il inspira au régent des sentimens d'affectueuse estime. Il s'acquit aussi la confiance des ministres, et même l'amitié de plusieurs membres de la famille royale. Le duc d'York et le duc de Kent lui étaient particulièrement favorables. On sait que le duc de Kent est le père de la reine Victoria, il n'était point marié à cette date et ne songeait guère à devenir chef de famille. Le prince Léopold lui apparut comme le meilleur des guides pour cette jeune fille qui semblait destinée au trône d'Angleterre. Aussi, lorsque le prince quitta Londres, à la fin du mois de juillet 1814, le duc de Kent voulut-il être son intermédiaire auprès de la princesse Charlotte; c'est par ses mains que passèrent les messages où les deux futurs époux se renouvelaient l'assurance de leur inaltérable attachement.

Messages, promesses, tout cela est fort bien, mais pourquoi tant de discrétion? Pourquoi n'avoir pas fait résolûment sa demande?

Ainsi parlait la princesse Charlotte avec son impétuosité habituelle. Quelques-uns de ses amis politiques, gens fort impétueux aussi, contribuaient à augmenter son impatience en lui exprimant la crainte que le prince Léopold ne montrât trop de soumission au régent. C'étaient les whigs du parlement, on le devine, qui manifestaient ces inquiétudes. Les whigs avaient tort, le vrai politique en tout ceci fut le prince Léopold. Quelle eût été sa situation en Angleterre, s'il avait dû emporter son mariage de haute lutte? Le prince tenait à observer scrupuleusement toutes les convenances, afin de mieux se concilier toutes les sympathies; il y tenait d'une façon plus particulière encore, si on ose le dire, en songeant à l'éducation de la princesse Charlotte. La princesse, il le sentait bien, avait besoin plus qu'une autre d'assurer sa bonne renommée. Après une éducation si singulière, au milieu d'un entourage si incorrect, il fallait avoir soin de ne pas prêter aux propos malveillans. Le prince Léopold, soucieux déjà de ses devoirs de prince-consort, veillait d'avance sur la dignité de la reine d'Angleterre. Sa réserve fut appréciée. Absent de Londres, il y resta présent par le souvenir qu'il avait laissé à la cour. Ses amis, le duc et la duchesse d'York, ainsi que le duc de Kent, ne négligeaient pas de plaider sa cause auprès du régent. Le départ de la princesse de Galles aplanissait d'ailleurs bien des choses; on sait qu'elle avait quitté l'Angleterre en juin 1814. Enfin au mois de janvier 1816 le prince Léopold de Saxe-Cobourg reçut l'invitation de venir à Londres, et le mariage eut lieu le 2 mai suivant. Les deux jeunes époux furent reçus pendant huit jours au château d'Oatlands chez le duc et la duchesse d'York, puis ils revinrent passer la saison dans Londres à Camelford-house. Ils s'établirent ensuite à 16 milles de la cité dans leur belle habitation de Claremont-Esher.

C'est là qu'était réunie la petite cour du prince Léopold et de la princesse Charlotte. La princesse, nous l'avons vu, s'était plainte amèrement, dans ses débats avec son père, d'avoir été tenue en dehors de la société anglaise, de n'avoir pu s'initier à la connaissance des personnes et des intérêts publics; cette éducation nouvelle qu'elle désirait si vivement lui fut donnée à Claremont-Esher par le plus sûr et le plus aimable des guides. Si le rôle ultérieur du prince Léopold, comme candidat au trône de Grèce et fondateur de la royauté constitutionnelle de Belgique, n'avait mis en toute lumière son rare esprit de sagesse, on serait tenté d'attribuer aux enthousiasmes de l'amitié les éloges que Stockmar exprime ou recueille de tous côtés en l'honneur de son maître. C'est l'homme le mieux doué qu'on puisse voir, intelligence ouverte, caractère sûr, cœur loyal, esprit charmant. Il a la courtoisie constante sans nulle

banalité, la parfaite correction sans le moindre formalisme. Au savoir-vivre du plus grand monde il joint la simplicité du *gentleman* accompli. Ainsi parlaient, non-seulement Stockmar et les amis personnels du prince, mais les Anglais eux-mêmes, soit de la cour, soit du parlement, et l'on sait que ce témoignage n'est pas suspect. En même temps qu'on était charmé de sa bonne grâce dans les relations de la vie sociale, on admirait dans les questions politiques la justesse de son coup d'œil, la prudence et la modération de ses conseils. Sous un régent que méprisaient tous les partis, en face d'un avenir qui cachait encore tant de problèmes redoutables, comment ne se serait-on pas attaché à ce jeune sage? Ce sera, disait-on, l'homme vraiment convenable à son rôle, le modèle du prince-consort selon l'esprit des lois britanniques. Stockmar affirme que les Anglais, si peu disposés à l'admiration, ou du moins si lents à se laisser prendre, disaient de lui en toute circonstance, dès la première année de son mariage : « Quel vrai *gentleman* anglais! Ce sera notre espérance dans ces temps de péril (1). »

La princesse Charlotte auprès d'un tel guide devait se développer rapidement. Il ne fallait qu'un peu de culture à la riche plante agreste pour faire épanouir ses trésors. Elle aussi, comme l'époux qu'elle avait préféré, elle attira bientôt les regards bienveillans du pays. Jusque-là elle n'avait été pour tous qu'un objet de curiosité ou de sympathie douloureuse; elle devint ce qu'elle devait être, l'espoir d'une grande nation qui a besoin d'estimer ses souverains. La fille du régent n'avait pas invoqué des sentimens de circonstance lorsque, dans ses querelles domestiques au sujet du prince d'Orange, elle alléguait si vivement son patriotique désir de connaître la société anglaise. Chaque fois qu'elle avait pu saisir quelque chose des affaires publiques à travers l'éloignement où on la retenait, elle avait manifesté des émotions qui attestaient la noblesse de son âme. L'histoire en cite un bien curieux exemple : c'était en 1812, la princesse Charlotte n'avait que seize ans. Un soir qu'elle devait aller à l'opéra pour la première fois, elle avait dîné chez son père en sa demeure de Carlton-house. Ce jour-là même, le régent avait reçu de deux membres éminens de l'opposition une lettre qui l'avait profondément irrité. Lord Grenville et lord Grey, sollicités en son nom par le duc d'York d'entrer dans une combinaison qui adjoindrait au ministère Perceval un certain nombre de whigs, déclinèrent cette offre de la façon la plus nette. Cette proposition leur ayant été faite par une même lettre adressée au duc d'York, ils ré-

(1) « He is the most amiable man I ever saw! What a complete english gentleman! He will be our hope in these dangerous times! »

pondirent aussi par une seule missive dont ils arrêtèrent les termes en commun. Ces termes, quoique très parlementaires, laissaient entendre qu'ils soupçonnaient dans les offres du prince une tactique perfide et que la manœuvre était déjouée. De là les emportemens du régent. Pendant le repas qui précéda le spectacle, sa colère éclata en propos si violens que la princesse Charlotte ne put supporter ce langage. Quand elle se leva de table, elle était tout en larmes. Sheridan, qui lui donnait le bras, l'entendit protester amèrement contre les outrages dont son père venait d'accabler deux des personnages les plus illustres du pays. De tous les whigs célèbres que le prince de Galles avait fréquentés dans sa jeunesse, Sheridan, le moins scrupuleux, était le seul qui fût demeuré son ami. L'habile homme cependant n'avait pas renoncé à son parti, et l'on pense bien que les protestations de la jeune princesse ne tombèrent pas dans une oreille indifférente. Le lendemain, dans les cercles politiques de Londres, on ne parlait que de la scène de Carlton-house. Le récit de Sheridan avait donné son véritable sens à une autre scène bien plus significative encore qui s'était passée le même soir à l'opéra. La princesse Charlotte, à peine assise, avait aperçu lord Grey dans une loge qui faisait face à la sienne; elle s'était levée aussitôt, et, à la vue de toute la salle, lui avait envoyé plusieurs baisers. Voilà bien la personne primesautière dont nous connaissons les vivacités. Elle ajoutait cette protestation juvénile aux paroles que Sheridan avait déjà recueillies de sa bouche. Est-ce dans cette circonstance, est-ce pour une autre aventure du même genre que l'auteur de *Childe-Harold* voulut rendre hommage à la généreuse enfant? Malgré les indications peu précises du poète, il est certain que lord Byron, un des amis de Sheridan, pensait aux larmes de Carlton-house quand il écrivait les strophes que voici :

« Pleure, fille de race royale! Pleure la honte d'un père, pleure la ruine d'un royaume! Heureuse si chacune de tes larmes lavait une des fautes de ton père!

« Pleure! tes larmes sont les larmes de la vertu, présage de bonheur pour ces îles désolées. Puisse chacun de tes pleurs t'être payé un jour par les sourires de ton peuple (1)! »

La princesse Charlotte n'avait plus à verser de telles larmes auprès du prince Léopold. Il n'y avait rien que de noble et d'aimable dans son entourage. C'était à elle plutôt de se surveiller avec soin et de se mettre en garde contre ses vivacités. Ce caractère généreux

(1) Ces deux strophes, datées du mois de mars 1812, portent ce simple titre : *A une Dame pleurant* (*lines to a lady weeping*).

et fantasque avait un fonds d'espièglerie. Comme elle avait son franc-parler sur toutes choses, elle s'exposait sans nulle méchanceté à blesser des personnes amies. Aucun ridicule ne lui échappait. Stockmar a noté quelques-unes de ces petites scènes où reparaissait de temps à autre une liberté d'allures peu convenables à la dignité royale. Heureusement le prince Léopold était là qui corrigeait tout; l'éducation de la princesse s'achevait sous l'autorité de l'exemple le plus doucement et le plus naturellement du monde : non pas que le prince voulût empêcher sa femme de voir juste, de remarquer les côtés faibles, d'apprécier chaque chose à sa mesure chez ceux qui l'approchaient; sa courtoisie, on l'a dit plus haut, n'avait rien de banal. Un goût très fin, armé d'une ironie inoffensive, ne lui permettait pas d'être dupe. Stockmar nous a laissé des notes assez curieuses sur les principaux personnages de la cour du prince Léopold. Le duc de Wellington, lord Anglesea, lord Castlereagh, la comtesse de Liéven, y sont décrits finement en quelques traits. Voilà bien Wellington avec sa gravité rigide, Castlereagh avec son scepticisme léger, la comtesse de Liéven avec ses prétentions altières. La comtesse, plus tard princesse de Liéven, femme d'un diplomate russe, celle-là même que la société parisienne a connue sous le règne de Louis-Philippe, celle qui fut l'amie, la confidente, et en mainte circonstance, assure-t-on, l'égérie de M. Guizot, fait une assez maussade figure dans les notes de Stockmar. Son buste est d'un squelette, son visage n'est pas sans beauté malgré sa maigreur, mais son nez pointu et ses lèvres plissées par le dédain révèlent son peu de disposition à reconnaître des égaux autour d'elle. Elle a bien des talens, il est vrai, elle joue du piano à merveille, elle parle l'anglais, le français, l'allemand dans la perfection, mais on voit beaucoup trop qu'elle a pleine conscience de son mérite.

Un personnage bien plus considérable de la société russe a aussi un souvenir dans ces notes, c'est le grand-duc Nicolas, le futur empereur, qui, au mois de novembre 1816, visita le prince Léopold et la princesse Charlotte dans leur résidence de Claremont-Esher. Il était accompagné du général Kutusof et d'un conseiller d'état. Stockmar en parle avec admiration. « Au dîner, dit-il, le grand-duc était placé entre la princesse et la duchesse d'York, précisément en face de moi, de sorte que j'ai pu l'examiner à loisir. » Et il en trace un portrait enthousiaste. C'est un magnifique jeune homme d'une vingtaine d'années, extraordinairement beau et séduisant. Il le compare à Léopold son maître et le trouve encore plus beau, plus grand, droit comme un chêne. Son teint juvénile, ses traits réguliers, son large front, ses yeux, son nez, sa bouche, son menton finement dessiné, il passe tout en revue, comme un peintre

qui saisit l'ensemble et le détail. La beauté du prince était relevée par la simplicité de son costume; il portait l'uniforme des chasseurs à cheval, la tunique de drap vert garnie de liserés rouges, les épaulettes d'argent, une petite étoile sur la poitrine, une casquette blanche, un sabre sans ornement avec le porte-épée en cuir. Stockmar ajoute : « Son maintien est vif, sans embarras, sans gaucherie, mais toujours très convenable. Il cause beaucoup et parle parfaitement le français, en accompagnant ses paroles de gestes naturels et justes. S'il n'y avait rien de remarquable dans ce qu'il a dit, l'agrément n'y manquait pas et il paraît avoir un vrai talent dans l'art de faire sa cour... Il mangea très modérément pour un homme de son âge et ne but que de l'eau. Après le dîner, lorsque la comtesse Liéven eut joué du piano, il lui baisa la main, ce qui parut très étrange aux dames anglaises, mais en même temps très digne d'envie. Mistress Campbell (la terrible mistress Campbell, si exigeante, si sévère dans sa façon de juger les hommes de tout rang) ne tarissait pas en éloges sur le compte du grand-duc : « Ah! quelle aimable créature! Il est diaboliquement beau, ce sera le plus bel homme de l'Europe (1). »

Le prince et sa suite ne devaient quitter Claremont que le lendemain matin ; lorsque chacun se retira pour se coucher, le grand-duc alla dans une écurie, où ses gens lui avaient préparé un sac de cuir rempli de foin. C'était son lit habituel. « Nos Anglais, ajoute simplement Stockmar, virent là une affectation. »

Nos Anglais, c'étaient surtout la princesse Charlotte et les personnes de sa maison. Je ne doute pas que Stockmar en rédigeant ses notes n'ait tenu compte ainsi plus d'une fois des jugemens de ses augustes maîtres. On y devine les transformations successives de la compagne du prince Léopold. Stockmar le dit expressément; cette ardente nature, qui n'avait qu'à se régler pour devenir elle-même un modèle, s'approchait chaque jour d'une sorte de perfection. Vous rappelez-vous Fénelon assouplissant peu à peu le caractère indiscipliné de son élève, le duc de Bourgogne? Il y a quelque chose de cela dans l'histoire du prince Léopold et de la princesse Charlotte. Stockmar, qui dans ses premières relations avec elle lui trouvait quelque chose d'inquiétant, n'avait pas tardé à être complétement sous le charme. Le 25 octobre 1816, il écrit à un de ses amis d'Allemagne : « La princesse est incroyablement vive, nerveuse, toute de premier mouvement, et il arrive parfois que sa première impression décide de ses jugemens comme de sa conduite;

(1) « What an amiable creature! he is devilish handsome, he will be the handsomest man in Europe. »

mais l'influence de son mari est favorable au-delà de tout ce qu'on peut dire. On ne peut voir sans admiration à quel point elle s'apaise, quel empire elle prend sur elle-même. Grâce à lui, on apprécie mieux de jour en jour combien elle est foncièrement bonne et brave. Quand elle est de joyeuse humeur, elle est pleine d'attentions pour les personnes qui l'entourent. Il ne faudrait pas cependant attacher à ces bontés familières plus d'importance qu'il ne convient et paraître oublier les distances; elle se souvient toujours qu'elle est de race royale. » Vers le même temps, il écrivait dans son journal quotidien : « On voit régner dans cette maison l'union, la paix, l'amour, en un mot tout ce que réclame la félicité domestique. Mon maître est le meilleur mari qu'il y ait dans les cinq parties du monde, et sa femme a pour lui une somme d'affection qui ne peut être comparée qu'au total de la dette anglaise. » L'année suivante, le 26 août 1817, il ajoutait ces mots : « La vie conjugale de ce couple est un modèle d'amour et de fidélité; on ne saurait en être témoin sans en ressentir la plus salutaire impression, pour peu qu'on ait conservé saine une partie de son cœur. »

L'opinion publique n'ignorait point ces détails. La loyauté monarchique des Anglais a besoin de s'attacher à des personnes dignes d'amour et de respect. Elle avait pendant près de soixante ans, au milieu des plus grandes crises et des plus grands désastres, vénéré le souverain dont la raison avait fini par succomber, mais dont l'honneur n'avait jamais failli. Le prince-régent inspirait des sentimens tout contraires. La pensée que ce personnage odieux, déjà investi d'une grande part des prérogatives royales, ne tarderait pas sans doute à occuper le trône d'Angleterre, remplissait les cœurs d'amertume. Ce fut donc une consolation pour tous de pouvoir espérer que la majesté de la couronne après George IV serait relevée par une reine digne de la nation anglaise. La joie fut bien plus vive encore et bien plus efficace quand on apprit que la princesse Charlotte allait donner un héritier ou une héritière à la famille royale. Il y eut aussitôt comme un apaisement de tous les partis. Rappelons-nous que l'immense effort de l'Angleterre contre Napoléon avait amené après la guerre une réaction désastreuse; les embarras du commerce, l'interruption du travail, la misère des classes inférieures, le poids écrasant des charges publiques, toutes ces causes avaient irrité le pays, provoqué des agitations menaçantes, et dans le champ-clos du parlement exaspéré l'antagonisme des partis. Un roi fou, un régent dépravé, les affaires en détresse, quelles ténèbres couvraient le prochain avenir! L'image de la princesse Charlotte auprès du prince Léopold avait été comme un rayon de soleil; l'annonce de sa grossesse fut un signal d'allégresse et de concorde.

L'esprit d'agitation se calma, les partis désarmèrent. On se livrait à des paris enthousiastes : sera-ce un prince? sera-ce une princesse? Stockmar écrit le 26 août 1817 : « Voilà déjà quelque temps que des sommes énormes sont engagées par les parieurs au sujet de l'enfant qu'on attend. Les gens de bourse ont calculé que les fonds, si c'est une princesse, ne monteront que de 2 1/2 pour 100; ils monteront de 6 pour 100, si c'est un prince. Le croirez-vous? pour obtenir le plus tôt possible la nouvelle certaine des espérances de la princesse Charlotte, les ambassadeurs des plus grandes puissances n'ont pas dédaigné de me faire, à moi, docteur très humble, les visites les plus obligeantes et les plus cordiales. »

Les commencemens de la grossesse furent très heureux. Stockmar, témoin si attentif en toute occasion, avait ici une compétence particulière : non pas que le médecin du prince Léopold ait consenti à être le médecin de la princesse Charlotte dans une circonstance aussi grave; il s'y refusa expressément. Circonspect jusqu'à la défiance, une telle responsabilité l'épouvantait. Il s'en expliqua dès le début avec la princesse elle-même comme avec le prince. Il avait bien pu, avant la grossesse de l'héritière du trône, et quand ses médecins ne se trouvaient pas là, lui donner des soins dans les cas urgens; une fois la grossesse déclarée, il signifia sa résolution de se tenir absolument à l'écart. « Je connaissais trop bien les écueils, écrit-il dans son journal; je connaissais trop l'orgueil de la nation et son mépris de l'étranger pour ignorer à quoi je devais m'attendre : on ne m'aurait su aucun gré d'un résultat heureux, et en cas de malheur j'eusse été responsable de tout. » Cependant, après les trois premiers mois, observateur quotidien des symptômes que présentait l'état de la princesse, il crut remarquer certaines fautes dans le traitement qui lui était prescrit; il en parla au prince et le pria de communiquer ses remarques aux médecins en titre. « Il n'y a pas lieu, ajoute-t-il, de consigner ici le résultat de cette communication, mais vous voyez à quel point j'ai été bien inspiré. Assurément j'étais loin de prévoir une issue aussi funeste; toutefois ma détermination était si fortement arrêtée, que je ne consentis même pas à soigner la princesse après ses couches aux heures où ses médecins de Londres ne pourraient prolonger leurs visites à Claremont. C'était une grande marque de confiance et une tentation bien séduisante; je ne m'y laissai pas séduire. Je ne me décidai à voir la princesse qu'après que les médecins, signalant l'extrême gravité du péril, m'appelèrent expressément au lit de l'auguste malade. C'était deux heures et demie avant sa mort. »

Là-dessus, le défiant docteur se complaît encore dans l'admiration de sa prudence. Il ne s'aperçoit pas qu'en faisant le procès à

l'orgueil britannique il met en toute lumière la grossièreté de l'égoïsme tudesque. Il faut l'entendre énumérer tous les avantages de sa diplomatie. « Le strict accomplissement du plan de conduite que je m'étais tracé eut pour moi ce résultat, que mes collègues furent toujours pleins de bienveillance à mon égard, et que j'échappai au reproche d'avoir cherché profit et honneur sans y être appelé. » — Et la princesse Charlotte, monsieur le docteur? la femme du prince dont vous prétendez être l'ami si dévoué? Vous la voyez exposée à de graves périls, vous croyez pouvoir la sauver, et vous ne pensez qu'à vous! — Cette idée, comme une flèche aiguë, semble atteindre un instant l'épaisse conscience du docteur allemand, il la rejette aussitôt, et, se justifiant avec emphase : « Croyez-moi, s'écrie-t-il, si je m'étais mêlé de cette affaire, où je n'aurais pu être d'aucun secours, tout le monde aujourd'hui tirerait parti de mon intervention : les médecins anglais, la maison du prince, amis, connaissances, le prince lui-même, auraient imputé à la maladresse du docteur allemand un malheur qui semblait impossible. Qui sait? moi-même peut-être, dans mon hypocondrie, j'aurais cru aux imputations calomnieuses, et ajoutant à la douleur du dehors le tourment intérieur que je me serais infligé, je n'aurais pu en supporter le poids. » Ainsi dans ce malheur, voici une compensation : si la princesse est perdue, le repos du docteur est sauvé.

La princesse Charlotte va donc mourir? Il faut reprendre son histoire et la suivre jusqu'à la dernière heure. Le médecin de la princesse était le célèbre docteur Baillie, à qui on avait adjoint comme accoucheur sir Richard Croft. Stockmar (nous n'avons pas de parti-pris contre lui, nous le jugeons au fur et à mesure que ses actes nous le font connaître, et la vulgarité de ses sentimens ne nous empêche pas de rendre justice à ses qualités d'observateur), Stockmar nous dépeint sir Richard Croft en 1817 comme un homme qui n'est plus de la première jeunesse, grand, sec, vif, de bonne humeur, ayant plus d'expérience que de savoir et de jugement. D'après le rapport des deux médecins, c'est le lundi 3 novembre 1817, à sept heures du soir, que se manifestèrent les premières douleurs de l'enfantement. Dans la nuit du 3 au 4, bien que les douleurs fussent lentes, tout semblait annoncer que le moment décisif était proche, si bien qu'il fallut mander à la hâte toutes les personnes dont la présence était nécessaire pour constater la naissance de l'enfant royal : les ministres, l'archevêque de Cantorbéry, etc... Tous étaient arrivés à Claremont vers quatre heures du matin. A dater de ce moment, les douleurs cessèrent. La princesse ne paraissait pas éprouver de défaillance, aucun symptôme anormal ne se déclarait; seulement le progrès de la délivrance était presque insensible. Cela dura ainsi

toute la journée du 4. Le 5, vers midi, les douleurs revinrent, et enfin, à neuf heures du soir, la princesse mit au monde un beau garçon très bien constitué, — qui était mort avant de voir le jour.

La mère, après l'accouchement, ressentit un grand bien-être. La nouvelle de la mort de son enfant ne l'affecta point d'une façon particulière. Cependant ce calme apparent ne dura que jusqu'à minuit. Laissons parler ici le journal de Stockmar. « Sir Richard Croft s'approcha de mon lit, me prit la main, me dit que la princesse était dangereusement malade, que le prince était seul dans une autre chambre, qu'il fallait aller le trouver et l'informer de l'état des choses. Depuis trois jours, le prince n'avait pas quitté un instant la princesse; mais aussitôt après l'accouchement il était allé prendre un peu de repos. Je le trouvai résigné au sujet de l'enfant. Quant à la princesse, il ne parut pas s'inquiéter de son état. Un quart d'heure après, Baillie me fit dire qu'il désirait que je visse la princesse. J'hésitai un instant, j'y allai pourtant avec lui. Secouée par de fortes crampes de toux, la respiration oppressée, haletante, elle était en proie à des angoisses qui ne lui laissaient pas de répit. Elle se jetait sans cesse d'un côté et de l'autre, parlant tantôt à Baillie, tantôt à Croft. Baillie lui dit : — Voici un de vos vieux amis ! — Elle me tendit vivement sa main gauche et par deux fois serra la mienne avec force. Je lui tâtai le pouls, qui battait très vite, avec des pulsations tantôt fortes, tantôt faibles, souvent intermittentes. Baillie lui offrait constamment du vin. Elle me dit : — Ils m'ont tant fait boire que je suis ivre (1) ! — Il se passa environ un quart d'heure pendant lequel, allant et venant, je sortais de la chambre et y rentrais; après ce quart d'heure, sa respiration devint celle de l'agonie. Je venais précisément de sortir de la chambre, quand elle cria vivement : *Stocky ! Stocky !* Je rentrai aussitôt, elle était plus calme, elle râlait doucement, d'une manière continue; elle se mit plusieurs fois sur son séant, puis ses jambes se raidirent, ses mains se glacèrent... Enfin à deux heures du matin, dans la nuit du 5 au 6 novembre 1817, c'est-à-dire cinq heures après l'accouchement, elle avait cessé de vivre. »

Le prince Léopold reposait encore dans sa chambre. Il fallut lui annoncer le funeste événement. Stockmar, qui fut chargé de ce soin, ne lui en parla d'abord qu'à mots couverts. Le prince ne pensait pas que sa femme fût déjà morte; il se dirigea vers ses appartemens, et, chemin faisant, s'affaissa sur un siége. « Je pliai un genou près de lui, dit Stockmar. Il s'imaginait que c'était un rêve et ne pouvait croire à l'horrible réalité. Il m'envoya encore auprès

(1) « They have made me tipsy. »

de la princesse, je revins et je dus lui dire que tout était fini. Nous nous rendîmes alors dans la chambre mortuaire. Il s'agenouilla près du lit, baisa les mains glacées de la morte, puis, se relevant, me serra contre son cœur et me dit : — Me voilà seul, promettez-moi de ne jamais me quitter. — Je le lui promis. Un instant après, il répéta les mêmes paroles, me demandant si je savais bien à quoi je m'engageais. Je lui affirmai que je ne le quitterais point, aussi longtemps que je serais assuré de sa confiance, de son amitié et de l'espoir de lui être utile. » L'affection du prince pour Stockmar s'était accrue subitement de toute la douleur que lui avait causée la mort de sa compagne; il voyait en lui le témoin des jours heureux, le confident que la princesse avait traité en ami. Pendant longtemps, en souvenir de cette année de Claremont il voulut le garder sans cesse auprès de sa personne. Stockmar prenait ses repas avec lui et couchait dans sa chambre. La nuit, quand le prince s'éveillait, il s'asseyait près de son lit, et l'entretenait de mille choses jusqu'à ce que l'insomnie fût passée. Il fut ainsi son conseiller aux heures où l'esprit est voilé par la souffrance, il fut son soutien dans les crises où l'âme n'est plus maîtresse d'elle-même.

L'affliction du prince Léopold n'était pas en effet de celles qui se confondent pour ainsi dire avec les convenances mondaines, et que ces convenances mêmes font peu à peu disparaître. Ce qu'il éprouvait pour la princesse Charlotte, c'était vraiment de l'amour. Il l'aimait pour sa valeur propre, il l'aimait aussi comme une œuvre qui lui était personnelle. Toute sa vie était arrangée d'avance en vue du rôle que devait lui assigner la future grandeur de la princesse. Il se préparait en conscience à porter noblement ce titre de mari de la reine. La mort de Charlotte lui fut un coup de foudre. Il se sentit brisé. Ses plans, ses projets, l'honneur d'une grande situation à soutenir, l'influence à la fois discrète et puissante qu'il se promettait d'exercer par ses conseils, les succès espérés et entrevus d'avance sur ce grand théâtre de la politique européenne, tout ce monde de pensées où vivait son imagination s'était subitement évanoui. Bien des années plus tard, lorsque d'autres destinées l'eurent appelé à fonder un trône, au milieu de tous ses triomphes, allié à la plus ancienne des races royales du continent, époux en secondes noces d'une princesse accomplie, chef d'une dynastie entourée du respect universel, il songera encore à la princesse Charlotte et à tout ce qu'il a perdu en la perdant. Voyez le roi des Belges, âgé de soixante-douze ans, écrivant pour sa nièce la reine Victoria les *Souvenirs de sa jeunesse* (1). Dans ces pages, où brille la poétique image

(1) *Early years.*

de Charlotte, c'est lui qui a tracé ces mots : « le mois de novembre 1817 a vu la ruine de cette intimité si douce et le subit anéantissement de toute espérance et de toute félicité pour le prince; jamais il n'a retrouvé depuis lors le sentiment de bonheur que lui avait procuré cette courte période de son mariage. »

La princesse Charlotte fut pleurée de tous ceux qui l'avaient connue. Quant au docteur Stockmar, il est impossible de ne pas noter les sentimens singuliers qui se mêlent ici à sa douleur. Il est aigre, amer, irrité, il se livre à ses accès d'hypocondrie; on dirait qu'un vague remords le tourmente. Un remords! le mot n'est-il pas trop dur? Atténuez-le, si vous voulez, mais conservez-en quelque chose. Le docteur ne pouvait pas être complétement rassuré lorsqu'il apprenait peu de temps après les scrupules et le désespoir de sir Richard Croft. Le lendemain de la mort de la princesse, sir Richard Croft avait écrit à Stockmar une lettre où se trouvent ces mots : « mon âme est bouleversée; Dieu veuille que vous n'ayez jamais à souffrir, ni vous ni aucun des vôtres, ce que je supporte en ce moment! » C'était un cri bien naturel après l'événement de la veille; nul ne soupçonnait alors tout ce que renfermaient ces paroles. On sut bientôt que, pendant les trois mois qui suivirent, le pauvre docteur avait été en proie à des tourmens intolérables. L'agitation qui ne le quittait pas offrait parfois le caractère de la folie. Au commencement du mois de février 1818, il fut appelé la nuit auprès d'une jeune femme qui allait accoucher; comme le travail de l'enfantement éprouvait quelques retards, il eut une crise nerveuse, et, se tournant vers la sœur de la malade, qui l'assistait avec lui, il s'écria : « Si vous êtes inquiète, quelles doivent être mes angoisses à moi! » Puis il se retira dans la chambre qu'on lui avait donnée, et, y trouvant un pistolet, il se fit sauter la cervelle. Quelques heures plus tard, la jeune femme accouchait heureusement.

Le désespoir de sir Richard Croft dit assez quelle fut l'impression produite par la mort de la princesse Charlotte; c'est devant l'unanimité de la douleur publique que le malheureux avait perdu la tête. Nous avons dit plus haut que la nouvelle des espérances de la princesse avait été accueillie par des transports de joie; la ruine subite de cet avenir était une calamité nationale. Il faut rappeler ici que cette année 1817 marque une des périodes les plus sombres de l'histoire d'Angleterre au XIXe siècle. Jamais le régent n'avait été aussi odieux à la nation. Méprisé des hautes classes, il était détesté du peuple. Le ministère Liverpool n'était plus de force à couvrir sa personne comme il avait pu le faire en 1814 et en 1815. La détresse de la population agricole et manufacturière augmentait de jour en

jour. L'obstination aveugle du gouvernement tory, les mesures qui proscrivaient l'importation des blés étrangers au moment où les récoltes manquaient, d'autres lois du même genre proposées par l'égoïsme et votées par la routine avaient causé peu à peu une irritation générale. Il y avait eu de sérieuses émeutes dans les rues de Londres. Le jour de l'ouverture du parlement, on avait insulté le régent et assailli sa voiture à coups de pierres. Les promoteurs de certains bills s'étaient vus assiégés dans leurs maisons. La presse, en blâmant ces violences, attaquait le ministère avec d'autant plus de vigueur. D'ardens publicistes, Watson, Hone, d'autres encore, accusés de haute trahison pour avoir exprimé les colères de tous, avaient été acquittés par le jury. Quelques-uns d'entre eux étaient coupables, ayant tenu un langage *blasphématoire et séditieux* (1); ils furent absous par les juges-conseillers de la couronne. C'est au milieu de cette crise que la princesse Charlotte emportait dans la tombe la dernière consolation de la patrie.

Sans parler de tant d'intérêts attachés à l'existence de la princesse et de son enfant, comment ne pas pleurer cette jeune mère si subitement, si cruellement frappée, à l'heure même où sa destinée, déshéritée jusque-là de toutes les joies naturelles, s'éclaire enfin d'un rayon d'or? Un écrivain autrichien, digne de souvenir à plus d'un titre, se trouvait alors à Londres avec sa famille; on peut s'en fier au témoignage de Bollmann lorsqu'il écrit à ses amis d'Allemagne : « La mort de la princesse Charlotte a fait répandre bien des larmes, de vraies larmes. Il a fallu plusieurs jours à mes filles pour se remettre de cette secousse et reprendre leur sérénité. Cette impression est universelle. Le noble exemple d'une vie morale, d'une vie pure, couronnée d'un bonheur sans nuage, avait éveillé pour le prince et la princesse une ardente sympathie que partageait la nation entière et à laquelle se liaient des espérances, hélas! détruites maintenant pour toujours. » Le régent était si détesté, l'avenir de la famille royale était si incertain et si sombre, que Bollmann ajoute ces paroles extraordinaires : « Le prince Léopold a une belle place devant la nation. S'il respecte le lien qui l'associe dans l'opinion au souvenir de la chère morte, s'il demeure en vue de tous l'homme noble et de mœurs irréprochables que l'Angleterre connaît, je crois que la suite des événemens peut donner une grande importance à sa carrière. » Il est clair que Bollmann, tout à fait désintéressé dans ces questions, répète ici les idées qui se faisaient jour dans le monde politique. Bien des esprits, songeant d'avance aux événemens pos-

(1) Ce sont les termes employés par sir George Cornewall Lewis, qui condamne d'ailleurs avec une si juste sévérité le gouvernement tory de 1817.

sibles, voyaient déjà les fils de George III mourant sans héritiers et le prince Léopold leur apparaissait comme une ressource (1).

Est-il nécessaire de rassembler ici les principaux témoignages de cette immense douleur? L'homme qui trois ans plus tard fut le défenseur de la reine Caroline devant la chambre des lords, l'illustre Brougham, a dit énergiquement dans son Portrait de George IV : « Pour quiconque a vu de ses yeux dans quelle désolation profonde, universelle, la mort de la princesse Charlotte a plongé l'Angleterre, toute description est superflue; pour quiconque ne l'a point vu, toute description est impossible (2). » Laissons pourtant éclater sur cette tombe une des grandes voix du siècle. Lord Byron est à Venise. Il achève son poème, *le Pèlerinage de Childe-Harold.* Après de brillantes digressions, il se demande tout à coup ce qu'est devenu son héros. « Voilà, dit-il, ses dernières paroles, son pèlerinage est terminé, ses visions sont finies, il rentre dans le néant, si toutefois on a jamais pu le classer parmi les êtres qui vivent et qui souffrent, s'il a jamais été autre chose qu'une création imaginaire. N'en parlons plus. Son ombre se perd dans le gouffre de la destruction. » Ce gouffre, le poète le voit béant devant lui, il voit les vapeurs qui en sortent, linceul sinistre à travers lequel toutes choses apparaissent comme des fantômes, voile noir qui s'abaisse sur tout ce qui a brillé parmi nous jusqu'à l'heure « où la gloire elle-même n'est plus qu'un sombre crépuscule et fait luire à peine une mélancolique auréole sur les limites des ténèbres. » Au milieu de ces réflexions désolées, soudain du fond de l'abîme, à travers ces voiles et ces linceuls, une lamentation immense arrive à son oreille :

« Écoutez! une voix s'élève de l'abîme, un long et sourd murmure, un murmure lointain, une clameur effrayante, comme celle d'un peuple qui saigne d'une profonde et incurable blessure. Au milieu de l'orage et des ténèbres, la terre s'ouvre béante. Le gouffre est plein de fantômes. Le premier de tous semble une reine, bien que son front ne porte pas de couronne. Elle est pâle, mais belle, et, dans ses maternelles angoisses, elle étreint un enfant à qui son sein est inutile.

« Fille des princes et des rois, où es-tu? espoir de plusieurs nations, es-tu morte? la tombe ne pouvait-elle t'oublier? ne pouvait-elle prendre une tête moins majestueuse et moins chère? Au milieu d'une nuit de douleurs, lorsque ton cœur, mère d'un moment, saignait encore sur ton enfant, la mort mit fin pour toujours à cette souffrance. Avec toi se sont

(1) Voyez *Denkwürdigkeiten und Vermischte Schriften,* von K. A. Varnhagen von Ense, Leipzig 1843, t. IV, p. 301-302.

(2) Voyez *Historical Sketches of statesmen,* etc., t. II, p. 43.

envolées et la félicité présente et les promesses de bonheur dont s'enivraient les îles impériales.

« La femme du laboureur enfante sans péril de mort, et toi qui étais si heureuse, si adorée! ceux qui ne pleurent pas pour les rois auront pour toi des larmes, et la liberté, dont le cœur est gros de tant de souffrances, les oubliera toutes pour n'en ressentir qu'une seule, car elle a prié pour toi et sur ta tête elle voyait luire son arc-en-ciel. — Et toi aussi, prince solitaire, époux désolé! ton hymen devait donc être inutile, mari d'une année, père d'un mort!

« Un cilice fut ton vêtement de noce, le fruit de ton hymen n'est que cendres; dans la poussière est couchée la blonde héritière du trône de ces îles, celle que chérissaient des millions de cœurs! Comme nous lui avons confié tout notre avenir! Bien que nous ne fussions pas destinés à voir ces heures radieuses, nous aimions à penser que nos enfans obéiraient à son enfant, et nous la bénissions, elle et la postérité que nous espérions d'elle. Cette promesse était pour nous ce qu'est l'étoile aux yeux du berger. Ce n'a été qu'un rapide météore.

« Pleurons sur nous, et non sur elle, car elle dort en paix... (1). »

Ainsi parlait lord Byron, interprète de la douleur de tous, douleur profonde où se mêlaient tant de ressentimens et d'appréhensions patriotiques. Ces choses sont fort inconnues aujourd'hui. Les générations passent, les intérêts se déplacent. On ne pense plus à la princesse Charlotte, parce qu'une autre princesse, la fille d'un autre fils de George III, née deux ans après la mort de sa cousine, est venue concentrer sur sa tête toutes les espérances de la nation anglaise, et, plus heureuse, a eu le temps de les justifier. C'est la reine Victoria qui a effacé le souvenir de la princesse Charlotte... Mais vous qui la faites oublier, le monde sait que vous ne l'oubliez pas. Vous vous entourez de ses reliques, sa correspondance est dans vos mains, et n'est-ce pas pour vous que le prince Léopold, devenu roi d'un autre pays, a retracé l'image de ses *Années de jeunesse?*

C'est qu'en face de ce cercueil il est difficile à un esprit méditatif de ne pas se laisser aller aux pentes de la rêverie. Comment ne pas songer à tout ce que cette mort prématurée a entraîné de conséquences? Il ne s'agit pas seulement de la princesse Charlotte. Que de choses eussent été changées dans l'histoire du XIXe siècle, si la fille du régent et de la princesse de Galles n'eût été emportée avec son fils dans la nuit du 5 novembre 1817! Supposez, comme il est si naturel de le faire, que le cours régulier de sa vie n'ait subi

(1) Byron, *Childe Harold's Pilgrimage*. Voyez le quatrième chant, de la strophe 167 à la strophe 173.

aucune atteinte, supposez-la survivant à son père et donnant le jour à une royale lignée; elle serait devenue reine en 1830, et le prince Léopold aurait rempli auprès d'elle le rôle que son neveu, le prince Albert, a rempli dix ans plus tard auprès de la reine Victoria. Le duc de Clarence, troisième fils de George III, ne serait pas devenu roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume IV après la mort de son frère George IV; il serait devenu roi de Hanovre en 1830, comme le duc de Cumberland l'est devenu en 1837. On sait que le Hanovre était un fief masculin de la maison de Brunswick: uni à l'empire britannique aussi longtemps que l'Angleterre serait gouvernée par un roi de cette maison, ce fief devait former une royauté distincte au profit de l'héritier le plus proche le jour où une princesse monterait sur le trône. C'est donc le duc de Clarence, frère de George IV, qui serait devenu roi de Hanovre en 1830 à l'avénement de la reine Charlotte, comme le duc de Cumberland l'est devenu en 1837 à l'avénement de la reine Victoria. Enfin la reine Victoria non plus n'aurait pas régné sur la nation anglaise. Bien plus, il est probable qu'elle n'eût jamais vu le jour. Le duc de Kent n'était pas marié en 1817, quoiqu'il eût alors cinquante ans sonnés, et il ne songeait point à prendre femme; il ne s'y décida qu'après la mort de sa nièce et précisément à l'occasion de cette mort. C'est de ce mariage qu'est née en 1819 la jeune princesse qui a remplacé la princesse Charlotte dans le cœur des Anglais.

Est-ce tout? Pas encore. Il y a une autre conséquence, et non certes la moins inattendue, que l'on ne peut se dispenser de signaler en terminant. Si la princesse Charlotte eût vécu, un des plus grands scandales de nos jours eût été sans nul doute épargné à l'Angleterre. La majesté royale dans un pays où ce mot a conservé toute sa force n'eût pas été soumise au parlement par un *bill d'attainder*. On voit que nous parlons de la princesse de Galles. Que devient-elle, l'étrange et malheureuse créature, pendant que sa fille meurt à Claremont? Elle voyage, elle parcourt l'Italie, attendant l'heure de recommencer la lutte contre son mari. Cette heure n'eût jamais sonné, si le prince Léopold et la princesse Charlotte eussent été là pour arrêter de part et d'autre ce duel abominable; elle morte, la situation change, et toutes les fureurs se déchaînent. L'histoire avait besoin de cette lumière pour apprécier plus exactement le procès de la reine Caroline. Ce sera l'objet d'une prochaine étude.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES

MAITRES D'AUTREFOIS

BELGIQUE. — HOLLANDE.

Bruxelles, 6 juillet 1875.

Je viens voir Rubens et Rembrandt chez eux, et pareillement l'école hollandaise dans son cadre, toujours le même, de vie agricole, maritime, de dunes, de pâturages, de grands nuages, de minces horizons. Il y a là deux arts distincts, très complets, très indépendans l'un de l'autre, très brillans, qui demanderaient à être étudiés à la fois par un historien, par un penseur et par un peintre. De ces trois hommes qu'il faudrait, pour bien faire, réunir en un seul, je ne sais ce que j'ai de commun avec les deux premiers; quant au peintre, on cesse d'en être un, pour peu qu'on ait le sentiment des distances, en approchant le plus ignoré parmi les maîtres de ces pays privilégiés.

Je vais traverser des musées, et je n'en ferai pas la revue. Je m'arrêterai devant certains hommes; je ne raconterai pas leur vie et ne cataloguerai pas leurs œuvres, même celles que leurs compatriotes ont conservées. Je définirai tout juste, comme je les entends, autant que je puis les saisir, quelques côtés physionomiques de leur génie ou de leur talent. Je n'aborderai point de trop gros problèmes; j'éviterai les profondeurs, les trous noirs. L'art de peindre n'est après tout que l'art d'exprimer l'invisible par le visible, et, dans les plus petites comme dans les plus grandes voies, on y rencontre des puits perdus qu'il est permis de sonder pour soi comme des vérités, mais qu'il est bon de laisser dans leur nuit

comme des mystères. Je dirai seulement, devant quelques tableaux, les surprises, les plaisirs, les étonnemens, et non moins précisément les dépits qu'ils m'auront causés. En cela, je n'aurai qu'à traduire avec sincérité les sensations sans conséquence d'un pur dilettante.

Il n'y aura, je vous en avertis, ni méthode aucune, ni marche suivie dans ces études. Vous y trouverez beaucoup de lacunes, peu d'équilibre, des préférences et des omissions, sans que cela préjuge rien de l'importance ou de la valeur des œuvres dont je n'aurais pas parlé. Je me souviendrai quelquefois du Louvre et ne craindrai pas de vous y ramener, afin que les exemples soient plus près de vous et les vérifications plus faciles. Il est possible que certaines de mes opinions jurent avec les opinions reçues. Je ne cherche pas, mais je ne fuirai point les révisions d'idées qui naîtraient de ces désaccords. Je vous prie de n'y pas voir la marque d'un esprit frondeur, qui viserait à se singulariser par des hardiesses, et qui, parcourant, le dernier, des chemins battus, craindrait qu'on ne l'accusât de n'avoir rien vu, s'il ne voyait pas tout à l'envers des autres.

Au vrai, ces études ne seront que des notes, et ces notes les élémens décousus et disproportionnés d'un livre qui serait à faire. Ce livre devrait être plus spécial que ceux qui ont été faits jusqu'à présent. On y parlerait moins de philosophie, moins d'esthétique, la nomenclature et les anecdotes y tiendraient moins de place, les questions de métier beaucoup plus. Ce serait comme une sorte de conversation sur la peinture, où les peintres reconnaîtraient leurs habitudes, où les gens du monde apprendraient à mieux connaître les peintres et la peinture. Pour le moment, ma méthode est d'oublier tout ce qui a été dit sur ce sujet; mon but serait de soulever des questions, de donner l'envie d'y réfléchir, et d'inspirer à ceux qui seraient capables de nous rendre un pareil service la curiosité de les résoudre.

J'intitule ces pages *les Maîtres d'autrefois*, comme je dirais des *maîtres* sévères ou familiers de notre langue française, si je devais parler de Pascal, de Bossuet, de La Bruyère, de Voltaire ou de Diderot, — avec cette différence, qu'en France il y a des écoles où l'on pratique encore le respect et l'étude de ces maîtres stylistes, tandis que je n'en connais guère où l'on conseille à l'heure qu'il est l'étude respectueuse des maîtres toujours exemplaires de la Flandre et de la Hollande.

Je suppose d'ailleurs que le lecteur à qui je m'adresse est assez semblable à moi pour me suivre sans trop de fatigue, et cependant assez différent pour que j'aie du plaisir à le contredire, et que je mette quelque passion à le convaincre.

I.

Le musée de Bruxelles a toujours beaucoup mieux valu que sa renommée. Ce qui lui fait tort aux yeux des gens dont l'esprit va instinctivement au-delà des choses, c'est d'être à deux pas de nos frontières et par conséquent la première étape d'un pèlerinage qui conduit à des stations sacrées. Van-Eyck est à Gand, Memling à Bruges, Rubens à Anvers : Bruxelles ne possède en propre aucun de ces grands hommes. Elle ne les a pas vus naître, à peine les a-t-elle vus peindre; elle n'a ni leurs cendres ni leurs chefs-d'œuvre. On prétend les visiter chez eux, et c'est ailleurs qu'ils vous attendent. Tout cela donne à cette jolie capitale des airs de maison vide et l'exposerait à des négligences tout à fait injustes. On ignore ou l'on oublie que nulle part en Flandre ces trois princes de la peinture flamande ne marchent avec une pareille escorte de peintres et de beaux esprits qui les entourent, les suivent, les précèdent, leur ouvrent les portes de l'histoire, disparaissent quand ils entrent, mais les font entrer. La Belgique est un livre d'art magnifique dont, heureusement pour la gloire provinciale, les chapitres épars sont un peu partout, mais dont la préface est à Bruxelles et n'est qu'à Bruxelles. A toute personne qui serait tentée de sauter la préface pour courir au livre, je dirais qu'elle a tort, qu'elle ouvre le livre trop tôt et le lira mal.

Cette préface est d'abord fort belle en soi, ensuite elle est un document que rien ne supplée; elle avertit de ce qu'on doit voir, prépare à tout, fait tout deviner, tout comprendre; elle met de l'ordre dans cette confusion de noms propres et d'ouvrages qui s'embrouillent dans la multitude des chapelles où le hasard du temps les a disséminés, qui se classent ici sans équivoque, grâce au tact parfait qui les a réunis et catalogués. De plus c'est en quelque sorte l'état de ce que la Belgique a produit d'artistes jusqu'à l'école moderne et comme un aperçu de ce qu'elle possède en ses divers dépôts : musées, églises, couvens, hôpitaux, maisons de ville, collections particulières; peut-être elle-même ne connaissait-elle pas au juste l'étendue de ce vaste trésor national, le plus opulent qu'il y ait au monde, avec la Hollande, après l'Italie, avant d'en avoir deux registres également bien tenus : le musée d'Anvers et celui-ci. Enfin l'histoire de l'art en Flandre est capricieuse, assez romanesque. A chaque instant, le fil se rompt et se retrouve; on croit la peinture perdue, égarée sur les grandes routes du monde ; c'est un peu comme l'enfant prodigue, elle revient quand on ne l'attendait plus. Si vous voulez avoir une idée de ses aventures et savoir ce qui lui est arrivé pendant l'absence, feuilletez le musée de

Bruxelles; il vous le dira avec la facilité d'informations qu'offre l'abrégé complet, véridique et très clair d'une histoire qui a duré deux siècles.

Je ne vous parle pas de la tenue du lieu, qui est parfaite. Beaux salons, belle lumière, œuvres de choix par leur beauté, leur rareté ou seulement par leur valeur historique. La plus ingénieuse exactitude à déterminer les provenances; en tout, un goût, un soin, un savoir, un respect des choses de l'art, qui font aujourd'hui de ce riche recueil un musée modèle. Bien entendu, c'est avant tout un musée flamand, ce qui lui donne pour la Flandre un intérêt de famille, pour l'Europe un prix inestimable.

L'école hollandaise y figure à peine. On ne l'y cherche point. Elle y serait mal, hors de chez elle, pas dans son beau. Elle y trouverait des croyances et des habitudes qui ne sont pas les siennes; elle y rencontrerait des mystiques, des catholiques et des païens, et ne ferait bon ménage avec aucun d'eux; elle y serait avec les légendes, avec l'histoire antique, avec les souvenirs directs ou indirects des ducs de Bourgogne, des archiducs d'Autriche et aussi des ducs italiens, avec le pape, Charles-Quint, Philippe II, c'est-à-dire avec toutes choses et toutes gens qu'elle n'a pas connues, pas voulu voir ou qu'elle a reniées, contre lesquelles elle a combattu cent ans, et dont son génie, ses instincts, ses besoins, par conséquent sa destinée, devaient nettement et violemment la séparer. De Moerdick à Dordrecht, il n'y a que la Meuse à passer. Il y a tout un monde entre les deux frontières. Anvers est aux antipodes d'Amsterdam, et, par son éclectisme bon enfant et les côtés gaîment sociables de son génie, Rubens est plus près de s'entendre avec Véronèse, Tintoret, Titien, Corrége, même avec Raphaël, qu'avec Rembrandt, son frère d'origine, son contemporain, mais son intraitable contradicteur.

Quant à l'art italien, il n'est ici que pour mémoire. C'est un art qu'on a falsifié pour l'acclimater, et qui de lui-même s'altère en passant en Flandre. Il y a, dans la partie de la galerie la moins flamande, deux portraits de Tintoret, pas excellens, fort retouchés, mais fort typiques; on hésite à les comprendre à côté de Memling, de Martin de Vos, de Van-Orley, de Rubens, de Van-Dyck, même à côté d'Antoine More. De même pour Véronèse : il est dépaysé; sa couleur est mate et sent la détrempe; son style un peu froid, sa pompe apprise et presque guindée. Le morceau est cependant superbe, de sa belle manière : c'est un fragment de mythologie triomphale détaché d'un des plafonds du Palais-Ducal, un des meilleurs; mais Rubens est à côté, et cela suffit pour donner au Rubens de Venise un accent qui n'est pas du pays. Lequel a raison? et à n'écouter, bien entendu, que la langue si excellemment parlée

par ces deux hommes, laquelle vaut mieux de la rhétorique correcte et savante qu'on pratique à Venise, ou de l'emphatique, grandiose et chaude incorrection du parler d'Anvers? A Venise, on penche pour Véronèse; en Flandre, on entend mieux Rubens.

L'art italien a cela de commun avec tous les arts fortement constitués, qu'il est à la fois très cosmopolite parce qu'il est allé partout, et très altier parce qu'il s'est suffi. Il est chez lui dans toute l'Europe, excepté dans deux pays : la Belgique, dont il a sensiblement imprégné l'esprit, sans jamais le soumettre, et qu'il a fortement cultivée, sans y prendre racine, la Hollande, qui jadis a fait semblant de le consulter, et qui finalement s'est passée de lui, en sorte que, s'il vit en bon voisinage avec l'Espagne, s'il règne en France, où, dans la peinture historique du moins, nos meilleurs peintres ont été des Romains, il rencontre ici deux ou trois hommes, très grands, très forts, de haute race et de race indigène, qui tiennent l'empire et entendent bien ne le partager avec personne.

L'histoire des rapports de ces deux pays, Italie et Flandre, est fort curieuse : elle est longue, elle est diffuse; ailleurs on s'y perdrait; ici, je vous l'ai dit, on la lit couramment. Elle commence à Van-Eyck et se termine le jour où Rubens quitta Gênes et revint, rapportant enfin dans ses bagages la fine fleur des leçons italiennes, à vrai dire, tout ce que l'art de son pays pouvait en extraire d'utilisable et tout ce que raisonnablement il en pouvait supporter. Cette histoire du XVe et du XVIe siècle flamand forme la partie moyenne et le fonds vraiment original de ce musée.

On entre par le XIVe siècle, on finit avec la première moitié du XVIIe siècle. Aux deux extrémités de ce brillant parcours, on est saisi par le même phénomène, assez rare en un si petit pays : un art qui naît sur place et de lui-même, un art qui renaît quand on le croyait mort. On reconnaît Van-Eyck dans une très belle *Adoration des Mages*, on entrevoit Memling dans de fins portraits, et là-bas, tout au bout, à cent cinquante ans de distance, on aperçoit Rubens. Chaque fois c'est vraiment un soleil qui se lève, puis qui se couche avec la splendeur et la brièveté d'un très beau jour, sans lendemain.

Tant que Van-Eyck est sur l'horizon, il y a des lueurs qui vont jusqu'aux confins du monde moderne, et c'est à ces lueurs que le monde moderne a l'air de s'éveiller, qu'il se reconnaît et qu'il s'éclaire. L'Italie en est avertie et vient à Bruges. C'est ainsi, par une visite d'ouvriers curieux de savoir comment ils devaient s'y prendre pour bien peindre, avec éclat, avec consistance, avec aisance, avec durée, que commencent entre les deux peuples des allées et venues qui devaient changer de caractère et de but, mais ne pas cesser. Van-Eyck n'est point seul; autour de lui, les œuvres

fourmillent, les œuvres plutôt que les noms. On ne les distingue pas trop, ni entre elles, ni de l'école allemande; c'est un écrin, c'est un reliquaire, un étincellement de joailleries précieuses, d'orfévreries peintes, où l'on sent la main du nielleur, du verrier, du graveur et de l'enlumineur de psautiers, dont le sentiment est grave, l'inspiration monacale, la destination princière, la pratique déjà fort expérimentée, l'effet éblouissant, mais au milieu desquels Memling reste toujours distinct, unique, candide et délicieux, comme une fleur dont la racine est insaisissable et qui n'a pas eu de rejetons.

Cette belle aurore éteinte et ce beau crépuscule achevé, la nuit se fit sur le nord, et ce fut l'Italie qu'on vit briller. Tout naturellement le nord y courut. On était en Flandre à ce moment critique de la vie des individus et des peuples où, quand on n'est plus jeune, il faut mûrir, quand on ne croit plus guère, il faut savoir. La Flandre fit avec l'Italie ce que l'Italie venait de faire avec l'antiquité; elle se tourna vers Rome, Florence, Milan, Parme et Venise, comme Rome et Milan, Florence et Parme s'étaient tournées vers la Rome latine et vers la Grèce.

Le premier qui partit fut Mabuse vers 1508, puis Van-Orley au plus tard en 1527, puis Floris, puis Coxcie, et les autres suivirent. Pendant un siècle, il y eut en pleine terre classique une académie flamande qui forma de bons élèves, quelques bons peintres, faillit noyer l'école d'Anvers sous des flots de science sans grande âme, de leçons bien ou mal apprises, et qui finalement servit de semence à l'inconnu. Sont-ce bien là des précurseurs? A cette distance, il eût été trop tôt pour le dire. Ce sont dans tous les cas ceux qui font souche, les intermédiaires, les échelons, des hommes d'études et de bonne volonté que les renommées appellent, que la nouveauté fascine, que le mieux tourmente. Je ne dis pas que tout soit à admirer dans cette longue lignée, ni que tout, dans cet art hybride, fût de nature à consoler de ce qu'on n'avait plus, à faire espérer ce qu'on attendait. Du moins tous captivent, intéressent, instruisent, n'apprît-on à les mieux connaître qu'une chose, banale tant elle est définitivement attestée, le renouvellement du monde moderne par le monde ancien et l'extraordinaire gravitation qui poussait l'Europe autour de la renaissance italienne. La renaissance se produit au nord exactement comme elle s'était produite au midi, avec cette différence qu'à l'heure où nous sommes parvenus l'Italie précède, la Flandre suit, que l'Italie tient école de belle culture et de bel esprit, et que les écoliers flamands s'y précipitent.

Ces écoliers, pour les appeler d'un nom qui fait honneur à leurs maîtres, ces disciples, pour les mieux nommer d'après leur enthousiasme et selon leurs mérites, ces hommes sont divers et diversement frappés par l'esprit qui de loin leur parle à tous et de près les

charme suivant leur naturel. Il y en a que l'Italie attira, mais ne convertit pas, comme Mabuse, qui resta gothique par l'esprit, par le faire, et ne rapporta de son excursion que le goût des belles architectures, et déjà celles des palais plutôt que des chapelles. Il y a ceux que l'Italie retint et garda, ceux qu'elle renvoya, détendus, plus souples, plus nerveux, trop enclins même aux attitudes qui remuent, comme Van-Orley, d'autres qu'elle dirigea sur l'Angleterre, l'Allemagne ou la France, d'autres enfin qui revinrent méconnaissables, notamment Floris, dont la manière turbulente et froide, le style baroque, le travail mince, eurent un extrême succès, furent salués comme un événement dans l'école, et lui valurent le dangereux honneur de former, dit-on, 150 élèves.

Il est aisé de reconnaître, au milieu de ces transfuges, les rares entêtés qui, par extraordinaire, ingénument, fortement, restèrent attachés au sillon natal, le creusèrent, et sur place y découvrirent du nouveau : témoin Quentin Matsys, le forgeron d'Anvers, qui débuta par un puits forgé, celui qui se voit encore devant le grand portail de Notre-Dame, et plus tard, de la même main naïve, si précise et si forte, avec le même outil de ciseleur de métal, peignit *le Banquier et sa femme* qu'on voit au Louvre, et l'admirable *Ensevelissement du Christ* qui est à Anvers.

Il y aurait, sans sortir de cette salle historique du musée de Bruxelles, une longue étude à faire et des curiosités à découvrir. La période comprise entre la fin du XVe siècle et le dernier tiers du XVIe, celle qui commence après Memling, avec les Gérard David et les Stuerbout, et qui finit avec les derniers élèves de Floris, par exemple avec Martin de Vos, est un des momens de l'école du nord que nous connaissons mal d'après nos musées français. On rencontrerait ici des noms tout à fait inédits chez nous, comme Coxcie et Connixloo; on saurait à quoi s'en tenir sur le mérite et la valeur transitoire de Floris, on définirait d'un coup d'œil son intérêt historique; quant à sa gloire, elle étonnerait toujours, mais s'expliquerait mieux. Bernard Van-Orley, malgré toutes les corruptions de sa manière, ses gesticulations folles quand il s'anime, ses rigidités théâtrales quand il s'observe, ses fautes de dessin, ses erreurs de goût, Van-Orley nous serait révélé comme un peintre hors ligne, d'abord par ses *Épreuves de Job*, ensuite, et peut-être encore mieux, par ses portraits. Vous trouvez en lui du gothique et du florentin, du Mabuse avec du faux Michel-Ange, le style anecdotique dans son triptyque de *Job*, celui de l'histoire dans le triptyque du *Christ pleuré par la Vierge*, ici la pâte lourde et cartonneuse, la couleur terne, et l'ennui de pâlir sur des méthodes étrangères, là la violence et les bonheurs de palette, les surfaces miroitantes,

l'éclat vitrifié propres aux praticiens sortis des ateliers de Bruges. Et cependant telles sont la vigueur, la force inventive et la puissance de main de ce peintre bizarre et changeant, qu'en dépit de ces disparates on le reconnaît à je ne sais quelle originalité qui s'impose. A Bruxelles, il a des morceaux surprenans. Notez que je ne vous parle pas de Franken, Ambroise Franken, un pur Flamand de la même époque, dont le musée de Bruxelles ne possède rien, mais qui figure à Anvers d'une façon tout à fait extraordinaire, et qui, s'il manque à la série, y est du moins représenté par des analogues. Notez que j'omets les tableaux mal définis et catalogués *maîtres inconnus :* triptyques, portraits de toutes les dates, à commencer par les deux grandes figures en pied de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, deux œuvres rares par le prix que l'iconographie y attache, charmantes par les qualités manuelles, instructives au possible par leur à-propos. Le musée possède près de 50 numéros anonymes. Personne ne les revendique expressément. Ils rappellent tels tableaux mieux déterminés, se classent à côté, quelquefois les rattachent et les confirment; la filiation en devient plus claire, et le cadre généalogique encore mieux rempli. Considérez en outre que la primitive école hollandaise, celle de Harlem, celle qui se confondit avec l'école flamande jusqu'au jour où la Hollande cessa de se confondre absolument avec les Flandres, ce premier effort néerlandais pour produire aussi des fruits de peinture indigène, on le voit ici, et que je le néglige. Je citerai seulement Stuerbout, avec ses deux imposans panneaux de *la Justice d'Othon*, puis Heemskerke et Mostaërt : Mostaërt, un réfractaire, un autochthone, ce gentilhomme de la maison de Marguerite d'Autriche qui peignit tous les personnages considérables de son temps, un peintre de genre très singulièrement teinté d'histoire et de légende, qui dans deux épisodes de la vie de saint Benoît représente un intérieur de cuisine, et nous peint, comme on le fera cent ans plus tard, la vie familière et domestique de son temps, — Heemskerke, un pur apôtre de la forme linéaire, sec, anguleux, tranchant, noirâtre, qui découpe en acier dur ses figures, vaguement imitées de Michel-Ange.

Hollandais ou Flamands, c'est à s'y tromper. A pareille date, il importe assez peu de naître en-deçà plutôt qu'au-delà de la Meuse; ce qui importe, c'est de savoir si tel peintre a goûté ou non les eaux troublantes de l'Arno ou du Tibre. A-t-il ou n'a-t-il pas visité l'Italie? Tout est là. Et rien n'est bizarre comme ce mélange, à hautes ou à petites doses, de culture italienne et de germanismes persistans, de langue étrangère et d'accent local indélébile qui caractérise cette école de métis italo-flamands. Les voyages ont beau faire; quelque chose est changé, le fond subsiste. Le style est nou-

veau, le mouvement s'empare des mises en scène, un soupçon de clair-obscur commence à poindre sur les palettes, les nudités apparaissent dans un art jusque-là fort vêtu et tout costumé d'après les modes locales; la taille des personnages grandit, leur nombre augmente, les groupes s'épaississent, les tableaux s'encombrent, la fantaisie se mêle aux mythes, un pittoresque effréné se combine avec l'histoire; c'est le moment des jugemens derniers, des conceptions sataniques, apocalyptiques, des diableries grimaçantes. L'imagination du nord s'en donne à cœur joie, et se livre, dans le cocasse ou dans le terrible, à des extravagances dont le goût italien ne se doutait pas.

D'abord rien de tout cela ne dérange le fonds méthodique et tenace du génie flamand. L'exécution reste précise, aiguë, minutieuse et cristalline; la main se souvient d'avoir, il n'y a pas très longtemps, manié des matières polies et denses, d'avoir ciselé des cuivres, émaillé des ors, fondu et coloré le verre. Puis graduellement le métier s'altère, le coloris se décompose, le ton se divise en lumières et en ombres, il s'irise, conserve sa substance dans les plis des étoffes, s'évapore et blanchit à chaque saillie. La peinture en devient moins solide et la couleur moins consistante, à mesure qu'elle perd les conditions de force et d'éclat qui lui venaient de son unité. C'est la méthode florentine qui commence à désorganiser la riche et homogène palette flamande. Une fois ce premier ravage bien constaté, le mal fait des progrès rapides. Malgré la docilité qu'il apporte à suivre l'enseignement italien pas à pas, l'esprit flamand n'est pas assez souple pour se plier tout entier à des leçons pareilles. Il en prend ce qu'il peut, pas le meilleur; toujours quelque chose lui échappe : ou c'est la pratique quand il croit saisir le style, ou c'est le style quand il parvient à se rapprocher des méthodes. Après Florence, c'est Rome qui le domine, et en même temps c'est Venise. A Venise, les influences sont singulières. On s'aperçoit à peine que les peintres flamands aient étudié les Bellin, Giorgion, ni Titien. Tintoret au contraire les a frappés visiblement. Ils trouvent en lui un grandiose, un mouvement, des musculatures qui les tentent et je ne sais quel coloris de transition d'où se dégagera celui de Véronèse, et qui leur semble le meilleur à consulter pour découvrir les élémens du leur. Ils lui empruntent deux ou trois tons, son jaune surtout, avec la manière de les accompagner. Chose à remarquer, il y a dans ces imitations décousues non-seulement beaucoup d'incohérences, mais des anachronismes frappans. Ils adoptent de plus en plus la mode italienne, et cependant ils la portent mal. Une inconséquence, un détail mal assorti, une combinaison bizarre de deux manières qui ne vont point ensemble continuent de manifester les côtés rebelles de ces natures d'écoliers in-

corrigibles. En pleine décadence italienne, à la veille du XVIIe siècle, on trouve encore parmi les Italo-Flamands des hommes du passé qui semblent n'avoir pas remarqué que la renaissance était faite et finie. Ils habitent l'Italie et n'en suivent que de loin les évolutions. Soit impuissance à comprendre les choses, soit raideur et obstination natives, il y a comme un côté de leur esprit qui regimbe et n'est pas cultivable. Un Italo-Flamand retarde immanquablement sur l'heure italienne, ce qui fait que, du vivant de Rubens, son maître marchait à peine au pas de Raphaël.

Tandis que dans la peinture d'histoire quelques-uns s'attardent, ailleurs il en est qui devinent l'avenir et vont en avant. Je ne parle pas seulement du vieux Breughel, l'inventeur du genre, un génie de terroir, maître original, s'il en fut, père d'une école à naître, mort sans avoir vu ses fils, dont les fils cependant sont bien à lui. Il y a ici un homme presque inconnu, de nom incertain, désigné par des sobriquets, en Flandre *Henri met de Bles* ou *de Blesse, l'homme à la houppe*, en Italie *Civetta*, parce que ses tableaux, très rares aujourd'hui, portent une chouette au lieu de signature. Un tableau de cet Henri de Bles, une *Tentation de saint Antoine*, est un morceau très inattendu, avec son paysage vert bouteille et vert noir, son terrain bitumineux, son haut horizon de montagnes bleues, son ciel en bleu de Prusse clair, ses taches audacieuses et ingénieuses, le noir terrible qui sert de tenture aux deux figures nues, son clair-obscur, si témérairement obtenu à ciel ouvert. Cette peinture énigmatique, qui sent l'Italie et annonce ce que seront plus tard Breughel et Rubens dans ses paysages, révèle un habile peintre et un homme impatient de devancer l'heure.

De tous ces peintres plus ou moins désacclimatés, de tous ces *romanistes*, comme on les appelait à leur retour dans leur société d'Anvers, l'Italie ne faisait pas seulement des artistes habiles, diserts, de grande expérience, de vrai savoir, surtout de grande aptitude à répandre, à vulgariser, le mot, je leur en demande pardon, étant pris dans les deux sens. L'Italie leur donnait encore le goût des pratiques multiples. A l'exemple de leurs propres maîtres, ils devenaient des architectes, des ingénieurs, des poètes. Aujourd'hui ce beau feu fait un peu sourire quand on songe aux maîtres sincères qui les avaient précédés, au maître inspiré qui devait les suivre. Pris à leur date, c'étaient de braves gens qui travaillaient à leur manière à la culture de leur temps, inconsciemment au progrès de l'école. Ils partaient, s'enrichissaient et revenaient au gîte, à la façon des émigrans dont l'épargne est faite en vue du pays. Il en est de très secondaires et que l'histoire, même locale, pourrait oublier, si tous ne se suivaient pas de père en fils, et si la généalogie n'était pas en pareil cas le seul moyen d'estimer l'utilité de

ceux qui cherchent et de comprendre la subite grandeur de ceux qui trouvent.

En résumé, une école avait disparu, celle de Bruges. La politique, la guerre, les voyages, tous les élémens actifs dont se compose la constitution physique et morale d'un peuple y aidant, une autre école se forme à Anvers. Les croyances ultramontaines l'inspirent, l'art ultramontain la conseille, les princes l'encouragent, la richesse publique la couvre d'or, tous les besoins nationaux lui font appel; elle est à la fois très active et très indécise, très brillante, étonnamment féconde et presque effacée; elle se métamorphose de fond en comble, au point de n'être plus reconnaissable, jusqu'à ce qu'elle arrive à sa décisive et dernière incarnation dans un homme né pour se plier à tous les besoins de son siècle et de son pays, nourri à toutes les écoles et qui devait être la plus originale expression de la sienne, c'est-à-dire le plus Flamand de tous les Flamands.

Otho Vœnius est ici placé juste à côté de son grand élève. C'est par eux que conclut le musée de Bruxelles; c'est à ces deux noms inséparables qu'il faut aboutir en effet quand on conclut quelque chose de ce qui précède. De tout l'horizon, on les voit, celui-là caché dans la gloire de l'autre, et, si vingt fois déjà je ne les ai pas nommés, vous devez me savoir gré des efforts que j'ai tentés pour vous les faire attendre.

II.

On sait que Rubens eut trois professeurs[1], qu'il commença ses études chez un peintre de paysage peu connu, Tobie Verhaëgt, qu'il les continua chez Adam Van-Noort, et les termina chez Otho Vœnius. De ces trois professeurs, il n'en est que deux dont l'histoire s'occupe; encore accorde-t-elle à Vœnius à peu près tout l'honneur de cette grande éducation, une des plus belles dont un maître ait jamais pu se faire un titre, parce qu'en effet Vœnius conduisit son élève jusqu'à sa maîtrise, et ne se sépara de lui qu'à l'âge où Rubens était déjà un homme, au moins par le talent, presqu'un grand homme. Quant à Van-Noort, on nous apprend de lui que c'était un peintre de réelle originalité, mais fantasque, qu'il rudoyait ses élèves, que Rubens passa quatre ans près de lui, le prit en aversion et chercha dans Vœnius un maître plus facile à vivre. C'est là tout ce qu'on dit à peu près de ce directeur intermédiaire, qui tint aussi, lui, l'enfant dans ses mains, précisément à l'âge où la jeunesse est le plus sensible aux empreintes. Et selon moi ce n'est point assez pour la part d'action qu'il dut avoir sur ce jeune esprit.

Si chez Verhaëgt Rubens apprit ses élémentaires, si Vœnius lui

fit faire ce qu'on pourrait appeler ses humanités, Van-Noort fit pour lui quelque chose de plus; il lui montra dans sa personne un caractère tout à fait à part, une organisation insoumise, enfin le seul des peintres contemporains qui fût resté flamand quand personne en Flandre ne l'était plus.

Rien n'est singulier comme le contraste offert par ces deux hommes si différens de caractères, par conséquent si opposés quant aux influences. Et rien également n'est plus bizarre que la destinée qui les appela l'un après l'autre à concourir à cette tâche délicate, l'éducation d'un enfant de génie. Notez que, par leurs disparates, ils correspondaient précisément aux contrastes dont était formée cette nature si multiple, circonspecte autant qu'elle était téméraire. Isolément ils en représentaient les élémens contraires, pour ainsi dire les inconséquences; ensemble ils reconstituaient, le génie en moins, l'homme tout entier avec ses forces totales, son harmonie, son équilibre et son unité.

Or, pour peu que l'on connaisse le génie de Rubens dans sa plénitude et les talens de ses deux instituteurs en ce qu'ils ont de partagé d'abord, puis de contradictoire, il est aisé d'apercevoir, je ne dis pas lequel a donné les plus sages conseils, je dis seulement lequel a le plus vivement agi, de celui qui parlait à sa raison ou de celui qui s'adressait au tempérament, du peintre irréprochable qui lui vantait l'Italie, ou de l'homme du sol qui lui montrait peut-être ce qu'il serait un jour en restant le plus grand de son pays. Dans tous les cas, il y en a un dont l'action s'explique et ne se voit guère; il y en a un autre dont l'action se manifeste sans qu'on l'explique, et si à toute force on veut reconnaître un trait de famille sur ce visage si étrangement individuel, je n'en vois qu'un seul qui ait le caractère et la persistance d'un trait héréditaire, et ce trait lui vient de Van-Noort. Voilà ce que je voudrais vous dire à propos du nom de Vœnius, en revendiquant pour un homme trop oublié le droit de figurer à côté du sien.

Ce Vœnius n'était pas un homme ordinaire. Tout seul, il aurait quelque peine à soutenir l'éclat qu'il a dans l'histoire; mais du moins le lustre qui lui vient de Rubens éclaire une noble figure, un personnage de grande mine, de haute naissance, de haute culture, un savant peintre, quelquefois même un peintre original par la variété de sa culture et un talent presque naturel, tant son excellente éducation fait partie de sa nature, — en un mot un homme et un artiste aussi parfaitement bien élevés l'un que l'autre. Il avait passé sept ans en Italie, il avait visité Florence, Rome, Venise et Parme, et certainement c'est à Rome, à Venise et à Parme qu'il s'était arrêté le plus longtemps. Il est Romain par scrupule, Vénitien par goût, Parmesan surtout, en vertu d'affinités qui se révè-

lent plus rarement, mais qui sont pourtant les plus intimes et les plus vraies. A Rome et à Venise, il avait trouvé deux écoles constituées comme aucune autre; à Parme, il n'avait rencontré qu'un créateur isolé, sans relations, sans doctrines, qui ne se piquait pas d'être un maître. Avait-il, à cause de ces différences, plus de respect pour Raphaël, plus d'ardeur de sens pour Véronèse et Titien, plus de tendresse au fond pour Corrége? C'est à croire. Ses compositions heureuses sont un peu banales, assez vides, rarement imaginées, et l'élégance qui lui vient de sa personne et de son commerce avec les meilleurs maîtres, comme avec la meilleure compagnie, l'incertitude de ses convictions, celle de ses préférences, la force impersonnelle de son coloris, ses draperies sans vérité ni grand style, ses têtes sans types, ses tons vineux sans grande ardeur, tous ces à-peu-près pleins de bienséance, donneraient de lui l'idée d'un esprit accompli, mais médiocre. On dirait un excellent maître de cours, qui professe admirablement des leçons trop admirables et trop fortes pour lui-même. Il est cependant beaucoup mieux que cela. Je n'en veux pour preuve que son *Mariage mystique de sainte Catherine*, qui se trouve ici au musée, à droite et au-dessus des mages de Rubens.

Ce tableau m'a beaucoup frappé. Il est de 1589 et tout imbibé de ce suc italien dont le peintre s'était profondément nourri. A cette époque, Vœnius avait trente-trois ans. Il était rentré dans son pays et y figurait en première ligne, comme architecte et peintre du prince Alexandre de Parme. De son tableau de famille qui est au Louvre et date de 1584, à celui-ci, c'est-à-dire en cinq ans, il avait fait un pas énorme. Il semble que ses souvenirs italiens avaient dormi pendant son séjour à Liége, auprès du prince-évêque, et se ranimaient à la cour de Farnèse. Ce tableau, le meilleur et le plus surprenant produit de toutes les leçons qu'il avait apprises, a cela de particulier qu'il révèle un homme à travers beaucoup d'influences, qu'il indique au moins dans quel sens vont ses penchans natifs, et qu'on apprend par là ce qu'il préfère, peut-être ce qu'il voudrait faire, en voyant plus distinctement ce dont il s'inspire. Je ne vous le décrirai point; mais, le sujet me paraissant mériter qu'on s'y arrête, j'ai pris des notes courantes et je vous les transcris :

« Plus riche, plus souple, moins romain, quoiqu'au premier aspect le ton reste romain. A voir certaines tendresses de types, un chiffonnage arbitraire dans les étoffes, un peu de manière dans les mains, on sent Corrége introduit dans du Raphaël. Des anges sont dans le ciel et y forment une jolie tache; une draperie jaune-sombre en demi-teinte est jetée comme une tente à plis relevés à travers les rameaux des arbres. Le Christ est charmant; la jeune et menue

sainte Élisabeth est adorable. C'est l'œil baissé, le profil chastement enfantin, le joli cou bien attaché, l'air candide des vierges de Raphaël, humanisés par une inspiration de Corrége, et par un sentiment personnel très marqué. Les mains sont du pur Corrége. Les cheveux blonds qui se noient dans les chairs blondes, les linges blanc-gris qui passent l'un dans l'autre, des couleurs qui se nuancent ou s'affirment, se fondent ou se distinguent très capricieusement d'après des lois nouvelles et suivant des fantaisies propres à l'auteur, tout cela c'est le pur sang italien transfusé dans une veine capable d'en faire un sang neuf. Tout cela prépare Rubens, l'annonce, y conduit. Certainement il y a dans ce *Mariage de sainte Catherine* de quoi éclairer et lancer en avant un esprit de cette finesse, un tempérament de cette ardeur. Les élémens, l'ordonnance, les taches, le clair-obscur assoupli, plus ondoyant, le jaune, qui n'est plus celui de Tintoret, quoiqu'il en dérive, la nacre des chairs, qui n'est plus la pulpe de Corrége, quoiqu'elle en ait la saveur, la peau moins épaisse, la chair plus froide, la grâce plus féminine ou d'un féminin plus local, des fonds tout italiens, mais dont la chaleur s'en est allée, où le principe roux fait place au principe vert, infiniment plus de caprice dans la disposition des ombres, la lumière plus diffuse et moins rigoureusement soumise aux arabesques de la forme, — voilà ce que Vœnius avait fait de ses souvenirs italiens. C'est un bien petit effort d'acclimatation, mais l'effort existe. Rubens, pour qui rien ne devait être perdu, trouva donc en entrant chez Vœnius, sept ans après, en 1596, l'exemple d'une peinture déjà fort éclectique et passablement émancipée. C'est plus qu'on n'en attendrait de Vœnius; c'est assez pour que Rubens lui soit redevable d'une influence morale, sinon d'une empreinte effective. »

Comme on le voit, Vœnius avait plus d'extérieur que de fond, plus d'ordre que de richesses natives, une excellente instruction, peu de tempérament, pas l'ombre de génie. Il donnait de bons exemples, lui-même étant un bel exemple de ce que peuvent produire en toutes choses une heureuse naissance, un esprit bien fait, une compréhension souple, une volonté active et peu fixe, une particulière aptitude à se soumettre.

Van-Noort était la contre-partie de Vœnius. Il lui manquait à peu près tout ce que Vœnius avait acquis; il possédait naturellement ce qui manquait à Vœnius. Ni culture, ni politesse, ni élégance, ni tenue, ni soumission, ni équilibre, mais en revanche des dons véritables, des dons très vifs. Sauvage, emporté, violent, tout fruste, ce que la nature l'avait fait, il n'avait pas cessé de l'être, et dans sa conduite et dans ses œuvres. C'était un homme de toutes pièces, de premier jet, peut-être un ignorant, mais c'était quelqu'un : l'inverse de Vœnius, l'envers d'un Italien, en tout un Flamand de race et de

tempérament, resté Flamand. Avec Vœnius, il représentait à merveille les deux élémens indigène et étranger, qui depuis cent ans s'étaient partagé l'esprit des Flandres et dont l'un avait presque totalement étouffé l'autre. A sa manière et selon la différence des époques, il était le dernier rejeton de la forte séve nationale dont les Van-Eyk, Memling, Quentin Matsys, le vieux Breughel et tous les portraitistes avaient été, suivant l'esprit de chaque siècle, le naturel et vivace produit. Autant le vieux sang germanique s'était altéré dans les veines de l'érudit Vœnius, autant il affluait riche, pur, abondant, dans cette organisation forte et peu cultivée. Par ses goûts, par ses instincts, par ses habitudes, il était du peuple. Il en avait la brutalité, on dit le goût du vin, le verbe haut, le langage grossier, mais franc, la sincérité mal-apprise et choquante, tout en un mot, moins la bonne humeur. Étranger au monde comme aux académies, pas plus policé dans un sens que dans l'autre, mais absolument peintre par les facultés imaginatives, par l'œil et par la main, rapide, alerte, d'un aplomb que rien ne gênait, il avait deux motifs pour beaucoup oser : il se savait capable de tout faire sans le secours de personne, et n'avait aucun scrupule à l'égard de ce qu'il ignorait.

A en juger par ses œuvres, devenues très rares, et par le peu qui reste d'une laborieuse carrière de quatre-vingt-quatre années, il aimait ce qu'en son pays on n'estimait plus guère : une action même héroïque exprimée dans sa réalité crue en dehors de tout idéal, quel qu'il fût, mystique ou païen. Il aimait les hommes sanguins et mal peignés, les vieillards grisonnans, tannés, vieillis, durcis par les travaux rudes, les chevelures lustrées et grasses, les barbes incultes, les cous injectés et les épaisses carrures. Comme pratique, il aimait les forts accens, les couleurs voyantes, de grandes clartés sur des tons criards et puissans, le tout peu fondu, d'une pâte large, ardente, luisante et ruisselante. La touche était emportée, sûre et juste. Il avait comme une façon de frapper la toile et d'y poser un ton plutôt qu'une forme, qui la faisait retentir sous la brosse. Il entassait beaucoup de figures et des plus grosses dans un petit espace, les disposait en groupes abondans et tirait du nombre un relief général qui s'ajoutait au relief individuel des choses. Tout ce qui pouvait briller brillait, les fronts, les tempes, les moustaches, l'émail des yeux, les bords des paupières, et par cette façon de rendre l'action de la vive lumière sur le sang, ce que la peau contracte d'humide et de miroitant à la chaleur du jour qui la brûle, par beaucoup de rouge, fouetté de beaucoup d'argent, il donnait à tous ses personnages je ne sais quelle activité plus tendue, et pour ainsi dire l'air d'être en sueur.

Si ces traits sont exacts, et je les crois tels pour les avoir obser-

vés dans une œuvre très caractéristique, il est impossible de méconnaître ce qu'un pareil homme dut avoir d'action sur Rubens. L'élève avait certainement dans le sang beaucoup du maître. Il avait même à peu près tout ce qui faisait l'originalité de son maître, mais avec beaucoup d'autres dons en surcroît, d'où devaient résulter l'extraordinaire plénitude et la non moins extraordinaire assiette de ce bon esprit. Rubens, a-t-on écrit, était *tranquille et lucide*, ce qui veut dire que sa lucidité lui vint d'un bon sens imperturbable, et sa tranquillité du plus admirable équilibre qui peut-être ait jamais régné dans un cerveau. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a entre Van-Noort et lui des liens de famille évidens. Si l'on en doutait, on n'aurait qu'à regarder Jordaens, son condisciple et sa doublure. Avec l'âge, avec l'éducation, le trait dont je parle a pu disparaître chez Rubens : chez Jordaens, il a persisté sous son extrême ressemblance avec Rubens, de sorte que c'est aujourd'hui par la parenté des deux élèves qu'on peut reconnaître la marque originelle qui les unit l'un et l'autre à leur maître commun. Jordaens aurait certainement été tout autre, s'il n'avait eu Van-Noort pour instituteur, Rubens pour constant modèle. Sans cet instituteur, Rubens serait-il tout ce qu'il est, et ne lui manquerait-il pas un accent, un seul, l'accent roturier, qui le rattache au fond de son peuple, et grâce auquel il a été compris de lui aussi bien que des esprits délicats et des princes? Quoi qu'il en soit, la nature semble avoir tâtonné quand, de 1557 à 1581, elle cherchait le moule où devaient se fondre les élémens de l'art moderne en Flandre. On peut dire qu'elle essaya de Van-Noort, qu'elle hésita pour Jordaens, et qu'elle ne trouva ce qu'il lui fallait qu'avec Rubens.

Nous sommes en 1600. Rubens est dorénavant de force à se passer d'un maître, mais non pas des maîtres. Il part pour l'Italie. Ce qu'il y fit, on le sait. Il y séjourne huit ans, de vingt-trois à trente et un ans. Il s'arrête à Mantoue, prélude à ses ambassades par un voyage à la cour d'Espagne, revient à Mantoue, passe à Rome, puis à Florence, puis à Venise; puis de Rome il va s'établir à Gênes. Il y voit des princes, y devient célèbre, y prend possession de son talent, de sa gloire, de sa fortune. Sa mère morte, il rentre à Anvers, en 1609, et se fait reconnaître sans difficultés comme le premier maître de son temps.

III.

Si j'écrivais l'histoire de Rubens, ce n'est point ici que j'en écrirais le premier chapitre : j'irais chercher Rubens à ses origines, dans ses tableaux antérieurs à 1609, ou bien je choisirais une heure décisive, et c'est d'Anvers que j'examinerais cette carrière si

directe, où l'on aperçoit à peine les ondulations d'un esprit qui se développe en largeur, agrandit ses voies, jamais les incertitudes et les démentis d'un esprit qui se cherche; mais songez que je feuillette à peine un petit fragment de cet œuvre immense. Des pages détachées de sa vie s'offrent au hasard, je les accepte ainsi. Partout d'ailleurs où Rubens est représenté par un beau tableau, il est présent, je ne dis pas dans toutes les parties de son talent, mais dans l'une au moins des plus belles.

Le musée de Bruxelles possède de lui sept tableaux importans, une esquisse et quatre portraits. Si ce n'est pas assez pour mesurer Rubens, cela suffit pour donner de sa valeur une idée grandiose, variée et juste. Avec son maître, ses contemporains, ses condisciples ou ses amis, il remplit la dernière travée de la galerie, et il y répand cet éclat mesuré, ce rayonnement doux et fort qui sont la grâce de son génie. Nul pédantisme, aucune affectation de grandeur vaniteuse ou de morgue choquante : tout naturellement il s'impose. Supposez-lui les voisinages les plus écrasans et les plus contraires, l'effet est le même : ceux qui lui ressemblent, il les éteint; ceux qui seraient tentés de le contredire, il les fait taire; à toute distance, il vous avertit qu'il est là; il s'isole, et, dès qu'il est quelque part, il s'y met chez lui.

Les tableaux, quoique non datés, sont évidemment d'époques très diverses. Bien des années séparent *l'Assomption de la Vierge* des deux toiles dramatiques du *Saint Liévin* et du *Christ montant au Calvaire*. Ce n'est pas qu'il y ait chez Rubens ces changemens frappans qui marquent chez la plupart des maîtres le passage d'un âge à l'autre, et qu'on appelle leurs manières. Rubens a été mûr trop tôt, il est mort trop subitement pour que sa peinture ait gardé la trace visible de ses ingénuités premières, ou ressenti le moindre effet du déclin. Dès sa jeunesse, il était lui-même. Il avait trouvé son style, sa forme, à peu près ses types, et, une fois pour toutes, les principaux élémens de son métier. Plus tard, avec plus d'expérience, il avait acquis plus de liberté encore. Sa palette en s'enrichissant s'était plutôt tempérée. Il obtenait plus avec des efforts moindres, et ses plus étonnantes audaces, bien examinées, ne nous montreraient au fond que la mesure, la science, la sagesse et les à-propos d'un maître consommé qui se contient autant qu'il s'abandonne. Il commença par faire un peu mince, un peu lisse, un peu vif. Sa couleur, à surfaces nacrées, miroitait plus, résonnait moins; la base en était moins choisie, la substance moins délicate ou moins profonde. Il craignait le ton nul, il ne se doutait pas encore de l'emploi savant qu'il en devait faire un jour. De même à la fin de sa vie, en pleine maturité, c'est-à-dire en pleine effervescence de cerveau et de pratique, il revint à cette manière appliquée,

relativement timide. C'est ainsi que, dans les petits tableaux de genre anecdotique qu'il fit avec son ami Breughel pour amuser ses dernières années, on ne reconnaîtrait jamais la main puissante, effrénée ou raffinée qui peignait à la même heure le *Martyre de saint Liévin, les Mages* du musée d'Anvers, ou le *Saint George* de l'église Saint-Jacques. Au vrai, l'esprit n'a jamais changé, et si l'on veut suivre les progrès de l'âge, il faut considérer l'extérieur de l'homme plutôt que les allures de sa pensée, analyser sa palette, n'étudier que sa pratique et surtout ne consulter que ses grandes œuvres.

L'Assomption correspond à cette première période, puisqu'il serait inexact de dire à sa première manière. Ce tableau est fort repeint. On assure qu'il y perd une bonne partie de ses mérites; je ne vois pas qu'il ait perdu ceux que j'y cherche. C'est à la fois une page brillante et froide, inspirée quant à la donnée, méthodique et prudente quant à l'exécution. Elle est, comme les tableaux de cette date, polie, propre de surface, un peu vitrifiée. Les types, médiocres, manquent de naturel, comme on dirait en termes d'atelier; la palette de Rubens y retentit déjà dans les quelques notes dominantes, le rouge, le jaune, le noir et le gris, avec éclat, mais avec crudité. Voilà pour les insuffisances. Quant aux qualités toutes venues, les voici magistralement appliquées. De grandes figures penchées sur le tombeau vide, toutes les couleurs vibrant sur un trou noir, — la lumière, déployée autour d'une tache centrale, large, puissante, sonore, onduleuse, mourant dans les plus douces demi-teintes, — à droite et à gauche, rien que des faiblesses, sauf deux taches accidentelles, deux forces horizontales, qui rattachent la scène au cadre, à mi-hauteur du tableau. En bas, des degrés gris, en haut un ciel bleu vénitien avec des nuées grises et des vapeurs qui volent, et dans cet azur nuancé, les pieds noyés dans des flocons azurés, la tête dans une gloire, la Vierge en bleu pâle avec manteau bleu sombre, et les trois groupes ailés des petits anges qui l'accompagnent, tout rayonnans de nacre rose et d'argent. A l'angle supérieur, déjà touchant au zénith, un petit chérubin agile, battant des ailes, étincelant, tel qu'un papillon dans la lumière, monte droit et file en plein ciel comme un messager plus rapide que les autres. Souplesse, ampleur, épaisseur des groupes, merveilleuse entente du pittoresque dans le grand, — à quelques imperfections près, tout Rubens est ici plus qu'en germe. Rien de plus tendre, de plus franc, de plus saillant. Comme improvisation de taches heureuses, comme vie, comme harmonie pour les yeux, c'est accompli : une fête d'été.

Le Christ sur les genoux de la Vierge est une œuvre très postérieure, grave, grisâtre et noire; la Vierge en bleu triste, la Madeleine en habits couleur de scabieuse. — La toile a beaucoup souf-

fert dans les transports, soit en 1794 quand elle fut expédiée à Paris, soit en 1815 quand elle en revint. Elle passait pour une des plus belles de Rubens, et ne l'est plus. Je me borne à transcrire mes notes, qui en disent assez.

Les Mages ne sont ni la première ni la dernière expression d'une donnée que Rubens a traitée bien des fois; dans tous les cas, à quelque rang qu'on les classe dans ces versions développées sur un thème unique, ils ont suivi ceux de Paris, et très certainement aussi ils ont précédé ceux de Malines, dont je vous parlerai un peu plus loin. L'idée est mûre, la mise en scène plus que complète. Tous les élémens nécessaires dont se composera plus tard cette œuvre si riche en transformations, types, personnages avec leur costume et dans leurs couleurs habituelles, tous se retrouvent ici, jouant le rôle écrit pour eux, occupant en scène la place qui leur est destinée. C'est une vaste page conçue, contenue, concentrée, résumée, comme le serait un tableau de chevalet, en cela moins décorative que beaucoup d'autres. Une grande netteté, pas de propreté gênante, pas une des sécheresses qui refroidissent *l'Assomption*, un grand soin partout avec la maturité du plus parfait savoir : toute l'école de Rubens aurait pu s'instruire d'après ce seul exemple.

Avec la *Montée au Calvaire*, c'est autre chose. A cette date, Rubens a fait la plupart de ses grandes œuvres. Il n'est plus jeune, il sait tout, il n'aurait plus qu'à perdre, si la mort qui le protégea ne l'avait pris avant les défaillances. Ici nous avons le mouvement, le tumulte, l'agitation dans la forme, dans les gestes, dans les visages, dans les dispositions des groupes, dans le jet oblique, diagonal et symétrique, allant de bas en haut et de droite à gauche. Le Christ tombé sous sa croix, les cavaliers d'escorte, les deux larrons tenus et poussés par leurs bourreaux, tout s'achemine sur une même ligne et semble escalader la rampe étroite qui mène au supplice. Le Christ est mourant de fatigue, sainte Véronique lui essuie le front; la Vierge en pleurs se précipite et lui tend les bras; Simon le Cyrénéen soutient le gibet, et, malgré ce bois d'infamie, ces femmes en larmes et en deuil, ce supplicié rampant sur ses genoux, dont la bouche haletante, les tempes humides, les yeux effarés font pitié, malgré l'épouvante, les cris, la mort à deux pas, il est clair pour qui sait voir que cette pompe équestre, les bannières au vent, ce centurion en cuirasse qui se renverse sur son cheval avec un beau geste et dans lequel on reconnaît les traits de Rubens, tout cela fait oublier le supplice et donne la plus manifeste idée d'un triomphe. Telle est la logique particulière de ce brillant esprit. On dirait que la scène est prise à contre-sens, qu'elle est mélodramatique, sans gravité, sans majesté, sans beauté, sans rien d'auguste, presque théâtrale. Le pittoresque, qui pouvait la

perdre, est ce qui la sauve. La fantaisie s'en empare et l'élève. Un éclair de sensibilité vraie la traverse et l'ennoblit. Quelque chose comme un trait d'éloquence en fait monter le style. Enfin je ne sais quelle verve heureuse, quel emportement bien inspiré fait de ce tableau justement ce qu'il fallait qu'il devînt, un tableau de mort triviale et d'apothéose. Je m'aperçois en vérifiant la date que ce tableau est de 1634. Je ne m'étais pas trompé en l'attribuant aux dernières années de Rubens, aux plus belles.

Le Martyre de saint Liévin est-il de la même époque? Cela est probable. En tout cas, il est du même style; mais, quoique plus terrible, il est plus gai d'allure, de facture et de coloris. Rubens l'a moins respecté que le *Calvaire*. La palette était ce jour-là plus riante, le praticien plus expéditif encore, le cerveau était moins noblement disposé. Changez la scène, ne pensez pas qu'il s'agit d'un meurtre ignoble et sauvage, d'un saint évêque à qui l'on vient d'arracher la langue, qui vomit le sang et se tord en d'atroces convulsions; oubliez les trois bourreaux qui le martyrisent, l'un son couteau tout rouge entre les dents, l'autre avec sa lourde tenaille et tendant ce hideux lambeau de chair à des chiens; ne voyez que le cheval blanc qui se cabre sur un ciel blanc, la chape d'or de l'évêque, son étole blanche, les chiens tachés de noir et de blanc, quatre ou cinq noirs, deux toques rouges, les faces ardentes, au poil roux, et tout autour, dans le vaste champ de la toile, le délicieux concert des gris, des azurs, des argens clairs ou sombres, — et vous n'aurez plus que le sentiment d'une harmonie radieuse, la plus admirable peut-être et la plus inattendue dont Rubens se soit jamais servi pour exprimer ou, si vous voulez, pour faire excuser une scène d'horreur. Est-ce hasard, a-t-il cherché le contraste? Fallait-il, pour l'autel qu'il devait occuper dans l'église des jésuites de Gand, que ce tableau eût à la fois quelque chose de furibond et de céleste, qu'il fût horrible et souriant, qu'il fît frémir et qu'il consolât? Je crois bien que la poétique de Rubens adoptait assez volontiers de pareilles antithèses. A supposer d'ailleurs qu'il n'y pensât pas, sans qu'il le voulût, sa nature les lui eût inspirées. Il est bon dès le premier jour de s'accoutumer à des contradictions qui se font équilibre et constituent un génie à part : beaucoup de sang et de vigueur physique; mais un esprit ailé, un homme qui ne craint pas l'horrible avec une âme tendre et vraiment sereine, — des laideurs, des brutalités, une absence totale de goût dans les formes avec une ardeur qui transforme tout cela, la laideur en force, la brutalité sanglante en terreur. Ce penchant aux apothéoses dont je vous parlais tout à l'heure à propos du *Calvaire*, il le porte dans tout ce qu'il fait. A bien regarder, il y a une gloire, on entend un cri de clairon dans ses œuvres les plus grossières. Il tient fortement à la

terre, il y tient plus que personne parmi les maîtres dont il est l'égal. C'est le peintre qui vient au secours du dessinateur et du penseur et qui les dégage. Aussi beaucoup de gens ne peuvent-ils le suivre dans ses élans; on a bien le soupçon d'une imagination qui s'enlève, on n'en voit que ce qui l'attache en bas, dans le commun, le trop réel, les muscles épais, le dessin redondant ou négligé, les types lourds, la chair et le sang à fleur de peau. On n'aperçoit pas qu'il a cependant des formules, un style, un idéal, et que ces formules supérieures, ce style, cet idéal, sont dans sa palette.

Ajoutez à cela qu'il a ce don spécial d'être éloquent. Sa langue, à la bien définir, est ce qu'en littérature on appellerait une langue oratoire. Quand il improvise, cette langue n'est pas la plus belle; quand il la châtie, elle est magnifique. Elle est prompte, soudaine, abondante et chaude. En toutes circonstances, elle est éminemment persuasive. Il frappe, il étonne, il vous repousse, il vous froisse, presque toujours il vous convainc, et, s'il y a lieu de le faire, autant que personne il vous attendrit. On se révolte devant certains tableaux de Rubens; il en est devant lesquels on pleure, et le fait est rare dans toutes les écoles. Il a les faiblesses, les écarts et aussi la flamme communicative des grands orateurs. Il lui arrive de pérorer, de déclamer, de battre un peu l'air de ses grands bras; mais il est des mots qu'il dit comme pas un autre. Ses idées même en général sont de celles qui ne s'expriment que par l'éloquence, le geste pathétique et le trait sonore.

Notez encore qu'il peint pour des murailles, pour des autels vus des nefs, qu'il parle par conséquent pour un vaste auditoire, qu'il doit se faire entendre de loin, frapper de loin, saisir et charmer de loin; d'où résulte l'obligation d'insister, de grossir ses moyens, d'amplifier sa voix. Il y a pour ainsi dire des lois de perspective et d'acoustique qui président à cet art solennel, d'apparat, de grande portée.

C'est à ce genre d'éloquence déclamatoire, incorrecte, mais très émouvante, qu'appartient *le Christ voulant foudroyer le monde*. La terre est en proie aux vices et au crime, incendies, assassinats, violences; on a l'idée des perversités humaines par un coin de paysage animé, comme Rubens seul sait les peindre. Le Christ paraît armé de foudres, moitié volant, moitié marchant, et tandis qu'il s'apprête à punir ce monde abominable, un pauvre moine, dans sa robe de bure, demande grâce et couvre de ses deux bras une sphère azurée, autour de laquelle est enroulé le serpent. Est-ce assez de la prière du saint? Non. Aussi la Vierge, une grande femme en robe de veuve, se jette au-devant du Christ et l'arrête. Elle n'implore, ni ne prie, ni ne commande; elle est devant son Dieu, mais elle parle à son fils. Elle écarte sa robe noire, découvre en plein sa large poitrine

immaculée, y met la main et la montre à celui qu'elle a nourri. L'apostrophe est irrésistible. On peut tout critiquer dans ce tableau de pure passion et de premier jet comme pratique, le Christ, qui n'est que ridicule, le saint François qui n'est qu'un moine épouvanté, la Vierge qui ressemble à une Hécube sous les traits d'Hélène Fourment; son geste même n'est pas sans témérité, si l'on songe au goût de Raphaël ou même au goût de Racine. Il n'en est pas moins vrai que ni au théâtre, ni à la tribune, et l'on se souvient de l'un et de l'autre devant ce tableau, ni dans la peinture, qui est après tout son vrai domaine, je ne crois pas qu'on ait trouvé beaucoup d'effets pathétiques de cette nouveauté et de cette vigueur.

Je néglige, et Rubens n'y perdra rien, *l'Assomption de la Vierge*, un tableau sans âme, et *Vénus dans la forge de Vulcain*, une toile un peu trop voisine de Jordaens. Je néglige également les portraits, sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir. Cinq tableaux sur sept donnent, vous le voyez, une première idée de Rubens qui n'est pas sans intérêt. A supposer qu'on ne le connût pas, ou qu'on le connût seulement par la galerie des Médicis du Louvre, et l'exemple serait bien mal choisi, on commencerait à l'entrevoir tel qu'il est, dans son esprit, dans son métier, dans ses imperfections et dans sa puissance. Dès aujourd'hui on pourrait conclure qu'il ne faut jamais le comparer aux Italiens, sous peine de le méconnaître et vraiment de le mal juger. Si l'on entend par style l'idéal de ce qui est pur et beau transcrit en formules, il n'a pas d'idéal. Si l'on entend par grandeur la hauteur, la pénétration, la force méditative et intuitive d'un grand penseur, il n'a ni grandeur ni pensée. Si l'on s'arrête au goût, le goût lui manque. Si l'on aime un art contenu, concentré, condensé, celui de Léonard par exemple, celui-là ne peut que vous irriter par ses dilatations habituelles et vous déplaire. Si l'on rapporte tous les types humains à ceux de la *Vierge* de Dresde ou de la *Joconde*, à ceux de Bellin, de Pérugin, de Luini, des fins définisseurs de la grâce et du beau dans la femme, on n'aura plus aucune indulgence pour la plantureuse beauté et les charmes gras d'Hélène Fourment. Enfin, si, se rapprochant de plus en plus du mode sculptural, on demandait aux tableaux de Rubens la concision, la tenue rigide, la gravité paisible qu'avait la peinture à ses débuts, il ne resterait pas grand'chose de Rubens, sinon un gesticulateur, un homme tout en force, une sorte d'athlète imposant, de peu de culture, de mauvais exemple, et dans ce cas, comme on l'a dit, on le salue quand on passe, mais on ne regarde pas.

Il s'agit donc de trouver, en dehors de toute comparaison, un milieu à part pour y placer cette gloire, qui est une si légitime gloire. Il faut trouver dans le monde du vrai celui qu'il parcourt en maître, et dans le monde aussi de l'idéal cette région des idées

claires, des sentimens, des émotions, où son cœur autant que son esprit le porte sans cesse. Il faut faire connaître ces coups d'aile par lesquels il s'y maintient. Il faut comprendre que son élément c'est la lumière, que son moyen d'exaltation c'est sa palette, son but la clarté et l'évidence des choses. Il ne suffit pas de regarder des tableaux de Rubens en dilettante, d'en avoir l'esprit choqué, les yeux charmés. Il y a quelque chose de plus à considérer et à dire. Le musée de Bruxelles est une entrée en matière. Songez qu'il nous reste Malines et Anvers.

IV.

Malines est une grande ville triste, vide, éteinte, ensevelie à l'ombre de ses basiliques et de ses couvens dans un silence d'où rien ne parvient à la tirer, ni son industrie, ni la politique, ni les controverses qui s'y donnent quelquefois rendez-vous. On y fait en ce moment des processions avec cavalcades, congrégations, corporations et bannières à l'occasion du jubilé centenaire. Tout ce bruit la ranime un jour. Le lendemain, le sommeil de la province a repris son cours. Il y a peu de mouvement dans ses rues, un grand désert sur ses places, beaucoup de mausolées de marbres noirs et blancs et de statues d'évêques dans ses églises, — autour de ses églises, la petite herbe des solitudes qui pousse entre les pavés. Bref, de cette ville métropolitaine, il n'y a que deux choses qui survivent à sa splendeur passée, des sanctuaires extrêmement riches et les tableaux de Rubens. Ces tableaux sont le célèbre triptyque des *Mages*, de Saint-Jean, le triptyque non moins célèbre de *la Pêche miraculeuse*, qui appartient à l'église Notre-Dame.

L'*Adoration des Mages* est, je vous en ai prévenu, une troisième version des *Mages* du Louvre et des *Mages* de Bruxelles. Les élémens sont les mêmes, les personnages principaux textuellement les mêmes, à part un changement d'âge insignifiant dans les têtes et des transpositions également fort peu notables. Rubens n'a pas fait grand effort pour renouveler l'idée première. A l'exemple des meilleurs maîtres, il avait le bon esprit de vivre beaucoup sur lui-même, et, lorsque la donnée lui paraissait fertile en variations, de tourner autour dans les redites. Ce thème des mages venus des quatre coins du monde pour adorer un petit enfant sans gîte, né par hasard, une nuit d'hiver, sous le hangar d'une étable indigente et perdue, était de ceux qui plaisaient à Rubens par la pompe et les contrastes. Il est intéressant de suivre le développement de l'idée première à mesure qu'il l'essaie, l'enrichit, la complète et la fixe. Après le tableau de Bruxelles qui avait de quoi le satisfaire, il lui

restait, paraît-il, à le traiter mieux encore, plus richement, plus librement, à lui donner cette fleur de certitude et de perfection qui n'appartient qu'aux œuvres tout à fait mûres. C'est ce qu'il a fait à Malines, après quoi il y revint, s'abandonna plus encore, y mit des fantaisies nouvelles, étonna davantage par la fertilité de ses ressources, mais ne fit pas mieux. *Les Mages* de Malines peuvent être considérés comme la définitive expression du sujet, et comme un des plus beaux tableaux de Rubens dans ce genre de toiles à grand spectacle.

La composition du groupe central est renversée de droite à gauche, à cela près on la reconnaît tout entière. Les trois mages y sont : l'Européen, comme à Bruxelles, avec ses cheveux blancs, moins la calvitie, l'Asiatique en rouge; l'Éthiopien, fidèle à son type, sourit ici comme il sourit ailleurs, de ce rire de nègre ingénu, tendre, étonné, si finement observé dans cette race affectueuse et toujours prête à montrer ses dents. Seulement il a changé de rôle et de place. Il est relégué à un second rang entre les princes de la terre et les comparses; le turban blanc, qu'il porte à Bruxelles, coiffe ici une belle tête rougeâtre, à type oriental, dont le buste est habillé de vert. L'homme en armure est également ici, à mi-hauteur de l'escalier; il est nu-tête, blond-rose et charmant. Au lieu de contenir la foule en lui faisant face, il fait un contre-mouvement très heureux, se renverse pour admirer l'enfant, et du geste écarte tous les importuns empilés jusqu'au haut des marches. Otez cet élégant cavalier Louis XIII, et c'est l'Orient. Où donc Rubens a-t-il su qu'en pays musulman on est importun jusqu'à s'écraser pour mieux voir? Comme à Bruxelles, les têtes accessoires sont les plus physionomiques et les plus belles.

L'ordonnance des couleurs et la distribution des lumières n'ont pas varié. La Vierge est pâle, l'enfant Christ tout rayonnant de blancheur sous son auréole. Immédiatement autour, tout est blanc : le mage à collet d'hermine avec sa tête chenue, la tête argentée de l'Asiatique, enfin le turban blanc-froid de l'Éthiopien, — un cercle d'argent nuancé de rose et d'or pâle. Le reste est noir, fauve ou froid. Les têtes, sanguines ou d'un rouge de brique ardent, font contraste avec des visages bleuâtres d'une froideur très inattendue. Le plafond, très sombre, est noyé dans l'air. Une figure en rouge-sang dans la demi-teinte relève, termine et soutient toute la composition en l'attachant à la voûte par un nœud de couleur adoucie, mais très précise. C'est une composition qu'on ne décrit pas, car elle n'exprime rien de formel, n'a rien de pathétique, d'émouvant, surtout de littéraire. Elle charme l'esprit, parce qu'elle ravit les yeux; pour des peintres, la peinture est sans prix. Elle doit causer bien des joies aux délicats; en bonne conscience, elle

peut confondre les plus savans. Il faut voir la façon dont tout cela vit, se meut, respire, regarde, agit, se colore, s'évanouit, se relie au cadre et s'en détache, y meurt par des clairs, s'y installe et s'y met d'aplomb par des forces. Et quant aux croisemens des nuances, à l'extrême richesse obtenue par des moyens simples, à la violence de certains tons, à la douceur de certains autres, à l'abondance du rouge, et cependant à la fraîcheur de l'ensemble, — quant aux lois qui président à de pareils effets, ce sont des choses qui déconcertent.

A l'analyse, on n'y découvre que des formules très simples, en petit nombre : deux ou trois couleurs maîtresses dont le rôle s'explique, dont l'action est prévue, et dont tout homme qui sait peindre connaît aujourd'hui les influences. Ces couleurs sont toujours les mêmes dans les œuvres de Rubens ; il n'y a pas là de secrets à proprement parler. Les combinaisons accessoires, on peut les noter; sa méthode, on peut la dire : elle est si constante et si claire en ses applications, qu'un écolier, semblerait-il, n'aurait plus qu'à la suivre. Jamais travail de la main ne fut plus facile à saisir, n'eut moins de supercheries et de réticences, parce que jamais peintre n'en fit moins de mystère, soit qu'il pense, ou qu'il compose, ou qu'il colore, ou qu'il exécute. Le seul secret qui lui appartienne, et qu'il n'ait jamais livré, même aux plus sagaces, même aux mieux informés, même à Gaspard de Crayer, même à Jordaens, même à Van-Dyck, c'est son génie. La clé, on la possède; le mécanisme, on le sait; reste à définir un point obscur, et dans toutes les choses de ce monde c'est ce point impondérable, insaisissable, cet atome irréductible, ce rien qui s'appelle l'inspiration, la *grâce* ou le don, et qui est tout.

Voilà ce qu'il faut bien entendre et ce dont il faut convenir en premier lieu quand on parle de Rubens. Tout homme du métier ou pas du *métier*, qui ne comprend pas la valeur du *don* dans une œuvre d'art, à tous les degrés de l'illumination, de l'inspiration, de la fantaisie, toute personne ainsi disposée est peu propre à goûter la subtile essence des choses, et je lui conseillerai de ne jamais toucher à Rubens et même à beaucoup d'autres. Je vous fais grâce des volets, qui cependant sont superbes, non-seulement de sa belle époque, mais de sa plus belle manière, brune et argentée, c'est-à-dire le dernier mot de sa richesse. Il y a là un saint Jean de qualité très rare et une Hérodiade en gris sombre, à manches rouges, qui est son éternel féminin.

La Pêche miraculeuse est également un beau tableau, mais non pas le plus beau, comme on le dit à Malines, au quartier Notre-Dame. Le curé de Saint-Jean serait de mon avis, et en bonne conscience il aurait raison. Ce tableau vient d'être restauré; pour le

moment, il est posé par terre, dans une salle d'école, appuyé contre un mur blanc, sous un toit vitré qui l'inonde de lumière, sans cadre, dans sa crudité, dans sa violence, dans sa propreté du premier jour. Examiné en soi, l'œil dessus, et vraiment à son désavantage, c'est un tableau, je ne dirai pas grossier, car la main-d'œuvre en relève un peu le style, mais *matériel,* si le mot exprimait ce que j'entends, de construction ingénieuse, un peu étroite, de caractère vulgaire. Il lui manque ce je ne sais quoi qui réussit infailliblement à Rubens quand il touche au commun, une note, une grâce, une tendresse, quelque chose comme un beau sourire, faisant excuser des traits épais. Le Christ, drôlement placé à droite, en coulisse, comme un accessoire dans ce tableau de pêcherie, est insignifiant de geste autant que de physionomie, et son manteau rouge, qui n'est pas d'un beau rouge, s'enlève avec aigreur sur un ciel bleu que je soupçonne d'être fort altéré. Le saint Pierre, un peu négligé, mais d'une belle valeur vineuse, serait, si l'on pensait à l'Évangile devant cette toile peinte pour les poissonniers, et tout entière exécutée d'après des poissonniers, le seul personnage évangélique de la scène. Du moins il dit bien et juste ce qu'un vieillard de sa classe et de sa rusticité pouvait dire au Christ en d'aussi étranges circonstances. Il tient serré contre sa poitrine rougeaude et ravinée son bonnet de matelot, un bonnet bleu, et ce n'est pas Rubens qui se tromperait sur la vérité d'un pareil geste. Quant aux deux torses nus, l'un courbé sur le spectateur, l'autre tourné vers le fond, et vus l'un et l'autre par les épaules, ils sont célèbres parmi les meilleurs morceaux d'académie que Rubens ait peints pour la façon libre et sûre dont le peintre les a brossés, sans doute en quelques heures, au premier coup, en pleine pâte, claire, égale, abondante, pas trop fluide, pas épaisse, ni trop modelée, ni trop ronflante. C'est du Jordaens sans reproche, sans rougeurs excessives, sans reflets, ou plutôt c'est, pour la manière de voir la chair et non pas la viande, la meilleure leçon que son grand ami pût lui donner. Le pêcheur à tête scandinave, avec sa barbe au vent, ses cheveux d'or, ses yeux clairs dans son visage enflammé, ses grandes bottes de mer, sa vareuse rouge, est foudroyant. Et, comme il est d'usage dans tous les tableaux de Rubens, où le rouge excessif est employé comme calmant, c'est ce personnage embrasé qui tempère le reste, agit sur la rétine, et la dispose à voir du vert dans toutes les couleurs avoisinantes. Notez encore parmi ces figures accessoires un grand garçon, un novice, un mousse, debout sur la seconde barque, pesant sur un aviron, habillé n'importe comment, avec un pantalon gris, un gilet violâtre trop court, déboutonné, ouvert sur son ventre nu.

Ils sont gras, rouges, hâlés, tannés et tuméfiés par les âcres

brises depuis le bout des doigts jusqu'aux épaules, depuis le front jusqu'à la nuque. Tous les sels irritans de la mer ont exaspéré ce que l'air saisit, avivé le sang, injecté la peau, gonflé les veines, couperosé la chair blanche, et les ont en un mot barbouillés de cinabre. C'est brutal, exact, rencontré sur place; cela a été vu sur les quais de l'Escaut par un homme qui voit gros, qui voit juste, la couleur aussi bien que la forme, qui respecte la vérité quand elle est expressive, ne craint pas de dire crûment les choses crues, sait son métier comme un ange et n'a peur de rien.

Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire dans ce tableau, grâce aux circonstances qui me permettent de le voir de près et d'en saisir le travail aussi nettement que si Rubens l'exécutait devant moi, c'est qu'il a l'air de livrer tous ses secrets, et qu'en définitive il étonne à peu près autant que s'il n'en livrait aucun. Je vous ai déjà dit cela de Rubens avant que cette nouvelle preuve ne me fût donnée.

L'embarras n'est pas de savoir comment il faisait, mais de savoir comment on peut si bien faire en faisant ainsi. Les moyens sont simples, la méthode est élémentaire. C'est un beau panneau, lisse, propre et blanc, sur lequel agit une main magnifiquement agile, adroite, sensible et posée. L'emportement qu'on lui suppose est une façon de sentir plutôt qu'un désordre dans la façon de peindre. La brosse est aussi calme que l'âme est chaude et l'esprit prompt à s'élancer. Il y a dans une organisation pareille un rapport si exact et des relations si rapides entre la vision, la sensibilité et la main, une telle et si parfaite obéissance de l'une aux autres, que les secousses habituelles du cerveau qui dirige feraient croire à des soubresauts de l'instrument. Rien n'est plus trompeur que cette fièvre apparente, contenue par de profonds calculs et servie par un mécanisme exercé à toutes les épreuves. Il en est de même des sensations de l'œil et par conséquent du choix qu'il fait des couleurs. Ces couleurs sont également très sommaires et ne paraissent si compliquées qu'à cause du parti que le peintre en tire et du rôle qu'il leur fait jouer. Rien n'est plus réduit quant au nombre des teintes premières, rien n'est plus prévu que la façon dont il les oppose, rien n'est plus simple aussi que l'habitude en vertu de laquelle il les nuance, et rien de plus inattendu que le résultat qui se produit. Aucun de ses tons n'est très rare en soi. Si vous prenez un rouge, le sien, il vous est aisé d'en dicter la formule : c'est du vermillon et de l'ocre, fort peu rompu, à l'état de premier mélange. Si vous examinez ses noirs, ils sont pris dans le pot du noir d'ivoire et servent avec du blanc à toutes les combinaisons imaginables, de ses gris sourds et de ses gris tendres. Ses bleus sont des accidens; ses jaunes, une des couleurs qu'il sent et manie le moins bien, en tant

que teinture, et sauf les ors, qu'il excelle à rendre en leur richesse chaude et sourde, ont, comme ses rouges, un double rôle à jouer : premièrement, de faire éclater la lumière ailleurs que sur des blancs, deuxièmement d'exercer aux environs l'action indirecte d'une couleur qui fait changer les autres, et par exemple de faire tourner au violet, de fleurir en quelque sorte un triste gris fort insignifiant et tout à fait neutre envisagé sur la palette. Tout cela, dirait-on, n'est pas bien extraordinaire : des dessous bruns, deux ou trois couleurs actives pour faire croire à la richesse d'une vaste toile, des décompositions grisonnantes obtenues par des mélanges blafards, tous les intermédiaires du gris entre le grand noir et le grand blanc, en un mot des ressources de coloris très circonscrites, un grand faste obtenu à peu de frais, — en d'autres termes peu de matières colorantes et le plus grand éclat de couleurs, de la lumière sans excès de clarté, une sonorité extrême avec un petit nombre d'instrumens, un clavier dont il néglige à peu près les trois quarts, mais qu'il parcourt en sautant beaucoup de notes et qu'il touche quand il le faut à ses deux extrémités. Telle est, en langage un peu mêlé de musique et de peinture, l'habitude de ce grand praticien. Qui voit un tableau de lui les connaît tous, et qui l'a vu peindre un jour l'a vu peindre presqu'à tous les momens de sa vie.

Toujours c'est la même méthode, le même sang-froid, les mêmes calculs. Une préméditation calme et savante préside à des efforts toujours subits; on ne sait pas trop d'où vient l'audace, à quel moment il s'emporte, s'abandonne. Est-ce quand il exécute un morceau de violence, un geste outré, un objet qui remue, un œil qui luit, une bouche qui crie, des cheveux qui s'emmêlent, une barbe qui se hérisse, une main qui saisit, une écume qui fouette, un désordre dans les habits, du vent dans les choses légères, ou l'incertitude de l'eau fangeuse qui clapote à travers les mailles d'un filet? Est-ce quand il enduit plusieurs mètres de toile d'une teinture ardente, quand il fait ruisseler du rouge à flots, et que tout ce qui environne ce rouge en est éclaboussé par des reflets? Est-ce au contraire quand il passe d'une couleur forte à une couleur forte, et circule à travers les tons neutres, comme si cette matière rebelle et gluante était le plus maniable des élémens? Est-ce quand il crie très fort? Est-ce quand il file un son si ténu qu'on a de la peine à le saisir? Cette peinture, qui donne la fièvre à ceux qui la voient, brûlait-elle à ce point celui des mains de qui elle sortait, fluide, aisée, naturelle, saine et toujours vierge à quelque moment que vous la surpreniez? Où est l'effort en un mot dans cet art, qu'on dirait tendu, tandis qu'il est l'intime expression d'un esprit qui ne l'était jamais? Vous est-il arrivé de fermer les yeux pendant l'exécution d'un morceau de musique brillante? Le son jaillit de

partout. Il a l'air de bondir d'un instrument à l'autre, et, comme il est très tumultueux malgré les parfaits accords des ensembles, on croirait que tout s'agite, que les mains tremblent, que la même frénésie musicale a saisi les instrumens, ceux qui les tiennent, et parce que des exécutans secouent si violemment un auditoire, il semble impossible qu'ils restent calmes devant leur pupitre, de sorte qu'on est tout surpris de les voir paisibles, fort recueillis, seulement attentifs à suivre le mouvement d'un petit bâton d'ébène qui les soutient, les dirige, dicte à chacun ce qu'il doit faire, et qui n'est lui-même que l'agent d'un esprit en éveil et d'un grand savoir. Il y a de même dans Rubens, pendant l'exécution de ses œuvres, le bâton d'ébène, qui commande, conduit, surveille; il y a l'imperturbable volonté, la faculté maîtresse qui dirige aussi des instrumens fort attentifs, je veux dire les facultés auxiliaires.

Voulez-vous que nous revenions au tableau encore un moment? il est là sous ma main, c'est une occasion qu'on n'a pas souvent et que je n'aurai plus, je la saisis.

L'exécution est de premier coup, tout entière ou peu s'en faut; cela se voit à la légèreté de certains frottis dans le saint Pierre en particulier, à la transparence des grandes teintes plates et sombres, comme les bateaux, la mer et tout ce qui participe au même élément brun, bitumineux ou verdâtre; cela se voit également à la facture non moins preste, quoique plus appliquée, des morceaux qui exigent une pâte épaisse et un travail plus nourri. L'éclat du ton, sa fraîcheur et son rayonnement sont dus à cela. Le panneau à base blanche, à surface lisse, donne à toute coloration franchement posée dessus cette vibration propre à toute teinture appliquée sur une surface claire, résistante et polie. Plus épaisse, la matière serait boueuse; plus rugueuse, elle absorberait autant de rayons lumineux qu'elle en renverrait, et il faudrait doubler d'effort pour obtenir le même résultat de lumière; plus mince, plus timide, ou moins généreusement coulée dans ses contours, elle aurait ce caractère émaillé, qui, s'il est admirable en certains cas, ne conviendrait ni au style de Rubens, ni à son esprit, ni au romanesque parti-pris de ses belles œuvres. Ici comme ailleurs la mesure est parfaite. Les deux torses, aussi rendus que peut l'être un morceau de nu de ce volume dans la condition d'un tableau mural, n'ont pas subi non plus un grand nombre de coups de brosse superposés. peut-être bien, dans ces journées si régulièrement coupées de travaux et de repos, sont-ils chacun le produit d'une après-midi de gai travail, — après quoi le praticien, content de lui, et il y avait de quoi, posa sa palette, se fit seller un cheval et n'y pensa plus.

A plus forte raison, dans tout ce qui est secondaire, appuis, parties sacrifiées, larges espaces où l'air circule, accessoires, bateaux,

vagues, filets, poissons, la main court et n'insiste pas. Une vaste coulée du même brun, qui brunit en haut, verdit en bas, se chauffe là où existe un reflet, se dore où la mer se creuse, descend depuis le bord des navires jusqu'au cadre; c'est là dedans, à travers cette abondante et liquide matière, qu'il a trouvé la vie propre à chaque objet, qu'il a *trouvé sa vie,* comme on dit en terme d'atelier. Quelques étincelles, quelques reflets posés d'une brosse fine, et voilà la mer. De même pour le filet avec ses mailles, et ses planches et ses liéges, de même pour les poissons qui remuent dans l'eau vaseuse, et qui sont d'autant mieux mouillés qu'ils ruissellent des propres couleurs de la mer; de même aussi pour les pieds du Christ et pour les bottes du matelot rutilant. Vous dire que c'est là le dernier mot de l'art de peindre quand il est sévère et qu'il s'agit, avec un grand style dans l'esprit, dans l'œil et dans la main, d'exprimer des choses idéales ou épiques, soutenir qu'on doit agir ainsi en toute circonstance, autant vaudrait appliquer la langue imagée, pittoresque et rapide de nos écrivains modernes, aux idées de Pascal. Dans tous les cas, c'est la langue de Rubens, son style, et par conséquent ce qui convient à ses propres idées.

L'étonnement, quand on y réfléchit, vient de ce que le peintre a si peu médité, de ce qu'ayant conçu n'importe quoi et ne s'en étant pas rebuté, ce n'importe quoi fait un tableau, de ce qu'avec si peu de recherches on ne soit jamais banal, enfin de ce qu'avec des moyens si simples on arrive à produire un pareil effet. Si la science de la palette est extraordinaire, la sensibilité de ses agens ne l'est pas moins, et une qualité qu'on ne lui supposerait guère vient au secours de toutes les autres : la mesure et je dirai la sobriété dans la manière purement extérieure de se servir de la brosse. Il y a bien des choses qu'on oublie de notre temps, ou qu'on a l'air de méconnaître, ou qu'on tenterait vainement d'abolir. Je ne sais pas trop où notre école moderne a pris le goût de la matière épaisse, et cet amour des pâtes lourdes qui constitue aux yeux de certaines gens le principal mérite de certaines œuvres. Je n'en ai vu d'exemples faisant autorité nulle part, excepté dans les praticiens de visible décadence, et chez Rembrandt, qui apparemment n'a pu s'en passer toujours, mais qui lui-même a su s'en passer quelquefois. Ici c'est une méthode heureusement inconnue, et quant à Rubens, le maître accrédité de la fougue, les plus violens de ses tableaux souvent sont les moins chargés. Je ne dis pas qu'il amincisse systématiquement ses lumières, comme on l'a fait jusqu'au milieu du XVI[e] siècle, et qu'il épaississe à l'inverse tout ce qui est teinte forte. Cette méthode, exquise en sa destination première, a subi tous les changemens apportés depuis par le besoin des idées et les nécessités plus multiples de la peinture moderne. Cependant, s'il

est loin de la pure méthode archaïque, il est encore plus loin des pratiques en faveur depuis Géricault, pour prendre un exemple récent chez un mort illustre. La brosse glisse et ne s'engloutit pas; jamais elle ne traîne après elle ce gluant mortier qui s'accumule au point saillant des objets, et fait croire à beaucoup de relief, parce que la toile elle-même en devient plus saillante. Il ne charge pas, il peint; il ne bâtit pas, il écrit; il caresse, effleure, appuie. Il passe d'un enduit immense au trait le plus délié, le plus fluide, et tout cela avec ce degré de consistance ou de légèreté, cette ampleur ou cette finesse qui conviennent au morceau qu'il traite, — de telle sorte que la prodigalité et l'économie des pâtes sont affaire de convenance locale, que le poids et l'extraordinaire légèreté de sa brosse sont aussi des moyens d'exprimer plus justement ce qui demande ou non qu'on y insiste.

Aujourd'hui que diverses écoles se partagent notre école française, et qu'à vrai dire il n'y a que des talens plus ou moins aventureux sans doctrines fixes, le prix d'une peinture bien ou mal exécutée est fort peu remarqué. Une foule de questions subtiles font oublier les élémens d'expression les plus nécessaires. A bien regarder certains tableaux contemporains, et dont le mérite au moins comme tentative est souvent plus réel qu'on ne le croit, on s'aperçoit que la main n'est plus comptée pour rien parmi les agens dont l'esprit se sert. D'après de récentes méthodes, exécuter c'est remplir une forme d'un ton, quel que soit l'outil qui dirige ce travail. Le mécanisme de l'opération semble indifférent, pourvu que l'opération réussisse, et l'on suppose à tort que la pensée peut être tout aussi bien servie par un instrument que par un autre. C'est précisément à ce contre-sens que tous les peintres habiles, c'est-à-dire sensibles, de ce pays des Flandres et de la Hollande ont répondu d'avance par leur métier, le plus expressif de tous. Et c'est contre la même erreur que Rubens proteste avec une autorité qui cependant aurait quelque chance de plus d'être écoutée. Enlevez des tableaux de Rubens, ôtez à celui que j'étudie, l'esprit, la variété, la propriété de chaque touche, vous lui ôtez un mot qui porte, un accent nécessaire, un trait physionomique, vous lui enlevez peut-être le seul élément qui spiritualise tant de matière, et transfigure de si fréquentes laideurs, parce que vous y supprimez toute sensibilité, et que, remontant des effets à la cause première, vous tuez la vie, vous en faites un tableau sans âme. Je dirai presque qu'une touche en moins fait disparaître un trait de l'artiste.

La rigueur de ce principe est telle que dans un certain ordre de productions il n'y a pas d'œuvre bien ressentie qui ne soit naturellement bien peinte, et que toute œuvre où la main se manifeste avec

bonheur ou avec éclat est par cela même une œuvre qui tient au cerveau et en dérive. Rubens avait là-dessus des avis que je vous recommande, si vous étiez tenté jamais de faire fi d'un coup de brosse donné à propos. Il n'y a pas, dans cette grande machine d'apparence si brutale et de pratique si libre, un seul détail petit ou grand qui ne soit inspiré par le sentiment et instantanément rendu par une touche heureuse. Si la main ne courait pas aussi vite, elle serait en retard sur la pensée; si l'improvisation était moins soudaine, la vie communiquée serait moindre; si le travail était plus hésitant ou moins saisissable, l'œuvre deviendrait impersonnelle dans la mesure de la pesanteur acquise et de l'esprit perdu. Considérez de plus que cette dextérité sans pareille, cette habileté insouciante à se jouer de matières ingrates, d'instrumens rebelles, ce beau mouvement d'un outil bien tenu, cette élégante façon de le promener sur des surfaces libres, le jet qui s'en échappe, ces étincelles qui semblent en jaillir, toute cette magie des grands exécutans, qui chez d'autres tourne soit à la manière, soit à l'affectation, soit au pur esprit de médiocre aloi, chez lui, ce n'est, je vous le répète à satiété, que l'exquise sensibilité d'un œil admirablement sain, d'une main merveilleusement soumise, enfin et surtout d'une âme vraiment ouverte à toute chose, heureuse, confiante et grande. Je vous mets au défi de trouver dans le répertoire immense de ses œuvres une œuvre parfaite; je vous mets également au défi de ne pas sentir jusque dans les manies, les défauts, j'allais dire les fatuités de ce noble esprit, la marque d'une incontestable grandeur. Et cette marque extérieure, le cachet mis en dernier lieu sur sa pensée, c'est l'empreinte elle-même de sa main.

Ce que je vous dis en beaucoup de phrases trop longues, et trop souvent dans ce jargon spécial qu'il est difficile d'éviter en ces matières, aurait sans doute trouvé plus convenablement sa place en d'autres occasions. N'en concluez pas que le tableau sur lequel j'insiste soit un spécimen accompli des qualités les plus belles du peintre. Sous aucun rapport, il n'est cela. Rubens a fréquemment mieux conçu, mieux vu et beaucoup mieux peint; mais l'exécution de Rubens, assez inégale quant aux résultats, ne varie guère quant au principe, et les observations faites devant un tableau d'ordre moyen s'appliquent également, et à plus forte raison, à ce qu'il a produit d'excellent.

EUGÈNE FROMENTIN.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

LE

GOUVERNEMENT DE CHARLEMAGNE

Les institutions politiques qui régirent la société gallo-germaine au temps de Charlemagne nous sont connues par un grand nombre de documens contemporains et authentiques. Les plus précieux sont les capitulaires. On sait combien les textes législatifs nous renseignent sur le gouvernement et sur l'état social d'une époque. Il est vrai que l'étude exclusive des lois présente un danger à l'historien : elles lui montrent la société sous une apparence de régularité et d'ordre qui n'est pas toujours conforme à la réalité; mais les capitulaires de Charlemagne ont ce privilége parmi les textes législatifs de ne pas nous faire illusion. C'est que la plupart d'entre eux ne sont pas, à proprement parler, des lois; ils sont de simples règlemens d'administration, souvent même des instructions que le prince adressait à ses fonctionnaires, des notes confidentielles que les commissaires royaux et le roi échangeaient entre eux, une sorte de correspondance secrète entre le chef de l'état et les principaux instrumens de sa pensée. Aussi ces capitulaires laissent-ils voir, à côté de l'ordre que Charlemagne établissait, une série de désordres et d'abus contre lesquels sa volonté avait peu de force; ils montrent à la fois le bien et le mal, ils présentent sans nul déguisement l'état de l'empire.

Ces documens trouvent d'ailleurs leur contrôle naturel dans les écrits de toute nature qui nous sont parvenus de cette époque. Nous possédons la *Vie de Charlemagne* par Eginhard, qui l'a connu de très près, les *Annales* du même auteur, et le petit écrit du moine de Saint-Gall, qui peut être presque considéré comme un témoin oculaire, puisqu'il ne fait que rapporter naïvement ce qui lui a été raconté par des personnages de la cour de Charlemagne. Plusieurs monastères nous ont laissé des chroniques. Il y en a de toutes

les parties de l'empire : au midi, celles de Moissac, — en Neustrie, celles de Saint-Riquier et de Fontenelle, — en Austrasie, celles de Metz, — en Germanie, celles de Lorsch et de Fulde. Ajoutons à cela les lettres d'Alcuin et d'Eginhard, celles d'Agobard et de Loup de Ferrières; elles nous instruisent de l'état des esprits et des mœurs, et même des habitudes de la vie politique. Nous possédons une correspondance assez complète des rois francs avec les papes sur toutes les affaires de l'église et particulièrement sur ses rapports avec le pouvoir civil. Enfin un parent de Charlemagne, Adalhard, avait écrit un traité sur le système de gouvernement de l'empire, et ce traité, résumé par l'archevêque Hincmar, est parvenu jusqu'à nous.

Dans ces textes si nombreux, d'une langue si claire, si divers d'ailleurs par leur nature et par leur origine, la société se montre à nous sous toutes ses faces. On peut saisir dans le détail les règles de ce gouvernement, les principes qui dirigeaient le prince, les habitudes d'esprit qui dirigeaient les sujets; on peut voir avec précision jusqu'où allait l'obéissance et en quoi l'on faisait consister la liberté; on peut enfin se faire une idée exacte et complète de ce qu'étaient alors les institutions politiques.

I. — DU POUVOIR ROYAL.

Il y a lieu de se demander si la révolution qui avait renversé du trône les Mérovingiens avait été provoquée par le désir de restreindre l'autorité royale. Il a paru en effet à quelques historiens que le changement de dynastie avait été le dernier acte d'une longue lutte de l'aristocratie contre les rois, et qu'elle marquait la victoire de cette aristocratie. On a même quelquefois ajouté que c'était l'esprit germanique qui avait renversé la famille mérovingienne, et qu'il l'avait dépossédée du trône parce qu'elle suivait trop les traditions monarchiques de l'empire romain.

Une telle pensée n'apparaît jamais dans les documens; ils ne laissent voir à aucun signe que cette révolution ait répondu à des idées particulièrement germaniques. On n'y lit jamais que les hommes aient voulu remplacer une royauté trop absolue et trop romaine par une royauté plus germaine et plus limitée. Ces mots eux-mêmes, dont nous sommes forcés de nous servir ici, ne se rencontrent jamais dans les textes; on n'y trouve nulle part l'expression de cette antithèse toute moderne entre l'esprit germanique et l'esprit romain, entre la royauté absolue et la royauté tempérée.

Nous ne pouvons sans doute pas espérer que les chroniqueurs nous disent toutes les causes diverses qui concoururent à amener un changement de dynastie; mais il est digne de remarque que

tous s'accordent à n'indiquer qu'une seule cause : ils répètent invariablement que la famille mérovingienne fut mise à l'écart parce qu'elle n'exerçait pas le pouvoir royal avec assez de vigueur. « Le peuple franc, dit l'un d'eux, s'indignant d'avoir trop longtemps supporté des rois qui ne savaient pas régner, éleva Pépin sur le trône. » Un autre annaliste rapporte qu'en l'année 751 la question se posait ainsi : fallait-il conserver des rois sans pouvoir? Et la seule réponse qui paraît avoir été faite à cette question fut « qu'il valait mieux avoir pour roi celui qui avait la force. » Ce n'est certes pas ainsi qu'aurait pensé une génération d'hommes qui aurait été préoccupée de fonder la liberté politique.

Eginhard, au début de son *Histoire de Charlemagne*, s'applique à donner la raison de la chute des Mérovingiens. Leur reproche-t-il d'avoir été des rois absolus ou d'avoir adopté les idées romaines? Il les accuse uniquement de n'avoir eu aucune force, de n'avoir su que s'entourer d'un inutile cérémonial, de n'avoir pas assez gouverné. Il semble donc que les hommes du VIIIe siècle n'aient renversé cette royauté que pour avoir un gouvernement plus fort et mieux obéi. Ils applaudirent à l'usurpation de Pépin parce qu'ils espérèrent que la royauté deviendrait plus puissante. Voilà du moins ce que marquent les documens : il est bien permis de supposer qu'ils ne nous donnent pas la vérité tout entière; mais tout ce que nous pouvons dire en dehors d'eux n'est qu'hypothèse.

Passons maintenant aux faits; ils nous montreront deux choses : l'une, que le principal effort de la nouvelle dynastie fut appliqué à relever l'autorité monarchique, que l'ancienne famille avait laissée tomber, — l'autre, que les peuples ne firent aucune opposition à cette politique de leurs rois.

Pépin le Bref commença par se faire sacrer. Or le sacre n'était pas une vaine formalité; emprunté à l'histoire de la royauté juive, transporté par l'église chrétienne en Occident, il était une espèce d'ordination d'une nature supérieure. Ce caractère est nettement indiqué dans les documens contemporains : « le roi est oint et consacré comme nous lisons dans l'Écriture sainte que Dieu a voulu que les rois fussent oints et consacrés. » Il nous a été conservé l'une des formules qui étaient employées dans la cérémonie; le prêtre disait au roi en le sacrant : « Sois, dans tes fonctions de roi, oint de la grâce du Saint-Esprit comme l'ont été autrefois les grands-prêtres, les rois, les prophètes et les martyrs. » Cette consécration conférait au roi une vertu et une puissance de l'ordre spirituel; elle le mettait en un rapport intime avec Dieu et le plaçait au-dessus de l'humanité. C'était un agrandissement considérable de la dignité royale; on ne voit pourtant pas qu'aucune protestation se soit élevée dans la nation franque. Il y a même quelque apparence que,

suivant les idées du temps, les effets du sacre devaient être héréditaires à perpétuité. Le pape consacra, non pas un homme seulement, mais toute une famille. Lorsqu'il versa l'huile sainte sur Pépin, sur sa femme, sur ses enfans, il prononça que leurs descendans devaient régner à tout jamais, et il frappa d'anathème « quiconque dans la suite des temps voudrait prendre un roi qui ne serait pas de leur sang. » Il est bien difficile de croire qu'un pape eût pu s'exprimer ainsi en 753, si le droit public des Francs avait exigé que la royauté fût élective. Aussi ne peut-on citer aucun texte qui montre que cette règle fût établie. Au temps des Mérovingiens, les fils avaient toujours succédé aux pères; ils s'étaient même partagé la royauté comme on se partage un patrimoine. On rencontre plusieurs exemples de rois renversés et remplacés par d'autres; mais on ne rencontre pas un seul exemple d'une élection nationale et régulière. On chercherait en vain dans les lois des Francs un mot qui indiquât que les rois dussent être élus par leurs sujets. Il n'y a pas eu dans ces deux siècles et demi une seule assemblée nationale qui ait délibéré sur le choix du roi et qui l'ait choisi par ses suffrages (1). Aussi les Mérovingiens n'ont-ils jamais cessé d'écrire dans leurs actes officiels que c'était Dieu qui les avait faits rois; ils n'ont jamais fait mention d'une élection populaire.

Le principe d'hérédité ne fut pas contesté davantage sous la nouvelle dynastie, du moins durant les quatre premières générations de rois. On ne trouve jamais dans les documens du VIIIe et du IXe siècle que la royauté eût sa source dans la volonté nationale; on y lit au contraire à chaque page que la royauté émane de Dieu même. Pépin et Charlemagne s'intitulaient rois par la grâce de Dieu. Le pape Étienne II, dans une lettre qui nous a été conservée, écrit que Pépin et ses fils ont été constitués rois par Dieu même. Alcuin dit à Charlemagne que c'est la volonté de Jésus-Christ qui l'a fait roi. Un autre contemporain écrit en 781 que Charlemagne est roi par droit d'héritage. Ce prince répète incessamment dans ses lois que le peuple lui a été confié par Dieu. Louis le Débonnaire, si humble qu'il soit, ne craint pas d'écrire que c'est la Providence divine qui lui a conféré la suprême puissance; il ne signale jamais la volonté du peuple. Charles le Chauve lui-même prononcera encore dans une assemblée solennelle ces paroles : « vous savez bien que c'est la vieille coutume dans le royaume des Francs que les rois succèdent par droit de naissance. »

On se tromperait toutefois, si l'on pensait que la règle d'hérédité

(1) On trouve parfois dans les chroniqueurs des expressions telles que *sublimare in regnum, elevare in solium,* qui désignent, non pas une élection, mais une cérémonie solennelle d'installation qui avait lieu pour chaque nouveau roi. Voyez Frédégaire, c. 79; *Gesta Dagoberti*, c. 15, *Vita S. Leodegarii*, c. 3.

fût aussi absolue à cette époque qu'elle devait l'être au temps de Louis XIV. La royauté ne passait pas sur la tête du fils par le seul fait de la mort du père. Un acte de grande importance était jugé nécessaire; il fallait qu'une cérémonie publique et solennelle marquât aux yeux de tous que l'obéissance des hommes se transportait du prince mort au prince vivant. Cette règle, dont on peut suivre l'application sous tous les Mérovingiens, se continua après eux. Voici comment l'annaliste raconte l'avénement de Charlemagne : « Pépin ayant été enseveli, les rois Charles et Carloman, chacun avec ses leudes, se rendirent dans les villes qui étaient le siége de leur royauté, Charles à Noyon, Carloman à Soissons; là, ayant réuni leurs grands, chacun d'eux fut placé sur le trône. » Ce n'est pas là le récit d'une élection; il s'en faut de tout que nous ayons sous les yeux une assemblée nationale qui délibère et qui choisisse un roi. Il n'y a là qu'une cérémonie d'inauguration dans laquelle les principaux personnages du royaume déclarent qu'ils acceptent l'autorité des nouveaux princes. Eginhard parle également de ces deux assemblées; mais il est remarquable qu'il ne les mentionne qu'après avoir dit que Charles et Carloman étaient déjà rois par la volonté divine. On peut faire la même observation au sujet des nombreux récits qui nous sont parvenus de l'avénement de Louis le Débonnaire. On n'y trouvera pas l'indice d'une assemblée nationale qui ait élu le roi; mais on y trouvera toujours une réunion de grands qui volontairement et librement ont fait acte d'obéissance au roi. « Louis succéda à son père par la volonté de Dieu, » dit Eginhard, et aussi, dit-il encore, « avec l'assentiment et aux acclamations de tous. »

Il y aurait donc une égale erreur à se figurer une hérédité aussi rigoureusement établie qu'elle le fut au XVIIe siècle, ou à se représenter une élection comme celle des anciens comices de la Grèce et de Rome. Ni Charlemagne, ni Louis le Débonnaire, ni Charles le Chauve, ne furent des rois élus. Ils régnèrent par droit de naissance; mais ils furent en même temps des rois acceptés. La royauté passait du père au fils comme un patrimoine; il fallait seulement obtenir à chaque nouveau règne une déclaration publique d'assentiment et de soumission. La dignité de roi était héréditaire de plein droit, l'obéissance ne l'était pas aussi complétement; mais il est clair que la première devait entraîner la seconde, aussi longtemps du moins que la royauté serait la plus forte.

Il faut d'ailleurs observer que l'assemblée qui reconnaissait chaque nouveau roi n'était pas la réunion de tous les hommes libres du pays; c'était seulement la réunion de ceux qu'on appelait les grands. On comprenait sous ce nom les ducs, les comtes, les évêques et les abbés. Or les ducs et les comtes étaient alors des fonctionnaires royaux, ainsi que nous le verrons plus loin; les évêques et

les abbés de monastères étaient nommés par le roi et lui prêtaient serment de fidélité; à eux s'ajoutaient les grands bénéficiaires, qui tenaient les terres du roi, et à qui le roi pouvait encore les reprendre. Tous ces hommes étaient ses « leudes, » ses « fidèles, » c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus dépendant et de plus étroitement sujet. Ils étaient tous, par leurs fonctions, par leurs bénéfices, même par leurs dignités ecclésiastiques, dans la main du roi. Leur réunion était précisément l'opposé de ce que serait une assemblée nationale et souveraine. Aussi ni Charlemagne, ni Louis le Débonnaire, ni Charles le Chauve n'éprouvèrent-ils aucune difficulté à obtenir cette déclaration publique d'obéissance qui était nécessaire à chaque nouveau roi. La difficulté ne devait surgir que le jour où les grands auraient cessé d'être les plus dociles des sujets.

II. — DE LA DIGNITÉ IMPÉRIALE.

Il faut toujours se garder de juger les événemens anciens d'après notre manière de penser et nos habitudes d'esprit d'aujourd'hui. Le couronnement de Charlemagne comme empereur a donné lieu à beaucoup de dissertations et de théories dans lesquelles l'esprit de parti et les idées préconçues ont eu une grande part. Pour les uns, cet acte marque la victoire définitive de la race germanique sur les races gallo-romaines; c'est la fin de l'ancien monde et l'avénement d'un monde nouveau. Pour d'autres, tout au contraire ce serait l'esprit romain qui, par la main du pape, aurait ressaisi pour quelque temps la victoire et dompté le germanisme dans son triomphe même. Toutes ces généralités sont également inexactes, elles ne s'appuient sur aucune preuve; ni les textes ni les faits ne les confirment. Elles sont le fruit d'une manière de penser qui est moderne, et ne répondent nullement au tour d'esprit des hommes du IXe siècle. Aussi n'en trouve-t-on la trace ni dans les écrits de Charlemagne, ni dans ceux des papes, ni chez les chroniqueurs, ni parmi tant de lettres qui nous ont été conservées des personnages de cette époque. Il est prudent, en histoire, de se tenir aux documens, et, sans se laisser aller aux considérations générales, de voir les événemens comme ils nous sont racontés et d'essayer de les comprendre comme les contemporains les ont compris.

Le couronnement de Charlemagne n'est pas un acte isolé; il se rattache à une série de faits antérieurs qui l'ont amené et préparé. Quand on lit les textes de l'époque mérovingienne, on est frappé de voir combien le souvenir de l'empire romain s'était conservé chez les populations. On le rencontre partout, dans les édits des rois comme dans les formules des actes privés, dans les lettres de personnages de toute condition aussi bien que dans les chroniques. On

suit de génération en génération les marques toujours visibles du respect qui s'attachait à cet ancien empire. Parmi ces écrits si divers, les uns nous viennent de Gallo-Romains, les autres de Germains; leur ton à l'égard de l'empire est le même. Jamais un mot de haine ou de mépris; le seul sentiment qui se laisse voir, sans distinction de race, est celui de la vénération.

Les hommes des temps modernes, habitués qu'ils sont à ne voir rien durer, ne savent pas assez combien dans les siècles d'autrefois les pensées étaient persistantes. Depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, à travers cette longue et triste époque où des institutions impuissantes avaient mis le trouble dans l'existence humaine, le souvenir de l'empire romain transmis des pères aux fils avait continué à vivre au fond des âmes. Il y a plus : le nom de *respublica*, qui était celui dont on avait appelé l'empire depuis Auguste jusqu'à Théodose, était resté toujours employé dans la langue de la Gaule. Nous le rencontrons sans cesse, au ve, au vi^e^, au viie siècle, sous la plume des chroniqueurs, dans les diplômes, dans les formules d'actes privés. Nulle expression n'est plus fréquente que celle-là, et toujours elle désigne l'empire. Pour ces générations, la république ou l'état par excellence n'était pas autre chose que l'empire romain.

Il faut même remarquer que, dans la pensée de ces hommes, l'empire romain n'avait pas péri. Ils n'en parlent jamais comme d'une chose disparue; ils en parlent comme d'une puissance encore debout et toujours vivante. C'est que, dans l'année 476, le titre et les insignes impériaux avaient seulement été transportés de Rome à Constantinople (1). Dans cette dernière ville résidait le souverain qui continuait à s'appeler empereur des Romains, *imperator Romanorum Cæsar Augustus*. La Gaule persistait à donner à ce prince le titre de *romanus imperator*. Il était entendu de tous qu'il avait une suprématie au moins nominale sur toute la société chrétienne. La ville que les chroniqueurs de la Gaule appellent la capitale, *urbs regia*, n'était ni Paris, ni Soissons, ni Metz, ni aucune résidence des rois francs, c'était Constantinople. Il est bien vrai que ces rois gouvernaient comme si l'empire n'eût pas existé; mais les populations ne perdaient pas de vue qu'il existait encore, qu'il était au-dessus des royautés et que Constantinople était, au moins de nom, la capitale de la chrétienté. En l'année 799, Alcuin écrivait à Charlemagne : « Il existe trois puissances; la première est l'autorité

(1) Voyez l'historien grec Malchus, dans les *Fragmenta histor. Græcorum*, coll. Didot, t. IV, p. 119. — Frédégaire désigne ce que nous appelons l'*empire grec* par les mots *romanum imperium*, et Eginhard lui-même appelle les empereurs de Constantinople *romani imperatores* (*Vita Caroli*, c. 28).

spirituelle, qui a été transmise au successeur de saint Pierre; la seconde est la dignité impériale, qui a son siége à Constantinople; la troisième est la dignité royale. » Alcuin parlait ainsi au puissant monarque qui régnait déjà de l'Èbre à l'Oder, et il le plaçait encore au-dessous de celui qui régnait à Byzance.

Nous ne voyons pas qu'au VI[e] ou au VII[e] siècle les Occidentaux aient regretté que la dignité impériale eût son siége dans une ville de l'Orient. Ce sentiment ne se produisit, ou du moins nous n'en saisissons les symptômes que vers l'an 730 et à l'occasion de l'hérésie des iconoclastes, qui eut alors un moment de triomphe à Constantinople. La haine que cette hérésie souleva chez les Occidentaux ne détruisit pas le vieux respect qui s'attachait à l'empire, mais elle fit désirer que l'empire fût arraché à une ville hérétique et ramené à Rome. Il était naturel que ce fût surtout dans Rome que cette pensée se développât et prît corps. Cette ville était restée sous la dépendance directe des empereurs de Constantinople; au commencement du VIII[e] siècle, elle était encore administrée par un duc impérial. En 731, à l'occasion de l'édit qui prohibait les images, la population chassa ce fonctionnaire. Dès que l'agent impérial eut été écarté, il arriva naturellement que le personnage le plus considérable de la ville, c'est-à-dire l'évêque, en devint le chef et l'administrateur; pareille chose s'était vue maintes fois en Gaule. Le pape commença donc à gouverner Rome, non toutefois sans reconnaître encore l'autorité suzeraine de l'empereur. Il lui faisait hommage par de fréquentes ambassades, recevait ses lettres et ses ordonnances, et en 795 Rome élevait encore à l'empereur Constantin VI un monument avec cette inscription : au très glorieux Constantin, couronné de Dieu, empereur, auguste.

La complète indépendance était impossible vis-à-vis d'un double danger : l'ambition des Lombards d'un côté, les désordres populaires de l'autre. Les papes avaient besoin d'un protecteur; ils s'adressèrent aux hommes qui étaient les plus forts en Occident, c'est-à-dire à Charles Martel d'abord, puis à Pépin le Bref, enfin à Charlemagne. Ils se mirent sous la protection des princes francs. Ne jugeons pas cette situation d'après nos idées d'aujourd'hui et ne pensons pas qu'il s'agisse ici d'une simple alliance ou d'une entente morale entre les chefs d'une église et les chefs d'un état. Les papes firent ce que faisaient à la même époque presque tous les évêques de la Gaule; ils se mirent sous le patronage ou, comme on disait, dans la *mainbour* de Charles Martel et de ses successeurs. Ils conclurent avec eux le pacte qui s'appelait *commendatio; nos in vestris manibus commendavimus*, écrit Étienne II à Pépin. Ce n'étaient pas là des mots vagues dans la langue du VIII[e] siècle; ces expressions

désignaient formellement l'acte de clientèle par lequel on obtenait la protection d'un homme en se soumettant à son autorité. Les papes et la ville de Rome se reconnaissaient donc sujets du roi des Francs; nous voyons Paul I[er] en 757, Léon III en 796, écrire à Pépin et à Charlemagne pour leur faire hommage et renouveler leurs sermens de foi et de sujétion (1).

C'était sans nul doute une singulière situation que celle de ces papes qui, presque indépendans en fait, dépendaient encore officiellement de l'empire de Byzance, et subissaient en même temps l'autorité, fort douce d'ailleurs, des rois francs. Le titre par lequel on désignait le pouvoir de Pépin et de Charlemagne sur la ville de Rome était celui de *patrice*. Ce n'était pas un titre nouveau; le nom de patrice était depuis trois siècles celui d'une dignité de l'empire. Les chroniqueurs grecs ou latins de cette époque mentionnent fréquemment des patrices : ce sont les plus hauts fonctionnaires de l'administration byzantine. Un patrice était le représentant de l'empereur dans une province et gouvernait les hommes en son nom. Pépin et Charlemagne furent appelés patrices des Romains, ce qui signifiait, à prendre le mot dans son sens littéral, qu'ils étaient les lieutenans du souverain qui régnait à Constantinople. Il y avait seulement cette singularité, qu'au lieu d'avoir reçu ce titre de l'empereur, ils l'avaient reçu du pape au nom du peuple romain. Quoi qu'il en soit, ce titre leur permettait d'exercer dans Rome les mêmes pouvoirs que les ducs impériaux y avaient exercés précédemment; ils y étaient en quelque sorte des vice-empereurs (2). Si bizarre que nous paraisse cette situation, elle ne semble pas avoir étonné les contemporains, dont la vie publique était pleine de pareilles contradictions.

Elle se prolongea un demi-siècle. En l'année 800, le pape Léon III changea le titre de patrice en celui d'empereur. Devons-nous attribuer à ce pontife des vues vastes et profondes? Voulait-il réagir contre l'esprit germanique? Visait-il à fonder un grand état chrétien? Tout cela est possible, mais les textes montrent seulement qu'il songeait à rompre avec Constantinople. Avoir le roi franc pour patrice, c'était reconnaître encore la suzeraineté nomi-

(1) La lettre du pape Paul I[er] est dans la *Patrologie latine*, t. XCVIII, p. 138; pour Léon III, voyez Eginhard, *Annales*, à l'année 796. Comparer les lettres du pape Étienne II, n[os] 3 et 4; Paul Diacre, *Hist. Longobard.*, c. 53 et 54. — Le terme germanique qui correspond au mot *commendatio* était *mundeburd;* aussi le trouvons-nous employé par les rois francs pour désigner leur pouvoir sur l'église romaine.

(2) Ce sens du mot *patrice* se reconnaît par exemple dans ce passage d'un chroniqueur romain qui écrit qu'en 774 Charlemagne fut reçu dans Rome « avec le cérémonial qui était accoutumé pour la réception des exarques et des patrices, » ce qui ne se peut entendre assurément que des patrices grecs qui résidaient en Italie. (Anastase le Bibl., dans *Muratori*, t. III, p. 185.)

nale des princes d'Orient; le nommer empereur, c'était rejeter hautement cette suzeraineté. — Observons les divers récits que les contemporains nous ont tracés de cet événement; nous y trouverons toujours la preuve que l'acte de Léon III était dirigé contre Constantinople. Il y a même un détail qui se trouve dans tous ces récits, et qui est remarquable. Pour justifier le couronnement de Charlemagne, on crut devoir alléguer que le trône impérial, n'étant alors occupé que par une femme, l'impératrice Irène, pouvait être considéré comme vacant. Presque tous les annalistes expriment cette pensée. Voici ce que dit celui de Lorsch : « Comme dans le pays des Grecs il n'y avait plus d'empereur, mais seulement une impératrice, il parut convenable au pape et aux évêques de nommer empereur le roi Charles. » Nous lisons de même dans la chronique de Moissac : « Comme le roi Charles était à Rome, des députés vinrent dire que chez les Grecs le titre d'empereur n'était plus porté par personne; en conséquence le pape et les évêques résolurent de nommer empereur le roi Charles. » Un autre chroniqueur s'exprime ainsi : « La puissance impériale, depuis Constantin, avait été transportée chez les Grecs; mais, comme il arriva qu'à défaut d'homme c'était une femme qui tenait le gouvernement, les évêques décidèrent que l'empire serait donné au chef des Francs. »

Il semblerait donc, et telle est au moins la pensée des annalistes, que Léon III n'aurait pas osé couronner Charlemagne, s'il y avait eu à ce moment un empereur à Constantinople. Cet événement apparaît aux esprits modernes comme une résurrection du vieil empire; ce n'est pas ainsi qu'il s'est présenté aux yeux des contemporains. Qu'on lise tous les récits qui en ont été faits, on n'y trouvera jamais que l'empire autrefois supprimé ait été rétabli; ni cette expression ni aucune qui lui ressemble ne se rencontre chez les chroniqueurs; le pape, l'empereur, dans leurs lettres, ne se vantent jamais d'avoir restauré l'empire; Alcuin ni Eginhard ne disent rien de semblable. L'empire n'avait pas cessé d'être, les Romains le savaient mieux que personne; il était seulement ramené d'Orient en Occident. Aussi l'acte hardi de Léon III est-il toujours représenté comme une victoire sur Constantinople. « Les Romains, dit Sigebert de Gembloux, s'étaient depuis longtemps détachés de cœur de l'empereur constantinopolitain; ils prirent pour prétexte que c'était une femme qui régnait sur eux, et ils se décidèrent à nommer empereur le roi Charles. » Orderic Vital exprime plus tard le même sentiment : « Les Romains rejetèrent de leur cou le joug de l'empereur qui était à Constantinople et élevèrent Charles à l'empire. » Enfin un écrivain grec de cette époque, racontant la scène du couronnement, termine son récit par cette seule réflexion : « Ainsi fut brisé le lien qui avait longtemps uni Rome à Constantinople. » Ce que les con-

temporains virent donc de plus clair dans cet événement, c'est que Rome et l'Europe occidentale étaient définitivement affranchies de la suprématie politique et quelquefois religieuse que Constantinople avait exercée sur elles depuis quatre siècles. L'acte de l'année 800 fut la contre-partie de l'acte de l'année 476. Il n'y eut que la cour de Constantinople qui en fut blessée, et il n'y eut qu'elle qui protesta. « En prenant le titre d'empereur, dit Eginhard, le roi Charles encourut le mauvais vouloir des empereurs romains d'Orient. »

Après l'observation de ces faits, il est à peine besoin de faire remarquer que l'empire de Charlemagne n'avait rien de germanique. La pensée d'un empire germain ne venait à l'esprit de personne. Il ne se pouvait agir que de l'empire romain, tel que les hommes en avaient gardé le souvenir, et tel que les princes de Constantinople en avaient perpétué la tradition. Le titre d'empereur ne remplaçait pas celui de roi des Francs, il remplaçait celui de patrice. Charlemagne n'était pas empereur des Francs ou des Germains, il était roi des Francs et empereur des Romains, *rex Francorum, imperator Romanorum, Augustus.* Ni lui ni le pape n'avaient songé à créer une institution nouvelle; ils continuaient seulement l'empire. Le récit d'Eginhard ne laisse aucun doute sur ce sujet : « le roi Charles étant devant l'autel, le pape lui mit la couronne sur la tête, et toute l'assistance s'écria : A Charles, Auguste, empereur des Romains, grand et pacifique, couronné de Dieu, vie et victoire.» Ces acclamations mêmes n'étaient pas quelque chose de nouveau; elles étaient usitées à Constantinople, et elles l'avaient été autrefois à Rome, quand le sénat avait inauguré le règne de chaque empereur. La seule nouveauté ici était que le sénat était remplacé par un pape et des évêques; encore ce pape et ces évêques procédèrent-ils suivant les formes d'autrefois. Eginhard ajoute un trait significatif: « après que les acclamations eurent été prononcées, le pontife se prosterna devant Charles et l'adora, suivant la coutume établie au temps des anciens empereurs, et il l'appela Auguste. » Le retour de ce vieux cérémonial païen et de cet ancien titre sacré est caractéristique.

Ce qui l'est encore, c'est qu'on ne rencontre dans les documens aucun symptôme d'opposition. Le seul sentiment dont les marques soient venues jusqu'à nous fut celui d'une joie universelle. Il ne semble pas qu'aucun homme de race germanique ait songé à protester. Personne ne se plaignit que Charles s'appelât désormais César et qu'il commençât ses actes officiels par cette formule : « l'empereur césar Charles, roi des Francs, empereur des Romains, pieux, heureux, triomphateur, toujours Auguste. » Charlemagne et ses successeurs portèrent le costume impérial romain, tel qu'il était porté à Constantinople, et dont on peut voir la description dans

le moine de Saint-Gall, dans l'historien Thégan et dans les annales de Fulde. Ces titres et ces insignes n'étaient pas de vains dehors. L'Occident n'avait jamais cessé de les respecter, même lorsqu'ils avaient été portés par des princes éloignés et impuissans; toujours ils avaient paru être l'emblème d'une autorité supérieure à celle des rois. En les possédant, Charles devenait, suivant l'expression dont s'était servi Alcuin une année auparavant, la première puissance séculière de la chrétienté.

Le gouvernement reprit dès lors toutes les allures de l'ancien empire. Le terme de *respublica* reparut avec l'idée qui s'y était attachée depuis huit siècles; il désigna l'état souverain, l'état dégagé de toute suprématie étrangère, l'état incarné dans un prince omnipotent (1). La loi de majesté fut remise en vigueur. Tout homme libre dut prêter serment de fidélité « à César. » L'obéissance fut un devoir indiscutable; tout ordre du prince devait être exécuté. « Celui qui aura dédaigné une lettre portant nos ordres, est-il dit dans un capitulaire, sera amené dans notre palais et recevra la punition que notre volonté lui infligera. » — « Que personne, lisons-nous encore, ne soit assez hardi pour se montrer contraire à la volonté du seigneur empereur. » En s'adressant au prince, on se disait « son humble esclave. » On l'appelait lui-même « maître très glorieux et très pieux, maître sérénissime, maître très clément et très magnifique. » Tout ce qui touchait à la personne du prince était sacré; on disait « le sacré palais, » et les lettres royales étaient « des ordres sacrés. »

III. — DES ASSEMBLÉES NATIONALES.

Parmi les nombreux documens qui nous sont restés de cette époque, où l'on a beaucoup écrit, nous ne rencontrons pas une seule phrase où la notion de la liberté politique soit exprimée. La pensée d'un droit national qui soit supérieur ou au moins égal au droit des rois ne se trouve nulle part. Nous lisons au contraire maintes fois qu'une seule puissance est au-dessus du roi, et que c'est celle de Dieu; — mais nous voyons en même temps que Charlemagne, comme avant lui Pépin le Bref, comme Louis le Débonnaire après lui, tenait chaque année de grandes assemblées qui sont ordinairement désignées par les noms de *plaid*, de réunion générale ou de champ de mai. Il importe de chercher quel en était le caractère, comment elles étaient composées, ce qui s'y faisait, afin de savoir jusqu'à quel point elles ressemblaient à ce qu'on entend

(1) Les expressions *ministri reipublicæ* pour désigner les fonctionnaires publics, *reipublicæ obsequium* pour désigner le service du prince, sont fréquentes dans les textes carolingiens.

de nos jours par des assemblées nationales. C'est l'observation seule des textes qui peut nous guider dans cette recherche.

On y remarque d'abord que le lieu de ces réunions n'était pas fixé d'une manière permanente; il variait chaque année, et c'était le roi qui l'indiquait à sa volonté. L'assemblée ne se réunissait que quand le roi la convoquait et parce qu'il lui plaisait de la convoquer. Il n'y a pas un seul texte qui présente cette coutume comme une obligation qui s'imposât au roi. Chaque réunion est présentée au contraire, soit dans les chroniques, soit dans les actes officiels, comme l'effet de la volonté spontanée du prince. Les hommes ne s'y rendaient que s'ils en avaient reçu personnellement l'ordre formel. Nous avons des exemples d'hommes à qui cet ordre n'était pas parvenu; ils ne s'y rendaient pas. — On peut remarquer encore que cette assemblée ne se réunissait qu'autour du prince : il était toujours présent, et c'était toujours lui qui présidait; elle n'était rien sans lui. Enfin, sur plus de deux cents passages de chroniques, de lettres, de lois, où il est parlé de ces champs de mai, il n'en est pas un seul où nous lisions que le peuple ait délibéré, qu'il ait discuté une question, qu'il ait voté une résolution. Regardons de près le langage de ces chroniqueurs; jamais ils ne disent : l'assemblée décide; c'est toujours le roi qui, au milieu de l'assemblée, résout et décrète. C'est le roi « qui règle les affaires, *necessaria quæque tractat.* » En 790, « le roi réunit à Worms l'assemblée des Francs, et il régla toutes choses suivant ce qui lui parut être utile. » En 807, « l'empereur tint son assemblée à Ingelheim, avec les évêques, les comtes et les autres fidèles; il leur recommanda d'avoir soin que la justice fût bien rendue dans son royaume, puis il leur permit de retourner chez eux. » — « L'empereur réunit l'assemblée générale du peuple; là il entendit les rapports que lui firent ses *missi* sur l'état des provinces; puis il prit toutes les mesures qui lui parurent à propos. » Il est dit d'un autre de ces plaids que « l'empereur y donna ses instructions et y fit plusieurs décrets. » Ainsi le prince nous est toujours présenté comme agissant en souverain au milieu même de cette grande assemblée générale, qui ne semble être là que pour l'écouter.

Nous ne rencontrons jamais dans toute l'histoire de Pépin et de Charlemagne un acte politique ou législatif dont le chroniqueur dise : « C'est l'assemblée du peuple qui l'a voulu. » Il ne se pourrait guère qu'une assemblée indépendante ne fût quelquefois en désaccord avec le prince; ce désaccord ne se manifeste jamais. Plus tard, Louis le Débonnaire a été déposé; mais qu'on observe de près les textes qui racontent cet événement, on verra qu'il n'a pas été déposé par une assemblee nationale; il l'a été par des vassaux et des bénéficiaires. Si l'opposition aux volontés royales a pris des

formes très diverses sous Louis le Débonnaire et Charles le Chauve, ce n'est pas dans les champs de mai ni au nom d'un droit régulier qu'elle s'est fait jour.

Sous Charlemagne lui-même, les désordres n'ont pas manqué; les abus du pouvoir, les souffrances des hommes et leurs récriminations nous sont connus par les capitulaires et par les actes des conciles; mais il est singulier que ce ne soit jamais l'assemblée qui prenne sur elle de remédier aux désordres, et qu'on ne la voie même pas dénoncer les abus. Si quelque plainte s'exhale, ce n'est jamais dans le champ de mai. Ceux qui se plaignent n'invoquent pas une assemblée; c'est au prince seul qu'ils s'adressent. En 803 par exemple, une pétition est remise à Charlemagne; nous en avons le texte; la population y reproche au gouvernement qu'il exige le service militaire des ecclésiastiques. Dans cette longue lettre, il n'a pas fait la plus légère allusion à des libertés publiques ou aux droits d'une assemblée. Aussi n'est-ce pas à une assemblée que les pétitionnaires demandent le redressement de leur grief; ils écrivent à l'empereur, et leur lettre commence ainsi : « nous tous, à genoux, nous adressons cette prière à votre majesté. » Puis l'empereur répond en son nom propre et souverainement, sans consulter aucune assemblée; il accorde d'ailleurs ce qu'on lui demande.

Qu'est-ce donc que cette réunion d'hommes que les chroniques appellent du nom pompeux d'assemblée générale du peuple, et qui pourtant ne délibère jamais, ne discute rien, ne reçoit aucune plainte et n'en exprime aucune, n'émet enfin aucune volonté? Que fait-elle donc, et pour quel objet cette grande multitude a-t-elle été convoquée? L'un des objets les plus ordinaires de ces réunions et l'un de ceux que les documens constatent avec le plus de clarté, était de porter au roi ce qu'on appelait les *dons annuels*. Ce mot désignait une sorte d'impôt, qui apparemment n'était volontaire que de nom et qui était remis directement aux mains du prince par chaque membre de l'assemblée. Hincmar atteste formellement cette règle, et les annalistes la rappellent souvent. « En 807, dit l'un d'eux, Charles convoqua l'assemblée générale; on lui remit les *dons*; puis, sans faire autre chose, chacun retourna chez soi. » — « L'empereur, dit Eginhard, tint l'assemblée et il y reçut les *dons annuels*. » Ce paiement est fréquemment indiqué dans les chroniques, depuis le règne de Pépin le Bref jusques et y compris celui de Charles le Chauve. L'annaliste de Saint-Bertin énumère les assemblées et ne dit guère sur chacune d'elles qu'une chose, c'est que le roi « y reçut, suivant la coutume, les dons annuels. »

Mais la plus grande affaire en ce temps-là et le premier devoir des sujets était la guerre; c'était donc en vue de la guerre le plus

souvent qu'on les convoquait. Aussi Hincmar fait-il la remarque que les champs de mai avaient lieu à l'époque de l'année qui est le plus propice pour entrer en campagne. De là vient encore que le rendez-vous du champ de mai était toujours indiqué du côté où la guerre devait avoir lieu, sur la Loire, s'il s'agissait d'une expédition en Aquitaine, — sur le Rhin, s'il fallait combattre en Germanie. On peut suivre dans les chroniqueurs la série des champs de mai de Pépin le Bref; ils sont tous des rendez-vous d'armée. Ceux de Charlemagne ont le même caractère à l'exception de trois, au sujet desquels les chroniqueurs signalent comme une singularité qu'ils ne furent pas suivis d'une expédition militaire. Qu'on ne suppose pas d'ailleurs que cette assemblée fût précisément réunie pour décider de la guerre ou de la paix. Il n'y a pas d'exemple que cette question lui ait été posée ni qu'elle en ait délibéré (1). Les chroniqueurs ne disent jamais : L'assemblée se réunit et résolut de faire la guerre; ils disent toujours : Le roi réunit l'assemblée en tel lieu et marcha contre tel ennemi. Nul indice de vote ni de volonté générale. Il est si vrai que le champ de mai était la plupart du temps une réunion de soldats, que tous les hommes libres qui s'y rendaient devaient être en tenue de guerre. Chacun devait porter non-seulement une armure complète, mais encore les provisions de bouche pour trois mois de campagne. Il nous a été conservé une lettre de convocation au plaid général; elle nous fera juger du véritable caractère de ces réunions. « Charles, empereur sérénissime et roi des Francs, à l'abbé Fulrad. Nous te faisons savoir que nous avons décidé que notre plaid général se tiendrait du côté de la Saxe, au lieu qu'on nomme Starasfurt. En conséquence nous t'ordonnons que tu viennes avec le nombre complet d'hommes que tu dois amener, ces hommes bien armés et bien équipés, en sorte que, de quelque côté que nos ordres t'envoient, tu puisses y marcher en tenue de guerre. Tu devras avoir dans tes chariots une provision de haches, pieux, cognées et tous autres instrumens nécessaires à la guerre, des vivres pour trois mois, des armes et des vêtemens pour six. » Un autre abbé, Loup de Ferrières, avait probablement reçu une lettre semblable qui ne nous a pas été conservée; nous avons du moins sa réponse : il s'excuse de ne pas se rendre au plaid, parce qu'il est malade, et il ajoute « qu'il envoie ses hommes pour remplir suivant l'usage tous les devoirs de l'expédition. » On voit assez clairement par de tels exemples ce que c'était en général que le grand plaid royal ou le champ de mai.

Les annales les plus brèves et les plus sèches tiennent pourtant

(1) Le seul exemple qui se rapproche de cela est du règne de Pépin, et se rapporte d'ailleurs à une assemblée d'optimates, de grands, ce qui est tout à fait différent.

une note exacte de ces convocations : elles oublieraient tous les événemens d'une année plutôt que celui-là. Il est visible que les assemblées annuelles intéressaient vivement les hommes et tenaient une grande place dans leur existence. La raison de cela s'aperçoit bien ; ce n'était rien moins qu'une expédition militaire. Le chroniqueur d'un couvent ne pouvait pas omettre un champ de mai pour lequel il avait vu partir son abbé suivi de tous les vassaux et serviteurs du couvent armés en guerre à grands frais. Ce champ de mai était dans l'histoire de chaque année ce qu'il y avait de plus important, de plus plein de péril et d'intérêt, de plus ruineux surtout. Comment le moine aurait-il oublié ce grand événement annuel où la vie des hommes et la fortune du monastère avaient été en jeu? Aussi ne manque-t-il jamais de nous dire en quelle contrée de l'empire et contre quel ennemi le plaid royal a été convoqué.

En revanche, il est bien frappant que, parmi tant de chroniqueurs qui nous parlent des champs de mai, il n'y en ait pas un seul qui les présente comme une institution de liberté ou comme une garantie du droit. On peut même observer que les deux idées de liberté et d'assemblée ne se trouvent jamais associées. Aller au champ de mai n'est pas un droit pour les hommes, c'est une obligation. On s'y rend « pour obéir à l'ordre du roi. » Y assister, c'est faire acte de soumission, de déférence, de fidélité. Aussi les étrangers et même les vaincus y doivent-ils venir aussi bien que les Francs. L'annaliste remarque par exemple qu'en 782 tous les Saxons se rendirent au plaid, à l'exception de ceux qui étaient rebelles. En 786, les Bretons, ayant été vaincus et soumis, se rendirent à l'assemblée de Worms, et l'année suivante les Saxons figurèrent à celle de Paderborn. Croire que cette grande assemblée ne fût que la réunion de la race franque serait une grande illusion ; « on y voyait, dit un chroniqueur, des Bavarois, des Lombards, des Saxons, des hommes de toutes les provinces de l'empire (1). »

Ces hommes étaient réunis, non pour exercer des droits, mais pour remplir des devoirs envers le prince. Il s'agissait pour eux de lui apporter la contribution annuelle, de se mettre à sa disposition pour la guerre qu'il avait résolue ; il s'agissait surtout de lui faire hommage, de lui donner une preuve d'obéissance, de recevoir ses ordres et de prendre connaissance de ses décisions. Ces

(1) Quant aux descendans des anciens Gallo-Romains, on ne peut pas douter, après la lecture des textes, qu'ils ne figurassent dans ces assemblées au même titre que les hommes de race germanique. Il n'y a nul indice qu'ils en fussent exclus ou plutôt exemptés ; les capitulaires ne font aucune exception pour eux. La vérité qui ressort frappante de tous les documens carolingiens, c'est qu'on ne distinguait pas les races. On appelait du nom de Francs toute la population qui habitait entre la Loire et le Rhin, comme on appelait Aquitains, Lombards, Romains, Bavarois, Germains, tous les peuples environnans.

assemblées, loin d'être une pratique de liberté, étaient un moyen de gouvernement. Elles étaient un procédé commode pour faire parvenir au pouvoir central les forces et l'argent des sujets, et pour faire descendre vers les sujets les volontés et les inspirations du pouvoir central. Elles étaient la centralisation même sous sa forme la plus rigoureuse et la plus dure, puisque tous les hommes libres de l'empire devaient chaque année se rendre en personne auprès du maître.

Il est bien vrai que le prince pouvait, dès qu'il le voulait, consulter l'assemblée. Sur un jugement difficile ou sur une loi nouvelle, il pouvait lui demander son avis. S'agissait-il d'une guerre à entreprendre, nous ne voyons jamais qu'il la consultât, mais nous devons bien penser qu'il n'eût pas été facile de conduire cette réunion de guerriers à une expédition qui lui aurait formellement déplu. Il est hors de doute qu'un peuple ainsi rassemblé n'obéit que s'il veut obéir. Lorsqu'un prince est en contact si direct avec la nation, il peut encore être un monarque très absolu, mais il faut que la nation consente à ce qu'il le soit. Quand Charlemagne se trouvait, durant plusieurs semaines, au milieu de ce peuple armé, il ne se pouvait pas qu'il n'entendît ses vœux, et qu'il n'eût un sentiment très vif de ses besoins. S'il lui faisait donner lecture de ses volontés, il lui demandait implicitement son adhésion. Une sorte de vote tacite et inconscient se produisait au fond de cette foule. Le mécontentement et la désaffection auraient eu bien des moyens de se manifester. Il fallait compter avec ces hommes. Hincmar décrit l'assemblée générale du mois de mai : il ne dit pas qu'elle délibère ni qu'elle décide sur aucun sujet; mais l'empereur, pendant plusieurs jours, « parcourt les rangs de la multitude, reçoit les *dons* de chacun, salue les principaux personnages, s'entretient avec les plus âgés, plaisante gaîment avec les plus jeunes. » On conçoit qu'une telle assemblée eût moralement une puissance incalculable; légalement elle n'en avait aucune. Elle ne possédait ni l'initiative des propositions, ni la discussion et l'examen, ni le suffrage régulier, ni la décision définitive. On ne voit jamais personne y prendre la parole, si ce n'est le roi; nulle trace de débat, rien de ce qui caractérise une assemblée délibérante ou des comices populaires ne se rencontre ici. Cette grande réunion ne représente que l'obéissance : qui n'est pas un fidèle sujet n'y vient pas. Elle pourrait faire opposition; mais, suivant les idées de ces hommes, l'opposition se marquerait plutôt par l'absence. Elle n'est pas une garantie de liberté; les hommes feraient plutôt consister la liberté à la supprimer. Aussi aperçoit-on bien dans la suite des faits que ce n'est pas cette assemblée qui affaiblit la royauté carolingienne; c'est au contraire la faiblesse de la royauté qui laissa disparaître l'assemblée.

Les champs de mai cessèrent d'être aussitôt que les rois cessèrent d'être forts.

Du sein de cette vaste assemblée « du peuple entier, » il s'en dégageait une autre, beaucoup moins nombreuse. Tandis que la foule était campée sous les tentes, au milieu de la plaine, quelques hommes étaient réunis, loin d'elle, sans nulle communication avec elle, dans des salles du palais. Ces hommes étaient les évêques, les abbés de monastères; les ducs, les comtes, les vicaires des comtes, tous ceux enfin que la langue de l'époque appelait les grands. Or au temps de Charlemagne les évêques et les abbés étaient nommés par le prince et soumis à sa *mainbour*; les ducs et les comtes étaient ses agens; il les nommait et les révoquait à son gré. Il s'en faut de beaucoup que ces hommes fussent indépendans et qu'ils pussent être hostiles. Une assemblée ainsi composée ne ressemblait pas à une assemblée nationale; elle était plutôt une réunion de fonctionnaires, une sorte de conseil d'état. Voyons-la à l'œuvre : chaque comte fait un rapport au roi sur l'état de sa province, chaque évêque sur l'état de son diocèse; les commissaires impériaux, *missi dominici*, qui reviennent de leur tournée d'inspection, rendent compte de ce qu'ils ont vu. Chacun d'eux énumère les actes qu'il a accomplis, les mesures qu'il a prises; chacun aussi signale les désordres qu'il a remarqués et indique les besoins et les vœux de la province qu'il a parcourue. On s'entretient aussi de ce qui se passe aux frontières et à l'étranger, des incursions qui menacent, des alliances sur lesquelles on peut compter. Puis le roi consulte ces hommes qui, par leur dévoûment à sa personne autant que par leur expérience des affaires, sont ses conseillers naturels. Il leur expose, dans les réunions du printemps, ses projets de guerre, dans celles de l'automne, ses projets de lois. Il exige que sur chaque point chacun d'eux lui donne son avis. Conseiller n'est pas pour eux un droit, c'est un devoir. Ils ne conseillent d'ailleurs que sur les objets que le roi leur propose. Ils délibèrent la plupart du temps en sa présence, quelquefois sans lui, toujours avec une liberté qui ne peut nuire. Enfin le résultat de leurs discussions « est mis sous les yeux du prince, qui décide suivant sa sagesse. » La solution définitive appartient donc toujours au roi; ces conseillers n'ont fait que l'éclairer de leurs lumières.

C'est Hincmar qui dit tout cela. Veut-on avoir un véritable compte-rendu, contemporain et authentique, d'une de ces réunions, en voici un qui nous a été conservé. C'est un récit qui est fait par l'archevêque de Lyon Agobard dans une lettre à un ami. « Dans ces jours où notre maître sacré l'empereur, ayant convoqué l'assemblée à Attigny, s'occupait avec zèle de tous les intérêts des peuples confiés à ses soins, il conçut un admirable projet, qui était de

faire disparaître les fautes contre la religion et de prescrire l'observation des bonnes lois aux évêques et aux comtes. Il rédigea donc, par l'inspiration de Dieu, une série de capitulaires. Ces capitulaires furent apportés à notre réunion par *nos maîtres.* » Cette dernière expression, *nostri magistri*, désigne, ainsi que toute la suite du récit le montre clairement, les ministres de l'empereur, auxquels on donnait fréquemment le titre de maître; les principaux ministres étaient à cette époque l'abbé Adalhard, le chancelier Hélisachar et le comte du palais Mantfred. On voit déjà l'assemblée des grands réunie et les ministres apportant au nom du prince un projet de loi; l'un deux, Adalhard, prononça une harangue, dont le fond était « qu'il n'avait jamais vu une plus belle pensée ni un projet plus glorieux pour le bien de l'état depuis le temps du roi Pépin le Bref, — Adalhard était vieux, — jusqu'à ce jour. » Il semblerait qu'après ce discours du gouvernement une discussion aurait dû s'établir dans l'assemblée; le projet présenté touchait sans nul doute à une foule de questions où les intérêts de l'église et ceux des laïques se trouvaient engagés, et nous sommes ici devant une réunion d'évêques, de comtes et de grands bénéficiaires. Pourtant Agobard ne mentionne aucune discussion, aucun débat contradictoire; il ne signale non plus aucun vote. Le ministre a parlé, l'assemblée reste muette; il suffit que le projet impérial ait été notifié, l'adhésion est acquise, et rien de plus n'est nécessaire. « Seulement, continue Agobard, pour faire honneur à notre adhésion, les ministres ajoutèrent en s'adressant à l'assemblée : « Tout ce que votre sagacité pourra trouver d'utile, dites-le avec confiance et ne doutez pas que notre maître empereur n'exécute tout ce que vous aurez suggéré pour obéir à Dieu. » Telle fut la substance d'un second discours du gouvernement dont Agobard ne donne qu'un résumé, mais qu'il qualifie de « très agréable. » Même après cette invitation, personne ne se montra pressé de prendre la parole. Enfin Agobard se décida, « quoique le plus humble, dit-il, et le dernier de tous » (il était pourtant archevêque de Lyon), à se lever de sa place et à parler; mais voyez avec quelle modestie et quelle crainte. « Je commençai discrètement, — non pas à faire une harangue, — encore moins un discours d'opposition, mais seulement à soumettre quelques observations, comme il convient de faire quand on s'adresse à si grands personnages, à des ministres. » Il donne ensuite l'analyse de son discours; il commençait par remercier Dieu d'avoir inspiré au maître empereur un si beau projet; il osait toutefois faire quelques réserves, disant que le bien absolu n'est pas de ce monde et donnant à entendre que peut-être il y avait quelque excès dans les désirs du prince. Puis il signalait une omission : l'empereur avait oublié, parmi tant de beaux arti-

cles, celui qui devait assurer à l'église la restitution de toutes ses terres. Ces derniers mots, lancés à la fin de ce petit discours, touchaient un sujet scabreux, car il s'agissait là des terres ecclésiastiques que l'empereur lui-même détenait et qu'il distribuait en bénéfice à des laïques pour payer les services rendus. Il y avait une grande hardiesse de la part du prélat à rappeler cette vieille et interminable querelle entre l'épiscopat et tous les Carolingiens sans exception, cette querelle qui, onze ans plus tard, devait être pour beaucoup dans la déposition de Louis le Débonnaire. Aussi l'évêque n'effleure-t-il ce sujet qu'avec les plus grandes précautions : « je supplie votre habileté (c'est le terme dont on se servait pour parler aux ministres) de suggérer à sa magnanimité (c'est le terme qui désignait l'empereur) combien l'église souffre au sujet de ses biens. » On ne pouvait s'exprimer avec plus de ménagement. Je ne sais pourtant si ce langage ne parut pas bien téméraire; ce qui est certain, c'est qu'aucun des prélats qui étaient présens n'appuya la proposition de l'archevêque. Nulle délibération n'eut lieu. Les ministres « firent une réponse convenable et polie, » et ce fut tout, l'assemblée ayant été immédiatement dissoute. Agobard termine en disant qu'il ne sait même pas si les ministres firent un rapport à l'empereur sur cette affaire. — Voilà le compte-rendu d'une de ces fameuses assemblées des grands : les premiers personnages de l'empire, prélats et laïques, mandés par le prince, se sont réunis; les ministres leur ont lu au nom de l'empereur un projet de capitulaires; ils y ont donné leur adhésion, sans nulle discussion, sans aucune espèce de vote, en silence; on les a invités à présenter leurs observations; l'un d'eux, timidement, en a fait une; mais il n'en a été tenu aucun compte, et c'est tout au plus si les ministres ont jugé à propos d'en parler au prince.

Une autre année, le même archevêque de Lyon était venu au plaid, l'esprit préoccupé d'une autre affaire : il souhaitait d'obtenir une loi contre les Juifs. Tant que dura l'assemblée, il ne lui fut pas permis de présenter sa proposition; c'est seulement après que la clôture eut été prononcée que les ministres lui donnèrent quelque petite satisfaction à cet égard. Voici comment il raconte les faits dans une lettre qu'il écrivit quelques semaines plus tard à ces mêmes ministres : « Lorsque la permission de retourner chez nous nous avait déjà été accordée (c'est la formule de clôture, formule que nous connaissons exactement par plusieurs capitulaires), votre bonté très gracieuse, suspendant un peu le départ de l'assemblée, daigna m'entendre. Ce ne fut pas un discours que je fis; ce ne furent que quelques paroles discrètes et comme le léger murmure d'une prière. Quand j'eus fini, vous levâtes la séance; vous sortîtes, et je vous suivis. Vous vous rendîtes dans le cabinet de l'empereur,

moi, je restai à la porte, *ego steti ante ostium*. Un peu de temps après, vous me fîtes signe d'entrer; mais je n'entendis rien de la bouche du prince, si ce n'est la permission de me retirer. Quant à ce que vous avez dit à l'empereur, je ne l'ai pas entendu; je ne sais pas davantage ce qu'il vous a répondu. Ces renseignemens, je n'ai pas osé vous les demander; j'ai craint, en m'approchant encore de vous, de manquer au respect, *ad vos non accessi, præpediente pudore.* » Ainsi le respect a empêché l'archevêque de Lyon d'importuner plus longtemps les ministres, et il est retourné dans son diocèse « le cœur bien triste, » sans avoir rien obtenu, pas même un examen de sa proposition.

Telle était la pratique de ces grands plaids royaux; on voit assez combien ils étaient subordonnés à l'empereur, et par le peu qu'était un archevêque vis-à-vis des ministres on peut juger du peu qu'étaient ces assemblées vis-à-vis du prince. — Il est clair que des réunions de cette nature pouvaient devenir hostiles à la royauté le jour où les évêques et les comtes seraient devenus indépendans d'elle; mais aussi longtemps que ces mêmes hommes seraient dans sa main par leurs fonctions et leurs bénéfices, aussi longtemps qu'ils seraient ses premiers serviteurs et ses fonctionnaires, elles ne pouvaient être qu'un moyen de gouvernement. Ainsi que le montre bien Hincmar, ces réunions travaillaient avec le prince, elles ne pouvaient pas penser à le combattre.

IV. — L'ADMINISTRATION.

L'empire de Charlemagne était divisé administrativement en duchés, les duchés en comtés, les comtés en centaines. Dans chacune de ces circonscriptions on trouvait un représentant du prince. Les ducs et les comtes étaient des administrateurs. Le roi les nommait, les déplaçait, les révoquait. Il recevait des rapports sur leur gestion, les punissait ou les récompensait. Il leur envoyait ses instructions, qu'ils devaient suivre scrupuleusement. Ces hommes n'avaient par eux-mêmes aucune puissance; ils étaient seulement les intermédiaires par lesquels la puissance royale s'exerçait.

Chaque comte avait sous ses ordres un ou plusieurs vicaires ou vicomtes et plusieurs centeniers. Aucun de ces chefs locaux n'était élu par les populations; ils étaient choisis, soit par le comte, soit par les *missi* dans leur tournée d'inspection. Un centenier était un fonctionnaire de rang inférieur. Si le roi ne prenait pas la peine de le nommer directement, du moins il se faisait rendre compte de sa conduite et le révoquait à sa volonté. Tout ce qui administrait, tout ce qui avait quelque autorité dépendait du prince.

On voudrait savoir s'il existait à côté des comtes et des centeniers

quelques assemblées provinciales ou cantonales. Les chroniques n'en mentionnent jamais, et elles ne racontent aucun de ces faits qui en feraient supposer l'existence. Les textes législatifs signalent fréquemment le *mall*, qu'ils appellent aussi un *plaid* du comte, mais ce qu'ils en disent ne donne pas l'idée d'une assemblée qui serait indépendante du comte et qui aurait pour mission de contrôler ou de surveiller sa conduite. Le *mall* n'a aucun pouvoir bien défini; on ne le voit jamais agir par lui-même ni prendre une décision. Il n'administre même pas les intérêts locaux; on n'aperçoit jamais nul indice d'opposition ni même de liberté (1). Les documens montrent même que les populations étaient loin d'être attachées à cette institution et qu'elles la regardaient comme une charge. On y voit que le comte ne réunissait guère le *mall* que pour avoir un motif de frapper d'amende les absens, et que les hommes aimaient encore mieux payer quelque argent que de s'y rendre. Charlemagne les dispensa d'y assister. Ainsi le prince et le peuple furent d'accord pour faire disparaître un usage dont les esprits ne comprenaient plus l'importance.

Au-dessus des comtes et des ducs, il y avait des fonctionnaires que l'on appelait les envoyés du maître, *missi dominici*. Ils étaient choisis avec soin par le prince et n'avaient qu'une mission de courte durée. Chacun d'eux, dans la région qu'il avait à parcourir, devait surveiller la conduite des comtes et des autres agens royaux, examiner leur gestion, recevoir les plaintes et les appels portés contre eux. Ils partaient chaque année du palais de l'empereur avec des instructions rédigées par lui; ils y revenaient avec un rapport qu'ils mettaient sous ses yeux. Leur principal devoir était de s'assurer que ses volontés étaient exécutées pleinement. Comme ils le représentaient, ils étaient armés de tous les pouvoirs. Finances, justice, service militaire, discipline ecclésiastique, ils avaient la main sur tout. Eux aussi, ils convoquaient des plaids; mais ces plaids ne se composaient pas de la population libre et ne ressemblaient pas à des assemblées provinciales, ils étaient formés des fonctionnaires de la province, des comtes, des vicaires, des centeniers, des vassaux. Le commissaire impérial réunissait autour de lui tous ces personnages pour les interroger, pour leur faire rendre leurs comptes, et aussi pour leur faire connaître les instructions du prince. Il devait enfin mettre à profit ces réunions pour s'informer de l'état du pays, des désordres qui étaient à réprimer, des améliorations qu'on pouvait introduire.

(1) Il y a dans le recueil des capitulaires (Baluze, t. II, p. 114) une lettre des évêques qui décrit le pouvoir des comtes et montre jusqu'où allait leur autorité. Il ressort de cette lettre avec une pleine évidence qu'il n'y avait auprès du comte aucune assemblée qui pût poser des bornes à son pouvoir.

En même temps que les comtes, les ducs, les *missi*, rendaient la royauté partout présente, Charlemagne avait autour de lui une administration centrale. Ce n'était pas lui qui l'avait créée; il la tenait de Pépin, qui lui-même en avait reçu les élémens des rois antérieurs. Cette administration était constituée sur le modèle de l'ancien *palatium* des empereurs romains, et continuait à s'appeler le palais sacré. C'était un ensemble de ce que nous appellerions aujourd'hui des bureaux et des ministères; nous en connaissons l'organisme par la description qu'un personnage éminent de la cour de Charlemagne nous en a laissée.

Les deux ministres principaux étaient l'*apocrisiaire* et le *comte du palais*. L'apocrisiaire, dont le nom et la dignité remontaient à l'empereur Constantin le Grand et s'étaient continués dans toute l'époque mérovingienne, était chargé des affaires ecclésiastiques. Tout ce qui concernait la conduite ou les intérêts du clergé était dans ses attributions. Le comte du palais était le chef de l'administration civile; ses pouvoirs étaient très étendus et fort divers. Il tenait les sceaux, signait les diplômes de nomination, recevait les rapports des fonctionnaires. C'était lui aussi qui représentait le roi comme juge suprême. Au-dessous de ces deux grands dignitaires, on trouvait des chanceliers, des secrétaires, des notaires, des rédaceurs et des gardiens des diplômes royaux. A côté d'eux étaient un sénéchal, un bouteiller, un comte de l'écurie, un maréchal des logis, un camérier. Leurs fonctions se rattachaient surtout à la personne du prince; mais elles touchaient aussi par quelques points aux affaires de l'état, car la distinction n'était pas aussi marquée entre la personne du prince et l'état qu'elle l'est dans les sociétés modernes.

Ces personnages étaient qualifiés du titre de *ministre*, terme qui signifiait serviteur du prince, et auquel s'attachait par cela même l'idée d'une grande autorité sur les sujets (1). Chacun d'eux avait sous ses ordres une série d'agens. Le personnel de ce qu'on appelait le palais était fort nombreux. Il n'existait pas, à proprement parler, de capitale; le vrai centre de cette administration n'était pas une ville, c'était la personne même du souverain.

On a dit quelquefois que l'empire de Charlemagne était gouverné par les hommes de race franque qui régnaient durement sur les Gallo-Romains d'une part, sur les Germains de l'autre. Cette hypothèse toute moderne ne s'appuie sur aucune preuve, et Hincmar écrit formellement le contraire. « Comme ce royaume, dit-il, se

(1) L'application du mot *ministri* était d'ailleurs plus étendue que celle de notre mot ministre; il désignait même les comtes, même les centeniers, en un mot tous les fonctionnaires royaux.

compose de plusieurs régions, l'empereur avait soin que les différens ministres fussent choisis également dans toutes; il voulait que chacun de ses sujets, à quelque contrée qu'il appartînt, eût un accès plus libre au palais, sachant qu'il trouverait dans les hauts emplois des hommes de sa race et de son pays. » L'empire de Charlemagne n'était pas la domination d'une race sur les autres; il était la domination d'un monarque sur toutes les races indistinctement. Si l'on fait attention à cette hiérarchie d'administrateurs qui s'étendait comme un réseau sur tout l'empire, à ces commissaires royaux qui le parcouraient chaque année, à ces ministres vers lesquels toutes les affaires convergeaient, à ces instructions qui partaient incessamment du prince, à ces rapports qui revenaient incessamment vers lui, on reconnaîtra qu'un tel régime était la centralisation la plus complète.

La justice était un des attributs de cette royauté omnipotente. Les capitulaires sont pleins d'articles qui montrent les fonctionnaires royaux, c'est-à-dire les *missi*, les comtes, les centeniers, chargés du soin de punir les crimes ou de vider les procès. Partout les juges sont des hommes qui dépendent du prince, qui reçoivent ses instructions, qu'il nomme et destitue. Charlemagne ne cesse de prescrire à ses agens dans les provinces de faire bonne justice : « nous voulons, dit-il, qu'aucune faute ne soit laissée impunie par *nos juges.* » — « Qu'aucun juge, écrit-il ailleurs, ne permette à un malfaiteur de se racheter, sous peine d'être révoqué de sa charge. » Il leur recommande particulièrement les pauvres et les faibles, ce qui serait sans doute inutile, si la justice était rendue par la population. Il veut que ses comtes sachent les lois, ce qui implique assurément qu'ils ne sont pas seulement des chefs militaires et des administrateurs; il leur enjoint de ne choisir pour vicomtes et centeniers que des hommes qui les sachent aussi. Il se fait rendre compte de la manière dont ils jugent. Louis le Débonnaire écrit : « Que nos *missi* et nos comtes jugent bien, afin que les plaintes des pauvres ne s'élèvent pas contre eux. » Il ajoute : « Que le peuple sache qu'il ne doit porter ses procès devant nous que si nos *missi* ou nos comtes ont refusé de faire justice. » De telles instructions ne sont-elles pas incompatibles avec l'existence de jurys populaires?

Le tribunal au milieu duquel le comte rendait ses jugemens s'appelait le *mall* ou le plaid du comte. Ce serait se tromper beaucoup que de se représenter ce *mall* comme une grande assemblée des hommes libres du canton; il se tenait non pas en plein air, mais dans une salle, et nous avons plusieurs capitulaires qui prescrivent au comte de veiller à ce que cette salle soit toujours en bon état. Le

comte tenait son plaid, c'est-à-dire ses séances, où et quand il voulait. Il n'y était pas un simple président, il y était un maître. « Nous voulons, est-il dit dans un capitulaire, que le comte ait toute-puissance dans son plaid, sans que nul le contredise; s'il fait quelque chose qui soit contre la justice, c'est à nous que la plainte doit être adressée. »

Il est vrai que le comte devait être entouré de quelques hommes et qu'il ne pouvait guère juger seul. Dans les documens carolingiens, on voit deux sortes d'hommes qui prennent part au plaid; les uns sont les serviteurs du comte, *vassi comitis*; les autres sont les scabins, *scabini*. Il n'y a aucun indice que ces scabins ou échevins du temps de Charlemagne fussent élus par les populations. Les textes législatifs montrent au contraire qu'ils étaient choisis par les *missi dominici*; ils étaient subordonnés au comte, qui avait sur eux un droit de surveillance, pouvait les révoquer et répondait de leur conduite. Il ne semble pas qu'ils fussent désignés pour un temps limité; ils étaient revêtus d'un caractère officiel et permanent; leur charge s'appelait une fonction, *ministerium*, et l'on voit par plusieurs diplomes qu'ils étaient classés parmi les fonctionnaires publics. Ces hommes avaient une grande part au travail de la justice : comme il était rare que le comte fût un légiste, c'était à eux qu'il appartenait d'interroger les parties, de faire la recherche des faits, de dire la loi qu'il fallait appliquer; ils dictaient la plupart du temps au comte la sentence que celui-ci n'avait qu'à prononcer. Ils étaient en un mot des juges de rang inférieur qui aidaient le comte. Les arrêts de ce tribunal pouvaient être révisés par le *missus dominicus* pendant sa tournée d'inspection. De la sentence du *missus*, l'appel était porté au prince, qui se trouvait ainsi le juge suprême de tout l'empire.

Le plaid du roi se tenait dans le palais. Plusieurs arrêts de Charlemagne nous ont été conservés; l'énoncé commençait ordinairement par cette formule : « Charles, empereur, auguste... Tandis que dans notre palais nous siégions pour entendre les causes de tous et les terminer par un juste jugement, telles personnes se sont présentées devant nous,... et nous, au milieu de nos fidèles, et ayant pris leur conseil, nous avons décidé. » Ces fidèles que l'empereur consultait ne ressemblaient en rien à un grand jury national : les uns étaient des évêques et des abbés que le prince avait choisis, les autres étaient des courtisans portant le titre de *domestici*; d'autres enfin étaient des ducs et des comtes, c'est-à-dire des agens du pouvoir impérial. La description que fait Hincmar de ces réunions prouve bien que nul n'y pouvait entrer qui ne fût à la convenance du prince. Ce plaid était ordinairement présidé par le

comte du palais, l'empereur en prenait la présidence dans les causes importantes. La procédure était la même que dans les tribunaux des comtes; le prince ne prononçait son arrêt qu'après avoir pris l'avis de chacun des membres du conseil; il y a d'ailleurs des exemples qui prouvent qu'il n'était pas tenu de suivre l'opinion de la majorité; Eginhard assure même qu'il pouvait juger sans son conseil. Les capitulaires proclament en effet plus d'une fois que le roi a le droit de prononcer suivant sa seule conscience et ses lumières, et qu'il peut punir suivant sa volonté.

Il n'existait donc à aucun degré de l'administration judiciaire ni un véritable jury, ni une magistrature indépendante. Toute justice émanait du prince et était rendue ou par lui-même ou par ses délégués. Elle faisait partie de l'autorité publique et se confondait avec l'administration. Juger était encore une fonction éminemment royale (1). La pénalité était la même qu'aux époques précédentes. La mort, la mutilation des membres, l'emprisonnement, étaient des peines ordinaires. On voit des hommes du plus haut rang qui sont condamnés à périr par le glaive ou par le gibet. Il était enjoint aux comtes, aux vicomtes et à tous juges royaux d'avoir une prison et une fourche patibulaire. Les tribunaux des comtes prononçaient fréquemment la peine de mort; toutefois il n'était pas rare qu'on permît au condamné de racheter sa vie par le sacrifice d'une forte somme d'argent.

V. — RAPPORTS DE L'ÉTAT AVEC L'ÉGLISE.

On s'est demandé si cette royauté carolingienne, d'allure si fière et si hautaine à l'égard des populations, n'avait pas par une sorte de compensation obéi à l'église. De ce que Charlemagne et Louis le Pieux manifestaient un grand respect pour la croyance chrétienne et pour l'épiscopat, on a parfois conclu que leur politique avait été inspirée et conduite par le clergé; on a même appelé leur gouvernement le règne des prêtres. Ces généralités sont toujours pleines de péril; il faut observer le détail des faits.

Au temps de Charlemagne et de Louis le Pieux, comme au temps des empereurs romains, les conciles ecclésiastiques ne pouvaient se réunir qu'avec l'autorisation spéciale du prince ou sur son ordre. Le prince avait le droit de siéger au milieu d'eux. Il n'était pas rare qu'il les présidât et qu'il dirigeât leurs discussions, même quand ils traitaient de questions de doctrine. Pépin le Bref, en 767, tint un synode d'évêques au sujet de la Trinité et des images des saints.

(1) Nous n'avons pas à parler ici de la juridiction ecclésiastique; elle était déjà très fortement constituée au temps de Charlemagne.

Charlemagne en présida un en 794 pour la condamnation de l'hérésie de Félix d'Urgel, et un autre en 809 où l'on traita de la procession du Saint-Esprit. Ce droit des rois à la présidence et à la direction des conciles était encore reconnu au temps de Charles le Chauve, ainsi qu'on peut le voir dans le préambule des actes du concile de Soissons en 853.

Les décisions des évêques étaient toujours soumises au pouvoir temporel; elles ne recevaient de valeur légale et ne devenaient exécutoires que lorsqu'elles avaient été acceptées et promulguées par le prince. Non-seulement il avait le droit de les rejeter, il pouvait même les modifier. Ce principe était reconnu formellement par les évêques eux-mêmes. On lit ordinairement à la suite des actes de chaque concile une formule telle que celle-ci : « voilà les articles que nous avons rédigés, nous évêques et abbés; nous décidons qu'ils seront présentés au seigneur empereur, afin que sa sagesse y ajoute ce qui y manque, y corrige ce qui est contre la raison, et que ce qu'elle y reconnaîtra bon, elle le promulgue et le rende exécutoire (1). » Ainsi les conciles n'avaient qu'un droit de proposition; même en matière de discipline et de foi, l'autorité législative appartenait uniquement à l'empereur.

Le pouvoir civil avait un droit de surveillance sur l'église. Les commissaires royaux visitaient les évêchés, pénétraient dans les monastères, faisaient un rapport au prince sur la conduite des évêques, des prêtres, des moines et des religieuses. Il est vrai que l'église avait sa juridiction particulière : les Carolingiens confirmèrent maintes fois le privilége que ses membres avaient de n'être pas justiciables des tribunaux des comtes; mais les appels des sentences des évêques étaient portés au roi, qui était ainsi le juge suprême des ecclésiastiques comme des laïques.

Les évêques étaient indépendans des comtes et des ducs; mais ils étaient subordonnés aux commissaires royaux. Ceux-ci les mandaient devant eux, leur faisaient rendre leurs comptes, les obligeaient à assister à leurs plaids, enfin faisaient savoir au prince si chacun d'eux exécutait fidèlement dans son diocèse les volontés royales. Les membres du clergé ne pouvaient sortir du royaume, même pour aller à Rome, qu'avec une permission spéciale du souverain. Ils n'étaient pas affranchis des charges publiques; s'ils étaient exempts d'une grande partie des impôts par des concessions d'immunités que Charlemagne prodigua, ils ne l'étaient pas du service militaire. Ils devaient faire la guerre, sinon en personne,

(1) Conciles d'Arles, ann. 813, — de Tours, de Mayence, même année, dans Labbe, t. VII, p. 1239, 1241, 1261.

du moins par tous les hommes qui dépendaient d'eux ; ils armaient leurs sujets, faisaient tous les frais de leur équipement et de leur entretien, et les envoyaient ou les conduisaient eux-mêmes aux rendez-vous d'armée.

Pépin le Bref, Charlemagne et Louis le Pieux aimaient à se donner le titre de défenseurs des églises. Nous ne devons pas nous tromper sur cette expression : elle avait alors une signification fort différente de celle qu'elle aurait de nos jours. Avoir les églises dans sa défense ou dans sa *mainbour*, c'était, suivant le langage et les idées du temps, exercer sur elles à la fois la protection et l'autorité. La défense ou *mainbour* était un véritable contrat qui entraînait inévitablement la dépendance du protégé. Un évêque ou un abbé en mainbour ressemblait fort à un laïque en vasselage. Il était soumis aux obligations de toute sorte que la langue du temps réunissait sous le seul mot de fidélité. Aussi devait-il prêter serment au prince. Il lui disait, en mettant les mains dans ses mains : « Je vous serai fidèle et obéissant comme *l'homme* doit l'être envers *son seigneur* et l'évêque envers son roi. »

Pour la nomination des évêques et des chefs de monastères, les règles anciennes n'avaient jamais été formellement abrogées; il était encore admis en principe que l'évêque fût élu par le clergé avec l'accord de la population, l'abbé par les moines; mais il fallait au préalable que le roi donnât la permission de procéder à l'élection. Il fallait ensuite que le choix des prêtres ou des moines lui fût soumis, et il pouvait l'annuler. Il était donc impossible qu'un homme fût évêque ou abbé sans l'aveu du roi. Le plus souvent, ce simulacre même d'élection libre disparaissait, et le roi nommait directement et sans nul détour l'évêque ou l'abbé. On peut voir dans les récits du moine de Saint-Gall de quelles sollicitations il était assiégé dès qu'un évêché devenait vacant. Charlemagne avait coutume de dire, au rapport du même chroniqueur : « Avec cette église ou cette abbaye, je puis me faire un fidèle. » Il distribuait en effet les églises et les monastères, à peu près comme il distribuait les comtés et les domaines du fisc. Les hommes qui aspiraient aux dignités ecclésiastiques n'avaient pas de plus sûr moyen pour y arriver que de servir la personne du prince. Ils entraient donc, dès leur jeunesse, dans le palais; ils faisaient partie de ce qu'on appelait la milice palatine. Après avoir été durant plusieurs années les clercs du roi, ils obtenaient un évêché ou une riche abbaye. Il n'était pas rare que des laïques même reçussent du prince la direction d'un monastère et la jouissance des terres qui en dépendaient.

Il nous est parvenu un grand nombre de lettres d'évêques ou d'abbés qui vivaient sous Charlemagne et sous ses deux succes-

seurs, lettres qui sont écrites non au souverain lui-même, mais à ses ministres. On est surpris du ton modeste et obséquieux que ces chefs du clergé emploient vis-à-vis des hommes au pouvoir. Un prélat se fait humble vis-à-vis d'un comte du palais, un archevêque s'incline devant un simple prêtre que le prince honore de sa faveur. L'un des principaux personnages de l'administration centrale était celui qu'on appelait l'*apocrisiaire* ou le chapelain du roi; il était ordinairement dans la hiérarchie ecclésiastique un des derniers, mais sa dignité de ministre du prince l'élevait fort au-dessus de tout son ordre et le mettait hors de pair. Tous les prélats de l'empire lui adressaient leurs sollicitations et leurs suppliques : ils avaient à lui écrire pour les moindres affaires de leur diocèse ; s'agissait-il d'impôt ou de service militaire, de discipline ecclésiastique ou de procès, il fallait avoir recours à lui. Sa faveur pouvait tout, sa volonté décidait tout, il semble que tous les intérêts des prélats fussent dans ses mains. On est frappé de voir dans le recueil des capitulaires combien les évêques étaient assujettis. Sans cesse le prince les mande auprès de lui, sans cesse il leur envoie ses instructions. Sous des formes de respect, il leur commande. Il leur parle comme à des sujets, plus que cela, comme à des fonctionnaires. Il les charge d'exécuter ses ordres, il les emploie à faire pénétrer et prévaloir partout sa volonté. Pour l'obéissance, ils sont placés sur le même pied que les comtes; comme eux, ils sont des instrumens de la pensée du prince. Il se sert d'eux pour gouverner; il administre par eux; il choisit parmi eux une partie de ses *missi dominici*, il fait d'eux ses premiers serviteurs et ses agens.

Tous ces faits ne donnent pas l'idée d'une royauté soumise à l'église. Charlemagne gouverne aussi bien la société ecclésiastique que la société laïque. Nous n'avons pas à parler ici de ses rapports avec le siége de Rome. Quant à l'épiscopat de la Gaule, il ne paraît pas avoir eu même la pensée de faire la loi au pouvoir civil. Il eût été peut-être assez fort pour s'affranchir de l'action de l'état, si cette action avait été contraire à ses intérêts; mais, comme l'obéissance ne lui coûtait pas, il obéissait. Il vivait avec le pouvoir dans un parfait accord et était satisfait de le servir. Tel était d'ailleurs l'état moral de ces générations, que les esprits ne distinguaient pas nettement ce qui était de l'église et ce qui était de l'état. Nul ne sentait encore qu'il y eût là deux autorités différentes qui dussent s'exercer sur un domaine séparé et qui pussent être en conflit.

Charlemagne ne songeait même pas à empêcher l'église d'empiéter sur le terrain de l'état; c'est au contraire lui qui intervenait à tout moment dans la vie intime de l'église, s'occupant, en souverain, de sa discipline, de sa moralité, de son instruction, de

son dogme même. De graves désordres s'étaient introduits dans l'église au siècle précédent, et la même anarchie qui avait désorganisé la société civile avait jeté un trouble profond dans le clergé. Les rois carolingiens s'arrogèrent le droit, que personne ne leur contesta, d'y rétablir l'ordre. Le recueil de leurs capitulaires s'applique autant au clergé qu'aux laïques et ne touche pas moins au droit canonique qu'au droit civil. Ils voulurent obliger tous les ecclésiastiques à une vie régulière et sévère. Non-seulement ils défendirent aux évêques de combattre, de verser le sang, de chasser; ils surveillèrent même leur doctrine; ils leur rappelèrent fréquemment qu'ils devaient se conformer à la croyance catholique, ils leur enjoignirent d'observer les canons, de visiter leurs diocèses, de prêcher et d'instruire; de même ils prescrivirent aux laïques la dévotion, le jeûne, le repos du dimanche, l'assistance aux sermons.

C'est à ces princes qu'il faut attribuer l'institution de la règle des chanoines. Cette réforme du clergé séculier, commencée par Chrodegand, neveu de Pépin le Bref, fut reprise par Charlemagne et achevée par Louis le Pieux, qui l'établit par décret en 826. La réforme monastique à laquelle s'attache le nom de Benoît d'Aniane ne triompha que par la volonté de Louis le Pieux, après que Charlemagne en avait déjà préparé le succès par plusieurs capitulaires. Il est visible que dans l'un et l'autre cas ces princes n'ont pas été l'instrument du clergé, mais qu'ils ont au contraire plié le clergé, et non sans résistance, à leur pensée et à leur volonté. Eginhard et le moine de Saint-Gall montrent combien Charlemagne était occupé de la liturgie, du culte, des chants d'église, de l'instruction professionnelle du clergé; en toutes ces choses, auxquelles aujourd'hui le pouvoir civil n'oserait pas mettre la main, son autorité se faisait sentir et l'impulsion partait de lui. Ce gouvernement se donnait pour mission, non pas seulement d'accorder les intérêts humains et de mettre l'ordre matériel dans la société, mais encore d'améliorer les âmes et de faire prévaloir la vertu. Il se présentait comme établi de Dieu pour empêcher « que le péché ne grandît sur la terre, » pour avertir les hommes « de ne pas tomber dans les piéges de Satan, » pour « faire fructifier la bonne doctrine et supprimer les fautes. » Il prenait la charge de la morale publique, de la religion, des intérêts de Dieu. Il entendait que ses droits et même ses devoirs allassent jusqu'à régir la pensée et la conscience. Tout cela, dans les mains d'un homme qui n'était ni un petit esprit ni un caractère faible, marque une singulière extension de l'autorité royale. On ne saurait guère imaginer une royauté plus absolue.

FUSTEL DE COULANGES.

LE PREMIER AMOUR

D'EUGÈNE PICKERING

UNE FEMME PHILOSOPHE.

I.

C'était à Hombourg il y a quelques années. Je venais d'entrer dans le Kursaal, et je rôdai d'abord en curieux autour de la table où l'on jouait à la roulette. Peu à peu je parvins à me glisser à travers le cercle extérieur. A peine l'eus-je franchi que j'aperçus un jeune homme dont le visage me frappa. Où donc avais-je vu ce front large, ces yeux bleus, ce long cou, cette chevelure bouclée? Évidemment je connaissais un visage frère de celui-là; mais ma mémoire ne me rappelait aucun souvenir plus précis. L'inconnu, dont les traits respiraient la franchise et la bonté, suivait les péripéties du jeu avec un intérêt qu'il ne cherchait pas à cacher, et son étonnement naïf formait un agréable contraste avec le masque dur et impassible des gens qui l'entouraient. On devinait qu'il subissait pour la première fois une tentation à laquelle la timidité l'empêchait de céder. Tout en se laissant fasciner par le feu croisé des gains et des pertes, il remuait des pièces d'or dans une de ses poches, puis retirait sa main pour la passer sur son front avec un geste nerveux.

La plupart des spectateurs s'occupaient trop du jeu pour prêter beaucoup d'attention à leurs voisins. Je remarquai néanmoins, assise entre mon inconnu et moi, une dame qui paraissait moins

absorbée. Bien qu'à Hombourg, au dire des habitués, il ne faille jamais se fier aux apparences, je demeurai persuadé que cette dame n'était pas du nombre de celles qui ont pour vocation spéciale d'attirer les regards des favoris de la fortune. On lui aurait donné une trentaine d'années; mais il lui était encore permis de ne pas avouer le nombre exact de ses printemps. Elle avait de beaux yeux gris, une profusion de cheveux blonds et un sourire fort séduisant. Quoique son teint n'eût plus la fraîcheur de la première jeunesse, elle charmait par une certaine grâce sentimentale. Sa robe de mousseline blanche, garnie d'une multitude de bouillons et relevée par des rubans bleus, lui seyait à merveille. Je me flatte de deviner de prime abord la nationalité des gens, et il est rare que je me trompe. Cette beauté un peu fanée, un peu chiffonnée, un peu vaporeuse, était une Allemande, — une Allemande telle qu'on en rencontre dans le monde lettré. N'avais-je pas devant moi l'amie des poètes, la conseillère des philosophes, une muse, une prêtresse de l'esthétique, quelque chose comme une Bettina ou une Rahel?.. Je coupai court à mes hypothèses.

Ma Bettina venait de lever une main non gantée, aux doigts couverts de bagues à gemmes bleues, — turquoises, saphirs ou lapis-lazuli, — et elle appelait à elle le spectateur dont l'attitude indécise l'avait frappée. Ce geste, — celui d'une princesse habituée à donner des ordres, — fut accompagné d'un sourire irrésistible. Le jeune homme ouvrit de grands yeux, comme s'il doutait que cet appel s'adressât à lui. Le voyant répéter avec plus d'insistance, il rougit jusqu'à la racine des cheveux, et, après avoir hésité un moment, se dirigea vers la dame. Lorsqu'il arriva derrière elle, il s'essuyait le front. La joueuse se retourna, posa deux doigts sur la manche de son habit et lui adressa une question à laquelle il répondit en secouant la tête. Elle lui demandait s'il avait jamais joué, et il avouait son inexpérience. Les personnes qui cultivent la roulette s'imaginent volontiers que, lorsque la fortune ne leur sourit pas, elles peuvent se la rendre favorable en confiant leur enjeu à une main novice. La dame, qui perdait, voulut tenter l'épreuve. Elle n'avait pas devant elle, ainsi que la plupart de ses voisins, une petite pile d'or; mais elle tira de sa poche un double napoléon qu'elle remit au nouveau-venu en le priant de l'aventurer pour elle. La requête, on le voyait, causait au brave garçon un trouble délicieux; il semblait reculer devant la responsabilité qu'on lui imposait. Le visage de la dame trahissait une émotion contenue, et peut-être se disait-il que l'enjeu représentait une dernière mise de fonds. Au moment où il se penchait en avant pour poser la pièce sur la table, je dus me déranger afin de livrer passage à une douairière qui cédait sa place à une amie. Lorsque je dirigeai de nou-

veau les yeux vers la joueuse en robe de mousseline blanche, ses petites griffes ornées de pierres bleues attiraient à elle un beau tas d'or. A Hombourg, la joie et le désespoir conservent la même impassibilité. La gagnante se contenta de se retourner gracieusement et de remercier par un rapide sourire celui qui venait de sacrifier pour elle son innocence. La victime toutefois garda assez de candeur pour se borner, de son côté, à regarder autour de la salle d'un air satisfait. Ses yeux rencontrèrent alors les miens, et dans ce visage épanoui je retrouvai subitement celui d'un ami d'enfance, citoyen comme moi de la grande république américaine. Comment n'avais-je pas reconnu plus tôt Eugène Pickering?

Ma physionomie avait aussi dû s'épanouir, car cette rencontre me causait un vif plaisir; mais Pickering ne me reconnut pas. Mon sourire à moi n'avait sans doute plus rien qui rappelât l'époque où nous feuilletions le *Gradus ad Parnassum*.

Considérant que la chance avait tourné, mon Allemande se mit à jouer elle-même, puis, après avoir gagné coup sur coup, elle jugea bon de s'arrêter et enfouit ses gains dans les plis de sa mousseline. Pickering n'avait rien risqué pour son propre compte. Lorsqu'il vit sa voisine sur le point de se retirer, il lui présenta un double napoléon. Elle secoua la tête d'un air très décidé et parut l'engager à remettre l'argent dans sa poche. Comme il s'obstinait, elle prit la pièce et la plaça sur un numéro. Un instant après, le râteau du croupier raflait la mise. La dame se leva, haussa les épaules d'une façon qui signifiait clairement : « je vous l'avais bien dit! » et le joueur malencontreux la précéda pour l'aider à traverser la foule. Avant de regagner mon logis, je fis un tour sur la terrasse. La lueur des étoiles éclairait vaguement, à l'extrémité de l'esplanade, trois ou quatre couples attardés parmi lesquels il me sembla distinguer une dame en robe blanche.

Pickering avait toujours été un drôle de garçon, et je tenais à savoir ce qu'était devenue sa drôlerie. Le lendemain, j'allai aux informations, et je ne tardai pas à découvrir son hôtel. Il venait de sortir. Je m'éloignai sans trop de dépit, convaincu que je le rencontrerais bientôt. Les visiteurs de Hombourg ont l'habitude de passer leurs soirées au Kursaal, et, si je ne me trompais, Pickering avait une bonne raison pour ne pas faire exception à la règle. Je me dirigeai vers le Hardtwald. Tout à coup, au bord d'un sentier, j'aperçus un jeune homme couché sur l'herbe; à côté de son chapeau gisait une lettre non décachetée. Il se redressa en me voyant m'arrêter en face de lui, ajusta son lorgnon et me contempla sans me reconnaître. Je me nommai. Il se leva d'un bond, me serra la main, m'adressa une douzaine de questions auxquelles il ne me

laissa pas le temps de répondre, et finit par me demander comment je l'avais reconnu.

— Tu n'es pas changé au point d'être méconnaissable, lui dis-je. Après tout, il ne s'est écoulé que quinze ans depuis que tu me faisais mes devoirs latins.

— Pas changé? répéta-t-il d'un ton de regret.

Je me souvins alors qu'à l'époque que je venais de lui rappeler, Pickering servait de cible à nos railleries juvéniles. Il apportait chaque jour à la pension une fiole remplie d'une médecine mystérieuse dont il avalait une dose avant de goûter, et chaque après-midi une gouvernante aux sourcils menaçans venait le prendre en voiture. La blancheur de son teint, la fiole qui nous rappelait le poison tragique, et la vieille gouvernante, que nous comparions à la nourrice de la fille des Capulet, avaient valu à l'infortuné Eugène le sobriquet de « Juliette. » Tout cela me revint à l'esprit, et je m'empressai de déclarer à Pickering que je voyais toujours en lui le bon enfant qui me bâclait mes thèmes.

— Nous étions de fameux amis, tu sais, ajoutai-je.

— Oui, et c'est pour cela que j'aurais dû te reconnaître tout de suite. Comme écolier, je n'ai jamais eu qu'un petit nombre d'amis, et je n'en ai pas eu beaucoup depuis. Vois-tu, je me trouve seul pour la première fois de ma vie et je me sens tout désorienté, — et il rejeta sa tête en arrière avec un mouvement nerveux, comme pour se mieux fixer dans une position si nouvelle.

Je me demandai si la vieille gouvernante restait attachée à sa personne, et je découvris bientôt que virtuellement il ne s'était pas encore débarrassé d'elle. Nous nous assîmes côte à côte sur le gazon pour évoquer nos souvenirs. Nous ressemblions à des gens qui, ouvrant par hasard les tiroirs d'un meuble oublié, retrouvent un tas de jouets, — soldats de plomb, casse-tête chinois, contes de fées en lambeaux. Voici ce que nous nous rappelâmes à nous deux.

Pickering n'était demeuré que peu de temps à l'école, — son père craignit qu'il ne contractât des habitudes vulgaires. Eugène m'avait révélé dans le temps le motif de son départ, et cette confidence avait augmenté la terreur que m'inspirait M. Pickering, qui m'apparaissait alors comme une sorte de grand-prêtre des convenances. M. Pickering pleurait depuis longtemps sa femme, et son veuvage donnait un surcroît excessif à sa dignité paternelle. C'était un homme à la démarche majestueuse, avec un nez crochu, des yeux noirs et perçans, de très larges favoris et des opinions originales sur la façon dont un enfant, — ou du moins dont son enfant à lui, — devait être élevé. D'abord il fallait que son héritier acquît dès le berceau les idées d'un parfait *gentleman*. L'expérience ayant

démontré que la vie de pension s'opposait à la stricte observation des règles qui devaient produire le résultat désiré, M. Pickering résolut de donner à son fils un précepteur et un seul compagnon d'études. Son choix, j'ignore pourquoi, tomba sur ma personne. A défaut de science, le précepteur ne manquait pas de savoir-faire, car Eugène fut traité en prince, tandis que les pensums et les coups de férule pleuvaient sur moi. Pourtant je ne me rappelle pas avoir jamais été jaloux de mon camarade. Il possédait une montre, un poney et toute une bibliothèque de livres illustrés; mais l'envie que m'inspiraient ces trésors était tempérée par un vague sentiment de compassion. Personne ne m'empêchait de sortir pour aller jouer tout seul; on me reconnaissait le droit de boutonner moi-même ma jaquette, et je pouvais veiller jusqu'à ce que je fusse disposé à dormir. Le pauvre Pickering, lui, ne se serait jamais permis de franchir le seuil de sa demeure sans un *exeat* en règle. Comme mes parens ne se souciaient pas de me laisser inoculer des vertus importunes, ils me renvoyèrent à l'école au bout de six mois. A dater de ce moment, je n'avais pas revu Eugène, et cette victime d'une éducation de serre chaude cessa bientôt d'occuper une grande place dans mes souvenirs.

Je l'examinai avec un vif intérêt, car c'était un phénomène, — le produit d'un système suivi avec une persistance inexorable. Il me rappela certains jeunes moines que j'avais rencontrés en Italie: même physionomie candide et craintive; en effet, n'avait-il pas reçu une éducation presque monacale? Il eût été difficile, à vrai dire, de rencontrer un sujet plus docile; sa nature douce et affectueuse n'était pas de celles qui ont besoin d'être soumises au joug du cloître. Cette éducation, aujourd'hui que l'univers lui ouvrait ses mille portes, lui laissait une fraîcheur et une vivacité de sentiment peu communes, et j'avoue qu'en rencontrant le regard toujours naïf de ses yeux bleus je tremblai pour l'innocence non aguerrie d'une pareille âme. Le contact du monde agissait déjà sur lui, troublant sa longue quiétude. Tout ce qui l'entourait lui parlait d'une expérience qu'on lui avait interdite. Il s'effrayait à la seule idée de passions dont jusqu'alors il n'avait pas soupçonné l'existence. Son allure, jointe à la scène dont j'avais été témoin la veille, me fit deviner tout cela. Il passait la main dans ses cheveux, essuyait son front moite, brûlant de me parler de ce qui le préoccupait et parlant d'autre chose. Notre rencontre inattendue l'avait agité, et je vis que je ne tarderais pas à recevoir quelque confidence sentimentale.

— Oui, dit-il, il s'est écoulé quinze ans depuis que nous traduisions Virgile, et pourtant ces années ont été si stériles pour moi que je pourrais en résumer l'histoire en dix mots. Toi, tu as sans doute eu toute sorte d'aventures et visité une moitié de notre globe.

Je me souviens que ton audace m'étonnait, et que je te regardais comme un capitaine Cook parce que tu sautais par-dessus les haies du jardin pour aller chercher les balles que je lançais si maladroitement. Je n'osais pas sauter les haies alors, et je n'ai pas appris à les sauter depuis. Tu te rappelles mon père? Je l'ai perdu il y a cinq mois. Jusqu'à sa mort, nous n'avons pas cessé de vivre ensemble. Je ne crois pas qu'en quinze ans nous ayons passé douze heures sans nous voir. Depuis mon départ de l'école, nous habitions la campagne, été comme hiver, ne recevant que trois ou quatre personnes. C'était une triste existence pour un garçon qui grandissait et une existence plus triste encore pour un garçon qui avait fini de grandir; mais j'ignorais que l'on vécût autrement, et je me trouvais heureux.

Il me parla longuement de son père et avec un respect que je ne partageais pas. M. Pickering, selon moi, avait agi en égoïste.

— Je sais maintenant, continua mon ami, que j'ai été élevé d'une façon singulière et que le résultat est un produit assez grotesque; mais mon éducation était devenue l'idée fixe de mon père. Il trouvait qu'on a grand tort de laisser pousser les enfans comme un arbrisseau exposé à la poussière et aux vents, de sorte que je suis une vraie plante de serre. J'ai été surveillé, arrosé, émondé comme une fleur rare, et je devrais remporter la médaille d'honneur à une exposition d'horticulture. Il y a deux ans, la santé de mon père commença à décliner. Bien qu'arrivé à l'âge d'homme, je n'étais pas plus libre qu'un écolier. Le jour de sa mort, je venais d'atteindre ma vingt-septième année, et pourtant, en me trouvant seul, je me sentis aussi embarrassé qu'un aveugle qui aurait perdu son guide. La vie semblait s'offrir à moi pour la première fois, et je ne savais comment la saisir.

Il me raconta tout cela avec une franche vivacité qui augmentait à mesure qu'il parlait. Le manque d'expérience qu'il avouait et l'esprit qui rayonnait dans son regard formaient un bizarre contraste. C'était évidemment un garçon fort intelligent et doué de facultés peu ordinaires. Je m'imagine que ses nombreuses lectures lui avaient permis de compenser jusqu'à un certain point par d'inquiètes hypothèses l'absence de toute liberté pratique.

— Non, je n'ai pas fait le tour du monde, ainsi que tu sembles croire, lui dis-je à mon tour; mais j'avoue que je t'envie la nouveauté des impressions que le monde te réserve. En venant à Hombourg, tu t'es lancé du premier coup *in medias res*.

Il me regarda comme pour s'assurer s'il n'y avait pas là une allusion à notre rencontre de la veille, et il reprit après un moment d'hésitation : — Oui, je le sais. A bord du *steamer* qui m'a mené à Brême, j'ai rencontré un Allemand très amical qui m'a décidé à

commencer par visiter son pays et à débuter par Hombourg. Il y a quinze jours à peine que j'ai débarqué, et me voici.

Il hésita de nouveau, comme s'il allait ajouter quelque chose; mais il se contenta de ramasser avec un geste nerveux la lettre qui gisait près de lui, examina le timbre en fronçant les sourcils, puis la rejeta sur le gazon avec un soupir.

— Combien de temps comptes-tu rester en Europe? lui demandai-je.

— Six mois... ou du moins je n'avais pas l'intention de m'absenter davantage lors de mon départ... Maintenant... — Il contempla encore la lettre d'un air rêveur.

— Et où iras-tu? que feras-tu?

— N'importe où, n'importe quoi, t'aurais-je répondu hier. Aujourd'hui tout est changé.

Je jetai un coup d'œil interrogateur du côté de la lettre; il la ramassa aussitôt et la mit dans sa poche. Nous causâmes encore du passé, et je vis à son air préoccupé qu'il s'efforçait de trouver assez de courage pour franchir d'un bond une de ces haies intimes que lui opposait sa réserve habituelle. Soudain il posa la main sur mon bras et s'écria : — Ma parole, je voudrais te dire tout.

— Pourquoi pas? répondis-je en riant.

— Oui, mais me comprendras-tu? Enfin n'importe!

Il se leva, se promena un moment, puis revint se jeter sur l'herbe à côté de moi et reprit : — Je t'ai dit que jusqu'à la mort de mon père je me suis cru heureux, et cela est vrai; maintenant je sais que je ne vivais pas. Vivre, c'est apprendre à se connaître, et à ce point de vue j'ai plus vécu pendant les six dernières semaines que durant toutes les années qui les ont précédées. Le sentiment de la liberté me grise comme un vin capiteux. J'ai découvert que je suis un être capable de sentir, de comprendre, capable d'avoir des désirs, des convictions, des passions et même, — ce que je ne soupçonnais pas, — une volonté! Je m'aperçois qu'il existe un monde qu'il faut étudier, une expérience à acquérir, une société avec laquelle il s'agit de former mille relations. Ce monde se présente à moi pareil à une mer agitée où l'on doit plonger, ne fût-ce que pour le plaisir de lutter contre les vagues. Je reste à trembler sur la rive, ouvrant de grands yeux, tenté de me jeter à l'eau, surpris, charmé par l'odeur saline, et pourtant intimidé par l'immensité de l'horizon. Le monde me sourit et m'appelle; mais une influence mystérieuse, l'influence de mon passé, à laquelle je ne puis ni obéir ni résister complétement, me retient. Je me demande pourquoi j'irais me mesurer contre des forces impitoyables quand j'ai si bien appris à me tenir à l'écart. Pourquoi n'éviterais-je pas les écueils en retournant chez moi pour reprendre, au milieu de mes livres,

la vie monotone qui m'attend un jour où l'autre? Ah! on a beau être faible, on n'aime pas à reconnaître sa faiblesse sans l'avoir soumise à la moindre épreuve. Voilà pourquoi l'envie me vient sans cesse de faire le plongeon, de m'abandonner au courant et de me laisser aller là où me conduira la liberté.

Il se tut, fixant sur moi ses grands yeux bleus, et, s'apercevant que je souriais de la vivacité inattendue de ses aveux : — Je devine ce que tu vas dire, continua-t-il. Abandonne-toi au courant, et bonne chance! Je ne sais si tu ris de mes craintes ou de ce que tu appelles, peut-être à tort, ma dépravation. Pour moi, le plaisir et la peine sont encore des mots vides de sens; ce que je désire, c'est un autre savoir que celui que l'on inculque dans des préceptes routiniers. Tu me comprendrais mieux, si tu pouvais respirer pendant une heure l'atmosphère renfermée où j'ai toujours vécu.

— Et tu auras raison d'agir, répliquai-je. Seulement prends garde de te montrer trop exigeant. Je crains que le monde réel ne vaille pas le monde que tu as rêvé durant ta longue réclusion. Un homme doué, comme toi, d'une bonne tête et d'un bon cœur possède en lui-même un monde assez vaste, et je ne crois pas plus à *l'art pour l'art* qu'aux théories malsaines de messieurs les viveurs. Néanmoins, je t'engage à faire le plongeon; tu me diras ensuite si tu as trouvé la perle de la sagesse humaine.

Il fronça de nouveau les sourcils comme pour me reprocher mon manque de sympathie. Je lui serrai la main.

— La perle de la sagesse, repris-je, c'est l'amour honnête. Depuis que l'univers existe, l'expérience n'a rien trouvé de meilleur. Je te conseille de devenir amoureux.

Au lieu de répondre, il tira de sa poche la lettre dont j'ai parlé, la leva en l'air et la secoua d'un air solennel.

— Que me montres-tu là? demandai-je.

— Ma sentence!

— Pas ton arrêt de mort, j'espère?

— Mon arrêt de mariage.

— Avec qui?

— Avec une personne que je n'aime pas.

Cela devenait sérieux; je le priai de s'expliquer.

— C'est la partie la plus singulière de mon histoire, répliqua-t-il, et elle te rappellera les vieux romans démodés. Il m'appartient bien de parler de liberté et de lancer des invitations au destin! Tel que tu me vois, mon sort est décidé. J'ai été donné en mariage! C'est un legs du passé, — de ce passé auquel je n'ai jamais osé dire *non*. L'union fut arrangée à mon insu, il y a bien longtemps déjà. Le père de ma future, un des rares amis intimes du mien, était aussi

un veuf qui élevait sa fille dans la réclusion à laquelle j'ai été voué moi-même. J'ignore au juste l'origine du contrat. M. Vernor se trouvait à la tête d'une grande maison de banque, et j'ai lieu de croire que mon père lui vint en aide dans un moment critique. Toujours est-il que M. Vernor s'engagea à donner à sa fille une éducation qui la rendît digne d'épouser l'héritier de son bienfaiteur, et nous avons été élevés l'un pour l'autre. Je n'ai pas vu ma fiancée depuis l'époque où elle témoignait un faible pour les confitures et pour un polichinelle manchot. M. Vernor dirige aujourd'hui une des premières maisons de banque de Smyrne, où il s'est établi il y a une dizaine d'années. Isabelle a grandi là dans un jardin entouré de murs blancs, au milieu de bosquets d'orangers, entre son père et sa gouvernante. Elle a dix-sept ans et demi, et nous devons nous marier quand elle en aura dix-huit.

— Ton histoire ressemble en effet à un roman, et je t'en félicite, répondis-je. Je n'ai pas eu la chance, à l'âge où l'on doit se marier, de rencontrer une femme élevée exprès pour moi. Je parierais que Mlle Vernor est charmante, et je m'étonne que tu ne sois pas en route pour Smyrne.

— Tu plaisantes, répliqua-t-il d'un ton fâché, et la chose est terriblement sérieuse. Il y a tout au plus un an que j'ai appris ce complot matrimonial. Mon père, sentant sa fin proche, jugea bon de me prévenir. Cette annonce me causa à peu près autant d'émotion que m'en aurait causé la nouvelle qu'il venait de commander pour moi une douzaine de chemises; je supposais que tous les jeunes gens se mariaient ainsi. Un soir que je me tenais assis dans la chambre du malade, il me fit signe d'approcher. — Je n'ai plus longtemps à vivre, me dit-il, et je regrette moins de mourir lorsque je songe que j'ai garanti ton avenir. Je crois à ta docilité; cependant tu vas rester seul, exposé à mille tentations, et cette pensée trouble mes derniers momens. Jure-moi donc que tu suivras le sentier que je t'ai tracé et que tu épouseras Isabelle Vernor. — Je ne répondis pas, car un pareil serment m'effrayait. Mon père se redressa dans son lit et me lança un regard désespéré auquel je n'eus pas le courage de résister. Je promis! Je ne le regrette pas. Je compte tenir ma promesse, mais je veux *vivre* d'abord.

— Mon cher Eugène, tu vis déjà. C'est une vie très ardente que ce sentiment passionné de ta situation.

— Je veux oublier ma situation. Je veux pour le moment ne songer ni au passé ni à l'avenir, et ne me soucier que de ce que m'offrira le présent. Ce matin encore, je me serais cru libre de le faire, si je n'avais reçu ce *memento*, — et il froissa la lettre dans sa main.

— Cette lettre?

— Oui, une lettre de Smyrne.

— Je vois que tu ne l'as pas ouverte.

— Et je n'ai pas l'intention de l'ouvrir de sitôt. Elle m'apporte de mauvaises nouvelles.

— Qu'entends-tu par là?

— C'est ma feuille de route. Elle m'annonce que M. Vernor compte me voir à Smyrne dans trois semaines, — qu'il blâme mon séjour à Hombourg, et que sa fille m'attend au pied des autels.

— Pures hypothèses!

— Oui, mais très probables.

Et il rejeta la lettre sur l'herbe.

— Tu ferais mieux de la décacheter, lui dis-je.

— Si c'est ma feuille de route, répondit Eugène, sais-tu ce qui arriverait? Je retournerais à l'hôtel, je demanderais à l'*oberkellner* comment on va à Smyrne, et je prendrais mon billet pour ne m'arrêter qu'au but de mon voyage. Je succomberais devant la force de l'habitude. Donc le seul moyen de m'assurer un peu de liberté, c'est de ne pas rompre le cachet.

— A ta place, je céderais à la curiosité.

— Je n'éprouve aucune curiosité. L'idée de mon mariage a cessé d'être une nouveauté pour moi, et de ce côté je ne crains rien. Ce que je redoute, c'est ma conscience. Je désire avoir les mains liées. Veux-tu m'obliger? Ramasse cette lettre, et fourre-la dans ta poche. Quand je te la redemanderai, je serai au bout de ma corde.

Je pris la lettre en riant.

— Et quelle longueur aura ta corde? La saison de Hombourg ne dure pas éternellement, lui dis-je.

— Elle dure bien un mois, n'est-ce pas? Eh bien! tu me rendras ma lettre dans un mois.

— Demain, si tu veux. En attendant, qu'elle dorme en paix.

Il me regarda serrer la lettre dans mon portefeuille, et, lorsqu'elle eut disparu, il poussa un petit soupir de satisfaction. Rien de plus naturel que ce soupir, qui me donna pourtant à penser. Je n'osais pas reprocher à Pickering de reculer devant une responsabilité immédiate imposée par autrui; mais, s'il existait un ancien grief, je craignais qu'il n'y eût aussi une illusion nouvelle à combattre. Il aurait été peu amical de m'abstenir d'une remarque qui pouvait servir d'avertissement; je le prévins donc que la veille j'avais été témoin de ses exploits à la roulette.

Il rougit beaucoup, et soutint mon regard avec une franchise radieuse.

— Alors tu as vu cette dame merveilleuse? me demanda-t-il.

— Merveilleuse en effet. Je l'ai ensuite revue au clair de la lune

assise non loin de la terrasse, et je m'imagine qu'elle n'était pas seule.

— Non, puisque nous sommes restés là pendant plus d'une heure et que je l'ai ramenée chez elle.

— En vérité? Et tu es entré avec elle?

— Non, elle a trouvé qu'il était trop tard, quoiqu'elle m'ait avoué qu'en général elle ne fait pas de cérémonies.

— Elle ne se rend pas justice. Quand il s'est agi de perdre ton argent, tu as dû insister.

— Tu as vu cela? s'écria Pickering. Je me figurais bien que tout le monde tenait les yeux fixés sur moi; mais ses façons d'agir sont si gracieuses que j'ai conclu qu'elles n'ont rien d'insolite. Cependant elle reconnaît qu'elle est excentrique. On a commencé par l'appeler originale avant qu'elle songeât à se moquer des usages établis, si bien qu'elle a fini par vouloir profiter des priviléges que lui donne sa réputation pour agir à sa guise.

— En d'autres mots, c'est une dame qui n'a pas de réputation à perdre?

Pickering me regarda d'un air intrigué. — N'est-ce pas ce qu'on dit des mauvaises femmes? demanda-t-il.

— De quelques-unes, de celles que l'on découvre.

— Eh bien! je n'ai rien découvert au détriment de Mme Blumenthal.

— Si c'est là son nom, je présume qu'elle est Allemande.

— Oui. Cela ne l'empêche pas de parler anglais sans plus d'accent étranger que toi ou moi. Elle a beaucoup d'esprit, et son mari est mort.

Le rapprochement de ces deux mérites me fit rire, et le regard naïf de Pickering parut m'interroger sur le motif de mon hilarité.

— Tu as été trop franc, lui dis-je, pour que je ne suive pas ton exemple. Je t'avouerai donc que je soupçonne cette Mme Blumenthal, qui a tant d'esprit et dont le mari est mort, d'être pour quelque chose dans ton envie de couper les communications avec Smyrne.

Il parut réfléchir. — Je ne le crois pas, répliqua-t-il enfin. Il y a trois mois que j'éprouve cette envie-là, et je ne connais Mme Blumenthal que depuis hier.

— C'est juste; mais ce matin, quand tu as trouvé cette lettre sur ton assiette, ne t'a-t-il pas semblé voir Mme Blumenthal en face de toi?

— En face? répéta-t-il.

— En face, mon cher, ou quelque part dans ton voisinage? Bref, tu t'intéresses à elle?

— Beaucoup! s'écria-t-il.

— *Amen!* répondis-je en me levant. Sur ce, puisque nous n'a-

vons qu'un mois devant nous pour voir le monde, il n'y a pas de temps à perdre. Commençons par le Hardtwald.

Pickering se leva à son tour et nous flânâmes à travers la forêt, ne causant plus que du passé. Arrivés sur la lisière du bois, nous nous assîmes sur un tronc d'arbre abattu pour nous reposer en contemplant les hauteurs du Taunus. Je ne sais à quoi rêvait mon ami; quant à moi, ma pensée voyageait vers Smyrne. Je demandai à Eugène s'il ne possédait pas le portrait de celle qui l'attendait là-bas dans un jardin entouré de murs blancs. Sans me répondre, il tira gravement son portefeuille où il prit une carte photographique qu'il me tendit sans daigner la regarder. Elle représentait une gracieuse enfant, ou, pour me servir du langage des poètes, une fleur à peine éclose. La pauvre petite avait l'air timide et gêné des gens qui posent. Vêtue d'une robe à taille courte, les mains jointes, le regard fixe, elle se tenait la tête un peu baissée, sa gaucherie était aussi charmante que celle des vierges des sculpteurs du moyen âge, et son regard, où rayonnait la calme sécurité de l'enfance, semblait demander : Pourquoi suis-je ici?

— Quelle admirable image de l'innocence! m'écriai-je.

— Ce portrait date d'un an, dit Pickering du ton d'un homme qui tient à se montrer juste; aujourd'hui miss Vernor doit avoir l'air moins naïf.

— Pas beaucoup moins, je l'espère, répliquai-je en lui rendant la carte. Elle est ravissante.

— Sans doute, elle est ravissante, répéta Pickering, qui remit le portrait dans sa poche.

Nous gardâmes le silence pendant quelques minutes. Enfin je lui dis brusquement :

— Mon cher ami, je serais enchanté de te voir quitter Hombourg sur l'heure.

Il me regarda d'un air surpris et rougit. — Il y a quelque chose qui me retient, dit-il, quelque chose dont ta remarque à propos de la réputation de Mme Blumenthal m'a empêché de te parler.

— Bon, je devine. Elle t'a prié de jouer encore pour elle à la roulette.

— Pas du tout! s'écria Pickering d'un ton triomphant. Elle ne veut plus jouer pour le moment. Elle m'a invité à prendre le thé chez elle ce soir.

— Oh! alors tu ne peux pas quitter Hombourg, c'est clair, répliquai-je avec le plus grand sérieux.

— Gronde-moi, dit-il après un moment de silence : rappelle-moi que j'ai un devoir à remplir; ordonne-moi de partir.

Je ne le comprenais pas trop; cependant, pour l'obliger, je lui déclarai, avec un gros juron, que, s'il ne se mettait pas en route,

je ne lui parlerais de ma vie. Il se leva aussitôt, se campa droit devant moi, et frappant le sol avec sa canne, il répliqua :

— A la bonne heure! Je cherchais une occasion pour résister, pour franchir un obstacle. L'occasion se présente, — je reste!

Je lui adressai un salut railleur pour le féliciter de son énergie.

— Voilà qui est décidé, dis-je, et maintenant, pour te mettre en humeur de déguster le thé de Mme Blumenthal, allons entendre jouer du Schubert sous les tilleuls.

Le lendemain, je rendis visite à Eugène, et en frappant à sa porte je fus surpris d'entendre parler très haut dans sa chambre, car je le croyais seul. Après avoir frappé de nouveau, je me décidai à entrer. Je trouvai mon ami, un livre à la main, se promenant à grands pas et déclamant des vers. Il me fit un accueil cordial, jeta le volume sur la table et m'annonça qu'il prenait une leçon d'allemand.

— Et quel est ton professeur? demandai-je.

Il évita mon regard et répondit en hésitant un peu : — Mme Blumenthal.

— Vraiment! aurait-elle rédigé une grammaire?

— Ce n'est pas une grammaire; c'est une tragédie, — et il me tendit le livre.

Je l'ouvris et je vis qu'il contenait, imprimé en caractères très fins, avec de grandes marges, un *trauerspiel* en cinq actes intitulé CLÉOPATRE. Il y avait beaucoup d'additions et de corrections manuscrites. Les tirades étaient fort longues, et l'héroïne surtout avait à débiter une quantité formidable de monologues.

— Cela me semble assez passionné, dis-je. Ce drame a-t-il été représenté?

— Mme Blumenthal l'a fait jouer chez elle à Berlin, — elle remplissait elle-même le rôle de Cléopâtre.

L'expérience n'avait pas encore développé chez Pickering le sentiment du ridicule; mais le sérieux avec lequel il me donna ce renseignement suffit pour me prouver qu'il était sous le charme. Il paraissait préoccupé et répondit d'un air distrait à mes remarques sur la chaleur, la cherté des hôtels, l'arrivée de la Patti, etc. Enfin il dévoila le fond de sa pensée en me déclarant que Mme Blumenthal était une femme extraordinairement intéressante. Il se rappela que j'avais parlé d'elle en termes assez peu respectueux et m'annonça qu'il tenait à me faire changer d'opinion. En voyant combien les échos du passé se perdaient pour lui dans la musique intérieure qu'il entendait pour la première fois, je me dis qu'il avait fallu une main ferme pour tenir en ordre un mécanisme aussi délicat que l'organisation impressionnable d'Eugène Pickering.

Les Hombourgeois ont l'excellente coutume de passer l'heure qui précède le dîner à écouter l'orchestre installé dans le Kurgarten;

la musique de Mozart et de Beethoven est un stimulant infaillible pour la race teutonne, où le spirituel et le matériel se confondent d'une façon mystérieuse. Pickering et moi, nous nous conformâmes à la mode, et dès que nous fûmes assis sous les arbres, il recommença à me parler de la dame de ses pensées.

— Je ne sais pas si elle est excentrique ou non, dit-il, car je trouve tout le monde excentrique, et la vie retirée que j'ai menée ne m'autorise pas à juger les gens. Avant d'avoir vu une salle de jeu, je me figurais que tous les joueurs avaient des mines patibulaires. En Allemagne, à ce que j'ai appris de Mme Blumenthal, on joue à la roulette comme nous jouons au billard, et pour beaucoup de personnes sans fortune la roulette est une ressource qui n'a rien de déshonorant; mais j'avoue que Mme Blumenthal pourrait faire pire que jouer à la roulette sans me donner mauvaise opinion d'elle. Je n'ai jamais regardé la beauté positive comme la qualité essentielle chez une femme. Je me suis toujours dit que, si mon cœur devait se laisser réduire, ce serait par une sorte de grâce harmonieuse, qui produit la même impression calmante qu'un instrument bien accordé. Mme Blumenthal possède cette grâce harmonieuse... Enfin tu la connaîtras et tu seras à même de juger si elle n'a pas toutes les qualités que je lui prête.

— Si Mme Blumenthal était la plus belle femme du monde, dis-je en souriant, et si tu étais l'objet de ses préférences, je ne t'envierais pas ses faveurs, mais bien ton imagination.

— Voilà une manière polie d'affirmer que je suis un sot, répliqua-t-il. Tu es un sceptique, un cynique, un pessimiste! J'espère attendre encore longtemps avant d'en arriver là!

— Tu feras le voyage assez vite. As-tu eu le courage d'avouer à Mme Blumenthal ce que tu penses d'elle?

— Je ne sais trop ce que j'ai pu lui dire. Elle écoute encore mieux qu'elle ne parle, et il est possible que je lui aie débité hier au soir un tas de niaiseries, car, après avoir échangé quelques paroles avec elle, j'ai senti ma timidité s'évaporer. J'avais sans doute en moi un fonds d'éloquence inédite dont je ne demandais pas mieux que de me débarrasser, et toute ma poésie renfermée se sera envolée comme un essaim d'abeilles... ou de frelons. Je me rappelle m'être perdu dans un brouillard de phrases et avoir vu deux yeux briller à travers la brume (ici Pickering ouvrit une parenthèse pour m'assurer que l'on n'avait jamais vu ou qu'on ne verra jamais des yeux pareils à ceux-là). En somme, j'ai pataugé dans une mare d'absurdités. J'aurais pu chercher longtemps sans rencontrer une autre femme assez bonne pour m'écouter sans rire!

— Et je présume que, loin de se moquer de toi, Mme Blumenthal t'a encouragé?

— Oui certes! Elle a senti, elle a souffert, et maintenant elle comprend.

— Elle t'a sans doute proposé d'être ta conseillère et ton amie?

— Elle m'a parlé comme on ne m'a jamais parlé, et m'a formellement offert de me rendre tous les services que peut rendre l'amitié d'une femme.

— Et tu as formellement accepté.

— Cela te paraît absurde? Permets-moi de te dire que je m'en moque! s'écria Pickering d'un ton agressif qui ne me blessa pas le moins du monde. J'ai été très ému. J'ai essayé de la remercier; mais je n'ai pas pu, et, pour cacher mon trouble, je me suis retiré assez brusquement.

— C'est alors qu'elle a profité de l'occasion pour glisser sa tragégie dans ta poche.

— Nullement. J'avais vu le livre sur la table pendant que j'attendais dans le salon; plus tard elle voulut bien offrir de lire de l'allemand avec moi deux ou trois fois par semaine. — Par quoi commencerons-nous? demanda-t-elle. — Par ce drame, répliquai-je en prenant le volume.

Je ne suis ni un pessimiste, ni un cynique; mais, quand même j'aurais mérité le reproche d'Eugène, mes griffes eussent été rognées par l'assurance que Mme Blumenthal désirait me connaître et avait prié mon ami de me présenter. Parmi les niaiseries qu'il s'accusait d'avoir débitées, il avait fait de moi un éloge chaleureux, auquel elle avait répondu fort poliment. J'avoue que j'étais curieux de la voir, mais je demandai que la présentation n'eût pas lieu immédiatement. Je désirais d'abord que Pickering pût accomplir sa destinée sans que je fusse tenté de jouer le rôle de la Providence, et d'ailleurs j'avais à Hombourg des amis avec lesquels je m'étais engagé à passer mes heures de loisir. Pendant quelques jours, je ne fréquentai guère Pickering, tout en le rencontrant parfois au Kursaal. Malgré mon désir de l'abandonner à lui-même, je cherchai à deviner quelle influence le contact du monde et surtout le contact de Mme Blumenthal exerçait sur lui. Il semblait très heureux, et je reconnus à divers symptômes que sa confiance en lui-même s'était accrue; son esprit travaillait sans cesse, et je ne pouvais causer une demi-heure avec lui sans me demander si un autre genre d'éducation aurait contribué à mieux développer son intelligence. A chacune de nos rencontres, il me parlait un peu moins de Mme Blumenthal, tout en avouant qu'il la voyait souvent et qu'il l'admirait énormément. Je fus obligé, malgré mes idées préconçues, de reconnaître que, pour fasciner une nature aussi pure et aussi sereine, il fallait qu'elle fût douée de qualités peu communes. Pickering me faisait l'effet d'un philosophe ingénu assis aux pieds d'une muse

austère, et non d'un désœuvré sentimental qui cède aux charmes de quelque beauté légère.

II.

Mme Blumenthal, pour le moment, semblait avoir renoncé au Kursaal. Son jeune ami lui fournissait sans doute le sujet d'une étude intéressante, et elle tenait à s'y livrer sans distraction.

Cependant je l'aperçus enfin un soir à l'opéra, et dans sa loge elle me parut plus belle que lors de ma première rencontre. Adelina Patti chantait, et, le rideau levé, je ne m'occupai que de ce qui se passait sur la scène. A la fin du premier acte, je vis que l'auteur de *Cléopâtre* avait pour cavalier son jeune admirateur. Il se tenait derrière elle, regardant par-dessus son épaule et l'écoutant d'un air charmé, tandis que la dame agitait son éventail avec lenteur. Elle parcourait des yeux la salle, et je me figure que ceux des spectateurs dont elle parlait n'auraient pas été ravis de l'entendre. La lorgnette de Pickering suivait les indications qu'on lui donnait; ses lèvres demeuraient entr'ouvertes, comme cela lui arrivait chaque fois qu'une conversation l'intéressait. Je crus que le moment serait opportun pour aller présenter mes hommages; mais l'arrivée d'une vieille connaissance qui vint occuper une stalle à côté de la mienne m'obligea à retarder ma visite. Je ne le regrettai pas, car personne ne devait être plus à même que mon voisin de réduire en prose raisonnable les rhapsodies lyriques d'Eugène. Niedermeyer, quoique diplomate et Autrichien, était assez bavard; il connaissait un peu tout le monde.

— Savez-vous, lui demandai-je après avoir échangé avec lui quelques paroles, qui est et ce qu'est cette dame en robe bleue que vous lorgnez en ce moment?

— Qui elle est? répliqua Niedermeyer en abaissant sa lorgnette. Elle se nomme Mme Blumenthal. Ce qu'elle est? Il faudrait du temps pour le raconter. Faites-vous présenter, — rien de plus facile. Vous la trouverez charmante, et au bout d'une huitaine de jours vous me direz ce qu'elle est.

— Je n'en répondrais pas. Mon ami, qui l'accompagne ce soir, la connaît depuis plus d'une semaine, et je ne le crois pas encore à même de la bien juger.

— Je crains que votre ami ne soit un peu épris. Pauvre garçon, il n'est pas le seul! Elle paraît vraiment fort jolie d'ici; c'est étonnant comme ces femmes-là se conservent.

— Ces femmes-là! Vous ne voulez pas donner à entendre que Mme Blumenthal n'est pas une dame très respectable?

— Oui et non. C'est elle-même qui a formé l'espèce d'atmosphère

qui l'entoure. Il n'y a cependant aucun motif pour baisser la voix en prononçant son nom; mais certaines femmes ne sont satisfaites que lorsqu'elles se sont mises dans une position équivoque. A leurs yeux, l'attitude de la vertu a une raideur disgracieuse. Ne me demandez pas une opinion, — contentez-vous de quelques faits. Mme Blumenthal est Prussienne et bien née. J'ai connu sa mère, fière comtesse westphalienne; par malheur elle était pauvre, et Flora s'est résignée à épouser un Juif deux fois plus âgé qu'elle et qui n'a laissé qu'une fortune très modeste. Elle doit avoir de trente à trente-cinq ans. L'hiver, elle fait parler d'elle à Berlin, où elle donne de petits soupers à la bohème du cru; l'été, on la voit assez souvent autour des tapis verts d'Ems ou de Wiesbaden. Elle a beaucoup d'esprit, et son esprit l'a gâtée. Un an après son mariage, elle a publié un roman où elle développe ses idées matrimoniales. Depuis elle a composé un tas d'ouvrages, — romans, poèmes, brochures sur tous les sujets imaginables, depuis la conversion de Lola Montez jusqu'à la philosophie hégélienne. Ses théories ont froissé le monde. Un beau jour, voyant que la société lui tournait le dos, elle a déclaré qu'elle voulait désormais vivre d'une vie intellectuelle et respirer l'air de la liberté. Tout cela ne l'empêche pas d'avoir tourné la tête à plus d'un homme distingué. Dieu vous garde des femmes dont l'imagination a envahi la place où devrait se trouver le cœur;... mais le rideau se lève.

Adelina Patti chanta admirablement; néanmoins ma curiosité était si bien éveillée que sa voix ne diminua pas le désir que j'éprouvais de voir Mme Blumenthal face à face. Dès que le second acte fut terminé, je me dirigeai vers sa loge, où Pickering s'empressa de m'introduire. Rien de plus gracieux que l'accueil de la dame, et je reconnus, non sans un peu de surprise, qu'elle ne perdait pas à être admirée de près. Je n'ai jamais vu un regard plus doux, plus profond, plus caressant. En dépit d'une certaine lassitude que trahissait sa physionomie, ses mouvemens et le ton de sa voix, surtout lorsqu'elle riait, avaient une franchise et une spontanéité presque enfantines. Ses yeux gris vous fascinaient, mais sa manière de souligner ses paroles par un geste me sembla légèrement déclamatoire, et je me demandai si sa conversation ne devait pas bientôt fatiguer un auditeur impartial. Lorsque je rencontrai son regard, je me dis qu'il faudrait l'écouter longtemps avant d'être disposé à rompre l'entretien. Je lui répétai en m'asseyant auprès d'elle les choses élogieuses que mon ami prodiguait sur son compte. Les yeux fixés sur moi, elle me laissa dérouler mon écheveau et exagérer un peu.

— Quoi, vraiment! s'écria-t-elle en se retournant tout à coup vers Pickering, qui se tenait debout derrière nous, c'est ainsi que vous parlez de moi?

Il rougit jusqu'au front, et j'éprouvai un remords tardif. Nous parlâmes ensuite de choses et d'autres. Je lui adressai des complimens sur la pureté de son accent anglais, et je lui demandai si elle avait visité l'Angleterre.

— Le ciel m'en préserve! s'écria-t-elle, je déteste l'aristocratie. Je suis démocrate, et je ne m'en cache pas. Quoique fille des croisés et née au sein de la féodalité, je suis une révolutionnaire. J'ai une passion pour la liberté, — la liberté illimitée. C'est dans votre république que je voudrais me réfugier. Quel merveilleux spectacle qu'un grand peuple libre de faire ce qui lui plaît et ne faisant rien de mal!

Je répondis modestement qu'après tout les libertés, pas plus que les vertus d'un Américain, ne sont illimitées.

— N'importe, n'importe! répliqua-t-elle en désignant Pickering avec son éventail, j'aimerais à voir le pays qui a produit ce merveilleux jeune homme. Ce doit être une sorte d'Arcadie, une reproduction de l'âge d'or. M. Pickering dit les choses les plus naïves du monde, et, après avoir souri de leur simplicité, je m'aperçois tout à coup qu'elles sont très sensées, et j'y pense sans cesse. C'est vrai! ajouta-t-elle en s'adressant à Eugène, j'appelle vos naïvetés des solécismes inspirés, et j'en fais mon profit. Souvenez-vous de cela la prochaine fois que je rirai de vous!

Pickering se trouvait dans cet état de béatitude où les sourires et les froncemens de sourcils de la bien-aimée pèsent du même poids dans la balance. Il me regarda d'un air qui semblait dire : « Cite-moi une femme qui ait autant d'esprit, autant de grâce! » Je me figure qu'il ne saisissait que vaguement le sens des paroles de Mme Blumenthal, dont les gestes, la voix et les coups d'œil se confondaient pour lui dans une harmonie irrésistible. Le spectacle d'une pareille infatuation a quelque chose de pénible. Je me dispensai donc de répondre au défi de Pickering, et je me mis à rendre hommage au talent de Mme Adelina Patti. Mme Blumenthal, comme il convenait à une vraie révolutionnaire, fut obligée d'avouer qu'elle n'admirait pas trop le chant de la *diva*.

— Cela manque d'âme, dit-elle. Pour faire une grande artiste, il faut une grande passion.

Avant que j'eusse eu le temps de réfuter ou d'approuver l'axiome, la voix de la Patti s'éleva, et fit pleuvoir sur la salle ses notes argentines.

— Ah! donnez-moi cet art, murmurai-je en me levant, et je vous laisserai la passion.

Après avoir regagné ma stalle, je me demandai si mes paroles n'avaient pas froissé mon interlocutrice. Le signe de tête amical qu'elle m'adressa à la sortie me rassura. Elle était au bras de Picke-

ring, attendant sa voiture. A Hombourg, les distances à parcourir ne sont pas longues; mais il pleuvait, et Mme Blumenthal montra un joli pied chaussé de satin pour expliquer qu'elle ne pouvait rentrer à pied. Pickering nous laissa un instant pour aller à la recherche du véhicule, et ma compagne profita de l'occasion pour me prier de venir la voir; elle avait des raisons pour désirer causer avec moi. Je répondis naturellement que son désir seul était une raison suffisante pour moi. Elle me remercia par un de ses regards profonds, si audacieux dans leur candeur, et déclara que je faisais plus de complimens que mon ami, bien qu'elle doutât que je fusse aussi sincère. — C'est de lui que je tiens à causer avec vous, ajouta-t-elle. J'ai beaucoup de choses à vous demander. Il faudra que vous m'appreniez tout ce que vous savez sur son compte, car il m'intéresse, et j'ai des sympathies si intenses, une imagination si vive, que je ne me fie pas à mes propres impressions; elles m'ont trompée plus d'une fois.

Je promis de lui rendre visite, et nous la quittâmes après l'avoir installée dans sa voiture. Pickering me proposa une promenade sous la longue galerie vitrée du Kursaal, et je ne tardai pas à reconnaître que je me promenais avec un homme éperdument amoureux. Il m'annonça entre autres choses que Mme Blumenthal avait été pour lui « une révélation. »

— Tu n'as pas pu la juger ce soir, me dit-il. Si tu pouvais seulement l'entendre raconter ses aventures!

— Elle en a donc à raconter?

— Les aventures les plus étranges! s'écria Pickering avec enthousiasme. Elle n'a pas végété comme moi; elle a vécu dans le tumulte de la vie. Lorsque j'écoute ses souvenirs, il me semble entendre l'ouverture d'une symphonie de Beethoven!

Je ne pus que m'incliner; mais, comme je tenais à savoir ce qu'était devenue la conscience qui le troublait naguère, je lui dis : — Mon cher, tu es tout simplement amoureux.

Il parut aussi ravi d'apprendre la nouvelle que s'il ne la connaissait pas.

— C'est ce que Mme Blumenthal m'a dit pas plus tard que ce matin, répliqua-t-il. Nous sommes partis ensemble pour visiter les ruines du château de Königstein; nous avons grimpé jusqu'au sommet de la tourelle la plus élevée, où nous sommes restés pendant une heure. Le silence solennel de l'endroit délia ma langue, et tandis qu'elle se tenait assise sur un pan de mur couvert de lierre, j'ai fait une sorte de discours. Elle m'a écouté, les yeux fixés sur moi, arrachant de temps à autre un fragment de pierre qu'elle laissait tomber dans la vallée. Enfin elle se leva et me contempla en hochant la tête à deux ou trois reprises. — Vous êtes amoureux, dit-

elle, la chose est certaine; — puis elle se remit à lancer des cailloux dans l'espace sans ajouter un mot. Toutefois, avant de descendre, elle ajouta que mon discours méritait une réponse. Elle me remerciait cordialement; mais elle ne voulait pas profiter de mon inexpérience pour me prendre au mot. Je ne connaissais pas le monde, je me laissais séduire trop aisément, et je la croyais meilleure qu'elle ne l'était; je n'avais pas encore eu le temps de découvrir ses défauts. Si, après avoir eu l'occasion de la comparer à d'autres femmes, — plus jeunes, plus simples, — mes sentimens ne changeaient pas, elle ne refuserait pas de m'écouter de nouveau. Je lui ai juré que je ne craignais pas de lui préférer une autre femme, et alors elle a répété : — Heureux mortel, vous êtes amoureux, bien amoureux!

Deux jours plus tard, je me présentai chez Mme Blumenthal, ne sachant trop que penser d'elle. Il est prouvé qu'il existe çà et là certaines gens que l'on peut qualifier de comédiens sincères, certains esprits qui cultivent de bonne foi les émotions factices. C'était le cas de celle que mon ami le diplomate nommait si cavalièrement Flora, ou du moins je le craignais. Cependant l'offre qu'elle avait faite de soumettre l'adoration de Pickering à une épreuve hasardeuse me rassurait un peu. Elle me reçut dans un salon encombré de livres et de journaux. Un des côtés de la chambre était occupé par un piano orné d'un vase où s'épanouissait un immense bouquet de roses blanches. Je trouvai mon hôtesse plongée dans une bergère. Le but de ma visite n'était pas d'admirer Mme Blumenthal pour mon propre compte, mais de m'assurer jusqu'à quel point il convenait de la laisser agir. Elle avait exprimé des doutes sur ma sincérité le soir de notre première rencontre : aussi eus-je soin cette fois de m'abstenir de tout compliment et de ne point la mettre en garde contre ma pénétration. Je voulais déchiffrer une énigme, et j'avoue que je fus puni de ma prétention par une éclipse de ma perspicacité habituelle. Elle prenait des poses si gracieuses, elle écoutait mes réponses avec un intérêt si naïf, qu'au bout d'une demi-heure je n'aurais pas hésité à reconnaître avec Pickering que c'était « une femme merveilleuse. » Cette demi-heure, je n'aime pas à me la rappeler. Le résultat fut de me démontrer plus tard que l'on peut être charmé par une personne qui remplace le cœur par l'imagination. Elle m'avait franchement avoué qu'elle désirait apprendre de moi tout ce que je savais sur le compte de mon ami; elle me questionna donc sur sa famille, ses antécédens et son caractère. Rien de plus naturel de la part d'une veuve qui avait reçu une déclaration d'amour. Elle m'interrogeait avec une sollicitude si contenue, si flatteuse pour Pickering, que j'aurais été presque tenté de mentir plutôt que de ne pas faire son éloge.

— Après tout, lui dis-je, vous le connaissez mieux que moi, car

avant de le retrouver à Hombourg je ne l'avais pas revu depuis son enfance.

— Oui, mais je sais aussi que vous êtes son confident, répliqua-t-elle. Il se montre très franc avec moi, et je sens pourtant qu'il me cache quelque chose. J'ai contracté plus d'une amitié dans ma vie, grâce au ciel, et aucune ne m'a jamais été plus chère que celle-ci; néanmoins je me désole de voir que mon ami ne m'accorde pas toute sa confiance. Je devine qu'il souffre d'un chagrin secret. Pauvre moi! s'il savait seulement combien je lui suis attachée et combien je désire son bonheur!

Cet aveu, qui semblait si désintéressé, puisqu'il s'adressait à un tiers, m'inspira l'espoir de faire jouer à Mme Blumenthal le rôle de la Providence. Le secret que l'on n'avait pas eu le courage de lui révéler, c'était le projet de mariage avec Mlle Vernor. Le visage ingénu de la jeune fille m'avait frappé, et je ne pouvais m'empêcher de penser que Pickering risquait de tomber plus mal. Les paroles de Mme Blumenthal m'autorisaient à croire qu'elle serait de mon avis. Après un moment d'hésitation, je lui confiai que mon ami avait en effet un secret. Je lui racontai alors quelle promesse il avait faite à son père mourant, promesse à laquelle il ne pouvait manquer sans s'exposer à des remords qui troubleraient son repos. Elle m'écouta avec beaucoup d'attention et sans paraître irritée le moins du monde.

— Quel joli conte! s'écria-t-elle, lorsque j'eus achevé mon récit; quelle situation romanesque! Il n'est pas étonnant que ce pauvre M. Pickering ait eu des velléités de révolte et qu'il désire retarder l'heure de la soumission. Et cette petite fille de Smyrne qui attend le jeune prince américain comme une héroïne des *Mille et une Nuits!* Je donnerais beaucoup pour voir sa photographie. Croyez-vous qu'il me la montrerait? Ne craignez rien, je serai discrète... Oui, c'est un joli roman; si je l'avais inventé, on le trouverait absurdement improbable!

Elle se leva ensuite et fit deux ou trois tours dans le salon, se souriant à elle-même. Tout à coup elle s'arrêta devant le piano avec un petit éclat de rire; l'instant après, elle se cacha le visage dans l'énorme bouquet de roses. Il était temps de prendre congé, et je ne voulais pas m'éloigner sans savoir si, tout en plaignant le jeune homme de Hombourg, elle n'éprouvait pas aussi un peu de pitié pour la petite fille qui attendait à Smyrne.

— Vous devinez naturellement dans quel espoir je vous ai raconté tout cela, dis-je en me levant.

Elle avait pris une des roses et l'attachait à son corsage. Elle leva vivement la tête et s'écria : — Laissez-moi faire; il m'intéresse!

Je dus me contenter de cette réponse. Le jour suivant, je me re-

pentis plus d'une fois de mon zèle, et je me demandai si la providence, qui mettait une rose blanche à son corsage, n'agirait pas d'une façon par trop humaine. Le soir, au Kursaal, je cherchai en vain Pickering, et je vis que ma confidence n'avait pas encore décidé Mme Blumenthal à abréger les visites de son soupirant. Je ne le rencontrai que fort tard, à mon grand dépit, car j'avais hâte de lui annoncer quel genre de service je venais de lui rendre. Il me prit le bras et m'entraîna vers le jardin; il était trop agité pour me permettre de parler le premier.

— J'ai brûlé mes vaisseaux! s'écria-t-il dès que nous nous trouvâmes seuls. Je lui ai tout avoué. J'ai dit que c'était un supplice pour moi d'attendre sous le vain prétexte que je pourrais jamais l'aimer moins, que jusqu'à présent ma vie n'a été qu'un rêve hideux et qu'il suffit d'un mot d'elle pour me...

— Lui as-tu parlé de miss Vernor? lui demandai-je gravement.

— Je lui ai tout avoué, te dis-je. Le passé n'existe plus pour moi. Le passé peut sortir de sa tombe et me maudire, il ne m'épouvante plus! J'ai le droit d'être heureux; j'ai le droit d'être libre. Ce n'est pas moi qui ai promis. Je n'existais pas alors; je n'existe que depuis un mois. Ah! je ne suis plus le même homme. Hier encore j'avais peur d'elle; — aujourd'hui je crains seulement de mourir de joie.

Je m'étais tu pour lui laisser le temps d'exhaler toute son éloquence; en ce moment, il s'interrompit pour ôter son chapeau, dont il se servit en guise d'éventail.

— Explique-toi, lui dis-je enfin. As-tu demandé à Mme Blumenthal d'être ta femme?

— Que veux-tu donc que je lui demande?

— Et elle consent?

— Elle demande trois jours pour se décider.

— Mettons-en quatre! Elle connaît ton secret depuis ce matin. Je me crois obligé de te déclarer que je le lui ai révélé.

— Tant mieux! s'écria Pickering. Ce n'est pas une offre brillante que la mienne pour une femme comme elle, et si cruelle que soit l'attente, je sens qu'il serait brutal de me montrer trop pressant.

— Que pense-t-elle de la rupture de ta promesse?

Pickering était trop amoureux pour feindre le remords.

— Elle pense, répondit-il bravement, qu'elle m'aime trop pour avoir le courage de me condamner. Elle convient que j'ai le droit d'être heureux.

Je me sentais intrigué. Ce n'était pas là l'effet que j'attendais de mon indiscrétion calculée; mais maintenant je ne pouvais plus intervenir. Tout ce que je pus faire fut de conseiller à mon ami de ne pas se donner la fièvre.

Le lendemain matin, je reçus ce billet :

« Mon cher ami, j'ai tout espoir d'être heureux. Je pars pour Wiesbaden, où j'apprendrai mon sort. Mme Blumenthal compte passer quelques jours dans cette ville, et elle me permet de l'accompagner. Je crois que tu peux me féliciter d'avance. Tu seras le premier à apprendre l'heureuse nouvelle. » « E. P. »

Deux jours plus tard, en m'asseyant à la table de l'hôtel, je trouvai sur mon assiette une lettre portant le timbre de Wiesbaden; elle ne contenait que ces mots :

« Je suis heureux; mon offre est acceptée depuis une heure. Juge de ma joie! Je puis à peine croire que je suis ton vieux E. P. »

Pendant huit jours, je demeurai sans nouvelles de Pickering, dont le silence finit par m'inquiéter. Je lui écrivis. La réponse n'arrivant pas, je me rendis à son hôtel, où j'appris qu'on venait de lui envoyer ses bagages à Cologne. Un télégramme que j'adressai à mon ami m'en valut un autre, où il me priait simplement de le rejoindre. Quelques heures après, j'étais à Cologne. Je trouvai Pickering installé dans l'hôtel le plus triste de la ville, dans un grand salon à tentures grises qui semblait avoir absorbé l'ennui exhalé par dix générations de voyageurs. Il était pâle et défait; son visage avait vieilli de cinq ans; mais au moins il pouvait se vanter d'avoir trempé ses lèvres dans la coupe de la vie, et j'étais désireux d'apprendre ce qui la lui rendait si amère; cependant je lui épargnai toute curiosité importune, me bornant à lui témoigner ma sympathie par une chaleureuse poignée de main. Nous essayâmes en vain de parler de Cologne, dont la pluie gâtait pour le moment l'aspect pittoresque. Eugène ne tarda pas à se lever pour se promener de long en large.

— Ah! s'écria-t-il, j'ai voulu *savoir*, et me voilà certes plus avancé que je ne l'étais il y a un mois.

Alors il me raconta avec assez de calme, comme s'il souffrait déjà moins de sa blessure, l'histoire des jours précédens, que je me contente de résumer.

Après s'être vu accepter un soir aussi clairement qu'il pouvait le souhaiter, il passa le reste de la nuit à confier le secret de son bonheur aux étoiles. Le lendemain matin, il se présenta chez Mme Blumenthal, qui refusa tout simplement de le recevoir. Il se promena pendant une heure ou deux et revint. Le domestique lui remit alors un billet qui ne contenait que ces mots : « Laissez-moi seule aujourd'hui. Je vous donnerai dix minutes demain soir. » Les trente-six heures d'attente parurent autant de siècles à Pickering,

cela va sans dire; enfin Mme Blumenthal le reçut. Avant qu'elle eût ouvert la bouche, il se reprocha d'avoir été assez sot pour s'imaginer qu'il la connaissait. On parle tous les jours de gens qui jettent le masque, c'est un lieu-commun de romancier. Cette fois cependant la métaphore se trouvait justifiée; la dame se présenta à lui sans masque.

— Regardez la pendule, dit-elle. Je vous accorde dix minutes. Jouez-moi votre scène, arrachez-vous les cheveux, brandissez votre poignard! Vous êtes congédié.

Ne sachant que penser, Pickering demanda une explication.

— Je n'ai plus besoin de vous, répondit Mme Blumenthal en s'asseyant, voilà mon explication. Tout cela a été charmant, mais vous n'avez plus rien à m'apprendre; je vous sais par cœur.

— Vous avez donc joué un rôle? Vous ne m'avez jamais aimé? s'écria Pickering.

— Non certes, cher monsieur. Je me suis contentée de vous étudier. Il manquait à mon grand ouvrage sur le *Non-Moi immatériel* un chapitre dont vous m'avez fourni le fond. Mon livre est terminé; bonsoir et merci.

— Et c'est pour en arriver là que vous m'avez encouragé?

— Je n'ai pas eu à vous encourager. En tout cas, osez vous plaindre! Vous me devrez l'immortalité, car vous serez imprimé tout vif. N'ai-je pas en somme été très bonne pour vous? J'ai reçu vos visites à des heures raisonnables et déraisonnables; parfois elles m'ont amusée, parfois elles m'ont terriblement ennuyée. Mais vous étiez un cas si curieux, — comment dirai-je? — d'enthousiasme, que je me suis résignée. N'ai-je pas caressé vos rêves? Si je me montre un peu brusque aujourd'hui, ce n'est pas ma faute, — vous auriez dû comprendre plus tôt que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre... Voyons, n'avez-vous rien, rien à dire? Accusez-moi, maudissez-moi, accablez-moi d'invectives. Je saurai me montrer indulgente.

Pickering écouta cette sortie avec une espèce de torpeur; il croyait sentir le sol céder sous ses pieds. Il s'imagina que Mme Blumenthal désirait le voir éclater en injures, et cette idée contribua à le calmer. Il éprouva le besoin de respirer le grand air.

— Quoi! pas un mot? reprit la veuve, tandis que, la main sur le bouton de la porte, il cessait de la regarder. Ne vous ai-je pas assez parlé, moi?.. Alors vous m'écrirez?

— Je ne le crois pas, répliqua Eugène.

— Bah! dans six semaines vous reviendrez me voir.

— Jamais!

— Jamais? C'est là un aveu de sottise, dit-elle. Cela signifie que,

même après avoir réfléchi, vous serez incapable de comprendre la philosophie de ma conduite.

Le mot philosophie parut si étrange à Pickering qu'il ne trouva rien à répondre.

— Votre passion, après tout, n'était qu'une affaire de tête, continua la dame.

— Peut-être avez-vous raison, répliqua Pickering, et il s'éloigna.

Le lendemain, il quitta Wiesbaden sur un vapeur qui descendait le Rhin. Il passa la journée à bord, ne sachant où il allait ni où il débarquerait. Il avait la fièvre; il lui semblait qu'il venait de voir quelque chose d'infernal. Enfin il aperçut les tours de la cathédrale de Cologne, et lorsque le vapeur s'arrêta, il mit pied à terre.

— Il y a huit jours que je suis ici, dit-il en terminant son récit; je n'ai guère dormi depuis mon départ, et pourtant ç'a été pour moi une semaine de repos!.. Toutes les femmes, ajouta-t-il, sont perfides, menteuses, coquettes!

— Pas toutes, lui dis-je; il existe à Smyrne, dans un jardin aux murs blancs, une jeune fille dont la philosophie se borne...

Pickering s'éloigna sans attendre la fin de ma phrase.

Quelques jours plus tard il me parut en bonne voie de guérison, et je restai convaincu que le temps suffirait pour achever la cure. Je ne fis qu'une seule fois allusion à ses griefs, un soir que nous allions nous retirer pour la nuit.

— Permets-moi de t'avouer, lui dis-je, que je trouve qu'il y a du vrai dans les assertions de Mme Blumenthal. Tu te servais d'elle intellectuellement, et elle te rendait la pareille.

Il fronça les sourcils sans oser me démentir. J'attendis un peu dans l'espoir qu'il se rappellerait qu'il avait quelque chose à me réclamer. Il n'y songea pas.

Le lendemain nous parcourûmes la vieille cité et nous visitâmes la cathédrale. Pickering se montrait taciturne; je l'abandonnai à ses réflexions, le laissant assis en face d'un vitrail resplendissant. A mon retour, je devinai ce qu'il allait me demander. Avant qu'il eût ouvert la bouche, je tirai de ma poche la lettre qu'il m'avait confiée un mois auparavant, je la posai sur ses genoux, et je m'éloignai de nouveau.

Une demi-heure après, je revins sur mes pas. Il avait disparu, je regagnai l'hôtel, et je le trouvai se promenant d'un air sombre dans sa chambre. Sans doute j'aurais été fort embarrassé, si l'on m'eût demandé quel effet la lettre devait produire; mais je m'étonnai de voir qu'elle l'avait irrité.

— Tu as lu? lui demandai-je.

— Oui, et je suis obligé de faire amende honorable. J'ai été injuste envers M. Vernor.

— Tu pensais qu'il t'adressait ta feuille de route, si j'ai bonne mémoire?

— J'étais un sot. Il me donne mon congé. Il croit devoir m'annoncer sans retard que sa fille, informée de l'union projetée, refuse de se regarder comme liée par un pareil contrat et n'admet pas que de mon côté je sois tenu de m'y conformer. On lui a donné une semaine pour réfléchir. Elle s'obstine à trouver *horrible* l'arrangement en question. Après s'être montrée si longtemps soumise, elle ose enfin avoir une opinion à elle, à ce que m'apprend M. Vernor. J'avoue que cela me surprend. On m'a toujours représenté Isabelle comme l'incarnation de l'obéissance passive. Et c'est elle qui se révolte et insiste pour que l'on me dégage de ma promesse! Son père m'annonce même qu'elle menace d'avoir une fièvre cérébrale dans le cas où l'on voudrait user de contrainte. M. Vernor ajoute qu'il ne veut pas augmenter les regrets que je puis lui faire l'honneur d'éprouver par la moindre allusion aux qualités morales et physiques de sa fille. Il espère, pour le repos de tous les intéressés, que j'ai « d'autres vues. » Il termine en disant que, malgré ce contre-temps, le fils de son meilleur ami sera toujours le bienvenu chez lui. Je suis libre, dit-il, et il m'engage à compléter mon excellente éducation par une série de voyages. Si je suis tenté de me diriger du côté de l'Orient, il compte que je n'oublierai pas que je suis sûr de trouver à Smyrne un accueil amical. En somme, c'est une lettre fort polie.

Si polie qu'elle fût, Pickering ne paraissait nullement satisfait du poids dont elle débarrassait sa conscience. Il se montra très abattu. Pauvre garçon, l'expérience avait cruellement rogné les ailes de son imagination! Je le plaignais trop pour lui rappeler que si, un mois auparavant, il eût consenti à briser le cachet de la lettre, il aurait échappé au purgatoire où trônait Mme Blumenthal. Je me bornai donc à le prier de me montrer la photographie de Mlle Vernor.

— Je n'ai plus le droit de la garder, me dit-il, — et avant que j'eusse eu le temps d'empêcher ce sacrifice, il tira la carte de son portefeuille et la jeta dans le feu.

— Il est fâcheux pour toi que Mlle Vernor ait montré tant de résolution, lui dis-je, car je parierais qu'elle est devenue une jeune fille charmante.

— Va t'en assurer! répliqua-t-il d'un ton de mauvaise humeur. Le champ est libre. Il m'est défendu désormais de songer à elle.

Voyons, me demanda-t-il en se tournant tout à coup vers moi, n'est-ce pas une rude déception pour un pauvre diable qui ne demande au sort que de vivre paisiblement dans son petit coin?

Je déclarai que c'était dur en effet et qu'il avait le droit d'exiger que le destin lui fournît une nouvelle occasion de s'installer dans son coin. J'ajoutai que le conseil de M. Vernor était bon, qu'il avait tort de ne pas le suivre, et j'offris d'être son compagnon, s'il voulait se distraire en voyageant. Pickering accepta sans grand enthousiasme; mais après une quinzaine de jours passés à visiter des galeries de tableaux et à admirer des monumens je m'aperçus qu'il commençait à redevenir lui-même. Il retrouva jusqu'à un certain point la généreuse éloquence dont il avait fait preuve à Hombourg, et cette fraîcheur d'impression que je lui enviais. Un jour que j'étais retenu à l'hôtel par une blessure au pied, il me régala à son retour, à propos de certaine vierge ingénue de Hans Memling, d'une rhapsodie qui me parut plus sensée que ses éloges de Mme Blumenthal. Il avait ses heures de tristesse, ses retours vers le passé; mais je m'abstins de lui reprocher ces accès de mélancolie, car je m'imaginai qu'il en sortait un peu plus dispos et plus résolu. Cependant un jour il se montra si sombre que je saisis le taureau par les cornes et lui dis qu'il se devait à lui-même de chasser de sa pensée tout souvenir de cette femme.

Il me regarda d'un air étonné, puis me répondit en rougissant beaucoup : — Cette femme? Je ne songeais pas à Mme Blumenthal.

A dater de ce jour, je m'expliquai sa tristesse d'une autre façon. Nous poussâmes jusqu'en Italie, et nous fîmes un assez long séjour à Venise. Ce fut là qu'arriva le dénoûment auquel je m'attendais depuis quelque temps déjà. Nous avions passé la matinée à Torcello, et nous revenions, doucement bercés par les flots et par le chant des canotiers, lorsque Pickering s'écria : — Me voilà à moitié chemin, je crois que j'irai!

Depuis une demi-heure, nous n'avions pas échangé une parole, et je lui demandai naturellement : — Où donc veux-tu aller? — Comme nous arrivions à la Piazetta, il ne put me répondre immédiatement. Je sautai à terre le premier, et, lorsque je me retournai pour lui donner la main, il me répondit :

— A Smyrne.

Il partit le soir même. J'avais soutenu que Mlle Vernor devait être une charmante jeune fille, et six mois plus tard Eugène m'écrivit que Mme Pickering était une charmante jeune femme.

HENRY JAMES.

LES

CENTRES DE CRÉATION

ET

L'APPARITION SUCCESSIVE DES VÉGÉTAUX

I. *Die Vegetation der Erde nach ihrer klimatischen Anordnung*, par M. A. Grisebach, Leipzig 1872. — II. *La Végétation du globe d'après sa disposition suivant les climats*, esquisse d'une géographie comparée des plantes, par M. A. Grisebach, ouvrage traduit de l'allemand par M. P. de Tchihatchef, Paris 1875; Guérin.

Les problèmes longtemps indéchiffrables de l'origine des animaux et des végétaux n'ont été abordés d'une manière sérieuse que depuis le commencement des recherches paléontologiques, et, on peut le dire, depuis la grande époque de Cuvier. Les zoologistes ont été pendant bien des années seuls à étudier les êtres que l'on nommait alors en bloc *antédiluviens;* les botanistes ne sont venus qu'après, et, bien qu'ils aient fait dans ces vingt dernières années des pas de géant, les découvertes de la paléontologie végétale n'ont pas encore obtenu l'attention qu'elles méritent. On jugera de l'importance de ces découvertes par les résultats que peut en tirer dès aujourd'hui une induction légitime lorsqu'il s'agit de se rendre compte de l'origine des végétaux innombrables qui nous entourent et des causes qui les ont répartis entre les régions où ils sont cantonnés à la surface de la terre. On verra notamment quelle lumière elles jettent sur l'hypothèse des centres de création multiples, qui a encore tant de partisans, mais qui ne saurait supporter

une critique sérieuse fondée sur les faits; on verra aussi, nous l'espérons, combien les découvertes récentes sont favorables au contraire à la doctrine des époques de création, établie sur l'apparition successive des végétaux.

I.

Si l'on jette un coup d'œil général sur l'ensemble des végétaux, on reconnaît bientôt qu'ils se groupent par types d'aspect semblable dans certaines aires qu'ils caractérisent, et auxquelles on a donné le nom de *régions naturelles*. L'un des vétérans de la science allemande, M. Grisebach, professeur à l'université de Göttingue, dans un ouvrage récent qui appelle l'éloge aussi bien que la critique, admet un peu arbitrairement vingt-quatre de ces régions pour la totalité du globe. Avant d'examiner la valeur de ces subdivisions, nous commencerons, pour fixer les idées, par en citer trois : la *région méditerranéenne*, la *région saharienne* et la *région de l'Amazone*.

La région méditerranéenne, la seule connue de l'antiquité classique, enceinte au nord par les Pyrénées, les Alpes et les Balkans, au sud par l'Atlas africain, limitée à l'est par les hauts plateaux de la Syrie, à l'ouest par ceux de l'Espagne, voit naître sur les rives de son grand lac intérieur les arbrisseaux les plus divers, caractérisés par la persistance de leur feuillage : les chênes verts, le myrte, le grenadier, les orangers, le laurier-rose, les cistes, les acanthes, l'olivier et plusieurs arbres de la même famille. Un ciel toujours pur, des plages que les montagnes abritent contre les vents âpres du nord ou contre les vents chauds du désert, une mer dont l'humidité bienfaisante tempère les ardeurs du soleil, et que l'étroite fracture de Gibraltar protége même contre les marées, tels sont les élémens du climat méditerranéen, qui se révèle subitement au voyageur surpris quand il descend le Rhône entre Montélimart et Orange, et qui cesse aussi subitement sur les derniers contreforts méridionaux de l'Atlas, au contact desséchant du Sahara. Toutefois le caractère botanique de la région ne reste constant qu'au-dessous d'une certaine élévation, et, bien que l'on retrouve quelques-unes des mêmes plantes communes, soit entre la Sierra-Nevada d'Espagne et les cimes du Maroc, soit entre les sommets de l'Algérie du sud et ceux du Liban ou du Taurus, cependant l'Apennin, dès qu'on dépasse 400 mètres, offre des essences forestières identiques ou analogues à celles de l'Europe septentrionale, et les montagnes de la Grèce ont une végétation spéciale : en fait de lauriers, le sol du Parnasse ne produit que ceux des poètes.

Rien n'est plus différent de la flore méditerranéenne que celle qui la suit immédiatement, celle du Sahara. Dans la première, le feuillage est vert et luisant, parfois développé jusqu'à l'exubérance; dans la seconde, il se contracte, se réduit au strict nécessaire, voire à quelques épines, se revêt de poils pour se garantir contre l'évaporation, se couvre d'une couche cireuse qui le défend contre l'ardeur du soleil et lui communique une teinte glauque, poussiéreuse, commune à tous les bas buissons du désert. C'est cette teinte neutre qui, ne se détachant pas sur le sol, fait croire à première vue que le désert est dépourvu de végétation. En général il n'en est rien ; mais sur le sable, au lieu de plantes annuelles, que le manque d'eau tuerait avant leur développement, — ce qui domine, ce sont des légumineuses sans feuilles, des rutacées épineuses, des tamarix, des genévriers à port de jonc, des crucifères et des chénopodiacées buissonnantes; lorsqu'une source, un puits permet l'établissement d'une oasis, alors seulement à l'ombre du dattier, — l'olivier du désert, — ou du palmier *doum*, se développent les plantes herbacées propres au pays et les céréales.

La région désertique n'est pas limitée à l'Afrique; elle se propage par l'Arabie à travers les steppes de la Perse et de l'Afghanistan jusqu'à l'Indus, au-delà duquel quelques-uns de ses végétaux se retrouvent encore, atteignant le pied de l'Himalaya. Si la région méditerranéenne est la région de l'antiquité classique, celle du désert appartient à l'antiquité biblique, aux nomades, aux pasteurs et aux caravanes; parfois encore de nos jours nos colonnes de zouaves y ont cru voir tomber du ciel la manne des Hébreux, sous forme d'un lichen comestible que le vent détache et emporte à de grandes distances. M. Berthelot, l'ayant analysé chimiquement, y a constaté la présence de la mannite. Nos soldats s'en sont nourris, mais en passant et non pendant quarante jours; il est vrai que l'état de leurs approvisionnemens ne nécessitait aucune intervention miraculeuse.

En continuant toujours vers le sud, nous verrions le Sahara faire place à une région toute différente, peu explorée encore, la région équatoriale de l'Afrique avec ses mimosées et ses graminées, le baobab, les arbres à encens, le dragonnier, région à grands fleuves et à pluies périodiques, dont nous retrouvons l'analogue en Amérique dans le bassin beaucoup mieux connu de l'Amazone. L'Amazone, ce fleuve au cours si long, si paisible et si large, une petite Méditerranée, ouverte à l'est, celle-là, par les bouches du Para, étendue à perte de vue pendant la saison des pluies, recevant du sud les grands fleuves du Brésil, du nord une partie des eaux de l'Orénoque, de l'ouest les torrens qui tombent du faîte de la Cordillère, l'Ama-

zone est l'artère d'une forêt presque encore vierge. Sur les rives du fleuve s'élèvent des roseaux énormes, derrière eux des balisiers gigantesques, puis des palmiers hauts de 50 pieds et si variés d'usages et de formes qu'ils ont fourni à M. de Martius la matière d'un livre entier, enfin des forêts où croissent spontanément le noyer du Para (*Bertholletia excelsa*) et le cacaoyer, des légumineuses à cœur dur comme du fer, et cette myriade d'arbres que chargent non-seulement leurs propres fleurs, mais des parasites de toute espèce : des broméliacées en crinières dressées ou pendantes, qui ne leur demandent qu'un support, — des loranthacées, guis géans à grands panaches rouges, qui s'y implantent pour s'en nourrir, — des lianes qui les étreignent d'étroites cordelettes d'où retombent en cascades odorantes des grappes de fleurs orangées. Ici règnent une chaleur, une humidité constantes sous l'abri de dômes immenses de verdure où la lumière pénètre à peine; c'est une serre chaude entretenue par la nature et, abstraction faite du Para, le séjour le plus délicieux du globe.

En considérant ces régions naturelles, les mieux délimitées de toutes, les botanistes se sont peu à peu habitués à croire que les végétaux appropriés à ces régions avaient été créés pour elles, et que tout *domaine de végétation*, pour parler la langue un peu barbare de M. Grisebach, était en même temps un *centre de végétation*, ou plus exactement un *centre de création*.

La conception d'un centre de création d'où aurait rayonné chaque espèce végétale remonte un peu haut dans la science. Selon Linné, tous les types de végétaux et d'animaux seraient sortis d'un seul point de la terre, berceau en même temps du genre humain. En laissant de côté l'origine et les migrations de l'homme, dont l'étude réclamerait des considérations de nature fort diverse, et en nous restreignant à la partie botanique du sujet, il faut reconnaître que l'opinion de Linné ne pouvait se soutenir, même avant les découvertes de la géologie, que par de grands efforts d'imagination. On l'a réfutée mainte et mainte fois. Après Linné, Gmelin et d'autres ont proposé non plus un seul, mais plusieurs centres de création. Willdenow prétendit rattacher les différentes flores aux chaînes de montagnes dites primitives : ainsi les Alpes auraient été un centre de végétation, le Caucase un autre, etc. Malheureusement les détails de pareilles hypothèses ne supportent pas la discussion. Peu à peu les naturalistes européens se sont comme accordés à rapporter les végétaux si variés qui couvrent la terre à un certain nombre de points primordiaux, sur le chiffre et la situation desquels on n'a pas d'ailleurs pu s'entendre. Cette doctrine a été établie de la manière la plus formelle par Adrien de Jussieu, et M. Grisebach l'adopte sans

réserve. « La coexistence de flores diverses à côté l'une de l'autre, nous dit-il, prouve déjà qu'elles proviennent de certaines localités créatrices déterminées que l'on peut considérer comme leurs centres de végétation, dont le nombre est incertain et dépend de la quantité des espèces indigènes... Ce n'est que dans les localités spéciales que la nature a répandu ses premiers germes, mais *ces localités furent innombrables* et disposées sans symétrie, comme les étoiles du firmament, et chaque localité eut la propriété de produire une forme organique déterminée. » L'autorité légitime dont M. Grisebach jouit dans la science, et qui doit recommander la lecture de son livre, est précisément la raison qui nous oblige à formuler aussi courtoisement que possible les preuves qui militent contre la théorie adoptée par lui.

Ces preuves sont de plusieurs sortes. La première nous sera fournie par la difficulté même de définir le nombre des régions dites naturelles, et encore plus des prétendus centres de création. Si chaque région naturelle était aussi bien caractérisée que les trois dont nous avons parlé, et si chacune offrait une végétation spéciale plus abondante et pressée au centre de la région, d'où elle aurait visiblement rayonné pour s'arrêter au contact des régions voisines, la théorie des centres de création réunirait en sa faveur de grandes probabilités; mais il est loin d'en être ainsi. Les régions s'entremêlent sur les bords, se pénètrent en tout sens, comme l'a fait remarquer M. Alphonse de Candolle (1), et, ce qui est plus défavorable encore à la théorie en question, la région la mieux définie varie dans son intérieur, et, loin d'être toujours identique à elle-même, offre en différens points de petits centres secondaires. L'histoire de la science a enregistré les contradictions de ceux qui ont essayé d'énumérer les centres de création; aussi, quel que dût être le résultat de la tentative de M. Grisebach, elle était assurément des plus délicates.

M. Grisebach est certainement l'auteur qui jusqu'à présent a tracé de la manière la plus précise, je dirai même la plus méthodique, la subdivision du globe en régions naturelles; mais le meilleur esprit ne peut résoudre d'une manière complétement satisfaisante un problème mal posé. Sans doute M. Grisebach doit se flatter d'avoir démontré la possibilité de reconnaître dans la végétation du globe des régions naturelles; cependant quelques-unes de celles qu'il a circonscrites sont de nature à provoquer de sérieuses objections. Sa première région, dite par lui *domaine arctique*, com-

(1) Voyez sa *Géographie botanique raisonnée*, et son récent mémoire sur *les Groupes physiologiques des végétaux.*

prend les types des Alpes et des hautes montagnes de toute l'Europe; en la localisant dans l'extrême nord, il nous donne une fausse idée de la distribution géographique des végétaux qu'elle renferme. Il est vrai que la région « arctico-alpine » ne serait même pas, à proprement parler, une division géographique du globe terrestre. Presque aucune de ses régions n'est à l'abri d'une critique semblable. La région méditerranéenne, assez homogène sur les côtes et dans les îles, peut-elle comprendre, comme le veut M. Grisebach, et les hauts plateaux de l'Espagne, et la chaîne de l'Apennin, et les massifs élevés de l'Asie-Mineure? De même la dépression de la mer Caspienne et les montagnes du Thibet peuvent-elles être classées dans une même unité régionale sans violer à la fois les rapports entre les flores et le sentiment instinctif des vérités naturelles? Il y a bien des végétaux de l'Himalaya qui ne sauraient s'accommoder du climat chaud et humide de la mer Caspienne. Nous n'ignorons pas que M. Grisebach n'a fait, dans cette partie de ses conceptions, que se rallier à une théorie généralement admise avant lui, et c'est justement en la développant avec un talent incontestable, appuyé sur une masse imposante d'observations personnelles, qu'il en a le mieux montré les faiblesses. Ces faiblesses n'apparaissent nulle part plus prononcées que dans la constitution de sa quatorzième région, composée des îles de l'Océan où l'auteur a cru reconnaître des centres de création, c'est-à-dire des pays les plus éloignés et les plus différens, tels que les Açores, Madère et les Canaries, qui forment un ensemble, Madagascar et les îles voisines, qui en constituent un autre, les Sandwich, qui ont une flore spéciale, etc. Il n'y a là qu'un cadre artificiel, et l'auteur le sait aussi bien que personne; mais pourquoi n'a-t-il pas rattaché les îles du Cap-Vert à la région du Sénégal, les Gallapagos et Juan-Fernandez au continent américain? En séparant les îles des terres fermes voisines pour les réunir entre elles, il rompt des affinités naturelles et rapproche des flores qui « hurlent de se trouver ensemble. »

On voit déjà par où péchera toujours l'application qu'on voudra faire de cette théorie. Il y a nécessité de diviser le globe en aires bien plus nombreuses pour les faire coïncider avec des centres de création locaux. M. Grisebach en a omis beaucoup, et nous sommes d'autant mieux en droit de le constater que ces omissions sont volontaires et ne procèdent point, tant s'en faut, de l'ignorance. Pour ne citer que deux des grandes régions qu'il a en apparence méconnues, la région atlantique et la région antarctique ne font point partie de ses subdivisions.

La région occidentale de l'Europe ou région atlantique, que l'on

pourrait nommer aussi « la région des bruyères et des ajoncs, » commence aux Canaries, renferme le nord du Portugal, la côte cantabrique de l'Espagne, le littoral de la France jusqu'aux contreforts du plateau central et à la Sologne, fait une pointe à l'ouest de Paris en comprenant la forêt de Rambouillet, puis se retire en un point à déterminer sur la Manche, embrasse les îles normandes et va toucher le sud de l'Irlande, où vivent en sentinelles avancées une douzaine d'espèces méridionales, principalement d'éricinées et de saxifrages, et où le myrte croît en pleine terre, sous la douce influence du climat maritime. Le *gulf-stream*, dont une branche pénètre dans la partie supérieure de la région, y réchauffe à la fois la mer et l'atmosphère en portant jusque dans les polders de la Belgique et de la Hollande quelques-unes des plantes atlantiques, notamment un groupe de monocotylédones et des campanulacées rares. C'est une région que M. Grisebach ne voudrait considérer que comme une émanation de la région méditerranéenne, bien que les conditions climatériques y diffèrent considérablement de celles de la Méditerranée. Elle est remarquable par l'étendue de l'aire qu'y occupent quelques-unes de ses plantes caractéristiques : le pavot à fleurs jaunes, qui s'étend du Portugal et des Asturies à l'Auvergne, à la Bretagne et à l'Écosse, — la bruyère cendrée, qui peuple nos guérets et qui, devenue rare en Belgique, parvient cependant jusqu'en Norvége, etc. Des considérations de cette nature ont inspiré l'ingénieuse hypothèse d'Édouard Forbes, selon laquelle ces analogies entre terres aussi éloignées résultent de l'existence ancienne d'un continent intermédiaire, l'Atlantide, dont la tradition, révélée jadis aux prêtres d'Égypte, avait été portée jusqu'à Platon. Si l'Irlande a été jadis contiguë ou rattachée aux Asturies et aux Açores, et ces dernières aux Canaries, il ne serait pas surprenant en effet que l'Irlande eût conservé quelques espèces de cet ancien continent, de même que les autres points de la région atlantique ont gardé des types qui leur sont communs entre eux ou avec quelques pays du bassin méditerranéen.

Une autre région, la *région australe* ou *antarctique*, a été indiquée par l'illustre directeur du Jardin de Kew, M. J. Hooker, qui, dans la préface de sa *Flore de la Nouvelle-Zélande*, s'est vu conduit, pour expliquer des affinités de végétation et même des identités, à supposer l'affaissement d'un continent ou d'îles considérables dans la direction du Chili à la Nouvelle-Hollande et même du Chili à Tristan da Cunha. Supposer des terres disparues entre Madagascar et l'Australie, c'est une hypothèse hardie qui pourra s'imposer un jour à la science et qui reçoit une grande force des argumens que M. Alphonse Milne Edwards a tirés de l'étude des faunes.

L'une des expéditions envoyées l'an dernier pour l'observation du passage de Vénus, celle de Saint-Paul, qu'a si brillamment dirigée M. le commandant Mouchez, a rapporté de nouveaux documens qui fortifient la conception d'une région botanique australe. Un certain nombre de végétaux n'étaient encore connus, dans le monde entier, que sur le petit îlot de Tristan da Cunha, où l'on pouvait les croire dans leur *centre de création*, entre autres une graminée coriace et piquante, semblable à l'alfa de l'Algérie, qui remplit des espaces entiers pour le plus grand malheur du naturaliste (le *spartina arundinacea* de Carmichaël), un arbre à port singulier, formant à lui seul une forêt, le *phylica arborea*, de la famille des rhamnées, un lycopode, des fougères, etc. Or toutes ces plantes, propres à Tristan, ont été rapportées de l'île Saint-Paul ou de l'îlot voisin d'Amsterdam, que plus de 100 degrés de longitude séparent de Tristan, par M. George de l'Isle, botaniste attaché à la dernière expédition.

Les régions naturelles, pour satisfaire à l'hypothèse des centres de création, doivent donc se multiplier, se morceler bien plus encore que nous ne l'avons laissé entrevoir. La théorie, pour être conséquente avec elle-même, doit par exemple placer dans la région que nous connaissons le mieux, la région méditerranéenne, un centre aux Baléares, un en Corse et plusieurs en Espagne, où la végétation se diversifie considérablement selon la disposition fort tourmentée de la Péninsule et ses altitudes diverses. Il y a plus encore : toutes les fois qu'une espèce, fût-elle unique, est spéciale à un pays, il faut logiquement attribuer à ce pays un centre de création. C'est ce que M. Grisebach est forcé d'accorder à l'Oural, qui possède un petit œillet, le *gypsophila uralensis*, aux Cévennes, qui ont en propre deux herbes minuscules, l'*arenaria ligericina* et le *kœnigia macrocarpa*. Cet émiettement de l'action créatrice, que l'on suppose s'être employée à semer çà et là une graine presque sur chaque point du globe, est-il en harmonie avec les procédés si simples et si grandioses à la fois que nous admirons dans l'œuvre cosmogonique?

II.

Les régions botaniques naturelles, où l'on veut voir le résultat d'une création locale, sont dues avant tout à des causes climatériques. Pour soutenir cette thèse, nous n'avons qu'à puiser à pleines mains dans le livre de M. Grisebach et dans les notes intéressantes dont M. de Tchihatchef a enrichi la traduction de cet ouvrage. Le mérite dominant du livre, à la préparation duquel le professeur de

Göttingue a consacré quarante années, est en effet l'étude approfondie de cette harmonie constante qui se révèle à l'observateur entre la plante et les conditions où elle doit vivre, entre le caractère botanique et le caractère climatérique de la région ; c'est même là le côté spécial de son œuvre, dont la meilleure partie est celle qui lui appartient le plus, et c'est à cause de ce mérite original que l'on ne saurait trop remercier le naturaliste éminent, le voyageur célèbre, qui a distrait d'une vie si fructueuse le temps employé au labeur d'une telle traduction.

Examinons donc, le livre de M. Grisebach à la main, quelles sont les conditions climatériques qui déterminent la végétation d'une contrée ou même d'un coin de terre. Parmi ces conditions, il faut considérer d'abord la latitude, facteur des plus importans, dont la valeur n'est pourtant pas aussi absolue qu'on le croit communément, — ensuite l'altitude, qui a pour effet général d'abaisser la température, — puis la position du lieu par rapport aux grandes étendues d'eau, qui tempèrent l'ardeur de l'été aussi bien que la rigueur de l'hiver, — la direction des vents régnans, qui rendent l'atmosphère humide s'ils ont passé sur un océan, sèche s'ils soufflent de l'intérieur, chaude s'ils viennent du midi, froide s'ils descendent du nord, — enfin l'abri que des remparts naturels créent pour certaines localités privilégiées. Telles sont les stations recherchées chaque hiver par les malades, par exemple les environs de Nice ou le littoral génois, ou même les rives embaumées des grands lacs de l'Italie septentrionale, où l'on jouit en hiver, protégé par les hautes cimes des Alpes contre l'âpreté du mistral, d'une température plus douce qu'on ne la trouverait à Pise ou même à Rome.

Chaque pays a ainsi son climat particulier, déterminé par des conditions locales, et déterminant à son tour la végétation. Aussi chaque coin de terre, chaque versant de montagne, pour ainsi dire, choisit-il dans la flore générale de la contrée à laquelle il appartient les végétaux le mieux adaptés à sa nature, de même que la contrée entière semble les avoir choisis dans la flore générale du monde. Or ces conditions, locales ou générales, ne sont que l'expression de l'état actuel des parties du globe, de ce globe qui a tant varié depuis qu'il s'est tant refroidi, et dont les continens visibles à nos yeux sont tous sortis du sein des eaux ou du cratère des volcans. Si cet état se modifiait, ne fût-ce que sur un point, la constitution des autres pays varierait proportionnellement, car les courans marins et atmosphériques les rendent tous solidaires. Si le Sahara par exemple, dont certains *chotts* sont au-dessous du niveau de la mer, était envahi par les eaux, on ne verrait plus le simoun, le vent brûlant du désert, échauffer la région méditerranéenne, qui,

rendue à des conditions antérieures, admettrait sur ses rives des végétaux chassés jadis sur les montagnes par la chaleur de ses étés.

Une création locale doit être une dans son essence, et surtout dans une île isolée par sa position géographique. Si les partisans des centres de création avaient connu la flore de la Nouvelle-Calédonie, une des dernières conquêtes de nos naturalistes, ils eussent hésité non-seulement devant le caractère évidemment ancien de cette flore, mais surtout devant les affinités multiples qu'en révèle l'examen. Un centre de création suppose des végétaux disséminés autour d'un point de départ dans une aire homogène. Dans notre colonie polynésienne, rien de pareil : à côté d'un grand nombre de types spéciaux à cette île, ou du moins non encore observés ailleurs, on en trouve beaucoup d'autres dont les affinités s'échelonnent sur une double direction, relient la Nouvelle-Calédonie d'une part aux Moluques, à Java et aux îles intermédiaires, d'autre part à l'Australie et même à la Nouvelle-Zélande; sur les plus hauts pics de l'île habitent enfin des végétaux qui rappellent ceux de la flore antarctique, comme ceux des Alpes et des Pyrénées dans l'hémisphère boréal se retrouvent au Spitzberg et au Groënland. Comment trouver dans un assemblage aussi bigarré les caractères d'un centre de création?

On peut en dire autant de l'Australie, bien que cet immense continent soit encore, dans son ensemble, moins connu que la petite région néo-calédonienne. Il y a peu d'années, on se plaisait à citer toujours l'Australie comme un monde à part dont les productions différaient toutes de celles du reste du globe. Les découvertes récentes, dues au zèle persévérant de l'honorable directeur du jardin des plantes de Melbourne, le baron F. de Müller, ont dû modifier quelque peu cette opinion. Sans doute les types étranges, à faciès *australien*, les *eucalyptus* à feuilles verticales, les goodéniacées à larges cloches ailées, les épacridées, sortes de bruyères spéciales à la Nouvelle-Hollande, les protéacées aux appareils floraux étranges, n'ont pas diminué, mais nous en connaissons mieux la distribution géographique. C'est la partie orientale, sous le parallèle de Sidney et au-dessous, que les types australiens rendent si remarquable; la côte occidentale, surtout si l'on s'élève au-dessus de la rivière des Cygnes et de la baie Champion, ne possède plus que peu d'espèces de celles qui croissent sous le même parallèle dans les districts orientaux. Il y a plus, les déserts de l'intérieur, bien que peuplés par une végétation particulière (des casuarinées, sortes de prêles arborescentes, des acacias à feuilles entières), n'ont pas la même flore que le littoral de l'est, et les types spéciaux à la Nouvelle-Hollande n'atteignent guère la partie septentrionale de ce

continent, sur laquelle dominent les genres franchement tropicaux de la terre des Papous, tandis que sur les montagnes et sur la côte, dans le sud-est du pays, croissent des espèces de la zone antarctique, espèces qui se retrouvent à la terre de Van-Diémen et à la Nouvelle-Zélande, où les glaciers descendent à 500 mètres du rivage. D'ailleurs les plantes le plus franchement australiennes (protéacées et cycadées) ne sont pas sans analogues dans le sud de l'Afrique, et il n'y a pas longtemps que M. le comte de Saporta, assurait avoir retrouvé des protéacées dans les couches anciennes des terrains de la Provence. Voilà, on en conviendra, un centre de création bien éloigné de l'unité, et cependant il s'agit d'une partie du monde fort isolée aujourd'hui, où les conditions actuelles de transport n'ont pu agir que d'une manière presque insensible pour en modifier la végétation.

Nous venons d'invoquer contre les partisans des centres de création les affinités multiples. Passons maintenant aux faits que nous offrent les *espèces disjointes*, espèces qui coexistent aujourd'hui simultanément sur plusieurs points du globe très éloignés les uns des autres. Ainsi une sorte de jonc fleuri, l'*eriocaulon septangulare* d'Écosse et d'Irlande, croît aussi au Canada sans que les courans marins actuels aient pu en transporter les graines de l'une à l'autre de ces régions. Quel sera donc le centre de création de cette espèce, la seule de sa famille qui existe en Europe? Un pois sauvage, le *pisum maritimum*, se trouve simultanément à Arkhangel, puis en France sur la côte voisine de Saint-Valery (Somme), à New-York et sur le cap Tres-Montes, entre le Chili et la Terre de Feu, dans un endroit qui n'a jamais été colonisé. Des remarques analogues s'appliquent à de grands arbres qui ne peuvent passer inaperçus du naturaliste, ni même de simples voyageurs. Le cèdre du Liban, l'érez du roi Salomon, que tout le monde connaît et qui n'a plus aujourd'hui dans les montagnes de la Syrie sa station la plus étendue, a été retrouvé en Asie-Mineure dans le Taurus, en Algérie dans l'Atlas de la province de Constantine, et, comparaison faite, il ne diffère pas du cèdre de l'Himalaya, le *dêva-daru* (arbre sacré) des épopées de l'Inde antique (1). Or, si cet arbre grandiose existait dans une contrée intermédiaire à ces stations éloignées, on l'y eût certainement découvert. Il y a plus, il ne saurait croître entre elles, c'est-à-dire entre des massifs montagneux sur lesquels il s'élève à de grandes hauteurs, car les contrées intermédiaires ne lui offrent que des altitudes trop faibles ou des déserts. Les montagnes pour

(1) Les différences légères qu'une analyse minutieuse a constatées entre les arbres de ces différentes provenances ne sont pas suffisantes pour en affecter l'identité spécifique.

leurs végétaux sont des îles que la terre basse enferme comme une mer infranchissable. Le cèdre est donc confiné dans quatre ou tout au moins dans trois centres séparés par des centaines de lieues les uns des autres. Dans lequel des trois placera-t-on l'origine de cet arbre, et pourquoi dans l'un des trois plutôt que dans chacun des deux autres?

Plusieurs végétaux d'Orient nous offriront des cas encore plus intéressans. Il existe deux espèces de platanes, l'une, le platane d'Orient, que le village de Bujuk-Déré a rendu célèbre, l'autre, le platane d'Occident, répandu dans l'Amérique du Nord. Les deux arbres, bien que d'espèce différente, appartiennent à un même genre. Il y aurait là un fait bien peu explicable, si l'on ne savait qu'à l'époque dite *miocène* par les géologues le genre *platanus* s'étendait du Spitzberg à la Méditerranée. Or au XVI[e] siècle le platane était tellement inconnu chez nous que le voyageur Pierre Belon, l'ayant rencontré près d'Antioche, le signala comme une de ses *singularitez*. De son temps, on aurait donc assigné certainement au genre *platanus* deux centres de création fort éloignés l'un de l'autre, si l'on s'était préoccupé de cette théorie. Beaucoup d'exemples analogues pourraient être empruntés à des types différens, notamment aux *liquidambar* et à la famille des ormes.

III.

Les faits géologiques que nous ont offerts les types du platane nous conduisent naturellement à un dernier ordre de preuves empruntées à la paléontologie. Nous allons juger de quelle importance sont les progrès de cette science appliquée à la botanique, par les inductions dont elle fait profiter toutes nos recherches sur l'origine des végétaux.

Pour peu que l'on fouille l'écorce de notre terre, on constate dans certaines de ses couches les plus récentes, puis de ses couches plus anciennes, des débris de végétaux passés à l'état de fossiles. En descendant ainsi progressivement, nous les rencontrons d'abord dans la période à laquelle les géologues donnent le nom de quaternaire, période que peut-être l'homme a pu connaître quand il a paru sur la terre, puis dans l'immense période tertiaire, subdivisée de haut en bas en pliocène, miocène, éocène. On en trouverait encore au-dessous dans la craie, au-dessous encore dans le terrain jurassique, bien au-dessous enfin dans les terrains de houille, foyers heureusement inépuisables de nos usines, qu'alimente la végétation des siècles écoulés.

Si nous commençons par le littoral de l'Angleterre, le premier fossile important à citer ici sera le sapin, si abondant sur divers points de l'Europe, et qui cependant ne croît plus spontanément sur le même littoral, bien que de la Tamise à la Clyde il se développe, quand on le plante, dans les meilleures conditions. Il existait indubitablement sur le sol aujourd'hui anglais, il y a un grand nombre de siècles, sous l'influence d'un climat différent. Ce n'est donc pas à un centre de création actuel quelconque, situé sur une montagne quelconque, que l'on peut rapporter l'origine de cet arbre; mais changeons de région, et interrogeons le sol de la Provence, par exemple la vallée de l'Huveaune, aux environs de Marseille. Nous y recueillerons à l'état fossile le laurier des Canaries, qu'a chassé de ces parages une aggravation moderne des conditions hivernales, puis des pins tels que le pin des Pyrénées et d'autres essences, le tilleul, l'érable à feuilles de viorne, le framboisier, que l'augmentation de la chaleur estivale a depuis forcés de se réfugier sur les montagnes. Que deviennent, en présence de ces faits, le centre de végétation des Canaries et celui des Pyrénées?

En Amérique, la flore du terrain pliocène offre les mêmes faits sur une échelle plus grande. Dans les couches anciennes de l'île Vancouver ont été constatés des végétaux ligneux, palmiers, laurinées, figuiers, qui n'habitent plus maintenant les côtes occidentales de l'Amérique du Nord à une latitude aussi élevée; cependant une de ces laurinées ne saurait se distinguer du *persea* actuel de la Caroline, et des types analogues ou identiques à ceux de Vancouver se retrouvent dans les couches pliocènes du centre de l'Europe, à OEningen, en Souabe, localité célèbre pour la bonne conservation de ses fossiles. Un cyprès pétrifié de Vancouver existe aussi dans les couches de notre continent, où il a été recueilli depuis le milieu de l'Italie jusque dans le nord de l'Europe. Qu'on vienne donc nous parler d'un centre de création spécial à l'Amérique du Nord!

Si l'on descend encore d'une assise dans les profondeurs du globe, on pénètre dans la flore miocène, laquelle, d'après les beaux travaux de M. Oswald Heer, de Zurich, et les découvertes de M. le professeur Nordenskiöld, offrait déjà sous les latitudes alors tempérées du Spitzberg quarante-six espèces qui vivaient aussi presqu'à la même époque dans la région devenue aujourd'hui la Provence, et parmi lesquelles on peut citer des cyprès, des peupliers, des chênes, des tilleuls, des sorbiers, des noyers, des houx, des lierres, plus ou moins analogues aux espèces de ces genres qui habitent maintenant l'Europe tempérée.

En descendant toujours, on rencontre l'étage éocène, différem-

ment exprimé dans les tufs des environs de Paris et dans ceux de la Provence. Aux environs de Paris, ce dernier étage est particulièrement représenté en Champagne, près de Rilly, par les travertins de Sézanne. Ces travertins constituent un calcaire poreux, qui a si bien conservé les empreintes végétales qu'en coulant de la cire dans ses intervalles, et en dissolvant ensuite le calcaire par un acide, on obtient, comme vient de le faire avec succès un habile préparateur du Muséum, M. B. Renauld, la forme exacte de fleurs et de fruits qui n'existaient déjà plus sur la terre quand l'homme est venu l'habiter pour la première fois. Eh bien! s'ils n'existent plus aujourd'hui comme espèces, ils appartiennent à des genres que nous voyons encore autour de nous. C'est ainsi que dans les couches de Sézanne on trouve des types analogues à ceux qui croissent dans l'Europe tempérée : aulnes, bouleaux, ormes, peupliers, saules, etc.; mais le fait le plus étrange au premier abord, c'est qu'avec eux se rencontrent pêle-mêle des genres qui habitent à présent l'Amérique du Nord (1) et d'autres qui vivent maintenant dans les régions chaudes du globe (2). Cette promiscuité ancienne ne confirme guère l'idée de centres de création récens.

La série inférieure des couches ne ferait que confirmer ces exemples par de nouveaux faits. Bornons-nous à constater la présence, à certains étages de la craie, d'une végétation analogue à celle de l'Amérique septentrionale. C'est ainsi que le genre *magnolia* se retrouve non-seulement aux États-Unis même, mais encore à Moletein en Moravie, avec des *sequoia*, des *aralia*, etc. A ce point de vue, le Nouveau-Monde est, par une partie de sa végétation, plus ancien que notre continent. Une autre subdivision de la flore crétacée nous montrerait des protéacées ou des cycadées, c'est-à-dire les végétaux propres aux déserts de la Nouvelle-Hollande intérieure ou de l'Afrique méridionale. Les sables néocomiens, qui appartiennent à un autre étage de la craie, nous offrent en Belgique des *araucaria* d'un genre aujourd'hui spécial aux forêts qui séparent le Chili du Brésil. Certains lits fossilifères du terrain jurassique contiennent des fougères à nervures réticulées, comme celles de nos régions les plus chaudes, enfin, presque aussi haut que nous puissions remonter dans cette étude de notre globe, les tourbes de l'époque houillère, savamment analysées par M. le comte Castracane, laissent filtrer sous l'eau qui les traverse des corpuscules excessivement petits qui sont des carapaces siliceuses ayant renfermé des algues-diatomées, et ces microscopiques végétaux du terrain

(1) *Sassafras, cissus, aralia, magnolia, sterculia, juglans.*
(2) *Cinnamomum, zizyphus, alsophila.*

carbonifère seraient identiques avec des diatomées qui vivent encore aujourd'hui dans les eaux.

Aussi profondément que l'on pénètre dans l'écorce terrestre et dans l'étude des âges écoulés, la nature met sous nos yeux une distribution de plus en plus différente des êtres, régis par d'autres climats. Aux temps anciens du globe, les associations de végétaux croissant ensemble dans la même contrée n'étaient point ce qu'elles sont aujourd'hui. Les changemens nombreux qui se sont succédé dans le cours des diverses périodes géologiques ont rompu les associations primitives en diversifiant les climats, que tout indique avoir été d'abord d'une égalité et d'une humidité extrêmes en même temps que très chauds. La température a diminué généralement pour se conserver plus chaude sur certains points, les mers et les continens ont changé plus d'une fois de rapports, et les chaînes montagneuses nouvellement soulevées, en arrêtant les nuages et en modifiant les vents, ont singulièrement modifié les climats. Le globe a passé toujours d'une variation à une autre variation. Les végétaux anciens qui ont persisté à travers ces mutations d'âge en âge (et qui sont certes beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit) se sont peu à peu accommodés forcément aux climats qu'ils subissaient, de même que ceux qui ont successivement apparu sur le globe; ils se sont casés là où ils trouvaient les conditions de leur existence, diminuant de nombre à chaque époque nouvelle qui rendait plus difficile la situation des survivans, et qui favorisait quelquefois beaucoup plus l'établissement des nouveau-venus. Refoulés de leurs anciennes stations, ces survivans s'éparpillaient de plus en plus, et l'on pourrait presque affirmer aujourd'hui qu'un type rare de la flore actuelle est un type ancien en voie de décroissance, comme M. Martins l'a fait toucher du doigt pour une légumineuse du midi de la France, l'*anagyris fœtida*. Si une espèce est cantonnée dans une chaîne de nos montagnes, limitée aux Carpathes ou à l'Atlas marocain, cela n'indique pas le moins du monde qu'il y ait un centre de création spécial à l'un ou à l'autre de ces massifs; cela signifie simplement que cette espèce ne trouve plus aujourd'hui que dans cette station restreinte les conditions nécessaires à son existence (1). Les plantes placées dans des conditions exceptionnelles sont des restes, des té-

(1) Une fougère se trouve sur les côtes d'Italie dans la petite île d'Ischia, fougère très connue des amateurs et fréquemment cultivée dans les serres, le *woodwardia radicans*. Elle n'existe pas ailleurs en Italie, ni même en Afrique. On admettrait donc un centre de création dans l'île d'Ischia, si l'espèce n'était commune dans l'Amérique centrale, sous des latitudes inférieures. Elle a persisté à Ischia parce qu'elle y naît auprès de sources chaudes. De même à l'île Saint-Paul on trouve un lycopode de la région tropicale vivant sur des terrains où le thermomètre accuse 80 degrés à quelques centimètres et 200 degrés à 1 mètre 1/2 ou 2 mètres de profondeur.

moins d'une époque ancienne, comme les ruines des palais égyptiens attestent une civilisation enfouie sous les décombres du passé.

L'hypothèse des centres de création modernes est donc en contradiction directe avec les faits. On nous répondra peut-être qu'il faudrait admettre des centres de création antérieurs à l'époque actuelle; mais il est visible que les mêmes objections se reproduiraient en remontant d'âge en âge. Il est clair que la flore des travertins de Sézanne par exemple, tout ancienne qu'elle est, ne présente point les caractères d'un centre de création. Mais, nous dira-t-on encore, si vous ne reconnaissez point de centres de création, comment comprenez-vous l'apparition incontestable de formes nouvelles qui a marqué le début et les phases de chaque grande époque? Nous répondrons que, si les progrès de la science nous forcent aujourd'hui à répudier comme fausse la conception des *centres de création*, ils nous engagent à lui substituer celle des *époques de création*. L'importance et l'étendue des époques de création résultent de tout ce qui précède. Pour en faire apprécier le caractère, il suffira d'insister sur deux d'entre elles, l'époque éocène, dont nous avons déjà cité quelques types, et l'époque glaciaire, antérieure immédiatement à la nôtre.

Vers la fin de l'éocène, il existait sur les pourtours d'une large mer une région végétale des mieux caractérisées. Cette mer partait des contre-forts des Alpes-Maritimes, et, sauf une île allongée correspondant à l'Italie centrale, s'étendait sans obstacle vers la Libye et l'Égypte, qu'elle recouvrait en grande partie, entrant ainsi en communication directe avec l'Océan indien, et la première terre qu'elle rencontrait dans cette direction était l'Abyssinie, qui avec le Haut-Soudan formait alors une région continentale à laquelle les grès de Nubie, récemment émergés, servaient de ceinture. Il en résultait une méditerranée du double plus large que la nôtre, dont le climat, sensiblement égal sur ses deux rives à cette époque de l'histoire de la terre, facilitait, sur la rive septentrionale, la présence des types de l'Abyssinie ou du Cap que l'on remarque dans la flore fossile des gypses d'Aix, notamment des bananiers et le curieux genre *widdringtonia*, aujourd'hui confiné dans un étroit espace comprenant le Cap, la terre de Natal et l'île de Madagascar, dont les rives étaient baignées par la mer éocène. Cette même mer bordait aussi la partie septentrionale de l'Hindoustan, car les dépôts qu'elle a laissés peuvent être suivis sur une immense étendue, de la Syrie et de Bagdad au Golfe-Persique et jusqu'au-delà de l'embouchure de l'Indus, dans la vallée de Kashmir et dans le Bengale oriental. Aussi la flore des gypses d'Aix présente-t-elle des affinités avec celle de l'Inde par des types qui se rencontrent également

tantôt au Japon et en Chine, tantôt aux îles de la Sonde et même aux Philippines (1).

L'époque glaciaire est plus intéressante encore. Elle appartient, avons-nous dit, à l'époque qui a précédé la nôtre, et qui a vu sans doute, au moins dans la dernière partie de son ère, commencer les développemens de l'homme. Nos premiers ancêtres, à l'occident de l'Europe, ont vécu dans des cavernes ou dans des habitations rudimentaires construites sur pilotis au milieu de lacs à demi glacés. La nature au dehors était inclémente pour eux. Par suite d'un refroidissement momentané encore inexpliqué, la plus grande partie de notre hémisphère fut ensevelie sous les neiges, et les sommets se chargèrent d'immenses glaciers dont les moraines ont strié ou poli les roches sous-jacentes et creusé nos vallées. De ces moraines se détachaient des blocs qui emportaient des graviers et de la terre, et qui ont été les agens les plus certains du transport des espèces végétales. A cette époque se rattachent toutes les espèces qui côtoient encore aujourd'hui les neiges perpétuelles au cœur des grandes Alpes ou dans la région polaire, au Groënland, au Spitzberg et dans la Sibérie orientale, et celles qui, souvent identiques, ont franchi des espaces immenses pour atteindre non-seulement les Pyrénées, mais encore les sommets des monts Cameroons dans l'Afrique occidentale, ou ceux d'Abyssinie dans l'Afrique orientale. Il y a là une époque des mieux caractérisées, et une époque de création par excellence, car les plantes qui vivaient près des glaciers n'ont pu exister aux époques antérieures (2). C'est une époque de création, mais où lui assigner un centre? La flore qui la caractérise est née d'une manière large, simultanée, générale, sur la moitié septentrionale de notre hémisphère, sauf la région arctique, alors trop froide (3), et peut-être aussi sur l'Himalaya; mais elle est variée, quoique toujours alpine, et diffère aussi bien dans l'Amérique boréale qu'au sommet de nos Alpes et sur le plateau élevé du Thibet. Cette variété même empêche d'adopter l'hypothèse d'une origine commune, d'un point de départ central.

Ainsi, pour nous résumer, la diversité étonnante des espèces qui peuplent la surface du globe dépend non de centres de création

(1) Voyez les *Études sur la végétation du sud-est de la France*, de M. de Saporta.

(2) Aussi ces espèces ne paraissent-elles aucunement se relier aux types qui les ont précédées. C'est là, pour le dire en passant, un argument à joindre à ceux que M. de Quatrefages a développés dans la *Revue* contre le darwinisme. Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars 1869.

(3) La période glaciaire n'a pu qu'éteindre toute végétation dans la zone arctique, que repeupla plus tard un courant marin venant de la Sibérie orientale, où flottaient des bois, des blocs de glace et de pierre, comme il s'en trouve encore au dégel dans les mers polaires au moment des débâcles.

répartis sur cette surface, autour desquels auraient rayonné ces espèces, mais d'époques successives, dont les descendans se partagent encore le globe. Les climats de ces ères anciennes persistent aujourd'hui. Pour n'en citer que quelques-uns, celui des premières, des plus chaudes, s'est conservé dans les sources thermales au milieu desquelles vivent certaines plantes, celui de l'époque éocène sous les tropiques, celui de la période miocène du Groënland dans l'Europe tempérée, celui de l'époque glaciaire dans la zone arctico-alpine. Les intermédiaires sont nombreux. Ce qui fait la richesse de la terre, c'est précisément cette étonnante variété, variété qui s'est prononcée davantage à mesure que le globe vieillissait dans la série des âges géologiques : l'homme est apparu pour en jouir précisément quand cette variété, essentiellement accommodée aux besoins multiples de son organisation, devait faciliter la vie pastorale autant que la chasse, puis permettre l'échange entre les productions des différens climats, et fournir au commerce les élémens nécessaires. L'homme a connu sur notre planète des animaux disparus aujourd'hui, tels que le mammouth de Sibérie et le grand cerf d'Irlande, et peut-être a pu sauver d'une époque antérieure des végétaux qui ne se reproduisent plus sans culture, le blé par exemple, dont aucun voyageur n'a constaté la spontanéité d'une manière certaine. L'homme est plus jeune non-seulement que le sol qu'il foule, mais que les végétaux dont il se nourrit. C'est là une vérité générale, acceptable comme démontrée ainsi que les grands faits retracés dans cette esquisse; elle prouve que, si l'on ignore bien des détails dans l'histoire de la création, on est parvenu déjà à une somme de certitudes imposante. Une tâche plus importante encore incombe à nos successeurs : dans l'histoire de la terre comme dans l'histoire du langage, en paléontologie comme en philologie, et dans bien d'autres branches de nos études, la connaissance du passé, c'est le secret de l'avenir.

EUGÈNE FOURNIER.

L'ANGLETERRE

ET LE CANAL DE SUEZ

Depuis qu'il se fait des marchés, aucun n'a autant ému l'Europe que l'achat récent de 176,602 actions du canal de Suez par l'Angleterre. Cette opération financière et politique, préparée dans le plus profond secret, exécutée avec autant de rapidité que de bonheur, a frappé les imaginations comme un coup de théâtre. La nouvelle en a été reçue à Londres avec enthousiasme, tandis qu'à Paris elle causait pendant quelques jours une surprise mêlée d'inquiétude et de déplaisir. Peu à peu on s'est calmé, on a réfléchi; des deux côtés du détroit, on a beaucoup argumenté et on a repris son assiette. L'enthousiasme britannique de la première heure a fait place à une approbation raisonnée qui n'a pas encore dit son dernier mot et qui se réserve le bénéfice d'inventaire. A Paris, on a recouvré aussi son sang-froid; on a examiné l'événement avec des yeux moins prévenus et plus attentifs, on en a fait le tour pour tâcher d'en découvrir les bons côtés. La France a éprouvé dans ces dernières années tant d'étonnemens désagréables qu'elle est disposée à ne plus s'émouvoir outre mesure des contre-temps qui peuvent lui survenir. Au surplus elle a beaucoup à faire chez elle, et elle trouve dans les soucis que lui cause son ménage un puissant dérivatif aux préoccupations de la politique étrangère. Les élections sénatoriales l'ont distraite de ce qui pouvait se passer sur la terre des pharaons. Un homme d'esprit disait à ce propos que depuis 1870 la France est un plaideur malheureux, qui a par surcroît des chagrins domestiques, et qu'après tout ces chagrins domestiques ont du bon, parce qu'ils l'empêchent de trop penser à sa partie adverse. Il faut ajouter que, si elle a perdu naguère un important procès, elle a imputé son malheur aux imprudences qu'elle avait commises. Désormais elle se défie de la vivacité de ses impressions; elle s'est fait une philosophie, elle ne se fâchera plus qu'à bon escient,

et ce qu'elle demande par-dessus tout à son gouvernement, c'est de n'avoir pas de nerfs. Dans la question du canal, le gouvernement a fait son devoir, il est demeuré calme, et personne n'a pu le soupçonner d'avoir des nerfs.

De divers côtés, des charges fort injustes ont été portées contre lui. On lui a reproché d'avoir manqué de vigilance ou de savoir-faire ; les uns l'ont accusé de n'avoir rien su, les autres d'avoir tout su et de n'avoir rien empêché. Les documens publiés dans le livre jaune ont fait justice de ces accusations. Le gouvernement français savait comme tout le monde que le vice-roi d'Égypte, fort embarrassé dans ses affaires, fort en peine de faire face à de prochaines échéances et obligé de se procurer à tout prix de l'argent, avait imaginé de battre monnaie en vendant toutes ses actions de Suez. Il ne demandait pas mieux que de les vendre sur le marché français ; mais les conditions qu'on prétendait lui imposer lui ont paru trop dures. On assure aussi que les gens qui les lui imposaient lui revenaient peu, et comme l'écrivait un jour un illustre historien, « les choses n'ont pas de visage, les personnes au contraire en ont un qui souvent réveille des impressions pénibles ou des rancunes implacables. » L'Angleterre s'est présentée, elle a offert à Ismaïl-Pacha ses bons offices et quatre millions de livres sterling, et sur la foi de sa bonne mine il a passé contrat avec elle.

Était-il au pouvoir du gouvernement français de s'opposer à cette transaction ? Et quand il l'aurait pu, devait-il l'essayer ? Les Anglais font à eux seuls les quatre cinquièmes du trafic du canal ; le percement de l'isthme les a rapprochés de 3,000 lieues de leurs possessions orientales, c'est par l'Égypte qu'ils communiquent avec les 200 millions de sujets qu'ils ont conquis dans les Indes. S'assurer que cette route restera toujours libre, qu'aucune puissance rivale ne s'établira fortement sur un point quelconque du parcours, c'est pour l'Angleterre plus qu'une question d'intérêt, c'est une question d'existence. Le 20 novembre, le chargé d'affaires français à Londres, M. Gavard, ayant touché un mot à lord Derby du projet qu'on attribuait au khédive de vendre ses actions à la Société générale : « Je ne vous cache pas, lui avait répondu le ministre anglais, que j'y verrais de sérieux inconvéniens. Vous savez quelle est mon opinion sur la compagnie française. Elle a couru les risques de l'entreprise, tout l'honneur lui en revient, et je ne désire contester aucun de ses titres à la reconnaissance de tous ; mais reconnaissez que nous sommes les plus intéressés dans le canal, puisque nous en usons plus que tous les autres pavillons réunis. Le maintien de ce passage est devenu pour nous une question capitale... En tout cas, nous ferons notre possible pour ne pas laisser monopoliser dans des mains étrangères une affaire dont dépendent nos premiers intérêts. » Quelques jours plus tard, M. d'Harcourt l'ayant interrogé sur les motifs qui avaient déter-

miné l'Angleterre à acheter elle-même les actions du khédive : « Il fallait laisser passer ces valeurs en d'autres mains, répliqua-t-il, ou les acheter nous-mêmes. Je puis vous assurer que nous avons agi avec l'intention uniquement d'empêcher une plus grande prépondérance d'influence étrangère dans une affaire si importante pour nous. » Après cela qui osera reprocher à M. le duc Decazes de n'avoir rien su ou de n'avoir rien voulu faire? Qui osera lui faire un crime de n'avoir pas compromis par une opposition ouverte ou par de sourds manéges cette bonne entente avec l'Angleterre, qui est aujourd'hui pour la France un intérêt de premier ordre? Qui pourrait lui en vouloir de s'être souvenu au mois de novembre de ce qui s'est passé le printemps dernier? Ses ennemis l'ont sommé de donner sa démission, et peu s'en est fallu qu'ils n'aient demandé sa tête; il a eu raison de ne donner ni sa tête, ni sa démission. Il a eu raison aussi de garder toutes les apparences de la bonne humeur; c'est de tous les talens celui qui ressemble le plus à une vertu.

Quel sera le jugement définitif des Anglais sur le marché conclu par leur gouvernement? On ne le sait pas encore. C'est la chambre des communes qui prononcera, et le cabinet tory ne semble pas pressé d'entrer en propos avec elle. Il veut laisser à la situation le temps de se dessiner; la nature des explications qu'il sera appelé à donner dépendra du tour qu'auront pris les événemens. En attendant que la chambre lui décerne un *satisfecit*, il est en butte aux critiques des esprits frondeurs. On lui représente que les actions qu'il a achetées du khédive sont des actions différées, qui ne produiront rien pendant dix-neuf ans, que, n'ayant pendant ces dix-neuf années rien à prétendre dans les dividendes, il ne pourra prendre une part active à l'administration de la compagnie. On lui objecte également qu'aux termes des statuts nul actionnaire n'ayant droit à plus de dix votes, à partir de 1894 l'Angleterre en aura dix et pas davantage dans des assemblées générales où sont représentées plusieurs milliers de voix. On ajoute qu'en fût-il autrement et le gouvernement anglais parvînt-il à s'assurer dès ce jour dans les conseils de la compagnie une influence proportionnée au nombre de ses actions, il se mettra sur les bras de graves difficultés, parce qu'il se trouvera aux prises avec des intérêts contraires aux siens, qui seront de force à lui résister. L'Angleterre, a-t-on dit, n'aura en vue que ses possessions de l'Inde et tout ce qui peut profiter au commerce britannique; elle réservera toute sa sollicitude pour l'amélioration de la propriété commune, pour l'entretien et l'élargissement du canal, tandis que ses associés ne songeront qu'à leurs revenus, de telle sorte que le gouvernement anglais encourra tout à la fois les reproches des marchands anglais, qui le blâmeront d'avoir trop peu d'influence, et des actionnaires français, qui l'accuseront d'intriguer pour

en obtenir et pour s'en servir contre eux. Une autre conséquence fâcheuse de l'acquisition que vient de faire la Grande-Bretagne est, au dire des mêmes censeurs, la nécessité où elle sera de s'occuper sans cesse de l'état financier de l'Égypte, qui jusqu'en 1894 doit lui servir un intérêt annuel de 5 pour 100. Elle se trouve avoir acheté une annuité égyptienne, laquelle procurera des soucis considérables au chancelier de l'échiquier et l'obligera d'exercer un contrôle épineux, minutieux, embarrassant sur le budget de l'Égypte et sur les fantaisies coûteuses de ceux qui la gouvernent, car les fantaisies coûtent cher dans le pays des pyramides, et on s'y entend mieux à faire des dettes qu'à en payer les intérêts.

Ces critiques ont médiocrement ému le gros du public anglais, qui avait approuvé le cabinet et qui l'approuve encore. Si la France demande aujourd'hui à son gouvernement de n'avoir pas de nerfs et de marcher la sonde à la main, l'Angleterre, un peu fatiguée des homélies et des redites de l'école de Manchester, un peu confuse du rôle par trop effacé que les whigs lui ont fait jouer dans les affaires européennes, inquiète d'entendre dire partout qu'elle a fait abdication, l'Angleterre est revenue aux tories pour avoir un gouvernement qui sût oser et parler haut, et elle a vu dans l'achat des actions un coup de politique très habile et très hardi. Elle a cru deviner qu'avant peu tous les intérêts du canal seraient concentrés dans ses mains, que l'Égypte suivrait le sort du canal, que partant elle serait en mesure d'assurer à jamais l'indépendance du khédive ou, pour mieux dire, qu'elle l'aurait à sa discrétion. L'étonnement de l'Europe lui a inspiré un sentiment de joyeux orgueil. Le léopard a regardé ses griffes, il lui a paru qu'elles avaient subitement repoussé, et, les tirant de leur étui, du haut de ses falaises crayeuses il les a montrées à l'Europe, qui n'y croyait plus.

A la vérité, en prononçant à Sheffield un discours plein de réserves et d'insinuations, le *leader* du parti libéral, lord Hartington, semble s'être proposé de jeter un verre d'eau sur les imaginations trop échauffées. Il s'est demandé si le cabinet tory avait eu réellement les vues ou les arrière-pensées audacieuses qu'on lui attribue, et il a posé ce dilemme : « ou le gouvernement vient de s'engager dans une nouvelle et vaste politique, et il serait convenable qu'il donnât au parlement la plus prompte occasion d'approuver ou de désappprouver cette politique ou bien ses vues véritables sont beaucoup moins hardies qu'on ne le suppose généralement, et il ferait bien de couper court à toutes les rumeurs exagérées ou mensongères qui ont couru à ce sujet. » C'était une façon de dire à M. Disraeli et à lord Derby : Avez-vous, oui ou non, l'intention de monter au Capitole? ayez l'obligeance de vous en expliquer, afin que nous puissions préparer à loisir notre plan de campagne. Lord Derby a fait au chef de l'opposition une réponse indirecte et fort

modeste. S'adressant à la Société des travailleurs conservateurs d'Édimbourg : « Dans notre diplomatie, leur a-t-il dit, il n'y aura ni mystères ni réserves. Vous pouvez avoir lu dans les journaux que l'achat de quelques actions du canal de Suez a fait grand bruit au dehors comme au dedans. J'estime que nous avons pris là une sage mesure; mais elle ne serait ni sage ni honnête, si elle avait autorisé quelqu'une des explications qu'on en a données. Il est à peine nécessaire de répudier toutes les idées du genre de celles qu'on nous a attribuées, à savoir un désir de protectorat sur l'Égypte, un changement intéressé de la politique anglaise dans la question d'Orient, ni une idée quelconque de prendre part à une curée générale en nous adjugeant ce qui ne nous appartient pas. Nous avons jugé essentiel qu'une voie de trafic sur laquelle les intérêts engagés sont nôtres pour plus des trois quarts ne restât pas entièrement entre les mains d'actionnaires étrangers ou d'une compagnie étrangère... Il n'y a aucun plan profondément médité dans cette affaire. » En vain lord Derby semblait s'écrier avec Mithridate : « Brûlons ce Capitole où je suis attendu ! » L'Angleterre n'a pas pris au sérieux sa modestie; elle a pensé que, parmi les 5,000 auditeurs rassemblés dans le Corn-Exchange, il y avait l'Europe qui écoutait d'une oreille attentive, que c'était à l'Europe qu'avait parlé lord Derby, qu'il avait voulu à la fois la rassurer et l'avertir, en lui disant : Nous ne donnons pas le signal de la curée; mais si d'autres le donnent, nous aurons notre part, et nous l'avons déjà choisie. Cette politique expectante, mais résolue et comminatoire, est tout ce que demande l'Angleterre. L'audace est souvent utile, la précipitation est toujours nuisible, et, comme l'a dit un jour le plus grand des audacieux, « c'est un défaut en politique que de vouloir arriver plus vite que les événemens. »

Il est permis de croire avec les Anglais que le marché conclu par le cabinet tory a une grande portée politique et qu'il en a prévu et accepté toutes les conséquences. Si elles sont fâcheuses pour quelqu'un, ce ne sera pas pour l'Égypte. A ne tenir compte que de ses intérêts et de sa prospérité, elle a trouvé dans le gouvernement anglais un bailleur de fonds moins dangereux que les banquiers. Ils ont prouvé à Constantinople quel mal ils peuvent faire à un pays où l'on ignore beaucoup de choses, mais surtout cette science élémentaire à la fois et compliquée qu'on appelle l'art de compter. L'empire turc est un grand seigneur ruiné, qui vit depuis de longues années d'emprunts usuraires. Si d'obligeans courtiers d'argent ne lui avaient prodigué à l'envi leurs offres de services et s'il était possible qu'au XIXe siècle la tête d'un sultan fût encore capable de réfléchir, peut-être la Turquie eût-elle ouvert les yeux sur sa vraie situation, peut-être se fût-elle résignée en temps utile à des réformes qui l'auraient sauvée; mais de pernicieux bienfaiteurs ont incessamment rempli son tonneau des Danaïdes. Rien

ne lui manquant, elle a pris en goût son indigence dorée, elle a vécu au jour le jour; elle n'a été réveillée de son languissant et voluptueux sommeil que par le bruit que faisaient les huissiers, qui venaient verbaliser chez elle. Le fondateur légendaire de l'empire osmanli avait vu en songe un arbre qui sortait de son nombril et ombrageait toute la terre; il ne se doutait pas que la séve tarirait par degrés dans cet arbre et qu'un jour la cognée qui lui porterait le coup décisif serait tenue par la main d'un recors. Qui osera prétendre à l'avenir que plaie d'argent n'est pas mortelle?

L'Égypte a sujet d'espérer que, grâce à l'Angleterre, elle pourra s'exempter du sort réservé à tous les pays qui se livrent en proie aux empiriques et aux prêteurs sur gages. Le gouvernement britannique ne lui permettra pas d'en user comme ce mendiant espagnol à qui on conseillait de travailler et qui, se drapant dans son haillon et dans sa fierté castillane, répondit : Je demande de l'argent, non des conseils. Les Anglais donneront de l'argent à l'Égypte, mais ils lui donneront aussi des conseils, et il faudra qu'elle les accepte. Il est vrai que jadis ils paraissaient peu disposés à travailler à sa régénération. Ils ont protégé les mamelouks, qui condamnaient à la stérilité la fertile vallée du Nil; ils ont ligué toute l'Europe contre le progressif Méhémet-Ali et ils ont accordé leur appui au fanatique Abbas-Pacha. « Il y avait alors en Angleterre un parti qui aurait voulu réduire le vice-roi à la condition de ces rajahs de l'Inde, dont on favorise les désordres jusqu'au moment où le prince abruti n'a plus d'autre ressource que de se faire protéger ou de vendre ses états (1). » En 1840, l'ambassadeur anglais à Constantinople, lord Ponsonby, écrivait au grand-vizir que le but de la politique de l'Angleterre comme de la Porte devaitêtre « de renvoyer nus dans le désert Méhémet-Ali et toute sa descendance. »

Ces temps ne sont plus. L'école de Manchester, qu'il est permis de juger, mais qu'il ne faut pas calomnier, a modifié les sentimens des Anglais sur plus d'un point; elle leur a démontré qu'on peut quelquefois fonder son bonheur sur celui d'autrui. Il est probable qu'ils donneront au vice-roi de très utiles conseils. Ils ont conscience de la responsabilité qu'ils assument en le prenant sous leur patronage financier; ils savent que ce patronage, ou ce qu'on a appelé « leur endossement tacite, » procurera à Ismaïl-Pacha tout l'argent dont il aura ou dont il n'aura pas besoin. « Le monde des finances, lisait-on dans un journal, est très ému; il ne saurait y avoir, se dit-on, de meilleure spéculation que celle de prêter à l'Égypte, si l'Angleterre, bien qu'elle n'en prenne pas l'engagement formel, est là pour payer. Le taux de l'intérêt est

(1) *Lettres, Journal et Documens pour servir à l'histoire du canal de Suez*, t. Ier, p. 95.

élevé et la garantie est la meilleure qu'il y ait au monde. » L'Angleterre sera sur ses gardes pour épargner aux prêteurs anglais de cruelles déceptions. Elle prêchera la sagesse au khédive, et, s'il le faut, elle la lui imposera. Elle tâchera de lui apprendre à voir clair dans les confusions volontaires ou involontaires de son budget, elle lui enseignera l'équilibre des recettes et des dépenses, elle l'empêchera de faire des folies, et déjà elle lui a donné un premier avertissement, qui a été entendu. Quoique ses caisses fussent vides, il s'était mis en tête de conquérir l'Abyssinie, où il vient d'éprouver un échec. Sur la demande du gouvernement britannique, les vaisseaux égyptiens ont été rappelés de Zanzibar, et l'expédition d'Abyssinie ne sera qu'une démonstration militaire. Le préceptorat dont viennent de se charger M. Disraeli et lord Derby ne sera point une sinécure; ils ont affaire à un prince qui a l'imagination orientale, l'esprit aventureux, l'amour de la gloire, et qui méprise l'arithmétique. Le tuteur ou le gouverneur qui habite sur les bords de la Tamise aura beaucoup de peine à convaincre son pupille des bords du Nil que deux plus deux ne font jamais cinq, et que l'économie est le seul moyen sérieux d'acquitter ses dettes. M. de Lesseps a raconté qu'un jour, comme il chevauchait dans le désert à côté du précédent vice-roi, le prince vit se détacher de sa giberne un gland de diamans, et qu'il continua sa route en défendant qu'on le ramassât. Non-seulement Ismaïl-Pacha ne pourra plus s'amuser à conquérir l'Abyssinie, mais son gouverneur l'obligera de ramasser ses glands de diamans. Il s'est mis volontairement sous une sévère discipline; puisse-t-il à ce prix échapper à la banqueroute.

Si l'on en juge par la circulaire qu'a adressée à ses correspondans la compagnie du canal, les actionnaires doivent se féliciter comme l'Égypte de l'acquisition faite par le gouvernement britannique. Dans cette circulaire, le président-directeur a tenu à rappeler que jadis le public français et l'Égypte couvrirent entièrement la souscription, que le gouvernement anglais opposa de nombreuses difficultés à l'achèvement du travail, et que jusque dans ces dernières années l'intervention de ses agens fut nuisible à l'intérêt des actionnaires. Il se présente dans les destinées des états et des canaux des incidens étranges qui ressemblent à des ironies du sort. Qui ne se souvient de l'énergique opiniâtreté avec laquelle lord Stratford, qu'on appelait dans le public le sultan Stratford ou Abd-ul-Canning, pesa sur le divan pour l'empêcher de ratifier le firman de concession délivré par le vice-roi ou pour lui escamoter quelque déclaration fatale au percement de l'isthme? Qui ne se souvient des virulentes tirades de lord Palmerston, soutenant en toute rencontre que l'exécution du canal était matériellement impossible et que l'opinion de tous les ingénieurs du monde n'ébranlerait pas la sienne? Qui n'a présent à la mémoire le terrible mot qu'il prononça dans la

séance de la chambre des communes du 1er juin 1858? « La plus charitable manière d'envisager le projet, s'écria-t-il, le point de vue le plus innocent qu'on puisse adopter à cet égard, c'est, à mon avis, que ce projet est la plus grande duperie qui ait jamais été proposée à la crédulité et à la simplicité des gens de notre pays. » Après avoir mis tout en œuvre pour ameuter l'Europe contre cette grande duperie, l'Angleterre est soupçonnée aujourd'hui de vouloir accaparer le canal à son profit. La compagnie semble n'éprouver aucune crainte à cet endroit; non-seulement elle se repose sur l'efficacité des statuts qui la protégent, mais elle se plaît à croire que désormais le gouvernement britannique, devenu son associé, renoncera à nuire aux intérêts des actionnaires-fondateurs; elle considère comme un fait heureux « cette solidarité puissante qui va s'établir entre les capitaux français et anglais pour l'exploitation purement industrielle et nécessairement pacifique du canal maritime universel. »

Cette solidarité puissante est-elle aussi certaine qu'on le prétend? François Ier disait de l'empereur Charles-Quint : « Nous nous entendons à merveille, mon frère Charles et moi, car nous voulons la même chose, qui est Milan. » Le tout est de savoir ce qu'on veut faire de Milan. On peut craindre que la bonne intelligence et l'accord du nouvel actionnaire du canal, qui se trouve être le possesseur des Indes, avec ses associés, lesquels ne sont pas tenus de s'intéresser aux Indes autant qu'à leurs dividendes, ne ressemble un peu à l'entente cordiale de Charles-Quint et de François Ier. En théorie tout le monde voudra le bien du canal; mais dans l'application chacun tirera la couverture à soi. Cependant puisqu'il était écrit au livre des destins que tôt ou tard l'Angleterre prendrait pied à Port-Saïd, il est heureux qu'elle y soit entrée non à coups de canon, mais des billets de banque à la main. Le canon dépossède, les billets de banque parlementent, négocient, transigent, et, dans l'entretien qu'il a eu le 27 novembre avec l'ambassadeur de France à Londres, lord Derby s'est défendu en son nom et au nom de ses collègues de vouloir imposer sa prépotence à la compagnie et d'aspirer à violenter ses décisions. En ce qui concerne d'autres intérêts plus sacrés encore que ceux des actionnaires, à savoir les intérêts commerciaux qui sont communs à toute l'Europe, on peut croire aussi que le peuple qui s'est fait dans le monde le missionnaire de la liberté commerciale et du libre échange ne réglera pas sa conduite sur les inspirations d'une politique léonine. « Si une nation, écrivait M. de Lesseps le 22 mars 1855, quelque puissante qu'elle soit, voulait interdire une grande communication, qui sera de droit la propriété indivise de tous les peuples, elle serait mise au ban de l'opinion publique et finirait par succomber dans ses prétentions. » Lord Derby a déclaré qu'il ne s'opposerait point à ce que l'administration du canal fût dirigée par un syndicat international.

Ce syndicat serait difficile à organiser; mais lord Derby a voulu dire à sa manière que si jamais l'Europe, inquiète de la prépondérance de la Grande-Bretagne au Caire, lui demandait des garanties, la Grande-Bretagne ne les refuserait pas, — et comment pourrait-elle les refuser quand l'Europe serait unanime à les demander?

La nouvelle campagne que vient d'entreprendre l'Angleterre a porté, dit-on, le dernier coup à l'influence française en Orient. Faut-il accepter sans réserve et comme parole d'Évangile cette assertion chagrine? La France aura toujours des intérêts très importans à protéger en Égypte, comme en Syrie, comme dans l'Asie-Mineure; elle les protégera d'autant mieux qu'elle se relèvera plus vite de l'ébranlement que lui ont causé ses malheurs. Pour être honoré des Orientaux, il faut leur persuader qu'on est fort, car il est dans leur nature de ne respecter que ce qui leur fait peur. Ce sont eux qui ont inventé l'adage que, dans les affaires humaines, une once de crainte pèse plus qu'un quintal d'amitié; mais, quand on déplore l'affaiblissement de l'influence ou du prestige français en Orient, est-on bien sûr que ce qu'on regrette fût toujours regrettable? A quoi se dépensait trop souvent cette influence? Non à résoudre utilement des questions sérieuses, mais à créer à tout propos et hors de propos des questions inutiles, à déployer son adresse et son audace dans des joutes d'amour-propre. Désireux de se donner une importance qu'il n'eût point acquise en se contentant de protéger ses nationaux et leur commerce, tel consul français entrait en lice contre tel pacha à deux ou trois queues, qu'il accusait de lui témoigner moins d'égards qu'à ses collègues le consul d'Angleterre ou le consul de Russie. Il saisissait de ses griefs réels ou imaginaires l'ambassade de France, et proportionnait l'estime qu'il avait pour lui-même au nombre de gouverneurs de province dont il avait poursuivi et obtenu la révocation. Ajoutez à cela les clientèles onéreuses ou compromettantes, les compétitions puériles, les litiges oiseux, la fureur de s'ingérer dans les controverses théologiques et même de les faire naître, afin de démontrer une fois de plus que la mission de la France est de protéger en tout lieu la propagande et le zélotisme latins. Que de forces et de temps consacrés à ces imposantes bagatelles, sans autre profit que de procurer à sa fierté de stériles jouissances et de lui attirer parfois de cruelles mortifications! Quand dernièrement l'ambassade française à Constantinople s'est avisée de favoriser les prétentions des Arméniens catholiques, qu'en est-il revenu à la France sinon de recommander les Arméniens dissidens aux sympathies de l'Allemagne, qui n'a pas négligé une si belle occasion de lui infliger un échec? Où est l'avantage d'entreprendre un procès qu'il est humiliant de perdre et qu'il est inutile de gagner? La France ne doit plus avoir pour règle de sa politique étrangère les préjugés d'un autre âge; elle ne saurait

trop se défier des aphorismes creux, des vieilles phrases, des vieux clichés et des vieux galons. Un publiciste anglais a fait le compte de tous les inconvéniens auxquels est sujette la vaine recherche du prestige. Il a comparé les élémens décoratifs d'un système politique à ces rouages qu'on introduisait dans les horloges du temps passé pour indiquer les phases de la lune ou le nom d'une constellation, pour faire entrer et sortir des bonshommes ou de petits oiseaux, comme sur une scène de théâtre. L'horloge n'en marche pas mieux; au contraire ces roues accessoires produisent des frottemens et détraquent la machine. La politique française au Levant n'a-t-elle pas abusé des petits oiseaux et des bonshommes? Non moins inutiles qu'une horloge détraquée sont les moulins à vent qui tournent majestueusement dans l'air leurs longs bras, et que le meunier, faute d'avoir du blé à moudre, emploie à broyer du sable ou condamne à mâcher à vide. N'a-t-on jamais vu tourner à Constantinople des moulins à vent qui ne servaient à rien? Il faut souhaiter que la France devienne résolûment utilitaire, qu'elle fasse ce qu'on appelle à Berlin de la politique réaliste, qu'elle emploie son moulin à moudre de pur froment, qui lui donnera de bonne farine et de bon pain. Désormais elle n'a plus de temps ni d'argent à dépenser pour faire ou défaire des pachas, pour diriger les consciences ou pour épouser des querelles de moines.

L'achat des 176,000 actions a été communément regardé comme un signe des temps; on y a vu l'indice manifeste des inquiétudes et des prévisions du gouvernement britannique. Il tenait la Turquie pour condamnée, il croyait à la prochaine liquidation de l'empire ottoman, et il prenait ses mesures en conséquence. Quand les murs menacent ruine, les rats s'en vont. Faut-il admettre que l'Angleterre sort de la question d'Orient comme on quitte une maison en démolition? Un grand bruit s'est fait entendre à l'extrémité de l'Europe; c'était la politique anglaise qui déménageait. Elle avait senti la terre trembler à Constantinople, et elle transportait au Caire son établissement principal. Que sont devenues les neiges d'antan, et quel Anglais répéterait aujourd'hui la hautaine et célèbre déclaration de lord Palmerston : « Je refuse de discuter avec quiconque ne reconnaît pas comme un principe l'intégrité de l'empire turc? » Cette évolution de l'Angleterre n'a pas été aussi brusque qu'on pourrait le croire. Depuis bien des années, il lui était venu des doutes, des incertitudes, des perplexités. En 1870, la dénonciation du traité de Paris par la Russie acheva de lui ouvrir les yeux; un trait de plume venait d'anéantir les résultats de la guerre de Crimée. A nouvelles circonstances, nouveaux conseils. Les vieilles politiques traditionnelles en Orient n'étaient plus de mise, et, comme si la nation avait été initiée aux entretiens intimes et aux résipiscences de ses gouvernans, on la vit écouler peu à peu sur la France et sur l'Italie une notable partie de ses fonds turcs.

Est-il certain cependant que le gouvernement britannique ait agi dans la prévision d'une prochaine catastrophe? A-t-il vraiment acquis la conviction que l'heure du destin est venue et que la Turquie a vécu? Si le langage qu'a tenu lord Derby à Édimbourg est l'expression fidèle et complète de sa pensée, il nous serait permis de nous rassurer. Lord Derby paraît croire que l'année 1876 ne verra point l'omineux événement annoncé par les prophètes, que les problèmes qui s'agitent à Constantinople ne trouveront pas de longtemps leur solution définitive, et que la politique d'atermoiemens s'impose aux puissances comme une nécessité. Un diplomate français disait qu'il y a trois sortes de questions, les questions latentes, les questions pendantes et les questions ouvertes. La question d'Orient n'est plus latente, elle est pendante; mais on paraît s'entendre en Europe pour ne pas l'ouvrir encore. C'est un axiome de la diplomatie qu'il est moins difficile de détruire l'empire turc que de le partager, car, si bonnes que soient les intentions, si habiles et si équitables que soient les mesures proposées, on ne saurait distribuer les parts du gâteau de manière à ne léser personne et à satisfaire tous les appétits. Il n'est pas impossible que récemment on ait caressé dans certaines capitales de l'Europe des espoirs aventureux et des combinaisons ingénieuses, qui semblaient répondre à toutes les objections; mais on a dû reconnaître qu'on ne pouvait rien essayer sans risquer de déchaîner sur l'Europe le fléau d'une guerre générale, et on a sagement renoncé à la politique d'entreprise pour s'en tenir à ces sages atermoiemens que recommande lord Derby. Quand le pêcheur des contes arabes eut l'imprudence d'ouvrir le coffret mystérieux qu'il avait trouvé sur la grève, il en vit sortir une colonne de fumée qui se transforma en un géant formidable et malintentionné. Consterné de son aventure, le pêcheur recourut à la ruse et obtint du génie qu'avant de le tuer, il consentirait à rentrer un instant dans la boîte; à peine y eut-il réintégré son prisonnier, il s'empressa de la refermer à double tour. Les gouvernemens de l'Europe ont fait rentrer le géant dans sa boîte, et il est à présumer qu'on ne la rouvrira pas de sitôt; on sait aujourd'hui ce qu'il y a dedans.

Lorsqu'on dit qu'une entente parfaite règne entre les trois empereurs au sujet de la question d'Orient, cela signifie qu'ils s'entendent pour ne pas l'ouvrir, parce qu'il est impossible d'en trouver une solution qui satisfasse également l'Autriche et la Russie. Ainsi, tant que subsistera l'accord qui s'est établi entre Vienne et Saint-Pétersbourg, ce sera pour la paix la plus sûre, la plus précieuse des garanties. Cet accord prouve qu'on se contente d'améliorer le *statu quo* en imposant à la Turquie des réformes dont elle sent elle-même l'urgente nécessité. Elle ne peut plus s'abuser sur sa situation; elle sait que les temps sont changés, que les puissances occidentales ne feront plus de guerre ne Crimée pour assurer son intégrité, qu'elle n'a plus de chances de durer

qu'en démontrant par sa docilité aux conseils qu'on lui donne qu'il lui est encore possible de vivre. Dans son empressement de guérir, elle n'a pas attendu de connaître le résultat des consultations de ses médecins pour faire des remèdes et pour pratiquer sur elle-même la plus douloureuse des opérations. A l'époque de l'insurrection grecque, l'internonce d'Autriche écrivait dans l'une de ses dépêches « qu'on avait souvent vu qu'un homme se laissât couper une jambe malade, mais que jamais on n'avait exigé de personne de se la couper lui-même. » Tout est changé, la Turquie demande à s'opérer de ses propres mains, tandis que ses chirurgiens l'engagent à les laisser faire, parce qu'ils savent mieux qu'elle ce qui lui convient. Assurément entre la faculté et le patient il y aura des négociations laborieuses, et on ne sait pas encore comment sera coupée la jambe malade. Lord Derby remarquait l'autre jour avec raison « qu'il n'est pas commode de se mêler des affaires intérieures d'une puissance étrangère, que si vous vous bornez à donner des conseils généraux, il n'en résulte rien, que si vous entrez dans les détails, il y a toute chance de ne pas vous entendre entre une douzaine de conseilleurs, et que l'entente fût-elle possible, une commission d'étrangers distingués n'est pas précisément un corps propre à diriger l'administration d'un état. » Quoi qu'il en soit, on peut croire avec lui que les cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg veulent sincèrement la paix, et que la paix peut être maintenue, quand il y a un désir sincère de la maintenir.

A cela les pessimistes répondent qu'il faut compter avec le chapitre des accidens. Ils allèguent que s'il y a en Europe trois empereurs animés des meilleurs sentimens, il y en a un quatrième dont les intentions sont moins claires. Ils allèguent aussi que le fanatisme et l'orgueil turcs n'ont pas dit leur dernier mot, que la mise en application des réformes projetées peut provoquer une insurrection ou des troubles, qui auraient pour inévitable conséquence l'intervention armée de l'Autriche et de la Russie. Les pessimistes ajoutent que l'Angleterre a prévu cette éventualité, qu'elle a voulu se garantir d'avance, qu'elle s'est hâtée de se garnir les mains pour pouvoir se désintéresser du conflit et se mettre en état de contempler les événemens d'un œil sec et impassible. Sans contredit, c'est un terrible chapitre que celui des accidens, et ils sont plus redoutables à Constantinople que partout ailleurs. C'est aux affaires de l'Orient qu'il faut appliquer ce mot de la proclamation de Cannes : « Il est des événemens d'une telle nature qu'ils sont au-dessus de l'organisation humaine. » Toutefois n'est-ce pas calomnier le bon sens du cabinet tory que de lui prêter des vues aussi chimériques qu'étroitement personnelles? Serait-il assez aveugle pour s'imaginer qu'en devenant le plus gros actionnaire du canal de Suez, il s'est mis en situation de se désintéresser de tout et de tirer son épingle de la funeste partie

qui pourrait se jouer dans la péninsule des Balkans? Sa clairvoyance est au moins égale à celle des journalistes qui lui ont représenté dès la première heure que ses actions lui seraient inutiles en cas de guerre, que 176.000 morceaux de papier ne constituent ni une flotte ni une armée, et ne lui rendraient aucun service essentiel dans ces luttes sanglantes où se décide le sort des nations, que pour prendre l'Égypte il s'agit d'être le plus fort, et, qu'après l'avoir prise, il faut la garder.

L'Angleterre est de tous les pays le plus intéressé au maintien de la paix et au rétablissement d'une bonne police sur le continent. S'il venait à se faire une nouvelle rupture de l'équilibre européen, elle ne pourrait trouver aucune compensation suffisante à un si grand malheur. De quoi sert d'augmenter ses forces, quand on n'en conserve pas la libre disposition, quand on se met à la merci d'alliances de rencontre, nécessairement onéreuses et instables? Ceux qui reprochaient à l'Angleterre l'effacement de sa politique, ceux qui l'accusaient de se résigner à tout et de pratiquer dans ses relations extérieures le principe du laisser-faire, du laisser-passer et du laisser-prendre, ont mauvaise grâce aujourd'hui à la blâmer d'avoir changé de méthode. Tout ce qu'on a le droit de demander à ses hommes d'état, c'est d'avoir un égoïsme courageux et intelligent, et de régler leur conduite sur les intérêts généraux et permanens de leur pays, lesquels sont conformes aux véritables intérêts de l'Europe. Ils ne jouiraient pas longtemps des bonnes grâces de l'Angleterre, si leur politique consistait à dire à l'Europe : Sauve qui peut, et que chacun prenne ce qui lui convient! Lord Derby désire que nous voyions dans l'achat des actions du canal une simple précaution politique. L'Angleterre a voulu prouver qu'elle savait prévoir; elle a rappelé à des puissances qui peut-être l'oubliaient trop que si elle comptait avec les accidens, les accidens auraient à compter avec elle, et on peut espérer que cet énergique avertissement aura contribué à faire prévaloir dans les conseils de l'Europe les idées raisonnables et pacifiques.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre 1875.

Le temps passe vite même pour les nations engagées dans les plus laborieuses épreuves. Tout bien compté, voilà la cinquième année qui s'achève depuis que la France, accablée sous les désastres, s'est vue réduite à se ressaisir pour ainsi dire elle-même jour par jour, à se dégager de toutes les funestes étreintes. De toute façon, c'est une heure sérieuse, presque émouvante, puisqu'avec cette année qui expire l'assemblée qui a si longtemps représenté la puissance nationale achève, elle aussi, de vivre. Elle prend son dernier congé, et ne se retrouvera plus à Versailles qu'un instant au mois de mars pour disparaître aussitôt devant les chambres qui vont être élues d'ici là. Dès ce moment, elle a rempli sa mission, elle a terminé sa carrière.

Qui aurait dit à cette assemblée, lorsqu'elle se réunissait pour la première fois à Bordeaux, le 12 février 1871, qu'elle avait devant elle une si longue existence? Elle le croyait si peu elle-même que deux ans lui semblaient un terme presque démesuré. Qui lui aurait dit surtout que le jour viendrait où malgré elle, de guerre lasse, sous l'influence d'une nécessité impérieuse, elle serait conduite à laisser comme testament politique à la France la république organisée et constituée? C'est pourtant l'histoire de ce long parlement français, dont la destinée singulière a été de vivre au-delà de toutes les prévisions, et de ne pas savoir toujours ce qu'il voulait ou ce qu'il pouvait faire. Assurément, si exorbitante qu'ait pu paraître quelquefois la durée de cette omnipotence exceptionnelle dans un provisoire trop prolongé, ces cinq années n'ont point été stériles; elles ne sont point perdues pour le raffermissement de notre pays. La paix reconquise au prix de sacrifices aussi douloureux qu'inévitables, l'insurrection la plus criminelle vaincue et dispersée, le territoire délivré de l'occupation étrangère, le crédit retrouvé par le travail et par la bonne foi, les finances relevées, la réorganisation de

nos forces commençant par les lois militaires et par les libéralités du budget, c'est là l'œuvre du patriotisme préparée ou accomplie par le dévoûment de l'assemblée, hardiment inaugurée par M. Thiers, dont le nom reste attaché à cette renaissance nationale. Le malheur des fractions monarchiques de l'assemblée a été de ne point s'en tenir là, de ne pas comprendre que, facilement unies dans tout ce qui intéressait le patriotisme, elles étaient trop divisées pour tenter cette entreprise d'une restauration royale. Leur erreur a été de ne point savoir prendre leur parti à propos, de se perdre dans les irritations et les vaines stratégies, au risque de ne plus former qu'une majorité incohérente de résistance inutile. Elles n'ont pas pu rétablir la monarchie comme elles le voulaient, elles ont été obligées de souffrir l'organisation de la république qu'elles ne voulaient pas, et, en fin de compte, cette dernière année qui s'achève aujourd'hui n'a été pour elles qu'une série de déceptions depuis le vote de la constitution du 25 février jusqu'à la récente élection des sénateurs. Là où elles pouvaient garder une position presque prépondérante en échange d'un concours dont le prix n'était pas méconnu, qui pouvait être décisif, elles sont restées vaincues, évincées du sénat, trahies même par quelques-uns de leurs anciens alliés de l'extrême droite et de l'appel au peuple qui jusqu'au bout ont aidé au succès des listes de la gauche comme pour offrir un suprême exemple de la confusion des partis.

Quoi qu'il en soit, cette élection sénatoriale qui couronne l'œuvre politique de l'année, qui est le dernier acte constitutionnel de l'assemblée, est définitivement accomplie. Elle assure dès ce moment au centre gauche et à la gauche une majorité considérable parmi les inamovibles du sénat. Que les vaincus de la droite et du centre droit aient ressenti quelque irritation, qu'ils n'aient point considéré comme une satisfaction absolument suffisante pour leur amour-propre l'élection exceptionnelle de M. le ministre de la guerre ou de M. le ministre de l'instruction publique et qu'ils aient laissé éclater leur amertume, ce n'est pas surprenant; c'est l'épilogue de l'élection sénatoriale. A la première circonstance qui s'est offerte, M. le vice-président du conseil lui-même n'a point dédaigné d'ouvrir le feu en lançant des traits ironiques contre la gauche, qui s'est résignée à triompher avec l'aide des bonapartistes, et contre la complaisance toute gratuite des bonapartistes, qui ont tout donné sans rien recevoir. M. le duc de Broglie, provoqué par M. Raoul Duval, a parlé à son tour de la coalition des ressentimens et de la haine. Malgré tout, on aurait pu se dispenser peut-être de ces représailles pour plusieurs raisons. D'abord, s'il y a toujours vingt-quatre heures pour maudire les jugemens parlementaires comme les jugemens de toute sorte, les vingt-quatre heures étaient passées, et c'était montrer un peu trop la profondeur de la blessure qu'on avait reçue. En outre, les chefs de la droite

et du centre droit auraient pu s'avouer à eux-mêmes que, par leurs combinaisons trop habiles ou trop exclusives, ils avaient contribué à la défaite qu'ils venaient d'essuyer, et enfin ils n'ont pas vu que par leurs récriminations ils provoquaient une réflexion toute naturelle : si la gauche a eu tort d'accepter sans conditions le concours des voix bonapartistes, le 24 mai a eu tort aussi sans doute d'accepter ce concours en le payant libéralement, en rouvrant aux partisans de l'empire la porte des conseils, de l'administration tout entière. A vrai dire, c'est M. le garde des sceaux qui seul, en parlant de ces malheureux sénateurs, a prononcé le mot juste : « Pour moi, nommés régulièrement en vertu des lois constitutionnelles, ils sont la seconde partie de ce personnel gouvernemental que j'appelle de mes vœux : la première est M. le maréchal de Mac-Mahon nommé par vous, la seconde ce sont les soixante-quinze sénateurs que vous avez élus. A ce titre, je ne distingue pas entre eux, je leur voue tout mon respect. Je les reconnais comme des membres du gouvernement définitif de mon pays. » Voilà qui est parler simplement, pratiquement, avec une entière correction constitutionnelle!

C'est à l'occasion de la loi sur la presse et sur la levée de l'état de siége que se sont produits tous ces commentaires contradictoires, parfois irritans ou puérils des élections sénatoriales. Évidemment la loi de la presse n'a été que le prétexte d'une dernière mêlée de partis, d'une dernière intervention de M. le vice-président du conseil à la veille des élections. Par elle-même, il faut l'avouer, la question était assez mal engagée, elle venait tardivement, et elle n'a pu prendre une certaine importance que par la manière dont elle s'est posée, par le caractère politique de la situation tout entière. De quoi s'agissait-il donc? une loi sur la presse était-elle bien nécessaire, même comme condition de la levée de l'état de siége? Ce n'est point assurément que les dispositions présentées et soutenues avec fermeté dans leur partie juridique par M. le garde des sceaux soient bien dures ou bien menaçantes. Elles n'innovent guère, elles ne créent ni des délits nouveaux ni des peines nouvelles; elles rendent tout au plus à la police correctionnelle des délits qui en 1871 avaient été soumis au jury sur un rapport remarquable de M. le duc de Broglie. Ce n'est en aucune façon une atteinte sérieuse à la liberté de la presse, mais c'est une chose curieuse à observer : toutes les fois que les gouvernemens éprouvent des embarras qu'ils se créent le plus souvent, toutes les fois qu'ils ne savent plus que faire, ils se tournent vers la presse comme vers l'unique auteur de tout le mal qui désole le monde, comme si les journaux avaient seuls le monopole de la violence de langage.

Des lois nouvelles sur la presse, en vérité à quel propos? en quoi peuvent-elles donner au gouvernement des armes plus efficaces que celles dont il dispose? Ce ne sont point à coup sûr les lois qui manquent, il y en

a de toute sorte, de tous les régimes; elles forment une tradition enrichie périodiquement d'inventions nouvelles; elles se succèdent depuis ces belles lois de 1819 qui restent un modèle de législation, vers lesquelles on revient sans cesse, et, si l'on voulait agir sérieusement, il n'y aurait qu'une chose à faire, ce serait d'instituer une commission supérieure indépendante chargée de revoir, d'épurer, de coordonner toutes ces dispositions et de former une loi unique, une sorte de code fondamental fait autant que possible pour rester invariable au milieu de toutes les oscillations de la politique. On éviterait du moins ainsi de se perdre dans toute sorte de combinaisons qui déroutent la magistrature. Ce n'est point aujourd'hui, nous en convenons, qu'on peut songer à un travail de ce genre, et une loi partielle de plus, une loi de circonstance de plus n'était point certainement nécessaire, si ce n'est pour ajouter à la confusion. D'un autre côté, il n'est point impossible que cette question même de l'état de siége, qu'on s'est efforcé de lier à la loi sur la presse, n'eût perdu de sa gravité ou de son opportunité, si elle eût été replacée sur son vrai terrain, si on avait voulu y voir une garantie de vigilance extérieure, non une affaire de répression intérieure, si on s'était préoccupé un peu plus des frontières, un peu moins de Paris, de Lyon ou de Marseille. Il est bien clair que l'état de siége n'est point un régime régulier ni salutaire, même pour ceux qui l'exercent et qui sont souvent les premiers à être trompés. Il n'y a qu'un intérêt supérieur de sécurité nationale qui aurait pu faire admettre que, par une sorte de consentement silencieux, le gouvernement restât armé, sous sa responsabilité, pour des circonstances imprévues et uniquement pour ces circonstances; mais ceci évidemment suppose la garantie vivante d'un ministère subordonnant tout à une direction générale, gagnant la confiance par un esprit de franche et libre conciliation, évitant de s'alarmer outre mesure, d'alarmer le pays sur des dangers intérieurs qu'il se sent de force à dominer, et donnant à tous l'exemple de la netteté dans l'affirmation, dans la défense de ce qu'on pourrait appeler la politique de la situation, la seule politique possible de la France au moment présent.

Cette politique, qu'on a certes intérêt à connaître aujourd'hui plus que jamais à la veille des élections, est-elle donc si difficile à définir? Elle est partout, elle apparaît sous toutes les formes, elle se présente d'elle-même dans ses traits essentiels. Il y a des choses qui ne sont pas même en question. Ainsi l'autorité de M. le maréchal de Mac-Mahon n'est l'objet d'aucune contestation, elle reste au-dessus de tous les conflits d'opinions, de toutes les polémiques. M. Laboulaye traçait l'autre jour tout un programme dans ces simples mots, qu'il prononçait devant l'assemblée : « le maréchal et la république! » Et de fait, dans les révolutions sans nombre dont la France a fait la triste et meurtrière ex-

périence, il n'y a point eu un pouvoir plus sincèrement, plus universellement accepté. Que la politique qui met sur son programme le nom et l'autorité de M. le maréchal de Mac-Mahon doive être en même temps conservatrice, qu'elle soit tenue de garantir fermement la paix intérieure, sans laquelle il n'y a ni vie régulière, ni travail, ni prospérité, aucun esprit réfléchi ne le met en doute. Les républicains sensés eux-mêmes ne méconnaissent pas le danger des agitations, la nécessité de désintéresser le sentiment conservateur du pays, et c'est là encore un point qui n'est contesté que par le radicalisme révolutionnaire; mais en même temps cette politique, qui se dégage de toute une situation, de tous les instincts, de tous les besoins du pays, cette politique prend nécessairement aujourd'hui une forme et un nom plus précis : c'est la politique constitutionnelle.

On peut en dire ce qu'on voudra, cette constitution du 25 février a du moins le mérite d'être née de la force impérieuse des choses, de l'impuissance des partis, qui ont essayé tour à tour et inutilement d'imposer leurs prétentions. Elle a l'avantage de réunir les garanties conservatrices les plus essentielles, sans enchaîner la souveraineté nationale comme aussi sans la condamner fatalement à une révision que les partis ennemis se promettent de transformer en révolution. Œuvre de transaction, de prévoyance et de raison, elle est comme un traité de paix entre les esprits modérés, et en définitive c'est l'interprétation universellement acceptée. C'est le langage que tient le centre gauche dans un manifeste où il raconte ce qu'il a fait, ce qu'il a voulu faire, où il caractérise justement les institutions nouvelles, en répudiant les « traditions trop fameuses » de la république de 1793. C'est le résumé du programme parfaitement net que M. le ministre des finances vient de signer avec M. Feray et M. Gilbert-Boucher en se présentant pour le sénat aux élections de Seine-et-Oise. Rien de plus simple : « adhérer sans réserve à la constitution et respecter scrupuleusement les pouvoirs conférés à M. le maréchal de Mac-Mahon, — regarder la clause de révision comme une porte ouverte aux améliorations du gouvernement républicain et non comme un moyen de le renverser. — Faire tous nos efforts pour préserver notre pays d'une révolution, quelle qu'elle soit. » Que disent de leur côté M. Waddington, M. Henri Martin, M. de Saint-Vallier, dans la circulaire qu'ils adressent en commun au département de l'Aisne ? « Nous soutiendrons l'autorité légale du maréchal-président de la république; nous défendrons fermement la constitution contre les attaques des partis, dont le succès amènerait une nouvelle guerre et peut-être une nouvelle invasion de notre patrie. » Sous des formes diverses, c'est toujours la même pensée : respect du pouvoir de M. le maréchal de Mac-Mahon, politique libéralement conservatrice, union de tous les esprits modérés dans la

fidélité à la constitution. C'est un programme qui n'a certes rien de menaçant et qui de plus est assez net, qui se présente sous des traits précis et saisissables. Est-ce la politique que M. le vice-président du conseil a développée plusieurs fois depuis quelques jours, sur laquelle il est revenu jusqu'au bout avec une énergique obstination en lui donnant le nom d'union conservatrice et en ayant toujours l'air de dire, comme l'ancien duc de Broglie : « Est-ce clair ? »

Non, malgré tous les efforts et peut-être à cause de ces efforts, ce n'est pas trop clair. M. le vice-président du conseil est évidemment persuadé que sa politique est d'une complète netteté, et en effet elle en a tout au moins l'apparence. La parole de M. le ministre de l'intérieur est volontiers tranchante et impérieuse, elle ne redoute pas les affirmations hautaines, et, par une sorte d'entraînement, elle devient aisément provocatrice. Au fond, ce qu'il appelle sa politique n'est qu'un ensemble d'instincts tout négatifs, un appel impatient et désespéré aux anciens partis qu'il s'efforce de rallier aux approches du scrutin. M. Buffet, nous en convenons, n'a depuis quelque temps aucune raison de ménager les bonapartistes, qui lui créent des difficultés, et il a même déclaré lestement l'autre jour qu'il n'était pas leur obligé; il ne met pas moins un calcul visible dans son langage à leur égard, et ce n'est pas de ce côté que vont ses paroles les plus acerbes. M. le vice-président du conseil se flatte qu'en écartant quelques-uns des chefs les plus compromis, ceux qu'on décore du nom de militans, qui élèvent trop haut le drapeau de l'empire, il pourra rallier le gros de l'armée, ceux qu'il appelle des conservateurs disposés à se rattacher à tous les gouvernemens qui les protégent; mais c'est là son erreur, c'est là que commence la désastreuse équivoque de sa politique. A quoi veut-il donc rallier ces honnêtes conservateurs de tous les partis sur lesquels il paraît tant compter ? Il leur présente un gouvernement auquel il semble ne pas croire lui-même, dont il s'efforce de dissimuler le nom et de voiler le caractère. La république, il n'en faut pas parler, M. le ministre de l'intérieur ne la connaît que parce que le chef de l'état porte le nom de président de la république. Quant à la constitution, oui sans doute il faut la respecter, puisqu'elle est faite, puisqu'elle est la loi du pays; après tout cependant, on ne doit pas s'en exagérer l'importance. Ceux qui l'ont le plus étudiée seraient fort embarrassés de dire que « c'est le dernier mot de la sagesse politique. » Peu de publicistes, peu d'hommes d'état, pourraient prévoir « quel sera l'effet dernier de certaines combinaisons de cette constitution. » Attendons l'expérience, bien téméraire serait celui qui oserait affirmer que cette expérience sera favorable à la constitution ! Ce serait « émettre une assertion qu'il serait impossible de justifier. »

Soit, la constitution du 25 février n'est pas flattée : M. le vice-prési-

dent du conseil est assez clair quand il le veut. C'est là cependant, on en conviendra, une étrange manière d'attirer d'honnêtes conservateurs pleins de perplexités que de leur présenter un régime politique sous cette figure. M. le ministre de l'intérieur le fait à bonne intention, il ne veut pas les décourager dans leurs espérances, pas plus qu'il ne veut, comme il l'assure, les blesser dans leurs souvenirs, dans leurs regrets et dans leurs affections. Seulement il s'expose à ce que ces alliés, auxquels il adresse un si touchant appel, lui répondent qu'ils aiment autant garder leurs anciennes opinions, qui triompheront infailliblement à la prochaine révision, puisque le régime actuel est si médiocre et si précaire. Avouons-le, c'est probablement la première fois dans l'histoire qu'un ministre se charge de traiter ainsi une constitution dont il est le gardien et l'exécuteur, c'est la première fois qu'un chef de cabinet donne l'exemple de cette défiance ironique à l'égard de la loi qu'il a la mission de faire respecter. Non, cela ne s'est jamais vu; on a bien vu quelquefois des hommes d'état promettre à leurs créations politiques la perpétuité, M. Buffet est le premier qui commence par mettre de la cendre au front de la constitution qu'il a contribué à faire en lui rappelant sa fragilité et la brièveté probable de ses jours. Et si M. le vice-président du conseil croit si peu lui-même aux institutions qu'il sert, qui sont la force légale du gouvernement auquel il appartient, comment peut-il avoir l'autorité morale de la persuasion sur le pays, qui n'est d'aucun parti, qui ne comprend rien à toute cette casuistique, qui ne demande qu'à entendre des paroles nettes et à voir clair?

Que peut penser le pays? Il est nécessairement porté à être d'autant plus perplexe qu'il voit la contradition partout, même dans le gouvernement. M. le garde des sceaux s'incline, comme il le doit, devant le vote qui a fait les sénateurs, de même qu'il s'est incliné devant le vote qui a fait la présidence de M. le maréchal de Mac-Mahon; M. le vice-président du conseil déclare presque la guerre, une guerre d'épigrammes si l'on veut, à la partie inamovible du nouveau sénat, et il fouille le scrutin pour atteindre l'élection dans son origine. M. Dufaure, en défendant la loi sur la presse, dit simplement sans détour: « Nous voulons protéger la république constitutionnelle! » M. Buffet met une affectation évidente à éviter de prononcer ce mot, et il ne se sert du nom de M. le président de la république que pour en faire une menace. M. le ministre de la justice dit avec un loyal bon sens que, si un candidat, dans les élections prochaines, lui assurait dès ce moment que la constitution est mauvaise, il lui refuserait sa voix parce que ce candidat, devenu député, ne ferait pas une expérience sincère du nouveau régime; M. le ministre de l'intérieur ne dit pas précisément que la constitution est détestable, et il se garde encore plus de dire qu'elle est bonne, il reste dans le doute, faisant par son attitude, par son lan-

gage, la propagande de la désillusion et de la défiance au profit de l'union conservatrice opposée à l'union constitutionnelle. Sérieusement à quoi peut s'arrêter le pays au milieu de toutes ces contradictions dont les préfets sont chargés de dire le dernier mot dans le choix des candidatures privilégiées ou recommandées?

Que M. le vice-président du conseil soit un conservateur, même un conservateur ardent, qu'il se préoccupe avant tout des nécessités de défense sociale, du danger des agitations révolutionnaires, des propagandes radicales, et qu'il se fasse un devoir de combattre la sédition sous toutes ses formes, soit, on ne peut pas s'en étonner. Là n'est pas la question, ou du moins on ne fera pas à M. le ministre de l'intérieur un crime de sa vigilance; mais le meilleur moyen de servir les intérêts conservateurs à l'heure où nous sommes, ce n'est point évidemment d'exagérer le péril, d'assombrir passionnément, systématiquement la situation et d'appauvrir l'armée conservatrice de toutes les forces que peuvent lui offrir les partisans du nouveau régime. C'est le double piége où tombe à chaque instant M. le ministre de l'intérieur. Oui, sans doute, le radicalisme est un péril; qu'on le combatte sans faiblesse, ce n'est pas seulement un intérêt conservateur, c'est aussi un intérêt libéral. Après cela, il est bien clair qu'un peu de sang-froid ne gâterait rien, et c'est peut-être une étrange manière d'accréditer notre pays devant l'Europe que de le représenter comme un volcan toujours prêt aux éruptions. A entendre M. le ministre de l'intérieur, la guerre civile serait partout prête à éclater, les bandes insurrectionnelles seraient menaçantes et n'attendraient qu'une défaillance des pouvoirs publics pour se précipiter sur nous. Le radicalisme révolutionnaire est à l'œuvre dans l'ombre des sociétés secrètes. Nous serions toujours, comme aux plus mauvais temps, entre l'anarchie et la dictature! Pour un peu d'agitation électorale qui se prépare, le pays risquerait d'être pris de vertige, « affolé de terreur! » C'est une triste tactique ou une dangereuse méprise de parler ainsi. La France est plus calme, et les révolutions ne la tentent pas. Il peut y avoir des foyers incandescens, des régions plus faciles à enflammer, plus accessibles aux propagandes radicales; la masse du pays est essentiellement modérée, attachée à ses intérêts, avide de paix et de travail. Il suffit pour la diriger, pour la rassurer, d'avoir un peu de fermeté et surtout une bonne politique. La France n'est révolutionnaire que par accès, elle est conservatrice par essence, bien entendu dans la limite de la société moderne et de tout ce que représente ce mot de société moderne.

D'un autre côté, si tant est qu'il y ait péril, est-il bien prudent de procéder sans cesse par ce système de défiance et d'ombrage que M. le vice-président du conseil érige presqu'en dogme dans tous ses discours, de déclarer presque la guerre même aux partisans les plus mo-

dérés de cette constitution que M. le ministre de l'intérieur est censé représenter au pouvoir? M. Buffet, dans une conversation rapportée par un journal anglais, aurait dit, assure-t-on, qu'il doutait sérieusement qu'on pût être du centre gauche et conservateur, que cela lui semblait incompatible. Authentique ou non, le mot résume ce système d'exclusion et d'élimination passionnée. Aux yeux de M. le ministre de l'intérieur, il n'y a de vrais conservateurs que ceux qui pensent comme lui : tout le reste est radical, plus ou moins révolutionnaire, et voilà un certain nombre d'honnêtes gens en France qui sont en train de passer radicaux sans y songer. Des hommes comme M. Casimir Perier, M. Laboulaye, M. Léon de Maleville, M. Léonce de Lavergne, M. l'amiral Pothuau, le général Chanzy, qui ont été nommés sénateurs, sont évidemment des radicaux! M. le ministre de l'intérieur prétend former son armée à sa manière, avec ceux qui s'inquiètent fort peu de la constitution, qui gardent « les affections et les regrets » des anciens partis, bonapartistes ou légitimistes. A ceux-là et à ceux-là seuls, M. Buffet réserve le nom de conservateurs, sans se demander à quoi il s'engage.

Eh bien! avant d'aller plus loin, M. le vice-président du conseil pourrait relire avec fruit les pages que M. le comte de Montalivet consacrait ici même, il y a deux ans, à l'illustre Casimir Perier et à son ministère en 1831. Il verrait là ce que c'est qu'un vrai ministre conservateur vivant dans les circonstances les plus difficiles, luttant sans trêve, sans faiblesse et sans peur, mais sans recourir jamais à des mesures extraordinaires et à des lois d'exception, ayant à se défendre non-seulement contre les excès révolutionnaires, mais contre les emportemens de réaction, non-seulement contre ses adversaires, mais encore contre ses amis, et livrant à la discussion de tous les jours ces fortes maximes, qui restent des règles : « A force de s'épurer, on s'isole. — Il faut respecter les lois, puiser dans l'ordre légal et dans la force morale qui en découle les moyens d'action et d'influence. — Il n'y a que les gouvernemens faibles qui recourent aux moyens exceptionnels. Toutes les fois que vous nous confierez l'arbitraire, nous refuserons d'en profiter. — Ce qui perdrait aujourd'hui la France, ce serait cette incrédulité qu'on chercherait à lui inspirer par de sinistres présages qui jetteraient le découragement dans les esprits, la défiance dans les intérêts, la lâcheté dans les cœurs. — Le gouvernement se fait un devoir d'être impartial envers tout le monde et de n'épouser les passions d'aucun parti. » Et avec ces pensées viriles Casimir Perier contribuait plus que tout autre à fonder un régime qui a donné dix-huit années de paix à la France. Si M. le vice-président du conseil s'inspirait de cette hardie et libérale politique, il renoncerait à son union conservatrice restreinte, qui n'est fondée que sur des antipathies et des malveillances communes; il contribuerait lui-même à créer cette union constitutionnelle plus large où

se rencontreraient tous les modérés, où auraient trouvé naturellement leur place au premier rang ces princes d'Orléans qui se retirent aujourd'hui de la vie publique, qui déclinent au moins toute candidature dans les élections prochaines. M. le duc d'Aumale et M. le prince de Joinville, en écrivant aux électeurs de l'Oise et de la Haute-Marne qu'ils vont cesser volontairement de représenter, ont-ils obéi à des scrupules honorables, à un sentiment délicat d'une position exceptionnelle? Toujours est-il qu'en se retirant des assemblées, où ils auraient sûrement retrouvé leur place, ils restent les serviteurs du pays, et aujourd'hui comme hier ils ne refuseraient pas leur appui à cette modération libérale qu'on rend parfois difficile dans le conflit des passions, des prétentions contraires.

M. le vice-président du conseil peut être tranquille, si cette politique de modération et de libéralisme qui doit être la politique de la France était menacée, il ne serait pas seul à la défendre, il trouverait des auxiliaires dans tous les partis sérieux. Il a pu le voir récemment lorsqu'au milieu d'une de ces séances confuses, tumultueuses, qui ont marqué la fin de l'assemblée, M. Naquet a eu l'étrange idée de proposer une amnistie en faveur des condamnés de l'insurrection de 1871. Des membres de la gauche eux-mêmes se sont empressés de réclamer la question préalable en accusant le protecteur des insurgés de se livrer tout simplement à une manœuvre électorale, et M. le ministre de la marine n'a rencontré que de la sympathie en prouvant que, si les déportés de la Nouvelle-Calédonie ne sont pas satisfaits de leur sort comme on l'a dit assez naïvement, ils n'ont à essuyer d'autres rigueurs que celles que comporte leur position. Le député radical a été un peu impatient, il aurait dû attendre quelques jours de plus : sa proposition d'amnistie, par une douloureuse coïncidence, eût trouvé une justification complète dans cette cérémonie funèbre qui vient d'avoir lieu aux Invalides pour honorer la mémoire du général Lecomte et du général Clément Thomas, assassinés à Montmartre le 18 mars 1871. Voilà qui pouvait figurer dans l'exposé des motifs de l'amnistie!

A vrai dire, la réponse décisive à M. Naquet est dans les travaux de la commission des grâces pour ceux des condamnés qui ont mérité l'indulgence; pour les autres, pour ceux qui subissent encore l'expiation, elle est dans les ruines qui encombrent encore Paris, dans les souvenirs lugubres, sanglans, de ce grand crime national accompli en présence et au profit de l'étranger. La réponse, elle est aussi dans le rapport que M. le général Appert vient d'adresser à l'assemblée sur les opérations judiciaires qui ont suivi l'insurrection de 1871. Là point de déclamations, point d'esprit de parti : c'est la simple série des faits, c'est la tragédie complète en chiffres, en statistiques. C'est le résumé d'une longue et patiente instruction, et le rapport de M. le

général Appert, qui a présidé lui-même à cet immense travail, ce rapport a un double mérite : il prouve tout à la fois la libérale attention que mettait le gouvernement à maintenir toutes les règles protectrices et le soin scrupuleux, impartial, avec lequel ces opérations si compliquées ont été poursuivies jusqu'au bout par la justice militaire. Oui certes, ce fut le plus grand, le plus criminel des attentats, qu'aucune amnistie générale ne peut couvrir, qu'on ne peut oublier, et qu'il faut expliquer aussi par un de ces concours de circonstances qui ne se produisent pas deux fois au courant de plusieurs siècles. C'est à une politique de fermeté patriotique, d'équité supérieure, de réparer ce qu'il y a de réparable, et le meilleur souhait dont on puisse saluer, pour nos affaires intérieures, cette année qui va s'ouvrir, est tout entier dans ces mots du dernier manifeste du centre auche : « notre programme, c'est la formation d'une majorité nouvelle fondée sur le respect de la loi, c'est la consolidation de la république que nous avons décrétée, c'est l'avénement d'un grand parti constitutionnel et national qui emporte enfin toutes nos divisions intestines dans un large courant d'opinion. »

La paix, la paix intérieure et extérieure, c'est le premier des biens, le premier des besoins dans notre pays et dans tous les pays. Elle triomphera sans doute parmi nous dans les élections qui vont s'accomplir, qui organiseront les pouvoirs réguliers et définitifs du régime constitutionnel de la France. Elle sera aussi, il faut le croire, maintenue en Europe; elle sortira encore une fois victorieuse de toutes ces complications dont la plus grave est celle qui est née des affaires orientales. Assurément tout n'est point fini; l'Herzegovine n'est point pacifiée, les bulletins racontent chaque jour des combats dont l'issue varie naturellement selon que la dépêche vient de Constantinople ou du camp insurgé. Les populations slaves, spectatrices de cette lutte, sont toujours agitées et inquiètes comme si leur sort allait se décider. La Turquie n'est pas sortie des inextricables embarras au milieu desquels elle s'est fait depuis longtemps une habitude de vivre. Le dernier mot de tous ces incidens qui se sont succédé dans ces derniers mois, de toutes ces négociations énigmatiques qui se sont nouées entre les grandes puissances n'est point dit encore. A la rigueur, c'est une crise intime qui continue, qui se développe lentement, mystérieusement. Après tout cependant une chose est bien certaine, cette crise ne s'aggrave pas, elle est jusqu'à un certain point atténuée d'avance par les intentions ostensiblement pacifiques de tous les cabinets. Elle s'est tout au plus compliquée récemment d'un incident diplomatique qui, à la vérité, peut paraître assez embarrassant au premier abord, mais qui en réalité ne peut avoir une influence décisive sur le dénoûment de ces étranges affaires. C'est le comte Andrassy, on le sait, qui s'est chargé de préparer le programme de réformes que les trois empires du nord, après s'être entendus avec les autres puissances, devaient proposer au sultan.

Or pendant que le premier ministre autrichien était à ce travail, qu'il paraît avoir déjà communiqué à Saint-Pétersbourg, le cabinet turc de son côté publiait spontanément un firman par lequel il promet une fois de plus toutes les réformes possibles. Qu'en sera-t-il de ces réformes spontanées ou des réformes qui allaient être proposées? Comment conciliera-t-on l'acte souverain de la Porte et le programme sur lequel les cabinets du nord sont occupés à délibérer? C'est là aujourd'hui la difficulté. De toute manière, entre la proposition ou la promulgation des réformes et l'exécution il y aura toujours loin en Turquie.

A vrai dire, la seule question sérieuse est celle des garanties, et sur ce point les gouvernemens du nord s'entendront sans doute avec les cabinets de l'Occident, comme ils n'ont cessé d'en témoigner l'intention. En un mot, la question rentrerait dans le domaine des affaires européennes soumises à une délibération commune. Ce serait ce qu'il y aurait de mieux. Là évidemment la paix inspirerait toutes les résolutions. Elle aurait pour garantie non-seulement les sentimens des puissances du nord, qui se sont réservé jusqu'ici un rôle distinct, mais les efforts combinés de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, qui n'hésiteraient point à concerter leur action. Est-ce qu'en effet tout ce qui se passe dans le monde, tout ce qui peut menacer la sécurité universelle, n'est pas de nature à renouer, à resserrer l'alliance des nations occidentales? est-ce que tout n'indique pas la nécessité, l'utilité de cette alliance pour l'honneur et le bien de tous? On a pu s'émouvoir un instant en France de l'affaire de Suez; aujourd'hui cet incident est éclairci; il était ramené récemment encore par lord Derby à ses vraies proportions, et la France n'a point à s'alarmer d'un acte de prévoyance de la nation anglaise. D'un autre côté, on disait récemment en Angleterre : « Le temps viendra où les circonstances exigeront que la France reprenne sa situation en Europe... » Ces sentimens communs aux deux pays sont une des meilleures garanties de la paix, qui est dans le désir et sans doute dans la volonté de tous, qu'il faut souhaiter à l'Orient et à l'Occident, à nos amis et à nos ennemis, aux Slaves, qui cherchent à conquérir une condition meilleure, comme à l'Espagne, qui se prépare à porter le dernier coup à la guerre civile. Puisse donc cette année qui s'ouvre dans la paix se clore dans la paix!

CH. DE MAZADE.

REVUE SCIENTIFIQUE.

Il y a un certain nombre de questions scientifiques qui pendant quelque temps agitent l'opinion, puis le silence se fait; comme les savans ont été impuissans à donner la solution du problème, il semble que tout est fini, et qu'on n'en doit plus rien entendre, lorsque tout à coup

cette même question, dormant obscurément dans la poussière des vieux livres, est reprise, discutée, et provoque à l'improviste une ardente polémique. C'est ce qui se passe aujourd'hui pour la question de la localisation des facultés intellectuelles. Le système de Gall paraissait oublié et relégué au rang des curiosités historiques; mais à présent les expériences toutes récentes de MM. Hitzig, Ferrier et Dupuy, discutées presqu'à chaque séance de la société de biologie (1), semblent vérifier certaines parties de la doctrine phrénologique.

Certes il est intéressant de comparer la méthode moderne à la méthode de nos pères. L'erreur de nos devanciers nous a rendus prudens. Tant d'hypothèses ont été détruites par un fait, que nous préférons un seul fait à toutes les plus brillantes hypothèses. On procède plus lentement, mais plus sûrement, et au lieu d'édifier des systèmes on cherche à établir sur des bases solides les faits qui aideront nos successeurs à en édifier un. Que l'on compare le beau livre de Gall aux mémoires es physiologistes contemporains, et on ne trouvera aucun point de ressemblance; d'ailleurs la forme même du travail s'est modifiée complétement. Autrefois un savant travaillait seul, et après de longues méditations produisait dans un gros livre le système qu'il avait construit de toutes pièces. De nos jours au contraire, la multiplicité des latoires, des sociétés savantes, des recueils scientifiques, a, pour ainsi dire, rendu cette individualité impossible. On travaille, on discute, on publie en commun, et il est bien rare que la solution d'un problème soit réservée en entier à une seule personne; presque tous les contemporains y ont pris part, et ont apporté le concours de leur expérience et de leur érudition.

Le système de Gall, qui fit tant d'adeptes et qui souleva tant d'enthousiasme aussi bien que de colère, est oublié aujourd'hui, et il mérite de l'être. Gall était cependant un grand anatomiste. Le livre qu'il a publié avec Spurzheim fait époque dans l'histoire de l'anatomie comparée du système nerveux; mais la phrénologie et la crâniologie, qui en est la conséquence, sont deux absurdités qui ne méritent pas d'être longuement réfutées; elles reposent sur trois hypothèses : la première, c'est que toutes les facultés intellectuelles siégent dans une portion limitée et définie de l'encéphale, — la seconde, c'est que, plus cette faculté est développée, plus la région du cerveau où elle siége est volumineuse, que, plus elle est amoindrie, plus sa région cérébrale est petite, — la troisième, c'est qu'à cette région cérébrale répond une *bosse* ou une dépression indiquant l'état du cerveau, et par conséquent la prédominance ou l'affaiblissement de telle ou telle faculté de l'intelligence.

Les deux dernières hypothèses sont manifestement fausses, et nous

(1) Voyez les *Comptes-rendus de la Société de biologie*, années 1873-74-75, passim.

n'entreprendrons pas la tâche inutile et ingrate de les renverser. Reste donc la première, qui paraît, dans une certaine mesure au moins, adoptée par quelques physiologistes de notre époque; il faut toutefois faire une réserve. La classification psychologique de Gall est absolument arbitraire. Napoléon, dans ses entretiens à Sainte-Hélène, l'a jugée avec justice et sévérité. « Gall, disait-il, attribue à certaines saillies des penchans et des crimes qui ne sont point dans la nature, qui n'existent dans la société que par l'effet de la convention. Que deviendrait l'organe du vol, s'il n'y avait pas de propriété, l'organe de l'ivrognerie, s'il n'y avait pas de boissons spiritueuses, l'organe de l'ambition, s'il n'y avait pas de société? » En un mot, Gall a imaginé des facultés qui n'existent pas, la combativité, la douceur, la tendance au suicide, et bien d'autres billevesées de pareil ordre. Est-ce à dire que nous ayons une meilleure classification à lui opposer? Non, sans doute, et personne n'oserait appliquer à une science aussi positive que la physiologie les données d'un classement analytique des facultés de l'intelligence, qui est nécessairement arbitraire. Aussi les physiologistes contemporains ne prétendent pas trouver dans le cerveau la localisation des facultés et des tendances morales. Leurs vues sont plus modestes, ils cherchent à déterminer les points qui sont le centre des mouvemens associés; mais pour faire comprendre ces recherches, il nous faut entrer dans quelques détails sur l'anatomie et la physiologie du cerveau.

Le système nerveux central se compose de deux parties, la moelle épinière et l'encéphale. L'encéphale, renfermé tout entier dans la cavité crânienne, comprend lui-même le cerveau, le cervelet et la moelle allongée, par laquelle il se relie à la moelle épinière. Tous ces organes sont constitués par un tissu spécial qu'on appelle tissu nerveux, lequel est lui-même formé par des cellules et des fibres. Les cellules sont l'élément actif de la substance nerveuse, tandis que les fibres paraissent être seulement des agens de transmission. On peut, même sans le secours du microscope, reconnaître où sont les cellules et où sont les fibres. En effet, les cellules forment la plus grande partie de la substance grise, et la substance blanche est constituée tout entière par une infinité de ces petites fibres entourées d'une gaîne épaisse de matière grasse.

La substance grise forme deux systèmes distincts reliés entre eux par la substance blanche. Le premier système et sans contredit le plus important est l'axe encéphalo-médullaire, qui commence au cerveau et ne se termine qu'à l'extrémité de la moelle épinière. C'est lui qui élabore la plupart des actes musculaires, c'est par lui que les perceptions sont transmises à la conscience. Seulement cette substance grise n'est pas par elle-même capable d'entreprendre des mouvemens spontanés. Lorsqu'elle est séparée du cerveau, elle peut encore exciter par l'entremise des nerfs les muscles à se contracter; mais cette excitation ne saurait

partir de cette substance même, il faut qu'elle la reçoive par les nerfs sensitifs, en sorte que l'excitation d'un nerf sensitif se transmet à la substance grise centrale, qui élabore un mouvement, et, l'ayant élaboré, le transmet par les nerfs moteurs aux muscles de la vie animale : c'est ce qu'on appelle un mouvement réflexe. Rien n'est plus instructif que les expériences de Flourens à cet égard. Il enlevait par le fer rouge la partie supérieure du cerveau à des pigeons, et dans cet état les animaux mutilés continuaient à vivre plongés dans un *sommeil sans rêves,* incapables de vouloir et d'agir eux-mêmes. Si on les poussait, ils marchaient; si on les jetait en l'air, ils volaient : ils étaient devenus des machines vivantes, des automates; leur existence personnelle avait disparu.

Ces mouvemens musculaires auxquels commande l'axe cérébro-spinal de substance grise sont innombrables; mais il est facile de les classer d'après leurs fonctions. On a de la sorte plusieurs groupes de mouvemens d'ensemble : chacun est accompli par un grand nombre de muscles et sert à une seule fonction bien nettement déterminée. Ainsi il y a les mouvemens de l'œil, les mouvemens de la pupille, de la respiration, de la voix, de la déglutition, de l'extension ou de la flexion des membres. Chacun de ces mouvemens d'ensemble est provoqué par l'excitation d'une région bien limitée de la substance grise qu'on appelle un *noyau.* Pour en prendre un exemple connu de tout le monde, je citerai le fameux centre respiratoire de Flourens, qui est placé dans le bulbe, et préside à tous les mouvemens d'inspiration et d'expiration. C'est le nœud vital, et dès qu'on le détruit, l'animal meurt asphyxié, il ne peut plus faire les mouvemens respiratoires nécessaires pour oxygéner son sang.

Outre ces noyaux moteurs, il y a aussi des noyaux sensitifs; ainsi les nerfs de l'odorat, de la vue, de l'ouïe, du goût, sont en rapport avec de petits noyaux de substance grise, disposés sur la longueur de l'axe cérébro-spinal. Tous ces centres sont reliés entre eux par une infinité de fibres et de cellules, en sorte que la délimitation précise des autres est loin d'être absolument connue. Dans le cerveau proprement dit, il n'y a que deux noyaux; mais ils sont très volumineux et d'une importance extrême. On leur a donné des noms spéciaux, et on appelle le premier *corps strié,* le second *couche optique;* leurs fonctions sont encore assez obscures. Nous nous contenterons de dire qu'ils forment la partie supérieure de l'axe cérébro-spinal, et qu'ils sont en connexion intime avec la substance grise périphérique, c'est-à-dire les circonvolutions cérébrales.

C'est qu'en effet, outre l'axe central de substance grise dont nous venons de parler, il existe à la périphérie du cerveau une grande quantité de cette même substance disposée sous la forme d'une lame continue peu épaisse, mais repliée sur elle-même, et faisant des cir-

cuits compliqués de manière à tripler et à quadrupler son étendue. Cette substance grise est naturellement constituée par des cellules nerveuses, et c'est dans ces cellules que paraît siéger le principe excitateur volontaire. — C'est là aussi que semble résider l'intelligence et l'*idéation*. Le problème est de savoir si les différentes facultés ont un siége déterminé dans telle ou telle circonvolution de l'encéphale ou si elles se trouvent disséminées dans la totalité de la substance grise périphérique. C'est ce problème qui partage aujourd'hui les physiologistes et les médecins. Il y a deux manières de le résoudre : la méthode physiologique, qui est l'expérimentation, — la méthode pathologique, qui est l'observation. Rien ne serait plus fastidieux que d'établir un parallèle entre ces deux méthodes : elles sont également bonnes, et se contrôlent l'une par l'autre.

Pour tout ce qui touche à l'étude de l'encéphale, l'expérimentation est d'une extrême difficulté. Il s'agit en effet de scier le crâne, d'enlever les méninges, et de mettre à nu la pulpe cérébrale sur une étendue suffisante; mais cette opération préliminaire fait perdre beaucoup de sang et épuise l'animal, en sorte que souvent il est mort avant qu'on n'ait commencé l'expérience. MM. Hitzig et Ferrier ont pu néanmoins, à force de précautions et de patience, expérimenter avec [illegible] sur des chiens et même une fois sur un singe. Ils ont fait passer des courans électriques à travers les circonvolutions; en opérant ainsi, ils ont constaté que l'excitation de certaines régions périphériques produisait constamment le même effet : tantôt la contraction des muscles extenseurs, tantôt celle des muscles de la face, tantôt celle de la pupille, en sorte que pour eux chaque circonvolution est un centre distinct et séparé : le cervelet, dont les fonctions étaient jusqu'ici absolument ignorées, serait un centre coordinateur pour les muscles moteurs du globe de l'œil. De l'intégrité de tous ces centres dépendrait le maintien de l'équilibre du corps. Enfin ils ont vérifié une fois de plus ce fait déjà bien connu, que le cerveau gauche préside aux mouvemens du côté droit, et réciproquement.

Malheureusement d'autres savans sont venus, MM. Dupuy, Carville, Duret, Brown-Séquard, qui ont contesté non pas l'expérience elle-même, mais l'interprétation qu'en ont donnée MM. Hitzig et Ferrier. Sans doute l'électrisation de la surface cérébrale produit des contractions musculaires, mais c'est que le courant électrique porte son action bien au-delà des parties qu'on électrise. On croit n'exciter que la périphérie, tandis qu'en réalité on excite les noyaux sous-jacens, c'est-à-dire les couches optiques et les corps striés, et ils ont démontré qu'il en était ainsi en enlevant les circonvolutions et en électrisant directement la substance blanche qui les séparait des corps striés. Dans ces conditions, rien n'était changé, et, comme précédemment, on ob-

tenait des contractions musculaires produisant des mouvemens d'ensemble. Ils en ont conclu que les circonvolutions cérébrales ne sont pas excitables, et qu'il n'existe pas de centres moteurs spéciaux.

Puisque la même expérience était diversement interprétée, il fallait recourir à d'autres procédés opératoires. C'est ce qu'ont fait MM. Nothnagel, Heidenhain et surtout M. Beaunis. M. Beaunis a imaginé de faire au crâne une ouverture au moyen d'un petit perforateur et d'introduire par là quelques gouttes d'un liquide caustique, le chlorure de zinc ou l'acide chromique par exemple. On peut ainsi détruire des régions bien localisées de substance cérébrale et pendant longtemps en observer à loisir les effets. Cependant cette méthode ingénieuse n'a pas encore donné de résultats positifs, et nous voilà forcés de reconnaître l'insuffisance de la méthode expérimentale sur cette question de la localisation cérébrale. Tout au plus peut-on dire que, si elle est probable, elle n'est pas encore démontrée.

Les observations pathologiques ne peuvent pas être provoquées : le médecin doit s'efforcer de guérir un malade; il ne peut pas expérimenter sur lui, et il faut qu'il se garde bien d'imiter la conduite criminelle de ce médecin américain nommé Bartholow, qui, il y a un an à peine, désireux d'étudier cette question controversée, a osé enfoncer des aiguilles électriques dans le cerveau d'une femme dont le crâne avait été détruit par une tumeur envahissante. Ce sont des hardiesses auxquelles les médecins du vieux monde ne sont pas encore accoutumés. Ici on se contente d'observer les malades pendant la vie et d'examiner les organes après la mort pour essayer d'établir une relation de cause à effet entre la perte d'une fonction et la lésion cérébrale concomitante. Pour ce qui concerne la moelle épinière, on peut dire que la science est très avancée : quand le diagnostic de telle ou telle maladie est dûment établi, on peut annoncer hardiment quel en est le siége et la cause anatomique immédiate; mais pour le cerveau, il est loin d'en être ainsi, et il règne dans la pathologie de l'encéphale une incertitude fâcheuse qui ne permet un diagnostic anatomique que dans des cas assez rares.

Toutefois il ne faut pas exagérer notre ignorance. Il y a des faits bien précis, bien positifs, que tout récemment M. Charcot a exposés devant la société de biologie en réponse à M. Brown-Séquard; je n'en citerai que quelques exemples. D'abord il est certain que les lésions des circonvolutions du côté gauche paralysent les mouvemens du côté droit, et réciproquement; mais la sensibilité reste intacte. A vrai dire, on ne sait pas quel est, dans les circonvolutions cérébrales, le siége de la sensibilité; cependant on est sûr que les troubles de la sensibilité sont dus aux lésions des couches optiques, et que les troubles du mouvement sont la conséquence des lésions qui siégent dans les corps striés. Pour citer un exemple classique, et dont j'ai eu l'occasion de parler dans la *Revue*, je rappellerai que l'aphasie ou perte du langage articulé ré-

sulte presque toujours de la destruction d'une circonvolution (la troisième) du lobe cérébral antérieur gauche. On oppose à la localisation de cette fonction des faits qui semblent la contredire, et on en cite environ une soixantaine; mais les faits qui justifient la théorie de la localisation du langage sont bien plus nombreux. La physiologie du cerveau n'est pas assez avancée pour que nous osions dire que dans une pareille question un fait négatif renverse une grande quantité de faits affirmatifs. Enfin nous connaissons la lésion de la paralysie générale. Dans la paralysie générale, il y a une excitation intellectuelle permanente, au moins au début. Le délire des grandeurs, la folie ambitieuse, sont les phénomènes psychiques prédominans; la lésion anatomique est constante. C'est une congestion de la substance grise qui s'est étendue, et dont les vaisseaux se sont extrêmement développés. Ainsi les lésions des circonvolutions répondent manifestement à des troubles de la pensée.

Certes les savans d'aujourd'hui sont moins affirmatifs que Gall; au lieu d'avoir édifié de toutes pièces une théorie embrassant tous les faits, ils se sont contentés d'établir certaines vérités incontestables qui seront le point de départ et le germe de découvertes futures : nous pouvons donc dire en résumant que la substance grise est seule active, et que la substance blanche est simplement conductrice, que les couches optiques et les corps striés sont les centres du mouvement et de la sensibilité; mais que ces deux noyaux, pour entrer en jeu, ont besoin d'être excités par les circonvolutions, enfin que c'est dans les circonvolutions que s'élaborent la pensée et l'intelligence. Il est probable que la pensée est disséminée dans les circonvolutions, et lorsqu'elle doit provoquer tel ou tel mouvement, elle se localise; c'est cela seulement qu'on doit appeler la localisation des facultés intellectuelles. On voit quelles modifications fondamentales a subies l'hypothèse de Gall; cependant il ne faut pas se dissimuler que, si on a fait beaucoup, il reste encore beaucoup à faire.

CHARLES RICHET.

ESSAIS ET NOTICES.

UNE EXCURSION AUX CHUTES DU ZAMBÈSE.

Nach den Victoriafällen des Zambesi, von Eduard Mohr, 2 vol., Leipzig 1875; F. Hirt.

Le moment approche décidément où l'Afrique centrale dépouillera ce voile d'Isis qu'il n'était donné de soulever qu'à quelques explorateurs privilégiés qui avaient « le cœur ceint d'un triple airain. » Bien qu'il soit assez sûr que les collections de *guides* ne s'augmenteront pas de

sitôt d'un volume consacré à l'Afrique équatoriale, de simples touristes commencent pourtant à s'aventurer dans ces régions jadis si mystérieuses, et reviennent tout étonnés de la sécurité relative avec laquelle ils ont fait leur route à travers les domaines des rois noirs. Ne dirait-on pas qu'avec la facilité des transports, qui a répandu le goût des longs voyages, l'initiative et l'audace des hommes se soient développées, et qu'une promenade en pays sauvage ne soit plus considérée comme une entreprise plus extraordinaire ni plus dangereuse qu'une partie de chasse à l'ours ou de pêche à la baleine? Un *reporter* du *New-York-Herald* n'hésite pas à se lancer sur les traces de Livingstone perdu quelque part dans la région des grands lacs; il le retrouve, rapporte des lettres et d'autres papiers précieux adressés à la famille de l'illustre explorateur, puis, après la mort de ce dernier, retourne en Afrique et reprend pour son compte l'œuvre inachevée de l'émule des Mungo Park. Voici aujourd'hui un chasseur brêmois qui s'en va pousser une pointe dans l'intérieur du vieux continent en partant du Cap, et poursuivre l'hippopotame, l'antilope et le buffle jusqu'aux chutes du Zambèse, par 18 degrés de latitude australe. Son voyage n'est pourtant pas resté une simple partie de plaisir : ancien élève de l'école navale de Brême, il sait *faire le point,* mesurer sa latitude et sa longitude et déterminer la variation du compas. Ce n'est pas tout; il a pris avec lui un ami expert dans l'art d'interroger le sol et d'analyser les roches. La relation de son voyage s'est ainsi enrichie de quelques données qui ne sont pas sans utilité. Résumer cette relation, qui vient de paraître en deux forts volumes, nous conduirait trop loin : du moins tâcherons-nous d'y cueillir quelques détails intéressans.

Quand M. Édouard Mohr s'embarqua, au mois de décembre 1868, à bord d'un *steamer* anglais en partance pour le Cap, il n'allait pas tout à fait affronter l'inconnu. Déjà, trois ans auparavant, il avait parcouru en tout sens, la carabine sur l'épaule, le pays des Zoulous, et aux bords du Weser le souvenir des plaines giboyeuses de la baie de Lucia et du Transvaal était venu hanter ses nuits. L'Afrique australe est le paradis du chasseur. Si, à latitude égale, la flore de ce continent paraît pauvre, comparée à celle de l'Amérique méridionale, sous le rapport de la faune l'avantage reste au continent africain. Sans parler des formes monstrueuses qu'il héberge encore, derniers restes d'un autre âge, — l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, — un des genres les plus splendides, l'antilope, y est représenté par huit fois plus d'espèces que n'en renferment les autres continens réunis. Des plaines herbeuses où paissent d'innombrables troupeaux de gnous, des plateaux où les bouquetins, les kolates et les koudous prennent leurs ébats, des forêts remplies de buffles, d'éléphans et d'oiseaux de toute sorte, offrent au chasseur un butin pour ainsi dire illimité.

C'est le 28 janvier 1869 que le bateau à vapeur qui portait M. Mohr

et son ami Adolphe Hübner, ingénieur des mines de Freyberg en Saxe, jeta l'ancre dans la baie de la Table, en vue de Cape-Town. Le 8 février, un autre *steamer* les débarquait à Durban, port de l'état de Natal, où ils firent immédiatement leurs préparatifs pour l'excursion qui devait les conduire au cœur du vieux continent. Le mode de locomotion adopté dans ces contrées pour les longues traites, — le seul praticable d'ailleurs à cause des inégalités du sol, — est le lourd chariot de bois des *boers* hollandais, surmonté de cerceaux qui soutiennent une vaste bâche de toile goudronnée, et attelé de 14 ou 20 bœufs que dirige un Hottentot du haut de son siége. Vraie maison roulante, que tout le monde critique sans pouvoir trouver mieux, cette voiture est garnie de poches et de caissons sans nombre où l'on réunit un capharnaüm d'ustensiles variés, de provisions de toute sorte, de médicamens, d'armes, de munitions, d'étoffes et de verroteries destinées aux indigènes, etc. Un matelas porté sur un cadre de bois suspendu sous la bâche sert de lit de repos, et l'on finit par s'habituer au balancement perpétuel de cette couchette, aussi mobile que le hamac du matelot, et le voyageur qui s'est confié à ce vaisseau du désert se guide dans sa marche par les astres du ciel et par le compas de route comme un navigateur en haute mer.

A Durban, M. Mohr trouva deux chariots tout neufs pour la somme de 5,200 francs; attelés chacun de quatorze bœufs à longues cornes, ils ont fait sans accident un trajet de plus de 3,000 kilomètres dans un pays sans routes, au milieu des montagnes et des rocs ou dans des lits de rivières aux sables mouvans. C'est le 8 mars qu'il partit de Durban en compagnie de M. Hübner, avec un domestique anglais et onze Cafres, dans la direction de Maritzbourg, capitale de l'état de Natal, d'où il voulait gagner Potchefstrom. Arrivé à Sand-Spruit, au pied des Monts-Draken, une enflure rhumatismale du genou droit le força de faire une halte de quelques jours pendant que la caravane poursuivait sa route, halte qui faillit lui coûter cher. « Ne sachant comment traiter mon genou, dit M. Mohr, je l'enveloppai dans de la flanelle bien chaude, puis j'expédiai une lettre au médecin anglais de Ladysmith pour le prier de me faire une visite. A peine le messager était-il parti que l'hôte vint me prévenir qu'un guérisseur ambulant, le « docteur Martin, » était à la porte de l'hôtel et que je pouvais le consulter. J'acceptai la proposition, et bientôt des pas mesurés et sonores annoncèrent les approches d'un personnage de poids; la porte s'ouvrit, et je vis devant moi l'Esculape africain. Malgré mon abattement, j'eus beaucoup de peine à retenir un éclat de rire. Qu'on se figure un individu dont l'extérieur inculte et le parler grossier trahissent à n'en pas douter qu'il a dû faire ses études à l'école de Newcastle-sur-Tyne, où l'on apprend à porter des sacs de charbon, ou bien à Millwood, où l'on fend du bois, et l'on aura une idée de l'impression avenante que me fit le docteur Martin. Le chef couvert d'un feutre à larges bords, orné d'une douzaine d'immenses plumes d'au-

truche grises, blanches et noires, il était vêtu d'une blouse bleue, retenue par une ceinture de cuir où brillait un revolver à six coups, et d'un pantalon de moleskine emprisonné dans des bottes à l'écuyère. « Vous êtes Allemand, commença-t-il ; vous trouvez en moi un *countryman.* » Grâce à un long séjour dans le pays, son langage était devenu un mélange inextricable d'allemand, d'anglais et de hollandais, idiomes qu'il n'avait plus la faculté de distinguer. Il inspecta le genou malade, poussa trois soupirs semblables au reniflement d'un jeune hippopotame blessé par une balle, branla son chef surmonté du panache de plumes, et déclara que l'affaire était mauvaise, très mauvaise. — L'homme ayant excité ma défiance, je le questionnai sur ses études : il me répondit sans hésiter qu'il les avait faites à Saint-Pétersbourg. Il se vanta d'avoir assisté longtemps les chirurgiens dans leurs opérations et d'avoir ainsi surpris tous leurs secrets. — Au reste, ajouta-t-il avec un aplomb parfait, je me fais fort de guérir votre genou en trois jours : cela dépend seulement du prix que vous y mettrez. Je suis connu dans Natal et chez tous les *boers* de l'état d'Orange et du Transvaal; je fais toutes les cures qui se présentent.

« Je me décidai à faire marché avec le docteur Martin, qui se chargea de cette cure moyennant une somme de 45 francs stipulée d'avance. A l'extérieur, on appliqua des cataplasmes de fleurs de camomille, à l'intérieur le docteur Martin me recommanda avec beaucoup d'insistance de prendre un verre de grog toutes les demi-heures, aussi chaud que je pourrais le supporter, et il promit de surveiller en personne la stricte exécution de cette dernière partie de son ordonnance. Voulant sans doute m'appliquer la méthode *sympathique,* il résolut de se soumettre lui-même à ce traitement interne par les spiritueux, mais en triplant la dose, et quand je fus venu à bout de mon quatrième verre, le docteur Martin avait déjà proprement expédié sa première douzaine. Peu après, le sommeil me prit, tandis que mon médecin se faisait servir un copieux repas dans la pièce voisine tout en continuant le traitement interne, à mes frais, bien entendu.

« Il pouvait être huit heures du soir quand je fus réveillé par un grand bruit qui se faisait derrière ma porte. Au même instant, je vis le docteur Martin entrer en vacillant dans ma chambre, la face toute rouge, le regard incertain, tenant à la main un grand couteau qu'il avait tiré de sa trousse; il m'exposa qu'il s'agissait seulement d'une petite opération, de quelques incisions à faire dans mon genou. Je me retournai pour prendre le revolver sous mon oreiller, car il s'apprêtait à donner l'assaut à mon lit, quand fort heureusement l'hôte entra avec mon domestique; ils saisirent l'Esculape par les épaules et le poussèrent dehors en lui défendant de remettre le pied dans ma chambre. Après avoir un peu grogné, il se coucha; le lendemain au point du jour il sella son cheval, se chargea de deux sacoches remplies de pilules, d'onguens, et

de remèdes à l'usage des *boers,* et gagna prestement la frontière voisine, car il avait su qu'on attendait le médecin anglais de Ladysmith, qui n'eût pas manqué de le dénoncer pour exercice illégal de la médecine. — Ce dernier, un *gentleman* aimable et instruit, arriva dans la journée et se contenta d'ordonner le repos et une chaleur douce. Au bout d'une semaine, je fus debout, et je pus profiter d'une occasion pour reprendre mon voyage. »

On arriva ensemble à Potchefstrom le 27 avril, après avoir rencontré en route des troupeaux d'antilopes, de bouquetins, de zèbres, de gnous, qui couvraient la plaine à perte de vue. Le gnou, cet être bizarre qui tient à la fois du bœuf et du cheval, a le sabot fendu, une queue comme le cheval, une crinière coupée en brosse comme le zèbre, et une houppe de poils sur le nez qui lui donne un aspect passablement sauvage; aussi les Hollandais l'appellent-ils *wilde beest,* quoique ce soit un des animaux les plus inoffensifs. Très curieux de leur nature, les gnous, lorsqu'on les surprend au pâturage, se retournent tous comme au commandement, grognent, vous regardent d'un œil étonné, se cabrent tout droits, ruent furieusement, et s'enfuient au galop, non sans s'arrêter de temps à autre pour regarder encore celui qui les poursuit. C'est un spectacle des plus drôles de voir galoper un troupeau de quelques centaines de ces animaux avec des gambades et des bonds audacieux. Leur nourriture est une graminée particulière que dédaigne le bétail. On en rencontre parfois des troupeaux innombrables que l'on voit paître aussi loin que s'étend le regard. Pour donner une idée de leur fréquence, il suffira de dire que M. Mohr rencontra un jour entre Potchefstrom et les Monts-Draken dix-huit voitures chargées de peaux sèches de ces animaux; or, chaque voiture portant facilement 3,000 kilogrammes et une peau bien sèche ne pesant pas plus de 6 kilos, il est aisé de calculer qu'il y avait là les dépouilles de 9,000 gnous pour le moins. Malgré ces massacres, le nombre des gnous n'a pas encore diminué d'une manière sensible, et il en est de même des antilopes.

Potchefstrom est une bourgade de 400 ou 500 âmes, qui ressemble à toutes les colonies fondées par les *boers :* de larges rues, qui se coupent à angles droits, dans chacune un ruisseau d'eau vive, et derrière chaque maison un verger et un potager. On y trouve une église, une station de poste, un hôtel, des boutiques de toute sorte; tous les six mois arrive la diligence de Port-Élisabeth, qui met environ quinze jours à franchir la distance d'environ 900 kilomètres. Sous le rapport du climat et de la qualité du sol, le Transvaal est l'une des contrées les plus favorisées du globe. Les médecins anglais commencent à y envoyer les poitrinaires. Avec un système d'irrigation rationnel, on pourrait convertir en champs fertiles d'immenses étendues de ces plaines, arrosées par des pluies abondantes qui s'écoulent trop vite pour féconder le sol. L'absence de forêts ne doit pas faire croire que les arbres ne puissent pro-

spérer dans cette contrée : ils viennent très bien partout où l'on a essayé de les acclimater par des soins intelligens. Une population plus dense ne tarderait pas à transformer ce pays, et pourrait en faire un grenier d'abondance; n'est-ce pas ce qui est arrivé pour la Californie, en dépit de toutes les prédictions contraires? Aujourd'hui les habitans du Transvaal trouvent dans la culture de leurs champs la satisfaction de leurs besoins, mais le manque de routes et de cours d'eau navigables serait un obstacle à l'écoulement des produits qui ne peuvent être consommés sur place; il en résulte que rien ne vient stimuler l'initiative individuelle, qui sommeille en attendant que la population se soit assez multipliée pour qu'il soit possible de songer à une exploitation plus productive des richesses du sol. Il est vrai qu'il faudrait aussi trouver un remède efficace contre le fléau terrible qui est toujours suspendu sur les cultures, les essaims de sauterelles qui en quelques heures détruisent les récoltes et dévorent l'herbe, le feuillage des arbres, tout ce qui pousse et tout ce qui verdoie.

De Potchefstrom, on remonta dans la direction du nord jusqu'au camp des mineurs établis sur les rives du Tati, qui exploitent les maigres gisemens d'or signalés par le voyageur Mauch. Un *gentleman* anglais, sir John Swinburne, y avait amené à grands frais une machine à vapeur pour broyer la roche et une locomobile, qu'il venait de promener, par les fondrières africaines, sur une distance de 900 kilomètres, avec un attelage de trente-deux bœufs; il avait voulu l'installer près d'une autre mine, située plus au nord, mais les indigènes y voyaient une sorcellerie inventée pour s'emparer de leur pays, et l'avaient repoussée avec indignation. C'est à ce *gentleman* qu'arriva une aventure de serpent qui mérite d'être notée.

Les serpens existent en si grand nombre qu'on peut s'étonner de la rareté relative des accidens. Le plus dangereux est le *mhamba,* espèce de cobra qui atteint une longueur de 2 mètres 1/2; il est arrivé qu'un de ces reptiles ait poursuivi des cavaliers lancés au galop pendant plusieurs kilomètres. Les pythons au contraire, qui ne sont pas venimeux, remplissent dans les plantations de sucre l'office des chats en les débarrassant des rats et des souris; on les trouve tranquillement couchés dans les sillons, nullement effrayés par la présence de l'homme. Ils atteignent parfois une longueur de 6 mètres. Un des serpens les plus curieux de cette contrée est le serpent cracheur, qui lance son venin à une distance de cinq ou six pas. Un jour, M. Mohr était resté jusqu'à onze heures du soir à causer avec sir John Swinburne à la porte de sa cabane, et il avait repris le chemin de son campement, accompagné de M. Swinburne, lorsque tout à coup, à une distance de 3 mètres, un serpent se dressa devant eux à hauteur d'homme, et en sifflant lança une salive venimeuse dans la direction de sir John avec tant d'adresse

qu'elle lui entra dans l'œil. Les Cafres témoins de l'accident réussirent à tuer le reptile avec leurs javelots malgré l'obscurité de la nuit. L'œil de M. Swinburne enfla d'une manière effrayante, et il en perdit l'usage pendant plusieurs jours; mais, grâce à une médication appropriée, l'accident n'eut pas d'autres suites. M. Mohr cite encore un cas tout à fait analogue, arrivé à un colon anglais dans les environs du port de Durban. Ce dernier déclare que la salive du serpent lui a causé une douleur intolérable, « comme s'il avait eu dans l'œil une goutte de plomb fondu, » et qu'il a gardé longtemps un affaiblissement de la vue.

Après avoir essayé d'abord une route dans la direction du nord-est, M. Mohr, ayant rencontré un obstacle insurmontable dans les troubles qui avaient éclaté parmi les tribus indigènes des Matébélé, dut revenir sur ses pas jusqu'au Tati, et de là remonter droit au nord. La vaste solitude qui s'étend d'ici jusqu'au Zambèse est sans cesse parcourue par des milliers d'éléphans, dont les terribles vestiges sont partout marqués dans la forêt : on y voit souvent sur une étendue de plusieurs lieues le sol fouillé, les branches cassées, parfois des arbres entiers abattus et dépouillés de leur écorce. Le bruit sauvage que font les troupeaux d'éléphans éloigne la plupart des animaux, excepté toutefois les buffles, que l'on rencontre ici en troupes nombreuses, et le petit rhinocéros noir, le méchant *pedjami*, qui en dépit de sa lourde apparence traverse d'un pied léger les plus hautes montagnes. Le *pedjami*, lorsqu'il a été frappé à mort par une balle à pointe d'acier reçue au défaut de l'épaule, fait demi-tour et s'enfuit au grand trot; on le voit ainsi franchir encore une distance de 1,000 à 1,500 mètres, puis tomber subitement comme foudroyé. Il a l'odorat très fin, mais la vue assez basse : aussi, lorsqu'on se trouve sans armes sur le chemin d'un *pedjami*, il faut chercher à gagner vite un abri sous le vent de la bête.

On peut dire que ce pays est encore le domaine incontesté des animaux sauvages. Rien ne donne une idée de l'abondance incroyable du gibier de l'Afrique australe comme une promenade autour d'un des nombreux étangs parsemés dans cette région. A chaque pas, on aperçoit des traces d'éléphans, de buffles, de rhinocéros. L'éléphant, lorsqu'il sort de son bain de fange, frotte toujours son énorme corps contre le tronc d'un arbre voisin; aussi trouve-t-on près des mares d'eau des arbres tout lisses et polis, où la boue sèche qu'on remarque à une grande hauteur sert encore à toiser la taille des colosses qui sont venus s'y frotter. L'éléphant d'Afrique ne se contente pas d'ailleurs de se plonger dans une mare, il se creuse sur les bords de l'eau une sorte de baignoire, assez large et profonde pour qu'il puisse y entrer tout entier, et terminée par un mur vertical; il en asperge les parois d'eau puisée à la mare, puis se frotte la peau sur l'argile humide, qui, séchée à l'air, lui fait une sorte de cuirasse contre les morsures des innombrables insectes

dont son épais cuir ne suffit pas à le garantir. Ces trous d'éléphans sont tellement nombreux qu'ils arrêtent à chaque instant la marche des voitures. Pendant un trajet de 200 kilomètres, M. Mohr affirme qu'il n'est pas sorti des vestiges de ces animaux. L'hippopotame, chassé vers l'intérieur par les colons de la côte, se rencontre encore en grand nombre dans certaines régions, comme par exemple les environs des lacs Mousingasi et Inchlabani. En 1870, John Dun en tua encore cent quatre, dont les peaux et les dents furent envoyées en Angleterre; la chair d'hippopotame a un goût agréable qui tient le milieu entre le bœuf et le porc frais.

C'est dans ce pays giboyeux que se donnent rendez-vous les vieux Nemrods du Cap, de l'état de Natal et du Transvaal; c'est là que M. Mohr eut presque chaque jour l'occasion d'exercer son adresse dans des aventures de *sport* plus ou moins dramatiques. Il s'y rencontra avec des chasseurs célèbres, comme le vieux tueur d'éléphans Hartley, qui était accompagné du peintre Thomas Baines, curieux type d'artiste-voyageur qui a promené son chevalet et sa boîte à couleurs à peu près chez toutes les peuplades sauvages, — ou comme les deux *boers* Osthuis et Ziesmann, vrais Bas-de-Cuir à cheval dont l'existence se passe dans les bois. Hartley était alors un vieillard de soixante-douze ans, à barbe blanche; depuis l'âge de vingt-six ans, il chassait l'éléphant, et il pouvait se vanter d'avoir tué plus de mille de ces pachydermes. Il était connu dans toute la contrée comme le doyen des Nemrods de l'Afrique australe. « De taille moyenne, trapu et carré d'épaules, il monte à cheval avec l'adresse d'un jeune homme; la vie en plein air et le soleil africain ont donné à son visage, à ses bras et ses mains la couleur du vieux bronze. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il a des pieds-bots qui l'empêchent de marcher vite et l'obligent de faire toutes ses chasses à cheval. Le goût de la vie aventureuse est d'ailleurs dans la famille, car le vieillard est toujours accompagné dans ses expéditions par quelques-uns de ses fils, et il en résulte que les belles fermes qu'ils possèdent dans les Monts-Magalis restent souvent abandonnées pendant des mois et pendant des années entières. » Jusqu'alors il n'était encore arrivé à Hartley aucun accident de quelque gravité; mais quinze jours après cette rencontre il paya cher une imprudence qu'il commit malgré sa vieille expérience. Ayant tiré un rhinocéros blanc et l'ayant vu tomber, il était descendu de cheval, et, contrairement à la règle que suivent les chasseurs du pays, s'était approché de l'animal sans avoir rechargé sa carabine; avant qu'il eût pu éviter le coup, le rhinocéros s'était relevé, l'avait saisi et lancé en l'air, et en retombant sur le dos de la bête il avait eu plusieurs côtes enfoncées. Heureusement un médecin écossais se trouvait dans le voisinage, et le vieux chasseur en fut quitte pour six semaines de repos forcé.

Qui n'aurait vu le *boer* hollandais que chez lui ne se douterait pas que

le lourd personnage barricadé derrière la marmite à café et le hardi cavalier qui s'élance sur la trace du gibier fussent un seul et même homme. Chasseur, il déploie l'adresse, la ténacité et la résistance à la fatigue d'un bédouin. La vie dans ces déserts a fait de ces gens des Peaux-Rouges, moins la couleur. Un jour, M. Mohr, ayant tiré un buffle, voit sortir du bois, comme appelé par la détonation de sa carabine, une troupe de *boers* à cheval, parmi lesquels mynheer Osthuis, qu'il n'avait pas revu depuis près d'un mois. Ce dernier lui raconta qu'il y avait quelques jours qu'en poursuivant une girafe il s'était rompu deux côtes, et lui demanda un onguent pour se guérir le plus vite possible; il était prêt à payer ce service d'une couple de dents d'éléphant. Un *boer* dans ces circonstances s'attend à être réparé séance tenante comme on recolle un meuble cassé. Mynheer Osthuis ajouta qu'après son accident il était d'abord resté assis sous sa tente deux jours entiers; mais qu'en entendant les coups de feu de ses compagnons il n'y tenait plus, et qu'il remontait à cheval malgré les souffrances que lui causait le moindre mouvement. M. Mohr lui ayant déclaré que le repos absolu était le seul moyen de guérir ses fractures, le vieux *boer* le regarda d'un air étonné, et se mit à le questionner sur les conséquences pénibles de son accident, quand tout à coup les Cafres annoncèrent que les autres chasseurs venaient de tuer quatre buffles, et mynheer Osthuis tourna bride pour les rejoindre. — Lorsqu'on songe à la quantité de trous dangereux qui se rencontrent à chaque pas, on s'étonne que pendant ces chasses les accidens sérieux ne soient pas plus fréquens. L'insouciance des chasseurs dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Pour perdre moins de temps à charger leurs carabines, au calibre énorme, ils portent la poudre dans les poches garnies de cuir de leurs habits de chasse, ils y puisent une poignée et la versent dans le canon, le plus souvent sans quitter leur pipe allumée. Plus d'une fois l'os huméral est fracturé par le recul de ces formidables carabines, mais ces braves gens ne renoncent pas pour si peu à ces armes qui tuent si vite et si bien.

Un jour, Ziesmann à son tour avait fait une chute dangereuse avec son cheval, et il était resté quelque temps sans connaissance. Une fois remis et de retour au camp, il ne songea plus à son accident que pour s'épancher en invectives contre un pauvre noir dont il accusait le mauvais œil; s'il le tenait, vociférait-il, son affaire serait bientôt faite, dût-il payer au chef des Matébélé cinq bœufs pour prix du sang! C'était grâce à ce sorcier, disait-il, que dans sa dernière chasse il avait perdu vingt éléphans qu'il était sûr d'avoir mortellement frappés! Quand on lui représenta que de pareilles superstitions étaient indignes d'un bon chrétien, le brave homme parut comprendre que sa colère était ridicule, et remercia son compagnon en lui broyant les doigts dans sa patte d'ours. Cela ne l'empêcha pas, quelques jours plus tard, de se livrer à une sor-

tie tout aussi plaisante. C'était une belle nuit claire, la lune et Jupiter brillaient à l'horizon dans des positions favorables à la mesure des distances, et M. Mohr profitait de l'occasion pour déterminer avec M. Hübner la longitude de leur campement. Ziesmann, qui était assis sous la tente, suivait leurs manipulations d'un œil attentif, tout en causant à voix basse avec un autre chasseur. A un moment donné, les images des deux astres étant rapprochées par les miroirs du sextant de manière que la planète touchait le bord du disque lunaire, M. Mohr appela le vieux routier et lui fit mettre l'œil à l'oculaire de la lunette. Le brave homme devint muet de surprise, lorsqu'il vit qu'en faisant jouer la vis tangente M. Mohr faisait aller et venir la planète à son gré. Il retourna tout pensif sous la tente, puis bientôt après quitta la société. On sut alors qu'il avait été scandalisé de ce qu'on se permettait ainsi de « fouiller le ciel » d'un regard indiscret; à de bons chrétiens il convenait, selon lui, d'attendre pour cela qu'ils fussent morts, car alors le bon Dieu leur ferait voir toutes ses merveilles lui-même. — C'est un fait bien connu qu'après un long séjour en pays sauvage, la superstition des indigènes finit par déteindre sur les Européens.

Le 20 juin 1870, à midi, la caravane atteignit les chutes du Zambèse, et le camp fut établi pour deux jours à huit cents pas au sud de la cataracte, l'humidité du sol ne permettant pas d'en approcher davantage. Cette humidité, entretenue par la poussière d'eau toujours suspendue dans l'air, a fait lever tout autour des chutes une splendide végétation tropicale, la « forêt de la pluie, » où l'on rencontre à chaque pas la trace des fréquentes visites des éléphans. Le fleuve a ici une largeur d'environ 2 kilomètres; les eaux se précipitent en mugissant d'une hauteur de 120 mètres, dans une gorge d'une largeur moyenne de 90 mètres seulement, qui ouvre un abîme béant au milieu du lit, et dans laquelle le flot bouillonnant poursuit sa route, encaissé entre deux murs à pic que les singes seuls parviennent à escalader. Au-dessus du gouffre, que le regard peut sonder du haut d'une pointe de rocher qui surplombe du côté de l'ouest, flotte un voile de nuages argentés que le vent déchire par places, et sur lequel se projette un double arc-en-ciel parfaitement circulaire. M. Charles Livingstone (le frère du grand voyageur), qui avait vu à la fois la chute du Niagara et celle du Zambèse, attribuait à celle-ci la palme de la beauté, et son jugement s'accorde avec celui d'un touriste qui a eu la même bonne fortune, le docteur Coverly, de Londres. Les observations astronomiques de M. Mohr ont donné pour la latitude de ce point 17° 55′; c'est à peu près le nombre trouvé par Livingstone; mais la longitude observée par M. Mohr (26° 29′ à l'est de Greenwich) diffère beaucoup de celle de Livingstone; elle place les chutes de 44′ plus vers l'est. « Ceux qui aiment à observer les astres, dit à cette occasion le voyageur brêmois, ne tarderont pas à s'apercevoir que sous le

ciel transparent du plateau africain on obtient généralement des résultats très concordans. Certes je n'ai jamais regretté le temps passé sur les bancs de l'école navale de Brême, où j'ai appris à reconnaître chaque jour ma position. Si je n'avais pas su m'orienter, si j'étais resté dans l'incertitude sur ma route, plus d'une fois j'aurais peut-être cédé aux instances de mes hommes, et nous serions revenus sur nos pas; mais la confiance que j'avais dans les résultats de mes observations astronomiques me rendait inaccessible à leurs sollicitations et à leurs conseils. »

« D'après tout ce que j'ai vu ou entendu dire, ajoute M. Mohr, je crois qu'un voyageur entreprenant, suffisamment instruit et pourvu des ressources nécessaires, pourrait facilement, en partant des chutes du Zambèse ou bien de Wanki, atteindre en deux mois la région à peu près inconnue du plateau qui s'étend entre les empires du Mouataïanvos et du Kazembé. En outre, autant qu'il est possible d'en juger par la direction des cours d'eau et par l'orographie de la contrée, il restera constamment dans le climat salubre des hauts plateaux. Plus d'une fois ce projet s'est présenté à mon esprit sous les couleurs les plus séduisantes; malheureusement j'étais à bout de ressources. »

La route qui conduit au Zambèse traverse d'abord un pays montagneux; de temps à autre, de quelque cime qu'il fallut gravir, on dominait un panorama grandiose de collines boisées, entrecoupées par des entassemens de rochers dénudés. Dans ces solitudes, nulle trace d'habitans; tout semble sommeiller dans une paix profonde, que trouble seul le roucoulement d'innombrables tourterelles. Les chemins où marchait la petite troupe étaient de larges routes, ouvertes, aplanies et battues par les pionniers de l'Afrique centrale, les éléphans et les rhinocéros; parfois ces routes montaient et descendaient par les sommets les plus élevés. Si, dans un temps qui est encore éloigné, ce continent doit être peuplé par une race intelligente et civilisée, peut-être ces sentiers de pachydermes deviendront-ils les grandes routes du commerce des Africains de l'avenir. De nos jours, la route qui de la ville de Durban mène à la rivière Oumgueni n'est autre chose qu'un ancien sentier d'éléphans.

Le retour à Durban s'effectua en moins de six mois; on y arriva au mois de décembre, et le 15 février 1871 M. Mohr s'embarquait à Cape-Town pour l'Europe. Pendant cette excursion de vingt-six mois, dont les dépenses n'avaient point dépassé une somme de 40,000 francs, il n'avait pas seulement goûté les plaisirs et les émotions que procure la chasse dans un pays où le lion, le léopard, le chacal et l'hyène, l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, les diverses espèces d'antilopes, l'autruche enfin, se promènent encore comme chez eux; il avait pu déterminer un certain nombre de latitudes, de longitudes et d'altitudes absolues par des observations dont le détail forme un appendice à l'ouvrage. On

y trouve aussi annexé un mémoire de M. Hübner sur les mines de diamans du Cap, qui venaient d'être découvertes à l'époque où se fit ce voyage. En outre, les scènes de mœurs curieuses abondent dans le récit du chasseur brêmois, qui serait réellement attachant, si on n'y rencontrait pas parfois des réflexions peu faites pour lui gagner les sympathies du lecteur français. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que son livre donnât à d'autres chasseurs l'envie de visiter le bassin du Zambèse, car il soutient et il prouve que, pour voyager impunément dans cette partie mystérieuse du monde, il ne faut en somme qu'une robuste santé et beaucoup de patience.

OEuvres poétiques de Lamartine (édition elzévirienne), Paris 1875; Jouvel, — Pagnerre, — Hachette.

Il y a plus de cinquante ans aujourd'hui que les premiers vers de Lamartine ont été donnés au public. Depuis cette époque, ils se sont répandus partout, et l'on en a fait des éditions innombrables. Aussi, quand les héritiers et les éditeurs du grand poète ont songé à les publier de nouveau, d'une façon plus somptueuse et plus soignée, ils n'ont paru le faire qu'avec toute sorte d'hésitations. Leur préface demande presque pardon au public de cette édition nouvelle qu'ils lui offrent après tant d'autres; ils déclarent qu'ils ne s'adressent qu'aux amateurs de beaux livres, qu'ils ne veulent satisfaire « que les esprits d'élite, » et, comme ils savent bien qu'il ne s'en trouve pas beaucoup, ils n'ont tiré qu'un nombre assez restreint d'exemplaires. Le succès a montré que leurs craintes n'étaient pas fondées : l'édition entière était placée avant d'être mise en vente.

Cet empressement, sur lequel on ne comptait pas, nous prouve que le public n'est pas fatigué de Lamartine. Certes, depuis 1820, il s'est accompli plus d'une révolution dans le goût des lecteurs; de grands poètes, appartenant à des écoles différentes, ont attiré l'attention sur eux, et la jeunesse, à qui les changemens ne déplaisent pas, a lu leurs vers avec transport; mais ces admirations nouvelles n'ont pas fait beaucoup de tort à Lamartine, nous voyons qu'on a gardé l'habitude de l'acheter et de le lire. Après avoir ébloui les pères, il est en train de charmer les fils, et tout nous prouve que sa réputation n'a rien à craindre des générations nouvelles. C'est toujours une épreuve redoutable pour un écrivain que d'entrer dans la postérité. Il tient d'ordinaire à son temps par tant de liens qu'on peut toujours craindre qu'il ne soit un peu dépaysé quand il en sort. Plus il a fait d'efforts et de sacrifices pour plaire à ses contemporains, plus il doit redouter de n'être plus goûté de leurs successeurs. Ce qui lui donne les succès les plus vifs auprès des

gens de son époque est précisément ce qui risque le plus de compromettre sa réputation plus tard. Quel jugement portera-t-on sur lui quand tous ces agrémens par où il séduisait ceux qui l'ont lu pour la première fois se seront fanés? Assurément Lamartine est de son temps, et il a beaucoup fait pour lui plaire. Il en flattait les goûts par certains excès de rêverie sentimentale et de mysticité religieuse qui sont passés de mode. Aussi peut-on relever dans son œuvre des passages qui portent leur date et qui ont vieilli; mais il y en a bien plus encore qui ne vieilliront jamais. La postérité a décidément commencé pour lui, et son jugement ne diffère pas trop de celui des contemporains. Le succès rapide de l'édition que nous annonçons en est une preuve.

Il est vrai de dire que les éditeurs n'ont rien négligé pour se montrer dignes de ce succès. Cette nouvelle publication des œuvres poétiques de Lamartine est faite avec un luxe de bon goût qui doit tout à fait satisfaire les connaisseurs. Le livre sort des presses de M. Plon, qui a fourni ses caractères les plus nets et les plus élégans; l'exécution typographique et le choix des ornemens sont irréprochables. De plus, les éditeurs ont eu l'heureuse idée de reproduire les *Méditations* comme elles parurent pour la première fois en 1820. On y retrouve en tête de l'ouvrage cette devise tirée de Virgile : *ab Jove principium,* qui indiquait la pensée de l'auteur de tout rattacher à la religion. On y lit ensuite la préface timide du premier éditeur, qui ne paraissait pas s'attendre au succès éclatant du livre qu'il donnait au public. Il y rappelle la jeunesse de l'auteur, il ne se dissimule pas « ce que le travail et le temps pourront ajouter au mérite de ses ouvrages; » il avoue que, « si quelques-unes de ces pièces s'élèvent à des sujets d'une grande hauteur, d'autres ne sont, pour ainsi dire, que des soupirs de l'âme. » Enfin il termine en disant : « Nous n'en présentons qu'un très petit nombre à la fois, nous réservant, d'après l'effet qu'elles auront pu produire, d'en donner incessamment un second livre ou de nous borner à cette épreuve. » L'intérêt de l'édition nouvelle consiste donc à nous remettre le livre devant les yeux tel qu'il fut publié en 1820. Nous nous retrouvons tout à fait dans la situation des lecteurs qui pour la première fois ouvrirent les *Méditations,* et nous comprenons mieux l'effet de surprise et de ravissement que leur causèrent ces vers tout à la fois antiques par l'élégance de la forme et nouveaux par les sentimens.

G. B.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

LE FIANCÉ

DE MLLE SAINT-MAUR

PREMIÈRE PARTIE.

I.

L'intime amitié de Séverin Maubourg et de Maurice, vicomte d'Arolles, datait de leur première jeunesse. Ils avaient fait connaissance au lycée, et ils ne s'étaient pas vus deux fois sans qu'un irrésistible penchant les entraînât l'un vers l'autre. Ce coup de sympathie fit mentir le proverbe : Qui se ressemble s'assemble. L'homme est un être incomplet qui cherche à se compléter, et il aime à mêler des contrastes à ses habitudes. Maurice d'Arolles et Séverin Maubourg se ressemblaient fort peu; la différence de leurs situations et de leurs caractères fut pour quelque chose dans la promptitude de leur liaison. Il y a des esprits naturellement dressés qui s'apprivoisent bientôt avec la vie; la première fois qu'elle les appelle en sifflant, ils tressaillent, ils ont reconnu leur maître. Il en est d'autres qui sont pleins d'objections et la chicanent sur tout ce qu'elle leur propose; ils se refusent à comprendre qu'il n'est point de bonheur ici-bas où il n'entre une part d'obéissance. Séverin appartenait à la race des disciplinés; Maurice était l'un de ces conscrits réfractaires qui protestent contre la loi du recrutement et se cachent pour ne pas servir Bonaparte. Vous entendez que Bonaparte était le métier auquel on le destinait dans sa famille, laquelle n'était pas une famille d'oisifs. De père en fils, de génération en génération, les

d'Arolles avaient tous fait quelque chose; ils avaient de l'étoffe et de l'ambition, ils s'étaient distingués, les uns dans l'armée, d'autres dans la politique ou dans les ambassades, quelques-uns dans les lettres. Ils avaient de plus l'habitude de régler les avenirs comme un papier de musique. A peine Maurice eut-il douze ans, il fut décidé qu'il entrerait à l'École polytechnique, qu'il en sortirait brillamment, et que cinq ans plus tard il épouserait sa cousine germaine, Mlle Simone Saint-Maur, fille d'un brave colonel retraité, qui avait une jambe de bois et une tête de fer. Le jour où Simone avait été baptisée, on s'était amusé à la fiancer à son cousin, et cette plaisanterie avait été prise au sérieux par le colonel, qui ne riait pas toutes les semaines. On l'entendait quelquefois s'écrier : « Qu'on donne le fouet à cette vicomtesse d'Arolles, si elle ne veut pas apprendre ses lettres! » Il n'importait guère à Maurice; ce qui le chagrinait davantage, c'est qu'on prétendît l'obliger à prendre un état, quand il n'avait aucune vocation et qu'il était assuré d'avoir assez de rentes pour pouvoir vivre à sa fantaisie sans rien faire. Il avait une ouverture d'esprit, une facilité étonnante pour tout genre d'étude; malheureusement il n'avait de goût prononcé pour rien. La géométrie, l'algèbre, comme les langues, il apprenait tout en se jouant; mais il se disait : A quoi bon? Il en résulta que, lorsqu'il passa ses examens pour entrer à l'École polytechnique, il eut soin de les manquer, et voilà ce qui me faisait dire qu'il avait pris ses mesures pour ne pas servir Bonaparte. Cela ne l'empêchait pas de rechercher avec une sorte de passion la société du studieux Séverin Maubourg; il admirait sa discipline, et la discipline de Séverin trouvait un charme particulier dans le nonchaloir du vicomte d'Arolles. Le fort-en-thème et le cancre s'adoraient.

La différence de leurs caractères était l'œuvre des circonstances autant que de la nature. Séverin Maubourg avait été conduit, surveillé, stimulé par son père, homme de cœur, d'énergie et architecte de grand talent, dont les commencemens avaient été rudes. Après avoir eu de la peine à percer, il était en passe de faire fortune. Il répétait volontiers avec un poète grec « qu'il ne faut pas se fâcher contre les choses parce qu'elles n'en ont cure, » et il citait aussi le mot de Virgile : *Labor improbus omnia vincit.* Il s'était appliqué à faire entrer ce grec et ce latin dans la tête de son fils, dont la bonne foi égalait la bonne volonté. Séverin écoutait les sentences paternelles comme des oracles, et il avait acquis de bonne heure la conviction que ce qu'il y a de mieux à faire en ce monde, c'est d'y bâtir des maisons et de travailler d'arrache-pied, sans se fâcher contre les choses. Au reste, il n'avait eu dans son enfance aucun sujet de se fâcher; choyé par sa mère, il avait à discrétion

le pain, le bonheur et les conseils. Elle aurait voulu le garder toujours près de sa jupe, et ce n'était pas sans regret qu'elle l'avait vu entrer au collége pour s'y dégorger en eau courante. Cette eau courante n'était pas toujours absolument limpide; elle employait les dimanches et les jours de fête à la filtrer.

Beaucoup moins heureux que le meilleur de ses amis, Maurice d'Arolles n'avait pas connu sa mère. Elle avait eu avant lui cinq enfans, dont aucun ne vécut, hormis l'aîné qui avait de la séve pour quatre; le dernier venu, qui était Maurice, lui avait coûté la vie en naissant. Il venait d'entrer à Louis-le-Grand quand il perdit son père. Il fut mis sous la tutelle de son oncle, le colonel Saint-Maur. Le père de Mlle Simone voulait tout le bien possible à son pupille et futur gendre, et il s'occupait consciencieusement de la gestion de son bien, mais il l'aimait à distance. Depuis qu'il avait perdu la jambe droite à la bataille de Solférino, il boudait le monde, et s'était retiré avec ses deux filles dans une terre qu'il possédait au bord de la Seine, à trois kilomètres de Fontainebleau. C'est de là qu'il adressait à Maurice de courtes épîtres, écrites en style de hussard et destinées à lui démontrer que l'homme qui a le rare bonheur de posséder deux jambes doit s'en servir pour aller à la gloire ou au diable. Le véritable tuteur de Maurice était son frère Geoffroy, comte d'Arolles, qui avait quinze ans de plus que lui. Intelligent, adroit, très ambitieux, plein de ressources et de projets, sachant d'instinct quels chemins il faut prendre pour arriver, Geoffroy d'Arolles était par excellence un de ces bons lévriers que la vie n'a besoin de siffler qu'une fois, et qui accourent en lui disant : Me voilà. Il ressemblait si peu à son frère qu'avec tout son esprit il ne parvenait pas à le comprendre. Il prenait ce superbe indifférent pour un vulgaire paresseux et il le chapitrait d'importance sur sa mollesse au travail ; il lui représentait que sans instruction, sans industrie et sans efforts on ne réussit à rien, pas même à épouser sa cousine Simone, et il terminait d'habitude son sermon en lui rappelant que qui veut la fin veut les moyens; mais c'était précisément de la fin que Maurice ne se souciait pas. — Mon frère, pensait-il, est vraiment trop bon. Il se donne bien de la peine pour m'endoctriner, pour m'inoculer sa sagesse d'homme du monde qui sera quelque jour un personnage politique; mais il est comme ces gens qui vous font l'amitié de vous prendre sous leur parapluie et qui ne le penchent pas du côté d'où vient le vent.

Si Maurice était un indifférent, il ne l'était pas toujours. Il y avait en lui une flamme secrète, qui par momens lui montait aux joues et aux yeux. En dépit de son apparente nonchalance, il avait les passions vives, mais ce n'étaient pas celles qui aident un homme à faire son chemin. Une injustice commise à ses dépens le laissait

froid; était-elle faite à un autre que lui, il prenait feu et se démenait pour en obtenir la réparation. Il ne pouvait voir un faible maltraité par un fort sans voler à sa défense, et si on ne l'eût retenu, il se fût porté aux dernières extrémités, après quoi, il était le premier à se moquer de lui et de ce qu'il appelait son ridicule don-quichotisme. La maladie de cette âme généreuse était un scepticisme précoce, lequel avait démêlé trop tôt l'envers de toute chose.

— Si tu pouvais m'apprendre à quoi je suis bon, dit-il un jour à Séverin, je t'en serais fort obligé, car, ma parole d'honneur, ce n'est pas mon frère Geoffroy qui me le dira.

— Tu es bon à te faire remarquer des jolies femmes, lui répondit Séverin.

C'était jour de vacances, et ils sortaient d'un petit théâtre où Maurice avait obtenu d'une beauté extra-mondaine des marques répétées d'attention, qui pouvaient passer pour un commencement de bonne fortune. Ce n'était pas la première fois que Séverin Maubourg rendait un naïf hommage à l'admirable tournure et aux grâces patriciennes de son cher copain. Il était, quant à lui, plutôt bien que mal. Ayant été pétri d'une excellente et vigoureuse argile, il plaisait par son air de santé, par la franchise de son sourire, et quand on y regardait de près, on n'était pas longtemps à découvrir que ce plébéien n'avait pas l'âme plébéienne. Il n'était pas besoin d'y regarder de près pour s'assurer que le vicomte d'Arolles avait de la race et que la nature avait planté sur ses épaules une tête de héros de roman. Il n'était pas seulement un superbe garçon, son visage avait quelque chose de nouveau et d'étrange, qui irritait la curiosité. On voit accrochées aux murailles du salon carré certaines figures qui inspirent une admiration mêlée d'étonnement; elles ont un charme plein de mystère, ce sont des rébus de génie que la critique n'a pas encore devinés. A deux pas de cette fameuse Mona Lisa, dont le sourire est la plus agaçante des énigmes, se trouve le portrait d'un inconnu, vêtu de noir, qu'on attribue, je ne sais pourquoi, à Francia. Il est debout, la tête tournée de trois quarts, coiffé d'une toque à oreilles. Il a le visage amaigri, les traits fins et déliés, la bouche mince et dédaigneuse, le nez aquilin, une ardeur sombre dans les yeux. Appuyé sur un socle de pierre, il a posé sa main droite sur le poignet de sa main gauche. On dirait que son cadre est une fenêtre, et en effet il s'est mis à la fenêtre du monde pour regarder ce qui s'y passe. A quoi songe-t-il? Peut-être à ce qu'il ferait, s'il était roi, peut-être à la vanité de toutes les ambitions, peut-être aussi à la vengeance qu'il veut tirer d'un ennemi, car je ne réponds pas de la bénignité de son caractère. Tâchez de surprendre son secret, il ne l'a dit à âme vivante; mais soyez certain qu'il ne pense pas à sa cousine Simone. Aux oreillons près, le

vicomte d'Arolles ressemblait beaucoup à cet inconnu vêtu de noir. Toutefois Séverin n'en était pas réduit à deviner ses secrets; Maurice n'attendait pas ses questions, il lui disait tout, se plaignant seulement que son inséparable ne lui rendît pas confidence pour confidence. Hélas! Séverin n'avait rien à raconter, ni aucune scélératesse à confesser. Ils eurent bientôt fait de se distribuer leurs rôles dans les épanchemens de leur amitié naissante; l'un était le récit, l'autre était le conseil.

Le jour où le vicomte d'Arolles manqua ses examens, son frère lui adressa la plus vive mercuriale et le somma de lui déclarer, séance tenante, ce qu'il comptait faire. Mis au pied du mur, il opta pour le droit. On croira sans peine qu'il fréquenta peu les cours; en revanche, il allait quelquefois au Palais; il aimait à se promener dans la salle des Pas-Perdus, qu'il considérait comme le parfait emblème de la vie. On le voyait plus souvent encore sur le boulevard. C'était, selon lui, la patrie de tous ceux qui n'en ont point et le seul endroit de notre petit globe terraqué où l'on trouve le moyen de vivre sans avoir besoin de s'en mêler. Séverin était entré à l'École des Beaux-Arts, il y travaillait comme un enragé; il eut le prix de Rome à vingt-trois ans, le vicomte d'Arolles s'arrangea pour être le premier à lui en apporter la nouvelle. — Si pendant ton absence, lui dit-il, j'en viens à commettre un crime pour me désennuyer, ce sera ta faute, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi et à ton goût malsain pour l'architecture.

Heureusement il ne commit aucun crime; grâce aux femmes, il réussit à se désennuyer autrement. Il eut dans le monde et hors du monde des succès d'une étourdissante rapidité. Il se donna beaucoup de peine pour arriver à se convaincre

. . . . . . Que le bonheur sur terre
Peut n'avoir qu'une nuit, comme la gloire un jour;

mais l'expérience est une denrée qu'on ne paie jamais trop cher. Il usa et abusa, il écorna son revenu, le baccarat le remit à flot; il avait au jeu un bonheur insolent. Il était en correspondance réglée avec l'absent. Il lui mandait qu'il avait une foule de choses intéressantes à lui conter, qu'il le conjurait de hâter son retour. — « L'homme qui se respecte, lui écrivait-il, doit changer souvent de maîtresse, mais il ne peut sans déshonneur changer de confident. Il n'y a dans ce monde, ajoutait-il, qu'un objet de première nécessité, c'est un ami à qui l'on peut tout dire. »

De cruelles circonstances abrégèrent l'absence de Séverin Maubourg. Un jour du mois d'août 1870, il était occupé à faire un dessin du temple de Vesta, quand il apprit d'un passant les premiers désastres de l'armée française. Il déchira son dessin commencé, et

partit le soir pour aller s'engager. Il était certain que son père l'approuverait, mais il appréhendait les sarcasmes de Maurice. Une heure après son arrivée à Paris, il courut chez son ami, qui lui sauta au cou en pleurant. Séverin eut peine à le reconnaître, il avait le teint défait, les joues avalées, le visage ravagé, on lisait dans ses yeux une poignante douleur. Le canon de Reischoffen et de Forbach s'était chargé d'apprendre à ce cosmopolite qu'il y avait une France. Les vérités éternelles lui étaient apparues dans le feu dévorant d'un éclair.

Deux semaines plus tard, ils étaient soldats dans le même régiment et dans la même compagnie. Leur campagne fut courte, ils firent en quelques heures leurs premières et leurs dernières armes. Le matin, dans un engagement d'avant-postes, Séverin fut blessé; Maurice lui sauva la vie en brûlant la cervelle au uhlan qui s'apprêtait à l'achever. Le soir, ils étaient prisonniers l'un et l'autre. Ils furent envoyés à Kœnigsberg. La captivité, la haine de tout ce qui l'entourait, la pesanteur d'un ciel éternellement gris qui semblait parler allemand, l'amère douleur d'être réduit à l'inaction, de ne pouvoir plus rien faire pour son pays, cette épreuve était trop forte pour le vicomte d'Arolles; il avait tous les courages, hormis celui de la patience qui attend et se résigne. Un farouche ennui le rongeait. Quand il apprit la nouvelle de la capitulation de Metz, il eut un accès de rage et de désespoir. Peu après, il tomba si gravement malade que le médecin qui le soignait le condamna. Séverin appela de la sentence. Quatre semaines durant, il ne quitta son malade ni jour ni nuit, et il eut la joie de le sauver.

— Nous sommes manche à manche, lui dit Maurice quand il fut guéri; nous verrons qui gagnera la belle.

Le vicomte d'Arolles dut se féliciter de ne s'être pas trouvé à Paris dans les premiers jours de la commune; on ne peut savoir quel parti il eût pris. Il rapportait en France une sombre exaspération, qui le rendait capable de tout; il extravaguait, il voyait rouge. Le souvenir de ce qui s'était passé depuis dix mois l'obsédait comme un cauchemar. Il lui semblait que le gouvernement de l'univers avait donné sa démission, que l'histoire était en démence et qu'il n'y avait plus de raisonnable que des coups de désespoir. Dans l'état d'exaltation où il se trouvait, il absolvait les incendiaires; il estimait qu'après Sedan il n'y avait rien de mieux à faire que d'anéantir le passé en mettant le feu aux quatre coins du monde. Son frère Geoffroy ne partageait point son opinion. Il s'était conduit en bon Français dans les douloureuses épreuves que venait de traverser son pays; il avait noblement payé de sa personne et de sa fortune. Son patriotisme avait obtenu sa récompense, car il y a des gens qui ont ce singulier bonheur que toutes

leurs bonnes actions sont récompensées. Le comte d'Arolles venait d'être nommé député; après avoir vainement frappé sous l'empire à la porte du corps législatif, il voyait s'ouvrir devant lui la carrière après laquelle il soupirait. Le navire était solide, bien gréé, bien calfaté; le pilote n'était pas un lourdaud, et le vent gonflait sa voile. Tout cela dispose à la philosophie; le patriote se laissait consoler par le député, qui lui promettait qu'avant peu il serait ministre ou ambassadeur. Il en usa débonnairement avec son frère, dont les virulentes sorties le chagrinaient. Après lui avoir remontré qu'on ne brûle pas un livre parce qu'il renferme une mauvaise page, qu'au surplus les énergumènes sont des esprits courts quand ils ne sont pas des scélérats, il jugea que Maurice était malade, qu'on ne le guérirait pas par des raisonnemens. Il l'exhorta à voyager pour se distraire, pour se calmer et, comme il le disait, pour se refaire un bon sens. Maurice mit pour condition que Séverin l'accompagnerait, à quoi M. Maubourg le père eut peine à consentir. Le comte d'Arolles se chargea de vaincre sa résistance, et les deux bons compagnons s'embarquèrent pour les États-Unis.

Le comte d'Arolles avait su choisir le traitement qui convenait à son frère. Au bout de six semaines de voyage, sa tête reprit son assiette et son aplomb; il recouvra les trois quarts de son indifférence, ses torches s'éteignirent, son idéalisme incendiaire fit place à un républicanisme du genre tempéré qui ne l'empêchait pas de dormir. Après avoir visité les lacs, il décida son ami à pousser jusqu'à San-Francisco, où il eut la satisfaction de lui sauver une seconde fois la vie. Ils se baignaient dans la baie. Séverin fut pris d'une crampe, le courant l'entraîna, et bientôt il alla au fond. Maurice dut plonger à deux reprises avant de pouvoir le ramener au rivage. Il le croyait perdu; mais Séverin avait l'âme solidement chevillée dans le corps, et il revint tout doucement à l'existence. Quand il eut repris ses sens, il entendit Maurice qui lui disait :
— J'ai gagné la belle.

— Je demande ma revanche, répondit-il; le jeu reste ouvert.

— Je nage comme un poisson, répliqua le vicomte d'Arolles; je ne te ferai jamais le plaisir de me noyer.

— C'est ce que nous verrons, repartit Séverin; il y a tant de manières de se noyer.

Trois mois après avoir quitté l'Europe, Maurice avait reçu des nouvelles de son frère, qui venait de faire un vrai coup de partie. Depuis un demi-siècle, l'étoile qui présidait aux destinées de la maison d'Arolles avait subi une éclipse. Soit imprudence, soit malignité du sort, elle avait aliéné une partie de ses biens, et sa fortune n'était plus à la hauteur de ses souvenirs, de son mérite et de son ambition. L'heureux Geoffroy avait conjuré cette fatale in-

fluence. Il annonçait à son frère qu'il venait d'épouser une charmante héritière de vingt-trois ans, fille unique de la duchesse douairière de Riaucourt, et qu'elle lui apportait en dot deux millions qu'elle avait hérités de son père. Les gens sont-ils réputés habiles parce qu'ils réussissent dans tout ce qu'ils entreprennent? ou faut-il croire qu'ils réussissent parce qu'ils sont habiles? Qui fera dans nos succès la part de notre industrie et celle de notre bonheur?

— Je ne connais pas ma belle-sœur, mais il me semble que je la vois d'ici, pensa Maurice. Mon frère a fait un mariage d'argent, elle a fait un mariage d'ambition; il épouse des écus, elle épouse l'espérance d'un portefeuille. Dieu la bénisse! elle doit être laide comme une chenille.

La lettre de Geoffroy se terminait ainsi :

« Mon cher petit Maurice, tu as eu jusqu'aujourd'hui l'esprit vagabond et le cœur nomade; dès que tu retomberas sous ma coupe, nous nous occuperons de te caser, de fixer tes pensées et tes affections. Il m'est revenu que le colonel Saint-Maur n'était pas content de toi. Il se plaint que tu n'aies pas daigné l'aller voir avant ton départ. Il a dit à quelqu'un, qui me l'a redit, qu'avant deux ans et demi Simone en aura vingt, et qu'il ne sera pas embarrassé de lui trouver un parti sérieux. J'ai profité d'un instant de loisir pour relancer l'ours dans sa caverne, qu'il ne quitte plus. Je lui ai représenté que tu étais en voie de devenir un homme très sérieux et que tu n'avais jamais cessé de penser sérieusement à Simone. Il m'a répondu un peu sèchement que les maris qui ne font rien font le malheur de leur femme, qu'il entendait que sa fille fût heureuse, qu'il n'agréerait jamais pour gendre un oisif. Je lui ai répliqué que ceci me regardait, et que je n'attendais que ton retour pour te mettre le pied à l'étrier. Il a fini par se radoucir, et j'imagine qu'il avait voulu simplement nous inquiéter. Dans le fond il t'aime beaucoup et renoncerait difficilement à toi; n'est-ce pas le sort des mauvais sujets d'être adorés? Simone est un parti que nous aurions grand tort de laisser échapper. Elle a hérité de sa mère quatre cent mille francs, son père lui en laissera autant, avec cela très blonde, un minois chiffonné qui travaille à s'arranger, bonne musicienne, timide, mais point sotte, très bien élevée par son père, qui, au travers de ses quintes, est un homme de sens, et par une institutrice anglaise qui a des principes et des moustaches. Monstre, que te faut-il de plus? Sois sage et remercie-moi. Je t'embrasse, comment dirai-je?.. paternellement. »

— Que dis-tu de cette tuile? s'écria Maurice en montrant à Séverin la lettre de son frère.

— Te voilà bien à plaindre! Tu m'as dit dans le temps que Mlle Saint-Maur promettait, qu'un jour elle serait charmante.

— C'est possible; mais la dernière fois que je l'ai vue elle jouait encore à la poupée. Il faut savoir ce qu'elle a su faire de sa personne pendant ces deux ans. Je me défie beaucoup de l'esthétique de Geoffroy; sois sûr qu'il a été littéralement ébloui par la beauté de Mlle de Riaucourt, qui, selon toute vraisemblance, est laide à faire peur... D'ailleurs ce n'est pas Simone qui m'inquiète, c'est le mariage... Ah çà, quand te maries-tu, beau sire, qui te résignes si facilement au malheur des autres?

— Pas de sitôt. J'entends au préalable avoir une maison à moi, une maison que je me bâtirai moi-même, selon mon idée, aux bords de la Seine, dans un endroit qui me plaît, en face d'une petite île plantée de trembles et d'osiers. Tu m'en diras des nouvelles; mais bâtissons d'abord, nous meublerons ensuite.

— Heureux homme et grand architecte! s'écria Maurice, et il ajouta : — Que diable ai-je donc fait à mon illustre frère pour qu'il s'obstine à me placer et à me marier? N'est-ce pas assez qu'il y ait un mari et un homme sérieux dans une famille?

Quelques mois plus tard, Séverin reçut une lettre de son père, qui le pressait d'abréger son voyage : « Je suis surchargé de travail, lui écrivait-il, et il me tarde que tu en prennes ta part. Fainéant, n'aimes-tu donc plus la truelle? » Séverin aimait passionnément la truelle. Son père ignorait qu'il avait trouvé à San-Francisco de quoi s'occuper. Une riche congrégation l'avait chargé de lui construire une chapelle. Il y mettait tous ses soins; il avait couvé cet œuf avec tendresse, il n'était pas homme a abandonner son enfant avant d'avoir assuré son sort. Il en résulta que, lorsque les deux voyageurs débarquèrent au Havre, leur absence avait duré près de deux ans. Séverin était ravi de respirer de nouveau l'air natal, le vicomte d'Arolles l'était moins. Il avait une réelle affection pour son frère et infiniment d'estime pour le colonel Saint-Maur; il eût été plus désireux de les revoir, s'ils n'avaient pas eu l'un et l'autre des intentions sur lui.

II.

L'assemblée nationale était dans ses vacances d'automne. Après avoir pris part aux travaux de son conseil-général, le comte d'Arolles était allé chercher un peu de repos dans une terre appartenant à sa femme et située à trois ou quatre lieues de Bayonne. C'est là qu'il attendait la visite de son frère; il avait eu soin de l'en informer en l'engageant à lui amener son compagnon de voyage. Il lui avait recommandé aussi de faire au préalable une pointe sur Fontainebleau pour y rendre ses devoirs au colonel Saint-Maur. Il se trouva que dans le chef-lieu de l'un des départemens du midi

un concours venait d'être ouvert pour la construction d'un théâtre. Le programme plut à Séverin, et, son père l'encourageant à tenter l'épreuve, il résolut d'aller sur les lieux pour y chercher une inspiration. Un matin Maurice se rendit à Fontainebleau, en revint dans l'après-midi, et le soir trouva Séverin qui l'attendait à la gare du chemin de fer d'Orléans, prêt à partir avec lui pour Bayonne; il avait promis qu'avant d'aller à ses affaires il toucherait barres à la Tour : ainsi se nommait le château de la comtesse d'Arolles.

Quand ils furent seuls dans un wagon : — Eh bien! demanda Séverin, l'affaire est-elle dans le sac? Notre beau-père a-t-il été accueillant? La future est-elle engageante? Avons-nous pris jour pour le contrat?.. Parle donc. Tu as l'air d'un chat qui vient de tremper son museau dans une crème et qui se consulte pour savoir si elle lui revient.

— Que te dirai-je, mon cher? répondit enfin le vicomte d'Arolles. Tout s'est passé convenablement. Le colonel n'a point parlé mariage; il est probable que c'est pour lui une affaire réglée, sur laquelle il n'y a pas à revenir. Il s'est contenté de m'apprendre que Geoffroy tient une place à ma disposition. Quelle est cette place? Il n'en sait rien, ni moi non plus; mais il est convaincu d'avance qu'elle m'ira comme un gant, et il ne lui entre pas dans l'esprit que je puisse être capable de la refuser. Ce vaillant colonel n'a pas manqué une occasion de dauber sur les oisifs. Que lui ont-ils fait, ces pauvres diables, puisqu'ils ne font rien?

— Et que lui as-tu répondu?

— Que les oisifs ont du bon, que Dieu, qui est juste, leur tiendra compte du mal qu'ils n'ont pas fait. Il s'est emporté, et j'ai baissé pavillon. La partie n'était pas égale entre nous; il tenait à la main sa béquille, et je n'en ai pas.

— Et Simone, que disait-elle pendant cet orageux débat?

— Rien, absolument rien. La discussion lui passait à dix-huit pieds par-dessus la tête.

— Est-elle bien?

— Pas trop mal.

— Jolie.

— A peu près, ce me semble.

— Blonde?

— Oh! pour cela, j'en suis presque sûr.

— Mais tu l'as à peine regardée, malheureux!

— En conscience, je la connais moins qu'avant de l'avoir revue.

— Elle est donc bien mystérieuse?

— Ou fort insignifiante. Rien n'est plus profond que les choses qui n'ont pas de sens... Ah! par exemple, elle a un timbre de voix fort agréable, argenté comme le blond de ses cheveux. Quand on

lui dit : Vous allez bien, ma cousine? et qu'elle répond : Merci, mon cousin, et vous?.. — ces cinq mots sonnent gentiment à l'oreille, et voilà ce que je lui ai entendu dire de plus saillant. Que veux-tu? c'est une bonne petite fille, qui connaît de la vie tout ce qu'on en peut voir par le trou d'une aiguille à broder.

— En un mot, épouses-tu? n'épouses-tu pas?

— Je n'en sais rien; je n'ai pas de raisons pour dire oui, j'en ai encore moins pour dire non... J'envie du fond de mon âme les gens qui possèdent la précieuse faculté d'avoir des préférences... Préfères-tu décidément que je me marie?

— Dieu me garde de me prononcer! Si cela tournait mal, tu me dirais tous les jours de ta vie : C'est toi qui l'as voulu.

— Il faudra pourtant que tu te prononces. Bon gré, mal gré, tu verras Mlle Saint-Maur, tu m'en diras ton avis; mais l'essentiel est de savoir d'abord ce que me veut mon frère et quelle place il me tient en réserve. Je le crois capable de tout dans ce genre... Pour le moment, parlons d'autre chose! pour Dieu, parlons d'autre chose!

Ils parlèrent en effet d'autre chose. Les sujets de conversation ne leur manquaient pas; ils n'étaient jamais demeurés court dans le tête-à-tête. Leur entretien et les nombreux cigares qu'ils fumèrent les tinrent éveillés toute la nuit. Au matin, ils arrivaient à Bordeaux, où le train stationne. Après avoir déjeuné, ils venaient de remonter en wagon, lorsque Maurice, qui regardait par la portière, s'écria tout à coup : — Oh! l'adorable créature! — Et d'un signe de tête il montrait à Séverin une jeune femme qui faisait son apparition sur le quai.

C'était une brune au teint clair, à la taille de nymphe, et d'une exquise élégance. Elle devait être quelque chose dans le monde, le préfet du département et sa famille s'étaient levés de bonne heure pour la reconduire jusqu'à la gare. Un employé vint à elle et l'avertit que le train allait se mettre en marche. Elle prit gracieusement congé des personnes qui l'entouraient, et, suivie de sa femme de chambre, elle se dirigea vers le wagon le plus proche. L'instant d'après, elle se trouvait assise en face du vicomte d'Arolles. Sa camériste avait gagné l'autre extrémité du compartiment, où, après avoir hoché quelque temps le menton, elle ne tarda pas à s'endormir. Séverin, qui avait une nuit blanche à réparer, suivit bientôt son exemple, et Maurice demeura tête à tête avec la belle inconnue. Il l'examinait autant que la discrétion le lui permettait. Après avoir contemplé l'ensemble, il détaillait sa beauté; il admirait tour à tour son abondante chevelure d'un châtain sombre, ses grands yeux noirs, son regard velouté, la finesse de son teint et les grâces d'un pied cambré, qui soulevait par instans le bord d'une robe de soie couleur marron. Il lui parut que de son côté l'inconnue l'observait

avec une attention soutenue et bienveillante. A plusieurs reprises leurs yeux se rencontrèrent.

On entra bientôt en propos; on causa d'abord du vent et du soleil, et à peine eut-on épuisé ces préliminaires, l'entretien chemina si vite qu'au bout d'une demi-heure Maurice avait appris ou deviné beaucoup de choses. Il savait que l'inconnue s'appelait la baronne de Vernange, que Vernange était un château situé à trois lieues de la Tour, que la charmante baronne connaissait, pour les avoir vus dans le monde, le comte et la comtesse d'Arolles, qu'elle faisait grand cas de l'un et de l'autre, surtout de la comtesse, à qui elle ne trouvait à reprocher qu'une gravité excessive qui touchait à la pruderie. Il était naturel que ce genre de défaut choquât un peu la baronne de Vernange; elle avait l'humeur gracieuse et enjouée. Maurice s'étonnait même de la facilité avec laquelle elle se communiquait à un inconnu. Après vingt minutes de conversation, elle le traitait presque comme une vieille connaissance, et quoiqu'il n'y eût rien dans ses manières et dans son langage qui passât les bornes d'une honnête modestie, il était obligé de convenir qu'il n'avait jamais rencontré dans ses voyages une femme du monde aussi prompte à s'apprivoiser. Si elle ne lui fit pas du premier coup toutes ses confidences, il crut pouvoir inférer de ce qu'elle lui disait qu'elle n'avait pas trouvé dans le mariage tout le bonheur qu'il est permis à une femme de rêver, que le baron de Vernange était un de ces maris qu'on peut tromper sans remords, et que partant la baronne était non-seulement la plus désirable des conquêtes, mais une de celles qu'on peut entreprendre avec quelque chance de succès. Le vicomte sentait son imagination s'échauffer, sa tête se prendre. Mme de Vernange le regardait par intervalles avec un demi-sourire où il croyait reconnaître ce je ne sais quoi d'engageant qui dit à un homme : osez! Il ne demandait pas mieux que d'oser. Par malheur les momens étaient comptés, il venait d'apprendre que la baronne devait descendre à la station de Morcenx, et le train avait dépassé Labouheyre. Le vicomte d'Arolles n'avait plus que vingt minutes pour jouir d'un entretien auquel il prenait toujours plus d'intérêt. Soudain il devint pensif et taciturne.

— Il me semble que nous ne causons plus, lui dit la baronne d'un air à la fois caressant et moqueur.

— Je cause avec moi-même, madame. Hélas! je me dis que dans un quart d'heure la place où vous êtes assise sera vide, et que j'aurai quelque peine à m'en consoler.

— J'avais mieux jugé de votre esprit, répondit-elle d'un ton de reproche; voilà un compliment un peu fade auquel je ne m'attendais pas et qui m'afflige.

— Est-ce bien un compliment? répliqua-t-il, et, brûlant tout à coup ses vaisseaux, il ajouta : Si c'était une déclaration!

— Déjà! fit-elle en levant les mains au ciel. J'aurais plus de raisons que vous ne pensez de m'en fâcher.

— Ce qui me rassure, c'est que vous reprochiez tantôt à la comtesse d'Arolles, ma belle-sœur, d'être un peu collet monté. J'en conclus que vous me ferez la grâce de ne pas vous fâcher.

— Encore est-il des cas,... mais je vous ferai cette grâce. Après tout, une femme n'est pas tenue de s'indigner parce qu'on la trouve agréable.

— Ou adorable, dit-il en baissant le ton et avec un accent passionné.

Elle se mit à rire, et tambourinant du doigt contre la glace de la portière : — Plus un mot, répondit-elle, ou je réveille tout le monde.

— Oh! madame, je vous en prie, reprit-il d'une voix suppliante en se tournant vers Séverin, qui dormait à poings fermés, ne réveillez pas ma raison, qui s'est endormie sur ce coussin, et permettez-moi d'être fou pendant dix minutes encore.

Elle regarda sa montre : — C'est cinq minutes que vous voulez dire, répliqua-t-elle; avant cinq minutes nous serons à Morcenx, où vous me ferez vos adieux avec la certitude de ne jamais me revoir.

— Voilà ce que je n'admets pas. Vous avez eu la bonté de m'apprendre que Vernange n'est qu'à deux lieues de la Tour, où je vais.

— A trois bonnes lieues, qui en valent quatre.

— Pour un homme qui revient de Californie, ce n'est pas précisément un voyage.

— Et vous figurez-vous par hasard qu'on entre à Vernange comme dans un moulin?

— Oh! j'inventerai quelque chose... La chasse est ouverte, c'est la saison des accidens. Supposez qu'on vous apporte un jour sur un brancard un jeune homme très mal en point... Il courait après un lièvre, il a eu la maladresse de se laisser tomber dans une fondrière... Ce jeune homme mourant, ce sera moi.

— Ne vous faites pas d'illusion, nous vous enverrons à l'auberge, mon cher monsieur, vous et votre brancard, répondit-elle avec un peu de hauteur.

— C'en est donc fait, la vision va s'évanouir! s'écria-t-il dans un élan de désespoir presque sincère. La baronne de Vernange était en ce moment belle comme le jour, et elle le regardait en dessous avec une coquetterie diabolique qui le mettait hors de lui. — Je suis comme un enfant, poursuivit-il, qui a vu le plus beau

des papillons voltiger un instant devant lui. Il s'était flatté de le retenir prisonnier dans ses mains. Il pourrait croire qu'il a rêvé, s'il ne lui restait aux doigts une poussière d'or et d'argent. Je vais demeurer seul avec la poussière dorée de mes souvenirs.

— Avec vos souvenirs et avec vos métaphores de l'autre siècle, repartit Mme de Vernange; voilà le papillon qui s'envole.

Elle se leva aussitôt, et, par un mouvement brusque, elle abaissa la glace. On venait d'entendre un coup de sifflet, déjà le train ralentissait sa marche.

— L'invention que je cherchais, je l'ai trouvée, s'écria Maurice d'un air de triomphe. Et en même temps il ramassait en hâte une agrafe que Mme de Vernange avait piquée à son mantelet de velours et qui s'en était détachée au moment où elle se levait. — Vous voyez cette agrafe, madame?

— J'espère que vous allez me la rendre.

— Vous y tenez? C'est un bijou de prix?

— Veuillez l'examiner, il me semble qu'elle est montée en diamans. Auriez-vous l'intention de la garder?

— Ne pourrait-on pas admettre qu'elle m'est tombée sous la main après que vous étiez descendue de wagon? Comme je suis un fort galant homme, je m'en irai au premier jour à Vernange vous restituer ce trésor... Ah! ne dites pas non, madame, je vous en conjure.

Elle haussa les épaules et secoua la tête d'un air de pitié : —Soit, dit-elle, j'y consens. J'ai toujours aimé les fous.

Il demeura aussi étonné que ravi de sa réponse. Le train s'arrêta, la baronne appela sa femme de chambre, et descendit du wagon sans saluer le vicomte. Quand elle eut atteint le trottoir de la gare, elle ne put s'empêcher de se retourner vers lui et de lui faire en riant un signe de la main.

Maurice secoua son compagnon de voyage et se donna le plaisir de lui conter son aventure, qu'il trouvait charmante et que Séverin trouva singulière et même suspecte. — Es-tu bien sûr que c'est une vraie baronne? lui demanda-t-il.

— Elle est aussi vraie que le préfet de la Gironde, qui l'avait accompagnée à la gare de Bordeaux, est un vrai préfet, et que les diamans que voici sont de vrais diamans.

— Voilà un petit bijou, reprit Séverin en examinant l'agrafe, qui doit coûter dix mille francs. Tu es un imprudent. Que ferais-tu si tu venais à le perdre?

— Le perdre! dit Maurice. Perdre ce gage de la plus délicieuse bonne fortune qui me soit échue depuis que je suis au monde! Il ne me quittera pas, et avant trois jours j'aurai le bonheur de le rapporter contre récompense honnête.

Là-dessus, son enthousiasme fit à Séverin un portrait chaud de couleur, savant et circonstancié de la baronne de Vernange, si bien que Séverin finit par s'écrier : — Le bon billet qu'a Mlle Saint-Maur! et n'a-t-elle pas sujet de se plaindre de toi? Tu as passé une demi-journée avec elle, et tu ne sais pas même me dire la couleur de ses yeux; tu passes une heure avec Mme de Vernange, et tu la connais comme si tu l'avais faite.

— Que veux-tu? il y a des jours où je regarde sans voir et d'autres où j'y vois assez bien presque sans regarder.

— Et tu penses sérieusement à aller à Vernange?

— Si j'y pense! J'abhorre ce baron de Vernange, il s'est approprié mon bien; en l'obligeant à restitution, je remplirai l'auguste office du ministère public. — Et, serrant le bras de Séverin, il ajouta : — Les yeux de cette femme m'ont ensorcelé.

— Te voilà bien, repartit Séverin. De glace pour tes intérêts, tout feu pour tes fantaisies! La seule chose qui t'agrée dans la vie, ce sont les hors-d'œuvre. Tu me rappelles certaine petite fille qui me voulait du bien et avec qui j'ai dîné plus d'une fois quand j'étais à l'École des Beaux-Arts. Un jour, je lui permis d'ordonner le menu, et j'en fus pour quinze francs d'huîtres, de crevettes et de melon. Un superbe repas, ma foi! Il n'y manquait que le rôti. Voilà votre histoire, vicomte d'Arolles.

— Soit, répliqua-t-il, et va pour les hors-d'œuvre. Que mon grand frère mange à son aise le rôti de la vie! M'est avis que nous allons le trouver engraissé, le cher homme; il a toujours eu les opinions qui engraissent. C'est égal, il a du bon, ce monstre d'éloquence; je dirais volontiers de lui :

Il me fait trop de mal pour en dire du bien,
Il me veut trop de bien pour en dire du mal.

Vers midi, ils arrivaient à Bayonne, où ils prirent une voiture qui les conduisit en deux heures à la Tour. Quand ils firent leur entrée au château, le comte d'Arolles était assis, comme saint Louis, au pied d'un chêne, dépouillant son courrier qu'on venait de lui remettre et qui était fort volumineux. La table de pierre qu'il avait devant lui était couverte de plis officiels, de lettres d'affaires, d'enveloppes à demi déchirées; on sentait qu'elles avaient été décachetées par une main à la fois hâtive et dédaigneuse. Sur le gravier gisait pêle-mêle toute une collection de paperasses et de journaux, les uns dépliés, les autres dans leurs bandes. En apercevant les deux voyageurs, il jeta un cri. Pour aller jusqu'à lui, Maurice dut enjamber un numéro du *Journal officiel* et son supplément. Ils s'embrassèrent avec tendresse; après s'être embrassés, ils se regardèrent.

— Je vous remercie, monsieur Maubourg, s'écria Geoffroy; vous me l'avez ramené sain et sauf, aussi beau garçon que jadis, la moustache frisée et portant au vent. Je l'aime comme il est, je n'aurais pas voulu qu'on me le changeât. Je regrette, Maurice, de ne pouvoir te présenter dans la minute à ta belle-sœur. Gabrielle est en tournée de visites; mais je l'attends ce soir.

Maurice trouvait son frère non pas engraissé comme il s'y attendait, mais un peu bouffi, fatigué et vieilli. Depuis qu'ils s'étaient quittés, Geoffroy n'avait guère connu le repos ni abusé du sommeil. Ses débuts à la tribune avaient été fort remarqués; il s'était acquis en peu de temps la réputation de l'un des premiers orateurs d'affaires de l'assemblée nationale et d'un *debater* accompli. Possédant l'esprit de conduite au même degré que le talent de la parole, il s'était fait une grande situation dans la chambre. Il était un véritable maître en stratégie parlementaire, l'un des chefs de file qui décident de la tactique à suivre dans toutes les importantes discussions, un de ces politiques qui règnent sur la coulisse, dont on prend l'avis sur toute chose et qu'on ménage beaucoup, parce qu'ils sont en mesure sinon de tout faire, du moins de tout empêcher. Bref, le comte d'Arolles était devenu un personnage, un homme considérable; mais, comme il était homme d'esprit, il n'avait contracté aucun travers ridicule. Il n'était ni gourmé ni pédant, et ne pérorait point dans l'intimité. Il ne laissait pas d'avoir le ton dogmatique, de l'autorité dans le regard, de la profondeur dans le silence, car c'est surtout à sa manière de se taire qu'on reconnaît un ministre en expectative. Il avait aussi dans le teint ces blancheurs vagues et au coin des tempes ces terribles pattes de loup qui sont le signalement des ambitieux. Il lui arrivait parfois de prendre des attitudes songeuses, et on aurait pu croire qu'il regardait voler les mouches; ce qu'il apercevait dans l'air, presqu'à portée de sa main, c'était le portefeuille de ses rêves, qu'il voyait tourner autour de lui comme une hirondelle, tantôt rasant la terre, tantôt pointant vers le ciel. Maurice fut quelques instans sans pouvoir définir le changement qui s'était fait dans son frère et l'impression qu'il en ressentait. Son regard s'étant porté sur une melonnière qui occupait l'extrémité du jardin et que le soleil caressait d'un chaud rayon : — Parbleu! se dit-il, je viens de trouver la comparaison que je cherchais, mon frère est un ministre qui mûrit sous sa cloche.

Après que les deux jeunes gens se furent rafraîchis, Geoffroy les emmena faire un tour dans le parc. Il les interrogea sur leurs voyages, et par intervalles il hochait la tête d'un air encourageant; il constatait avec plaisir qu'ils avaient su voir et bien voir. La politique ayant été mise sur le tapis, le futur ministre prit la parole à son tour, et les entretint fort éloquemment de l'union conservatrice

et du péril social; il leur démontra qu'il était urgent de restaurer en France sous toutes ses formes le principe d'autorité. Maurice faisait à part soi ses réflexions. Sous l'empire, le comte d'Arolles s'était signalé par la véhémence de son libéralisme; dans ce temps, il ne voyait pas d'autre péril social qu'un pouvoir absolu sans contrôle efficace, et il professait que l'autorité ne doit être respectée qu'autant qu'elle est respectable. Maurice eut peine à ne pas sourire en l'entendant déclarer que toute saine politique doit s'appuyer sur le clergé. Il connaissait son frère pour un mécréant endurci, pour un libre-penseur si absolu, si affirmatif, qu'il l'avait surnommé jadis un voltairien de sacristie. Geoffroy, qui voyait courir le vent, devina l'impression que ses palinodies produisaient sur son frère. — Que veux-tu, jeune homme? lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, il n'y a que Dieu et les imbéciles qui ne changent pas. — A la fin de la promenade, il accusa les deux amis d'être une paire de jacobins. Dieu sait si le reproche portait à faux; l'un était un républicain de fantaisie, l'autre l'était par raison, et tous les deux trempaient leur vin. — Ce qui me rassure, leur disait le comte, c'est que le jacobinisme est une maladie de jeunesse dont les hommes d'esprit sont assurés de guérir. — Et il citait en grec le vers d'Homère, qui dit : « Les esprits bien faits sont guérissables, ἀκεσταὶ τοι φρένες ἐσθλῶν. » Il admirait beaucoup les hommes d'état anglais, et c'était pour leur ressembler qu'il avait pris l'habitude de citer les poètes grecs en grec. A cela près, il pratiquait peu leurs leçons. En Angleterre, on naît tory et on devient libéral; en France, on suit la méthode inverse, et le comte d'Arolles la jugeait meilleure.

Quand la cloche du dîner sonna, la comtesse d'Arolles n'était pas encore de retour; on se mit à table sans elle. Ils en étaient au second service quand Geoffroy dit à son frère : — Vraiment tu n'es pas curieux, petit Maurice, tu ne m'as pas encore demandé ce que je compte faire de toi. J'ai eu l'autre jour avec le ministre de l'intérieur un entretien dont tu as fait tous les frais. Il y aura sous peu un remaniement ministériel, et il m'a promis de te réserver une sous-préfecture.

A ce mot, Maurice échangea avec Séverin au travers de la table un regard qui signifiait : Que t'avais-je dit? Le comte happa ce regard au passage.

— Oh! là, jeunes gens, ce plat ne vous revient pas? leur dit-il. Aurais-tu par hasard une objection à faire, Maurice?

— Non pas une, mais plusieurs.

— Dis-les, mais tâche de les mettre en bon français, je n'ai jamais accepté la monnaie de singe.

— Avec ta permission, je te représenterai d'abord que le devoir le plus essentiel d'un sous-préfet est de se prendre au sérieux, et que voilà un effort dont je me sens incapable.

— Si toutes tes objections sont de cette force!.. Se prendre au sérieux, c'est le pont aux ânes. Affaire d'habitude, mon cher. Je ne te donne pas huit jours pour qu'un matin, en faisant ta barbe, tu aperçoives dans ton miroir la figure du plus gourmé des sous-préfets. Il n'y a que la première grimace qui coûte.

— En second lieu, reprit Maurice, à dire d'expert, je suis jacobin.

— Qu'est-ce que cela te fait? et de quoi vas-tu t'embarrasser? Est-ce que tes principes t'ont jamais gêné? En prenant l'habit de ton état, tu en prendras les opinions. Tu m'as compris?

— Ma troisième objection...

— Ah çà! combien en as-tu?

— C'est la dernière, mais la plus grave. N'est-il pas certain et constant qu'on ne peut se mêler de gouverner un royaume ou une bicoque sans y faire un peu de police?

— Parbleu! Napoléon Ier disait qu'un bon gouvernement, c'est un ministre de la police qui est un homme d'esprit.

— Il s'ensuit, continua Maurice, que, pour être sous-préfet comme pour être président du conseil, il faut accepter ou subir les bons offices de gens un peu suspects, qui ne sont pas précisément la fleur des pois en matière d'honneur et de délicatesse, et ces gens-là, on est tenu d'en répondre et parfois de les couvrir. Eh bien! franchement c'est une condition dont j'aurais peine à m'accommoder; je suis très soigneux de ma personne, je suis même un peu douillet.

— Quel enfantillage! repartit le comte. Un poète de l'antiquité, Aristophane, que j'adore parce qu'il exécrait les sans-culottes, a dit qu'il ne faut pas gouverner au profit des coquins, mais qu'il est impossible de gouverner sans eux. Cela signifie que tout homme de gouvernement doit être un incorruptible corrupteur. Eh! bon Dieu, mon cher garçon, à moins de se faire ermite, le moyen de vivre et de réussir sans courir le risque d'être un jour ou l'autre l'obligé d'un drôle? On n'en meurt pas. Et je te prie, à quoi reconnaît-on les gens bien élevés? A ce qu'ils se lavent souvent les mains. Cela prouve qu'ils en ont souvent besoin. On a une cuvette, et on s'en sert; autrement à quoi serviraient les cuvettes?.. Vous ne dites rien, monsieur Maubourg?

— A la vérité, répondit Séverin, je ne vois pas très bien Maurice en sous-préfet.

— En quoi le voyez-vous? en curé de village? en administrateur des pompes funèbres?

— Maurice sous-préfet! répéta Séverin en secouant la tête d'un air de profond scepticisme.

— Vous aimez mieux être son ami que son arrondissement; vous auriez peur d'être mal administré?

— Ou du moins avec un peu de distraction; dès qu'il s'agit de ses intérêts, Gaston en a de prodigieuses, et, s'il ne les avait pas, je crois que je l'en aimerais un peu moins.

— O romantisme de l'amitié! s'écria Geoffroy. Que diable! nous ne sommes pas ici pour nous faire des déclarations... Enfin, Maurice, si tu ne veux pas de ma sous-préfecture, tu auras la bonté de me dire ce que je dois te proposer. M[lle] Saint-Maur est à ce prix... Vous riez encore, monsieur Maubourg?

— Je crois, monsieur le comte, qu'à la rigueur Maurice consentirait à s'embarquer dans une sous-préfecture, si c'était un moyen assuré de ne pas épouser sa cousine.

— Mais tu ne l'as donc pas vue, cette blondine aux yeux gris?

— Il l'a si mal vue que tantôt il me soutenait qu'elle a les cheveux gris et les yeux blonds.

— Ne plaisantons pas sur les choses sérieuses, répliqua le comte, ni sur les choses blondes, qui sont quelquefois les plus sérieuses de toutes. Mari de Simone et provisoirement sous-préfet, voilà ton lot, Maurice!.. Mais le jour de ton arrivée, je ne veux pas t'ennuyer; nous reparlerons plus tard de tout cela. Pour le moment, racontemoi un peu toutes les folies que tu as bien pu faire à San-Francisco.

— J'en suis arrivé à ce degré de sagesse, lui répondit son frère, que, si je fais encore des folies, je n'en parle plus.

L'entretien continua sur ce ton jusqu'à la fin du repas. Quand on fut sorti de table et qu'on eut passé au salon, Maurice s'avisa tout à coup de questionner Geoffroy sur les promenades qu'on pouvait faire sur ses terres et dans les lieux circonvoisins, et il finit par lui demander si le château de Vernange était situé au nord ou au midi de la Tour.

— Je ne connais aucun château de ce nom, lui répondit Geoffroy.

— Tu n'as jamais entendu parler d'un baron de Vernange?

— Jamais. Qu'en veux-tu faire?

— Pas grand'chose. C'est un bonhomme assez ridicule, avec qui j'ai lié connaissance en wagon. Il s'est vanté à moi d'avoir la plus belle chasse de France, et il l'avait mise fort honnêtement à ma disposition. J'avais cru comprendre qu'il perchait dans ton voisinage.

— Nous nous informerons de lui auprès de Gabrielle, repartit le comte; elle sait son département sur le bout du doigt... Silence! ajouta-t-il en prêtant l'oreille. Je crois que la voilà qui rentre.

La cour du château retentissait d'aboiemens de dogues auxquels se joignit le roulement d'une voiture. Bientôt les dogues n'aboyèrent plus. Ils jappèrent, ils poussèrent ces cris mêlés de joie, de colère et de reproche que les chiens de garde font entendre, quand ils reconnaissent subitement un maître ou un ami dans l'intrus qu'ils s'apprêtaient à éconduire à coups de crocs.

Geoffroy sortit pour s'assurer que c'était bien la comtesse qui rentrait. Il revint au bout de quelques minutes, la tenant par la main. Elle portait un voile de dentelle qui lui cachait entièrement le visage. Le comte, l'ayant amenée au milieu du salon, souleva ce voile, et, couvant sa femme d'un regard où on lisait le joyeux orgueil d'un propriétaire qui connaît la valeur de son trésor : — Maurice, s'écria-t-il, comment la trouves-tu?

Maurice était hors d'état de lui répondre. Son trouble était si grand que, sans trop savoir ce qu'il faisait, au lieu d'accourir au-devant de sa belle-sœur, il recula jusqu'à la muraille, où il se fût enfoncé de grand cœur, si elle n'avait résisté. Ce grand trouble mêlé de confusion n'est pas difficile à expliquer : Maurice voyait devant lui sa belle-sœur et il revoyait en elle la prétendue baronne de Vernange.

Son frère le regardait avec étonnement. — Ma chère, l'admiration le rend muet, dit-il à la comtesse. Voilà un trouble bien flatteur pour vous, Gabrielle; on ne pouvait mieux vous témoigner qu'on a couru deux ans l'Amérique sans y trouver une femme aussi charmante que vous.

— Charmante! vous voulez dire adorable, lui répondit-elle en articulant et scandant ce dernier mot comme l'avait fait quelques heures plus tôt le vicomte d'Arolles, qui rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Assez de cérémonies, dit le comte. Avance un peu, Maurice. Gabrielle, je vous présente notre frère; Maurice, je te présente ta sœur.

La comtesse s'avança vers son beau-frère et lui prit la main de l'air le plus naturel du monde. On eût juré qu'elle le voyait pour la première fois; elle le regardait avec curiosité comme on regarde quelqu'un dont on a beaucoup entendu parler.

— Votre photographie, que vous nous avez envoyée de New-York, est excellente, lui dit-elle, et je vous aurais reconnu où que ce fût à première vue.

Elle lui adressa toutes les questions qui étaient de circonstance. Il y répondit de son mieux; il s'était refait un maintien, mais il lui arriva plus d'une fois de dire un mot pour un autre. La comtesse cessa bientôt de s'occuper de lui et réserva toutes ses attentions pour Séverin.

Quand la pendule eut sonné onze heures : — Tu as l'air de lutter contre le sommeil, dit le comte d'Arolles à son frère. Apparemment tu n'as pas dormi la nuit dernière. Ne te gêne pas, va te reposer.

— M. Maubourg supporte mieux les veilles, dit Gabrielle en se levant. Peut-être aussi a-t-il le talent de dormir en chemin de fer; c'est un don précieux que tout le monde n'a pas.

Geoffroy sonna. Un domestique parut et reçut l'ordre de conduire Maurice et Séverin dans leurs chambres. Comme ils arrivaient au bout d'un long corridor, Maurice, qui marchait le dernier, entendit derrière lui le frôlement d'une robe de soie. Il retourna la tête.

— Mon cher vicomte, lui dit rapidement la comtesse d'Arolles en passant à côté de lui, j'espère que vous ne tarderez pas à me restituer mon agrafe.

Elle accompagna ces mots d'un petit rire mal étouffé et gravit d'un pas léger l'escalier qui menait à son appartement.

Aussitôt que les deux amis furent tête à tête, Séverin essaya de plaisanter Maurice sur sa mésaventure; Maurice ne se dérida pas, et Séverin changea de ton. — Beau fils, lui dit-il, tu as fait une école ce matin; qui n'en fait pas? Ce n'est pas une raison pour avoir un air si ténébreux. Puis, le regardant fixement dans les yeux : — Or çà, est-ce que par hasard...

Le vicomte d'Arolles réussit à rire. — Oh! n'achève pas ta phrase, répondit-il. Tu as peur que je ne persiste à être amoureux de la baronne de Vernange? Rassure-toi; ce que je crains pour ma part, c'est de ne pouvoir lui pardonner l'assez mauvais tour qu'elle s'est amusée à me jouer... Je l'ai prise en grippe, cette baronne, et je serais fâché que mon frère s'en aperçût.

— Bah! répliqua Séverin. Elle a l'humeur enjouée, toi-même tu auras recouvré demain ta gaîté; vous vous expliquerez l'un et l'autre en plaisantant. Règle générale, il ne faut jamais laisser à son péché le temps de vieillir, et, autre règle non moins sûre, la gaîté est le meilleur moyen de sortir d'un mauvais pas.

— Ainsi soit-il! Bonne nuit, lui repartit Maurice, et il passa dans sa chambre.

La première chose qu'il fit en y entrant fut de se débarrasser de l'agrafe, qu'il avait précieusement serrée dans l'une de ses poches. Il l'en retira si brusquement qu'il se fit une égratignure à la main.

III.

Ni le lendemain, ni le surlendemain, le vicomte d'Arolles ne put avoir avec sa belle-sœur l'explication enjouée qui, au dire de Sé-

verin, eût été le meilleur remède à une situation embarrassante. Il ne se passa pas vingt-quatre heures avant que le château ne fût envahi par une fournée d'invités des deux sexes et de tout âge, qui venaient s'y établir pour deux ou trois semaines. La comtesse d'Arolles fut tout occupée de recevoir ses hôtes, de leur faire fête, de les amuser, de les tenir en haleine. Elle s'acquittait de ce devoir avec une attention soutenue, avec une admirable précision de coup d'œil et de volonté. Promenades en voitures, cavalcades, parties de chasse, déjeuners champêtres, le soir, des concerts improvisés, des charades, un peu de sauterie, on comprendra qu'au milieu de tout ce grand tracas elle eût peu de temps à consacrer à son beau-frère. A peine lui adressait-elle à de longs intervalles quelques regards indifférens, quelques paroles insignifiantes; il s'écoula même des journées entières pendant lesquelles elle ne parut pas s'apercevoir de son existence. Maurice renonça bien vite à courir après la faveur d'un tête-à-tête qui le fuyait. Il jugea qu'après s'être divertie pendant un demi-jour à ses dépens, sa belle-sœur s'était décidée à lui faire grâce, à laisser pousser l'herbe de l'oubli sur son péché; peut-être aussi le trouvait-elle un trop mince personnage pour se souvenir longtemps qu'il se fût passé quelque chose entre eux. Sans paraître s'inquiéter si ses oublis étaient une marque de hauteur ou de clémence, il affecta lui-même d'avoir oublié. Quand par hasard, à la fin d'un repas ou d'une promenade, les yeux de Gabrielle s'arrêtaient sur lui, il soutenait ce regard d'un air de nonchalance à la fois gracieux et superbe, qui lui était particulier et qui étonnait un peu la comtesse. Dans le wagon où ils s'étaient rencontrés, elle ne l'avait pas vu sous cet aspect.

S'il n'eût consulté que son goût, il ne serait pas demeuré longtemps à la Tour. Il avait beaucoup fréquenté le monde, il l'appréciait encore à ses heures et ne demandait pas mieux que de l'aller chercher; mais il avait l'humeur trop libre pour aimer à vivre avec lui porte à porte. Il se chargeait de choisir lui-même ses plaisirs, ceux qu'on lui imposait lui plaisaient peu. Séverin, pressé d'aller à ses affaires, partit au bout de deux jours, en promettant de revenir. Maurice resta; son frère n'avait garde de lui rendre sa liberté. Après tout la volière était assez grande pour qu'il n'y fût pas à la gêne; il tâcha d'y faire bonne figure, de chanter de temps à autre son air de bravoure, sans que personne se doutât qu'il lui tardait de prendre sa volée. Le pays était giboyeux, et Maurice avait la passion de la chasse, même quand on lui défendait de chasser sur les terres du baron de Vernange.

Une autre occupation l'empêcha de s'ennuyer. Il avait des curiosités à satisfaire; il était désireux de savoir exactement quelle espèce de femme était sa belle-sœur, et il tenait à s'assurer si son

frère était parfaitement heureux. Sur ce dernier point, il fut bien vite édifié. Il constata que Geoffroy nageait dans le bonheur, qu'il était à l'aise dans sa destinée comme dans un habit qui va bien et ne fait de plis nulle part. Ce qui frappa Maurice, c'est que cet homme d'autorité, qui en politique ne connaissait que son idée et s'entendait à l'imposer aux autres, se laissait dans l'habitude de la vie presque entièrement gouverner par Gabrielle, comtesse d'Arolles. Il approuvait ses décisions, sans les discuter; il avait des égards infinis pour ses caprices, même pour ceux qui lui déplaisaient. Les femmes n'avaient jamais joué un grand rôle dans la vie de cet ambitieux, absorbé par le désir d'arriver et sans cesse occupé à compter les as qu'il avait en main. Son premier roman sérieux avait été son mariage. Une héritière de vingt-trois ans, belle et charmante, après avoir refusé plusieurs partis, l'avait distingué et préféré à vingt autres soupirans, quoiqu'il ne fût pas beau, quoiqu'il eût seize ans de plus qu'elle, et qu'il commençât de grisonner. Il était encore sous le charme de cette aventure, et bien qu'il eût épousé son roman, le roman gardait toute sa saveur. Maurice n'avait pas tort de supposer qu'en choisissant son frère Gabrielle avait fait un mariage de haute politique, qu'elle était une de ces brunes dont l'esprit mûrit avant la saison, et que sa précoce clairvoyance avait su lire dans les étoiles l'avenir du comte d'Arolles. L'ambitieux Geoffroy avait trouvé dans sa femme une aide aussi active qu'intelligente. Elle avait attelé ses grâces au char qui portait César et sa fortune; ses petites mains blanches poussaient vaillamment à la roue. Dans plus d'une circonstance importante elle lui avait donné d'excellens conseils; ne ménageant ni ses pas, ni ses paroles, adroite, insinuante, sachant pincer le vent, elle avait assuré le succès de plus d'une négociation délicate, et, quand le comte d'Arolles passait en revue ses amitiés utiles, il s'étonnait de découvrir parmi les hommes dont les bons offices lui étaient acquis plus d'un ennemi ou d'un jaloux de la veille, qui s'était laissé subjuguer par le sourire, par le manége, par les avances flatteuses de l'adorable Gabrielle. Toutefois, quand on se nomme Gabrielle, qu'on est adorable et qu'on a vingt-cinq ans à peine, on ne peut employer toute sa vie à faire de la politique. On a des échappées de jeunesse, des remontées d'imagination; on a besoin par intervalles d'un peu de relâche, on prend des vacances, on fait l'école buissonnière, et on la fait sans remords parce qu'on est sûre de soi et résolue à s'abstenir de tout ce qui pourrait compromettre une ambition qui vous est sacrée. Un jour qu'à Paris elle s'était mis en tête de donner chez elle la comédie :

— Fort bien, lui avait dit Geoffroy, mais à la condition que vous n'y jouerez pas.

— Alors où sera le plaisir?

— Pensez-y donc, Gabrielle, une femme telle que vous fait monter les autres sur les tréteaux, mais elle n'y monte pas elle-même.

— Est-ce bien à vous de mépriser les tréteaux? Qu'est-ce donc, je vous prie, que votre chère tribune?

— Ma chère tribune est un tréteau classique. Est-elle bien classique au moins, la pièce que vous voulez jouer?

— Non, mais elle est si convenable qu'elle en devient presque ennuyeuse. Et ne craignez pas qu'on y prenne avec moi aucune familiarité. J'y joue un rôle de dragon de vertu, de porc-épic.

— On ne croira pas à ce porc-épic; c'est un rôle que vous jouerez bien mal.

— Ainsi vous consentez?

— Non, ma chère; vous jouerez la comédie quand nous serons à la Tour, entre amis, entre voisins.

— Encore une fois où sera le plaisir? — Et, posant ses deux mains sur les épaules de son mari, elle ajouta : — Convenez que j'aime beaucoup mon mari et que je ne lui suis pas inutile. Eh bien! voyez-vous, pour me mettre en règle avec ma jeunesse, j'éprouve le besoin de faire chaque année deux ou trois petites folies, très courtes et très innocentes.

— Soit, répondit-il en l'embrassant, ma raison ouvre à vos fantaisies un crédit illimité.

Il savait bien qu'elle n'abuserait pas de ce crédit; en effet elle s'abstint de jouer la comédie, il lui en sut un gré infini et la dédommagea de son renoncement. L'assemblée nationale et, pour se délasser, un roman intitulé *Gabrielle*, dont il était en train de savourer le second chapitre après avoir dévoré le premier, suffisaient à son propre bonheur; mais il était trop raisonnable pour ne pas se souvenir qu'il n'avait pas le même âge que sa femme, et il trouvait fort naturel qu'elle eût de temps en temps comme une fringale de plaisirs. Il ne la chicanait point sur ses amusemens et même ne la surveillait pas. Elle lui inspirait une confiance absolue; il était convaincu que ses folies seraient toujours innocentes, qu'après s'être donné campos, au premier son de cloche elle rentrerait sans effort et sans regret dans le sérieux de la vie. Bref, il avait pour elle les attentions qu'a pour sa maîtresse un homme bien épris et l'indulgence d'un père pour sa fille. Cela se voyait dans sa manière de la regarder, laquelle était paternellement amoureuse ou amoureusement paternelle. Voilà du moins la définition que trouva Maurice dès le lendemain de son arrivée à la Tour.

Comme on a du temps à la campagne, il employa les jours qui suivirent à se demander si Gabrielle méritait bien la grande confiance que lui témoignait son mari, s'il avait raison de lui laisser la

bride sur le cou. Parmi les hôtes masculins du château, qui tous étaient fort attentifs auprès de la comtesse d'Arolles et se disputaient ses regards, se trouvait un conseiller d'état en service ordinaire, le marquis de Niollis. Il avait quarante-six ans sonnés et ne les paraissait pas. C'était un fort bel homme, non sans mérite, disait-on, et qui savait tout ce qu'il valait. Il avait la parole en main, il était brillant dans la conversation, riche en anecdotes et en petits propos, qu'il plaçait avec art et débitait sur un ton de mystère avec l'assurance d'un acteur certain de ne jamais manquer ses effets.

Maurice avait décidé de prime abord que le marquis de Niollis lui déplaisait souverainement, que ce bel homme était un bellâtre, que cet homme de mérite avait l'esprit commun, que son éloquence était du caquet, que ses anecdotes étaient tirées d'un recueil d'a-nas, et que ses bons mots avaient traîné dans tous les petits journaux. Ce qui ajouta bientôt à son antipathie naturelle pour le marquis, c'est qu'il crut s'apercevoir que ce conseiller d'état était pour le moment en service ordinaire auprès de la comtesse d'Arolles, qu'il s'occupait d'elle avec excès, qu'il la poursuivait de ses empressemens, qu'il lui parlait quelquefois d'un ton un peu familier, dont elle avait le tort de ne pas se formaliser. Ils avaient ensemble de petits *a parte*, des entretiens intimes, et en lui débitant ses fadeurs, M. de Niollis avait une façon particulière de se pencher vers elle, de s'emparer de son éventail ou de la fleur qu'elle tenait à la main. Le vicomte d'Arolles s'avisa tout à coup de prendre fort à cœur les intérêts de son frère; il lui en voulait de n'être pas assez jaloux de son bien, de ne pas imiter ces propriétaires qui enclosent leur domaine et qui hérissent leurs murs de tessons de bouteilles. Il va sans dire qu'il gardait ses réflexions pour lui. A qui en eût-il fait part? Sa belle-sœur semblait peu disposée à lui demander son avis sur quoi que ce fût. Une semaine tout entière se passa sans qu'elle trouvât plus de trois paroles à lui dire. Cependant il vint un jour où elle fit plus d'attention à lui que d'habitude. Il y eut une grande chasse à courre dont il fut le héros; il eut l'honneur de forcer la bête. On lui fit une ovation à laquelle il se prêta en bon prince. Gabrielle, qui avait assisté à ses prouesses, lui adressa quelques mots obligeans, et dans la soirée il sentit plus d'une fois deux grands yeux noirs se poser sur lui.

Pendant cette partie de chasse, Maurice avait admiré la beauté d'une clairière, au milieu de laquelle dormait un étang, couché dans un lit de roseaux et de nénufars. Le lendemain à son réveil, la fantaisie lui vint de dessiner cette clairière. Il maniait habilement le crayon, car il avait, comme le disait son frère, tous les talens, tous les goûts et tous les dégoûts. Un portefeuille sous le bras, il se mit en campagne, et parvenu dans l'endroit qu'il cher-

chait, s'asseyant au pied d'un grand pin, il commença son croquis et le conduisit avec cette fougue qu'il apportait à tous les commencemens. À peine l'eut-il débrouillé, il se dit que le charmant paysage qu'il avait sous les yeux était un théâtre de choix pour une scène mythologique; il imagina d'y placer une Diane et ses chiens. Avant de dessiner sa Diane, il en voulut faire une étude de grandeur demi-nature. Il chercha quelque temps la tête de la déesse; après quelques tâtonnemens, il finit par la trouver. Il lui donna un visage du plus pur ovale, des sourcils fiers et ombrageux, un nez légèrement arqué, une bouche aux lèvres minces, tendues comme un arc qui va décocher la flèche. Puis, la complétant par l'imagination, il lui parut qu'elle avait d'un instant à l'autre l'expression séduisante ou un peu dure, comme si elle ne pouvait chercher à plaire sans s'en repentir aussitôt; il lui parut aussi que son regard donnait tour à tour froid ou chaud et qu'on ne pouvait admirer ses grâces olympiennes sans éprouver en même temps une sorte d'inquiétude, un frisson. Il contempla son étude avec quelque complaisance. Sa Diane était bien la fière chasseresse, dure à ceux qui l'aiment, implacable aux passions qu'elle se plaît à provoquer, la lèvre souriante et des yeux cherchant sa meute pour la lancer contre Actéon. Par malheur il s'avisa du même coup qu'elle ressemblait d'une manière étonnante à la comtesse d'Arolles. A son insu laissant aller son crayon sur sa bonne foi, il venait de faire le portrait parlant de sa belle-sœur. Il fronça le sourcil, regarda une fois encore la déesse, la barbouilla et referma son portefeuille.

Il se disposait à retourner au château, quand il entendit du bruit au bout de l'avenue qui longeait la clairière et dont il n'était séparé que par un hallier. Il écarta une ronce qui gênait sa vue, et aperçut la comtesse d'Arolles et M. de Niollis à cheval. On avait fait ce jour-là une grande cavalcade matinale. Gabrielle, emportée par son ardeur, avait pris les devans; le marquis l'avait suivie, et ils avaient bientôt perdu le gros de la troupe. Ils venaient de rendre la bride à leurs montures et s'acheminaient au pas en jasant, ou plutôt c'était M. de Niollis qui jasait; Gabrielle l'écoutait et de temps à autre chatouillait de sa cravache l'oreille de son cheval ou en frappait de grands coups sur les branches basses des pins, dont elle faisait pleuvoir les aiguilles sur la route. Effrayé par le cri perçant d'un oiseau, qui dans le silence de la forêt prit subitement la parole, l'alezan fit un écart si brusque que la comtesse tomba, mais sur ses talons et sans lâcher la bride. Le marquis s'élança à terre; elle se hâta de le rassurer. Il lui prit le pied pour la remettre en selle. Une averse était tombée pendant la nuit, le sable était humide. La bottine de Gabrielle laissa son empreinte sur le gant de M. de Niollis. Moitié rieur, moitié solennel, il ôta ce gant, le

porta dévotement à ses lèvres et le serra dans sa poche comme une relique. Mme d'Arolles le regardait faire avec une indulgence moqueuse. En cet instant, elle avisa au travers du hallier la tête et les yeux de son beau-frère. Elle se détourna, sangla un coup de houssine à son cheval, partit à bride abattue. M. de Niollis, qui n'avait rien vu, enfourcha sa monture et fit diligence pour rattraper la belle fugitive.

— Ce fat m'est insupportable, grommela entre ses dents Maurice en se remettant en chemin.

Ce fat lui était si insupportable qu'à déjeuner, se départant de sa réserve et de son indolence de grand seigneur, il se mêla vivement de la conversation pour contredire le marquis et lui décocher plus d'un brocard; mais il n'était pas facile de troubler le marquis de Niollis dans le contentement qu'il avait de lui-même, il avait l'amour-propre blindé et cuirassé. Il para gaîment les bottes que lui portait Maurice, et ne parut pas se douter de son mauvais vouloir.

En sortant de table, le vicomte fut quelques instans tête à tête avec son frère. Il ne put se tenir de lui dire d'un ton bourru : — C'est un assommant personnage que ton Niollis.

— Quelle mouche te pique? lui répondit Geoffroy. Que t'a donc fait mon Niollis?

— Rien du tout; mais je n'ai jamais goûté les Apollons sur le retour.

— Sur le retour? il ne revient pas, le marquis, il va, il ira toujours. C'est le roi des verts galans. Au demeurant, c'est un homme complet; il unit le grave au léger.

— C'est le plus léger des conseillers d'état et le plus grave de tous les diseurs de riens.

— Oh ! çà, ne va pas me brouiller avec lui, fit Geoffroy en riant; il est du nombre des animaux utiles.

— Ce grand politique ne voit rien ou ne veut rien voir, marmotta Maurice en gagnant la porte.

Il alla promener sa mauvaise humeur dans le jardin. Il s'assit sur un banc et passa vingt minutes à fouiller la terre avec le bout de sa canne. Soudain, à sa vive surprise, il entendit une voix qui lui disait :

— Vous avez l'air mélancolique, mon cher vicomte. A quoi pensez-vous dans cette solitude? à quoi rêvez-vous? Serait-ce à la fuite du temps, à l'ennui de la vie de château, ou aux Peaux-Rouges, ou à quelque Atala que vous avez laissée dans le Nouveau-Monde? Elle est peut-être un peu jaune, mais il se pourrait que le jaune fût votre couleur.

Ainsi parlant, la comtesse d'Arolles lui faisait la grâce de prendre place à côté de lui et de le regarder.

— Le jaune n'est pas ma couleur, répondit-il sèchement, et je serais fort embarrassé de vous dire à quoi je pense.

Elle se mit à rire. — Serait-ce par hasard à la baronne de Vernange?

— Oh! point du tout, répliqua-t-il d'un ton dégagé; je dirais volontiers d'elle avec la chanson :

Elle était belle, elle était sage,
Et pourtant n'était point sauvage.
Elle mourut, on l'enterra,
Onques depuis il n'y pensa.

— En vérité? dit-elle. Vous ne l'avez pas regrettée plus que cela, cette pauvre baronne?

— Plaignez-la donc! Je lui ai procuré deux heures de divertissement; que puis-je faire de plus pour son service?

— Ah! oui, vous l'avez divertie. Songez un peu qu'on vous avait vanté à elle comme un jeune homme de l'esprit le plus délié, le plus fin. Elle a voulu vous mettre à l'épreuve, elle s'attendait qu'au troisième mot vous l'arrêteriez en lui disant : — Madame, je sais qui vous êtes; vous moquez-vous de moi?.. Point du tout, ce jeune homme si fin...

— Est un sot, madame, je le confesse.

Elle se rapprocha de lui, et lui administrant sur l'épaule un petit coup de son éventail : — Là, soyez de bonne foi. Convenez que vous pleurez à chaudes larmes cette adorable baronne, que sa fin prématurée vous a laissé un vide affreux, qu'elle vous manque infiniment. Le beau rêve qu'elle vous a fait faire! Cet accident de chasse, cette fondrière où vous deviez tomber, ce brancard, ce jeune homme mourant, cette femme qui s'attendrit,... quel tableau! Et dire que tout cela s'en est allé en fumée! Hélas! le département des Basses-Pyrénées s'est changé en un triste désert, et le jeune homme mourant en est réduit à s'asseoir tout seul sur un banc pour y regarder son ombre.

— Vous êtes impitoyable, madame, vous ne respectez pas mon désespoir.

— Oh! mon Dieu, il y a du remède, reprit-elle. Vous avez l'imagination si vive, si inflammable! Quand un homme comme vous a perdu une baronne de Vernange, il s'en refait bien vite une autre.

— Eh! justement en voilà une, lui répondit-il en lui montrant Mme de Niollis, qui arpentait une allée un journal à la main.

La marquise était une femme de trente-cinq ans, célèbre dans

tout son monde par ses petits yeux chinois, par son nez de furet, par sa laideur chiffonnée, spirituelle, exquise et saugrenue.

— L'excellente idée! s'écria Gabrielle. Hé! vite, allez faire votre cour à la marquise. Je veux qu'avant dix minutes vous soyez amoureux d'elle à en perdre les yeux.

— Ce sera une bonne œuvre, dit-il, Mme de Niollis a besoin qu'on la console.

— De quoi donc, je vous prie?

— Oubliez-vous que depuis ce matin son mari n'a plus qu'un gant, ayant jugé à propos de faire de l'autre une relique?

Elle le regarda d'un air provocant. — Pourquoi n'aimez-vous pas M. de Niollis? lui dit-elle. Il me plaît infiniment.

— Ne le lui dites pas, madame, il ne le sait que trop.

— Croyez-vous? Il n'a pas l'air de le savoir.

— Il est si modeste, une vraie violette des bois!

— Vous ne nierez pas du moins qu'il n'ait beaucoup d'esprit.

— Il y a des hommes, répliqua-t-il, qui n'ont que trois cheveux, mais qui savent la manière de s'en servir. Ils les ramènent sur leur front avec tant d'art que personne ne s'avise de les compter. M. de Niollis est un de ces chauves qui ramènent... Mais Dieu me garde de vouloir vous contrarier dans vos admirations.

A ces mots, il se leva. Elle lui fit signe de se rasseoir. — Non, dit-il, vous m'avez ordonné d'aller faire ma cour à Mme de Niollis, j'y vais de ce pas. Je ne connais que ma consigne, et ce sera toujours pour moi une joie de vous obéir.

Il la salua profondément. Elle haussa les épaules et lui montra le bout de ses dents; elle avait l'air de lui dire : Pauvre garçon! si je voulais!.. Puis elle lui tourna le dos, et s'en alla en fredonnant une ariette.

Le vicomte s'achemina vers l'allée où se promenait Mme de Niollis, qui en le voyant venir plia son journal et fit quelques pas au-devant de lui. Il ne la connaissait que pour avoir les jours précédens échangé avec elle quelques propos oiseux, et il arrivait déterminé à lui faire sa cour. Il n'eut pas besoin de la regarder deux fois pour reconnaître qu'il lui serait impossible de jouer son rôle au naturel, et dès les premiers mots qu'elle lui adressa de sa voix de tête un peu sèche, il acquit la conviction qu'il ne réussirait pas à lui en imposer. La marquise n'était pas une femme à qui il fût commode de se jouer, tout le monde en convenait; sur le reste, les avis étaient partagés. Les uns disaient qu'elle était méchante, et la tenaient pour une fée à laquelle il ne manquait que la baguette, mais ils ne pouvaient citer d'elle aucun trait de méchanceté bien avérée. D'autres lui reprochaient ses coups de langue et de planter au

nez des gens tout ce qu'elle avait sur le cœur; ils ajoutaient que c'était une étourdie, une indiscrète, une tête de papillon, à quoi les premiers répondaient que ses indiscrétions étaient calculées et que ce papillon était une guêpe. On l'accusait aussi de se faire passer pour myope et d'avoir la vue aussi perçante que l'ouïe. D'autres enfin la trouvaient fort amusante, et prétendaient que dans le fond elle était sûre, bien intentionnée, incapable d'un mauvais procédé. La vérité est que la marquise n'était pas heureuse dans son intérieur. M. de Niollis, qui l'avait épousée pour son argent, ne se piquait pas de fidélité conjugale et ne prenait pas la peine de lui rien cacher. Si elle avait été jolie, peut-être se fût-elle vengée, mais elle avait trop d'esprit pour ne pas se rendre justice. Elle se fâcha deux ou trois fois, puis vers trente ans elle se fit une philosophie, se résigna gaîment à ses mésaventures qui jadis l'avaient désolée et qui maintenant amusaient son esprit. Les déconvenues qu'essuyait quelquefois M. de Niollis la divertissaient comme une histoire drolatique qu'on lui aurait contée; elle se dédommageait de tout par la malice et la curiosité. Les femmes qui ne se font pas d'illusions sur elles-mêmes ne sont pas tenues de s'en faire sur les autres, les femmes qui ne se plaignent de rien ne sont pas obligées de s'apitoyer sur les malheurs d'autrui. Il n'y avait dans le cœur de la marquise ni aigreurs ni tendresses. Le nez au vent, elle assistait à la vie comme à un spectacle et nettoyait avec soin les verres de sa lorgnette. Elle n'avait jamais poussé son prochain dans un trou, mais peut-être n'était-elle pas trop chagrine de l'y voir tomber, quitte à venir à son secours en lui tendant la main ou le bout du doigt.

Au lieu d'engager avec la marquise une conversation de sentiment qui n'eût pas été bien loin, le vicomte d'Arolles fut curieux de savoir ce qu'elle pensait de sa belle-sœur. Il la mit d'abord sur le tiers et le quart; ils passèrent en revue tous les hôtes du château de la Tour, elle donna son paquet à chacun; puis elle dit à Maurice : — Votre belle-sœur est pour vous une découverte; comment la trouvez-vous?

— Belle demande ! répondit-il; comme tout le monde, je la trouve charmante.

— Elle ne vous plaît qu'à moitié? reprit-elle.

— Pourquoi cela? Ne vous ai-je pas dit qu'elle est charmante?

— Vous le dites, mais de mauvaise grâce. Je m'explique très bien qu'elle vous déplaise. Ce n'est pas une femme à jeunes gens. Un homme n'existe pour elle que passé la trentaine. Je suis sûre que tel que vous voilà, vicomte, elle croit vous voir au maillot, avec un toquet sur la tête. Quand elle était aux Oiseaux, l'Amadis de ses rêves avait quarante ans, un commencement de calvitie et un por-

tefeuille de ministre sous le bras. Vous voyez qu'elle a trouvé son compte, car votre frère ira loin. En attendant, il me fait l'effet d'un homme parfaitement heureux.

— Sans contredit, répondit-il.

— Quoi ! vous en doutez?

— Pas le moins du monde. Comment faut-il vous répondre, madame?

— A votre âge n'avoir pas le courage de son opinion ! Je vous dis, moi, que ce grand député est le plus heureux des maris.

— Je voudrais bien voir qu'il ne le fût pas, dit Maurice en s'échauffant.

— Ne soyez pas plus royaliste que le roi et n'enfoncez pas votre bonnet en méchant garçon. Soyez sûr que votre frère n'a pas besoin de garde champêtre. C'est la foi qui sauve, et il l'a. Gabrielle, mon cher monsieur, est une de ces coquettes froides qui font faire aux hommes des folies, mais qui n'en font pas. Oh! ne vous scandalisez point, je le lui ai dit cent fois à elle-même, et peu s'en faut qu'elle n'en soit convenue... Et tenez, je connais des malheureux qui tournent autour d'elle depuis un an, et qui sont aussi avancés que le premier jour. Elle regarde le poisson frétiller au bout de sa ligne, elle finira par le remettre à l'eau. Ce genre de poissons veut qu'on le mange; mais elle pêche et ne mange pas... Mon Dieu! que Beaumarchais avait raison! et qu'il y a de bêtise dans les gens d'esprit!

Là-dessus, rompant les chiens, elle lui récita point par point son journal, qui était, disait-elle, d'un intérêt palpitant. Il ne l'écoutait que d'une oreille; il se disait que les yeux chinois de Mme de Niollis voyaient très loin et très juste, et il se reprochait de ne s'être pas assez observé quelques heures auparavant, puisqu'elle avait lu dans son jeu. Cependant elle s'interrompit au milieu de son discours pour lui faire admirer des dahlias, qu'elle prenait pour des roses. Il faut croire qu'elle était affligée d'une myopie intermittente.

Quelques instans avant le dîner, le vicomte se trouvait seul au salon quand sa belle-sœur y entra.

— Est-ce fait? lui demanda-t-elle.

— Qu'est-ce à dire, madame?

— Pourquoi m'appelez-vous madame? Vous savez que cela impatiente votre frère. Pour lui faire plaisir, je vous autorise à m'appeler Gabrielle.

— C'est une liberté que je prendrai, madame, quand je serai certain que vous n'avez à mon égard que de bonnes intentions.

— Qu'entendez-vous par de bonnes intentions? M'est-il défendu de me moquer un peu de vous?

— Vous y prenez un plaisir extrême?

— Extrême, je ne sais; mais cela m'amuse.

— Autant qu'une chatte s'amuse d'une souris?

— À peu près.

— Prenez-y garde, il se trouve quelquefois que la souris est un rat qui se défend.

— Bah! dit-elle d'un air de défi; mais vous n'avez pas répondu à ma question. Êtes-vous amoureux de Mme de Niollis?

— Éperdument. Cinq minutes ont suffi, et j'en tiens pour la vie.

— A la bonne heure. Nous n'aurons plus besoin de jouer des charades, la petite comédie que vous nous donnerez les remplacera avec avantage; je suis sûre que vous y serez parfait.

— Je ferai de mon mieux, et si vous obteniez de M. de Niollis qu'il consentît à me donner quelques leçons...

— O sainte morale, où vas-tu te nicher! interrompit-elle en le regardant d'un air de pitié.

Après le dîner, on dansa; après avoir dansé, on soupa. Mme d'Arolles avait l'air fort excité, et semblait désirer que tout le monde se mît à son diapason. Elle fit enlever des tables toutes les carafes d'eau et n'y laissa que les bouteilles de moët. Puis, s'adressant à M. de Niollis comme la princesse des contes arabes à sa sœur la sultane, elle le pria de lui raconter une de ces histoires qu'il contait si bien, mais elle désirait que ce fût une histoire terrible, qui lui fît dresser les cheveux sur la tête. M. de Niollis, qu'on ne prenait jamais sans vert, s'embarqua aussitôt dans le récit d'une tragique aventure qui lui était arrivée, et que Maurice se souvint d'avoir lue quelque part. Il y avait là dedans des brigands, des souterrains, des situations aussi terrifiantes que *les Mystères d'Udolphe.* Le marquis contait bien, et prouva qu'il s'entendait à broyer le noir comme le rose. La comtesse paraissait suspendue à ses lèvres, elle soulignait des yeux avec affectation les plus beaux endroits de son discours.

Quand il eut fini, le comte d'Arolles, à qui l'histoire avait paru longue et qui craignait qu'il n'en recommençât une autre, s'empressa de dire à sa femme : — Oh! bien, la lune est dans son plein; ma chère, si vous tenez à nous procurer des émotions, emmenez-nous en caravane à l'extrémité de votre parc, vers cette fameuse ruine où l'on prétend qu'il revient.

— De quelle ruine parles-tu? lui demanda son frère.

— Je te l'ai montrée l'autre jour. Ce sont les restes d'une vieille abbaye de filles, qui fut saccagée pendant la révolution et dont la dernière abbesse mourut sur l'échafaud. Tous les paysans de nos environs jurent leurs grands dieux que son ombre s'amuse à se promener la nuit dans le cloître; malheur à qui l'y rencontre!

— Cela est si bien prouvé, dit Gabrielle, qu'il y a peu d'années

un gardeur de moutons ayant fait la gageure d'aller passer une nuit dans la ruine, on le retrouva au matin évanoui et comme mort. On eut grand'peine à le rappeler à la vie; mais on eut beau le questionner, il refusa de répondre, et quelques jours plus tard il disparut subitement sans qu'on sache ce qu'il est devenu... Mon histoire vous fait sourire, Maurice? ajouta-t-elle en appelant pour la première fois son beau-frère par son petit nom.

— Excusez-moi, fit-il, je crois comme à l'Évangile aux souterrains et aux brigands de M. de Niollis; mais les revenans sont passés de mode.

— On croit ne pas croire, dit-elle, ce qui n'empêche pas que, la nuit, au clair de lune, dans une solitude... En bonne foi, seriez-vous homme à renouveler la gageure du gardeur de moutons?

— A qui parlez-vous, Gabrielle? s'écria le comte. Vous ne savez donc pas que Maurice est le chevalier sans peur et sans reproche?

— Sans reproche, je ne sais; sans peur, je le souhaite. C'est égal, je serais bien aise de le mettre à l'épreuve.

Elle insista tellement sur cette plaisanterie que Maurice finit par perdre patience. On raconte sur les bords du lac Léman qu'un jour Mme de Staël se promenait en bateau avec lord Byron, et que, selon sa coutume, elle le harcelait de ses épigrammes et de ses morales. Lorsqu'il en eut assez : — Madame, lui cria-t-il, avez-vous jamais vu un homme nager? — Et, piquant une tête, il regagna la rive à grandes brassées. Le vicomte d'Arolles se tira d'affaire par une fugue du même genre. Il se leva de table et dit à sa belle-sœur : — Je cours, madame, où vous m'envoyez. Si j'ai le bonheur de survivre à cette effroyable aventure, je vous raconterai demain ce qui se sera passé entre l'abbesse et moi.

En traversant l'antichambre, il s'empara d'un châle écossais qu'il trouva pendu à une cheville. Il arrivait au bout de la cour lorsque son frère, ouvrant une fenêtre, lui cria : — Quel vertigo te prend? Si tu allais là-bas, ce n'est pas une abbesse que tu y trouverais, c'est un rhume.

— La nuit est presque tiède, lui répondit-il, et j'ai couru l'Amérique sans m'y enrhumer.

Il poursuivit sa marche. Ce qu'il ne pouvait dire à son frère, c'est qu'il éprouvait une impression de soulagement, de bien-être singulier, de délivrance, en songeant qu'il ne passerait pas cette nuit sous le même toit que la comtesse d'Arolles.

Un quart d'heure plus tard, s'orientant de son mieux, il avait traversé le parc, et il arrivait en vue de la ruine que la lune éclairait. Il ne restait du vieux monastère que le cloître et sa double rangée d'arcades. Par une rampe aux marches brisées, le vicomte

réussit, non sans butter plus d'une fois, à gagner le premier étage, lequel consistait en un long corridor circulaire. Des cellules dont il était jadis bordé, à peine en subsistait-il encore deux ou trois. Il entra dans une de ces cellules, dont la grande baie défoncée s'ouvrait sur la campagne comme un œil béant. Au pied de la muraille s'étendait une pelouse en pente, où quelques chênes séculaires dessinaient leur ombre noire. Maurice demeura près d'un quart d'heure accoudé sur l'appui de la fenêtre; il était aussi immobile que l'ombre des chênes. Il ne regardait ni la lune, ni les étoiles, ni la pelouse, et, s'il pensait à quelque chose, ce n'était pas à l'abbesse dont on lui avait promis la visite. Il finit par se redresser, fronça le sourcil comme s'il avait été en colère contre lui-même, secoua la tête pour en faire tomber une pensée incommode qui lui pesait, et il dit à demi-voix : — Tâchons de dormir.

Il regagna la galerie, où il avait aperçu, gisant parmi des gravats, un chapiteau de colonne qui, faute de mieux, pouvait lui servir d'oreiller. En ce moment, il reconnut que le châle qu'il avait apporté à son bras appartenait à sa belle-sœur. Il le jeta brusquement de côté; puis, s'étant ravisé, il s'y enveloppa jusqu'aux yeux, s'allongea sur la dalle, et, à force d'invoquer le sommeil, une torpeur s'empara de lui. Il venait de s'assoupir quand un bruit léger, une sorte de grésillement assez bizarre le réveilla en sursaut. Il leva la tête, rouvrit les yeux, les promena dans l'espace. Le cloître était plongé dans un profond repos; il n'était hanté que par l'astre du silence, qui a des attentions particulières pour les décombres, pour les endroits morts, et répand ses blancs pavots sur leurs songes. Après s'être tenu aux aguets pendant quelques minutes, honteux de son erreur, Maurice se recoucha; mais il n'eut pas le temps de se rendormir. Il entendit de nouveau le grésillement qui l'avait réveillé, et cette fois il en découvrit la cause; il s'avisa qu'une petite pluie de sable fin venait de tomber sur lui et autour de lui. Il se secoua, se mit sur ses pieds, et ayant tourné la tête, il découvrit au bout de la galerie, dans une sombre encoignure, quelque chose de blanc appuyé contre la muraille. On a beau ne pas croire aux revenans, quand après minuit on se trouve seul dans une ruine, on a des étonnemens et des curiosités qu'on n'aurait pas dans son cabinet au coup de midi. Maurice ressentit une légère émotion en contemplant cette blancheur mystérieuse. Il lui parut qu'elle avait forme humaine. Il ne put en douter lorsqu'il la vit l'instant d'après se détacher de la muraille, s'avancer vers lui à pas lents, et bientôt émerger de l'ombre. Morte ou vivante, ce ne pouvait être qu'une femme. Elle était enveloppée dans un linceul ou peut-être dans un domino, dont elle avait rabattu le capuchon

sur ses yeux; un voile noir cachait le reste de son visage. Elle marchait tout d'une pièce, raide comme une statue, avec une sorte de majesté d'outre-tombe. Somme toute, c'était un revenant fort réussi.

L'émotion de Maurice s'était bien vite dissipée. L'idée lui était venue que, pour mettre Bayard à l'épreuve, la comtesse lui avait dépêché l'une de ses femmes de chambre, déguisée en fantôme. Il se prit à rire et s'écria : — Un peu de patience, madame l'abbesse, je suis à vous dans l'instant. — A ces mots, il plia méthodiquement son châle, le posa sur son bras, et se dirigea vers l'apparition. Le voyant venir, elle s'arrêta, allongea le bras, prit une attitude tragique et menaçante. Comme il continuait d'avancer, elle s'émut à son tour, lui montra le dos et les talons et battit en retraite.

— Où allez-vous donc, ma chère? lui cria le vicomte. Il me tarde de causer avec vous et de vous faire raconter les sensations que vous avez éprouvées quand on vous coupa la tête. Elle me paraît, ma foi! avoir été solidement rajustée sur vos épaules. — Ce disant, il hâta le pas. L'apparition s'enfuit, légère, agile, laissant voltiger derrière elle la traîne de son manteau. Il n'entendait pas qu'elle lui échappât, il se mit à courir. Elle s'enfuyant, lui la poursuivant, ils firent deux fois le tour de la galerie. Il gagnait du terrain, il allait l'atteindre; il la vit chanceler, et peut-être fût-elle tombée, s'il ne s'était trouvé là juste à point pour la recevoir dans ses bras. Hors d'haleine, n'en pouvant plus, elle ne tenta point de se dérober à son étreinte.

— Enfin, dit-il, je vais contempler cet effroyable visage qui rend muets les gardeurs de moutons.

Il releva le capuchon de l'abbesse, lui ôta son voile, et il devint muet comme le pâtre de la légende. Il venait de reconnaître un visage dont la beauté l'effrayait, une bouche et un sourire qui le narguaient, deux yeux noirs, attachés sur lui, où brillait une flamme étrange, et qui semblaient lui dire : Eh bien! oui, c'est moi; qu'allez-vous faire?

La situation était trop forte pour les nerfs et la tête du vicomte d'Arolles. Il eut une minute d'étourdissement, pendant laquelle il oublia qu'il se trouvait dans une abbaye en ruine qui faisait partie du domaine de la Tour. Il se crut transporté dans ce château de Vernange qu'il n'avait jamais vu et pour cause. Il l'habitait depuis quelques jours, il y faisait une cour assidue à la plus belle des baronnes qui n'ont jamais existé. Il avait réussi à lui faire partager sa passion, il avait obtenu un rendez-vous, elle y était venue, il la tenait dans ses bras, elle était à lui. La couvant des yeux, il baissa lentement la tête, et il approchait ses lèvres d'une bouche entr'ouverte qui respirait le défi, quand il entendit sortir de la muraille

ou de sa conscience éperdue une voix qui lui criait : — Ce n'est pas elle, c'est une autre femme, c'est la femme de ton frère.

Il fut saisi d'un frisson, d'une véritable terreur. Par un geste violent, il repoussa la comtesse, recula précipitamment de cinq ou six pas, mettant entre sa belle-sœur et lui toute la largeur de la galerie. Quelques secondes plus tard apparaissait au haut de la rampe un homme un peu gros et très réel, qui s'appelait le comte d'Arolles. — Eh bien ! qui a gagné? cria-t-il à sa femme.

— C'est moi, répondit-elle en riant.

Elle lui montrait Maurice du doigt. — Il a eu peur, reprit-elle. Oh ! certes, il a eu peur; regardez-le plutôt.

Geoffroy s'approcha de son frère, qui n'était pas encore parvenu à surmonter son trouble. — En vérité, lui dit-il, tu as l'air de revenir de l'autre monde. Gabrielle avait parié qu'elle te ferait peur, j'ai eu le tort de tenir le pari; mais ce qu'une femme veut... Après tout, petit Maurice, il ne faut pas te croire déshonoré pour cela. Les plus grands cœurs ont leurs instans de faiblesse. Turenne, le grand Turenne claqua des dents à la vue d'un capucin noir qu'il avait pris pour un fantôme. Tu ne claques pas des dents, mais te voilà pâle comme un marbre. Faut-il te faire respirer des sels?

— Je voudrais t'y voir, lui répondit Maurice en tâchant de composer son visage. Quand on surprend un homme dans son premier réveil, il n'est pas tenu d'être un héros.

En ce moment, on entendit à la porte du cloître un murmure de voix et de gaîtés confuses. Tous les habitans du château avaient accompagné Mme d'Arolles dans son expédition et attendaient avec impatience qu'on leur en fît connaître le résultat. — Gabrielle, s'écria du dehors Mme de Niollis, que se passe-t-il donc là haut? Combien de temps nous ferez-vous poser?

— J'ai misérablement perdu ma gageure, répondit Gabrielle. Le chevalier sans peur est au-dessus de toutes les émotions. C'est un homme de pierre, ma chère Hortense.

En parlant ainsi, elle regardait Maurice.

— Je vous remercie, madame, vous êtes généreuse, lui répondit-il d'un ton glacial.

— C'est égal, ma chère, dit le comte, défiez-vous de lui. Vous lui avez joué un mauvais tour qu'il vous revaudra.

Il ne faut pas calomnier la vie. Elle place des poteaux indicateurs et des avertissemens très lisibles à l'entrée de tous les mauvais chemins; tant pis pour ceux qui ne savent pas lire. Peut-être la comtesse d'Arolles fit-elle un soudain retour sur elle-même, peut-être s'avisa-t-elle tout à coup que le jeu auquel elle s'amusait depuis douze heures pouvait avoir de dangereuses conséquences. Le fait est que son visage changea d'expression, et qu'elle tendit la

main à son beau-frère, en lui disant d'un ton presque bon enfant : — Sans rancune, n'est-ce pas? — Il ne tenait qu'à lui de signer un traité de paix avec elle; mais il effleura à peine du bout de ses doigts la main qu'elle lui présentait et qu'elle se hâta de retirer. Elle reprit son châle, le jeta sur ses épaules, et descendit lestement la rampe pour rejoindre la joyeuse bande qui l'attendait.

Une heure plus tard, tout le monde dormait au château, excepté Maurice. A la pointe du jour, il était sur pied. Séverin lui avait écrit pour lui annoncer son arrivée. A l'heure qu'il lui marquait, le vicomte fut l'attendre devant la grille du parc.

— Tu es doublement le bienvenu, lui dit-il, tu m'apportes ma feuille de route. Mon frère te pressera de rester ici deux ou trois jours. Refuse et tiens bon. — Et il ajouta d'un ton presque véhément : — Je veux m'en aller; tu m'entends, je veux m'en aller.

— Tu t'ennuies donc bien ici, mon pauvre garçon? lui répondit Séverin étonné.

— J'ai pris en horreur cette baraque et les comédies qu'on y joue, répliqua-t-il.

Séverin résista comme un roc à toutes les instances que lui fit le comte d'Arolles pour le retenir jusqu'au lendemain. La comtesse joignit ses prières à celles de son mari, elle ne fut pas plus heureuse. Sa clairvoyance de femme s'en prit de son échec à Maurice, et la chatte, qui n'avait plus de remords, sut mauvais gré à la souris de ce qu'il lui restait assez de résolution pour tenter de lui échapper.

Après le déjeuner, Geoffroy emmena son frère et Séverin dans son cabinet. — Ah çà, messieurs, leur dit-il, convenons de nos faits. As-tu réfléchi, Maurice? Cette sous-préfecture, oui ou non, l'acceptes-tu?

— J'ai réfléchi, répondit-il, et dans l'intérêt de l'administration je la refuse.

— Alors, encore un coup, propose-moi autre chose, dit le comte en frappant du plat de la main sur la table. Je ne te lâche pas, j'ai juré que tu ne grossirais pas de ton aimable personne la triste foule de ces inutiles qui sont, avec les songe-creux, la perdition de notre cher pays.

— Il m'est venu une idée, reprit le vicomte.

— C'est heureux. Dis-la bien vite, ton idée.

— De toutes les carrières pour lesquelles je n'ai pas de vocation, celle pour qui j'en ai le plus est la diplomatie. Ne peux-tu pas faire de moi un attaché d'ambassade, un troisième secrétaire, et m'expédier quelque part, à Athènes, à Constantinople, où tu voudras?

— Oh! pour cela non; quand on n'a pas d'ambition, c'est un métier de musard. Il n'y a que les responsabilités qui tiennent un

homme en haleine. Puisque tu ne veux pas être sous-préfet, je te garde à Paris, je ne te quitte pas des yeux. Aussi bien il pourrait se présenter telle circonstance...

Séverin se chargea d'achever pour lui sa phrase, en disant : — Quand vous serez ministre, monsieur le comte, il sera votre secrétaire.

Le front du comte d'Arolles s'illumina. — Qui songe à être ministre? s'écria-t-il. *Pueri, favete linguis!*

— En attendant, reprit Séverin, ne pourriez-vous faire attacher Maurice au ministère des affaires étrangères?

— Je ne dis pas non, j'y penserai.

— Fort bien, dit à son tour le vicomte; mais, si j'ai voix au chapitre, je fais mes conditions. Je crois qu'il est fâcheux dans ce monde de demeurer sur un échec de sa volonté; cela porte malheur.

— Est-ce bien lui qui parle? fit le comte en poussant le coude de Séverin. Monsieur Maubourg, vous êtes ventriloque.

— Ah! si l'on refuse de m'écouter..., reprit Maurice.

— Je t'écoute de mes deux oreilles.

— J'ai fait mes études de droit tant bien que mal, poursuivit-il d'un ton délibéré.

— Plutôt mal que bien.

— Mieux que tu ne crois; il y a des gens à qui la science vient en boulevardant. Quand la guerre a éclaté, j'allais prendre ma licence. Je la prendrai.

— Dans six ans?

— Dans six mois, après quoi tu feras de moi ce qu'il te plaira.

— C'est sérieux?

— Je t'en donne ma parole.

— Ta parole vaut de l'or, lui dit Geoffroy en lui serrant la main, tu ne la prodigues pas; jusqu'à ce jour je n'avais pu obtenir de toi rien qui ressemblât à un engagement.

Convaincu de la sincérité de son frère, il approuva chaleureusement sa résolution, et en effet Maurice était sincère. Peut-être sa pensée de derrière la tête était-elle de gagner du temps, peut-être avait-il quelque autre intention.

— Va, mon fils, lui dit Geoffroy, nourris soigneusement ce beau feu,... sors vainqueur d'un combat dont Simone est le prix!

On annonça que la voiture qui devait emmener à Bayonne le vicomte et son ami était avancée. Ils cherchèrent Mme d'Arolles pour lui faire leurs adieux. Elle était sortie.

— Ma chère marquise, pourriez-vous me dire où est ma femme? demanda le comte d'Arolles à Mme de Niollis, qui à son ordinaire se promenait dans le jardin avec un livre.

— Mon cher comte, pourriez-vous me dire où est mon mari? lui répondit-elle en souriant du bout de son nez pointu, comme le bûcheron de Rabelais.

Maurice et Séverin avaient dépassé la grille du parc et roulaient sur la route de Bayonne, quand ils virent arriver un break attelé de quatre chevaux noirs, qui allaient comme le vent. M. de Niollis, qui les conduisait, les avait lancés à toute vitesse; on aurait pu croire qu'ils avaient pris le mors aux dents. Le break contenait six jeunes femmes, dont cinq craignaient un accident et poussaient des cris aigus, tandis que la sixième, qui était la comtesse d'Arolles, se moquait sans miséricorde de leur effroi. Lorsque les deux voitures se croisèrent, elle n'eut que le temps de crier à son beau-frère : — Bon voyage! nous nous reverrons à Paris.

Il la salua; Séverin, qui avait les yeux sur lui, le vit pâlir. Maurice s'aperçut que son ami le regardait, et, affectant un ton de froide indifférence : — Je plains mon frère, lui dit-il, car il a épousé la perle des enfans gâtés.

Pendant le reste du jour, il fut taciturne, et Séverin respecta son silence. Il réussit à dormir dans le chemin de fer; il se réveilla près de Bordeaux et poussa un grand soupir de soulagement en supputant le nombre de kilomètres qui le séparaient du château de la comtesse d'Arolles, M. Maubourg le père avait une affaire en suspens dans les environs de Gien, il avait chargé son fils de la régler à son retour. Séverin avertit Maurice qu'il prendrait congé de lui à Orléans et le laisserait continuer seul sa route sur Paris.

— Soit, lui dit Maurice, mais tu te rappelles ce que tu m'as promis.

— Qu'ai-je bien pu te promettre?

— De t'en aller à Fontainebleau et d'y faire la connaissance de Mlle Saint-Maur.

— A quel titre me présenterai-je?

— A titre d'ambassadeur; je te donnerai, si tu veux, des lettres de créance. Par la même occasion, tu expliqueras au colonel que je ne suis pas encore sous-préfet.

— Tu lui donneras toi-même tes explications, répondit Séverin.

— Non, tu t'en tireras mieux que moi. Je n'ai jamais su causer avec ce bouillant colonel; c'est un de ces esprits qui, comme Guzman, ne connaissent point d'obstacle, qui vont droit devant eux comme un boulet de canon. Je me jette de côté pour éviter le boulet, et il en résulte qu'il me reproche de manquer de conversation. Vous vous entendrez à merveille. Je t'ai vanté à lui comme un phénix, il sera charmé de te voir. Tu lui diras que, si je ne suis pas sous-préfet, j'ai pris l'héroïque résolution de retourner sur les bancs de l'école, que dans six mois je serai licencié en droit, que trois

mois plus tard, jour pour jour, je ne puis manquer d'être nommé ambassadeur à Londres, que c'est toi qui en réponds, et qu'il convient d'ajourner jusqu'alors la cérémonie de mon mariage. Je ne me soucie pas d'avoir une femme qui se demande chaque matin avec une inénarrable anxiété : — Aura-t-il trois boules blanches, ou deux rouges et une noire? J'ai connu dans le temps une actrice célèbre qui avait des bontés pour un élève en rhétorique. Elle s'évanouit de bonheur en recevant au milieu d'une répétition une dépêche ainsi conçue : « O mon ange, je suis bachelier! » Évitons le ridicule, c'est le premier article de ma morale.

— Mon cher ami, lui répliqua Séverin, traitons délicatement les questions délicates. Si tu es résolu, comme je le crois, à ne jamais épouser ta cousine, il faut le lui dire franchement et lui rendre sa liberté.

— Voilà où tu te trompes, reprit Maurice. J'ai jeté la plume au vent, le vent a tourné et me pousse à la côte; or je n'ai pas de raisons de préférer à Mlle Saint-Maur tel autre parti qu'on pourrait me proposer. Il se peut qu'en l'épousant je fasse une sottise, il se peut aussi que j'en fasse une en ne l'épousant pas. Je compte sur toi pour me tirer de cette incertitude.

— Bien obligé, je n'accepte pas le paquet.

— Entends-moi donc jusqu'au bout, on ne rembarre pas ainsi les gens. Ma seule inquiétude est que Simone ne soit une petite fille parfaitement nulle. Je suis résolu à la voir par tes yeux; tu examineras, tu apprécieras, tu décideras. L'autre jour, dans le château que tu sais, un volume de Vauvenargues m'est tombé dans les mains, et j'ai lu ceci : « Je suis faible, inquiet, farouche, sans goût pour les biens communs, opiniâtre, singulier, tout ce qu'il vous plaira. » Me voilà bien, me dis-je, et Vauvenargues m'avait connu. Eh bien! mon cher, quand on est farouche et tout ce qu'il vous plaira, on renonce à se gouverner soi-même, et quand on a le bonheur d'avoir sous la main un architecte aussi raisonnable qu'obligeant, on l'emploie. Il y a cela de bon dans la raison, que lorsqu'il y en a pour un, il y en a pour deux.

Séverin se défendit énergiquement d'accepter la singulière mission que lui imposait le vicomte. Il argumenta, protesta; mais Maurice le pressa tant qu'il finit par céder. En le quittant à la gare d'Orléans, il lui promit que dans quelques jours il se rendrait à Montargis et de Montargis à Fontainebleau, pour s'assurer si, oui ou non, Mlle Simone Saint-Maur était une petite fille parfaitement nulle.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La seconde partie au prochain n°.)

LE MONT ATHOS

UN VOYAGE DANS LE PASSÉ.

Quel esprit amoureux des études historiques n'a passionnément rêvé de revivre une heure dans un des siècles lointains pour en surprendre la physionomie, les mœurs, l'état de pensée? Voir avec toute la clarté de la vue contemporaine une de ces époques dont le souvenir nous arrive faussé par l'ignorance ou la passion, et que tous les efforts de la critique ne peuvent restituer avec assez d'autorité pour nous convaincre, ce ne serait pas seulement un plaisir délicat; pour telle période obscure, ce serait la fin des angoisses de la conscience humaine. Ce rêve est moins chimérique qu'il ne semble; pour le réaliser en partie, il suffit de s'attacher à ce principe tutélaire d'où sortira le redressement de bien des erreurs : pour l'ensemble de la famille humaine, les phases de l'histoire sont non pas successives, mais bien plutôt synchroniques. — En cherchant judicieusement autour de lui, dans ce vaste monde, l'historien peut toujours trouver chez les races attardées les types vivans des sociétés passées, de même que l'astronome, en interrogeant le système céleste, arrivera à reconnaître dans quelques-unes des planètes les types actuels des métamorphoses par lesquelles a passé la nôtre à ses origines. Dans cette voie, le grand initiateur sera toujours l'immobile Orient, la terre féconde en surprises. Le secret de l'histoire! c'est peut-être celui que garde son sphinx à l'entrée de ses déserts.

Nous lui avons dû la solution de plus d'un problème de ce genre; nous voulons demander aujourd'hui à l'une de ses plus étonnantes reliques la révélation d'une époque fort peu connue, du moyen âge byzantin. Ce sont les moines du mont Athos qui se chargeront de soulever le voile. Depuis longtemps, notre curiosité était éveillée sur cette république théocratique, épave intacte laissée par les siècles

sur une côte perdue de la mer Égée. Nous savions que ses monastères étaient autant de musées où l'on retrouvait armé de toutes pièces cet art byzantin dont les documens sont si rares partout ailleurs; on nous promettait, au prix de quelques jours de vie ascétique, un voyage au cœur du XII[e] siècle. L'occasion attendue se présenta enfin, et au mois de juillet de cette année nous nous embarquions sur un bâtiment turc chargé de pèlerins, qui devait nous conduire directement à la montagne sainte, naturellement fort oubliée par les itinéraires des paquebots.

A peine installés à bord du bateau qui nous emporte hors de l'activité mercantile de la Corne-d'or, nous nous sentons au seuil d'un autre monde. Avec le capitaine génois et les quelques marins turcs qui dirigent la lourde machine, nous sommes les seuls profanes parmi tant de saintes gens. Le clergé de haut rang occupe l'arrière, partagé en deux camps : d'un côté le métropolitain de Nicée et l'archevêque de Larisse, se rendant en mission à l'Athos, entourés de nombreux acolytes, de l'autre des dignitaires du couvent russe de Saint-Pantéleimon. Les rapports sont froids entre ces deux groupes, et nous en dirons la cause. La conversation s'engage pourtant à table : le petit vin dalmate rapproche les cœurs, et sous sa bénigne influence le vieux métropolitain nous porte de nombreuses santés en commentant jovialement le texte de l'apôtre : « nous sommes tous frères. » Remontés sur le pont, les hiératiques personnages reprennent tous leurs avantages extérieurs de gravité plastique. Assis côte à côte sur les bancs, leurs chapelets à la main, éclairés d'en bas par la lumière qui filtre des claires-voies, ils profilent sur le ciel leurs bonnets noirs et leurs longues barbes blanches, raides et majestueux; on dirait d'une de ces fresques aux teintes sombres où se déroulent les assemblées conciliaires, dans la nuit des nefs byzantines, au-dessus des lampes de l'autel. — Sur l'avant grouillent les pèlerins de bas étage, et Dieu sait s'il y en a, gens de toute langue et de toute race, Russes, Grecs, Albanais, Bulgares, popes, caloyers, tous sordides et pittoresques, parqués sur les planches comme un troupeau de moutons; ils se sont endormis les uns sur les autres, dans un indescriptible fouillis de membres humains; à la clarté vague des fanaux, roulés dans des couvertures blanches aux plis de suaire, étendus ou recroquevillés pêle-mêle parmi leurs fusils et leurs sacs, tous ces corps immobiles donnent au pont l'aspect lugubre d'un champ de bataille jonché des proies de la mort un soir de défaite. — Quelques-uns se soulèvent et s'accroupissent sur leurs genoux pour contempler en fredonnant des cantiques les splendeurs nocturnes : le croissant qui surgit à l'horizon et laboure les vagues comme un soc de charrue, y traçant des sillons d'or. Le navire fuit devant lui, crachant sa

fumée noire aux étoiles, d'où tombent les rêves coutumiers de la nuit de mer, les griseries du cerveau, les libres élans de l'âme, les ressouvenirs mélancoliques de la vie errante.

Le matin du second jour, entre les îles d'Imbros et de Lemnos, nous distinguons la haute pyramide de l'Athos, qui grandit devant nous jusqu'au soir. Ce sommet, qui commande l'horizon de tous les points de l'Archipel, a toujours exercé un singulier prestige sur l'imagination des navigateurs. Les anciens prétendaient que son ombre couvrait au couchant l'île de Lemnos, distante de plus de cent milles; le sagace Pline répète cette fable après Hérodote; le pèlerin de Nuremberg, le bon frère Faber, l'enregistre avec respect. Que de temps il a fallu à l'esprit humain pour tenter cet effort si simple, — de contrôler le témoignage de la légende par celui de ses propres yeux!

Le navire contourne de nuit les parois à pic de la montagne, où la lune tire de l'ombre de nombreuses taches blanches : ce sont les monastères. A deux heures du matin, il jette l'ancre devant la plus apparente d'entre elles : nous sommes arrivés au couvent russe de Saint-Pantéleimon. Alors commence pour nous une vision dantesque et la lutte de la raison contre une réalité plus chimérique que tous les rêves. Des barques montées par de maigres ombres aux longs bonnets noirs, aux cheveux pendans, accourent dans les ténèbres et s'attachent aux flancs du bateau; ces rameurs fantastiques nous enlèvent silencieusement et nous portent au rivage. D'autres ombres semblables attendent en foule sur un petit môle, promenant des lanternes dont la clarté leur prête une vie factice. Elles nous précèdent, nous montons quelques minutes les lacets d'un chemin de ronde entre de hautes murailles; par un porche voûté, profond comme un portail de forteresse, surchargé d'icônes qui sourient mystérieusement à travers les grillages de leurs cadres, où brûlent des lampes, nous pénétrons dans une cour spacieuse, entourée d'églises et de corps de logis : ces derniers s'étagent à perte de vue sur nos têtes dans un désordre inextricable. Sur le pavé de la cour, rayé par les caprices de la lune, un peuple de moines, spectres noirs et muets, glissent avec des allures de fantômes : autour de nous, toute réalité fuit dans la nuit et le silence. Là-haut seulement, en levant les yeux, nous apercevons au dernier de ces étages accumulés sur la montagne une façade d'église illuminée : des flots de lumière et des chants lentement psalmodiés s'échappent de ses fenêtres, tombent du ciel dans ces profondeurs. — Nous voici en plein merveilleux et, comme on nous l'avait promis, en plein moyen âge. Essayons donc de reprendre à ses origines un passé qui ne se distingue guère du présent pour mieux comprendre les spectacles qui vont se dérouler sous nos yeux.

I.

Entre les golfes de Salonique et de Contessa, la péninsule chalcique projette vers l'Archipel trois promontoires égaux, séparés par les baies profondes de Cassandra et de Monte-Santo. La plus orientale de ces langues de terre, celle que les anciens appelaient Actè, est une étroite arête de montagnes, longue d'environ 60 kilomètres, qui s'élève graduellement depuis l'isthme étranglé où elle prend naissance jusqu'au sommet de l'Athos, haut de 2,000 mètres. Ces cimes malaisées et les forêts impénétrables qui en couvrent les versans devinrent de très bonne heure pour l'ascétisme chrétien une seconde Thébaïde. Aux époques troublées du moyen âge oriental, la presqu'île offrait aux populations grecques d'Europe et d'Asie, lasses d'un état social intolérable, les séductions d'un climat heureux, d'une nature magnifique, d'une retraite isolée, forteresse naturelle à l'abri des invasions et des tyrannies qui désolaient le bas-empire. Dès le IXe siècle, les solitaires qui y affluaient isolément se groupent en communautés monacales, et constituent la république quasi-autonome qui fonctionne encore aujourd'hui. Non moins que la ferveur des premiers cénobites, les largesses et les priviléges octroyés au petit état par les empereurs byzantins, dont plusieurs y vinrent finir leurs jours, assurèrent à la montagne sainte une considération et une opulence croissantes : de là à la vénération religieuse, la transition était naturelle pour des populations orientales; cette vénération et l'affluence des pèlerins qu'elle entraîne le cèdent à peine, même de nos jours, à l'attraction des lieux saints de Palestine.

Au Xe siècle, les bulles impériales attestent l'existence des plus anciens monastères, Lavra, Vatopédi, Iviron, Xéropotamo. Un peu plus tard, les princes slaves arrivent à l'Athos, et rivalisent de générosité avec les Comnène. Stéphan Némania, grand-joupan de Serbie, reconstruit le couvent serbe de Chilandari en 1197. Son fils Saba, l'une des figures légendaires de la vieille montagne byzantine, prend l'habit à Roussicon, et devient igoumène de Vatopédi. Les donations affluent avec ces illustres néophytes, la fortune monastique se traduit par des fondations nouvelles et des achats de terres au dehors, l'Athos ceint son front chenu d'une couronne d'églises et de couvens. La conquête latine suspend brusquement le cours de ces prospérités pendant la première moitié du XIIIe siècle : les compagnons de Baudouin refluent sur la Roumélie, en quête de fiefs; un seigneur franc se bâtit un château-fort dans la montagne sainte, sans doute un de ces donjons à mine insolente qui se mirent encore au fil de l'eau sur les promontoires rocheux du versant nord-

est. Le barbare d'Occident, dont les scrupules se sont usés de longue date à piller les moines lombards ou rhénans, est peu sensible aux dolentes litanies de ces schismatiques et les rançonne sans pitié. En même temps, à l'instigation d'Innocent III, une tentative est faite pour latiniser le principal centre monastique de l'orthodoxie. Les Amalfitains, ces infatigables pionniers qu'on retrouve à l'avant-garde de toutes les entreprises occidentales en Orient, fondent le couvent catholique d'Omorphonô, dont les ruines abritent aujourd'hui des chevriers sous un toit de lierre, dans un des sites les plus pittoresques de la presqu'île.

Cet orage a passé pourtant : l'autocrator orthodoxe est rendu à ses peuples; le Paléologue sera aussi dévot, aussi généreux, aussi paternel pour les cénobites que l'avait été le Comnène. C'est, du XIIIe au XVe siècle, l'époque de la pleine floraison monastique; de toutes les couches de cette société byzantine troublée, blasée, surmenée, des recrues arrivent dans la tranquille retraite. La faveur impériale et les largesses qui la traduisent permettent d'édifier de nouveaux monastères : Simopétra, Aghios-Dionysios, Castamoniti, s'élèvent; un art appauvri déjà, mais facile et fécond, emplit les églises et les trésors conventuels de ses productions diverses. Comblés par les maîtres de Byzance, les moines ne le sont pas moins par les despotes du Danube; ils ménagent prudemment ces barbares, dont la main hardie déchire chaque jour l'empire de Constantin tout le long du Balkan; dans les fresques de cette époque, Andronic et Alexis, ceints du globe à l'aigle éployée et couverts de la pourpre romaine, se mêlent familièrement aux robes de fourrures, aux bonnets à aigrettes des rois bulgares, des *krals* de Servie, des voïvodes d'Hungro-Valachie; au bas des chrysobulles qui s'entassent aux archives, apportant des fermes, des villages, des droits régaliens, les sceaux de l'empire se heurtent aux croix slavonnes; à la porte de l'église, la charte de fondation est reproduite avec la même confiance, qu'elle soit en lettres grecques au nom du *basileus* ou en caractères cyrilliques à celui du tsar. Les témoins matériels laissés ici par le temps donnent une image fidèle de cette anarchie du bas-empire, de cette confusion de pouvoirs au milieu desquelles la prudence monastique savait naviguer à son plus grand profit. L'influence des solitaires rayonnait d'ailleurs en dehors de leur retraite : dès le XIVe siècle, ils deviennent une puissance morale dans la monarchie, les médiateurs écoutés des querelles qui la déchirent. Nous retrouvons ici les fortunes monacales si communes dans notre société féodale des premiers siècles; un religieux part pour Byzance son bâton à la main; son renom de sainteté retentit dans le concile, sa souplesse à l'intrigue trouve le chemin de la chambre royale : du gouvernement de son monastère, il passe à celui de l'église

orientale et finit sur le trône patriarcal de Sainte-Sophie, à moins qu'abreuvé de dégoûts il ne revienne à sa montagne bâtir un nouveau couvent, comme le fondateur de Stavronikita, le patriarche Jérémie, et mourir une seconde fois au monde sous la bure brune du caloyer.

Tandis que la république athonite grandissait et s'émancipait de plus en plus dans le chaos byzantin, qu'elle attirait à elle tout ce qui restait de sécurité, d'aisance et de lueurs intellectuelles, l'empire s'effondrait. Un jour vint où les guetteurs de la tour avancée qui protége le couvent de Lavra signalèrent en mer, au lieu de la trirème à la proue dorée chargée des présens royaux, une lourde tartane, portant le croissant à son enseigne. Ce n'étaient plus ces pirates barbaresques qu'on avait tant de fois repoussés depuis trois siècles, c'était un amiral de Mahomet qui venait imposer la loi du vainqueur de Byzance. Cette fois encore la diplomatie des moines ne fut pas en défaut : le bon accueil fait aux nouveaux maîtres de l'Orient leur valut la confirmation de tous leurs priviléges. En paix avec les sultans, favorisés par quelques-uns, comme Sélim le Magnifique, qui rebâtit Xéropotamo, ils continuèrent à s'appuyer sur les princes serbes et valaques, et de plus en plus sur les tsars de Moscou. Ils se maintinrent ainsi jusqu'au commencement de ce siècle : à ces époques prospères, leur nombre se serait élevé à plus de dix mille. C'est à la fin de cette courte esquisse de leur histoire qu'il faut chercher les ombres. Les ressentimens de la Porte à la suite de la guerre de l'indépendance s'étendirent aux moines athonites : la diminution de la ferveur religieuse, partant des néophytes et des donations, imprima un temps d'arrêt, puis une rapide décadence à la communauté; la sécularisation des biens ecclésiastiques en Moldo-Valachie, d'où elle tirait la meilleure part de ses revenus sur les legs des anciens voïvodes, lui porta surtout un coup mortel; enfin, si peu qu'il ait soufflé sur l'Orient, l'esprit du siècle a touché au vénérable édifice : c'est dire qu'il menace ruine. Nous aurons occasion de signaler les autres causes de l'anémie dont se meurt la pieuse nation en l'interrogeant sur sa valeur actuelle; toujours est-il que nous l'avons trouvée réduite à 5,000 âmes environ, suivant l'estimation la plus favorable à 6,000.

Cette population est exclusivement composée de religieux soumis à la règle de saint Basile. L'usage de la viande, du tabac, des bains, leur est inconnu. Ils portent uniformément une robe de laine noire, toute la barbe, et toute la chevelure ramenée en nattes sous un haut cylindre d'un tissu grossier. L'église orientale a conservé l'antique croyance nazaréenne que le fer ne doit pas toucher la tête de ceux qui se vouent au Seigneur : *non tanget caput novacula,* disaient les parens de Samson. Les moines n'ont pourtant pas à craindre les

ciseaux de Dalila; la particularité la plus curieuse de leur règle est la prohibition absolue faite à toute femme, à tout enfant, à tout animal femelle, de pénétrer sur le territoire de l'Athos. Ces défenses puériles, pour ne pas dire révoltantes, n'ont jamais été enfreintes depuis dix siècles : elles contribuent plus que toute chose à donner un caractère étrange à ce coin de terre, mis hors la loi de nature aussi loin que la fureur ascétique peut la poursuivre.

Il nous reste à exposer l'organisation toute fédérale et représentative de la république monacale. Vingt monastères *chefs* se partagent le territoire de la presqu'île, les *skytes* (1) ou petits couvens suffragans, et les nombreux ermitages qui le peuplent. Ces vingt monastères envoient chacun un député à l'assemblée générale, qui siége dans la petite ville de Karyès, chef-lieu de la province : cette assemblée choisit parmi ses membres les cinq délégués qui composent l'*épistatie* ou conseil exécutif chargé de l'administration des affaires communes; elle élit tour à tour dans chaque couvent et pour un an le *protathos :* c'est le magistrat suprême de l'état monastique, chargé de promulguer et d'appliquer les décisions de l'assemblée et du conseil. Une taxe payée par les couvens, à raison d'une livre turque (23 francs) pour chacun de leurs habitans, constitue ce qu'on pourrait appeler le budget fédéral mis à la disposition de ce gouvernement. Ajoutons qu'il fonctionne sous la haute direction du patriarche œcuménique, juge en dernier ressort de toute modification apportée aux antiques règlemens et de tout cas litigieux. Quant aux relations de la communauté avec la Porte, elles se bornent à l'envoi d'un léger tribut annuel (600 livres turques, 13,800 francs); le *caïmakam* chargé de le prélever réside à Karyès, attestant par sa présence fort inoffensive un lien de suzeraineté tout nominal : ce fonctionnaire et les quelques gendarmes albanais chrétiens dont il dispose sont les seuls habitans laïques du territoire : ils n'y sont admis qu'en se soumettant aux prohibitions édictées contre le sexe qui fait trembler l'Athos, depuis la femme jusqu'à la poule.

Les vingt couvens et leurs skytes se distribuent assez inégalement dans toute la presqu'île, sur les deux versans de la chaîne. La plupart baignent leurs vieux murs dans la mer, au pied des pentes plus douces du versant oriental; d'autres la commandent du haut de quelque saillie de rocher sur les parois abruptes du versant occidental; les plus sauvages se dérobent dans les gorges boisées du centre. Avant d'entreprendre le tour du monde monacal, le voyageur doit se rendre à Karyès pour échanger les lettres patriar-

(1) On donne indifféremment ce nom (du copte *schiet*) à ces couvens, aux ermitages et aux solitaires qui les habitent.

cales qui sont le « Sésame, ouvre-toi » de la sainte montagne, contre une autorisation circulaire du *protathos*.

Saint-Pantéleimon est situé à l'ouest, sur le golfe d'Hagion-Oros; les mulets ne mettent que trois heures pour franchir la crête au-dessus du couvent russe et redescendre sur Karyès, blottie dans les plis de l'autre versant. Nous nous élevons subitement, par des rampes en lacets, dans un paysage d'un vigoureux caractère; aux maigres vêtemens des collines méridionales, aux fourrés de lauriers, de chênes nains et d'arbousiers, succèdent bientôt les robustes essences de nos pays, chênes, érables, châtaigniers et pins. La chanson des torrens invisibles monte du creux des ravins sous ces futaies séculaires; le sentier plonge dans les plis où ils se dérobent, franchit leurs pierres roulantes, gravit des degrés pratiqués dans le rocher pour les pieds des mules, se perd de nouveau sous les halliers. En nous retournant, nous apercevons au-dessous de nous, à l'issue des gorges qui vont en s'évasant vers la côte, de grands triangles de mer endiamantés de soleil qui rient à l'ombre épaisse de ces forêts.

Nulle autre part, dans les sobres paysages du Levant, la nature ne déploie ce luxe alpestre et ne se produit avec cette intensité féconde. C'est ce qui rend si bizarre et toujours présent le contraste entre cette terre palpitante des puissances de la vie et le cadavre social qui y a élu son tombeau. Çà et là des maisons grises, des coins de champs cultivés apparaissent sur la montagne; des robes noires sortent des portes et des sillons. D'autres croisent notre route, menant les bêtes de somme, les troupeaux, ou traînant la besace et le bâton du mendiant. — Sur le versant occidental surtout, dans les vallées élargies où les cultures et les pâturages trouvent place, ces ombres de vie se multiplient. Vu de haut, l'amphithéâtre qui s'étend à nos pieds jusqu'à la mer paraît habité et riant. Le front chauve de l'Athos, pyramide de pierre nue, toute dorée aux feux du midi, le domine à notre droite; au-dessous de lui, les sapins et les érables se disputent seuls les régions hautes : sur les nombreux contre-forts qui en naissent et viennent mourir au bord de l'eau, des maisons isolées, des hameaux, des couvens, montrent leurs têtes blanches dans la verdure; sur la côte, d'un dessin gracieux et accidenté, un cordon de monastères s'avance avec les promontoires, se dérobe avec les baies, profile ses tours féodales sur l'horizon de mer que ferment au loin, noyés dans une vapeur lumineuse, les sommets de Thasos, de Lemnos et de Samothraki.

Nous descendons à travers des vignes et une forêt de noisetiers, dont les fruits convertis en eau-de-vie représentent un des principaux produits du pays, sur les premières maisons de Karyès. C'est

un gros village éparpillé dans la verdure, tout pittoresque, tout murmurant de chutes d'eau; les moulins chevauchent en équilibre sur les canaux, les galeries de bois des maisons à la turque se dérobent sous des tentures de vigne folle et de sureau : on se croirait dans un bourg du Tyrol. Ce serait une toute souriante et charmante rencontre, si cette bonne physionomie villageoise était animée par quelques jeunes mères filant sur leurs portes, par quelques cris d'enfans au sabot du cheval broyant le pavé humide, par le caquetage des poules et l'aboi des chiens; mais non : au bruit de notre caravane, les bonnets noirs sortent seuls des lucarnes, suivis par des faces émaciées, des yeux errant vaguement aux immenses pays de l'ennui. A mesure que nous pénétrons au cœur de la bourgade, dans l'unique rue bordée par les échoppes du bazar, nous sentons croître l'impression d'étrangeté et de tristesse produite par cette ville, que n'est jamais venu bénir un berceau ni honorer un atelier. Accroupis dans les boutiques, les caloyers débitent la bimbeloterie orthodoxe, chapelets, croix de nacre, bois sculptés, grossières xylographies où se déroule la légende dorée de l'Athos; des étoffes, des ustensiles de ménage et des fruits complètent les ressources de ce marché.

Après avoir dépassé la vieille église, métropole de la montagne, où nous reviendrons à loisir, on nous introduit dans une maison à galeries de bois extérieures, d'assez méchante apparence; c'est le *konaq*, l'hôtel du gouvernement. Le *caïmakam* nous reçoit, entouré d'une demi-douzaine d'Albanais qui nous présentent des fusils à silex et d'opulentes fustanelles. Ce fonctionnaire fantôme est un musulman d'Épire : il parle le grec plus volontiers que le turc, vit en parfaite intelligence avec ses voisins les *épistates* et passe ses journées dans son divan ou dans le leur, à fumer l'éternelle cigarette qui finit par symboliser à l'esprit du voyageur l'autorité ottomane. — Notre *caïmakam* est d'ailleurs la plus débonnaire, la plus oisive et la plus déguenillée des autorités de l'empire. Après avoir épuisé avec lui le vocabulaire obligé des conversations officielles en Turquie, les complimens sur la bonté de l'eau, la douceur du climat, la beauté des forêts et la qualité du tabac dans son district, nous lui demandons de nous conduire au conseil de la montagne sainte qui nous attend dans une salle voisine.

La porte s'ouvre; on nous introduit dans le vénérable chapitre : jamais peut-être nous n'avons éprouvé à un degré aussi absolu la sensation de la chute dans le passé, même en descendant dans les hypogées de Saqqarah et de Thèbes, où les momies vous reçoivent dans l'intimité de leurs habitudes quotidiennes d'il y a six mille ans. — Les épistates sont assis le long du mur : en tête, sur la ca-

thèdre et sous l'image de la Panagia, le *protathos;* à côté de lui, un greffier penché sur son calame. Tout est noir sur les mornes personnages, sauf les longues barbes blanches qui ondoient uniformément sur la poitrine et les faces de cire qu'aucune inquiétude de pensée n'a jamais plissées. Cette expression de calme indicible et d'atonie est décuplée par le vague du regard; éteint aux passions du corps et de l'âme, il n'est plus ce reflet de la clarté intérieure qui a fait appeler du même mot, dans la vieille poésie grecque, l'homme et la lumière. Les prélats nous parlent lentement dans cette langue morte, faite de débris hellènes et byzantins, qui achève l'illusion. La conversation se borne aux banalités précédemment échangées avec le *caïmakam :* on sent qu'il serait difficile de demander un autre effort de pensée à nos interlocuteurs, et pourtant on n'essaie pas de lutter avec le profond respect qui se dégage de cette majesté extérieure, matérielle, si l'on peut dire. En cherchant à l'analyser, nous n'y trouvons toujours qu'une même cause : ces vieillards ont huit cents ans, le double peut-être. — Ne sommes-nous pas à Chalcédoine ou à Éphèse, dans un des comités de l'assemblée conciliaire? Eutychès et Eusèbe, Photius et Léon peuvent entrer, développer leurs subtiles rêveries : leurs costumes, leur langue, leurs idées ne différeront presqu'en rien de ce que nous voyons : ils parleront à leurs auditeurs sans qu'une dissonance de pensée trahisse ce travail du temps qui a mis un abîme entre eux et nous; ils seront chez eux plus que nous dans ce milieu contemporain, où rien ne saurait nous étonner, hormis de nous y voir.

Le greffier échange notre lettre patriarcale contre un permis timbré du sceau à quatre pièces du protathos; un diacre apporte les confitures et le café. Puis le « premier homme d'Athos » se lève : on lui remet un bâton à pomme d'argent où sont gravés les noms des vingt couvens, et il nous mène processionnellement visiter l'église de la Vierge avant de nous reconduire au skyte russe de Saint-André, où nous logerons. On nous donne des chevaux solides, un père russe pour guide, un Albanais pour escorte. Nous partons en cet équipage, à travers les collines profondément découpées qui s'abaissent vers le nord sous leur opulent manteau de chênes et de platanes, pour aller frapper à la porte des monastères perdus dans leurs plis et revenir par ceux de la côte. Ainsi chevauchaient les voyageurs du XIIe siècle, en compagnie de moines et d'hommes d'armes, demandant l'hospitalité aux abbayes et la payant du récit des faits de guerre et de politique.

Il serait oiseux de raconter ici chacune de ces journées semblables à la veille, de décrire chacun de ces couvens identiques à eux-mêmes; nous retrouvons dans tous, avec une uniformité mo-

nastique, même plan général, même caractère, même accueil. Malgré sa monotonie, notre vie a un attrait puissant : la fidélité scrupuleuse avec laquelle elle nous rend la vie d'autrefois; pas une habitude, un usage actuellement dans nos mœurs auquel nous puissions nous ressaisir, pas une de nos minutes qui ne soit empruntée aux siècles passés. — Nous avons aperçu à travers une clairière de forêt ou au tournant d'un promontoire l'enceinte de hautes murailles et les dômes trapus d'un monastère; l'Albanais décharge son long fusil pour annoncer les voyageurs; nous mettons pied à terre devant une porte massive, précédée parfois d'un pont-levis jeté sur le torrent; un corridor voûté, tortueusement pratiqué dans le ventre des tours, et dont les ténèbres ne sont éclairées que par des lampes brûlant devant les icônes, donne accès dans la cour intérieure. L'igoumène, majestueusement entouré de ses moines, nous attend à l'entrée de sa sainte forteresse. Après les premiers complimens, tous les noirs personnages, la tête enveloppée de ce long voile de deuil appelé *kalimafkon*, s'engagent devant nous dans les détours du porche, se déploient dans la grande cour, jonchée de feuilles de laurier en notre honneur, et nous précèdent à l'église en psalmodiant un chant grave, appuyé de volées de cloches carillonnantes. Rien ne peut rendre la solennité puissante, un peu lugubre, de cet accueil. En suivant ce sombre cortége, qui chante sur nous ses litanies, il nous semble toujours assister à notre propre enterrement. On nous introduit dans l'église : l'igoumène revêt ses habits sacerdotaux et dit la prière consacrée pour le salut des hôtes, reprise sur un rhythme dolent par le chœur des moines; elle est suivie d'une invocation *dia tîn gallikîn dimocratian*, — pour la république française. — Ceux qui ont longtemps et isolément vécu dans des contrées reculées, portant pour leur petite part la responsabilité et l'orgueil jaloux du nom national, ceux-là seuls comprendront la sensation indicible que nous éprouvons à voir, pour la première fois sans doute en ce désert, tomber devant nous cette prière étrangère sur l'image soudainement évoquée de la chère absente.

Au sortir de l'église, on monte au parloir, *afundariko*, généralement juché tout au haut des grands bâtimens conventuels, dans une de ces chambres de bois en saillie qui couronnent le mur de pierre et d'où la vue s'étend librement sur la mer. On s'accroupit sur le divan circulaire, les frères-lais apportent le café, l'eau de source et le *glyco*, l'éternelle confiture de roses qui joue avec la cigarette le principal rôle dans les conversations orientales. On échange avec l'igoumène les banalités obligées, on répond aux questions politiques, parfois assez saugrenues, qui se pressent naïvement sur les lèvres de ces grands enfans, on tire d'eux non

sans peine quelques indications sur les trésors de leur couvent. Nous nous arrachons malaisément à la curiosité oisive de nos hôtes, et un caloyer nous guide dans la visite de la maison. Malgré nos ruses pour nous attarder aux fresques des chapelles et aux rayons de la bibliothèque, il faut le suivre avec résignation dans ce dédale de pauvres cellules qu'il nous montre avec orgueil, dans ces interminables galeries de bois qui tiennent la place de nos cloîtres, à la *trapéza*, réfectoire où les moines dînent d'un pain noir et d'une sardine, au nosocome, où ils en meurent. La nuit venue, l'igoumène nous réunit à sa table, frugale si jamais il en fut, et bénit la chère ascétique qu'il nous offre : des courges ou des concombres bouillis à l'eau, des poissons salés, du fromage de chèvre, une pastèque... Ce repas, éminemment hostile à des estomacs européens, déride pourtant le grave hiérophante, il s'anime et cause; de sa bonhomie communicative, de son commérage un peu puéril, nous retenons quelques élémens d'information. Enfin on nous mène reposer dans la plus belle pièce, préparée pour nous, et ce n'est guère : pour tout meuble, sur le plancher, un divan de grosse étoffe bulgare que nous disputent des myriades d'habitans antérieurs. — Le lendemain, à l'aube, les moines nous reconduisent à la porte comme ils nous y ont accueilli; ils nous donnent les bénédictions dues aux partans, nous souhaitent la route heureuse et nous disent à revoir, certains qu'ils sont, si nous revenons, de nous attendre au même seuil. Moins confiant dans notre destinée inconnue, nous leur répondons adieu; si jamais elle nous ramène dans ces solitudes, nous retrouverons ces amis d'un jour, sans un étonnement de leur part, n'ayant pas mesuré le temps dans leur calme quotidien, à moins qu'ils ne soient passés, sans transition sensible, au repos éternel.

Nous faisons ainsi le tour de la presqu'île, visitant d'abord les couvens slaves situés au nord et dans l'intérieur : Zographo, où des bâtimens spacieux, de construction récente, abritent 200 moines bulgares, où un certain air d'aisance et de vie inaccoutumée atteste le génie laborieux et actif de cette race; Chilandari, vieille fondation serbe, dont l'aspect nous reporte au contraire en plein XIIe siècle, au temps du *kral* Stéphan Némania, qui reconnaîtrait sans peine son œuvre. Arrêtons-nous quelques instans ici; nulle part le pittoresque des lieux et l'intégrité du passé ne nous ont frappé à ce degré. — Au creux d'une gorge sombre, étroite, sous l'ombre des grands bois de pins, le couvent-forteresse est blotti dans une enceinte de hautes murailles, flanquées de tours crénelées. D'immenses bâtimens à plusieurs étages d'arcades se terminent par des appentis de planches branlantes, recouvertes en chaume. Au centre de la cour, entre des cyprès gigantesques, la vieille église de

pierres et de briques alternées sort avec les cinq dômes du pavé herbu. Il n'est pas une de ces pierres et de ces briques qui ait été remplacée depuis de longues générations de moines. Une soixantaine de caloyers, venus des montagnes serbes, misérables et chenus comme leur demeure, aussi simples de mœurs et d'idées que leurs aïeux les plus lointains, errent dans cette cité monastique, qui en contiendrait un millier, ou hissent au moyen de longues cordes et de poulies le bois et les provisions aux balcons des étages supérieurs. — L'igoumène, centenaire comme les cyprès de sa cour, tout blanc et tout cassé, nous reçoit dans une galerie de bois à jour, au faîte de son donjon ; il est assis sur un banc boiteux, sous ses icônes, à la lueur d'une lampe de cuivre à trois becs, d'un modèle archaïque, et caresse un chat noir qui promène tristement son célibat forcé. Depuis quarante-cinq ans, le vieillard voit de cette même place la nuit tomber comme à cette heure sur la masse grise et rouge du couvent, avec ses tours, ses arcades, ses dômes cannelés, ses logettes de poutrelles aériennes, silhouette fantastique, vigoureusement encadrée par les forêts intenses, poussées au noir, qui couronnent et étranglent l'horizon. Le vent de mer gémit furieusement à l'entrée de la gorge, apportant un orage qui réveille et illumine la solitude de ses tonnerres et de ses éclairs. Là haut, dans le petit coin du ciel encore blanc entre les crêtes, de lointaines étoiles passent dans les cimes des pins; comme elles, le temps, la civilisation, les révolutions ont passé d'un vol pressé sur la maison byzantine, sans l'apercevoir dans son repli de forêt, sans troubler cette famille de moines, aussi intacte, aussi primitive qu'au temps des knèzes de Serbie, dont les exploits sont retracés sur les gravures grossières appendues au mur.— Et pourtant un témoin de la science et de la renommée contemporaines a franchi cette barrière de siècles; c'est un cadre de bois égaré au parloir entre la bataille de Kossovo et la mort de Marco Kraliévitch ; nous y trouvons ces portraits photographiques dont nous reproduisons fidèlement l'ordonnance : l'empereur Guillaume, le sultan Abd-ul-Aziz, le roi serbe Ourosch, le prince de Bismarck, M. Gambetta.

De Chilandari on gagne le couvent de Sphigménon, sur les bords du golfe de Contessa, et l'on remonte la côte orientale ; c'est la partie riante et accessible de la presqu'île; les collines meurent doucement sur la grève, les monastères s'y succèdent à courts intervalles jusqu'au pied du pic, baignant leurs murailles dans l'eau bleue des petites darses où se balancent les barques des moines pêcheurs. Sur ce rivage, où abordèrent tout naturellement les premiers solitaires, s'élèvent les plus anciennes et les plus importantes des maisons grecques, Vatopédi, Iviron, Lavra. La première doit son nom (Vatopédi, l'enfant au framboisier) au jeune fils de Théodose, Arcadius; la

légende le fait naufrager sur ces côtes en venant d'Italie et retrouver sain et sauf par les cénobites sous un de ces arbustes où la vague l'avait porté. Iviron fut fondé au xe siècle par les Ibères ou Géorgiens et compte encore trois cents moines. Aghia-Lavra (la sainte réunion) est la doyenne de la communauté, la première maison de l'Athos : Avramios de Trébizonde, en religion saint Athanase, s'y établit en 964; c'est le couvent le plus riche en biens-fonds et en merveilles de l'art. Ses vastes bâtimens s'étendent sur la croupe accessible de la montagne; d'Iviron, où l'on quitte la grève, on arrive en six heures à Lavra par un sentier féerique, en corniche sur la mer, au travers de véritables forêts vierges, les plus luxuriantes de tout ce beau pays. Le chemin, naturellement chaussé de dalles de marbre, s'égare sous un dais de lianes et de lierres, dont le rideau flottant aux branches des chênes s'écarte à la coulée des torrens, nous laissant voir sur nos têtes les crevasses blanches de neige d'où ils descendent, et, plus haut encore, le front chauve du pic qui rosit au couchant dans la nue.

Force nous est de laisser à Lavra nos chevaux; il faut nous embarquer dans un caïque pour contourner les parois impraticables de la montagne qui termine la presqu'île et revenir dans le golfe occidental de Monte-Santo. Les aspects ont changé soudain, les forêts ont disparu : nous glissons dans un double courant de saphirs et de turquoises, à l'ombre des roches, sous la muraille de marbre haute d'un millier de pieds. Cette muraille est habitée pourtant, et nous avons peine à en croire nos yeux. Des skytes sont perchés à toutes les anfractuosités du roc, dans ce site invraisemblable que seul le crayon pourrait rendre : les misérables troglodytes qui hantent ces trous de pierre à mi-ciel en descendent par des puits creusés dans la paroi, par des échelles et des cordes, jusqu'au bord de l'eau, où les barques de Lavra leur apportent leur subsistance. Plus loin, là où la pente s'adoucit relativement et où quelque végétation trouve place, les skytes s'étagent par centaines, du rivage jusqu'aux sapins du sommet; les premiers grillent sur le sable de la grève, les derniers frissonnent dans la neige des hauteurs. Ce sont ces grappes de points blancs que nous apercevions à la clarté de la lune en arrivant. Cette ville d'ermitages, qui imprime un si singulier caractère au flanc méridional de l'Athos, s'appelle Kapsokaliva et dépend du monastère de Lavra. Tandis que notre caïque remonte au nord-ouest après avoir doublé la pointe, les aspects changent encore : le versant occidental de la montagne s'infléchit, des gorges se creusent sous la morsure des cascades; sur les pitons de roches qu'elles découpent s'élèvent les couvens les plus fièrement situés que nous ayons vus : Aghios-Dionysios, Aghios-Paulos, Simopétra. Tous trois dominent la mer à

800 ou 900 pieds de haut; les têtes des moines apparaissent microscopiques sur les balcons de bois en saillie qui couronnent leurs donjons. On y grimpe par un sentier en lacets, on pénètre par derrière en franchissant le torrent sur le pont-levis, on débouche du porche voûté sur un étroit plateau où les constructions ramassées se pressent autour de l'église comme si elles tremblaient de tomber dans l'abîme. Ce sont les burgs du Rhin avec un bien autre mépris du vertige, un cadre bien plus saisissant, adossés à un pic des Alpes, plongeant sur l'infini de la mer. — Simopétra est la dernière station avant de revenir à Saint-Pantéleimon, notre point de départ; nous y dormons notre dernière nuit de route, dans un frêle appentis de solives soudé à la tour, en surplomb de 1,000 pieds au-dessus des flots, dont la plainte profonde nous arrive comme un vagissement d'enfant. Est-ce au bercement éternel de cette voix que la pensée assoupie de nos hôtes doit son immuable sommeil?

II.

Avant de chercher à éveiller cette pensée confuse pour en déterminer le domaine et la valeur, il nous reste à compléter le cadre historique où elle se meut et qui l'explique en partie; nous demanderons ce supplément d'informations à l'art, à la langue jeune et inconsciente qui trahit mieux que toute autre les qualités et les défauts d'une race. L'étude du vaste musée que nous venons de parcourir est d'ailleurs le grand attrait du voyage à la montagne sainte. — Seul entre toutes les épaves du monde byzantin, l'Athos a gardé les témoignages d'un art vivace, complet, adéquat à lui-même dans toutes ses manifestations, architecture, peinture, orfèvrerie, bibliothèques : nous venons de les voir se dérouler devant nous à chaque pas, nous enseignant ce que fut le passé qui les a produits, ce qu'est le présent quand il les imite.

L'ensemble des constructions essentielles se reproduit dans tous les monastères sur un plan uniforme. C'est, selon les exigences du site, un carré ou un trapèze, compris dans une enceinte de hautes murailles, parfois indépendantes et flanquées de tours, le plus souvent faisant corps avec les bâtimens d'habitation. Ceux-ci s'agglomèrent dans un désordre insouciant au dedans de cette enceinte, autour de la cour intérieure où s'élève l'église principale, le *Catholicon;* chaque siècle a apporté son corps de logis, son oratoire, sa pierre, sans respect pour l'harmonie primitive du plan. A l'étage inférieur et parfois à ceux qui le surmontent, sur une partie du pourtour, règnent des galeries en forme de cloîtres ; elles prennent jour sur la cour par des arcades cintrées, que supportent des piliers à chapiteaux byzantins. Au-dessus de ces *loggie,* les étages supé-

rieurs sont percés de baies étroites et irrégulières; ils s'élèvent à une grande hauteur dans certains couvens, à Zographo, à Chilandari, à Vatopédi, à Simopétra; sur leur faîte, un deuxième ordre de constructions commence; ce sont ces tribunes de bois en saillie qui forment le trait distinctif des maisons turques sous le nom de *chacnicims*. Elles débordent leur assise de pierre à l'extérieur et à l'intérieur, se penchent sur les poutrelles qui les arc-boutent, courent sur toute la crête du gros œuvre; des galeries, des balcons, les réunissent, et cette architecture parasite monte, dans les couvens resserrés de la côte occidentale, à une hauteur égale à celle des murs qui la supportent; généralement peintes en rouge, ces cages de planches couronnent gaîment les faîtages et dérident la mine austère de ces forteresses. Des coupoles, des croix, rompent çà et là la ligne inégale des toits. — Les plus vieilles de ces bâtisses sont du XIIe ou du XIe siècle; d'autres datent d'hier dans la même enceinte: l'appareil de pierres et de briques usité par les maçons primitifs n'a pas cessé d'être employé. Parfois on trouve encastrées dans le mur quelques-unes de ces briques émaillées d'origine persane, dont l'islamisme a fait un des principaux élémens décoratifs de son architecture. La grâce des dessins, l'éclat des couleurs de ces fragmens empruntés à quelque mosquée ruinée ne le cèdent en rien aux joyaux de ce genre qu'on trouve encore à Constantinople, à Brousse et à Jérusalem.

Dans la cour, généralement assez vaste, laissée libre entre les bâtimens, l'église conventuelle forme le noyau de cette agglomération. Elle est petite, basse et ramassée sous ses coupoles de briques. Rien ne ressemble moins à nos majestueuses cathédrales, avec leurs nefs profondes réunissant tout le peuple, leurs piliers élancés, leurs clochers ambitieux, leurs flèches aiguës : tout ce *sursum corda* de pierre symbolise une autre pensée religieuse, mélancolique, fuyant la terre, interrogeant le ciel; dans l'aiguille du maçon rhénan qui monte, perce la nue et cherche, il y a une angoisse : la réforme en descendra quelque jour. L'architecte grec ignore cette angoisse; il est plus tranquille, plus sûr d'un Dieu qu'il a rêvé moins grand; sans l'aller solliciter si haut, il l'attend sur la terre riante, se contentant d'élargir un peu pour le Pantocrator la basilique où ont vécu contens les césars immortels, le iéron où ses pères adoraient Zeus. Le grand souci du maçon oriental est de cloisonner méthodiquement son vaisseau pour ne permettre l'entrée des derniers sanctuaires qu'à une initiation progressive.

La plus ancienne de ces églises est sans contredit la métropole de Karyès, dédiée à la Vierge patronne de l'Athos; on peut la faire remonter sans crainte aux origines de la communauté, au XIe ou au

x[e] siècle. Elle reproduit fidèlement, en très petites dimensions, le plan de Sainte-Sophie. Un incendie a détruit la coupole, remplacée par une toiture en bois. Dans les autres églises, d'une époque moins primitive, la croix n'est plus inscrite dans un carré, et dessine à l'extérieur son ossature; des absides semi-circulaires terminent le chevet et les transepts. Dans quelques édifices, comme à Iviron, des absidioles s'interposent entre les branches; mais le principe générateur est partout identique : une coupole centrale, suspendue sur quatre arcs à plein cintre, que supportent un nombre égal de pilastres isolés. Des coupoles plus petites surmontent le narthex et les absides : des dômes ou des lanternons cannelés accusent à l'extérieur ces dispositions. A l'intérieur, les trois divisions sont fidèlement respectées : le chœur, le narthex, l'éso-narthex; cette dernière n'est généralement qu'un cloître à arcades : pourtant, dans quelques cas, à Chilandari entre autres, l'éso-narthex est fermé et surmonté d'une sixième coupole. Cette église est une des plus anciennes après Karyès; certaines de ses parties peuvent être contemporaines du fondateur, au XII[e] siècle. Des chapiteaux, des modillons sculptés d'une époque bien antérieure ont été employés par l'architecte. Elle mesure à peine 27 ou 28 mètres de longueur et 15 d'élévation à la coupole : la longueur et la hauteur des trois divisions sont progressives; nous croirions que cette progression était réglée autrefois par un canon spécial. La majeure partie des autres monumens que nous avons visités peut être reportée du XVI[e] au XIII[e] siècle; quelques-uns sont datés par leur charte de fondation, reproduite sur le mur, d'autres par les portraits des fondateurs, qui attendent humblement dans le narthex, offrant dans leurs mains le modèle de l'église bâtie par eux, comme l'hospodar moldave de Saint-Denys (XIII[e] siècle), le voïvode Mathaïès Bassaraba à Xénoph (XVI[e] siècle). Celles d'Iviron et de Lavra ne sont probablement pas antérieures au XV[e] siècle.

Le seul intérêt de tous ces édifices est de fixer des dates et des points de repère. On y trouverait malaisément quelque chose à louer. Déprimée, lourde et mesquine à la fois, cette architecture n'a pas une ligne franche, pas une proportion heureuse; rien n'arrête l'œil dans les profils sinueux, fuyans, de l'extérieur, rien ne le charme dans les détails intérieurs : les colonnes et les pilastres sont trop courts pour leur diamètre, comme à toutes les basses époques; les chapiteaux qui les terminent, renflés du bas et s'étrécissant avant de recevoir le tailloir, sont parfaitement disgracieux; des baies trop étroites, percées en trèfle dans les absides, éclairent mal le chœur, et le narthex est plongé dans une obscurité complète. — Nous ne nous étonnerons pas de cette impuissance des maçons athonites. L'architecture est l'art synthétique par excellence; ce n'est

pas le domaine des esprits analytiques et subtils. Le monument est le symbole premier-né qui traduit confusément la pensée des races neuves : plus tard les arts de détail leur fournissent un alphabet plus étendu et plus précis. C'est dans ces arts secondaires, ce détail d'ornementation qu'il faut chercher la vraie vocation des artistes précieux que nous étudions. Leur triomphe, c'est ce luxe de chaires, de portes, d'iconostases curieusement fouillés, d'orfévreries, de vases sacrés, qui fait de chaque église de l'Athos un musée de Cluny byzantin ; c'est surtout ce monde de saints, de vierges, de docteurs et de princes qui couvrent les murs et les voûtes de ces églises, racontant les origines glorieuses et la lamentable décadence de la peinture religieuse en Orient.

Partout ailleurs, dans ce qui fut l'empire grec, la truelle de l'*imam* a enseveli sous un linceul de chaux les œuvres des vieux maîtres : on en est réduit à chercher dans Sainte-Sophie les vagues contours qui transparaissent sous le crépi délité. Seul, l'Athos a été épargné ; la bienheureuse procession se déroule depuis huit siècles dans ses églises et ses réfectoires, occupant des centaines de mètres carrés. Le plus grand nombre de ces compositions, il est vrai, celles d'aujourd'hui et celles d'hier, n'offrent qu'une triste reproduction des enluminures chères aux peintres grecs contemporains ; mais celles de leurs ancêtres qu'ils ont daigné respecter nous ménagent de bien joyeuses surprises. Nous sommes arrivé à la montagne sainte avec un certain scepticisme, pensant n'y retrouver que les raides et hiératiques squelettes entrevus dans quelques vieux monastères de Grèce et de Palestine ; au lieu de cela, une école nous est apparue, pour le moins aussi vigoureuse que sa sœur cadette d'Italie, maîtresse du rayon sacré et en illuminant des œuvres savantes et vivantes. Les vices inhérens au canon byzantin, le formalisme, la gaucherie, les incorrections de dessin, la déparent et l'entravent ; mais malgré tout il émane de ses productions une flamme de vie réelle et intelligente qu'on dirait survivant aux aïeux grecs et pieusement entretenue par ces ouvriers de la dernière heure. Ils savent que, pour porter un nimbe et se mouvoir dans un fond d'or, un saint souffre néanmoins et adore comme un autre homme : ils le lui font dire. Leurs Christs, leurs Nicolas, leurs André sont mal pris parfois : qu'importe? ils ont une âme sous leur chair, et l'on aura beau chercher, le dernier secret de l'art sera encore et toujours de mettre son âme dans son œuvre.

Les sujets de ces peintures sont distribués dans un ordre constant, suivant les prescriptions liturgiques, dans toutes les églises. Au centre de la coupole, la figure gigantesque du Pantocrator ouvre sur les fidèles ses grands yeux immobiles : une couronne d'anges et d'apôtres l'entoure. Sur les pendentifs, les quatre évangélistes

se font vis-à-vis : dans le tympan de la porte du narthex qui regarde le chœur, la *kimisis* ou sépulture de la Vierge est invariablement reproduite. Sur les autres parois, sur les voussoirs et les entre-colonnemens, se déroulent dans un fond d'outremer des scènes de l'Écriture, des figures de saints et de vierges. Le narthex et le vestibule sont réservés aux représentations des conciles, de la vie ascétique, aux jugemens derniers, aux apocalypses et aux scènes allégoriques. Les empereurs et les voïvodes, bienfaiteurs du couvent, attendent modestement des deux côtés de la porte ou se dissimulent au bas des piliers. — C'est dans la petite et sombre église de Karyès que ces fresques atteignent le plus haut degré de perfection : des restaurations bâtardes ont défiguré le plus grand nombre, mais les trois ou quatre tableaux qui attestent la main du maître primitif suffiraient à sa gloire : il y a là un Christ enfant, douce et charmante tête qu'eût enviée fra Angelico, une visitation de la Vierge qui nous montre des personnages savamment conçus et groupés. Après Karyès, c'est à Vatopédi, à Lavra, à Saint-Denys et à Dochareion qu'il faut chercher les meilleures productions de l'art athonite. Déjà le sentiment moins primesautier, l'agencement des figures moins naturel, l'emploi des couleurs moins judicieux dénotent une autre génération d'artistes : que de charme et de vérité pourtant dans les histoires évangéliques de l'église de Lavra, Jésus prêchant dans le temple, pardonnant à la femme adultère, les disciples d'Emmaüs, la pendaison de Judas! A Vatopédi, une femme couchée, en robe verte, nous donne l'illusion d'un André del Sarto. Ces trésors dont les grands couvens sont si fiers le cèdent néanmoins, suivant nous, aux peintures moins connues du petit monastère de Dochareion, le dernier de la côte occidentale. Quelle entente simple et vigoureuse de la composition dans ces scènes, les noces de Cana, la guérison du paralytique, le Christ dans la barque! Trois têtes de madones nous arrêtent longtemps par leur indicible expression de tristesse; une autre Panagia assise, à demi tournée sur elle-même, s'enlève avec un galbe exquis : c'est comme une sibylle de la Sixtine, un peu paralysée et raidie. Nous citons au hasard, parmi tant de souvenirs charmans; passons-en des meilleurs pour chercher à coordonner l'ensemble et à faire jaillir un peu de lumière sur la filiation obscure de ces œuvres remarquables.

Les renseignemens qu'on obtient des moines sont d'un vague désespérant : ils s'accordent à attribuer indistinctement tous leurs chefs-d'œuvre au fameux Pansélinos, le Raphaël de l'Athos, qui aurait fleuri aux premiers temps de la communauté. Comme le *cicerone* italien qui met les plus médiocres copies sur le compte du peintre d'Urbin, le caloyer qui nous guide s'écrie avec componction devant chaque figure : Pansélinos! Pansélinos! — Seul, l'igoumène

d'Iviron, vieillard d'une certaine instruction et assez sagace pour se rendre compte des différences de style qui caractérisent des œuvres si inégales, nous a donné une réponse plus satisfaisante. Selon lui, les fresques de Karyès seraient les seules productions authentiques de Pansélinos : il faudrait restituer celles de Lavra, de Vatopédi, de Dochareion, à ses *mathètes,* à ses disciples. Notre impression personnelle nous a amené à accepter cette tradition comme la plus plausible. — De l'examen attentif de toutes ces peintures, il résulte pour nous la conviction que les plus parfaites, celles de Karyès, s'imposent avec un caractère irrécusable d'ancienneté et peuvent seules être restituées au maître primitif, quel qu'il soit, qui nous apparaît de prime abord en pleine possession de son art : il doit avoir vécu entre le XIe et le XIIIe siècle. La seconde époque de la peinture athonite, celle de Lavra, de Vatopédi et autres monastères, appartient à ses disciples; ils la prolongent durant le XIVe et le XVe siècle, jusqu'à la fin du XVIe peut-être, et gardent heureusement sa tradition, avec des éclairs d'individualité çà et là, bien qu'avec un style moins accusé déjà, un sentiment moins sincère de la ligne et du coloris. La troisième époque, du XVIe siècle à nos jours, n'est qu'une décadence rapide, mal déguisée par le respect des formules traditionnelles : elle nous conduit des assises conciliaires d'Iviron aux ombres chinoises qui ornent l'église neuve de Zographo.

Pour justifier ce que pourrait avoir d'étrange cette théorie d'un art naissant du premier coup à la perfection et s'en éloignant par une dégénérescence continue, comparons-le à l'art italien, son contemporain; l'avénement des deux jumeaux se produit avec un caractère frappant de ressemblance. Aussi bien le nom de Pansélinos appelle naturellement celui de Giotto ; nuls maîtres n'ont des points de contact plus nombreux, et nous ne serions pas surpris qu'il eût existé des rapports très directs entre les trécentistes florentins et ceux de l'Athos. Telle page de ces derniers pourrait être introduite dans la chapelle del Carmine sans qu'une dissonance dans le style vînt dénoncer l'emprunt étranger. — En Italie comme en Orient, la mosaïque a seule gardé les procédés de l'art durant les bas siècles; celles qu'on voit encore en petit nombre à l'Athos ne diffèrent en rien des œuvres laissées dans la péninsule par les ouvriers grecs. Un jour on abandonne cet instrument rebelle; Cimabuë, un élève des Grecs, lui aussi, tâtonne un instant, et soudain Giotto paraît, montant du premier essor au sommet de son art. Les choses durent se passer de même à Karyès; Pansélinos aura eu sans doute son Cimabuë : l'absence de documens antérieurs au maître ne nous permet pas de fixer la durée de cette période d'incubation; l'entier naufrage de la civilisation byzantine nous empêche de déterminer la

part de l'école de Constantinople dans cette éclosion. Si le temps avait détruit les informes madones du premier peintre italien, Giotto nous apparaîtrait comme son contemporain oriental, en pleine aurore, sans ancêtres. Les débuts furent donc identiques à Florence et à Karyès : l'art florentin et l'art athonite sortent d'une même source, comme deux fleuves égaux : la suite seule est différente, comme le tempérament des deux races. Tandis que l'esprit occidental, surabondant de jeunesse et de séve, s'emparait de la tradition de l'initiateur pour la perfectionner sans relâche par le naturalisme, d'Orcagna à Masaccio, de Masaccio au Vinci, du Vinci au Sanzio, l'esprit byzantin, usé et pétrifié, immobilisait la sienne par le dogmatisme. Éblouis, mais non stimulés par l'œuvre de leur maître, les disciples de Pansélinos cataloguent les couleurs, mesurent les proportions, comptent les lignes : l'un d'eux, Denys d'Agrapha, arrête ce formulaire dans un codex qui fait loi. Grâce à cette étonnante puissance de conservation qui est le trait du génie oriental, ils maintiennent durant trois siècles une vie factice et un éclat incontestable à la tradition immobile; mais le jour vient où cet art embaumé subit la loi de tout ce qui meurt et se décompose; sous les mensonges du canon hiératique, il n'en arrive jusqu'à nous que des restes dérisoires, cendres d'une plante qui n'a pu grandir dans une terre desséchée et qui a donné ses plus belles fleurs au début.

Nous nous sommes bien attardé à ces peintures murales, l'œuvre capitale et la gloire des vieux moines athonites. Les réflexions qu'elles nous ont suggérées peuvent s'appliquer aux autres branches de leur art. Les nombreux tableaux, peints sur bois à l'encaustique ou à la colle, qui emplissent les églises et les panneaux des iconostases, datent pour la plupart des deux derniers siècles : il n'y faut donc chercher d'autre mérite que la fidélité scrupuleuse à copier les types anciens. Quelques-uns de ces derniers subsistent dans un état matériel déplorable : ce sont généralement des Panagia. On sait que les tableaux byzantins ne laissent libres que la tête et les mains des personnages; le nimbe et le vêtement, d'argent repoussé ou de filigrane, emprisonnent le reste du cadre. Par l'action du temps et de l'humidité, la cire s'est coagulée en grumeaux, la litharge a poussé au noir : on ne distingue sous cette patine terreuse que de grands yeux caves dans des faces blêmes, dont le recul est exagéré par la saillie des ornemens de métal. Ceci n'est pas absolu par bonheur; il est de ces Panagia moins anciennes ou mieux conservées qui nous ont arrêté longtemps par le charme et la vérité de leur expression. Le vernis particulier, sombre et glauque, que les siècles donnent à l'encaustique, prête à ces figures une certaine ressemblance matérielle avec les vierges brunies de Léonard; leur regard doux et profond ne la dément pas. Nous signalerons

dans le narthex de Vatopédi deux de ces Panagia : leur vague sourire éveille le souvenir gravé dans l'âme de tous ceux qu'a regardés une fois la Joconde. — Ces vieilles reliques ont presque toujours une légende spéciale; elles ont été sauvées des eaux où les avaient jetées les pirates, rapportées de Palestine après un long exil chez les Sarrasins; elles saignent du coup de lance d'un soldat turc, une larme pend à leur paupière en souvenir de quelque sacrilége; la vénération des caloyers les entoure; elles sont suspendues dans l'ombre d'un pilier, éclairées par une lampe complaisante au jeu de ces mystérieuses physionomies. Nous les croyons de la seconde époque des peintures murales.

Le plus grand intérêt de ces icônes est parfois dans l'orfévrerie délicate qui les recouvre, dans leur manteau d'argent ou de vermeil repoussé, dans le précieux travail de filigrane de leurs nimbes. Souvent leur couronne de métal est incrustée de gemmes, d'émaux cloisonnés ou champlevés. On peut s'assurer ici que les Byzantins ont pratiqué fort tard ces deux procédés : sur le revêtement d'un tableau de l'église de Lavra, un émail champlevé porte le millésime de 1608. — Les arts d'ornementation, le bibelot, comme on dirait irrévérencieusement aujourd'hui, voilà le véritable domaine de ces ouvriers appliqués et minutieux, qui ont la patience de l'esprit chinois sans en avoir les imaginations chimériques. Bien que la meilleure part des richesses de l'Athos ait été dispersée, vendue ou détruite à la suite de l'orage qui passa sur la montagne pendant la guerre de l'indépendance, il reste encore dans quelques couvens, surtout à Lavra et à Vatopédi, des trésors qui feraient pâlir ceux de nos vieilles abbayes. On nous apporte des évangéliaires aux lourdes couvertures de vermeil, des cassettes, des reliquaires, des croix, des vases sacrés, fouillés d'un burin précieux, constellés de diamans, de pierres et d'émaux. Nous retrouvons dans ces objets la même progression inverse du sentiment de l'art, moins large et moins franc à mesure qu'il s'éloigne des origines et se rapproche de nous. — Voici un crucifix, renfermant du bois de la croix, et une couverture d'évangile, dons de Phocas et de Zimiscès (xe siècle); la reliure du livre d'heures de Théodora, avec le Christ et la Vierge en émail; ces bijoux sont d'un travail analogue à celui de nos orfévreries de l'époque carolingienne. A Vatopédi, une belle coupe en pierre translucide, aux anses formées par des dragons d'or émaillé, accuse une imitation de la renaissance italienne; à Xéropotamo, une *pateritza* (c'est la crosse orientale, qui a la figure d'une houlette), en ambre et émaux, est due à la munificence d'un voïvode valaque de la fin du xvie siècle. Plus tard les ouvriers athonites excellent à fouiller dans le bois des figurines microscopiques, à représenter des scènes compliquées sur les branches étroites d'une croix. Sur les ico-

nostases des églises, les sculpteurs ont enfreint les prohibitions en vigueur depuis l'Isaurien; des lions supportent les panneaux, des oiseaux volètent dans les feuillages et les rinceaux de bois doré qui les couronnent. Signalons encore d'élégantes marqueteries d'écaille et de nacre, ornementation que les Turcs ont empruntée aux Byzantins, sur les chaires adossées aux piliers, sur les tablettes qui remplacent aux deux côtés du chœur les ambons des premiers siècles; des portes de bronze repoussées au marteau, des lampadaires et un lustre particulier aux églises de l'Athos; c'est une immense couronne de cuivre ciselé, chargée de cierges, suspendue par des chaînettes à la voûte; l'aigle double de Byzance y figure invariablement, reproduite à intervalles égaux et reliant un cordon d'arabesques qui change dans chaque couvent suivant la fantaisie de l'artiste. C'est l'ornement obligé de toutes les églises : il est d'un grand effet, et rappelle les couronnes de lumière d'Aix-la-Chapelle et d'Hildesheim.

Il faudrait le catalogue d'un musée pour inventorier toutes ces richesses; cette étude rapide n'y saurait prétendre et doit se borner à dégager les caractères généraux de l'art athonite. — Nous avons trouvé son apogée à son origine : la communauté se fonde au grand moment de la splendeur byzantine et apporte à la décoration de ses monastères toutes les élégances de la cour des Comnène; les peintres surtout puisent dans la ferveur des premiers jours une inspiration supérieure peut-être à celle de toutes les écoles archaïques; mais l'esprit oriental est comme ces sources qui pétrifient les objets qu'on leur présente : il arrête et cristallise tout effort passager qui lui échappe; le secret de sa faiblesse réelle comme de sa force apparente est dans cette invincible immobilité. Les successeurs immédiats des premiers maîtres continuent l'impulsion donnée par eux sans l'accroître; leurs petits-neveux la maintiennent par des artifices puérils, leurs représentans actuels la laissent échapper sans retour. En entrant dans une des églises restaurées d'hier, en ne s'arrêtant qu'à la similitude scrupuleuse des formes, on peut se croire aux jours d'Andronic ou de Phocas, dont la munificence vient de faire surgir et de décorer un nouveau temple; mais ces apparences sont à la réalité des vieilles œuvres ce que la galvanoplastie est à l'or. — Nous devons aux byzantins une leçon qui vaut bien des chefs-d'œuvre : c'est que l'art vit non pas de traditions, mais d'audaces individuelles; c'est qu'un art qui ne marche plus est un art condamné. — Aujourd'hui le bilan des bons caloyers est bientôt fait. Les Valaques ont la spécialité de couvrir leurs murs de figures mortes, aux tons crus, irréprochables d'ailleurs quant aux attitudes prescrites; les moines de Lavra accomplissent encore le tour de force de découper un millier de figurines dans un cadre de bois

pour nos expositions; à Karyès et à Iviron, on tire quelques épreuves de grossières xylographies, retraçant les légendes des couvens, on enlumine sur papier des Panagia qu'on revêt d'un gaufrage d'or. — Là se borne le bagage des héritiers du très doux et très puissant Manuel Pansélinos.

Achevons cette revue des trésors de l'Athos en rappelant que d'inestimables bibliothèques les complètent. Longtemps inexplorées, elles ont vu s'envoler bien des feuilles précieuses; leurs propriétaires les vendaient au poids aux Turcs de Salonique, qui en faisaient des gargousses; les vieux voyageurs rapportent que les moines pêcheurs se servaient des feuillets de garde des manuscrits pour disposer des appâts à leurs lignes. Depuis trente ans, ces dépôts se sont ouverts à la science européenne, qui a triomphé de la défiance et de l'ignorance de leurs gardiens. Grâce aux recherches de MM. Mynoïde Minas, Langlois, Sébastianof, grâce aux excellens catalogues de M. Miller, les bibliothèques des monastères, comme les archives où dorment les chrysobulles des empereurs, ont livré leurs secrets. On a compté dans les vingt couvens de 8,000 à 10,000 manuscrits datant du xe au xvie siècle. Les plus anciens sont sans exception des copies des Évangiles et des psaumes : tous les caractères orientaux y sont représentés, grec, russe, cyrillique, géorgien, arménien, arabe, etc. Il y avait à Zographo une bible en caractères glagolitiques, actuellement à Saint-Pétersbourg. Les manuscrits du xe et même du ixe siècle, reconnaissables à leur calligraphie magistrale, sont assez fréquens. Quelques-uns sont ornés de miniatures intéressantes pour l'étude des anciens costumes, et dont le style reproduit les qualités et les défauts de la peinture byzantine. Le plus souvent les quatre évangélistes figurent seuls aux en-têtes, flanqués de leurs attributs, écrivant à la lumière d'une lanterne en potence. Les manuscrits moins anciens contiennent les œuvres des pères grecs, les chroniques byzantines. — On avait espéré longtemps que ces bibliothèques nous rendraient des fragmens classiques; sauf la géographie de Ptolémée, à Vatopédi, publiée par M. Langlois, elles n'ont livré que des copies relativement récentes des auteurs païens. On retrouve plutôt ces derniers dans des impressions vénitiennes du xvie siècle : voyageurs fatigués, Homère et Sophocle reviennent, sous un habit emprunté à la charité étrangère, dormir au sein des leurs d'un sommeil qui ne sera pas dérangé. — C'est à Xéropotamo que nous avons rencontré la plus précieuse et la plus piquante collection de ce genre : très certainement un des doctes fugitifs que l'invasion musulmane chassa en Italie, et qui apportèrent à sa jeune renaissance les richesses de l'héritage grec, est revenu finir ses jours dans ce couvent, lui léguant avec sa bibliothèque la grande conquête de l'Occident : il avait ramené de bien autres nouveautés

que celles des Aldes. Dans une armoire voisine, pleine de curieux et rares ouvrages du XVIe siècle en allemand et en latin, nous découvrons les controverses protestantes, Agrippa, Mélanchthon, Luther; le premier volume qui nous tombe sous la main est l'édition du Nouveau-Testament donnée par Érasme, avec l'exergue menaçant au frontispice : *scrutamini scripturas*. Témoin bizarre de la destinée des livres, ce petit volume, sonnant le cri de guerre du docteur saxon, le cri d'éveil de la réforme, qui a mis le feu à l'Europe et vient mourir sur ce rayon, dans la poudre byzantine, dans la bienheureuse quiétude de ces esprits qui n'ont jamais rien scruté et dont il ne troublera pas l'immuable repos.

III.

Essayons pourtant de secouer leur torpeur, de pénétrer dans leur conscience et dans leur vie. Quel que soit l'intérêt du cadre archaïque auquel ils ont imprimé leur physionomie, il pâlit devant celui des personnages. Cette famille, constituée en dehors de toutes les lois humaines, nous doit sa raison d'être historique et sociale; si ses représentans actuels sont impuissans à nous la donner, ils nous apprendront du moins par ce qui leur reste et ce qui leur manque quel fut le principe de vie de ses fondateurs : avec les linéamens de ces physionomies effacées, nous pourrons recomposer les figures plus énergiques du passé. Nous n'oublierons pas, en interrogeant les bons moines sur leur valeur morale et intellectuelle, une indulgence que tout nous commande, — le souvenir de leur hospitalité empressée, la séduction personnelle de tous ces vieillards affables et sourians dont nous avons serré la main. Cette étude sera d'autant plus à l'aise qu'elle n'a rien à démêler avec les individus, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui une seule individualité marquante dans l'état monastique : elle porte sur l'ensemble d'une société qui relève, comme toute autre, de la critique historique; elle gardera ainsi toute sa liberté, certaine d'ailleurs que ces pages ne franchiront jamais les barrières qui séparent la pieuse solitude de tout commerce européen.

Ce n'est pas chose aisée que de « faire causer » les moines. Leur défiance innée à l'égard des voyageurs, qu'ils regardent comme des émissaires politiques ou des larrons de manuscrits, leur ignorance absolue des langues européennes, sont de sérieux empêchemens; le plus réel est dans l'extrême pauvreté de leur esprit. Nous avons dit comment la conversation s'engageait, à l'arrivée au parloir et en dégustant le café, sur un thème banal. Quand, après avoir épuisé la curiosité enfantine de nos hôtes, nous voulons à notre tour les

presser de questions sur leur passé, leur art, leurs ressources, ils se dérobent et répondent confusément : on n'obtient d'eux le plus souvent que ce hochement de tête oriental, signe de dénégation vague, qui exprime éloquemment sans une parole l'insouciance de l'esprit résigné à ignorer. Ces entretiens ne trahissent que la puérilité d'imagination des interlocuteurs, la haute fantaisie de leurs notions géographiques, et ce goût persistant pour la politique naturel aux Levantins. Chez quelques igoumènes des grands couvens, nous avons trouvé une intelligence plus ouverte; ainsi celui d'Iviron nous parlait avec sagacité de l'art ancien en en déplorant la décadence; celui de Lavra, vieillard aux traits fins et énergiques, nous exposait avec clarté des considérations fort justes sur l'état du pays. On verra que chez les moines russes ces bonnes fortunes sont plus fréquentes, mais ce sont là de rares exceptions.

L'existence des caloyers, telle qu'il nous a été donné de l'entrevoir, permet de les juger mieux que leur conversation. Aucun travail ne l'occupe, sauf pour le petit nombre des novices qui cultivent les terres du couvent ou dirigent ses barques de pêche. Ils ne lisent rien en dehors de la liturgie; nous n'avons jamais aperçu un volume entre les mains des propriétaires de ces splendides bibliothèques; une seule fois, dans un parloir, nous avons vu feuilleter un livre : c'était le *Tableau de Paris*, avec les lithographies des lionnes de 1840, par Grandville. Le bibliothécaire lui-même, en nous introduisant dans son sanctuaire, nous montre ses manuscrits avec une gaucherie qui prouve qu'ils lui sont sacrés dans le sens où les vers de Pompignan l'étaient pour Voltaire. Un de ces gardiens qui s'intitule pompeusement le *scévophylax* nous donne bravement pour du turc un évangile en géorgien.

La méditation, qui tient une si grande place dans la vie monastique d'Occident, leur est encore plus inconnue que la lecture. Cette forme de notre pensée religieuse ne serait même pas comprise par eux. Le Grec, — tout ceci ne peut s'appliquer qu'avec de fortes réserves aux élémens slaves, — le Grec n'est pas mystique au sens que nous donnons à ce mot; il est, ne l'oublions pas, le fils de ces Hellènes qui ignorèrent toujours le sentiment qu'il rend, qui prêtaient à leurs dieux un sourire éternel pour la terre bénie. Le christianisme n'eut jamais pour ces heureuses natures ni la profondeur abstraite et mélancolique de nos siècles de foi, ni la latitude inquiétante de nos siècles de doute. Aux époques de sa plus grande force religieuse, l'esprit oriental se dépense en subtiles distinctions de mots, produit des apocalypses et des gloses; les *Confessions de saint Augustin*, l'*Imitation* de Gerson, seraient lettres mortes pour lui; il rencontrerait plus d'idées communes dans la *Théogonie* d'Hésiode

que dans *le Génie du Christianisme*. Religieux ou laïque, le Grec trouve la vie douce, le soleil chaud; l'élan désespéré qui emporte au ciel le mystique lui est aussi étranger que le *spleen*, le suicide, les noires maladies des âmes du nord; il reste sur la terre, qu'il tient pour bonne. Demandez-lui de s'abstraire dans une cellule, vous risquerez de n'obtenir de lui qu'un sommeil profond; il lui faut la contemplation sous le ciel lumineux, au sein de la nature, dont il ne sépare pas le Créateur. Aussi voit-on les caloyers errer tout le jour d'un air indolent et béat dans leurs galeries ou dans leurs cours, sur la grève et sur la montagne, ne pensant à rien et jouissant de tout. La règle monastique n'est guère pesante : à l'origine, elle comprenait une foule de prescriptions minutieuses; avec le relâchement général, on en a bien rabattu; sauf l'*agripnia* ou veillée à l'église dans la nuit du samedi au dimanche, nous ne sachons pas qu'elle impose de pénibles exercices aux moines, et la symandre (1) vient bien rarement troubler leur douce flânerie. Ses seules rigueurs sont les jeûnes et les privations matérielles; mais on sait combien la sobriété orientale est indifférente sur ce chapitre. Ainsi tout effort d'esprit ou de volonté est soigneusement exclu de cette existence; les droits de l'intelligence y sont méconnus : ceux de la moralité sont-ils mieux respectés? La dignité extérieure de tous ces graves personnages, le soin jaloux qu'ils apportent à maintenir les prohibitions singulières dont nous avons parlé, le feraient croire malgré tous les bruits malveillans qui courent sur leur compte. Nous raconterons ici une rencontre piquante qui nous permet de laisser à un des leurs la responsabilité des allégations contraires.

Un soir, en mettant pied à terre dans un des couvens, nous fûmes salués en italien par un vieillard tout cassé sous les ans. Bien que son costume ne différât en rien de celui des autres cénobites, la vivacité de sa physionomie dans un âge aussi avancé, l'aisance de ses manières et de sa parole, le livre qu'il tenait à la main, tout l'en distinguait au premier abord. Il disparut aussitôt et revint, quand nous fûmes seuls, nous trouver dans notre cellule. Courbé en deux sur son bâton, que rejoignait sa longue barbe blanche, dardant un regard extatique sous son haut bonnet noir, il rappelait l'alchimiste de Rembrandt : on l'eût pris au temps jadis pour l'astrologue du monastère. Il n'en était que le médecin. Surpris d'entendre pour la première fois parler une langue européenne, nous le pressâmes de questions; il s'ouvrit peu à peu et nous raconta sa curieuse existence, protestant que chez lui l'habit ne faisait pas le

(1) Disques de bois qui appelaient les fidèles à la prière dans la primitive église et qui tiennent encore lieu de cloches dans certains couvens.

moine. Cet anachorète, âgé de plus de quatre-vingts ans, avait passé sa vie à courir le monde au service de l'idée libérale. Né dans les provinces grecques de la Turquie, philhellène enthousiaste, il avait pris part à la révolte des hétaires dans la légion d'Ypsilanti; chassé de son pays natal, il était passé en Autriche: expulsé de l'empire pour ses opinions exaltées, il avait gagné l'Italie, étudié la médecine à Bologne et à Rome; compromis de nouveau dans les événemens de 1848, il était revenu en Turquie. Le manque de ressources, autant que le besoin de terminer en repos une carrière aussi agitée, l'avaient décidé à accepter la place de médecin qu'on lui offrait dans ce couvent; depuis vingt ans, il portait la robe et partageait les habitudes des moines dans l'espoir, disait-il, de leur faire un peu de bien. C'était peine perdue selon lui : rien ne pouvait égaler la décrépitude, l'ignorance, l'immoralité du monde où il vivait. Il en parlait avec un âpre ressentiment et se lamentait de sa solitude intellectuelle en termes d'une originalité saisissante. Rien n'était curieux comme d'entendre ce vieux prophète, élevé dans le foyer incandescent de l'Italie de 1848 et retranché de la vie depuis ce temps, disciple de Jacopo Ortis, humanitaire, progressiste, professant le déisme vague du *Vicaire savoyard*, citant Vico et Beccaria, prêt à partir pour Novare, tout bouillant sous ses cheveux blancs des généreuses illusions de ce temps. Ce langage illuminé, qui nous paraît si étrange aujourd'hui, l'était encore mille fois plus dans ce milieu. Quelle rencontre inattendue, celle de ce caloyer révolutionnaire et philosophe, lisant Voltaire, discutant Moïse, prêchant l'émancipation des peuples en plein Athos, en pleine Byzance! Quelle étude, celle de cette intelligence ardente, mais élevée, conservée toute chaude dans ce suaire à quatre-vingts ans, avec les illusions et les espérances de sa génération, avec sa foi robuste, malgré les démentis navrans que lui inflige son entourage, au progrès, à la régénération, à la perfectibilité des races! Quelle différence instructive enfin entre cet homme fait par l'Europe et ses compatriotes restés Orientaux! — Nous ne nous lassions pas d'interroger le faux ermite; sa voix défaillante lui refusa le service, tandis qu'il achevait le tableau de la misère morale de ses frères asservis au passé, en lui opposant ses théories sur le développement de l'humanité. Il était temps d'ailleurs : encore un peu, et le vénérable moine allait nous confier qu'il n'était pas autrement sûr que Dieu existât.

Il convient sans doute d'atténuer l'amertume des critiques inspirées à ce vieillard par son isolement dans un milieu inférieur. Il ne pardonnait pas assez aux qualités naturelles de ces grands enfans, à leur douce simplicité, à la quiétude de leur horizon restreint. Avouons cependant que, de tout ce que nous voyons, il se dégage

un état social imparfait, impuissant à produire un homme ou une œuvre, sans raison d'être, d'autres diraient sans excuse : encore faut-il, avant de se prononcer, chercher d'où est partie l'impulsion qui l'a créé et le perpétue.

On se tromperait étrangement en voulant expliquer ces agglomérations de moines orientaux par les causes qui peuplent nos cloîtres, ces asiles qu'un homme d'esprit a justement nommés les « ambulances d'une armée en campagne. » Les physionomies placides et souriantes des bons caloyers disent assez que ce ne sont pas des drames intimes qui ont peuplé ces retraites. L'immense majorité y est attirée par un certain idéal de sécurité, d'oisiveté, de bien-être relatif, que l'état social de l'Orient lui refuse. Sans doute, à l'origine de la communauté, il faut chercher un mobile plus puissant dans la ferveur religieuse, qui a pris de bonne heure dans le christianisme oriental la forme érémitique. Aujourd'hui encore la petite élite qui dirige les grands couvens y est amenée par une vocation réelle, souvent aussi par l'ambition des dignités ecclésiastiques, par l'espoir de l'igouménat ; mais tous ces religieux de condition inférieure, tous ces ermites qui hantent les skytes de la montagne et vivent d'aumônes, ont surtout obéi à l'attraction d'un centre de richesses et de repos. — Pour s'expliquer cette attraction, il faut réfléchir à l'état précaire et troublé des sociétés orientales depuis le xe siècle jusqu'à nos jours, il faut se rappeler que les mêmes causes ont déterminé chez nous le grand courant monastique de l'époque féodale. Bon nombre des premiers qui abordèrent à l'Athos étaient des victimes de la prodigieuse instabilité byzantine : fortunes politiques brisées, débris des conspirations de cour, proscrits du tyran de la veille, rhéteurs vaincus à l'académie, capitaines battus à la frontière, cochers dépassés dans le cirque. Il en vient du palais des Blachernes et des échoppes du Boucoléon; le courtisan ruiné par les révolutions y coudoie le marin de la Corne-d'or ruiné par la tempête. Autour de ces hommes jetés dans la dévotion par le dégoût des vicissitudes humaines, la vénération s'accroît et les richesses affluent; leur sort tranquille tente chaque jour un plus grand nombre d'âmes lasses de la lutte. Des recrues plus humbles les rejoignent des provinces lointaines, de ces frontières où la guerre, le pillage, la ruine, sont le seul avenir du colon; le paysan qui fuit sa cabane détruite par les hordes bulgares, tartares ou persanes, la rebâtit sur la riante montagne, heureux de changer un travail ingrat contre une mendicité fructueuse. Les invasions gagnent le cœur de l'empire, chassant devant elles de nouveaux néophytes; l'Athos en doit aux croisés latins, aux Russes, aux Arabes, aux Turcs, jusqu'à la grande catastrophe de la con-

quête musulmane. Le sort des chrétiens depuis lors n'est pas fait pour arrêter les vocations forcées : la guerre de l'indépendance apporte à la communauté son dernier contingent sérieux. Aujourd'hui encore ce n'est mystère pour personne que la condition politique de l'Orient laisse place à bien des misères individuelles; pourtant, depuis que des garanties moins illusoires y assurent à chacun le lendemain, depuis que d'autre part les monastères ont perdu leur opulence, un arrêt marqué s'est produit dans le courant qu'avaient créé dix siècles de désolation. Reste ceux qui, venus ici à l'aventure, s'y sont fixés au hasard, avec cette étonnante facilité de l'Oriental à changer de lieu, de demeure, d'habitudes, à se poser comme l'oiseau là où le gîte est bon, sans motifs raisonnés, par pure paresse d'esprit, par indifférence à toutes choses. Arrivés à l'Athos pèlerins, ils y demeurent moines. Combien en avons-nous interrogé de ces besaciers qu'on rencontre dans les sentiers de la montagne, demandant l'aumône d'une voix dolente, et dont on obtient invariablement les mêmes réponses. — Donnez un para, effendi! — Pourquoi te ferais-je la charité? Tu es jeune, tu es fort, pourquoi ne travailles-tu pas? — Eh! je suis skyte; les pères me font l'aumône. — D'où viens-tu? — De Smyrne, de Salonique, de Stamboul, de Trébizonde. — Pourquoi es-tu resté? — Eh! je suis venu... j'ai vu que c'était bien... ça plaît à Dieu. — Pourquoi n'es-tu pas retourné chez toi? Tu as une famille, une maison, un métier? — Ah! il fallait travailler beaucoup pour gagner peu; c'est mieux ici. Donnez un para, effendi! — Ainsi ces pauvres êtres nous livraient naïvement le grand secret de vie de l'institution : l'horreur invincible de l'Orient pour la dure loi du travail. Tout est bon à ces faibles races pour lui échapper : vivre sans peine est toujours bien vivre pour elles.

Leur incarnation dernière, le type suprême du monde athonite, nous est apparue un jour avec un relief saisissant. Nous contournions en caïque les âpres pentes du sud de la montagne. Après Kapsokaliva, au pied de la paroi la plus désolée et la plus inaccessible, nous aperçûmes de loin, dans une niche du rocher chauffé à blanc par le soleil d'août, une forme noire accroupie sur un long roseau qui pendait au fil de l'eau. Nous la prîmes d'abord pour un pêcheur à la ligne et nous approchâmes, curieux de savoir comment il avait pu gagner cette terrasse sans issue. Ce n'était qu'un pêcheur à l'aumône, un skyte dont on apercevait le trou de roche à quelques centaines de pieds dans la montagne. Des échelles, des cordes lui permettaient de se laisser glisser jusqu'à son poste sans se rompre le cou; immobile, bravant de son bonnet noir un rayonnement de 50 degrés, il surveillait la poche de toile emmanchée à

son bâton et attendait que les rares barques qui viennent de Lavra à la côte occidentale y jetassent quelques olives, un morceau de pain. C'était sa vie tous les jours depuis l'aube. Écartant ses longs cheveux, il nous regarda vaguement du haut de son observatoire et ne répondit pas aux plaisanteries de nos rameurs. Confondus par cette apparition invraisemblable, nous nous demandions ce qu'il restait de l'homme à ces termites de la montagne, et si l'anéantissement du fakir hindou, accroupi sa vie durant au soleil, ne contient pas plus d'activité intérieure que le leur.

Nous ne savons pas de défi plus irritant pour l'esprit que le commerce avec ces natures incompréhensibles, dont on s'efforce vainement de pénétrer le problème. Sont-elles donc faites de notre chair et de notre cerveau? Chez nos chartreux ou nos trappistes, du moins nous trouvons des aspirations semblables aux nôtres, nous savons le secret de leur compression : c'est le sacrifice, le travail, la mort antérieure dans un déchirement suprême; mais ceux-ci comment meurent-ils à vingt ans? Jamais une pensée ardente n'a emporté leur âme, jamais un effort de volonté ne l'a secouée, jamais une heure d'ivresse ne l'a noyée; ils n'ont jamais soupçonné qu'il est bon de vivre, sain de souffrir, grand de lutter. Que de fois, accoudé durant les soirées radieuses aux galeries hautes de leurs cloîtres, dans ces sites admirables plongeant sur l'infini, nous nous sommes demandé comment, à ces jeunes hommes qui erraient indolemment autour de nous, la brise du large n'apportait pas un regret, un rêve, un trouble. Quand passent devant eux les voiles joyeuses sur les lointains horizons de mer, ils n'ont donc pas une aile dans l'âme qui se déploie pour voler à elles? — Non, c'est l'Orient, c'est son sommeil éternel. Il faut l'avoir beaucoup pratiqué et bien compris pour garder à son endroit l'indulgence qu'on doit aux enfans, le respect qu'on doit aux vieillards. Ceux qui le connaissent moins seront sévères pour la société stérile que nous avons essayé de dépeindre; ils nous accuseront sans doute de nous attarder à un tombeau et de nous complaire dans ces limbes, semblables à ceux où Dante rencontre la foule « des tristes âmes qui ont vécu sans infamie et sans honneur, qui ont fait par lâcheté le grand refus; » ils trouveront que la parole amère du poète eût suffi :

Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

Pourtant si la vie et l'intérêt qu'elle éveille font aujourd'hui défaut à cette société, elle garde le secret d'un passé qui ne fut pas sans grandeur, et mérite à ce titre de retenir notre attention. Les lieux, les mœurs, l'esprit général, nous rendent ce passé intact, avec la fidélité scrupuleuse qui nous a donné parfois l'illusion d'y vivre; les hommes seuls se sont modifiés. C'est comme une scène où la

vérité du décor, du costume, des accessoires et du jeu est irréprochable, mais où l'âme des acteurs n'est plus susceptible, — au même degré, — des passions qu'ils représentent. C'est néanmoins avec cette âme qu'il faut reconstruire celle des anêtres, pour ne pas s'écarter d'une loi historique hors de laquelle nous ne voyons pas de vérité. Sans doute les monumens que nous a légués l'Athos du moyen âge supposent une force créatrice absente aujourd'hui; ceux qui ont réuni ces magnifiques bibliothèques lisaient et savaient; ceux qui ont peint le christ de Karyès et les vierges de Dochareion avaient senti et souffert. La ferveur des premiers solitaires, le recrutement de ceux qui les suivirent dans les hautes régions de la société byzantine, les disgrâces éclatantes qui trempaient leurs cœurs avant de les mener au cloître, telles étaient les causes principales de leur supériorité intellectuelle et morale sur leurs successeurs; mais dans le tour particulier de l'esprit, dans ses procédés, dans son idéal, il n'y a qu'une différence du plus au moins. Nous surprenons dans le berceau de l'institution le germe du mal qui la minera, nous le voyons suivre lentement son développement logique jusqu'à nos jours. Pourquoi ne ferions-nous pas pour les hommes ce que nous faisons pour leurs portraits, pour cette longue série de figures qui se déroule sur les murs des églises athonites et remonte sans interruption du copiste d'hier au grand Pansélinos? — Les plus récentes comme les plus vieilles, à huit siècles de distance, ont même forme, même attitude, mêmes proportions, mêmes couleurs : on les confondrait au premier coup d'œil; mais, en reprenant attentivement la série, on retrouve chaque jour la vigueur un peu plus accusée sous ces traits identiques; c'est comme une âme éteinte qui se rallume insensiblement sans changer de corps. — Ainsi des modèles de ces peintures : pour voir nous apparaître les contemporains de saint Athanase et de saint Saba, prenons les nôtres, depuis les igoumènes des grands monastères jusqu'au pêcheur d'olives de Kapsokaliva : séparons les lignes antiques de la physionomie des rares retouches modernes, forçons les plans effacés, exagérons les reliefs en atténuant les ombres, soufflons à ces revenans l'idée ou la passion qui les fera se mouvoir naturellement dans le milieu tout préparé: c'est le travail relativement facile qui consiste à chercher dans un vieillard ce qu'était l'homme de vingt ans; on en est récompensé par une jouissance inconnue dans la mouvante Europe, celle de vivre une heure chez les aïeux d'il y a huit siècles. — Signalons en passant l'emploi qu'un historien sagace pourrait faire de cette précieuse épave pour une étude d'un bien autre intérêt; l'étude de ce monachisme oriental des premiers siècles, qui a joué un si grand rôle dans le développement du christianisme, de ces multitudes d'ascètes qui peuplèrent alors la Thébaïde. Certes il y a loin en

apparence de nos bons caloyers aux fortes générations des Antoine, des Pacôme, des Macaire, des Hilarion; le génie brûlant du début, la différence des agens historiques, ne permettent pas d'épuiser des analogies spécieuses, et néanmoins l'Orient ne serait plus l'Orient, le gardien opiniâtre de tempéramens, de mœurs et de pensées héréditaires, si bien des lacunes n'étaient pas comblées, bien des problèmes résolus dans cette étude par la connaissance préalable du petit monde athonite.

Avant de le quitter, ce monde où tout nous parle du passé, encore faudrait-il lui demander le secret de son avenir. Après ce que nous avons dit, il semble facile de prédire ce dernier : une dissolution lente, très lente sans doute, car elle doit triompher du double brevet de longévité que donnent à leurs institutions l'esprit religieux et l'esprit oriental, mais assurée. — Cet arrêt de mort serait sans appel, s'il ne fallait tenir compte d'un élément nouveau que nous avons négligé à dessein, tant il se dérobe aux observations que nous a suggérées l'ensemble de la communauté : nous voulons parler de l'élément slave et surtout du groupe russe très homogène de sept à huit cents moines qui occupe le grand couvent de Saint-Pantéleimon et les deux skytes de Saint-André et du prophète Élie. Il ne s'agit plus ici de sénilité et d'affaissement, nous avons affaire à une race vierge et neuve qui nous reporte, elle aussi, en plein moyen âge, mais au moyen âge barbare et occidental. C'est bien une foi ardente qui a amené ces néophytes de leurs steppes, la règle est observée chez eux dans toute sa sévérité, certains travaux y sont en honneur. Ces moines russes forment une phalange compacte, soumise, animée d'un patriotisme jaloux; cet instrument docile est dans la main de quelques supérieurs doués de rares qualités de commandement et d'administration. Ils sont aidés dans leur développement par toutes les facilités matérielles. Nous avons déjà dit avec quelle générosité sagace la Russie soutient ses œuvres religieuses en Palestine, de quel faste et de quel prestige elle les entoure; cette préoccupation est encore plus sensible à l'Athos. Grâce aux abondantes aumônes de la mère-patrie, les maisons moscovites voient leur aisance s'accroître dans la proportion où les maisons grecques s'appauvrissent; elles achètent la terre, augmentent leurs métochies, font sortir du sol de vastes constructions, de fières églises, somptueusement ornées. A défaut d'une école de peinture constituée, elles reçoivent de Russie les produits de cet art religieux dont nous avons signalé l'originalité et le mérite, elles ont du moins des ateliers d'imprimerie, de gravure, de photographie, qui répandent leurs idées sous toutes les formes dans la montagne sainte.

Nous avons à peine besoin d'insister sur les conséquences qui dé-

coulent de ce fait : la présence d'un noyau d'hommes unis, actifs, riches, maîtres du sol, dans cette société désagrégée et réduite aux expédiens. L'influence et le prestige qui s'attachent à ces hommes dans un milieu aussi oriental que celui du mont Athos dépassent tout ce que nos habitudes sociales nous permettent d'imaginer. Cette influence repose sur les trois conditions d'autorité qui gagnent le plus sûrement le respect dans un pays d'où elles sont généralement absentes : l'opulence, l'indépendance et l'énergie; on devine l'antagonisme profond qui a dû naître entre les anciens possesseurs de la montagne et les nouveaux convives qui apportent à la table monastique un si formidable appétit. Toute la vie dont l'Athos est susceptible s'est concentrée aujourd'hui dans cette lutte. L'inquiétude qu'inspire à ces esprits indolens l'activité des chefs de la communauté russe, la supériorité hautaine qu'affectent ces derniers, sont un des curieux spectacles réservés au voyageur. — En surprenant à l'œuvre ces rudes apôtres, nous avons cru voir revivre les figures énergiques des moines francs ou saxons qui ont entamé l'édifice féodal : toujours en route, sur terre et sur mer, pour Stamboul ou pour Karyès, insensibles à la fatigue physique, ignorans du repos, prêchant du haut de leur selle, écrivant de l'étape, n'ayant gardé des passions de ce monde que celle de l'ambition personnelle au service d'une cause nationale, ils nous ont rappelé ce qu'était au XIIe siècle l'apostolat politique d'un Bernard ou d'un Arnaud de Brescia.

Dans ces derniers temps, le champ de bataille des deux partis était ce couvent de Saint-Pantéleimon, dont tous deux se disputent la possession sur la foi d'anciens titres fort obscurs. Toujours est-il que, sur les 500 religieux qui l'habitent, près de 400 sont sujets du tsar. Grecs et Russes y vivent partagés en deux camps, officiant en langue différente dans leurs églises respectives. Dernièrement, l'igoumène, un Grec âgé de cent quatre ans, vint à mourir : les Russes élurent un des leurs pour le remplacer. L'assemblée de Karyès refusa de ratifier ce choix. Pour mettre fin à un désordre qui passionnait vivement le monde orthodoxe, le patriarcat de Constantinople céda sagement à la nécessité et prescrivit une nouvelle élection dont le résultat serait indiscutable. Notre bonne fortune nous ramena à Saint-Pantéleimon le jour où elle devait avoir lieu : jamais, par ce temps de luttes électorales, nous n'en verrons une marquée d'un cachet plus singulier. C'était un dimanche : la curiosité nous avait retenu toute la nuit à l'église, séduit par la pompe de l'office russe, par la beauté du chant, par les types étranges de cette multitude qui montait à l'autel en priant pour le tsar, comme une armée marchant à des conquêtes. Toute la nuit, « le pâle troupeau des moines, » comme dit le poète, debout sous la clarté mou-

rante des cierges, avait psalmodié les vigiles sans qu'on eût pu lire sur ces faces mystiques d'autres soucis que ceux du ciel. Nous nous étions couché à l'aube, et de bonne heure nous fûmes réveillé par le son des cloches. Nous nous préparions à assister à une nouvelle cérémonie, quand on nous avertit qu'elles appelaient les cénobites « dans leurs comices. » L'événement attendu depuis si longtemps, destiné à un si grand retentissement dans toute l'église orientale, et autour duquel gravitait tout ce qui restait de passions humaines aux religieux, s'accomplissait sous nos yeux sans qu'il nous fût possible d'en surprendre un indice. Aucun trouble inusité ne transpirait dans la gravité extérieure de la vie monacale, aucun bruit ne profanait le silence du cloître : à peine si quelques physionomies trahissaient une préoccupation nouvelle, si quelques chuchotemens s'échangeaient au coin des longs corridors, si quelque frère passait plus affairé. Un étranger non prévenu aurait cru que les moines se rendaient comme d'habitude à leur office. Et pourtant sous ce masque rigide on sentait plus de passion contenue, plus d'anxiété, plus d'espoir et de colère que dans toutes les agitations bruyantes de nos places publiques. Les Grecs avaient fermé le catholicon, dont ils sont maîtres, apposé les scellés sur la porte et protesté en se retirant dans leurs quartiers. Les Russes montèrent alors voter à leur chapelle, tout au haut du couvent : quelques instans après 400 voix avaient de nouveau appelé à l'igouménat l'archimandrite précédemment choisi dans leur sein. Le triomphe était aussi silencieux, aussi dissimulé que la lutte; les visages se contractaient pour étouffer sous l'austérité habituelle la joie orgueilleuse qui rayonnait malgré eux.

Pour nous, spectateur désintéressé de ce drame muet, nous ne pouvions nous empêcher de sourire à la leçon philosophique qu'il nous donnait. Nous nous demandions si c'était bien la peine de s'enfermer dans un cloître à préparer sa tombe pour y porter les luttes politiques du forum; sous la livrée du renoncement, sous la discipline de l'ascète, nous retrouvions l'homme avec les vanités, les passions, les misères inséparables de sa nature. — Une rencontre fortuite vint donner une portée plus haute encore à cette leçon. — Tandis qu'on nous racontait les résultats du vote, à un des balcons plongeant sur la cour inférieure, un mouvement inusité se produisit dans celle-ci; les cloches s'ébranlèrent à lentes volées; une procession de moines, la tête couverte du voile de deuil et tenant des cierges à la main, s'allongea sur le parvis en psalmodiant de tristes litanies. Toutes les pompes ont un caractère funèbre à l'Athos : dans notre ignorance des usages, nous crûmes qu'on célébrait l'intronisation du nouvel igoumène et nous nous préparions à le voir sortir

à la suite de son troupeau. — Ce ne fut pas l'élu du siècle qui sortit : ce fut l'élu de la mort, un pauvre diable de caloyer que nous avions trouvé quelques jours avant agonisant à l'hôpital, et qui s'en allait au petit cimetière devant la porte, conduit par le même cortége, salué par le même glas et les mêmes chants qui devaient mener son camarade au trône abbatial. En passant cette nuit sur le monastère, le destin avait fait son élection, lui aussi, et choisi au hasard, dans les rangs voués au renoncement commun, deux de ces hommes égaux devant la vie et devant la mort : de l'un il avait fait le puissant abbé, seigneur du couvent et de la terre, de l'autre un cadavre. Lequel était le plus près de sa vocation? N'était-ce pas ce dernier, qui venait si à propos pour donner à son frère, en plein orgueil de la victoire, la leçon du cloître, la leçon des grandeurs humaines, en lui enseignant le terme où elles aboutissent, le chemin qu'il prendrait demain? — L'imagination macabre du vieil Holbein n'eût pas trouvé mieux que ce rapprochement ironique, digne de continuer à Bâle ou à Lucerne la farce lugubre du moyen âge.

A nous aussi, au moment où nous allions quitter l'Athos, le pauvre caloyer donnait peut-être la leçon suprême et le dernier mot de la vieille montagne byzantine. S'il lui reste une chance de vie, elle est dans le développement du petit groupe qui tient lieu de ferment à cette masse inerte; mais il ne réalisera ses destinées qu'en brisant le moule antique où sa forte jeunesse étouffe; nous croyons avec l'Évangile qu'on ne met pas le vin nouveau dans les vieilles outres et qu'il faut à des races nouvelles une formule neuve appropriée à leur génie. Le jour où ces consciences naïves, emprisonnées dans la vénérable maison orthodoxe, l'auront reconstruite à leur usage, elles auront conquis l'avenir. — L'avenir! ce mot sonne faux dans ce monde rétrospectif, où tout ne nous a enseigné que le passé, et nous n'y insisterons pas davantage. — Les cénobites nous devaient leur longue histoire jusqu'à l'heure présente : ils nous l'ont contée et ne nous doivent plus que le mot d'Hamlet mourant après avoir achevé le récit de ses infortunes : « le reste, c'est le silence! »

Le passé et le silence! l'homme ne vit pas seulement de ces deux négations; on s'en aperçoit vite après un séjour à l'Athos. Nous désespérons de rendre l'impression d'étouffement et de malaise, le *spleen* qui se dégage de cette existence factice, la torpeur qui gagne l'esprit dans cette course à travers les sépulcres. Sur cette nature si riche et si vigoureuse, mais frappée de stérilité, un voile de deuil s'étend insensiblement, l'œil voit noir, la nausée vient au cœur à respirer les fades aromes de l'embaumement : ces fantômes de cire au regard atone hantent le sommeil de la cellule. Durant les derniers jours, nous cherchions vainement quelque rappel gracieux de

la vie absente : tout nous semblait suinter la tristesse, jusqu'au laurier-rose amaigri, ennuyé, qui détachait ses fleurs souffreteuses sur le mur gris du couvent. Nous passions nos soirées à arpenter les hautes galeries des étages supérieurs, aspirant à cet horizon de mer que sillonnaient allégrement les barques, comme un défi de liberté jeté aux prisonniers. Une d'elles vint livrer son chargement de poissons au monastère et s'offrit à nous porter en une nuit sur la côte opposée du golfe de Monte-Santo, d'où nous gagnerions Salonique par terre. — Cette fuite nocturne fut le digne épilogue des visions inquiétantes d'où nous sortions. — Couché sur l'arrière étroit de la petite tartane, au ras de la vague dont chaque lame affleurait à nos vêtemens, nous glissions lentement sur l'eau dormante, où pendait la voile immobile. Quand, las de compter les étoiles passant une à une sur le mât, nous nous redressions sur notre planche, nos regards rencontraient les trois caloyers noirs, ombres muettes qui ramaient d'un mouvement automatique, sans paraître avancer. Tous les spectacles funèbres des derniers jours repassaient dans notre insomnie: il ne tenait qu'à nous de nous croire dans la barque infernale, conduite par les nochers de l'Érèbe, qui nous ramenait de la terre des morts. Pour dissiper le cauchemar de cette navigation fantastique, il fallut le premier rayon de l'aube nous montrant la grève prochaine. Une embarcation de pêche y abordait, abritant sous sa voile toute rouge du premier feu des enfans et des femmes. Les voix jeunes et fraîches chantaient la cantilène grecque avec laquelle les pêcheurs de l'Archipel trompent les longues attentes de la nuit : *Ta matia ta gramména...*

« Ah ! réveille-toi et ouvre — tes yeux, le doux livre — que le Créateur n'a pas fait — pour qu'il reste ainsi clos; — ah ! réveille-toi et salue — ton amie l'aurore, — afin que se réjouisse le ciel, — afin que sourie la terre ! »

Ce chant d'amour montant dans l'aurore, c'était le printemps de Dieu, la vie ressuscitée : en la sentant renaître, nous nous demandions si nous n'avions pas rêvé tout ce voyage chimérique dans les siècles lointains, dans la vieille Byzance, dans la tombe : doutant de la réalité évanouie, nous nous retournâmes encore une fois pour chercher la montagne sainte : la masse noire de l'Athos descendait dans les profondeurs de la mer, comme le peuple suranné qui l'habite descend dans le passé.

EUGÈNE MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES SALADEROS

DE L'AMÉRIQUE DU SUD

I.

Nous avons tenté ici même (1) d'étudier sous ses divers aspects le caractère de l'habitant des pampas et de retracer cette vie oisive, indifférente à tout bien-être, de l'indigène au milieu de ses troupeaux et du colon, qui s'endort, lui aussi, dans l'inaction à l'ombre d'une prospérité précaire. Il est permis de chercher l'explication de l'état actuel du vaste territoire des pampas dans cette étrange législation espagnole qui défendait aux colonies le travail et la production en leur imposant la consommation exclusive des produits de la métropole : là est la vraie cause de l'état d'infériorité relative dans lequel, au milieu d'immenses richesses spontanées, a végété un pays plus anciennement colonisé que les états du nord. Perdu au milieu du désert, abandonné par la mère-patrie, le colon, quel qu'il fût, criminel expulsé, émigrant laborieux ou pionnier avide de découvertes, n'était plus considéré comme Espagnol du jour où il touchait le sol de l'Amérique et s'y établissait; il devenait un instrument de fortune pour les chefs de compagnies autorisées à exploiter le pays, un vassal taillable et corvéable à merci. Il est surprenant qu'un pareil sort ait tenté quelques coureurs d'aventures et que les chefs d'expéditions aient pu enrôler des volontaires; il fallait vraiment que l'Espagne de Philippe II et de ses successeurs fût un triste séjour pour que les états de la Plata, où n'existait pas l'attrait des mines d'or, aient pu se peupler en deux siècles de 56,000 Espagnols. Le système général appliqué à toutes les colo-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1875.

nies était la défense absolue d'exporter autre chose que de l'or. Le revenu des mines était divisé par tiers entre le roi d'Espagne, ses représentans dans le pays et le colon; le tiers abandonné à celui-ci ne pouvait être employé par lui à autre chose qu'à payer les objets qu'il tirait de la métropole pour sa consommation. Créer une industrie quelconque dans la colonie lui était défendu, améliorer son sort lui était impossible; l'agriculture elle-même lui était interdite par des règlemens rigoureux.

Il semblerait que les provinces de la Plata eussent dû être exemptées de l'application de lois qui n'étaient pas faites pour elles; Buenos-Ayres était en effet à 1,000 lieues des mines de Potosi, qui produisirent 4 milliards de francs en cinquante ans, et ce terrain d'alluvions ne dénonçait l'existence d'aucune mine d'or ou d'argent, la surface seule promettait au travail humain des richesses capables de faire une concurrence victorieuse aux mines les plus riches. Les rois d'Espagne n'en accumulèrent pas moins les prohibitions, essayant d'arrêter l'élan irrésistible de la production de la pampa; mais ils pouvaient plus facilement condamner l'homme à l'oisiveté que la nature à l'inaction, et les colons voyaient leurs richesses se développer malgré la loi et pour ainsi dire malgré eux, sans emploi ni profit, ne leur apportant que le dégoût du travail. Comme si ces lois eussent été insuffisantes, l'Espagne alla jusqu'à créer une fiction géographique qui doublait la distance réelle entre les provinces de la Plata et la métropole. Placées en effet sur un grand fleuve, clé d'autres voies navigables qui descendaient des pays les plus riches de ce continent, situées sur l'Atlantique, presqu'en face de l'Espagne, les provinces de la Plata furent soumises dès l'origine à l'autorité administrative de la vice-royauté du Pérou, dont le siége était sur le Pacifique, et toute communication directe avec la métropole leur fut interdite; privées du droit d'exporter, elles ne pouvaient rien recevoir que par cette voie détournée, ce qui imposait aux objets de consommation les frais d'un voyage de 1,000 lieues par terre, et des droits de 50 pour 100 au profit du roi et du vice-roi. L'estuaire de la Plata se trouvait, par le fait de cette législation illogique, être une sorte de porte fausse condamnée, semblable à celles que les architectes simulent sur les édifices pour la symétrie, mais qui ne servent à rien.

Cette législation, à peine améliorée de temps à autre, dura de 1580 à 1810; elle était aggravée par l'existence de monopoles de tout genre. Une sorte de ferme du commerce existait en effet à Séville sous le nom de *casa de contratacion*, réunissant entre ses mains la consommation et la production des pays d'outre-mer; quelques maisons opulentes sous la surveillance des douanes de l'état,

qui régissaient l'embarquement et le débarquement des cargaisons, formaient en Espagne, aussi bien qu'en Amérique, une aristocratie commerciale où les nobles entraient sans déroger. Toutes les lois étaient faites en faveur de ces monopoliseurs sans aucun souci de l'intérêt privé du colon ni de l'intérêt public des colonies.

En quelques mots, nous en ferons connaître l'esprit. Une ordonnance de 1602, qui fut considérée comme un progrès sur les précédentes, permit pour la première fois l'exportation par la voie de la Plata de 2,000 *fanegas* (1) de blé, de 1,000 quintaux de graisse et de viande sèche pour la côte de Guinée pour y être échangés contre des nègres. On se demande à quoi pouvait servir l'importation des nègres, sinon à augmenter le nombre des consommateurs dans un pays où, la production étant prohibée, tout travail était superflu, et où, en permettant l'entrée de nègres, on défendait en même temps l'exportation de tout ce qu'ils pourraient produire. En 1718, le roi accorda enfin à un Espagnol le droit d'expédier directement deux petits navires par an de la Péninsule pour la Plata avec autorisation de rapporter en retour les produits de cette contrée. Ce mince progrès disparut lui-même dix ans plus tard devant les réclamations des monopoliseurs, et les exportations de la Plata durent reprendre la voie du Pacifique. Une pareille législation équivalait à une prohibition absolue d'exportation, étant donnée la nature des produits de la pampa, alors exclusivement composés de cuirs de bœufs, marchandise lourde et encombrante. Une seule voie de salut restait ouverte au colon : c'était la contrebande. Elle prit un développement considérable dans les ports voisins occupés par les Portugais, et sauva les provinces espagnoles d'une ruine complète en procurant à la production spontanée du pays les moyens de se répandre au dehors. Le champ à exploiter était tellement vaste, que les contrebandiers pouvaient former des compagnies puissantes, disposaient d'une véritable flotte, de ports de ravitaillement, et avaient à leurs ordres des armées de travailleurs entretenus par eux, faisant pour leur compte l'exploitation des animaux inutiles à leurs propriétaires. En raison du développement excessif et sans profit des troupeaux, les *hacendados* d'alors les avaient laissés vivre à l'abandon, se contentant d'en tirer leur nourriture quotidienne et renonçant à marquer les nouveau-nés; il était rare même qu'ils s'occupassent d'abattre une quantité quelconque d'animaux pour en vendre le cuir, alors de peu de valeur et d'un placement difficile.

L'exploitation de la pampa au XVIII[e] siècle était donc, à propre-

(1) Une *fanega* équivaut presque exactement à un hectolitre.

ment parler, abandonnée à deux ou trois mille brigands, *gauchos malos*, que les contrebandiers entretenaient sur les limites du territoire des *estancias*, sur l'une et l'autre rive de la Plata, et auxquels ils faisaient appel lorsqu'ils avaient amené les navires destinés à la contrebande. On organisait alors une sorte de battue générale du bétail. On réunissait une troupe de ces cavaliers intrépides, qui se jetaient dans la pampa, là où les animaux étaient le plus nombreux, sans se préoccuper des propriétaires. Lorsqu'on rencontrait un troupeau, on formait le cercle, ceux des côtés rassemblaient le bétail, et ceux du centre, armés d'une longue perche de bambou terminée par une demi-lune de fer tranchant, coupaient le jarret des animaux affolés, sans s'arrêter dans leur course tant qu'il en restait debout, laissant le sol jonché de ces malheureuses bêtes bondissant sur place au milieu de beuglemens et d'efforts impuissans. Quand le massacre était fini, les mêmes individus mettaient pied à terre, enfonçaient leur long couteau dans le cœur de la bête abattue, d'autres les suivaient, arrachaient le cuir et l'emportaient. Les entrepreneurs de ces abatages payaient un *real* (1) à ceux qui coupaient le jarret, et un *real* à ceux qui écorchaient; la viande était abandonnée aux chiens sauvages et aux oiseaux de proie. Les lois avaient créé cette industrie au grand détriment de la moralité et de la richesse du pays. Les propriétaires se voyaient, eux aussi, obligés d'employer le même système, qui, en se généralisant, conduisait à une destruction rapide du bétail. En effet, malgré les ordonnances qui défendaient d'abattre les mères et les génisses, on choisissait de préférence pour ces battues le printemps, époque de la mise bas ; les vaches pleines étaient les plus recherchées en raison de la valeur du veau mort-né, dont le cuir se payait fort cher en Espagne, et dont la chair était un régal pour le *gaucho*. C'était ruiner doublement le troupeau en détruisant les reproductrices et en égarant les veaux déjà nés qui erraient à l'abandon et mouraient en grand nombre. En dehors même des contrebandiers, les Indiens du Chili et des provinces des Andes, les habitans de Montevideo, les Brésiliens, tous, chrétiens et autres, venaient s'approvisionner dans cette mine inépuisable, sans autre but que de se fournir de cuirs et de graisse pour leur consommation.

Les *hacendados* cependant, ne renonçant pas à retirer un jour quelques revenus de leurs troupeaux, ne cessaient de lutter contre les erreurs économiques de la métropole; pendant tout le XVIIIe siècle, ils adressèrent directement au roi d'Espagne des mémoires aussi curieux par l'élévation des idées et des doctrines que par le

(1) Le *real* argent valait 55 centimes de notre monnaie.

contraste avec la folie de ceux qui faisaient les lois. Ces mémoires constituent de vrais cahiers coloniaux, rédigés par des hommes nés cependant loin du centre de la civilisation, tenus volontairement dans l'ignorance, et qui, guidés seulement par l'intérêt privé, donnaient à l'Espagne des leçons d'administration aussi opportunes qu'inutiles. Tel était l'aveuglement de ceux qui avaient dans leurs mains la conduite des colonies, que le roi répondait aux réclamations des colons par les instructions suivantes, qu'il transmettait au vice-roi de la Plata vers la fin du XVIII[e] siècle. « A tous les vice-rois, écrivait-il, nous avons toujours recommandé de prendre le plus grand soin d'empêcher que dans les provinces on ne travaille les draps, on ne plante la vigne ou l'olivier, pour beaucoup de raisons de haute considération qui nous y forcent, et dont la première est de ne pas diminuer le commerce de notre royaume avec ces pays; nous avons su que, malgré notre défense, on avait lâché la main, et que les vignes par exemple s'étaient développées; nous défendons formellement que dorénavant il en soit planté aucune, que celles qui existent soient soignées ou replantées, si elles disparaissent, qu'il soit fait aucune plantation d'olivier ni travail de laine. »

En 1790 sont envoyées les premières suppliques; vingt ans suffiront pour amener les esprits à la pensée d'une guerre ouverte, et pendant ce temps l'Espagne ne fera du reste aucune concession qui ne lui soit arrachée de vive force; la seule qu'elle ait octroyée est la cédule du 4 mars 1795, qui pour la première fois autorise la vice-royauté de la Plata à faire directement le commerce avec la métropole et les autres colonies espagnoles, droit qu'elle ne concède qu'empêchée qu'elle est de surveiller ces transactions par suite de la guerre avec l'Angleterre. Pour la première fois, une apparence de commerce régulier remplaça la contrebande, et profita aux *hacendados* au lieu de faire exclusivement la fortune des pillards. En 1795, le commerce de la Plata se faisait déjà par 97 navires, et l'on exportait dans cette seule année 875,000 cuirs de bœufs, 44,000 de chevaux, et 250,000 kilos de suif.

Cette demi-liberté était due aux circonstances, mais était loin encore de constituer la liberté du commerce, et si les commissaires royaux ne pouvaient plus dire aux colons ce qu'ils leur disaient un siècle auparavant, « vous n'avez d'autre privilége que de ne pas être vendus comme esclaves ! » les colonies étaient en somme maintenues dans un état de dépendance assez complet pour n'avoir d'autre sentiment que la haine contre leurs compatriotes d'Espagne, devenus leurs maîtres. C'est là qu'il faut chercher le vrai sens de la révolution de 1810, qui n'avait au début rien de politi-

que, et n'avait d'autre mobile que l'intérêt commercial. L'Espagne le comprit vite, et aux premières nouvelles du soulèvement tenta de l'arrêter par une ordonnance qui, datée du 17 mai 1810, six jours avant la proclamation de l'indépendance, concédait la liberté commerciale sans restrictions. Il était trop tard : moins d'une semaine après, le vice-roi était en fuite.

Mais ces trois siècles que l'on venait de traverser ne pouvaient par le fait d'une révolution s'effacer de l'histoire; le mal était profond, tout était à créer. Il fallait changer la tradition, réagir contre cette indolence que les créoles avaient puisée dans les loisirs de la vie pastorale. La destruction des troupeaux avait été si rapide que l'on était passé en quelques années de l'extrême abondance à la crainte de voir disparaître le dernier troupeau. Si nous en croyons les chiffres rapportés par Félix de Azarà dans un mémoire écrit en 1751 et imprimé à Madrid en 1847, il faudrait estimer à 48 millions le nombre des bêtes à cornes qui peuplaient la pampa du Rio-Negro de Patagonie au Rio-Tebicuary du Paraguay. Ces chiffres sont peut-être erronés malgré l'exactitude ordinaire des observations de cet écrivain méticuleux; mais, quel qu'eût été le nombre du bétail à cette époque, il était assez réduit à la fin du siècle pour qu'on estimât à peine à 6 millions les animaux qui avaient survécu aux battues. Aucun motif du reste n'engageait les habitans à être ménagers de leurs richesses. Au milieu des prohibitions de la loi espagnole, les créoles n'avaient jamais appliqué leur esprit à la recherche des procédés propres à utiliser les produits de leurs troupeaux. Quand était venu en 1795 la première autorisation d'exporter, les moyens manquaient pour en profiter; les cuirs étaient le seul produit transportable à Buenos-Ayres pour y être embarqué, et encore un bon tiers pourrissait sur place faute de préservatif contre les insectes. Comme ils valaient de 12 à 20 réaux, soit de 7 à 11 francs la pièce livrés à Buenos-Ayres, ce qui, transport déduit, donnait à peine 5 réaux au propriétaire, celui-ci se souciait peu de chercher les moyens de préserver de la corruption une marchandise aussi peu estimée. Ce fut seulement en 1816 que pour la première fois on eut l'idée de plonger dans un bain saturé d'arsenic les cuirs séchés au soleil pour les protéger des mites, et aujourd'hui encore l'on ne procède pas autrement. Quant à la chair des animaux, elle était absolument sans emploi en dehors de la consommation journalière de la population très restreinte; on allait jusqu'à tuer un bœuf pour en avoir la langue ou tout autre morceau désiré, le reste était abandonné. Une petite quantité de viande était séchée au soleil et expédiée en fût dans de la graisse : c'était le *cecino*, produit d'une fabrication coûteuse, d'une conservation difficile, auquel on a depuis un siècle tout

à fait renoncé. L'esprit d'invention et l'activité industrieuse des habitans, qui au nombre de 100,000 végétaient sur cette terre, n'avaient aucune raison de se développer, et, faute d'un progrès quelconque, la ruine était imminente. Heureusement la révolution, en proclamant l'indépendance commerciale, éveilla l'esprit d'initiative, ouvrit le pays à l'activité étrangère, y révéla les inventions de l'industrie moderne, et, quoique dans une mesure encore restreinte, inaugura l'ère de l'exploitation lucrative et raisonnée de la pampa.

II.

Les seuls établissemens qui aient servi à développer la production du bétail sont les *saladeros*. Le nom est fort ancien et se rencontre dès le début du dernier siècle dans les documens publics; il n'existait cependant alors rien qui eût quelque analogie avec ce que l'on voit aujourd'hui. La fondation de ces usines, qui ont conservé dans leur aspect et leur mode de fabrication un cachet tout à fait primitif, a constitué vers le commencement de ce siècle un progrès considérable et ouvert aux *estancieros* le premier débouché important pour leurs troupeaux. L'origine en est fort obscure; voici la tradition qui a cours à ce sujet.

En 1794, cinq matelots irlandais venus sur la côte de Patagonie pour la pêche de la baleine, se trouvant échoués et recueillis à Buenos-Ayres, eurent l'idée d'appliquer à la conservation de la viande les procédés de salaison et de séchage employés à celle du poisson; c'était fort simple, mais l'ignorance des colons était telle, ils avaient eu jusque-là si peu d'intérêt à s'occuper de ces questions, que la révélation de ces cinq matelots fut accueillie comme une découverte des plus merveilleuses. On fit des essais qui réussirent parfaitement : des échantillons expédiés par des navires en partance firent le tour du monde sans s'altérer, en un mot le résultat fut du premier coup si satisfaisant qu'après quatre-vingts ans aucune modification n'y a été apportée, et le problème de la conservation de la viande, dans ce siècle de la chimie, n'a pas fait un pas.

De ce jour, l'industrie si importante des *saladeros* était créée. Cependant il ne fallait pas songer à fabriquer du jour au lendemain des quantités considérables de viande salée. Ce qui faisait défaut, c'étaient non-seulement les hommes entendus et pratiques dans ce travail nouveau, mais encore le sel, les tonneaux, et, ce qui était plus grave, les capitaux. Il fallut, comme toujours, que les *hacendados* s'adressassent au roi, lui demandant de favoriser la création

de cette industrie, d'autoriser la venue de cent ouvriers irlandais catholiques qui pussent enseigner aux nègres ce travail nouveau; on demandait aussi la fondation d'une compagnie qui pût acheter et centraliser à Buenos-Ayres tous les produits que l'on préparerait dans les *estancias* et les exporter pour les autres colonies et le continent européen. Ces pétitions restèrent sans réponse, et les colons durent se contenter d'employer le nouveau système de salaison, chacun séparément suivant le nombre de ses troupeaux et des esclaves dont il disposait, mais sans que l'on pût songer à établir des saladeros. Ce ne fut que de longues années après que quelques-uns furent créés à Buenos-Ayres, assez peu importans du reste au début pour qu'ils n'aient pas laissé trace dans les documens publics; en 1822 seulement l'existence en est constatée par un règlement qui les atteint. Ils s'étaient groupés autour de Buenos-Ayres et devenaient assez gênans pour la ville, qui s'agrandissait et les englobait, pour qu'une ordonnance leur enjoignît de s'éloigner à une demi-lieue au moins du palais municipal, le Cabildo. Enfin le traité de 1825 avec l'Angleterre, en autorisant celle-ci à faire le commerce, leur donna une impulsion rapide, décida par cela même la fortune des *hacendados*, quintupla la valeur des troupeaux et contribua à la création d'une aristocratie de propriétaires qui vint prendre la place des riches négocians espagnols expulsés en 1810. A la même époque, un *estanciero* platéen, voyageant en Europe, envoyait à Buenos-Ayres pour y perfectionner la fusion des graisses un chimiste français, M. Antoine Cambacérès, neveu du prince de l'empire, qui devait consacrer sa vie au progrès de cette industrie, et qui créa au bout de quelques années de séjour un établissement modèle.

Il serait inutile d'exposer avec minutie les débuts de cette industrie, désormais immuable, qui, faute de progresser, finira par s'éteindre dans un temps que l'on peut déjà déterminer, et qui en limitera l'existence à un siècle de durée. Nous pouvons dire que nous étudions ici une industrie qui s'en va, mais qui néanmoins représente encore le seul débouché ouvert aux produits de la pampa, d'un commerce de 250 millions de francs pour les états de la Plata et la province brésilienne de Rio-Grande.

On appelle *saladeros* des usines où l'on tue les bêtes à cornes pour en saler le cuir et la viande. Le capital employé et mis en mouvement dans les saladeros est considérable, mais l'apparence extérieure des bâtimens n'en donne aucune idée; ici, comme dans les *estancias*, on pousse trop loin la simplicité, et, si le grand propriétaire se contente pour sa demeure d'un *rancho* de boue et de paille, le propriétaire du saladero se contente plus facilement encore de

hangars de bois de l'allure la plus primitive, délabrés, incommodes, plantés généralement au hasard, sans plan préconçu, sans que l'on ait même songé à se préoccuper de l'économie de la fabrication.

Le chef de l'usine, le *saladériste*, dirige ses affaires de loin, paraît rarement au saladero et quitte peu Buenos-Ayres ou Montevideo, les deux seuls marchés des cuirs verts et de la viande salée. C'est là qu'il vend ses produits, acte *préalable* de la fabrication.— Par un bouleversement des lois industrielles, le saladériste en effet vend sa marchandise, non-seulement avant de l'avoir fabriquée, mais avant d'avoir songé à acheter la matière première, et, qui plus est, il en touche le prix en signant les contrats à livrer avec les maisons d'exportation. Si l'on calcule que chaque chargement de 10,000 cuirs vaut de 300,000 à 400,000 francs, on s'expliquera l'importance de ces découverts, faits sans autre garantie qu'un simple reçu et une promesse de livrer une marchandise dont le vendeur ne dispose pas; ajoutons que, sauf les événemens imprévus du commerce, ces contrats sont toujours exécutés à la lettre, et que, pour n'être garantis que par la bonne foi, les avances faites ne sont en rien aventurées. Le saladériste a du reste vite employé ces capitaux; aussitôt les contrats signés, il remet les espèces nécessaires à des agens spéciaux, appelés *capataces*, qu'il envoie dans la campagne faire les achats, former les troupes et amener les animaux au saladero pour l'abatage, après les avoir payés, suivant l'usage, à la sortie même de l'*estancia*. Le *capataz* est la cheville ouvrière de cette industrie, et le triple rôle qui lui est confié : acheter, choisir et payer, dit assez quelles qualités exceptionnelles on exige de lui; de son intelligence dans le choix des animaux, qui est l'acte le plus important de la fabrication, dépend la fortune du saladériste. Ces agens sont toujours des pampasiens indigènes, connaissant par le menu la valeur des animaux de chaque propriété et sachant dire, à la seule inspection d'une troupe de mille animaux sur pied, ce qu'elle rendra en moyenne en poids de cuir, de graisse ou de viande. Les achats se font d'octobre à mars, dès la fin du printemps jusqu'à la fin de l'été. Le *capataz* enrôle les hommes pour l'aider dans la formation et la conduite de la troupe; douze ou quinze hommes sont nécessaires par mille animaux; chaque homme mène avec lui six ou huit chevaux de rechange.

Les animaux de l'*estancia* réunis à la demande du *capataz*, le choix est fait par lui personnellement, et les bêtes choisies sont enfermées à part dans un *corral*, ou, s'il n'en existe pas, dans un cercle d'hommes à cheval, et mises à sa disposition; elles ne sont point contre-marquées, étant destinées à être abattues immédiate-

ment; le changement de propriétaire est constaté par un bulletin avec désignation détaillée des marques, visé par le juge de paix du district. Le *capataz* peut dès lors songer à se mettre en route.

Le départ est l'opération la plus difficile, surtout si l'*estancia* est située aux confins de la pampa, où les animaux sont d'une sauvagerie indomptable. Il est d'usage que l'*estanciero* prête tous les hommes dont il dispose pour accompagner la troupe jusqu'à deux ou trois lieues des pâturages où elle s'est élevée. Le départ se fait invariablement une heure avant le lever du soleil, afin d'arriver avant la nuit le plus loin possible de la *querencia* et éviter la fuite de la troupe, invinciblement attirée par ses habitudes. Deux hommes prennent la tête et servent de guides, poussant en même temps devant eux les chevaux de relais de tous les autres hommes, qui, eux, se distribuent sur les flancs de la troupe et galopent comme feraient des chiens de berger : le *capataz* ferme la marche, marche pénible, bruyante, pleine d'incidens, de fatigues de tout genre, de course après les fuyards, qui font pointe de tous côtés, et souvent s'échappent par petites bandes fort difficiles à réunir et à ramener sans que pendant ce temps d'autres les imitent. Après quatre ou cinq heures de ce voyage laborieux, qui n'a mené la troupe qu'à trois ou quatre lieues du point de départ, on fait halte pour laisser reposer et manger hommes et bêtes pendant une heure; l'on repart ensuite et l'on continue à avancer lentement jusqu'à ce que, deux ou trois heures avant le coucher du soleil, on rencontre un bon pâturage et de l'eau. C'est là que l'on campera pour passer la nuit sous la garde de deux ou trois hommes à cheval. On fait, aussitôt arrivé, les préparatifs de la nuit et du souper général. Pour cela, on tue un des bœufs du troupeau, bien entendu le plus gras et le meilleur, et l'on prépare un immense rôti que l'on mangera sans pain ni sel.

L'habitant de la pampa est rompu dès longtemps à ce genre de vie : depuis le matin de cette rude journée passée à cheval au soleil d'été, au milieu d'une poussière noire, il n'a pris autre chose que de fréquentes gorgées de *gin* ou de *caño* du Brésil, et sucé quelques *matés :* cet abus d'alcool le maintient dans un état nerveux, nécessaire pour résister à tant de fatigues. La journée n'est pas finie; après le souper, chacun arrange sa *tropilla* de chevaux et prend un cheval frais qui lui servira quand viendra son tour de veille; si la *tropilla* est bien habituée à suivre la jument, *madrina*, on entrave simplement les pieds de devant de celle-ci au moyen d'une lanière de cuir en forme de huit, et qui prend les deux jambes au-dessus du sabot; les chevaux restent à paître autour d'elle et ne s'éloignent pas du bruit de la clochette qu'elle

porte au cou; si les chevaux sont peu habitués à la *madrina*, on les entrave tous de la même manière. Le troupeau pendant ce temps a pâturé, la nuit est venue, on le ramasse alors, et des hommes de garde à tour de rôle galopent autour sans discontinuer. La première nuit est forcément très inquiète : hommes et chevaux sont trop disposés à dormir, les bœufs au contraire ne pensent qu'à se lever, à mugir ou à s'échapper, et le *capataz*, sur qui pèse la responsabilité, n'a pas le droit de se reposer un seul instant. Comment dépeindre les nuits d'orage où le vent souffle soulevant un épais nuage de poussière suivi bientôt des éclairs, de ce tonnerre sans fin de la pampa et d'une pluie torrentielle? Le troupeau fuit alors sous le vent, comme un navire qui lâche ses voiles et se laisse porter hors de sa route, mais loin du danger ; il faut le suivre alors jusqu'à ce que, s'arrêtant de lui-même et groupé en masse compacte, le dos au vent, il prenne le parti d'essuyer la bourrasque, immobile et la tête baissée.

Au matin, on reprend la marche, qui se continuera ainsi pendant plusieurs jours à raison de 6 ou 8 lieues par jour. Quelquefois le saladero est éloigné de 80 ou 100 lieues du point de départ. Avant d'arriver au but du voyage, il faut passer à la *tablada*, sorte de bureau d'octroi spécial où les animaux destinés à l'abatage doivent être révisés par l'autorité. Ces *tabladas* sont les vrais postes de défense de la propriété pastorale. Ceux qui gouvernent sont tous plus ou moins intéressés à la protéger, il en résulte une minutie et une rigueur peu communes dans l'application des règlemens; mais il faut bien dire que la loi, malgré ses sévérités, a difficilement raison des mille ennemis de la propriété rurale. Le vol des animaux sur pied et des cuirs est favorisé par l'étendue des juridictions de campagne, par la complaisance des autorités subalternes et surtout par les émigrations d'animaux qui, chassés par la sécheresse ou des ouragans, s'éloignent à 20 ou 30 lieues de leurs pâturages, et restent trois ou quatre mois sans y revenir : l'habitude de puiser dans le bien du voisin est si enracinée que les meilleures lois et la vigilance la plus active, deux choses bien inconnues des créoles, seront malgré tout insuffisantes, et le réseau des *tabladas* laisse inévitablement passer au travers de ses mailles très lâches des troupeaux entiers d'animaux sur pied et des chargemens de cuirs secs.

Une histoire restée célèbre donnera une idée des mœurs de la campagne sur ce point. Dans un petit village de la frontière, un paysan se trouvait un jour chez un commerçant considéré du district. Tout en causant, celui-ci lui demanda ce qu'il gagnait; c'était fort peu de chose. « Si tu es homme à travailler, lui dit-il, je vais

faire ta fortune. Combien peux-tu écorcher de bœufs et m'apporter de cuirs chaque nuit? — Dix ou quinze, répondit le paysan. — Très bien, je te les paie vingt piastres papier (1) chacun; tu peux en gagner deux cents toutes les nuits. Va, travaille, et en peu de temps tu seras riche, je te paierai au comptant; mais aie bien soin de venir seulement après minuit. Tu jetteras les cuirs par-dessus le mur dans ma cour, tu frapperas doucement à la porte, tu entreras, nous compterons, tu recevras ton argent, et de même chaque nuit. » Le paysan, bien instruit, promit ses cuirs pour le soir même. La nuit venue, il apporta vingt cuirs, de même pendant deux semaines sans y manquer; il touchait sa paie et revenait la nuit suivante. Comme cela se passait au milieu de l'hiver, les cuirs séchaient lentement, notre commerçant en comptait plus de 300 réunis, payés à 20 piastres; il savourait d'avance la double perspective d'un bénéfice considérable et de la gloire qui en rejaillirait sur son intelligence commerciale. D'autres aussi faisaient ce commerce, mais personne n'avait découvert un homme aussi travailleur, aussi constant et aussi discret. Un matin cependant, le contre-maître chargé de faire sécher les cuirs vint aviser le négociant qu'il s'en trouvait un de la marque de son *estancia;* il n'y fit pas attention, supposant que c'était le cuir d'un bœuf égaré. Le jour suivant vint à souffler un vent sec du sud, et les cuirs séchèrent rapidement. Le contre-maître découvrit alors qu'il y en avait plusieurs; il en avertit le négociant. Celui-ci effrayé vint lui-même faire une inspection minutieuse qui se termina par des imprécations : tous les cuirs sans exception étaient de sa marque. Fou de colère, il attend de pied ferme la venue nocturne du *gaucho* trop travailleur, décidé à lui faire un mauvais parti. La nuit arrive, et avec elle le *gaucho* indolent, demi-couché sur son cheval plus chargé que jamais de cuirs frais sanguinolens pendant jusqu'à terre de chaque côté de la monture. Le commerçant lui laisse déposer son fardeau, et, contenant mal sa fureur : « Qu'est-ce que je t'ai proposé l'autre jour, canaille? dit-il, de m'apporter des cuirs et que je te les paierais vingt piastres au comptant? — Eh! ce ne sont pas des cuirs que je vous ai apportés? — Si, brigand, mais ils sont de ma marque. — Eh alors! *patroncito,* dans quel troupeau devais-je prendre? — Oui, va, fais la bête! — Ma foi, *patroncito,* j'y suis maintenant, mais j'étais loin de penser que vous m'envoyiez tuer les bœufs d'autrui. Comme je n'ai jamais volé personne, je n'y ai pas vu malice; j'ai supposé que vous me faisiez travailler de nuit pour ne pas déranger tout le troupeau; du reste je n'ai rien à voir dans tout cela, payez-moi mon travail,

(1) Il s'agit ici de la piastre de la province de Buenos-Ayres, qui vaut 22 centimes.

car il n'est pas juste que je perde ma peine pas plus que ceux qui m'ont aidé. » Il n'eut pas à menacer longtemps, le négociant paya ; le lendemain le fait était public, et l'on en faisait des gorges chaudes sans qualifier le négociant autrement que de maladroit et le *gaucho* de malin.

Il faut ajouter cependant que les commerçans qui commanditent ce genre de rapine sont de petits négocians des frontières, n'ayant rien de commun avec les saladéristes. Ceux-ci ne cherchent pas à éviter l'examen des *tabladas;* le *capataz* y conduit donc le troupeau, et, muni d'un bon à tuer en due forme, fait reprendre la marche vers le saladero, où déjà les dispositions sont prises pour recevoir cet arrivage. A 1 ou 2 kilomètres de l'établissement, on rencontre un groupe de quelques hommes envoyés à cheval au-devant de la troupe pour présider à l'entrée au corral; ils amènent avec eux deux bœufs qui prendront la tête du troupeau, et, dressés de longue main à ce triste rôle d'agens provocateurs, le conduiront jusqu'au dedans du corral. Il serait impossible de rendre le mouvement, les cris, les beuglemens de cet ouragan d'hommes, de chevaux, de bêtes à cornes, qui, tous invisibles au milieu d'une trombe de poussière noire, se précipitent dans le corral. Les bœufs, aveuglés, souffrant de la faim, de la soif, de la longue fatigue de ce dernier voyage, se heurtent en masse à tous les pieux qui forment l'enceinte, se bousculent, se précipitent furieux, reculent effrayés, se foulent aux pieds les uns les autres, cherchent une issue de droite et de gauche, condamnés à attendre la mort jusqu'au lendemain au milieu de ces souffrances, sans une goutte d'eau ni un brin d'herbe. Les précautions sont prises pour que ces mouvemens de houle n'aient pas de suite funeste. Afin que jamais un trop grand nombre d'animaux ne puisse à la fois faire force sur l'enceinte et ouvrir une brèche, le parc étroit où on les enferme se développe en détours tortueux, se repliant sur lui-même de telle façon que l'élan soit impossible et que tous soient réduits à se débattre dans des efforts individuels sans pouvoir se grouper ni faire sur les parois une attaque d'ensemble. Néanmoins on ne s'explique pas le sang-froid des hommes entrés dans l'enceinte, et qui, au milieu de cette cohue, continuent paisiblement leur besogne, faisant sortir les deux bœufs qui ont servi d'appeau et jetant le lasso pour prendre et enlever la génisse que l'usage leur concède, offerte par l'*estanciero* qui a vendu la troupe ; quelque épuisée de fatigue qu'elle puisse être, elle est traînée au bout du lasso par un cheval, arrachée du corral, et, les jarrets coupés, saignée d'un coup de couteau au cœur. Destinée à l'*asado con cuero* (rôti dans le cuir), vieil usage de la pampa et seul régal du gaucho, la bête est dépecée toute pal-

pitante, presque vivante, peut-être sensible; chacun taille son morceau dans le cuir et la chair avec une dextérité et une insouciance rares, et le place ainsi sur une braise d'os rougis, où la viande cuira doucement en conservant tout son jus dans son enveloppe naturelle; c'est là un mets justement apprécié, la partie de l'animal entre cuir et chair a surtout une saveur spéciale (1). L'usage en était autrefois très répandu; tout étranger qui se présentait dans une *estancia* y était fêté par un *asado con cuero*, on sacrifiait une génisse à son intention; mais le prix élevé des cuirs fait perdre peu à peu cet usage coûteux, et le veau gras tend à devenir dans la pampa, comme partout ailleurs, une figure de rhétorique.

Le troupeau a passé la nuit dans le corral; au point du jour, l'abatage doit commencer. On hisse au mât un drapeau qui indique au voisinage qu'il y a du travail. Le grand corral est mis en communication avec une série d'autres plus petits où ne peuvent pénétrer que quelques animaux à la fois; enfin une poterne à guillotine s'ouvre et donne passage à dix animaux seulement; c'est l'antichambre de la mort. Cette enceinte fort petite, fermée comme les parcs voisins de pieux de bois dur serrés les uns contre les autres, de forme ovale, s'appelle le *brette*; une porte à guillotine y donne entrée, les animaux que l'on y pousse y trouvent un sol dallé, rendu glissant à dessein et où à peine ils peuvent se tenir debout. A l'entour règne une sorte de plain-pied circulaire où, le lasso à la main, se tient un *gaucho* généralement vêtu du costume traditionnel; c'est le *desnucador*, dont le nom imagé indique la fonction. Il jette le lasso sur la victime choisie dans ce groupe affolé; à peine est-elle prise que le lasso, dont la courroie prolongée passe dans une poulie et vient aboutir à la selle d'un cheval ou à un joug de bœufs, se tend et amène pour ainsi dire mécaniquement le bœuf, la nuque tendue, sous une autre poterne. Le *desnucador* est venu pendant ce temps se placer au-dessus, et d'un seul coup de couteau frappé entre deux vertèbres, immobilise l'animal et le fait tomber lour-

(1) Macaulay raconte qu'en 1689 en Irlande, lors du soulèvement des paysans qui suivit la révolution, la campagne était pillée par des bandes armées d'insurgés catholiques qui détruisaient les troupeaux, comme on le fit au XVIIIe siècle dans la pampa. « Il n'était pas rare, dit-il, de voir des bandes affamées se jeter sur les troupeaux pour en dévorer, sans pain ni sel, la viande, que ces esclaves affranchis avaient toujours considérée comme la nourriture du riche. Souvent, manquant de marmites, ils faisaient cuire le bœuf *dans sa propre peau*, découpant des *beefsteaks* sur l'animal encore en vie et suspendant la viande saignante sur des charbons. » Il est probable que la même cause a dans l'origine donné aux habitans de la pampa l'idée de ce mets spécial, et que cet usage, devenu depuis un luxe, n'était à l'origine qu'un signe de sauvagerie.

dement sur un petit wagon; la porte s'ouvre, le wagon glisse, et le lasso, dégagé, va enlever une autre victime, tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire : 1,000 ou 2,000 animaux, en quelques heures, passeront de cette manière sous le couteau du *desnucador*, qui recevra pour son travail, où une adresse peu commune est nécessaire, la haute paie de 10 francs par 100 têtes.

Le bœuf étourdi, mais non pas mort, est porté par le wagon à quelques pas de là et jeté sur une esplanade dallée abritée d'un toit que l'on nomme la *playa*. Cette esplanade, ou littéralement plage, est de tout le saladero l'endroit le plus caractéristique, où la curiosité vous attire, d'où l'horreur vous éloigne. C'est là que le boucher fait sa besogne; les pieds et les bras dans le sang, le corps demi-nu, le couteau à la main, 50 ou 100 individus, suivant l'importance du travail du jour, tous en mouvement, absorbés par leur labeur, saignent, écorchent, dépècent chacun un bœuf en six minutes; non sans inquiétude, on se demande, au milieu de tous ces longs couteaux, agités dans tous les sens, ce qu'un incident quelconque, une colère, un mot maladroit pourrait produire. Ce travail repoussant, ce sang chaud qui jaillit quelquefois au visage et qui toujours inonde le corps, font de ces hommes une race à part : élevés dès l'enfance dans ce milieu, employés même dès l'âge de quatorze ans à cette besogne, ils s'habituent à frapper, à donner la mort, à sentir la chair palpiter et le sang couler sous leur couteau. Que ne doit-on pas craindre le jour où de pareils hommes deviennent un instrument de gouvernement dans la main d'un tyran ou d'un parti? Rosas, il y a trente ans à peine, n'hésita pas à recourir à eux pour terroriser Buenos-Ayres, et recruta sa redoutable *mazhorca* parmi ces bouchers de saladeros et d'abattoirs. Les *mazhorqueros* ne frappaient qu'avec le couteau et à la gorge. Ils n'attaquaient que des adversaires isolés, et le faisaient seulement quand ils étaient en nombre suffisant pour ne pas craindre de représailles, — sans haine, sans passion politique, par ordre, semblant ne rechercher dans leurs crimes quotidiens que l'assouvissement d'un instinct de sauvagerie. Quelques fanatiques allaient bien jusqu'à manger, dit-on, du maïs frit dans la graisse de la victime; mais c'étaient là des bravades isolées, la majorité se contentait de la joie de sentir une victime humaine palpiter sous le couteau. Les *mazhorqueros* ont disparu avec Rosas de la scène politique; cependant la race n'en est pas éteinte, le danger est toujours présent, aucune raison ne s'oppose à ce qu'ils n'obéissent demain à un nouveau maître comme ils le faisaient avant 1852.

Aussitôt l'animal jeté sur la *playa*, où il tombe couché sur le côté gauche, il est saigné d'un coup de couteau, et avant que le

sang ait fini de s'écouler, le fil du couteau a déjà commencé à pratiquer une ouverture dans toute la longueur du cou et du ventre pour détacher le cuir par en haut; la chair s'agite encore que l'animal est ouvert, les intestins extraits et jetés, et le cadavre retourné sur le côté droit pour achever l'écorchement; le boucher laisse le cuir étendu sur le sol, partage la viande par de grandes entailles régulières sans la détacher du squelette, puis il passe à un autre animal. Celui qu'il quitte est repris par les *cuarteros*, qui à coups de hache séparent les membres, et ensuite les enlèvent, pendant que les *manteros* relèvent la viande tailladée et la portent à une table où les *charqueadores* la découpent par longues tranches de manière que chacune ait un pouce et demi d'épaisseur à l'état frais, qui se réduira à un pouce après dessiccation; les bas morceaux, les os inutilisés et les cuirs seront relevés pour être portés dans d'autres hangars, où ils seront élaborés. Tous ces travaux se font au milieu d'une agitation indescriptible; ce n'est pas le bruit du travail plein de parole humaine dont parle le poète, c'est une autre rumeur, une agitation préoccupée et silencieuse, attentive à la besogne et aussi au danger que peut produire un moment d'oubli.

De temps à autre en effet, des incidens souvent burlesques, quelquefois terribles, viennent interrompre l'horrible labeur de ces hommes. La porte du *brette* mal fermée peut laisser échapper quelque animal furieux, mal frappé, ayant assez de forces pour se dégager du lasso, et dont le premier mouvement a suffi pour mettre en fuite tous ceux qui pourraient lui opposer une résistance. Les uns glissent sur les caillots et se culbutent, un autre tombe dans le réservoir au sang ou dans la fosse à saumure, celui-ci s'étale tout rouge sur un monceau de viande molle, cet autre disparaît dans une montagne de sel, l'épouvante est partout, et l'auteur de cette déroute en prend sa grosse part. L'effet de son premier bond est à peine produit que sa position devient des plus difficiles malgré la disparition de ses adversaires; sur ces dalles fangeuses et glissantes, ce sont des faux pas et des chutes d'où il se relève plus épouvanté; il est rare qu'il lui reste assez de forces pour prendre du champ et se jeter dans la plaine. Le plus souvent il tombe frappé d'un coup de lance avant de pouvoir tenter ce suprême effort; s'il trouve une issue, quelques hommes à cheval armés du lasso s'élancent à la poursuite du fugitif, et ne tardent pas à s'en emparer.

Le travail continue. Tout ce qui touche aux soins à donner à la viande est le plus pressé; au milieu des chaleurs excessives de l'été, seule saison de ces travaux, quelques heures suffiraient pour perdre des milliers de quintaux de viande fraîche. Découpée par les *charqueadores*, elle est fichée à des crochets en plein air pour y refroi-

dir; cette préparation, qui demande une heure et demie, est indispensable, la viande palpitante serait rebelle au sel. Après le refroidissement, elle est visitée et portée dans un bassin de saumure où les saleurs l'agitent avec des gaffes, la pêchent et la déposent sur le sol, où elle s'égoutte et dégorge les impuretés que le sel lui fait rejeter : de là les morceaux sont portés dans le saloir qui fait suite. Sur une couche de gros sel blanc, on étale une couche de viande, et l'on forme une pile de 3 ou 4 mètres de côté; à chaque coin sont placés des hommes, la pelle à la main, qui avec une grande dextérité répandent sur chaque couche de viande une couche de sel blanc scintillant et granuleux. Cette pile s'élèvera à 3 ou 4 mètres et contiendra environ 2,000 quintaux de viande; vingt-quatre heures après, elle sera retournée et reformée à côté de façon que les couches du bas soient reportées en haut. Le lendemain, la viande est mise à l'air et ensuite reformée sur une couche de cornes de 30 ou 40 centimètres de haut, afin qu'elle puisse finir de s'égoutter; chaque semaine elle est remuée, étendue sur des châssis et soumise à l'action de l'air et du soleil; cette opération se renouvelle six fois. Après ces travaux, qui ont duré environ quarante jours, la viande peut être livrée au commerce, elle ressemble assez par son aspect peu agréable à de la morue sèche. Elle est alors expédiée en vrac par chargemens entiers pour La Havane et le Brésil.

Quelque brutale que puisse paraître cette manipulation de la viande, elle constitue cependant la partie la plus soignée du travail du saladero. Les procédés ne se sont pas améliorés depuis bientôt un siècle que ce produit s'exporte. Les consommateurs du *tasajo* sont toujours les nègres esclaves; pas un homme libre n'ayant encore accepté l'usage de cet aliment, on se demande ce qu'il en sera de cette industrie à l'époque prochaine de la suppression de l'esclavage.

Pendant que le travail de la viande s'est exécuté, le cuir a été enlevé et porté aussi dans un bassin de saumure, composé du trop-plein du bassin de la viande; il est plongé et agité à plusieurs reprises et de là porté au saloir, où les cuirs, étendus par couches entremêlées de sel, noirci pour avoir déjà servi à saler la viande, dégorgeront leurs impuretés pendant six ou huit jours, après lesquels ils peuvent être livrés à l'exportation. A bord du navire, la pile sera refaite de la même manière et entretenue dans un état de demi-humidité jusqu'à l'arrivée dans le port de débarquement; ces chargemens se font par petits navires qui emportent de 8,000 à 10,000 cuirs sans autre cargaison.

Il reste à traiter tous les bas morceaux qui ne sont pas exportables et la graisse; on les porte à la cuve où se fera l'élaboration

du suif par l'ébullition. Cette cuve généralement en bois, rarement en fer, est semblable comme aspect et grandeur à nos cuves à vin : une porte ouverte en bas sert à charger le fond; un homme nu, placé à l'intérieur, reçoit les débris et les quartiers qu'on lui apporte de l'esplanade ; il les empile dans la cuve, et, lorsque le fond est fait, il ferme la bouche d'en bas et le chargement continue par le haut. La cuve pleine, on chauffe un générateur indépendant dont la vapeur pénètre par un tube en serpentin dans la cuve au milieu des viandes amoncelées et met en ébullition l'eau qu'on y a versée ; le bouillon devra durer quarante-huit heures, temps nécessaire pour séparer complétement la graisse des fibres musculaires. Il reste à faire écouler le suif bouillant et liquide par des conduits jusque dans des tonneaux où il refroidira en quelques jours : il sera ensuite livré à l'exportation. Les résidus sont retirés de la cuve, et, après avoir passé à la presse pour en extraire autant que possible tout le suif, ils sont encore employés comme combustible et servent à chauffer le générateur à vapeur.

Le travail est ainsi terminé, l'animal transformé dans toutes ses parties ; à son entrée, il pesait environ 220 kilogrammes et coûtait au saladériste en moyenne 70 francs, achat et frais de voyage compris: il produit 176 kilogrammes de substances élaborées, soit 115 de viande, 29 de cuir, 14 de graisse, 19 d'os, sabots et cendres ; la viande, après avoir été séchée, perdra 50 pour 100 de son poids. On consomme annuellement pour le travail des salaisons dans la Plata 1 million d'hectolitres de sel, soit une valeur de 5 millions de francs sur le lieu de consommation, fournis presque exclusivement par Cadix; c'est la seule matière première qui entre dans tout le travail du saladero; il est inutile de dire que les côtes marines de la république, qui ont plus de 500 lieues d'étendue, pourraient le fournir en abondance, et inutile d'ajouter qu'il se passera de longues années avant que l'on essaie de l'y aller chercher. Les ouvriers sont divisés par équipes spéciales à chaque travail, payés à tant par tête, et tous associés entre eux; le prix de la main-d'œuvre pour tout le travail est de 2 fr. 50 cent. par tête ; les bouchers sont généralement des indigènes, le reste des travaux est fait par des Basques français. L'animal produira à la vente 90 ou 95 francs qui se répartiront entre l'*estanciero*, l'ouvrier et le saladériste, ce dernier obtenant un bénéfice de 10 ou 15 francs par tête, dont il lui faudra déduire le loyer du saladero et les risques de toute nature, qui sont à sa charge.

Les prix que nous donnons sont ceux des quatre dernières années ; mais il faut observer qu'il s'est opéré depuis 1870 une hausse considérable ; le prix des cuirs s'est élevé depuis la guerre de

France de 25 à 40 francs les 60 livres, poids moyen des cuirs de Buenos-Ayres; celui de la viande salée, sans que de nouveaux débouchés se soient ouverts, s'est élevé de 15 à 25 francs le quintal. Il faut attribuer cette plus-value des produits de la pampa à la diminution de la production, motivée en partie par l'épizootie de 1873, mais surtout par la décadence manifeste de cette ancienne industrie. L'élevage des bêtes à cornes tend à disparaître dans la Plata, et bien des raisons contribuent à ce résultat. La guerre civile dans l'Entre-Rios a depuis quatre ans presque supprimé la production de cette province, la plus riche autrefois en bétail, et compromis l'avenir par la destruction des troupeaux; la même chose peut se dire de la république de l'Uruguay, dont la campagne a été pillée tour à tour par chacun des partis qui divisent et ruinent ce malheureux pays. Dans la province de Buenos-Ayres, où la paix règne depuis quinze ans d'une manière presque continue, le mal n'est cependant pas moins profond; l'abandon où les grands propriétaires laissent leurs *estancias*, confiées à des majordomes, commence à porter des fruits néfastes : pour profiter des hauts prix, ceux-ci ne se sont pas contentés de vendre les bœufs, ils ont sacrifié sans souci les vaches reproductrices qui, naturellement plus saines, engraissent rapidement et se vendent avec facilité pendant que le rebut du troupeau, composé de vaches maigres, ne trouve pas d'acheteur et occupe sans profit le terrain. Le majordome, intéressé à tirer de l'*estancia* des revenus abondans, sacrifie ainsi l'avenir au présent; au bout de peu de temps, l'*estancia*, ruinée par ce procédé, ne produit plus rien, le troupeau disparaît, et l'*estanciero*, entraîné par l'exemple. remplace l'élève improductif de la bête à cornes par celui du mouton, qui lui donne des résultats immédiats, si bien que chaque jour l'exportation des cuirs et de la viande diminue, et que c'est à peine si cette année il a été exporté 500,000 cuirs de saladeros au lieu de 2 millions, chiffre de 1869.

Il est très important pour les états de la Plata de surveiller cette industrie, qui est, on peut le dire, spéciale au pays : l'Australie et le Cap de Bonne-Espérance produisent autant de laine que les états de la Plata, mais ne sauraient rivaliser avec eux pour l'élevage des bêtes à cornes. On peut malheureusement prévoir aujourd'hui la ruine prochaine de l'industrie pastorale, qu'un seul événement pourra sauver, comme le fit il y a un siècle l'introduction du procédé de conservation des viandes par le sel; cet événement, depuis longtemps attendu et préparé, sera la découverte d'un moyen pratique de conservation de la viande à l'état frais et de son exportation pour les pays plus habités et moins favorisés; mais il faudrait pour un péril imminent un remède prompt, et il est triste de dire

que les efforts tentés sont loin d'être concluans : un examen rapide en donnera une idée.

III.

Depuis 1794, époque où furent expédiés les quelques barils de viande séchée et salée par le procédé des pêcheurs de morue, la fabrication du *tasajo* n'a fait aucun progrès; elle a été plus ou moins grande suivant l'état de tranquillité du pays, et les prix ont varié en conséquence, mais les consommateurs sont restés les mêmes, et le goût de cet aliment peu agréable ne s'est développé sur aucun marché nouveau. Le prix du *tasajo* a varié à Buenos-Ayres entre 1 et 7 piastres argent le quintal; ce n'est que tout récemment que ce dernier prix a été atteint, et l'on ne saurait l'attribuer à de nouvelles demandes, la hausse résulte uniquement de la diminution de l'offre. Les *estancieros* platéens feraient fausse route, s'ils envisageaient cette plus-value de la viande salée comme une augmentation de richesse acquise; elle n'est en réalité qu'un signe de décadence et l'avant-coureur d'une ruine prochaine, que seule pourrait éloigner la découverte d'un moyen pratique de conservation de la viande fraîche qui, en rendant la production lucrative, ramènerait les *estancieros* à l'élevage. Ce problème a une importance universelle et intéresse au même degré l'Europe et le pays producteur : aussi des primes ont été simultanément offertes par la France, l'Angleterre et la république argentine pour le meilleur procédé de conservation de la viande à l'état frais. Pour le moment, après des essais de toute nature, les plus habiles sont arrivés à poser le problème. Ceux qui se sont le plus approchés du succès ont présenté des viandes d'un aspect acceptable, mais d'une saveur répugnante.

Ce qui est démontré, c'est que l'air, la chaleur, l'humidité, sont les agens actifs de décomposition qu'il faut combattre, — que le froid au contraire est un agent de conservation que l'on peut utiliser : la question est d'éloigner ces ennemis ou d'employer cet auxiliaire, mais elle est plus vite posée que résolue. C'est qu'il y a encore d'autres élémens du problème dont il faut tenir compte, par exemple la condition de fabriquer par grandes quantités, de conserver à la viande son aspect naturel, de lui faire traverser les chaleurs des tropiques : toutes ces difficultés diverses arrêtent également les inventeurs.

L'agent le plus actif de la putréfaction étant l'air atmosphérique, tous les systèmes présentés jusqu'à ce jour tendent à en écarter l'action. On a essayé de toutes les substances, de l'huile comme les

Romains, du miel comme les Scythes, de la graisse, du vinaigre, de l'alcool; aucun de ces préservatifs ne saurait être employé autrement que par les ménagères pour les besoins limités d'une famille, aucun ne suffit pour la conservation de millions de bœufs et la consommation des peuples. On a essayé aussi du système Appert, que tout le monde connaît, et qui consiste à soumettre les boîtes, avec la matière que l'on se propose de conserver, à l'action d'un bain-marie après une fermeture hermétique. Ce système, perfectionné en Écosse par Fastier, qui, lui, expulse l'air de la boîte par une petite ouverture en la soumettant à une haute pression, est encore le meilleur connu pour les conserves alimentaires, mais il ne saurait être appliqué à la conservation des viandes fraîches; trop coûteux, il n'a même pas l'avantage de laisser à la viande son aspect naturel : elle sort de la boîte revêtue d'une couche grise peu engageante, et il faut lui restituer sa couleur naturelle avant de lui faire subir aucune préparation culinaire.

En 1868, un concours fut ouvert à Buenos-Ayres; soixante-douze systèmes, dont vingt-sept avec échantillon, furent présentés; pas un n'a obtenu ni mérité le prix, aucun ne donnait les moyens de préparer une quantité considérable de viande fraîche à bon marché; nous croyons même qu'aucun échantillon n'arrivait à satisfaire l'œil, le goût et l'odorat tout ensemble. Depuis cette époque, le découragement paraît s'être emparé des chimistes, et ils ont à peu près renoncé à lutter contre l'inévitable décomposition des matières organiques. Les seules tentatives qu'on poursuit aujourd'hui ont pour objectif la conservation par le froid sans emploi direct d'aucun réactif : c'est donc une question intéressant non plus les chimistes, mais les constructeurs; on essaie de disposer dans des navires *ad hoc* de grandes glacières dans lesquelles on transportera des bœufs entiers pour les livrer à la boucherie européenne tels qu'ils sortiraient le jour même de l'abattoir local. Des essais dans ce sens ont été faits tout récemment à Melbourne et à Paris, et l'on attend à Buenos-Ayres un chimiste français qui doit y appliquer ce système.

Pour ne parler que des résultats acquis et des modes de fabrication essayés jusqu'ici par l'industrie, nous devons dire que les viandes conservées, pour être peu répandues sur les marchés, n'y sont cependant pas inconnues; de Melbourne et de Sydney, aussi bien que de Buenos-Ayres, des envois ont été faits sous différentes formes et peu à peu acceptés par la consommation. On cite entre autres les viandes Oleden, envoyées de la Plata, qui ont été cotées, il y a trois ou quatre ans déjà, à Londres et à Liverpool. Préparées en saumure, elles ont à peu près l'aspect du *wet beef* des Nord-Américains. A la même époque apparurent les viandes

Morgan, un peu oubliées aujourd'hui. Le système du docteur Morgan était, il faut le dire, plus original que pratique. Le bœuf, frappé à la nuque, comme dans tous les saladeros, est couché sur le dos, on lui plonge le couteau dans le cœur et on laisse écouler le sang, que l'on remplace immédiatement par un courant de saumure insufflé violemment. La chair, ensuite dépecée, est saturée de sel extérieurement comme elle l'a été intérieurement. Comme produit, le docteur Morgan n'obtient ainsi par un long détour autre chose que le *tasajo*, sans lui donner aucune qualité qui le fasse rechercher par des consommateurs nouveaux. Je ne connais qu'une seule tentative industrielle faite dans la Plata pour la préparation de la viande fraîche. Une usine fut montée, il y a quelques années, pour appliquer un système inventé par un chimiste français, M. Gorges, qui prétendait exporter la viande à son état naturel, en vrac, sans emballage spécial, après l'avoir simplement trempée dans un antiseptique préparé secrètement; mais la société formée a été dissoute avant que l'usine ait donné aucun résultat, et cette invention est restée ensevelie dans le silence.

En dehors de ces essais infructueux et de la vieille industrie du *tasajo*, deux procédés d'utilisation des viandes de la Plata ont été admis définitivement dans la consommation, qui y trouve des produits d'une fabrication aussi parfaite que possible, mais ne remplissant qu'incomplétement le but que l'on se propose : ce sont les conserves de viandes cuites et l'extrait de viande de Liebig.

Les viandes cuites, préparées en boîtes par le procédé Appert, ne sont pas spéciales à la Plata, et ne sont qu'un dérivé des conserves depuis longtemps usitées en France par la marine, ou une imitation de ce qui a été fait en Australie. On emploie pour cette fabrication des morceaux choisis; après leur avoir fait subir une cuisson très modérée, on les place dans des boîtes hermétiquement fermées qui sont ainsi soumises à l'ébullition dans un bain-marie. On a remarqué que cette dernière opération faite à air comprimé n'est pas sans inconvéniens et change la nature de la viande, car dans cette ébullition les jus de viande sont séparés violemment de la partie fibreuse et n'y rentrent plus. On fait donc entrer dans la consommation un produit présentable, mais en réalité peu profitable. Toutefois les efforts des chimistes seront ici plus facilement couronnés de succès : il ne s'agit que de perfectionner un produit déjà accepté.

Pour le moment, le consommateur européen en est réduit à ces préparations imparfaites et à l'extrait de viande inventé par Liebig, qui a indiqué le moyen de concentrer sous un petit volume les élémens solubles d'une grande quantité de viande, mais qui n'a point

doté l'humanité d'un produit véritablement nutritif. Sans doute, à ne considérer que l'importance de la fabrication, l'*extractum carnis* de Liebig serait un produit de premier ordre; mais la vogue qu'il a obtenue tient à diverses causes étrangères aux qualités intrinsèques qu'il peut posséder : ces causes sont le besoin d'un produit remplissant plus ou moins bien l'objet qu'il prétend remplir et surtout l'importance des capitaux engagés dans l'entreprise, qui l'ont sauvé du sort commun à toutes les usines du même genre établies dans la Plata. La société fondée en 1863 pour exploiter le procédé du baron Liebig s'est établie sur les bords du fleuve Uruguay, dans la république de ce nom, à Fray-Bentos, sur un terrain de neuf lieues carrées qu'elle acheta. Elle disposait d'un capital de 500,000 livres sterling fourni par des actionnaires anglais : les gouvernemens européens n'ont cessé de lui faire des demandes considérables, et son succès, complet dès le premier jour, ne s'est pas démenti. Aujourd'hui les états de la société accusent un bénéfice annuel de 150,000 livres sterling (3,750,000 francs). L'établissement, usine ou saladero, car il tient des deux genres, — ne diffère pas sensiblement des saladeros que nous avons décrits, et se compose d'une suite de hangars sans style ni luxe. Les animaux abattus sont exclusivement des bœufs, et le système d'abatage est le même que celui qu'on emploie d'ordinaire dans les saladeros. Toutes les parties de l'animal, cuir, basses viandes, os et graisses, sont utilisées comme dans les saladeros, les parties choisies de la viande subissent seules une élaboration spéciale. Détachée de tous les os et de la graisse qu'elle contient, la chair est introduite dans une immense machine à hacher et réduite à l'état de chair à saucisse. Sous cette forme, elle est placée dans des marmites dont les dimensions varient, et qui doivent avoir $1^{m},10$ de haut sur $1^{m},30$ de large et $1^{m},50$ de long pour 3,000 livres de viande; elles sont munies d'un double fond séparé du premier par une chambre de 50 centimètres de haut et destinée à recevoir la vapeur. On jette dans la marmite une quantité d'eau égale à trois ou quatre fois le poids de la viande; on chauffe jusqu'à l'ébullition, mais on a soin de ne pas la laisser se produire. Lorsque la cuisson a ainsi duré deux heures et demie et que la viande commence à prendre un aspect blanchâtre, on ouvre une soupape carrée munie d'un filtre en toile métallique, destiné à arrêter les matières solides en laissant écouler le liquide; le bouillon traverse un tamis et passe dans un serpentin de distillateur pour aller s'écouler en deux ou trois heures dans une autre chaudière plus petite que la première, mais garnie comme elle d'un double fond : là elle est encore soumise à une dernière cuisson de trois heures environ; il reste à laisser congeler et mettre en pots. La

viande ainsi travaillée donne en extrait 2 1/2 pour 100 de son poids net sans os; elle pourrait aisément en fournir 10 pour 100, s'il ne fallait éviter la dissolution de la gélatine contenue dans les tissus animaux, ce qui empêche d'épuiser la viande; la présence de la gélatine en quantité notable dans l'extrait le ferait moisir et lui donnerait un goût désagréable. 30 ou 40 kilogrammes de viande en produiront 1 d'extrait, ce qui veut bien dire que ce kilogramme d'extrait contient les parties solides de 40 kilogrammes de viande, mais non pas qu'on y retrouve les élémens nutritifs de cette quantité de matière. Il reste donc de grands progrès à faire, dont le moindre ne sera pas de fixer l'azote que contient la viande, en même temps que d'utiliser la gélatine et l'albumine, ce qui donnerait à l'extrait des qualités nutritives plus sérieuses en même temps qu'un goût plus agréable. La chose est possible : un produit de ce genre a même été fabriqué, il y a quelques années, par un chimiste français, M. A. Biraben, qui dirigeait le saladero du célèbre baron brésilien Mana; mais cet établissement, malgré la grande fortune de son propriétaire, a cessé, il y a plusieurs années, sa fabrication.

L'*extractum carnis*, tel que l'a formulé Liebig, reste donc seul dans le commerce avec toutes ses imperfections; néanmoins l'usine créée pour l'exploitation du procédé, tout imparfait qu'il soit, est loin de pouvoir suffire aux demandes de l'Europe. Les abatages de ce saladero sont limités à mille têtes par jour; encore n'est-ce pas un mince problème à résoudre dans ce pays, où les troupeaux semblent inépuisables, que d'arriver à abattre chaque jour de l'année dans un lieu déterminé cette quantité d'animaux. En effet, dans ces prairies naturelles, le bétail subit tous les contre-temps des saisons; il est gras ou maigre suivant que le ciel en dispose, il faut donc prendre à l'avance des mesures pour obtenir dans les départemens environnans des quantités suffisantes d'animaux sains et emmagasiner cette matière première dans des prairies spéciales où il faudra veiller à ce qu'ils ne perdent pas leur graisse; les neuf lieues appartenant à la compagnie, enfermées dans une enceinte de fil de fer qui représente à elle seule une dépense de 500,000 francs, n'ont pas d'autre destination. L'usine Liebig diffère en cela des saladeros, qui ne peuvent travailler que trois ou quatre mois de l'année, à l'époque où les animaux sont gras, qui achètent et abattent immédiatement sans faire provision de bétail sur pied. Une autre éventualité menace la prospérité de l'usine Liebig, c'est l'épuisement des troupeaux dans un rayon assez rapproché pour être exploitable, car depuis douze ans que l'usine existe, elle n'a cessé de puiser dans les troupeaux du voisinage et d'y choisir la fleur des animaux. Si l'on calcule que le rayon extrême où elle puisse s'approvisionner

ne dépasse pas 60 ou 80 lieues au maximum, déjà exploitées par d'autres saladeros, et où il lui faut puiser 400,000 bêtes à cornes par an, on comprendra aisément qu'un jour doive arriver où l'usine chômera faute de matière première. Le rayon en effet ne saurait s'étendre, et l'on ne voit pas comment les moyens de transport pourraient être créés; il n'y a pas de transport possible pour ces quantités et ces sortes d'animaux, et le voyage à pied est le seul praticable; on peut donc prévoir que dans un avenir prochain l'établissement Liebig sera réduit à l'état nomade, obligé de se transporter ailleurs en attendant que le pays où il est se soit repeuplé. Quoi qu'il en soit, cette usine est la seule qui dénote dans ce vaste et riche pays un progrès réel sur la pratique d'un siècle entier d'immobilité et de routine qui épuisait les troupeaux sans les utiliser.

En somme, si nous considérons les richesses sans nombre, multipliables à l'infini, des pampas de l'Amérique du Sud, et l'emploi misérable qui en est fait, il faut convenir qu'il y a dans le système d'exploitation un vice profond, et que là plus qu'en aucun lieu du monde l'homme gaspille sans profit les trésors que la nature a mis à sa portée. Est-ce seulement apathie, est-ce indifférence, impossibilité de produire ou manque de besoin? C'est tout cela et quelque chose de plus. Le vrai mal qui ronge le pays, c'est l'absence d'un système économique et financier adapté à sa situation. Depuis le jour où les créoles ont pris en 1810 l'administration de leurs affaires, ils ont, il faut bien le dire, fait le plus souvent de bien mauvaise politique et toujours de mauvaises finances. Ils ne se sont jamais préoccupés de la nécessité de développer l'industrie ni le travail sous aucune forme. Dominés par des nécessités d'argent toujours pressantes, cherchant non pas les charges les moins lourdes, mais les impôts faciles à lever, tous les gouvernemens qui se sont succédé, obligés de recourir aux douanes, ont eu le tort de ne les considérer que comme une source de revenus pure et simple, au lieu d'y voir un élément protecteur du progrès local. Un pareil système ne peut aboutir qu'à l'anéantissement de l'agriculture et de l'industrie, en même temps qu'au développement excessif du commerce étranger, qui ɐlt t sǝpire forme du parasitisme, absorbant à son profit toutes les richesses du pays, éloignant le producteur indigène de son marché naturel, et endormant le peuple entier dans l'oisiveté et une abondance factice. Tels ont été l'aveuglement et l'ignorance qui ont présidé à la répartition des charges qu'il semble que ce soit un parti-pris de frapper au hasard tous les produits, sans autre règle que d'infliger des droits élevés aux objets qui sont d'un besoin plus absolu ou d'un emploi plus général. Les

produits, quels qu'ils soient, sont frappés à l'entrée de 30 pour 100 de droits sans distinction, les matières premières à la sortie de 8 pour 100. Pour qui voit les choses de près, un semblable régime ne saurait aboutir qu'à l'épuisement et à la ruine du pays.

Comme nous l'avons exposé, l'industrie pastorale semble être parvenue à un état de prospérité inconnue jusqu'à ce jour; depuis dix ans, par suite de l'augmentation en nombre et en valeur des troupeaux, la fortune générale de la province de Buenos-Ayres, qui est la seule importante de la république argentine, s'est augmentée de plus de 2 milliards de francs en capital mobilisé, sans parler de la plus-value des terres et des immeubles due à l'augmentation de la population. Il y a dix ans, le nombre des moutons était de 30 millions de têtes valant 3 francs pièce, il est aujourd'hui de plus de 70 millions valant en moyenne 8 francs, soit une valeur de 90 millions remplacée par une valeur de 560 millions; en ajoutant à ce chiffre la plus-value des bêtes à cornes, qui est aujourd'hui un fait acquis, et équivaut à près de 400 millions de francs, on atteint au chiffre de 870 millions, qu'il faut encore augmenter du produit annuel de ces troupeaux pendant ces dix années et de la valeur des récoltes agricoles, aujourd'hui suffisantes pour la consommation locale. Tout compte fait, on peut donc estimer à 2 milliards de francs le capital dont le pays a bénéficié. Si l'on songe que cette somme doit se répartir entre une population de 500,000 individus, on croirait qu'un pays qui a bénéficié d'un tel accroissement de richesse devrait être la terre promise de l'industrie. Il n'en est rien. Bien au contraire cette augmentation de richesse est accompagnée d'une crise financière et commerciale telle que le déficit du budget national atteint 25 pour 100, celui du budget provincial de Buenos-Ayres 20 pour 100 de leur chiffre de dépenses, que les fortunes privées sont toutes profondément atteintes, que le tiers des propriétaires peut être considéré comme ruiné, que la propriété immobilière est dépréciée et délaissée, qu'en un mot le pays semble n'avoir pris son élan que pour tomber plus lourdement dans un abîme. Rien de plus logique que ce résultat de mœurs économiques mauvaises; toute cette richesse acquise a été gaspillée, immobilisée, mais surtout exportée, les dépenses de toute nature, publiques ou privées, ont augmenté, le travail et l'épargne ont continué à rester inconnus. Le commerce étranger, qui semblerait devoir profiter de tout ce gaspillage, en est arrivé à ne plus pouvoir vivre lui-même sur ce pays ruiné par l'inaction, et liquide dans des conditions désastreuses. Quelques chiffres suffiront à mettre en lumière cette situation.

La production de la république argentine s'arrêtant là où le tra-

vail de l'homme devient nécessaire, c'est-à-dire à la récolte de la matière première, il faut payer par une soulte tout le travail étranger que représente chaque objet manufacturé. Ainsi le cuir sort de la république à l'état brut, paie des droits de sortie, et représente environ une valeur de 35 francs par pièce de 40 livres; de cuirs tannés ou travaillés, il n'en est pas question, et il faut recourir aux fabriques européennes pour fournir la consommation locale de cuirs, selles, chaussures, équipemens militaires, etc. La différence est plus sensible encore sur la laine, qui est expédiée à l'état brut, non lavée, chargée de 70 à 72 pour 100 d'impuretés, et qui revient après avoir été lavée, filée, tissée, teinte, confectionnée, plus-value considérable que lui aura donnée le travail fait à l'étranger et que le pays consommateur devra payer. C'est à ces causes qu'il faut attribuer la stagnation des affaires que dénonce la statistique officielle. L'exportation annuelle de la république argentine a été dans ces quatre dernières années de 41 millions de piastres fortes en 1871, de 46 en 1872, de 45 en 1873, de 43 en 1874, soit une moyenne annuelle de 43 millions 1/2 de piastres ou 226 millions de francs. L'importation par contre a été de 47 millions en 1870, de 44 en 1871, de 59 en 1872, de 71 en 1873, de 49 en 1874, soit une moyenne de 54 millions de piastres ou 280 millions de francs : déficit total, 54 millions de francs chaque année. Ce déficit explique l'état de crise que traverse le pays aujourd'hui que, par suite de l'élan donné inconsidérément au crédit, l'état et les particuliers ont à payer en outre les intérêts des capitaux étrangers employés ou immobilisés dans les chemins de fer, les tramways, les travaux publics de toute nature, enfin les intérêts des emprunts, qui s'élèvent en capital à 354 millions de francs, et en intérêts à 28 millions.

Le mal serait moindre, si les emprunts, qui écrasent le contribuable, avaient du moins été employés à organiser l'outillage du pays; c'est là malheureusement une préoccupation secondaire dont on a eu moins de souci que de se procurer à prix élevés toutes les aises, tous les luxes, tout le superflu de la civilisation européenne. Pour faire face à ces dépenses, il a fallu élever l'impôt jusqu'aux dernières limites du possible, et il a atteint cette année 206 francs par habitant dans la province de Buenos-Ayres, y compris 95 francs environ de droits de douane correspondant à 231 francs de produits d'importation que consomme en moyenne chaque habitant. Ces charges considérables ne produisent ni grandeur extérieure, ni progrès intérieur, et se gaspillent en dépenses administratives en disproportion avec l'exiguïté de la population et des ressources. Les gros budgets attirent les nombreux fonctionnaires et perpétuent

le mépris du travail productif. Ce mépris était poussé si loin dans les colonies, que non-seulement les métiers manuels, mais des professions d'un rang élevé, comme celle de médecin, étaient considérées comme serviles.

De pareilles idées sont l'âme du régime qui consiste à coloniser sans honorer le travail ou le favoriser, à laisser le commerce libre, mais l'industrie sans protection. Où est l'explication d'un tel état de choses? Elle est certainement dans l'indifférence des créoles, décidés à ne vivre que de professions et de fonctions bien rétribuées et se souciant peu des bienfaits éloignés d'une industrie largement développée. Ce sont eux qui font les lois, et de ces lois sortent ces théories qui ne sont ni le libre échange comme en Europe, ni la protection raisonnée et implacable comme aux États-Unis, où cette doctrine vigoureusement appliquée a produit des maux passagers pour un profit durable. Dans les états où les matières premières existent en abondance et se produisent sans travail, et qui veulent consommer des produits manufacturés comme dans les pays les plus civilisés et les plus industrieux, une seule doctrine est admissible, c'est celle qui produira l'acclimatation du travail et de l'industrie, et le moyen qu'il faudra employer, quoi qu'il en puisse coûter à ceux qui veulent se payer de mots, c'est la protection quand même poussée jusqu'à la prohibition, et non pas ce système bâtard qui frappe purement et simplement d'un droit de 30 pour 100 tous les objets de première nécessité, sans s'arrêter à considérer si les moins frappés sont ceux que l'industrie locale pourrait produire et les plus chargés ceux qui n'appartiennent pas à sa production. Ce système arrive uniquement à développer outre mesure le commerce et à supprimer le travail producteur, à détruire l'arbre à fruit pour nourrir le parasite. L'Amérique espagnole n'a jamais procédé autrement; il ne faut pas chercher ailleurs la raison de l'infériorité où elle vit en face de l'Amérique saxonne, infériorité qui cessera le jour où les lois s'occuperont de corriger ce vice héréditaire, où l'on reconnaîtra que l'ère des peuples pasteurs et contemplatifs est passée, et que l'industrie pastorale, pratiquée à l'exclusion de toute autre, replongerait par l'oisiveté dans la barbarie cette société platéenne, qui se pique avec raison d'être la plus raffinée du continent américain.

ÉMILE DAIREAUX.

LES

MAITRES D'AUTREFOIS

II[1].

RUBENS ET L'ÉCOLE FLAMANDE.

I.

Anvers.

Beaucoup de gens disent *Anvers*; mais beaucoup aussi disent *la patrie de Rubens*, et cette manière de dire exprime encore plus exactement toutes les choses qui font la magie du lieu : une grande ville, une grande destinée personnelle, une école fameuse, des tableaux ultra-célèbres. Tout cela s'impose, et l'imagination s'anime un peu plus que d'habitude quand, au milieu de la *Place verte*, on aperçoit la statue de Rubens et plus loin la vieille basilique où sont conservés les triptyques qui, humainement parlant, l'ont consacrée. La statue n'est pas un chef-d'œuvre; mais c'est lui, chez lui, et sous la figure d'un homme qui ne fut qu'un peintre, avec les seuls attributs du peintre, en toute vérité elle personnifie l'unique royauté flamande qui n'ait été ni contestée ni menacée, et qui certainement ne le sera jamais.

A l'extrémité de la place, on voit *Notre-Dame*; elle est de profil et se dessine en longueur par une de ses faces latérales, la plus sombre, parce qu'elle est du côté des pluies. Son entourage de maisons claires et basses la rend plus noire et la grandit. Avec ses architectures ouvragées, sa couleur de rouille, son toit bleu et lustré, sa tour colossale, où brillent dans la pierre enfumée par les vapeurs de l'Escaut et par les hivers le disque d'or et les

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

aiguilles d'or de son cadran, elle prend des proportions démesurées. Lorsque le ciel est tourmenté comme aujourd'hui, le ciel ajoute à la grandeur des lignes toutes les bizarreries de ses caprices. Alors imaginez l'invention d'un Piranèse gothique, outrée par la fantaisie du nord, follement éclairée par un jour d'orage et se découpant en taches déréglées sur le grand décor d'un ciel tout noir ou tout blanc, chargé de tempêtes. On ne combinerait pas de mise en scène préliminaire plus originale et plus frappante. Aussi on a beau venir de Malines et de Bruxelles, avoir vu *les Mages* et *le Calvaire*, s'être fait de Rubens une idée exacte, une idée mesurée, et même avoir pris avec lui des familiarités d'examen qui vous mettent à l'aise, — on n'entre pas à Notre-Dame comme on entrerait dans un musée.

Il est trois heures; la haute horloge vient de les sonner. L'église est déserte. A peine un sacristain fait-il un peu de bruit dans les nefs, tranquilles, nettes et claires, telles que Peter-Neefs les a reproduites, avec un inimitable sentiment de leur solitude et de leur grandeur. Il pleut et le jour est très changeant. Des lueurs et puis des ténèbres se succèdent sur les deux triptyques appliqués, sans nul apparat, dans leur mince encadrement de bois brun, contre les froides et lisses murailles des transepts, et cette fière peinture ne paraît que plus résistante au milieu des lumières criantes et des obscurités qui se la disputent. Des copistes allemands ont établi leurs chevalets devant la *Descente de croix*; il n'y a personne devant la *Mise en croix*.

Ce simple fait exprime assez bien quelle est l'opinion du monde sur ces deux ouvrages. Ils sont fort admirés, presque sans réserve, et le fait est rare à propos de Rubens; mais les admirations se partagent. La grande renommée a fait choix de la *Descente de croix*. La *Mise en croix* a le don de toucher davantage les amis passionnés ou plus convaincus de Rubens. Rien en effet ne se ressemble moins que ces deux œuvres conçues au même moment, inspirées par le même effort de l'esprit, et qui cependant portent si clairement la marque de deux tendances. La *Descente de croix* est de 1612, la *Mise en croix* de 1610. J'insiste sur la date, car elle importe : Rubens rentrait à Anvers et c'est pour ainsi dire au débarquer qu'il les peignit. Son éducation était finie. A ce moment, il avait même un excès d'études un peu lourd pour lui, dont il allait se servir ouvertement, une fois par hasard, une fois pour toutes, mais dont il devait se débarrasser presque aussitôt. De tous les maîtres italiens qu'il avait consultés, chacun, bien entendu, le conseillait dans un sens assez exclusif. Les maîtres agités l'autorisaient à beaucoup oser; les maîtres sévères lui recommandaient de se beaucoup retenir.

Nature, caractère, facultés natives, leçons anciennes, leçons récentes, tout se prêtait à un dédoublement. La tâche elle-même exigeait qu'il fît deux parts de ses plus beaux dons. Il sentit l'à-propos, le saisit, traita chacun des sujets conformément à leur esprit, et donna de lui-même deux idées contraires et deux idées justes : ici, le plus magnifique exemple que nous ayons de sa sagesse, et là un des plus étonnans aperçus de sa verve et de ses ardeurs. Ajoutez à l'inspiration personnelle du peintre une influence italienne très marquée, et vous vous expliquerez mieux encore le prix extraordinaire que la postérité attache à des pages qui peuvent être considérées comme ses œuvres de maîtrise et qui furent, pour ainsi dire, le premier acte public de sa vie de chef d'école. Je vous dirai comment se manifeste cette influence, à quels caractères on la reconnaît. Il me suffit tout d'abord de remarquer qu'elle existe, afin que la physionomie du talent de Rubens ne perde aucun de ses traits, au moment précis où nous l'examinons. Ce n'est pas qu'il soit positivement gêné dans des formules canoniques, où d'autres que lui se trouvèrent emprisonnés. Dieu sait au contraire avec quelle aisance il s'y meut, avec quelle liberté il en use, avec quel tact il les déguise ou les avoue, suivant qu'il lui plaît de laisser voir ou l'homme instruit, ou le novateur. Cependant, quoi qu'il fasse, on sent le *romaniste* qui vient de passer des années en terre classique, qui arrive et n'a pas encore changé d'atmosphère. Il lui reste je ne sais quoi qui rappelle le voyage, comme une odeur étrangère dans ses habits. C'est certainement à cette bonne odeur italienne que la *Descente de croix* doit l'extrême faveur dont elle jouit. Il y a là en effet, pour ceux qui voudraient que Rubens fût un peu comme il est, mais beaucoup aussi comme ils le rêvent, il y a, dis-je, un sérieux dans la jeunesse, une fleur de maturité candide et studieuse qui va disparaître et qui est unique.

La composition n'est plus à décrire. Vous n'en citeriez pas de plus populaire comme œuvre d'art et comme page de style religieux. Il n'est personne qui n'ait présens à l'esprit l'ordonnance et l'effet du tableau, sa grande lumière centrale plaquée sur des fonds obscurs, ses taches grandioses, ses compartimens distincts et massifs. On sait que Rubens en a pris l'idée première à l'Italie, et qu'il n'a fait aucun effort pour le cacher. La scène est forte et grave. Elle agit de loin, marque puissamment sur une muraille : elle est sérieuse et rend sérieux. Quand on se souvient des tueries dont l'œuvre de Rubens est ensanglanté, des massacres, des bourreaux qui martyrisent, tenaillent et font hurler, on s'aperçoit qu'ici c'est un noble supplice. Tout y est contenu, concis, laconique comme dans une page du texte sacré.

Ni gesticulations, ni cris, ni horreurs, ni trop de larmes. C'est à

peine si la Vierge éclate en un vrai sanglot, et si l'intense douleur du drame est exprimée par un geste de mère inconsolable, par un visage en pleurs et des yeux rougis. Le Christ est une des plus élégantes figures que Rubens ait imaginées pour peindre un Dieu. Il a je ne sais quelle grâce allongée, pliante, presque effilée, qui lui donne toutes les délicatesses de la nature et toute la distinction d'une belle étude académique. La mesure est subtile, le goût parfait; le dessin n'est pas loin de valoir le sentiment. Vous n'avez pas oublié l'effet de ce grand corps un peu déhanché, dont la petite tête maigre et fine est tombée de côté, si livide et si parfaitement limpide en sa pâleur, ni crispé, ni grimaçant, d'où toute douleur a disparu et qui descend avec tant de béatitude, pour s'y reposer un moment, dans les étranges beautés de la mort des justes. Rappelez-vous comme il pèse et comme il est précieux à soutenir, dans quelle attitude exténuée il glisse le long du suaire, avec quelle affectueuse angoisse il est reçu par des bras tendus et des mains de femme. Est-il rien de plus touchant? Un de ses pieds, un pied bleuâtre et stigmatisé, rencontre au bas de la croix l'épaule nue de Madeleine. Il ne s'y appuie pas, il l'effleure. Le contact est insaisissable; on le devine plus qu'on ne le voit. Il eût été un peu profane d'y insister; il eût été cruel de ne pas y faire croire. Toute la sensibilité furtive de Rubens est dans ce contact imperceptible qui dit tant de choses, les respecte toutes et attendrit.

La pécheresse est admirable. C'est sans contredit le meilleur morceau de facture du tableau, le plus délicat, le plus personnel, un des meilleurs aussi que jamais Rubens ait exécutés dans sa carrière si fertile en inventions féminines. Cette délicieuse figure a sa légende; comment ne l'aurait-elle pas, sa perfection même étant devenue légendaire? Il est probable que cette jolie fille aux yeux noirs, au regard ferme, au profil net, est un portrait, et ce portrait celui d'Isabelle Brandt, qu'il avait épousée deux ans avant, et qui lui servit également, peut-être bien pendant une grossesse, à représenter la Vierge dans le volet de la *Visitation*. Pourtant, à voir l'ampleur de sa personne, ses cheveux cendrés, ses formes grasses, on songe à ce qui devait être un jour le charme splendide et si particulier de cette belle Hélène Fourment, qu'il épousa vingt ans plus tard. Depuis les premières années jusqu'aux dernières, un type tenace semble s'être logé dans le cœur de Rubens; un idéal fixe a hanté son amoureuse et si constante imagination. Il s'y complaît, il le complète, il l'achève; il le poursuit en quelque sorte en ses deux mariages, comme il ne cesse de le répéter à travers ses œuvres. Toujours il y eut d'Isabelle et d'Hélène dans les femmes que Rubens peignit d'après l'une d'elles. Dans la première, il mit comme un trait préconçu de la seconde; dans la seconde, il glissa

comme un souvenir ineffaçable de la première. A la date où nous sommes, il possède l'une et s'en inspire, l'autre n'est pas née, et cependant il la devine. Déjà l'avenir se mêle au présent, le réel à l'idéale divination. Dès que l'image apparaît, elle a sa double forme. Non-seulement elle est exquise, mais pas un trait ne lui manque. Ne semble-t-il pas qu'en la fixant ainsi dès le premier jour Rubens entendit qu'on ne l'oubliât plus, ni lui, ni personne?

Au surplus c'est la seule grâce mondaine dont il ait embelli ce tableau austère, un peu rigide, un peu monacal, absolument évangélique, si l'on entend par là la gravité du sentiment et de la manière, et si l'on songe aux rigueurs qu'un pareil esprit dut s'imposer. En cette circonstance, vous le devinez, une bonne partie de sa réserve lui vint de son éducation italienne autant que des égards qu'il accordait à son sujet.

La toile est sombre malgré ses clartés et l'extraordinaire blancheur du linceul. Malgré ses reliefs, la peinture est *plate*. C'est un tableau à bases noirâtres sur lequel sont disposées de larges lumières fermes, aucunement nuancées. Le coloris n'est pas très riche; il est plein, soutenu, nettement calculé pour agir de loin. Il construit le tableau, l'encadre, en exprime les faiblesses et les forces, et ne vise point à l'embellir. Il se compose d'un vert presque noir, d'un noir absolu, d'un rouge un peu sourd et d'un blanc. Ces quatre tons sont posés bord à bord aussi franchement que peuvent l'être quatre notes de cette violence. Le contact est brusque et ne les fait pas souffrir. Dans le grand blanc, le cadavre du Christ est dessiné par un linéament mince et souple, et modelé par ses propres reliefs, sans nul effort de nuances, grâce à des écarts de valeurs imperceptibles. Pas de luisans, pas une seule division dans les lumières, à peine un détail dans les parties sombres. Tout cela est d'une ampleur et d'une rigidité singulières. Les bords sont étroits, les demi-teintes courtes, excepté dans le Christ, où les dessous d'outremer ont repoussé et font aujourd'hui des maculatures inutiles. La matière est lisse, compacte, d'une coulée facile et prudente. A la distance où nous l'examinons, le travail de la main disparaît; mais il est aisé de deviner qu'il est excellent et dirigé en toute assurance par un esprit rompu aux belles habitudes, qui s'y conforme, s'applique et veut bien faire. En tout, Rubens se souvient, s'observe, se modère, possède toutes ses forces, les subordonne et ne s'en sert qu'à demi. En dépit de toutes ses contraintes, c'est une œuvre singulièrement originale, attachante et forte. Van-Dyck y prendra ses meilleures inspirations religieuses. Philippe de Champagne en sera très frappé, mais n'en imitera, j'en ai peur, que les parties faibles, et en composera son style français. Vœnius dut certainement applaudir. Que dut en penser Van-Noort? Ce

qu'il y a de positif, c'est que Jordaens attendit, pour le suivre en ces voies nouvelles, que son camarade d'atelier fût devenu plus expressément Rubens.

Un des volets, celui de la *Visitation*, est de tous points délicieux. Rien de plus sévère et de plus charmant, de plus sobre et de plus riche, de plus pittoresque et de plus noblement familier. Jamais la Flandre ne mit autant de bonhomie, de grâce et de naturel à se revêtir du style italien. Titien a fourni la gamme, un peu dicté les tons, il a coloré l'architecture en brun marron, conseillé le beau nuage gris qui luit à la hauteur des corniches, peut-être aussi l'azur verdâtre qui fait si bien entre les colonnes; mais c'est Rubens qui, d'après la nature, a trouvé la Vierge avec son gros ventre, sa taille cambrée, son costume ingénieusement combiné de rouge, de fauve et de bleu sombre, son vaste chapeau flamand. C'est lui, lui tout seul, qui a dessiné, peint, coloré, caressé de l'œil et de la brosse, cette jolie main lumineuse et tendre, qui s'appuie comme une fleur rosâtre sur la balustrade en fer noir. De même qu'il a imaginé la servante, l'a coupée dans le cadre et n'a montré de cette blonde personne aux yeux bleus que son corsage échancré, sa tête ronde, aux cheveux soulevés, ses bras en l'air soutenant une corbeille de joncs. Bref, Rubens est-il déjà lui-même? Oui. Est-il tout lui-même et rien que lui-même? Je ne le crois pas. Enfin a-t-il fait mieux que cela? Non, d'après les méthodes étrangères; mais certainement oui d'après la sienne.

Entre le panneau central de la *Descente de croix* et la *Mise en croix*, qui décore le transept du nord, tout diffère : le point de vue, les tendances, la portée, même un peu les méthodes et jusqu'aux influences dont les deux œuvres se ressentent diversement. Un coup d'œil suffit pour en avertir. Et si l'on se reporte au temps où parurent, à deux années d'intervalle, ces pages significatives, on comprend que, si l'une satisfit mieux, convainquit plus, l'autre dut étonner bien davantage et par conséquent fit apercevoir quelque chose de bien plus nouveau. Moins parfaite en ce qu'elle est plus agitée et parce qu'elle ne contient aucune figure aussi parfaitement aimable à voir que la *Madeleine*, la *Mise en croix* en dit beaucoup plus sur l'initiative de Rubens, sur sa passion, sur ses élans, sur ses audaces, sur ses bonheurs, en un mot sur la fermentation de cet esprit rempli de ferveur pour les nouveautés et de projets. Elle ouvre une carrière plus large. Il est possible qu'elle soit moins magistralement accomplie; elle annonce un maître bien autrement original, aventureux et fort. Le dessin est plus tendu, moins tenu, la forme plus violente, le modelé moins simple et plus ronflant; mais le coloris a déjà les chaleurs profondes et la résonnance qui seront la grande ressource de Rubens quand il négligera la vivacité des

tons pour leur rayonnement. Supposez que la couleur soit plus flambante, le contour moins dur, le trait qui le sertit moins âpre; ôtez-en ce grain de raideur italienne qui n'est qu'une sorte de savoir-vivre et de maintien grave, contractés pendant des voyages; ne regardez que ce qui est propre à Rubens, la jeunesse, la flamme, les convictions déjà mûres, et il s'en faudra de bien peu que vous n'ayez sous les yeux le Rubens des grands jours, c'est-à-dire le premier et le dernier mot de sa manière fougueuse et rapide. Il eût suffi du moindre laisser-aller pour faire de ce tableau, relativement sévère, un des plus turbulens qu'il ait peints. Tel qu'il est, avec ses ambres sombres, ses ombres fortes, le grondement un peu sourd de ses harmonies orageuses, il est encore un de ceux où l'ardeur éclate avec d'autant plus d'évidence que cette ardeur est soutenue par le plus mâle effort et tendue jusqu'au bout par la volonté de ne pas faiblir. C'est un tableau de jet, conçu autour d'une arabesque fort audacieuse, et qui dans sa complication de formes ouvertes et fermées, de corps voûtés, de bras tendus, de courbes répétées, de lignes rigides, a conservé jusqu'à la dernière heure du travail le caractère instantané d'un croquis taché de sentiment en quelques secondes. Conception première, ordonnance, effet, gestes, physionomie, caprice des taches, travail de la main, tout paraît être sorti à la fois d'une inspiration irrésistible, lucide et prompte. Jamais Rubens n'aura mis plus d'insistance à traiter une page d'apparence aussi soudaine. Aujourd'hui comme en 1610, on peut différer d'opinions sur cette œuvre absolument personnelle par l'esprit, sinon par la manière. La question qui dut s'agiter du vivant du peintre reste pendante : elle consisterait à décider lequel eût été le mieux représenté dans son pays et dans l'histoire, de Rubens avant qu'il ne fût lui-même, ou de Rubens tel qu'il fut toujours.

La *Mise en croix* et la *Descente de croix* sont les deux momens du drame du Calvaire dont nous avons vu le prologue dans le triomphal tableau de Bruxelles. A la distance où les deux tableaux sont placés l'un de l'autre, on en aperçoit les taches principales, on en saisit la tonalité dominante, je dirais qu'on en entend le bruit; c'est assez pour en faire comprendre sommairement l'expression pittoresque et deviner le sens. Là-bas, nous assistons au dénoûment, et je vous ai dit avec quelle sobriété solennelle il est exposé. Tout est fini. Il fait nuit, du moins les horizons sont d'un noir de plomb. On se tait, on pleure, on recueille une dépouille auguste, on a des soins attendrissans. C'est tout au plus si de l'un à l'autre on échange ces douces paroles qui se disent des lèvres après le trépas des êtres chers. La mère et les amis sont là, et d'abord la plus aimante et la plus faible des femmes, celle en qui se sont incarnés dans la fragilité, la grâce et le repentir tous les péchés de la terre,

pardonnés, expiés et maintenant rachetés. Il y a des chairs vivantes opposées à des pâleurs funèbres. Il y a même un charme dans la mort. Le Christ a l'air d'une belle fleur coupée. Comme il n'entend plus ceux qui le maudissaient, il a cessé d'entendre ceux qui le pleurent. Il n'appartient plus ni aux hommes, ni au temps, ni à la colère, ni à la pitié; il est en dehors de tout, même de la mort.

Ici, rien de tout cela. La compassion, la tendresse, la mère et les amis sont loin. C'est dans le volet de gauche que le peintre a rassemblé toutes les cordialités de la douleur, en un groupe violent, dans des attitudes lamentables ou désespérées. Dans le volet de droite, il n'y a que deux gardes à cheval, et de ce côté-là pas de merci. Au centre, on crie, on blasphème, on injurie, on trépigne. Avec des efforts de brutes, des bourreaux à mine de bouchers plantent le gibet et travaillent à le dresser droit dans la toile. Les bras se crispent, les cordes se tendent, la croix oscille et n'est encore qu'à moitié de son trajet. La mort est certaine. Un homme cloué aux quatre membres souffre, agonise et pardonne. De tout son être, il n'y a plus rien qui soit libre, qui soit à lui; une fatalité sans miséricorde a saisi le corps. L'âme seule y échappe : on le sent bien à ce regard renversé qui se détourne de la terre, cherche ailleurs des certitudes et va droit au ciel. Tout ce que la fureur humaine peut mettre de rage à tuer et de promptitude à faire son œuvre, le peintre l'exprime en homme qui connaît les effets de la colère et sait comment agissent les passions fauves. Tout ce qu'il peut y avoir de mansuétude, de délices à mourir dans un martyr qui se sacrifie, examinez plus attentivement encore comment il l'exprime. Le Christ est dans la lumière; il résume à peu près en une gerbe étroite toutes les lueurs disséminées dans le tableau. Plastiquement il vaut moins que celui de la *Descente de croix.* Un peintre Romain en aurait certainement corrigé le style. Un gothique aurait voulu les os plus saillans, les fibres plus tendues, les attaches plus précises, toute la structure plus maigre ou seulement plus fine. Rubens avait, vous le savez, pour la pleine santé des formes une préférence qui tenait à sa manière de sentir, plus encore à sa manière de peindre, et sans laquelle il aurait fallu qu'il changeât la plupart de ses formules. A cela près, la figure est sans prix; nul autre que Rubens ne l'aurait imaginée comme elle est, à la place qu'elle occupe, dans l'acception si hautement pittoresque qu'il lui a donnée. Et quant à cette belle tête inspirée et souffrante, virile et tendre, avec ses cheveux collés aux tempes, ses sueurs, ses ardeurs, sa douleur, ses yeux tout miroitans de lueurs célestes et son extase, quel est le maître sincère qui, même aux beaux temps de l'Italie, n'aurait été frappé de ce que peut la force expressive lors-

qu'elle arrive à ce degré, et qui n'eût reconnu là un idéal d'art dramatique absolument nouveau? Le pur sentiment venait, en un jour de fièvre et de vue très claire, de conduire Rubens aussi loin qu'il pouvait aller. Dans la suite, il se dégagera plus encore, il se développera. Il y aura, grâce à sa manière ondoyante et tout à fait libre, plus de conséquence et notamment plus de jeu en toutes les parties de son travail : dessin extérieur ou intérieur, coloris, facture. Il fixera moins impérieusement les contours qui doivent disparaître; il arrêtera moins court les ombres qui doivent se dissoudre; il aura des souplesses qui ne sont pas encore ici; il lui viendra des locutions plus agiles, une langue d'un tour plus pathétique et plus personnel. Concevra-t-il quelque chose de plus énergique et de plus net que la diagonale inspirée qui coupe en deux la composition, d'abord la fait hésiter dans ses aplombs, puis la redresse et la dirige au sommet avec ce vol actif et résolu d'une idée haute? Trouvera-t-il mieux que ces rochers sombres, ce ciel éteint, cette grande figure blanche, toute en éclat sur des ténèbres, immobile et cependant mouvante, qu'une impulsion mécanique pousse en biais dans la toile, avec ses mains trouées, ses bras obliques, avec ce grand geste clément qui les fait se balancer tout grands ouverts sur le monde aveugle, noir et méchant? Si l'on pouvait douter de la puissance d'une ligne heureuse, de la valeur dramatique d'une arabesque et d'un effet, enfin si l'on manquait d'exemples pour attester la beauté morale d'une conception pittoresque, on en serait convaincu d'après celui-ci.

C'est par cette originale et mâle peinture que ce jeune homme, absent depuis la première année du siècle, signala son retour d'Italie. Ce qu'il avait acquis dans ses voyages, la nature et le choix de ses études, par-dessus tout la façon hautaine dont il entendait s'en servir, on le sut, et personne ne douta de ses destinées, ni ceux que cette peinture étonna comme une révélation, ni ceux qu'elle interdit comme un scandale, dont elle renversa les doctrines et qui l'attaquèrent, ni ceux qu'elle convertit et entraîna. Le nom de Rubens fut sacré ce jour-là. Aujourd'hui encore il s'en faut de bien peu, je vous l'ai dit, que cette œuvre de début ne paraisse aussi accomplie qu'elle parut et fut décisive. Il y a même ici je ne sais quoi de particulier, comme un grand souffle, que vous trouverez rarement ailleurs. Un enthousiaste écrirait *sublime*, et il n'aurait pas tort, s'il précisait la signification qu'il convient d'attacher à ce terme. Que ne vous ai-je pas dit à Bruxelles et à Malines des dons si divers de cet improvisateur de grande envergure, dont la verve est en quelque sorte du bon sens exalté? Je vous ai parlé de son idéal, si différent de celui des autres, des éblouissemens de sa palette, du rayonnement de ses idées toutes en lumière, de sa force per-

suasive, de sa clarté oratoire, de ce penchant aux apothéoses qui le font monter, de cette chaleur de cerveau qui le dilate au risque de le trop gonfler. Tout cela nous conduit à une définition plus complète encore, à un mot que je vais dire et qui dirait tout : Rubens est un *lyrique* et le plus lyrique de tous les peintres. Sa promptitude imaginative, l'intensité de son style, son rhythme sonore et progressif, la portée de ce rhythme, son trajet pour ainsi dire vertical, appelez tout cela du lyrisme, et vous ne serez pas loin de la vérité. Il y a en littérature un mode héroïque entre tous qu'on est convenu d'appeler l'*ode*. C'est, vous le savez, ce qu'il y a de plus agile et de plus étincelant dans les formes variées de la langue métrique. Il n'y a jamais ni trop d'ampleur ni trop d'élan dans le mouvement ascensionnel des strophes, ni trop de lumière à leur sommet. Eh bien! je vous citerais telle peinture de Rubens conçue, conduite, scandée, éclairée, comme les plus fiers morceaux écrits dans la forme pindarique. La *Mise en croix* me fournirait le premier exemple, exemple d'autant plus frappant qu'ici tout est d'accord et que le sujet valait d'être exprimé ainsi. Et je ne subtiliserais nullement en vous disant que cette page de pure expansion est écrite d'un bout à l'autre sur ce mode rhétoriquement appelé *sublime*, — depuis les lignes jaillissantes qui le traversent, l'idée qui s'éclaire à mesure qu'elle arrive à son sommet, jusqu'à l'inimitable tête de Christ, qui est la note culminante et expressive du poëme, la note étincelante, au moins quant à l'idée contenue, c'est-à-dire la strophe suprême.

II.

A peine a-t-on mis le pied dans le premier salon du musée d'Anvers que Rubens vous accueille : à droite, une *Adoration des mages*, vaste tableau de sa manière expéditive et savante, peinte en treize jours, dit-on, vers 1624, c'est-à-dire en ses plus belles années moyennes ; à gauche, un grandissime tableau célèbre aussi, une Passion dite *le Coup de lance*. On jette un coup d'œil sur la galerie qui fait face, et à droite, à gauche, on aperçoit de loin cette tache unique, forte et suave, onctueuse et chaude, — des Rubens et encore après des Rubens. On commence le catalogue en main. Admire-t-on toujours? Pas toujours. Reste-t-on froid? Presque jamais.

Je transcris mes notes : *les Mages*, quatrième version depuis Paris, cette fois avec des changemens notables. Le tableau est moins scrupuleusement étudié que celui de Bruxelles, moins accompli comme ensemble que celui de Malines, mais d'une audace plus grande, d'une carrure, d'une ampleur, d'une certitude et d'un aplomb que le peintre a rarement dépassés dans ses œuvres calmes.

C'est vraiment un tour de force, surtout si l'on songe à la rapidité de ce travail d'improvisation. Pas un trou, pas une violence; une vaste demi-teinte claire et des lumières sans excès enveloppent toutes les figures appuyées l'une sur l'autre, toutes en couleurs visibles, et multiplient les valeurs les plus rares, les moins cherchées et cependant les plus justes, les plus subtiles et cependant les plus distinctes. A côté de types fort laids fourmillent les types accomplis. Avec sa face carrée, ses lèvres épaisses, sa peau rougeâtre, de grands yeux étrangement allumés, et son gros corps sanglé dans une pelisse verte à manches bleu paon, ce mage africain est une figure tout à fait inédite devant laquelle certainement Tintoret, Titien, Véronèse, auraient battu des mains. A gauche, posent avec solennité deux cavaliers colossaux, d'un style anglo-flamand très singulier, le plus rare morceau de couleur du tableau dans son harmonie sourde de noir, de bleu verdâtre, de brun et de blanc. Ajoutez-y la silhouette des chameliers nubiens, les comparses, hommes casqués, nègres, tout cela dans le plus ample, le plus transparent, le plus naturel des reflets. Des toiles d'araignée flottent dans la charpente, et tout en bas la tête du bœuf, — un frottis obtenu en quelques traits de brosse dans des bitumes, — n'a pas plus d'importance et n'est pas autrement exécutée que ne le serait une signature expéditive. L'enfant est délicieux, à citer comme une des plus belles parmi les compositions purement pittoresques de Rubens, le dernier mot de son savoir comme coloris, de sa dextérité comme pratique, quand il avait la vision nette et instantanée, la main rapide et soigneuse, et qu'il n'était pas trop difficile, le triomphe de la verve et de la science, en un mot de la confiance en soi.

Le Coup de lance est un tableau décousu avec de grands vides, des aigreurs, de vastes taches un peu arbitraires, belles en soi, mais de rapports douteux. Deux grands rouges trop entiers, mal appuyés, y étonnent parce qu'ils y détonnent. La Vierge est très belle, quoique le geste soit connu, le Christ insignifiant, le saint Jean bien laid, ou bien altéré, ou bien repeint. Comme il arrive souvent chez Rubens et chez les peintres de pittoresque et d'ardeur, les meilleurs morceaux sont ceux dont l'imagination de l'artiste s'est accidentellement éprise, tels que la tête expressive de la Vierge, les deux larrons tordus sur leur gibet, et peut-être avant tout le soldat casqué, en armure noire, qui descend l'échelle appuyée au gibet du mauvais larron, et se retourne en levant la tête. L'harmonie des chevaux, gris et bai, découpés sur le ciel, est magnifique. Somme toute, quoiqu'on y trouve des parties de haute qualité, un tempérament de premier ordre, à chaque instant la marque d'un maître, *le Coup de lance* me paraît être une œuvre

incohérente, en quelque sorte conçue par fragmens, dont les morceaux, pris isolément, donneraient l'idée d'une de ses plus belles pages.

La Trinité, avec son fameux Christ en raccourci, est un tableau de la première jeunesse de Rubens, antérieur à son voyage d'Italie. C'est un joli début, froid, mince, lisse et décoloré, qui déjà contient en germe son style quant à la forme humaine, son type quant aux visages, et déjà la souplesse de sa main. Toutes les autres qualités sont à naître, de sorte que, si le tableau gravé ressemble déjà beaucoup à Rubens, la peinture n'annonce presque rien de ce que Rubens doit être dix ans plus tard.

Son *Christ à la paille*, très célèbre, beaucoup trop célèbre, n'est pas beaucoup plus fort, ni plus riche, et ne paraît pas non plus sensiblement plus mûr, quoiqu'il appartienne à des années très postérieures. C'est également lisse, froid et mince. On y sent l'abus de la facilité, l'emploi d'une pratique courante qui n'a rien de rare, et dont la formule pourrait se dicter ainsi : un vaste frottis grisâtre, des tons de chair clairs et lustrés, beaucoup d'outremer dans la demi-teinte, un excès de vermillon dans les reflets, une peinture légère et de premier coup sur un dessin peu consistant. Tout cela est liquide, coulant, glissant et négligé. Lorsque dans ce genre cursif Rubens n'est pas très beau, il n'est plus beau. Quant à *l'Incrédulité de saint Thomas* (n° 307), je trouve dans mes notes cette courte et irrespectueuse observation : « cela un Rubens? quelle erreur! »

L'Éducation de la Vierge est la plus charmante fantaisie décorative qu'on puisse voir; c'est un petit panneau d'oratoire ou d'appartement peint pour les yeux plus que pour l'esprit, mais d'une grâce, d'une tendresse et d'une richesse incomparable en ses douceurs. Un beau noir, un beau rouge et tout le reste en gris azuré, nuancé des tons changeans de la nacre ou de l'argent, et là dedans, comme deux fleurs, deux anges roses. Otez la figure de sainte Anne et celle de saint Joachim, ne conservez que la Vierge avec ces deux figures ailées qui pourraient aussi bien descendre de l'olympe que du paradis, et vous aurez un des plus délicieux portraits de femme que jamais Rubens ait conçus et historiés en portrait allégorique, et dont il ait fait un tableau d'autel.

La Vierge au perroquet sent l'Italie, rappelle Venise, et par la gamme, la puissance, le choix et la nature intrinsèque des couleurs, la qualité du fonds, l'arabesque même du tableau, le format de la toile, la coupe en carré, fait songer à un Palma trop peu sévère. C'est un beau tableau presque impersonnel. Je ne sais pourquoi j'imagine que Van-Dyck devait être tenté de s'en inspirer.

Je néglige la *Sainte Catherine*, un grand *Christ en croix*, une

répétition en petit de la *Descente de croix* de Notre-Dame; je négligerais mieux encore, pour arriver tout de suite, avec une émotion que je ne cacherai pas, devant un tableau qui n'a, je crois, qu'une demi-célébrité et n'en est pas moins un étonnant chef-d'œuvre, peut-être celle de toutes les œuvres de Rubens qui fait le plus d'honneur à son génie. Je veux parler de *la Communion de saint François d'Assise.*

Un homme qui va mourir et qui communie, un prêtre officiant qui lui tend l'hostie, des moines qui l'entourent, l'assistent, le soutiennent et pleurent, voilà pour la scène. Le saint est nu, le prêtre en chasuble d'or à peine nuancée de carmin, les deux acolytes du prêtre en étole blanche, les moines en robe de bure sombre, brune ou grisâtre. Comme entourage, une architecture étroite et sombre au sommet de laquelle il y a un dais rougeâtre, une échancrure de ciel bleu, et dans cette trouée d'azur, juste au-dessus du saint, trois petits anges roses qui volent comme des oiseaux célestes et forment une couronne radieuse et douce. Les élémens les plus simples, les couleurs les plus graves, une harmonie des plus sévères, voilà pour l'aspect. A résumer le tableau d'un coup d'œil rapide, vous n'apercevez qu'une vaste toile bitumineuse, de style austère, où tout est sourd et où trois accidens seulement marquent de loin avec une parfaite évidence : le saint dans sa maigreur livide, la petite hostie vers laquelle il se penche, et là-haut au zénith, au sommet de ce triangle si tendrement expressif, une échappée de rose et d'azur sur les éternités heureuses, sourire du ciel entr'ouvert dont, je vous assure, on a besoin.

Ni pompes, ni décors, ni turbulence, ni gestes violens, ni grâces, ni élégance, ni beaux costumes, pas une incidence aimable ou inutile, rien qui ne soit la vie du cloître à son moment le plus solennel. Un homme agonise exténué par l'âge, par une vie de sainteté; il a quitté son lit de cendres, s'est fait porter à l'autel, y veut mourir en recevant l'hostie, a peur d'y mourir avant que l'hostie n'ait touché ses lèvres. Il fait effort pour s'agenouiller et n'y parvient pas. Tous ses mouvemens sont abolis, le froid des dernières minutes a saisi ses jambes, ses bras ont ce geste en dedans qui est le signe certain de la mort prochaine. Il est de travers, en dehors de ses axes; il tomberait, se briserait à toutes les jointures, s'il n'était soutenu par les aisselles. Il n'a plus de vivant que son petit œil humide, clair, bleu, fiévreux, vitreux, bordé de rouge, dilaté par l'extase des suprêmes visions, et, sur ses lèvres cyanosées par l'agonie, le sourire extraordinaire propre aux mourans, et le sourire plus extraordinaire encore du juste qui croit, espère, attend la fin, se précipite au-devant du salut, et regarde l'hostie comme il regarderait son Dieu présent. Autour du moribond, on pleure, et ceux qui pleu-

rent sont des hommes graves, robustes, éprouvés, résignés. Jamais douleur ne fut plus sincère et plus communicative que ce mâle attendrissement d'hommes de gros sang et de grande foi. Il y en a qui se contiennent, il y en a qui éclatent. Il y en a de jeunes, gras, rouges et sains qui se frappent la poitrine à poings fermés, et dont la douleur serait bruyante, si elle se faisait entendre. Il y en a un chauve, grisonnant, à tête espagnole, à joues creuses, à barbe rare, à moustache aiguë, qui doucement sanglote en dedans avec cette crispation de visage d'un homme qui se contient et dont les dents claquent. Toutes ces têtes magnifiques sont des portraits. Le type en est admirable de vérité, le dessin naïf, savant et fort, le coloris incomparablement riche en sa sobriété, nuancé, délicat et beau. Têtes accumulées, mains jointes, convulsivement fermées et ferventes, fronts dénudés, regards intenses, ceux que les émotions font rougir et ceux qui sont au contraire pâles et froids comme de vieux ivoires, les deux servans dont l'un tient l'encensoir et s'essuie les yeux du revers de sa manche, — tout ce groupe d'hommes diversement émus, maîtres d'eux-mêmes ou sanglotans, forme un cercle autour de cette tête unique du saint et de ce petit croissant blanchâtre tenu comme un disque lunaire par la pâle main du prêtre. Je vous jure que c'est inexprimablement beau.

Telle est la valeur morale de cette page unique parmi les Rubens d'Anvers et, qui sait? dans l'œuvre de Rubens, que j'aurais presque peur de la profaner en vous parlant de ses mérites extérieurs, qui ne sont pas moins grands. Je dirai seulement que ce grand homme, à ma connaissance, n'a jamais été plus maître de sa pensée, de son sentiment et de sa main, que jamais sa conception n'a été plus sereine et n'a porté plus loin, que jamais sa notion de l'âme humaine n'a paru plus profonde, qu'il n'a jamais été plus noble, plus sain, plus riche avec des colorations sans faste, plus scrupuleux dans le dessin des morceaux, plus irréprochable, ce qui veut dire plus surprenant comme exécutant. Cette merveille est de 1619. Quelles belles années! On ne dit pas le temps qu'il a mis à la peindre, — peut-être quelques jours seulement. Quelles journées! Quand on a longuement examiné cette œuvre sans pareille, où véritablement Rubens se transfigure, on ne peut plus regarder rien, ni personne, ni les autres, ni Rubens lui-même; il faut pour aujourd'hui quitter le musée.

III.

Rubens est-il un grand portraitiste? est-il seulement un bon portraitiste? Ce grand peintre de la vie physique et de la vie morale, si habile à rendre le mouvement des corps par le geste, celui

des âmes par le jeu des physionomies, cet observateur si prompt, si exact, cet esprit si clair, que l'idéal des formes humaines n'a pas un seul moment distrait de ses études sur l'extérieur des choses, ce peintre du pittoresque, des accidens, des particularités, des saillies individuelles, enfin ce maître, universel entre tous, avait-il bien toutes les aptitudes qu'on lui suppose et notamment cette faculté spéciale de représenter la personne humaine en son intime ressemblance? Les portraits de Rubens sont-ils ressemblans? Je ne crois pas qu'on ait jamais dit ni oui ni non. On s'est borné à reconnaître l'universalité de ses dons, et, parce qu'il a plus que personne employé le portrait comme élément naturel dans ses tableaux, on a conclu qu'un homme qui excellait en toute circonstance à peindre l'être vivant, agissant et pensant, devait à plus forte raison le peindre excellemment dans un portrait. La question a bien son prix. Elle touche à l'un des phénomènes les plus singuliers de cette nature multiple; par conséquent elle offre une occasion d'étudier de plus près l'organisme même de son génie.

Si l'on ajoutait à tous les portraits qu'il a peints isolément pour satisfaire au désir de ses contemporains, rois, princes, grands seigneurs, docteurs, abbés, prieurs, le nombre incalculable des personnages vivans dont il a reproduit les traits dans ses tableaux, on pourrait dire que Rubens a passé sa vie à faire des portraits. Ses meilleurs ouvrages sans contredit sont ceux où il accorde la part la plus large à la vie réelle : témoin son admirable tableau de *Saint George*, de Saint-Jacques d'Anvers, qui n'est pas autre chose qu'un *ex-voto* de famille, c'est-à-dire le plus magnifique et le plus curieux document que jamais peintre ait laissé sur ses affections domestiques. Je ne parle pas de son portrait, qu'il prodiguait, ni de celui de ses deux femmes, dont il a fait comme on le sait un si continuel et si indiscret usage.

Se servir de la nature à tout propos, prendre des individus dans la vie réelle et les introduire dans ses fictions, c'était chez Rubens une habitude parce que c'était un des besoins, faiblesse autant que puissance de son esprit. La nature était son grand et inépuisable répertoire. Qu'y cherchait-il à vrai dire? Des sujets? Non; ses sujets, il les empruntait à l'histoire, aux légendes, à l'Évangile, à la fable, et toujours plus ou moins à sa fantaisie. Des attitudes, des gestes, des expressions de visage? Pas davantage; ces choses-là sortaient naturellement de lui-même et dérivaient, par la logique d'un sujet bien conçu, des nécessités de l'action presque toujours dramatique qu'il avait à rendre. Ce qu'il demandait à la nature, c'était ce que son imagination ne lui fournissait plus qu'imparfaitement lorsqu'il s'agissait de constituer de toute pièce une personne vivante de la tête aux pieds, vivante autant qu'il l'exigeait, je veux dire des traits

plus personnels, des caractères plus précis, des individus et des types. Ces types, il les acceptait plus qu'il ne les choisissait. Il les prenait tels qu'ils existaient autour de lui, dans la société de son temps, à tous les rangs, dans toutes les classes, au besoin dans toutes les races, — princes, hommes d'épée, hommes d'église, moines, gens de métier, forgerons, bateliers, surtout les hommes de durs labeurs. Il y avait là, dans sa propre ville, sur les quais de l'Escaut, de quoi fournir à tous les besoins de ses grandes pages évangéliques. Il avait le sentiment vif du rapport de ces personnages, incessamment offerts par la vie même, avec les convenances de son sujet. Quand, ce qui arrivait souvent, l'adaptation n'était pas très rigoureuse, et que le bon sens criait un peu et le goût aussi, l'amour des particularités l'emportait sur les convenances, le goût et le bon sens. Il ne se refusait jamais une bizarrerie, qui dans ses mains devenait un trait d'esprit, quelquefois une audace heureuse. C'était même par ses inconséquences qu'il triomphait des sujets les plus antipathiques à sa nature. Il y mettait la sincérité, la bonne humeur, le sans-gêne extraordinaire de ses libres saillies; l'œuvre presque toujours était sauvée par un admirable morceau d'imitation presque textuelle.

Sous ce rapport, il inventait peu, lui qui d'ailleurs était un si grand inventeur. Il regardait, se renseignait, copiait ou traduisait de mémoire avec une fidélité de souvenir qui vaut la reproduction directe. Il assistait au spectacle de la vie des cours, de la vie des basiliques, des monastères, des rues, du fleuve. Tout cela s'imprimait dans ce cerveau sensible, exact, fidèle, avec sa physionomie la plus reconnaissable, son accent le plus âpre, sa couleur la plus saillante; de sorte qu'en dehors de cette image réfléchie des choses il n'imaginait guère que le cadre, la donnée générale, la mise en scène. Ses œuvres sont pour ainsi dire un théâtre dont il règle l'ordonnance, pose le décor, crée les rôles, et dont la vie fournit les acteurs. Autant il est imprévu, original, affirmatif, résolu, puissant, lorsqu'il exécute un portrait, soit d'après nature, soit d'après le souvenir immédiat du modèle, autant la galerie de ses personnages imaginaires est pauvrement inspirée. Tout homme, toute femme qui n'a pas vécu devant lui, à qui il ne parvient pas à donner les traits essentiels de la vie naturelle, sont d'avance des figures manquées. Voilà pourquoi ses personnages évangéliques sont plus humanisés qu'on ne le voudrait, ses personnages héroïques au-dessous de leur rôle fabuleux, ses personnages mythologiques quelque chose qui n'existe ni dans la réalité, ni dans le rêve, un perpétuel contre-sens par l'action des muscles, le lustre des chairs et l'évanouissement total des visages. Il est clair que l'humanité l'enchante, que les dogmes chrétiens le troublent

un peu et que l'olympe l'ennuie. Voyez sa grande série allégorique du Louvre : il ne faut pas longtemps pour découvrir ses indécisions quand il crée un type, son infaillible certitude quand il se renseigne, et pour comprendre quel est le fort et le faible de son esprit. Il y a là des parties médiocres, il y en a d'absolument nulles qui sont des fictions; les morceaux supérieurs que vous y remarquez sont des portraits. Chaque fois que Marie de Médicis entre en scène, elle y est parfaite. Le *Henri IV au portrait* est un chef-d'œuvre. Personne ne conteste l'insignifiance absolue de ses dieux: Mercure, Apollon, Saturne, Jupiter ou Mars.

De même, dans son *Adoration des mages,* il y a des personnages principaux qui sont toujours nuls et des comparses qui toujours sont admirables. Le mage européen lui porte malheur : on le connaît, c'est l'homme du premier plan, celui qui figure avec la Vierge, soit debout, soit agenouillé, au centre de la composition. Rubens a beau le varier de toutes les manières, l'habiller de pourpre, d'hermine ou d'or, lui faire tenir l'encensoir, offrir la coupe ou l'aiguière, le rajeunir ou le vieillir, dépouiller sa tête sacerdotale, la hérisser de crins durs, lui donner des airs recueillis ou farouches, des yeux fort doux ou des mines de vieux lion, — quoi qu'il fasse, c'est toujours une figure banale dont le seul rôle consiste à revêtir une des couleurs dominantes du tableau. Il en est de même de l'Asiatique. L'Éthiopien au contraire, le nègre grisâtre, avec son masque osseux, camard, livide, illuminé par deux étincelles luisantes, l'émail des yeux, la nacre des dents, est immanquablement un chef-d'œuvre d'observation et de naturel, parce que c'est un portrait, et le portrait sans nulle altération du même individu.

Que conclure de tout cela, sinon que Rubens, par sa nature, ses instincts, ses besoins, ses facultés dominantes, et même par ses infirmités, car il en avait, était plus qu'aucun autre destiné à faire de merveilleux portraits? Il n'en est rien. Ses portraits sont faibles, peu observés, superficiellement construits, et partant de ressemblance vague. Quand on le compare à Titien, Rembrandt, Raphaël, Sébastien del Piombo, Velasquez, Van-Dyck, Holbein, Antoine More, j'épuiserais la liste des plus divers et des plus grands et je descendrais de plusieurs degrés jusqu'à Philippe de Champagne au XVIIe siècle, jusqu'aux excellens portraitistes du XVIIIe, on s'aperçoit que Rubens manquait de cette naïveté attentive, soumise et forte, qu'exige, pour être parfaite, l'étude du visage humain. Connaissez-vous un portrait de lui qui vous satisfasse en tant qu'observation fidèle et profonde, qui vous édifie sur la personnalité de son modèle, qui vous instruise et je dirai qui vous rassure? De tous les hommes d'âge et de rang, de caractère et de tempérament si divers dont il nous a laissé l'image, en est-il un seul qui s'impose

à l'esprit comme une personne particulière bien distincte et dont on se souvienne comme d'un visage qui vous a frappé? A distance, on les oublie; vus ensemble, on les confondrait presque. Les particularités de leur existence ne les ont pas nettement séparés dans l'esprit du peintre, et les séparent encore moins dans la mémoire de ceux qui ne les connaissent que d'après lui. Sont-ils ressemblans? Oui, à peu près. Sont-ils vivans? Ils vivent, plus qu'ils ne sont. Je ne dirai pas que ce soit banal, et cependant ce n'est pas précis. Je ne dirai pas non plus que le peintre les ait mal vus; mais je croirais qu'il les a regardés à la légère, par l'épiderme, peut-être à travers des habitudes, sans doute à travers une formule, et qu'il les a traités, quel que soit leur sexe ou leur âge, comme les femmes aiment, dit-on, qu'on les peigne, en beau d'abord, ressemblantes ensuite. Ils sont bien de leur temps et pas mal de leur rang, quoique Van-Dyck, pour prendre un exemple à côté du maître, les mette encore plus précisément à leur date et dans leur milieu social; mais ils ont le même sang, ils ont surtout le même caractère moral et tous les traits extérieurs modelés sur un type uniforme. C'est le même œil clair, bien ouvert, regardant droit, le même teint, la même moustache finement retroussée, relevant par deux accrocs noirs ou blonds le coin d'une bouche *virile*, c'est-à-dire un peu convenue. Assez de rouge aux lèvres, assez d'incarnat sur les joues, assez de rondeur dans l'ovale pour annoncer, à défaut de la jeunesse, un homme dans son assiette normale, dont la constitution est robuste, le corps en santé, l'âme en repos. De même pour les femmes : un teint frais, un front bombé, de larges tempes, peu de menton, des yeux à fleur de tête, de couleur pareille, d'expression presque identique, une beauté propre à l'époque, une ampleur propre aux races du nord avec une sorte de grâce propre à Rubens, où l'on sent comme un alliage de plusieurs types qui semblent hanter son cerveau : Marie de Médicis, l'infante Isabelle, Isabelle Brandt, Hélène Fourment. Toutes les femmes qu'il a peintes semblent avoir contracté, malgré elles et malgré lui, je ne sais quel air déjà connu au contact de ses souvenirs persistans, et toutes, plus ou moins, participent de l'une ou de l'autre de ces quatre personnes célèbres, moins sûrement immortalisées par l'histoire que par le pinceau du peintre. Elles-mêmes ont entre elles je ne sais quel air de famille qui peut-être vient un peu de leur naissance, qui pour beaucoup est le fait de Rubens.

Vous représentez-vous les femmes de la cour de Louis XIII et de Louis XIV? Vous faites-vous une idée bien nette de Mmes de Longueville, de Montbazon, de Chevreuse, de Sablé, de cette belle duchesse de Guéménée, à qui Rubens, interrogé par la reine, osa

donner le prix de beauté, comme à la plus charmante déesse de cet olympe du Luxembourg, de cette incomparable Mlle du Vigean, l'idole de la société de Chantilly, qui inspira une si grande passion et tant de petits vers? Voyez-vous mieux Mlle de La Vallière, Mmes de Montespan, de Fontanges, de Sévigné, de Grignan? Et si vous ne les apercevez pas aussi bien qu'il vous plairait de les connaître, à qui la faute? Est-ce la faute de cette époque d'apparat, de politesse, de mœurs officielles, pompeuses, guindées et froides? Est-ce la faute des femmes elles-mêmes, qui toutes visaient un certain idéal de cour? Les a-t-on mal observées, peintes sans scrupules? Ou bien était-il convenu que, parmi tant de genres de grâce ou de beauté, il n'y en avait qu'un qui fût de bon ton, de bon goût, tout à fait selon l'étiquette? On en est à ne pas trop savoir quel nez, quelle bouche, quel ovale, quel teint, quel regard, quel degré de sérieux ou de laisser-aller, de finesse ou d'embonpoint, quelle âme enfin, pour tout dire, on doit donner à chacune de ces célèbres personnes, tant elles sont devenues pareilles dans leur rôle imposant de favorites, de frondeuses, de princesses, de grandes dames. Vous savez ce qu'elles pensaient d'elles et comment elles se sont peintes, ou comment on les a peintes, suivant qu'il leur a convenu de faire elles-mêmes ou de laisser faire leurs portraits littéraires. Depuis la sœur de Condé jusqu'à Mme d'Epinay, c'est-à-dire à travers tout le XVIIe siècle et la grande moitié du XVIIIe siècle, ce n'était que beaux teints, jolies bouches, dents superbes, épaules, bras et gorges admirables. Elles se déshabillaient beaucoup ou souffraient qu'on les déshabillât beaucoup, sans nous montrer autre chose que des perfections un peu froides, moulées sur un type absolument beau, selon la mode et l'idéal du temps. Ni Mlle de Scudéry, ni Voiture, ni Chapelain, ni Desmarets, ni aucun des écrivains beaux esprits qui se sont occupés de leurs charmes, n'ont eu la pensée de nous laisser d'elles un portrait moins flatté peut-être, mais plus vrai. A peine aperçoit-on par-ci par-là, dans la galerie de l'hôtel de Rambouillet, un teint moins divin, des lèvres moins pures de trait, ou d'un incarnat moins parfait. Il a fallu le plus véridique et le plus grand des portraitistes de cette époque, Saint-Simon, pour nous apprendre qu'une femme pouvait être charmante sans être accomplie, et que la duchesse du Maine et la duchesse de Bourgogne par exemple avaient par la physionomie, la grâce toute naturelle et le feu, beaucoup d'attraits, l'une avec sa boiterie, l'autre avec son teint noiraud, sa taille exiguë, sa mine turbulente et ses dents perdues. Jusque-là, le ni trop ni trop peu dirigeait avant tout la main des faiseurs d'images. Je ne sais quoi d'imposant, de solennel, quelque chose comme les trois unités scéniques, la perfection d'une belle

phrase, les avaient toutes revêtues de ce même air impersonnel, quasi royal, qui, pour nous autres modernes, est le contraire de ce qui nous charme. Les temps changèrent; le XVIIIe siècle brisa beaucoup de formules, et par conséquent traita le visage humain sans plus de façon que toutes les autres unités. Cependant notre siècle a fait reparaître avec d'autres goûts, d'autres modes, la même tradition de portraits sans type et le même apparat moins solennel, mais encore pire. Rappelez-vous les portraits du directoire, de l'empire et de la restauration, ceux de Girodet, de Gérard, j'excepte les portraits de David, pas tous, et quelques-uns de Prud'hon, pas tous. Formez une galerie des grandes actrices, des grandes dames, Mars, Duchesnois, Georges, l'impératrice Joséphine, Mme Tallien, même cette unique tête de Mme de Staël et même cette jolie Mme Récamier, et dites-moi si cela vit, se distingue, se diversifie comme une série de portraits de Latour, de Houdon, de Caffieri.

Eh bien! toute proportion gardée, voilà ce que je trouve dans les portraits de Rubens : une grande incertitude et des conventions, un même air chevaleresque dans les hommes, une même beauté princière dans les femmes, rien de particulier qui arrête, saisisse, donne à réfléchir et ne s'oublie plus. Pas une laideur physionomique, pas un amaigrissement dans les contours, pas une bizarrerie choquante dans aucun des traits. Avez-vous jamais aperçu dans son monde de penseurs, de politiques, d'hommes de guerre, quelque accident caractéristique et tout à fait personnel, comme la tête de faucon d'un Condé, les yeux effarouchés et la mine un peu nocturne d'un Descartes, la fine et adorable physionomie d'un Rotrou, le masque anguleux et pensif d'un Pascal ou l'inoubliable regard d'un Richelieu? Comment se fait-il que les types humains aient fourmillé devant les grands observateurs et que pas un type vraiment original n'ait posé devant Rubens? Faut-il achever d'un seul coup de m'expliquer par le plus rigoureux des exemples? Supposez Holbein avec la clientèle de Rubens, et tout de suite vous voyez apparaître une nouvelle galerie humaine, très intéressante pour le moraliste, également admirable pour l'histoire de la vie et pour l'histoire de l'art, et que Rubens, convenons-en, n'aurait pas enrichie d'un seul type.

Le musée de Bruxelles possède quatre portraits de Rubens, et c'est précisément en me souvenant d'eux que ces réflexions me viennent après coup. Ces quatre portraits représentent assez justement par hasard les côtés puissans et les côtés médiocres de son talent de portraitiste. Deux sont fort beaux : l'archiduc Albert et l'infante Isabelle. Ils ont été commandés pour orner l'arc de triomphe élevé à Anvers, place du Meïr, à l'occasion de l'entrée de Ferdinand

d'Autriche, et, dit-on, exécutés chacun en une journée. Ils sont plus grands que nature, conçus, dessinés et traités dans une manière italienne, ample, décorative, un peu théâtrale, très ingénieusement appropriée à leur destination. Il y a là du Véronèse si bien fondu dans la manière flamande que Rubens n'a jamais eu plus de style et n'a jamais été cependant plus lui-même. On y voit une façon de remplir la toile, de composer une arabesque grandiose avec un buste, deux bras et deux mains diversement occupés, d'agrandir un bord, de rendre un pourpoint majestueusement sévère, d'assurer le contour, de peindre grassement et à plat, qui ne lui est pas habituelle dans ses portraits et qui rappelle au contraire les meilleurs morceaux de ses tableaux. La ressemblance est aussi de celles qui s'imposent de loin par quelques accens justes et sommaires et qu'on pourrait appeler une ressemblance d'effet. Le travail est d'une rapidité, d'un aplomb, d'un sérieux, et, le genre admis, d'une beauté extraordinaires. C'est tout à fait superbe. Rubens était là dans ses habitudes, sur son terrain, dans son élément de fantaisie, d'observation très lucide, mais hâtive et d'emphase; il n'aurait pas procédé autrement pour un tableau : la réussite était certaine.

Les deux autres, achetés récemment, sont fort célèbres; on y attache un très grand prix. Oserai-je dire qu'ils sont des plus faibles? Ce sont deux portraits d'ordre familier, deux petits bustes, un peu courts, assez étriqués, présentés de face, sans nul arrangement, coupés dans la toile sans plus d'apprêt que des têtes d'études. Avec beaucoup d'éclat, de relief, de vie apparente, — d'un rendu extrêmement habile, mais succinct, ils ont précisément ce défaut d'être vus de près et vus légèrement, appliqués et peu étudiés, d'être en un mot traités par les surfaces. La mise en place est juste, le dessin nul. Le peintre a donné des accens qui ressemblent à la vie; l'observateur n'a pas accusé un seul trait qui ressemble bien intimement à son modèle : tout se passe à l'épiderme. Au point de vue du physique, on cherche un dessous qui n'a pas été observé; au point de vue du moral, on cherche un dedans qui n'a pas été deviné. La peinture est à fleur de toile, la vie n'est qu'à fleur de peau. L'homme est jeune, trente ans environ; la bouche est mobile, l'œil humide, le regard direct et net. Rien de plus, rien au-delà, ni plus au fond. Quel est ce jeune homme? qu'a-t-il fait? A-t-il pensé? a-t-il souffert? aurait-il vécu lui-même à la surface des choses, comme il est représenté sans grande consistance à la surface d'un canevas? Voilà de ces indications physionomiques qu'un Holbein nous donnerait avant de songer au reste, et qui ne s'expriment point par une étincelle dans un œil ou par une touche sanguine à la narine.

Notre art, je veux dire l'art de peindre, est peut-être plus indis-

cret qu'aucun autre. C'est le témoignage indubitable de l'état moral du peintre au moment où il tenait la brosse. Ce qu'il a voulu faire, il l'a fait; ce qu'il n'a voulu que faiblement, on le voit à ses indécisions; ce qu'il n'a pas voulu, à plus forte raison est absent de son œuvre, quoi qu'il en dise et quoi qu'on en dise. Une distraction, un oubli, la sensation plus tiède, la vue moins profonde, une application moindre, un amour moins vif de ce qu'il étudie, l'ennui de peindre et la passion de peindre, toutes les nuances de sa nature et jusqu'aux intermittences de sa sensibilité, tout cela se manifeste dans les ouvrages du peintre aussi nettement que s'il nous en faisait la confidence. On peut dire avec certitude quelle est la tenue d'un portraitiste scrupuleux devant ses modèles, et de même on peut se représenter celle de Rubens devant les siens.

Quand on regarde à quelques pas les portraits dont je parle, le portrait du duc d'Albe par Antoine More, on est certain que, tout grand seigneur et tout habitué qu'il fût à peindre des grands seigneurs, Antoine More était fort sérieux, fort attentif et pas mal ému au moment où il s'assit devant ce tragique personnage, sec, anguleux, étranglé dans son armure sombre, articulé comme un automate, et dont le petit œil de côté regarde de haut en bas, froid, dur et noir comme si jamais la lumière du ciel n'en avait attendri l'émail.

Tout au contraire le jour où Rubens peignit, pour leur complaire, le seigneur Charles de Cordes et sa femme Jacqueline de Cordes, il était, n'en doutez pas, de bonne humeur, mais distrait par autre chose, sûr de son fait et pressé comme il l'était toujours. C'était en 1618, l'année de *la Pêche miraculeuse*. Il avait quarante et un ans; il était dans la plénitude de son talent, de sa gloire, de ses succès. Il allait vite en tout ce qu'il faisait. *La Pêche miraculeuse* lui avait coûté très exactement dix jours de travail. Les deux jeunes mariés s'étaient épousés le 30 octobre 1617 : il était entendu que le portrait du mari devait plaire à la femme, celui de la femme au mari. Vous voyez dans quelles conditions se fit ce travail; vous imaginez le temps qu'il y mit, et le résultat fut une peinture expéditive, brillante, une ressemblance aimable, une œuvre éphémère.

Beaucoup, je dirai la plupart des portraits de Rubens en sont là. Voyez au Louvre celui du baron de Vicq (nº 458 du catalogue), de même style, de même qualité, à peu près de la même époque que le portrait du seigneur de Cordes dont je parle; voyez également celui d'Élisabeth de France et celui d'une dame de la famille Boonen (nº 461 du catalogue) : autant d'œuvres agréables, brillantes, légères, alertes, aussitôt oubliées qu'aperçues. Regardez au contraire le portrait-esquisse de sa seconde femme Hélène avec ses deux enfans, cette ébauche admirable, ce rêve à peine indiqué, laissé là soit par hasard, soit avec intention; et, pour peu que vous passiez

avec quelque réflexion des trois œuvres précédentes à celle-ci, je n'aurai plus besoin d'insister pour me faire comprendre.

En résumé, Rubens, à ne le considérer que comme portraitiste, est un homme qui rêvait à sa manière quand il en avait le temps, un œil admirablement juste, peu profond, un miroir plutôt qu'un instrument pénétrant, un homme qui, s'occupant peu des autres, beaucoup de lui-même, ne savait pas trop ce qui se passait dans l'âme d'autrui, et volontiers y suppléait en exprimant ce qu'il y avait le plus communément dans la sienne; enfin au moral comme au physique un homme de dehors, et en dehors, merveilleusement, mais exclusivement conformé pour saisir l'extérieur des hommes et des choses, et apercevoir autour de lui ce qu'il était lui-même. Voilà pourquoi il convient de distinguer dans Rubens deux observateurs de puissance très inégale, et comme art de valeur à peine comparable : celui qui fait servir la vie des autres aux besoins de ses conceptions, subordonne ses modèles et ne prend d'eux que ce qui lui convient, et celui qui reste au-dessous de sa tâche parce qu'il faudrait et qu'il ne sait pas se subordonner à son modèle. Voilà pourquoi il a tantôt magnifiquement observé et tantôt fort négligé le visage humain. Voilà pourquoi enfin ses portraits se ressemblent un peu, lui ressemblent un peu, manquent de vie propre, et par cela manquent de ressemblance morale et de vie profonde, tandis que ses personnages-portraits ont juste ce degré de personnalité frappante qui grossit encore l'effet de leur rôle, une saillie d'expression qui ne permet pas de douter qu'ils n'aient vécu, et, quant à leur fonds moral, il est visible qu'ils ont tous une âme active, ardente, prompte à jaillir, et, pour ainsi dire, sur les lèvres, celle que Rubens a mise en eux, presque la même pour tous, car c'est la sienne.

IV.

Je ne vous ai pas encore conduit au tombeau de Rubens, à Saint-Jacques, devant le beau tableau du saint George qui décore l'autel. La pierre sépulcrale est placée devant l'autel. *Non sui tantum sæculi, sed et omnis ævi Appelles dici meruit,* ainsi parle l'inscription du tombeau. On pouvait dire autant, dire mieux et s'exprimer moins hyperboliquement.

A cela près d'une exagération excusable à Anvers, et qui d'ailleurs n'ajoute et n'enlève rien ni à l'universelle gloire, ni à la très certaine immortalité de Rubens, ces deux lignes d'éloge funéraire font songer qu'à quelques pieds sous les dalles il y a les cendres de ce grand homme. On le mit là le premier jour de juin 1640. Deux ans après, par une autorisation du 14 mars 1642, sa veuve lui consacrait définitivement cette petite chapelle derrière le chœur,

et l'on y plaçait une des plus charmantes œuvres du maître, une œuvre faite tout entière, dit la tradition, avec les portraits des membres de sa famille, c'est-à-dire avec ses affections, ses amours mortes, ses amours vivantes, ses regrets, ses espérances, le passé, le présent, l'avenir de sa maison. Vous savez en effet qu'on attribue à tous les personnages qui composent cette soi-disant *sainte famille* des ressemblances historiques du plus grand prix. Il y aurait là l'une à côté de l'autre ses deux femmes, dont la belle Hélène Fourment, celle qui vivait alors, une enfant de seize ans quand il l'épousa en 1630, une toute jeune femme de vingt-six ans quand il mourut, blonde, grasse, aimable et douce, en grand déshabillé, nue jusqu'à la ceinture. Il y aurait aussi sa fille, — sa nièce, la célèbre personne au *chapeau de paille,* — son père en saint Jérôme, — son grand-père sous la figure du Temps, — enfin le plus jeune de ses fils sous les traits d'un ange, un jeune et délicieux bambin, le plus adorable enfant que peut-être il ait jamais peint. Quant à Rubens lui-même, il y figure dans une armure toute miroitante d'acier sombre et d'argent, tenant en main la bannière de saint George. Il est vieilli, amaigri, grisonnant, échevelé, un peu ravagé, mais superbe de feu intérieur. Sans nulle pose ni emphase, il a terrassé le dragon et posé dessus son pied chaussé de fer. Quel âge avait-il alors? Si l'on se reporte à la date de son mariage, à l'âge de sa femme, à celui de l'enfant né de ce mariage, Rubens devait avoir cinquante-six ou cinquante-huit ans. Il y avait donc quarante ans à peu près que le combat brillant, impossible pour d'autres, facile pour lui, toujours heureux, qu'il soutenait contre la vie, avait commencé. De quelles entreprises, dans quel ordre d'activité, de lutte et de succès n'avait-il pas triomphé? Si jamais à cette heure grave des retours sur soi-même, des années révolues, d'une carrière accomplie, à ce moment de certitude en toute chose, un homme eut le droit de se peindre en victorieux, c'est bien lui.

La pensée, vous le voyez, est des plus simples; on n'a pas à la chercher bien loin. Si le tableau recèle une émotion, cette émotion se communique aisément à tout homme dont le cœur est un peu chaud, que la gloire émeut et qui se fait une seconde religion du souvenir de pareils hommes. Un jour, vers la fin de sa carrière, en pleine gloire, peut-être enfin en plein repos, sous un titre auguste, sous l'invocation de la Vierge et du seul de tous les saints auquel il lui parut permis de donner sa propre image, il lui a plu de peindre en un petit cadre (2 mètres à peu près) ce qu'il y avait eu de vénérable et de séduisant dans les êtres qu'il avait aimés. Il devait bien cette dernière illustration à ceux de qui il était né, à celles qui avaient partagé, embelli, charmé, ennobli, tout parfumé de grâce,

de tendresse et d'honnêteté sa belle et laborieuse carrière. Il la leur donna aussi pleinement, aussi magistralement qu'on pouvait l'attendre de sa main affectueuse, de son génie en sa toute-puissance. Il y mit sa science, sa piété, des soins plus rares. Il fit de l'œuvre ce que vous savez, une merveille infiniment touchante comme œuvre de fils, de père et d'époux, à tout jamais admirable comme œuvre d'art.

Vous la décrirai-je? C'est inutile. L'arrangement est de ceux qu'une note de catalogue suffit à faire connaître. Vous dirai-je ses qualités particulières? Ce sont toutes les qualités du peintre en leur acception familière, sous leur forme la plus précieuse. Elles ne donnent de lui ni une idée nouvelle, ni une idée plus haute, mais une idée plus fine et plus exquise. C'est le Rubens que l'on connaît, j'entends le Rubens des meilleurs jours, avec plus de naturel, de précision, de caprice, de richesse sans coloris, de puissance sans effort, avec un œil plus tendre, une main plus caressante, un travail plus amoureux, plus intime et plus profond. Si j'employais les mots du métier, je gâterais la plupart de ces choses subtiles qu'il convient de rendre avec la pure langue des idées pour leur conserver leur caractère et leur prix. Autant il m'en a peu coûté pour étudier le praticien à propos d'un tableau de pratique comme *la Pêche miraculeuse* de Malines, autant il est bon d'alléger sa manière de dire et de l'épurer quand la conception de Rubens s'élève comme dans *la Communion de saint François d'Assise*, ou bien lorsque sa manière de peindre se pénètre à la fois d'esprit, de sensibilité, d'ardeur, de conscience, d'affection pour ceux qu'il peint, d'attachement pour ce qu'il fait, d'idéal en un mot, comme dans le *Saint George*. Rubens a-t-il jamais été plus parfait? Je ne le crois pas. A-t-il été aussi parfait? Je ne l'ai constaté nulle part. Il y a dans la vie des grands artistes de ces œuvres prédestinées, souvent pas les plus vastes, pas toujours les plus savantes, quelquefois les plus humbles à leur point de départ, qui, par une conjonction fortuite de toutes les forces et de tous les dons de l'homme et de l'artiste, ont exprimé, comme à leur insu, la plus pure essence de leur génie. Le *Saint George* est de ce nombre.

D'ailleurs ce tableau marque, sinon la fin, au moins les dernières belles années de la vie de Rubens, et, par une sorte de coquetterie grandiose qui ne messied pas dans les choses de l'esprit, il avertit que cette magnifique organisation n'a connu ni fatigue, ni relâchement, ni déclin. Trente-cinq ans au moins se sont écoulés entre *la Trinité* du musée d'Anvers et le *Saint George*. Lequel est le plus jeune de ces deux tableaux? A quel moment avait-il le plus de flamme, un plus vif amour pour toutes choses, plus de souplesse en tous les organes de son génie?

Sa vie est presque révolue, on peut la clore et la mesurer : il semblerait qu'il en prévoyait la fin le jour où il se glorifia lui-même avec tous les siens. Il avait aussi, lui, élevé et à peu près terminé son monument : il pouvait se le dire avec autant d'assurance que bien d'autres et sans nul orgueil. Que lui restait-il à vivre? Cinq ou six ans au plus. Le voilà heureux, paisible, rentré à Anvers, un peu rebuté par la politique, retiré des ambassades, plus à lui que jamais. Qu'a-t-il fait depuis qu'il est au monde? A-t-il bien usé de la vie? a-t-il bien mérité de son pays, de son temps, de lui-même? Il avait des facultés uniques : comment s'en est-il servi? La destinée l'a comblé; a-t-il jamais manqué à sa destinée? Dans cette grande vie, si nette, si claire, si brillante, si aventureuse et cependant si limpide, si correcte en ses plus étonnantes péripéties, si fastueuse et si simple, si troublante et si exempte de petitesses, si partagée et si féconde, découvrez-vous une tache qui cause un regret? Il fut heureux; fut-il ingrat? Il eut ses épreuves; fut-il jamais amer? Il aima beaucoup et vivement; fut-il oublieux?

Il naît à Spiegen, en exil, au seuil d'une prison, d'une mère admirablement droite et généreuse, d'un père instruit, un savant docteur, mais de cœur léger, de conscience assez faible et de caractère sans grande consistance. A quatorze ans, on le voit dans les pages d'une princesse, à dix-sept dans les ateliers; à vingt ans, il est déjà mûr et maître. A vingt-neuf, il revient d'un voyage d'études, comme d'une victoire remportée à l'étranger, comme d'une conquête, on pourrait dire, et il rentre chez lui comme on triomphe. On lui demande à voir ses études, et, pour ainsi dire, il n'a rien à montrer que des œuvres. Il laissait derrière lui des tableaux étranges, aussitôt compris et goûtés. Il avait pris possession de l'Italie au nom de la Flandre; il y avait, de ville en ville, planté les marques de son passage; il avait fondé chemin faisant sa renommée, celle de son pays et quelque chose de plus encore, un art inconnu de l'Italie. Il en rapportait pour trophée des marbres, des gravures, des tableaux, de belles œuvres des meilleurs maîtres, et par-dessus tout un art national, un art nouveau, le plus vaste comme surface, le plus extraordinaire en ressources de tous les arts connus.

A mesure que son nom grandit, rayonne, que son talent s'ébruite, sa personnalité semble s'élargir, son cerveau se dilate, ses facultés se multiplient avec ce qu'on lui demande et ce qu'il leur demande. Fut-il un fin politique? Sa politique me paraît être d'avoir nettement, fidèlement et noblement compris et transmis les désirs ou les volontés de ses maîtres, d'avoir plu par sa grande mine, charmé beaucoup de gens par son esprit, sa culture, sa conversation, son caractère, d'en avoir séduit plus encore par l'infatigable présence d'esprit de son génie de peintre. En ceci, je crois que l'artiste aidait

singulièrement le diplomate. Il arrivait, souvent en grande pompe, était reçu, présentait ses lettres de créance, causait et peignait. Il faisait les portraits des princes, ceux des rois, des tableaux mythologiques pour les palais, des tableaux religieux pour les cathédrales. On n'aperçoit pas très bien lequel a le plus de crédit, de Pierre-Paul Rubens *pictor*, ou du chevalier Rubens, le plénipotentiaire accrédité. Il réussissait en toutes choses à la satisfaction de ceux qu'il servait de sa parole et de son talent. Les seuls embarras, les seules lenteurs et les rares ennuis qu'on aperçoive en ses voyages si pittoresquement coupés d'affaires, de galas, de cavalcades et de peinture, lui sont venus, jamais des souverains, quelquefois de leurs ministres. Les vrais politiciens étaient plus pointilleux, moins faciles à séduire, et souvent vaniteux ou jaloux : témoin ses démêlés avec Philippe d'Arenberg, duc d'Arschot, à propos de la dernière mission dont il fut chargé en Hollande. Est-ce l'unique blessure qu'il ait reçue dans ces fonctions délicates? C'est le seul nuage au moins qu'on remarque à distance, et qui jette un peu d'amertume sur cette existence toute rayonnante. En toute autre chose, il est heureux. Sa vie, d'un bout à l'autre, est de celles qui font aimer la vie. En toute circonstance, c'est un homme qui honore l'homme.

Il est beau, parfaitement instruit, élevé et cultivé. Il a toujours gardé de sa rapide éducation première le goût des langues et la facilité de les parler. Il écrit et parle le latin. Il a l'amour des saines et fortes lectures; on l'amusait avec Plutarque ou Sénèque pendant qu'il peignait, et *il était également attentif à la lecture et à la peinture*. Il vit dans le plus grand luxe, habite une maison princière; il a des chevaux de prix qu'il monte le soir, une collection unique d'objets d'art avec lesquels il se délecte à ses heures de repos. Il est réglé, méthodique et froid dans la discipline de sa vie privée, dans l'administration de son travail, dans le gouvernement de son esprit, en quelque sorte dans l'hygiène fortifiante et saine de son génie. Il est bon, simple, égal, tout uni, exemplairement fidèle dans son commerce avec ses amis, sympathique à tous les talens, inépuisable en encouragemens pour ceux qui débutent. Il n'est pas de succès qu'il n'aide de sa bourse ou de ses éloges. Sa longanimité pour Brauwer est un des plus célèbres épisodes de sa vie de bienfaisance et l'un des plus piquans témoignages qu'il ait donnés de son esprit de confraternité. Il adore tout ce qui est beau et n'en sépare pas ce qui est bien.

Il a traversé tous les accidens de sa grande vie officielle sans en être ni ébloui, ni diminué dans son caractère, ni sensiblement troublé dans ses habitudes domestiques. La fortune ne l'a pas plus gâté que les honneurs. Les femmes ne l'ont pas plus entamé que les princes. On ne lui connaît pas de galanteries affichées. Toujours au

contraire on le voit chez lui dans des mœurs régulières, dans son ménage, de 1609 à 1626 avec sa première femme, depuis 1630 avec la seconde, avec de beaux et nombreux enfans, des amis assidus, c'est-à-dire des distractions, des affections et des devoirs, toutes choses qui lui tiennent l'âme en repos et l'aident à porter, avec la naturelle aisance des colosses, le poids journalier d'un travail surhumain. Tout est simple en ses occupations compliquées, aimables ou écrasantes; tout est droit dans ce milieu sans trouble. Sa vie est en pleine lumière : il y fait grand jour comme dans ses tableaux. Pas l'ombre d'un mystère, pas de chagrin non plus, sinon la douleur sincère d'un premier veuvage; pas de choses suspectes, rien qu'on soit obligé de sous-entendre ou qui soit non plus matière à conjecture, sauf une seule : le mystère même de cette incompréhensible fécondité. *Il se soulageait*, a-t-on écrit, *en créant des mondes.* Dans cette ingénieuse définition, je ne verrais qu'un mot à reprendre : *soulager* supposerait une tension, le mal du trop-plein, qu'on ne remarque pas dans cet esprit bien portant, jamais en peine. Il créait comme un arbre produit ses fruits, sans plus de malaise ni d'effort. A quel moment pensait-il? *Die noctuque incubando*, telle était sa maxime latine, c'est-à-dire qu'il réfléchissait avant de peindre; on le voit d'après ses esquisses, projets, croquis. Au vrai, l'improvisation de la main succédait aux improvisations de l'esprit : même certitude et même facilité d'émission dans un cas que dans l'autre. C'était une âme sans orage, sans langueur, ni tourment, ni chimères. Si jamais les mélancolies du travail ont laissé leurs traces quelque part, ce n'est ni sur les traits de Rubens ni dans ses tableaux. Par sa naissance en plein XVIe siècle, il appartenait à cette forte race de penseurs et d'hommes d'action chez qui l'action et la pensée ne faisaient qu'un. Il était peintre comme il eût été homme d'épée; il faisait des tableaux comme il eût fait la guerre, avec autant de sang-froid que d'ardeur, en combinant bien, en se décidant vite, s'en rapportant pour le reste à la sûreté de son coup d'œil sur le terrain. Il prend les choses comme elles sont, ses belles facultés telles qu'il les a reçues; il les exerce autant qu'un homme ait jamais exercé les siennes, les pousse en étendue jusqu'à leurs extrémités, ne leur demande rien au-delà, et, la conscience tranquille de ce côté, il poursuit son œuvre avec l'aide de Dieu.

Son œuvre peinte comprend environ quinze cents ouvrages; c'est la plus immense production qui soit jamais sortie d'un cerveau. Il faudrait ajouter l'une à l'autre la vie de plusieurs hommes parmi les plus fertiles producteurs pour approcher d'un pareil chiffre. Si, indépendamment du nombre, on considère l'importance, la dimension, la complication de ses ouvrages, c'est alors un spectacle à confondre et qui donne des facultés humaines l'idée la plus haute, disons-le,

la plus religieuse. Tel est du moins l'enseignement qui me paraît résulter de l'ampleur et de la puissance d'une âme. Sous ce rapport, il est unique, et de toutes manières il est un des plus grands spécimens de l'humanité. Il faut aller dans notre art jusqu'à Raphaël, Léonard et Michel-Ange, jusqu'aux demi-dieux, pour lui trouver des égaux, et par certains côtés des maîtres encore. Rien ne lui manque, a-t-on dit, *excepté les très purs instincts et les très nobles.* On trouverait en effet deux ou trois esprits dans le monde du beau qui sont allés plus loin, qui ont volé plus haut, qui par conséquent ont aperçu de plus près les divines lumières et les éternelles vérités. Il y a de même dans le monde moral, dans celui des sentimens, des visions, des rêves, des profondeurs où Rembrandt seul est descendu, où Rubens n'a pas pénétré et qu'il n'a même pas aperçues. En revanche, il s'est emparé de la terre, comme pas un autre. Les spectacles sont de son domaine. Son œil est le plus merveilleux des prismes qui nous aient jamais donné, de la lumière et de la couleur des choses, des idées magnifiques et vraies. Les drames, les passions, les attitudes des corps, les expressions des visages, c'est-à-dire l'homme entier dans les multiples incidens de la scène humaine, tout cela passe à travers son cerveau, y prend des traits plus forts, des formes plus robustes, s'amplifie un peu, ne s'y épure pas, mais s'y transfigure dans je ne sais quelle apparence héroïque. Il imprime partout la netteté de son caractère, la chaleur de son sang, la solidité de sa stature, l'admirable équilibre de ses nerfs, et la magnificence de ses ordinaires visions. Il est inégal et dépasse la mesure; il manque de goût quand il dessine, jamais quand il colore. Il s'oublie, se néglige ; mais depuis le premier jour jusqu'au dernier, il se relève d'une erreur par un chef-d'œuvre, il rachète un manque de soin, de sérieux ou de goût par le témoignage instantané d'un respect de lui-même, d'une application presque touchante et d'un goût suprême.

Sa grâce est celle d'un homme qui voit grand et fort, et le sourire d'un pareil homme est délicieux. Quand il met la main sur un sujet plus rare, quand il touche à un sentiment profond et clair, quand il a le cœur qui bat d'une émotion haute et sincère, il fait *la Communion de saint François d'Assise*, et alors, dans l'ordre des conceptions purement morales, il atteint à ce qu'il y a de plus beau dans le vrai, et il est par là aussi grand que qui que ce soit au monde.

Il a tous les caractères du génie natif, et d'abord le plus infaillible de tous, la spontanéité, le naturel imperturbable, en quelque sorte l'inconscience de lui-même, et certainement l'absence de toute critique, d'où il résulte qu'il n'est jamais ralenti par une difficulté à résoudre, ou mal résolue, jamais découragé par une

œuvre défectueuse, jamais gonflé par une œuvre parfaite. Il ne regarde point en arrière, et n'est pas non plus effrayé de ce qui lui reste à faire. Il accepte des tâches accablantes et s'en acquitte. Il suspend son travail, l'abandonne, s'en distrait, s'en détourne. Il y revient après une longue et lointaine ambassade comme s'il ne l'avait pas quitté d'une heure. Un jour lui suffit pour faire *la Kermesse*, treize jours pour *les Mages* d'Anvers, peut-être sept ou huit pour *la Communion*, si l'on s'en rapporte au prix qui lui fut payé. Aimait-il autant l'argent qu'on l'a dit? avait-il, autant qu'on l'a dit, le tort de se faire aider par ses élèves et traitait-il avec trop de dédain un art qu'il a tant honoré, parce qu'il estimait ses tableaux à raison de 100 florins par jour? La vérité est qu'en ce temps-là le métier de peintre était bien un métier, et qu'on ne le pratiquait ni moins noblement ni moins bien parce qu'on le traitait à peu près comme une haute profession. La vérité, c'est qu'il y avait des apprentis, des maîtres, des corporations, une école qui était bien positivement un atelier, que les élèves étaient les collaborateurs du maître, et que ni les élèves ni le maître n'avaient à se plaindre de ce salutaire et utile échange de leçons et de services. Plus que personne Rubens avait le droit de s'en tenir aux anciens usages. Il est avec Rembrandt le dernier grand chef d'école, et, mieux que Rembrandt, dont le génie est intransmissible, il a déterminé des lois d'esthétique nouvelles, nombreuses et fixes. Il laisse un double héritage de bons enseignemens et de superbes exemples. Son atelier rappelle, avec autant d'éclat qu'aucun autre, les plus belles habitudes des écoles italiennes. Il forme des disciples qui font l'envie des autres écoles, la gloire de la sienne. On le verra toujours entouré de ce cortége d'esprits originaux, de grands talens, sur lesquels il exerce une sorte d'autorité paternelle pleine de douceur, de sollicitude et de majesté. Il n'eut point de vieillesse accablante, ni infirmités lourdes, ni décrépitude. Le dernier tableau qu'il signa et qu'il n'eut pas le temps de livrer, son *Crucifiement de saint Pierre*, est un de ses meilleurs. Il en parle dans une lettre de 1638, comme d'une œuvre de prédilection qui le charme et qu'il désire traiter à son aise. A peine était-il averti par quelques misères que nos forces ont des limites, quand il mourut subitement à soixante-trois ans, laissant à ses fils le plus opulent patrimoine, et, ce qui vaut mieux, le plus solide héritage de gloire que jamais penseur, au moins en Flandre, eût acquis par le travail de son esprit.

Telle est cette vie exemplaire, que je voudrais voir écrite par quelqu'un de grand savoir et de grand cœur, pour l'honneur de notre art et pour la perpétuelle édification de ceux qui le pratiquent. C'est ici qu'il faudrait l'écrire, si on le pouvait, si on le sa-

vait faire, les pieds sur sa tombe et devant le *Saint George.* Comme on aurait sous les yeux ce qui passe de nous et ce qui dure, ce qui finit et ce qui demeure, on pèserait avec plus de mesure, de certitude et de respect, ce qu'il y a, dans la vie d'un grand homme et dans ses œuvres, d'éphèmère, de périssable et de vraiment immortel. Qui sait d'ailleurs si, médité dans la chapelle où dort Rubens, le miracle du génie, pris en lui-même, ne deviendrait pas un peu plus clair, et si le *surnaturel,* comme nous l'appelons, ne s'expliquerait pas mieux en changeant de nom?

V.

Voici comment, à l'état d'esquisse rapide et de coups de crayon *peu fondus,* j'imaginerais un portrait de Van-Dyck. Un jeune prince de race royale, ayant tout pour lui, beauté, élégance, dons magnifiques, génie précoce, éducation unique, et devant toutes ces choses aux hasards d'une naissance heureuse; choyé par le maître, un maître déjà parmi ses condisciples; distingué partout, appelé partout, partout fêté, à l'étranger plus encore que dans son pays, l'égal des plus grands seigneurs, le favori des rois et leur ami; entrant ainsi d'emblée dans les choses les plus enviées de la terre, le talent, la renommée, les honneurs, le luxe, les passions, les aventures; toujours jeune même en ses années mûres, jamais sage même en ses derniers jours; libertin, joueur, avide, prodigue, dissipateur, faisant le diable et, comme on eût dit de son temps, se donnant au diable pour se procurer des guinées, puis les jetant à pleines mains en chevaux, en faste, en galanteries ruineuses; amoureux de son art au possible et le sacrifiant à des passions moins nobles, à des amours moins fidèles, à des attachemens moins heureux; charmant, de forte origine, de stature fine, comme il arrive au second degré des grandes races; de complexion déjà moins virile, plutôt délicate; des airs de don Juan plutôt que de héros, avec une pointe de mélancolie et comme un fonds de tristesse perçant à travers les gaîtés de sa vie; les tendresses d'un cœur prompt à s'éprendre et je ne sais quoi de désabusé propre aux cœurs trop souvent épris; une nature plus inflammable que brûlante; au fond, plus de sensualité que d'ardeur réelle, moins de fougue que de laisser-aller; moins capable de saisir les choses que de se laisser saisir par elles et de s'y abandonner; un être exquis par ses attraits, sensible à tous les attraits, consumé par ce qu'il y a de plus dévorant en ce monde, la muse et les femmes; ayant fait abus de tout, de ses séductions, de sa santé, de sa dignité, de son talent; écrasé de besoins, usé de plaisirs, épuisé de ressources; un insatiable qui finit, dit la légende, par s'encanailler avec des filous italiens et par

chercher de l'or en cachette dans des alambics; un coureur à bout d'aventures qui se marie, par ordre pour ainsi dire, avec une fille charmante et bien née quand il n'avait plus à lui donner ni beaucoup de forces, ni grand argent, ni plus grands charmes, ni vie bien certaine; un homme en débris, qui jusqu'à sa dernière heure a le bonheur, le plus extraordinaire de tous, de conserver sa grandeur quand il peint; enfin un mauvais sujet adoré, décrié, calomnié plus tard, meilleur au fond que sa réputation, qui se fait tout pardonner par un don suprême, une des formes du génie, la grâce; pour tout dire, un prince de Galles mort aussitôt après la vacance du trône et qui de toutes façons ne devait pas régner.

Avec son œuvre considérable, ses portraits immortels, son âme ouverte aux plus délicates sensations, son style à lui, sa distinction toute personnelle, son goût, sa mesure et son charme en tout ce qu'il touchait, on peut se demander ce que Van-Dick serait sans Rubens. Comment aurait-il vu la nature, conçu la peinture? Quelle palette aurait-il créée? quel modelé serait le sien? quelles lois de coloris aurait-il fixées? quelle poétique aurait-il adoptée? Aurait-il été plus italien, aurait-il penché plus décidément vers Corrége ou vers Véronèse? Si la révolution faite par Rubens eût tardé quelques années ou n'avait pas eu lieu, quel eût été le sort de ces charmans esprits pour lesquels le maître avait préparé toutes les voies, qui n'ont eu qu'à le regarder vivre pour vivre un peu comme lui, qu'à le regarder peindre pour peindre comme on n'avait jamais peint avant lui, et qu'à considérer ensemble ses œuvres telles qu'il les imaginait et la société de leur temps telle qu'elle était devenue, pour apercevoir, dans leurs rapports définitifs et désormais liés l'un à l'autre, deux mondes également nouveaux, une société moderne et un art moderne? Quel est celui d'entre eux qui se fût chargé de pareilles découvertes? Il y avait un empire à fonder : le pouvaient-ils fonder? Jordaens, Crayer, Gérard Zeghers, Rombouts, Van-Thulden, Corneille Schutt, Boyermanns, Jean Van-Oost de Bruges, Téniers, Van-Uden, Snyders, Jean Fyt, tous ceux que Rubens inspirait, éclairait, formait, employait, — ses collaborateurs, ses élèves ou ses amis pouvaient tout au plus se partager des provinces petites ou grandes, et Van-Dyck, le plus doué de tous, devait avoir la plus importante et la plus belle. Diminuez-les de ce qu'ils doivent directement ou indirectement à Rubens, ôtez l'astre central et imaginez ce qui resterait de ces lumineux satellites? Otez à Van-Dyck le type originel d'où est sorti le sien, le style dont il a tiré son style, le sentiment des formes, le choix des sujets, le mouvement d'esprit, la manière et la pratique qui lui ont servi d'exemple, et voyez ce qui lui manquerait. A Anvers, à Bruxelles, partout en Belgique, Van-Dyck est dans les pas de Rubens. Son *Silène*

et son *Martyre de saint Pierre* sont du Jordaens délicat et presque poétique, c'est-à-dire du Rubens conservé dans sa noblesse et raffiné par une main plus curieuse. Ses saintetés, passions, crucifiemens, dépositions, beaux Christs morts, belles femmes en deuil et en larmes, n'existeraient pas ou seraient autres, si Rubens, une fois pour toutes dans ses deux triptyques d'Anvers, n'avait pas révélé la formule flamande de l'Évangile et déterminé le type local de la Vierge, du Christ, de la Madeleine et des disciples. Il y a plus de sentimentalité toujours, et quelquefois plus de sentiment profond dans le fin Van-Dyck que dans le grand Rubens (et encore en est-on bien certain?), c'est une affaire de nuances et de tempérament. Tous les fils ont, comme Van-Dyck, un trait féminin qui s'ajoute aux traits du père. C'est par là que le trait patronymique s'embellit quelquefois, s'attendrit, s'altère et diminue. Entre ces deux âmes, si inégales d'ailleurs, il y a comme une influence de la femme; il y a d'abord et pour ainsi dire une différence de sexe. Van-Dyck allonge les statures que Rubens faisait trop épaisses : il met moins de muscles, de reliefs, d'os et de sang. Il est moins turbulent, jamais brutal; ses expressions sont moins grosses; il rit peu, s'attendrit souvent, ne connaît pas le fort sanglot des hommes violens. Il ne crie jamais. Il corrige beaucoup des âpretés de son maître; il est aisé, parce que le talent chez lui est prodigieusement naturel et facile; il est libre, alerte, mais ne s'emporte pas.

Morceaux pour morceaux, il y en a qu'il dessinerait mieux que son maître, surtout quand le morceau est de choix : une main oisive, un poignet de femme, un long doigt orné d'un anneau. Il est plus retenu, plus policé; on le dirait de meilleure compagnie. Il est plus raffiné que son maître, parce qu'en effet son maître s'est formé seul, élevé seul, et que la souveraineté du rang dispense et tient lieu de beaucoup de choses. Il avait vingt-quatre ans de moins que Rubens; il ne lui restait plus rien du XVIe siècle. Il appartenait à la première génération du XVIIe, et cela se sent. Cela se sent au physique comme au moral, dans l'homme et dans le peintre, dans son joli visage et dans son goût pour les beaux visages; cela se sent surtout dans ses portraits. Sur ce terrain, il est merveilleusement du monde, de son monde et de son moment. N'ayant jamais créé un type impérieux qui l'ait distrait du vrai, il est exact, il voit juste, il voit ressemblant. Peut-être donne-t-il à tous les personnages qui ont posé devant lui quelque chose des grâces de sa personne : un air plus habituellement noble, un déshabillé plus galant, un chiffonnage et des allures plus fines dans les habits, des mains plus également belles, pures et blanches. Dans tous les cas, il a plus que son maître le sens des ajustemens bien portés, celui des modes, le goût des étoffes soyeuses, des satins, des aiguillettes, des rubans,

des plumes et des épées de fantaisie. Ce ne sont plus des chevaliers, ce sont des cavaliers. Les hommes de guerre ont quitté leurs armures, leurs casques; ce sont des hommes de cour et de salons en pourpoints déboutonnés, en chemises flottantes, en chausses de soie, en culottes demi-ajustées, en souliers de satin à talon, toutes modes et toutes habitudes qui étaient les siennes et qu'il était appelé mieux que personne à reproduire en leur parfait idéal mondain. A sa manière, dans son genre, par l'unique conformité de sa nature avec l'esprit, les besoins et les élégances de son époque, il est dans l'art de peindre des contemporains l'égal de qui que ce soit. Son *Charles Ier*, par le sens profond du modèle et du sujet, la familiarité du style et sa noblesse, la beauté de toutes choses en cette œuvre exquise, dessin physionomique, coloris, valeurs inouies de rareté et de justesse, qualité du travail, — le *Charles Ier*, dis-je, pour ne prendre en son œuvre qu'un exemple bien connu en France, supporte les plus hautes comparaisons. Son triple portrait de Turin est de même ordre et de même signification. Sous ce rapport, il a fait plus que qui que ce soit après Rubens : il a complété Rubens en ajoutant à son œuvre des portraits absolument dignes de lui, meilleurs que les siens. Il a créé dans son pays un art original, et conséquemment il a sa part dans la création d'un art nouveau. Ailleurs il a fait plus encore, il a engendré toute une école étrangère, l'école anglaise. Reynolds, Lawrence, Gainsborough, j'y ajouterais presque tous les peintres de genre fidèles à la tradition anglaise et les plus forts paysagistes, sont issus directement de Van-Dyck, et indirectement de Rubens par Van-Dyck. Ce sont là des titres considérables. Aussi la postérité, toujours très juste en ses instincts, fait-elle à Van-Dyck une place à part entre les hommes de premier ordre et les hommes de second. On n'a jamais bien déterminé le rang de préséance qu'il convient de lui attribuer dans le défilé des grands hommes, et depuis sa mort, comme pendant sa vie, il semble avoir conservé le privilége d'être placé près des trônes et d'y faire bonne figure. Et cependant, j'en reviens à mon dire, génie personnel, grâce personnelle, talent personnel, tout cela pâlirait beaucoup, si l'on supposait absente la lumière solaire d'où lui viennent tant de beaux reflets. On chercherait qui lui a appris ces manières nouvelles, enseigné ce libre langage qui n'a plus rien du langage ancien. On verrait en lui des lueurs venues d'ailleurs, qui ne sortent pas de son génie, et finalement on soupçonnerait qu'il doit y avoir eu quelque part, non loin de lui, un grand astre disparu. On n'appellerait plus Van-Dyck fils de Rubens; on ajouterait à son nom : *maître inconnu*, et le mystère de sa naissance mériterait d'occuper les historiographes.

EUGÈNE FROMENTIN.

LES

CHEMINS DE FER

AUX ÉTATS-UNIS

NOTES DE VOYAGE.

La Société historique de l'état de Connecticut possède un tableau que la photographie et la gravure ont rendu populaire aux États-Unis. Si le mérite de cette œuvre est discutable, l'intérêt en est capital : elle représente « le premier train de voyageurs sur un chemin de fer à vapeur en Amérique. » Ce mémorable événement eut lieu en 1831. En tête du train, on voit une locomotive à quatre roues, ayant la forme de la *Fusée,* que George Stephenson, vainqueur au concours, venait de lancer deux ans auparavant sur le chemin de fer de Liverpool à Manchester. Comme son aînée, la locomotive a une chaudière tubulaire, et le tirage du foyer est assuré au moyen du jet de vapeur dans la cheminée. Le *tender*, chargé du combustible, qui consiste en quelques piles de bois, précède la locomotive. La tige du piston communique l'impulsion à la roue motrice par une bielle et une manivelle. La locomotive a déjà le type général qu'elle gardera partout; elle est armée du chasse-pierre, elle pèse 4,000 kilogrammes. Deux voitures seulement sont remorquées; elles contiennent en tout 15 voyageurs, et, à la mine effarée de quelques-uns, à la façon dont ils s'accrochent aux courroies ou sur leur siége, on devine qu'ils tentent une mystérieuse épreuve et ne sont pas tout à fait rassurés. Plus d'un est

un personnage connu : c'est l'ex-gouverneur de l'état de New-York, le grand-constable ou chef de la police, le shériff, le président de la banque commerciale, le fondateur de l'observatoire d'Albany. La poste, devinant déjà que le nouveau mode de locomotion répondrait surtout à ses besoins, a délégué l'un de ses représentans. Les véhicules sont attelés l'un à l'autre par des chaînes de fer; ils ont la forme des voitures de messageries encore en usage en Amérique, lourdes, massives, suspendues sur des ressorts de cuir, et rappelant les coches des siècles passés.

La compagnie qui inaugurait ainsi aux États-Unis le premier chemin de fer à traction de locomotive avait reçu sa charte en 1826. Le *railroad* qu'elle venait de construire était celui de Mohawk et Hudson, ainsi appelé parce qu'il faisait communiquer les vallées de ces deux cours d'eau, entre Albany et Schenectady, dans l'état de New-York. Les rives de l'Hudson, qui avaient vu passer le premier bateau à vapeur, devaient aussi saluer la première locomotive américaine. La voie avait 16 milles de long, un peu moins de 26 kilomètres (1); on en avait commencé les travaux seulement en 1830. Elle traversait librement les lieux habités, elle montait à découvert au flanc des collines : nulle restriction, nulle crainte à son approche, alors qu'en tant d'autres pays le nouveau mode de locomotion rencontrait nombre d'opposans, même parmi les gens de science, et ne devait que bien plus tard être définitivement accepté. Ici au contraire, comme si l'on avait eu conscience de la grande révolution économique qui se préparait et des avantages infinis qui devraient en être pour tous la conséquence, chacun avait applaudi à l'invention nouvelle. Les terrains avaient été généreusement offerts à la compagnie ou cédés au-dessous de leur prix réel. Sur quelques points, les chevaux servaient de renfort à la locomotive; dans tous les cas, elle allait lentement. Les billets étaient vendus dans les boutiques ou par le conducteur. Dans la traversée des hauteurs, le train était hissé au moyen d'une corde mise en mouvement par une machine à vapeur fixe, et lâché à la descente comme sur une montagne-russe. Des leviers manœuvrés par des garde-freins servaient à ralentir ou arrêter le convoi. Tel était dans son ensemble le premier chemin de fer américain, alors que l'Angleterre venait à peine d'établir un court tronçon de ces voies nouvelles, et que la France assez timidement essayait de la suivre.

Aujourd'hui les États-Unis, qui entraient si résolûment dans une arène encore toute pleine d'inconnu, ont à eux seuls une longueur de lignes ferrées presque égale à celle de tous les autres pays du globe. Hier ils ont réuni les deux océans, l'Atlantique au Pacifique,

(1) Le mille anglais et américain est égal à 1,609 mètres.

New-York à San-Francisco, par un ruban de fer de plus de 5,000 kilomètres. La confiance dont ils ont fait preuve au début a porté ses fruits. Ils avaient déjà ouvert la plus grande ligne de canaux qui existe, et jeté partout des routes de terre, même à travers leur grand désert et les domaines des Peaux-Rouges; mais on peut dire que sans les routes à vapeur leur vaste continent ne se serait jamais peuplé, ni fertilisé, ni colonisé aussi vite.

I. — L'ÉTABLISSEMENT DE LA VOIE.

Pour aller d'un pas aussi rapide, les Américains ont dû procéder quelquefois avec l'allure un peu désordonnée qui les distingue. Nulle part, sauf en des cas très particuliers, le gouvernement fédéral ni les états n'interviennent dans le tracé et la construction des chemins de fer, et ne garantissent aux compagnies aucune subvention en argent. En retour les compagnies, pourvu qu'elles obéissent à quelques règles préliminaires édictées par les législatures provinciales ou par le congrès, se forment librement. Tout ce qu'on leur demande, c'est de comprendre un certain nombre de noms recommandables parmi leurs fondateurs et leurs administrateurs, de porter à leur actif un capital social minimum de 10,000 dollars par mille de voie à ouvrir, d'en souscrire immédiatement le dixième, d'en verser le centième. Avant la formation de cette compagnie, un *railroad man*, un de ces monteurs d'affaires comme on en rencontre tant dans les états de l'ouest, a traversé le pays et marqué à grands traits sur la carte et un peu par instinct la ligne à construire. Alors les communes sont apparues, réclamant chacune à l'envi la traversée de la voie sur leur territoire, et offrant en toute gratuité une partie des terrains qui leur appartiennent. On rectifie suivant les avantages qu'on y trouve le premier tracé fait à la hâte, à vue d'œil, et alors descendent sur le terrain les géomètres, les ingénieurs, pour piqueter l'axe définitif de la route, prendre les nivellemens en long et en travers, faire le calcul des déblais et des remblais, établir le devis des ponts, des viaducs, des estacades, des tranchées, fixer enfin et dessiner les principales stations.

Tous les travaux sont d'ordinaire exécutés très promptement, sauf à y revenir ensuite, par des entrepreneurs qui traitent à forfait. Les estacades, qui évitent des remblais coûteux, sont en bois et s'élèvent quelquefois à de vertigineuses hauteurs. Le bois est volontiers employé aussi dans la construction des ponts, et l'on sait quelle forme hardie, élégante, légère, les Américains ont su donner à ce genre de construction, dont le type a même pris leur nom. Plus tard le pont de bois sera remplacé par un pont de pierre, ou mieux par un pont métallique à poutrelles et à treillis, à

arches ou suspendu; pour le moment, le bois est suffisant. Sur la voie, le ballast ou cailloutis, qu'on étend si régulièrement et si ponctuellement chez nous, est presque inconnu; pour peu que les carrières soient loin, on n'en met pas du tout. Les fossés sur les accotemens, pour l'asséchement des eaux, laissent beaucoup à désirer. Souvent il n'y en a pas, et la pluie s'écoule comme elle peut. Encore moins protége-t-on par des empierremens les flancs inclinés des tranchées, qui s'effritent et s'éboulent. On respecte les végétations parasites, les clôtures sont presque partout absentes, à moins que les propriétaires riverains ne les établissent eux-mêmes et à leurs frais : on n'a pas le temps de satisfaire à tout et principalement aux choses qu'on regarde comme de luxe. On va au plus pressé, à l'indispensable; on pense qu'on aura le temps plus tard de faire mieux et plus solidement, et l'on paie cher quelquefois la précipitation fiévreuse des premiers jours.

La plupart des routes ne sont qu'à une voie, et la distance entre les rails s'est rétrécie de plus en plus, passant de 2 mètres à 1m,80 et 1m,40, et même 1 mètre et au-dessous. La voie étroite, *narrow gaudge*, est maintenant partout en faveur : c'est beaucoup plus économique, si la stabilité du convoi est moins grande. Les routes construites sur le premier système, notamment l'*Erie*, l'*Atlantic and Great Western*, ont dû jeter deux nouveaux rails entre les premiers, pour donner passage aux trains et aux wagons qui leur arrivent des autres lignes et viennent emprunter la leur. Sans cela, il faut soulever mécaniquement, comme nous l'avons vu faire à la gare de Buffalo, la caisse de chaque wagon sur son châssis, et la reporter sur un autre dont les essieux sont munis de roues plus rapprochées. On a essayé aussi d'aller avec les mêmes roues sur des chemins de fer dont la distance entre les rails n'était pas la même. Les expériences n'ont pas été décisives, et l'on cherche toujours le remède à cet inconvénient, encore plus marquant en Amérique qu'ailleurs. Si l'on avait sagement prévu les choses au premier moment de l'établissement des voies ferrées, on aurait adopté partout la même distance entre les rails, comme une commune mesure pour toutes les nations civilisées; mais chacun se croyait obligé alors de faire les voies plus larges pour avoir des machines plus puissantes et des voitures plus stables. Qui pouvait penser aussi que ce mode de locomotion, entrepris principalement pour le transport des matières lourdes, encombrantes, de peu de prix, deviendrait si général, se répandrait si vite, et que le voyageur, le colis humain, serait bientôt la part la plus certaine et la plus profitable du trafic?

Les rails sont portés par des traverses en bois, pour lesquelles le chêne, le hêtre, le pin, le sapin, sont les essences préférées; elles

sont souvent injectées de créosote, de sels métalliques, ou goudronnées et même carbonisées; ainsi préparées, elles ne pourrissent plus. Comme les forêts ne sont pas loin et que l'on gaspille volontiers le bois, on n'épargne pas les traverses, et elles sont très rapprochées; cela supplée en partie à l'insuffisance du ballast. Les rails sont en fer et depuis quelque temps en acier, ou simplement à tête ou champignon d'acier. Ils durent alors beaucoup plus, parce que le métal est plus dur, mieux soudé, plus homogène et plus résistant : il ne s'exfolie pas, comme dans les rails en fer. La dépense est plus forte au début, mais au demeurant il y a économie. La forme des rails est celle dite à patins; ils sont directement cloués sur les traverses et réunis de l'un à l'autre par des éclisses ou bandes de fer rivées au rail sur le côté. C'est là le rail Vignoles, ainsi nommé en Europe du nom de l'ingénieur anglais qui en a propagé l'emploi. Les Américains ont trouvé du premier coup cette forme si simple, si commode, si sûre, alors qu'ailleurs on a pendant quarante ans discuté sur le meilleur modèle de rails et de coussinets, et que les ingénieurs se sont évertués à l'envi à dessiner les contours des rails à simple et à double champignon (ces derniers pouvant être retournés), ou à défendre successivement le rail Brunel et le rail Barlow, creux en dessous, en forme d'U ou de V renversé. Le rail à patins, le rail américain était là, et ce fut l'Allemagne qui la première l'adopta.

Les accessoires de la voie, tels que les croisemens et les changemens, les plaques tournantes, les grues hydrauliques et les châteaux d'eau pour l'alimentation des locomotives, les signaux sémaphoriques pour assurer la marche des trains, tout cet ensemble est bien installé, et offre même sur quelques points des modifications heureuses dont les ingénieurs européens pourraient utilement s'inspirer. Les gares, même celles de départ et d'arrivée sur les plus grandes lignes, et sauf quelques exceptions, comme à Chicago, sont très modestement construites, la plupart du temps en bois, sans façade monumentale, sans cette enfilade de bureaux et de salles d'attente qui les distingue en d'autres pays. Ici, tout est réduit au strict nécessaire, et l'on occupe le moins d'espace et le moins d'employés possible. Il est certaines petites gares où un seul agent fait toute la besogne, distribue les billets, marque et inscrit les colis, veille au télégraphe. On a ménagé dans quelques stations principales, eu égard aux soins délicats dont on entoure partout le sexe faible, un petit salon de repos pour les dames. Faut-il dire que les hommes ne se sont pas oubliés, et que partout s'étale le *bar-room*, la buvette sacramentelle, souvent luxueuse, où les boissons nationales sont immédiatement servies par l'échanson debout et vigilant au premier signe du voyageur?

L'établissement du chemin de fer du Pacifique, qui court d'Omaha sur le Missouri à San-Francisco, à travers les prairies du Dakota, les Montagnes-Rocheuses, le Bassin-Intérieur, la Sierra-Nevada, la vallée du Sacramento, peut donner une idée de l'activité et de l'énergie surprenante que les Américains apportent dans la construction de leurs *railroads*. Décrété le 1er juillet 1862, en pleine guerre de sécession, par le président Lincoln, de la même plume qui allait abolir à tout jamais l'esclavage dans l'Union, le chemin de fer du Pacifique était achevé moins de sept ans après, à la stupéfaction de tous, et solennellement inauguré le 10 mai 1869. La longueur totale entre les deux stations extrêmes, Omaha et la ville de Sacramento, capitale de la Californie, est d'environ 2,800 kilomètres. Deux compagnies distinctes, le *Central-Pacific*, venant du Sacramento, et l'*Union-Pacific*, partie du Missouri, s'étaient formées pour la construction et l'exploitation de cette grande ligne, et avaient reçu du gouvernement fédéral des subventions de terres et d'argent. L'étendue totale des terres publiques concédées de part et d'autre de la voie atteignait 10 millions d'hectares, le cinquième de la superficie totale de la France. Les subventions, payées au fur et à mesure de l'avancement des travaux et variant suivant la nature des terrains traversés, s'élevaient dans l'ensemble à la somme de 250 millions de francs.

Les travaux, dès le début, avaient marché assez rapidement; mais à la fin, une sorte de fièvre s'était emparée des deux compagnies, et peu s'en fallut que, dépassant la limite assignée à leur étendue respective, et qui était précisément le point où elles devaient se rencontrer, l'une venant de l'est, l'autre de l'ouest, elles ne poursuivissent chacune pour son compte leur route vers l'autre océan. Pour les faire se joindre, le gouvernement fédéral dut lui-même intervenir. Pendant les seize derniers mois de leur marche vertigineuse, elles avaient construit, chacune à peu près par moitié, 1,700 kilomètres, et il est probable qu'un pareil résultat ne sera jamais plus atteint par aucune compagnie. Celles-ci avaient devancé de sept ans la date réglementaire assignée à l'achèvement des travaux.

A plusieurs reprises, il nous a été donné de visiter les chantiers de cette ligne ferrée sans pareille. Au commencement du mois d'octobre 1867, allant dans le Colorado explorer les mines d'or et d'argent des Montagnes-Rocheuses, nous nous arrêtâmes à Julesburg, sur la Rivière-Plate. C'était alors le terme extrême de la voie ferrée du côté du Missouri. On était à 380 milles d'Omaha, point de départ. Julesburg, né la veille, étalait aux regards étonnés du touriste ses maisons de bois sans étages, ses bazars bruyans et son unique rue, large comme une place. C'était une ville troublée, tumultueuse,

pleine d'aventuriers, de gens de mauvaise mine et de mauvais renom, qui vivaient des ouvriers de la voie, comme d'autres vivent des soldats en campagne; on l'appelait « la ville la plus coquine » des États-Unis. Les salons de jeu et de danse étaient le théâtre d'assauts quotidiens, de batailles sanglantes, et le terrible « juge Lynch, » qui fonctionnait en permanence, condamna plus d'une fois au supplice de la corde les ignobles habitués de ces *saloons*. Le général Dodge, qui dirigeait les travaux comme ingénieur en chef, nous fit l'accueil le plus bienveillant. Il nous montra ses plans, ses devis, nous conduisit sur le terrain, nous fit part de ses recherches contradictoires pour la traversée des Montagnes-Rocheuses. Ce ne fut que plus tard que le colonel Evans, son premier assistant, découvrit le col qui porte son nom, et par où le chemin de fer devait franchir la grande chaîne. Comme tout son monde, le général était là en camp volant, et sa demeure était en planches comme la table sur laquelle ses géomètres dessinaient.

Non loin de la station de Julesburg s'élevait le fort Sedgwick, où campait un détachement de l'armée fédérale commandé par le général Potter pour tenir en respect les Indiens. Ceux-ci avaient vu d'un œil haineux l'irruption des visages pâles sur leurs terres et la dévastation de leurs champs de chasse. Qu'allaient devenir, au milieu des colons envahissans, le bison, l'antilope, l'élan, le daim, le castor, dont le Peau-Rouge faisait son unique aliment ou utilisait les fourrures? Plus d'une fois déjà les Indiens avaient attaqué les premiers explorateurs de la voie, les niveleurs, les agens du télégraphe, et les avaient scalpés sans pitié. Ils avaient incendié les stations, essayé de faire dérailler les trains. Autour de Julesburg, des ouvriers irlandais faisaient tous les terrassemens. Ils étaient actifs à l'ouvrage, mais bruyans, batailleurs, faciles à s'enivrer. Ils vivaient dans une sorte de maison de bois roulante, de la forme des wagons américains à voyageurs, qui s'avançait sur les rails au fur et à mesure de la pose de ceux-ci. C'était à la fois le dortoir et la cantine. Les lits étaient disposés sur le côté à l'intérieur, superposés deux par deux comme les couchettes d'un *steamer*. Un couloir régnait au milieu, la cuisine était à l'avant. Des carabines tout armées étaient suspendues çà et là; quant au revolver, chacun l'avait à la ceinture pour être prêt à la moindre alerte.

La prairie s'étendait jusqu'aux confins de l'horizon, unie, monotone comme une mer de sable. Au printemps, tout y est vert et fleuri; on n'y voyait alors que des graminées naturelles desséchées. L'air était pur, le ciel d'une transparence limpide. Le jour on voyait passer au loin un troupeau de bisons ou une antilope rapide; la nuit on entendait les cris des loups et des renards du désert affamés. Le nivellement, l'ouverture de la voie, la pose des rails, ne

donnaient sur ce point aucune peine. Le général Dodge avait introduit une sorte de discipline militaire dans les chantiers, et les rails étaient mis sur les traverses et cloués au commandement par des escouades dressées à ce service. L'eau nécessaire aux besoins de la station était tirée de puits artésiens qu'on avait foncés près de la voie. Un moulin à vent, du type des moulins américains, aux ailettes légères et gracieuses, attachées à une tour svelte et non point massive et rustique comme celle des moulins hollandais, faisait mouvoir la pompe à élever l'eau. La station comprenait déjà un buffet, un hôtel que dirigeait le traitant canadien Pallardie, de sang français, interprète auprès des Indiens Sioux. Julesburg était le point de départ de la diligence transcontinentale qui s'en allait en douze jours dans le Colorado, le pays des mormons, le Nevada, la Californie. La voiture était loin d'être confortable, et les routes loin d'être bonnes et sûres; mais si grand est le besoin de locomotion des Américains, que le coche ne manquait jamais de monde malgré les fatigues et les dangers du voyage à travers un pays entièrement désert. privé d'eau et peuplé seulement de tribus sauvages et hostiles.

Quelques semaines après notre passage dans cette curieuse cité, nous retournions du Colorado pour accompagner au fort Laramie la commission de paix venue de Washington, et qui allait traiter avec les Indiens du nord après avoir satisfait ceux du sud. Nous la rejoignîmes à Chayennes, au fond des prairies, au pied des Montagnes-Rocheuses. Pendant ce temps, le chemin de fer du Pacifique avait atteint la même localité, et nous y retrouvâmes les ouvriers et une partie des chercheurs d'aventures que nous avions laissés à Julesburg un mois auparavant. La distance entre les deux stations est de 140 milles. Julesburg, hier si vivant, était maintenant détrôné par une autre ville qui avait même précédé la voie de fer, et, marchant en avant, était allée l'attendre et s'installer résolûment, station embryonnaire, avant que le rail fût placé. Cette étonnante ville de Chayennes, « la cité magique, » comme on l'appela bientôt, et que nous avons vue dans son plus grand éclat, a eu un sort plus heureux que son aînée, car elle vit toujours, et elle est même devenue une des principales étapes du chemin de fer du Pacifique. Peuplée aujourd'hui de plusieurs milliers d'habitans stables, elle est en relations quotidiennes d'affaires avec le Colorado et l'Utah d'un côté, les forts militaires de l'autre : c'est comme un entrepôt central de marchandises pour tout l'extrême ouest. A partir de ce point, la difficulté des travaux a véritablement commencé pour la voie ferrée; il a fallu longtemps chercher à travers les Montagnes-Rocheuses le col le plus bas, et l'on a franchi la ligne de faîte pour ainsi dire sans tunnel à la cote de 2.500 mètres, la plus élevée qu'aucun chemin de fer ait encore atteinte.

Ce ne fut qu'au mois de septembre 1868, huit mois avant le complet achèvement de la grande voie ferrée, que nous visitâmes les chantiers du côté du Pacifique. Ici c'étaient des Chinois qui faisaient presque toute la besogne, les Chinois, terrassiers modèles, sobres, disciplinés, intelligens, d'une habileté de main merveilleuse, d'une gaîté, d'une égalité d'humeur inaltérable, mais que les ouvriers américains repoussent pour la seule raison que, se contentant du plus modeste salaire, ils font baisser le prix de la main-d'œuvre. Autrefois on leur reprochait la couleur de leur peau; mais, depuis que les noirs sont citoyens comme les blancs, on ne peut guère opposer ce motif d'exclusion aux hommes de race jaune. Ces émigrés asiatiques remplissent dans les deux Amériques un rôle des plus utiles et des plus féconds. Ce sont eux qui fouillent sans se plaindre le guano nauséabond des îles Chincha, eux qui, en dépit des fièvres pernicieuses qui les ont si cruellement décimés, ont courageusement ouvert, en attendant le percement du canal interocéanique, le chemin de fer de l'isthme de Panama; ce sont eux qui ont construit en Californie pour les compagnies hydrauliques presque toutes les grandes lignes de canaux, et qui exploitent les *placers* trop pauvres dont les blancs ne veulent plus. Dans la disposition des jardins, des appareils d'arrosage, mais surtout dans les opérations de terrassement, ils n'ont pas leurs égaux; c'est pourquoi on les a employés de préférence, outre l'économie qu'on y a trouvée, aux travaux du chemin de fer *Central-Pacific*, et l'on a été plus que satisfait de leur précieux concours.

Si la traversée des prairies, des Montagnes-Rocheuses et même du grand désert américain compris dans le bassin intérieur s'est accomplie sans embarras, la traversée de la Sierra-Nevada n'a pu s'accomplir qu'au milieu de difficultés de tout genre, à la fin heureusement surmontées. Qui n'a pas vu ce rempart formidable de granit, ces alpes californiennes couvertes de neige, aux cols inaccessibles, aux ravins inextricables et profonds, ne peut se rendre compte de la presque impossibilité qu'il y avait à dessiner un tracé régulier à travers tous ces obstacles réunis. On a franchi cependant ce mur épais, comme on avait fait de la chaîne des Rocheuses, pour ainsi dire sans tunnel; les galeries y sont courtes et peu nombreuses. La cote la plus élevée de la voie dépasse 2,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Les pentes atteignent presque 25 millimètres par mètre, alors qu'un article strict du cahier des charges, au début des chemins de fer en France, enjoignait de ne jamais dépasser 5 millimètres. Il y a sur ce chemin des courbes qui n'ont pas plus de 125 mètres de rayon. Eu égard au relief particulier du terrain, certains tunnels, certains viaducs, ont dû, eux aussi, affecter la forme circulaire. Sur aucune route ferrée, les Amé-

ricains n'ont allié autant d'habileté à autant de hardiesse. Pour se garantir des avalanches, on a protégé la voie soit par des palissades, soit, dans les endroits les plus dangereux, par des hangars couverts, *snow sheds*, qui forment une longueur totale de plus de 50 kilomètres. A la descente, le train marche sans locomotive, par l'effet seul de la gravité, et retenu, modéré par des freins ; à la montée, il faut deux locomotives, et elles remorquent le train haletantes, comme essoufflées. La traversée des montagnes pensylvaniennes, de la chaîne des Alleganies, que l'on citait naguère comme une merveille, est de beaucoup dépassée par la traversée de la Sierra-Nevada, la plus étonnante, la plus audacieuse que l'on ait jusqu'à présent exécutée.

Ces sites de la Sierra, qui ont tant exercé la sagacité des hommes techniques, des constructeurs de *railways*, offrent au touriste le plus merveilleux spectacle. Quand on arrive sur la ligne de faîte en venant des déserts de l'ouest, on salue tout heureux les bouquets de noirs sapins, les ruisseaux aux eaux vives et babillardes, et les lacs à la surface miroitante : il y avait si longtemps qu'on n'avait plus vu d'eau ni d'arbres ! Sur ces hauteurs, le froid est très vif en toute saison ; mais, à mesure qu'on descend, on passe de la température de la glace à des chaleurs torrides. On aperçoit au passage les *placers* aux jaunes graviers et les campagnes californiennes, où de nouvelles essences, les chênes, les pins, les *manzanillas* aux petites pommes dont se nourrissent les Indiens, ont remplacé les arbres des hautes cimes. Voici enfin le Sacramento, qui arrose une plaine plantureuse, et sur le fleuve la ville qui en porte le nom. Pour beaucoup, c'est le terme du *railway* : il est plus court et plus confortable de rejoindre San-Francisco par le fleuve, par les baies aux eaux tranquilles, que de continuer la route en chemin de fer. Il est d'ailleurs si doux, si l'on vient directement de New-York, de se reposer sur un *steamer* luxueux des secousses d'un voyage de sept jours !

Il a fallu la guerre de sécession pour que le chemin de fer du Pacifique fût construit. Dès le commencement de ce siècle, bien avant de faire la conquête de la Californie, les Américains avaient songé à ouvrir une route entre les deux océans. Sans s'inquiéter si le pays à traverser leur appartenait ou non, ils avaient lancé en avant leurs explorateurs, dont quelques-uns, dans cette marche périlleuse vers l'inconnu, s'étaient couverts de gloire. Dès que les *placers* furent découverts et que la Californie, l'Orégon, les territoires de Washington et d'Utah commencèrent à se peupler, le gouvernement fédéral décida de rejoindre l'Atlantique au Pacifique par une voie ferrée. Bien des projets furent présentés. Il y en avait sept particulièrement à l'étude quand le sud se révolta contre

le nord. La difficulté était d'ouvrir la voie de manière à satisfaire tous les intérêts, et chacun des partis la réclamait exclusivement pour lui-même : les esclavagistes la voulaient dans les états du sud, leurs opposans dans ceux du nord. Le président Lincoln, en marquant définitivement à Omaha sur le Missouri le point de départ de la grande route ferrée continentale, ne favorisait pas seulement le nord, qui allait être victorieux; la tête de la nouvelle ligne avait aussi l'avantage d'être sur l'un des plus grands fleuves de l'Amérique et au centre même de l'immense empire des États-Unis.

La réussite de cette gigantesque entreprise a suscité d'autres projets du même genre au nord et au sud, sur des tracés plus courts que le premier et traversant des terrains plus fertiles. Les inventeurs de l'un de ces projets sont venus frauduleusement écouler un jour leurs actions sur le marché financier de Paris, qui ce jour-là fut bien ignorant et bien crédule : nous avons nommé le trop fameux *Transcontinental-Memphis-Pacific*, où l'on regrette de voir mêlé, entre autres noms jusque-là honorables, celui du général Fremont, qui avait été précisément l'un des glorieux explorateurs du *far-west*, et qui en 1856 faillit l'emporter sur M. Buchanan dans l'élection à la présidence des États-Unis. Le *Northern-Pacific*, qui, de Duluth à l'extrémité occidentale du Lac-Supérieur, marche vers l'Orégon, est aussi l'un de ces chemins de fer du Pacifique encore en germe, sur lesquels on a eu tort de fonder au début les espérances les plus folles. Un troisième chemin du même ordre se détache de Saint-Louis sur le Mississipi, et ne saluera peut-être pas de quelque temps, lui non plus, les rives de l'Eldorado.

II. — LE MATÉRIEL ROULANT.

L'exposition universelle de 1867 à Paris a rendu familier à tous le type des locomotives américaines : elles se distinguent des machines anglaises, que l'Europe a imitées, par différentes modifications, la plupart très heureuses. Le mécanicien et le chauffeur sont à couvert des intempéries sous un pavillon vitré qui les protége et n'en vaquent que plus efficacement à leur besogne, la surveillance de la voie et de la machine, l'entretien du foyer. Une cloche est à portée du mécanicien, et il la fait sonner à toute volée à la traversée des lieux habités, à l'entrée et à la sortie des gares. Quand plusieurs trains partent et arrivent en même temps, c'est un carillon des plus assourdissans. Au moins est-on prévenu et de très loin dans un pays où cette précaution n'est pas inutile, car les *railways* y traversent librement, sans barrière latérale, les villes, les villages, les rues et les places les plus populeuses, les passages à niveau des routes. Tout au plus une enseigne en évidence vous

prévient-elle de « prendre garde à la locomotive. » Dans certains cas prévus, pour des manœuvres, des indications spéciales, la cloche est abandonnée pour le sifflet, qui rend un bruit sourd, prolongé, analogue à un beuglement, et jamais ce son strident que l'on entend sur la plupart des chemins de fer européens.

La machine est à huit roues, portée sur deux trains à quatre roues, indépendans l'un de l'autre, ce qui permet de franchir aisément les courbes de petit rayon (1). La cheminée, cylindrique comme partout, est presque toujours entourée d'une enveloppe en tôle, qui a la forme d'un énorme cône renversé, et qui seule suffit à donner à la locomotive américaine un faciès caractéristique. Les flammèches, les cendres chaudes, retenues aussi par un grillage disposé à l'orifice supérieur de la cheminée, tombent dans le cône et se dégagent par un conduit spécial. Cela prévient les cas d'incendie dans les champs qu'on traverse et diminue la production de cette poussière chaude et malsaine qui ne gêne et ne salit que trop souvent les voyageurs. Aussi plus d'un emporte-t-il pour protéger ses vètemens une de ces longues tuniques de coutil auxquelles on donne le nom significatif de *dusters*, habits à poussière.

Une immense lanterne à miroir parabolique de métal blanc est fixée au bas de la cheminée sur le devant, et pendant la nuit projette son faisceau de rayons lumineux sur la voie, qu'elle illumine au loin. Sous la lanterne et rasant les rails est une espèce d'énorme éperon fait de barres de fer, de forme prismatique triangulaire, la pointe en avant. Il sert à repousser le bétail, que les barrières latérales ne suffisent presque jamais à écarter de la voie, à moins que les propriétaires riverains ne les aient établies eux-mêmes. On appelle cet éperon le *cow-catcher* ou chasse-vache. Plus d'une de ces lourdes bêtes qui dormait nonchalamment sur les rails, voyant venir le train, se soulève lentement et d'une course boiteuse, en lacet, particulière à ces sortes de ruminans, essaie de fuir. Elle tourne un œil effaré vers le monstre, qui arrive et qui bien vite la rejoint. Si elle ne s'échappe pas latéralement, elle est impitoyablement broyée, mais les voyageurs ne s'aperçoivent même pas de la secousse. Cela remet en mémoire le mot de G. Stephenson, devant qui un interlocuteur peu rassuré hasardait un jour quelques objections sur les inconvéniens qu'il y aurait à voyager en chemin de fer, sur les causes multiples de déraillement. « Quel danger, si l'on rencontrait une vache sur la voie ! — Oui, quel danger pour elle ! » repartit le grand ingénieur. Sur le chemin de fer du Pacifique, en hiver, le *cow-catcher* est

(1) La machine Crampton, employée de préférence en France et en Angleterre pour les trains à grande vitesse, n'est qu'à six roues, dont une, la roue motrice, de plus grand diamètre que les autres.

remplacé par le *snow-plough* ou charrue à neige. C'est, comme le nom l'indique, une sorte de charrue à soc d'acier, qui, poussée par la locomotive, ouvre devant elle la voie, embarrassée par les neiges et les avalanches. Cet engin d'un nouveau genre a rendu de bien grands services dans la traversée de la Sierra-Nevada et des Montagnes-Rocheuses, et a souvent empêché les trains de rester prisonniers au milieu d'une tempête de neige.

Plus encore que la locomotive, les wagons à voyageurs ou à marchandises, sur les chemins de fer des États-Unis, se distinguent des mêmes véhicules européens. Dans ce pays d'une étendue si considérable, qui couvre un espace aussi grand que toute l'Europe centrale et où l'on se déplace aussi facilement sous le plus futile prétexte, où tant de gens entreprennent plusieurs fois par an le voyage en chemin de fer de New-York à San-Francisco, qui dure sept jours, et celui de la Nouvelle-Orléans, qui en dure quatre ou cinq, on a de bonne heure pensé à donner aux voyageurs tout le confort désirable. Alors qu'en France on a conservé pour les voitures à voyageurs de première et de deuxième classe le type des anciennes diligences, et imaginé pour les troisièmes une forme de caisse assez incommode, on a renoncé tout de suite aux États-Unis au type des anciens coches. Il n'y a du reste qu'une seule classe de voitures, l'égalité démocratique le veut ainsi, mais on peut pour son argent se procurer certain bien-être dont il sera parlé plus tard.

Le *passenger-car* ou voiture à voyageurs a la forme d'une caisse allongée d'une longueur totale de 15 mètres, y compris deux paliers extérieurs, qui ont chacun 75 centimètres. La hauteur intérieure maximum de la caisse est de 3 mètres entre le plancher et le plafond, qui est légèrement cintré; la largeur est aussi d'environ 3 mètres. Une voiture de ce genre contient 56 places, dont la moitié sont généralement vides. Elle est portée sur quatre paires de roues, deux à l'avant, deux à l'arrière, et les deux châssis, comme pour la locomotive, sont distincts. Les siéges sont disposés par paires de chaque côté du *car;* un couloir est ménagé au milieu. Aux extrémités est un cabinet retiré dont l'emploi se devine, et dont l'absence est un inconvénient grave sur nos chemins de fer; on y trouve encore une fontaine toujours remplie d'eau glacée, avec un verre pour boire, enfin un poêle chauffé par du charbon de terre, qu'on allume par les temps froids. Ce mode élémentaire de chauffage occasionne quelquefois de terribles incendies, et a fait songer à d'autres systèmes moins dangereux, par exemple au chauffage à l'air chaud ou à circulation d'eau chaude; on a aussi imaginé de mettre le foyer du poêle au-dessous du plancher de la voiture.

La plate-forme extérieure qui règne à l'avant et à l'arrière est protégée par une balustrade et un auvent. Là se tient le fumeur et

le touriste ami du paysage, qui peut à son aise sonder l'horizon, examiner la voie. On y est quelquefois fort mal, parce qu'il faut se tenir debout, et que les secousses du convoi en marche et la trépidation continue des roues qui sont voisines fatiguent singulièrement. On y gêne aussi les manœuvres, le conducteur passe et repasse à chaque instant, et c'est là que se dresse la barre de levier verticale, surmontée d'une manivelle circulaire, que serrent ou desserrent les garde-freins. Par cette plate-forme, on peut passer d'une voiture à l'autre en une enjambée. Le saut n'est pas sans danger quand le train va vite et « galope. » Une affiche se borne à prévenir le voyageur. Cela fait, on n'empêche personne d'aller et de venir à sa guise, voire de se casser le cou. Chacun doit être son unique gardien, son protecteur : *help your self*, défendez-vous tout seul, c'est la maxime qui a cours partout.

Les siéges sont à claire-voie, ou plus généralement garnis de peau ou de velours; ils peuvent basculer autour d'une charnière latérale, de sorte qu'à volonté on va en avant ou en arrière. Si l'on est trois ou quatre ensemble, on se met les uns vis-à-vis des autres dans une sorte d'isolement relatif. Entre les deux paires de siéges qui se regardent ainsi existe souvent, fixée à la paroi latérale de la voiture, une petite tablette qu'on relève pour poser un livre, faire une partie de cartes. A côté de chaque rangée de siéges est une fenêtre munie d'une vitre, d'une persienne et d'un rideau. Le *car* est ventilé par des ouvertures spéciales et par des moyens mécaniques particuliers indépendans de la main du voyageur. L'air qu'on y respire est toujours pur, frais, abondant. La nuit, la lumière est fournie par des bougies ou bien par des lampes à pétrole ou à gaz, protégées par un globe et disposées au plafond du couloir longitudinal; l'éclairage laisse souvent à désirer. Dans le couloir circule incessamment de jour le conducteur qui contrôle les billets. Pour n'être pas dérangé, on les passe au cordon de son chapeau. Le conducteur les pointe et les replace pendant que le voyageur continue son somme ou sa lecture. Un autre homme est dans le *car* prêt à répondre au moindre appel. Il vend des journaux, des livres, du tabac, des fruits, des douceurs. Une corde qui traverse la partie supérieure du couloir de chaque *car*, portée sur des anneaux de fer, règne sur toute la longueur du train, et met chacun en communication instantanée avec le mécanicien. Un voyageur sans défense attaqué subitement dans un wagon ou en proie à un danger quelconque a ainsi la faculté d'appeler immédiatement du secours.

Le maintien des voyageurs dans les *cars* est généralement bon, surtout dans les états de l'est. On y cause à voix basse, on y a pour les femmes, quelles qu'elles soient, une très grande déférence. On y mâche assez volontiers du tabac, mais on n'y fume pas, si ce

n'est dans un petit recoin fermé, ménagé dans quelques *cars*, ou sur la plate-forme extérieure. Il y a aussi pour cela une voiture mixte à deux compartimens, l'un pour les bagages, l'autre pour les fumeurs. Certains *cars* sont réservés uniquement aux dames, aux *ladies* et à ceux qui les accompagnent; c'est pourquoi sir Frederic Bruce, qui fut longtemps ministre d'Angleterre en Amérique et qui était célibataire, ne voyageait jamais sans sa domestique. Il avait charge de *lady*, comme on dit là-bas, où la toilette ne distingue pas les rangs, et on lui offrait les meilleures places. S'il eût voyagé seul, on l'eût volontiers relégué dans le wagon des fumeurs, qui est sur toutes les lignes des États-Unis le plus sale, et le plus mal composé qu'on puisse voir.

Une journée passée en chemin de fer dans un des *cars* qu'on vient de décrire s'écoule vite et sans effort, parce que le voyageur y jouit de beaucoup de commodités, et n'y est pas emprisonné. Il peut se mouvoir à sa guise, admirer comme il l'entend le pays, aller, venir tout le long du train; mais la nuit la fatigue commence, car il faut alors rester immobile, et elle est souvent intolérable. Les siéges n'ayant pas d'appui au-dessus des épaules, il est presque impossible de dormir, si ce n'est dans les positions les plus gênées, les plus contrariées. On se réveille à chaque instant et tout courbatu. C'est pour cette raison que les *sleeping-cars* ou wagons-dortoirs ont été de bonne heure imaginés aux États-Unis, où l'on répugnait auparavant à faire des voyages de nuit. Un des derniers constructeurs de ces voitures, ou pour mieux dire des inventeurs, M. Pullman, de Chicago, y a fait une très grande fortune. On le cite aux États-Unis comme un de ces *self-made* dont on est fier, un de ces hommes qui se sont faits tout seuls, et ont bien mérité de l'humanité par leurs travaux et leurs découvertes.

Qu'on se figure le *car* que nous venons de décrire, mais beaucoup plus élégant dans ses formes architecturales, dans sa décoration extérieure et intérieure, si bien qu'on l'appelle alors un *palace* ou un *silver-car*, une voiture-palais, une voiture d'argent. Le soir, l'espace entre chaque double siége se transforme en une couchette au moyen des dossiers mobiles qu'on enlève et qu'on rapproche horizontalement au niveau des deux places qui se font vis-à-vis. Sur cette couchette, on étend un matelas, on jette dessus un drap, un traversin, un oreiller, des couvertures, et voilà un lit improvisé. La couchette au-dessus est formée par la paroi latérale supérieure du *car*, laquelle est mobile autour de deux charnières, et soutenue horizontalement par deux petits câbles en fil de fer qui font fonction de haubans. On étend sur cette couchette, comme sur l'inférieure, la literie nécessaire; un rideau, courant sur une tringle, isole les lits, qui rappellent un peu par leur disposition les cabines

superposées des bateaux à vapeur, mais sont beaucoup plus larges et à deux places au besoin. Le couloir du milieu reste libre, et il est éclairé toute la nuit par des lanternes suspendues au plafond. Le jour, toute la literie disparaît; elle est remisée dans l'espace resté vide contre la paroi supérieure du *car*, celle où couchait le voyageur d'en haut. C'est surtout dans ces ingénieuses installations que consiste l'invention de M. Pullman.

Les compagnies de *sleeping-cars* sont indépendantes de la compagnie du *railway* où elles font courir leurs voitures. Elles paient pour le parcours de celles-ci une somme de tant par mille et réclament des voyageurs de 1 1/2 à 2 dollars par nuit et par couchette. Le jour, le lit démoli, on garde sa place et l'on occupe par conséquent deux siéges. Il y a quelques compartimens entièrement séparés, à deux ou à quatre places, et quelquefois un salon fermé où une famille tout entière peut s'isoler. On dort bien dans les lits, et l'on n'y est pas trop secoué, sauf sur quelques voies très mal entretenues; alors tout sommeil est impossible. La plupart se déshabillent entièrement pour se coucher. Le matin, le nègre qui veille à la bonne tenue du *car* bat les habits, cire les bottes. Les voyageurs se rendent tous, en bras de chemise, à un lavabo commun où l'on trouve du savon, un peigne, une glace, même une brosse à ongles. Peigne et brosse sont quelquefois retenus par une chaînette, pour qu'il ne vienne à personne l'idée de les emporter. Une serviette, qui tourne autour d'un rouleau supérieur, à la façon d'une chaîne sans fin, sert à essuyer égalitairement tous les visages. Sur quelques voitures, on se pique de générosité, et l'on donne un linge à chacun. Les dames ont généralement leur lavabo à part. Aucun désordre, aucune plaisanterie de mauvais ton, ni aux levers, ni aux couchers, et la discrétion, l'extrême réserve des mœurs américaines, le respect extérieur dont on entoure partout les femmes, permettent une sorte de contact intime des deux sexes entre personnes le plus souvent inconnues les unes aux autres, contact qui ne serait peut-être pas sans inconvénient ni sans danger ailleurs.

Veut-on encore plus de luxe, plus de confort, voici sur le chemin de l'Erié, sur celui de l'Hudson et quelques autres, des compartimens spéciaux avec de grandes glaces aux fenêtres, qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil tout le pays traversé, et des fauteuils entièrement isolés, pivotant sur un axe vertical de manière que le voyageur puisse faire un tour d'horizon, ou regarder du côté de la rose des vents qu'il lui plaît. Voici encore le restaurant roulant, que nous avons vu fonctionner sur le chemin de fer de l'Hudson en allant à Chicago. Une cuisine est attachée à l'arrière du *palace-car*, on vous sert à déjeuner, à dîner, à votre heure, sur une carte dressée chaque jour. Vous pouvez demander du poisson, de

la viande, du gibier, un légume, et boire de la bière ou du vin de France, si le thé ou le café, qui sont aux repas les boissons nationales, ne vous satisfont point. Ce restaurant roulant suit maintenant le train qui va de New-York à San-Francisco, de sorte que le voyageur, si tel est son agrément, peut faire tout ce trajet d'une semaine sans même descendre de voiture.

Les *cars* à marchandises sont de diverses formes, mais presque tous à caisse allongée. Il y a les wagons fermés, *box-cars*, s'ouvrant sur le côté, par une porte à glissière, et où l'on transporte surtout les grains, les farines, les produits agricoles, les colis plus ou moins délicats. Il y a encore les wagons à claires-voies latérales pour le bétail vivant, les *cattle-cars*. Les précautions les plus minutieuses sont prises pour diminuer autant que possible la fatigue des animaux, les arrêter, les abreuver et les nourrir convenablement en route, et cela non pas précisément en vertu de la protection que l'homme doit aux bêtes, mais parce que ces animaux servent à la nourriture, et que le voyage ainsi fait rend la chair du bétail meilleure et plus savoureuse. Ce n'est pas du reste une petite affaire que ce voyage du bétail, car celui-ci arrive souvent du fond même du Texas, de l'Arkansas, du Colorado. Les moutons, les porcs, entassés dans les *cars*, sont distribués sur deux rangs étagés, et les porcs, qui n'aiment guère à se déplacer de la sorte, font volontiers une musique qui s'entend d'une lieue à la ronde. Les conducteurs de bestiaux, bouviers, porchers, bergers, accompagnent souvent leurs bêtes, et les compagnies se sont évertuées à l'envi à ménager aussi tout le confort possible à ces rudes campagnards de l'extrême ouest, dont quelques-uns ont des mines et des allures qui rappellent celles des *gauchos* sauvages de la Plata, espèces de centaures qui gardent leurs bêtes toujours à cheval. C'est surtout vers Chicago, Saint-Louis, Cincinnati, que se dirigent ces trains de bestiaux particuliers aux *railways* de l'ouest.

Les wagons ou réservoirs à pétrole, *oil tank-cars*, que l'on rencontre principalement sur les lignes de la Pensylvanie, de l'Ohio, de l'état de New-York, ont une forme spéciale : c'est celle d'une chaudière horizontale en tôle de fer, cylindrique, à calottes hémisphériques ou lenticulaires, couchée sur un châssis à roues. La capacité de ces réservoirs est de quatre-vingt-cinq barils de pétrole, et avec eux toute chance d'incendie est presque annihilée, en même temps que le remplissage et la vidange sont rendus très aisés. Les wagons à charbon, *coal-cars*, sont des plates-formes avec ou sans rebords, sur lesquelles on empile le combustible en gros morceaux, ou des wagons à l'anglaise, comme ceux qui servent en Europe aux terrassemens, et dont la forme est restée sur la plupart de nos chemins de fer comme le type spécial des wagons à marchandises.

Chargés de houille ou de coke, ces wagons se vident en dessous ou sur le côté, par une trappe ou en basculant. Les wagons à minerai sont du même système.

Tous les wagons à marchandises comme ceux à voyageurs sont attelés les uns aux autres par des modes particuliers d'attache. Les roues sont en fonte de fer, mais un soin méticuleux est apporté à la fabrication. Les différens systèmes de ressorts de suspension, de freins, mériteraient d'être décrits (1). Tout le matériel roulant, locomotives ou voitures diverses, appartient généralement aux lignes sur lesquelles il circule; mais quelques-unes de ces lignes louent leur matériel à des compagnies particulières, dont une, celle dite *United-States rolling stock company*, imitée de celles qui fonctionnent en Angleterre, fait d'assez bonnes affaires. Étant donné le caractère américain, si souvent imprévoyant, qui va toujours au plus pressé, c'est là une institution qui chez eux doit réussir. Après avoir construit un chemin de fer, on s'aperçoit tout à coup qu'on n'a plus assez d'argent pour le munir d'un matériel roulant nécessaire, ou compléter celui-ci; on le loue. De grands exploitans, de simples particuliers, louent aussi de ces voitures et les font circuler sur une ligne en payant le droit de parcours. Tel marchand de grains de Chicago envoie ainsi directement son blé à New-York. De même le grand montreur de bêtes, le fameux Barnum, ne fait jamais autrement voyager son cirque qu'en louant à la compagnie du *Rolling stock* tout le matériel dont il a besoin pour lui, ses gens et ses animaux, et qu'il marque à son nom.

Les wagons à bagages, *baggage-cars*, n'offrent rien de particulier; mais il faut décrire au moins la façon à la fois rapide, sûre et économique dont les bagages sont enregistrés et délivrés à destination. Il est rare qu'on les pèse. L'homme expert qui préside à ce service juge à l'œil, pour gagner du temps, si vous dépassez le maximum de 50 kilogrammes généreusement attribué à chaque voyageur. Cela fait, il attache à la courroie ou à la poignée de votre colis une rondelle de laiton. Celle-ci porte un numéro d'ordre, le nom de la ligne que vous prenez, et quelquefois le lieu de départ et d'arrivée. On vous délivre une rondelle correspondante, et autant de fois de ces rondelles que vous avez de colis, et c'est tout. Pas de bulletin, pas d'inscription, pas de timbre, pas de droit de statistique à payer. On appelle cela *chèquer* le bagage, et l'on donne aux rondelles le nom de *chèques;* elles ont en effet la valeur d'un bon à vue comme le

(1) Pour tous les détails techniques que nous ne pouvons donner ici, on pourrait consulter l'ouvrage de M. l'ingénieur en chef Malézieux, *Travaux publics des États-Unis d'Amérique en 1870,* Paris, Dunod 1873. Depuis la mission que M. Michel Chevalier remplit aux États-Unis en 1833, c'est le livre le plus remarquable qui ait été publié en France sur les canaux, les chemins de fer et les ponts américains.

chèque tiré sur une banque. Avant le moment de l'arrivée, un homme monte dans le train; il vous demande vos chèques, vous les lui remettez, si vous voulez. Il vous rend en échange un petit papier, détaché quelquefois d'un registre à souche. Sur ce papier sont indiqués le nombre et le numéro de vos colis. Vous payez en retour autant de fois 25 *cents* (1 fr. 25 centimes) que vous avez de pièces, et souvent vous ne payez qu'après réception. Si vous désirez avoir une place d'omnibus pour descendre dans un hôtel ou dans tel quartier de la ville où vous êtes arrivé, le même agent vous la fournit. Le prix est d'habitude le même que pour un colis, si ce n'est le double. Peu après votre arrivée à l'hôtel ou à domicile, vos bagages vous sont remis. Pas une minute d'attente, pas d'ennuis d'aucune sorte, pas de pourboires à donner aux facteurs. N'allez pas au moins par méfiance essayer de retirer votre bagage vous-même; vous seriez le dernier servi. On vous ferait passer après la puissante corporation des *express*, qui font ce service à la satisfaction universelle du public, avec une fidélité ponctuelle, une loyauté à toute épreuve. Il est bien rare qu'un bagage se perde par la faute de l'*express* ou du chemin de fer. S'il a suivi une fausse direction, on met le télégraphe en jeu, on le retrouve vite. En cas de perte, les chèques ou le papier correspondant servent de preuve, et une juste indemnité est payée. Quant aux bagages laissés en dépôt à la gare d'arrivée et qui ne sont pas réclamés, la compagnie n'exige pour eux aucun droit de garde; mais si, au bout d'un an et un jour, on ne les a pas retirés, elle les fait vendre à l'encan tels quels, non ouverts; les amateurs les apprécient au poids et enchérissent en conséquence.

Au départ pas plus qu'à l'arrivée des trains, aucun obstacle, aucune difficulté, aucune barrière. La gare est accessible à tous indistinctement, le public circule partout comme il lui plaît. On ne parque, on ne met personne sous clef. On délivre des billets jusqu'à la dernière minute, et les amis, les parens qui accompagnent le voyageur peuvent le suivre jusqu'à sa voiture, monter même un moment avec lui, et n'en descendre qu'à l'instant précis où le train se mettra en marche, ce qu'il fait très lentement. On trouve des billets de chemins de fer dans tous les hôtels, dans les bureaux de ville des compagnies et dans certains bureaux particuliers de messageries. On peut même y porter et y faire enregistrer ses bagages. On arrive ainsi à la gare sans nulle préoccupation, sans embarras. En été, des trains de plaisir s'organisent dans toutes les directions. A toutes l s époques de l'année, le mouvement est incessant. Quand il s'agit d'un long parcours, de New-York au Niagara ou à Pittsburg, voire à Chicago, Omaha, Saint-Louis, la Nouvelle-Orléans, les compagnies luttent entre elles pour se disputer le voyageur et lui donnent avec son billet une carte fantastique où leur ligne est indiquée toujours

comme la plus courte et la meilleure, celle des concurrens comme la plus longue, si elle n'est même entièrement passée sous silence. C'est au voyageur à se défier de cette géographie imaginaire et de ces prospectus trop alléchans dont on s'obstine à bourrer ses poches; mais les pauvres immigrans y sont pris quelquefois. Il est vrai qu'on fait maintenant des trains à leur usage, et que le conseil d'émigration qui veille paternellement sur eux à New-York leur donne à leur arrivée en Amérique tous les avis, toutes les indications dont auparavant ils manquaient.

III. — L'EXPLOITATION.

Il est une idée qui a cours en France, c'est que les chemins de fer américains vont plus vite que tous les autres. Cette opinion est erronée, car ils vont même moins vite : les nôtres ou ceux de l'Angleterre sont autrement rapides. Sans doute il y a un *train-éclair* entre New-York et Chicago dont les journaux français parlaient récemment, et qui parcourt en vingt-six heures la distance de 1,600 kilomètres qui existe entre ces deux villes; cela donne une vitesse moyenne de 60 kilomètres à l'heure, qui sera, dit-on, portée à 70. Toutefois ce train n'existe que pour le transport des journaux et des dépêches. Il est également inutile de citer le train analogue entre New-York et Trenton, capitale du New-Jersey, et qui parcourt en une heure une distance de 58 milles ou 93 kilomètres : ce ne sont pas là des trains de voyageurs. S'il faut en croire la légende, les trains de la malle de l'Inde ont égalé chez nous ces vitesses vertigineuses. Le train rapide entre Paris et Marseille, qui ne met que dix-sept heures pour franchir une distance de 865 kilomètres, est peut-être un peu moins accéléré que le train spécial qui relie New-York à Chicago, et qui ne met plus que trente heures pour une distance à peu près double; mais les trains-poste de Liverpool à Londres ou de Londres à Douvres, qui marchent à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure, soit 1 kilomètre par minute, arrêts compris, ont une vitesse que les trains à voyageurs sur les chemins de fer des États-Unis n'ont pas encore atteinte. Quant aux trains ordinaires, la vitesse en Amérique est toujours moindre qu'en France, et cela est dû surtout à la conformation du matériel roulant, très lourd, de grande dimension, et à l'état de la voie, qui est rarement aussi bien entretenue que chez nous.

Il ne faudrait pas croire non plus, comme on le répète trop souvent, que les voyageurs sont exposés à plus de dangers sur les routes d'Amérique. Nous avons parcouru entre les années 1867 et 1874 plus de 32,000 kilomètres en chemin de fer, et nous n'avons jamais été témoin d'aucun accident; nous n'avons jamais dé-

raillé, jamais rompu ni brûlé le moindre essieu; bien rarement le train est arrivé en retard. Enfin il résulte de documens officiels que pour l'année administrative commençant au 1er octobre 1872 et finissant au 30 septembre 1873, sur le chemin de fer de l'Erié, qui a toujours été cité, à tort ou à raison, comme celui qui était le plus mal entretenu, par conséquent le plus dangereux, il n'y a eu qu'un voyageur tué et 7 blessés sur 3,922,156 qui ont été transportés sur cette voie pendant la période indiquée (1). Sur un autre chemin de fer, l'*Atlantic and Great Western*, dans l'année d'exploitation allant du 1er juillet 1872 au 30 juin 1873, on a transporté 957,940 voyageurs, et l'on n'a eu à constater que deux cas de mort par accident, dont un survenu par suite de l'imprudence du voyageur (2); aucun voyageur n'a été blessé. Il serait facile de continuer ces citations. Étant donnée d'ailleurs la longueur totale des chemins de fer américains, qui égale presque celle de tous les autres pays du globe, il ne faudrait pas s'étonner s'ils présentaient autant d'accidens à eux seuls que tous les autres chemins de fer réunis, et même un peu plus, puisqu'on voyage plus en Amérique; encore reste-t-on au-dessous des chiffres indiqués par ce calcul. Constatons que les compagnies prennent toutes les précautions nécessaires pour sauvegarder la vie des voyageurs, et que les travaux de la voie, conduits au début en si grande hâte, sont peu à peu repris en sous-œuvre et portés au degré de solidité et de perfection voulues. C'est ainsi que le chemin de fer du Pacifique lui-même n'a pas tardé à devenir un *railway* de premier ordre comme l'exigeait l'acte de concession. Ce qui autorise surtout les légendes qui ont cours en Europe sur les accidens de chemins de fer en Amérique et sur le peu de cas que les compagnies exploitantes y font de la vie humaine, ce sont certaines catastrophes auxquelles la presse a donné une publicité exagérée et qui n'arrivent qu'à des intervalles très éloignés. Ainsi, sur une ligne des états de l'est, un jour d'inauguration, un pont de bois très élevé s'est écroulé dans le torrent qu'il traversait avec toute la série des invités, le président et les administrateurs de la compagnie, des sénateurs, des représentans, des *reporters* de journaux; bien peu en sont revenus. De pareils accidens sont heureusement fort rares.

La liberté d'action des compagnies est loin d'être illimitée, et un contrôle existe pour défendre les intérêts du public. Dans la plupart des états atlantiques et de l'ouest, il y a un commissaire des chemins de fer nommé par la législature et le gouverneur, et

(1) *Annual report of the State engineer and surveyor of the State of New-York*, Albany 1874.

(2) *Seventh annual report of the commissioner of the railroads and telegraphs of Ohio*, Columbus 1874.

qui leur adresse chaque année un rapport détaillé, tout plein de statistiques et d'informations curieuses. Ce rapport indique minutieusement pour chaque compagnie la longueur parcourue, l'état de la voie et du matériel roulant, les dépenses et les recettes annuelles, le capital en actions et obligations, l'intérêt distribué aux actionnaires, la nature et la valeur des propriétés immobilières appartenant aux compagnies. Dans ce rapport sont également mentionnés le nombre de voyageurs et de tonnes transportés et le détail de celles-ci, le nombre et la nature des accidens survenus tant aux voyageurs qu'aux employés de la ligne ou aux personnes traversant la voie. Les plaintes du public ne sont pas oubliées, et les moyens sont suggérés par lesquels on pourrait y faire droit.

Ces commissaires de surveillance et de contrôle sont des ingénieurs, des agens-voyers, qui ont la connaissance préalable du service qu'on exige d'eux. Ils sont capables d'apprécier l'état d'entretien de la voie, du matériel, des gares, des ouvrages d'art, ponts, viaducs ou autres; mais ils ne se montrent pas tracassiers et ne dressent pas procès-verbal à tout propos. Leurs rapports paraissent à époque fixe, soigneusement imprimés, et quelquefois sont accompagnés de cartes intéressantes. On les tire à plusieurs milliers d'exemplaires, on les distribue aux sénateurs, aux représentans de l'état, et on les délivre immédiatement, à titre purement gracieux, à toute personne qui en fait la demande. Le contrôle des chemins de fer, tel qu'il s'exerce dans quelques contrées européennes, est plus vexatoire pour les compagnies, plus méticuleux, et ne produit pas assurément les résultats du contrôle américain, qui n'existe du reste que depuis quelques années, et qui n'a été institué que pour répondre aux demandes réitérées du public. Dans l'état de Massachusetts, on compte jusqu'à trois commissaires de chemins de fer, dont un, M. Francis Adam, est un publiciste bien connu.

En consultant les rapports dont il vient d'être parlé, il est facile de s'assurer que le prix moyen de transport sur les chemins de fer américains, au moins ceux des états atlantiques, qui sont en concurrence entre eux et avec les canaux, n'est guère plus élevé qu'en France ou en Angleterre, c'est-à-dire de 6 à 9 centimes par kilomètre pour chaque voyageur, et de 5 à 8 centimes pour chaque tonne transportée. Ces prix, quand il s'agit de distances comme celles de Paris à Marseille ou du Havre à Lyon, sont déjà trouvés chez nous excessifs, et doivent descendre plus bas pour des matières lourdes et de peu de valeur, comme les houilles, les cokes, les engrais, les pierres et tous les matériaux de construction, qui souvent même ne peuvent prendre économiquement que la voie des canaux, beaucoup moins chère, mais aussi beaucoup moins ex-

péditive. A plus forte raison, le coût du fret sur les chemins de fer américains suscite-t-il les plaintes des expéditionnaires, surtout de ceux de l'ouest, quand ils ont à envoyer leurs marchandises des bords du Mississipi ou du Missouri à New-York sur 2,400 kilomètres. Certaines denrées, telles que les grains, principale marchandise d'exportation de ces régions agricoles, ne peuvent plus prendre économiquement le rail, pour peu que la récolte soit abondante et que la baisse arrive. Il survient alors un fait curieux : on a plus d'intérêt à brûler le maïs comme combustible (après en avoir nourri les porcs) qu'à l'exporter à New-York. Depuis quelques années, les fermiers de l'ouest se sont plaints de cet état de choses; ils ont, en des *meetings*, des *conventions*, dans l'Ohio, l'Illinois, l'Indiana, l'Iowa, le Minnesota, le Wisconsin, le Missouri, violemment attaqué les compagnies, leur ont reproché les taux élevés de leurs tarifs. Ils ont montré que les dépenses d'exploitation étaient exagérées, le capital d'actions excessif et la plupart du temps imaginaire; il fallait cependant lui fournir une part d'intérêt. Plusieurs des plaignans ont menacé de ne plus exporter leurs grains par les voies ferrées, si les tarifs n'étaient pas immédiatement réduits, et de mettre leurs récoltes en silos; quelques-uns l'ont fait.

C'est ainsi que s'est formée l'association des *grangers*, dont tous les échos, même en Europe, ont répété les récriminations violentes, et dont on a surfait un moment l'importance comme corps politique. Tout au plus peuvent-ils, dans les élections, disposer d'un million de voix, alors qu'il en faut 7 ou 8 millions pour assurer l'élection présidentielle. Néanmoins les états intéressés se sont émus, des enquêtes ont été ouvertes, instituées par le congrès fédéral. On y a battu en brèche les grandes compagnies au nom des intérêts populaires, et l'on y a proposé un moment de construire un chemin de fer direct de New-York à Chicago, dont la longueur totale serait réduite à 1,300 kilomètres, et à 2,000 en allant jusqu'au Missouri. Ce chemin de fer n'aurait eu pour objet que de transporter les marchandises au prix de 2 centimes 1/2 par tonne et par kilomètre, ce qui aurait réduit des deux tiers, c'est-à-dire mis à 3 francs au lieu de 9 le transport de 100 kilogrammes de blé de Chicago à New-York. Il aurait marché à la vitesse moyenne de 20 kilomètres par heure. En comptant le temps perdu par les arrêts, il aurait fait 400 kilomètres par jour. Il n'aurait fallu ainsi que trois jours pour aller de Chicago à New-York et cinq en venant du Missouri. La dépense d'un pareil chemin avec son matériel pouvait être estimée à 400 millions de francs, dont le quart pour le matériel; mais ce brillant projet n'existe encore que sur le papier. L'agitation des *grangers*, un moment très tumultueuse en 1873, aura eu au moins un avantage, celui d'appeler l'attention publique sur les tarifs des voies

ferrées et la nécessité de les réduire. Cette agitation dure encore; la question du transport économique entre les états de l'ouest et les rivages de l'Atlantique est toujours pendante et finira, étant donnée l'énergie particulière à la race américaine, par être utilement résolue. Il y a là un problème de topographie qui se videra peu à peu. C'est aussi vers le golfe Saint-Laurent, par les canaux, les lacs et les rivières, et vers le golfe du Mexique par la grande artère du Mississipi, que ces vastes champs de l'ouest, comme perdus au centre du grand continent, doivent chercher leurs débouchés; mais ici se présente la rivalité de Montréal ou de la Nouvelle-Orléans contre New-York, et les intérêts en jeu viennent quelquefois obscurcir les vues de l'économiste ou du législateur : New-York n'entend céder à aucune autre ville la primauté sur l'Atlantique. On ne peut nier toutefois que les voies navigables intérieures ne soient de plus en plus améliorées, les canaux complétés ou élargis. Les ingénieurs sont même occupés à cette heure à régulariser les bouches capricieuses du Mississipi; mais tout cela demande beaucoup de temps et beaucoup d'argent, et quelques fermiers ne veulent pas attendre. La question se pose cependant comme si des plaines du Danube on voulait expédier par terre des céréales à Paris.

Si les Américains se plaignent aujourd'hui du fonctionnement de leurs chemins de fer et des tarifs élevés appliqués à l'exploitation, ils doivent n'accuser qu'eux-mêmes. Pendant trois ans, de 1870 à 1872, une véritable fièvre de *railways* s'est emparée de l'Union. En consultant le dernier manuel de M. Poor (1), on voit que, pour ces trois années seulement, la longueur moyenne de chemins de fer construits a atteint annuellement 6,500 milles et dépassait pour l'ensemble 19,500, c'est-à-dire une longueur plus grande que celle de tous les chemins de fer anglais : en trois ans on a donc fait autant de *railways* que la Grande-Bretagne en quarante ans. Quand on arrive à ce degré d'activité furieuse, ce n'est plus une marche normale, c'est une course folle, et la réaction n'est pas loin de se faire : elle commença vers le milieu de 1873, et en septembre atteignit son apogée par la débâcle de la grande maison Jay Cooke. Ces rois de la finance new-yorkaise construisaient, soutenaient au moins de leurs deniers et de ceux de leurs déposans le chemin du *Northern-Pacific*, qui dut immédiatement arrêter sa course triomphante du Lac-Supérieur vers l'Orégon. La panique fut telle, tant de gens avaient pris des intérêts dans cette affaire et se trouvaient tout à coup ruinés, que pendant dix jours la bourse des valeurs fut fermée, et que de mémoire d'homme on ne vit à New-York pareille crise financière. Ni le *vendredi noir* de 1869, ni

(1) *Manual of the railroad of the United-States*, by Henry V. Poor, New-York 1875.

l'incendie de Chicago en 1871, ni celui de Boston qui éclata l'année suivante, ne causèrent une émotion analogue. L'Amérique ne s'est pas encore relevée de ce coup, qui a eu son retentissement sur toutes les places, à Chicago, à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans, à Pittsburg, à Philadelphie, à Boston, et jusqu'à San-Francisco, tant les intérêts sont solidaires dans les grandes affaires de banque et d'industrie. Les chemins de fer ont pâti les premiers de cette crise, puis la métallurgie de la fonte, du fer et de l'acier, qui a dû récemment diminuer sa production, jusque-là toujours croissante. En 1873, on n'a plus construit que 4,000 milles de *railways* et 2,000 seulement en 1874; ce n'est plus qu'une moyenne annuelle de 3,000 milles au lieu de 6,500 que donnaient les précédentes années. En 1875, le mouvement s'est, dit-on, encore ralenti. Heureusement que le tonnage des marchandises transportées sur l'ensemble des voies n'a pas diminué. Telle qu'elle est actuellement, la situation reste favorable. A la fin de 1874, les États-Unis possédaient à eux seuls une longueur de voies ferrées de 73,000 milles, environ 117,000 kilomètres, ou près de la moitié de la longueur totale des *railways* existant sur le globe. L'Angleterre et l'Allemagne possédaient chacune 26,000 kilomètres, la France 20,000 et tous les autres pays du globe ensemble n'en avaient que 85,000; cela donne une longueur totale de 275,00 kilomètres ou 69,000 lieues, de quoi faire environ sept fois le tour de la circonférence terrestre.

Le coût moyen de l'établissement des chemins de fer en Amérique par kilomètre construit est moins élevé qu'en Europe. Il existe à cela deux raisons : d'abord le prix des terrains traversés est nul ou peu élevé; ensuite une très grande simplicité, on l'a vu, est adoptée dans la construction de la voie. Le prix d'établissement n'est guère que de 180,000 francs par kilomètre en moyenne. Il en résulte que les 117,000 kilomètres de chemins de fer des États-Unis ont coûté 20 milliards de francs. C'est aussi ce qu'a coûté à l'Union la guerre de sécession, et l'on peut mettre en présence les deux sommes, l'une si productive et si féconde en résultats, l'autre avec toutes les conséquences négatives et toutes les destructions que la guerre entraîne après elle. On calcule qu'un millier de compagnies existent sur toute la surface de l'Union. Ce capital de 20 milliards est à diviser entre elles; mais sur le nombre il y en a le dixième environ qui ne donnent aucun dividende et ne peuvent faire face à leurs engagemens; c'est donc de ce chef 2 milliards entièrement perdus. Les autres compagnies donnent des dividendes qui varient de 3 à 10 pour 100; la moyenne est de 4 à 5, et ce taux d'intérêt diffère peu de celui que donnent la plupart des compagnies anglaises ou françaises; mais il faut noter qu'en Amérique le prêt de l'argent est à un taux plus fort qu'en Europe. Le nombre si grand des

compagnies réduit à une longueur relativement peu étendue la distance exploitée par chacune. Il est peu de compagnies, dix à peine, dont le réseau atteigne 1,000 kilomètres. La *Pennsylvania Central* dépasse 2,000. Quelques autres compagnies, l'*Erié*, la *New-York Central and Hudson River*, la *Baltimore and Ohio*, atteignent aussi et dépassent même ce chiffre, en y comprenant les lignes louées, c'est-à-dire celles dont on prend l'exploitation à ferme. Les compagnies de l'*Union* et du *Central-Pacific* ont un réseau un peu moins étendu. On est loin toutefois, dans la plupart des cas, des grandes compagnies françaises, comme celle de *Paris-Lyon-Méditerranée*, dont le réseau total atteint presque 4,700 kilomètres; mais il est reconnu aujourd'hui que ces trop grandes concentrations ne sont pas favorables à l'unité de direction que réclame le service d'un *railway*, et qu'une tête humaine, quelque intelligente et encyclopédique qu'elle soit, ne peut centraliser tous les détails d'un service aussi étendu et aussi compliqué. C'est pourquoi, sur la grande ligne française qu'on vient de citer, la direction générale est maintenant scindée en deux, l'une comprenant l'exploitation commerciale, l'autre l'exploitation technique.

Les compagnies *Central-Pacific*, *New-York and Hudson*, *Pennsylvania*, *Baltimore-Ohio*, sont citées à l'envi en Amérique parmi les mieux exploitées et les mieux conduites. Elles ont toutes à leur tête des administrateurs infatigables, qui ont été pris parmi les plus honnêtes et les plus habiles des États-Unis. Nous passons sous silence l'*Union-Pacific*, à laquelle a été greffée dès le début une affaire malencontreuse, celle dite du *Crédit mobilier*, où tant de gens en place ont été compromis, et qui a, dit-on, hâté la fin du premier initiateur de cette grande voie, M. Ames. Quant au chemin de fer de l'Erié, qui aurait dû être le plus important de l'Union, la grande voie appienne de l'Amérique, comme on l'avait baptisé au début, il a toujours été depuis nombre d'années en souffrance et fort mal administré. C'est cependant l'une des voies que les marchandises de l'ouest et des grands lacs prennent encore de préférence pour se rendre à New-York. C'est à peine si celles de *Pennsylvania*, *Baltimore-Ohio*, *New-York Central*, parviennent à lui disputer le premier rang. On peut dire que ces quatre grands chemins sont réellement à la tête de toutes les voies ferrées de l'Union. Ce sont les grands pourvoyeurs en produits manufacturés de tous les marchés de l'intérieur, et ils déversent en retour sur les rives de l'Atlantique toutes les richesses naturelles que l'ouest des États-Unis fournit en si grande abondance, tous les produits du sol et du sous-sol.

Aucun chemin n'était mieux placé que celui de l'Erié pour concentrer sur ses rails le plus grand trafic entre toutes les lignes ri-

vales : il arrive à Buffalo, cette métropole des lacs, plus directement que le *New-York Central*, sur une distance qui est de 19 milles moins longue (422 au lieu de 441), et alors que les chemins de fer *Pennsylvania* et *Baltimore-Ohio* ont pour points de départ Philadelphie ou Baltimore, l'Erié a véritablement pour tête de ligne New-York, qui l'emporte si étonnamment sur les deux premières de ces villes. Pourquoi l'Erié n'a-t-il pas écrasé ses rivaux? pourquoi ne marche-t-il pas aujourd'hui à la tête de toutes les voies ferrées américaines? pourquoi la législature de l'état de New-York lui a-t-elle disputé comme fictif, il y a dix-huit mois, le maigre dividende de 1 et 3/4 pour 100 que l'Erié allait distribuer à ses actionnaires? La réponse est dans les faits qui suivent, que chacun connaît et cite à tout propos dans le monde des affaires de New-York.

Les actions de l'Erié, qui, il y a onze ans et demi, en avril 1864, se cotaient à 126 dollars (le pair étant de 100) et recevaient un dividende de 8 pour 100, sont tombées, durant le mois de juin 1874, à 27, ont oscillé un moment, trois mois après, autour de 32, et se sont arrêtées depuis à 17, cours minimum qu'elles affichent encore (novembre 1875) ; c'est la cote la plus basse que l'Erié ait jamais enregistrée, même aux jours les plus malheureux. Pendant cinq ans (1867-1872), une bande d'agioteurs effrénés s'empara de la direction de ce chemin, et y apporta la corruption qui règne depuis longues années dans la plupart des administrations publiques aux États-Unis. Le président et les directeurs de l'Erié agissaient à la façon de ces hommes sans foi, de ces *politiciens* éhontés qui ne s'attachent à un parti, qui ne cherchent à faire réussir une élection que pour mettre ensuite les places et le trésor au pillage. On est allé jusqu'à faire alliance avec ces tristes gens, et l'on a composé un moment, en s'unissant à eux, l'association la plus redoutable, la plus dangereuse que l'état et la ville de New-York aient jamais vue. Cette coterie, ce *ring* est resté célèbre. Pendant que les uns, avec le trop fameux Tweed, aujourd'hui en prison et qui traînait à sa suite tout le clan des Irlandais et la lie du parti démocrate, pillaient la caisse municipale et volaient plus de 100 millions de francs, les autres volaient de beaucoup plus la caisse de l'Erié. En 1868, en quatre mois, de juillet à octobre, le capital d'actions de ce chemin était porté de 34 millions de dollars à 58. Aux États-Unis, on appelle d'un mot plaisant cette manœuvre frauduleuse qui consiste à battre monnaie avec un apport fictif; on dit qu'on « arrose » les actions. Sur cette pente fatale, on ne s'est plus arrêté. En 1871, on dépassait 86 millions de dollars sans que l'actif de l'Erié ait été le moins du monde réellement augmenté. En 1869, le conseil des directeurs de ce chemin, se sentant coupable, refusait de faire enregistrer les actions de la compagnie, sur quoi

le syndicat des agens de change de la bourse de New-York rayait l'Erié de sa liste; pendant six mois, il n'y eut aucune cote de cette valeur.

Tout le temps que dura cette monstrueuse association, le vol, le pillage, le banditisme financier, s'installèrent en permanence dans la direction de l'Erié; les mots ne sont pas trop forts, et la flétrissure ne saurait être trop grande. Non-seulement on se tourna contre les lignes rivales qu'on essaya plusieurs fois, par des mesures déloyales, de tenir en échec; mais la lutte eut lieu par momens entre certains des administrateurs eux-mêmes, qui jouaient entre eux au plus rusé sans tenir compte des intérêts sacrés qui leur étaient confiés. Il y a un terme parmi les gens de Wall-street pour caractériser ce jeu de bourse d'un nouveau genre : cela s'appelle *corner*, acculer son adversaire. Les acolytes de Fisk, Drew et Gould, lui ont joué ensemble, puis, séparés, se sont joué entre eux de ces tours. Aujourd'hui on réclame à Gould les millions de dollars qu'il s'est appropriés de la sorte, et il offre d'en restituer une partie. Que devenaient au milieu de tout cela le bon entretien, la marche régulière de la voie? Peu s'en fallut un jour, sur un *railway* loué et disputé, qu'un duel à la locomotive n'eût lieu, et que de part et d'autre les escouades d'ouvriers qui accompagnaient les trains respectifs, qu'on avait fait monter exprès dans les convois, n'en vinssent aux mains et ne livrassent une bataille en règle sur les rails. Pour voir la fin de ces désordres, jusqu'ici sans exemple même en Amérique, où l'on ose tout, il a fallu que la balle d'un assassin, en janvier 1872, frappât le président de l'Erié, James Fisk, et que Jay Gould, associé à toutes les fraudes de cet ignoble agioteur, fût lui-même déposé de la présidence au mois de mars suivant. Alors seulement un peu de calme se fit, et un peu de pudeur entra dans la direction de cette affaire. Immédiatement les actions de l'Erié doublèrent de prix et montèrent un moment de 30 à 75 dollars.

Ce James Fisk était bien la tête d'aventurier la plus audacieuse qui ait jamais paru à New-York. Il avait commencé par être colporteur, puis, dans la fourniture des armées, avait fait quelque fortune pendant la guerre de sécession. Ce fut le point de départ de ses succès. Il s'établit à New-York comme banquier, accapara les actions de l'Erié, se fit nommer président de ce chemin. Il bâtit un théâtre somptueux, le *Grand Opéra*, y porta ses bureaux et ceux de sa compagnie, et du même coup se fit *impresario*. Entre deux signatures, il allait diriger la représentation d'une opérette, et *la Grande-Duchesse* se coudoyait dans les couloirs avec les ingénieurs du *railway*. Fisk ne borna point là son ambition. Ayant aussi le goût de l'épaulette et du képi, il acheta un régiment de la milice

et s'en nomma colonel. Comme il avait les mains pleines d'or et toujours ouvertes, il se rendit populaire et fut bientôt l'homme le plus acclamé, le plus choyé de New-York. Nous l'avons vu en 1870 dans tout son rayonnement. Ce nabab avait un harem, et les plus jolies femmes montaient effrontément dans sa voiture ou s'affichaient publiquement dans sa loge. Ses soupers, ses orgies devinrent célèbres. Dans ce pays, où les formes austères apparentes, si chères aux Anglo-Saxons, sont encore un peu de mode, on trouvait cela naturel. L'homme était de stature massive, corpulent, mais de figure avenante, joyeuse. Il ne laissa que des regrets; on lui fit des funérailles magnifiques, et le peuple le pleure toujours. J'ai vu en 1874, dans une fête touchante de souvenir pour les morts, ses fidèles aller couronner de fleurs son tombeau.

Depuis l'époque malheureuse dont nous n'avons fait qu'esquisser les phases, divers présidens, toutes personnes d'une honnêteté reconnue, se sont succédé à la tête de l'Erié. Une partie des vols si impudemment accomplis par les précédentes administrations ont dû être ou seront restitués; mais l'Erié ne semble pas encore avoir trouvé son véritable directeur, l'âme qui animera cet empire. Un chemin qui doit fournir l'intérêt de 125 millions de dollars d'actions souscrites et de dette consolidée a la dette d'un petit état. Les entrées brutes, qui s'élèvent à plus de 20 millions de dollars, équivalent à celles d'un petit gouvernement. En réduisant les dépenses, en introduisant dans la comptabilité l'exactitude et l'économie, qui n'y ont que très rarement existé, il serait peut-être facile de relever l'Erié et de le ramener aux beaux jours qu'il a jadis connus. Toutefois il faut une très forte tête pour mener cette vaste machine; il faut un homme d'affaires à la fois prudent et hardi, rompu à tous les secrets de l'exploitation d'une voie ferrée, une sorte de chef d'état plus autocrate que constitutionnel, mais juste et loyal envers tous. Le New-York Central a trouvé cet homme dans l'infatigable M. Vanderbilt, qui, presque octogénaire, est toujours vigoureusement sur la brèche; le *Pennsylvania* l'avait trouvé dans M. Thomson, prématurément ravi aux affaires le 24 mai 1874; mais l'Erié ne l'a pas rencontré assurément dans M. Jewett ni dans son prédécesseur, M. Watson. Encore une fois l'Erié est mis aujourd'hui sous séquestre et doté officiellement d'un *receiver* qui veille, au nom de la loi et dans l'intérêt des infortunés actionnaires, à la comptabilité de ce *railway*. Passer équitablement à leur chapitre respectif les recettes et les dépenses, l'actif et le passif, c'est là une opération élémentaire, mais de laquelle depuis longtemps on avait perdu la coutume dans les livres de l'Erié.

Ainsi vont les choses aux États-Unis, où tout certes n'est pas à

louer, surtout dans la manière dont certains chemins de fer sont mis en actions et administrés. On pourrait citer pour d'autres les mêmes faits que pour l'Erié. L'*Atlantic and Great Western*, organisé par un audacieux financier anglo-américain, a dévoré près de 90 millions de dollars pour une longueur totale construite qui ne dépasse pas 423 milles, ce qui met le coût moyen de la voie à 210,000 dollars par mille. Nul chemin de fer aux États-Unis n'a peut-être jamais atteint un tel chiffre, car si l'Erié a coûté 225,000 dollars par mille, au moins a-t-il son matériel roulant, tandis que l'*Atlantic* emprunte le sien à un taux onéreux de loyer à la compagnie du *Rolling Stock*. L'organisateur de ce railway, le tour joué, a tranquillement regagné le pays brumeux d'Albion, pendant que les actionnaires se morfondent, espérant toujours recevoir un dividende qui ne vient jamais.

C'est là le vice inhérent au système, seulement il ne faudrait pas se hâter de conclure de cas particuliers à un cas général. La liberté coudoie ici la licence; mais la liberté est féconde. Avec un mode centralisé, autoritaire, comme celui qui existe ailleurs, avec le système d'exploitation des chemins de fer par l'état, comme on le pratique en Belgique, en Allemagne, sur quelques lignes d'Italie, ou par le moyen de grandes compagnies privilégiées comme en France, l'Amérique n'aurait pas certainement été dotée aussi promptement d'une longueur aussi considérable de *railways*. C'est miracle qu'en si peu d'années les Américains en aient construit autant. Ils doivent surtout cet essor à la liberté entière qui leur a été laissée, à la concurrence illimitée que les lignes ont pu se faire entre elles. Sans doute il y a des inconvéniens à cela et des faits graves à déplorer, nous venons d'en indiquer quelques-uns; mais l'ensemble est satisfaisant, et ce pays, d'une superficie si grande, est partout vivifié aujourd'hui par la voie de fer. Il n'y a pas de territoire ou d'état qui ne soit visité par le rail. Dans le Colorado, le Nouveau-Mexique, dans l'Idaho et l'Orégon, on trouve des chemins de fer. Le territoire indien lui-même est traversé ou va l'être. Le ruban de fer fertilise tout ce qu'il touche, et c'est à lui principalement que l'Amérique du Nord est redevable de sa merveilleuse colonisation, qui a été si prompte et si décisive. Devant lui, les ravins se comblent, les montagnes s'abaissent, le désert se peuple, la terre se couvre de récoltes, les mines, les forêts livrent leurs trésors, tout se transforme et progresse, et le lointain *far-west*, qui depuis le temps de Cooper sollicitait l'imagination des *Yankees*, n'a plus de mystères ni de secrets.

L. SIMONIN.

UN
CONTEUR ESPAGNOL

ANTONIO DE TRUEBA.

I.

C'est une justice à rendre aux auteurs espagnols en général, qu'ils s'attachent très sincèrement à écrire des œuvres honnêtes et qu'à défaut d'autre mérite ils auraient encore celui de dédaigner les succès de mauvais aloi : ils ne s'attardent pas de préférence à l'étude du vice et des laideurs sociales, et se gardent d'afficher une sorte d'indifférence esthétique entre le mal et le bien. Ces scrupules évidemment ne sauraient tenir lieu des qualités diverses qui font l'écrivain, et cependant qui pourrait dire tout ce que le talent lui-même y gagne d'autorité, de charme aussi et d'agrément? Antonio de Trueba, conteur et poète, jouit par-delà les Pyrénées d'une véritable réputation : le peuple chante ses vers, et ses contes sont lus partout. Ce n'est pas qu'il se distingue par la grandeur des conceptions ou l'étendue des connaissances : tel autre aura peut-être l'imagination plus féconde, l'esprit plus fin, le tour plus vif et plus original; en revanche, autant que personne, il a le cœur sensible et bon, et le meilleur de son œuvre est venu de là. Lointains souvenirs d'enfance, chansons d'attente ou de regrets, toutes ces pages, écrites sans prétention, respirent comme un parfum d'honnêteté qui séduit; on se sent pris, sans y penser, à ce ton si simple et si naturel, à cette bonhomie charmante, à cette émotion pénétrante et douce que l'art n'imite pas, mais qui permet parfois de s'élever

jusqu'à lui; puis faisant un retour sur la jeunesse obscure de l'auteur, réfléchissant aux obstacles qui semblaient lui fermer l'entrée de la carrière littéraire, on est forcé de convenir que le même sentiment de dignité morale qui soutenait son caractère au milieu des épreuves n'a pas peu contribué non plus à grandir son talent.

Enfant du pays basque, Trueba est né à Montellano, petit village de la commune de Galdames, dans les Encartaciones, — on désigne ainsi de temps immémorial toute la partie occidentale de la seigneurie de Viscaye, depuis Bilbao jusqu'à la province de Santander. D'après son acte de baptême, il serait venu au monde en 1819; pour lui, d'excellentes raisons le portent à croire qu'il naquit seulement deux ans plus tard. Chacun sait qu'en Espagne le livre de la paroisse, comme autrefois chez nous, tient lieu des registres de l'état civil; par malheur les curés des petites localités rurales, chargés d'inscrire les naissances et les décès, ne s'acquittent pas toujours de ce soin avec assez d'exactitude. En rédigeant après coup et sur des notes détachées l'acte de baptême du jeune Antonio, on confondit son jour de naissance avec celui d'un frère du même nom qui l'avait précédé et dont il prit ainsi la place. Il était tout enfant encore lorsque, quittant Montellano, ses parens vinrent s'établir dans une petite maison qu'ils avaient aux environs de Sopuerta. C'étaient de simples cultivateurs, vivant comme leurs voisins de cette existence calme et laborieuse qui suffit au bonheur du paysan basque. Dans ces montagnes, plus que partout ailleurs, la moisson s'achète au prix de constans efforts et de dures fatigues. Les terres cultivables, situées souvent sur des pentes ardues, ne peuvent être travaillées qu'à la main; les femmes elles-mêmes aident leurs maris et retournent la glèbe. Le soir, un pain grossier de maïs, des légumes et des fruits composent le repas de la pauvre famille; mais, vienne le jour du repos, tout le village est en fête. Après la messe, les anciens se réuniront sur la place de l'église pour causer de la prochaine récolte et des affaires de la province; de leur côté, les jeunes gens engageront une vaste partie de paume ou danseront avec leurs fiancées. Ainsi les années s'écoulent uniformément pour tous, dans une obscurité heureuse, et Trueba lui-même n'eût pas désiré d'autre sort; mais les événemens approchaient déjà qui devaient changer le cours de sa vie et valoir à l'Espagne, selon son expression, un laboureur de moins et un poète de plus.

On était alors en 1836; depuis plus de deux ans, don Carlos, frère cadet de Ferdinand VII, avait pris ouvertement les armes pour soutenir ses prétendus droits à la couronne; Basques et Navarrais, toute cette forte race de montagnards, entraînés les uns par l'esprit d'aventure, tremblant les autres pour leurs priviléges qu'on disait menacés, s'étaient déclarés en sa faveur contre la monarchie libé-

rale et constitutionnelle. Des deux côtés, l'acharnement était au comble, l'exaspération indicible; sur toute la ligne de l'Èbre et du nord au midi, il n'était bruit que de massacres, de fusillades, de villages saccagés et livrés aux flammes, et si, grâce à l'habileté de leurs généraux, à la vaillance de leurs soldats, les provinces basques elles-mêmes n'avaient pas trop à souffrir de la présence des *christinos,* la guerre ne laissait pas de leur coûter bien des angoisses et bien des larmes. L'un après l'autre, tous les jeunes gens valides, à peine arrivés à l'âge d'homme, étaient forcés de prendre le fusil; ils partaient laissant en jachère le champ paternel, et combien parmi eux qui ne devaient plus revenir! Antonio de Trueba venait d'atteindre sa quinzième année; nature douce et bonne, il n'avait pas cette énergie belliqueuse, ce goût de la lutte et du danger qui chez le Basque d'ordinaire s'allie si étrangement avec l'amour du foyer et la pratique des vertus domestiques. Devenu soldat, à défaut d'une balle le désespoir l'eût tué, le dégoût, l'horreur des scènes de violence et du sang répandu. Sa mère le connaissait bien et ne songeait qu'à l'arracher à ce double péril; un de leurs parens tenait alors à Madrid, dans la rue de Tolède, un magasin de fer et de quincaillerie où plusieurs commis étaient occupés : il y avait là pour le jeune Antonio un emploi tout trouvé; mais il devait se hâter sous peine d'être compris dans la prochaine levée et obligé de prendre rang parmi les carlistes. On lui fit soigneusement un paquet de ses plus belles hardes, on l'embrassa avec force recommandations, et il partit.

Bien des années se sont écoulées depuis; aujourd'hui encore Trueba ne peut songer à cette première et dure épreuve de sa vie sans que ses yeux se mouillent de larmes. A l'amour profond que nourrissent tous les montagnards pour la terre natale se joignait en lui une délicatesse de sentimens, une facilité d'émotion, qui devaient lui rendre le sacrifice plus douloureux encore. Il fit route, à partir de Bilbao, dans une de ces longues charrettes nommées *galeras* et couvertes d'une bâche de toile soutenue par des cerceaux où prenaient place alors, couchés pêle-mêle sur des matelas, les gens trop pauvres pour voyager plus vite et plus commodément. A Madrid l'attendaient bien d'autres misères; il n'avait rien du commerçant, ni les goûts ni les aptitudes; par surcroît, à peine arrivé, en dépit de sa parenté avec le patron, il fut chargé dans la maison des travaux les plus rudes et les plus rebutans; sevré tout à coup des douceurs de la vie de famille, il se trouvait en butte aux plaisanteries de ses nouveaux camarades; bientôt il prit en horreur ce triste et froid magasin de la rue de Tolède. Madrid d'ailleurs lui déplaisait avec son climat perfide, tour à tour brûlant et glacial, son agitation fiévreuse, ses hautes maisons entassées, sa

campagne aride et désolée, coupée de routes où le vent soulève la poussière en gros tourbillons.

Fort à propos deux choses le sauvèrent de la nostalgie : le travail et la poésie. L'éducation de Trueba avait été celle des autres enfans de son village; ces honnêtes et rudes cultivateurs, forcés d'arracher à un sol difficile leur subsistance de chaque jour, n'ont ni le temps ni le désir de devenir des savans : quelques ouvrages religieux comme *l'Année chrétienne* ou le catéchisme du *Padre Astete*, l'histoire de l'immortel *don Quichotte* et les *Fueros de Viscaye*, voilà ou à peu près ce qui constitue le fonds de bibliothèque d'une famille basque. Bien qu'il fût tombé pour ses débuts dans un milieu où les travaux de l'esprit n'étaient guère en honneur, observateur par caractère, Trueba n'eut pas de peine à comprendre ce qui lui manquait. Courageusement il se mit à l'œuvre, avec une ardeur toute juvénile, s'épuisant de veilles et de privations, donnant aux livres le meilleur de ses loisirs et le plus clair de ses économies. Sans doute, malgré ses efforts, il n'est point parvenu à combler entièrement les lacunes de son instruction première. Il est allé au plus pressé, comme on dit, et le cercle de ses connaissances ne s'étendrait guère au-delà des limites assez restreintes de l'histoire et de la littérature nationales. Aussi bien n'avait-il pas besoin de science pour comprendre la nature et y puiser l'inspiration.

En Espagne, comme en Grèce, comme en Italie, tout le monde fait des vers; chez ces populations du midi au caractère enthousiaste, à l'imagination ardente, la *langue des dieux* est, à bien prendre, une langue vulgaire : artisan, soldat, laboureur, chacun se plaît à chanter ses peines ou ses joies, ses amours ou ses haines, chacun tout haut raconte l'*histoire de son cœur*. D'une part, l'idiome espagnol se prête admirablement à ce genre d'exercice; il est riche, harmonieux, docile aux inversions, plein d'expressions, de tours, d'images poétiques; en outre la prosodie n'a rien d'exigeant : la rime ne vient pas à tout instant, comme chez nous, entraver le cours de la phrase et gêner la pensée; les vers se correspondent par simples assonances, et les licences sont permises. Évidemment il s'agit ici de cette poésie courante, familière, de tous les jours, vraiment populaire. Quant à la forme qu'elle adopte le plus souvent, c'est celle d'une stance de quatre vers, qu'on nomme *copla*, couplet, et qui, ainsi que le mot l'indique, est faite pour être chantée. Souvent encore la pensée, se partageant en plusieurs strophes, s'allonge jusqu'à former une véritable chanson; couplets ou chansons, rien de tout cela n'est écrit ou composé à loisir. Le poète parle d'inspiration, et ses vers, plus ou moins altérés par la mémoire ou le caprice des auditeurs, vont désormais passer de bouche en bouche. Point de pré-

tentions littéraires chez ces trouvères du peuple, — l'expression les trahit fréquemment, et la syntaxe leur est inconnue; en échange, beaucoup de couleur dans leur poésie, du sentiment, de la grâce, et plus encore de verve et de gaîté. Trueba cite à ce propos un de ses oncles, « le plus fameux de tous les chanteurs de Montellano, connu partout sous le surnom de Vasco, et si habile à composer des *cantas*, qu'il pouvait, disait-on, parler en vers des heures entières. Il fallait le voir, le brave homme, avec ses souliers à boucles, ses guêtres, sa culotte et sa veste noires, son gilet de tripe bleu, sa ceinture violette, son chapeau dont les ailes étaient relevées par derrière et abaissées par devant, et sa petite queue grise peignée avec grand soin; il fallait le voir sous les noyers de Carral, au retour de l'assemblée de Beci, faisant éclater de rire avec ses *cantas* la foule joyeuse qui l'entourait! »

Trueba est bien de la même race de chanteurs populaires : aussi souple peut-être, mais moins exubérant, avec une note émue dans la voix et quelque chose d'attendri qui n'appartient qu'à lui seul. Outre que son inspiration part toujours des sentimens les plus nobles et les plus élevés, il semble naturellement porté vers la tristesse, et sa poésie, comme sa pensée, reflète partout une teinte de douce mélancolie. A peine au sortir de l'enfance, il se retirait à l'écart pour faire des vers; dans le village, on s'en étonnait un peu. « Qui donc t'a appris à chanter? lui demandait-on. — Personne, répondait-il; je chante parce qu'il plaît à Dieu, je chante comme les oiseaux. » Parfois même on avait recours à son jeune talent; mais laissons-le évoquer lui-même ces souvenirs.

« Sur le versant de l'une des montagnes qui entourent une vallée de Viscaye s'élèvent quatre maisonnettes, blanches comme autant de colombes, tout enfouies dans un petit bois de noyers et de châtaigniers, quatre maisonnettes qu'on aperçoit de loin lorsque l'automne a dépouillé les arbres de leurs feuilles. C'est là que j'ai passé les quinze premières années de ma vie.

« Dans le fond de la vallée est une église dont le clocher perce la voûte de feuillage et se dresse majestueusement au-dessus des noyers et des frênes, comme pour signifier que la voix de Dieu préside à la nature entière; dans cette église, on dit deux messes le dimanche, l'une au point du jour, l'autre deux heures après.

« Jeunes gens, nous nous levions avec le chant des oiseaux et nous descendions dès l'aube à l'église, courant, sautant à travers les épais taillis; nos parens se rendaient plus tard à la grand'messe; pour moi, pendant leur absence, j'allais m'asseoir sous les cerisiers qui se trouvent en face de la maison paternelle : c'était mon endroit préféré parce que de là on découvre toute la vallée qui s'étend jusqu'à la mer. Bientôt quatre ou cinq jeunes filles, rouges comme les

cerises qui pendaient au-dessus de ma tête ou comme les rubans qui serraient les longues tresses de leurs beaux cheveux, venaient se grouper autour de moi ; elles me faisaient composer des couplets pour chanter le soir à leurs fiancés au son du tambour de basque, sous les noyers, où toute la jeunesse allait danser et où les anciens aimaient à causer en se réjouissant de notre joie. »

Cependant, comme on pense bien, Antonio ne se contentait pas de prêter sa voix aux amours d'autrui; avec l'âge s'éveillaient en lui ces mille sentimens de tendresse un peu vague qui font battre le cœur et travailler la tête d'un jeune garçon de quinze ans; tout d'ailleurs dans son éducation, dans son caractère, le prédisposait aux passions idéales et pures qui trouvent en elles-mêmes leur satisfaction; il y goûtait une sorte de plaisir douloureux.

« Un matin, poursuit-il, je vis assise sous les arbres qui ombragent l'église de mon hameau une jeune étrangère d'une beauté si ravissante, que jamais son image ne s'effacera de ma mémoire. Je ne compris pas alors le sentiment qu'elle m'inspirait; mais après la messe, en sortant de l'église, je la suivis des yeux jusqu'à la voir disparaître au loin sous le couvert d'un petit bois, et je rentrai à la maison le cœur rempli d'une tristesse que de longtemps je ne pus surmonter. Durant ces jours, j'allais me fixer sur le sommet d'une colline d'où on découvrait le chemin qu'avait pris la jeune étrangère, et je composais une foule de chants pour exprimer quelque chose de ce que mon cœur sentait. Dix ans plus tard, passant par un bourg de Castille, quelle ne fut pas mon émotion quand j'entendis un de ces chants dans la bouche d'une jeune fille qui étendait du linge à sécher sur le bord d'un ruisseau! »

Seul et malheureux dans cette grande ville de Madrid, Trueba n'oublia point la poésie qui avait charmé son enfance. Lorsque sa tête était fatiguée de travail, songeant à son pays, son rêve de tous les instans, il allait chercher dans la campagne un coin, plus favorisé que les autres, où il pût trouver de l'air, de la verdure, des chants d'oiseau, et là, tout en marchant, il composait des vers; au retour, il aimait se mêler à la foule des gens du peuple : il observait les caractères, il écoutait les conversations. Après plusieurs années passées chez son oncle, il était entré, toujours à titre de commis, dans un autre magasin de quincaillerie, et sa destinée semblait désormais fixée, quand tout à coup des malheurs financiers survenus à son nouveau patron le décidèrent à quitter le commerce. Depuis longtemps il était tourmenté du besoin d'écrire; il avait suffisamment étudié la grammaire et la langue, les idées ne lui manquaient pas; il se lança dans la littérature. Pauvre et inconnu qu'il était, ses débuts furent pénibles, cela va sans dire, et il connut les mauvais jours; mais il avait l'énergie, la force de volonté

particulière aux hommes des montagnes. Il ne se décourageait point, travaillant nuit et jour à se faire connaître, écrivant partout où une place lui était ouverte, et en 1852 enfin il publiait son premier volume, *le Livre des Chansons;* il avait alors une trentaine d'années.

Ce livre comprend un nombre de pièces assez considérable; plusieurs proviennent d'essais antérieurs du poète; pourtant on n'a pas de peine à saisir entre elles le lien qui les unit. Avant toute chose, elles sont écrites pour le peuple et du tour le plus simple, le plus familier. Trueba n'a frayé jamais qu'avec des gens d'humble condition; ce sont leurs mœurs qu'il aime, leurs goûts qu'il partage, et il s'adresse à eux pour être compris. « Ne cherchez dans ce livre ni érudition, ni culture, ni art; cherchez-y des souvenirs du cœur et rien de plus... Qu'entends-je au grec et au latin, aux préceptes d'Aristote et d'Horace? Parlez-moi plutôt de ciel et de mer azurés, d'oiseaux et de moissons, d'arbres chargés de fruits; parlez-moi des amours, des joies et des tristesses d'un peuple honnête et bon, et alors je vous comprendrai, car en dehors de là je ne connais rien... Bref, j'ai composé mes chansons comme j'ai pu, à la grâce de Dieu, ainsi que le peuple fait les siennes. » Peut-être, il est vrai, le poète fait-il ici trop bon marché de son talent; quoi qu'il en dise, ce n'est point l'art qui fait défaut dans ces petits poèmes si vivement conduits, si bien composés. Le langage non plus n'est pas celui du peuple : le peuple d'ordinaire ne parle pas avec cette correction, ce bon goût, ce choix des termes et des images; de tels vers ne sont pas seulement d'un improvisateur, ils portent la marque d'un écrivain, et, s'il avait pu les connaître, le vieux Vasco lui-même, le plus fameux chanteur de Montellano, se serait avoué vaincu.

Ce qui frappe aussi en lisant ce livre, c'est l'accent de mélancolie qui partout y est répandu; l'auteur en effet n'a pu s'empêcher de faire plus d'un retour sur l'histoire de sa vie; espérances de gloire non réalisées, amours trompés, chagrins d'absence, que de motifs de tristesse, hélas! Mais cette tristesse n'a rien de sombre ni de chagrin; pour se consoler n'a-t-il pas ses chansons? « Les âmes comme la mienne embellissent jusqu'à la douleur, s'écrie-t-il, viens près de moi, et l'art que Dieu m'enseigna, je te l'enseignerai, et tu verras comme les cieux te paraîtront plus bleus, les prés plus fleuris, l'air plus parfumé, la vie plus agréable et moins triste la mort. » Quant aux sujets, comme les rhythmes eux-mêmes, ils sont encore assez variés : à la description du printemps et des joies qu'il amène succède le récit de Juan le soldat, un des héros de la guerre de l'indépendance, ou de charmantes scènes d'intérieur, simplement esquissées. Au fond, l'inspiration ne change pas. Trueba aime d'un égal amour la nature, la patrie, la famille, la religion;

ces quatre sentimens se partagent ainsi son âme et débordent jusque dans ses vers. M. Antoine de Latour, dans ses *Études sur l'Espagne*, a pu le comparer justement à notre Brizeux, car il a du poète breton le ton ému, les convictions profondes, le respect pieux du foyer et du sol natal; comme Brizeux aussi, sa voix, excitée d'un souffle intérieur, s'élève par instans jusqu'à la vraie éloquence.

Le Livre des Chansons eut un grand succès, et le nom du jeune poète courut bientôt avec ses vers d'un bout à l'autre des Espagnes. C'était bien là un de ces ouvrages dont a parlé le moraliste : quand un livre inspire des sentimens, il est fait de main d'ouvrier. Les trois premières éditions avaient été épuisées en quelques mois : le duc de Montpensier voulut faire les frais de la quatrième, la reine Isabelle à son tour se chargea de la cinquième : plusieurs autres ont suivi depuis. Certes ces distinctions, rares dans tout pays, avaient de quoi flatter l'orgueil d'un écrivain; il est doux d'être admis à la cour, comme dit Boileau, et reçu chez les princes, mais être goûté du peuple est chose bien douce aussi, et si l'on s'adressait à Trueba lui-même, peut-être mettrait-il au-dessus de toute autre gloire l'approbation naïve des femmes et des enfans, qui, aujourd'hui encore, apprennent ses refrains et répètent partout les vers d'*Antonio le chanteur*.

II.

Si éclatant que fût ce premier succès, Trueba ne pouvait compter longtemps pour vivre sur la poésie seule et les ressources toujours modiques qu'elle procure aux plus laborieux; du moins lui devait-il des protecteurs et des amis. Il entra donc dans la rédaction d'un journal politique qui se fondait et qui sous le nom de *Correspondance d'Espagne* devait bientôt devenir une des feuilles les plus répandues du pays. En même temps il écrivait de petits morceaux en prose, et, bien qu'il n'ait jamais complétement renoncé à la poésie, c'est plutôt comme prosateur qu'il a continué son chemin dans la littérature. Les *Contes couleur de rose* parurent en 1859; plein d'un doux intérêt et dédié à la jeune femme de l'auteur, ce livre justifiait doublement son titre. Trueba venait alors de se marier : il commençait presque à être célèbre; après plus de vingt années d'absence, il comptait revoir son pays natal, son vieux père, ses amis d'autrefois, il était jeune encore, il avait bon courage, et tout joyeux, le cœur ouvert à l'espérance, il saluait l'avenir.

Aux *Contes couleur de rose* succédèrent plusieurs autres recueils de même genre : *Contes champêtres*, *Contes populaires*, *Contes de vivans et de morts*, *Contes de diverses couleurs*. Du reste il ne fau-

drait pas se méprendre sur ce terme de *conte*, qui en espagnol a beaucoup plus d'extension que dans notre langue; il sert à désigner en général toute sorte de récit court et familier, quel qu'en soit le sujet, possible ou fantastique, imaginaire ou réel. Ainsi chez Trueba, bon nombre de ces contes, il les a entendus tout enfant : le surnaturel y joue un grand rôle, et la donnée est toute fabuleuse; en France, en Italie, en Allemagne, on les retrouverait circulant avec quelques variantes. Qu'on y ajoute une foule de légendes purement locales, de traditions empruntées à l'histoire du pays, et l'on aura comme un aperçu des richesses où Trueba a pu puiser à pleines mains. Tantôt c'est un voisin, beau parleur, qui le soir, lorsque toute la famille est réunie autour du foyer, charme par ses récits les longues heures de la veillée; tantôt c'est la mère-grand, au milieu d'un cercle de têtes curieuses, qui parle à ses petits-enfans des mille choses du temps jadis et entraîne au pays des rêves leurs jeunes imaginations. « A la porte de notre maison, écrit Trueba, se trouvait une belle treille, et là, durant les paisibles après-midi de printemps, mon aïeule, que Dieu ait son âme, nous contait, à mon frère et à moi, des contes fort jolis, tout en faisant aller son rouet, parce que la bonne femme se disait, non sans grande raison : — Mieux vaut que les petits diables restent ici à écouter mon bavardage que de grimper sur les noyers et les cerisiers pour déchirer leurs vêtemens. » Plus tard Trueba, devenu écrivain, a fait des contes populaires une étude toute spéciale : de ci, de là, par les chemins, à pied, en diligence, s'arrêtant dans les fermes, faisant causer les femmes et les enfans, il a recueilli une foule de légendes inédites et complété sa collection. Enfin, dans bien des cas, il a fourni lui-même le fond du récit; parfois il se donne libre carrière, inventant son drame de toutes pièces. Le plus souvent, là encore, il a recours à ses souvenirs et se contente de traiter des faits dont il a été lui-même l'acteur ou le témoin : ces derniers *contes* mériteraient plutôt le titre de nouvelles, et peut-être ne seraient-ils, entre tous ceux de l'auteur, ni les moins intéressans, ni les moins bien dits.

Cependant les uns et les autres se ressemblent toujours par un point, par la forme, qui est la forme populaire. Depuis plusieurs années déjà, dans la plupart des pays de l'Europe, on s'occupe de rechercher activement fables, contes de fées et autres documens épars de l'imagination du peuple. C'est là en effet pour l'homme d'études un champ inépuisable d'observations curieuses sur le caractère et l'esprit des races aux diverses époques; mais deux façons se présentent d'abord d'en rendre le travail. Faut-il, par scrupule d'érudit, se contenter d'écrire à la dictée, et, pour le plus grand inté-

rêt du texte, le transcrire fidèlement tel qu'on l'a recueilli des lèvres d'un narrateur illettré? Faut-il au contraire n'y voir qu'un canevas dont le dessin n'a rien de définitif, et que l'on peut retoucher à sa guise au nom de la syntaxe et du bon goût? Trueba s'est prononcé pour la dernière affirmation; il laisse aux autres l'ambition de servir la science, et, quant à lui, ne se prive point de donner à des récits souvent informes et décousus un peu plus de vraisemblance et de correction. Du moins en toute occasion, et lors même qu'il écrit pour son propre compte, il s'attache à garder toujours ce style simple et uni, ces locutions rapides, ces idiotismes plus expressifs que relevés avec lesquels le peuple espagnol rend les idées les plus abstraites et explique les choses les plus compliquées. Est-ce à dire qu'il n'espère point trouver pour ses livres d'autres lecteurs que les gens du commun? Loin de là, car, ainsi qu'il l'exprime fort bien, dans la vie de chaque jour, grands ou petits, riches ou pauvres, nous parlons tous indifféremment le langage du peuple. Donc s'adresser au peuple, c'est pouvoir être compris de tous, et le genre littéraire qui imite le fond et la forme, le sentiment et l'expression populaires, porte en lui-même la meilleure garantie de succès.

Le grand péril, en voulant rester naïf et familier, c'est de tomber dans le vulgaire : or Trueba y tombe quelquefois; il est telle forme de langage, telle exclamation triviales qu'il eût pu sans grand dommage laisser à ceux qui s'en servent. Hâtons-nous d'ajouter que ces légères taches dans l'expression ne s'étendent jamais jusqu'à la pensée; les contes de Trueba ont cela de commun avec sa poésie que l'inspiration en est toujours pure et élevée; ce sont les mêmes préoccupations honnêtes, la même délicatesse de sentiment, le même choix des sujets, la même morale aimable et consolante, faite d'espoir et de résignation. « Partout il est resté l'adversaire de cette littérature pessimiste qui se complaît à présenter le monde comme un désert sans bornes, où il ne germe pas une fleur, et la vie comme une nuit sans fin, où il ne brille pas une étoile; partout il a glorifié le bien, la vertu. » Ainsi disait-il dans la préface de ses premiers contes. Plus tard, l'horizon s'est encore assombri; les déceptions et les misères l'ont éprouvé à nouveau, mais il a conservé inaltérés son courage et sa foi, et il s'écrie avec une véritable éloquence, faisant allusion aux âpres sentiers qui serpentent dans ses chères montagnes : « Non, pour moi, il n'y a pas de chemin pénible ou douloureux, que ce soit celui de mon village ou celui de la vie, car au bout de l'un est le foyer de mon enfance, au bout de l'autre est le ciel, et au bout de tous deux m'attendent des amis bien-aimés. »

Quelques-unes des scènes présentées par Trueba, les *Contes champêtres* par exemple, se passent en Castille, aux portes mêmes

de Madrid; mais le théâtre qu'il préfère serait encore la Viscaye, et, pour parler plus exactement, un coin de la Viscaye, les Encartaciones, ce petit pays où il est né, où il a été élevé. Le lieu vraiment n'est pas mal choisi. La langue basque y fut autrefois uniquement parlée, comme l'attestent la tradition, les noms de famille et la plupart des désignations géographiques. A la longue et grâce aux rapports constans des habitans avec leurs voisins de la Vieille-Castille, la langue espagnole a fini par prévaloir; cela explique comment Trueba a pu prendre rang parmi les auteurs castillans. Quant au reste, les *encartados* ne se distinguent point de leurs compatriotes du *señorio*. Voilà bien ce type basque à la fois élégant et fort : le nez aquilin, le regard doux et intelligent, le front haut, le visage ovale, un peu déprimé par en bas, le teint coloré, la taille élevée, les membres robustes et puissans; voilà aussi ces mœurs sévères, cette ardeur infatigable au travail, ce courage indompté, ce patriotisme jaloux et exclusif. Les Encartaciones, dont la population s'élève à 15,000 âmes environ, furent le cœur de cette héroïque Cantabrie où quelques poignées de montagnards tenaient en échec les forces de l'immense empire romain; à toute époque, elles ont fourni aux annales de la Viscaye des noms illustres et de grandes maisons, et maintenant encore, ne séparant pas leur cause de celle des provinces révoltées, elles luttent avec une énergie aveugle contre le gouvernement de Madrid. Nul pays ne semble mieux fait pour la résistance et tout ensemble pour le calme de la vie rustique et les travaux de la paix. De la partie montagneuse jaillissent de nombreux ruisseaux qui, répandus dans les vallées, y forment cinq cours d'eau assez importans qui vont à peu de distance se jeter dans la mer. Partagé en quinze communes ou conseils, le territoire des Encartaciones n'embrasse guère qu'une circonférence de vingt lieues : pierreux par endroits, il est généralement fertile et fort bien cultivé. Les parties les plus élevées sont plantées de chênes, de hêtres, de châtaigniers, dont le bois, propre à tous les usages, est une des grandes ressources de la contrée; dans les vallées abondent les arbres à fruits : les cerisiers, les pruniers, les pommiers; on y trouve aussi d'excellens pâturages; la vigne pousse sur les pentes et donne un petit vin nommé *chacoli*, d'un goût très agréable. Les récoltes consistent principalement en maïs et autres céréales. Enfin à chaque pas s'ouvrent des carrières de marbre et de pierre à chaux, des mines de fer, de cuivre et de plomb; plusieurs de ces mines étaient exploitées déjà du temps des Romains, comme celles de la fameuse montagne de Triano, immense bloc de fer dont Pline l'Ancien vante la richesse, et qui naguère encore fournissaient à l'industrie chaque année plus de 800,000 quintaux de minerai. Avant la guerre actuelle, de belles routes, admirablement entretenues par

les soins de l'administration provinciale, aidaient aux besoins du commerce, et les torrens, aux versans des vallées, alimentaient de leurs eaux courantes une foule de forges et de moulins.

Tel est le milieu pittoresque et charmant où nous transporte Trueba. L'action en elle-même est des plus simples, sans grandes intrigues ni péripéties : quelque naïve histoire d'amour, quelque modeste scène d'intérieur, comme il peut s'en dérouler au fond d'un petit village ignoré; mais l'auteur aime à suivre ses personnages dans tous les détails de leur vie, cette vie d'honnêtes labeurs et de joies paisibles qu'il eût voulu partager avec eux. De grand matin, il va faire un tour à l'étable, considère la mule et les bœufs, flatte en passant le chien de la maison; il est au courant des labours, traite en connaisseur la question des semailles ou escompte sur place les espérances de la moisson prochaine; en rentrant, il jettera un coup d'œil sur le souper que prépare la ménagère, saluera d'un bonsoir les jeunes filles allant à la fontaine, ou fera causer les enfans qui reviennent de faire paître le bétail. Tous ces petits tableaux champêtres sont frappans de vie et de vérité.

A un autre point de vue, il n'est pas sans intérêt, on le comprend, de pénétrer à la suite d'un pareil guide chez ces populations si curieuses qui seraient, au dire des linguistes et des historiens, la plus ancienne et la plus noble race de l'Europe. Certes les Basques sont bien déchus de leur grandeur passée, du temps peu lointain encore où les glorieux consuls de Bilbao étendaient leur juridiction sur tout le littoral cantabrique, *desde Bayona a Bayona*, de Bayonne en France jusqu'à Bayona en Galice; de jour en jour plus resserrés, moins nombreux, incessamment battus du flot des révolutions politiques et sociales comme les rochers de leurs rivages par les vagues de la mer en furie, ils sont destinés à disparaître bientôt, et un sagace écrivain parlant ici même de leur décadence a pu les appeler *un peuple qui s'en va* (1). Du moins auront-ils conservé jusqu'au dernier moment, avec cette langue étrange qui ne se rattache à aucun idiome connu, un caractère et une physionomie bien tranchés.

Tout d'abord ce qui les distingue, c'est l'ardeur de leur foi, une foi naïve, inébranlable, n'admettant ni discussion ni tempérament. Il semble que sur ces hauteurs l'homme se sente plus près de Dieu et soit invinciblement porté à élever vers lui sa pensée. N'est-ce pas un chant basque qui dit : « Celui qui ne connaît pas la prière, qu'il aille par ces montagnes, et il verra qu'il apprendra promptement à prier sans que personne le lui enseigne? » Le paysan

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 mars 1867 l'étude de M. Élisée Reclus : *les Basques, un peuple qui s'en va.*

basque est profondément religieux; il chôme les dimanches et fêtes, il a ses saints préférés, il se plaît comme un enfant aux pompes religieuses. De là l'influence dont jouit le clergé dans les trois provinces, influence exagérée peut-être et qui en tout cas n'a pas été toujours très heureuse. Un autre sentiment non moins profond occupe l'âme de ces montagnards : c'est l'amour du sol natal; mais, tout attaché qu'il est à son village et à ses vallées, le Basque n'en est pas moins hardi, entreprenant, courageux; qu'il se trouve trop à l'étroit avec ses frères au foyer paternel, il n'hésite pas à s'expatrier. Il n'ira point s'établir dans les provinces du milieu de l'Espagne, où se trouvent pourtant des déserts aussi fertiles que ceux du Nouveau-Monde, mais où il perdrait le bénéfice des *fueros :* l'exemption de l'impôt et de la conscription; il se rendra au Mexique, au Brésil, au Pérou, et là il essaiera de faire fortune. Chaque année, plus d'un millier de jeunes gens s'embarquent ainsi par Bordeaux, Bayonne et les ports du nord de l'Espagne; d'ailleurs il n'aurait garde d'oublier jamais sa patrie. Partout où se trouvent des Basques, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, leur plus grand plaisir est de se réunir pour parler ensemble la noble langue des *escaldunac*, revêtir le costume national et faire ronfler le tambourin sur un air du pays. Après dix ans, vingt ans d'absence, lorsqu'il se croit suffisamment riche, notre homme s'empresse de réaliser son avoir et de rentrer au pays; ne lui parlez point des villes et du bien-être qu'on y trouve; à tout autre séjour il préfère encore le coin de terre où il est né; puis comme avec tout son argent il ne pourrait acheter de nouvelles terres, — chaque famille là-bas gardant religieusement les trois ou quatre arpens qu'elle possède, — sur l'emplacement de la demeure paternelle, il se fait construire un palais : ce n'est d'ordinaire qu'une maison plus vaste et plus massive que l'ancienne, ornée de peintures à l'extérieur. En même temps il se plaît à faire des fondations pieuses ou utiles, chapelles, écoles, hôpitaux; au demeurant, il partage la vie de tout le monde autour de lui. Les voisins l'appellent *el Indiano*, l'Indien (pour le peuple, l'Amérique est l'Inde encore depuis Christophe Colomb), et l'on ne trouverait pas peut-être un village un peu important dans les provinces basques qui ne contienne quelque famille désignée de ce nom. On voit d'ici la part d'imprévu qui se mêle à l'existence monotone du moindre paysan. Quelle surprise dans le village, quelle joie pour toute la famille à l'arrivée d'un de ces hardis colons qui souvent pendant des années entières n'ont pas donné de leurs nouvelles! Aussi l'Indien tient-il une grande place dans les récits de Trueba; il y joue le même rôle exactement que jouait autrefois l'oncle d'Amérique dans nos comédies. C'est le *deus ex machina;* il arrive au bon moment les mains pleines de cet or qui même dans

les pays de mœurs patriarcales sait se faire apprécier; il adoucit les misères, dote les jeunes filles, fait oublier les mauvaises récoltes, et grâce à lui tout le monde est content.

Cependant, en dépit de leur courage et de leurs efforts, les émigrans n'ont pas tous le même bonheur. Dès les premiers jours, le climat des tropiques, la fièvre jaune, causent dans leurs rangs de terribles ravages. Échappent-ils aux maladies, combien alors travaillent toute leur vie sans pouvoir amasser jamais le petit pécule qui leur eût permis de retourner en Europe et tristement s'éteignent dans leur exil lointain! Cela suffit pour que Trueba ne voie pas de bon œil cette belle jeunesse traverser l'Océan; d'ailleurs pour ce qui le regarde, il n'aime point les aventures, nous le savons. La mer même, dont les flots trompeurs viennent caresser la rive et inviter les hommes à quitter leur pays, la mer excite sa colère, et c'est de tout cœur qu'il la maudit : « Je suis né, dit-il, j'ai passé mon enfance dans le voisinage de la mer, et bien qu'il soit dans ma nature de m'attacher profondément à tout ce qui m'entoure, aux personnes que je fréquente, à la maison que j'habite, aux arbres qui me présentent leur ombre, aux oiseaux qui me donnent des sérénades, au ruisseau qui m'envoie ses murmures, aux montagnes et à la plaine que je contemple de ma fenêtre, et même au soleil qui me brûle et au froid qui m'engourdit, — quelque penchant, je le répète, que j'aie de faire amitié avec tout cela, je n'ai pu jamais faire amitié avec la mer.

« J'étais encore bien petit lorsqu'à travers la vallée profonde qui sépare mon village de la mer arrivaient jusqu'à ce pacifique et béni coin de terre des mugissemens sourds et prolongés qui me faisaient trembler et chercher un refuge dans le sein de ma mère. — Sainte Vierge de Begoña, s'écriait-elle alors avec des larmes dans les yeux, n'abandonnez pas les pauvres gens qui naviguent sur ces mers traîtresses! — Et cette pieuse imprécation se gravait dans ma mémoire, et dans la confusion de mes idées j'associais l'image de la mer à celle des grands fléaux qui désolent l'humanité.

« D'ailleurs, mer, tu n'es pas ma patrie! tu es un étranger vagabond qui vient voir nos riantes et pacifiques montagnes avec l'orgueil de ces autres étrangers qui nous vinrent aussi sous la conduite des Césars et des Agrippas, et qui, comme toi, virent leur puissance se briser contre nos rochers, et, comme toi, réussirent seulement à pénétrer dans quelques-unes de nos belles vallées! Si quelque jour le malheur me jette en proie aux solitudes de l'Océan, ayez pitié de moi, mes frères, et compatissez comme je le fais moi-même au sort de ceux qui errent sur la mer. »

A côté de ces pages émues, on trouverait plus d'un passage écrit sur un ton plaisant et enjoué. Il ne faut pas avoir fait une longue

étude de la littérature populaire pour savoir toute la malice qui se cache souvent sous ces apologues. Le peuple, ce grand enfant, aime surtout railler. Voyez-le chez nous, dans nos fabliaux, dans nos mystères, se venger de ses misères et de ses privations; il s'égaie aux dépens de tous, des puissans de la terre et des saints du ciel; pourvu qu'il rie, il est content et presque consolé. En Espagne aussi, quoique les esprits aient été longtemps contenus par la terreur du saint-office et du pouvoir absolu, cette tendance satirique du génie populaire, habilement saisie par Trueba, se trahit encore par plus d'un côté. Le prince et ses ministres, le clergé lui-même, ne sont pas toujours épargnés; les magistrats, les médecins, les alcades, ont également leur tour. Quant aux personnages célestes, c'est de tous l'apôtre saint Pierre qui excite le plus de lazzis : sa calvitie, son humilité d'esprit, les défaillances dont parle l'Évangile, tout, jusqu'à ce rôle de portier qui lui est dévolu dans l'autre monde, aide à faire de lui un personnage comique et presque bouffon. Souvent aussi le peuple espagnol ne s'en prend qu'à lui-même et rit bénévolement de ses propres défauts; avec ce gros bon sens qui caractérisait Sancho, il sait à l'occasion retourner sa besace : nous rentrons ici dans la satire purement morale, et plus d'un trait s'adresse aux femmes, comme de raison.

« Quand le Christ allait par le monde, guérissant les malades et ressuscitant les morts, une femme du peuple se présenta au-devant de lui, et l'ayant pris par un pan de sa robe :

— Seigneur, lui dit-elle les yeux tout en pleurs comme une Madeleine, faites-moi la grâce de ressusciter mon mari, qui est mort ce matin.

— Je ne puis m'arrêter, répondit le Seigneur, parce que je vais faire un grand miracle assez loin d'ici : je veux trouver une bonne mère de famille parmi toutes les femmes qu'on voit venir aux courses de taureaux. Enfin tout ira bien, si la mule suit son chemin. Voici du moins ce que je puis faire pour toi : mets-toi bien dans la tête que ton mari ressuscite, et ton mari ressuscitera.

« En effet, la femme se mit dans la tête que son mari devait ressusciter, et le mari ressuscita parce que les morts eux-mêmes ne peuvent résister aux volontés de leurs femmes. »

Sur ce terrain, la pente est glissante, et l'on est, ce semble, fatalement conduit à ces joyeux fabliaux, à ces histoires de *haulte graisse* où se plaisait le vieil esprit gaulois. Or Trueba sait s'arrêter à temps. Que ses récits aient tous une égale valeur et présentent le même intérêt, nous ne le dirons pas; plusieurs sont simplement puérils, et ne méritaient pas d'être recueillis, d'autres demandaient à être plus finement traités; du moins en aucun cas n'a-t-il cherché à provoquer le succès au détriment de la morale. Une seule fois,

Trueba a failli à ce grand principe : il était jeune, encore à ses débuts, il composait les *Cantarès;* l'éditeur, pour mieux éveiller la curiosité du public, lui demanda sur quelques airs gais des vers piquans qu'il écrivit; mais dès la seconde édition du livre il s'empressait de les supprimer, et depuis lors ni une phrase ni un mot n'est sorti de sa plume qui pût prêter à l'équivoque. En cela encore, il est resté fidèle au caractère de sa race. Croirait-on que la langue basque n'a jamais contenu d'expressions déshonnêtes? Le blasphème y est inconnu, et aujourd'hui même où les mœurs aux environs des villes se sont légèrement altérées, lorsqu'un homme des trois provinces se sert d'un terme grossier, c'est aux Castillans qu'il doit l'emprunter. Il n'aura point tenu à notre conteur que, bien loin de fournir à des emprunts de ce genre, la langue espagnole au contraire n'ait imité la chaste réserve de l'idiome euskarien.

III.

Depuis vingt-cinq ans déjà, Trueba vivait à Madrid; ses contes avaient obtenu la même vogue que ses poésies : les éditions se multipliaient en Espagne, les traductions à l'étranger, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'en Russie; grâce à lui, les Basques trouvaient partout de nouvelles sympathies; on apprenait à les mieux connaître, à les estimer. Flattés dans leur amour-propre national, ses compatriotes voulurent lui témoigner leur reconnaissance en même temps que mettre à profit son talent, et en 1862, par vote unanime des représentans de la province réunis en assemblée générale sous le chêne de Guernica, Antonio de Trueba fut solennellement nommé archiviste et chroniqueur du *señorio* de Viscaye aux appointemens de 18,000 réaux par an. Avant la dernière guerre, on le sait, les trois provinces basques envoyaient des députés aux cortès, au même titre que les autres; mais en vertu de leurs antiques *fueros* elles continuaient à nommer aussi et sous tous les régimes un certain nombre de représentans chargés plus spécialement de régler les affaires intérieures de la province. Ces députés particuliers se sont réunis longtemps sous un arbre désigné par la tradition, les Alavais à Arriaga, les Guipuzcoains à Guerriquiz. Seuls les Viscayens ont conservé le leur jusqu'à nos jours, et inscrivent encore au bas de leurs décisions *so el arbol de Guernica.* A vrai dire, on ne siége plus sous l'arbre à la façon patriarcale comme jadis; c'est à côté, dans une vaste salle bâtie tout exprès, que se tiennent aujourd'hui les délibérations. Quant à l'arbre lui-même, comme il ne pouvait durer éternellement, de toute antiquité on a pris soin d'entretenir à son pied de nombreux rejetons. Vient-

il à tomber de vieillesse, le plus robuste est appelé à lui succéder, et la dynastie se continue ainsi sans interruption.

La nouvelle position qui lui était faite mettait Trueba désormais à l'abri du besoin, elle lui ouvrait en outre un vaste champ d'études jusqu'ici à peine exploré. L'histoire générale du *très noble et très loyal señorio de Viscaye* demeure encore à faire. Trueba conçut le projet d'élever ce monument à la gloire de son pays, et sans plus tarder s'occupa d'en réunir les matériaux. L'entreprise était longue et difficile. Là bas comme partout, le paysan en général se montre assez peu soucieux des reliques du passé, et grâce à cette incurie nombre de documens précieux se perdent encore tous les jours. N'est-ce pas le conseil municipal d'une localité de l'Espagne qui faisait jeter à l'eau une grande quantité de vieux papiers contenus dans ses archives, sous prétexte qu'ils étaient écrits d'une écriture qu'on ne comprend plus? Par contre en Viscaye existait encore il y a quelques années l'habitude d'apprendre à lire aux enfans sur des actes tirés des archives des greffes et des tribunaux, et Trueba lui-même se souvient d'avoir gaspillé ainsi en jouant des manuscrits que plus tard il n'aurait pas échangés contre un trésor.

Tout en se préparant à son grand ouvrage, tantôt plongé dans la poudre des bibliothèques, tantôt errant en touriste à travers monts et vallées, Trueba écrivait, au gré de l'inspiration, les idées ou les faits qui frappaient le plus son esprit. Ainsi s'est formé le volume intitulé *Chapitres d'un livre*. Il y a un peu de tout dans ce recueil : des souvenirs d'enfance, des récits familiers comme dans les livres de contes du même auteur, puis des pages plus sévères, empruntant leur sujet aux vieilles chroniques. On peut juger par là comment Trueba entend raconter l'histoire. Le style est bref, énergique, l'intérêt habilement ménagé; peut-être cependant sentirait-on parfois chez l'auteur l'absence de savoir et d'instruction générale nécessaires à ce genre d'études; le sujet n'est pas toujours suffisamment pris de haut.

Vers la fin du XIIIe siècle, l'état du littoral cantabrique n'était pas moins troublé que celui du reste de l'Europe; des guerres de parti, auxquelles prenait part toute la noblesse divisée en deux camps, désolaient le pays; en dépit de l'intervention des princes voisins, ces guerres, suites ininterrompues de sacs, d'incendies, de massacres, durèrent jusqu'à la fin du XVe siècle, et il fallut la forte main d'Isabelle la Catholique pour y mettre un terme. Dans les Encartaciones, les deux partis se distinguaient par les noms de *oñacinos* et de *gamboïnos*. Parmi les familles qui de ce côté jouèrent un des principaux rôles au milieu de ces discordes civiles étaient les Salazar, dont Trueba nous a rapidement esquissé la généalogie : terribles

hommes en vérité, ces batailleurs du moyen âge, toujours prêts à fondre de leur castel pour faire le coup de lance contre les voisins, hardis comme des lions et avides comme des loups, inaccessibles à la fatigue et aux maladies! L'un, Garcia Lopez de Salazar, dit Bras de fer, qui mourut au siége d'Algésiras en 1344, âgé de cent trente ans, après avoir engendré deux fils légitimes et cent vingt bâtards; l'autre, Juan Lopez, qui vécut jusqu'à cent vingt ans, sans autre occupation que de guerroyer; un second Juan Lopez, noyé à quatre-vingts ans par ses ennemis avec son jeune fils, et qui, les pieds liés, une pierre au cou, comme l'eau du ruisseau était peu profonde et que ses bourreaux le frappaient de leurs lances, relevait encore la tête pour leur crier : « Frappez, frappez, fils de chèvres; si comme j'ai une âme en un corps, j'en avais cent, vous ne pourriez encore vous venger de moi, tellement dans ma vie j'ai tiré du sang à votre lignage; frappez tant que vous pourrez, fils de chèvres! » Le plus célèbre enfin, Lope Garcia de Salazar, vaillant comme tous ceux de sa race, qui, à soixante-douze ans, après mille hauts faits, emprisonné par son fils Juan le More, compose vers 1470, pour chasser ses sombres pensées, son livre encore inédit : *Libro de las buenas andanzas é fortunas, des adventures heureuses et contraires*, simple récit des divers événemens connus de lui ou accomplis sous ses yeux. C'est le premier ouvrage écrit en castillan que puissent consulter la science héraldique et l'archéologie.

Cependant, par une curiosité toute naturelle, au milieu de ses travaux historiques, l'idée était venue à Trueba de rechercher aussi les traces de sa famille; on a beau être le fils de ses œuvres, on n'est pas fâché de connaître et de pouvoir citer à l'occasion la longue suite de ses aïeux. Du reste le fait en soi n'a rien d'étonnant dans un pays comme la Viscaye, où les deux tiers des habitans sont hidalgos et font remonter leur noblesse aux premiers temps de la guerre des Maures, où, dans le moindre village, nombre de pauvres maisons portent sur leurs façades de pierre, au-dessus de l'arc de la porte, un et deux écus aux armes parlantes. Trueba put constater ainsi que, malgré la pauvreté où il était né lui-même, l'origine de sa race était des plus vénérables. La famille de Trueba tire son nom d'un petit village situé dans le cercle de Montija (Vieille-Castille) qui confine avec la partie orientale du *señorio* de Viscaye. Ce village, aujourd'hui dépeuplé, existait encore vers la fin du XVIe siècle, ainsi qu'il appert d'un parchemin conservé dans les archives municipales de Bilbao et rédigé après enquête à la demande de Juan Fernando de Trueba, habitant de Balmaseda et administrateur des douanes royales. La maison originaire de

Trueba, fort ancienne alors, touchait la dîme comme patronnesse et fondatrice de l'église paroissiale du lieu. Une branche de la famille était établie déjà depuis des siècles dans les Encartaciones de Viscaye : c'est de celle-là qu'est sorti notre auteur. Il est vrai qu'à suivre ainsi de trop près sa généalogie, on s'expose parfois à des découvertes assez singulières : Trueba devait en faire l'expérience. En feuilletant le livre inédit du vieux et noble chroniqueur Lope Garcia de Salazar, dont nous avons parlé, n'a-t-il pas trouvé, contée tout au long, la mésaventure d'un certain don Gonzalo de Trueba qui vivait, lui aussi, dans le courant du XIVe siècle? Ce seigneur, est-il dit, sur les confins de la Viscaye et de la Vieille-Castille, en compagnie de quelques autres *mal nommés chevaliers*, et sous prétexte de lever des droits de péage, détroussait effrontément les voyageurs; la justice provinciale se mit à sa poursuite, il fut pris et pendu sur l'heure aux branches d'un arbre qui se trouvait là. Voilà certes, on en conviendra, de sérieux titres de noblesse et tels qu'en pourrait être fier tout autre que le simple et pacifique auteur du *Livre des Chansons!*

Pendant que Trueba, prenant à cœur son nouveau titre, s'occupait à réveiller les curieux et sanglans souvenirs d'un passé lointain, qui lui eût dit que ces mauvais jours allaient revenir et que son infortuné pays, pour la seconde fois depuis trente années, serait, comme en plein XIVe siècle, au temps des Salazar, des Zurbaran et des Leguizamon, désolé par la guerre civile et la fureur des partis? Jamais les provinces basques n'avaient été plus riches et plus heureuses; tandis que depuis deux ans le reste de l'Espagne était en proie à l'anarchie, seul le nord se livrait en paix au commerce et à l'industrie. Les entrepôts de Bilbao ne suffisaient plus à contenir les marchandises que les navires étrangers à chaque voyage leur apportaient comme fret; plusieurs chemins de fer reliaient les mines en exploitation au fleuve ou à la mer; des usines et des fabriques s'élevaient en foule; partout aux rives des cours d'eau, la fumée des hauts-fourneaux obscurcissait l'air; dans les vallées où abondent les eaux thermales, sur les plages de la mer, à Saint-Sébastien, la population riche de Madrid venait passer la belle saison, et y laissait chaque été des sommes considérables. Comment les Basques n'ont-ils pas vu où se trouvaient à la fois leur devoir et leurs intérêts? Par quel excès d'aveuglement ont-ils consenti à suivre les fanatiques et les ambitieux qui les lançaient dans une si triste aventure?

Trueba pour sa part ne s'était jamais beaucoup occupé de politique : à peine trouve-t-on chez lui quelques allusions de ci de là sur la pénurie du trésor et la faiblesse de la *noble señora* qui était

alors sur le trône, quelques plaisanteries plus ou moins malignes sur la manière dont se pratiquent les élections et sur cette manie des emplois qui est une des plaies de l'Espagne, quelques mots aussi sur les mauvais gouvernemens et les peuples ingouvernables, sur les hypocrites de Dieu et de la liberté, sur ces gens enfin qui ont passé leur vie à conspirer pour saisir la *queue de la poêle;* mais tout cela d'une façon discrète, rapide, et comme en passant. Il ne se présente pas en réformateur et en opposant; il laisse à d'autres les attaques mordantes et les critiques passionnées; il est mal fait pour la satire. En revanche il s'est toujours montré partisan enthousiaste des *fueros.* Une fois même, en 1865, il a eu l'occasion de proclamer officiellement les convictions de sa vie entière; la reine Isabelle était venue visiter les provinces-sœurs; à Trueba, comme chroniqueur, incombait le soin d'écrire les épisodes les plus intéressans du voyage; toujours préoccupés de leurs fameux priviléges, ses compatriotes le chargèrent de rédiger aussi pour la souveraine un message où seraient exposées leurs doléances et leurs prières. Ce message, écrit avec grand soin sur parchemin, revêtu des signatures de tous les *pères des provinces,* fut remis solennellement à la reine : dans un langage respectueux, mais ferme à la fois, l'orateur demandait qu'on ne portât jamais atteinte à ces franchises reconnues jadis par les rois catholiques et que les Basques considèrent comme leur bien le plus cher, leur honneur et leur droit. C'est dans le même esprit qu'était conçu un *mémoire sur l'organisation sociale de la Viscaye* destiné à notre exposition universelle de 1867 et publié plus tard aux frais du *señorio.* Il n'en fallait pas davantage pour que Trueba devînt suspect à tout un parti. En effet les habitans des provinces ne sont pas tous intéressés également au maintien des *fueros;* cette ancienne organisation favorise singulièrement les campagnes au détriment des centres; pour ne citer qu'un exemple, dans les élections le moindre bourg-pourri, le moindre *pueblo* est mis sur le même pied que l'opulente et industrieuse Bilbao. On comprend dès lors que les villes, où d'ailleurs l'élément étranger est beaucoup plus considérable, ne fussent nullement portées à vanter un régime dont elles-mêmes n'avaient qu'à se plaindre; bien au contraire elles ne négligeaient aucune occasion de réclamer l'assimilation des provinces basques au reste de l'Espagne. De là entre elles et les campagnes un antagonisme toujours croissant.

Lorsque la dernière guerre éclata, de même que les paysans acclamaient don Carlos, les villes prirent parti pour les libéraux, et, comme il arrive toujours en pareil cas, les discordes publiques s'envenimèrent des rancunes privées. Quiconque était soupçonné de sympathie pour la cause contraire était aussitôt dénoncé, injurié,

saisi. Trueba demeurait alors à Bilbao avec sa famille; en dépit de son caractère bien connu, lui qui, tout jeune encore, pour éviter de suivre les bandes du premier prétendant, avait quitté son pays natal, et dont les vieux parens avaient alors souffert mille persécutions, il fut accusé de s'entendre avec les carlistes; on le traita de néo-catholique, un de ces noms d'injure que se renvoie la haine des partis; on le cita devant le gouverneur, on le dépouilla même de sa charge, acte arbitraire et illégal au premier chef, puisque les représentans du *señorio* seuls, réunis en assemblée générale, ont le droit de nommer et de destituer leurs fonctionnaires.

Bientôt il dut quitter Bilbao, qui allait être assiégé, laissant là, dans sa précipitation, ses papiers et ses livres, et pour la seconde fois chassé de son pays par la guerre civile, il prit *caminando de espalda*, à reculons, comme il dit lui-même, la route de l'exil. Il se retrouvait presque aussi pauvre qu'aux jours de sa jeunesse, plus connu, il est vrai, mais avec toute une famille à nourrir. Trueba se résigna courageusement à reprendre son ancienne vie de misère et de privations, croyant que, si sa plume pouvait servir à ramener la paix entre les frères ennemis, toute sa peine serait trop payée. En 1874 parut *Mari-Santa, croquis d'un foyer et de ses alentours*, qui eut un grand succès. Ce livre, avec deux autres du même genre : *Ciel chargé de petits nuages*, et *le Paletot et la Veste*, publiés quelque temps auparavant, appartiendraient, si l'on peut dire, à la nouvelle manière de l'auteur. Ce ne sont pas, à proprement parler, des romans; Trueba n'est pas fait pour les œuvres de longue haleine; il s'y est essayé pourtant dans sa jeunesse, mais il avoue lui-même qu'il y a médiocrement réussi. Dans ses derniers ouvrages, Trueba ne procède plus, selon sa coutume, par morceaux détachés; il prend une idée générale qui fait le lien apparent et comme l'unité du volume, mais en réalité sert de prétexte à une foule de digressions. Ces digressions, on les devine sans peine. Ce sont encore des descriptions du pays basque avec l'éloge de ses habitans et de leur ancienne grandeur, mêlées de réflexions douloureuses sur les malheurs présens. A ce propos, il n'a pas manqué de critiques en Espagne pour reprocher à l'auteur de mettre trop peu de variété dans ses peintures, de revenir jusqu'à satiété sur les mêmes sujets. Quoi! toujours des vallées vertes et des montagnes et des torrens! toujours des maisonnettes blanches aperçues derrière un rideau de cerisiers et de noyers! En vérité, cela est monotone. A quoi il répond assez finement : « Préféreriez-vous un bois d'orangers? » En effet, la Viscaye ne ressemble point à l'Andalousie; si d'autres mettent vanité à tirer leurs livres de leur seule imagination, lui ne parle que de ce qu'il connaît et de ce qui l'intéresse.

Bien qu'il ait beaucoup produit, car les volumes que nous avons

cités ne fourniraient encore qu'une partie de son œuvre, Trueba est un écrivain correct et châtié : non pas qu'il ait rien de prétentieux, d'affecté, ou qu'il élève jamais le ton ; mais, jusque dans son genre familier, il a le souci du style et le respect de ses lecteurs. Le même scrupule qu'il met dans le choix des sujets, il le porte aussi dans le choix des mots ; il aime l'expression juste comme la pensée droite, car cela encore fait pour lui partie de l'honnêteté littéraire. Il s'attache à être précis et vrai jusque dans le moindre détail, et, pas à pas, suit la nature. Lui-même en a cité un exemple assez amusant, « Par une cruelle nuit du mois de janvier, dit-il, j'écrivais à un quatrième étage de la rue de Lope de Vega, dans la maison qui porte le numéro 32, le conte que j'ai intitulé *les Pieds dans l'enfer*; une difficulté vint m'arrêter soudain : il s'agissait d'expliquer les altérations qu'éprouve le son de l'eau pendant que se remplit la cruche à la fontaine; or jamais je n'avais étudié ces altérations et il n'y avait pas en ce moment assez d'eau chez moi pour faire une expérience. Le lendemain, à la première heure, on devait venir de l'imprimerie pour chercher le conte qui était attendu ; il fallait qu'à tout prix je l'eusse achevé cette même nuit. Savez-vous ce que je fis pour sortir d'embarras? A trois heures du matin, bravant l'obscurité, et la pluie et le vent, je me rendis à la petite fontaine de la place de Jésus avec une cruche sous mon manteau, et je passai là un bon quart d'heure, écoutant le bruit de l'eau qui tombait dans la cruche. » En somme, à ce moment, il ne risquait qu'un gros rhume; mais son goût pour l'observation devait l'exposer à des dangers plus sérieux. L'aventure est bien espagnole et mérite d'être contée. Trueba se préparait à écrire quelque autre nouvelle, et d'après le plan qu'il s'était tracé d'avance il avait à faire une description du jour levant dans la campagne. Maintes fois il avait assisté à ce magnifique spectacle, mais pour le bien rendre il avait besoin de le contempler et de l'étudier à nouveau. Donc un beau matin, bien avant que l'aube parût, en compagnie de Luis de Eguilaz et de Bustillo, ses deux confrères en littérature, il se rendit sur les hauteurs de Vicálvaro, aux environs de Madrid; ils y faisaient provision d'images et d'impressions poétiques lorsque tout à coup fondit sur eux une petite troupe d'hommes de mauvaise mine qui pensaient avoir mis la main sur une riche proie. A quelque chose malheur est bon : nos trois littérateurs n'avaient pas même de montre sur eux, et les voleurs furent les seuls volés.

Dans la vie privée, Trueba est bien l'homme que nous ont fait deviner ses livres : doux, serviable et bon ; aussi est-il aimé de tous à Madrid. Il a l'extérieur d'un vrai montagnard, le corps grand et fort, les gestes un peu gauches, les traits réguliers sans rien de

bien expressif; il va toujours distrait et rêveur; mais qu'on ne s'y trompe pas : sous ces dehors modestes, cet homme simple et naïf cache un caractère fortement trempé, et nulle circonstance de sa vie, si pénible et douloureuse qu'elle pût être, ne l'a trouvé au-dessous de l'épreuve. D'ailleurs aujourd'hui plus que ses propres misères, ce qui l'afflige, c'est le malheur de son cher pays. Certes il déteste la guerre civile, *cette guerre de Caïns*, comme il l'appelle; il n'a que des paroles de mépris et de colère contre ceux qui, pour satisfaire une ambition coupable, n'ont point craint d'attirer sur leur patrie les plus affreux désastres; mais il ne peut encore oublier que les Basques sont ses compatriotes. Que dans la presse madrilène une voix justement indignée s'élève pour flétrir l'ingratitude des provinces du nord et réclamer l'abolition des *fueros* aussitôt après la conclusion de la guerre, Trueba proteste. Dans son patriotisme de clocher, bien excusable du reste, il ne voit pas que la sécurité, l'honneur même de l'Espagne, exigent que les rebelles soient punis; il veut conserver aux trois sœurs ces vieilles franchises dont elles n'ont pas su jouir prudemment, sans y chercher une arme contre la mère-patrie.

Sans aucun doute l'Espagne, c'est-à-dire les quarante-cinq provinces qui reconnaissent aujourd'hui la monarchie d'Alphonse XII, ne tardera pas à triompher, ne fût-ce que par la force du nombre. Verra-t-on se renouveler alors les scandales de Vergara? Verra-t-on, libres de tout impôt, exemptés de la conscription, ceux-là mêmes par qui les charges de l'état se sont depuis quatre ans effroyablement accrues et qui de gaîté de cœur ont versé à flots le sang espagnol sur tant de champs de bataille? Ce serait là préparer les germes d'une nouvelle révolte. Les trois provinces basques, par leur faute, vont être condamnées à rentrer dans la loi commune : le coup, si rude qu'il leur soit, n'a rien qui doive les désespérer; qu'elles acceptent franchement leur défaite et la paix, qu'elles mettent à profit les avantages de leur position, les ressources inépuisables de leur sol et les mâles vertus qui distinguent leurs populations et que personne ne songe à contester, elles compteront bientôt parmi les contrées les plus fortunées de l'Europe; pour Trueba, lui-même n'aura pas trop à se plaindre, si, de retour dans ses chères montagnes, rendu à ses travaux d'autrefois, il peut terminer par une heureuse page, au sein d'un pays désormais tranquille et prospère, cette *Histoire de la Viscaye* entreprise depuis tant d'années et qu'on attend toujours de lui.

L. Louis-Lande.

DEUX CHANCELIERS

VI.

DIX ANS D'ASSOCIATION (1).

Le 9 janvier 1873, Napoléon III s'éteignait tristement sur la terre d'exil à Chislehurst, et peu de temps après, le 27 mars, Guillaume Ier entrait dans la soixante-seizième année d'une vie à laquelle n'ont point certes manqué les faveurs les plus extraordinaires de la fortune. L'Allemagne célébrait la fête de son nouvel empereur avec des transports de joie d'autant plus bruyans et sincères que le monarque avait attendu cet anniversaire pour ratifier une dernière convention avec le gouvernement de Versailles, convention qui assurait le paiement anticipé du cinquième milliard de la rançon française et le retour très prochain des troupes d'occupation d'au-delà des Vosges. Les grands comptes avec *l'ennemi héréditaire* ainsi définitivement réglés, le vainqueur de Sedan songea de son côté à s'acquitter d'une petite dette de cœur : il résolut d'aller porter à l'empereur Alexandre II l'expression de sa vive gratitude pour le concours loyal qu'il lui avait prêté pendant une période mémorable d'épreuves et de combats. Longtemps prévu, tour à tour annoncé et différé, le voyage de Saint-Pétersbourg s'accomplit enfin à l'ouverture de la belle saison, et M. de Bismarck eut soin de préciser dans la circonstance la date aussi bien que le caractère de l'étroite association

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, du 1er juillet, du 15 août, du 15 septembre et du 15 novembre 1875.

d'intérêts établie entre la Russie et la Prusse et devenue si fatale à l'Occident. « La communauté de vues, — ainsi s'exprimait l'organe officiel de la chancellerie allemande (1), — qui fit l'alliance de la Prusse et de la Russie en 1863, lors de l'insurrection polonaise, fut le point de départ de cette politique actuelle des deux états, qui, à l'occasion des grands événemens des dernières années, a affirmé sa puissance. Depuis l'attitude de la Russie dans la question du Slesvig-Holstein jusqu'aux preuves importantes de sympathie données à l'Allemagne par l'empereur Alexandre durant la dernière guerre, tout a concouru à rendre cette alliance plus solide encore. »

Par une sorte de fiction historique qui ne laisse pas de confondre quelque peu la raison, mais qu'une volonté souveraine sait imposer aux actes et jusqu'aux monumens publics de la Russie, la campagne de 1870 ne cesse d'être exaltée dans les sphères officielles de l'empire des tsars comme la continuation de l'œuvre de 1814, comme l'épisode final de « cette grande époque où les armées réunies de la Russie et de la Prusse combattaient pour une cause sacrée qui leur était commune (2). » Au Kremlin, dans la splendide salle consacrée par l'empereur Nicolas aux gloires militaires de la patrie et qui est comme l'arc de l'Étoile de la sainte Russie, le touriste étranger est tout étonné de voir briller à l'heure qu'il est en lettres d'or sur le marbre les noms de Moltke, de Roon, et des autres capitaines de la Germanie qui se sont illustrés dans la dernière guerre contre la France (3). Aussi le vainqueur de Sedan pouvait-il se faire l'illusion d'être toujours au milieu de ses sujets en traversant en 1873 les vastes plaines moscovites : de la frontière jusqu'au golfe de Finlande, le voyage ne fut qu'une suite non interrompue de triomphes et d'ovations. A chaque gare où s'arrêtait le train impérial attendait une garde d'honneur et retentissait l'hymne national allemand; le tsar vint à la rencontre de son auguste hôte à la Gatchina, et le 27 avril les deux souverains faisaient leur entrée dans la capitale de Pierre le Grand. Le ciel était triste et froid, et le soleil refusait d'éclairer « la ville aux rues humides et aux cœurs secs, » comme l'a appelée un de ses poètes; mais l'industrie humaine avait fait son possible pour suppléer la nature et réparer du climat l'irréparable outrage.

(1) *Correspondance provinciale* du 1er mai 1873.

(2) Télégramme du tsar au roi Guillaume Ier du 9 décembre 1869. — Tout récemment, au dernier banquet de Saint-George, l'empereur Alexandre II disait encore : « Je suis heureux de pouvoir constater que l'alliance intime entre nos trois empires et nos trois armées, fondée par nos augustes prédécesseurs pour la défense de la même cause, existe intacte à l'heure qu'il est. » *Journal officiel de l'empire russe* du 12 décembre 1875.

(3) Comte Tarnowski, *Une Visite à Moscou*, — *Revue de Cracovie*, novembre 1875.

« Toutes les serres de la capitale, sans en excepter celles des jardins impériaux, dit un témoin oculaire (1), furent littéralement dévastées pour improviser autour des portes et des fenêtres un printemps qui, dans notre nord attardé, n'arrive qu'avec l'été, » et les riches tapis suspendus aux rebords ou étendus le long des édifices donnaient par endroits à la cité boréale l'aspect joyeux de la ville des lagunes... « La perspective Izmaïlovsky, la perspective Voznessensky, la Grande-Morskaïa, formaient une espèce d'allée continue de drapeaux aux couleurs russes, allemandes et prussiennes. Sur un grand nombre de balcons, on remarquait au milieu de la verdure et des fleurs les bustes des deux monarques couronnés de laurier. La façade du grand manége Préobrajensky était ornée d'un faisceau d'étendards entourant une croix colossale de cet ordre militaire de Saint-George dont sa majesté l'empereur Guillaume est le plus ancien chevalier et le seul grand-cordon. » La foule se pressait sur le passage des hôtes venus de Berlin ; l'expansif prince de Bismarck et le taciturne comte de Moltke avaient surtout le don de fasciner les regards.

Pendant douze jours, ce fût une succession sans relâche de revues, de parades, de retraites, d'illuminations, de bals, de raouts, de banquets, de concerts et de représentations de gala. Parmi ces dernières, les chroniqueurs signalent les deux splendides ballets du *Roi Candaule* et de *Don Quichotte*. Le populaire eut aussi sa part dans les réjouissances, notamment le soir du 29 avril, lors du festival gigantesque de la place du Palais. Les deux souverains assistaient au concert monstre du balcon surmontant le perron du château. « A leur arrivée, cinq soleils électriques éclairèrent tout à coup la place avec une telle intensité que l'on pouvait distinguer les traits de tous les assistans, et l'orchestre entonna l'hymne national prussien. Le nombre total des musiciens était de 1,550, plus 600 trompettes et 350 tambours. Après l'hymne retentit la *Marche du roi Frédéric-Guillaume III* ; puis vint toute une série de marches militaires, la *Marche de Steinmetz*, la *Wacht am Rhein*, la *Marche de la garde de 1808*, au son de laquelle les régimens russes retournèrent à Saint-Pétersbourg après la campagne d'Eylau, et la *Marche de Paris*, qu'entendirent jadis les armées alliées lors de leur entrée triomphale dans la capitale de la France. La prière militaire : *que Dieu est grand à Sion*, produisit, elle aussi, un effet immense. » On ne sait trop s'expliquer comment, au milieu d'une musique toute consacrée aux dieux Mars et Vulcain, put s'égarer la

(1) *Aus der Petersburger Gesellschaft*. Les autres descriptions sont empruntées au *Journal de Saint-Pétersbourg* et à l'*Invalide russe* de l'époque.

douce romance de Weber intitulée l'*Éloge des Larmes* (*Lob der Thränen*), à moins que ce ne fût là un hommage discret rendu à la sensibilité bien connue du vieux Hohenzollern, et dont maints discours, lettres ou télégrammes portent dans l'histoire la trace authentique. Ce caractère facilement impressionnable du souverain d'Allemagne ne se démentit point, tant s'en faut, à Saint-Pétersbourg; il éclata surtout au moment où les deux monarques se firent leurs adieux dans les salons impériaux de la gare de la Gatchina. Pour ne pas succomber à l'émotion, Guillaume I[er] dut quitter brusquement le salon; « la tête inclinée, les traits contractés, il sortit à pas précipités et gagna le wagon *sans se retourner*. »

Du reste, si pendant ce séjour des hôtes prussiens sur les bords de la Néva tous les honneurs furent pour l'oncle du tsar, la curiosité du public, haletante et presque fiévreuse, se reportait de préférence, on s'en doute bien, sur le ministre extraordinaire dont l'uniforme de cuirassier blanc faisait partout ressortir encore la stature imposante, sur ce chancelier d'Allemagne qui, dans le court espace d'un lustre, a su fonder un empire sur la ruine de deux autres. On n'avait pas eu le temps d'oublier à Saint-Pétersbourg le diplomate frondeur qui, de 1859 à 1862, étonnait et amusait la société russe par ses médisances contre sa propre cour, par ses plaisanteries sur les « perruques de Potsdam » et les « philistins de la Sprée, » et à qui il arriva parfois de répéter alors le mot fameux de M. Prudhomme, le mot : *si j'étais le gouvernement!..* quitte à en rire tout le premier. Il était le gouvernement à cette heure, il était même le maître de l'Europe, et son astre avait fait pâlir l'étoile d'un Habsbourg et d'un Napoléon! Le sujet prêtait à plus d'un rapprochement saisissant, à mainte réminiscence piquante, et il y eut place aussi pour les remarques futiles, pour le *plerisque vana mirantibus* dont parle l'immortel historien en présence de tout changement prodigieux de fortune. En présence de l'homme aux cinq milliards, les grandes dames, au Palais d'hiver, se rappelaient certaine ambassadrice d'il y a dix ans, qui un jour déclarait hardiment ne pouvoir payer 40 roubles d'argent une primeur d'asperges, qui un autre jour avouait en toute candeur ne devoir ses nouvelles boucles d'oreilles en diamant qu'à l'échange d'une tabatière de prix, ancien cadeau du prince de Darmstadt (1). L'ambassadrice, c'était la femme de M. de Bismarck, baron alors, prince aujourd'hui, bon prince avec tout cela et n'ayant rien perdu de son affabilité d'autrefois. Il était facile, enjoué, empressé comme du temps de sa mission en Russie; il s'enquérait des amis, des connais-

(1) *Aus der Petersburger Gesellschaft,* t. II, p. 89.

sances, des gens petits ou grands qu'il y avait entrevus jadis, et semblait renouer des relations et des conversations interrompues seulement d'hier. L'homme d'état se dérobait entièrement pour ne laisser voir que l'homme de cour et l'homme du monde, et il n'est pas jusque dans ses rapports avec le prince Gortchakof, nous affirme un observateur sagace, qu'il n'ait tenu à dépouiller le ministre étranger et à ne paraître que comme le compagnon, presque le compatriote. Il lui témoignait la déférence d'un ami affectueux envers son aîné, — d'un disciple envers le maître, disaient les flatteurs sans penser à mal, sans penser surtout au *discipulus supra magistrum* auquel Alexandre Mikhaïlovitch, bon latiniste lui, songeait peut-être.

Ils paraissaient ainsi souvent en public, aux nombreuses fêtes et réceptions, l'un à côté de l'autre, l'un dominant la foule de sa tête fortement burinée, l'autre bien reconnaissable aussi à ses traits en taille-douce, fins, spirituels, et quelque peu narquois. D'après cette ingénieuse étiquette de cour dont le bon Homère a donné le premier précepte en faisant échanger à Diomède et Glaucos leurs brillantes armures, le ministre russe portait les insignes de l'Aigle noire de Prusse et le ministre prussien les insignes de Saint-André de Russie, — et cette promiscuité de cordons rappelait involontairement la communauté des liens qui unissaient depuis si longtemps ces diplomates illustres. Phénomène assurément rare qu'une pareille entente si cordiale, si inaltérable, entre deux hommes d'état dirigeant deux différens empires, bien fait pour arrêter la pensée et qui, pendant les pompeuses solennités de Saint-Pétersbourg, ne cessait en effet de préoccuper les esprits réfléchis. Ils cherchaient en vain dans le passé l'exemple d'une harmonie d'action aussi constante et éclatante : certaines intimités politiques demeurées célèbres dans l'histoire, celles entre autres de Choiseul et Kaunitz, de Dubois et Stanhope, ou bien encore de Mazarin et Cromwell, ne furent un instant évoquées que pour être aussitôt reconnues des souvenirs trompeurs, des analogies seulement apparentes. Personne d'ailleurs ne méconnaissait l'influence considérable, décisive, que l'accord entre les deux chanceliers a eue sur les destinées récentes de l'Europe; personne non plus ne mettait en doute le parti prodigieux que M. de Bismarck a su tirer de cette conjoncture dans ses téméraires entreprises : les avis ne commençaient à différer qu'alors qu'il s'agissait d'établir les comptes de la Russie, de bien préciser les profits apportés à l'empire des tsars par cette association de dix ans, les dix années les plus agitées qu'ait connues le continent depuis le jour de Waterloo.

Au sentiment des uns, tout était avantage et gain pour le peuple

de Rourik, dans la situation créée par les faits immenses de Sadowa et de Sedan. Ils montraient l'humiliant traité de 1856 déchiré, l'Autriche punie de sa « trahison » lors de la guerre de Crimée, la France déchue et amoindrie, l'Angleterre spectatrice résignée des progrès du général Kaufman à Bokhara, et la Russie recouvrant son prestige d'autrefois, savourant en toute quiétude la vengeance, ce plaisir des dieux et des grands favoris des dieux comme Alexandre Mikhaïlovitch. N'y a-t-il pas en effet, disait-on, une fortune merveilleuse, une unité imposante dans la carrière de ce ministre, qui, dès les conférences de Vienne, s'était juré de prendre la revanche de l'abaissement de sa patrie et qui a su si bien tenir son serment? N'y a-t-il pas comme une Némésis grandiose dans le châtiment successif de ces « alliés » superbes qui, en 1853, avaient pris la défense du croissant contre la croix de Saint-André, qui, dix ans plus tard, avaient osé soulever la question de Pologne? A l'heure qu'il est, l'Autriche et la France rivalisent de procédés flatteurs, obséquieux, auprès du « barbare du nord » tant décrié, l'Angleterre sollicite de lui un *modus vivendi* dans l'Asie centrale, et cette position enviable et glorieuse, la Russie l'a obtenue sans combat, sans sacrifices, rien qu'en *se recueillant*, en développant sa prospérité intérieure et en laissant seulement faire le voisin, un ami séculaire, éprouvé, et dont le dévoûment ne s'est jamais démenti. Il n'est que juste que la Prusse ait récolté les fruits de sa valeur et de sa fidélité, et les sentimens bien connus de l'empereur Guillaume envers le tsar, les liens de famille qui unissent depuis si longtemps les deux cours, enfin les destinées si distinctes en même temps que si conformes des deux états sont les gages certains d'une entente future, permanente et inébranlable. La Prusse n'a pas d'intérêt propre dans la question orientale, que de fois n'en a-t-elle fait la déclaration solennelle! Le jour où s'ouvrira la succession de l'Osmanli, le Hohenzollern saura prouver sa reconnaissance envers le Romanof. Les petites jalousies et les petites rivalités ont fait leur temps comme les petits états et les petits artifices d'influence et de balance des forces : l'avenir est à une politique rationnelle basée sur la nature des choses, la réalité de la géographie, l'homogénéité des races, et cette politique assigne à la Russie et à l'Allemagne leurs rôles respectifs et corollaires. Au point de vue des principes généraux, on ne peut que se féliciter que le sceptre de l'Occident ait échappé à une nation turbulente, volcanique, faisant de la propagande tantôt jacobine, tantôt ultramontaine, mais toujours révolutionnaire, pour passer aux mains d'un état bien ordonné, hiérarchique et discipliné s'il en fut. Enfin, et dernière considération, Sadowa et Sedan ont été des victoires protestantes sur les deux premières puissances

catholiques, et la lutte que vient d'engager M. de Bismarck contre la curie romaine n'est que la conséquence logique de ce grand fait d'histoire; or, sans même partager certaines idées bien répandues pourtant sur une fusion possible un jour des croyances protestante et orthodoxe, ce n'est pas à l'église de Photius en tout cas de prendre ombrage du coup mortel porté au Vatican.

A de semblables apologies, auxquelles ne manquaient ni les argumens captieux ni les traits acérés, les dissidens opposaient des objections inspirées par un patriotisme également sincère, mais beaucoup moins optimiste. D'accord pour admirer la facilité et la promptitude avec laquelle la Russie a su se relever de son désastre de Crimée, ils prétendaient seulement que ce grand résultat avait été obtenu bien avant l'avénement de M. de Bismarck, bien avant toute association avec lui, et que dès l'année 1860 l'empire de Rourik avait repris la grande position qui lui est due en Europe, alors que les souverains d'Autriche, de Prusse et tant de princes d'Allemagne étaient venus saluer le tsar à Varsovie, reconnaître sa suprématie morale, et que Napoléon III de son côté recherchait son amitié et acceptait son arbitrage. L'habileté extrême avec laquelle le prince Gortchakof a su user de la « cordialité française » pour le bien de la Russie sans livrer aucun des intérêts essentiels et sans rien compromettre des principes conservateurs et traditionnels de son gouvernement demeurera toujours un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de sa patrie, et il eût été à désirer qu'il eût gardé la même mesure, la même réserve plus tard dans cette intimité avec la Prusse qui, à l'occasion de l'insurrection polonaise, était venue remplacer l'ancienne entente avec les Tuileries. Le successeur de Nesselrode s'est exagéré sans contredit la portée et le danger des fameuses *remontrances* au sujet de la Pologne, ainsi que la nature des services, bien intéressés en somme, que lui rendit alors l'ami de Berlin; ce n'était pas là une raison dans tous les cas de bouder l'Europe après que l'incident fut vidé à l'avantage éclatant du gouvernement russe, de la bouder pendant de longues années, de ne plus vouloir d'autre alliée que la Prusse, et de s'en tenir à l'égard de cette dernière puissance au système constant de laisser-aller, de laisser-faire et de se laisser-prendre.

Ç'a été en général le profond malheur des quinze ou vingt dernières années, — pensaient ces patriotes éclairés, — que la rancune, la mauvaise humeur, aient joué un si grand rôle dans les graves affaires du monde : tristes sentimens à coup sûr, et dont le chancelier actuel d'Allemagne a seul su se préserver ! C'est par rancune de la conduite du cabinet de Saint-Pétersbourg dans la question italienne que l'Autriche avait pris sous sa protection les insurgés de

la Pologne, c'est par mauvaise humeur contre l'Angleterre dans la question du congrès que Napoléon III avait abandonné la cause du Danemark, et Alexandre Mikhaïlovitch a cédé à de pareils mobiles plus que tout autre, il a même été le premier à pratiquer cette « politique de dépit » avec ses griefs imaginaires contre l'Autriche dans la guerre d'Orient, comme il n'a pas été non plus le dernier à caresser certaine « politique de pourboire » avec sa *ligue des neutres*, qui a empêché tout concert des puissances. Que d'opportunités heureuses pour le salut de l'Europe, pour la gloire de sa nation et la splendeur de son auguste maître le chancelier russe n'a-t-il pas laissées échapper par amour de la Prusse : au printemps 1867, alors que la France et l'Autriche lui offraient des concessions si larges en Orient, à l'automne 1870, alors que l'Angleterre et l'Autriche le sollicitaient de prendre l'initiative dans l'œuvre de la paix! Que d'illusions aussi dans cette croyance, que le prince Gortchakof n'a rien sacrifié pendant ces dix années d'association avec son redoutable collègue! N'est-ce donc rien que ce port de Kiel, la clé de la Baltique, livré aux mains des Allemands? n'est-ce rien que le démembrement de la monarchie danoise, la patrie de la tsarevna? n'est-ce rien que le vasselage de la reine Olga, le renversement et la spoliation de tant de familles régnantes alliées par le sang à la maison de Romanof, la perte de l'indépendance de ces états secondaires de tout temps si dévoués et si fidèles à la Russie? n'est-ce rien enfin que tout ce profond bouleversement de l'ancien équilibre européen, et l'agrandissement démesuré, gigantesque, d'une puissance limitrophe?

« La grandeur est une chose relative, et un pays peut être diminué, tout en restant le même, lorsque de nouvelles forces s'accumulent autour de lui (1). » Ce mot qu'entendit Napoléon III au lendemain de Sadowa, la Russie peut bien se l'appliquer, elle aussi, depuis le jour de Sedan, car personne assurément ne voudra prétendre que l'abolition de l'article 3 du traité de Paris soit l'équivalent des forces accumulées par la Prusse au centre de l'Europe. Quant aux *espérances* en Orient, elles sont bien aléatoires, comme toute spéculation d'héritage : le *malade* a tant de fois déjà trompé l'attente de ses médecins, on n'est plus à compter les crises mortelles qui devaient l'emporter, et peut-être n'est-ce point précisément à la Russie de se plaindre de ce prolongement d'agonie. C'est là encore une question en effet si la Russie est ores et déjà en état de se charger de la succession, si elle est suffisamment outillée pour un si

(1) Note confidentielle de M. Magne, 20 juillet 1866.— *Papiers et correspondance de la famille impériale*, I, p. 241.

vaste établissement, si elle a en un mot toutes les forces militaires et financières, ainsi que tout le personnel administratif indispensables pour utilement occuper des domaines aussi divers qu'étendus. On ne prend pas possession de provinces européennes comme de telles contrées le long de l'Amour et du Syr-Daria; on risque de trouver plus d'une Pologne ingouvernable parmi ces peuples du Danube et du Balkan, et l'unité de la loi, l'uniformité du *svod*, ne sera pas si facile à établir dans des pays où florissaient côte à côte les institutions les plus disparates, depuis le régime du cimeterre jusqu'au régime parlementaire. La transformation de la Turquie ne transformera-t-elle pas au surplus le peuple moscovite à son tour, et l'histoire ne tiendra-t-elle pas à répéter à cette occasion la grande et pathétique leçon de *Græcia capta?* La Russie sera-t-elle encore la Russie le jour où elle dominera la péninsule orientale, et un empire baigné par les flots azurés du Bosphore pourra-t-il conserver sa capitale sur les bords glacés de la Finlande? Graves et obscurs problèmes devant lesquels il est permis de s'arrêter, de concevoir des appréhensions et des doutes. Ce qui n'est pas douteux par contre, c'est qu'à l'heure du destin la Prusse posera ses conditions et stipulera ses compensations. Ce n'est pas une dette de reconnaissance dont elle songera à s'acquitter alors, c'est un nouveau marché qu'elle entendra établir. Mettra-t-elle pour prix de son consentement la Hollande, le Jutland ou les territoires allemands de l'Autriche? la frontière de la Vistule ou les provinces de la Baltique?

Qui sait d'ailleurs si ce drame prolongé de la décadence turque n'est pas encore destiné à recevoir un dénoûment peu ou point entrevu jusque-là, bien original pourtant et rien moins qu'illogique? Ce n'est pas d'aujourd'hui que les publicistes et les patriotes de Berlin parlent de la mission de l'Autriche dans les pays du Danube et du Bosphore, qu'ils la disent appelée par la Providence à fortifier dans ces contrées les intérêts tudesques, à y « porter la culture allemande. » Depuis le grand jour de Sedan surtout, les exhortations, les sommations ne manquent pas à cette puissance « de chercher son centre de gravité ailleurs qu'à Vienne, » de justifier enfin son nom séculaire de *Ost-reich* et de devenir un empire de l'est dans le sens véritable du mot. Une monarchie constamment menacée de la perte prochaine de ses possessions germaniques sur la Leitha pourra bien à la longue être amenée à tenter l'aventure, alors surtout qu'on prendra le soin de lui présenter cette aventure comme une nécessité et comme une vertu; un état qui n'a jamais été fortement centralisé, et qui a toujours oscillé entre le dualisme et un système fédéral plus ou moins défini, aura même grande

chance d'apparaître à l'Europe comme le cadre le plus propre pour cette bigarrure de races, de religions et d'institutions qui s'étend des Portes de Fer jusqu'à la Corne-d'or. Un *empire de l'est* aux traditions et aux influences germaniques sur le Bosphore, plus au sud un royaume de Grèce agrandi de la Thessalie et de l'Épire, enfin au nord une Allemagne complétée dans son unité par les provinces cisleithanes, — il y aura là de quoi contenter bien du monde, sans en excepter l'Angleterre. C'est, on l'avouera, une solution comme une autre de la redoutable question ottomane, et toute hypothèse, toute fantaisie a le droit de se produire dès que l'on touche à ce monde fantastique de l'Orient, et à ce monde non moins mystérieux et terrible que porte dans sa tête le grand solitaire de Varzin...

Ce qui, dans tous les cas, n'est point du domaine de l'hypothèse et de la fantaisie, ce qui malheureusement n'est qu'une réalité trop évidente et palpable, c'est qu'à la place de cette « combinaison purement et exclusivement défensive, » comme le prince Gortchakof avait un jour si justement appelé l'ancien *Bund*, — à la place d'une ligue d'états pacifiques, tous amis obligés de la Russie et lui formant comme une suite continue de remparts, — l'empire d'Alexandre II voit maintenant en face de lui, pesamment couchée tout le long de sa frontière, une puissance formidable, la puissance la plus forte du continent, ambitieuse, avide, entreprenante et ayant désormais la mission inéluctable de défendre contre lui ce qu'on est convenu d'appeler les *intérêts de l'Occident*. Il n'est pas jusqu'à la question polonaise que cette puissance ne pourrait soulever, le cas échéant, au gré de ses besoins, et tout autrement que ne l'avaient fait les cabinets de Paris et de Londres : la thèse d'un tel « coup au cœur » n'a-t-elle pas été très chaleureusement soutenue en 1871 par certains hommes d'état hongrois fort avant dans les confidences du ministre prussien? La conduite du gouvernement de Berlin lors de la dernière insurrection de Varsovie ne préjudicie en rien l'avenir : les discours passionnés de M. de Bismarck en 1849 contre la révolte des Magyars ne l'ont point empêché d'armer bien des années plus tard les légions du général Klapka. On ne niera pas du moins les visées prussiennes en 1863 sur la rive gauche de la Vistule, « la frontière naturelle; » à l'heure qu'il est encore, les amis de Berlin n'insinuent-ils pas par momens que ce serait là peut-être le moyen le plus efficace d'en finir avec l'esprit du polonisme? On ne parle pas des provinces de la Baltique, comme avant Sadowa on répudiait toute pensée de vouloir jamais franchir le Mein; mais l'effervescence tudesque de la Courlande et de la Livonie va en croissant, et à quels douloureux sacrifices le Hohenzollern ne sait-il pas se résigner alors qu'il croit entendre la voix d'en haut, la voix

des « frères allemands? » Certes on aurait fait frémir le prince-régent en 1858, si on lui avait parlé alors d'une guerre contre un Habsbourg et d'un compagnon d'armes du nom de Garibaldi; il a fini cependant par accepter la dure nécessité, et il a donné le signal d'une lutte fratricide, la douleur dans l'âme et les larmes aux yeux. N'est-il point puéril du reste de mesurer les destinées des nations par la vie plus ou moins longue de tel ou tel souverain? Il peut venir en Allemagne un empereur qui n'ait ni l'affection ni le souvenir d'Alexandre II, il peut s'élever « un pharaon qui ne connut point Joseph, » pour parler avec les saintes Écritures, et puis il y a quelque chose de plus fort au monde que tsar et empereur : la nécessité de l'histoire, la fatalité de la race...

Race redoutable que celle de ces vainqueurs de Sadowa et de Sedan, et dont l'esprit envahisseur et conquérant dès l'origine a su survivre à toutes les transformations et s'accommoder de tous les déguisemens! Humbles à la fois et présomptueux, sobres et prolifiques, expansifs et tenaces, pratiquant avec persistance leur ancien proverbe : *ubi bene, ibi patria*, et gardant néanmoins toujours un âpre attachement à la *mère-patrie*, les Allemands s'infiltrent en tout pays, pénètrent dans toutes les régions, ne dédaignent aucun coin de la terre habitable. Ils ont leurs familiers et consanguins sur tous les trônes et dans tous les comptoirs du monde; ils peuplent les centres industriels de l'Europe et les solitudes du *far-west*; ils décident les élections présidentielles dans les États-Unis, ils fournissent le contingent le plus fort du haut personnel administratif dans l'empire des tsars, et le souvenir est encore récent de cette statistique de l'armée russe, qui, sur 100 officiers supérieurs, en relevait 80 d'origine germanique (1). Tel apparaissait déjà l'Allemand avant les grands coups de fortune de 1866 et de 1870, avant l'ère de *fer et de sang*, avant que M. de Bismarck ne lui eût révélé le secret de sa force, ne lui eût dit le mot magique : *tu regere imperio populos!* Faut-il rappeler maintenant la haine que les Germains ont de tout temps portée au nom slave, l'extermination à laquelle ils l'ont jadis voué sur l'Elbe et l'Oder, et la pensée ne recule-t-elle pas épouvantée devant un nouveau choc de deux races, aujourd'hui plus que jamais probable? Il est de mise, il est vrai, de

(1) C'est le *Golos* qui, il y a quelques années, dressait cette statistique curieuse, dont l'effet fut profond dans le temps. — Le nom de Kozlof eut un moment de célébrité en Russie : en l'entendant prononcer à la suite d'une longue énumération de noms purement tudesques, lors d'une présentation des officiers d'un grand corps d'armée, le tsarévitch s'était écrié : « Enfin! Dieu merci. » Fr.-J. Celestin, *Russland seit Aufhebung der Leibeigenschaft*, Laibach 1875, p. 334.

traiter toutes ces appréhensions de rêves d'écoliers, de songes creux de littérateurs et de professeurs ; mais les importans, les hommes sérieux, les augures et les aruspices de la politique, ont-ils de nos jours traité autrement maint problème formidable? N'ont-ils pas tenu le même langage au sujet de la question du Slesvig-Holstein et des prétentions allemandes sur l'Alsace, à l'égard de l'unité de l'Italie et des programmes du *National-Verein?* Ce serait un curieux chapitre de l'histoire contemporaine à écrire que celui de *Diplomates et professeurs*, et qui pourrait bien démontrer que de ces deux corps respectables, le plus pédant et le plus idéologue n'est pas précisément celui qu'un vain peuple pense.

N'y a-t-il pas, — poursuivaient les mêmes personnes, plus soucieuses des intérêts du présent et de l'avenir que des réminiscences intempestives du passé, — n'y a-t-il pas force idéologie par exemple dans la manière d'assimiler les deux époques de 1814 et de 1870, et de saluer dans le feld-maréchal Moltke le continuateur de l'œuvre de Koutouzof? Lors de la guerre mémorable dont l'incendie de Moscou avait donné le signal héroïque, c'était toute l'Europe qui se levait contre un maître insolent, et apportait la délivrance à des états foulés et broyés par une domination universelle. En fut-il de même dans la dernière conflagration, et ne pourrait-on pas dire plutôt que c'était la France au contraire qui combattait à ce moment pour l'équilibre du monde et l'indépendance des royaumes, en essayant de réparer par un effort tardif et mal conçu une série d'erreurs coupables, mais dont elle n'était pas la seule à souffrir? Différentes dans leurs mobiles, les deux époques ne se ressemblent guère non plus quant aux voies et moyens. C'est « une guerre à coups de révolutions » que le ministre prussien avait de bonne heure annoncée à M. Benedetti, et il a tenu parole; il eut des égards, des atténuations, des *compréhensions* pour la commune difficiles à justifier ; à l'heure qu'il est, il protége ouvertement le régime républicain en France contre tout essai de restauration, sacrifiant ainsi le principe monarchique et les considérations les plus élevées d'ordre européen à un calcul purement égoïste et vindicatif. Ce n'était pas là l'esprit qui animait jadis les alliés de 1814; le magnanime Alexandre Ier surtout comprenait autrement les devoirs des souverains et la solidarité des intérêts conservateurs. Et quel jugement sévère l'empereur Nicolas n'eût-il pas porté, lui, sur tout l'ensemble de la politique de Berlin, sur cette régénération de l'Allemagne, qui n'a cessé d'être la révolution par en haut, depuis l'exécution fédérale dans le Holstein jusqu'à l'arrêt des syndics de la couronne, depuis la destruction du *Bund* jusqu'au renversement de la dynastie des Guelfes, depuis la formation des légions hongroises et les relations nouées

avec Mazzini jusqu'au *Kulturkampf* contre l'église catholique!

Que l'on ne s'y trompe pas en effet, disait-on encore, c'est la révolution seule qui trouve son profit à la guerre faite aujourd'hui en Allemagne au catholicisme, et bien grande, bien naïve est l'illusion de ceux qui se flattent de voir les idées protestantes ou orthodoxes, l'esprit religieux en général, bénéficier des pertes qu'y ferait la papauté. Il suffit de jeter un regard sur les gros bataillons du *Kulturkampf* pour reconnaître leur dieu; ils portent sur leurs bannières bien clairement le signe au nom duquel ils entendent vaincre. Sont-ce les protestans sincères, les *évangéliques* pour lesquels l'Évangile est une vérité, qui montent les premiers à l'assaut ou qui seulement le suivent de leurs vœux et de leurs prières? Non assurément; tous ceux qui de la réforme ont encore gardé non point le vain nom, mais la forte doctrine, répudient ouvertement cette lutte et en gémissent dans leur âme. Ils ont le sentiment juste que dans notre époque si bouleversée, si profondément travaillée par le génie de la négation, les intérêts religieux sont solidaires entre eux tout aussi bien que les intérêts conservateurs. Les ardens au combat, les zélateurs « remplis de l'esprit divin » sont précisément ceux qui n'admettent ni divinité ni esprit, qui n'ont d'autre religion positive que le positivisme, et ce n'est pas en eux certes que voudrait reconnaître ses enfans Luther ressuscité. Le grand adversaire de Rome au XVIe siècle tenait à la révélation, il tenait à sa Bible, à son dogme de la grâce : ne sont-ce pas là toutes choses bien « perruques » et bien risibles aux yeux des disciples de Strauss et de Darwin? L'apôtre de Wittemberg croyait à la justification par la foi; les apôtres de Berlin ne croient qu'à la justification par le succès.

C'est une chose grave, — concluaient enfin ces hommes alarmés dans leur patriotisme et dans leurs sentimens conservateurs, — une chose extrêmement périlleuse pour un grand état que d'abandonner, dans ses relations avec les puissances, certaines maximes établies, certaines règles de conduite éprouvées par une longue expérience, devenues en quelque sorte des *arcana imperii*, et Napoléon III vient de payer bien chèrement une pareille rupture avec les anciennes traditions dans la politique extérieure de la France. La Russie avait également, par rapport à l'Europe, des traditions consacrées et qui ont fait la grandeur et la force des règnes précédens; sous ces règnes, on était jaloux de défendre la liberté de la Baltique, on veillait au maintien de l'équilibre des forces entre l'Autriche et la Prusse, on appréciait l'amitié et le dévoûment des états secondaires de l'Allemagne, et l'on faisait respecter partout le principe monarchique en face de la révolution. Puisse la Russie n'avoir jamais à se repentir de s'être détournée des voies creusées

pendant un siècle par le char triomphal de Pierre le Grand, de Catherine II, d'Alexandre Ier et de Nicolas!

Ainsi parlaient les esprits indépendans sur les bords de la Néva pendant que le monde officiel y déployait toutes les magnificences polaires en l'honneur de Guillaume le Conquérant : ils ne faisaient du reste que prêter un langage raisonné et saisissant à un sentiment vague, mais intense et profond, qui agitait l'âme même de la Russie. Avec cette habitude d'obéissance et de discipline qu'on peut souvent taxer d'instinct servile, mais qui chez ce peuple est parfois aussi un grand et admirable instinct patriotique, les enfans de Rourik se gardèrent bien de contrarier le gouvernement dans la brillante réception qu'il faisait au Prussien; ils se bornèrent à rester témoins impassibles d'un spectacle qui ne parlait point à leur sens intime. La presse se montra sobre de descriptions, plus sobre encore de réflexions pendant ces jours de fêtes et de festivals : les officieux de Berlin ne lui firent d'autre éloge que d'avoir gardé un ton *convenable*. Tel fut aussi le ton de la société russe prise dans son ensemble; les belles *perspectives* de la résidence faisaient image au moral comme au physique : des fleurs de serres chaudes au premier plan, et pour fond de tableau la glace! Les hôtes ne furent pas les derniers à s'apercevoir du contraste : avec les parfums exquis des plantes exotiques, il leur arrivait d'aspirer de temps en temps l'air vif du pays, l'âpre brise du nord, et il n'est pas jusqu'à M. de Bismarck lui-même qui ne parût se ressentir de l'atmosphère ambiante. On lui trouva plus de vivacité et d'enjouement que d'élan et de chaleur; sa parole gardait une mesure qui ne lui était pas ordinaire, et semblait éviter à dessein tout éclat et tout éclair. Chose curieuse, pendant ce séjour de deux semaines dans la capitale de la Russie, l'ancien diplomate frondeur n'a laissé échapper aucune de ces saillies et de ces boutades dont il est généralement si prodigue, aucune de ces indiscrétions étourdissantes qui sont à la fois l'amusement et l'effroi des salons et des chancelleries. On ne recueillit qu'un seul mot à sensation tombé de ces lèvres qui si souvent ont prononcé l'arrêt du destin, le mot « qu'il ne pouvait même admettre la pensée d'être jamais hostile à la Russie. » La déclaration parut explicite et rassurante et comme une réponse discrète aux appréhensions qui n'osaient point se faire jour. Les âmes incrédules ou chagrines ne purent pourtant pas s'empêcher d'observer qu'il y avait seulement dix ans une telle assurance donnée à l'empire des tsars par un ministre de la Prusse eût paru bien superflue, eût même provoqué des sourires...

Ici finit la tâche qu'on s'était imposée en entreprenant cette étude. La rencontre des deux chanceliers dans la capitale de Pierre le Grand au printemps de 1873 fut comme l'épilogue d'une action commune qui a duré dix ans et qui a tant contribué à changer la face du monde. Depuis cette époque, l'Europe n'a plus connu de tempête, bien que des nuages parfois menaçans et grondans n'aient cessé de traverser son horizon toujours obscurci. Il y eut même des lueurs et comme des indices que l'ancien et fatal accord entre les cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg n'était plus aussi absolu que par le passé, qu'il admettait certaines intermittences ou du moins certaines divergences d'opinions et d'appréciations. C'est ainsi que le gouvernement du tsar s'était refusé à suivre le chancelier d'Allemagne dans sa campagne espagnole, dans sa fiévreuse adhésion à la présidence du maréchal Serrano, et il ne paraît pas douteux que l'intervention personnelle de l'empereur Alexandre II, fortement appuyé par l'Angleterre, n'ait, l'an passé, détourné de la France une agression inique et une effroyable calamité. Depuis cette époque aussi, l'adjonction de l'Autriche à la politique officielle des deux états du nord est venue, on ne saurait trop dire, compléter ou compliquer une association à laquelle il devient difficile de découvrir des intérêts communs quelconques et qui, jusqu'à ce jour du moins, n'a trouvé son harmonie que dans le silence. L'avenir seul pourra dévoiler la portée et la vertu de cette alliance des trois empires tant prônée et aussi mal connue que mal conçue peut-être; mais on ne se trompera guère en supposant dès aujourd'hui que, dans ce ménage double et trouble, c'est M. de Bismarck qui peut s'estimer le plus heureux des trois.

JULIAN KLACZKO.

ÉPISODE

DE LA VIE D'UN JOUEUR

Il s'en est toujours pris à la fatalité. Certes rien n'était plus contraire à ses habitudes que de sortir sur la Plaza dès sept heures du matin; on ne le rencontrait guère en aucun lieu public de Sacramento avant deux heures de l'après-midi. Aussi, bien des années plus tard, repassant les événemens de sa vie hasardeuse, dut-il conclure que la fatalité s'en était mêlée. La promenade matinale de M. Oakhurst avait eu cependant une cause des plus simples. A six heures et demie, la banque ayant gagné par ses mains une somme de vingt mille dollars, il s'était levé de la table de pharaon qu'il présidait, avait cédé sa place à un second lui-même et s'était retiré sans qu'aucune des pâles figures de joueurs fiévreusement penchées sur les cartes l'eût seulement remarqué. Une surprise l'attendait dans sa chambre à coucher lorsqu'il y rentra : par la fenêtre, qu'on avait oublié de fermer, ruisselaient les rayons du soleil. L'extraordinaire beauté de cette matinée d'été, peut-être aussi le charme d'une fantaisie toute nouvelle, l'arrêtèrent au moment de tirer les rideaux pour rétablir la nuit propice à son sommeil. Il hésita, puis, saisissant son chapeau, descendit dans la rue.

Les gens sortis de si bonne heure appartenaient à une classe qui lui était inconnue : c'étaient des revendeurs courant de ci et de là, de petits marchands qui ouvraient leurs boutiques, des servantes balayant le pas de la porte, parfois un enfant. M. Oakhurst regardait tout le monde avec une curiosité froide, mais sans mélange de ce dédain qu'il accordait si libéralement d'ordinaire à la partie plus prétentieuse de l'espèce humaine avec laquelle il était en relations habituelles. Au fond, il n'était pas insensible à l'étonnement admiratif des femmes du peuple, à l'effet que produisaient parmi elles son visage et sa tournure, remarquables même dans un pays où tous

les hommes sont beaux. Ce sceptique qui dans l'orgueil de son isolement social eût été de glace devant les coquetteries de quelque belle dame regarda tout ému une petite fille hâve et déguenillée qui courait obstinément à ses côtés, et la petite fille eut lieu de constater deux choses, d'abord qu'il avait la main généreuse, ensuite que les yeux noirs si hardis de ce magnifique monsieur étaient en réalité d'un gris très tendre et très doux. Personne ne devait jamais faire cette dernière découverte, sauf les enfans. Par une faiblesse qui n'est pas incompatible avec certain endurcissement, M. Oakhurst les aimait.

Il y avait un petit jardin devant une maisonnette blanche de la petite rue qu'il avait prise. Ce jardin était rempli de roses, d'héliotropes et de verveines; il s'arrêta ravi, — non que ces fleurs fussent rares, mais il les avait jusque-là vues dans les bouquets surtout. Pensait-il en faire hommage à la piquante Elslinda, qui donnait des représentations au bénéfice tout spécial de M. Oakhurst, assurait-elle, ou à l'étourdissante miss Montmorency, avec qui le soir même il devait souper? — Non, il les admirait pour elles-mêmes parce que, toutes fraîches de rosée, elles n'avaient été encore touchées par personne.

Cependant il continua son chemin, et, ayant gagné la Plaza, finit par s'asseoir sur un banc à l'ombre d'un arbre à coton. La matinée était radieuse, l'air si calme que le moindre bruissement dans le feuillage des sycomores ressemblait au profond soupir du réveil. A perte de vue, les sierras se détachaient sur un ciel si lointain qu'on n'aurait pu en discerner la couleur positive. C'était une teinte nacrée dont le contraste avec le paysage qu'elle éclairait était vraiment éblouissant. M. Oakhurst, surpris lui-même et presque honteux de ce qu'il éprouvait, ôta son chapeau, s'étendit à demi sur le banc, et resta ainsi le visage levé vers ce beau ciel dans une immobilité telle que les oiseaux finirent par sautiller autour de lui; un grincement de roues sur le sable de l'allée ne tarda pas du reste à les mettre en fuite. Levant la tête, Oakhurst vit un homme qui s'avançait avec lenteur, traînant un petit chariot informe : à la bizarrerie du véhicule, à l'air capable et convaincu avec lequel on le dirigeait, il devina que le chariot devait être l'invention et l'œuvre de l'homme; puis il s'aperçut que le visage même de cet homme ne lui était pas étranger. Avec la faculté qui lui était propre de ne jamais oublier quiconque lui avait tenu tête au jeu, il classa immédiatement ce gros garçon sous la rubrique : San-Francisco, salon de la Polka, — y a perdu son salaire de la semaine, soixante-dix dollars environ sur la rouge; — n'est plus revenu.

Le regard indifférent qu'il fixa sur l'étranger ne trahit du reste

aucune de ses réminiscences. L'autre au contraire rougit jusqu'aux oreilles, puis s'arrêta déconcerté, un mouvement involontaire l'ayant rapproché d'Oakhurst, qui put ainsi se rendre compte dans les moindres détails du contenu de la voiture. Il avait déjà vu que c'était une femme, une femme à demi assise, à demi couchée. C'était une personne de la pâleur la plus intéressante, maigre sans doute, avec des yeux enfoncés dans l'orbite et cernés de noir; de cruelles souffrances et un isolement prolongé avaient dû l'élever bien audessus du lourdaud qui l'accompagnait. Il y avait quelque chose de timide et de virginal dans sa physionomie et ses manières, une pureté singulière répandue jusque dans les plis de sa robe. Cette robe par parenthèse, si simple qu'elle fût, révélait le goût le plus original et le plus sûr; elle devait être l'œuvre de la main effilée, presque diaphane, qui reposait sur le bord du chariot, comme le chariot lui-même devait être celle de la main lourde et massive du mari. Sans doute ces deux êtres si dissemblables étaient mari et femme.

Un accident quelconque venait d'arriver à l'une des roues. Oakhurst se leva obligeamment pour porter secours. Tandis que l'on hissait la voiture sur le talus de la contre-allée, la main de la jeune femme se posa involontairement sur le bras qui s'avançait pour la soutenir et y resta un instant, blanche et froide comme la neige, puis, comme la neige aussi, pensa Oakhurst, elle parut se fondre et s'évanouir. Les deux hommes échangèrent quelques mots de politesse qui furent le prélude, on ne sait comment, d'une conversation. Cette conversation apprit à Oakhurst que depuis deux ans Mme Decker avait été presque impotente, que tout récemment encore elle se voyait condamnée à garder le lit, mais que M. Decker, étant maître-charpentier, avait eu l'heureuse idée de construire cette chaise roulante qui lui permettait de faire prendre l'air à sa femme avant d'aller travailler. C'était la seule heure de liberté qu'il eût de toute la journée, et puis ils attiraient moins l'attention de si grand matin. Ils avaient consulté beaucoup de médecins, mais inutilement. Le conseil leur avait été donné plus d'une fois d'aller prendre les eaux; c'était malheureusement une trop grosse dépense. M. Decker avait bien mis une fois quatre-vingts dollars de côté à cet effet, mais un *pick-pocket* l'avait volé à San-Francisco; M. Decker était si maladroit!.. — Cette réflexion, bien entendu, fut intercalée par la femme. Jamais depuis ils n'avaient pu faire assez d'économies; aussi le projet des eaux était-il abandonné. Quels misérables que ces *pick-pockets!*

La figure du mari était devenue pourpre, celle d'Oakhurst restait impassible. Il parut partager l'opinion de Mme Decker sur les

pick-pockets et continua de marcher à côté de la voiture, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au petit jardin devant lequel il avait déjà fait halte une fois. Là, il pria ses nouvelles connaissances de l'attendre une minute, et, entrant dans la maisonnette, abasourdit le propriétaire par l'offre d'une somme extravagante en échange de ses plus belles fleurs. Bientôt on le vit revenir avec une brassée de roses qu'il déposa sur les genoux de la malade. Tandis qu'elle les contemplait avec un plaisir enfantin, M. Oakhurst entraîna le mari à l'écart. — Peut-être, dit-il tout bas au mari, peut-être avez-vous eu raison d'expliquer la chose comme vous l'avez fait. Vous pourrez dire maintenant que, le voleur ayant été arrêté, vous êtes rentré en possession de votre argent.

Il glissa tranquillement quatre pièces d'or de vingt dollars dans la large main de M. Decker ahuri et sans voix. — Dites cela, ou autre chose, tout ce que vous voudrez, entendez-vous, excepté la vérité, — que vous ne direz jamais, il faut me le promettre.

L'homme promit, et M. Oakhurst revint près de la petite voiture. Il lui parut que les joues de la pauvre femme avaient emprunté quelque chose à l'éclat des roses, et que je ne sais quoi d'humide qui ressemblait à une goutte de rosée brillait tout au fond de ses yeux; mais il ne lui laissa pas le temps de le remercier, et, levant son chapeau, s'éloigna précipitamment. J'ai le regret de dire que M. Decker manqua le soir même à sa promesse. Dans la bonté de son cœur, il s'offrit en victime dévouée sur l'autel de l'amour conjugal et sacrifia son bienfaiteur avec lui. Il est juste d'ajouter d'ailleurs qu'il s'extasia en même temps sur la noblesse des procédés de M. Oakhurst, et que, dans l'excès de son enthousiasme, il para même de couleurs romanesques les vices bien connus du banquier des jeux. — Et maintenant, mon Elsie, dis que tu me pardonnes, supplia le brave Decker, tombant à genoux devant sa femme. J'ai agi pour le mieux. C'était à ton intention, chérie, que j'avais mis l'argent sur ces satanées cartes. Je croyais en gagner une pile, assez pour t'emmener aux eaux et pour t'acheter une robe neuve par-dessus le marché.

Mme Decker l'embrassa : — Je te pardonne, mon pauvre Joe, dit-elle les yeux fixés au plafond avec un sourire mélancolique, tu devrais être puni pour m'avoir trompée, pour avoir inventé cette absurde histoire, mais n'en parlons plus. Si tu me promets de ne pas recommencer, je te pardonne.

Elle prit la gerbe parfumée qui s'épanouissait sur la table, embellissant d'un luxe éphémère ce modeste intérieur, éleva les roses jusqu'à son visage, puis au bout d'un instant elle dit derrière leur feuillage : — Joe!

— Qu'est-ce, mon amour?

— Crois-tu que ce monsieur... Comment l'appelles-tu?.. Jack Oakhurst, t'aurait rendu cet argent, si je n'avais pas raconté ton aventure?

— Oui, s'écria M. Decker avec élan, il l'aurait rendu tout de même.

— Même s'il ne m'avait pas vue du tout?

M. Decker leva la tête. Sa femme s'était arrangée pour se cacher tout entière derrière le bouquet de roses, sauf les yeux, qui brillaient d'une flamme singulière.

— Non, c'est toi qui as tout fait, Elsie, c'est parce qu'il t'a vue qu'il s'est montré si généreux.

Le lendemain matin, Mme Decker montra une irritabilité nerveuse inexplicable en atteignant la Plaza; elle demanda brusquement à son mari de la ramener chez elle, puis parut fort surprise de rencontrer M. Oakhurst, et douta même d'abord que ce fût lui, s'il faut en croire la question qu'elle adressa négligemment au digne Joe : — Ne serait-ce pas là l'étranger d'hier?

Son accueil fut d'une froideur telle que M. Oakhurst pensa aussitôt : — Son mari lui a tout avoué; maintenant elle me déteste.

Mais, quelque pénétrant qu'il fût dans ses appréciations, cette femme-là était de force à les déjouer toutes.

La conversation fut très courte. Oakhurst s'informa de l'adresse du chantier de M. Decker pour affaires, eut-il soin de dire, et prit congé avec un grand salut, sans même regarder Mme Decker.

A peine se fut-il éloigné que celle-ci devint de la plus brillante gaîté. L'honnête maître charpentier en fut frappé comme de l'une des gracieuses anomalies du caractère de sa compagne. — Tu as été un peu dure pour lui, un peu dure, Elsie, lui dit-il d'un air de regret. Il aura pu croire que j'avais manqué à ma parole.

— Bah! dit Elsie d'un air dégagé.

A quelques jours de là, le propriétaire des sources sulfureuses de San-Isabel reçut le billet suivant d'une écriture aristocratique qui lui était familière :

« Mon cher Stève, j'ai pensé à votre offre de prendre une part d'intérêt dans l'établissement, et j'y souscris; mais vos eaux ne deviendront jamais à la mode, si l'on n'est pas sûr d'y trouver une installation élégante digne des cliens que je vous enverrai. Je tiens donc absolument à ce que l'hôtel soit augmenté; on y ajoutera une annexe et quelques chalets. A cet effet, j'envoie un entrepreneur capable, qui entrera immédiatement en besogne. Il emmène avec lui sa femme très souffrante; ayez soin de tous les deux comme s'il s'agissait des nôtres. Peut-être, après les courses, irai-je vous faire une visite, mais mon intention n'est pas d'établir des jeux cette année. A vous,

« JACK OAKHURST. »

— Je comprends, fit observer l'un des collègues de M. Oakhurst à qui la lettre fut communiquée, je comprends que Jack fasse bâtir, car c'est une spéculation qui, s'il vient ici régulièrement, pourra être fort belle; mais pourquoi ne pas fonder sans retard une banque, afin de rentrer dans une partie au moins de l'argent qu'il met en circulation? Je voudrais, ma foi, deviner son jeu.

La saison avait été prospère pour M. Oakhurst et désastreuse pour plusieurs membres du corps législatif, juges, colonels et autres, qui avaient recherché sur le coup de minuit son agréable société. Pourtant il s'ennuyait à Sacramento. Depuis quelque temps, il avait pris l'habitude de promenades matinales qui excitaient au plus haut degré la curiosité de ses amis des deux sexes. On avait lancé des espions à sa poursuite, et le résultat de cette inquisition avait paru plus étrange que tout le reste. Qu'avait-on découvert en effet? — Que M. Oakhurst se dirigeait vers la Plaza, s'asseyait sur un banc pour quelques minutes, puis revenait sans avoir parlé à personne. L'hypothèse qu'il y avait une femme dans le cas, qui s'était présentée à l'esprit de tous, dut être abandonnée. Quelques joueurs superstitieux décidèrent que c'était un procédé inédit pour avoir *la veine*.

Après les courses de Marysville, M. Oakhurst poussa une pointe jusqu'à San-Francisco; on le vit ensuite à San-José, à Santa-Cruz, à Oakland. Ceux qui le rencontrèrent prétendirent que ses allures paraissaient très différentes de son flegme ordinaire; il était impatient, fiévreux, fantasque. Le colonel Starbottle affirma qu'à San-Francisco Jack avait refusé de donner les cartes. — Un tremblement dans la main peut-être; il ne prend pas assez de stimulant, je l'ai toujours dit, fit le colonel en vidant son éternel petit verre.

De San-José, Oakhurst partit pour l'Orégon par terre avec tout un dispendieux équipage de campement; mais, arrivé à Stackton, il changea tout à coup de chemin, et, quatre heures après, entra tout seul à cheval dans le *cañon* (1) des sources de San-Isabel. C'était une jolie vallée triangulaire, située au pied de trois montagnes revêtues d'un sombre manteau de sapins sur lequel se détachaient, en étincelantes bigarrures, les troncs rouges et le riche feuillage d'une essence d'arbres qui a conservé en Californie son nom espagnol de *madroño*.

Appuyés au flanc de la montagne, les bâtimens de l'hôtel se montraient coquettement blottis dans toute cette verdure; les chalets épars ressemblaient à autant de joujoux. M. Oakhurst, bien qu'il admirât médiocrement la nature, se sentit pénétré de cette sensation indéfinissable qui déjà l'avait surpris lors de sa première pro-

(1) Gorge à parois perpendiculaires.

menade matinale à Sacramento. Bientôt des chars-à-bancs passèrent sur la route remplis de femmes en toilettes de fantaisie plus ou moins excentriques; le tapage de la vie humaine vint égayer, réchauffer, pour ainsi dire, les lignes sévères du paysage, puis la longue piazza de l'hôtel apparut émaillée de robes blanches, bleues et roses. M. Oakhurst, en vrai cavalier californien, ne modéra pas la vitesse du cheval fougueux qu'il montait en approchant de sa destination, mais se dirigea au contraire à fond de train sur l'hôtel, fit cabrer soudain son cheval au pied de la piazza, et sortit tranquillement ensuite du nuage de poussière qui l'avait enveloppé tandis qu'il mettait pied à terre. Pendant qu'il gravissait les marches, nul n'aurait pu assurément deviner la tempête qui bouillonnait en lui.

Par suite d'une vieille habitude, il fit brusquement face à la foule, affrontant avec hauteur les ricanemens à demi étouffés des hommes, l'admiration inquiète des femmes. Une seule personne vint lui serrer la main. Par un hasard étrange, c'était la fine fleur de cette société, Dick Hamilton, l'homme dont la naissance, l'éducation et la position sociale défiaient le plus nettement toute critique. Dick Hamilton était banquier dans l'acception régulière du mot et fort répandu. — Ignorez-vous à qui vous parlez? lui demanda un jeune *gentleman* de sa société en levant les mains au ciel.

— Je parle, répondit Hamilton en souriant, à l'homme qui vous a gagné mille dollars la semaine dernière. Moi, je n'ai avec lui que des relations d'amitié.

— N'est-ce pas un... un joueur? demanda une miss élégante avec la plus jolie moue de dédain.

— En effet, répondit Hamilton, mais je souhaiterais, mademoiselle, que chacun de nous jouât aussi franc jeu que lui.

Oakhurst ne sut rien de ces colloques, car il avait déjà gagné le vestibule du premier étage, où il se promenait anxieux. Tout à coup, il entendit un pas léger derrière lui, puis son nom prononcé d'une voix qui fit refluer tout son sang vers le cœur. Il se retourna, c'était elle! Mais quel changement! Il n'a fallu que deux mois pour la transformer. De bonne foi, elle est irrésistible. Sans doute, chère madame, nous n'hésiterions pas, vous et moi, à décider que ces piquantes fossettes n'ont rien à faire avec la vraie beauté, que les lignes délicates de ce nez aquilin sont un indice d'égoïsme et de cruauté; mais ni vous ni moi, chère madame, ne sommes amoureux d'elle, et M. Oakhurst est amoureux. Sous les volans d'une robe envoyée de Paris, comme autrefois sous la petite robe grise taillée de ses propres mains, elle lui fait l'effet d'un ange; c'est cette chasteté visible dans ses traits, ses mouvemens, ses attitudes, c'est cette blancheur de neige immaculée qui le rend fou. Et elle marche enfin, ce petit pied cambré dans le satin est encore une révélation.

Il courut à elle, les deux mains étendues, mais elle rejeta les siennes derrière son dos, s'assura par un coup d'œil rapide que personne dans la longue galerie ne pouvait la voir ni l'entendre, puis le regardant d'un air d'audace affectueuse très différent de son ancienne réserve : — J'aurais grande envie de ne pas vous donner la main du tout, dit-elle. Vous venez de passer auprès de moi sur la piazza sans me rien dire, et j'ai dû courir après vous comme bien d'autres pauvres femmes l'ont déjà fait, je suppose.

M. Oakhurst balbutia qu'elle était si changée!

— Une raison de plus pour me reconnaître. Qu'est-ce qui m'a changée? Vous. Oui, vous m'avez créée à nouveau... J'étais une pauvre créature malade, paralysée, avec une seule robe à mettre; vous m'avez donné la vie, la santé, la force, la fortune. Vous le savez bien. Et maintenant, monsieur, que dites-vous de votre œuvre?

Elle prit les deux côtés de sa jupe et lui tira une belle révérence, puis, par un geste d'abandon soudain et apparemment involontaire, lui donna ses deux mains.

Oakhurst était habitué aux avances des femmes, mais ces avances venaient des coulisses, tandis qu'il associait obstinément au charme subtil de Mme Decker une vague idée de cloître. Être accueilli ainsi par une puritaine, n'y avait-il pas de quoi être bouleversé? Il tenait toujours ses mains, et elle continuait :

— Il fallait venir plus tôt! Que faisiez-vous à Marysville, à San-José, à Oakland? Vous voyez que je vous ai suivi. Je vous ai vu descendre le *cañon* et vous ai reconnu tout de suite, moi! J'ai lu votre lettre à M. Decker. Je savais que vous viendriez; mais pourquoi ne m'avoir pas écrit? Vous m'écrirez un jour. Bonsoir, monsieur Hamilton!

Ces derniers mots s'adressaient à l'homme élégant qui était allé à la rencontre d'Oakhurst avec tant de courage. Mme Decker avait baissé la voix et retiré précipitamment ses mains, pas assez vite cependant pour échapper à l'observation du nouveau-venu qui montait l'escalier. Il la salua en homme bien élevé, fit un signe de tête à Oakhurst et passa; mais, quand il eut disparu, Mme Decker leva ses yeux candides vers ceux de Jack Oakhurst : — J'aurai tôt ou tard une grande faveur à vous demander.

M. Oakhurst la supplia d'ordonner tout de suite.

— Non, non, pas avant que nous nous connaissions mieux, alors je vous demanderai... de tuer cet homme.

Elle éclata de rire, et ce joli rire sonnait comme une clochette d'argent, et les fossettes se creusaient au coin des lèvres, et une innocente gaîté dansait dans ses yeux bruns. Tout cela fut si gracieux, que M. Oakhurst, qui ne riait presque jamais, se mit à rire aussi;

il lui semblait qu'un agneau proposât au renard de faire carnage dans la bergerie.

Un soir, Mme Decker, assise au milieu du cercle charmé de ses admirateurs sur la piazza de l'hôtel, se leva tout à coup en s'excusant de rentrer chez elle de si bonne heure, refusa de se laisser accompagner par personne, et courut jusqu'à son petit chalet, l'une des constructions de M. Decker, qui s'élevait de l'autre côté de la route. Peut-être n'était-elle pas assez forte encore pour courir si vite, car en entrant dans son boudoir elle était haletante et à deux ou trois reprises appuya la main sur son cœur. En tournant le bec de gaz, ce qui est la mode en ces parages pour se procurer de la lumière, elle fut stupéfaite de voir son mari couché sur le canapé.

— Tu parais avoir bien chaud, Elsie, tu es tout excitée, qu'est-ce? demanda M. Decker; souffres-tu?

Elle avait pâli; mais la couleur revint à son visage, tandis qu'elle répondait : — Ce n'est rien,... rien qu'une petite douleur ici! — Et elle appuya de nouveau la main sur son corsage.

— Puis-je faire quelque chose pour te soulager? demanda M. Decker en se levant, plein de bonne volonté.

— Oui, cours à l'hôtel et apporte-moi un cordial quelconque. Vite!

M. Decker se précipita sur la route. Alors Mme Decker ferma la porte à clé et tira de son sein la prétendue douleur; elle était pliée en quatre et de l'écriture d'Oakhurst, je regrette d'avoir à le dire. Le billet fut dévoré par deux yeux enflammés, lu et relu jusqu'à ce qu'un pas eût retenti sous le porche. Alors elle le cacha de nouveau et ouvrit la porte. Son mari entra; elle but ce qu'il apportait et déclara se trouver mieux.

— Vas-tu retourner là-bas ce soir? demanda M. Decker d'un air soumis.

— Non, répondit-elle, rêveuse.

— Je n'y retournerais pas, à ta place, dit M. Decker avec un soupir de soulagement. Il se rassit sur le sofa, et attirant sa femme auprès de lui, demanda : — Sais-tu à quoi je pensais quand tu es rentrée, Elsie?

Elle passa ses doigts blancs dans les gros cheveux noirs de son Joe, et chercha sans trouver.

— Je pensais au vieux temps, Elsie, au jour où je t'ai construit cette vilaine petite voiture, et où je t'emmenais promener, cheval et cocher à la fois. Nous étions pauvres alors, et tu étais malade, Elsie, mais nous étions heureux. Maintenant nous avons de l'argent et une maison, et tu es une tout autre femme, une femme nouvelle, je peux le dire, et c'est là mon chagrin. J'ai pu te construire une

voiture, Elsie, j'ai pu te bâtir une maison, mais ce n'est pas moi qui t'ai faite ce que tu es. Tu es bien portante et jolie, et nouvelle, je le répète; mais ce n'est pas mon œuvre. Non, non. Tu aurais pu être guérie grâce à moi, redevenir fraîche et heureuse grâce à moi, si je n'avais pas perdu cette maudite somme au jeu; mais je l'ai perdue, et un autre a fait ce qu'il m'appartenait de faire. Je n'y peux rien.

Mme Decker leva ses yeux étonnés avec plus de candeur que jamais. Il l'embrassa tendrement et reprit d'une voix moins triste : — Et je ne pensais pas à cela seulement, Elsie... Je pensais que tu reçois bien souvent ce M. Hamilton, non que j'y voie le moindre mal, mais cela pourrait faire causer le monde. Tu es la seule femme ici, mon Elsie, dit le maître charpentier, contemplant sa compagne avec une sorte d'idolâtrie, la seule femme dont on ne parle pas, que tous respectent...

Mme Decker l'interrompit pour lui reprocher de ne pas avoir parlé plus tôt. Elle y avait songé aussi, mais il lui avait paru difficile d'éconduire trop brusquement ce *gentleman* sans se faire de lui un ennemi, un ennemi puissant, ajouta-t-elle. — Et, Joe, il m'a toujours traitée comme une personne de son monde, comme une vraie grande dame, dit la petite femme en se redressant avec une fierté qui lui valut de la part de son mari un sourire orgueilleux, enivré. — Mais j'ai mon plan. Il ne restera pas à San-Isabel, si je m'en vais. Pourquoi ne ferais-je pas, par exemple, une petite visite à maman, à San-Francisco? Il serait parti lors de mon retour.

Le projet parut à M. Decker des plus sages. — Ce sera d'autant plus facile, dit-il, que Jack Oakhurst s'en retourne demain et que je pourrai le charger d'avoir soin de toi.

Mme Decker resta une semaine entière à San-Francisco. Elle en revint de bonne humeur, déclarant qu'elle avait passé le temps à courir la ville : — Maman te le dira, Joe, ajouta-t-elle gaîment, j'allais partout et toujours seule. Me voici devenue tout à fait indépendante. Je crois, ma parole, tant je suis brave, que je pourrais me passer de toi.

Mais son voyage n'avait pas produit le résultat qu'elle en attendait. M. Hamilton était resté, il rendit visite aux Decker le soir même.

Aussitôt qu'il les eut quittés : — J'ai à te proposer quelque chose, cher Joe, dit la douce Elsie. Ce pauvre M. Oakhurst est vraiment très mal logé à l'hôtel, et nous avons une chambre de trop. Il serait convenable peut-être de lui demander de l'occuper quand il sera de retour de San-Francisco.

La semaine suivante, Jack Oakhurst fut installé au chalet, et personne n'y trouva rien à redire. — Ses relations d'affaires avec

M. Decker étaient bien connues, et la réputation de Mme Decker au-dessus de tout soupçon : chacun estimait sa prudence, sa dévotion, ses qualités de ménagère; dans le pays où les femmes ont le plus de liberté, elle ne se serait pas promenée à pied ou à cheval avec un autre que son mari, ses discours étaient remarquables par un tact et une décence qui contrastaient singulièrement avec l'argot mondain à la mode de ces parages; tandis que les plus folles toilettes s'étalaient autour d'elle, jamais on ne lui voyait un bijou de prix. Le laisser-aller de la société californienne la scandalisait; elle déclamait volontiers contre le scepticisme moderne en fait de religion.

Aucune des personnes présentes à cette algarade n'a oublié de quelle façon vive et imposante cependant elle reprocha publiquement à M. Hamilton dans la salle commune de défendre certain ouvrage entaché de matérialisme. Quelques-uns n'ont pas oublié non plus l'expression de surprise un peu goguenarde qu'exprima le visage de M. Hamilton, qui abandonna du reste aussitôt la discussion; M. Oakhurst l'oublia moins que personne, et à partir de ce moment battit froid à son ancien ami. On aurait pu croire, si la peur eût été compatible avec le caractère de Jack Oakhurst, qu'il craignait Dick Hamilton.

Depuis quelque temps déjà, Oakhurst avait montré des symptômes de conversion. On ne le voyait presque jamais au café, ni au jeu, ni dans la société des dissipateurs. Il lisait, il faisait de longues promenades, il vendit ses chevaux de courses, enfin il allait à l'église! Je me rappelle la première apparition qu'il y fit. Il n'accompagnait pas les Decker, il ne prit pas place dans leur banc; mais, comme le service commençait, il entra sans bruit et s'assit près de la porte. Un instinct mystérieux avertit la congrégation de sa présence : quelques fidèles poussèrent la curiosité jusqu'à se tourner de son côté comme s'ils lui eussent adressé leurs répons. Le service achevé, il disparut comme il était venu, en se dérobant aux commentaires. Les uns prirent son apparition dans le lieu saint pour une fantaisie de libertin, d'autres crurent à un pari, presque tous s'accordèrent à qualifier sa conduite d'impertinente. Les plus austères blâmèrent le bedeau de ne l'avoir pas mis à la porte et firent entendre qu'ils ne conduiraient plus à cette église-là leurs femmes ni leurs filles, si elles devaient y être exposées au péril d'une pareille influence. Ce fut vers cette même époque que M. Oakhurst, comparant ses propres allures à celles du monde de convention auquel il s'était si rarement mêlé jusque-là, s'aperçut qu'il y avait dans sa personne extérieure quelque chose qui choquait les usages, qui trahissait sinon sa carrière passée, du moins une individualité, une origine suspectes. Rempli de cette pensée, il rasa ses longues mous-

taches soyeuses, aplatit de son mieux les boucles capricieuses de sa chevelure brune, affecta une certaine négligence de bon goût dans ses vêtemens.

Mais il avait beau se déguiser, il y avait quand même dans le port, dans l'attache du cou, dans la démarche, que sais-je? dans le calme étrange, insondable de sa physionomie, je ne sais quoi qui l'eût fait remarquer entre mille. On en eut la preuve lorsque, encouragé par les conseils et l'appui de Dick Hamilton, il devint agent de change (*broker*) à San-Francisco. Avant même que les gens réputés respectables eussent protesté contre un irrégulier de sa sorte, le seul aspect de Jack Oakhurst avait ému les plus hardis. — Un gaillard de cette espèce est capable de nous donner la chasse! dit l'un deux.

— Il est capable de tout, même de probité, répondit un autre oiseau de proie.

La saison des eaux allait finir, et déjà les baigneurs les plus élégans avaient quitté San-Isabel. Ceux qui restaient, commençant à s'ennuyer, observaient les choses de plus près et se livraient plus volontiers à la médisance. M. Oakhurst devenait mélancolique; il avait compris que même l'excellente réputation de Mme Decker ne suffisait plus à la protéger contre les propos qu'excitait sa présence. Elsie du reste y tenait tête, il faut le dire, avec une habileté rare; ses airs de martyre, sa douceur, semblaient dire aux méchans qu'elle avait en elle-même un refuge plus sûr que la faveur du monde.

Sur ces entrefaites, l'harmonie presque constante qui avait existé jusque-là dans la société réunie à San-Isabel fut troublée un soir par l'incident le plus désagréable. C'était à dîner : MM. Oakhurst et Hamilton, assis tous deux à une table séparée, se levèrent simultanément d'une façon fort brusque. Arrivés dans le vestibule, ils se dirigèrent, poussés par un même instinct, vers la petite salle du déjeuner, pour le moment déserte, et s'enfermèrent.

Là Dick Hamilton se tourna vers son ami avec un sourire à demi moqueur, à demi sérieux. — Si nous devons nous brouiller, Jack, que ce ne soit pas, — au nom de tout ce qui est ridicule, — que ce ne soit pas pour une...

L'épithète qui suivit ne fut pas prononcée tout entière par Hamilton; Oakhurst l'avait interrompu en lui jetant un verre de bordeaux au visage. — Quand ils se retrouvèrent en face l'un de l'autre, ces deux hommes semblaient avoir changé de nature. M. Oakhurst tremblait de rage, les traits de M. Hamilton s'étaient revêtus d'une blancheur cendrée, il se tenait droit, tout ruisselant de vin. Après une pause :

— Soit! dit-il froidement, mais souvenez-vous bien que, si je

meurs, sa réputation ne s'en trouvera pas mieux; si je vous tue, personne ne vous plaindra. Je suis fâché d'en être arrivé là avec vous, mais maintenant le plus tôt sera le mieux.

La rencontre eut lieu le lendemain dans un ravin à deux milles de l'hôtel, sur la route de Stockston. Quand Jack reçut son pistolet des mains du colonel Starbottle, il lui dit tout bas : — Quoi qu'il arrive, je ne retournerai pas à l'hôtel, vous trouverez quelques instructions dans ma chambre, allez...

La voix lui manqua, et il passa le revers de sa main sur ses yeux humides au profond étonnement de son témoin.

Les deux détonations furent presque simultanées. Le bras d'Oakhurst était retombé le long de son corps, et l'arme lui aurait échappé, si l'habitude de maîtriser ses nerfs n'eût pris le dessus. Il tint bon sans changer de position jusqu'à ce que le pistolet fût passé dans l'autre main.

Il y eut un silence qui parut interminable, deux ou trois figures sombres s'attroupèrent sur le point du terrain où flottait un léger nuage de fumée, puis Jack entendit à son oreille la voix enrouée, pantelante du colonel Starbottle : — Il est blessé... grièvement... à travers le poumon!.. Vous n'avez qu'à jouer des jambes.

Il tourna un œil interrogateur vers son second, mais sans répondre; on eût dit qu'il écoutait quelque autre voix dans le lointain. Il hésita, puis fit un pas dans la direction du groupe, et s'arrêta encore en le voyant se disperser.

Le chirurgien s'avança précipitamment vers lui.

— Il voudrait vous parler, monsieur; je sais que vous n'avez pas de temps à perdre, mais c'est mon devoir de vous dire qu'il en a moins encore.

Un regard de désespoir morne fut toute la réponse de M. Oakhurst; mais sa figure impassible s'altéra si singulièrement que le chirurgien tressaillit.

— Vous êtes blessé vous-même, dit-il.

— Rien, une égratignure, répondit vivement Jack; — puis avec un rire amer : — Je n'ai pas de chance aujourd'hui; mais allons voir ce qu'il veut.

Son pas rapide devança celui du chirurgien; une seconde après, il était auprès du mourant, qui, comme c'est presque toujours le cas, conservait seul son calme. Oakhurst tomba sur un genou auprès de lui et saisit sa main déjà glacée.

— J'ai à lui parler, dit Hamilton, du ton impérieux qu'il avait toujours eu.

On s'éloigna. Alors il leva ses yeux voilés vers celui que la veille il nommait son ami et défendait contre le monde. — Écoutez, Jack. Pardonnez-moi, murmura-t-il faiblement, pardonnez-moi ce que

j'ai à vous dire. Je ne le dis pas en colère ni par vengeance, mais je manquerais à mon devoir envers vous, je ne mourrais pas tranquille, si vous deviez continuer d'ignorer... Tout cela est triste; mais qu'y faire? Seulement j'aurais dû tomber sous le pistolet de Decker, pas sous le vôtre.

Les joues de Jack s'empourprèrent, il eût voulu se lever, Hamilton le retint.

— Écoutez encore! Dans ma poche, vous trouverez deux lettres. Prenez-les bien! Vous reconnaîtrez l'écriture, mais promettez-moi de ne pas les lire avant d'être en lieu sûr.

Jack ne répondit pas. Il tenait les deux lettres entre ses doigts comme si elles eussent été des charbons ardens.

— Promettez-le-moi! insista faiblement Hamilton.

— Et pourquoi? dit Oakhurst laissant tomber la main de son ami.

— Parce que, dit celui-ci avec amertume, parce que... quand vous les aurez lues, vous irez, vous aussi, à la mort!

Ce furent ses dernières paroles. Il pressa faiblement la main que Jack lui avait tendue, puis retomba en arrière. Ce n'était plus qu'un cadavre.

Vers dix heures le même soir, Mme Decker reposait sur sa chaise longue, un roman à la main, tandis que son mari discutait des questions de politique locale dans le café de l'hôtel. La nuit étant chaude, la porte-fenêtre ouverte sur un petit balcon avait été laissée à demi ouverte. Elle entendit marcher sur le balcon et détacha les yeux de son livre avec un léger tressaillement. L'instant d'après, le châssis de la fenêtre fut violemment poussé du dehors et un homme apparut avec un petit cri d'alarme, Mme Decker se leva droite.

— Pour l'amour de Dieu! Jack, êtes-vous fou? — Il n'est sorti que pour un instant, il peut rentrer tout de suite. Venez dans une heure, demain, quand j'aurai pu me débarrasser de lui, mais de grâce, allez-vous-en bien vite!

Oakhurst marcha vers la porte, la ferma à double tour, puis revint sur elle sans parler. Son visage était hagard, la manche de son habit pendait sur le bras droit entouré d'un bandage sanglant. Néanmoins la voix de Mme Decker ne trembla pas lorsqu'elle lui demanda : — Qu'est-il arrivé, Jack? Pourquoi êtes-vous ici?

Il ouvrit son gilet et jeta deux lettres sur ses genoux.

— Pour vous rendre les lettres de votre amant, pour vous tuer et pour me tuer moi-même, dit-il tout bas.

Parmi les nombreuses vertus de cette femme extraordinaire figurait un courage invincible. Elle ne cria pas, elle ne s'évanouit pas,

elle s'assit de nouveau, tranquille, croisa les mains sur ses genoux et répondit : — Pourquoi non?

Si elle eût reculé, si elle eût montré de la crainte ou du repentir, si elle eût essayé d'une explication, Oakhurst y aurait vu une preuve nouvelle de son crime, mais il n'y a pas de qualité qui subjugue davantage les gens courageux que le courage, et dans sa fureur même, Oakhurst ne put se défendre d'un mouvement d'admiration.

— Pourquoi pas? reprit-elle souriante, vous m'avez donné la vie, la santé, le bonheur, Jack, et plus que cela, votre amour. Pourquoi ne reprendriez-vous pas ce que vous m'avez donné? Faites, je suis prête.

Elle lui tendit la main avec la même grâce soumise que le premier jour de leur rencontre à l'hôtel, Jack la regarda pétrifié, puis tombant à genoux, porta les plis de sa robe à ses lèvres fiévreuses. Elle comprit qu'elle venait de remporter une victoire et en profita sur-le-champ sans perdre une seconde; avec le geste d'une femme outragée, elle se dressa majestueuse et lui montra impérieusement la fenêtre. A son, tour Oakhurst se leva, jeta sur elle un dernier regard, et, sans parler, la quitta pour jamais.

Quand il fut parti, elle referma soigneusement la fenêtre, puis, s'approchant de la cheminée, brûla les lettres l'une après l'autre à la flamme d'une bougie. Loin de moi de faire croire au lecteur que pendant cette opération elle n'était pas troublée; sa main tremblait, et quelques minutes s'écoulèrent avant que les coins frémissans de sa bouche eussent repris leur sourire ordinaire; mais, quand son mari rentra, elle s'élança vers lui avec un élan de joie sincère et se blottit contre sa large poitrine avec un sentiment de sécurité qui remua ce brave cœur.

Laissant ces heureux époux aux douceurs de leur foyer, nous retournerons, avec la permission du lecteur, à la recherche de Jack Oakhurst.

Quinze jours se sont écoulés, il vient de rentrer chez lui à Sacramento, et s'assoit à la table de pharaon avec ses façons d'autrefois.

— Comment est votre bras? lui demande un joueur imprudent.

Un sourire général suit cette question, mais s'efface sur tous les visages quand Jack, toisant son interlocuteur, répond froidement : — Il me gêne un peu pour donner les cartes, mais je tire aussi bien de la main gauche.

Et le jeu continue avec le décorum silencieux qui caractérise d'ordinaire la table présidée par M. Oakhurst.

BRET HARTE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier 1876.

L'année qui vient de s'ouvrir, qui ne compte encore que quelques jours, réserve-t-elle déjà au pays des difficultés ou des surprises nouvelles? Entre les crises parlementaires de la fin de la session et la crise définitive des élections générales y a-t-il place pour une crise de gouvernement? On le dirait à voir la marche des choses et les incidens qui sont venus tout à coup mettre en péril l'existence ou l'intégrité du ministère. Rien de particulièrement grave et irréparable, il est vrai, n'est survenu depuis quelques jours. L'assemblée s'est dispersée paisiblement le soir du 31 décembre après avoir entendu une vibrante et patriotique allocution de M. le duc d'Audiffret-Pasquier; elle s'est séparée en laissant éclater l'incohérence de ses pensées jusque dans les acclamations diverses par lesquelles elle a répondu aux adieux de son président. Les députés se sont hâtés d'abandonner Versailles et de regagner leurs départemens, allant courir la fortune électorale, qui pour le sénat, qui pour la chambre populaire. Dès lors il a semblé à peu près entendu que les questions de cabinet n'avaient plus pour le moment de raison d'être, que le ministère formé pour l'application des lois constitutionnelles devait rester tel qu'il était jusqu'au bout de sa mission, jusqu'à ce scrutin qui va créer les nouveaux pouvoirs publics. C'était, sinon une nécessité absolue, du moins une convenance politique en l'absence de l'assemblée et en présence d'un mouvement d'élections déjà inauguré de toutes parts dans la mêlée des candidatures et des programmes. Malheureusement les situations fausses sont toujours livrées à l'imprévu, aux accidens intimes qui ne tiennent compte ni des convenances ni des nécessités, et le ministère, après le départ de l'assemblée comme devant l'assemblée elle-même, n'a cessé de se débattre dans une de ces situations fausses où tout est possible. De là cette crise qui vient d'éclater, qui n'est évidemment que la conséquence aussi naturelle qu'inopportune d'une équivoque favorable à toutes les confusions, aux malentendus et à d'inévitables froissemens. La vérité est que

la question de cabinet s'est réveillée au moment où on la croyait ajournée jusqu'à la réunion des chambres nouvelles. Un conflit a été engagé dans les conseils du gouvernement. M. le ministre des finances serait-il obligé de donner sa démission pour cause de fidélité à des opinions et à des alliés qu'il n'a jamais désavoués, dont il s'est toujours considéré comme le représentant au pouvoir? S'il quittait le ministère, se retirerait-il seul ou serait-il suivi par M. Dufaure, même peut-être par quelques autres de ses collègues? La politique particulièrement représentée par M. le vice-président du conseil resterait-elle seule maîtresse du terrain à la veille des élections? Au fond, c'est toute l'histoire de cet imbroglio de quelques jours.

Comment s'est-elle engagée, cette crise singulière? A vrai dire, elle n'est point d'aujourd'hui ni d'hier, elle est peut-être née avec le ministère lui-même. Elle était en germe dans des divergences de situation, d'opinion ou de caractère qu'une politique de libérale et habile conciliation pouvait seule effacer ou atténuer, qu'un esprit d'obstination exclusive n'a fait qu'entretenir et irriter. M. le vice-président du conseil s'est plu assez souvent à invoquer l'homogénéité du ministère et à se couvrir avec une certaine affectation de l'adhésion unanime de ses collègues à la politique dont il a plus d'une fois exposé le programme. Homogénéité, unanimité, c'était au mieux. M. le vice-président du conseil se méprenait sans doute moins que personne en prononçant ces mots qui pour le moment répondaient à tout. Il savait bien que cette unité d'opinions dont il se faisait un bouclier était plus apparente que réelle, plus accidentelle que permanente, et que dans tous les cas elle était le prix de concessions incessantes faites par un sentiment de patriotisme aux circonstances. On laissait dormir les dissentimens; mais il est bien clair que tous les membres du gouvernement n'interprétaient pas de la même manière la pensée de transaction qui a donné naissance à la constitution du 25 février 1875 et au ministère du 12 mars. Tout le monde n'entendait pas s'enchaîner aux fantaisies de réaction de M. le ministre de l'intérieur. Évidemment M. le garde des sceaux, malgré toute sa réserve, n'a cessé d'avoir une autre attitude et un autre langage que M. Buffet, même dans ces discussions récentes sur la loi électorale, sur la presse, où il a semblé marcher d'intelligence avec le chef du cabinet. L'unanimité n'était pas sans doute bien intime et bien solide lorsqu'il fallait des négociations et des explications de toute sorte pour que le discours si simple, si libéral, prononcé cet automne par M. le ministre des finances à Stors, eût les honneurs de la publicité officielle. Tant que les lois organiques ont été incomplètes, la nécessité d'achever l'organisation constitutionnelle a pu et a dû dominer toutes les dissidences. Le jour où ces lois ont été votées et où il a fallu en venir à une application du régime nouveau, à une direction précise dans les élections, la lutte a éclaté ou s'est renouvelée, si l'on veut, plus vi-

vement que jamais. Ce jour-là, elle s'est manifestée par un conflit direct entre M. le vice-président du conseil et M. le ministre des finances, ou plutôt par une tentative impatiente de M. Buffet pour placer M. Léon Say dans l'alternative de se soumettre à la politique du ministre de l'intérieur ou de donner sa démission.

De quoi donc M. Léon Say s'est-il rendu coupable? M. le ministre des finances met, il est vrai, un peu moins de façons que M. le vice-président du conseil à prononcer le mot de république. Il est tout simplement constitutionnel sans arrière-pensée, sans promettre aux partisans de l'empire ou de la légitimité une révision favorable à leurs espérances. Il est candidat au sénat et il ne craint pas de se présenter aux électeurs de Seine-et-Oise en compagnie de M. Feray, qui est un grand manufacturier, membre du centre gauche, de M. Gilbert-Boucher, qui est un conseiller à la cour d'appel de Paris. Un ministre pactisant avec le centre gauche et avec la gauche la plus modérée, voilà le crime, le scandale! Voilà ce que le ministre de l'intérieur ne pouvait tolérer, et dans cette campagne engagée aussitôt contre M. Léon Say, M. le vice-président du conseil, il faut l'avouer, a eu la triste fortune d'être précédé par d'étranges hérauts d'armes qui se sont chargés de publier à leur manière, à coups de trompette, la déclaration de guerre. Oui, vraiment M. le vice-président du conseil a le malheur d'avoir autour de lui des collaborateurs ou des défenseurs bien compromettans, plus empressés à flatter ses passions qu'à servir son autorité morale. Que le chef du cabinet ait donné lui-même le mot d'ordre de l'attaque contre un de ses collègues, nous voulons en douter. C'est déjà bien assez que, par une coïncidence plus pénible pour M. le ministre de l'intérieur que pour M. le ministre des finances, des agressions de cette nature aient paru un seul instant avoir une importance, et qu'elles aient semblé être le préliminaire de la dernière crise. Toujours est-il que pour se trouver l'allié de radicaux tels que M. Feray et M. Gilbert-Boucher, M. Léon Say a passé un moment pour l'homme « aux méchans complaisant » de Molière, et on lui a demandé sa démission ou le désaveu de la liste sénatoriale sur laquelle il figure dans le département de Seine-et-Oise.

C'était bien simple en apparence : il n'y aurait qu'un changement, le cabinet resterait intact avec une politique plus nette, moins exposée aux interprétations contraires. Nul doute que M. le ministre de l'intérieur, en conseillant à M. le président de la république une telle démarche, n'ait cru faire un coup de maître, se délivrer d'un embarras et simplifier la situation du gouvernement. Assurément la difficulté n'était pas de demander à M. Léon Say sa démission, ni même de l'obtenir; mais ce n'était là que le commencement, et on n'a pas tardé à s'en apercevoir. M. le vice-président du conseil en provoquant cette crise

n'a pas bien réfléchi; il n'a point évidemment bien pesé toutes les conséquences de l'initiative qu'il prenait, de l'acte dont il acceptait la responsabilité dans les circonstances où nous sommes. Il n'a pas vu qu'après tout les choses ne pouvaient se passer ainsi, que la démission de M. Léon Say ne pouvait rester une affaire personnelle, qu'elle prenait un caractère essentiellement grave par cela même qu'elle était le dénoûment d'un conflit entre deux politiques, et que la retraite de M. le ministre des finances entraînerait sans doute la démission de quelques autres membres du cabinet, notamment de M. le garde des sceaux. C'est ce qui est arrivé en effet. Dès qu'il a connu la situation, M. Dufaure n'a point hésité, paraît-il, à déclarer qu'il partageait les idées de M. Léon Say et qu'il se retirerait avec lui. S'il y a eu des insistances pour retenir M. le garde des sceaux, pour modifier sa résolution, elles ont échoué, elles devaient échouer devant la droiture, devant la raison prévoyante de l'homme public, et on peut ajouter que, selon toute vraisemblance, M. Dufaure ne se serait pas retiré seul avec M. Léon Say; d'autres démissions se seraient inévitablement produites. Ce n'est pas tout enfin : il y a une dernière et plus grave conséquence que M. le vice-président du conseil n'a dû entrevoir qu'assez confusément d'abord, c'est que des changemens aussi sérieux ne pouvaient s'accomplir avec cette facilité au milieu de l'indifférence publique. La commission de permanence se serait réunie le lendemain, cela n'est pas douteux. L'assemblée elle-même aurait été infailliblement rappelée à Versailles, et elle serait revenue avec des dispositions certainement peu favorables à des délibérations calmes. Des débats irritans se seraient ravivés, des questions de gouvernement auraient été agitées, et tout cela en pleine période électorale! C'était assurément une responsabilité des plus graves que prenait là M. le vice-président du conseil. Ce qu'il n'avait pas entrevu au premier moment, il a dû le voir à mesure que la crise se déroulait; il s'est arrêté, c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. La réflexion, le sentiment des dangers qu'on allait braver si gratuitement, les interventions médiatrices, tout a contribué à tempérer les dissentimens et les incompatibilités. Les négociations ont recommencé, la question a cessé d'être personnelle pour redevenir simplement une question de direction générale dans la politique du gouvernement, et encore une fois l'esprit de transaction a prévalu. Tout a fini par une proclamation que M. le président de la république vient d'adresser aux Français, qui a été adoptée en commun par le cabinet tout entier, quoiqu'elle ne soit contresignée que par M. le vice-président du conseil.

Une proclamation de M. le président de la république exposant devant la France le programme électoral du gouvernement, c'est sans doute un procédé assez extraordinaire, un peu solennel et surtout peu conforme aux usages constitutionnels. C'est faire intervenir sans une nécessité bien évidente M. le maréchal de Mac-Mahon dans des débats

au-dessus desquels s'élève son autorité légalement définie et universellement respectée... Telle qu'elle est néanmoins dans son ensemble, cette proclamation est certainement empreinte d'une loyale sagesse, puisqu'elle invoque la paix et l'ordre que les nouveaux sénateurs et les nouveaux députés doivent avoir la mission de maintenir de concert avec le président de la république, puisqu'elle se résume dans ces mots que tout le monde peut accepter : « Nous devons appliquer ensemble avec sincérité les lois constitutionnelles, dont j'ai seul le droit, jusqu'en 1880, de provoquer la révision. Après tant d'agitations, de déchiremens et de malheurs, le repos est nécessaire à notre pays, et je pense que nos institutions ne doivent pas être révisées avant d'avoir été loyalement pratiquées; mais pour les pratiquer comme l'exige le salut de la France, la politique conservatrice et vraiment libérale que je me suis constamment proposé de faire prévaloir est indispensable... » Que cette proclamation de M. le président de la république soit une œuvre spontanée ou une combinaison de divers programmes préparés par les principaux ministres, qu'elle ait dû être soumise à des délibérations successives et laborieuses, peu importe : l'essentiel pour le moment, c'est qu'elle a eu pour premier effet de rétablir la paix ministérielle. De la démission demandée à M. Léon Say, il n'est plus rien resté, on n'en a même plus parlé que pour la détruire. M. le ministre des finances s'est tiré de là simplement, fermement, sans se refuser à une transaction sous la garantie de la parole de M. le maréchal de Mac-Mahon, comme aussi sans abdiquer son droit de défendre la république constitutionnelle, de se présenter avec ses amis du centre gauche aux électeurs de Seine-et-Oise. Après cela, ce serait sûrement une étrange illusion de croire à une paix complète et durable. N'y eût-il que les notes presque officielles par lesquelles on commence déjà de dire que la proclamation de M. le président de la république n'est que la confirmation des discours, des idées de M. Buffet, ce serait assez pour prouver que cette paix n'est encore qu'une trêve, qu'il y a toujours deux politiques en présence, et que, si la dernière crise n'est point allée jusqu'à séparer les hommes, jusqu'à dissoudre un ministère, elle n'a pas cessé d'être au fond des choses.

Des paroles comme celles que vient de prononcer M. le président de la république sont sans aucun doute de nature à détendre jusqu'à un certain point, momentanément, une situation, et dans tous les cas elles dégagent l'autorité de M. le maréchal de Mac-Mahon. En définitive néanmoins, il est bien clair que tout dépend de ce que deviendra ce programme dans la pratique ministérielle, de ce qu'on entend par « la politique conservatrice et vraiment libérale, » par l'exécution loyale des lois constitutionnelles, et c'est ici que commence cette question de direction que la dernière crise n'a peut-être pas tranchée nettement au profit des idées de modération et de conciliation. Assurément, si on l'a-

vait voulu, si on avait eu un sentiment clair et précis des conditions où se trouve la France, il y avait une politique simple, naturelle et efficace. Il fallait, non pas seulement aujourd'hui, mais dès le premier jour, choisir hardiment son terrain d'action, dissiper toute équivoque, décourager toutes les arrière-pensées, tous les calculs secrètement hostiles, et ne pas laisser aux partis cette ressource d'une distinction perfide entre les institutions et le « gouvernement du maréchal. » Si on pouvait rétablir la monarchie, que ne la rétablissait-on? Dès qu'on ne le pouvait pas, il fallait accepter la situation telle qu'elle est, avec ses caractères et ses conséquences, s'y attacher résolûment et aller droit au pays en lui demandant sans subterfuge de se rallier à ces lois constitutionnelles qui sont après tout sa sauvegarde. Le pays désire le repos, comme le dit M. le président de la république, oui sans doute; il demande surtout à être éclairé et dirigé au milieu des confusions où il se débat, et il aurait certainement répondu à la confiance qu'on aurait mise en lui, à l'appel qu'on lui aurait adressé; il se serait senti gouverné. En dehors même des masses, les hommes modérés de toutes les opinions, qui sont innombrables en France, auraient compris qu'ils avaient des guides, qu'ils pouvaient marcher sans crainte d'être abusés encore une fois, et c'était le meilleur moyen de vaincre les partis extrêmes, de les réduire à l'impuissance en réalisant cet idéal d'une politique vraiment conservatrice et libérale dans les institutions nouvelles. C'est le malheur de M. Buffet de n'avoir pas compris cette situation, d'avoir voulu gouverner par l'équivoque et les restrictions, d'avoir mis toute son habileté à grouper sous ce nom d'union conservatrice des partis hostiles sur lesquels il ne peut compter, qu'il ne peut satisfaire qu'en flattant leurs regrets ou leurs espérances, en faisant bon marché de la constitution au nom de laquelle il exerce le pouvoir.

A quoi donc arrive M. le vice-président du conseil par le système qu'il suit si obstinément, et dont ses amis, ses défenseurs, prétendent voir la confirmation complète dans la proclamation de M. le maréchal de Mac-Mahon? Il provoque des crises ministérielles comme celle qui vient de se dérouler, qui a failli laisser le pays sans direction au moment le plus critique, et il nous conduit à cette situation électorale qui se dessine déjà, qui offre le spectacle, réellement assez étrange, d'une administration procédant un peu partout par l'exclusion des partisans de la constitution du pays. M. le président de la république, il est vrai, a plus d'une fois fait appel aux hommes modérés de tous les partis, et cet appel il le renouvelle dans sa récente proclamation. Malheureusement M. le ministre de l'intérieur et les préfets, qui exagèrent encore sans doute ses instructions, ont une ingénieuse manière d'interpréter cette parole dans la pratique électorale. A leurs yeux, ceux qui semblent prendre tout simplement au sérieux la république conservatrice et la constitution du 25 février, ceux-là ne sont plus des modérés; ce sont des

révolutionnaires plus ou moins déguisés, des alliés du radicalisme, en un mot de faux modérés suspects et dangereux. Faux modérés sont tous les membres du centre gauche, faux modérés les amis de M. Casimir Perier et tous ceux qui, comme lui, ont aidé sans arrière-pensée à l'organisation d'une république honnête et pacifique. Faux modéré est M. Feray, avec qui M. Léon Say a eu le tort de s'allier, et qui, sans y songer, a été la cause innocente d'une crise ministérielle.

D'exclusion en exclusion, on ne sait plus qui échappera, qui sera jugé assez orthodoxe pour entrer dans cette union des modérés dont M. le président de la république a fait un mot d'ordre politique. Sans y prendre garde, M. Bocher et le préfet de police, M. Léon Renault lui-même, risquent fort de n'être pas dans l'orthodoxie, de ne pas trouver grâce devant l'administration, car enfin que dit M. Bocher à ses électeurs du Calvados? Il ne dispute à la république constitutionnelle ni son titre ni ses conditions; il y voit sous un autre nom et sous une autre forme les garanties essentielles du gouvernement parlementaire. « Vous avez à choisir, dit-il, entre les partisans et les adversaires avoués ou cachés du régime actuel, entre ceux qui, conservateurs véritables, l'acceptent de bonne foi et sans arrière-pensée, qui pourront en prévoir le changement sans le désirer, surtout sans le rendre eux-mêmes nécessaire, et ces faux conservateurs qui ne croient pas à la stabilité des nouvelles institutions, en souhaitent la ruine et feront tout pour la précipiter. Je suis avec les premiers. » Que dit de son côté M. le préfet de police en sollicitant la députation dans l'arrondissement de Corbeil? « Nos nouvelles institutions sont rassurantes pour les conservateurs en même temps qu'elles offrent aux amis des libertés publiques les garanties qu'ils ont le droit d'exiger. Le devoir des bons citoyens est de ne rien épargner pour les consolider... Elles ne peuvent être révisés jusqu'en 1880 que sur l'initiative du président de la république; si, avant l'expiration du mandat législatif, M. le maréchal de Mac-Mahon croyait devoir faire usage de la prérogative qui lui a été réservée, je voterais pour les propositions qui auraient pour but d'introduire une amélioration ou de corriger un défaut dans la constitution, je repousserais sans hésitation celles qui porteraient atteinte à son principe... » Fort bien! c'est parler sans détour en homme résolu. Nous ferons seulement observer que ce que dit M. le préfet de police, c'est ni plus ni moins ce qu'a dit le terrible complice de M. Léon Say, M. Feray, qui prêtera certainement son appui à M. Léon Renault dans l'arrondissement de Corbeil, c'est ce que disent dans toutes les parties de la France une foule de candidats combattus par l'administration uniquement parce qu'ils parlent comme M. le préfet de police.

L'erreur de M. le vice-président du conseil est de méconnaître absolument l'immense travail d'apaisement et de modération qui s'accomplit

depuis quelques années en France, ce travail qui a déterminé les plus anciens républicains à voter pour une constitution conservatrice, qui conduit M. Gambetta lui-même à rompre avec le radicalisme extrême et agitateur, comme il le faisait encore récemment dans une lettre adressée à un conseiller municipal de Cahors. M. le vice-président du conseil ne peut pas se résigner à regarder en face et sans vaines défiances ce mouvement si nouveau, presque universel, à distinguer entre les élémens révolutionnaires, qu'on a certes raison de combattre sans faiblesse, et les élémens de force conservatrice, dont on peut se servir. Il ne voit partout qu'une tactique habile faite pour surprendre et tromper le pays par des démonstrations perfides en faveur de l'ordre et de la paix; il a l'idée fixe des faux modérés qui se cachent sous l'apparence du respect de la constitution, qu'il se croit tenu de combattre partout comme les ennemis du « gouvernement du maréchal, » c'est le mot consacré. Et à ces faux modérés, dont il dédaigne l'alliance et l'appui, qu'il traite ou qu'il fait traiter à peu près partout en ennemis, qu'a donc à opposer M. le vice-président du conseil? C'est là vraiment que triomphe la politique du ministre de l'intérieur. M. Buffet, pour faire face à tout, a sa grande et invariable combinaison qu'il ne cesse de produire, — l'union conservatrice! Beau mot assurément, mais qui dans la réalité devient une étrange chose, un amalgame de tous ceux que M. Bocher appelle les « faux conservateurs, » les « adversaires avoués ou cachés des institutions nouvelles. » Ce n'est point sans doute que M. le vice-président du conseil veuille de propos délibéré et avec préméditation préparer la ruine de la constitution du 25 février, de ce régime pour lequel M. le maréchal de Mac-Mahon réclame le bénéfice d'une expérience loyale. Non, M. le ministre de l'intérieur n'a pas de si noirs desseins et une si profonde diplomatie, nous le croyons; mais il est entraîné par son système, il est obligé de tout subordonner à la politique de combat, de résistance, que lui imposent ses passions, ses préjugés, ses défiances, ses répulsions. C'est presque sans le vouloir et par une sorte de fatalité qu'il est conduit à cette position extraordinaire où, pour faire l'expérience des institutions « loyalement pratiquées, » il ne voit rien de mieux que de rechercher le concours de ceux qui en « souhaitent la ruine et feront tout pour la précipiter. »

Cette politique, elle est dans le choix des candidatures que l'administration patronne comme dans les discours de M. le vice-président du conseil. On n'a qu'à voir ce qui se passe presque invariablement dans toutes les parties de la France. Partout, sur toutes les listes, on est à peu près certain de trouver des légitimistes, des bonapartistes ou des conservateurs qui ne se piquent pas d'une grande consistance d'opinion. Ceux-là ne refusent rien, il est vrai, au « gouvernement du maréchal de Mac-Mahon; » mais ils ne promettent rien à la constitution, ils pro-

noncent son nom du bout des lèvres en la livrant à son malheureux sort et en se promettant de pousser à la révision le plus promptement possible. Voilà les listes et les programmes qui ont particulièrement les faveurs administratives, et de toutes les combinaisons la plus merveilleuse, la plus inattendue, est encore celle qui réunit dans une fraternelle candidature M. Batbie et un des fidèles du régime napoléonien. Un des journaux conservateurs du Gers n'a pu dissimuler son étonnement, mais c'est ainsi que les choses doivent se passer pour l'honneur de l'union conservatrice! Dans la Gironde, un des candidats préférés de la préfecture est un ancien sénateur de l'empire, M. Hubert-Delisle. Dans les départemens du centre, dans la Charente, dans la Normandie, un peu partout, c'est à peu près de même. Les candidatures bonapartistes n'ont pas toutes assurément les faveurs administratives; il y en a malheureusement un assez grand nombre qui ne sont que faiblement combattues en haine des candidatures des partisans de la république, des constitutionnels, ou même de ces « faux modérés » qui ont le privilége d'exciter si vivement l'humeur soupçonneuse de M. le vice-président du conseil.

On ne peut pourtant pas agir autrement, dit-on, c'est inévitable. Les bonapartistes sont nombreux dans le pays, surtout dans certains départemens. Sans leur appui, que devient le succès de l'union conservatrice? Tout ce qu'on peut faire, c'est de limiter leur influence, de tempérer leurs impatiences, de ne leur livrer que quelques positions dans la place en échange de leurs votes. Nous connaissons bien ces explications; mais après tout, s'il en était ainsi, à qui donc en serait la faute? qui donc a contribué à relever ces influences avec lesquelles on se croit obligé maintenant de négocier et de traiter? Qu'on se souvienne un peu: moins de trois ans après la guerre de 1870, deux ans tout au plus après la fatale et inévitable paix de 1871, un ministre de l'empire se retrouvait dans les conseils de la république. Presque partout les maires du régime impérial rentraient dans leurs fonctions. Trop souvent les pratiques administratives de l'ère napoléonienne ont été réhabilitées par ceux-là mêmes qui en avaient souffert, qui ont cru pouvoir se servir de ces armes dont ils avaient été blessés. Après un vote solennel de déchéance condamnant un gouvernement comme coupable des désastres de la France, on en est venu à effacer à demi ce vote, à parler avec moins de sévérité de ce gouvernement, à ne plus le considérer que comme un de ces régimes tombés qui ont laissé des souvenirs, des regrets, des espérances, des affections légitimes. Aujourd'hui encore on hésite à prononcer une parole qui eût été certainement de circonstance, qui était attendue, et pendant que M. le président de la république fait un appel honorable, peut-être malheureusement peu efficace, à l'abnégation de ceux qui mettent les intérêts du pays au-dessus de leurs préférences,

les préfets continuent à soutenir des candidatures assez équivoques sous prétexte d'aider au succès de l'union conservatrice. On subit les conséquences de la politique à laquelle on s'est livré, des confusions qu'on a créées. M. le vice-président du conseil ne voit pas qu'il risque tout pour un concours douteux ou périlleux, — que, sans le vouloir, il joue tout simplement le jeu des bonapartistes, sur lesquels il ne peut même pas compter, qui lui manqueraient certainement le jour où ils y auraient un intérêt de parti. Que veulent en effet les bonapartistes? qu'ont-ils poursuivi jusqu'ici, même dans ces élections sénatoriales de l'assemblée, où ils ont offer le spectacle d'une s audacieuse évolution? Ils se sont proposé de faire disparaître d'abord le centre droit, qui, en s'alliant avec le centre gauche, aurait pu constituer une force prépondérante. Ils ont voulu écraser les fractions modérées pour arriver à des élections où la lutte s'engagerait entre les républicains et une armée conservatrice dont les partisans de l'empire resteraient le corps principal. M. le vice-président du conseil entre aveuglément dans ce jeu. Cette union conservatrice qu'il préconise, qu'il interprète et pratique à sa manière, c'est surtout aux impérialistes qu'elle peut servir, et par ce système il n'est point impossible effectivement qu'on n'arrive à un résultat assez étrange, à des assemblées où républicains et bonapartistes seront en présence, formant les principales masses parlementaires. Est-ce là ce que M. le vice-président du conseil appellerait servir les intérêts conservateurs et libéraux de la France?

Non assurément, la politique de M. le ministre de l'intérieur n'est ni libérale ni conservatrice. Ce qu'on peut même lui reprocher, c'est de n'être point du tout une politique, de n'être qu'un expédient chimérique ou périlleux, et de compromettre les intérêts conservateurs qu'il prétend servir. Ces intérêts, M. le ministre de l'intérieur les compromet par ses alliances, par ses interprétations, par ses combinaisons, qui en vérité n'ont rien de nouveau, qui n'ont jamais rien sauvé.

M. Buffet a certainement une énergie et une obstination de caractère qu'il pourrait mieux employer. Au fond, sous cette apparence de ténacité impérieuse, son système de gouvernement se résume dans une sorte d'entraînement instinctif de réaction et dans une subtilité laborieuse dont un des plus récens et des plus singuliers exemples est le commentaire qu'il vient de donner à la loi sur la presse. Un amendement proposé à cette loi a enlevé au gouvernement le droit d'interdire, par une mesure spéciale, la vente d'un journal sur la voie publique. Fort bien! cette disposition est assez claire; mais on ne pense pas à tout. Il se trouve qu'une autre loi de 1849, toujours en vigueur, contient un article qui met dans la dépendance de l'administration les colporteurs ou vendeurs de tous les écrits périodiques ou non périodiques. Ministère de l'intérieur et préfets ont le droit de donner ou de retirer les autori-

sations de vente, de vérifier les catalogues des colporteurs, d'interdire tout ce qui porte atteinte à la morale, aux lois, à l'ordre, et c'est cet article qu'invoque aujourd'hui l'administration. Il en résulte qu'à défaut du droit spécial d'interdire un journal, qui lui a été retiré par la dernière loi, le gouvernement retrouverait ailleurs la faculté plus générale et plus étendue d'interdire la vente de tous les journaux rien qu'en retirant à un colporteur l'autorisation dont il jouit. Annuler une légalité récente par une légalité ancienne qu'on a oublié de réviser, est-ce là de la politique conservatrice? Non, ce n'est ni en jouant avec ces subtilités, ni en représentant l'ordre social comme perpétuellement menacé, ni en faisant intervenir, quelquefois avec peu d'opportunité, la personne de M. le maréchal de Mac-Mahon, qu'on est un vrai chef de cabinet conservateur. La vraie politique aujourd'hui sera celle qui, en donnant à la France la paix et l'ordre, dont parle M. le président de la république, saura en même temps la gouverner sans la violenter, lui inspirer une libre et virile confiance dans ses destinées, dans ses institutions, dans les chefs appelés à la conduire.

Au fond, ces crises peuvent être pénibles, elles n'ébranlent pas sérieusement la situation intérieure de la France, qui est assez vivace pour triompher de ces conflits de direction dans sa politique, même d'une bataille électorale comme celle qui va commencer. Une question tout au moins aussi grave serait de savoir si cette année qui s'ouvre promet à l'Europe la paix que tout le monde désire ou des crises prochaines. La vérité est que les élémens de conflagration, les périls, ne manquent pas, et les nouvellistes en profitent pour mettre en émoi de temps à autre les cercles politiques et les marchés financiers. L'Europe, dans ces dernières semaines, a vu se succéder une multitude de fausses nouvelles heureusement démenties. Un jour, c'était le roi Victor-Emmanuel qui avait profité des réceptions du 1er janvier pour adresser une allocution toute belliqueuse à ses généraux; il n'aurait parlé de rien moins que d'un prochain appel qu'il aurait à faire au courage de son armée. Qu'est-il resté bientôt de tout cela? Il y a la vérité toute simple. Le roi Victor-Emmanuel a parlé, comme il parle toujours, avec sa familiarité martiale; il a témoigné l'intérêt affectueux qu'il porte à son armée, la confiance qu'il a toujours mise dans ses soldats avec lesquels il a combattu. Voilà tout, et, si l'Europe est menacée d'un péril de guerre, ce n'est point à coup sûr l'Italie qui donnera le signal. Le gouvernement de Rome est trop occupé de ses affaires intérieures, de ses finances, du rachat des chemins de fer demeurés jusqu'ici la propriété de compagnies étrangères. — Un autre jour, on a tout à coup annoncé que l'Autriche rappelait ses réserves, qu'elle prenait ses dispositions pour compléter son armée. Un journal anglais le disait sérieusement sur la foi d'un mystérieux correspondant de Vienne; puis il

s'est trouvé qu'il n'y avait rien de plus qu'une invention propagée par le télégraphe, qui est quelquefois le complice de toutes les fables et peut-être aussi d'audacieuses spéculations. Le dernier mot de la situation européenne, c'est que les cabinets sont aujourd'hui occupés de la note élaborée dans ces derniers temps par le comte Andrassy, destinée à formuler le programme de réformes que la diplomatie doit demander à la Turquie.

A la vérité c'est bien assez pour donner de l'occupation en Europe et même pour provoquer les plus graves complications, s'il y avait quelque part la volonté de faire éclater l'incendie. La note du comte Andrassy, approuvée par la Russie comme par l'Allemagne, a été communiquée dès les premiers jours de l'année à la France, à l'Angleterre et à l'Italie. A vrai dire, elle ne paraît avoir soulevé de sérieuses difficultés ni à Paris ni à Rome ni à Londres. Il a pu y avoir quelques objections de détail, il n'y a pas eu de contestation de nature à embarrasser la marche de l'affaire. L'Italie avait envoyé son adhésion quelques heures après avoir reçu la note. La France, elle aussi, a adhéré en faisant quelques observations sans gravité. L'Angleterre enfin a sanctionné à son tour la note autrichienne. Il y avait deux raisons pour que le concert des puissances s'établît sans grande difficulté. D'abord la note du comte Andrassy est des plus modérées dans ses termes, dans les propositions qu'elle formule; elle ne contient rien qui dût provoquer l'opposition des cabinets. De plus, il y avait une certaine importance à ce qu'il n'y eût aucune dissonance dans cette action de l'Europe. Maintenant comment la Turquie accueillera-t-elle cette communication? N'opposera-t-elle pas à la note autrichienne, appuyée par l'Europe, les réformes dont elle a pris elle-même l'initiative? Le cabinet ottoman a pu avoir d'abord cette pensée; il ne paraît pas avoir persisté, et il est plus intéressé que tout autre à travailler avec l'Europe à une prompte solution, puisque, si on laissait arriver le printemps sans avoir rien fait de décisif, l'insurrection pourrait se réveiller plus que jamais dans l'Herzegovine et s'étendre dans d'autres provinces. C'est l'intérêt de la Turquie d'en finir, et c'est assurément aussi l'intérêt de l'Europe d'éteindre ou de circonscrire cet incendie toujours menaçant.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

La Société des concerts du Conservatoire, qui, en fait de nouveautés, n'a jamais passé pour gâter ses élus, vient de leur donner le *Manfred* de Schumann. L'œuvre ne nous était point inconnue, puisqu'il y a trois

ans la société l'avait déjà mise à son programme, mais de ce grand ensemble organique, quelques morceaux détachés, l'ouverture, — une admirable page, — et l'apparition de la fée des Alpes, — une merveille de grâce et de poésie, — étaient seuls restés dans les mémoires, et c'est encore à ces morceaux que la faveur du public s'est prise pendant les deux récentes auditions. Tout porte à croire qu'il en sera toujours ainsi avec certaines œuvres capitales de Schumann. Pour nous habituer à cette musique abstraite et trop souvent même *abstruse,* pour nous faire pénétrer au cœur du sujet, il faudrait des expériences fréquemment, obstinément réitérées, et ce ne sont pas des auditions isolées se renouvelant à des années de distance qui nous aideront à débrouiller une pareille énigme. Schumann n'a jamais été clair, ses plus fervens adeptes sur ce point ne sauraient nous contredire; c'est un esprit alambiqué, une manière de Jean-Paul musical empêtré dans les parenthèses, chaotique avec des fulgurations de génie. Dès 1849, à cette période, la plus féconde de sa productivité, où, parmi tant d'ouvertures, de symphonies, de trios, de pièces instrumentales et vocales de tout genre, naquit ce puissant poème de *Manfred,* la critique lui reprochait cette fureur qu'il a d'amonceler les difficultés techniques en même temps qu'il s'adresse intentionnellement à votre émotion et recherche vos sympathies : toujours Jean-Paul! La musique de Robert Schumann, ainsi que la prose de l'auteur de *Titan,* est aux mains du public un peu comme une noix entre les pattes de l'écureuil. Il ronge la dure enveloppe, s'use les dents et la rejette sans se douter que sous l'ingrate écorce un fruit savoureux se dérobe. Ce fruit, bien des gens en France l'ont deviné, pressenti, mais que d'efforts, de frais, seraient nécessaires pour le faire goûter au public! Longtemps encore, avec le néo-romantique allemand, nous en serons réduits aux notions fragmentaires, aux jugemens par à-peu-près. A peine avons-nous une idée de *Manfred;* nous distinguons bien ici et là divers morceaux, assez pour nous dire : C'est un maître! nous n'embrassons pas l'ensemble de l'œuvre. De ce que Schumann a mis dans cette partition de sentiment byronien, de ce qu'il ajoute de ses propres douleurs, de ses pensées, de ses doutes, de ses flammes à lui et de ses amertumes à la passion du poète dont il s'inspire, qu'en savons-nous? que savons-nous de sa *Geneviève,* de son *Faust?*

C'eût été en effet grand miracle qu'un rôdeur tel que celui-là, cherchant partout *quem devoret* à travers les littératures, ne fût point venu poser sa griffe de lion sur la tragédie philosophique de Goethe. Quel musicien avant lui n'avait flairé, retourné l'illustre proie? Beethoven d'abord, qui, s'il faut en croire Schindler, se promettait de terminer par là sa carrière de compositeur. Nous avons ensuite le partitionnaire Eberwein, qui, à Weimar sous les yeux du maître, et soutenu par sa

très haute et sérénissime approbation, rédige une musique d'ailleurs fort honnête. Arrive alors le *Faust* du prince Radzivil, création hybride tenant le milieu entre l'*oratorio* et l'opéra, et pour laquelle Goethe, qui estimait trop la faveur des princes pour ne pas aimer aussi quelquefois leur musique, daigna scander et rimer deux chœurs nouveaux. A cette partition intéressante succéda celle de Lindpaintner, maître de chapelle à Stuttgart, beaucoup de bruit, de cantilènes, de fantasmagorie; italianisme et sentimentalisme; nous approchons, on le voit, de M. Gounod. Laissons cependant passer auparavant le *Faust* de Spohr, œuvre virile et géniale qui précéda de plusieurs années le *Freischütz* de Weber et donna la note et la couleur à l'opéra romantique allemand. En France, nous avons la *Damnation de Faust*, une symphonie dramatique plus que jamais en honneur dans les concerts, et comme opéra le *Faust* de Mlle Bertin, représenté jadis au Théâtre-Italien, et le *Faust* de M. Gounod. Tout cela promet pour l'avenir, et si, par la consommation dans le passé, nous jugeons de la consommation dans le futur, si nous songeons qu'une composition de la valeur du *Faust* de Spohr est aujourd'hui complétement oubliée même des Allemands, nous pouvons nous demander ce que sera dans un demi-siècle la diablerie florianesque de M. Gounod quand dix ou quinze autres *Faust* auront passé par-dessus.

Revenons à Schumann. Sa musique, œuvre organique s'il en fut, embrasse les deux parties du poème, et se donne bien garde de négliger pour des illustrations et le tableau de genre ce grand sens caractéristique, cet esprit de réflexion, de critique et de coordination qui fait du poème de Goethe un pendant à la *Divine Comédie*. Il va sans dire que notre intention ne saurait être d'étudier ici dans ses détails cette musique. Nous avons pour cela de bonnes raisons, et la meilleure est que nous ne l'avons pas entendue. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'en signaler l'existence à la Société des concerts, dont nous aimerions à provoquer la généreuse initiative. On cite comme un chef-d'œuvre l'épilogue dans le ciel et toute la scène qui précède. « La scène des anachorètes, écrit M. Ambros, un des plus vaillans esthéticiens de l'Allemagne, n'est point simplement une des meilleures productions de Schumann, c'est une des plus belles choses de la musique moderne. Le paysage en est un vrai Poussin, vous plongez dans la profondeur crépusculaire de ces bois flottans; que la musique puisse agir ainsi pittoresquement par la seule évocation d'un sentiment analogue, on l'imagine à peine. Le Père extatique, le Père profond, à la voix grave et méditative, le Père angélique, — amour et mansuétude, — le docteur Marianus, — béatitude, illuminisme, — les chœurs des anges, des bienheureux enfans, des pécheresses auxquelles vient se joindre Marguerite : *una pœnitentium,* — tout cela d'un rendu, d'un

caractère étranges, merveilleux, d'une saisissante beauté. Je recommande aussi le moment où le discours du docteur Marianus tourne à l'hymne ; cette transition, avec son accompagnement de harpes, est d'un prestige éblouissant; plus tard quelle douceur béate, quelle infinie compassion dans son regard jeté sur les trois repenties implorant leur grâce! La réplique *au suraigu* en quelques paroles sonores, éclatantes, de la glorieuse mère du Christ à la Samaritaine, à Marie l'Égyptienne, à Marguerite chantant en voix de soprano, est un trait de génie, un effet absolument grandiose obtenu par les moyens les plus simples. « Sauvé du mal et de l'enfer, le noble enfant du royaume des esprits! » Dans la reprise de cette phrase et dans le dernier chœur mystique, le musicien était appelé à donner sa mesure, et ce que Schumann a produit là suffirait à sa gloire immortelle! » Nous en avons dit assez pour être compris de ceux que les intérêts du grand art préoccupent; si la Société des concerts hésitait, d'autres se montreraient moins difficiles, et, par exemple, pourquoi l'Opéra, tout le premier, ne prendrait-il pas en main cette affaire? L'épilogue du *Faust* de Goethe mis en musique par Schumann, quel acte plus splendide à monter? Il y a là en outre matière à décors, à costumes; du spectacle et du pittoresque à perte de vue! Donner cette scène en manière d'oratorio pendant la semaine sainte serait un coup de maître digne de tenter l'émulation du directeur actuel de l'Opéra.

Les représentations shakspeariennes de Rossi continuent d'attirer le monde à Ventadour. Pour les gens amoureux de l'intelligence et de ses plaisirs, rien de réjouissant comme cet enthousiasme qui grandit chaque jour. C'est l'histoire de Rachel et de ses débuts. Quelques-uns d'abord s'écrient, pleins d'admiration : Allez-y voir! Alors arrivent les curieux et les dilettantes; puis enfin c'est le public, le grand public qui paie et seul consacre. Le fait est qu'on vient là maintenant comme à Verdi. Vous avez devant vous une salle attentive, studieuse; c'est le théâtre et un peu aussi la conférence. Dans les loges, à l'orchestre, chacun a dans la main son *libretto :* les uns vont de l'italien au texte anglais; les autres, moins aguerris, ont le nez sur la version française; mais soyez sûrs que tous profiteront de la leçon, même les plus informés. On n'imagine pas ce qu'un si curieux spectacle ouvre à l'esprit de points de vue nouveaux. Ainsi dans *Roméo et Juliette,* telles scènes de mœurs locales qui, représentées en anglais, passaient inaperçues, empruntent à la traduction italienne un relief tout à fait original : les figures du vieux Capulet, de sa femme et de la nourrice gagnent énormément à parler la langue du pays; vous les voyez se mouvoir à l'aise, vivre de cette vie abondante, familière, loquace, tout en dehors, que Shakspeare, par la merveilleuse divination de son génie bien plus que par observation, leur a donnée. Une Anglaise de beaucoup d'esprit et de littérature nous

disait à ce sujet qu'elle venait, pour la première fois, de faire connaissance avec la famille Capulet, dont elle ne connaissait encore que l'adorable fille. Le succès de Rossi dans Roméo est peut-être le plus brillant qu'il ait obtenu parmi nous. Le premier soir, l'enthousiasme avait peine à se contenir, et quand les applaudissemens se taisaient par force, vous entendiez un frémissement de plaisir circuler dans la salle. Après la scène du balcon, tout le monde criait *bis* comme après un duo d'opéra, et quel duo, fût-il de Mozart lui-même, vaudrait jamais l'incomparable musique de cette poésie? Ajoutons que Rossi trouve vraiment à qui parler dans ce nocturne qu'il exécute avec une Juliette de quinze ans. Cette enfant-là n'a pour talent que sa jeunesse, mais combien on lui sait gré d'être jeune et de ne pas solfier depuis neuf lustres!

Rossi en est maintenant à ce point où l'artiste, maître de son public, peut tout oser. Ainsi, lorsque dans la rencontre pendant le bal, il effleure de ses lèvres les lèvres de Juliette, ce baiser rapide, inusité, a d'abord surpris, puis aussitôt les applaudissemens ont éclaté, l'audace extrême avait réussi comme tout réussit au succès; mais un moins habile, un moins heureux aurait grand tort de s'y risquer. J'ai parlé de jeunesse, Rossi n'a déjà plus l'âge de Roméo, et sa taille, qui sied si bien au More, à Macbeth, au prince de Danemark, manque ici de sveltesse et de gracilité. En revanche, quelle intelligence dans les moyens de suppléer à la nature! Cet homme porte en soi toutes les impétuosités, toutes les flammes de ses vingt ans, et lorsqu'il lui convient de les répandre, l'illusion est complète. Voyez-le dans la scène avec le frère Laurence, quand il se roule à terre avec les impatiences désordonnées, les révoltes d'un jouvenceau dont l'amour enfièvre le sang. Je glisse sur les duos d'ivresse, sur le combat avec Tybald, les comédiens de cette allure n'ont point pour habitude de se laisser prendre en défaut à certains endroits consacrés; ce n'est donc point là, sur la grande route où chacun passe et dans les sentiers traditionnels, qu'on les doit chercher; attendez-les aux tournans, dans les coins. Guettez-moi bien par exemple ce Roméo dans sa scène avec l'apothicaire, un de ces épisodes philosophiques par lesquels l'auteur d'*Hamlet* ne manque pas une occasion de se manifester. Allez entendre cette scène au Théâtre-Italien, c'est Roméo lui-même qui pose devant vous; que dis-je? vous oubliez le poète, l'acteur, il n'y a plus de fiction, de personnage, il n'y a plus que l'être humain brisé, anéanti. Entre le bal chez les Capulets et ce moment suprême, quelques jours à peine se sont écoulés, et l'enfant du midi par l'excès d'amour et d'infortune a mûri, vieilli; le voilà, rompu d'expérience, qui s'attarde à réfléchir au lieu de se laisser vivre et qui se prend à méditer sur l'existence, ironique, amer, misérable. Rossi vous fait songer au *Penseroso* de Michel-Ange, le Médicis sorti de sa crypte ne philosopherait pas autrement. Tout à coup cependant la vie se réveille, Hamlet s'efface et

l'amant de Juliette reparaît; ce précieux poison qui va le réunir à sa maîtresse, il le tient donc enfin; s'élancer vers elle, la rejoindre, est désormais l'unique effort; vous sentez qu'il ne vit plus que pour mourir. Le mouvement du tragédien, son accent, son visage, pendant les derniers vers qui précèdent cette sortie ne se peuvent décrire. C'est d'une instantanéité, d'un nouveau, d'un *trouvé* irrésistibles. Ce spectacle remuait en nous tout le passé, involontairement nous pensions à Delacroix, à Berlioz, ces adorateurs sincères et *sans phrases* du génie de Shakspeare; quelles jouissances n'éprouveraient-ils pas, eux qui ont tant vécu avec Roméo et tant aimé Juliette! — On prête à M. Rossi l'intention de profiter de l'*aura popularis* pour faire une excursion dans notre répertoire; s'il compte s'adresser au théâtre de Victor Hugo, jouer, comme on l'a dit, *Ruy Blas, le Roi s'amuse,* rien de mieux, passe même pour *Louis XI,* bien que cette tragédie d'opéra comique, avec ses bons villageois dansant en chœur sur la place de l'église, et son arrière-goût de Scribe et de Béranger, ne réponde guère aux tendances dramatiques remises en vigueur chez nous par les représentations de l'artiste italien; mais qu'il se garde surtout d'aller fouiller dans les archives de l'ancienne Porte-Saint-Martin; fuyons comme la peste les maladroits amis qui nous crieraient aux oreilles : « Et maintenant à *la Tour de Nesles !* » M. Rossi a mieux à faire que de chercher à nous intéresser à Buridan le capitaine, dont les destinées ne nous sont que trop connues; qu'il reste fidèle à son saint et ne compromette point en des aventures de cape et d'épée le prestige que lui vaut sa manière d'interpréter Shakspeare. Il y a du commentateur et du conférencier chez cet artiste : c'est un penseur, — oiseau rare à rencontrer en lieu pareil; de là son autorité sur le public, jusqu'alors irrévérencieux et réfractaire. Réussir où tant d'autres, et des meilleurs, avaient échoué n'est point une gloire qui se doive jouer à pile ou face. Cet Italien, par sa puissante initiative, nous a mis en rapport direct avec le génie de Shakspeare, il a, comme on dit, rompu la glace; qu'il reste désormais l'homme non pas d'un seul rôle, mais d'une idée, idée de vulgarisation des chefs-d'œuvre et, si l'on veut, d'apostolat intellectuel; là est le secret de sa force et de son succès.

Vanity fair ! dit un roman de Thackeray; un livre qu'on devrait bien faire et qui servirait plus tard à caractériser les mœurs dramatiques de notre époque, ce serait : la Foire aux appointemens! La Patti touche aujourd'hui 3,000 francs par représentation, Christine Nilsson s'est mise sur le même pied, ce que voyant, M. Faure, qui ne voulait pas être en reste, vient de s'engager dans la troupe ambulante de M. Merelli au prix de 300,000 francs pour cent représentations. Aux premiers beaux jours, ce baryton expéditionnaire quittera la France et s'en ira comme Joconde parcourir le monde, les journaux ne nous entretiennent que de

cet événement : on décompose l'itinéraire : deux mois à Vienne, autant en Belgique, en Hollande, etc., etc. Dans telle grande ville, on déjeunera, mais sans chanter; dans telle autre d'importance moindre on chantera sans coucher. Tout cela n'a sans doute qu'une médiocre importance, et nous ne songerions point à nous en occuper, s'il n'y fallait voir un signe du temps. Essayez donc avec de tels usages de former des institutions musicales durables, homogènes, d'organiser des troupes d'ensemble comme celles que jadis on applaudissait à l'Opéra. Nous voudrions savoir ce que Nourrit, qui gagnait par année 30,000 francs, et qui se contentait de les gagner, eût répondu si quelque impresario de passage fût venu lui proposer de quitter ainsi au pied levé ses travaux, ses maîtres, son public, pour s'en aller chanter de clocher en clocher et figurer au jour le jour dans une compagnie nomade! Les hommes de la période dont nous parlons appartenaient à des traditions en train de s'effacer. Ils aimaient leur pays, leur théâtre, ce milieu national dans lequel ils avaient grandi et qu'on n'emporte pas à la semelle de ses souliers. Se retrouver entre camarades associés à la même œuvre, tendre incessamment vers le mieux en présence d'un public empressé à constater leurs progrès, à proclamer chacune de leurs victoires, satisfaire ces maîtres qui s'appelaient Cherubini, Auber, Rossini, Meyerbeer, comptait à leurs yeux plus que tout l'or du monde. C'étaient des artistes français dans la plus pure et la plus noble expression, sans ridicules préjugés, mais très dignes et tenant à suprême honneur de passer leur vie à bien mériter de la scène qui les avait faits ce qu'ils étaient; désormais nous n'avons plus que des virtuoses cosmopolites, le chanteur que notre conservatoire a formé, que nos suffrages ont mis à la mode, va se montrer aussi peu soucieux de ce qui se passe chez nous que s'il s'agissait de l'opéra de Pékin. Personne, hélas! ne tient à la maison; nul idéal que les gros bénéfices! Et ces habiles du moment savent-ils seulement à quoi ils s'exposent? Savent-ils qu'à ce métier-là leur voix s'use, le public de Paris se désaffectionne, et que, même en dehors de ce que ces habitudes foraines ont de regrettable, c'est toujours un mauvais calcul pour un chanteur que de vouloir, au risque de se surmener et de perdre sa voix, gagner en dix mois ce qu'il pouvait gagner en trois ans si tranquillement et sans quitter son pays autrement que pour aller apparaître à Londres pendant la saison?

F. DE L.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

LE FIANCÉ

DE MLLE SAINT-MAUR

SECONDE PARTIE (1).

IV.

Ce fut par une belle après-midi de novembre que Séverin Maubourg se présenta à la Rosière, jolie villa et beau domaine à une petite lieue de Fontainebleau. La mission qu'il y venait remplir ne laissait pas de l'embarrasser un peu; ses débuts furent difficiles. Il trouva le colonel Saint-Maur à demi couché dans une chaise longue, au pied de son perron, sa pipe à la bouche. Le colonel toisa l'ambassadeur des pieds à la tête, et quand il eut appris de quoi il s'agissait, il ne lui fit pas d'autres complimens que de s'écrier : — Mon beau neveu se moque-t-il de nous? — Le mot qu'il employa était moins poli.

Le colonel Saint-Maur n'était pas le plus commode des colonels. Il avait l'humeur vive, les manières un peu brusques; ce qui est pis, il était devenu misanthrope. Il ne pouvait prendre son parti du funeste accident qui, sous la forme d'un boulet de canon, lui avait emporté la jambe droite et s'était permis d'interrompre brutalement une carrière brillamment commencée, dont il avait le droit d'espérer beaucoup. Il nourrissait une secrète jalousie pour tous les hommes qui ont eu le bonheur de conserver leurs deux jambes. Il avait cependant ses bons jours et même ses bonnes semaines;

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

cela dépendait des caprices du vent et du va-et-vient de ses rhumatismes. Les chats, comme on sait, passent leur vie à se persuader tour à tour que leur queue n'est pas à eux, et ils la mordent, ou à se convaincre qu'elle est bien à eux, et ils lui témoignent les plus grands égards. Le colonel Saint-Maur en usait à peu près de même avec sa jambe de bois. Dans ses bons jours, il admettait qu'elle faisait partie intégrante de sa personne, il la regardait tout au moins comme étant de la maison, comme une sorte de fille adoptive, à laquelle il s'était chargé de faire un sort; il plaisantait avec elle, il lui disait d'un ton presque affectueux : — Ma belle, allons voir ce qui se passe dans notre potager. — Le lendemain, elle n'était plus pour lui qu'une intruse, une odieuse étrangère, dont il était condamné à subir la société, et peu s'en fallait qu'il ne lui administrât des coups de cravache. Malheureusement pour Séverin, lorsqu'il fit la connaissance du colonel Saint-Maur, le colonel était dans un de ses mauvais jours, son rhumatisme lui faisait souffrir mort et martyre.

— Mon beau neveu se moque-t-il de nous? répéta-t-il de sa voix la plus rêche. S'il a quelque chose à me dire, que ne vient-il s'expliquer lui-même? Se propose-t-il de se marier par procuration? Que signifient ces simagrées? Et d'abord, qui êtes-vous, monsieur? Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Maurice m'avait assuré, répondit tranquillement Séverin, qu'il vous avait parlé plus d'une fois de Séverin Maubourg.

— Plus d'une fois ! Il m'en a ressassé les oreilles. C'est le fond de sa conversation; jugez de l'agrément... Ah ! monsieur, vous êtes donc le confident et le conseiller intime de ce fou ? Je vous en fais bien mon compliment. Allez lui dire, je vous prie, que je suis son serviteur, qu'il se mette à l'aise, que nous nous passerons très bien de lui. S'imagine-t-il par hasard que ce sont les partis qui nous manquent?

— Vous ne m'avez pas compris, colonel. Procédons par ordre, s'il vous plaît. Vous avez décidé, si je ne me trompe, que, pour obtenir la main de Mlle Saint-Maur, le vicomte d'Arolles devait au préalable se procurer une occupation.

— N'en doutez pas; plutôt que de m'embarrasser d'un gendre qui ne fasse rien, qu'on me donne tout de suite deux jambes de bois !.. Monsieur Séverin Maubourg, si nous avions un gouvernement, il ferait couper le cou à tous les oisifs.

— C'est possible, colonel; mais vous admettez bien que Maurice a eu raison de refuser la place de sous-préfet que lui proposait son frère?

— Le joli sous-préfet ! Savez-vous ce qu'il aurait fait de son arrondissement? Un jour qu'il aurait été à sec, il l'aurait joué en

un cent de piquet... Monsieur Séverin Maubourg, si nous avions un gouvernement...

— Il mettrait à l'ombre tous les joueurs, interrompit Séverin. Vous vous trompez, colonel; si Maurice a été joueur, il ne l'est plus.

— C'est dommage; il a tous les vices, et je serais fâché qu'il dépareillât sa collection.

— Vous êtes fort injuste à son égard. Pour vous complaire, il a résolu de se remettre à l'étude du droit, et avant quelques mois il aura sa licence.

— C'est la seule qui lui reste à prendre depuis qu'il se permet de me dépêcher des ambassadeurs... Eh bien! le voilà licencié. Et après?

— Il entrera dans la diplomatie, le comte d'Arolles lui en ouvrira la porte.

— Charmant métier! parlons-en. Ce sont ces messieurs qui nous ont plongés dans le gâchis où nous sommes.

— Et si nous avions un gouvernement, reprit Séverin en riant, il ferait pendre tous les diplomates.

— Je crois vraiment que vous vous moquez de moi! s'écria le colonel en serrant avec tant de force le fourneau de sa pipe entre ses doigts osseux qu'il le fit voler en éclats. Il n'y a qu'un mot qui serve. Pourquoi est-ce à vous et non à mon neveu que j'ai aujourd'hui l'agrément de parler?

— Maurice a eu le tort de s'imaginer que je plaiderais sa cause mieux que lui-même. Il m'a chargé de vous instruire de la résolution qu'il vient de prendre...

— Est-ce que je crois aux résolutions de mon neveu? Je n'ai jamais cru qu'à ses indécisions... Eh! parbleu, qu'il n'épouse pas! Du diable si je pensais encore à ce mariage quand son frère est venu m'en rafraîchir la mémoire... Que ce bel oiseau soit licencié, diplomate, tout ce que vous voudrez, je marierai ma fille comme il me plaira... Savez-vous causer avec les demoiselles, monsieur Maubourg?

— Pourquoi me demandez-vous cela, colonel?

— Causez avec Simone. Si vous savez vous y prendre, elle vous confessera qu'elle se soucie de son cousin comme du Grand-Turc.

— Vous l'a-t-elle dit?

— Non, elle ne dit rien; mais je le sais, et j'en suis charmé, cela me permettra de donner dès demain à cet impertinent son congé définitif.

— Après-demain vous vous en repentiriez, colonel; il me semble que déjà je commence à vous connaître.

En ce moment apparut à l'angle de la maison un grand chapeau

de paille. Sous ce chapeau, il y avait une tête, que les uns trouvaient plus singulière que charmante, les autres aussi charmante que singulière. Mlle Simone Saint-Maur ne plaisait pas à tout le monde, mais elle ne plaisait jamais à moitié. Elle avait une figure de fantaisie, un nez retroussé, la bouche petite et vermeille, la lèvre supérieure un peu trop relevée, le teint frais et délicat comme une fleur d'amandier, des cheveux d'un blond argenté, qui descendaient à droit fil jusqu'au milieu de son front, des yeux allongés, d'une teinte particulière, gris comme l'aile d'une tourterelle. D'habitude elle avait le tort de les tenir à moitié clos; quand elle se décidait à les ouvrir, on y voyait beaucoup de choses, des étonnemens, des curiosités, des inquiétudes, des vérités à demi soupçonnées, une foule de bonnes intentions. Elle avait beaucoup de défiance d'elle-même et une confiance naturelle dans les autres, ce qui faisait qu'elle était tour à tour très timide et presque téméraire. Sa timidité fut mise à une rude épreuve quand son père, la voyant paraître, lui cria du même ton qu'il eût commandé une charge de cavalerie : — Arrive un peu, Simonette, voilà un monsieur qui a quelque chose à te dire.

Elle s'arrêta court, demeura un instant immobile, la tête penchée en avant. Elle tâchait de reconnaître l'ennemi. Puis elle prit son courage à deux mains, redressa sa taille longue et mince, et marcha droit au danger, comme une personne qui a fait résolûment le sacrifice de sa vie. Elle tortillait dans ses doigts une malheureuse tige de chrysanthème qui n'en pouvait mais.

— Mademoiselle Saint-Maur, reprit le colonel quand elle eut approché, j'ai l'honneur de vous présenter M. Séverin Maubourg, le meilleur ami de votre cousin, qui l'a chargé de vous apprendre qu'il ne sera jamais sous-préfet. Il lui est venu depuis avant-hier un goût prononcé pour la diplomatie, mais il lui faut six mois pour se préparer à cette belle carrière, ce qui signifie qu'il a besoin de six mois encore pour brûler joyeusement sa jeunesse dans un grand feu de la Saint-Jean.

— Ah! monsieur, je vous en prie! interrompit Séverin, touché de l'embarras croissant de Mlle Saint-Maur.

— Après quoi, poursuivit le colonel, il viendra déposer à tes pieds un cœur tout battant neuf... et tu ne seras pas la première à qui on aura fait prendre du vieux pour du neuf.

— Les traducteurs sont des traîtres, interrompit de nouveau Séverin. Vous me permettrez, mademoiselle, de vous faire moi-même mon ambassade.

— Simone, as-tu lu *Robinson?* s'écria le colonel d'une voix de stentor... Enfin, l'as-tu lu, ou ne l'as-tu pas lu?.. Bien, tu l'as lu. Il s'imaginait que son île était toute neuve. La première fois qu'il

en fit le tour, il eut la mortification d'apercevoir sur le sable l'empreinte en creux d'un pied d'homme... Suis-tu mon raisonnement? Il t'arrivera la même aventure, tu auras le chagrin de découvrir que ton île a été habitée avant toi et même très peuplée.

— Secouez vos oreilles, mademoiselle, s'écria Séverin; ne croyez pas le premier mot de ce que vous dit monsieur votre père.

— Vraiment je calomnie ton cousin, reprit l'impitoyable bourru en tirant sa fille par sa manche. Le nouveau délai qu'il réclame doit lui servir à s'assurer définitivement s'il pourra s'accoutumer à ton visage... Morbleu! il a le goût difficile! Il me semble que Simone n'est pas si déchirée que cela... Relève un peu la tête, petite... Que vous en semble, monsieur Maubourg? n'a-t-elle pas le nez à peu près au milieu du visage?

— Il pleut des hallebardes, mademoiselle, dit gaîment Séverin; ouvrons nos parapluies.

— Une fois pour toutes, Simone, dis-nous franchement ta pensée. N'est-il pas vrai que tu as de ton cousin par-dessus la tête?.. Tu l'épousais pour me faire plaisir, et du moment que cela ne me fait pas plaisir... Vous l'entendez, monsieur Maubourg?

— Je vous jure, colonel, que Mlle Saint-Maur n'a pas soufflé mot.

— Et moi, je vous jure que je la comprends à demi-mot. Elle me charge de vous dire que le vicomte d'Arolles peut s'en aller à tous les diables, qu'elle n'ira pas l'y chercher.

Simone avait écouté ces discours dans un parfait silence, changeant souvent de couleur, portant un regard tantôt sur son père, tantôt sur Séverin, tantôt sur la fleur qu'elle écrasait dans sa main. A deux reprises, elle essaya d'ouvrir la bouche, les paroles ne lui vinrent pas; peut-être aussi son idée n'était pas claire. Elle sentait qu'elle ne réussissait pas à cacher sa détresse, elle aurait voulu rentrer sous terre. Par bonheur, sa levrette, qui survint en temps opportun, s'approcha d'elle, et, s'allongeant à ses pieds, la contempla d'un œil attendri, comme si elle avait eu pitié de sa douloureuse situation. Simone se pencha sur cette secourable amie pour la caresser, lui tira deux ou trois fois les oreilles, et aussitôt, la prenant par son collier, s'enfuit avec elle dans le jardin.

— Elle est gentille, pensa Séverin; mais dans cette pensionnaire à peine sortie de la coque y a-t-il l'étoffe d'une vicomtesse d'Arolles?

— Eh bien! où donc va-t-elle? s'écria le colonel Saint-Maur. Elle nous plante là sans façons.

— Vous l'avez mise en fuite. Si je dois vous dire mon sentiment, vous traitez les affaires de cœur avec une certaine brutalité.

Un redoublement aigu de son rhumatisme fit pâlir le colonel. — Sacrebleu! monsieur, si vous n'êtes pas content,... vous avez su trouver la porte pour entrer, vous saurez bien la trouver pour sortir.

— Assurément, répondit Séverin, qui se leva sans plus tarder.

Il n'avait pas fait dix pas que le colonel le rejoignit clopin-clopant et, le saisissant par le bras, le força de rebrousser chemin et de se rasseoir. — Vous ne voyez donc rien? lui dit-il. Vous ne vous êtes pas encore aperçu que je suis aujourd'hui d'une humeur massacrante?

— Je ne m'en aperçois que trop, repartit Séverin, et j'aurais dû deviner que vous souffrez beaucoup.

— Qui vous dit que je souffre? Ce sont mes affaires, ce ne sont pas les vôtres; mais quand je suis de mauvaise humeur, il me faut absolument avoir quelqu'un à quereller. Je vous ai, je vous garde.

Séverin se résigna à son sort. Il tenait à remplir en conscience jusqu'au bout ses devoirs d'ambassadeur, quoiqu'à vrai dire il n'attachât plus qu'un médiocre intérêt au succès de sa mission. La première impression qu'il avait eue de Simone n'était pas favorable. Elle avait de beaux cheveux; mais était-il prouvé qu'elle ne jouât plus à la poupée? Tout en agitant cette question, il répondit de son mieux à celles que lui adressait le colonel, qui avait entrepris de lui faire dire combien il y a de kilomètres de San-Francisco à la Nouvelle-Orléans, de la Nouvelle-Orléans à New-York et de New-York à Liverpool. Très fort sur ces matières, il cherchait à le prendre en faute et n'y réussit pas. Cela lui donna tout à la fois quelque dépit et une grande estime pour Séverin. Il ne respectait dans ce monde que les sciences exactes et les esprits exacts, et méprisait profondément les hommes qui négligent les fractions dans leurs additions. Il était convaincu que tous les malheurs de la France lui étaient venus de s'être contentée d'à-peu-près et de cotes mal taillées. La fortune se lasse d'avoir des complaisances, et l'arithmétique n'en a point. Il n'est jamais arrivé de retrouver sur une guêtre plus de boutons qu'on n'en avait mis.

Séverin lui fit des réponses si nettes qu'il finit par s'écrier : — Comment vous y prenez-vous pour être l'ami intime d'un étourneau qui en est encore à confondre la lieue géographique, la lieue de poste et la lieue marine?

— Il est inexcusable, répondit Séverin; mais il a tant d'autres qualités.

— Lesquelles?

— Point, je conviens que c'est un monstre; mais convenez, colonel, que dans le fond de l'âme vous l'adorez...

— Que la fièvre vous serre! je vous défends de me parler de lui.

— Colonel, par où s'en va-t-on? fit Séverin en se soulevant à moitié sur sa chaise.

— Je vais vous faire reconduire, lui répliqua-t-il, et soufflant dans un cornet à bouquin, il fit venir son valet de chambre et lui dit: —

Monsieur est venu passer deux jours à la Rosière. Qu'on aille chercher son bagage à l'hôtel.

— Permettez, s'écria Séverin épouvanté, mes affaires me rappellent aujourd'hui même à Paris.

— Je les connais, vos affaires; elles consistent à faire des maisons. Eh bien! je veux bâtir, moi qui vous parle, car je n'entends pas loger mon gendre, quel qu'il soit, quand il m'honorera de ses visites, et je veux me réserver la faculté de ne le voir que les jours où son museau me plaira. Nous reparlerons de cela à dîner. Voilà des cigares, allez vous promener dans mon parc.

Séverin avait beaucoup de philosophie naturelle, il était disposé à prendre ses mésaventures en gaîté. Il alluma un cigare et entreprit de faire le tour du jardin. Comme il passait devant une charmille, il y jeta les yeux et aperçut Mlle Saint-Maur assise sur un banc, ses coudes posés sur ses genoux, son visage caché dans ses mains. Elle avait laissé tomber à terre son chapeau de paille, et sa levrette accroupie en mordillait les rubans, tout en relevant par intervalles son regard sur sa maîtresse comme pour lui demander compte de son silence et de son attitude. Cette fidèle gardienne avisa Séverin, montra les dents, fit entendre un grondement de colère. Simone redressa la tête et sa confusion fut extrême; elle attachait sur le fâcheux des yeux interdits, qui étaient un peu rouges. Séverin pensa d'abord à battre en retraite; mais il est du devoir d'un diplomate de pousser la curiosité jusqu'à l'indiscrétion. Il jeta son cigare, entra d'un pas délibéré dans la charmille et prit place sur le banc à côté de Simone qui, s'efforçant de sourire, lui dit : — Voilà un joli bosquet, n'est-ce pas, monsieur?

— Il est charmant, mademoiselle; mais je voudrais bien savoir pourquoi vous avez pleuré.

La hardiesse de cette question la surprit et la choqua : — Ah! monsieur,... fit-elle d'un ton de reproche. Elle s'interrompit pour regarder en face Séverin, dont la figure lui inspira confiance. Elle reprit : — Eh bien! oui, monsieur, j'ai pleuré de honte et de colère. Tantôt j'ai été si sotte, si gauche.

— Eh! mademoiselle, c'est une cruelle engeance que les pères terribles. Combien de larmes ils ont déjà fait couler!.. mais je veux être indiscret jusqu'au bout. Est-ce bien de honte ou de colère que vous pleuriez? Ce monstre qu'on vous a peint sous de si fausses couleurs ne pourrait-il pas se faire...

Elle s'écria impétueusement : — Oh! monsieur, je vous en supplie, ne le lui dites pas!

Ce cri parti du cœur valait tous les aveux du monde et fit une vive impression sur Séverin. Il se repentit d'avoir trop vite jugé Mlle Saint-Maur.

— Et pourquoi ne lui dirais-je pas, reprit-il, que vous l'aimez un peu ou même beaucoup?

— Parce qu'il se croirait tenu de faire semblant de m'aimer, répondit-elle vivement. Je ne veux pas être aimée par charité.

— Et qui vous dit qu'il ne vous aime pas, lui aussi, un peu ou beaucoup?

— Ne cherchez pas à me tromper. Je lui suis tellement indifférente qu'il ne s'est pas même aperçu qu'il me plaisait.

— Vous en êtes sûre? Cela ferait honneur à sa modestie.

— Oh! monsieur, je ne lui reproche rien. Il a été charmant pendant la demi-journée qu'il a passée ici. Il m'a présenté un liseron couleur de ciel en me disant : — Ma cousine, voilà une fleur qui est de la couleur de vos yeux... — Ai-je les yeux bleus? ajouta-t-elle en avançant la tête vers Séverin, qui constata que positivement ils étaient gris, et que Mlle Saint-Maur aurait tort d'en changer.

— Ainsi vous ne me croiriez pas si je vous affirmais que Maurice vous adore?

— Comme on se moque de nous, Mirette! dit-elle à sa chienne... Tout ce que je demande à Maurice, c'est de ne pas me juger sur l'échantillon que je lui ai donné de mon esprit. Quelle pauvre idée il a dû se faire de moi! La peur que j'avais de lui déplaire me rendait idiote. Je ne crois pas lui avoir dit un mot qui eût le sens commun.

— Eh bien! mademoiselle, reprit Séverin, je ne crois pas que Maurice vous adore, il ne vous connaît pas encore assez; mais je ne serais pas étonné que vous lui plaisiez beaucoup.

Elle secoua la tête d'un air d'incrédulité, et, après une pause : — Monsieur, reprit-elle, vous voyez quelle confiance j'ai en vous. Soyez très franc avec moi. Pouvez-vous me jurer que Maurice a le cœur parfaitement libre, que Maurice n'aime personne?.. Si vous ne pouvez le jurer, cela me fera beaucoup de chagrin; mais mon parti est pris... Je ne demande pas que l'homme qui doit m'épouser m'adore, mais je veux qu'il soit à moi et qu'il ne soit qu'à moi. Je le veux.

Elle s'arrêta sur ce dernier mot, confuse de son audace, étonnée d'en avoir tant dit, d'être sortie à ce point d'elle-même; puis elle regarda Séverin pour s'assurer qu'il ne riait pas. Il n'avait garde; il était charmé de l'accent de conviction avec lequel elle avait prononcé son : Je le veux. Il était pris, elle venait de faire sa conquête.

— Je vous jure, lui répliqua-t-il que Maurice est le cœur le plus loyal que je connaisse. S'il avait une affection qu'il ne pût vous avouer, il vous aurait écrit depuis longtemps pour vous rendre votre liberté et pour dégager sa parole.

— Merci, dit-elle avec effusion; c'est bien ainsi que je le jugeais.

— Oh! vous ne le connaissez encore qu'à moitié, reprit-il. Et là-dessus il déploya sa plus chaleureuse éloquence pour lui faire l'éloge du vicomte d'Arolles, énumérant toutes ses qualités, sans rien dire de ses défauts. C'était un portrait sans ombres, que Mlle Saint-Maur goûta, tout en faisant ses réserves. Les exagérations de l'amitié lui plaisaient, quoiqu'elle ne les prît pas pour de l'argent comptant, car elle avait beaucoup de bon sens.

La cloche du dîner interrompit leur entretien. Simone se leva, répara le désordre de ses cheveux, ramassa son chapeau et s'achemina rapidement vers la maison. Séverin la regardait marcher devant lui; il admirait la finesse de sa taille, la légèreté de son pas, les balancemens gracieux de cette jeune tête, qui tour à tour se pliait ou se redressait comme une branche d'où vient de s'envoler un oiseau. Le mot de Vauvenargues lui était revenu à l'esprit, et il plaignait les hommes qui, « nés sans goût pour les biens communs, » passent à côté du bonheur sans daigner l'apercevoir. Il se disait à lui-même : Je le forcerai d'être heureux.

Le dîner fut long. Le colonel aimait à tenir table; il était gros mangeur et buvait d'autant. Son humeur ne s'était point radoucie. Il trouva tout détestable et gronda beaucoup. Il avait tort; le repas était excellent et très bien servi. L'administration officielle du ménage était confiée à une vieille institutrice anglaise, Mlle Trimlet, que le colonel avait prise en amitié parce qu'elle avait la voix forte, l'air grenadier, et que sa lèvre supérieure était ornée d'une paire de moustaches nettement dessinées; mais Mlle Trimlet n'ordonnait rien, ne décidait rien, sans avoir au préalable consulté Simone, qui lui répondait par un geste, par un signe de tête. Le colonel excepté, dont les éclats de voix faisaient trembler les vitres, on ne parlait guère à la Rosière, surtout dans les mauvais jours; quand la tempête mugit, tout le monde se tait. On ne laissait pas de s'entendre sans mot dire. Simone regardait Mlle Trimlet, qui regardait un domestique, et tout se faisait en son lieu et en son temps. La maison était gouvernée au doigt et à l'œil.

Sur la fin du repas, le colonel s'en prit à tout le genre humain, déclama contre le siècle, insista sur la nécessité de renouveler l'espèce par l'extermination des sujets vicieux. Il appelait cela faire de la politique, et il s'écriait : — Quand donc aurons-nous un gouvernement? — Séverin savait déjà, pour le lui avoir entendu dire, que le premier devoir d'un gouvernement sérieux est de couper le cou, non-seulement à tous les oisifs, à tous les joueurs, mais encore à quiconque n'a pas l'esprit de précision, à tous ceux qui comptent par lieues, sans dire de quelles lieues ils entendent parler. La politique massacrante du colonel opéra ce soir-là tant de coupes sombres, pratiqua tant d'abatis de têtes en France et ailleurs, que les neuf

cent cinquante millions d'êtres humains qui habitent la terre s'en trouvèrent sensiblement diminués. Sa rage d'exécutions sommaires ne connaissant plus de bornes, il finit par expédier d'un seul coup tous les mortels qui ont l'impertinence d'avoir deux jambes et de n'avoir point de rhumatismes.

Simone avait regardé plus d'une fois Séverin du coin de l'œil; elle craignait qu'il ne trouvât son père odieux ou grotesque. Quand il lui offrit son bras pour la reconduire au salon, elle lui dit : — Vous verrez que demain il sera charmant et ne tuera personne. — Une demi-heure plus tard, le colonel s'était assoupi dans un fauteuil, et Simone était sortie du salon pour présider au petit coucher de Mlle Sophie, sa jeune sœur, dont l'humeur volontaire donnait souvent de la tablature à Mlle Trimlet. Pour désennuyer sa solitude, Séverin parcourut deux ou trois keepsakes; puis, avisant dans un coin un grand portefeuille, il l'ouvrit sans scrupule. Ce portefeuille renfermait les dessins de Mlle Saint-Maur, qui avait le crayon net et facile. Entre deux figures dessinées d'après la bosse, se trouvait un méchant papier bleu tout froissé. Sur ce papier elle avait fait de souvenir le portrait du vicomte d'Arolles; il était d'une ressemblance frappante, mais plein de retouches et de repentirs. C'était le fruit d'un patient labeur; elle avait dû se reprendre plus d'une fois avant de réussir à se contenter. Au-dessous elle avait écrit en menus caractères ces quatre vers de Bajazet :

Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même,
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

Séverin remit le portefeuille dans son coin, et comme le colonel ne se réveillait pas et qu'au surplus son réveil n'eût pas été gracieux, il quitta le salon, se fit indiquer sa chambre et se mit au lit, non sans méditer profondément sur l'application un peu risquée que les jeunes filles font des vers de Racine et sur les surprises que réservent les eaux dormantes à qui se donne la peine de les sonder.

Simone avait dit juste, le colonel Saint-Maur passa une bonne nuit, et il se leva dispos, heureux de ne pas sentir sa jambe, réconcilié avec son sort. Sa première pensée fut qu'il logeait sous son toit un jeune homme qui avait des idées exactes, qu'il l'avait fort rabroué la veille et qu'il lui devait une réparation. Il alla frapper de bonne heure à la porte de Séverin, et, s'appuyant sur son bras, il l'emmena faire le tour de la Rosière pour y chercher avec lui un emplacement convenable au chalet qu'il se proposait de bâtir. Chemin faisant, il déploya tout ce que la nature lui avait donné de grâces pour faire oublier à son hôte ses incartades de la veille. Il

avait reconnu dans l'ami de son neveu non-seulement un homme de mérite, mais un homme de caractère, et, dût-on l'avoir désagréable, en avoir un était selon lui une obligation d'honneur. Séverin lui conseilla de faire sa bâtisse dans une pelouse, au bord de l'eau, en face d'une île ornée d'un moulin, qui formait un agréable coup d'œil. On prit des mesures, on fixa à peu près le devis : il fut convenu que l'architecte enverrait de Paris ses plans; il fut convenu aussi qu'au préalable Mlle Saint-Maur serait consultée.

Vers deux heures de l'après-midi, Séverin retourna dans la pelouse, accompagné de Simone, de sa jeune sœur et des remarquables moustaches de Mlle Trimlet. Il faisait un joli temps gris d'automne, qu'égayaient les feuilles jaunissantes des peupliers de la petite île. Par intervalles une éclaircie s'ouvrait dans la brume, le ciel avait des sourires pâles, puis la trouée se refermait, et le panache doré des peupliers tenait lieu de soleil. Accroupi sur une pierre, Séverin, une feuille de carton sur ses genoux, y traçait rapidement l'esquisse d'un chalet. A quelques pas de là, Simone, assise sur un banc, semblait prêter toute son attention à la leçon d'anglais que Mlle Trimlet donnait à la jeune Sophie, ce qui n'empêchait pas Mlle Saint-Maur de raisonner en français avec elle-même. Elle examinait Séverin à la dérobée et se disait : — Qu'a donc de si particulier ce jeune homme? Hier matin je ne le connaissais pas, et quelques heures plus tard, dans une charmille, je lui ai parlé de certaines choses dont je n'avais soufflé mot à aucune des personnes de mon entourage. — C'était une bizarre aventure; depuis peu elle avait un confident à qui elle trouvait tout naturel de révéler ses pensées les plus intimes, sans qu'il lui en coûtât rien, comme si cela coulait de source. Sa mère était morte très jeune, son père était bourru, sa sœur était une enfant, Mlle Trimlet était une personne anguleuse et rectiligne qui n'aimait pas qu'on cherchât midi à quatorze heures. Mlle Saint-Maur avait rêvé souvent de posséder une amie à qui elle pourrait tout dire. Le ciel venait d'exaucer son désir, à cela près que l'amie qui lui était échue en partage laissait pousser toute sa barbe. Simone ne savait qu'y faire; la confiance ne se commande ni ne se refuse. Plus elle regardait Séverin, plus elle se persuadait qu'il était un homme absolument sûr et parfaitement droit, un de ces hommes qui savent ce qu'ils veulent, qui seront demain ce qu'ils étaient hier, qu'on est certain de retrouver à la place où on les a laissés, et qui respectent les autres comme ils se respectent eux-mêmes.

Mlle Saint-Maur ne se doutait pas que, tout en dessinant, Séverin faisait, lui aussi, ses réflexions ou, pour mieux dire, qu'il se livrait à des rêveries assez singulières. Il pensait aux quatre murs qu'il avait projeté de se bâtir un jour au bord de la Seine, dans un en-

droit assez pareil à celui où il se trouvait; mais il ne comptait pas être seul à les habiter, — c'est une triste chose qu'une maison sans femme. La maison, il la connaissait, il en avait fait le plan; la femme, comment serait-elle faite? Il la chercha dans les profondeurs de son imagination, il finit par l'y découvrir, et il s'avisa qu'elle avait des yeux gris. — Fort bien, pensa-t-il, mais ce sera une Simone perfectionnée; du moment qu'il n'en coûte rien, donnons-lui une figure qu'il n'y aura pas besoin de regarder deux fois pour la trouver charmante. — Mlle Saint-Maur avait baissé la tête pour suivre de l'œil un scarabée que sa sœur venait de signaler à son admiration. Séverin eut l'air de regarder le scarabée, mais c'était le visage de Mlle Saint-Maur qu'il observait. Il était occupé à le retoucher, il lui donnait un nez plus classique, une bouche un peu plus grande, des lèvres moins épaisses, des yeux mieux encadrés, un front plus ample, plus dégagé. Il ne changeait rien à la charmante couleur de ses cheveux; mais il ne leur permettait pas de descendre jusqu'aux sourcils. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il venait de faire de mauvaise besogne, qu'en voulant corriger ce visage il l'avait gâté, que la nature a de mystérieuses harmonies, et qu'on ne peut changer les détails sans compromettre l'ensemble et sans faire évanouir le charme. — Soit, pensa-t-il, contentons-nous d'une seconde Simone.

La leçon d'anglais étant terminée, Sophie témoigna à sa gouvernante un vif désir d'admirer de plus près les exploits d'un pêcheur à la ligne qui venait de s'établir sur la berge. Mlle Trimlet la conduisit au bord du fleuve, et Simone resta seule avec Séverin.

— Les momens sont précieux, mademoiselle, lui dit-il en souriant. Ne parlerons-nous pas un peu de lui?

Elle vint s'asseoir dans l'herbe à deux pas du dessinateur : — Parler de lui! dit-elle. Est-ce bien prudent?

— Que craignez-vous? il n'y a ici personne pour vous entendre.

— Personne, excepté vous.

— Oh! moi, je ne compte pas. Je représente ici ce personnage absolument nul et insignifiant qu'on appelle un confident de tragédie, et auquel on dit tout.

— Quelquefois plus qu'on ne voudrait.

— Regretteriez-vous déjà les aveux que vous m'avez faits hier après-midi? Il n'y a pas moyen de vous en dédire. Vous m'avez confessé que vous l'aimez un peu et même beaucoup. Est-ce vrai?

— C'est vrai; mais j'aurais dû ajouter qu'il me fait peur.

— Et pourquoi cela?

— Il me semble, répondit-elle en cherchant ses mots, que j'aurai beaucoup de peine à le bien connaître, qu'il y aura toujours en lui quelque chose qui m'échappera.

— Le prenez-vous pour une boîte à double fond et à surprise? Il n'a rien à cacher.

— Il y a des gens, poursuivit-elle, qui se croient tenus de cacher précisément ce qu'ils ont de meilleur. Enfin, supposons qu'un jour...

Elle demeura court, et ce fut Séverin qui se chargea d'achever sa phrase : — Supposons, lui dit-il, qu'un jour le vicomte d'Arolles aime passionnément Mlle Saint-Maur. Je tiens la chose pour faite... Continuez.

— Il pourrait se faire, reprit-elle, qu'il ne lui dît que la moitié de ses pensées; elle en serait réduite à deviner le reste... Vous m'avez raconté qu'il vous avait sauvé deux fois la vie. Je serais charmée d'épouser un homme capable de se jeter à l'eau pour m'en retirer; mais je serais plus heureuse et plus fière s'il pouvait me promettre en conscience qu'il n'aura jamais de secrets pour moi.

— Fort bien. Savez-vous ce qu'il faut faire?

— Quoi donc?

— Il faut aimer beaucoup le vicomte d'Arolles et renoncer à voir en lui un être mystérieux et redoutable. Je désire qu'il vous reconnaisse pour une personne très brave, très courageuse, qui se croit de force à lui tenir tête, qui se sent capable et digne d'exercer de l'empire sur lui. C'est à cette condition qu'il vous aimera tout de bon, et si l'un de vous doit avoir peur de l'autre, je veux que ce soit lui.

— Eh! mon Dieu, s'écria-t-elle, comment m'y prendrai-je pour devenir terrible? Je ne le suis guère.

— En vérité, est-il besoin qu'une femme ait l'air terrible pour que l'homme qui l'aime craigne de lui mentir? Une seule chose lui est nécessaire, c'est de bien sentir ce qu'elle vaut, et de savoir que lorsqu'elle donne son cœur elle fait un présent de grand prix, et m'est avis que le cœur de Mlle Saint-Maur vaut un million.

Elle le remercia par un sourire qui exprimait à la fois beaucoup de reconnaissance et un peu d'étonnement. — Vous me donnez des conseils difficiles à suivre, lui dit-elle. Je ferai de mon mieux; mais j'ai un service à vous demander.

— Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

— Il n'est pas juste que vous fassiez tout pour l'un et rien pour l'autre. Ne réussissant pas à découvrir par lui-même ce que je puis valoir, Maurice a résolu de s'en remettre à votre jugement.

— Qu'allez-vous donc vous imaginer? s'écria Séverin, qui laissa échapper son crayon.

— Convenez qu'il vous a envoyé ici pour m'examiner un peu, pour étudier mes qualités et mes défauts et pour lui rendre compte de moi... Je ne le crois pas, j'en suis sûre.

Elle le regardait en parlant ainsi. Il n'essaya pas de nier; il ne pouvait plus douter que Mlle Saint-Maur n'eût beaucoup de bon sens et des yeux qui voyaient clair.

— Vous êtes l'ami de Maurice, reprit-elle; je voudrais que vous fussiez un peu le mien.

— Très-volontiers. Et quel est le service que je dois vous rendre?

— Vous m'avez assuré hier que Maurice n'aime personne plus que moi. Si cela venait à changer...

— Misère! voilà vos inquiétudes qui vous reprennent.

— N'a-t-on pas quelquefois raison d'avoir peur? demanda-t-elle.

— A quoi bon? On a toujours le temps d'avoir peur... Enfin, si Maurice venait à aimer quelqu'un plus que vous, que devrais-je faire?

— Vous m'avertirez loyalement. Me le promettez-vous?

— Je vous le promets.

— Foi d'ami? dit-elle en lui tendant la main.

— Foi d'ami, répondit-il en pressant cette petite main souple et chaude.

En ce moment, il se fit au ciel une éclaircie, la brume s'entr'ouvrit et un frisson de lumière pâle courut sur les eaux verdâtres de la Seine. Séverin eut une hallucination qui dura quelques secondes. Tout à coup il vit reparaître au bout de la pelouse les moustaches de Mlle Trimlet, et au même instant il sentit une main s'échapper de la sienne, qui resta vide. Il reconnut son erreur : il n'y avait qu'une Simone, et elle n'était pas à lui.

On dîna ce jour-là beaucoup plus gaîment que la veille. Le colonel ne massacra personne, et quand il eut vidé sa bouteille de Porto, il était presque disposé à convenir que la France, vaille que vaille, jouissait d'une espèce de gouvernement. Ce n'était pas la pie au nid, mais il faut s'accommoder de ce qu'on a.

En sortant de table, il proposa à Séverin une partie d'échecs. Comme il était de première force, il le battit à plate couture, et il en conclut que décidément M. Séverin Maubourg était un charmant garçon. Il célébrait un peu bruyamment son triomphe quand Simone quitta le salon.

— Qu'a donc aujourd'hui Mlle Saint-Maur? s'écria-t-il. Je lui trouve l'air excité comme par un coup de champagne. Vous entendez-vous, monsieur, à faire mousser l'eau de savon? Peut-on vous demander quelles sornettes vous avez débitées à ma fille?

— Vous m'aviez prié de la faire causer, colonel. Elle a bien voulu m'honorer de ses confidences.

— Les confidences de Simonette! Je serais curieux de savoir à quoi cela rime.

— Elle m'a confessé qu'elle aimait beaucoup son cousin.

— Que me chantez-vous là? Elle est bonne fille, elle vous a répété par pure bonté d'âme l'air qu'il vous a plu de lui seriner.

— Je vous assure, colonel...

— Ma parole, vous êtes étonnant. En vingt-quatre heures, vous aurez appris à connaître ma fille mieux que moi... Je vous prie de croire que je la connais comme si je l'avais faite.

— Vous êtes très fort aux échecs; peut-être l'êtes-vous moins dans l'art de dévider un écheveau.

— Il n'y a pas d'écheveau qui tienne. Si j'ordonne à Simone d'aimer son cousin, elle l'aimera; mais si je lui disais d'aimer Paul ou Jacques, elle aimerait Paul ou Jacques, l'un après l'autre ou même tous les deux à la fois... Je voudrais voir qu'il en fût autrement.

— Voulez-vous des preuves, colonel? et me promettez-vous le secret?

A ces mots, Séverin alla prendre dans le coin où il l'avait laissé le portefeuille qu'il avait examiné la veille, et il en tira le croquis au bas duquel Mlle Saint-Maur avait crayonné quatre vers.

Le colonel écarquilla les yeux. Il contemplait ce croquis comme un taureau contemple une écharpe rouge; il lut ensuite les quatre vers de l'air d'un homme qui déchiffre un rébus.

— Mille tonnerres! que signifie ce galimatias? s'écria-t-il.

— Cela veut dire que, si vous vouliez contraindre Mlle Saint-Maur à ne pas épouser le vicomte d'Arolles, elle vous répondrait de sa voix la plus tendre :

> Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
> Par un beau désespoir me secourir moi-même.

— J'ai des yeux, interrompit le colonel. Ce n'est pas la peine que vous me récitiez ces fadaises... Elle s'est donc mise à lire des poétereaux qui lui brouillent la cervelle?

— Dans ce cas-ci, le poétereau est Racine.

— Racine ou un autre, les poètes ont-ils jamais eu le sens commun?

— Mon cher colonel, lui répliqua Séverin, nous professons, vous et moi, le culte des idées exactes; mais que voulez-vous? Ce sont les idées vagues qui gouvernent le monde et la tête des jeunes filles, et les idées vagues, on ne les tue pas à coups de canon. Il faut leur laisser le temps de se débrouiller elles-mêmes.

Il remit le croquis dans le portefeuille et le portefeuille à sa place. Le colonel employa dix minutes au moins à revenir de son ébahissement. Simone n'était plus Simone, Simone était un abîme, et l'abîme appelle l'abîme.

— Vous voilà bien malheureux, lui dit Séverin. Mlle Saint-Maur

se permet d'avoir du goût pour l'homme qu'elle doit épouser. Vous auriez donc voulu qu'elle le détestât.

— J'aurais voulu, monsieur, qu'elle ne l'aimât qn'après m'en avoir demandé la permission. C'est ainsi qu'en usent toutes les demoiselles bien élevées... Eh! que diable, plus j'y pense, plus je doute qu'il soit son fait, et j'entends qu'elle soit heureuse.

— A sa façon ou à la vôtre?

— A la mienne.

— Elle le sera, colonel, je vous en donne ma parole d'honneur.

— La belle garantie, ma foi!

— Elle en vaut une autre. Résignez-vous à votre sort; que me chargez-vous de dire à Maurice?

Le colonel frappa un grand coup de poing sur l'échiquier, et s'écria : — Vous lui direz que j'ai l'insigne bonté de l'attendre pendant six mois encore, mais que, passé ce terme, cinquante mille petites filles auraient beau me supplier à genoux, j'ordonnerai, morbleu! et on m'obéira, sacrebleu! Et puisque ce beau garçon est si redoutable, puisque son sourire et ses grâces enchanteresses font de tels ravages dans les cœurs, je le consigne à ma porte jusqu'au jour où il viendra me demander en forme la main de Simone. Vous m'entendez, monsieur Maubourg, quand le plus cher de vos amis remettra les pieds à la Rosière, il sera lié d'honneur envers moi.

— Parfaitement, colonel. Le jour où Maurice rentrera dans ce salon, il n'y verra ni votre notaire, ni le maire de votre commune, ni le curé de votre paroisse, et cependant ils y seront, et il sera tenu de le savoir.

— Vous oubliez le gendarme, s'écria le colonel en retroussant ses manches et découvrant ses puissans avant-bras, qui avaient la majesté d'une institution. Et ceci encore, ajouta-t-il. Vous déclarerez à mon neveu que je lui interdis de m'envoyer à l'avenir des ambassadeurs. Ils me plaisent beaucoup en dehors de l'exercice de leurs fonctions, mais en affaires ils ne valent pas le diable.

— Un bon ambassadeur est celui qui réussit, lui répondit Séverin en lui tendant la main.

Quoiqu'il fût résolu à repartir le jour suivant par le premier train, le colonel réussit à le lui faire manquer, et l'obligea de passer encore la matinée à la Rosière. Ce père terrible s'arrangea du reste pour que Simone, à qui il gardait rancune, n'eût plus une minute de tête-à-tête avec son confident. Cependant, quand Séverin lui fit ses adieux, elle trouva moyen de lui glisser à l'oreille ces mots : — Souvenez-vous des promesses que vous m'avez faites.

V.

Des deux promesses que Séverin Maubourg avait faites à Mlle Saint-Maur, il n'en prenait qu'une au sérieux, et il était décidé à ne pas tenir l'autre. Il s'était dit que, si le vicomte d'Arolles se savait aimé, il lui viendrait des délicatesses de conscience; c'est par là qu'il se proposait de le tenir.

Dès le lendemain de son arrivée, il fut le trouver chez lui, dans un charmant entresol du faubourg Saint-Honoré qu'il habitait de temps immémorial. Séverin eut la surprise de traverser une antichambre pleine de paquets, un salon à moitié démeublé, et d'apercevoir dans le cabinet de travail le désordre d'un déménagement commencé.

— Eh bien! que se passe-t-il donc? lui demanda-t-il. Tu quittes ton nid?

— C'est ta faute, lui répondit Maurice. Tu me renvoies sur les bancs, il est naturel que je me loge dans le voisinage de l'école. J'ai trouvé rue Médicis quelque chose qui me convient.

— Que dira ton frère? Tu étais à deux pas de son hôtel, là-bas tu en seras à une lieue.

— Tant mieux. Quand il viendra me voir, cela prouvera qu'il m'aime assez pour me sacrifier une heure d'un temps qui est si précieux à la France. Je me ménage d'exquises jouissances d'amour-propre.

A ces mots, il s'approcha de Séverin, lui tâta le dos et la poitrine, comme pour s'assurer qu'il ne lui était arrivé aucun fâcheux accident. — Le coffre est intact! s'écria-t-il. Voilà qui met ma conscience en repos... Dieu soit loué au plus haut des cieux! il paraît qu'on revient quelquefois vivant de la Rosière, et que le vieux sanglier ne t'a pas décousu.

— Le vieux sanglier, repartit Séverin, est un brave homme assez finaud qu'il y a moyen d'apprivoiser; quand il se fâche, c'est une manière de vous faire parler.

— Et sa fille, y a-t-il moyen de savoir quelle est la couleur de ses yeux.

— Ils sont gris, mon cher, et aussi charmans que gris.

— Pourquoi donc les cache-t-elle? Et ses cheveux? lui tombent-ils toujours sur les sourcils? Ils finiront par les manger. L'as-tu engagée à changer de coiffure?

— Je n'aurais eu garde, elle est très bien comme elle est, et je te défie de rien changer à sa personne sans tout gâter.

— Là, Séverin, en tiendrais-tu?

— Mon cher ami, les petites filles ne sont pas toujours ce qu'un vain peuple pense, et, quand on les regarde de près, on fait des découvertes fort étonnantes.

Le vicomte l'écoutait d'un air un peu narquois. — Quel enthousiasme! s'écria-t-il. Je commence à croire que j'ai gardé les manteaux. Est-ce toi qui épouses?

— Il y aurait à cela beaucoup de difficultés, répondit Séverin.

— Lesquelles?

— Pour abréger, le cœur de Mlle Saint-Maur n'est plus libre.

— Bah! Et quel est l'heureux mortel...

— Un garçon de très bonne mine, qui demain sentira le prix de son bonheur.

— Sais-tu, Séverin, que si j'étais fat... En conscience, est-il possible que ma cousine ait du goût pour moi?

— Ta cousine n'ignore point ce qu'elle vaut, et si l'homme à qui elle a donné son cœur dédaignait cette offrande, elle cesserait bientôt de l'aimer. Je dois te prévenir aussi qu'elle est jalouse et résolue à ne partager tes affections avec personne. Je lui ai certifié que je ne te connaissais aucune liaison sérieuse; mais si je venais à découvrir que je me suis trop avancé, elle a ma parole, je me croirais obligé de la détromper.

— Merci de l'avertissement, répondit le vicomte. Malheureux, es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas une femme ici? — Et il lui fit signe de chercher sous son canapé et dans ses armoires.

— Oh! mon cher, reprit Séverin, les femmes que je crains pour toi ne sont pas celles qu'on cache dans une armoire.

— Que veux-tu dire? répliqua-t-il vivement. Quelle est la femme que tu redoutes pour moi?

— Aucune. Seulement permets-moi de te représenter que je suis médiocrement édifié de ton langage et de tes réponses.

— Tu trouves que j'ai mauvais ton?

— Tu n'as pas celui du sujet. En me rendant sur tes instances à la Rosière, j'ai cru que j'y allais traiter d'une affaire grave, et je dois te confesser que je l'ai traitée gravement. Si tu me désavoues, si tu te moques de moi, me voilà fort compromis.

— Ne te fâche pas, s'écria Maurice. Tu as caution bourgeoise, je tiens pour bon tout ce que tu as pu dire et faire, et je te jure que ma première occupation, quand j'aurai pris ma licence, sera de me marier, et que parmi toutes les jeunes filles que je ne connais pas, je donne résolûment la préférence à celle qui t'a plu.

— Et qui un jour te plaira beaucoup, ajouta Séverin.

— Je ne dis pas le contraire, répondit-il, tout est possible; allons déjeuner.

A quelques jours de là, le vicomte d'Arolles était installé rue Mé-

dicis. Il eut quelque peine à s'accoutumer à son nouveau quartier et à son aventure; mais il ne composa point de *Tristes* comme Ovide exilé chez les Scythes. Son logement était fort agréable; il était accompagné d'un balcon qui donnait sur le jardin du Luxembourg. Le vicomte s'était mis au travail; il avait pris pour sujet de sa thèse une doctrine controversée de droit international, et, grâce à sa prodigieuse facilité, il eut bientôt fait de débrouiller la matière. A vrai dire, il se demandait quelquefois en vertu de quelle loi providentielle et de quel mystère de prédestination le vicomte d'Arolles se trouvait condamné à devenir licencié en droit; mais il se rappelait aussitôt que c'était lui qui l'avait voulu, qu'il avait eu son idée, et il persistait à la trouver bonne. Il sortait peu, il n'allait guère à son cercle et jamais au théâtre. Il ne poussait jusqu'au boulevard que pour y dîner. Deux fois la semaine, il avait rendez-vous au café Riche avec Séverin. Le plus souvent ils causaient architecture.

Au commencement de décembre, Maurice reçut une visite à laquelle il s'était préparé et qu'il attendait de pied ferme. L'assemblée nationale avait repris ses séances; depuis trois semaines, le comte d'Arolles était rentré dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré. Un pied à Versailles, l'autre à Paris, il était dans les affaires jusqu'au cou; il ne savait comment suffire aux hommes et aux choses qui avaient à lui parler et qui se disputaient ses journées. Il profita de son premier moment de loisir pour se transporter rue Médicis. Il trouva Maurice au travail, et ouvrit de grands yeux en le voyant assis devant une longue table surchargée d'in-octavo et d'in-quarto; Vattel y coudoyait Rayneval, Grotius s'y étalait nez à nez ou dos à dos avec Pufendorf et Burlamaqui. Le propriétaire de cette table tenait dans ses mains le second volume du *Manuel diplomatique* de Martens. Il le posa sans le refermer pour aller au-devant de son frère.

— Je suis furieux, s'écria le comte d'Arolles en se campant dans un fauteuil que Maurice venait de débarrasser d'un dictionnaire de législation comparée qui l'encombrait; je suis furieux, te dis-je, et je viens te faire une scène.

— Une scène à moi! repartit le vicomte d'un air de profonde stupéfaction. Franchement, je m'attendais à toute autre chose.

— Me diras-tu ce que signifie ce déménagement subit dont tu n'as pas daigné m'avertir, et quelle fantaisie t'est venue de te loger au bout du monde?

Maurice écarta le rideau de sa fenêtre, il montra du bout du doigt à son frère le jardin du Luxembourg, éclairé d'un rayon de soleil qui s'appliquait à réchauffer tant bien que mal ses plates-bandes et ses statues. — Il me semble pourtant, dit-il, que je ne suis pas ici en Sibérie. Foin des preventions! J'avais cru, moi aussi, que le

monde finissait à la rue de Rivoli. J'imaginais qu'en passant l'eau on arrivait dans un endroit réservé aux gens et aux choses impossibles. Eh bien! j'ai découvert que, quoi que vous en disiez, vous autres Parisiens, les choses et les gens de ce quartier ont la prétention d'être possibles. Le jour même de mon débarquement, j'accostai au carrefour de l'Odéon deux ombres qui m'ont assuré qu'elles étaient presque vivantes. La belle invention que les voyages! que de préjugés ils dissipent! comme ils élargissent les idées d'un homme!

— As-tu fini ton discours? interrompit Geoffroy. Je me plains amèrement de ton procédé. Tu m'appartiens, je réponds de toi, et j'entendais t'avoir sous ma main.

— Ah! Geoffroy, tu as les bras si longs! lui répondit-il.

— Il y a anguille sous roche, reprit le comte d'Arolles. Tu ne me feras jamais croire que tu t'es retiré ici pour t'y faire ermite.

— C'est pourtant la pure vérité, répliqua Maurice. Voici ma chartreuse, ajouta-t-il en lui montrant les quatre murs de son salon; puis, lui présentant tout ouvert le second volume de Martens : — Voilà ma discipline.

— Laisse-moi donc tranquille, mon bel anachorète. Mon Dieu! si j'étais sûr;... mais là, conviens que tous ces volumes étalés sont un paysage habilement ménagé pour la vue, et qu'il y a dans cette table encombrée beaucoup de mise en scène.

— Oh! ces hommes d'état! quels sceptiques!

— Tu travailles sérieusement?

— Le plus sérieusement du monde, dans l'unique intention de te faire plaisir, car tu peux croire que si je ne consultais que mes goûts particuliers...

— Et tu n'aurais pas pu travailler aussi bien au faubourg Saint-Honoré?

— Impossible à moi de travailler à Paris.

— Tu n'y vas donc jamais, à Paris?

— Le moins souvent possible. Je me suis mis sous l'invocation du grand saint Michel, et jusqu'à nouvel ordre je n'aurai pas d'autre boulevard que le sien; mais nous avons nos plaisirs, nous allons boire quelquefois un bock au café de la jeunesse.

— Et tu y dînes?

— Non. Il m'est resté cette faiblesse de croire que pour vivre il est nécessaire de dîner, et je vais dîner où l'on dîne.

— Allons, je suis enchanté qu'il te reste quelque chose du vieil homme; c'est par là que je te tiendrai... Justement j'ai du monde après-demain, et dans le nombre plusieurs personnes à qui je désire te présenter, à commencer par le ministre des affaires étrangères. Ne te gêne pas; apporte, si tu le veux, ton manuel diplomatique. Entre deux services, tu pourras lire un paragraphe.

— Je te remercie, Geoffroy, mais je n'irai chez toi ni avec Martens, ni sans Martens, répondit-il d'un ton résolu.

Le comte d'Arolles saisit le premier volume qui lui tomba sous la main et le jeta à terre avec violence. — As-tu juré de me fâcher tout de bon? Tu passeras l'hiver sans venir dîner chez moi?

— Fais-moi la grâce de m'écouter, repartit Maurice. La chair est faible; je me connais et je crains une rechute. Veux-tu que je travaille? veux-tu que je prenne ma licence?.. En ce cas, laisse-moi dans ma thébaïde. Que je retourne une seule fois dans le monde, et le lendemain j'irai noyer Pufendorf et Grotius dans la fontaine de Polyphème... Et puis, te l'avouerai-je? depuis que je suis redevenu un simple écolier, je me sens mortifié, déchu de ma dignité d'homme, je n'ose plus me montrer... Quand on coupe aux chats leur moustache, ils se réfugient dans un galetas et s'y tiennent blottis jusqu'à ce qu'elle ait repoussé. Permets-moi de vivre pendant la moitié d'une année comme un reclus; une fois licencié, j'irai dîner chez toi aussi souvent qu'il te plaira.

Geoffroy regarda quelques instans son frère en silence, puis il s'écria : Suis-je dupe? ne suis-je pas dupe? Tu me parles d'un ton si convaincu...

— Après tout, reprit Maurice, libre à toi de te raviser, de lever ma punition, de me rendre à ma douce fainéantise d'autrefois.

— Dieu m'en préserve! mais est-il nécessaire de se jeter toujours dans un extrême?

— Il y a des caractères si mal faits! Je t'assure que, s'il ne tenait qu'à moi, j'aurais bientôt échangé le mien contre celui de mon portier... Nous finirons peut-être par trouver notre équilibre, donne-moi le temps de le chercher.

— Cherche, cherche, petit. Ferveur de novice ne dure guère, la tienne montrera bientôt la corde;... mais, par exemple, tu iras expliquer toi-même à ta belle-sœur les raisons que tu as de refuser son invitation. Elle se promettait de t'avoir souvent cet hiver. Elle m'a expressément chargé de t'apprendre qu'elle est chez elle le mercredi et qu'elle reçoit le lundi soir.

— Elle est mille fois trop bonne de se souvenir de ma chétive existence, dit Maurice en arrangeant les embrasses de ses rideaux, qui pourtant n'étaient point dérangées.

— Je ne me charge point de tes excuses, reprit Geoffroy, tu auras la bonté d'aller les lui présenter toi-même.

Il regarda sa montre, se leva précipitamment : — Je me sauve, dit-il en remettant son chapeau sur sa tête, je suis attendu à Versailles. Si je manque le train, c'est à toi que je m'en prendrai.

— Et je serai fier, répliqua Maurice, d'avoir dérobé à la France quelques-uns de tes momens.

Son frère lui prit les deux mains, les secoua, et malgré sa hâte s'arrêta une minute à le regarder. — Étrange garçon! dit-il; aujourd'hui dans un froc et demain dans un casque, qui sera peut-être l'armet de don Quichotte! Et dire que je veux faire de toi un diplomate!

— Tu es un si habile homme! lui dit Maurice; ce ne sera pas le premier miracle que tu auras fait.

Il le reconduisit jusqu'à l'escalier. Après avoir descendu quatre marches, le comte se retourna pour lui crier : — Tu peux te vanter de m'avoir rendu la faculté de l'étonnement; je craignais de l'avoir perdue.

Maurice choisit pour rendre ses devoirs à sa belle-sœur un jour et une heure où il était presque sûr de ne pas la trouver, il lui laissa sa carte. Dans la même après-midi, le comte d'Arolles, traversant le boulevard dans son coupé, aperçut Séverin, l'appela, le fit monter à côté de lui, et, lui ayant demandé où il devait le poser, il lui dit brusquement : — Croiriez-vous qu'il refuse de venir dîner chez moi? — Là-dessus il lui raconta l'entretien qu'il avait eu avec son frère. Séverin en fut frappé plus qu'étonné. — Est-il fou, ou feint-il de l'être? reprit le comte.

— Laissons-le soigner son malade à sa guise, reprit Séverin; il le connaît mieux que nous.

— Monsieur Maubourg, j'ai toujours détesté les exagérations et les exagérés.

— Les remèdes de cheval, monsieur le comte, sont les seuls qui conviennent à certaines constitutions. Respectons la sévère clôture que s'impose Maurice; il traite sa volonté comme un prisonnier dont il redoute les escapades. Un ancien n'a-t-il pas dit : « Toutes les fois que j'ai été dans la compagnie des hommes, j'en suis revenu moins homme que je n'étais? »

— Et un grand saint, reprit le comte, a dit aussi : « La cellule fréquemment délaissée engendre l'ennui; mais à celui qui lui est fidèle elle devient une chère et douce amie. » Depuis quand Maurice s'est-il mis à l'école des sages et des saints?

— Il ne ressemble à personne, et si quelquefois il révolte mon petit bon sens, plus souvent il l'humilie. Soyez sûr qu'il nous étonnera toujours.

— Ce qui revient à dire que, toutes les fois qu'il n'aura pas tort, il aura une manière déraisonnable d'avoir raison. Enfin, si c'est la seule qui soit à son usage;... mais, je vous prie, ayez l'œil sur lui, empêchez-le de se surmener. Les remèdes de cheval emportent quelquefois leur homme.

— N'ayez crainte, vous savez comme moi qu'il a une santé de fer.

— Bien, laissons passer cette quinte. Quant à vous, monsieur

Maubourg, qui n'êtes ni un ancien, ni un saint, ni un original, ni un fou, j'ose espérer que vous trouverez de temps à autre une heure à perdre le lundi soir en venant prendre une tasse de thé avec des amis. Mme d'Arolles fait grand cas de vous et sera toujours heureuse de vous voir.

Séverin ne parla point de sa rencontre à Maurice, qui évitait avec soin de lui parler de son frère. C'était un parti-pris : dans leurs longues conversations, il n'échappait jamais au vicomte un mot qui eût rapport au faubourg Saint-Honoré; on aurait pu croire qu'il avait rayé ce pays de la carte du monde. Il arrive dans les amitiés les plus intimes un moment où les confidences deviennent impossibles. C'était la première fois que ce cas se présentait pour Séverin Maubourg et le vicomte d'Arolles. Ils ne laissaient pas de se rechercher avec autant d'empressement que jadis. Séverin s'accordait encore moins de loisirs que Maurice. Son père était l'un des architectes les plus occupés de Paris, et il avait mis son fils de moitié dans ses affaires. Séverin devait prendre sur ses nuits pour travailler à ses plans de théâtre, dont il était coiffé. Si remplies que fussent ses journées, pendant tout l'hiver il ne manqua pas un seul de ses rendez-vous avec Maurice, et aux soirs fixés il n'arrivait jamais en retard au café Riche. L'un parlait de sa thèse, l'autre de son théâtre, et chacun d'eux gardait pour soi ses arrière-pensées; mais il aurait fallu qu'ils eussent la mort dans les dents pour renoncer au plaisir de se voir.

Vers le milieu de janvier, Séverin voulut s'acquitter envers le comte d'Arolles, et il se présenta à l'un de ses lundis. La presse était si grande dans ce brillant hôtel qu'il eut peine à se faire jour jusqu'à la comtesse. Elle lui adressa un gracieux sourire, accompagné de quelques mots obligeans; puis elle se remit à parler anglais avec un membre de la chambre des lords qui savait mal le français. Elle avait le don des langues étrangères, elle en devinait les finesses, et son mari lui en était reconnaissant; de tous les talens qui peuvent servir, ce n'est pas le plus inutile. Quoique Séverin eût appris un peu d'anglais aux États-Unis, il se trouva déplacé dans cet entretien et gagna l'autre extrémité du salon. Pendant qu'il causait avec un jeune député de sa connaissance, il observait et admirait la comtesse. Sa beauté avait tout son prix, tout son éclat, sous des plafonds dorés peints par Boucher, à la clarté des lustres et des bougies, au milieu d'un tourbillon qui gravitait vers ce soleil comme vers son centre naturel. Le monde lui servait de bordure; quoiqu'un Titien soit toujours un Titien, il gagne à être bien encadré. Séverin ne reconnaissait plus tout à fait la personne qu'il avait vue à la Tour, dans le loisir d'une villégiature. Ses manières, le timbre de sa voix, sa physionomie, n'étaient plus les mêmes. Elle

ne songeait pas à s'amuser, elle était sérieusement occupée; elle se rappelait qu'elle était la femme d'un ambitieux qu'elle aidait à ne point faire de fautes. A chacun de ses lundis, elle avait un certain nombre de mots utiles à placer, et elle les plaçait d'ordinaire avec autant de discernement que d'adresse.

Le comte d'Arolles vint à Séverin, lui demanda des nouvelles de son frère. — Mettez-lui donc les menottes et amenez-le-nous un de ces jours; promettez-lui en mon nom qu'il aura ici toute la liberté du cabaret.

— Quel cabaret que le vôtre, monsieur le comte! fit Séverin en promenant ses yeux sur les lambris. Il faut en prendre notre parti, les volontés de Maurice sont inflexibles.

— Vous voulez dire ses *nolontés*.

L'instant d'après, il se disposait à sortir. Mme d'Arolles, qui suivait ses mouvemens avec plus d'attention qu'il n'aurait pu croire, lui fit un signe de tête et lui montra du bout de son éventail un pouf vacant à côté d'elle. Séverin s'approcha, mais il demeura debout devant la comtesse. Il avait l'air d'un homme qui se sait dans un endroit périlleux et qui n'a garde de s'y établir à poste fixe. Elle lui montra de nouveau le pouf, l'obligea de s'y asseoir. Puis, se renversant un peu dans son fauteuil, les yeux à demi baissés : — Je devine, lui dit-elle, ce que vous disait tout à l'heure M. d'Arolles. Il vous parlait de Maurice. C'est un sujet qui lui tient au cœur... Nous boude-t-il? L'aurions-nous blessé sans le savoir?

— Rassurez-vous, madame; il n'est pas susceptible, et il est encore moins rancunier.

— Vous conviendrez cependant que sa conduite est singulière.

— En apparence. Dans le fond, elle est peut-être assez raisonnable.

— En quoi raisonnable?

— Il se déclare hors d'état de concilier l'étude et le monde.

— Un frère et une belle-sœur, est-ce le monde?

Séverin était bien tenté de lui répondre qu'il y a plusieurs espèces de belles-sœurs. — Il y a, madame, lui dit-il, des liqueurs précieuses qui s'éventent facilement; blâmez-vous Maurice de boucher avec soin son flacon?

La comtesse trouvait les réponses de Séverin par trop laconiques. Elle essaya de le mettre à l'aise et de dégourdir son éloquence en lui disant d'un ton dégagé : — Cette histoire est une véritable légende. — Puis, baissant la voix, elle ajouta : — Entre nous deux, monsieur Maubourg, n'y a-t-il pas de roman dans cette légende?

— L'autre jour, j'ai visité ses armoires, je n'ai rien trouvé de suspect.

— J'y pense, reprit-elle, vous verrez qu'il fait une retraite spiri-

tuelle pour se préparer à la pratique des saints devoirs du mariage,... car ce projet de mariage tient toujours?

— Je ne saurais vous le dire, repartit Séverin, qui comptait, mesurait, pesait et soupesait ses mots.

— Mon Dieu! je comprends les hésitations de ce pauvre garçon. C'est une médecine à avaler. M. d'Arolles aurait pu facilement lui trouver un parti plus sortable.

— Vous faites peu de cas de Mlle Saint-Maur?

— Je ne l'ai jamais vue; mais on l'a dit laide et un peu sotte. Maurice la voit-il quelquefois?

— Que sait-on? lui répondit Séverin, — puis, la regardant en face : — Il pourrait se faire qu'il se rendît chaque soir clandestinement à Fontainebleau; cela expliquerait bien des choses. Vous savez, madame, avec quelle facilité prodigieuse il s'éprend et se déprend. Il n'est pas impossible qu'il ait pris son malheur en goût et qu'il soit aujourd'hui passionnément amoureux de Mlle Saint-Maur.

La comtesse eut un léger tressaillement, qui n'échappa pas à l'œil pénétrant de Séverin. — Est-ce une simple supposition? demanda-t-elle en chiffonnant entre ses doigts les dentelles d'une de ses manches, ou vous a-t-il fait des confidences?

— C'est une supposition, et il y a dix à parier contre un qu'elle n'est pas fondée.

— Je vous croyais amis intimes, vous et lui.

— Je suis son ami, madame, je ne suis pas son confesseur.

La comtesse le regarda de travers. Il lui parut que Séverin l'avait devinée, qu'en tout cas il se défiait d'elle et qu'elle ne tirerait rien de son obstinée discrétion. Elle tâcha de lui faire comprendre par un imperceptible mouvement du menton que l'audience était terminée, qu'il pouvait se retirer. Au même instant s'approcha d'elle un personnage de conséquence, la poitrine chamarrée de croix et de crachats; M. de Niollis l'accompagnait. Elle fut toute aux nouveau-venus et opéra un demi-quart de conversion d'épaules qui lui permit de ne plus apercevoir Séverin. Il n'avait pas attendu cette manœuvre pour quitter son pouf et bientôt après un salon où il s'était confirmé dans certaines conjectures que plus d'une fois il avait cherché vainement à écarter.

VI.

On a raison de dire que les montagnes finissent toujours par se rencontrer; le vicomte d'Arolles en fit l'expérience à son dam. Depuis le commencement de l'hiver, il évitait avec soin tous les endroits où il pouvait risquer de revoir sa belle-sœur. Il n'allait ni

dans le monde, ni à l'Opéra, ni au bois; mais quand le diable nous assiége, si forte que soit la place, il finit par la battre en brèche. Maurice avait la passion du patin; il avait pris depuis longtemps ses degrés dans le bel art qui a eu la gloire d'être aimé de Goethe et le malheur d'être chanté par Klopstock. Dans le courant de février, l'hiver fit un retour offensif; le froid était rigoureux, presque russe, et les lacs se prirent. Maurice, dans un jour de faiblesse, céda au démon qui le tentait. En sortant de déjeuner, il s'achemina à pied vers le bois. Depuis quelques semaines, il avait fait peu d'exercice, il éprouvait le besoin de fatiguer ses jambes.

Le temps était superbe, et jamais le bois n'avait été plus fréquenté. Dépouillé de son feuillage, il était plus charmant que dans la belle saison; les pins y faisaient des taches vertes et les buissons de chêne des taches jaunes. Dans l'air flottait une poussière d'or, à laquelle l'haleine des chevaux mêlait son brouillard. Pendant que le vicomte parcourait d'un pas rapide l'avenue de l'Impératrice, une vapeur enveloppa le soleil; ses rayons s'éteignirent, son disque devint rouge et mat comme une grosse lune d'automne qui se lève sur les montagnes, ou plutôt on eût dit un énorme pain à cacheter, il n'y avait pas besoin d'être un aigle pour oser le regarder en face. Le vicomte fit la réflexion que certains souvenirs, quand ils commencent à s'éloigner et que le temps les estompe de sa brume, ressemblent à un soleil d'hiver, et qu'on peut les contempler fixement sans danger.

Toutefois, lorsqu'il eut dépassé la porte Dauphine, il fut saisi d'une inquiétude. Tout Paris était là; quelle apparence que la comtesse d'Arolles n'y fût pas? Comme il se disposait à tirer par la droite pour se diriger vers Madrid, il aperçut une élégante calèche découverte, attelée de deux chevaux noirs, laquelle débouchait d'une allée transversale. Dans cette calèche, il y avait, à demi couchée, une femme coiffée d'un chapeau en feutre brun, dont le bord était retroussé sur le devant et fixé à la forme par une cocarde et par une agrafe de diamans. Elle était enveloppée de fourrures, une grande peau d'ours blanc la recouvrait jusqu'au menton. Maurice la reconnut avant même de pouvoir démêler ses traits; il éprouva une violente secousse et sentit tout son sang affluer à ses joues. Il allait s'esquiver; quelqu'un le frappa sur l'épaule. Il fit volte-face et se trouva nez à nez avec un jeune homme de son cercle, sportsman accompli, qui le retint par le bouton en lui reprochant qu'on ne le voyait plus. Cependant la calèche avançait toujours d'un pas lent, mais inexorable comme le destin. La grande dame au chapeau de feutre s'avisa de tourner les yeux du côté de Maurice. Elle se redressa, sourit et dégagea sa main droite de ses fourrures pour faire à son beau-frère un signe amical. Il la salua gravement, elle se renfonça sous sa

peau d'ours, et la calèche s'éloigna. Il parut à Maurice qu'il venait d'avaler un grand verre de poison, et peut-être ne se trompait-il pas.

— Je ne sais si on peut complimenter un homme sur la beauté de sa belle-sœur, lui dit le gandin qui l'avait accosté. Ce qui est hors de doute, c'est que la comtesse d'Arolles est une des plus jolies femmes de Paris.

Le vicomte le regarda d'un œil fixe et dur; il le soupçonnait d'avoir lu dans ses pensées. Il lui sembla que son secret venait de sortir de son cœur comme un oiseau s'envole d'une cage dont on a laissé la porte ouverte; mais la cage était fermée, et le gandin ne se doutait pas même qu'elle contînt un oiseau.

Maurice le quitta brusquement. Il était en proie à la plus vive émotion, à laquelle se mêlait une sourde colère contre lui-même. Il s'était promis de reconquérir sa liberté, et tout ce qu'il avait gagné sur sa passion par trois mois entiers d'un régime sévère, il venait de le perdre en un moment. Une calèche avait passé, une femme avait souri, et il était retombé en servitude. Sa folie avait le caractère d'une destinée; elle était venue s'embusquer dans son chemin, elle l'y avait attendu, elle l'avait repris dans sa main inexorable. — Je ne puis me sauver, se dit-il, que par un remède héroïque, et le diable me tuera si je ne le tue. Eh! sans doute, cet imbécile avait raison, c'est une des plus jolies femmes de Paris; mais il y en a d'autres. Que le hasard m'aide un peu, et je suis un homme bien maudit du ciel, si tout à l'heure je n'en rencontre pas une, que je prétends aimer passionnément avant ce soir. Suis-je donc changé du tout au tout, qu'il n'y ait plus pour moi qu'une femme dans le monde? et quelle femme! la seule qui se soit permis de me traiter en enfant, et la seule que je ne puisse aimer sans crime.

Dix minutes plus tard, il courait sur la glace; mais il ne s'amusait point à y dessiner des chiffres ou des arabesques. Tout entier à sa pensée, il cheminait avec une effrayante rapidité, la tête haute, l'œil enflammé, et quand une rafale de bise le frappait à la figure, il croyait entendre le frémissement de sa fureur, qui agitait l'air autour de lui. On le regardait beaucoup. Parmi les femmes qui étaient là, il reconnut plusieurs visages; mais c'était un visage inconnu qu'il lui fallait et la nouveauté d'une aventure.

Tout à coup il vit paraître une jolie patineuse qui attira son attention. Agréable, avenante, les traits mignons, la taille bien prise, l'air exotique, elle lui parut être, vaille que vaille, ce qu'il cherchait. Elle portait une veste à brandebourgs, une jupe de couleur voyante, et sa tête était coiffée d'un bonnet à la hongroise, coquettement penché sur l'oreille. C'était une baronne autrichienne, arrivée de la

veille à Paris, une vraie baronne, qui n'avait rien d'interlope, et pourtant ce n'était pas tout à fait une vraie femme du monde, c'était plutôt une femme de trois quarts de monde, si l'on peut appeler ainsi ces étrangères sans feu ni lieu, ces infatigables voyageuses, ces éternelles passantes de la vie, qui vont, viennent et ne nichent nulle part; leur métier est de passer, et elles passent. N'ayant d'attaches sérieuses sur aucun point du globe, ni d'autre occupation que leur plaisir, elles campent, une saison durant, où il plaît à leur fantaisie, et du nord au sud, du couchant à l'aurore, elles courent partout où l'on s'amuse. Il n'y a dans leur tête que des idées de rencontre, dans leur cœur que des amitiés de hasard. Elles n'ont ni patrie, ni passé, ni maison, ni devoirs, ou plutôt leur devoir est de ne jamais s'ennuyer, leur patrie est le vent qui les emporte à de nouveaux plaisirs, leur maison est une auberge, leur passé est leur dernier bal et la déclaration que leur fit un homme dont elles ont oublié le nom. Elles sont honnêtes ou ne le sont pas; c'est une affaire qui les regarde, et personne n'a le droit de s'en mêler, car elles évitent le scandale. Elles échapperont aux rigueurs du grand jour où seront jugées les âmes, elles n'en ont point, ni bonne ni mauvaise. Ce qui est certain, c'est qu'elles se rendent heureuses sans faire précisément le malheur de personne; au contraire elles font la fortune des maîtres d'hôtel et l'admiration de tous les sommeliers. Bêtes et gens, toute la terre les connaît, et elles connaissent toute la terre. Une chose cependant leur est inconnue, elles ne se doutent pas de la physionomie particulière que peut avoir un toit qui a formé une liaison avec vous, dont les lucarnes, quand vous rentrez le soir, vous appellent par votre nom, et d'où sort une fumée qui vous regarde d'un air d'amitié.

Telle était l'aimable baronne autrichienne que venait d'apercevoir le vicomte d'Arolles. Son pied courait légèrement sur la glace, comme son cœur glissait sur la vie sans y laisser d'empreinte visible, sans que personne pût dire : Voyez, elle a passé par là. Si légère qu'on soit, on est sujette à broncher. Elle venait au-devant de Maurice, qui ne cessait pas de la regarder. Je ne sais si la fixité de ce regard la troubla; peut-être fut-elle surprise de l'étrange et fière contenance de ce beau jeune homme qui dans ce moment, possédé d'une idée fixe, ressemblait à un fou. En arrivant près de lui, elle faillit tomber. Il lui prit le coude et la retint. Elle se tourna vers le vicomte pour le remercier dans l'une des dix langues qu'elle jargonnait. Elle s'avisa que, s'il était fou, sa folie était charmante et n'avait rien de dangereux. L'air dont elle le regardait encouragea Maurice. Il lui tendit le bout du doigt en souriant; c'était une question. Elle sourit aussi, mit sa main dans la sienne, et ils partirent

pour faire ensemble le tour du lac, comme deux cygnes voguant de conserve.

Maurice, tout en voguant, examinait la baronne du coin de l'œil, et il reconnut bien vite à quel genre de femme il avait affaire. Il lui parut que cette jeune cosmopolite, sans péchés connus comme sans vertus cachées, avait les cheveux un peu trop jaunes, que ses grâces étaient un peu banales, qu'elles avaient été trop promenées, que son sourire, aussi cosmopolite qu'elle-même, avait pris le chemin de l'école pour arriver de Vienne à Paris, et qu'ayant séjourné à Saint-Pétersbourg, à Lucerne, à Baden et à Nice, il s'était défraîchi en route. Le vicomte fut un instant découragé. Il ne s'abandonna pas à sa mauvaise humeur, il fit travailler son imagination, il se persuada que la femme qu'il tenait par la main avait de quoi lui inspirer une passion de quatre ou cinq mois, et c'était tout ce qu'il demandait à son bonnet à la hongroise. L'animation de la course, la joie d'avoir trouvé subitement un plaisir qu'elle n'avait pas eu la peine d'inventer, qui était venu la chercher sans qu'elle l'appelât, rehaussait ses agrémens naturels. Elle était ivre de vent, ivre du bonheur d'aller devant elle sans trop savoir où, de sentir sa main dans une main inconnue. Maurice eût été bien aise de la faire causer; il fit mine de s'arrêter, lui demanda si elle n'était pas lasse. Elle lui répondit que non, et repartit de plus belle.

Lorsqu'ils furent revenus à l'endroit où ils s'étaient rencontrés, elle dégagea sa main, dit à Maurice avec un accent germanique :
— Puis-je savoir, monsieur...

— Le vicomte d'Arolles, répondit-il. Et de mon côté puis-je vous demander...

— La baronne Mardorf. Au revoir, j'espère.

Cela dit, elle s'en fut rejoindre un groupe d'hommes et de femmes qui, arrêtés sur le bord du lac, avaient contemplé son exploit. Au milieu de ce groupe se détachait un petit homme maigre, à la longue barbe blanche; il ne ressemblait pas mal à un kobold. C'était le mari. Les diverses parties de son corps ne semblaient pas avoir été faites les unes pour les autres; on eût dit qu'il était fabriqué de pièces rapportées. Peut-être ce citoyen du monde avait-il fait venir sa tête de Vienne, ses bras de Saint-Pétersbourg et ses jambes de Londres, en s'adressant aux meilleurs faiseurs. Maurice trouva cet homoncule assez plaisant, il se dit avec le poète : « D'où il descend, on ne le sait pas au juste; mais, comme il ne m'a fait que du bien, je n'ai pas à m'occuper de ses origines. »

Il fit encore quelques évolutions sur la glace, tandis que la baronne livrait ses jolis pieds à un grand laquais, doré sur toutes les coutures, qui s'était agenouillé pour lui ôter ses patins. Quelques minutes après, accompagnée du kobold, elle regagna sa voiture. A

plusieurs reprises, elle tourna la tête du côté du lac, comme pour y chercher quelqu'un, et Maurice put croire sans fatuité que c'était à lui qu'elle en voulait.

Le lendemain matin, le vicomte d'Arolles était assis devant sa table à écrire, où il n'écrivait pas. Les jambes croisées, il promenait ses regards tantôt sur le médaillon de son tapis de Smyrne, tantôt dans les allées du jardin du Luxembourg. Le ciel était bas, plombé; la gelée persistait, les marronniers étaient couverts de givre, et les statues grelottaient sur leur piédestal. Le vicomte avait l'air sombre comme le temps. Depuis la veille, il travaillait avec une infatigable contention d'esprit à se persuader qu'il était amoureux d'une baronne autrichienne. Il évoquait obstinément son aimable figure et son bonnet à la hongroise; mais un malin génie prenait plaisir à traverser ses incantations. A peine avait-il réussi à fixer cette image fugitive, à la parer de grâces presque divines, il s'avisait que des cheveux roux étaient devenus châtains sombres, il voyait de jolies joues à fossettes se changer en un beau marbre veiné de rose, de petits yeux de teinte indécise et rêveuse se transformer soudain en de grands yeux noirs, et ces grands yeux noirs ne rêvaient pas, ils attendaient les passans au coin d'un bois pour leur verser du poison. Enfin, pour compléter ces métamorphoses, le bonnet hongrois faisait place à un chapeau de feutre coquettement retroussé, dont l'agrafe en diamans jetait des lueurs diaboliques. En vain Maurice cherchait-il à conjurer son mauvais sort, son imagination se sentait comme ensorcelée, et il lui semblait que les arbres chargés de givre avaient deviné son mal, qu'ils montraient du doigt le vicomte d'Arolles en se moquant de lui.

Il avait décidé qu'il retournerait au bois dans l'après-midi. En le quittant, la baronne Mardorf lui avait dit : — Au revoir. — Cela signifiait : A demain. Son domestique entra et lui remit un pli. Il passa les yeux sur l'adresse et n'en reconnut pas l'écriture, qui était correcte, soignée, mais sans élégance; elle trahissait la plume consciencieuse d'un secrétaire ou d'une femme de chambre qui s'applique. Il ouvrit nonchalamment l'enveloppe, en tira une feuille de papier anglais sans chiffre. Le billet n'était pas de la même main que le dessus; il consistait en cinq ou six lignes de pattes de mouche que le vicomte prit d'abord pour de l'arabe; en y regardant de plus près, il s'assura que c'étaient des caractères allemands. L'écriture cursive de nos voisins n'est pas commode à lire pour des yeux velches; celle du billet était si enchevêtrée, si confuse, que Maurice fut sur le point de renoncer à la déchiffrer. Cependant, la curiosité l'emportant sur la paresse, il vint à bout de ce grimoire. Il avait appris un peu d'allemand au lycée, et, bien malgré lui, il l'avait rappris à Kœnigsberg. S'aidant de ses souvenirs et quelque

peu du dictionnaire, au bout d'un quart d'heure il savait de science certaine ce que contenait le billet. En voici la traduction fidèle :

« Vous ne me connaissez pas, et je vous connais peu; mais une rencontre décide quelquefois de notre vie, et un caprice combattu devient souvent une passion. J'ai hésité, je n'hésite plus. Votre cœur est-il libre? Pouvez-vous le donner à l'inconnu? Si votre réponse est celle que je désire, promenez-vous à cheval, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, dans la contre-allée de l'avenue de l'Impératrice; mais ne poussez pas jusqu'au lac. »

Il ne fallait pas être sorcier pour deviner d'où venait cette lettre. Le vicomte d'Arolles ne put s'empêcher de sourire en pensant que, pour convertir leurs caprices en passions, certaines baronnes n'ont besoin de les combattre que deux heures durant, juste le temps de découvrir l'adresse des gens à qui elles ont affaire. A la vérité, il lui déplaisait de recevoir un poulet amoureux écrit en allemand; mais il passa facilement par là-dessus. Dans l'état d'esprit où il se trouvait, eût-elle été écrite en mongol, cette lettre lui aurait paru un secours envoyé du ciel. Il avait tenté d'oublier et n'y avait pas réussi; il voulait essayer de s'étourdir, l'Autriche lui venait en aide, il bénit l'Autriche et la baronne Mardorf. Il ne faut pas chicaner le vin sur sa qualité, quand on ne lui demande que le trouble de l'ivresse; le plus médiocre a son prix pour qui n'aspire qu'à laisser sa raison au fond de son verre.

Dès quatre heures sonnantes, Maurice arpentait à cheval la contre-allée de l'avenue du bois. Quoique la neige commençât de tomber à gros flocons, il ne déserta point son poste et attendit le retour des voitures. Elles étaient presque toutes fermées, et dans trois ou quatre il crut apercevoir un chapeau brun au bord retroussé; c'est ainsi qu'une imagination blessée peuple le monde de ses fantômes. Enfin parut une calèche découverte traînée par quatre chevaux fringans; elle contenait ce que Maurice attendait. En passant devant lui, le baron Mardorf fit un demi-sourire et un demi-salut, auquel le vicomte répondit sans sourire par un salut complet. La baronne lui lança un regard furtif et détourna aussitôt la tête. Il pensa un moment à les suivre de loin; mais il jugea qu'il était dans son rôle de ne pas avoir trop d'empressement et qu'aussi bien il recevrait le jour suivant un second billet qui l'informerait de ce qu'il désirait apprendre. En effet, dès le lendemain, il reçut une seconde livraison d'hiéroglyphes; il les déchiffra plus aisément que ceux de la veille. Ils disaient ce qui suit :

« Ainsi votre cœur est libre! Je suis presque tentée de vous en remercier, ce qui serait fort déraisonnable. Je ne veux pas vous tromper, ni vous laisser croire qu'il m'est facile de disposer de moi.

Vous plaît-il de tout oser sur la foi d'un caprice de femme? Si demain, à l'heure où Paris revient du bois, vous traversez la place Vendôme, je croirai avoir reçu la réponse que je souhaite, et avant peu de jours vous saurez qui je suis. »

— Oh bien! pensa Maurice, il paraît que, malgré ses demi-sourires et ses demi-saluts, le baron Mardorf a l'approche terrible et qu'il est aussi dur à réduire que son nom est rébarbatif à prononcer. Nous l'apprivoiserons, nous lui apprendrons la devise de notre famille : qui s'y frotte s'y pique.

Depuis que l'aventure devenait dangereuse, elle lui paraissait plus intéressante, et il était fermement résolu à la pousser jusqu'au bout. Une seule chose le refroidissait un peu, c'étaient ces perpétuelles promenades auxquelles le condamnait Mme Mardorf. Il se promit de se procurer au plus vite d'autres moyens de répondre à ses billets. Il ne laissa pas de traverser la place Vendôme à l'heure indiquée; il n'aperçut ni sur le pavé, ni à aucune fenêtre, ni au sommet de la colonne, rien qui ressemblât à une baronne autrichienne. Il entra à l'hôtel du Rhin pour y prendre langue; le couple qui l'intéressait n'y était point connu. Heureusement pour lui, la lettre qu'il reçut le lendemain lui apprit qu'il était au bout de ses peines.

« Il y aura dans trois jours, lui écrivait-on, une première représentation à l'Opéra-Comique. La femme qui vous écrit y assistera dans une avant-scène ou dans une première loge. Vous la reconnaîtrez à une rose pourpre qu'elle portera à son corsage. Si sa figure n'est pas celle que vous rêviez, si vous n'y trouvez pas de quoi vous inspirer une passion et ce frémissement secret qui accompagne les grands bonheurs, de grâce ne la regardez pas deux fois et ne cherchez point à vous approcher d'elle, car elle vous demande votre cœur et votre cœur tout entier. Si vous pouvez le lui donner, vous trouverez facilement un prétexte pour entrer dans sa loge, et, afin qu'il ne vous reste aucun doute, elle ouvrira devant vous son éventail Pompadour, dont la feuille a été peinte par Watteau, et vous y verrez des bergers et des bergères dansant une ronde autour d'un amour qui joue de la guitare. »

Maurice fit la réflexion que la baronne Mardorf en prenait à son aise, qu'elle lui en demandait beaucoup en réclamant de lui son cœur tout entier, et « ce frémissement secret qui accompagne les grands bonheurs. » Il lui parut que cette aimable voyageuse n'avait pas perdu dans ses pérégrinations la sentimentalité particulière à sa race, qu'elle n'avait pas laissé aux broussailles du chemin toutes ses illusions. Toutefois il se rappela que les mots n'ont pas le même sens en allemand et en français, que les cœurs germaniques fris-

sonnent à meilleur compte que les autres, que cela se passe à fleur de peau sans tirer à conséquence, et que l'imagination fait le reste. Il forma le ferme propos de devenir Allemand pour la circonstance, de frissonner un peu et d'imaginer beaucoup. Au surplus, la férocité du baron ne pouvait manquer de réchauffer son zèle et de le piquer au jeu. Il se promettait d'être entreprenant, de ne pas s'amuser aux bagatelles de la porte, de brûler plus d'une étape, de brusquer le dénoûment. Il comptait sur les émotions d'une partie de chasse pour distraire son cœur malade, pour brouiller ses voies, pour lui faire perdre la piste de son malheur. Il se mit incontinent à la recherche d'un fauteuil d'orchestre.

Deux jours plus tard, quelques minutes avant le lever du rideau, le vicomte d'Arolles arrivait à l'Opéra-Comique en tenue de guerre, cravaté, chaussé, ganté avec l'irréprochable élégance de ses grands jours, l'air résolu d'un Amadis qui ouvre une campagne. Après avoir pris possession de son fauteuil et salué un ou deux voisins de connaissance, tournant le dos à la scène, il parcourut des yeux toute la salle, qui se garnissait lentement. Il avisa seule dans une première loge de face la marquise de Niollis. Sa toilette verte et or comme la peau d'une salamandre la recommandait à l'attention. Il lui importait peu, elle avait le courage de son opinion et de sa laideur, et l'impertinence de ses petits yeux clignotans et de son sourire qui n'était pas tendre la sauvait du ridicule. Étant la première à faire justice de sa personne, elle s'attribuait le droit d'accommoder de toutes pièces celle des autres, et il y avait dans sa physionomie je ne sais quoi d'inquiétant. On raconte que certains esprits des bois ont été affligés par la nature de vilaines pattes de canard. La plupart les cachent avec grand soin, les autres se moquent de leur disgrâce et s'en consolent en soutenant que tous les esprits des bois et des villes ont quelque chose à cacher. Ils montrent leurs pattes à tout l'univers et s'occupent de découvrir les pattes des autres; il y a là de quoi remplir une vie.

Ce n'était pas Mme de Niollis que le vicomte d'Arolles était venu chercher à l'Opéra-Comique. Il se rassit, et bientôt après la représentation commença. On donnait comme entrée de jeu *les Noces de Jeannette*, qu'il savait par cœur. Il n'écouta que d'une oreille et se servit de ses yeux pour inspecter la salle. On entamait la dernière scène quand il vit s'ouvrir la porte d'une loge de côté, où se dessina la taille d'un petit homme dégingandé, affublé d'une longue barbe blanche; elle était bien à lui, mais on aurait pu croire que c'était lui qui appartenait à sa barbe. Trois femmes l'accompagnaient, et l'une des trois était la sienne. Quel ne fut pas le profond étonnement de Maurice! La baronne Mardorf ne portait point

de rose à son corsage. Son chagrin égala d'abord sa surprise; il ne tarda pas à s'en remettre. Décolletée, parée comme une châsse, étincelante de bijoux, Maurice trouva la baronne commune, presque laide. Il s'aperçut que le bonnet à la hongroise lui avait fait illusion, que c'était pour le bonnet et non pour la femme qu'il avait failli en tenir, et il n'est pas le premier à qui soit arrivé pareil accident; — mais à ce compte quelle était son inconnue? Une Allemande assurément; mais quelle Allemande? Il se récitait à lui-même les trois billets hiéroglyphiques qu'il avait reçus et dont les pattes de mouche dansaient devant ses yeux. Il n'en tirait aucun éclaircissement. — A quoi bon chercher? se dit-il. Elle m'a écrit : « Vous ne me connaissez pas et je vous connais peu. » Il faut l'en croire, elle était de bonne foi, et mon inconnue est vraiment une inconnue. Attendons. — Là-dessus, il fouillait de son œil perçant tous les coins de la salle pour tâcher d'y découvrir une rose pourpre ou même ponceau, et il n'en trouvait point.

Replongée en plein mystère, on peut croire que son imagination travailla pendant tout l'entr'acte; malheureusement elle mâchait à vide. Le vicomte avait la fièvre, et sa fièvre comptait les minutes. Un mot qu'il avait presque oublié lui revint à l'esprit. La dernière fois qu'il était allé à son cercle, on y avait parlé d'un gros épicier enrichi et vaniteux de la rue Saint-Martin à qui ses amis avaient fait croire pendant vingt-quatre heures qu'il était nommé préfet de la Seine. Maurice ayant trouvé l'invention un peu grosse, quelqu'un lui avait dit : Oh! vous, mon cher, vous êtes immystifiable. Avait-on voulu lui prouver le contraire? Qu'il y eût de par le monde un homme assez osé pour mystifier le vicomte d'Arolles, c'était difficile à admettre; à la seule pensée que cela ne fût pas impossible, ses narines se gonflaient de colère et ses mains se crispaient.

Soudain sa colère fit place à un tout autre sentiment, voisin de la terreur. Il avait vu paraître dans une avant-scène une tête blonde un peu ébouriffée, deux épaules d'un blanc nacré et un buste majestueux aux formes trop ressenties. La femme qui faisait son entrée était la duchesse de Lestrigny, qu'il avait plus d'une fois rencontrée dans le monde. Elle demeura un instant debout au bord de la loge, pendant que ses yeux trottaient autour d'elle. Ceux de Maurice ne trottaient pas, ils restaient fixés sur une rose du rouge le plus foncé, que la duchesse portait à sa ceinture. Le cœur pesant, il se laissa retomber dans son fauteuil. Mme de Lestrigny, qui avait fait parler d'elle, était célèbre pour ses grâces langoureuses; elle passait pour avoir été fort bien dans son temps, mais son temps n'était plus, sa beauté était mûre, et l'excès des précautions lui avait brouillé le teint. Elle faisait une de ces retraites en bon ordre qui sont plus

glorieuses que des victoires. Le vicomte consentait à admirer sa vaillance, mais il n'eut pas besoin de descendre dans son cœur pour s'assurer qu'il lui était impossible de répondre aux tendres sentimens que selon toute apparence venait de lui vouer cette beauté sur le retour.

Il essaya de douter encore. Quoiqu'il n'osât pas la regarder, il lui parut que la duchesse le regardait. Il se souvint que le jour où il avait eu la funeste fantaisie d'aller patiner à Madrid, il avait croisé son coupé près de l'arc de l'Étoile, et qu'elle lui avait fait une inclination de tête pleine de morbidesse. Autre indice, autre preuve, il se souvint aussi qu'elle habitait à la place Vendôme. Savait-elle la langue de Schiller et de M. de Bismarck? Elle avait eu longtemps l'habitude de passer l'été à Baden; peut-être y avait-elle attrapé au vol quelques bribes d'allemand. Le vicomte se sentit comme accablé par la certitude de son bonheur; il éprouvait le frisson demandé, mais ce n'était pas celui qui accompagne les grandes joies. Il n'était plus Amadis; le chevalier du Lion venait de se transformer en un beau Ténébreux. Il se rappela cette phrase du dernier billet : « Si ma figure n'est pas celle que vous rêviez, de grâce ne me regardez pas deux fois. » Il ne savait que faire de ses yeux et songeait à s'évader; mais après une courte ouverture le rideau s'était levé, on jouait l'opéra nouveau. Il fit de vains efforts pour s'y intéresser; il ne put saisir un seul mot de l'intrigue, tant il était occupé et tourmenté de la sienne, dont il maudissait le fâcheux dénoûment. Il avait trop de courtoisie naturelle pour qu'il ne lui en coûtât pas de répondre par un mauvais procédé aux avances d'une femme quelconque, fût-ce d'une bouquetière ou d'un modèle d'atelier, et assurément la duchesse de Lestrigny méritait des égards. Il rassembla tout son courage, leva une seconde fois les yeux sur l'avant-scène. La duchesse avait relevé l'écran placé devant elle, on ne voyait plus que le sommet de sa tête et de sa coiffure hurlupée. Ce fut un grand soulagement pour le vicomte. Il avait fait son devoir, il était quitte envers sa conscience. A peine le premier acte fut-il terminé, baissant la tête comme un criminel, il se disposa à quitter le théâtre sans esprit de retour.

Comme il venait d'atteindre l'entrée du couloir, il s'avisa que plusieurs lorgnettes étaient braquées sur une loge de face, et son regard s'y porta machinalement. Cette loge était celle qu'occupait Mme de Niollis, mais ce n'était point à la marquise qu'en voulaient les lorgnettes. A sa droite s'était assise une femme habillée d'une robe de faille couleur maïs, garnie de dentelles blanches. Elle ne portait pas un seul bijou, mais elle avait à son corsage, comme la duchesse de Lestrigny, une magnifique rose d'un pourpre foncé, et

elle tenait à la main un éventail, qui pouvait bien être un éventail Pompadour, et dont elle frappait de petits coups sur le rebord de la loge. Le vicomte d'Arolles ne pouvait douter que cette femme ne fût sa belle-sœur.

Quand il arriva dans le couloir, il avait l'air effaré d'un homme qui a vu tomber la foudre à vingt pas de lui; il ne se reconnaissait plus dans le désordre de ses pensées, il lui semblait porter sur ses épaules la tête d'un autre. Il reprit son pardessus à l'ouvreuse, s'en revêtit en hâte et s'enfuit. Il était fermement, irrévocablement résolu à ne pas approfondir le redoutable mystère des deux roses rouges. Si le sphinx de Thèbes faisait un mauvais parti aux passans peu sagaces qui ne devinaient pas le mot de son rébus, d'autres sphinx, habillés quelquefois d'une robe couleur maïs, dévorent les imprudens qui les devinent. Le vicomte gagna en trois sauts le péristyle et bientôt le trottoir du boulevard, sans trop savoir où il allait. Quand il fut là, il comprit qu'il devait se diriger vers la rue Montmartre pour retourner chez lui. Il avait les jambes d'un homme qui se sauve. Il dépassa la rue Richelieu, puis la rue Vivienne; mais peu à peu sa démarche se ralentit. Il s'arrêta bientôt, resta une minute immobile, le regard vague, les bras ballans. Il se surprit à dire à une marchande de journaux : Que je meure si je ne sais pas ce qui en est! La marchande le contemplait d'un œil ahuri. Il rebroussa chemin et se retrouva en face de l'Opéra-Comique.

Au moment où il atteignait le haut de l'escalier qui conduit à la galerie des premières, il aperçut le baron Mardorf embusqué à l'entrée du foyer comme une araignée qui attend sa mouche. Le kobold fit un geste de joyeuse surprise, se précipita au-devant du vicomte, s'informa de sa santé sur un ton caressant. Sa politesse, ayant beaucoup circulé, avait acquis l'aimable rondeur d'un caillou qui, en roulant, a perdu tous ses angles.

— Vous n'êtes pas retourné à Madrid, monsieur le vicomte, lui dit-il. La baronne Mardorf s'en plaint.

— J'irai au premier jour lui présenter mes excuses sur la glace, lui répondit Maurice.

Et il le quitta sans plus de façons. La figure de M. Mardorf s'allongea. Il avait espéré que le vicomte d'Arolles le désennuierait cinq minutes durant, et il lui en voulait de l'avoir déçu dans son attente.

Depuis le commencement de l'entr'acte, Mme d'Arolles avait eu fort à faire aux empressés qui étaient venus la saluer dans sa loge. Maurice attendit leur départ avec impatience. Il entra à son tour. Il avait repris possession de lui-même et refoulé au fond de son cœur la violente émotion qui l'avait pris à la gorge. Il s'était fait

un visage. En le voyant paraître, la comtesse s'écria : — Un revenant!

Puis elle lui tendit la main : — C'est bien vous? en chair et en os? Il m'avait semblé vous découvrir tantôt à l'orchestre; mais je n'en croyais pas mes yeux. — Et, se tournant vers Mme de Niollis : — Ma chère, lui dit-elle, je vous présente une vertu en rupture de ban.

— Ah! vicomte, dit la marquise, c'est une chose bien grave qu'une première faute. Plaise à Dieu que vous ne soyez pas ici sans l'autorisation de votre gouverneur!

— Je suis en règle, lui répondit Maurice, j'ai dans ma poche une permission de minuit, et j'entendrai la pièce jusqu'au bout. Les enfans aiment à savoir comment les histoires finissent.

— Oh bien! je voudrais savoir comment celle-ci commence, reprit la marquise. C'est un embrouillamini où je me perds. Vicomte, je vous prie, qu'est-ce qu'il chante ce premier acte?

Maurice se trouva fort embarrassé; il n'avait de ce premier acte que l'idée la plus confuse, et lui-même aurait eu grand besoin d'être mis au clair. Il paya d'audace, se lança dans des explications beaucoup plus obscures que ce qu'il voulait expliquer, brouillant outrageusement la pièce nouvelle et *les Noces de Jeannette,* dont il ne faisait qu'un plat. La marquise se mit à rire.

— Comme on a raison de dire, s'écria-t-elle, qu'il n'est rien de comparable à l'étude du droit pour éclaircir les idées d'un homme!

— Il faut pardonner à ce pauvre garçon, lui dit Mme d'Arolles. Dame! la première fois qu'on va au théâtre, la nouveauté du spectacle, l'émotion, les toilettes, l'éclat des lumières...

— En conscience, ce n'est pas cela, repartit Maurice.

— Et quoi donc?

— Si j'ai mal écouté la pièce, reprit-il en regardant fixement sa belle-sœur, c'est la faute de la duchesse de Lestrigny. Elle porte à son corsage une rose pourpre, et cette rose m'a causé des distractions.

— Mais je vous prie, répliqua-t-elle avec enjouement, si vous aimez les roses, croyez-vous que nous n'en ayons pas, nous autres? Tenez, en voici une qui vaut celle de la duchesse, et pour vous récompenser de la bonne pensée que vous avez euc de rompre votre clôture, je prétends vous en fleurir.

Ce disant, elle ôta la rose de son corsage et la présenta au vicomte, qui, après l'avoir contemplée en silence, la mit à sa boutonnière.

En ce moment, M. de Niollis entra dans la loge, salua Maurice et prit place derrière Mme d'Arolles. Elle faisait danser entre ses

doigts son éventail, qu'elle n'avait pas déplié de la soirée. Le marquis se pencha familièrement vers elle et lui dit : — Lequel de vos deux cents éventails avez-vous apporté ce soir? — Et il fit un mouvement comme pour le lui prendre des mains.

Elle le posa sur ses genoux en disant : — J'y ai fait un accroc, n'y touchez pas, vous l'achèveriez.

Le chef d'orchestre venait de frapper trois coups d'archet sur son pupitre. Maurice voulut prendre congé de sa belle-sœur. Elle le retint en lui disant : — Nous ne vous lâchons pas ainsi, vous êtes un homme trop rare. Vous occupez le fauteuil de votre frère, et je doute qu'il vienne vous le réclamer. Il dînait ce soir à Versailles.

Le vicomte n'écouta pas le second acte mieux que le premier. Le trouble de ses pensées s'accroissait encore par la présence de M. de Niollis, qui lui portait sur les nerfs. Le marquis affectait de s'intéresser à la pièce et ne s'occupait sérieusement que des épaules, de la nuque dorée et des cheveux crêpés de la comtesse. Il attachait sur elle des regards dont l'indiscrétion révoltait Maurice, jusqu'à ce qu'il s'avisa d'y découvrir une nuance de mélancolie chagrine; le désir, comme on l'a dit, est une douleur commencée. Au milieu de l'acte, M. de Niollis se pencha de nouveau vers Mme d'Arolles et lui dit : — Je vais passer une demi-heure au bal de l'ambassade d'Espagne et je reviendrai vous mettre en voiture.

Elle lui répondit : — Ne vous inquiétez pas de nous; Maurice se charge de moi, et je me charge de votre femme.

Le départ de M. de Niollis rendit au vicomte un peu de liberté d'esprit. Il en usa pour s'acharner de plus belle sur l'énigme dont il s'était juré d'avoir le mot. Il dévorait des yeux la rose qui ornait sa boutonnière; elle le regardait aussi, elle le défiait, elle semblait lui dire : Tu n'auras pas mon secret. — Il y a dans les trois billets anonymes, pensait-il, des passages qui n'ont tout leur sens que s'ils ont été écrits de sa main, celui-ci entre autres : « Une rencontre décide quelquefois de toute une vie, et un caprice combattu devient souvent une passion. » C'est elle, c'est bien elle. Le mot sur les grands bonheurs qui font frissonner est une allusion évidente à l'effroi que je ressentis une nuit dans le corridor d'une abbaye en ruine. Il n'y a plus de doute, c'est elle. — Sûr de son fait, il lui prenait un frisson qu'il sentait courir dans tout son corps. Cependant Gabrielle était tout entière à la pièce, elle n'avait pas tourné une seule fois la tête pour s'assurer qu'il était encore là. Il recommençait à douter et mourait d'envie de lui arracher son éventail pour y lire sa destinée; mais la main qui tenait cet éventail le tenait bien, et cette main n'était pas de celles qu'on peut ouvrir de force, on l'eût plutôt brisée.

Le rideau tomba sans que Maurice s'en aperçût. Mme d'Arolles se tourna vers lui. — Qu'en pensez-vous? lui dit-elle. La pièce me semble jolie; les situations sont gaies, la musique est chantante.

— Eh oui, reprit-il d'un ton glacial, c'est un opéra aussi médiocre que beaucoup d'autres, des flonflons guindés sur des échasses, et qui ont la prétention d'être quelque chose.

— Vous manquez d'enthousiasme, reprit-elle. Il y a pourtant ici quelqu'un qui vous donne tort.

— Qui donc?

— Une femme que tout à l'heure je voyais rire à pleines dents en battant des mains... Vous la voyez d'ici, c'est votre baronne austro-hongroise.

— Depuis quand est-elle à moi?

— Depuis que vous avez eu le plaisir de pirouetter avec elle sur la glace. Vous imaginez-vous que nous ignorions vos prouesses?.. De tout mon cœur je vous félicite de votre nouvelle conquête. Seulement je dois vous prévenir qu'il y a des femmes comme cela à la douzaine; ce sont des gravures tirées à dix mille exemplaires, et celle-ci n'est pas d'avant la lettre.

— Vous êtes cruelle pour mes illusions, repartit le vicomte.

Mme de Niollis venait de braquer ses jumelles sur la baronne Mardorf. — Vous avez raison, ma chère, dit-elle, voilà une pauvre créature qui trouve le secret d'être excentrique sans être originale. Très connu ce genre de baronnes. Elles sont nées avec une dizaine de bouteilles de vin de Champagne dans la tête; quand le dernier bouchon est parti, elles deviennent de bonnes ménagères ennuyeuses comme la pluie.

— Ah! tenez plutôt, s'écria Mme d'Arolles, vous qui êtes poète, Maurice, il y a là-bas une tête blonde qui doit vous plaire. Elle ne ressemble à rien; ce serait un joli modèle pour Chaplin... La voyez-vous, là, dans cette baignoire?.. Vous arrivez trop tard, elle a disparu.

— Elle est en effet fort bien, lui répondit-il à l'aventure. — Il était dans cet état d'esprit où un homme est incapable de voir dans le monde autre chose que l'ombre portée de ses chagrins.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Gabrielle. Rêvez-vous encore à la rose de la duchesse de Lestrigny?

Il se hâta d'enfiler la piste. — Point du tout, répondit-il. Je préfère infiniment celle que je porte à ma boutonnière. Elle est d'un plus beau rouge, et puis c'est la vraie.

— Comment la vraie? fit-elle avec étonnement.

— On dit de beaucoup de choses, continua-t-il sans la quitter des yeux, qu'elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau, et

pourtant sur le nombre il n'y en a jamais qu'une qui ait le je ne sais quoi, les autres sont de méchantes copies, et ne méritent pas qu'on les regarde ni qu'on les garde. Pour conclure, à mon avis, la rose de Mme de Lestrigny ne signifie rien, et il me semble que la mienne a un sens caché, bon ou mauvais. Vient-elle de Dieu? vient-elle du diable? C'est un mystère, mais elle dit ce qu'elle veut dire, et voilà pourquoi j'affirme que des deux c'est la vraie.

La comtesse ne sourcilla pas. — Bon Dieu! dit-elle, c'est trop subtil pour moi, et je commence à croire que, sous apparence d'étudier le droit, vous vous êtes plongé jusqu'au cou dans la philosophie allemande.

— Vous avez rencontré juste; la semaine dernière j'ai beaucoup lu d'allemand.

Elle répondit du ton le plus naturel : — Le lisez-vous bien? J'aurais cru que vous l'aviez oublié;... mais pour en revenir à notre guerre des deux roses, avant de trancher le différend, avez-vous examiné de près celle de la duchesse? Je la trouve incomparable.

— La rose ou la duchesse?

— La duchesse est fort bien aussi, et j'ai cru m'apercevoir que tout à l'heure elle vous jetait des regards de reproche. Elle vous en veut de ne pas être allé la saluer.

— Laissez-le donc tranquille dans son petit coin, s'écria Mme de Niollis; qu'irait-il faire dans la loge de cette folle? On aurait dû pour la circonstance y mettre des barreaux.

— Où prenez-vous qu'elle soit folle? Je la trouve ce soir en beauté.

— La duchesse est une oie, ma chère, répliqua Mme de Niollis de son ton le plus sardonique, et les femmes ont besoin d'avoir beaucoup d'esprit pour tenir tête à leur imagination. Que voulez-vous que devienne cette pauvre malheureuse? L'esprit l'inquiète et les conversations l'ennuient. Il faut bien qu'elle s'occupe de l'homme, et elle poursuivra jusqu'au bout sa carrière blonde.

— Défendez-la donc, dit Mme d'Arolles à Maurice, qui ne sonna mot.

— Je ne l'attaque point, reprit Mme de Niollis en dirigeant sa lorgnette sur le duc de Lestrigny, immobile à côté de sa femme fort agitée. C'était un petit homme fluet, sec comme une allumette. — Plaignons-la plutôt, ajouta la marquise : avoir tant d'imagination et si peu de mari!

Mme d'Arolles souleva son éventail jusqu'à la hauteur de son menton, et Maurice, hors de lui, crut qu'elle était au moment de l'ouvrir. Elle se contenta d'en effleurer l'épaule de la marquise. —

Convenez, Hortense, lui dit-elle, que vous aimez à plaindre les gens et que vous seriez ravie, s'il m'arrivait de faire une sottise.

— Oh! vous, ma toute belle, je vous attends, vous n'en ferez qu'une, mais elle sera pommée, il y en aura pour toute votre vie, marmotta la marquise en regardant Gabrielle en dessous. Bah! le monde vous sera indulgent; il dira : Elle était si douée qu'il faut bien lui pardonner.

— Votre sentence est irrévocable? Il n'y a pas d'appel? fit la comtesse.

— Si fait, écrivez des romans; c'est un dérivatif. Je connais une femme qui, par mesure de précaution, en publie deux chaque année. Sa littérature est une revanche qu'elle prend sur son honnêteté.

— Hélas! voilà une revanche que je ne prendrai jamais, dit la comtesse en riant. J'ai une telle horreur des écritoires qu'étant obligée d'écrire moi-même mes lettres, il m'arrive souvent d'en faire écrire l'adresse par ma femme de chambre.

Ce fut un trait de lumière pour Maurice. — C'est bien elle, pensa-t-il avec un tressaillement.

Cependant la marquise n'avait pas cessé de coucher en joue l'avant-scène. — Il est certain, dit-elle à Mme d'Arolles, que la rose de Mme de Lestrigny ressemble singulièrement à la vôtre; elle est presque noire.

— Ce n'est pas étonnant, lui répondit Gabrielle; ces deux sœurs ont poussé sur la même branche. Il y a trois jours, la duchesse avait écrit en province pour commander qu'on lui envoyât la plus belle rose de ses serres; elle en a reçu deux, en a gardé une et m'a fait tenir ce matin la seconde, qui m'a servi à fleurir un Amadis du pays latin.

— Non, ce n'est pas elle, ou on s'est entendu pour me mystifier, se dit Maurice en retombant lourdement sur lui-même. Il aurait voulu briser quelque chose ou quelqu'un, sa sombre fureur ne savait à qui s'en prendre. Il eut une longue absence.

— Vicomte, vous êtes muet comme une carpe, lui dit Mme de Niollis.

— Dans mon quartier, répliqua-t-il d'un ton d'humeur, on ne parle que lorsqu'on a quelque chose à dire.

— Ce qui n'arrive qu'aux fêtes carillonnées, reprit-elle. Il faut quitter votre quartier, mon cher monsieur, rien ne se gagne comme le silence;... mais peut-être êtes-vous décidément féru de votre baronne autrichienne. Si le cas est mortel, nous respectons votre agonie.

— Me permettrais-je d'être amoureux, repartit le vicomte, sans

y être autorisé par mon gouverneur?.. Cela me fait penser qu'il se fait tard; si je rentre après minuit, je serai grondé.

A ces mots, il fit mine de se lever. Sa belle-sœur l'obligea de se rasseoir. — J'ai promis à M. de Niollis que vous nous mettriez en voiture, lui dit-elle du ton le plus affable, subissez de bonne grâce votre condamnation.

Heureusement pour lui, on commençait de jouer le troisième et dernier acte de l'opéra nouveau. Quoi qu'il en pût dire, la musique en était neuve et charmante; elle eut grand succès. A plusieurs reprises la salle éclata en applaudissemens. Il semblait au vicomte que le spectacle n'était pas sur la scène, que la pièce qu'on applaudissait, c'était lui qui la jouait, et qu'il était excellent, irréprochable, vraiment inspiré dans un rôle où l'odieux le disputait au ridicule.

Son supplice prit fin. Les deux femmes n'attendirent pas pour lever la séance que les auteurs eussent été nommés et les acteurs rappelés. Mme de Niollis passa de la loge dans le salon attenant, où elle fut longtemps à s'affubler, car elle avait grand'peur du froid. La comtesse d'Arolles la pria de lui tendre son mantelet, et rentra dans la loge pour le mettre. Elle tournait le dos à la marquise et faisait face à Maurice. Elle le regarda; il y avait dans ce regard je ne sais quoi d'impérieux et de farouche qui s'adoucit par degrés. Il la vit pâlir.

Un violent combat se livrait en elle. L'imprudente avait trop osé et payait sa faute. Sa curiosité irritée, mise au défi pendant trois mois, avait voulu faire une expérience; rien n'est plus dangereux, on ne s'arrête jamais à temps. Les expériences ont leurs entraînemens; sait-on jamais tout ce qu'on veut savoir? On comptait n'écrire qu'une lettre, on en écrit trois. Gabrielle avait joué avec le feu, et par degrés son imagination s'était allumée. Il connaissait bien les hommes et surtout les femmes, le saint qui a dit : « Ne tentez pas les autres, de peur que vous ne soyez tentés. » Depuis deux heures, elle se disait : Tout ceci n'est qu'une comédie qui m'amuse, et il n'en sera pas autre chose. Elle ajoutait tout bas : N'est-ce vraiment qu'une comédie? ne se passe-t-il rien en moi? mon heure serait-elle venue? Je n'ai jamais aimé; si j'aime quelqu'un, assurément ce sera lui. De minute en minute, elle se sentait comme envahie par un sentiment tout nouveau pour elle, par une émotion inconnue, dont le trouble lui était délicieux. C'était une autre vie qui commençait; comme au théâtre, un rideau allait se lever, qu'y avait-il derrière? Mais elle croyait démêler au fond de son rêve quelque chose de sombre qui lui faisait peur.

Elle résistait à son cœur étonné, qui la sollicitait; elle lui répon-

dait : Non, je ne veux pas. Cette volonté, si sûre d'elle-même, fut prise d'une faiblesse, d'une défaillance; elle passa subitement à l'ennemi. Par un geste brusque, presque violent, la comtesse tendit son éventail à Maurice; il le déplia d'un coup de pouce. Sur la feuille peinte par Watteau, il entrevit un amour qui jouait de la guitare et des bergers enrubannés qui dansaient, après quoi il ne vit plus qu'un nuage, et dans ce nuage une salle de spectacle, laquelle tournait autour de lui avec une rapidité vertigineuse. Quand il releva la tête, Gabrielle le regardait encore, et de ses yeux noirs jaillit un éclair. Il sentit ses genoux ployer sous lui; il lui resta tout juste assez de force pour demeurer debout.

— Eh bien! ma chère, venez-vous? cria Mme de Niollis, qui avait enfin terminé sa toilette.

La comtesse reprit vivement l'éventail à Maurice; ils descendirent l'escalier sans échanger une parole. Dans le péristyle, elle s'enveloppa de sa pelisse, que lui présenta un valet de pied, puis elle gagna sa voiture. Elle y fit monter la marquise, et, se retournant vers son beau-frère, elle lui dit d'une voix sourde et altérée : — Après-demain, à trois heures, je serai seule. — Quelques secondes après, la voiture avait disparu.

La nuit était froide et claire. Le vicomte retourna chez lui à pied. Il avait une notion si confuse de toutes choses qu'il s'achemina du côté du faubourg Saint-Honoré, et il allait sonner à la porte d'une maison qu'il avait longtemps habitée, lorsqu'il se rappela fort à propos qu'il avait déménagé depuis quatre mois. Il atteignit la rue Médicis entre une et deux heures. Il passa le reste de la nuit étendu dans un fauteuil, près de sa fenêtre, une rose dans les mains. Il vit pâlir et s'éteindre l'une après l'autre toutes les étoiles du ciel comme les flambeaux consumés d'une fête. Déjà du haut des collines l'aube montrait à la plaine ses yeux clairs et l'éternelle jeunesse de son sourire quand le sommeil le prit. Il lui sembla qu'il cueillait des roses rouges au bord d'un abîme. En se réveillant, il ne vit plus les roses; mais il revit distinctement le précipice, et il en mesura la profondeur.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La troisième partie au prochain n°.)

UNE

SECTE RELIGIEUSE ET POLITIQUE

EN DANEMARK

GRUNDTVIG ET SES DOCTRINES.

Jamais peut-être la religion n'a été plus vivement attaquée que de notre temps. Ce n'est plus seulement avec les sarcasmes de Voltaire et de Bolingbroke, c'est avec les armes plus terribles de la science et de la philosophie qu'on donne aujourd'hui l'assaut contre les doctrines révélées. Pourtant l'esprit religieux n'est pas mort; loin de là, la vitalité s'en manifeste à nos yeux tous les jours. Dans les pays protestans surtout et aussi dans l'empire de Russie, de nombreuses sectes nouvelles, — signe évident d'activité religieuse, — naissent et prospèrent depuis un siècle. Sans parler des mormons polygames, ni de ces sectaires russes, imitateurs d'Origène, dont le cas doit être rangé parmi les monstruosités, on pourrait citer le puséisme, la *high* et la *broad church* en Angleterre, l'irvingianisme en Angleterre et en Amérique, et bien d'autres doctrines toutes greffées sur le vieux tronc du christianisme, dont plusieurs ont été l'objet ici même d'intéressans travaux. Nous voudrions ajouter un chapitre à ce genre de recherches par l'étude d'une secte danoise dont le fondateur, l'évêque luthérien Grundtvig, est mort, il y a trois ans, à Copenhague, et que nos voyages en Danemark nous ont permis d'observer de près.

Les grundtvigiens se plaisent à remonter aux premiers siècles du christianisme pour chercher dans la parole même du Christ le fondement de la foi; mais Grundtvig, en même temps qu'un théolo-

gien, était un patriote. Tout en rêvant de créer une doctrine sur laquelle toutes les confessions chrétiennes se puissent rencontrer, il reste toujours Danois. Par suite, le grundtvigianisme est devenu, en même temps qu'une secte religieuse, un parti politique. Il a des représentans au parlement de Copenhague, et par sa grande influence sur les électeurs, à la campagne surtout, il est aujourd'hui une puissance avec laquelle le gouvernement doit compter. Quant à Grundtvig lui-même, élevé jusqu'aux nues par ses amis, qui voient en lui un prophète, et quelquefois raillé par ses ennemis, qui prétendent que ses prophéties ne s'accomplissent pas, il est respecté de tous comme homme et comme patriote, admiré de tous comme écrivain. A la fois théologien et poète, historien et homme politique, il a exercé sur son pays une si multiple influence que son nom se retrouve partout en Danemark. A l'église, même parmi ses adversaires, on chante les cantiques qu'il a composés; au parlement, son nom est le mot de ralliement d'un parti; dans les campagnes, de nombreuses écoles élevées par ses amis répandent ses doctrines parmi les paysans. Un homme dont l'activité intellectuelle s'est ainsi manifestée dans tous les sens, un homme qui remplit son pays de sa renommée et de ses ouvrages, peut être vivement attaqué par quelques-uns; mais ce n'est point un homme ordinaire, on en peut être certain, et, comme tel, il mérite que l'on prenne la peine de l'étudier.

I.

Grundtvig naquit en 1783, non loin de Vordingborg, en Sélande, dans la paroisse rurale d'Udby, où son père était pasteur. C'est là que s'écoulèrent paisiblement ses premières années jusqu'au jour où, pour l'achèvement de ses études, il fut envoyé au collége d'Aarhuns, dont il suivait les cours, logé dans une famille de la ville. En 1800, il se fit admettre à l'université de Copenhague comme étudiant en théologie, dans l'intention de succéder à son père.

On dit souvent que la vie d'un homme est le meilleur commentaire de ses ouvrages et la plus sûre explication de ses doctrines. Il n'est personne pour qui cette observation soit plus fondée que pour Grundtvig. Bien que les années de son enfance n'eussent ét marquées par aucun événement, elles laissèrent dans son esprit une empreinte qui ne s'effaça jamais. Le spectacle de la vie simple et pure de ses parens frappa vivement sa jeune imagination : il sentit mieux que nul autre la douceur et le charme de cette vie de famille que les peuples du nord connaissent si bien. Il y a d'ailleurs cela de particulier chez les pasteurs de village que, tout en vivant à peu près à la manière des paysans, ils savent, par certains

soins de propreté et d'élégance, élever leur existence champêtre au-dessus de celle des cultivateurs. Attachés fortement aux vieilles mœurs, aux usages traditionnels, ils mènent une vie rustique, mais sans grossièreté, simple, mais sans rudesse. Rien n'était plus propre à poétiser dans un esprit jeune et impressionnable et les paysans et la campagne. Plus tard, comme collégien, comme étudiant, et au milieu des soucis et des labeurs d'une carrière si remplie, il se reporte avec joie vers le temps de sa première jeunesse : une auréole poétique entoure ses souvenirs chéris; il s'éprend d'amour pour les vigoureux laboureurs danois qui, pendant le court été du nord, arrachent à la terre ses riches moissons; il aime les champs qu'ils cultivent, le sol qu'ils foulent aux pieds, la chaumière qu'ils habitent, l'église où ils vont prier le dimanche. De là cette passion du peuple qui fut toujours régnante dans l'âme de Grundtvig, ou, pour parler son langage, le goût du « populaire » (*folkelig*), c'est-à-dire de tout ce qui est caractéristique du peuple, de tout ce qui le touche et l'intéresse ; en religion comme en politique, en histoire comme en poésie, c'est toujours le peuple qu'il a en vue, c'est pour lui qu'il pense, qu'il parle et qu'il écrit. — Nous verrons que ce sentiment, auquel il est redevable des traits les plus saillans de ses doctrines et même de son style, le rendait parfois injuste dans ses jugemens sur les classes les plus éclairées de la population danoise, et particulièrement sur la bourgeoisie.

Par une pente naturelle de son esprit, Grundtvig fut amené à rechercher ce qu'était avant lui ce peuple danois à qui il consacrait toute l'activité de son intelligence. Dès sa jeunesse, il était curieux du passé : il aimait à promener sa pensée parmi les événemens d'autrefois; il se sentait solidaire des aïeux qui fécondèrent de leurs sueurs le sol national, qui le conquirent les armes à la main, et qui le défendirent vaillamment contre les ennemis du dehors. Il s'identifiait aux souffrances des premiers Scandinaves, qui avaient à lutter contre les rigueurs du climat, aux triomphes et aux défaites des héros northmands, aux misères des paysans du moyen âge réduits au servage par la noblesse, à la vie enfin de tous les hommes que le sol danois a nourris depuis dix siècles. Il aimait son pays dans le passé comme dans le présent. Tel est d'ailleurs le caractère que le patriotisme tend à revêtir de nos jours : ce n'est point, comme on l'a dit, un vulgaire égoïsme de nation à nation, — l'égoïsme ne peut qu'abaisser les âmes, tandis que le patriotisme les élève et les grandit, — c'est un noble et profond sentiment de la solidarité que la communauté d'histoire et de traditions nationales fait naître entre les hommes. Nul plus que Grundtvig n'a senti la force de ce patriotisme historique qui, excitant les rivalités entre les peuples au moment où des utopistes chimériques rêvent de suppri-

mer la guerre, ferait croire que la concurrence vitale, le *struggle for life*, du philosophe anglais, est, non pas seulement le lot des êtres individuels, mais aussi de ces êtres collectifs qu'on nomme des nations.

Les études d'histoire furent la principale occupation de Grundtvig pendant qu'il suivait à Copenhague les cours de la faculté de théologie : comme il le dit lui-même, « il parcourut sans foi la carrière académique. » Ses pensées étaient ailleurs. Le grand mouvement de recherches historiques qui se manifesta dans toute l'Europe au commencement de notre siècle naissait alors en Danemark. L'impulsion était donnée par une pléiade de savans, dont Finn Magnussen est demeuré le plus célèbre : on fouillait les bibliothèques de Norvége et d'Islande pour découvrir les vieux manuscrits qui pourrissaient dans l'oubli, les *eddas* étaient traduites et commentées, les *sagas* revoyaient la lumière, les gracieuses chansons du moyen âge, les poétiques *kaempeviser* étaient publiées : en même temps on commençait à collectionner tous les souvenirs des siècles passés, à classer les débris de l'industrie des ancêtres pour former les musées qui font aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Grundtvig se lança ardemment dans cette voie ; mais jamais chez lui la pure érudition n'étouffa le sens poétique : il sut être à la fois, chose rare, un poète et un savant.

Le premier ouvrage de longue haleine qui sortit de sa plume est la *Mythologie du Nord*, publiée en 1808. Le sujet avait alors un mérite de nouveauté qu'il n'a plus aujourd'hui. L'imagination puissante et enthousiaste de l'auteur, jointe à sa profonde érudition, produisirent une vive impression sur le public lettré. Grundtvig alors était presqu'un adorateur des dieux barbares de l'ancienne Scandinavie. Odin, Thor et Freya, la trinité du Nord, disputaient la place au Christ dans son esprit exalté. Plus tard la réaction se fit, et à peu près comme son cher peuple scandinave, avec lequel il s'identifiait par la force de l'imagination, il descendit des hauteurs brumeuses de la Walhalla, pour revenir au culte de Jésus. Cependant jamais il ne se dépouilla de son amour pour les dieux du nord : il se plaisait à mêler leurs noms à ses ballades et à ses odes, même à ses pièces religieuses. Et c'étaient pour lui non point des métaphores de style, comme les dieux de l'Olympe pour nos poètes, mais de grandes figures qu'il aimait à évoquer sous sa plume parce qu'elles avaient conservé une sorte de réalité dans son esprit. Il rapprochait volontiers les deux églises ; il comparait les mythes nationaux aux traditions chrétiennes, semblable à ces missionnaires qui, pour convaincre plus facilement les sauvages qu'ils évangélisent, essaient de leur faire considérer le christianisme comme une simple réforme de leurs grossières croyances. Il semble même que ces com-

paraisons le fortifiaient dans la foi chrétienne. « Tu es chrétien, dit-il à son père dans une pièce de vers qu'il lui dédie, et tu suis avec joie les traces de la Divinité sur la terre. Moi, quoique chrétien, je contemple les antiques dieux du Nord et par eux j'ai reconnu, avant que le Christ eût été envoyé aux hommes, que le monde ne pouvait être sauvé que par lui. »

Tel était l'état d'esprit de Grundtvig quand parut son premier grand ouvrage en vers, les *Scènes de la vie héroïque dans le Nord*, publiées quelques mois après sa *Mythologie*. Sous ce titre, il voulut donner à ses compatriotes une peinture à la fois poétique et dramatique de la vie des anciens Scandinaves, au temps du paganisme et au temps où les deux religions luttaient avant la victoire définitive du Christ. C'est à la tragédie des Grecs qu'on peut le mieux comparer les dialogues héroïques de Grundtvig, et, bien qu'on ne trouve pas chez lui cette beauté en quelque sorte plastique du fond et de la forme qui a été de tout temps le propre des races gréco-latines, le poète danois fait parfois songer à Eschyle par la vigueur du style et l'étrangeté souvent grandiose des images. Il eût voulu faire revivre tout le passé héroïque du Nord dans un vaste cycle poétique. Comme OEhlenschläger, dans *Balder* ou dans *Hakon Jarl*, comme la plupart des poètes danois de la même époque, il exploitait avec enthousiasme les filons nouveaux que les archéologues et les historiens avaient mis à jour dans les antiquités nationales. Son projet, trop vaste pour être mené à bonne fin, ne reçut d'autre commencement d'exécution que les *Scènes de la vie héroïque*, qui sont restées son chef-d'œuvre. C'est là que les éminentes qualités de Grundtvig prennent le plus puissant essor. Le poète semble planer au-dessus des terribles événemens qu'il décrit ; on sent que vainqueurs et vaincus, chrétiens et païens, lui sont également chers, et l'on ne peut se défendre de l'impression de grandeur et de sérénité qu'exhale l'âme du barde, confondant tous ses héros divers dans un égal amour. Emporté par son sujet, il s'élève au-dessus de lui-même : il sait éviter les obscurités de langage, les comparaisons peu exactes, malheureusement trop fréquentes dans ses autres écrits, et sans effort l'expression se met au niveau de la pensée.

Lorsqu'il publia cet ouvrage, Grundtvig, quoiqu'ayant achevé ses études de théologie, était resté dans la vie laïque; il enseignait l'histoire dans un collége de Copenhague. C'est seulement en 1810 qu'il entra dans les ordres. Son père, très âgé alors, ne pouvait plus porter seul le fardeau de sa charge, et le réclama comme coadjuteur dans sa cure d'Udby. Grundtvig dut quitter Copenhague, où son nom était déjà célèbre, pour remplir les modestes fonctions d'un vicaire de campagne. Le Danemark est, comme la France,

plus que la France s'il est possible, un pays où l'intelligence est centralisée : en province, on ne suit que de bien loin l'impulsion donnée par la capitale. Aussi cet exil dut-il coûter beaucoup à notre poète; mais il ne dura pas longtemps. La mort du vieux pasteur ayant deux ans plus tard rendu la liberté à son fils, celui-ci s'empressa de revenir à Copenhague pour reprendre ses études. Les années qui suivirent furent les plus occupées de sa vie. Les théories religieuses qu'il devait plus tard compléter et coordonner étaient alors en état d'incubation dans son esprit : on pouvait déjà les pressentir dans les sermons que, sans être attaché officiellement à aucune église, il prononçait chaque semaine devant un nombreux auditoire attiré par sa réputation d'éloquence. Cependant il poursuivait sans relâche ses travaux profanes : il traduisait les historiens Snorre et Saxo Grammaticus, et préparait les matériaux d'une vaste *Histoire universelle*, publiée vers 1835, œuvre de philosophie autant que d'érudition, et l'un des plus beaux monumens littéraires dont le Danemark lui soit redevable.

Les préoccupations religieuses n'étouffèrent pas non plus son ardeur poétique : il fit des vers jusque dans son extrême vieillesse sans que jamais cette faculté s'éteignît en lui. Il avait du reste une idée de la poésie qui s'alliait à merveille avec le rôle de pontife qu'il remplissait dans son église. « Dieu, dit-il quelque part, a-t-il pourvu le poète d'un œil limpide et clairvoyant, de hautes et profondes aspirations et d'un doux son de voix, pour qu'avec des rêveries sans fondement il égare l'esprit des peuples?.. pour qu'il mélange la lumière avec les ténèbres, le faux avec le vrai, et qu'il conduise à leur perte les âmes sensibles à ses chants? » La mission du scalde est, pour Grundtvig, une mission divine et comme un sacerdoce. Aussi chantait-il pour épurer les âmes, les rendre accessibles aux grandes et nobles pensées, les détacher du terre-à-terre de la vie pratique, et les initier à l'amour de Dieu et de la patrie, — deux sentimens inséparables pour lui. Parmi les pièces de vers qui parurent sous son nom, un grand nombre devinrent bientôt si populaires en Danemark que l'auteur eût pu s'appliquer le *volito vivù per ora virum* du vieux poète latin. Les grands hommes du pays, les glorieux anniversaires, les fêtes religieuses, les légendes chrétiennes et païennes, le passé et le présent des Scandinaves, défilent dans ses chansons et ses ballades, où Odin et le Christ, Lokis et Satan, les ases et les apôtres, les héros des sagas et les guerriers modernes, sont bizarrement rapprochés et confondus. Son œuvre poétique rappelle ce ruisseau enchanté qu'il peint dans une ode de sa jeunesse : « Je sais un ruisseau merveilleux qui coule à travers la campagne. Tout ce qui repose sous la terre se mire dans ses

eaux : il vient de notre patrie, et dans ses eaux notre image se montrera plus tard à nos descendans. »

Si, comme poète profane, au point de vue de la forme surtout, Grundtvig ne peut être comparé aux grands noms d'OEhlenschläger, d'Ewald, d'Ingemann, dans la poésie religieuse il est sans rival. C'est là ce genre que son goût du populaire pouvait se manifester avec le plus de liberté : la simplicité, la naïveté même, s'allient bien avec une religion qui s'adressa toujours aux hommes du peuple et aux simples plutôt qu'aux grands et aux savans. Les comparaisons familières, les images empruntées aux vulgarités de la vie, les expressions un peu archaïques, pour lesquelles Grundtvig eut toujours une prédilection marquée, prennent place sans choquer dans les ballades, les cantiques, les odes, qu'il consacre aux choses religieuses. La plupart de ces pièces, composées de strophes nombreuses, sont destinées à être chantées en chœur dans les réunions des pieux grundtvigiens, sur ces mélodies douces et mélancoliques qu'affectionnent les Scandinaves. Nous les comparerions volontiers à des complaintes, si ce mot en France ne rappelait trop les produits des versificateurs de tréteaux et des chantres des assassins célèbres. — C'est ce genre de poésie, d'un charme naïf, relevé par le talent et l'inspiration, que Grundtvig cultivait avec le plus d'ardeur à mesure qu'il avançait en âge. Dans son âme, attirée de plus en plus vers la religion, le profane cédait le pas au sacré. Vers sa quarantième année, sa vocation, jusqu'alors indécise, se révéla tout entière.

II.

En 1825, un traité théologique intitulé *Organisation, doctrines et rites du catholicisme et du protestantisme*, parut à Copenhague. L'auteur, le professeur Clausen, partageait les opinions rationalistes nées de la philosophie du XVIIIe siècle qui s'étaient répandues en Danemark, comme dans toute l'Europe, à la faveur de la vogue dont jouissaient alors les ouvrages français. Son livre en était imprégné; il soutenait cette théorie osée que les enseignemens de l'Écriture sainte, avant d'être acceptés, doivent être passés au double crible de la critique historique et de la raison. De telles assertions, et sous la plume d'un professeur de théologie, ne pouvaient manquer de soulever des tempêtes. Ce fut un grand scandale dans tout le royaume. Bien que les doctrines rationalistes eussent cours dans une fraction du clergé, dans le haut clergé surtout, la majeure partie des hommes d'église étaient restés fidèles aux traditions de l'orthodoxie luthérienne. Le public lettré lui-même répudiait les hardiesses du professeur Clausen.

A la lecture de ce livre, l'âme ardente et passionnée de Grundtvig s'enflamma. Lui aussi, il rêvait des réformes dans l'église nationale, lui aussi il sentait que l'heure était venue de renouveler le vieux culte en décadence. Déjà même, tout occupé qu'il fût d'études profanes, il avait exprimé dans ses sermons des opinions religieuses fort peu orthodoxes, auxquelles il avait rallié quelques amis. L'apparition du livre de Clausen, qu'il entreprit de réfuter, lui fournit une occasion de donner un corps à ses théories encore un peu indécises. Après une première brochure intitulée *la Rénovation de l'église*, il publia son traité du *Vrai Christianisme*, qui est resté comme le fondement de sa doctrine religieuse.

Il est difficile de définir exactement la nature du grundtvigianisme. Ce n'est point précisément une secte, c'est, suivant le mot des initiés, un « point de vue » nouveau sur les choses religieuses, — un « point de vue » qualifié d'historique, car Grundtvig a la prétention de réformer en se fondant sur l'histoire et non sur la raison. Ce qui le frappa le plus dans ses études sur l'histoire du christianisme, ce fut d'abord la religion primitive du Christ et des apôtres; ce fut ensuite la réforme, qui, d'après lui, ouvrit l'ancien christianisme aux hommes du Nord qui le devaient renouveler et purifier. Ramener la religion à ses dogmes et à ses formes des premiers jours, en élaguant ce qu'il appelle les superstitions romaines, avait été aussi le but de Luther; mais le réformateur allemand ne repoussait l'autorité des papes et des conciles que pour mettre à leur place l'autorité de l'Écriture sainte. Sur ce point, le réformateur danois l'abandonne. Voyant que l'exégèse biblique ne conduit le plus souvent qu'à des divergences, tenant en grand mépris les discussions scolastiques et les stériles ergoteries sur le sens des textes sacrés, Grundtvig en vint à penser que Dieu ne pouvait avoir placé sa doctrine dans un ensemble de livres confus et souvent incompréhensibles. Réfléchissant en outre que, pendant au moins une génération d'hommes, il y avait eu des chrétiens avant la rédaction des Évangiles, il en conclut qu'il doit exister une règle de foi en dehors des Écritures, à laquelle ces chrétiens des premiers jours aient pu obéir. Ici apparaît le point de vue historique. Cette règle de foi, il la trouve dans le symbole que le Christ aurait de sa propre bouche confié à la mémoire de ses disciples après sa résurrection. Tel est le fond de la doctrine et ce que les disciples appellent « l'incomparable découverte » de Grundtvig. — A côté du symbole des apôtres, vivante expression de la foi, Grundtvig place le baptême comme seconde condition du salut : par ce sacrement, nous entrons dans l'église et nous concluons avec Dieu une sorte de pacte en vertu duquel, en échange de la foi, nous obtiendrons la vie éternelle. Le baptême étant antérieur aux Évangiles, puisque Jésus fut

baptisé par Jean, il échappe, comme le symbole, à l'Écriture et aux textes pour remonter au Christ lui-même.

L'idée de soustraire ainsi la religion à l'Écriture sainte n'appartient point à Grundtvig. C'est un retour inconscient vers les doctrines catholiques : c'est une répudiation d'un des grands principes de la réformation. Luther avait soumis l'esprit à la lettre : Grundtvig rétablit l'esprit dans ses droits en faisant résider la foi dans la tradition humaine, fondée sur la parole même de Dieu, le verbe divin dont parle l'Évangile de saint Jean, qui a existé dès le commencement des siècles. Pour lui, l'Écriture est morte, stérile, impuissante : seule la parole est vivante et vivifiante, et c'est à elle que le christianisme doit sa naissance et son développement. Nous retrouvons la même pensée et presque les mêmes termes chez les philosophes traditionnalistes. « La parole parlée est une parole vive, a dit Ballanche, la parole écrite est une parole morte. Dieu ne se communique aux hommes que par la parole vive. La parole écrite, qu'elle ait été inventée par l'homme ou par la société, a subi toutes les vicissitudes des choses humaines. Traduction imparfaite de la parole parlée, la parole écrite ne conserve quelque énergie, n'exerce quelque influence sur les hommes, ne traverse les générations successives que comme souvenir de la parole parlée. » On ne saurait mieux définir l'importance que Grundtvig attache aux livres saints dans la religion. Ils ne valent que comme souvenir de la parole de Dieu : à ce titre, ils méritent d'être lus et étudiés, mais seulement si l'on a la foi pour guide, — la foi qui repose sur la parole traditionnelle et non écrite, pieusement gardée dans l'âme des croyans.

Telles sont les idées que l'auteur du *Vrai Christianisme* commençait vers 1825 à répandre dans le public danois. Un groupe toujours croissant de disciples se recrutait à sa voix, moins parmi les classes éclairées de la société que parmi les âmes tendres et pieuses que le rationalisme effrayait et qui au danger du libre examen préféraient la facile doctrine qui leur était offerte. La persécution vint à point pour donner du relief à la personne de Grundtvig : ses violentes attaques contre Clausen lui valurent une condamnation à l'amende pour diffamation. Cet avertissement ne ralentit point son ardeur : il se démit des fonctions de desservant de la paroisse du Sauveur, qu'il exerçait depuis 1821, et, retrouvant ainsi une plus grande liberté d'action, il reprit avec plus d'acharnement que jamais la lutte contre les rationalistes. D'un camp à l'autre, on se lançait des articles de journaux et des brochures, on se bombardait avec de lourds traités.

En même temps une tentative était faite pour créer à Copenhague une église spécialement affectée à la nouvelle secte. Grundtvig, qui, comme aujourd'hui M. Döllinger, n'aimait guère à se mettre à la tête

de ses amis, resta simple spectateur. Deux de ses lieutenans, Siemousen et Lindberg, plus grundtvigiens que lui-même, rédigèrent une pétition qu'un marchand de savon et un cordonnier se chargèrent de présenter au roi : on demandait l'autorisation d'établir une paroisse indépendante à la fois danoise et allemande, car les grundtvigiens comptaient alors, paraît-il, des Allemands dans leurs rangs. — La pétition fut repoussée comme contraire aux lois ecclésiastiques du royaume, et jamais aucune autre démarche ne fut tentée dans le même sens. On ne songea plus dès lors à sortir de l'église officielle, on se contenta d'en élargir la constitution, d'en rendre les règles assez élastiques pour qu'elle devînt habitable pour les dissidens et que les orthodoxes rigoureux y pussent demeurer côte à côte avec les rationalistes avancés. Grundtvig, qui s'était posé en champion de l'église établie, en vint à réclamer la séparation de l'église et de l'état, ou tout au moins la liberté religieuse. Ce changement de front coïncida avec sa conversion aux idées libérales et constitutionnelles en matière politique. Il sentait d'ailleurs qu'il ne pouvait que gagner à la liberté depuis que son grand ennemi, le rationalisme théologique de Clausen, était en décadence. De plus il était sûr de l'appui de la couronne. Le roi Frédéric VI avait été son ami dévoué, et Charles VIII, qui monta sur le trône en 1839, s'il n'était pas absolument d'accord avec lui sur « l'incomparable découverte, » lui témoignait plus de sympathie encore que son prédécesseur.

Le premier acte d'hostilité de Grundtvig contre l'église danoise remonte à 1835. Celui qui dix ans auparavant avait rompu des lances pour le maintien du rituel et des formulaires orthodoxes présenta aux états-généraux une pétition dont l'objet était d'autoriser les fidèles à recevoir les sacremens de n'importe quel pasteur du royaume, au lieu de les recevoir forcément du desservant de la paroisse à laquelle ils appartenaient. Une demande de cette nature avait une portée considérable. Il ne faut pas oublier que dans les pays luthériens, comme en Angleterre, l'église établie est un pouvoir civil aussi puissant que l'église romaine ne l'a jamais été : on ne repoussait le *credo* de l'église catholique que pour admettre les XXXVII articles de la reine Élisabeth, ou telle autre *regula fidei* aussi absolue et aussi inattaquable. Consentir à ce que demandait Grundtvig, c'était détruire l'unité de foi en reconnaissant officiellement qu'il y avait dans le royaume des hommes qui ne partageaient pas les opinions de leur pasteur. Sa demande fut donc rejetée; mais quelques années plus tard il obtint une satisfaction partielle : une ordonnance du roi autorisa les fidèles à recevoir la confirmation d'un pasteur étranger à leur paroisse, moyennant une permission du ministre, permission qui ne devait jamais être refusée. Ce

fut un premier pas dans la voie de la liberté religieuse. En 1855 on en fit un second. Le Danemark était alors un royaume constitutionnel, la charte de 1849 avait reconnu la liberté des cultes; Grundtvig, membre du parlement, reprit la tentative qui avait échoué vingt ans plus tôt devant les états. Son influence fut assez grande pour obtenir que le ministère Hall présentât lui-même la loi destinée à rompre les liens qui attachaient les paroissiens à leur pasteur. Aujourd'hui une liberté complète existe sur ce point. Une autre loi, rendue il y a environ dix ans, va plus loin encore, et permet aux fidèles de se grouper et de se cotiser pour fonder des paroisses dites « électives, » dont ils nomment et paient les desservans. C'était encore une manœuvre grundtvigienne.

Grundtvig était rentré dans l'église dès qu'il avait cru pouvoir en faire partie sans violenter sa conscience. En 1839, il fut nommé pasteur à l'hôpital de Vartou, à Copenhague : il garda ce poste jusqu'à sa mort. Ses disciples l'imitèrent, ils évitèrent de faire un schisme, et vécurent comme lui dans l'église officielle, semblables aux jansénistes dans le catholicisme romain avant que la bulle *Unigenitus* les eût excommuniés, ou comme les puseyistes dans l'église anglicane. En 1861, comme il célébrait le cinquantième anniversaire de son entrée dans les ordres, ses noces d'or avec l'église, Grundtvig reçut le titre honorifique d'évêque, tout en conservant ses fonctions à l'église de Vartou. Tous les dimanches, il prêchait devant une foule d'admirateurs et de disciples. Jamais il n'interrompit le cours de ses homélies hebdomadaires, si ce n'est pour quelques voyages en Angleterre et en Norvége. Ses études historiques et sa participation active aux travaux parlementaires pendant plus de dix ans ne le détournèrent jamais de ce devoir. A l'âge de quatre-vingts ans, son ardeur n'était point refroidie : son mâle visage, que ses anciens portraits nous montrent avec des traits si nobles et si purs, était sillonné de rides; son corps s'était courbé sous le poids des ans, mais on voyait encore, à son regard plein de feu et de douceur à la fois, que le cœur avait conservé toute la chaleur de la jeunesse. Il parlait avec la même éloquence passionnée et enthousiaste; cependant les calamités qui depuis quinze ans se sont appesanties sur le Danemark l'avaient frappé vivement; souvent il faisait partager à ses auditeurs ses patriotiques angoisses; d'autres fois, il se plaisait à rêver un avenir moins sombre, un âge meilleur, qu'il appelait de tous ses vœux, et que sa confiance dans le peuple danois lui faisait espérer. Des amis maladroits et fanatiques prenaient ces espérances pour des prédictions, et acclamaient le nouveau prophète envoyé de Dieu. Cela suffit pour donner prise à la raillerie : le langage de Grundtvig rappelait trop souvent par ses images apocalyptiques le style de la Pythie de Delphes; on se gaussa quelque peu à Copenhague du nouveau Daniel. On raconta

même, — nous n'oserions garantir l'anecdote, — qu'un jour, à la suite d'un sermon où il avait pleuré sur les maux du pays, le vieillard, grisé par l'émotion, avait prédit à la reine douairière, veuve du roi Charles VIII, une de ses plus ferventes admiratrices, qu'elle était destinée à donner le jour à Ogier le Danois, le héros mythique de la patrie, qui doit renaître, dit la légende, pour sauver le Danemark quand il sera près de périr. Inutile d'ajouter que le prophète fut en défaut cette fois, et qu'Ogier continua son long sommeil dans les souterrains d'Elseneur, où il dort depuis dix siècles en attendant l'heure du suprême danger. Nous n'aurions garde d'insister sur ces défaillances d'un grand esprit qui ne sauraient affaiblir nos sympathies pour l'ensemble du caractère. — En 1872, une nombreuse réunion de disciples devait avoir lieu, le 15 septembre, à Copenhague, pour célébrer le quatre-vingt-neuvième anniversaire de la naissance de Grundtvig. Le vieil évêque devait officier et prendre la parole... Tout à coup, le 2 septembre, il se sentit faiblir. Il s'éteignit dans la journée sans maladie et presque sans douleur. Ses amis accourus pour le voir et l'entendre ne purent qu'assister à ses funérailles.

Grundtvig emportait dans la tombe la satisfaction d'avoir créé une œuvre durable. Il laissait une famille nombreuse, issue de trois mariages successifs, et dont l'un des membres, Svend Grundtvig, professeur à l'université de Copenhague, est lui-même un poète distingué; il laissait en outre un troupeau fidèle et nombreux. Son nom est devenu parmi ses disciples l'objet d'un culte respectueux comme ce culte que les cités grecques rendaient au héros éponyme leur fondateur. La mort du maître n'arrêta point l'élan de la propagande, et quoiqu'il ne soit guère possible de préciser le nombre des grundtvigiens, on peut dire qu'ils constituent une fraction importante de la population du Danemark. Il y a quelques mois, dans une assemblée tenue à Odensée, ils furent réunis au nombre de 5,000 : dans un petit pays et pour une secte recrutée surtout parmi les paysans, qui ne peuvent guère quitter leur charrue, ce nombre est assez significatif. La propagande grundtvigienne a même franchi la mer pour se porter en Norvége et en Suède. En Norvége, les efforts ne furent pas stériles : des hommes remarquables, entre autres le poète Björnson, se sont mis à la tête du mouvement; en Suède au contraire, insuccès complet. Le grundtvigianisme paraît peu convenir au caractère suédois : ce vague, cette poésie un peu nébuleuse, ces rêves théologiques et politiques, qui plaisaient aux Norvégiens, n'ont jamais pu séduire leurs voisins. A plusieurs reprises, des congrès de théologiens des trois royaumes furent réunis, sur l'initiative de Grundtvig, pour discuter en commun les principales questions de la nouvelle doctrine. Da-

nois et Norvégiens étaient émerveillés de « l'incomparable découverte, » de la parole vivante et de la lettre morte; les Suédois ne comprenaient pas.

Ainsi, malgré ses prétentions à concilier toutes les sectes chrétiennes, malgré les aspirations scandinavistes qui lui faisaient toujours placer la patrie scandinave à côté et parfois même au-dessus de la patrie danoise, Grundtvig fit mentir le proverbe que nul n'est prophète en son pays, et ne put réussir au dehors. Esprit essentiellement danois, il ne put être compris que des Danois. Si les Norvégiens ont favorablement accueilli ses idées, c'est que leur pays, sous le rapport intellectuel, n'a pas encore secoué le joug de l'ancienne métropole. On conçoit du reste que dans le grundtvigianisme la religion et la patrie se trouvant intimement mêlées, la doctrine ne put être adoptée que par ceux entre lesquels la communauté d'origine et d'histoire a formé le lien puissant de l'amour de la même patrie. — Les grundtvigiens en effet professent un attachement profond pour les habitudes et coutumes nationales : ils se tiennent en méfiance contre les modes étrangères, les usages cosmopolites qui tendent de notre temps à uniformiser toute l'Europe. On les reconnaît au dehors à leurs vêtemens sombres, d'une simplicité puritaine. Ceux de la campagne conservent volontiers, — les femmes surtout, — les costumes locaux, que les autres abandonnent. Chez eux, ils mènent une vie patriarcale, dont la douce monotonie n'est interrompue que par les prières, les pieuses lectures, les chants religieux. Il nous a été donné quelquefois de nous mêler pendant quelques heures à ces paisibles existences, de prendre part à ces repas en famille précédés et suivis de prières à haute voix, et après lesquels le père donne le baiser de paix à sa femme et à ses enfans. Une bien touchante impression nous en est restée. Quant au culte extérieur, les grundtvigiens, le plus souvent dispersés dans les paroisses officielles de l'église établie, se conforment au culte national et suivent les mêmes exercices religieux que les luthériens orthodoxes. Il n'existe qu'un nombre fort limité de paroisses purement grundtvigiennes, celle de Vartou par exemple à Copenhague, où le pasteur Brandt continue l'œuvre du maître. En province, six églises de ce genre ont été construites aux frais des fidèles, qui les entretiennent et paient eux-mêmes les pasteurs : la plus importante est à Rysslinge en Fionie, non loin de Nyborg. Ceux qui visitent ces églises, même les adversaires décidés, ne peuvent se défendre d'admiration devant la foi et la piété des assistans. Nulle part les offices ne sont plus régulièrement et plus attentivement suivis. En même temps il règne parmi les fidèles une sorte de gaîté qu'en pays protestant l'on est peu accoutumé à rencontrer. Le culte protestant est d'ordinaire triste, sévère, froid. Rien de pa-

reil chez les grundtvigiens. Leur religion leur montre un Dieu plein de miséricorde qui ne sait rien refuser à celui qui a été régénéré dans le bain du baptême quand il croit aux enseignemens du symbole. Le salut leur paraît chose facile et presque certaine : « Nous sentons que nous sommes toujours sous les yeux de la Providence, nous disait un homme distingué du parti : la grâce de Dieu nous soutient et nous fortifie. » Cette sérénité d'âme, cette tranquillité d'esprit, se traduisent au dehors par l'enjouement et la gaîté. Il est si naturel d'être gai quand on a la conviction de posséder la vie et la lumière, pour parler comme Grundtvig, tandis que les autres sont plongés dans les ténèbres de la mort. Ce caractère du culte grundtvigien, du « gai christianisme, » comme on l'appelle en Danemark, apparaît surtout dans les assemblées dites « réunions d'amis » (*vennemöder*) que les grundtvigiens tiennent périodiquement dans différentes villes. Instituées d'abord pour célébrer auprès du vieux pasteur de Vartou l'anniversaire de sa naissance, ces réunions ont passé dans les habitudes de ses disciples. Elles durent deux ou trois jours pendant lesquels les « amis » entendent des discours sur tous les sujets politiques et religieux, vivent, prient et chantent en commun : c'est quelque chose, n'en déplaise aux grundtvigiens, qui n'ont guère de tendresse pour notre ultramontanisme, c'est quelque chose comme ces pèlerinages politiques et religieux tout ensemble à la mode depuis quelques années chez nous. Là aussi on prie et on se réjouit, là aussi on voit aller de pair à compagnon la piété et la gaîté, — la « sainte gaîté, » dont un de nos prélats faisait récemment l'éloge. Ce point de contact avec le catholicisme n'est pas le seul que l'on remarque dans la doctrine de Grundtvig. On a vu déjà que les grundtvigiens, comme les catholiques, mettent la tradition au-dessus de l'Écriture, et attribuent au baptême une plus grande force que les luthériens; mais Grundtvig avait contre la papauté les préventions communes à tous les protestans de toutes les sectes, et si doctrinalement il était quelquefois amené à se rapprocher de la religion romaine, son horreur pour le romanisme l'arrêtait bientôt. Si le catholicisme, au grand étonnement des Danois, fait aujourd'hui des progrès marqués dans le nord scandinave, ce n'est pas à Grundtvig qu'on le doit.

III.

Passionné comme il l'était pour le Danemark, si curieux d'en pénétrer les origines, si ardent à en célébrer les beautés et les grandeurs, Grundtvig ne pouvait se désintéresser des choses de son temps. Dès sa jeunesse, il fut un chaud patriote scandinave : ses études historiques lui montraient l'unité de race des Danois, des

Norvégiens et des Suédois. Il rêvait de reconstituer sur de plus solides bases l'antique union de Calmar, qui avait réuni les trois couronnes sur la tête de la reine Marguerite. Les contemporains ont gardé le souvenir de l'ardeur avec laquelle, en 1814, il s'efforça d'enflammer l'enthousiasme de ses concitoyens pour la défense de la Norvége, que la diplomatie européenne venait d'octroyer au roi de Suède. Son appel produisit, paraît-il, une vive impression sur la jeunesse de Copenhague; mais déjà les troupes suédoises avaient passé la frontière, le Danemark dut céder. A cette époque et pendant bien des années encore, Grundtvig n'avait pas en politique les idées qu'il se forma plus tard, et qui, au même titre que les doctrines religieuses esquissées ci-dessus, sont devenues une des faces du grundtvigianisme. Il était, comme presque tous les Danois d'alors, partisan de la monarchie absolue : seulement tandis que la plupart l'étaient par instinct et un peu inconsciemment, comme on était royaliste en France avant la révolution, il raisonnait et établissait ses idées sur des fondemens historiques. Habitué à envisager les événemens humains au point de vue de la philosophie de l'histoire, il suivait les évolutions de l'esprit public et la série des faits pour en déduire des conséquences. Peu accessible aux théories françaises de 1789, il s'en tenait aux principes de la révolution danoise de 1660, qui, en enlevant le pouvoir à la noblesse pour le donner au roi, avait été un grand bienfait pour la nation. Auparavant le peuple était malheureux, réduit à une condition voisine du servage, accablé d'impôts et sans appui contre l'arbitraire des seigneurs. Aux états-généraux de 1660, une entente se conclut entre les bourgeois et les clercs pour accorder au roi Frédéric III le pouvoir absolu avec l'hérédité, la couronne devint la sauvegarde du peuple contre les nobles, et à partir de cette époque le tiers-état ne cessa de prospérer. Au siècle dernier, principalement sous la sage administration de Bernsdorff, qu'on a pu appeler avec raison le Colbert danois, le commerce des villes prit un grand accroissement, et la situation des paysans continua de s'améliorer; les anciennes tenures féodales qui faisaient aux seigneurs la part du lion tombèrent en désuétude : de censitaires les paysans devinrent fermiers, de fermiers ils s'élevèrent peu à peu à la dignité de propriétaires en achetant les domaines de leurs anciens maîtres. Il ne paraissait pas nécessaire à Grundtvig d'opérer des réformes nouvelles : l'organisation des pouvoirs publics avait donné de bons fruits et méritait à ses yeux d'être respectée. Il avait en outre des préventions très vives contre le gouvernement constitutionnel : un roi sans pouvoir et des sujets régnans, il ne pouvait se faire à cette idée. Une monarchie puissante et patriarcale en même temps, ce qui dans un petit état n'est point irréalisable, lui semblait la meil-

leure forme de gouvernement. Rien de tout cela ne devait rester dans son esprit.

C'est après 1830 que se forma en Danemark le grand courant d'opinion qui devait seize ans plus tard forcer le roi Frédéric VII à accorder une charte à son peuple. L'expansion des idées françaises que la révolution de juillet avait remises en honneur dans toute l'Europe, le spectacle des tristes événemens dont les duchés de Slesvig et de Holstein furent le théâtre, poussèrent les esprits à s'occuper des affaires publiques. La lutte qui s'engagea dans les duchés entre l'élément allemand et l'élément danois eut pour effet immédiat de surexciter le patriotisme des deux partis. Des écrits de circonstance, brochures politiques, chansons, traités d'histoire, hymnes patriotiques, inondèrent le Danemark et passionnèrent l'opinion publique. Enfin l'insurrection des Allemands des duchés porta l'excitation au comble : le parti du *Schleswigholsteinisme*, qui prétendait prouver historiquement l'union des deux duchés et espérait par ce subterfuge annexer le Slesvig à la confédération germanique leva, comme on sait, l'étendard de la révolte, sous la conduite du duc d'Augustenbourg. Il fallut toute la bravoure de la valeureuse armée danoise, appuyée par la diplomatie européenne, pour venir à bout des rebelles, à qui la Prusse, ouvertement d'abord, secrètement ensuite, ne cessait d'envoyer des secours.

Cette crise terrible, ces dangereux symptômes de dislocation dans une monarchie déjà si souvent morcelée depuis quelques siècles, ouvrirent les yeux aux patriotes danois. On vit avec quelle faiblesse et par quelle série de fautes le gouvernement avait laissé les influences allemandes prendre pied dans les duchés de l'Elbe, comment une incurie séculaire avait permis à la langue allemande, symbole de la nationalité germanique, de supplanter le danois dans des provinces où il régnait exclusivement jadis... On comprit qu'il fallait prendre en main les affaires du pays, que le temps de la monarchie absolue était passé. Le courant constitutionnel prit une nouvelle force. Grundtvig, dans cette lutte dano-allemande, lutte de race s'il en fut jamais, malgré la parenté qu'on se plaît à reconnaître aux Danois avec les Allemands, Grundtvig n'avait cessé de pousser à la résistance et de prêcher la guerre sainte. Il fut entraîné comme tout le monde. Il finit par croire aussi que, la monarchie absolue et traditionnelle étant impuissante à sauver le Danemark, l'heure avait sonné d'essayer le *self-government*. « Au XVIIIe siècle, écrivait-il en faisant allusion à la révolution de 1660, le peuple a donné la liberté au roi ; au XIXe siècle, le roi donnera la liberté au peuple. » Dès 1839, il composait un chant resté populaire qui marque sa conversion et dont voici le début :

« La main du roi et la voix du peuple, — toutes deux fortes, toutes deux libres, — on les a eues jadis en Danemark, — bien des siècles avant nous. — Malgré les malheurs, les craintes et les dangers, — puissent-elles régner longtemps — et donner dans un nouvel âge d'or — le bonheur au vieux Danemark.

« Odin lui-même dans la Walhalla — assemble les *Ases* en conseil... »

Le roi Frédéric VII comprit qu'il fallait céder, et avec un désintéressement qui lui valut jusqu'à sa mort une popularité immense, il prit en 1848 l'initiative de réunir une assemblée nationale chargée d'élaborer une constitution.

Deux grands partis se trouvaient en présence : d'un côté les *nationaux-libéraux*, comprenant la majeure partie des bourgeois des villes, des fonctionnaires, des professeurs et étudians, — d'un autre côté les *conservateurs*, composés de la noblesse et des grands propriétaires. Ces derniers, à qui la fortune donnait une grande influence dans l'état, étaient hostiles à l'idée d'une constitution qui leur apparaissait comme le point de départ d'une période d'égalité qui verrait sombrer leurs derniers priviléges; mais, le nombre n'étant point avec eux, ils ne purent faire prévaloir leurs vues. Les libéraux furent les véritables auteurs de la constitution de 1849 (1). La représentation nationale (*rigsdag*) fut divisée en deux chambres : — le *folkething*, nommé par le suffrage universel, mais avec des garanties d'âge, de résidence et de moralité, — le *landsthing*, chambre haute, comprenant des membres nommés au suffrage à deux degrés avec adjonction des habitans les plus imposés aux électeurs secondaires, et douze représentans de la couronne. — Depuis que le Danemark est un état constitutionnel, le pouvoir a été presque constamment entre les mains des diverses fractions du parti libéral. Après une courte éclipse (1852-1854) pendant laquelle les conservateurs reparurent aux affaires, les nationaux-libéraux reprirent le pouvoir et ne le quittent plus jusqu'à la guerre de 1864. Ils poursuivaient une politique qui consistait à assimiler le Slesvig au Danemark, et à donner une constitution séparée au Holstein, — ligne de conduite patriotique, mais imprudente, qui conduisit à la fatale guerre de 1864 et au démembrement. Un instant, la couronne rappela les conservateurs au pouvoir pour conclure la paix, mais les libéraux ne tardèrent pas à les remplacer; aujourd'hui l'ancien parti conservateur n'existe pour ainsi dire plus. La noblesse, qui avait d'abord témoigné des méfiances contre la constitution, vit bientôt qu'elle n'avait pas de meilleur *palladium* et s'y

(1) La constitution de 1849 a été révisée en 1865, mais elle a conservé ses traits principaux.

rallia. C'est qu'en effet libéraux et conservateurs ont à lutter contre un nouvel adversaire, le parti radical ou parti des « amis des paysans. »

C'est une des particularités les plus singulières des pays scandinaves que l'existence d'un parti paysan faisant échec aux habitans des villes. Sous ce rapport Norvége, Suède et Danemark sont dans une situation analogue. La lutte entre les progressistes et les conservateurs a pris la forme d'une lutte entre les villes et les campagnes. Et tandis qu'en France, comme dans presque toute l'Europe, l'élément rural est l'élément conservateur, dans les trois royaumes ce sont les paysans qui sont les progressistes. La raison d'être de ce curieux phénomène apparaît clairement, si l'on pénètre dans l'organisation de la société scandinave. Une distinction profonde a de tout temps existé entre la campagne et les villes. Agricole avant tout, la population s'est dès l'origine dispersée sur le sol pour le cultiver : les familles créèrent des exploitations rurales séparées et s'y fixèrent. De là ces grandes fermes ou *gaards* qui couvrent le pays et dont les habitans n'ont d'autre lien commun que l'église, souvent isolée elle-même au centre d'une vaste paroisse. On ne rencontre pas, comme en pays néo-latin, des villages et des hameaux composés de marchands et d'agriculteurs groupés au hasard. Les cultivateurs, qui d'ailleurs constituent l'immense majorité du peuple, habitent leur *gaard*, et s'adonnent exclusivement au travail de la terre. Les marchands, fabricans et trafiquans de toute nature forment la population des villes, dans lesquelles ils jouissent par privilége du droit d'exercer leur industrie ou leur commerce. C'est à eux que les paysans ont recours pour tout ce qu'ils ne peuvent se procurer d'eux-mêmes. Une ville, chez nous, est une simple agglomération d'habitans : nos statisticiens confèrent ce titre aux groupes de 2,000 âmes, ce qui est purement factice et arbitraire. Chez les Scandinaves, une ville porte ce nom parce que ses habitans ont reçu le droit de cité et les priviléges qui y sont attachés : c'est, selon le mot en usage dans les idiomes du Nord, une place de commerce, *Kjöbstad*. Enfin autrefois la distinction avait son importance au point de vue des réunions des états-généraux qui comprenaient quatre ordres : le tiers-état était scindé en deux parties, — d'un côté les paysans, de l'autre les bourgeois. En Danemark, les paysans, opprimés vers l'époque de la réforme par l'introduction des mœurs allemandes et réduits à un quasi-servage, perdirent de bonne heure leur importance politique : dès le début du XVIIe siècle, les rois négligeaient souvent de les convoquer quand ils assemblaient les états-généraux; mais en Suède il n'en fut pas de même, et il y a moins de dix ans qu'on a pu voir pour la dernière fois les quatre ordres réunis à Stockholm. — Aujourd'hui ces

vieilles distinctions tendent à s'affaiblir. Pourtant nous voyons encore les habitans des villes suédoises exemptés du service militaire de l'*indelta*, et les députés norvégiens élus séparément les uns par les villes, les autres par les électeurs ruraux. Dans le royaume danois, qui a subi davantage les influences, ou, comme dirait Grundtvig, la contagion des idées allemandes et françaises, le nivellement est plus avancé; mais l'antagonisme subsiste dans les mœurs et dans la législation. Il est encore d'usage dans les lois danoises d'établir des dispositions particulières pour les villes et les campagnes, à moins que l'on n'ait inscrit en tête de la loi qu'elle s'applique au pays tout entier.

Se trouvant ainsi en opposition avec les habitans des villes, se comparant à eux et les jalousant, les paysans danois étaient tout à fait en situation pour écouter la voix des ambitieux, toujours disposés à fonder un parti quand il s'agit de le diriger. Ajoutez à cela qu'ils sont instruits, qu'ils lisent des journaux et sont au courant des nouvelles politiques; l'ignorance, qui prépare si bien les hommes à subir les influences de clocher, est un facteur qu'on ne peut faire intervenir ici. — Avant 1848, le parti des paysans n'était qu'un parti social; ils demandaient l'abolition des rares droits féodaux qui existaient encore, et de nouvelles facilités pour acquérir la propriété de la terre. Leurs désirs furent peu à peu réalisés; il ne reste plus trace en Danemark des anciennes vexations de la féodalité; les paysans s'enrichissent : de fermiers, ils deviennent propriétaires et forment une *gentry* dont l'importance s'accroît sans cesse. La constitution de 1849, à l'élaboration de laquelle ils ne prêtèrent qu'un concours peu actif, leur donna des droits politiques. Ils se comptèrent, et, se trouvant les plus nombreux, ils songèrent à prendre eux-mêmes en main les rênes du gouvernement. Toutefois leurs représentans au parlement, qui s'intitulent « amis des paysans » et qui pour la plupart sont des transfuges de la bourgeoisie, ne firent point une brusque scission avec les libéraux; ils se bornèrent à une opposition modérée; c'est à la chute du ministère Frijs (1870), que la plupart d'entre eux avaient appuyé, qu'ils émirent leurs prétentions et se posèrent nettement en parti radical. Outre les revendications ordinaires à toutes les démocraties, ils demandaient une diminution du nombre des fonctionnaires, des réductions des dépenses militaires et de celles qu'entraînent les théâtres, les musées, l'université, toutes choses dont les villes sont presque seules à profiter. Enfin par-dessus tout ils réclamaient l'établissement de la responsabilité ministérielle devant la seconde chambre. Ambitieux d'arriver au pouvoir, ils savaient bien que la couronne, dont les sympathies intimes sont pour les conservateurs, et qui a déjà fait un sacrifice en appelant les libéraux, ne distribuera jamais les por-

tefeuilles entre les « amis des paysans » que du jour où la loi l'y contraindra. Et l'événement a prouvé qu'ils voyaient juste, car depuis 1872, grâce à des coalitions, ils sont en majorité au *folkething*, et les ministères marchent d'échecs en échecs, sans que le roi se décide à choisir ses conseillers dans l'opposition.

Quelle fut la part que Grundtvig prit à ces événemens? quelle fut sa place au milieu des partis qui se disputaient le pouvoir? Membre de l'assemblée nationale réunie pour préparer la constitution, puis représentant du peuple aux neuf premiers *folkething*, il était ce que l'on appelait un franc-tireur, siégeant où bon lui semblait et votant suivant sa conscience, sans être inféodé à aucun groupe. Son influence fut néanmoins considérable, et elle s'exerça toujours dans le sens le plus libéral. Homme d'une imagination vive et d'un caractère passionné, du jour où Grundtvig rompit avec la monarchie absolue, il apporta dans ses nouvelles opinions toute l'ardeur d'un néophyte; il ne fut point libéral à demi. Dans son amour pour le peuple, il lui semblait qu'un gouvernement populaire serait le salut du Danemark. Plein d'idées généreuses, de droiture et de bonté, il jugeait les autres d'après lui. Il prêtait inconsciemment à ses compatriotes ses propres vertus, et, dans son optimisme d'honnête homme, il pensait que les affaires publiques seraient d'autant plus prospères que ses chers Danois pourraient développer plus librement leurs heureuses facultés. Telle était à peu près d'ailleurs la doctrine des économistes français du XVIIIe siècle. Pour les physiocrates, dont les idées confinent quelquefois à la philosophie de Pangloss, les hommes abandonnés à leurs instincts et suivant leurs penchans formeraient une société parfaite : une harmonie merveilleuse règne entre leurs besoins, leurs appétits, leurs passions. L'état, voulant leur imposer un frein inutile, est la cause de tout le mal social. « Laissez faire, laissez passer » est le premier et le dernier mot de cette école optimiste. Que la société périsse par excès de liberté, il se trouverait des docteurs Sangrado pour regretter qu'on n'en eût pas accordé davantage... Le bon Grundtvig ne s'arrêtait pas toujours à temps dans sa fougue libérale; nous le verrons soumettre au parlement d'étranges propositions. Pourtant son patriotisme et ses convictions religieuses l'empêchaient le plus souvent de dépasser la mesure. Si dans une pièce de vers il a écrit ce distique, qu'on lui a souvent reproché :

« Que la liberté soit notre mot d'ordre dans le Nord, liberté pour Lokis, et liberté pour Thor, »

(on sait que Lokis est la personnification du mal), il est vrai de dire qu'en l'écrivant il ne pensait pas exprimer une théorie politique. Les lignes qui suivent montreront qu'au contraire il savait être mo-

déré dans ses principes. « La liberté, écrivait-il dans son style imagé, est un mot glissant comme une anguille; jamais il ne faut y penser ni en parler sans savoir d'abord à quelles forces on la veut accorder et dans quelle mesure, car, tandis que la société civile est fondée sur cette vérité, que la liberté pour toutes les forces nobles et bienfaisantes de se développer et d'agir sans contrainte est une exigence nécessaire de l'humanité, le déchaînement des forces bestiales, sauvages, destructives, est une peste pour les hommes. Aussi les lois ne sont-elles vraiment bonnes que si elles facilitent et protégent la libre expansion des forces salutaires. »

L'homme qui parlait si sagement a pu parfois errer dans la pratique, mais il sut rendre à son pays de véritables services. Il contribua, comme on l'a vu, à faire insérer dans la constitution de 1849 une clause relative à la liberté des cultes, clause salutaire, s'il en est, mais alors en opposition avec les idées reçues dans le Nord. Allant plus loin, il proposa la séparation absolue de l'église et de l'état; c'est dans cette vue que furent déposés par lui en 1850 un projet de loi établissant le mariage civil, et par ses amis en 1859 une proposition bizarre de séculariser le sacrement de confirmation en en faisant une sorte de prestation de serment civique, à laquelle tous les jeunes Danois seraient tenus à un certain âge. Ces deux propositions, comme on pouvait s'y attendre, furent repoussées; mais Grundtvig fut plus heureux sur d'autres points. On a déjà dit comment il obtint pour les fidèles la liberté de recevoir les sacremens hors de leur paroisse, et même de créer des paroisses « électives. » S'il ne put arriver à *désétablir* l'église nationale, il parvint d'une part à la rendre moins intolérante, et de l'autre à autoriser à côté d'elle l'admission des églises dissidentes, — ce qui était un grand progrès. En matière purement civile, il fit insérer dans la constitution de 1849 une promesse de réforme de la procédure en vue de simplifier les exigences surannées de la procédure écrite, en usage de tout temps dans le Nord. Il réclama en outre l'abolition des corps de métier, la liberté illimitée de la presse, la laïcité de l'instruction primaire, la suppression des examens pour l'admission à certaines fonctions publiques, — toutes demandes hâtives qui ne purent trouver grâce devant la majorité, pourtant libérale, de l'assemblée, mais qui montrent clairement comment le pasteur de Vartou marchait droit au but sans se laisser intimider par les craintes de ceux qu'il appelait des faux libéraux. C'est là du reste le plus grave reproche qu'on puisse faire à Grundtvig en politique : il partait d'idées préconçues et de principes *a priori*, et se souciait trop peu des circonstances dans lesquelles il se trouvait, des susceptibilités qu'il fallait ménager, des préventions qu'il fallait vaincre. Grundtvig était un théoricien, il n'était pas un homme

d'état; il lui manquait pour cela l'habileté, la souplesse et l'art de savoir tout soumettre à cette suprême raison d'état qu'on ne peut désigner que par un mot anglais, puisque les Anglais seuls la connaissent, l'*expediency*.

Tant que Grundtvig siégea personnellement au parlement, — jusqu'en 1859, — les « amis des paysans » ne formaient qu'un parti embryonnaire. Plus tard, quand ils devinrent puissans, — depuis 1870 surtout, — ils tentèrent d'attirer à eux les députés grundtvigiens qui suivaient la ligne de conduite tracée par le maître et représentaient sa politique; mais les *bondevenner* ne se piquaient pas d'une orthodoxie bien rigoureuse, loin de là, on les avait toujours représentés comme de grossiers matérialistes, et en matière de patriotisme ils avaient donné maintes preuves d'indifférence. D'un autre côté, on accusait les libéraux modérés de ne pas vouloir la vraie liberté : on leur reprochait leur esprit bourgeois et timide, leur peu de goût pour le « populaire » et peut-être aussi leur froideur à l'adresse de « l'incomparable découverte. » Entre les deux extrêmes, les grundtvigiens hésitèrent quelque temps; cependant le jour vint où il fallut se prononcer. L'ambition, qui est une mauvaise conseillère, les poussa dans les bras du parti radical. Tandis qu'un petit nombre seulement, comme M. Termansen, dévoués de cœur aux doctrines du maître, restaient fidèles à leur passé et à leurs principes, la presque totalité alla grossir les rangs des amis des paysans, les puissans du jour. Grundtvig, alors vieux et affaibli, ne se prononça pas ouvertement sur la conduite de ses disciples. Pourtant il avait aperçu les dangereux symptômes de dislocation qui se manifestaient dans son parti. « La hache est au pied de l'arbre, » avait-il dit dans un de ses derniers sermons. Aujourd'hui elle a pénétré jusqu'au cœur du tronc. — On sait comment est aujourd'hui composé le parlement. Dans la chambre haute, les conservateurs libéraux sont encore en majorité; mais dans le *folkething* l'opposition triomphe. Sur cent et quelques membres dont se compose cette assemblée, cinquante voix seulement sont acquises au gouvernement. Sous le nom de « gauche réunie, » les opposans forment un groupe compacte, obéissant à une discipline rigoureuse. Les « amis des paysans, » qui préconisent la politique des intérêts matériels et au besoin la réconciliation avec l'Allemagne, se coudoient avec les grundtvigiens, dévots et patriotes, et qui jadis confondaient Dieu et la patrie dans un même culte. Cette bizarre coalition « de l'esprit et de la matière » a fait échec aux trois ministères libéraux qui se sont succédé depuis cinq ans. De même que le comte de Holstein-Holsteinborg et que M. Tonnesbech, M. Estrup, le premier ministre actuel, gouverne en s'ap-

puyant sur la chambre haute et sur la confiance du roi. La gauche réunie a été jusqu'à refuser de voter l'impôt, et il est probable que, sans la crainte d'une dissolution, elle renouvellerait aujourd'hui cette manœuvre. Enfin, ce qui est plus grave encore dans un pays où le patriotisme est si vif, elle a refusé les crédits que sollicitait le gouvernement en vue de la défense du territoire. Les amis des paysans ont fait entendre qu'ils ne consentiraient aux dépenses militaires projetées qu'à la condition que les ressources destinées à y faire face fussent demandées à un impôt sur le revenu. Par leur résistance obstinée, ils ont arrêté des travaux urgens et empêché des réformes indispensables. En s'associant à de pareils actes, les grundtvigiens du parlement ont donné un démenti aux idées qu'ils avaient mission de défendre; le maître ne les reconnaîtrait plus, et les doctrines du *Dansk folketidende*, organe officiel de leur politique, font horreur aux amis fidèles de Grundtvig. Trois choses faisaient la force et la raison d'être du grundtvigianisme politique : la patrie, la religion, la liberté. Son tort fut de poursuivre exclusivement la dernière, en négligeant les deux autres.

IV.

Les sermons, puis les livres et les journaux furent les premiers modes de propagande des doctrines grundtvigiennes; mais Grundtvig, que son genre de vie avait naturellement porté à s'occuper des questions d'instruction, ne tarda pas à comprendre combien, pour l'expansion de ses idées, il était important d'agir non plus seulement sur des hommes faits, toujours difficiles à convaincre, mais sur des jeunes gens dont l'esprit est plus souple et l'âme plus accessible. Ce ne fut pas son moins beau rôle.

Par une singularité qui surprend de prime abord, le pieux pasteur de Vartou était un ardent apôtre de l'instruction primaire laïque : on a vu qu'il déposa une proposition dans ce sens au parlement. Il lui semblait que la religion est avant tout affaire de famille et d'éducation première. Les parens doivent initier leurs enfans aux premiers élémens de leur culte. Ceux-ci compléteront ensuite leurs croyances par leurs lectures et leurs réflexions personnelles. L'instruction religieuse banale et uniforme donnée par un instituteur communal remplit seulement la mémoire : elle est impuissante à frapper l'esprit et le cœur auxquels elle est destinée. — Au reste, l'instruction primaire ne peut guère comprendre que l'étude des moyens d'apprendre, comme la lecture, l'écriture, le calcul; mais dans un pays qui prétend se gouverner librement, chez un peuple qui partage la souveraineté avec le roi, il ne suffit point d'être en possession de ces instrumens du travail de l'esprit. Pour

comprendre les questions vitales de la politique, pour émettre un vote en connaissance de cause, il faut une culture morale et un développement intellectuel que quelques années passées à l'école paroissiale, entre huit et quatorze ans, sont incapables de donner. Il est nécessaire d'avoir étudié l'histoire de son pays, d'en connaître la nature, les aptitudes, les besoins, les mœurs, d'être initié aux grandes lois qui régissent le développement des sociétés humaines et par-dessus tout d'aimer sa patrie. Pénétré de ces idées, Grundtvig prend en haine les lycées danois, où, comme en France ou en Angleterre, les langues classiques forment la base de l'enseignement. S'il pardonnait volontiers au grec, qu'il connaissait bien et dont il ne pouvait s'empêcher d'admirer les beautés, la « latinerie » l'exaspérait. Dans un certain pamphlet qui vise « l'académie de Sorö, » qui réalise en Danemark le type d'un collége français, il ne tarit pas d'invectives contre la contagion latine qui corrompt les Scandinaves, contre l'esprit latin qui étouffe l'esprit du Nord, et il menace de détrôner Horace et Virgile pour mettre sur le pavois à leur place les Semund, les Snorri, toute la pléiade des anciens compilateurs des Sagas et des Eddas. Oubliant que la civilisation de l'Europe moderne, du Danemark comme des autres contrées, est d'origine romaine, que depuis l'art de fabriquer le bronze les Scandinaves n'ont rien appris que par le contact des hommes du sud, il veut rompre les liens qui rattachent son pays à la culture latine. Il lui semble qu'au lieu d'offrir pour modèles à la jeunesse les grands hommes de Rome et d'Athènes, il faut chercher des exemples dans l'histoire et la légende autochthones, et proposer à l'admiration les hauts faits des héros du Nord. En un mot, aux colléges latins il s'agit de substituer des écoles nationales, où l'on reçoive non plus un enseignement *mort*, fondé sur une civilisation étrangère et morte, mais une instruction *vivante*, conforme aux idées et aux besoins de notre temps, et par-dessus tout patriotique. Enfin, au-dessus de tout cela, Grundtvig rêvait d'édifier un jour sur les ruines des universités actuelles une vaste université scandinave, immense officine de science où trois cents professeurs enseigneraient en même temps, créée et entretenue aux frais des trois « royaumes frères » pour la diffusion de la haute culture intellectuelle. Ce rêve brillant, il le caressait avec amour, tout en prodiguant les sarcasmes à l'université de Copenhague, à ses méthodes surannées, ses habitudes scolastiques, son pédantisme latin, son pathos allemand, — tant l'ancien étudiant en théologie, entraîné par la passion, était ingrat envers l'*alma mater* qui l'avait nourri plusieurs années dans son sein. Tandis que ce vaste projet n'était qu'un château en Espagne et n'eut jamais le moindre commencement d'exécution, des écoles grundtvigiennes d'ordre plus modeste

naquirent et se multiplièrent peu à peu sur tout le territoire; on les rencontre aujourd'hui jusque dans les parties les plus reculées du Jutland sous le nom de « hautes écoles de paysans » (*folkhöjskoler*). C'est en effet aux habitans des campagnes qu'elles s'adressent à peu près exclusivement. Elles représentent pour eux à la fois le collége et l'université. Grundtvig se plaisait à compter sur les paysans comme sur le cœur de la nation. A ses yeux, la bourgeoisie, plus ou moins cosmopolite par suite des relations constantes que le commerce entraîne avec les pays étrangers, la noblesse, que ses alliances avec les grandes familles de l'Allemagne du nord lui rendaient suspecte, ne représentent plus la race scandinave dans toute sa pureté. Pour retrouver sans mélange les vrais descendans des anciens Danois, il fallait se tourner vers les cultivateurs du sol : par eux seuls, la patrie devait être régénérée; les efforts des patriotes devaient tendre à les former et à les bien diriger. C'est à ce but que les hautes écoles devaient concourir.

La première *folkhöjskole* fut fondée en 1844 par un ami de Grundtvig, le conseiller d'état Flor, dans la paroisse de Rödding en Slesvig. On était alors au plus fort de l'agitation germanique dans les duchés. L'école fut créée comme un boulevard du scandinavisme menacé. Voici en quels termes M. Flor exposait ses vues; c'est un résumé exact des principes dont se sont inspirés ses imitateurs. « L'objet principal de l'instruction qu'on reçoit dans notre haute école, dit-il, est moins dans les connaissances pratiques que nous cherchons à donner à nos élèves que dans la vie intellectuelle que nous nous efforçons d'éveiller et de développer chez eux pour régénérer leur esprit, mûrir leur jugement, élever leur cœur, stimuler en eux le sentiment de l'ordre, du beau, remplacer l'habitude de l'oisiveté par l'amour du travail, donner plus de droiture à leur caractère et à tout leur être, faire naître et fortifier dans leur âme le sentiment de la solidarité nationale et de l'attachement à la patrie. » La préoccupation du patriotisme reparaît plus vivement encore chez d'autres écrivains. « Aucun homme, dit M. Nörregaard, directeur de l'école de Testrup, ne peut vivre sans porter l'empreinte d'une nationalité; l'instruction doit donc être nationale, pour ouvrir le cœur à la vie nationale, à ses espérances et à ses dangers. »

On conçoit qu'un enseignement de cette nature ne puisse s'adresser à des enfans : les élèves ne sont admis que vers l'âge de quinze ou seize ans, après leur confirmation; mais la plupart ont au moins vingt ans, « âge où les grandes questions de la vie deviennent pour eux des questions vivantes et doivent seulement le devenir. » Les écoles ne sont ordinairement ouvertes que depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril. Quand les récoltes sont le-

vées, les travaux de la campagne sont finis : pendant les durs hivers du Nord, la terre est couverte de neige, et les cultivateurs ont de longs loisirs. C'est alors que les jeunes gens qui ont du goût pour l'étude, et que les doctrines grundtvigiennes ne choquent point, peuvent se rendre à la haute école. Ils sont logés et nourris pour la modique somme d'environ 175 francs pour toute la saison : l'internat, qui, comme mode ordinaire d'éducation, est honni de tout le monde en Danemark, aussi bien qu'en Allemagne, devient ici une nécessité; il présente aussi l'avantage de faciliter l'influence des maîtres sur les élèves en les mettant plus longtemps en rapport. C'est une chose bien digne de remarque et bien caractéristique de l'esprit danois, que l'empressement de ces grands jeunes gens, aux allures alourdies, déjà endurcis par les travaux de la terre, à venir, par pur amour de l'étude, se soumettre pendant six mois à une discipline presque monacale et à un régime de vie si différent du leur. Il ne faut pas un médiocre effort de volonté pour plier au labeur intellectuel un esprit que les travaux du corps ont en général rendu paresseux et lent. Toutefois, sous le rapport de la vie matérielle, il n'y a rien de changé : le lait, le beurre, le fromage, le pain noir, forment la base de l'alimentation pour les élèves des hautes écoles comme pour le plus simple paysan. La maison d'école elle-même a toutes les apparences d'un manoir rural ; elle ne s'en distingue que par certaines recherches de propreté et certains soins d'entretien qui la pourraient faire passer pour une ferme modèle, et qui sont d'un exemple salutaire.

L'objet de l'enseignement, ainsi qu'on l'a vu plus haut, est non pas de donner des connaissances pratiques, mais, suivant le mot admis chez les grundtvigiens, d'*éveiller* les esprits. Les jeunes paysans qui arrivent à la haute école ne savent pas trop ce qu'ils y viennent chercher; ils demandent le plus souvent à compléter les études de l'école primaire, dont ils ont parfois un peu oublié les leçons. L'instruction primaire est obligatoire en Danemark depuis 1814, et l'obligation est si bien passée dans les mœurs que ceux même qui en souffrent ne songent point à s'en plaindre; cependant elle ne saurait être bien étendue, ni bien profonde, et après cinq ou six ans il n'en reste souvent que la lecture et l'écriture. Bref, les élèves aimeraient un enseignement pratique; mais les grundtvigiens ne l'entendent point ainsi : ils veulent les *éveiller*, ce que ne sauraient faire des notions de calcul ou de chimie agricole. Qu'est-ce donc que cet *éveil?* Sur ce point, il vaut mieux laisser la parole à un écrivain, *éveillé* lui-même, et comme tel mieux en mesure de répondre. M. Antoine Niessen, auteur de nombreuses brochures destinées à répandre dans le peuple les beautés de « l'incomparable découverte, » a écrit une petite nouvelle appelée *Jean qui a été à la*

haute école, où il est question d'un jeune garnement que quelques mois de régime grundtvigien transforment en une manière de petit saint. Le jeune Jean rencontre un directeur d'une haute école et cause avec lui. « Je sais, dit le maître, délier la langue aux gens et leur faire tomber les écailles des yeux. Il y a des hommes qui ne voient pas la moitié de ce qu'ils devraient voir, bien que possédant les yeux du corps. La forêt se pare au mois de mai de feuilles verdoyantes, la prairie se revêt de gazon et de fleurs, le soleil va et vient chaque jour avec un merveilleux éclat, et les nuages se mirent dans les beaux lacs; mais le paysan, qui a tout cela devant les yeux, ne le voit pas, ou, s'il le voit, il le regarde comme une vache regarde un moulin à vent... Nous avons une belle patrie où vécurent nos illustres ancêtres et qu'ils nous ont laissée en héritage, nous avons notre chère langue danoise que notre mère chantait devant notre berceau et qu'on chantera devant notre cercueil; nous avons les nobles souvenirs des exploits de nos aïeux. — Toutes ces beautés, nous devons les voir pour les comprendre, les conserver et les transmettre à nos descendans... » Sous ce langage peut-être un peu naïf, on reconnaît bien la pensée de Grundtvig, son amour de la nature, son instinct du populaire. On voit comment c'est à l'imagination et au cœur plus qu'à l'intelligence et à la raison qu'on s'adresse pour *éveiller* les âmes, et ce que l'on entend par ce mot.

Les élèves sont soumis à un régime d'entraînement qui absorbe la journée tout entière. Leçons, chants, conversations, lectures, prières, tout concourt au même but. Les cours, auxquels est consacrée la plus grande partie du temps, ne durent pas moins de six à sept heures chaque jour; d'ailleurs on ne demande aux élèves que de prêter l'oreille. On partage les préventions de Grundtvig contre l'écriture *morte* et son goût pour la parole *vivante*, et on ne trouve pas mauvais qu'ils ne prennent pas une note. Il ne leur restera qu'une impression générale dans l'esprit : c'est précisément ce à quoi l'on tient le plus. — Ces jeunes paysans, la veille encore bouviers ou laboureurs, entendent d'enthousiastes descriptions des pays scandinaves : le professeur s'étend complaisamment sur les beautés de la nature et les œuvres remarquables de l'industrie humaine, — sur les montagnes, les fiords, les produits du sol, les villes, les monumens. C'est toute une géographie poétique destinée à faire connaître et plus encore à faire aimer le théâtre des récits mythiques et historiques, chers aux grundtvigiens. On remonte jusqu'aux âges les plus reculés : on montre les premiers habitans du Jutland, des îles et de la péninsule vivant de chasse et de pêche et formant sur les rives des fiords, au fond des antiques forêts de pins qui précédèrent les hêtres de nos jours, ces villages rustiques

dont les amoncellemens de coquillages et d'ossemens on revélé la place aux antiquaires modernes. Les Danois étaient alors à l'âge de pierre; ils coupaient les viandes et préparaient les peaux avec de grossiers instrumens de silex. Plus tard arrive l'art de travailler les métaux, le bronze d'abord, puis le fer. C'est l'âge héroïque du Nord, l'époque des grands combats et des grands sacrifices dont les runes et les légendes ont conservé les lointains souvenirs. Les hordes diverses de même race qui peuplaient le Danemark et la péninsule suédo-norvégienne luttaient entre elles avec acharnement, et ces luttes aboutirent à l'intérieur à la formation des trois royaumes actuels, à l'extérieur aux expéditions des Vikings et aux conquêtes des Normands. Chassé par la guerre civile, Gangerolf ou Rollon conquérait la Normandie; d'autres s'emparaient de l'Angleterre et de la Finlande : d'autres encore lançaient leurs barques audacieuses jusqu'en Islande et en Amérique. C'est aussi l'âge où Thor, Odin et Freya recevaient les hommages des peuples du Nord, où la Wallhala s'ouvrait à ces farouches guerriers à qui les dieux ne pouvaient promettre de plus douce récompense que d'éternels combats. La poésie et la musique viennent en aide à l'éloquence du professeur : grâce à elles, l'imagination est plus vivement frappée, et l'esprit subit une impression plus profonde. Le sens musical est si développé chez les Scandinaves qu'après quelques jours d'exercice les jeunes paysans chantent en chœur d'une voix pleine et sonore, en même temps qu'avec un accent de conviction qui séduit. Ils chantent les chansons, cantiques ou ballades que Grundtvig a composés à la louange des dieux et des hommes de son pays. Entraînés par cet enthousiasme que fait naître la musique chez ceux qui la comprennent, ils se passionnent pour les héros des légendes nationales, ils se pénètrent de ce passé étrange à qui l'éloignement prête une sorte de sauvage grandeur.

Quand on arrive à l'histoire moderne, ce mode d'enseignement poétique devient d'une application moins facile. On s'étend alors avec complaisance sur la vie publique et privée des Danois aux différens siècles et dans les différentes classes de la société : sans négliger les guerres dont le souvenir peut exciter le patriotisme, on préfère ce genre d'histoire intérieure et intime de la patrie, qui mieux encore que les récits des faits d'armes est de nature à la faire aimer; on a importé d'Allemagne et acclimaté en Danemark ces leçons d'histoire de la civilisation qui fournissent trop souvent aux savans d'outre-Rhin une occasion d'exposer une foule de faits peu liés et pas toujours intéressans, collectionnés pendant des années de compilation. Inventions, progrès industriels et agricoles, littérature, science, musique, beaux-arts, tout y prend place à son tour. On commence en même temps à inculquer dans l'esprit des

élèves les théories politiques grundtvigiennes : le scandinavisme règne en maître; on prêche la réconciliation avec les Suédois et les Norvégiens, l'union des « royaumes-frères. » Puis on enseigne les élémens du droit administratif et constitutionnel pour faire connaître le mécanisme des institutions nationales, et mettre les élèves en état d'exercer avec discernement leurs droits politiques. Par les lectures et les conversations, on les initie aux affaires publiques contemporaines, et on les nourrit de ce libéralisme passionné de Grundtvig qui trop souvent conduit à la démagogie. L'influence des maîtres est d'autant plus considérable qu'il n'y a ni examen ni épreuve d'aucune sorte qui puisse tracer une ligne de démarcation tranchée entre ceux qui font les cours et ceux qui les écoutent.

Cet enseignement patriotique et poétique à la fois est le but principal des hautes écoles. On y sacrifie tout le reste, même les études religieuses, qui souvent ne font pas l'objet de leçons spéciales. Les élèves connaissent déjà les principes fondamentaux de la doctrine; on s'efforce surtout d'affermir en eux la foi en leur faisant remarquer dans l'histoire l'enchaînement divin des événemens, en leur montrant le Danemark comme la « nouvelle Palestine » que Dieu a comblée de ses bénédictions jusqu'au jour où il lui réservait le suprême honneur de voir naître Grundtvig. Les légendes des premiers temps du christianisme, les récits de la conversion des Scandinaves et de l'introduction de la réforme dans le nord, les chants religieux sont plus propres que les discussions dogmatiques à faire aimer la religion et à « éveiller » les jeunes auditeurs. Cependant les paysans danois, pour avoir peut-être l'imagination plus rêveuse que ceux des autres pays, ne dédaignent point l'utile. Pour les attirer, on fait quelques concessions à leurs exigences utilitaires, et quelques heures par semaine sont consacrées à l'arithmétique, à la comptabilité, à l'économie rurale, à la chimie agricole, voire à l'écriture, parfois un peu oubliée depuis l'école primaire. D'ailleurs, s'il y a identité dans les principes, les détails de l'enseignement varient suivant le caprice des directeurs ou les nécessités locales. A Lyngby, près de Copenhague, M. La Cour, ancien officier danois, qui s'est dévoué avec une admirable ardeur à l'instruction des paysans, a ajouté une école d'agriculture à la *folkhöjskole*. A Blaagaard, dans un faubourg de Copenhague, on utilise le voisinage de la ville pour faire visiter les musées et les collections scientifiques, et même pour mener les élèves aux séances du *Rigsdag* qui présentent un grand intérêt patriotique. A Hindholm, on a fait mieux : une école normale ou séminaire pour les instituteurs ruraux a été créée par le directeur M. Nielsen, un des hommes les plus éminens du parti. Ajoutons à cela que depuis quelques années un bon nombre d'écoles reçoivent des jeunes filles pendant deux ou trois mois de l'été.

On a vu que la propagande grundtvigienne avait obtenu quelques succès en Norvége. Des hautes écoles y ont été fondées au nombre de dix à douze. En Suède, on en compte seulement deux ou trois, en Scanie, ancienne province danoise, dont Copenhague est dans une certaine mesure la métropole intellectuelle; mais jusqu'à présent c'est seulement en Danemark que les hautes écoles de paysans, par le nombre des élèves qui les fréquentent, peuvent exercer une influence réelle sur la nation. Elles sont au nombre de soixante pour le moins; 2,500 élèves les fréquentent chaque hiver et retournent ensuite dans leurs familles empressés à propager les idées dont ils sont imbus. De toutes les créations de Grundtvig, c'est la plus féconde et la plus prospère. L'état en a si bien compris l'utilité qu'il partage entre elles une subvention de 11,000 rigsdalers, —somme du reste peu en rapport avec l'état de choses actuel. Et les adversaires de Grundtvig se sont empressés d'établir des écoles du même genre pour prêcher leurs théories athées et socialistes : il en existe quelques-unes en Jutland créées par le démagogue Björnback d'Aarhuus. Toutefois, si le principe des hautes écoles est universellement loué, il n'en est pas de même de toutes les conséquences pratiques de l'enseignement grundtvigien. A ce sujet, les hommes modérés qui savent rendre justice à Grundtvig, tout en ne partageant pas ses idées, ne dissimulent pas leurs appréhensions. Ils craignent que les résultats ne soient pas au niveau du zèle et du dévoûment des pieux grundtvigiens qui ont voué leur vie entière à la grande cause de l'éducation nationale. Au point de vue patriotique, les avantages des *folkhöjskoler* ne sauraient être contestés; elles ont grandement contribué à répandre l'amour de la patrie dans le peuple des campagnes. Sous le rapport moral et religieux, il n'y a pas lieu non plus de ménager les éloges : quelque opinion que l'on ait sur la valeur intrinsèque de la doctrine, on ne peut nier que les idées religieuses et morales qui ont cours dans l'enseignement grundtvigien ne soient saines, larges, tolérantes, de nature à élever la moralité publique. C'est un danger d'un tout autre genre que des esprits clairvoyans ont signalé. Beaucoup d'élèves des hautes écoles, une fois revenus chez eux, passent pour des savans et se persuadent aisément qu'ils le sont en effet. L'ambition s'empare d'eux. Pourquoi ne joueraient-ils pas un rôle dans les conseils de la commune ou de la province? Pourquoi même, avec un peu de bonheur, n'arriveraient-ils pas à siéger un jour au parlement? Les députés Termansen et Dinesen n'étaient-ils pas de simples paysans et élèves des hautes écoles du peuple?

L'ambition n'est pas condamnable chez celui qui peut occuper dignement la place à laquelle il aspire; mais il n'en est point ainsi dans l'espèce. Des paysans qui ont pendant quelques mois chanté

des hymnes nationaux et entendu des leçons d'histoire, si « éveillés » qu'on les suppose, ne peuvent faire, sauf le cas d'aptitudes exceptionnelles, que d'assez chétifs *politicians*. Les Danois ne devraient jamais oublier la belle comédie où leur grand comique Holberg peint avec une verve que Molière n'eût point désavouée les mésaventures d'un pauvre potier d'étain qui se croit nommé bourgmestre de Hambourg. Il serait triste que des écoles créées et dirigées avec un si admirable dévoûment devinssent des pépinières de *politicians*, ou, comme disent les Danois, de *kandestöber* (1). C'est l'écueil contre lequel elles viendront se heurter, si le bon sens public ne fait justice de ces velléités inquiétantes.

Mais il ne faut point exagérer la portée de ces symptômes. En somme, les hautes écoles sont un legs précieux de Grundtvig au Danemark, plus précieux que des doctrines politiques et religieuses qui vraisemblablement n'auront qu'un temps. On a vu déjà que le grundtvigianisme, comme parti politique, était en dissolution et avait perdu sa raison d'être en opérant sa fusion dans la « gauche réunie. » Comme doctrine religieuse, il a été utile en donnant une vive impulsion au christianisme dans le nord; mais en répandant dans les masses le goût de l'instruction, en tenant école de patriotisme, il peut exercer une influence puissante et salutaire sur l'avenir du pays. Est-il besoin de dire que nous faisons les vœux les plus sincères pour qu'il remplisse avec succès cette noble mission? Le sort du Danemark ne saurait être indifférent à une âme française. Ce petit royaume, si courageux dans le malheur, est notre vieil ami, l'ami dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Depuis les temps héroïques où Ogier le Danois qui « cuardise n'out unkes » combattait pour la « douce France » aux côtés de Charlemagne, jusqu'à l'époque des guerres du premier empire, l'amitié des deux peuples ne s'est jamais refroidie. Seul de tous les états de l'Europe, le Danemark n'a jamais été en guerre avec nous. Jadis il était l'allié de nos rois, aujourd'hui la France malheureuse et démembrée trouve des sympathies profondes chez cette vaillante nation qui a aussi son Alsace-Lorraine à pleurer. Le Danemark s'intéresse à nos efforts pour réparer les maux de la guerre et rétablir au dedans l'équilibre que nous avons perdu. Lui aussi, du reste, il a besoin de retrouver la paix intérieure, compromise par les compétitions des partis, mais les belles et nobles qualités du caractère national, jointes à la fermeté du gouvernement, permettent d'espérer que la crise actuelle ne sera qu'une épreuve momentanée.

George Cogordan.

(1) Le mot *kandestöber* (potier d'étain) a passé en proverbe dans la langue danoise depuis la comédie de Holberg dont nous parlons, qui est intitulée *le Potier d'étain politique*. Cette remarquable pièce a été plusieurs fois traduite en français.

LES SOUVENIRS

DU

MÉDECIN DE LA REINE VICTORIA

II.

LE PROCÈS ET LA MORT DE LA REINE CAROLINE.

La princesse Charlotte vient de mourir à l'âge de vingt-trois ans, et toute l'Angleterre est en deuil (1); où est sa mère, la princesse de Galles? Exclue en 1814 des fêtes données par son mari le prince-régent aux souverains, aux princes et aux maréchaux vainqueurs dans la coalition de l'Europe contre Napoléon, il y a plus de trois ans qu'elle a quitté Londres et s'est retirée sur le continent. Elle est allée d'abord en son pays natal, à la cour de Brunswick, elle y a passé quelque temps, puis elle a parcouru l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, la Turquie, la Palestine et les côtes barbaresques; revenue de là en Italie, elle habite alternativement deux maisons de campagne achetées par ses ordres, l'une aux bords du lac de Côme, l'autre à Pesaro dans les états romains. C'est là qu'elle apprend par les journaux la mort de sa fille Charlotte; le prince-régent, toujours implacable dans sa haine, n'a pas même voulu que la malheureuse mère en fût officiellement informée. « Au reste, a dit éloquemment Brougham, si elle n'eût appris par hasard le coup terrible qui venait de la frapper, elle n'eût pas tardé à s'en ressentir. La com-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er janvier, la première partie de ces études, *la Princesse Charlotte.*

mission de Milan et le commencement des attentats dirigés pour la troisième fois contre son caractère et sa vie, c'étaient là des signes manifestes annonçant que la princesse Charlotte n'était plus (1). »

Qu'était-ce donc que cette commission de Milan? Une sorte de tribunal secret, une chambre des enquêtes composée de trois personnes dévouées au régent et chargée de recueillir ou plutôt de provoquer en Italie toutes les dénonciations qui pouvaient accabler la princesse de Galles. L'entreprise était si odieuse que le prince, avant de s'y décider, avait eu besoin d'une apparence de prétexte. Il faut se rappeler ici la situation de la famille royale après la mort de la princesse Charlotte. Des quatorze enfans de George III, onze vivaient encore à cette date, sept princes et quatre princesses. Sans nous occuper des princesses, mariées, sauf une seule, à des princes d'Allemagne, disons simplement qu'aucun des princes anglais en 1817 n'était chef de famille. Le duc d'York, qui venait immédiatement après le prince-régent, âgé de cinquante-quatre ans alors et marié depuis une trentaine d'années à la sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, n'avait pas eu d'enfans de ce mariage. Parmi ses frères puînés, le duc de Cumberland (cinquième fils de George III), marié depuis 1815 à une princesse de Mecklembourg, n'avait pas encore de postérité. Les autres, le duc de Clarence, le duc de Kent, le duc de Sussex, le duc de Cambridge, ne s'étaient point mariés, et semblaient y avoir renoncé pour toujours; le plus âgé des quatre avait déjà cinquante-deux ans, le plus jeune quarante-trois. La mort de la princesse Charlotte changea tout à coup leurs dispositions. On en vit trois du moins se marier en toute hâte, comme se disputant l'espoir et l'honneur de mettre la couronne d'Angleterre dans leur lignée directe. Le 7 mai 1818, le duc de Cambridge épousa la princesse Augusta, fille de l'électeur de Hesse-Cassel; le 11 juillet, le duc de Clarence épousa la princesse Amélie, fille du duc de Saxe-Meiningen; enfin ce même jour le duc de Kent épousa la princesse Victoria, sœur du prince Léopold de Saxe-Cobourg et veuve d'un prince de Linange. Le prince-régent feignit d'obéir au même sentiment qui avait inspiré à ses frères cette résolution subite; lui aussi, il parut éprouver le besoin d'assurer dans sa maison la succession royale, et ce fut le prétexte qu'il désirait pour l'accomplissement de ses desseins. Au fond, cette question du trône lui était indifférente; il ne songeait qu'à infliger un nouvel affront à la princesse de Galles.

Déshonorer officiellement la princesse, la convaincre d'adultère aux yeux du monde entier, faire prononcer sa dégradation par le parlement, amener par là un divorce que l'église eût été forcée de

(1) Voyez *Defence of queen Caroline* dans l'ouvrage intitulé *Speeches on social and political subjects,* by Henry lord Brougham. Londres 1857, t. Ier, p. 87.

reconnaître, tout cela eût semblé abominable, si la raison d'état n'eût atténué les indignités de cette procédure. Il est convenu chez de certaines gens que la politique n'a pas de cœur. La politique voulant que le prince eût un héritier, il fallait absolument que le prince se réconciliât ou divorçât avec la princesse. Se réconcilier, c'était chose impossible; restait donc le divorce, mais on ne pouvait songer au divorce qu'après avoir publiquement flétri la princesse de Galles. De là la commission de Milan. Le prince-régent pouvait dire avec une tristesse hypocrite que la flétrissure de la princesse était une nécessité pénible, profondément pénible, mais une nécessité impérieuse à laquelle il n'était pas libre de se soustraire; en réalité, c'était ce but seulement qu'il poursuivait. Après avoir poussé la princesse au mal par l'infamie de sa conduite, il ne lui restait plus qu'à la traîner dans la boue. Telles étaient les idées d'honneur et de justice chez celui que ses flatteurs appelaient *le premier gentilhomme de l'Europe.*

L'homme de loi qui, pour complaire au régent, avait préparé l'exécution de ce guet-apens, était un des plus tristes personnages du barreau de Londres. Il faut lire dans les pages mordantes de lord Brougham le portrait qu'il trace de son ancien confrère, sir John Leach. Représentez-vous un roué de bas étage, un de ces agens ténébreux comme en produit chez nous le domaine de la chicane, avec ce masque de gravité que l'hypocrisie porte si naturellement en Angleterre. A voir agir ce drôle, on le prendrait quelquefois pour un homme supérieur. Sir John Leach est un esprit des plus intelligens; habile, audacieux, plein de ressources, d'autant plus fertile en expédiens qu'aucun scrupule ne l'arrête, il aime surtout les causes que repousserait l'honnêteté de ses confrères. Celle-là devait lui convenir entre toutes. Quelle occasion de déployer son génie! Il a pour client le prince-régent en personne, et l'affaire dont il est chargé lui donne l'occasion de travailler avec les ministres. Le voilà qui monte au rang des hommes d'état. Les vrais hommes d'état, ceux qui ont la responsabilité de la chose publique à cette date, lord Liverpool, lord Castlereagh, s'inquiètent de voir le régent s'engager dans cette voie, le lord chancelier a bien des scrupules; sir John Leach n'hésite pas, il a réponse à tout, sa manière subtile d'interpréter les lois du royaume lui fournit à tout coup des argumens inattendus. Pourquoi lord Eldon se croit-il obligé à tant de ménagemens? Parce que lord Eldon, le chef du parti tory, est à la fois un caractère grave et un politique prévoyant. Au-dessus des lois écrites, il y a en tout pays les lois éternelles de l'humanité; c'était l'idée de ces lois éternelles qui empêchait lord Eldon et ses amis de céder si vite aux passions du régent. En outre n'y avait-il pas lieu de craindre que cette procédure monstrueuse n'eût les con-

séquences politiques les plus graves? Était-ce bien aux tories qu'il convenait d'abaisser ainsi la dignité royale? Au milieu des crises que traversait le pays, pouvait-on impunément réveiller le souvenir des plus mauvais jours? Oserait-on enfin exhumer de l'arsenal des vieilles législations les décrets horribles qui avaient protégé la tyrannie d'Henry VIII? Il y avait certes bien des raisons d'hésiter pour un homme tel que lord Eldon. Ces raisons ne sauraient toucher sir John Leach, il les ignore. Les convenances éternelles, les exemples de l'histoire nationale, qu'est-ce que cela? Lord Brougham, grand lecteur de Cicéron, affirme que l'orateur romain a tracé le portrait de sir John Leach le jour où il a dépeint en ces termes les plus misérables praticiens du barreau de Rome : « *Nullum ille poetam noverat, nullum legerat oratorem*... Il ne connaissait aucun poète, il n'avait lu aucun orateur, il ne savait rien de l'histoire des temps passés, il n'était initié ni aux lois de l'état, ni au droit civil et particulier. Cet homme est un exemple remarquable de ce qu'on peut faire dans cette ville en prodiguant à beaucoup ses soins officieux et en servant un grand nombre de citoyens dans leurs périls ou leurs ambitions. C'est par là que, né dans un rang obscur, il parvint aux honneurs, à la fortune, à la considération, et se fit même, sans talent ni savoir, un certain nom parmi les avocats (1). »

Sir John Leach ayant eu l'idée d'instituer une commission d'enquête chargée d'aller recueillir en Italie les faits et gestes de la princesse de Galles, ce fut à lui que le régent confia le soin d'en choisir les membres. Le conseiller privé devenait une sorte de ministre, le ministre des vengeances occultes. Sir John désigna trois personnes de carrières fort différentes, mais animées du même esprit, agens dociles à toutes ses instructions et aveuglément dévoués au prince. C'étaient un avocat de la chancellerie, M. Cooke, un procureur (*attorney*) et un colonel de l'armée anglaise. Les trois commissaires furent nommés au mois de mars 1818; ils se réunirent à Milan au mois de septembre de la même année, se mirent immédiatement à l'œuvre, établirent des surveillans, interrogèrent les gens de service, cherchèrent enfin de tous côtés et par tous les moyens les personnes qui, à un titre quelconque, avaient pu approcher de la princesse de Galles. Il suffisait de l'avoir vue, de l'avoir entendue; une indication pouvant amener une découverte utile, les commissaires accueillaient tout, et chaque témoignage était généreu-

(1) Ces lignes, que la malice de lord Brougham a si adroitement rassemblées, forment deux passages distincts dans le *Brutus* de Cicéron; le premier s'applique à un certain Cépion, orateur sans étude, le second à un certain Arrius, avocat pour tout faire. Il a fallu, suivant lord Brougham, joindre la servilité d'Arrius à l'ignorance de Cépion pour exprimer la ressemblance complète de sir John Leach.

sement payé. Y eut-il jamais dans nos sociétés modernes excitation si impudente, non-seulement à la délation, mais à la calomnie? La princesse fut bientôt entourée d'une armée d'espions, et de Milan à Pesaro, de Pesaro à Milan, vous devinez quels trafics s'accomplirent pendant les dix mois que dura cette enquête. . . . .

La pauvre princesse de Galles, tête faible encore plus que tête folle, n'offrait que trop de prise aux calomniateurs. On a vu quelle était la bizarrerie de ses allures pendant son séjour en Angleterre; ce fut bien pis quand elle eut pris la résolution de s'expatrier. Dans la première enquête de 1806, on n'avait trouvé à reprendre chez elle que des témérités, des inconvenances, en un mot des fautes de tenue plutôt que des fautes de conduite. Une fois sur le continent, elle est exposée sans défense aux piéges de ses deux grands ennemis, je veux dire son caractère fantasque et l'esprit haineux de son mari. Qui la protégera désormais contre ses propres caprices? Elle n'a plus auprès d'elle les conseillers qui la retenaient sur les pentes dangereuses, les tories d'abord, ensuite les wighs, selon les fluctuations de la politique. Qui la protégera contre la haine du prince? Tant qu'elle n'avait point quitté le sol de la vieille Angleterre, elle pouvait compter sur les lois et sur l'opinion; le parlement lui était une sauvegarde. Depuis qu'elle n'est plus là, on l'oublie. S'il lui arrive de faillir, elle sera perdue sans ressources. Ajoutez que tout la pousse à mal faire, principalement la perfidie de son mari, qui s'acharne à la rejeter dans la mauvaise compagnie en l'excluant de toutes les relations pour lesquelles son rang la désigne. Partout où arrive la princesse, c'est en vain qu'elle se présente aux familles souveraines : en Prusse, en Bavière, en Autriche, en Italie, les rapports du prince l'ont devancée. Elle est frappée d'interdit, on dirait une pestiférée ou une excommuniée du moyen âge. Quel sera sur la voyageuse l'effet de cette persécution? L'irritation d'abord, et bientôt un profond ennui. Ce sont là de mauvais conseillers. Pour tromper l'ennui des longues heures dans les villes où elle séjourne, elle se fera une cour à sa manière : l'étiquette n'y sera point rigoureuse, le choix des personnes n'y sera point exclusif. Elle aimera le bruit, l'éclat, les costumes à effet, les compagnies équivoques; il lui plaira de changer de théâtre en courant de ville en ville. On a dit spirituellement qu'il y avait en elle plusieurs natures; il est certain que sa conduite révèle deux ou trois âmes très différentes, une âme trouble et malsaine, une âme candide et bienfaisante, enfin l'âme intrépide qui relèvera tous les défis et acceptera toutes les luttes. L'âme intrépide, on la verra plus tard; l'âme bonne, charitable, naïve, on l'a vue en Palestine, lorsque, plusieurs des personnes de sa suite ayant été attaquées de la peste, elle voulut les soigner elle-même, s'établit à leur chevet, se fit

leur garde-malade, et cela le plus naturellement du monde, sans rien qui ressentît l'ostentation ou la comédie. Quant à l'âme bizarre et maladive, que de scandales elle a donnés au monde de la restauration! De 1814 à 1820, l'Europe est témoin de ses continuelles incartades. En Italie surtout, sa manière de vivre devient de plus en plus contraire, non-seulement aux convenances morales, mais au simple bon sens. Si elle est coupable, c'est du cynisme; si elle n'est pas coupable, c'est de la folie. Elle s'affiche, elle se déshonore à plaisir; il semble qu'elle veuille absolument fournir des armes contre elle-même au prince-régent et à ses conseillers. Quel est ce beau jeune homme qu'on voit si souvent autour d'elle? Son nom est Bergami; c'est un postillon italien, attaché naguère au service de ses écuries, qu'elle a élevé sans transition à la dignité de chambellan. En voilà plus qu'il n'en faut pour justifier les violences de ses ennemis. Un des écrivains qui l'ont jugée avec le plus de bienveillance, l'historien allemand Gervinus, n'a pas craint d'écrire ces paroles : « C'eût été un miracle, si, persécutée et blessée comme elle l'était, sa conduite fût restée irréprochable; c'eût été un miracle, si la calomnie, qui épiait ses moindres actions, lui eût laissé une réputation intacte dans le cas où elle l'aurait méritée. » Oui, sans doute, c'eût été chose miraculeuse que la commission de Milan, organisée comme on l'a vu par sir John Leach, n'eût pas blessé à mort la réputation de la princesse de Galles, mais ce n'eût pas été un miracle que sa conduite fût restée sans reproche. L'Allemand Gervinus ignore-t-il que la conscience est une force et le sentiment de la dignité une sauvegarde? Si la princesse de Galles n'eût pas eu la tête si faible, sa conscience et sa dignité lui auraient dit qu'elle devait redoubler de surveillance sur elle-même, rester en Angleterre, supporter les humiliations, opposer à l'insulte une fierté résignée, défendre silencieusement la majesté royale outragée par un prince pervers. En agissant de la sorte, elle eût fini bientôt par écraser son ennemi. Fallait-il pour cela un miracle? Un peu de bon sens suffisait, puisque son intérêt et son devoir étaient d'accord. Au lieu de comprendre ainsi son rôle, froidement, étourdiment, sans nulle passion, bien plus, contrairement à la seule passion qu'elle ait jamais connue, — le désir de se venger du régent, — la malheureuse insensée se précipite au-devant de la honte et de l'abîme.

La commission de Milan n'eut donc pas de peine à rassembler les pièces sans nombre de cette œuvre d'ignominie. Il y avait bien des choses à dire pour qui voulait parler; espions et délateurs ne se firent pas faute d'en raconter cent fois plus. L'imagination est vive chez le peuple italien, et ce ne sont pas les scrupules qui font taire la valetaille. Si ce qu'on a vu est trop peu de chose, on y ajoute ce qu'on a cru voir. Les interprétations vont leur train. On sait qu'on

ne déplaira pas à ces hauts commissaires derrière lesquels apparaît le souverain d'une grande nation, on sait aussi qu'ils sont venus les mains pleines. Bref, le dossier s'enfle, et les témoins arrivent toujours. Mensonges et vérités, tout est bien qui peut frapper à mort; on prend tout, on ramasse tout. Le monstrueux engin va être chargé jusqu'à la gueule; embusqué dans une demi-ombre, il restera là, menaçant et sinistre, en attendant qu'il soit démonté pièce à pièce par les mains vigoureuses d'Henry Brougham.

Le rapport de la commission de Milan, achevé au mois de juillet 1819, est immédiatement communiqué par le régent au conseil des ministres. Impatient de se servir de cette arme, le régent demande au cabinet de procéder sans retard à la mise en accusation de la princesse. Le cabinet hésite; il y a tant de raisons pour étouffer une pareille affaire : raisons politiques, raisons morales, sans parler des motifs personnels qui doivent couvrir de confusion quelques-uns des conseillers de la couronne. Est-ce que lord Eldon, le gardien du grand sceau, est-ce que lord Liverpool, le premier ministre, n'ont pas été autrefois les confidens et les défenseurs de la princesse de Galles? Cependant le régent insiste, il s'étonne des objections, il s'échauffe, il s'emporte, jusqu'à menacer de prendre les mesures les plus graves si on refuse de lui donner satisfaction : il changera de ministres! Cela est facile à dire, mais en de telles circonstances le changement de ministère est impossible. S'il entend laisser le pouvoir aux tories, quels seront les hommes qui oseront prendre la place de lord Liverpool, de lord Eldon, de lord Castlereagh, de lord Wellington, pour accomplir un acte devant lequel leurs chefs auront reculé? Ils seraient perdus dès le premier jour. Faudra-t-il donc recourir aux whigs? Il n'est pas même permis d'y penser une minute. Ce sont les whigs qui protégent la princesse, c'est le chef des whigs à la chambre des communes, l'éloquent, le véhément Brougham, qui est chargé de ses intérêts. Eh bien! s'il ne trouve pas de ministres qui veuillent contre-signer ses ordonnances, il quittera l'Angleterre et se retirera dans ses états du Hanovre. Vaines paroles! Le prince-régent se serait bien gardé de donner suite à une idée qui eût semblé une sorte d'abdication; l'Angleterre aurait pu s'empresser de le prendre au mot. Peu à peu sa colère s'apaisa, il finit par s'accorder avec les ministres, qui promirent que le procès aurait lieu, si jamais la princesse osait remettre le pied sur le sol britannique.

Assurément la princesse de Galles n'a point connu ces discussions du conseil; informée de ce défi, elle l'aurait relevé sur l'heure. Ce fut une autre circonstance qui provoqua la crise. Le vieux roi, qui occupait le trône depuis soixante ans, mourut le 29 janvier 1820.

Je me rappelle ici quelques lignes de Chateaubriand écrites vers cette époque. « George III, dit-il, avait perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du parlement, les ministres lisaient aux chambres silencieuses et attendries le bulletin de la santé du roi. Un jour, j'étais allé visiter Windsor; j'obtins pour quelques shillings de l'obligeance d'un concierge qu'il me cachât de manière à voir le roi. Le monarque en cheveux blancs et aveugle parut, errant comme le roi Lear dans ses palais, et tâtonnant avec ses mains les murs des salles. Il s'assit devant un piano dont il connaissait la place, et joua quelques morceaux d'une sonate de Haendel. C'était une belle fin de la vieille Angleterre. » Cette ombre de la vieille Angleterre avait longtemps protégé la princesse de Galles. On sait que le roi était son oncle en même temps que son beau-père; il le lui rappelait souvent en des lettres affectueuses. Une fois l'ombre évanouie, de mauvais jours se levèrent pour la pauvre insensée; ce fut pourtant cette même ombre qui reparut aux heures décisives, elle reparut surtout, évoquée par la voix de Brougham, le jour où de si nombreux suffrages dans la chambre des lords refusèrent de condamner la reine accusée d'adultère.

Le 29 janvier 1820, le prince de Galles, régent d'Angleterre depuis 1810, était devenu roi sous le nom de George IV. Quelle allait être la situation de la princesse de Galles? Suivant la loi et la raison, tant qu'un jugement régulier ne l'avait pas déclarée indigne, elle était reine d'Angleterre. Le conseil des ministres ne l'entendit pas de la sorte; soit que, d'après sa conduite en Italie, on la considérât comme ayant abandonné volontairement ses droits, soit qu'avec le rapport de Milan on se crût en mesure d'étouffer ses réclamations, si jamais elle osait en élever, le ministère se hâta de trancher la question. Le nom de la reine, selon l'usage, devait être inscrit à côté du nom du roi dans les prières liturgiques; le premier acte du gouvernement de George IV fut de lui retirer cet honneur. Un ordre du conseil, en date du 11 février, statua qu'à l'avenir on prierait *pour le roi et la famille royale*, sans faire aucune mention particulière de la reine.

Cependant le ministère n'était pas sans inquiétude : le nom de la reine Caroline effacé du livre de l'église, n'était-ce pas un commencement de dégradation? Il était prudent de s'assurer qu'elle ne protesterait pas. Précisément elle venait d'exercer une de ses prérogatives royales en nommant M. Brougham son procureur-général (*attorney general*) et M. Denman son procureur-général adjoint (*solicitor general*). Le chef de la justice, lord Ellenborough, celui-là même qui avait dirigé contre la princesse de Galles la *délicate enquête* de 1806, avait été obligé de dire aux deux illustres avocats en pleine cour de justice suivant la formule consacrée : « Sa ma-

jesté la reine vous ayant choisi, selon son bon plaisir, pour être son procureur-général et son procureur-général adjoint, vous prendrez place à la barre avec le rang qui appartient à vos offices. » C'étaient là des symptômes qui devaient alarmer les ministres. Après quelque hésitation, le 15 avril 1820, lord Liverpool, au nom du cabinet, remit à M. Brougham une proposition d'arrangement avec prière de la communiquer à la reine. Il était dit dans ce document que la pension annuelle de 35,000 livres assurée à la princesse de Galles avait cessé d'être valable par suite du changement de règne, mais que le roi demanderait au parlement de voter à la princesse une pension annuelle de 50,000 livres, à la condition expresse qu'elle ne remettrait jamais les pieds sur aucun point du territoire britannique, que jamais elle ne prendrait le titre de reine, jamais n'exercerait aucun des droits, ne réclamerait aucun des priviléges attachés à ce titre, sauf celui de nommer elle-même ses représentans devant la justice (*law officers*). Brougham eut le tort de ne pas communiquer ce document à sa cliente, il eut le tort plus grave de laisser croire au gouvernement que la réponse serait conforme à ses désirs. Pourquoi cette négligence? Interrogé là-dessus dans le parlement, il donna plus tard des excuses singulières; ses occupations de la chambre des communes et du barreau dans cette saison de l'année ne lui avaient pas permis de se rendre à Rome, où la reine se trouvait alors; la mission était de telle nature qu'il n'avait pu la confier à des mains étrangères, il avait cru d'ailleurs que le gouvernement n'était pas si pressé de recevoir une réponse ou qu'il aurait trouvé un autre moyen de se mettre en relations avec la reine. Ces allures insouciantes dans une affaire qui ne souffrait point de retard ont paru justement suspectes; on s'est demandé si Brougham n'avait pas un intérêt personnel à empêcher tout accommodement, la défense publique de la reine Caroline devant lui procurer plus de gloire et de profit que l'arrangement secret de la guerre des deux époux. Pour moi, je suis persuadé que Brougham connaissait trop bien le caractère de la reine pour se faire illusion sur l'efficacité des offres du ministère, et que son seul tort est de ne pas l'avoir dit franchement en déclinant la mission dont on le chargeait. Quoi qu'il en soit, la reine, ignorant le projet de ses ennemis, et apprenant que son nom est effacé des prières de la liturgie anglicane, s'empresse d'écrire à lord Liverpool. Elle est reine, c'est au premier ministre du roi que s'adressent ses plaintes : — Pourquoi a-t-on effacé son nom de la liturgie? Pourquoi n'a-t-elle pas été informée de la mort de George III? Pourquoi se conduit-on, en tout ce qui la concerne, comme si elle n'existait point? Elle va se rendre immédiatement en Angleterre pour y maintenir ses droits.

Elle part en effet le 19 avril. Elle quitte Rome, remonte l'Italie

du nord, entre en Suisse et s'arrête quelques jours à Genève. C'est là qu'elle écrit à M. Brougham de venir la trouver. M. Brougham demande que cette conférence ait lieu dans une ville plus rapprochée de l'Angleterre. On convient de se rencontrer à Saint-Omer, et rendez-vous est pris pour les premiers jours de juin. Le ministère, informé de ce qui se passe, charge lord Hutchinson de se rendre à Saint-Omer avec M. Brougham, ils travailleront ensemble à une transaction et s'efforceront de prévenir un éclat qui peut bouleverser le royaume. Le 3 juin, les deux envoyés arrivent à Saint-Omer, la reine est déjà exacte au rendez-vous. M. Brougham se fait introduire chez elle et lui annonce que lord Hutchinson est venu avec lui dans un esprit de sincère amitié, pour lui faire des propositions au nom de sa majesté le roi George IV. « Je serai heureuse de le voir, » répond la reine, et le représentant du roi est introduit; mais lord Hutchinson, persuadé que la reine a déjà eu connaissance des propositions confiées à M. Brougham par lord Liverpool, attend qu'il plaise à sa majesté de mettre la conversation sur ce chapitre. La reine attend de son côté les offres de lord Hutchinson. On échange des banalités, on parle de tout et de rien, c'est presque une scène de comédie. Aurait-on voulu par hasard amuser la reine afin de gagner du temps? Ce n'est pas elle qui se prêterait à pareil jeu. Le lendemain, 4 juin, lord Hutchinson reçoit un avis ainsi conçu : « M. Brougham ayant humblement expliqué à la reine qu'il avait lieu de croire que lord Hutchinson était porteur de propositions à elle adressées par sa majesté le roi, la reine a commandé à M. Brougham de prier lord Hutchinson de lui communiquer ces propositions par écrit dans le plus bref délai. » La reine évidemment ne voulait pas recommencer la conversation de la veille; il fallait écrire et ne pas perdre une minute. Écrire, c'est chose grave pour un ambassadeur qui est chargé simplement de négocier d'une façon générale, et qui croit d'ailleurs que les écritures précises sont déjà faites. Lord Hutchinson n'a point qualité pour cela, il le dit fort nettement dans sa réponse au billet qu'on vient de lire. Seulement il se rappelle les intentions du roi, et, puisque la reine ne paraît pas les connaître, il les lui indiquera à titre de renseignement. Donc le roi propose de faire attribuer à la reine une pension annuelle de 50,000 livres (1,250,000 francs), mais cela sous des conditions expresses qu'il a fixées lui-même irrévocablement. Ces conditions, lord Hutchinson a lieu de croire qu'elles se résument ainsi : la reine ne prendra pas le titre de reine d'Angleterre, ni aucun autre titre appartenant à la famille royale; la reine ne résidera jamais sur aucun point du territoire britannique, elle n'y fera même aucun voyage, aucune visite, sous peine d'être poursuivie devant le parlement et de voir la présente convention à jamais

rompue. Le gouvernement est décidé à commencer son procès le jour même où elle mettrait le pied sur les côtes d'Angleterre.

Telle était en substance la réponse de lord Hutchinson. Devinez-vous quelle fut la réplique de la reine? A peine eut-elle lu le dernier mot de cette lettre qu'elle demanda des chevaux de poste, et, brûlant le pavé, se fit conduire à Calais. « M. Brougham, dit lord Campbell, n'est pas responsable de cette résolution; il pouvait à peine en croire ses yeux lorsque de la fenêtre de son hôtel il aperçut la voiture de la reine emportée au galop. » Arrivée à Calais, elle ne descendit pas dans un hôtel, elle s'installa immédiatement à bord d'un paquebot anglais, tant elle craignait que la police française, sur des ordres venus de Paris pour complaire à George IV, ne fît obstacle à son départ. Le lendemain 6 juin, elle débarquait à Douvres.

Cette brusque apparition de la reine prit le ministère au dépourvu. Lord Liverpool la croyait encore à Saint-Omer hésitante, indécise, ou plutôt terrifiée devant l'ultimatum de lord Hutchinson, quand déjà elle était saluée à Douvres par des acclamations frénétiques. Le gouverneur de Douvres, qui n'avait pas d'ordres contraires, l'avait reçue avec les honneurs dus à la majesté royale. Simple affaire d'étiquette, cette réception n'a pas de valeur; mais ces cris, ces hurras, cette ovation tumultueuse, comment en méconnaître le sens et la portée? C'est le signe de l'exécration qui poursuit George IV. Sur la route de Douvres à Londres, la nouvelle du retour de la reine se propage avec une rapidité inouie, et les paroisses, les communes, les villes, s'empressent de fêter sa bienvenue. Partout les populations accourent à sa rencontre, partout les travaux sont suspendus, les cloches sonnent à pleine volée, les conseils présentent des adresses, et la reine y répond dignement, courtoisement, selon les formules de la vieille Angleterre.

Elle arrive à Londres : nouvelles acclamations, nouveau triomphe. Ce n'est pas un des palais de la couronne qu'elle va occuper; lord Liverpool n'a pas répondu à la lettre écrite de France par laquelle, annonçant son arrivée prochaine, elle demandait qu'on se préparât à la recevoir. Que lui importe ce refus de lord Liverpool? Un des notables de la cité, l'alderman Wood, est allé au-devant d'elle jusqu'en France, jusqu'à Montbard; il l'accompagne depuis cette ville, et se fera honneur de l'installer dans sa maison. C'est là qu'elle arrive le 6 juin, vers six heures du soir, au milieu d'une foule enivrée qui la salue d'applaudissemens sans fin. La maison de South Audley-street va être pendant plusieurs mois le centre de l'immense capitale. Tandis que le roi, pâle d'effroi et de fureur, s'agite au milieu de ses conseillers, la reine, dans les salons de l'alderman, reçoit les députations que lui envoient toutes les villes, tous les comtés de l'Angleterre et du pays de Galles, de l'Écosse et de l'Ir-

lande. On dirait que la souveraineté se déplace. Est-ce le prélude d'une révolution?

II.

Depuis qu'on avait appris le débarquement de la reine à Douvres, le ministère était atterré dans Saint-James. D'heure en heure, on voyait monter le flot populaire qui semblait l'apporter. Quand les ministres, en 1819, après les rapports des commissaires de Milan, avaient promis de poursuivre la princesse, si elle mettait le pied en Angleterre, ils avaient eu l'idée que c'était là un cas impossible. Tous étaient persuadés que devant la publication du rapport et le scandale d'un procès, devant la menace d'une déchéance, bien plus, d'une dégradation publique, la princesse reculerait (1). C'est ainsi qu'ils avaient pris cet engagement afin de mettre un terme aux obsessions du prince. Eh bien! l'événement qu'ils ont jugé impossible, le voilà; la reine arrive, la reine est arrivée : se peut-il maintenant qu'ils manquent de parole à George IV? L'affaire est si grave qu'ils hésitent, ils sont frappés d'épouvante. Dans l'état de crise aiguë où se trouve l'Angleterre, au milieu des émeutes, des conspirations, en face de cette agitation menaçante qui a fait suspendre la loi de l'*habeas corpus*, le procès de la reine peut être le signal d'une insurrection qui renversera le gouvernement des tories et compromettra la monarchie elle-même. « Tous les hommes de sens et de réflexion voyaient cela, dit lord Brougham dans son portrait de George IV (2); les ministres le voyaient, Liverpool et Castlereagh le voyaient, le chancelier surtout, lord Eldon, de son regard perçant et sûr, apercevait distinctement les conséquences possibles d'une telle mesure. » Comment s'étonner qu'ils aient hésité à tenir leur engagement? Brougham est d'avis qu'ils auraient dû tenir bon jusqu'au bout et refuser de poursuivre la reine. Fort bien, mais le roi est là, irrité, hautain, menaçant. Si on ne tient pas la promesse donnée, il changera de ministère, il changera de politique, les whigs remplaceront les tories. Et qu'on ne lui dise pas que les whigs refuseront de poursuivre la reine, il ne leur demandera pas

(1) Lord Eldon écrivait à sa fille quelques jours avant l'arrivée de la reine à Saint-Omer : « Notre reine menace de s'approcher de l'Angleterre. Si elle y entre, ce sera la plus courageuse lady dont j'aie jamais entendu parler. » Et peu de temps après, lorsque la reine était déjà en vue des côtes : « La ville ne s'occupe que de spéculer sur la question de savoir si la reine viendra ou ne viendra pas. De grands paris sont engagés... Pour moi, je garde mon ancienne opinion : elle ne viendra pas, à moins qu'elle n'ait perdu le sens. » Voyez *Lives of the lord chancellors and Keepers of the great seal of England*, by the late John lord Campbell. Londres 1869, t. VII, p. 359-360.

(2) Voyez *Historical Sketches of statesmen who flourished in the time of George III*, by Henry lord Brougham. Londres et Glasgow, 1856, t. II, p. 32.

ce sacrifice, à eux qui ne lui ont rien promis. Le procès de la reine n'aura pas lieu; qu'à cela ne tienne! Le roi du moins aura puni les hommes qui lui auront manqué de parole. Tenir ce langage à des tories aussi passionnés que lord Eldon et lord Castlereagh, lord Liverpool et le duc de Wellington, c'était leur mettre le couteau sur la gorge. Ils cédèrent séance tenante. Avant que la reine fût dans la maison de l'alderman Wood, lord Liverpool avait envoyé aux deux chambres le rapport de la commission de Milan.

Voilà donc la lutte engagée. Nous savons d'avance que la reine ne faillira point, la faveur populaire en est un sûr garant. Cette faveur, qui va croissant de jour en jour, n'est pas le résultat d'une effervescence passagère. Les Anglais sentent fortement et ne s'émeuvent pas à demi. A un sens pratique très précis, ils joignent des convictions élevées qui peuvent, dans les grandes circonstances, devenir des passions énergiques. Pour apprécier ces agitations de l'année 1820, oublions un instant l'Angleterre de nos jours, où quarante années d'un gouvernement parlementaire toujours exact, toujours consciencieux à travers les vicissitudes des partis, a réalisé à temps les réformes nécessaires et prévenu les violences démocratiques. A l'époque où se passent ces événemens, les exigences les plus légitimes se font jour de toutes parts et rencontrent une résistance aveugle. Deux ans plus tard, lord Castlereagh, poussé au désespoir par l'impuissance de sa politique, se coupera la gorge; sept ans plus tard, lord Liverpool, accablé par la maladie, quittera ce champ de bataille si vivement disputé; enfin douze années plus tard, après notre révolution de 1830, s'accomplira en Angleterre la grande réforme du parlement, signal d'une ère nouvelle. De 1820 à 1832, quel malaise dans toutes les classes de la nation! Voilà ce dont il faut se souvenir, si l'on veut se faire une idée juste de ces explosions du sentiment public et des conséquences qu'elles pouvaient entraîner. Évidemment la reine Caroline profitait du mécontentement général soulevé par la domination des tories, et de l'aversion particulière excitée par la personne de George IV. A ces causes principales de la faveur populaire se joignent deux explications accessoires qui ont un caractère bien anglais. Tout ce peuple qui de Douvres à Londres criait si ardemment : *Vive la reine!* ces paroisses, ces communes, qui de tous les points du royaume lui adressaient des vœux de victoire, ne prétendaient nullement juger sa conduite en Italie. On disait simplement, et nous ne faisons que répéter ici le résumé que lord Brougham a donné des raisonnemens de l'opinion : « A supposer que la reine ait fait tout ce dont l'accusent ses ennemis, peu nous importe; elle a été maltraitée, elle a été persécutée, elle a été chassée de la maison de son époux, elle a été frustrée de ses droits et comme femme et comme mère, elle a été condamnée à me-

ner la vie d'une veuve, d'une veuve sans enfans, afin que l'homme qui aurait dû être son appui pût mener la vie d'un libertin adultère; nous ne souffrirons pas aujourd'hui qu'elle soit foulée aux pieds, qu'elle soit exterminée, pour assouvir la vengeance du roi ou pour satisfaire son caprice. » L'autre cause de cette faveur enthousiaste, c'est l'admiration qu'inspirait l'énergie de sa résistance. Plus résignée, elle eût éveillé les mêmes sympathies, elle n'aurait pas eu de partisans aussi nombreux. Il y a un mot très significatif de lord Dudley qui peint bien ce sentiment. On sait que la reine Caroline était la fille de ce duc de Brunswick qui en 1792 avait jeté le défi à la révolution française et qui en 1806, généralissime de l'armée prussienne, fut frappé de mort à Auerstaedt. « Si son père, écrivait lord Dudley, avait montré autrefois la moitié seulement de cette résolution pour marcher sur Paris, il aurait épargné au monde vingt-cinq années de guerre. » Que le duc de Brunswick, par une marche hardie sur Paris en 92, eût pu supprimer la république et l'empire, c'est une appréciation qu'il faut laisser au noble lord; nous ne citons ce mot que pour montrer l'estime toute britannique accordée à l'intrépidité de la reine Caroline.

Ainsi le mécontentement général au sujet du ministère, l'odieuse conduite de George IV envers la reine, la sympathie de la nation anglaise pour une femme outragée qui se défendait si vaillamment, voilà les motifs de l'accueil fait à Caroline de Brunswick au mois de juin 1820. Telle était l'exaltation des esprits, que l'on reprochait à M. Brougham, son conseiller depuis bien des années, son procureur-général depuis la mort du feu roi, de ne pas l'avoir protégée plus efficacement contre les attaques de George IV. C'est pour cela que l'alderman de Londres, M. Wood, était allé la chercher jusqu'à Montbard; c'est pour cela qu'il essaya de substituer à M. Brougham tel et tel défenseur, auxquels les partisans de la reine attribuaient un dévoûment plus actif, d'abord M. Scarlett, le premier avocat de Londres à cette date, celui qui devint plus tard lord Abinger, puis, à défaut de M. Scarlett, M. Wilde, un autre avocat éminent, destiné à s'asseoir un jour sur le sac de laine. Heureusement Brougham conserva son poste auprès de la reine. Après quelques hésitations, dont personne n'a jamais eu la clé, il accepta la lutte avec une vigueur digne de sa cliente, « faisant trembler le roi sur son trône, dit lord Campbell, et s'assurant à lui-même un immortel renom (1). »

Le ministère, une fois son parti pris, résolut de mener l'affaire à bride abattue. Il fallait ne pas perdre une seconde pour étourdir le pays par les révélations de Milan. On espérait que cette douche d'eau glacée calmerait l'effervescence publique. C'est pourquoi dès

(1) Tome VIII, p. 303.

le 6 juin un message du roi avait été adressé aux deux chambres avec le fameux *sac vert* (*green bag*) qui contenait le dossier de la commission. Ce dossier était recommandé à l'attention *immédiate et sérieuse* du parlement. « Le roi, disait le message, avait éprouvé le plus ardent désir de se soustraire à la nécessité de ces révélations et de ces débats aussi pénibles pour le pays que pour lui-même, mais la démarche de la reine ne lui laissait pas d'alternative. » Le lendemain, la chambre des communes devait délibérer sur une adresse en réponse au gracieux message de sa majesté. La langue parlementaire des Anglais veut que tout message de la couronne soit qualifié de la sorte, alors même qu'il s'agit des choses les plus disgracieuses. On allait donc répondre à ce gracieux message, quand M. Brougham se leva au nom de la reine et parla en ces termes :

« La reine croit nécessaire d'informer la chambre des communes qu'elle a été obligée de revenir en Angleterre par suite des mesures dirigées contre son honneur et son repos, mesures prises d'abord à l'étranger il y a un certain temps et sanctionnées récemment en Angleterre par la conduite du gouvernement. En adoptant cette résolution, la reine ne s'est proposé que deux choses : premièrement défendre son caractère, ensuite maintenir les justes droits à elle dévolus par la mort du monarque vénéré dont la haute estime et l'affection constante ont toujours été son appui le plus sûr.

« La reine, à son arrivée, est surprise d'apprendre qu'un message a été envoyé au parlement pour appeler son attention sur des documens écrits; elle apprend avec un étonnement plus grand encore qu'on a l'intention de proposer le renvoi de ces documens à l'examen d'un comité secret. Il y a juste quatorze ans que les premières accusations de ce genre ont été dirigées contre sa majesté. Alors, et en toute occasion, elle a montré le plus grand empressement à voir ses accusateurs en face et à provoquer l'enquête la plus complète sur sa conduite. Aujourd'hui donc elle demande une investigation publique où elle puisse connaître et les accusations et les témoignages portés contre elle, — privilége qu'on ne refuse pas au dernier sujet du royaume.

« A la face du souverain, du parlement et du pays, la reine proteste solennellement contre la formation d'un tribunal secret chargé d'examiner des documens que ses adversaires ont secrètement préparés; elle proteste contre cette procédure inconnue à la loi du pays, contre cette violation manifeste de tous les principes de la justice. Elle s'en remet avec pleine confiance à la loyauté de la chambre des communes pour déjouer la seule tentative qu'elle ait quelque raison de redouter.

« La reine ne craint pas d'ajouter que, même avant de se décider à la poursuivre, on l'a traitée d'une manière trop bien calculée pour pré-

juger sa cause. L'omission de son nom dans la liturgie, le refus de lui fournir les moyens de transport assurés à tous les membres de la famille royale, le refus même de lui répondre quand elle réclamait une résidence dans un des palais de la couronne, les manques d'égards dont elle a souffert à l'étranger, soit des ministres anglais, soit des agens de toutes les puissances sur lesquelles l'Angleterre exerçait quelque influence, ce sont là autant de mesures destinées à exciter contre elle les préventions du monde entier, tandis qu'elles n'auraient pu être justifiées que par un procès et une condamnation. »

Cette protestation ne pouvait arrêter le cours du procès. Lord Castlereagh se lève, et malgré les éloquentes paroles de M. Brougham il demande qu'une commission soit élue pour examiner les pièces du *sac vert*. Brougham riposte par un coup de maître. Il se doute bien que les ministres ne se sont résignés que malgré eux à engager cette périlleuse affaire; sous ce masque d'une résolution d'emprunt, il devine leurs perplexités. C'est précisément par là qu'il les attaque. Sait-on ce que peut amener cette enquête? Ce ne sera point assez de suivre la reine pendant ses voyages, de l'épier en telle ville de Suisse ou d'Italie, il faudra interroger sa vie entière, l'histoire de son mariage, l'histoire de ses affronts. La reine ne sera pas seule assise sur le banc des accusés... Mais c'est Brougham lui-même qu'il faut entendre. Il vient de signaler l'injustice de la procédure qui se prépare. Quoi! une commission a été chargée de faire un rapport sur une cause criminelle avant que cette cause fût soumise aux juges, et c'est le poursuivant qui a nommé cette commission! Quoi! un comité secret va interroger des documens tronqués, et c'est le poursuivant qui dans ces documens a trié lui-même les pièces qu'il croit les plus propres à frapper ce comité secret! Se peut-il plus grande injustice? se peut-il aussi témérité plus grande? Après les protestations du légiste, voici les protestations de l'homme d'état :

« Ce n'est pas seulement le caractère de la reine qui est en question ici, ce n'est pas seulement la manière dont on l'a traitée qui doit être l'objet des recherches de la justice; non, l'histoire intime des personnes du plus haut rang avec lesquelles elle a été en relations, cette histoire intime tout entière pourra être forcément introduite dans le conflit. Ce serait un adroit personnage celui qui prétendrait circonscrire la marche de l'enquête, celui qui dirait d'avance quelles démarches pourront être jugées nécessaires par des hommes que leur devoir professionnel oblige de songer par-dessus toute chose au salut de leur client. Ce serait un audacieux personnage celui qui oserait dire que, se trouvant à la place des conseillers de la reine, il hésiterait une seconde à sauver sa cliente par des moyens désespérés. L'avocat ne doit considérer qu'une chose.

Il est ruiné, il est déshonoré, il est dégradé, il devient digne d'être placé à la tête d'une commission de Milan, s'il s'inquiète des conséquences, funestes pour d'autres, que produira l'acquittement de la personne dont il a entrepris la défense. Ce serait un homme plus audacieux encore celui qui témérairement plongerait le pays dans l'irritation et la ruine, tant qu'il resterait une possibilité d'arrangement à l'amiable. Au nom de Dieu, au nom de tous ceux qui sont attachés à l'honneur et à l'équité, au nom de tous ceux que leurs souvenirs peuvent décevoir, que leurs désirs peuvent égarer, que leur aveuglement peut perdre, au nom des femmes et des filles de tous ceux qui aiment la décence, qui tiennent aux convenances morales, et qui se rappellent comment, — il y a de cela quelques années à peine, — les journaux ne pouvaient être ouverts sans crainte et sans dégoût par le chef d'une famille modeste et bien conduite, — je supplie la chambre de suspendre l'affaire, de la suspendre seulement, et de chercher s'il n'est pas encore possible d'échapper aux calamités qui nous menacent. La reine juge nécessaire pour la justification de son honneur que l'enquête soit poursuivie jusqu'à la fin, elle ne la fuit pas, elle l'appelle, elle est prête à y répondre, du sein de son repos elle est venue affronter, je ne dis pas le péril, — il n'y a point de péril pour l'innocent dans ce pays de la loi et de la liberté, — mais les chagrins, les tourmens, les anxiétés, pour traverser cette pénible et, à mon avis, cette odieuse, cette épouvantable investigation. J'ai l'honneur d'être au service de sa majesté la reine, j'ai aussi l'honneur d'appartenir à cette chambre. Comme serviteur de la reine, je ne désobéirai point à ses ordres, et, si son honneur est en question, je le défendrai de mon mieux; mais pour remplir loyalement mon devoir envers cette assemblée, je sens que je suis tenu de contrarier le désir de la reine et de lui dire : « Madame, si une négociation est encore possible, mieux vaut aller trop loin en vous reposant sur le pays et le parlement du soin de votre vengeance que de ne pas faire assez; s'il est encore possible, votre honneur étant sauf, de détourner la ruine qui menace la nation, soyez prête pour tout le reste à tous les sacrifices. » Et s'il m'était permis de donner des conseils à ceux qui occupent la même situation à l'égard du roi, je leur dirais : « Agissez en honnêtes gens, ne regardez pas aux conséquences, donnez à votre souveraine les avis que l'affaire commande, sans craindre que le parlement vous trahisse ni que le pays vous abandonne. Ne craignez même pas qu'une disgrâce politique vous atteigne, car, si l'on devait vous chercher des successeurs, on ne les trouverait pas dans cette enceinte. »

Ce langage produisit une impression profonde sur la chambre des communes. Un des ministres, et non pas le moins illustre, M. Canning, soit que cette admonestation l'eût subitement touché, soit que les paroles de M. Brougham répondissent à une résolution

arrêtée déjà dans son esprit, profita de cette occasion pour se séparer de ses collègues. Ayant pris la parole dans la discussion qui suivit, il déclara que, sur les périls de l'enquête, son sentiment était d'accord avec celui de M. Brougham; une telle procédure ne pouvait qu'être pernicieuse au royaume et aux personnes qu'elle concernait. Il soutint, il est vrai, et cela était parfaitement exact, que les ministres, loin de désirer cette enquête, avaient fait tous leurs efforts pour l'empêcher. Il glissa rapidement sur la mesure qui avait effacé le nom de la reine des prières liturgiques, il affirma qu'on n'avait pas demandé à la reine de renoncer à son titre, qu'on l'avait priée seulement d'en prendre un autre comme font les souverains qui voyagent incognito. Il rappela qu'en 1814, consulté à ce sujet par la princesse, il lui avait conseillé de vivre désormais à l'étranger et qu'elle y avait consenti. Il regretta dans les termes les plus vifs que les négociations de Saint-Omer eussent échoué; sans attribuer cet échec ni à lord Hutchinson ni à M. Brougham, il y signala un parti-pris déplorable, et des conseils occultes qui, s'ils n'étaient pas dictés par de mauvais desseins, l'étaient moins encore par la sagesse; puis, après cette explication, à la fois très honnête et légèrement embarrassée, il déclara qu'une fois en règle avec son devoir de ministre par les observations qu'il venait de faire à la chambre, il suivrait ses sentimens particuliers; son intention était de ne prendre aucune part à la discussion de l'affaire.

La retraite de M. Canning donnait une nouvelle force aux argumens de M. Brougham. Un des membres les plus respectés du parlement, M. Wilberforce, demanda que les propositions d'accommodement fussent renouvelées sans retard. Tant qu'on n'avait pas perdu tout espoir de réussir, il fallait s'efforcer de conjurer le péril. Lord Castlereagh, voyant la chambre incliner de ce côté, se hâta de déclarer que le ministère ne s'opposait point à l'ajournement. La proposition de M. Wilberforce fut votée par acclamation.

Les représentans des deux parties se donnèrent aussitôt rendez-vous pour aviser aux moyens de conclure un arrangement. C'étaient au nom du roi le duc de Wellington et lord Castlereagh, au nom de la reine M. Brougham et M. Denman. Cinq conférences eurent lieu au *foreign office*, et des protocoles en forme furent dressés et signés par les plénipotentiaires. A la cinquième, tout fut rompu. La reine consentait bien à fixer sa résidence hors de l'Angleterre, mais, ne pouvant se résigner à paraître déchue du trône et chassée de la terre anglaise, elle exigeait comme une condition *sine qua non* que son nom fût inscrit dans la liturgie. C'était précisément ce que le roi refusait d'une façon absolue. Les résolutions étant inflexibles de part et d'autre, il fut impossible de s'entendre.

Pendant que ces conférences avaient lieu au *foreign office*, l'agi-

tation populaire devenait de jour en jour plus menaçante. Le 7 et le 8 juin, dès la nomination du comité secret, dès la première protestation de la reine, 10,000 individus se portèrent vers la demeure de l'alderman Wood, remplissant South Audley-street et les rues environnantes. Ils forçaient les passans à se découvrir sous les fenêtres de la reine; le soir, ils demandaient aux habitans voisins d'illuminer leurs maisons, et, quand on s'y refusait, ils brisaient les vitres à coups de pierre. Quelques-uns même s'apprêtaient à marcher sur Carlton-house; si d'habiles dispositions stratégiques n'eussent été prises vigoureusement par les troupes, George IV eût été attaqué dans son palais. On arrêta quelques-uns des plus furieux, mais comment empêcher des manifestations auxquelles prenaient part des hommes de tous les rangs? Comment étouffer ce cri qui retentissait de toutes parts : *Queen Caroline for ever!* Ce soulèvement de la ville de Londres aurait dû faire comprendre au roi la nécessité d'une solution pacifique et l'engager à n'y mettre aucune entrave. Il ne comprit rien, il ne voulut rien voir ni rien entendre. Les rudes avertissemens de l'opinion n'eurent pas plus de prise sur cette âme hautaine que les sages paroles de ses conseillers. Il suivait sa passion en aveugle. Une lettre de lord Eldon à sa fille citée par lord Campbell nous apprend que, dans les conférences du *foreign office*, les représentans de George IV, obéissant à ses ordres, montrèrent bien plus d'acharnement que les représentans de la reine. La reine ne voulait que sauver son honneur; elle eût quitté l'Angleterre sans esprit de retour, à la condition que son nom fût rétabli dans les prières publiques et que le gouvernement anglais l'introduisît officiellement auprès des cours étrangères. Quant au roi, indifférent aux clauses pécuniaires, il tenait absolument à déshonorer la reine. « Demain, écrivait lord Eldon à la veille des conférences, demain sera un jour terrible, si la reine fait quelque proposition d'arrangement. *Le roi n'en fera aucune*, et, s'il trouve un ministère qui veuille jusqu'au dernier instant soutenir la lutte à tout risque, *il n'en recevra aucune* (1). »

C'est donc la guerre désormais, une guerre à outrance. Les négociations du *foreign office* avaient été rompues le 19 juin, et ce même jour lord Castlereagh s'était hâté d'en communiquer les procès-verbaux à la chambre des communes. Au moment de voir s'engager sans rémission la scandaleuse bataille, la chambre tenta un suprême effort pour l'arrêter. Sur une proposition de M. Wilberforce, elle décida qu'une députation serait envoyée à la reine pour la supplier de relâcher quelque chose de ses conditions. Vainement M. Brougham avait-il répondu que la reine ne pouvait plus

(1) Lord Campbell, *Life of lord Eldon*, dans le septième volume des *Lives of the lord chancellors*, p. 364.

rien concéder, puisqu'elle s'était résignée à tout, excepté au déshonneur; vainement sir Francis Burdett avait-il prouvé l'inutilité de cette démarche dans un discours très habile, très modéré, qui obtint des applaudissemens unanimes : 391 voix contre 124 adoptèrent la proposition et l'adresse de M. Wilberforce. L'adresse, on le pense bien, était conçue dans les termes les plus respectueux. C'est au nom de la nation, au nom du salut public, que la chambre des communes conjurait la reine d'épargner à l'Angleterre la douleur et les périls d'une pareille lutte. Les députés d'ailleurs, quand ils se présentèrent chez la reine le 24 juin, lui prodiguèrent les marques du respect le plus profond. Vaines précautions de langage; en réalité, que venait-on demander à la reine? De consentir à son déshonneur. Elle répondit avec beaucoup de dignité : le ton affectueux de l'adresse l'avait touchée profondément; elle en exprima sa gratitude et protesta de son ardent désir d'une conciliation; fallait-il pourtant que ce fût aux dépens de son honneur? Elle savait bien qu'en résistant au vœu de la chambre des communes elle courait le risque de déplaire à des hommes qui bientôt sans doute allaient être ses juges; mais elle avait confiance dans leur honneur et leur intégrité. « Comme sujette de l'état, dit-elle en terminant, je me soumettrai sans murmure à tout acte de l'autorité souveraine; comme reine accusée et outragée, je dois au roi, à moi-même, à tous mes concitoyens d'Angleterre, sujets comme moi de l'état, de ne sacrifier aucune des prérogatives de mon rang. »

Un fait à noter ici, c'est que la députation de la chambre des communes, malgré les bienveillantes intentions qui l'animaient, fut très mal reçue de la population de Londres. Il suffisait que la chambre eût conseillé à la reine de céder encore pour que l'irritation publique se manifestât. Au moment où les députés entrèrent dans la maison de la reine, au moment où ils en sortirent, la foule qui se pressait dans la rue les couvrit de huées.

La réponse de la reine à la députation de la chambre des communes ayant été communiquée le soir même à l'assemblée (26 juin), plusieurs membres essayèrent encore d'empêcher le scandale du procès. Les uns étaient préoccupés avant tout de la paix publique, les autres n'étaient pas fâchés de faire échec au roi et de lui arracher sa victime; tous s'entendirent pour proposer un ajournement de l'affaire à six mois. Une motion dans ce sens fut faite par M. Western et soutenue par M. Tierney, l'un des plus habiles orateurs de l'opposition. La tentative était condamnée d'avance, lord Castlereagh et M. Brougham demandant chacun, quoique dans une vue bien différente, la continuation de l'enquête : 195 contre 100 décidèrent que le procès suivrait son cours. Seulement quelle serait la procédure? quelles seraient les formes de justice? quel serait le

tribunal? C'est ce que le ministère allait décider sur le rapport du comité secret de la chambre des lords chargé d'examiner les pièces du *sac vert*. La reine et ses conseillers avaient protesté en vain contre cette enquête mystérieuse; malgré leur ardent appel à la publicité pour les préliminaires du procès comme pour le procès lui-même, le comité de la chambre des lords poursuivait sa besogne dans l'ombre. Ce travail, terminé le 4 juillet, fut communiqué le soir même en séance publique. Le rapporteur concluait à la nécessité d'une enquête solennelle, le premier examen secret fournissant assez de preuves de la culpabilité de la reine; il ajoutait que, d'après l'avis du comité, le moyen le plus convenable de faire cette enquête était une procédure devant le parlement.

Le lendemain, au début de la séance, nouvelle pétition de la reine à la chambre des lords; elle proteste contre ce rapport et demande que ses avocats soient admis à la barre pour le combattre. Lord Eldon répond que cette demande est prématurée, que le rapport s'adresse à la chambre, qu'un bill va lui être présenté à la suite de ce rapport, et que ce droit de présenter un bill, même sans avis préalable, ne saurait être entravé par aucune circonstance extérieure. En même temps, lord Liverpool, au nom du gouvernement, présente un *bill de peines et punitions* contre la reine. Le ministère, dit-il, après en avoir conféré avec les plus savans jurisconsultes, s'est convaincu qu'il n'y a pas lieu de procéder par un acte d'accusation, parce que les lois qui statuent sur le crime d'adultère commis par une reine avec un sujet du roi sont muettes sur le même crime commis avec un étranger; il est donc nécessaire de recourir à une mesure législative. Le premier ministre lit alors ce projet de loi : le préambule, suivant les formes précises de la procédure criminelle, énumérait les offenses imputées à la reine, l'accusait de relations adultères avec l'Italien Bergami, racontait toutes les histoires et remuait toutes les vilenies rassemblées par la commission de Milan, après quoi les articles de loi statuaient, premièrement : que Caroline-Amélie-Élisabeth de Brunswick, s'étant rendue indigne, par sa conduite scandaleuse et déshonorante, du titre de reine-épouse, serait, aussitôt que le bill aurait reçu l'approbation des deux chambres, déclarée incapable de jouir des droits, prérogatives, priviléges et immunités attachés à ce titre; secondement, que le mariage du roi George IV avec Caroline-Amélie-Élisabeth de Brunswick serait annulé.

Le soir même, 5 juillet, l'huissier de la chambre des lords se rendit chez la reine et lui remit officiellement la copie du bill. La reine fut saisie d'abord d'une émotion profonde; elle la réprima aussitôt, et, recevant le bill d'un air calme, elle dit simplement qu'elle en appelait à la justice d'un monde meilleur.

III.

On comprend sans peine ce qu'il y avait de révoltant dans le bill présenté à la chambre des lords. L'Angleterre du XIXe siècle, accoutumée à un régime de justice et de liberté, voyait reparaître la législation des temps de barbarie. On était reporté aux plus mauvais jours de la tyrannie politique et religieuse. C'était par des *bills of attainder* comme celui-là que Henry VIII avait frappé tant de victimes; c'était par de telles procédures qu'il avait fait tomber la tête d'Anne de Boleyn et de Catherine Howard. S'il n'était pas question cette fois de vie et de mort, il s'agissait de déchéance, de dégradation, de divorce. Était-ce par une loi d'état qu'il fallait décider de l'honneur d'une femme et de la dignité d'une reine? Dans tous les pays libres, l'accusé est jugé d'après les lois existantes; ici on proposait de faire la loi pour juger l'accusé. Et quelle loi? Une loi d'exception, une loi qui frappait d'avance, une loi qui supprimait les formes protectrices de la justice commune. La reine et ses avocats ne connaissaient pas même les noms des témoins sur les dépositions desquels le ministère avait commencé la poursuite. Le jour de la présentation du bill, quelques lords ayant demandé que la liste des témoins fût communiquée à la reine : « Nous ne le pouvons pas, répondit lord Liverpool. Ce qui est de mise en matière judiciaire ne l'est point en matière législative. » Le premier ministre revendiquait sans embarras toutes les conséquences de l'iniquité commise par le gouvernement. Il ajoutait seulement que, dans le cours du procès, la reine obtiendrait tout le temps nécessaire pour convoquer les témoins à décharge. On verra tout à l'heure ce que valait cette concession.

La reine, qui ne se lasse pas de tenir tête à l'ennemi, adresse dès le lendemain (6 juillet) une nouvelle pétition à la chambre des lords; elle demande que ses avocats soient admis à la barre de la chambre, afin de protester en son nom et contre le principe du bill et contre la procédure qu'on s'apprête à suivre. Cette demande est accueillie. M. Brougham paraît à la barre avec ses confrères, et alors commence cette série de discours qui, selon l'expression de lord Campbell, si peu favorable pourtant à lord Brougham, demeureront l'éternel honneur du forum britannique. Jusqu'ici, dans ce procès de la reine Caroline, nous n'avons entendu M. Brougham qu'à titre de député; c'était le grand *debater* de la chambre des communes qui discutait la conduite du gouvernement. Désormais c'est le grand avocat qui prend place à la barre de la chambre des lords. Le chancelier, lord Eldon, est assis sur le sac de laine. Dès que M. Brougham est introduit, lord Eldon lui annonce quelle sera la marche des débats,

quelles seront les phases de la procédure, et en quel temps elles auront lieu. M. Brougham se lève et prononce ces paroles :

« Il a été dit, je le sais, par les promoteurs de ce bill, que mon illustre cliente serait traitée comme si elle était le plus humble sujet du royaume, et non le premier. Ah ! plût à Dieu qu'elle fût dans la situation du dernier sujet du royaume ! Plût à Dieu qu'elle ne se fût jamais élevée au-dessus du plus humble de ceux qui doivent soumission à sa majesté ! Elle eût été protégée par le triple rempart à l'abri duquel les lois de l'Angleterre gardent la vie et l'honneur de la plus pauvre femme. Avant qu'un pareil bill eût pu être présenté contre tout autre individu, il y aurait eu une sentence de divorce prononcée par la cour du consistoire, il y aurait eu un verdict prononcé par un jury qui eût sympathisé avec les sentimens de l'accusée, et qui, pris dans les mêmes rangs de la société, sachant que les preuves produites contre elle pourraient, dans des circonstances analogues, être produites contre leurs femmes et leurs filles, eussent éprouvé le besoin de se défendre contre un danger commun. Il n'y aurait eu parmi ses juges nul homme attaché au service de son mari, car son avocat aurait eu le droit de le récuser, nul homme pris à gages par son mari selon son bon plaisir, nul homme en situation d'être enchaîné à son mari soit par la reconnaissance pour des faveurs passées, soit par l'attente de faveurs futures. Elle eût été jugée par douze Anglais honnêtes, impartiaux, désintéressés, au seuil desquels l'influence exercée sur les présens juges aurait pu s'agiter pendant des années sans faire sur eux en aucune manière cette impression soit de crainte, soit d'espérance, objet de ses calculs et de ses efforts. Elle a donc bien raison de se plaindre de ne pas être le dernier sujet de sa majesté, et je puis assurer vos seigneuries qu'elle sacrifierait bien volontiers toutes choses, excepté son honneur, qui lui est plus cher que la vie, pour obtenir le plus pauvre de ces cottages où toute femme anglaise est à l'abri de l'iniquité. »

Voilà un début qui promet. Que vous semble de cette comparaison entre les douze jurés et les juges de la chambre des lords ? En signalant ces audacieux sarcasmes, lord Campbell remarque spirituellement que, si la noble assemblée n'était guère accoutumée à pareil langage, M. Brougham allait bientôt le lui rendre familier. Le premier jour, la surprise fut grande ; lord Eldon, le grave et austère lord Eldon, était scandalisé. Brougham fut rappelé à l'ordre plusieurs fois comme ayant excédé les droits de la défense. Ces avertissemens, bien loin de le gêner, lui fournirent de nouveaux avantages. Il arrangea ses paroles, il retira d'une main adroite les traits qu'il venait de lancer, il cessa de les appliquer à tous pour les en-

foncer plus profondément chez quelques-uns ; bref, il ménagea la chambre en attaquant le ministère, et termina par ces mots :

« La reine, confiante dans son innocence outragée, a la ferme conviction qu'aucun obstacle, ni l'esprit de parti, ni la présence de personnes intéressées, ni des influences étrangères exercées en dehors de la chambre, ni le manque supposé de sympathie pour les sentimens du pays, ni la tendance attribuée aux lords, mais attribuée faussement, qui les ferait se courber devant la faveur royale, — que rien enfin, qu'aucun obstacle ne se dressera entre elle et la justice, que rien n'empêchera sa cause de recevoir une décision droite, impartiale, dégagée de toute idée préconçue. »

Après ces observations, la chambre prononça la clôture des débats sur la première lecture du bill et s'ajourna au 10 juillet pour décider quel jour elle entendrait la seconde. Le 10 juillet, il fut décidé que la seconde lecture aurait lieu le 17 août suivant; il fut décidé aussi que le débat porterait alors sur la preuve des faits énoncés dans le préambule et que le procès de la reine commencerait.

C'est donc après un délai de cinq semaines et demie que devait s'engager la grande lutte. L'impatience publique était au comble; on comptait les jours et les heures. Du 10 juillet au 17 août, l'agitation alla en croissant. La reine recevait toujours des députations venues de divers points du royaume; elle y répondit d'abord en termes modérés, sur un ton de dignité triste qui convenait à sa situation; mais peu à peu ses réponses prirent un caractère d'extrême véhémence. Enhardie par l'irritation publique soulevée contre George IV, elle donnait un libre cours à ses propres colères. A mesure qu'on approchait du terme fixé pour le procès, l'agitation populaire était si violente que l'on pouvait craindre une émeute, même une révolution. Le ministère avait dû prendre les précautions les plus sérieuses : des troupes étaient consignées dans tous les quartiers de la ville ainsi que dans les villages environnans. De jour en jour, on s'attendait à une bataille. Il est à peine nécessaire de dire que le couronnement de George IV, annoncé depuis plusieurs mois pour le 1er août, avait dû être ajourné à l'année suivante. Beaucoup de pairs, les uns mécontens de la conduite du gouvernement en toute cette affaire, les autres effrayés de l'irritation publique, cherchaient les moyens de se soustraire à leurs fonctions de juges. Il y avait bien longtemps en effet que la noble assemblée ne s'était vue au milieu d'une telle fournaise. Des bruits étranges lui arrivaient de tous côtés. On disait que la reine viendrait assister de sa personne à toutes les séances, et qu'une moitié de la population de Londres l'escorterait jusqu'aux portes de Westminster. Les inquié-

tudes étaient si vives que le ministère craignit de voir toute une partie de la chambre disparaître aux approches du péril. Comme tout était extraordinaire dans ce procès, il fallut prendre des mesures extraordinaires pour retenir les lords trop empressés d'aller visiter leurs domaines; la chambre décida qu'aucun de ses membres ne pourrait s'absenter sous peine d'une amende de 100 livres (2,500 francs) pour chacun des trois premiers jours, et de 50 livres (1,250 francs) pour chacun des jours suivans. Étaient excusés les pairs âgés de plus de soixante-dix ans, ceux qui se trouvaient hors du royaume au 10 juillet, jour où la seconde lecture du bill avait été ordonnée, ceux qui étaient absens pour le service du roi, enfin ceux qui étaient sous le coup d'un grand deuil de famille, ayant perdu leur père ou leur mère, leur femme ou leur enfant.

L'heure sonne enfin, la séance du 17 août a commencé. Pendant qu'on procède à l'appel des pairs, dont quarante-huit ont envoyé leurs excuses, la reine entre dans la salle. Tous les pairs se lèvent. Elle fait trois révérences et va prendre place sur un siége préparé pour elle à côté des degrés du trône. Elle est vêtue de noir, avec un voile blanc qui lui couvre le visage. L'appel des lords terminé, une discussion préliminaire s'engage comme celle qui a déjà eu lieu à la première lecture du bill; M. Brougham dit que son auguste cliente lui a défendu toute récrimination, que cet ordre venu d'en haut est conforme à ses propres sentimens, que ce sont là des argumens périlleux, des argumens redoutables, mais que les formes arbitraires de ce bill pourront, malgré ses répugnances, le contraindre à s'en servir. L'avocat ne connaît que son devoir, et, coûte que coûte, il est tenu de le remplir. Son devoir en ce moment est de combattre par tous les moyens le principe même du bill. Il se tourne alors vers les archevêques qui siégent parmi les lords, et leur demande si l'adultère n'est un crime que chez la femme. Qu'il convienne aux personnes présentes de voir ou de ne pas voir les intentions cachées sous de misérables prétextes, on ne réussira pas à tromper le bon sens de la nation; tous ceux qui jugeront la chose à distance seront surpris et choqués. « Dans leur langage familier, ils qualifieront d'attentat l'idée de poursuivre sous le masque un dessein qu'on n'avoue pas. — Voilà un homme, diront-ils, qui veut se débarrasser de sa femme. Il parle de l'honneur du pays, de la sécurité du pays, et les plus chers intérêts de ce pays, son repos, sa moralité, son bonheur, vont être sacrifiés à l'assouvissement de sa passion. » Les lois de l'Angleterre, les décisions constantes de la chambre des lords, sont explicites sur ce point : le mari qui demande le divorce est tenu de prouver qu'il paraît lui-même *rectus in curia*, et qu'ayant toujours été un fidèle mari, il a le droit de requérir la dissolution du mariage en raison de l'infidélité de sa femme.

Ainsi s'ouvrirent ces dramatiques débats. Le procureur-général du roi, M. Gifford, et l'avocat-général, M. Copley, qui répondirent très habilement à la vigoureuse attaque de M. Brougham, furent écoutés avec beaucoup de faveur. La chambre, sans se prononcer encore sur le fond, admettait la forme proposée pour le jugement de la reine, et voulait que la procédure fût suivie jusqu'au bout. Ces ardentes contradictions avaient rempli trois séances (17-19 août). Alors commença le procès véritable, le réquisitoire du procureur-général et l'interrogatoire des témoins.

C'étaient presque tous des Italiens, des gens de service, valets de pied et femmes de chambre. Le premier, Teodoro Majocchi, postillon du général Pino, avait, selon le dossier de Milan, quitté volontairement le service de la reine, qui lui avait donné un bon certificat; sa déposition, soutenait l'accusateur, ne pouvait donc être attribuée à un motif de ressentiment. Le dossier de Milan ne disait pas que le témoin avait désiré reprendre son emploi dans la domesticité de la reine et qu'on n'avait plus voulu de ses services. Un incident curieux marqua la séance où il comparut (21 août); dès que son nom fut appelé, la reine se leva et sortit. Était-ce une protestation contre les indignités de cette enquête? était-ce un mouvement de dégoût à la vue du principal calomniateur? L'un et l'autre assurément. Malgré cette protestation muette, la déposition de Majocchi, conduite et soutenue par les interrogations du procureur-général, produisirent l'effet d'une révélation accablante. Les amis de la reine la croyaient déjà perdue. Ils se rassurèrent le lendemain quand M. Brougham reprit le Majocchi en sous-œuvre. Ce contre-interrogatoire démantela pièce à pièce le terrible échafaudage. Il le harcelait de questions nettes et précises afin de contrôler le précédent interrogatoire; persuadé que Majocchi jouait un rôle appris par cœur, il s'efforçait de l'arracher au texte du scénario, il serrait, il tordait, si je puis dire, ses réponses de la veille, comme pour en faire éclater le mensonge, et l'Italien, interdit, balbutiant, en homme qui craint de se couper, s'appliquait à répéter invariablement : *Non mi ricordo.* On devine ce que devenait cette litanie dans le commentaire de Brougham. *Non mi ricordo!* si ces paroles se rapportaient parfois à des choses que le témoin n'avait point dites, souvent aussi elles tombaient sur des points qu'il avait affirmés. Quelle occasion pour le terrible athlète! avec quelle joie et quelle verve il assénait ses coups! Toute la scène s'est gravée si bien dans la mémoire des Anglais que leur langue familière, au dire de lord Campbell, s'est enrichie d'une expression piquante : accuser quelqu'un d'un *non mi ricordo*, c'est l'accuser de mensonge (1).

(1) Voyez lord Campbell, *Lives of the lord chancellors*, t. VIII, p. 311.

Ainsi fut démolie la plus redoutable batterie de l'accusation; suivant l'expression de Brougham lui-même, Majocchi était *détruit.*

Une autre déposition bien menaçante était celle de Mlle Demont, une des femmes de chambre de la reine. L'un des assesseurs de Brougham, M. Justice Williams, se chargea de la *détruire* à son tour. Il y réussit admirablement; c'est le témoignage que lui rend Brougham dans une de ses belles études sur les hommes d'état de son temps. « Il serait malaisé, dit-il, d'évaluer l'immense effet que produisit cette discussion de M. Williams et sur la chambre des lords et sur la nation tout entière. » Mlle Demont et Teodoro Majocchi, c'étaient les deux engins de guerre sur lesquels l'accusation comptait le plus. Ces deux maîtresses pièces mises hors de combat, les autres furent aisément balayées. Voyez comparaître et les Sacchi, et les Tastelli, et les Guggiari, et ce Pietro Cucchi dont l'orateur a trouvé le portrait parmi les damnés d'Alighieri; que reste-t-il de leurs dépositions après que Brougham les a fait passer au crible de sa dialectique?

Dans cette lutte, qui se prolongea du 17 août au 5 septembre 1820, soit que le principe du bill fût attaqué par Brougham, soit que les témoins fussent attaqués à fond, il y eut de part et d'autre une ardeur acharnée, et en mainte occasion des merveilles d'éloquence. Le procureur-général du roi, M. Gifford, n'avait pas, il est vrai, la forte éducation littéraire qui assurait la supériorité de Brougham; bien que le sentiment de cette faiblesse le rendît parfois timide, c'était un légiste délié, retors, et à ce titre singulièrement redoutable. Quant à l'avocat-général (1), M. Copley, il avait complété son savoir judiciaire par des études de toute sorte, il avait voyagé, il connaissait le monde, il était en outre hardi et batailleur (2); on le vit en plus d'une séance soutenir l'accusation avec tant de force qu'il semblait que la reine ne s'en relèverait pas. Entre de pareils adversaires, le combat donnait lieu aux plus dramatiques incidens. L'imposant aspect de la chambre des lords, et au dehors du palais ces auditoires immenses, l'Angleterre si directement intéressée, si violemment passionnée, l'Europe entière curieuse, attentive, émue, stupéfaite, tout enfin concourait à enflammer l'ardeur des combattans. Sous les formes graves de la parole anglaise, on sentait les fureurs d'un duel à mort; point de trêve, point de merci. Un coup avait frappé la reine, la riposte allait frapper le roi. Le grand art de Brougham était de mettre George IV en cause sans qu'on pût lui retirer la parole, de dire tout ce qu'il voulait dire sans donner prise au lord-chancelier. Allusions, insinuations, toutes les ruses du lan-

(1) Avocat-général ou procureur-général-adjoint; le titre de *solicitor general* se traduit de ces deux manières.

(2) *Bold and pugnacious,* nous dit lord Campbell.

gage lui étaient bonnes pour attirer le roi devant les juges et lui demander des comptes au nom de la reine. A bon entendeur, salut! En Angleterre et dans toute l'Europe il y avait de fines oreilles auxquelles suffisait un demi-mot. Ce qu'il n'était pas libre d'exprimer clairement, il le suggérait tout bas aux esprits attentifs. Sous la plaidoirie publique on lisait entre les lignes la plaidoirie secrète. Un jour qu'il s'était efforcé de réduire l'affaire à un procès de divorce, le procureur-général déclara au nom du gouvernement que son adversaire essaierait en vain de dénaturer la cause : il ne s'agissait pas des plaintes d'un mari contre sa femme, il s'agissait de l'état, de l'honneur et du salut de l'état. Brougham va-t-il renoncer à mettre le roi en cause? Pas le moins du monde. Seulement il redoublera d'adresse, et le sarcasme à demi caché n'en sera que plus cruel. Au moment même où il a l'air de se rendre aux observations du procureur-général, il lui adresse une question terriblement embarrassante. « D'après l'assertion de mon savant ami, dit-il, je suis obligé de croire que le gouvernement n'a pas proposé ce bill pour complaire aux désirs personnels du roi, et que sa majesté, regardant tout ceci avec indifférence, demande seulement que la justice suive son cours. Mais alors quel est donc le poursuivant? quel est donc cet être mystérieux? » Et tout à coup, armé d'une citation de Milton, il la lance avec tant d'adresse que la flèche d'or, sifflant par-dessus les ministres, s'en va frapper la couronne même :

De quel nom le nommer, cet être? Il est sans corps,
Sans appareil vivant, sans forme, sans figure;
Il n'a rien d'arrêté, ni membre, ni jointure,
Nulle substance enfin. C'est un fantôme alors.
Il porte, spectre vain qu'un nuage environne,
Sur son semblant de tête un semblant de couronne.

Si Brougham a voulu découronner un instant l'odieux George IV, aucun trait ne pouvait porter plus juste. L'effet de la citation fut immense. Ce semblant de couronne sur ce semblant de tête (1) rappelait à tous le danger que la conduite du roi faisait courir, non pas à la royauté elle-même, mais à la dynastie de Hanovre. Les courtisans du roi étaient irrités; quelques-uns des lords, en sortant de la séance, reprochaient au lord-chancelier de ne pas avoir retiré la parole à l'audacieux. D'autres prononçaient le mot de lèse-majesté; la chambre, à les entendre, aurait dû l'envoyer à la Tour de Londres. « Il est vrai, dit ingénument lord Campbell, que cette mesure n'aurait servi qu'à le rendre plus populaire. »

Au reste, les deux adversaires du grand avocat, M. Gifford et

(1) What seems his head
The likeness of a kingly crown has on.
(Milton, *the Paradise lost*, book II, v. 60.)

M. Copley, étaient en mesure de lui causer à leur tour les plus graves embarras. La procédure d'un *bill of attainder* leur assurait des avantages dont ils profitaient sans scrupules. Ainsi le 9 septembre l'avocat-général du roi, M. Copley, ayant prononcé un réquisitoire qui avait produit une impression profonde, Brougham aurait désiré répondre immédiatement, sans perdre le droit de faire comparaître les témoins de la reine; or les règles de cette procédure exceptionnelle, qui ne permettaient pas de disjoindre les deux choses (l'appel des témoins à décharge et le discours de la défense), ne permettaient pas non plus que l'appel des témoins à décharge eût lieu avant le réquisitoire. Brougham, effrayé de l'effet produit par l'attaque véhémente de M. Copley, demanda la permission de répondre sur-le-champ, tout en réservant de convoquer plus tard les témoins de la reine et de faire valoir leur témoignage. En d'autres termes, il voulait diviser sa défense en deux parties : l'une qu'il ferait séance tenante, l'autre qu'il ajournerait à quelques semaines. Le lord-chancelier s'y refusa ; Brougham était libre de répondre s'il le voulait, mais il ne pourrait plus appeler de nouveaux témoins et donner une suite à sa défense. A quoi se résoudre? D'une part, laisser la chambre des lords sous le coup du discours qu'elle vient d'entendre, c'est bien dur pour le vaillant lutteur; de l'autre, renoncer au droit de faire attester l'honneur de la reine par des voix respectables, se résigner à ne pas confondre une dernière fois cette canaille italienne en lui opposant des personnes de noble vie, n'est-ce pas donner prise à des soupçons fâcheux? N'aura-t-il pas l'air de douter lui-même de ces témoignages qu'il invoque? Les récits du temps nous apprennent que Brougham, obligé de prendre son parti, fut en proie à de véritables angoisses. Il lui parut enfin qu'il ne devait pas renoncer à des témoignages dont sa royale cliente avait lieu de s'honorer. Il se résigna, puisque c'était la loi de cette procédure barbare, à ne pas détruire immédiatement le réquisitoire de Copley. Interrogé sur la date où toutes les formalités pourraient être remplies, il répondit que sa défense commencerait le 3 octobre.

IV.

Le 3 octobre arrive, ce sera le grand jour de Brougham. La chambre des lords est pleine; il y a foule au dehors comme au dedans. A l'heure dite, la séance est ouverte. Comme aux séances précédentes, c'est lord Eldon qui est assis sur le sac de laine. Il donne la parole au procureur-général de la reine. Brougham se lève et s'exprime en ces termes :

« Plaise à vos seigneuries! L'heure est venue où je sens que j'ai

vraiment besoin de toute votre indulgence. Ce n'est pas seulement la présence de cette auguste assemblée qui m'embarrasse, j'ai déjà fait plusieurs fois l'épreuve de sa bienveillance; ce n'est pas la nouveauté de cette procédure qui me trouble, car l'esprit se réconcilie peu à peu avec les choses les plus étranges; enfin ce n'est pas la grandeur de cette cause qui m'accable, car je suis porté, je suis soutenu par la conviction de sa justice, conviction que je partage avec tout le genre humain; mais c'est précisément, mylords, la force de cette conviction, la certitude que j'ai qu'elle est universelle, le sentiment que j'ai qu'elle est juste, c'est tout cela qui me fait craindre de ne pas la traiter comme il convient, et de lui faire tort pour la première fois. Tandis que d'autres peuvent trembler pour un client coupable, éprouver des inquiétudes dans une affaire douteuse, se sentir paralysés par la conscience d'une faiblesse cachée, être glacés par les influences du dehors ou terrifiés par l'hostilité de l'opinion publique, moi, sachant bien qu'il n'y a point de crime à déguiser ici, sachant bien qu'il n'y a rien à craindre ici, rien, excepté les inventions du parjure, l'appréhension qui m'obsède, c'est l'idée qu'en m'acquittant faiblement de mon devoir je puis exposer cette cause à paraître douteuse pour la première fois, et m'exposer moi-même à être condamné, mylords, par ces millions de vos compatriotes dont les yeux jaloux nous surveillent, car bien certainement ils s'en prendraient à moi, s'il vous arrivait de casser le jugement que l'évidence de la cause leur a fait prononcer. Cette pensée accablante me trouble à un tel point que, même après le répit de plusieurs semaines dont je suis redevable à l'indulgence de vos seigneuries, je puis à peine rassembler mes esprits pour m'acquitter de mon devoir professionnel, sous le poids de la grave responsabilité qui l'accompagne. »

Après cet exorde, d'une ampleur trop cicéronienne, mais qui faisait apparaître au-dessus du premier tribunal de l'Angleterre le tribunal supérieur de l'opinion, Brougham entre vigoureusement en matière. En quelques mots, il rappelle l'arrivée de Caroline de Brunswick sur le sol de l'Angleterre, il montre la nièce du roi George III venant d'une cour d'Allemagne pour épouser son cousin le prince de Galles; va-t-il donc raconter tout ce qui a suivi? Bien des auditeurs frémissent d'avance. Les chefs des tories étaient alors les amis de la princesse et les adversaires du prince. Celui-là même qui préside aujourd'hui la séance, lord Eldon, ne l'a-t-il pas défendue en 1806 contre les violences de son mari? Brougham a beau jeu s'il veut parler; non, il s'arrête, il se retire, mais la façon dont il opère sa retraite est plus terrible qu'un assaut. L'intérêt de sa cause, il le déclare, ne lui impose pas l'obligation de remuer ces souvenirs. S'il avait à le faire, il le ferait. On sait déjà ce qu'il

pense sur ce point, il le répète avec force : le devoir, le devoir impérieux de l'avocat est de dire tout ce qui peut sauver son client. Aucune considération extérieure ne le doit retenir. Dussent ses paroles être accablantes pour un autre, dussent-elles le faire frissonner d'épouvante, le torturer, le supplicier, le détruire, il est tenu en conscience d'aller jusqu'au bout. Bien plus, si ses devoirs de patriote ne sont pas d'accord avec ses devoirs d'avocat, il les jettera au vent, alors même qu'il devrait précipiter son pays dans la confusion. Voilà les devoirs de l'avocat; heureusement, dans l'affaire dont il s'agit, l'intérêt de la défense ne le réduit pas à ces extrémités. S'il employait de tels moyens, on croirait qu'il cherche à excuser les crimes de sa cliente; or il ne plaide pas *excusable*, il plaide *non coupable*. L'accusation a dit que la défense elle-même avait été obligée de reconnaître plusieurs des faits criminels imputés à la reine; c'est faux, c'est effrontément et scandaleusement faux. La défense n'admet rien, ne concède rien, la défense prouvera que toutes ces imputations sont calomnieuses.

Épargner ainsi George IV, c'était lui imprimer une flétrissure publique. Quant à la reine, s'il y avait de la fierté à se priver ainsi d'une partie de ses armes, cette fierté n'était-elle pas bien téméraire? Brougham avait-il raison de soutenir si résolûment qu'il n'avait rien à concéder? Il sent qu'il va trop loin, et tout à coup, reprenant ses dernières paroles, il concède les fautes de tenue dont on ne saurait absoudre sa cliente, mais il les concède de façon que les lords eux-mêmes en partagent la responsabilité. Oui sans doute, la reine a eu tort de quitter l'Angleterre, d'aller s'établir en Italie, de s'y faire une société au-dessous de son rang, mais ce n'est pas aux lords de le lui reprocher.

« Que d'autres l'accusent d'avoir déserté son pays, que d'autres forgent des histoires sur les conséquences de son séjour parmi les Italiens, qu'ils regrettent de ne pas l'avoir vue demeurer dans la compagnie des nobles dames de sa patrie d'adoption, ce ne sont pas vos seigneuries qui ont le droit de tenir ce langage. Ce n'est pas vous, mylords, qui pouvez jeter cette pierre à sa majesté. Vous êtes les dernières personnes du monde, — oui, vous qui aujourd'hui prenez la liberté de la juger, vous êtes les dernières personnes du monde à qui il appartienne de proférer cette accusation, car vous êtes les témoins qu'elle est obligée d'invoquer pour s'en défendre. Vous êtes les dernières personnes du monde qui puissent l'accuser, car vous n'êtes pas seulement les témoins de son innocence, vous êtes les instigateurs de la seule faute que nous ayons à reconnaître dans sa conduite. Pendant qu'elle habitait l'Angleterre, elle ouvrait gracieusement les portes de son palais aux familles de vos seigneuries. Gracieusement elle daignait mêler sa

vie, et de la façon la plus familière, à la vie de ces vertueuses et illustres personnes. Elle daignait rechercher votre société, et aussi longtemps que cela put convenir à certains projets (non pas des projets qui vinssent d'elle), — aussi longtemps que cela put aider à de certaines vues (non pas à des vues qui lui fussent propres), — aussi longtemps que cela put servir certains intérêts (non pas des intérêts où elle eût rien à voir), elle ne rechercha point votre société en vain; mais quand la situation changea, quand il fallut retenir ce pouvoir qu'on avait saisi en se servant d'elle comme d'un instrument, quand les affamés de pouvoir et de places voulurent prolonger leur jouissance, cette jouissance à laquelle, pour condition première, la princesse dut être sacrifiée en victime, alors les portes de son palais, toujours accessibles, le furent inutilement, alors la société des pairesses d'Angleterre se retira d'elle, alors elle fut réduite à cette alternative, très humiliante en vérité, — ou bien de reconnaître que vous l'abandonniez, et de chercher parmi vous ceux qui, en continuant de la voir, lui feraient une faveur accordée de mauvaise grâce, — ou bien de quitter ce pays et de chercher au loin une compagnie inférieure à la vôtre. »

Est-il besoin de faire remarquer avec quelle précision ces traits sanglans atteignaient en plein visage lord Eldon, lord Liverpool, lord Castlereagh, tous les chefs du gouvernement tory?

Les torts de la reine une fois expliqués de la sorte et placés hors de cause, l'orateur arrive au fond même de l'accusation. Il ne s'agit plus de l'observation des convenances, il s'agit de l'adultère de Caroline de Brunswick, princesse de Galles, femme du prince-régent d'Angleterre, accusée d'avoir pris pour amant un postillon italien. Qui dit cela? Un autre postillon de la reine et l'une de ses femmes de chambre. Écoutons, dit Brougham, et jugeons. Ce que racontent ces gens-là offre d'étranges caractères. Quelle violence de haine et quelle richesse de détails! Ce n'est point le ton de la vérité. Si la reine a fait ce dont on l'accuse à Naples, elle a dû chercher l'ombre, comme Tibère à Caprée. Quoi! c'est au grand jour qu'elle étale sa honte! c'est à la face du monde qu'elle mène la vie d'une prostituée! Et personne n'en sait rien! et ces infamies ne sont révélées que bien des années plus tard à la commission de Milan! Et les personnes les plus respectables, lady Charlotte Lindsay, lord et lady Glenbervie, Mme Falconet, d'autres encore continuent à la voir avec les marques du plus profond respect! — Brougham prend alors l'un après l'autre tous ces témoignages, il en montre les non-sens, les contradictions, les mensonges, les effronteries abominables. Parmi ceux qui ont déposé, il y a des hommes d'imagination vive ou de crédulité sotte, il y a ceux qui sont vains et légers, il y a les ignorans et les stupides. D'où vient que la

commission de Milan leur a fait à tous le même accueil et qu'elle a écarté les bons, les sages, les véridiques, ceux qui ne disent rien sans peser leurs paroles? *Sunt in illo numero multi boni, docti, prudentes, qui ad hoc judicium deducti non sunt : multi impudentes, illiterati, leves, quos, variis de causis, vides concitatos.* Brougham aime beaucoup ces souvenirs du barreau antique, et sa mémoire en est si richement pourvue qu'il trouve toujours à point la citation la plus appropriée. Ne pensez-vous pas que la suite s'adapte merveilleusement à ce qu'il veut dire? Il a prouvé que toutes ces dépositions ont été acquises à beaux deniers comptans, c'est l'orateur latin qu'il charge de caractériser cette race d'hommes pour qui le serment est une comédie et le témoignage un jeu : *quibus jusjurandum jocus est; testimonium ludus; existimatio vestra tenebræ; laus, merces, gratia, gratulatio proposita est omnis in impudenti mendacio.*

Sur ce sujet, Brougham est inépuisable. Il sait bien que toute la cause est là, et que, s'il veut sauver la reine, il est obligé de *détruire,* comme il dit, les agens de la commission de Milan. Il l'a flétrie, cette commission ténébreuse, il l'a comparée, pièces en main, à la justice secrète de Henry VIII préparant par ordre la ruine de Catherine Howard; maintenant voici le tour des témoins. Le contre-interrogatoire dont nous parlions tout à l'heure n'a été qu'une préparation et un prélude. Il faut le suivre quand il reprend une à une toutes les histoires contées par Majocchi et Mlle Demont, par Sacchi et Paturzo. Quelle vigueur et quelle verve! On reconnaît un orateur nourri des modèles antiques, mais qui se souvient aussi des mémoires de Beaumarchais. Tout à l'heure il était impétueux, serré, pressant, à la façon de Démosthène, abondant et harmonieux comme Cicéron; écoutez à présent, c'est le sarcasme de Figaro. Il a des traits sanglans, des mots à l'emporte-pièce. Voici une jeune Suissesse, autrefois servante chez la princesse de Galles, qui, attirée dans les filets de la commission de Milan, a déclaré que la maison de sa maîtresse était un mauvais lieu. Le fait est grave. L'accusation ne l'oublie pas, et des termes ignobles sont prononcés. Seulement l'accusation a négligé de dire que l'honnête servante avait placé une de ses sœurs dans ce mauvais lieu et qu'au temps même où elle tenait ce langage, elle était en instance pour en placer une autre. Il y a un mensonge ici, mensonge en action ou mensonge en paroles. Quand donc a-t-elle menti? Quand donc a-t-elle dit vrai? Le doute est impossible; c'est sa conduite qui donne un démenti à son langage, sans quoi elle serait la dernière des créatures. Infâme, si elle a calomnié la reine pour gagner l'argent du roi, plus infâme encore, si elle a jeté ses propres sœurs dans le bourbier dont

elle parle, telle est l'alternative. Dans l'un et l'autre cas, que vaut son témoignage?

Ce qu'a fait cette malheureuse, tous les autres l'ont fait de même : ils mentent. Ils mentent pour de l'argent, ils mentent pour jouer le rôle qu'on leur a enseigné; troupe de comédiens aux gages de la haine. C'est précisément cette hideuse conspiration qui fournit à Brougham ses argumens les plus forts. Si l'on ne voyait pas à travers tous ces masques la figure détestée de George IV, on penserait davantage aux imprudences et aux folies de la reine. Heureusement pour elle, la fureur atroce qui la poursuit depuis vingt-cinq ans ne permet pas à son égard une impartialité absolue. Devant ces accusations abominables, on oublie les reproches mérités. Quoi! les agens de George IV prétendent en faire une Messaline! Quoi! ils lui imputent des crimes contre nature! Quoi! ces turpitudes dont les jacobins ont voulu souiller l'auguste figure de Marie-Antoinette, c'est le roi qui essaie d'en salir la reine! représentez-vous l'effet de ces véhémentes paroles adressées par un orateur whig à une assemblée anglaise. Du haut en bas de la société britannique, il n'y a qu'un sentiment d'horreur contre le jacobinisme, et quels sont ici les hommes qui rappellent les violences de 93? Où sont les jacobins qui dégradent à plaisir la majesté royale? Sur le trône, autour du trône. L'opinion publique indignée prêtait ici à Brougham une assistance victorieuse. Les fautes de la reine disparaissaient à tous les yeux quand on la voyait ainsi traînée dans la fange. Cependant la chambre des lords ne juge pas comme l'opinion; il peut rester encore bien des doutes; ne résulte-t-il pas de la discussion même de Brougham que la reine s'est compromise par des accointances indignes? C'est alors que Brougham, en terminant, évoque la vie passée de la princesse de Galles.

« Si la reine avait fréquenté des compagnies au-dessous de son rang, si elle avait abaissé sa dignité, si elle s'était laissé entraîner à des actes qui, sans être coupables, pourraient être blâmés comme inconvenans, comme incompatibles avec sa haute situation, si l'on avait prouvé enfin qu'elle est coupable de quelque indignité de ce genre, des raisons impérieuses m'auraient fait garder le silence sur ce point. Il n'en est rien, je n'ai aucun motif de me taire. Je dis : il n'y a ici aucun crime, il n'y a aucune légèreté, il n'y a aucune indignité. Supposez pourtant qu'il y en ait eu, supposez qu'en mettant ses accusateurs au défi de prouver les crimes qu'on lui impute, j'eusse admis chez elle des légèretés et même des choses contraires au décorum, je n'en aurais pas moins fait appel à ce qui est toujours la sauvegarde de la vertu en péril, j'en aurais appelé à sa vie passée, quand elle demeurait dans ce pays, au milieu de ses relations personnelles, quand elle n'avait pas

encore été obligée de s'expatrier, quand elle avait encore des protections parmi nous, quand elle avait encore la plus puissante de toutes les protections, celle de feu notre vénéré monarque. J'ai entre les mains un témoignage qu'on ne saurait lire, qu'on ne saurait apprécier, j'en suis sûr, sans un profond sentiment de son importance, surtout sans une profonde impression de tristesse, si, nous rappelant le règne qui vient de finir, nous le comparons à la situation présente. C'est une preuve mélancolique, — d'autant plus mélancolique, hélas! que celui qui nous la fournit nous a quittés plus récemment, — c'est une preuve, dis-je, que cet illustre souverain avait les yeux sur la princesse, qu'il la connaissait mieux que ne la connaissaient tous les autres, qu'il l'aimait mieux que ne l'aimaient tous les autres membres de la famille royale, y compris ceux-là même à l'affection desquels elle avait le plus de droits, enfin qu'il la préférait à ses propres enfans. Il y a dans cette lettre une telle droiture, une telle honnêteté, un sens si ferme et si viril que je ne puis résister au désir de la lire. »

Brougham lit alors une lettre que George III écrivait à sa belle-fille le 13 novembre 1804, lettre aussi honorable pour la princesse de Galles que fâcheuse pour le prince. On savait déjà que, dans la querelle du prince et de sa femme, le roi avait pris parti pour sa belle-fille contre son fils; la lettre de George III rend la chose plus présente en nous introduisant dans l'intérieur de la famille royale. « Hier, écrit-il, moi et les autres membres de ma famille nous avons eu une entrevue avec le prince de Galles au château de Kew. On a eu soin de tous côtés d'éviter tous les sujets d'altercation ou d'explication, aussi la conversation n'a-t-elle été ni instructive ni intéressante; mais elle laisse le prince de Galles en situation de montrer si son désir de revenir à sa famille est une parole vaine ou une réalité, » *only verbal or real.* Brougham, interrompant ici sa lecture, fait remarquer que George III n'a jamais connu cette distinction pour lui-même; c'est seulement en parlant des autres que le vieux souverain si honnête, si droit, si simple, a pu distinguer le langage et les sentimens que le langage exprime, ce qui est dans le cœur et ce qui n'est que sur les lèvres. Dans la dernière partie de sa lettre, le bon vieux roi se plaint de son peu d'adresse à terminer ces pénibles affaires. Il parle de la *chère enfant* (la princesse Charlotte âgée alors de huit ans), il constate les droits maternels de la princesse de Galles, et dit combien il serait heureux de trouver un arrangement qui lui permît de vivre encore plus dans sa compagnie. C'est ce sentiment qui l'empêche de se décourager de la poursuite des moyens, si difficile que soit la tâche. La lettre finit par ces mots : « croyez-moi en tout temps, ma très chère belle-fille et nièce, votre très affectionné beau-père et oncle. George, roi. »

Un curieux pendant à cette lettre de George III, c'est le billet que *son illustre successeur*, comme dit gravement Brougham, avait écrit à la princesse de Galles un an après son mariage pour lui signifier qu'ils vivraient dorénavant chacun de son côté. Brougham hésite à en donner lecture, tant la chose est connue. Cependant il ne serait pas inutile de la placer auprès de la lettre du roi, cette lettre *qui n'est pas écrite assurément dans le même ton, qui n'exprime pas les mêmes sentimens affectueux,* mais qui n'indique aucun manque de confiance, qui ne révèle du moins aucun désir de soumettre la conduite de la reine à une scandaleuse inquisition. L'auteur de la lettre donne à la princesse de Galles la permission de vivre à part, il désire ne plus la rencontrer jamais, il affirme que cette séparation absolue est ce qu'il y a de plus souhaitable pour leur bonheur à tous deux; après cela, devait-on s'attendre à voir la conduite de sa majesté scrutée avec l'impitoyable rigueur qu'amène nécessairement un *bill de peines et de châtimens?* Ah! certes il serait intéressant de la relire, cette lettre du prince de Galles, en face du bill odieux présenté par ses ministres. — Lisez! lisez! lui crient plusieurs voix. Il la lit, et la signification de ce document a été si bien indiquée par avance que l'orateur n'a plus besoin d'en donner le commentaire. C'est comme s'il disait de sa voix la plus vibrante: A supposer que la reine eût failli, vous n'auriez pas le droit de la poursuivre, vous, le roi, bien plus coupable qu'elle, qui l'avez induite à faillir. A supposer qu'elle eût compromis en Italie sa dignité souveraine, vous n'auriez pas le droit de la condamner, vous, lords d'Angleterre, qui avez repoussé la fille adoptive de George III et l'avez obligée à s'exiler du royaume.

La discussion est finie, l'orateur n'a plus qu'à se résumer. Comment a-t-il renversé l'accusation? Il a prouvé que chacune des dépositions était entachée de mensonge. Des témoins convaincus d'avoir menti sur un point peuvent-ils être crus sur le reste, alors même qu'ils s'accordent dans une partie de leurs narrations? Non, cet accord même n'est qu'un mensonge de plus, il prouve qu'il y a un complot. L'histoire en a vu de ces complots infâmes soutenus avec art, avec autorité, avec toutes les apparences du vrai, et que la découverte d'une seule contradiction a démasqués subitement. Il cite alors, d'après le livre de *Daniel*, les deux juges israélites à Babylone, calomniant la femme de Joachim. Leur complot semblait avoir réussi de tout point. « Ils avaient détourné les yeux, dit le récit biblique, pour ne point voir le ciel et ne se point souvenir des justes jugemens (1). » Cependant tout à coup, dans ce réseau de mensonges si adroitement préparé, un fil éclate, une maille se

(1) Daniel, chapitre XIII, verset 9 : « Declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum neque recordarentur judiciorum justorum. »

rompt; c'est bien peu de chose en apparence, c'est assez pour tout détruire. Brougham supplie les lords de se rappeler cette grande scène. « Je dis grande, parce qu'elle est poétiquement grande et juste, à part même la place qu'elle tient dans les livres inspirés. » Les deux infâmes vieillards ont tout combiné pour perdre Suzanne, la femme de Joachim. Suzanne est condamnée, on la conduit au supplice; elle va mourir, quand Daniel, le jeune voyant, obtient la permission d'interroger séparément les deux accusateurs. Il leur demande sous quel arbre du jardin de Joachim a été commis le crime d'adultère. « Sous un tamaris, » dit l'un; l'autre dit : « Sous un chêne. » Ainsi dans ce complot horrible, un seul point, un tout petit point de leur rôle a été oublié. Ce point, c'est l'arme que se réservait la Providence, « la Providence, ajoute Brougham, qui ne veut pas que l'iniquité triomphe et que l'innocence soit foulée aux pieds. »

« Telle est, mylords, la cause qui vous est soumise. Telles sont les preuves qui vous sont offertes à l'appui de ce bill, preuves insuffisantes pour établir une dette, impuissantes pour priver un citoyen de l'un de ses droits, scandaleuses si elles doivent soutenir la plus haute accusation que connaisse la loi, monstrueuses si elles prétendent ruiner l'honneur et flétrir le nom d'une reine d'Angleterre! Comment donc les qualifier, ces preuves, s'il s'agit d'une législation judiciaire, d'une sentence parlementaire, d'une loi *ex post facto,* dirigée contre une femme sans défense? Mylords, je vous supplie de réfléchir. Je vous engage sérieusement à prendre garde. Vous êtes sur le bord d'un précipice; faites attention! Votre jugement ira loin, si vous condamnez la reine; mais ce sera la première fois qu'un de vos jugemens, au lieu d'atteindre la personne qui en est l'objet, se retournera, rebondira en arrière pour frapper ceux qui l'auront prononcé. Sauvez le pays, mylords, de cette catastrophe! Vous-mêmes sauvez-vous de ce péril! Oui, préservez ce pays, dont vous êtes l'ornement, mais où vous ne pourrez continuer de fleurir, si vous vous séparez du peuple, pas plus que la fleur séparée de sa racine, pas plus que la branche séparée du tronc de l'arbre. Sauvez ce pays afin que vous puissiez l'embellir encore, sauvez la couronne en péril, sauvez l'aristocratie ébranlée; sauvez l'autel menacé du même coup qui renverserait le trône. Vous avez décidé, mylords, vous avez voulu, l'église et le roi ont voulu que la reine fût privée du service solennel auquel elle a droit. Au lieu de ce service solennel, elle a aujourd'hui les prières qui s'élèvent du fond du cœur de son peuple. Je n'y joindrai pas les miennes, dont elle n'a pas besoin; j'adresserai seulement mes humbles supplications au Dieu de miséricorde, pour qu'il ne mesure pas sa miséricorde envers ce peuple aux mérites de ceux qui le gouvernent et pour qu'il incline vos cœurs à la justice. »

Brougham, en prononçant ces derniers mots, se souvint d'une attitude particulière aux prédicateurs de son pays. Quand les ministres écossais, à la fin d'un service, bénissent l'assemblée des fidèles, ils élèvent leurs mains au-dessus de leur tête et les tiennent immobiles jusqu'à ce que leur voix ait cessé de se faire entendre (1). Tel, le grand avocat, dans une inspiration sublime, appelait du fond des cieux et faisait descendre sur les juges l'esprit de miséricorde.

L'effet de ce discours fut immense. Si la cause personnelle de la reine n'était pas absolument gagnée, la cause du bill était perdue. On entendit pourtant d'autres orateurs encore; les assesseurs de Brougham, M. Williams, M. Denman, le docteur Lushington, parlèrent avec talent, des témoins favorables à la reine furent entendus, de nouvelles discussions s'engagèrent; mais au milieu de ces formalités insipides la grande scène oratoire du 4 octobre était présente à tous les souvenirs. La vibrante parole de Brougham remplissait toujours l'enceinte. Enfin le 10 novembre, quand le vote décisif eut lieu, il n'y eut qu'une majorité de 9 suffrages pour ordonner la troisième lecture du bill. Dans le débat précédent au sujet de la seconde lecture, la majorité avait été de 28 voix. Cette décroissance était un avertissement assez clair. Dût le ministère conserver à la dernière épreuve cette majorité insignifiante, pouvait-il porter à la chambre des communes un bill condamné d'avance? Le résultat du scrutin étant connu, le premier ministre, lord Liverpool, déclara que l'affaire était ajournée à six mois. C'est la formule d'usage pour annoncer l'abandon d'un bill.

V.

L'échec du ministère fournissait des armes terribles à l'opposition. Lord Grey s'en saisit sur-le-champ. Il se leva, et, dans un discours véhément, il dénonça la partialité, la servilité, la détestable incapacité des ministres. Ses paroles résonnaient comme un acte d'accusation. Il leur reprocha d'avoir tenu pendant plusieurs mois le royaume tout entier dans un état d'agitation fiévreuse, d'avoir provoqué les passions, trahi la cause de l'ordre, donné des prétextes aux plus dangereux ennemis de la paix publique. Si l'on parlait ainsi à la chambre des lords, il est facile de deviner ce qui se passait dans la ville. La nouvelle de l'ajournement du bill y fut le signal d'une explosion de joie tumultueuse. On n'avait pas vu

(1) Nous devons ces détails à lord Campbell. Brougham lui avait déclaré lui-même que les prédicateurs du clergé écossais avaient été ses maîtres dans l'art oratoire, *his instructors in oratory*. Il citait surtout le docteur Greenfield, qui lui avait enseigné certains procédés infaillibles pour commander l'attention.

pareille manifestation depuis la victoire de Waterloo. Tous les édifices de la cité étaient illuminés. La plus grande partie des rues de Londres présentait le même spectacle. Le port s'associait à ce triomphe, tous les navires à l'ancre semblaient fêter une solennité nationale ; sur les tillacs, sur les vergues, à la pointe des mâts, éclataient des feux et se balançaient des girandoles. Les voitures publiques étaient ornées de feuillages. Une foule ardente se portait chaque soir aux hôtels des ministres et aux bureaux des journaux ministériels pour les forcer d'illuminer. Les constables et la troupe réussirent pourtant à maintenir un certain ordre au milieu de ce délire. Il y eut en somme peu de fenêtres brisées. Le jour, des scènes étranges ameutaient la populace. Les témoins de la commission de Milan, si vigoureusement flagellés par Brougham, furent brûlés en effigie au milieu des acclamations. Dans les hautes sphères de la société de Londres, des marques d'approbation bien plus graves encore accueillirent la défaite de George IV. Le prince Léopold, si réservé, si attentif à toutes ses démarches, car l'Angleterre, on l'a vu, avait constamment les yeux sur lui, s'empressa d'aller rendre visite à sa belle-mère. Un frère même du roi, le duc de Sussex, porta ses félicitations à la reine. Enfin, symptôme significatif dans ce monde des grandes affaires, il y eut le lendemain même de l'ajournement du bill une hausse considérable des fonds publics. Les mêmes transports éclatèrent d'un bout du royaume à l'autre. D'Angleterre, du pays de Galles, d'Écosse, d'Irlande, des adresses arrivaient par milliers à la reine Caroline. On pense bien que Brougham eut sa large part dans ces démonstrations de l'enthousiasme public. De tous les quartiers de la ville et de tous les points du royaume, des corporations ouvrières lui envoyaient leurs diplômes enfermés dans des boîtes d'or. Il reçut un jour une magnifique paire de candélabres ; c'était le produit d'une souscription à un penny ouverte par des paysans et des mécaniciens. On vendait son buste dans les rues avec celui de la reine. Enfin, c'est un détail qui nous est signalé par lord Campbell, ces mots, *à la tête de Brougham*, devinrent une enseigne pour les débits de bière (1). « Une chose de plus grande importance, ajoute lord Campbell avec une pointe d'ironie, c'est que sa clientèle doubla immédiatement. Dès qu'il paraissait devant un tribunal, à Londres ou ailleurs, les avocats s'empressaient autour de lui. Dans une de ses *tournées*, aux assises d'York, de Durham, de Newcastle, de Carlisle, d'Appleby, de Lancastre, on arrivait de tous côtés pour voir et entendre *l'illustre*

(1) The *Brougham's head* became a common sign for beershops. *Lives of the lord chancellors*, t. VIII, p. 324.

défenseur de la reine. Partout enfin la cour civile et la cour de la couornne étaient pleines ou désertes, suivant qu'il avait à parler devant l'une ou devant l'autre (1). »

Ainsi manifestations populaires, sympathies de la nation, témoignages venus de la cour elle-même, hommages de toute sorte rendus à son principal défenseur, rien ne manquait au triomphe de la reine Caroline. Elle voulut donner à cette victoire une consécration solennelle. Le 29 novembre, quand l'effervescence publique fut calmée, elle alla faire ses dévotions à l'église cathédrale de Saint-Paul et rendre grâce à Dieu de l'issue du procès. On sait que l'église Saint-Paul est située dans le quartier qui est le cœur même de Londres. Tout avait été préparé pour l'arrivée de la royale visiteuse; le lord-maire et tous les membres du conseil municipal la reçurent à cheval au seuil de la Cité.

Transportez-vous maintenant huit mois plus tard, et lisez la lettre que le lord-chancelier écrit à sa fille, lady F.-J. Bankes, le lendemain du couronnement de George IV. C'est le 20 juillet 1821. Cette lettre a été publiée par lord Campbell dans sa *Vie de lord Eldon*; on y trouve ces mots : « tout est fini, tout est sauvé, tout s'est passé à merveille. La journée d'hier a dû apprendre à la reine combien la faveur populaire est inconstante. » Qu'est-ce à dire? et de quoi s'agit-il? Depuis les jours où les rues de Londres retentissaient d'acclamations, où les fenêtres s'illuminaient, où les mâts des vaisseaux, comme des rangées de phares, s'éclairaient dans la brume, depuis l'heure où le lord-maire, avec une escorte de *gentlemen*, tous à cheval et en grande tenue, attendaient la reine aux environs de Temple-Bar, qu'est-ce donc qui s'est passé ?

C'est le couronnement du roi qui a renouvelé la lutte. La cérémonie, retardée par le scandale du procès, avait été fixée au 19 juillet 1821. Le 20 juin, le ministère est interpellé à ce sujet : la reine sera-t-elle couronnée? Le ministère répond sans hésiter que la reine en a fait la demande, mais que cette demande ne peut être admise. Le droit d'être couronnée officiellement par l'église n'appartient pas à l'épouse du souverain. Ce n'est pas là une des prérogatives de son rang, c'est simplement une faveur que le souverain peut accorder ou refuser; or, dans le cas en question, le ministère n'est pas d'avis que la reine participe à la cérémonie du couronnement. Là-dessus une discussion s'engage entre Liverpool et M. Brougham, discussion des plus vives qui se poursuit devant le conseil privé, auquel vient de s'adresser la reine. Ses avocats y sont admis à faire valoir sa requête, ils plaident devant ce nouveau tribunal,

(1) Lord Campbell, *Lives of the lord chancellors,* t. VIII, p. 324.

ils développent les motifs du droit et les raisons politiques; à défaut de textes précis inscrits dans la législation, ils interprètent l'histoire, ils invoquent la coutume, ils sont ingénieux, habiles, pressans, mais comment réussiraient-ils à écarter une décision arrêtée d'avance? C'est en vain que pendant trois jours ils déploient toutes les ressources de la parole et de la dialectique, le conseil privé repousse à une majorité considérable la réclamation de la reine.

La reine proteste solennellement contre la décision du conseil privé (17 juillet); en même temps elle adresse une lettre à lord Sidmouth, ministre de l'intérieur, et, lui annonçant son intention d'assister au couronnement du roi, elle le prie de lui faire assigner une place convenable. Elle écrit ensuite à l'archevêque de Cantorbéry, et lui exprime son désir d'être couronnée non pas dans la cérémonie où sera couronné le roi, puisque le conseil privé a cru devoir le lui refuser, mais séparément, quelques jours après, afin que les dispositions prises pour la première solennité puissent servir à la seconde; on évitera ainsi de nouvelles dépenses. Ni lord Sidmouth ni l'archevêque ne répondirent à ces missives; le roi fit écrire directement à la reine que sa volonté formelle était qu'elle n'assistât point au couronnement et qu'elle ne fût point couronnée.

Voici le jour fixé pour le couronnement de George IV. C'est le 19 juillet 1821. La reine est décidée à lutter jusqu'au bout. Cette place qu'on lui dénie, elle essaiera de la prendre. Elle avait fait prévenir les autorités ecclésiastiques qu'elle arriverait dès huit heures du matin à l'abbaye de Westminster. Se ravisant ensuite, afin de pénétrer par surprise, elle se mit en route entre six et sept heures. Une foule immense occupait déjà toutes les avenues. Hélas! ce n'était plus le même peuple qui avait protesté si énergiquement contre les outrages du procès. L'abandon du bill avait paru à la longue une satisfaction suffisante. Les Anglais, gens pratiques, comprenaient enfin qu'il était peu raisonnable de s'attacher obstinément à une cause équivoque. Sans qu'il y eût plus d'estime pour le roi ni plus de sympathie pour ses ministres, le bon sens public se disait qu'on avait d'autres moyens de combattre leur politique. C'est au milieu de cette multitude, indifférente d'abord et bientôt hostile, que la reine parcourut une partie de la ville dans une voiture à six chevaux. Arrivée à l'abbaye de Westminster, elle trouva toutes les portes fermées. Les personnes de sa suite essayèrent en vain de les faire ouvrir. A toutes les instances, à toutes les sommations, les huissiers répondaient avec une gravité imperturbable que les ordres étaient formels et que nul ne pouvait entrer sans billet. Ce débat se prolongea une demi-heure au milieu d'un vacarme effroyable. On sait quel est le respect des Anglais pour le bâton du constable et les prescriptions de l'autorité. En essayant de violer la consigne des

portes, la reine se mettait dans son tort. Jusque-là elle n'avait fait que se défendre; c'est d'elle cette fois que venait l'agression. Des huées et des sifflets éclatèrent. On entendit bien quelques voix crier : Vive la reine! la reine pour toujours! mais ce n'était plus une clameur unanime comme aux jours du procès, il était trop évident que la sympathie publique s'était retirée. Caroline de Brunswick n'était plus soutenue que par une populace infime, le peuple de Londres l'abandonnait. Dans ce désordre, dans ce tumulte, parmi les protestations et les injures, un *gentleman* (lord Eldon affirme le fait) eut l'indignité de lui crier : Va retrouver Bergami! C'est l'expression brutale du revirement d'opinion qui s'était déclaré peu à peu depuis l'abandon du bill. Quand la malheureuse remonta dans sa voiture, elle pleurait à chaudes larmes.

Comprenez-vous maintenant ce que voulait dire le vieux chef tory, lord Eldon, quand il écrivait à sa fille le 20 juillet 1821 : « Tout est fini, tout est sauvé? » Après cette triste scène du matin, la journée s'était passée sans encombre. Le couronnement du roi avait eu lieu selon le cérémonial accoutumé. Même, sans parler des illuminations officielles, plusieurs des quartiers aristocratiques avaient éclairé çà et là leurs fenêtres, et il n'y eut en somme qu'un petit nombre de vitres cassées. Lord Eldon en prend assez gaîment son parti : « on a brisé, dit-il, les fenêtres de Castlereagh, de Montrose, de quelques autres encore, au moment où les illuminations se préparaient. » Puis il ajoute : « Nous avions une très belle illumination. John Bull nous a épargnés. Sa famille a même été fort polie à mon égard pendant que ma voiture se rendait à l'abbaye. L'affaire s'est terminée d'une façon que personne ne pouvait espérer. Le matin, chacun s'était rendu à la cérémonie sous une impression de crainte et d'angoisses. » En effet, quelques fenêtres brisées dans le West-End, qu'est-ce que cela quand on avait redouté une bataille dans les rues? Tandis que plusieurs bandes facilement dissipées insultaient l'hôtel de lord Castlereagh, la foule se portait aux feux d'artifice et aux spectacles gratis. Lord Eldon avait raison de résumer ainsi cette journée inquiétante : Tout est fini, tout est sauvé!

Pendant ce temps, la reine, accablée d'humiliations et de honte, était obligée de se dire à elle-même : tout est fini! tout est perdu! Elle essaya pourtant de se montrer encore au pays, tant il y avait d'énergie et de ténacité dans cette singulière nature. Le roi se disposait à faire un voyage en Irlande pour faire entrevoir un avenir meilleur à cette race opprimée; la reine, dans l'espoir de ramener à elle les sympathies publiques, eut l'idée de partir pour l'Écosse. L'Écosse était la patrie de son éloquent avocat, l'Écosse était fière d'Henry Brougham, c'était d'Écosse que lui étaient venues les plus chaleureuses adresses; elle espérait y prendre sa revanche de l'in-

jurieux abandon du peuple de Londres. Le roi se mit en route le 31 juillet; trois jours après, la reine, au milieu des apprêts de son départ, fut saisie d'une fièvre qui prit immédiatement le caractère le plus grave. Elle était tombée malade le 3 août; le 7 elle expira.

On dirait que l'étrange créature a voulu montrer jusque dans la mort les deux traits principaux de son caractère, je ne sais quel besoin de braver l'opinion et une ardeur de lutte véritablement indomptable. Sauf quelques legs aux personnes de sa maison, elle laissait par son testament tous ses biens présens et tous ceux qui devaient lui revenir de sa mère, la duchesse de Brunswick, à un jeune homme nommé William Austin. C'était précisément ce même enfant qui, élevé dans sa villa de Blackheath, avait excité contre elle en 1806 les premiers soupçons d'inconduite. Bien que l'enquête dirigée alors par les plus grands personnages du royaume eût écarté toute accusation d'adultère, il en était résulté cependant une impression fâcheuse et pour les juges et pour le public; en instituant son légataire universel l'enfant dont la présence mystérieuse avait causé un tel scandale, la reine prenait plaisir à montrer à la face du monde son mépris de l'opinion. Elle montrait aussi son implacable haine lorsque, décidée à poursuivre du fond du cercueil l'odieux persécuteur, elle écrivait ces mots dans son codicille : « Je veux que mon corps soit porté sans pompe à Brunswick et que l'on grave cette inscription sur mon tombeau : « *à la mémoire de Caroline-Amélie-Élisabeth de Brunswick, reine outragée d'Angleterre.* »

Cette mort soudaine, sans réveiller pour la reine les sympathies passées, souleva de nouveaux murmures contre le roi. Des bruits sinistres couraient par la ville. George IV, recevant la nouvelle en Irlande, n'avait pas dissimulé sa joie. On lui attribue cette parole odieuse : « C'est la plus grande délivrance que je puisse désirer. » La délivrance arrivait si fort à point que bien des gens le soupçonnèrent d'y avoir aidé. Telle était la confiance qu'inspirait George IV : la reine est morte, c'est le roi qui l'a tuée! Effrayé de ces rumeurs croissantes, le ministère prit immédiatement des mesures. Il fallait prévenir une manifestation où la personne du souverain aurait subi de terribles atteintes. On décida que le cercueil de la reine serait enlevé le 14 de Brandenburg-house, dans un carrosse à huit chevaux, et que, sans traverser la cité, il serait dirigé sur Harwich, où une frégate le recevrait pour le transporter sur le continent. Vaines précautions! quand le cortége, avec son escorte de dragons et de troupes de ligne, voulut prendre les rues qui lui permettaient d'éviter le centre de la ville, il les trouva barricadées par des charrettes. S'il se détournait à droite ou à gauche, il était arrêté à chaque pas par des troupes d'hommes à cheval qui lui disputaient le passage. Lentement, lentement, à force de rames, comme une barque trop

chargée qui remonte la Tamise aux heures du reflux, le cortége avançait toujours, mais lorsqu'il avait écarté les bandes de cavaliers, il rencontrait des piétons entassés en masses profondes. De toutes parts éclataient des vociférations effroyables. Les soldats étaient insultés. Plus d'une fois il fallut repousser la force par la force. Parvenu aux limites occidentales de Westminster, le cortége allait prendre la rue qui longe au nord cette partie de la ville, quand les clameurs redoublèrent. Des pierres furent jetées aux dragons, qui firent feu; plusieurs personnes furent tuées ou blessées. Un peu plus loin, dans un carrefour, la foule exaspérée, débouchant par quatre issues, se précipita sur les troupes avec une telle violence qu'elle les mit hors de combat. Le cortége, que ne protégeaient plus les soldats dispersés, fut entraîné dans la rue d'Oxford et de là dans le Strand. La populace était maîtresse. De rue en rue, les hérauts de l'émeute s'élançaient en criant : La reine arrive, la reine assassinée! Les plus forcenés parlaient de conduire le corbillard devant le palais de Carlton-house, résidence habituelle du roi. Cependant, grâce à l'énergie pacifique des constables, le cortége put continuer sa route. On suivit le Strand jusqu'aux portes de la cité, où la présence du lord-maire à cheval établit un peu de calme. Conformément aux priviléges de la cité, ce magistrat interdit l'entrée aux troupes : il ne laissa pénétrer qu'une compagnie de dragons dont on avait remarqué la modération au milieu de ces provocations sauvages. Enfin, arrivé aux limites de la Cité après une marche et une lutte qui n'avaient pas duré moins de huit heures, le catafalque s'achemina paisiblement vers Colchester, où le corps fut déposé dans l'église pour y rester jusqu'au lendemain matin, sous la surveillance d'un détachement de la garde.

Vers le milieu de la nuit, les exécuteurs testamentaires de la reine, avec quelques personnes dévouées à sa mémoire, pénétrèrent secrètement dans l'église et firent clouer sur le cercueil une plaque portant ces mots, d'après les instructions du codicille : *ci-gît Caroline de Brunswick, reine outragée d'Angleterre.* Quelques heures après, le ministère ayant été prévenu par la police, un officier du gouvernement se présenta, fit déclouer la plaque et y substitua une inscription qui mentionnait simplement son titre : *Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre.* Le lendemain 15 août, le cortége se remit en marche au point du jour et atteignit Harwich, où une frégate l'attendait. Le cercueil y fut embarqué avec tous les honneurs militaires et le navire mit à la voile. Cinq jours après, le 20 août, il abordait à Stade, sur les côtes de Hanovre.

Telles furent les funérailles de la reine Caroline. C'est au milieu des clameurs, des violences, des coups de feu, que la malheureuse créature fut conduite à sa dernière demeure, tandis que son en-

nemi triomphant était salué comme un messie par les acclamations de la crédule Irlande. Il y eut pourtant une justice. L'idole menteuse devant laquelle les enfans de la verte Erin s'agenouillaient avec tant de candeur fut lapidée en ce moment-là même par de terribles mains, et l'exécution arrivait si à propos qu'elle semblait faite au nom de *la reine outragée*. Cette scène appartient au tableau des obsèques de la reine Caroline de Brunswick. Vous connaissez les strophes que lord Byron a intitulées *l'Avatar irlandais*; voici le moment de les relire. Placée en regard des événemens que nous venons de raconter, l'invective du poète acquiert toute sa valeur :

« Avant que la fille de Brunswick soit refroidie dans sa tombe, pendant que ses cendres ballottées par les vagues voguent encore vers sa patrie, voyez! George le triomphant s'avance sur les flots vers l'île bien-aimée qu'il chérit depuis longtemps, — comme son épouse.

« Il est vrai qu'ils ne sont plus, les grands hommes de cette ère si éclatante et si courte, arc-en-ciel de la liberté, trêve de quelques années dérobées à des siècles d'esclavage pendant lesquelles l'Irlande n'eut point à pleurer sa cause, trahie ou écrasée.

« Il est vrai que les chaînes du catholique résonnent sur ses haillons. Le château de Dublin est encore debout, mais le sénat a disparu, et la famine qui habitait ses montagnes asservies s'étend de proche en proche jusqu'à son rivage désolé, —

« Jusqu'à son rivage désolé où l'émigrant s'arrête un instant pour contempler encore son foyer natal avant de le quitter à jamais. Ses larmes tombent sur ses chaînes à peine détachées de ses mains, car cette prison d'où il s'échappe est le lieu de sa naissance.

« Mais il vient! il vient, le messie de la royauté, pareil à un léviathan énorme que les vagues rouleraient vers la plage! Recevez-le donc comme il convient de recevoir un tel hôte, avec une légion de cuisiniers et une armée d'esclaves.

« Il vient, dans la promesse et la fleur de ses soixante ans, jouer son rôle de souverain au milieu de la parade. — Mais vive le trèfle dont il s'est couvert! Et puisse le vert qu'il porte à son chapeau passer au fond de son cœur!

« Ah! puisse-t-il reverdir, ce cœur si longtemps flétri! puisse en jaillir une somme d'affections nobles! Alors, ô Erin, la liberté te pardonnerait de danser sous tes chaînes et de pousser ces cris d'esclaves qui attristent les cieux.

« Est-ce démence ou bassesse? Fût-il Dieu lui-même, — au lieu d'être fait, comme il l'est, de la plus grossière argile, avec plus de souillures dans l'âme que de rides sur le front, — ton dévoûment servile le ferait fuir de dégoût.

« Oui, hurle à sa suite! que tes orateurs se fouettent l'imagination pour trouver de quoi repaître son orgueil. — Ce n'est pas ainsi que sur la liberté implorée en vain éclatait l'âme indignée de ton Grattan!

« A jamais glorieux Grattan! le meilleur parmi les bons! Si simple de cœur, si sublime dans tout le reste! Doué de tout ce qui manquait à Démosthène, son rival ou son vainqueur en tout ce qu'il possédait!..

« Servez, servez pour Vitellius le banquet royal jusqu'à ce que le despote glouton s'étouffe et que les hurlemens de ses courtisans ivres le proclament le quatrième des imbéciles et des oppresseurs du nom de George.

« Que les tables gémissent sous le poids des mets, qu'elles gémissent, Erin, comme a gémi ton peuple pendant des siècles de malheur! Que le vin coule en ruisseaux autour du trône de ce vieux suppôt de Bacchus, comme ton sang, Erin, a coulé, comme il coulera encore! »

L'invective continue longtemps de la sorte, terrible, implacable, contre le roi George IV et contre le peuple d'Irlande. Ce n'est pas le peuple d'Irlande qui nous occupe en ce moment; nous n'avons pas à expliquer ses illusions confiantes si tôt remplacées par des accès de rage; la seule chose qui nous intéresse en ce dramatique épisode, c'est la colère du poète contre George IV, écho de ces clameurs que nous venons d'entendre, écho douloureux et sinistre qui se prolonge à travers l'océan, tandis qu'une frégate emporte au champ du repos les cendres insultées de *la fille de Brunswick*.

Maintenant, cette fille de Brunswick, est-il nécessaire de la juger? Après de telles accusations et de telles défenses, après ces mouvemens de l'opinion si passionnés en sens contraires, est-il besoin de prononcer le verdict de l'histoire? Si le récit qu'on vient de lire a rendu fidèlement notre pensée, le jugement qui s'en dégage ne saurait présenter aucun doute. Il est évident tout d'abord que la sympathie accordée à la reine Caroline a été en toute circonstance, et particulièrement en 1820, une protestation contre les indignités de George IV (1). De cette façon de voir les choses à un acquittement sans réserve, il y a loin. Lord Holland, dans ses *Mémoires du parti whig*, l'appelle « une femme étrange, une triste héroïne bien peu digne d'intérêt. » Il lui reconnaît des ta-

(1) Nous avons parlé plus d'une fois du mépris public attaché à la personne de George IV; il est bon de rappeler ici que les esprits les plus graves partageaient ce sentiment. Le duc de Wellington, qui fut premier ministre sous George IV, le jugeait comme la nation tout entière. Dans une belle étude publiée ici même sur la vie politique de sir Robert Peel, M. Guizot a dit : « George IV détestait le duc de Wellington, comme on déteste un homme *de qui on se sent méprisé* et avec qui on est forcé de compter. »

lens, un fonds de bonne humeur, le don de la plaisanterie, surtout beaucoup de caractère et de courage, mais il la montre « dépourvue de toute délicatesse féminine. » Il ajoute ces paroles doublement dures dans la bouche d'un chef des whigs : « Si la reine Caroline n'était pas folle, c'était une femme très méprisable. » Lord Eldon, le vieux tory, qui l'a poursuivie avec tant d'acharnement après avoir été un des familiers de sa petite cour, a confessé dans une heure d'épanchement, sauf à se condamner lui-même, qu'il ne la croyait point « saine d'esprit. » Lord Campbell, dans sa *Vie de lord Brougham*, rejette toutes les fautes de la reine sur la bizarrerie de son caractère, bizarrerie qui semble indiquer un trouble du cerveau; selon lui, elle aimait à braver le qu'en dira-t-on, elle se plaisait aux situations équivoques pour faire nargue des convenances, une de ses joies était de scandaliser le monde par goût des mystifications. Enfin l'historien allemand Gervinus, celui de tous qui l'a jugée avec le plus de faveur, dit que la reine Caroline, dans une période de réaction, a été victime d'un prince débauché, comme Marie-Antoinette, pendant la révolution, avait été victime d'un peuple en furie. Il est vrai que, pour justifier ce rapprochement inattendu, il aurait besoin de recourir à des procédés qui ne sont pas ceux de l'histoire. « Sa biographie, dit-il, élevée à une certaine hauteur poétique, formerait un des tableaux psychologiques les plus tragiques et les plus saisissans. » Malheureusement cette hauteur poétique n'apparaît qu'à l'heure de la lutte et dans les discours d'Henry Brougham; partout ailleurs on la chercherait en vain. Gervinus lui-même nous rend impossible ce travail de transfiguration quand il nous représente la pauvre princesse si mal élevée à Brunswick, respirant l'atmosphère d'une cour licencieuse, d'une famille divisée, n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, quinteuse, fantasque, incohérente, « capable de se plaire à des folies, à des plaisanteries de bas étage, et de s'élever soudain à de surprenantes hauteurs de sympathie et de caractère. »

Voilà bien des jugemens sur la reine Caroline, et des jugemens qui renferment tous une part de vérité. Le plus vrai de tous, à mon avis, est celui que la princesse Charlotte, dans les épanchemens de son âme, exprimait un jour d'une façon si poignante, et que Stockmar nous a conservé mot pour mot : « Ma mère a mal vécu; elle n'aurait pas vécu si mal, si mon père n'eût vécu bien plus mal encore. »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES

MAITRES D'AUTREFOIS

III [1].

L'ÉCOLE HOLLANDAISE.

I.

La Haye.

Décidément La Haye est une des villes les moins hollandaises qui soient en Hollande, l'une des plus originales qu'il y ait en Europe. Elle a juste ce degré de bizarrerie locale qui lui donne un charme si spécial, et cette nuance de cosmopolitisme élégant qui la dispose mieux qu'aucune autre à servir de lieu de rendez-vous. Aussi y a-t-il de tout dans cette ville de mœurs composites et cependant très particulière, dont l'ampleur, la netteté, le pittoresque de haut goût, la grâce un peu hautaine, semblent une façon parfaitement polie d'être hospitalière; on y rencontre une aristocratie indigène qui se déplace, une aristocratie étrangère qui s'y plaît, d'imposantes fortunes faites au fond des colonies asiatiques, qui s'y fixent dans un grand bien-être, enfin des envoyés extraordinaires à l'occasion et plus souvent qu'il ne le faudrait pour la paix du monde. C'est un séjour que je conseillerais à ceux que la laideur, la platitude, le tapage, la mesquinerie ou le luxe vaniteux des choses ont dégoûtés des grandes villes, mais non des villes. Et quant à moi, si j'avais à choisir un lieu de travail, un lieu de plaisance, où je voulusse être bien, respirer une atmosphère délicate, voir de jolies choses, en rêver de plus belles, surtout s'il me sur-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier.

venait des soucis, des tracas, des difficultés avec moi-même et qu'il me fallût de la tranquillité pour les résoudre et beaucoup de charme autour de moi pour les calmer, je ferais comme l'Europe après ses orages, c'est ici que j'établirais mon congrès.

La Haye est une capitale, cela se voit, même une cité royale : on dirait qu'elle l'a toujours été. Il ne lui manque qu'un palais digne de son rang pour que tous les traits de sa physionomie soient d'accord avec sa destinée finale. On sent qu'elle eut des princes pour stathouders, que ces princes étaient à leur manière des Médicis, qu'ils avaient du goût pour le trône, devaient régner quelque part, et qu'il ne dépendit pas d'eux que ce ne fût ici. La Haye est donc une ville souverainement distinguée; c'est là pour elle un droit, car elle est fort riche, et un devoir, car les belles manières et l'opulence, c'est tout un quand tout est bien. Elle pourrait être ennuyeuse, elle n'est que régulière, correcte et paisible; il lui serait permis d'avoir de la morgue, elle n'a que du faste et de très grandes allures. Elle est propre, cela va sans dire, mais pas comme on le suppose et seulement parce qu'elle a des rues bien tenues, des pavés de briques, des hôtels peints, des glaces intactes, des portes vernies, des cuivres brillans : parce que ses eaux, parfaitement belles et vertes, vertes du reflet de leurs rives, ne sont jamais salies par le sillage fangeux des galiotes et par la cuisine en plein vent des matelots. Ses bois sont admirables. Née d'un caprice de prince, autrefois rendez-vous de chasse des comtes de Hollande, elle a pour les arbres une passion séculaire qui lui vient de la forêt natale où fut son berceau. Elle s'y promène, y donne des fêtes, des concerts, y met ses courses, ses manœuvres militaires, et, quand ses belles futaies ne lui sont d'aucun usage, elle a constamment sous les yeux ce vert, sombre et compacte rideau de chênes, de hêtres, de frênes, d'érables que la perpétuelle humidité de ses lagunes semble tous les matins peindre d'un vert plus intense et plus neuf.

Son grand luxe domestique, le seul au reste qu'elle affiche ostensiblement avec la beauté de ses eaux et la splendeur de ses parcs, celui dont elle décore ses jardins, ses salons d'hiver et d'été, ses vérandahs en bambous, ses perrons, ses balcons, c'est une abondance inouie de plantes rares et de fleurs. Ces fleurs lui viennent de partout et vont partout; c'est ici que l'Inde s'acclimate avant d'aller fleurir l'Europe. Elle a, comme un héritage des Nassau, conservé le goût de la campagne, des promenades en carrosse sous bois, des ménageries, des bergeries, des beaux animaux libres sur des pelouses. Son style architectural la rattache au XVIIe siècle français. Ses fantaisies, un peu de ses habitudes, sa parure exotique et son odeur lui viennent d'Asie. Son confortable actuel a passé par l'Angleterre et en est revenu, en sorte qu'à l'heure présente on ne sau-

rait plus dire si le type original est à Londres ou à la Haye. Bref, c'est une ville à voir, parce qu'elle a beaucoup de dehors, mais dont le dedans vaut encore mieux que le dehors, car elle contient en outre beaucoup d'art caché sous ses élégances et qu'elle possède de merveilleux tableaux.

Aujourd'hui je me suis fait conduire à Scheveninguen. La route est une allée couverte, étroite et longue, percée en ligne directe au cœur des bois. Il y fait frais et noir, quels que soient l'ardeur du ciel et le bleu de l'air. Le soleil vous quitte à l'entrée et vous ressaisit au débouché. Le débouché, c'est déjà le revers des dunes : un vaste désert onduleux, clair-semé d'herbes maigres et de sables, comme il s'en trouve aux abords des grandes plages. On traverse le village, on voit les casinos, les palais de bains, les pavillons princiers, pavoisés aux couleurs et aux armes de Hollande; on gravit la dune, assez lourdement on la descend pour gagner la plage. On a devant soi, plate, grise, fuyante et moutonnante, la Mer du Nord. Qui n'est allé là ou n'a vu cela? On pense à Ruysdael, à Van-Goyen, à Van de Velde. On retrouve aisément leur point de vue. Je vous dirais, comme si leur trace y restait imprimée depuis deux siècles, la place exacte où ils se sont assis : la mer est à gauche, la dune échelonnée s'enfonce à droite, s'étage, diminue et rejoint mollement l'horizon tout pâlot. L'herbe est fade, la dune est pâle, la grève incolore, la mer laiteuse, le ciel soyeux, nuageux, extraordinairement aérien, bien dessiné, bien modelé et bien peint, comme on le peignait autrefois. Même à marée haute, la plage est interminable. Comme autrefois, les promeneurs y font des taches douces ou vives, toutes piquantes. Les noirs y sont pleins, les blancs savoureux, simples et gras. La lumière est excessive, et le tableau est sourd; rien n'est plus diapré, et l'ensemble est morne. Le rouge est la seule couleur vivace qui conserve son activité dans cette gamme étonnamment assoupie, dont les notes sont si riches, dont la tonalité reste si grave. Il y a des enfans qui jouent, piétinent, vont au flot, font des ronds et des trous dans le sable, des femmes parées en tenue légère, beaucoup de frou-frou blancs, nuancés de bleu pâle ou de rose attendri, mais pas du tout comme on les peint de nos jours, et plutôt comme il conviendrait de les peindre sagement, sobrement, si Ruysdael et Van de Velde étaient là pour nous conseiller. Des bateaux mouillés près du bord, avec leurs fins agrès, leur mâture noire, leurs coques massives, rappellent trait pour trait les anciens croquis teintés de bistre des meilleurs dessinateurs de marines, et quand une *cabine roulante* vient à passer, on songe au *carrosse à six chevaux gris pommelés du prince d'Orange*. Souvenez-vous de quelques tableaux naïfs de l'école hollandaise, et vous connaissez Scheveninguen; il est ce qu'il était. La vie moderne en

a changé les accessoires; chaque époque en renouvelle les personnages, y met ses modes et ses habitudes. Qu'est-ce que cela? A peine un accent particulier dans des silhouettes. Bourgeois d'autrefois, touristes d'aujourd'hui, ce n'est jamais qu'une petite tache pittoresque, mouvante et changeante, des points éphémères qui se succéderont de siècle en siècle, entre le grand ciel, la grande mer, l'immense dune et la grève cendrée. — Cependant, comme pour mieux attester la permanence des choses en ce grand décor, le même flot, qui fut étudié tant de fois, battait avec régularité la plage insensiblement inclinée vers lui. Il se déployait, se roulait et mourait, y continuant ce bruit intermittent et monotone qui n'a pas varié d'une note depuis que le monde est monde. La mer était vide. Un orage se formait au large et cerclait l'horizon de nuées tendues, grises et fixes. Ce soir, on y verra des éclairs, et demain, s'ils vivaient encore, Guillaume Van de Velde, Ruysdael, qui ne craignait pas le vent, et Backhuysen, qui n'a bien exprimé que le vent, viendraient étudier les dunes à leur moment lugubre et la Mer du Nord dans sa colère.

Je suis rentré par une autre route, en longeant le nouveau canal, jusqu'à *Princesse-Gracht*. Il y avait eu des courses dans le *Maliebaan*. La foule stationnait encore à l'abri des arbres, toute massée, contre la sombre tenture des feuillages, comme si l'intact gazon de l'hippodrome fût un tapis de qualité rare qu'on ne dût pas fouler. Un peu moins de cohue, quelques landaus noirs sous la futaie, et je pourrais vous décrire, pour l'avoir eu tout à l'heure devant les yeux, un de ces jolis tableaux de Paul Potter, si patiemment brodés comme à l'aiguille, si ingénument baignés de demi-teintes glauques, tels qu'il en faisait dans ses jours de profond labeur.

II.

L'école hollandaise commence avec les premières années du XVIIe siècle. En abusant tant soit peu des dates, on pourrait fixer le jour de sa naissance. Elle est la dernière des grandes écoles, peut-être la plus originale, certainement la plus locale. A la même heure, dans les mêmes circonstances, on voit se produire un double fait très concordant : un état nouveau, un art nouveau. L'origine de l'art hollandais, son caractère, son but, ses moyens, son à-propos, sa croissance rapide, sa physionomie sans précédens et notamment la manière soudaine dont il est né au lendemain d'un armistice, avec la nation elle-même et comme la vive et naturelle efflorescence d'un peuple heureux de vivre et pressé de se connaître, — tout cela a été dit maintes fois, pertinemment et très bien. Aussi

ne toucherai-je que pour mémoire à la partie historique du sujet, afin d'arriver plus vite à ce qui m'importe.

La Hollande n'avait jamais possédé beaucoup de peintres nationaux, et c'est peut-être à ce dénûment qu'elle dut plus tard d'en compter un si grand nombre si parfaitement à elle. Tant qu'elle fut confondue avec les Flandres, ce fut la Flandre qui se chargea de penser, d'inventer et de peindre pour elle. Elle n'eut ni son Van-Eyck ni son Memling, ni même son Roger van der Weiden. Un reflet lui vint un moment de l'école de Bruges; elle peut s'honorer d'avoir vu naître dès le début du XVI[e] siècle un génie indigène dans le peintre-graveur Lucas de Leyde; mais Lucas de Leyde ne fit point école : cet éclair de vie hollandaise s'éteignit avec lui. De même que Stuerbout (Bouts de Harlem) disparaît à peu près dans le style et la manière de la primitive école flamande, de même Mostaert, Schoreel, Heemskerk, malgré toute leur valeur, ne sont pas des talens individuels qui distinguent et caractérisent un pays. D'ailleurs l'influence italienne venait également d'atteindre tous ceux qui tenaient un pinceau, depuis Anvers jusqu'à Harlem, et cette raison s'ajoutait aux autres pour effacer les frontières, mêler les écoles, dénationaliser les peintres. Jean Schorel n'avait plus même d'élèves vivans. Le dernier et le plus illustre, le plus grand peintre de portraits dont la Hollande puisse se faire un titre avec Rembrandt, à côté de Rembrandt, ce cosmopolite de nature si souple, d'organisation si mâle, de si belle éducation, de style si changeant, mais de talent si fort, qui d'ailleurs n'avait rien conservé de ses origines, pas même son nom, — Antoine More, ou plutôt Antonio Moro, *Hispaniarum regis pictor*, comme il s'intitulait, — était mort depuis 1588. Ceux qui vivaient n'étaient guère plus hollandais, ni mieux groupés, ni plus capables de renouveler l'école : c'étaient le graveur Goltzius, Cornélis de Harlem le michel-angesque, le corrégien Bloomaert, Mierevelt, un bon peintre physionomique, savant, correct, concis, un peu froid, bien de son temps, peu de son pays, le seul pourtant qui ne fût pas italien; et, remarquez-le, un portraitiste : il était dans la destinée de la Hollande d'aimer *ce qui ressemble*, d'y revenir un jour ou l'autre, de se survivre et de se sauver par le portrait.

Cependant, la fin du XVI[e] siècle approchant, et les portraitistes faisant souche, d'autres peintres naissaient ou se formaient. De 1560 à 1597, on remarque un assez grand nombre de ces nouveau-nés; c'est déjà comme un demi-réveil. Grâce à beaucoup de disparates et par conséquent à beaucoup d'aptitudes en des sens divers, les tentatives se dessinent d'après les tendances, et les chemins suivis se multiplient. On s'efforce, on essaie de tous les genres, de toutes les gammes; on se partage entre la manière

claire et la manière *brune :* la claire défendue par les dessinateurs, la brune inaugurée par les coloristes et conseillée par l'Italien Caravage. On entre dans le pittoresque, on travaille à régler le clair-obscur; la palette s'émancipe, la main aussi. Rembrandt a déjà ses précurseurs directs; le genre proprement dit se dégage au milieu des obligations de l'histoire; on est bien près de la définitive expression du paysage moderne. Enfin un genre presque historique et profondément national est créé : le tableau civique, et c'est sur cette acquisition, la plus formelle de toutes, que finit le XVIe siècle et que s'ouvre le XVIIe. Dans cet ordre de grandes toiles à portraits multiples, en fait de *doelen* ou de *regenten-stukken*, suivant la rigoureuse appellation de ces œuvres spécialement hollandaises, on trouvera autre chose, on ne fera pas mieux.

Voilà, comme on le voit, des germes d'école, d'école pas encore. Ce n'est pas le talent qui manque; il abonde. Parmi ces peintres en voie de s'instruire et de se décider, il y a de savans artistes, il y aura même un ou deux grands peintres. Moreelse issu de Mierevelt, Jean Ravesteyn, Lastman, Pinas, Frans Hals, un maître incontestable, Poelemburg, Van-Schotten, Van de Venne, Théodore de Keyser, Honthorst, le vieux Cuyp, enfin Esaïas van de Velde et Van-Goyen, avaient leurs noms sur le registre des naissances en cette année 1697. Je cite les noms sans autre explication. Vous reconnaîtrez aisément dans cette liste ceux dont l'histoire doit se souvenir; surtout vous distinguerez les tentatives qu'individuellement ils représentent, les maîtres futurs qu'ils annoncent, et vous comprendrez ce qui manquait encore à la Hollande et ce qu'il fallait indispensablement qu'elle possédât, sous peine de laisser perdre ces belles espérances. Le moment était critique; ici, nulle existence politique bien assurée et partant tout le reste entre les mains du hasard; en Flandre au contraire, même réveil avec des certitudes de vie que la Hollande était loin d'avoir acquises. La Flandre regorgeait de peintres déjà façonnés ou tout près de l'être. A cette même heure, elle allait fonder une autre école, la seconde en un peu plus d'un siècle, aussi éclatante que la première et de voisinage bien autrement dangereux, extraordinairement nouvelle et dominante. Elle avait un gouvernement supportable, mieux inspiré, des habitudes anciennes, une organisation définitive et plus compacte, des traditions, une société; aux impulsions venues d'en haut s'ajoutaient des besoins de luxe et par conséquent des besoins d'art plus excitans que jamais; en un mot, les stimulans les plus énergiques et les plus fortes raisons portaient la Flandre à devenir pour la seconde fois un grand foyer d'art. Il ne lui manquait plus que deux choses : quelques années de paix, elle allait les avoir, — un maître pour constituer l'école, il était trouvé. En cette même

année 1609, qui devait décider du sort de la Hollande, Rubens entrait en scène.

En cet état, tout dépendait d'un accident politique ou militaire. Battue et soumise, dans tous les sens la Hollande était sujette. Pourquoi deux arts distincts chez un même peuple et sous un seul régime? Pourquoi une école à Amsterdam, et quel eût été son rôle dans un pays voué dorénavant aux inspirations italo-flamandes? Que serait-il advenu de ces vocations spontanées, si libres, si provinciales, si peu faites pour un art d'état? En admettant que Rembrandt se fût obstiné dans un genre assez difficile à pratiquer hors de son milieu propre, vous le représentez-vous appartenant à l'école d'Anvers, qui n'eût pas cessé de régner depuis le Brabant jusqu'à la Frise, élève de Rubens, peignant pour les cathédrales, décorant des palais et pensionné par les archiducs?

Pour que le peuple hollandais vînt au monde, pour que l'art hollandais vît le jour avec lui, il fallait donc, et c'est pourquoi l'histoire de l'un et de l'autre est si concluante, il fallait qu'une révolution se fît, qu'elle fût profonde, qu'elle fût heureuse. Il fallait en outre, et c'était là le titre considérable de la Hollande aux faveurs de la fortune, que cette révolution eût pour elle le droit, la raison, la nécessité, que le peuple méritât tout ce qu'il voulait obtenir, qu'il fût résolu, convaincu, laborieux, patient, héroïque et sage, sans turbulence inutile, qu'en tous points il se montrât digne de s'appartenir.

On dirait que la Providence avait les yeux sur ce petit peuple, qu'elle examina ses griefs, pesa ses titres, s'assura de ses forces, jugea que le tout était selon ses desseins, et qu'au jour venu elle fit en sa faveur un miracle unique. La guerre, au lieu de l'appauvrir, l'enrichit; la lutte, au lieu de l'énerver, le fortifie, l'exalte et le trempe. Ce qu'il a fait contre tant d'obstacles physiques, la mer, la terre inondée, le climat, il le fait contre l'étranger. Il réussit: ce qui devait l'anéantir le sert. Il n'a plus d'inquiétude que sur un point, la certitude de vivre; il signe, à trente ans de distance, deux traités qui l'affranchissent, puis le consolident. Il ne lui reste plus, pour affirmer son existence propre et lui donner le lustre des civilisations prospères, qu'à produire instantanément un art qui le consacre, l'honore et qui le représente intimement, et tel se trouve être le résultat de la trêve de douze ans. Ce résultat est si prompt, si formellement issu de l'incident politique auquel il correspond, que le droit d'avoir une école de peinture nationale et libre et la certitude de l'avoir au lendemain de la paix semblent faire partie des stipulations du traité de 1609.

A l'instant même, une accalmie se fait sentir. Une bouffée de température plus propice a passé sur les âmes, ranimé le sol, trouvé

des germes prêts à éclore et les fait éclore. Comme il arrive dans les printemps du nord, de végétation si brusque, d'expansion si active, après les mortelles intempéries d'un long hiver, c'est vraiment un spectacle inattendu de voir en si peu de temps, trente ans au plus, en un si petit espace, sur ce sol ingrat, désert, dans la tristesse des lieux, dans les rigueurs des choses, paraître une pareille poussée de peintres et de grands peintres. Il en naît partout et à la fois : à Amsterdam, à Dordrecht, à Leyde, à Delft, à Utrecht, à Rotterdam, à Enckuysen, à Harlem, parfois même en dehors des frontières et comme d'une semence tombée hors du champ. Deux seulement ont à peine devancé l'heure : Van-Goyen, né en 1596, et Wynants en 1600; Cuyp est de 1605. L'année 1608, une des plus fécondes, voit naître Terburg, Brouwer et Rembrandt à quelques mois près; Adrian Van-Ostade, les deux Both et Ferdinand Bol sont de 1610; Van der Helst, Gérard Dou, de 1613; Metzu de 1615; Aart Van der Neer de 1613 à 1619; Wouwerman de 1620; Weenix, Everdingen et Pynaker de 1621; Berghem de 1624; Paul Potter illustra l'année 1625, Jean Steen l'année 1626; l'année 1630 devient à tout jamais mémorable pour avoir produit le plus grand peintre de paysage du monde avec Claude Lorrain : Jacques Ruysdael. La séve est-elle épuisée? Pas encore. La naissance de Pierre de Hooch est incertaine, mais elle peut être placée entre 1630 et 1635. Hobbema est contemporain de Ruysdael; Van der Heyden est de 1637; enfin Adrian Van de Velde, le dernier de tous parmi les grands, naît en 1639. L'année même où poussait ce rejeton tardif, Rembrandt avait trente ans, et en prenant pour date centrale l'année qui vit paraître *la Leçon d'anatomie*, 1632, vous constaterez que vingt-trois ans après la reconnaissance officielle des Provinces-Unies, et, à part quelques retardataires, l'école hollandaise atteignait son premier épanouissement.

A prendre l'histoire à ce moment, on sait à quoi s'en tenir sur les visées, le caractère et la destinée future de l'école; mais avant que Van-Goyen et Wynants n'eussent ouvert la voie, avant que Terburg, Metzu, Cuyp, Ostade et Rembrandt d'abord n'eussent montré ce qu'ils entendaient faire, on pouvait avec quelque raison se demander ce que ces peintres allaient peindre en un pareil moment, en un pareil pays.

La révolution qui venait de rendre le peuple hollandais si libre, si riche et si prompt à tout entreprendre, le dépouillait de ce qui faisait partout ailleurs l'élément vital des grandes écoles. Elle changeait les croyances, supprimait les besoins, rétrécissait les habitudes, dénudait les murailles, abolissait la représentation des fables antiques aussi bien que de l'Évangile, coupait court aux

vastes entreprises de l'esprit et de la main, aux tableaux d'église, aux tableaux décoratifs, aux grands tableaux. Jamais pays ne plaça ses artistes dans une alternative aussi singulière et ne les contraignit plus expressément à être des hommes originaux sous peine de ne pas être.

Le problème était celui-ci : étant donné un peuple de bourgeois, pratique, aussi peu rêveur, fort occupé, aucunement mystique, d'esprit anti-latin, avec des traditions rompues, un culte sans images, des habitudes parcimonieuses, — trouver un art qui lui plût, dont il saisît la convenance et qui le représentât. Un écrivain de notre temps, très éclairé en ces matières, a fort spirituellement répondu qu'un pareil peuple n'avait plus qu'à se proposer une chose très simple et très hardie, la seule au reste qui depuis cinquante ans lui eût constamment réussi : exiger qu'on fît son *portrait*.

Le mot dit tout. La peinture hollandaise, on s'en aperçut bien vite, ne fut et ne pouvait être que le portrait de la Hollande, son image extérieure, fidèle, exacte, complète, ressemblante, sans nul embellissement. Le portrait des hommes et des lieux, des habitudes bourgeoises, des places, des rues, des campagnes, de la mer et du ciel, tel devait être, réduit à ses élémens primitifs, le programme suivi par l'école hollandaise, et tel il fut depuis le premier jour jusqu'à son déclin. En apparence, rien n'était plus simple que la découverte de cet art terre à terre; depuis qu'on s'exerçait à peindre, on n'avait rien imaginé qui fût aussi vaste et plus nouveau.

D'un seul coup, tout est changé dans la manière de concevoir, de voir et de rendre : point de vue idéal, poétique, choix dans les études, style et méthode. La peinture italienne en ses plus beaux momens, la peinture flamande en ses plus nobles efforts, ne sont pas lettre close, car on les goûtait encore, mais elles sont lettre morte, parce qu'on ne les consultera plus. Il existait une habitude de penser hautement, grandement, un art qui consistait à faire choix des choses, à les embellir, à les rectifier, qui vivait dans l'absolu plutôt que dans le relatif, apercevait la nature comme elle est, mais se plaisait à la montrer comme elle n'est pas. Tout se rapportait plus ou moins à la personne humaine, en dépendait, s'y subordonnait et se calquait sur elle, parce qu'en effet certaines lois de proportions et certains attributs, comme la grâce, la force, la noblesse, la beauté, savamment étudiés chez l'homme et réduits en corps de doctrines, s'appliquaient aussi à ce qui n'était pas l'homme. Il en résultait une sorte d'universelle humanité ou d'univers humanisé, dont le corps humain, dans ses proportions idéales, était le prototype. Histoire, visions, croyances, dogmes, mythes, symboles, emblèmes, la forme humaine presque seule exprimait tout ce qui

peut être exprimé par elle. La nature existait vaguement autour de ce personnage absorbant. A peine la considérait-on comme un cadre qui devait diminuer et disparaître de lui-même dès que l'homme y prenait place. Tout était élimination et synthèse. Comme il fallait que chaque objet empruntât sa forme plastique au même idéal, rien ne dérogeait. Or, en vertu de ces lois du style historique, il est convenu que les plans se réduisent, les horizons s'abrégent, les arbres se résument, que le ciel doit être moins changeant, l'atmosphère plus limpide et plus égale et l'homme plus semblable à lui-même, plus souvent nu qu'habillé, plus habituellement accompli de stature, beau de visage, afin d'être plus souverain dans le rôle qu'on lui fait jouer.

A l'heure qu'il est, le thème est plus simple. Il s'agit de rendre à chaque chose son intérêt, de remettre l'homme à sa place et au besoin de se passer de lui. Le moment est venu de penser moins, de viser moins haut, de regarder de plus près, d'observer mieux et de peindre aussi bien, mais autrement. C'est la peinture de la foule, du citoyen, de l'homme de travail, du parvenu et du premier venu, entièrement faite pour lui, faite de lui. Il s'agit de devenir humble pour les choses humbles, petit pour les petites choses, subtil pour les choses subtiles, de les accueillir toutes sans omission ni dédain, d'entrer familièrement dans leur intimité, affectueusement dans leur manière d'être; c'est affaire de sympathie, de curiosité attentive et de patience. Désormais le génie consistera à ne rien préjuger, à ne pas savoir qu'on sait, à se laisser surprendre par son modèle, à ne demander qu'à lui comment il veut qu'on le représente. Quant à embellir, jamais, à ennoblir, jamais, à châtier, jamais; autant de mensonges ou de peine inutile. N'y a-t-il pas dans tout artiste digne de ce nom un je ne sais quoi qui se charge de ce soin naturellement et sans effort?

Même en ne dépassant pas les bornes des sept provinces, le champ des observations n'aura pas de limites. Qui dit un coin de terre septentrionale avec des eaux, des bois, des horizons maritimes, dit par le fait un univers en abrégé. Dans ses rapports avec les goûts, les instincts de ceux qui observent, le plus petit pays scrupuleusement étudié devient un répertoire inépuisable, aussi fourmillant que la vie, aussi fertile en sensations que le cœur de l'homme est fertile en manières de sentir. L'école hollandaise peut croître et travailler pendant un siècle; la Hollande aura de quoi fournir à l'infatigable curiosité de ses peintres, tant que leur amour pour elle ne s'éteindra pas. Il y a là, sans sortir des pâturages et des polders, de quoi fixer tous les penchans. Il y a des choses faites pour les délicats et aussi pour les grossiers, pour les mélancoliques, pour les ardens, pour ceux qui aiment à rire, pour ceux qui aiment à

rêver. Il y a les jours sombres et les soleils gais, les mers plates et brillantes, orageuses et noires; il y a les pâturages avec les fermes, les côtes avec leurs navires, et presque toujours le mouvement visible de l'air au-dessus des espaces, toujours les grandes brises du Zuiderzée qui amoncellent les nuées, couchent les arbres, font courir les ombres et les lumières, tourner les moulins. Ajoutez-y les villes et l'extérieur des villes, l'existence dans la maison et hors de la maison, les kermesses, les mœurs crapuleuses, les bonnes mœurs et les élégances, les détresses de la vie des pauvres, les horreurs de l'hiver, le désœuvrement des tavernes avec le tabac, les pots de bière et les servantes folâtres, les métiers et les lieux suspects à tous les étages, — et d'un autre côté la sécurité dans le ménage, les bienfaits du travail, l'abondance dans les champs fertiles, la douceur de vivre en plein ciel après les affaires, les cavalcades, les siestes, les chasses. Ajoutez enfin la vie publique, les cérémonies civiques, les banquets civiques, et vous aurez les élémens d'un art tout neuf avec des sujets aussi vieux que le monde.

De là la plus harmonieuse unité dans l'esprit de l'école et la plus étonnante diversité qui se soit encore produite dans un même esprit. L'école en son ensemble est dite de *genre*. Décomposez-la, vous y trouverez les peintres de *conversations*, de paysages, d'animaux, de marines, de tableaux officiels, de nature morte, de fleurs, et, dans chaque catégorie, presque autant de sous-genres que de tempéramens, — depuis les pittoresques jusqu'aux idéologues, depuis les copistes jusqu'aux arrangeurs, depuis les voyageurs jusqu'aux sédentaires, depuis les humoristes que la comédie humaine amuse et captive jusqu'à ceux qui la fuient, depuis Brouwer et Ostade jusqu'à Ruysdael, depuis l'impassible Paul Potter jusqu'au turbulent et gouailleur Jean Steen, depuis le spirituel et gai Van de Velde jusqu'au morose et grand songeur qui, sans vivre à l'écart, n'eut de commerce avec aucun d'eux, qui n'en répéta aucun et les résuma tous, qui eut l'aír de peindre son époque, son pays, ses amis, lui-même, et qui ne peignit au fond qu'un des coins ignorés de l'âme humaine: je veux, bien entendu, parler de Rembrandt.

Tel point de vue, tel style, et tel style, telle méthode. Si l'on écarte Rembrandt, qui fait exception chez lui comme ailleurs, en son temps comme dans tous les temps, vous n'apercevez qu'un style et qu'une méthode dans les ateliers de la Hollande. Le but est d'imiter ce qui est, de faire aimer ce qu'on imite, d'exprimer nettement des sensations simples, vives et justes. Le style aura donc la simplicité et la clarté du principe. Il a pour loi d'être sincère, pour obligation d'être véridique. Sa condition première est d'être familier, naturel et physionomique; il résulte d'un ensemble de qualités morales : la naïveté, la volonté patiente, la droiture. On dirait des

vertus domestiques transportées de la vie privée dans la pratique des arts et qui servent également à se bien conduire et à bien peindre. Si vous ôtiez de l'art hollandais ce qu'on pourrait appeler la probité, vous n'en comprendriez plus l'élément vital, et il ne vous serait plus possible d'en définir ni la moralité ni le style. Mais, de même qu'il y a dans la vie la plus pratique des mobiles qui relèvent la manière d'agir, de même dans cet art réputé si positif, dans ces peintres réputés pour la plupart des copistes à vues courtes, vous sentez une hauteur et une bonté d'âme, une tendresse pour le vrai, une cordialité pour le réel, qui donnent à leurs œuvres un prix que les choses ne semblent pas avoir. De là leur idéal, idéal un peu méconnu, passablement dédaigné, indubitable pour qui veut bien le saisir et très attachant pour qui sait le goûter. Par momens, un grain de sensibilité plus chaleureuse fait d'eux des penseurs, même des poètes; à l'occasion, je vous dirai à quel rang dans notre histoire des arts je place l'inspiration et le style de Ruysdael.

La base de ce style sincère et le premier effet de cette probité, c'est le dessin, le parfait dessin. Tout peintre hollandais qui ne dessine pas irréprochablement est à dédaigner. Il en est, comme Paul Potter, dont le génie consiste à prendre des mesures, à suivre un trait. Ailleurs et à sa manière, Holbein n'avait pas fait autre chose, ce qui lui constitue, au centre et en dehors de toutes les écoles, une gloire à part presque unique. Tout objet, grâce à l'intérêt qu'il offre, doit être examiné dans sa forme et dessiné avant d'être peint. Sous ce rapport, rien n'est secondaire. Un terrain avec ses fuites, un nuage avec son mouvement, une architecture avec ses lois de perspective, un visage avec sa physionomie, ses traits distinctifs, ses expressions passagères, une main dans son geste, un habit dans ses habitudes, un animal avec son port, sa charpente, le caractère intime de sa race et de ses instincts, — tout cela fait au même titre partie de cet art égalitaire et jouit pour ainsi dire des mêmes droits devant le dessin. Pendant des siècles, on a cru, on croit encore dans beaucoup d'écoles qu'il suffit d'étendre des teintes aériennes, de les nuancer tantôt d'azur et tantôt de gris pour exprimer la grandeur des espaces, la hauteur du zénith et les ordinaires changemens de l'atmosphère. Or considérez qu'en Hollande un ciel est souvent la moitié du tableau, quelquefois tout le tableau, qu'ici l'intérêt se partage ou se déplace; il faut que le ciel se meuve et qu'il nous transporte, qu'il s'élève et qu'il nous entraîne; il faut que le soleil se couche, que la lune se lève, que ce soit bien le jour, le soir et la nuit, qu'il y fasse chaud ou froid, qu'on y frissonne, qu'on s'y délecte, qu'on s'y recueille. Si le dessin qui s'applique à de pareils problèmes n'est pas le plus noble de tous, du moins on peut se convaincre qu'il n'est ni sans profondeur ni sans

mérites. Et si l'on doutait de la science et du génie de Ruysdael et de Van der Neer, on n'aurait qu'à chercher dans le monde entier un peintre qui peigne un ciel comme eux, dise autant de choses et les dise aussi bien. Partout c'est le même dessin, serré, concis, précis, naturel, naïf, qui semble le fruit d'observations journalières, qui, je l'ai fait entendre, est savant et n'est pas su. Un mot peut résumer le charme particulier de cette science ingénue, de cette expérience sans pose, le mérite ordinaire et le vrai style de ces bons esprits : on en voit de plus ou moins forts; on n'y remarque pas un seul pédant.

Quant à leur palette, elle vaut leur dessin ; elle ne vaut ni plus ni moins, et c'est de là que résulte la parfaite unité de leur méthode. Tous les peintres hollandais peignent de même et personne n'a peint et ne peint comme eux. Si l'on regarde bien un Téniers, un Breughel, un Paul Bril, on verra, malgré certaines analogies de caractère et des visées presque semblables, que ni Paul Bril, ni Breughel, ni même Téniers, le plus Hollandais des Flamands, n'ont l'éducation hollandaise.

Toute peinture hollandaise est reconnaissable extérieurement à quelques signes très particuliers. Elle est de petit format, de couleur puissante et sobre, d'effet concentré, en quelque sorte concentrique. C'est une peinture qui se fait avec application, avec ordre, qui dénote une main posée, le travail assis, qui suppose un parfait recueillement et qui l'inspire à ceux qui l'étudient. L'esprit s'est replié pour la concevoir, l'esprit se replie pour la comprendre. Il y a comme une action facile à suivre des objets extérieurs sur l'œil du peintre et de son œil sur son cerveau. Aucune peinture ne donne une idée plus nette de cette triple et silencieuse opération : sentir, réfléchir et exprimer. Aucune également n'est plus condensée, parce qu'aucune ne renferme plus de choses en aussi peu d'espace et n'est obligée de dire autant en un si petit cadre. Tout y prend par cela même une forme plus précise, plus concise, une densité plus grande. La couleur y est plus forte, le dessin plus intime, l'effet plus central, l'intérêt mieux circonscrit. Jamais un tableau ne s'étale, ne risque soit de se confondre avec le cadre, soit de s'en échapper ; il faut avoir l'ignorance ou la parfaite ingénuité de Paul Potter pour prendre si peu de soin de cette organisation du tableau par l'effet qui paraît être une loi fondamentale dans l'art de son pays. Toute peinture hollandaise est concave; je veux dire qu'elle se compose de courbes décrites autour d'un point déterminé par l'intérêt, d'ombres circulaires autour d'une lumière dominante. Cela se dessine, se colore, s'éclaire en orbe avec une base forte, un plafond fuyant et des coins arrondis, convergeant au centre; d'où il suit qu'elle est profonde et qu'il y a loin de l'œil aux objets qui y sont reproduits. Nulle

peinture ne mène avec plus de certitude du premier plan au dernier, du cadre aux horizons. On l'habite, on y circule, on y regarde au fond, on est tenté de relever la tête pour mesurer le ciel. Tout concourt à cette illusion : la rigueur des perspectives aériennes, le parfait rapport de la couleur et des valeurs avec le plan que l'objet occupe. Toute peinture étrangère à cette école du plafonnement, de l'enveloppe aérienne, de l'effet lointain, est une image qui paraît plate et posée à fleur de toile. Sauf de rares exceptions, Téniers, dans ses tableaux de plein air et de gammes claires, dérive de Rubens; il en a l'esprit, l'ardeur, la touche un peu superficielle, le travail plutôt précieux qu'intime; en forçant les termes, on dirait qu'il décore et ne peint pas profondément.

Je n'ai pas tout dit et je m'arrête. Pour être complet, il faudrait examiner l'un après l'autre chacun des élémens de cet art si simple et si complexe. Il faudrait étudier la palette hollandaise, en examiner la base, les ressources, l'étendue, l'emploi, savoir et dire pourquoi elle est réduite, presque monochrome et cependant si riche en ses résultats, commune à tous et cependant variée, pourquoi les lumières y sont rares et étroites, les ombres dominantes, quelle est la loi la plus ordinaire de cet éclairage à contre-sens des lois naturelles, surtout en plein air; et il serait intéressant de déterminer combien cette peinture de toute conscience contient d'art, de combinaisons, de partis-pris nécessaires, presque toujours d'ingénieux systèmes. Viendraient enfin le travail de la main, l'adresse de l'outil, le soin, l'extraordinaire soin, l'usage des surfaces lisses, la minceur des pâtes, leur qualité rayonnante, leur miroitement de métal et de pierres précieuses. Il y aurait à chercher comment ces maîtres excellens divisaient les opérations du travail, s'ils peignaient sur fonds clairs ou sombres, si, à l'exemple des primitives écoles, ils coloraient dans la matière ou par-dessus. Toutes ces questions, la dernière surtout, ont été l'objet de beaucoup de conjectures, et n'ont jamais été ni bien élucidées ni résolues.

Mais ces notes en courant ne sont ni une étude à fond, ni un traité, ni surtout un cours. L'idée qu'on se fait communément de la peinture hollandaise, et que j'ai tâché de résumer, suffit à la bien distinguer des autres, et l'idée qu'on se fait également du peintre hollandais à son chevalet est juste et de tous points expressive. On se représente un homme attentif, un peu courbé, avec une palette en son neuf, des huiles limpides, des brosses nettes et fines, la mine réfléchie, la main prudente, peignant dans un demi-jour, surtout ennemi de la poussière. A cela près, qu'on les juge tous d'après Gérard Dou ou Miéris, l'image est ressemblante. Ils étaient peut-être moins méticuleux qu'on ne le croit, riaient avec un peu plus d'abandon qu'on ne le suppose. Le génie ne rayonnait point autre-

ment dans l'ordre professionnel de leurs bonnes habitudes. Goyen, Wynants, avaient dès le début du siècle fixé certaines lois. Les leçons s'étaient transmises, et de maîtres à élèves, pendant cent ans, sans nul écart dans les leçons suivies, ils ont vécu sur ce fonds-là.

III.

Ce soir, un peu fatigué de passer en revue tant de toiles peintes, d'admirer, de disputer avec moi-même, je me suis promené au bord du Vivier (*Vidjver*). Arrivé vers la fin du jour, j'y suis resté tard. C'est un lieu original, de grande solitude, et qui n'est pas sans mélancolie lorsqu'on y vient à pareille heure, en étranger, sans compagnon, et que l'escorte des années joyeuses vous a quitté. Imaginez un grand bassin entre des quais rigides et des palais noirs. A droite, une promenade plantée et déserte, au-delà des hôtels fermés; à gauche, le *Binnenhof*, les pieds dans l'eau avec sa façade de briques, ses toitures d'ardoises, ses airs moroses, sa physionomie d'un autre âge et de tous les âges, ses souvenirs tragiques, enfin ce je ne sais quoi propre à certains lieux habités par l'histoire. Au loin, la flèche de la cathédrale, perdue vers le nord, déjà refroidie par la nuit et dessinée comme un léger lavis de teinte incolore; dans l'étang, un îlot verdoyant et deux cygnes qui doucement filaient dans l'ombre des bords et n'y traçaient que des rayures minces; au-dessus, des martinets qui volaient vite et haut dans l'air du soir. Un parfait silence, un profond repos, un oubli total des choses présentes ou passées. Des reflets exacts, mais sans couleur, plongeaient jusqu'au fond des eaux dormantes avec cette immobilité un peu morte des souvenirs que la vie lointaine a fixés dans une mémoire aux trois quarts éteinte.

Je regardais le musée, le *Mauritshuis* (maison de Maurice), qui fait l'angle sud du Vivier et termine à cet endroit la ligne taciturne du Binnenhof, dont le briquetage violet est le soir de toute tristesse. Le même silence, la même ombre, le même abandon, enveloppaient tous les fantômes enfermés soit dans le palais des stathouders, soit dans le musée. Je songeais à ce que contient le Mauritshuis, je pensais à ce qui s'est passé dans le Binnenhof. Là Rembrandt et Paul Potter, mais ici Guillaume d'Orange, Barneveldt, les frères de Witt, Maurice de Nassau, Heinsius, voilà pour les noms mémorables; ajoutez-y le souvenir des états, cette assemblée choisie par le pays dans le pays, parmi les citoyens les plus éclairés, les plus vigilans, les plus résistans, les plus héroïques, cette partie vive, cette âme du peuple hollandais qui vécut dans ces murailles, s'y renouvela, toujours égale, toujours constante, y siégea pendant les cinquante années les plus orageuses que la Hollande ait connues, y tint tête à

l'Espagne, à l'Angleterre, dicta des conditions à Louis XIV, et sans laquelle ni Guillaume, ni Maurice, ni les grands-pensionnaires, n'eussent été rien.

Demain matin à dix heures, quelques pèlerins iront frapper à la porte du musée. A la même heure, il n'y aura personne dans le Binnenhof, ni dans le Buitenhof, et personne, j'imagine, n'ira visiter la Salle des chevaliers où il y a tant d'araignées, ce qui veut dire tant d'ordinaire solitude. En admettant que la renommée, qui nuit et jour veille, dit-on, sur les gloires, descende ici et se pose quelque part, où pensez-vous qu'elle arrête son vol? Et sur lequel de ces palais replierait-elle ses ailes d'or, ses ailes fatiguées? Est-ce sur le palais des états? Est-ce sur la maison de Potter et de Rembrandt? Quelle singulière distribution de faveurs, d'oublis! Pourquoi tant de curiosité pour un tableau et si peu d'intérêt pour une grande vie publique? Il y eut ici de forts politiques, de grands citoyens, des révolutions, des coups d'état, des supplices, des martyres, des controverses, des déchiremens, tout ce qui se rencontre à la naissance d'un peuple, lorsque ce peuple appartient à un autre peuple dont il se détache, à une religion qu'il transforme, à un état politique européen dont il se sépare, et qu'il semble condamner par ce fait seul qu'il s'en sépare. Tout cela, l'histoire le raconte; le pays s'en souvient-il? Où trouvez-vous les échos vivans de ces émotions extraordinaires? A la même époque, un tout jeune homme peignait un taureau dans un pâturage; un autre, pour être agréable à un médecin de ses amis, le représentait dans une salle de dissection entouré de ses élèves, le scalpel dans le bras d'un cadavre. Par cela, ils donnaient l'immortalité à leur nom, à leur école, à leur siècle, à leur pays.

A qui donc appartient notre reconnaissance? A ce qu'il y a de plus digne, à ce qu'il y a de plus vrai? Non. A ce qu'il y a de plus grand? Quelquefois. A ce qu'il y a de plus beau? Toujours. Qu'est-ce donc que le beau, ce grand levier, ce grand mobile, ce grand aimant, on dirait le seul attrait de l'histoire? Serait-il plus près que quoi que ce soit de l'idéal où malgré lui l'homme a jeté les yeux? Et le *grand* n'est-il si séduisant que parce qu'il est plus aisé de le confondre avec le beau? Il faut être très avancé en morale ou très fort en métaphysique pour dire d'une bonne action ou d'une vérité qu'elles sont belles. Le plus simple des hommes le dit d'une action grande. Au fond, nous n'aimons naturellement que ce qui est beau. Les imaginations y tournent, les sensibilités en sont émues, tous les cœurs s'y précipitent. Si l'on cherchait bien ce dont l'humanité considérée en masse s'éprend le plus volontiers, on verrait que ce n'est pas ce qui la touche, ni ce qui la convainc, ni ce qui l'édifie; c'est ce qui la charme ou ce qui l'émerveille.

Aussi, quand un homme historique n'a pas fait entrer dans sa vie cet élément de puissant attrait, on dirait qu'il lui manque quelque chose. Il est compris par les moralistes et par les savans, ignoré des autres hommes. Si le contraire arrive, sa mémoire est sauve. Un peuple disparaît avec ses lois, ses mœurs, sa politique, ses conquêtes; il ne subsiste de son histoire qu'un morceau de marbre ou de bronze, et ce témoin suffit. Il y eut un homme, un très grand homme par les lumières, par le courage, par le sens politique, par les actes publics : peut-être ne saurait-on pas son nom, s'il n'était tout embaumé de littérature, et sans un statuaire de ses amis qu'il employa pour décorer le fronton des temples. Un autre était fat, léger, dissipateur, fort spirituel, libertin, vaillant à ses heures, on parle de lui plus souvent, plus universellement que de Solon, de Platon, de Socrate, de Thémistocle. Fut-il plus sage, plus brave? Servit-il mieux la vérité, la justice, les intérêts de son pays? Il a surtout ce charme d'avoir aimé passionnément ce qui est beau : les femmes, les livres, les tableaux et les statues. Un autre fut un général malheureux, un politique médiocre, un chef d'empire étourdi; mais il eut cette fortune d'aimer une des femmes les plus séduisantes de l'histoire, et cette femme était, dit-on, la beauté même.

Vers dix heures, la pluie tomba. La nuit était close; l'étang ne miroitait plus qu'imperceptiblement, comme un reste de crépuscule aérien oublié dans un coin de la ville. La renommée ne parut pas. Je sais ce qu'on peut objecter à ses préférences, et mon dessein n'est pas de les juger.

IV.

Une chose vous frappe quand on étudie le fond moral de l'art hollandais, c'est l'absence totale de ce que nous appelons aujourd'hui *un sujet*. Depuis le jour où la peinture cessa d'emprunter à l'Italie son style et sa poétique, son goût pour l'histoire, pour la mythologie, pour les légendes chrétiennes, jusqu'au moment de décadence où elle y revint, — à partir de Bloemaert et de Poelemburg jusqu'à Lairesse, Philippe Van-Dyck et plus tard Troost, — il s'écoula près d'un siècle pendant lequel la grande école hollandaise parut ne plus penser à rien qu'à bien peindre. Elle se contenta de regarder autour d'elle et se passa d'imagination. Les nudités, qui n'étaient plus de mise en cette représentation de la vie réelle, disparurent. L'histoire ancienne, on l'oublia, l'histoire contemporaine aussi, et c'est là le phénomène le plus singulier. A peine aperçoit-on, noyés dans ce vaste milieu de scènes de genre, un tableau comme *la Paix de Munster*, de Terburg, ou quelques faits des

guerres maritimes représentés par des navires qui se canonnent : par exemple une *Arrivée de Maurice de Nassau à Scheveninguen* (Cuyp, musée Six), un *Départ de Charles II de Scheveninguen* (2 juin 1660), par Lingelbach, et ce Lingelbach est un triste peintre. Les grands ne traitaient guère ces sujets-là. Et même, en dehors des peintres de marine ou de tableaux exclusivement militaires, aucun ne semblait avoir d'aptitude à les traiter. Van der Meulen, ce beau peintre issu par Snayers de l'école d'Anvers, très flamand, quoique adopté par la France, pensionné par Louis XIV et historiographe de nos gloires françaises, Van der Meulen donnait aux anecdotiers hollandais un exemple assez séduisant qui ne fut suivi par personne. Les grandes représentations civiques de Ravestein, de Hals, de Van der Helst, de Flinck, de Karel Dujardin et autres sont, comme on le sait, des tableaux à portraits, où l'action est nulle et qui, pour être des documens historiques de grand intérêt, ne font aucune place à l'histoire du temps.

Si l'on songe à ce que l'histoire de ce XVIIe siècle hollandais contient d'événemens, à l'importance de la politique, à la gravité des faits militaires, aux efforts de ce peuple de soldats et de matelots, à son énergie dans les luttes, à ce qu'il souffrit; si l'on imagine le spectacle que le pays pouvait offrir en ces temps terribles, on est tout surpris de voir la peinture se désintéresser à ce point de ce qui était la vie même du peuple. On se bat à l'étranger, sur terre et sur mer, sur les frontières et jusqu'au cœur du pays; à l'intérieur on se déchire : Barneveldt est décapité en 1619, les frères de Witt sont massacrés en 1672; à cinquante-trois ans de distance, la même lutte entre les républicains et les orangistes se complique des mêmes discordes religieuses ou philosophiques, — ici *arminiens* contre *gomaristes*, là *voëtiens* contre *coccéiens*, — et amène les mêmes tragédies. La guerre est en permanence avec l'Espagne, avec l'Angleterre, avec Louis XIV; la Hollande est envahie et se défend comme on le sait; la paix de Munster est signée en 1648, la paix de Nimègue en 1678, la paix de Ryswick en 1698; la guerre recommence toujours et continue. La guerre de la succession d'Espagne s'ouvre avec le nouveau siècle, et l'on peut dire que tous les peintres de la grande et pacifique école dont je vous entretiens sont morts sans avoir cessé presqu'un seul jour d'entendre le canon. Ce qu'ils faisaient pendant ce temps-là, leurs œuvres nous l'apprennent. Les portraitistes peignaient leurs grands hommes de guerre, leurs princes, leurs plus illustres citoyens, leurs poètes, leurs écrivains, eux-mêmes ou leurs amis. Les paysagistes habitaient les champs, rêvant, dessinant des animaux, copiant des cabanes, vivant de la vie des fermes, peignant des arbres, des canaux et des ciels, ou bien ils voyageaient; ils partaient pour l'Italie, s'y

établissaient en colonie, s'y rencontraient avec Claude Lorrain, s'oubliaient à Rome, oubliaient le pays, y mouraient comme Karel avant d'avoir repassé les Alpes.

Les autres ne sortaient guère de leur atelier que pour fureter autour des tavernes, rôder autour des lieux galans, en étudier les mœurs quand ils n'y entraient pas pour leur compte, ce qui était rare. La guerre n'empêchait pas qu'on ne vécût quelque part en paix; c'était dans ce coin paisible, pour ainsi dire indifférent, qu'ils transportaient leurs chevalets, abritaient leur travail, et poursuivaient, avec une placidité qui peut surprendre, leurs méditations, leurs études, leur charmante et riante industrie. Et la vie de tous les jours n'en continuant pas moins, c'étaient les habitudes domestiques, privées, champêtres, urbaines, qu'ils s'appliquaient à peindre en dépit de tout, à travers tout, à l'exclusion de tout ce qui faisait alors l'émoi, l'angoisse, le patriotique effort et la grandeur de leur pays. Pas un trouble, pas une inquiétude dans ce monde extraordinairement abrité, qu'on prendrait pour l'âge d'or de la Hollande, si l'histoire ne nous avertissait pas du contraire. Les bois sont tranquilles, les routes sûres; les bateaux vont et viennent au cours des canaux; les fêtes champêtres n'ont pas cessé. On fume au seuil des cabarets, on danse au dedans, on chasse, on pêche et l'on se promène. De petites fumées silencieuses sortent du toit des métairies, où rien ne sent le danger. Les enfans vont à l'école, et, dans l'intérieur des habitations, c'est l'ordre, la paix, l'imperturbable sécurité des jours bénis. Les saisons se renouvellent, on patine sur les eaux où l'on naviguait, il y a du feu dans les âtres, les portes sont closes, les rideaux tirés : les duretés viennent du climat et non pas des hommes; c'est toujours le cours régulier des choses que rien ne dérange, et le fond permanent des petits faits journaliers avec lesquels on a tant de plaisir à composer de bons tableaux.

Quand un peintre habile aux scènes équestres nous montre par hasard une toile où des chevaux se chargent, où l'on se bat à coups de pistolet, de tromblon, d'épée, où l'on se piétine, où l'on s'égorge, où l'on s'extermine assez vivement, cela se passe en des lieux qui déplacent la guerre, dépaysent le danger; ces tueries sentent la fantaisie anecdotique, et l'on ne voit pas que le peintre en soit lui-même grandement ému. Ce sont les italiens, Berghem, Wouwerman, Lingelbach, les *pittoresques* peu véridiques, qui s'amusent par hasard à peindre ces choses-là. Où ont-ils vu des mêlées? En-deçà ou au-delà des monts? Il y a du Salvator Rosa, moins le style, dans ces simulacres d'escarmouches ou de grandes batailles, dont on ne connaît ni la cause, ni le moment, ni le théâtre, ni bien nettement non plus les partis aux prises. Le titre même de leurs tableaux indique assez la part qui doit être faite à l'imagina-

tion des peintres. Le musée de La Haye possède deux grandes pages fort belles et très sanglantes, où les coups portent dru, où les blessures ne sont pas ménagées. L'une, celle de Berghem, un très rare tableau, d'étonnante exécution, un tour de force par l'action, le tumulte, l'ordre admirable de l'effet et la perfection des détails, — une toile nullement historique, — porte pour titre : *Attaque d'un convoi dans un défilé de montagnes.* L'autre, un des plus vastes tableaux qu'ait signés Wouwerman, est intitulé *Grande Bataille.* Il rappelle le tableau de la Pinacothèque de Munich, connu sous le nom de la *Bataille de Nördlingen;* mais rien de plus formel en tout ceci, et la valeur historiquement nationale de cette œuvre fort remarquable n'est pas mieux établie que la véracité du tableau de Berghem. Partout ailleurs ce sont des épisodes de brigandages ou des rencontres anonymes qui certainement ne manquaient pas chez eux, et que cependant ils ont tout l'air d'avoir peints de ouï-dire, pendant ou depuis leurs voyages dans les Apennins. L'histoire hollandaise n'a donc marqué pour rien, ou si peu que ce n'est rien, dans la peinture de ces temps troublés, et ne paraît pas avoir agité une seule minute l'esprit des peintres.

Notez en outre que, dans leur peinture proprement pittoresque et anecdotique, on n'aperçoit pas non plus la moindre anecdote. Aucun sujet bien déterminé, pas une action qui exige une composition réfléchie, expressive, particulièrement significative; nulle invention, aucune scène qui tranche sur l'uniformité de cette existence des champs ou de la ville, plate, vulgaire, dénuée de recherches, de passions, on pourrait dire de sentiment. Boire, fumer, danser et caresser des servantes, ce n'est pas là ce qu'on peut appeler un incident bien rare ou bien attachant. Traire des vaches, les mener boire, charger un chariot de foin, ce n'est pas non plus un accident notable dans la vie agricole. On est toujours tenté de questionner ces peintres insoucians et flegmatiques, et de leur dire : Il n'y a donc rien de nouveau? rien dans vos étables, rien dans vos fermes, rien dans vos maisons? Il a fait grand vent, le vent n'a donc rien détruit? La foudre a grondé, la foudre n'a donc frappé ni vos champs ni vos bêtes, ni vos toitures ni vos travailleurs? Les enfans naissent, il n'y a donc pas de fêtes? Ils meurent, il n'y a donc pas de deuil? Vous vous mariez, il n'y a donc pas de joies décentes? On ne pleure donc jamais chez vous? Vous avez tous été amoureux, comment le sait-on? Vous avez pâti, vous avez compati aux misères des autres; vous avez eu sous les yeux toutes les plaies, toutes les peines, toutes les calamités de la vie humaine, où découvre-t-on que vous ayez eu un jour de tendresse, de chagrins, de vraie pitié? Votre temps, comme tous les autres, a vu des querelles, des passions, des tromperies, des jalousies, des fraudes galantes, des

duels; de tout cela, que nous montrez-vous? Pas mal de libertinages, des soûleries, des grossièretés, des paresses sordides, des gens qui s'embrassent comme s'ils se battaient, et par-ci par-là des coups de poing et des coups de sabot échangés dans les exaspérations du vin et de l'amour. Vous aimez les enfans : on les fesse, ils crient, font des malpropretés dans les coins, et voilà vos tableaux de famille.

Comparez les époques et les pays. Je ne parle pas de l'école allemande contemporaine ni de l'école anglaise, où tout est sujet, finesse, intention, comme dans le drame, la comédie, le vaudeville, où la peinture est trop imprégnée de littérature, puisqu'elle ne vit que de cela et qu'aux yeux de certaines gens même elle en meurt; mais prenez un livret d'exposition française, lisez les titres des tableaux, et jetez les yeux sur le catalogue d'un musée d'Amsterdam et de La Haye. En France, toute toile qui n'a pas son titre et qui par conséquent ne contient pas un sujet risque fort de ne pas être comptée pour une œuvre ni conçue ni sérieuse. Et cela n'est pas d'aujourd'hui, il y a cent ans que cela dure. Depuis le jour où Greuze imagina la peinture sentimentale, et, aux grands applaudissemens de Diderot, conçut un tableau comme on conçoit une scène de théâtre et mit en peinture les drames bourgeois de la famille, à partir de ce jour-là que voyons-nous? La peinture de genre a-t-elle fait autre chose en France qu'inventer des scènes, compulser l'histoire, illustrer les littératures, peindre le passé, un peu le présent, fort peu la France contemporaine, beaucoup les curiosités des mœurs ou des climats étrangers? Il suffit de citer des noms pour faire revivre une longue série d'œuvres piquantes ou belles, éphémères ou toujours célèbres, signifiant toutes quelque chose, représentant toutes des faits ou des sentimens, exprimant des passions ou racontant des anecdotes, ayant toutes leur personnage principal et leur héros : Granet, Bonington, Léopold Robert, Delaroche, Ary Scheffer, Roqueplan, Decamps, Delacroix, et je m'arrête aux morts. Rappelez-vous les *François Ier*, les *Charles-Quint*, *le Duc de Guise*, *Mignon*, les *Marguerite*, *le Lion amoureux*, le *Van-Dyck à Londres*, toutes les pages empruntées à Goethe, à Shakspeare, à Byron, à Walter Scott, à l'histoire de Venise, — les *Hamlet*, les *Yorick*, les *Macbeth*, les *Méphistophélès*, les *Polonius*, les *Giaour*, les *Lara*, et *Goetz de Berlichinguen*, *le Prisonnier de Chillon*, *Ivanhoe*, *Quentin-Durward*, *l'Évêque de Liége*, et puis les *Foscari*, *Marino Faliero*, et aussi *la Barque de Don Juan*, et encore *l'Histoire de Samson*, *les Cimbres*, précédant les curiosités orientales. Et depuis, si nous dressions la liste des tableaux de genre qui nous ont, année par année, charmés, émus, frappés, depuis les scènes d'inquisition, *le Colloque de Poissy*, jusqu'au

Charles-Quint à Saint-Just, — si nous relevions, dis-je, en ces trente dernières années ce que l'école française a produit de plus saillant et de plus honorable dans le genre, nous trouverions que l'élément dramatique, pathétique, romanesque, historique ou sentimental a contribué presque autant que le talent des peintres au succès de leurs ouvrages.

Apercevez-vous quelque chose de semblable en Hollande? Leurs livrets sont désespérans d'insignifiance et de vague : *la Fileuse au troupeau*, voilà à La Haye pour Karel Dujardin; pour Wouwerman, *l'Arrivée à l'hôtellerie*, *Halte de chasseurs*, *Manége de campagne*, *le Chariot* (un tableau célèbre), *un Camp*, *le Repos des chasseurs*, *Halte de chasseurs*, etc.; pour Berghem, *Chasse au sanglier*, *Un Gué italien*, *Pastorale*, etc.; pour Metzu, ce sont *le Chasseur*, *les Amateurs de musique*; pour Terburg, *la Dépêche*, et ainsi de suite pour Gérard Dou, pour Ostade, pour Miéris, même pour Jean Steen, le plus éveillé de tous et le seul qui, par le sens profond ou grossier de ses anecdotes, soit un inventeur, un caricaturiste ingénieux, un humoriste de la famille d'Hogarth, et qui soit un littérateur, presqu'un auteur comique en ses facéties. Les plus belles œuvres se cachent sous des titres de même platitude. Le si beau Metzu du musée Van der Hoop est appelé *le Cadeau du chasseur*, et personne ne se douterait que *le Repos près de la grange* désigne un incomparable Paul Potter, la perle de la galerie d'Aremberg. On sait ce que veut dire *le Taureau* de Paul Potter, *la Vache qui se mire* ou *la Vache...* encore plus célèbre de Saint-Pétersbourg. Quant à *la Leçon d'anatomie* et à *la Ronde de nuit*, on me permettra de penser que la signification morale du sujet n'est pas ce qui assure à ces deux œuvres l'immortalité qui leur est acquise.

On semble donc avoir tous les dons du cœur et de l'esprit, sensibilité, tendresses, sympathies généreuses pour les drames de l'histoire, expérience extrême de ceux de la vie, on est pathétique, émouvant, intéressant, imprévu, instructif, — partout ailleurs que dans l'école hollandaise. Et l'école qui s'est le plus exclusivement occupée du monde réel semble celle de toutes qui en a le plus méconnu l'intérêt moral, et encore, celle de toutes qui s'est le plus passionnément vouée à l'étude du pittoresque semble moins qu'aucune autre en avoir aperçu les sources vives. Quelle raison un peintre hollandais a-t-il de faire un tableau? Aucune; et remarquez qu'on ne la lui demande jamais. Un paysan au nez aviné vous regarde avec son gros œil et vous rit à pleines dents en levant un broc : si la chose est bien peinte, elle a son prix. Chez nous, quand le sujet s'absente, il faut du moins qu'un sentiment vif et vrai et que l'émotion saisissable du peintre y suppléent. Un paysage qui n'est pas teinté fortement aux couleurs d'un homme est une œuvre

manquée. Nous ne savons pas, comme Ruysdael, faire un tableau de toute rareté avec une eau écumante qui se précipite entre des rochers bruns. Une bête au pâturage qui *n'a pas son idée*, comme les paysans disent de l'instinct des bêtes, est une chose à ne pas peindre. Un peintre fort original de notre temps, une âme assez haute, un esprit triste, un cœur bon, une nature vraiment rurale a dit sur la campagne et sur les campagnards, sur les duretés, les mélancolies et la noblesse de leurs travaux, des choses que jamais un Hollandais ne se serait avisé de trouver. Il les a dites en un langage un peu barbare et dans des formules où la pensée a plus de vigueur et de netteté que n'en avait la main. On lui a su un gré infini de ses tendances; on y a vu, dans la peinture française, quelque chose comme la sensibilité d'un Burns moins habile à se faire comprendre. En fin de compte, a-t-il, oui ou non, fait et laissé de beaux tableaux? Sa forme, sa langue, je veux dire cette enveloppe extérieure sans laquelle les œuvres de l'esprit ne sont ni ne vivent, a-t-elle les qualités qu'il faudrait pour le consacrer un beau peintre et le bien assurer qu'il vivra longtemps? C'est un penseur profond à côté de Paul Potter et de Cuyp; c'est un rêveur attachant quand on le compare à Terburg et à Metzu; il a je ne sais quoi d'incontestablement noble, lorsqu'on songe aux trivialités de Steen, d'Ostade ou de Brouwer; comme homme, il a de quoi les faire rougir tous : comme peintre, les vaut-il?

La conclusion? me direz-vous. D'abord est-il bien nécessaire de conclure? La France a montré beaucoup de génie inventif, peu de facultés vraiment picturales. La Hollande n'a rien imaginé, elle a miraculeusement bien peint. Voilà certes une grande différence. S'ensuit-il qu'il faille absolument choisir entre des qualités qui s'opposent d'un peuple à l'autre, comme s'il y avait entre elles je ne sais quelle contradiction qui les rendrait inconciliables? Je n'en sais rien au juste. Jusqu'à présent la pensée n'a vraiment soutenu que les grandes œuvres plastiques. En se diminuant, pour entrer dans les œuvres d'ordre moyen, elle semble avoir perdu toute vertu. La sensibilité en a sauvé quelques-unes; la curiosité en a gâté un grand nombre; l'esprit les a toutes perdues.

Est-ce là la conclusion qu'il faut tirer des observations qui précèdent? Certainement on en trouverait une autre; pour aujourd'hui je ne l'aperçois pas.

V.

Avec *la Leçon d'anatomie* et *la Ronde de nuit*, *le Taureau* de Paul Potter est ce qu'il y a de plus célèbre en Hollande. Le musée de La Haye lui doit une bonne part de la curiosité dont il est l'objet.

Ce n'est pas la plus vaste des toiles de Paul Potter; mais c'est du moins la seule de ses grandes toiles qui mérite une attention sérieuse. *La Chasse à l'ours* du musée d'Amsterdam, à la supposer authentique, même en la dégageant des repeints qui la défigurent, n'a jamais été qu'une extravagance de jeune homme, la plus grosse erreur qu'il ait commise. *Le Taureau* n'a pas de prix. En l'estimant d'après la valeur actuelle des œuvres de Paul Potter, personne ne doute que, mis en vente, il n'atteignît aux enchères de l'Europe un chiffre fabuleux. Est-ce donc un bon tableau? Nullement. Mérite-t-il l'importance qu'on y attache? Sans contredit. Paul Potter est donc un très grand peintre? Très grand. S'ensuit-il qu'il peigne aussi bien qu'on le suppose? Pas précisément. Il y a là un malentendu qu'il est bon de faire disparaître.

Le jour où s'ouvriraient les enchères fictives dont je parle, et par conséquent où l'on aurait le droit de discuter sans nul égard les mérites de cette œuvre fameuse, si quelqu'un se risquait à faire entendre la vérité, il pourrait dire à peu près ce qui suit :

« La réputation du tableau est à la fois très surfaite et très légitime : elle tient à une équivoque. On le considère comme une page de peinture hors ligne, et c'est une erreur. On croit y voir un exemple à suivre, un modèle à copier où des générations ignorantes peuvent apprendre les secrets techniques de leur art. En cela, on se trompe encore et du tout au tout. L'œuvre est laide et n'est pas conçue, la peinture est monotone, épaisse, lourde, blafarde et sèche. L'ordonnance est des plus pauvres. L'unité manque à ce tableau qui commence on ne sait où, ne finit pas, reçoit la lumière sans être éclairé, la distribue à tort et à travers, échappe de partout et sort du cadre, tant il semble peint à fleur de toile. Il est trop plein sans être occupé. Ni les lignes, ni la couleur, ni la disposition de l'effet, ne lui donnent ces conditions premières d'existence, indispensables à toute œuvre un peu ordonnée. Par leur taille, les animaux sont ridicules. La vache fauve à tête blanche est construite avec une matière dure. La brebis et le bélier sont moulés dans le plâtre. Quant au berger, personne ne le défend. Deux seules parties de ce tableau semblent faites pour s'entendre, le grand ciel et le vaste taureau. Le nuage est bien à sa place : il s'éclaire où il faut et se colore de même où il convient d'après les besoins de l'objet principal, dont il a pour but d'accompagner ou de faire valoir les reliefs. Par une sage entente de la loi des contrastes, le peintre a bien dégradé les couleurs claires et les nuances foncées de l'animal. La partie la plus sombre s'oppose à la partie claire du ciel, et ce qu'il y a de plus énergique et de plus fouillé dans la bête à ce qu'il y a de plus limpide dans l'atmosphère; mais c'est à peine un mérite,

étant donnée la simplicité du problème. Le reste est un hors-d'œuvre qu'on pourrait couper sans regret, au seul avantage du tableau. » Ce serait là de la critique brutale, mais exacte. Et cependant l'opinion, moins pointilleuse ou plus clairvoyante, dirait que la signature vaut bien le prix.

L'opinion ne s'égare jamais tout à fait. Par des chemins incertains, souvent pas les mieux choisis, elle arrive en définitive à l'expression d'un sentiment vrai. Quand elle se donne à quelqu'un, les motifs en vertu desquels elle se donne ne sont pas toujours les meilleurs, mais toujours il se trouve d'autres bonnes raisons en vertu desquelles elle a bien fait de se donner. Elle se méprend sur les titres, quelquefois elle prend les défauts pour les qualités; elle prise un homme pour sa manière de faire, et c'est là le moindre de ses mérites; elle croit qu'un peintre peint bien quand il peint mal et parce qu'il peint avec minutie. Ce qui émerveille en Paul Potter, c'est l'imitation des objets poussée jusqu'au travers. On ignore ou l'on ne remarque pas qu'en pareil cas l'âme du peintre vaut mieux que l'œuvre et que la manière de sentir est infiniment supérieure au résultat.

Quand il peignit *le Taureau* en 1647, Paul Potter n'avait pas vingt-trois ans. C'était un tout jeune homme; d'après ce que le commun des hommes est à vingt-trois ans, c'était un enfant. A quelle école appartenait-il? A aucune. Avait-il eu des maîtres? On ne lui connaît d'autres professeurs que son père Pieter Simonsz Potter, peintre obscur, et Jacob de Weth (de Harlem), qui n'était pas de force lui non plus à agir sur un élève, soit en bien, soit en mal. Paul Potter ne trouva donc autour de son berceau, ensuite dans l'atelier de son second maître, que de naïfs conseils et pas de doctrines; par extraordinaire, l'élève ne demandait pas davantage. Jusqu'en 1647, Paul Potter vécut entre Amsterdam et Harlem, c'est-à-dire entre Frans Hals et Rembrandt, dans le foyer d'art le plus actif, le plus remuant, le plus riche en maîtres célèbres que le monde ait jamais connu, sauf en Italie un siècle auparavant. Les professeurs ne manquaient pas; il n'avait que l'embarras du choix. Wynants avait quarante-six ans, Cuyp quarante-deux ans, Terburg trente-neuf, Ostade trente-sept, Metzu trente-deux, Wouwerman vingt-sept, Berghem, à peu près de son âge, avait vingt-trois ans. Plusieurs même, parmi les plus jeunes, étaient membres de la confrérie de Saint-Luc. Enfin le plus grand de tous, le plus illustre, Rembrandt, avait déjà produit *la Ronde de nuit*, et c'était un maître qui pouvait tenter.

Que devint Paul Potter? Comment s'isola-t-il au cœur de cette fourmillante et riche école, où l'habileté pratique était extrême, le talent universel, la manière de rendre un peu semblable, et

cependant, chose exquise en ces beaux momens, la manière de sentir très personnelle? Eut-il des condisciples? On ne le voit pas. Ses amis, on les ignore. Il naît, c'est tout au plus si l'on sait avec exactitude en quelle année. Il se révèle de bonne heure, à quatorze ans signe une eau-forte charmante; à vingt-deux, ignorant sur bien des points, il est sur d'autres d'une maturité sans exemple. Il travaille et produit œuvres sur œuvres; il en fait d'admirables. Il les accumule en quelques années avec hâte, avec abondance, comme si la mort le talonnait, et cependant avec une application et une patience qui fait que ce prodigieux travail est un miracle. Il se mariait, jeune pour un autre, bien tard pour lui, car c'était le 3 juillet 1650, et le 4 août 1654, quatre ans après, la mort le prenait ayant toute sa gloire, mais avant qu'il ne sût tout son métier. Quoi de plus simple, de plus court, de plus accompli? Du génie et pas de leçons, de fortes études, un produit ingénu et savant de vue attentive et de réflexion; ajoutez à cela un grand charme naturel, la douceur d'un esprit qui médite, l'application d'une conscience chargée de scrupules, la tristesse inséparable d'un labeur solitaire et peut-être la mélancolie propre aux êtres mal portans, et vous aurez à peu près tout Paul Potter.

A ce titre, le charme excepté, *le Taureau* de La Haye le représente à merveille. C'est une grande *étude,* trop grande au point de vue du bon sens, pas trop pour les recherches dont elle fut l'objet et pour l'enseignement qu'il en tira. Songez que Paul Potter, à le comparer à ses brillans contemporains, ignorait toutes les habiletés du métier : je ne parle pas des roueries dont sa candeur ne s'est jamais doutée. Il étudiait spécialement des formes et des aspects en leur absolue simplicité. Le moindre artifice était un embarras qui l'eût gêné parce qu'il eût altéré la claire vue des choses. Un grand taureau dans une vaste plaine, un grand ciel et pour ainsi dire pas d'horizon, quelle meilleure occasion pour un étudiant d'apprendre une fois pour toutes une foule de choses fort difficiles et de les savoir, comme on dit, par compas et par mesure? Le mouvement est simple, il n'en fallait pas; le geste est vrai, la tête admirablement vivante. La bête a son âge, son type, son caractère, son tempérament, sa longueur, sa hauteur, ses attaches, ses os, ses muscles, son poil rude ou lisse, bourru ou frisé, sa peau flottante ou tendue, — le tout à la perfection. La tête, l'œil, l'encolure, l'avant-train, sont, au point de vue de l'observation naïve et forte, un morceau très rare, peut-être bien sans pareil. Je ne dis pas que la matière soit belle, ni que la couleur en soit bien choisie; matière et couleur sont ici subordonnées trop visiblement à des préoccupations de formes pour qu'on puisse exiger beaucoup sous ce rapport quand il a tout ou presque tout donné sous un autre. Il y a plus, le ton même et le

travail de ces parties violemment observées arrivent à rendre la nature telle qu'elle est vraiment, dans son relief, ses nuances, sa puissance, presque jusque dans ses mystères. Il n'est pas possible de viser un but plus circonscrit, mais plus formel, et de l'atteindre avec plus de succès. On dit *le Taureau* de Paul Potter, ce n'est point assez, je vous l'affirme : on pourrait dire *le taureau*, et ce serait à mon sens le plus grand éloge qu'on pût faire de cette œuvre médiocre en ses parties faibles, et cependant si décisive.

Presque tous les tableaux de Paul Potter en sont là. Dans la plupart, il s'est proposé d'étudier quelque accident physionomique de la nature ou quelque partie nouvelle de son art, et vous pouvez être certain qu'il est arrivé ce jour-là à savoir et à rendre instantanément ce qu'il apprenait. La *Prairie* du Louvre, dont le morceau principal, le bœuf gris-roux, est la reproduction d'une étude qui devait lui servir bien des fois, est de même un tableau faible ou un tableau très fort, suivant qu'on le prend pour la page d'un maître ou pour le magnifique exercice d'un écolier. La *Prairie avec bestiaux* du musée de La Haye, les *Bergers et leur troupeau*, l'*Orphée charmant les animaux*, du musée d'Amsterdam, sont, chacun dans son genre, une occasion d'études, un prétexte à études, et non pas, comme on serait tenté de le croire, une de ces conceptions où l'imagination joue le moindre rôle. Ce sont des animaux examinés de près, groupés sans beaucoup d'art, dessinés en des attitudes simples ou dans des raccourcis difficiles, jamais dans un effet bien compliqué ni bien piquant. Le travail est maigre, hésitant, quelquefois pénible. La touche est un peu enfantine. L'œil de Paul Potter, d'une exactitude singulière et d'une pénétration que rien ne fatigue, détaille, scrute, exprime à l'excès, ne se noie jamais, mais ne s'arrête jamais. Paul Potter ignore l'art des sacrifices, il en est encore à ne pas savoir qu'il faut quelquefois sous-entendre et résumer. Vous connaissez l'insistance de sa brosse et la broderie désespérante dont il se sert pour rendre les feuillages compactes et l'herbe drue des prairies. Son talent de peintre est sorti de son talent de graveur. Jusqu'à la fin de sa vie, dans ses œuvres les plus parfaites, il n'a pas cessé de peindre comme on burine. L'outil devient plus souple, se prête à d'autres emplois; sous la peinture la plus épaisse on continue de sentir la pointe fine, l'entaille aiguë, le trait mordant. Ce n'est que graduellement avec des efforts, et par une éducation successive et toute personnelle, qu'il arrive à manier sa palette comme tout le monde : dès qu'il y parvient, il est supérieur.

On peut, en choisissant quelques-uns de ses tableaux dans les dates comprises entre 1647 et 1652, suivre le mouvement de son esprit, le sens de ses études, la nature de ses recherches, et,

à une heure dite, la préoccupation presque exclusive dans laquelle il se plongeait. On verrait ainsi le peintre se dégager peu à peu du dessinateur, la couleur se déterminer, la palette prendre une organisation plus savante, enfin le clair-obscur y naître de lui-même et comme une découverte dont cet innocent esprit ne serait redevable à personne. Cette nombreuse ménagerie réunie autour d'un charmeur en pourpoint et en bottes, qui joue du luth et qu'on appelle *Orphée*, est l'ingénieux effort d'un jeune homme étranger à tous les secrets de son école, et qui étudie sur des pelages de bêtes les effets variés de la demi-teinte. C'est faible et savant; l'observation est juste, le faire timide, la visée charmante. Dans la *Prairie avec bestiaux*, le résultat est encore meilleur; l'enveloppe est excellente, le métier seul a persisté dans son enfantine égalité. *La Vache qui se mire* est une étude de lumière, de pleine lumière, faite vers le milieu d'un beau jour d'été. C'est un tableau fort célèbre et, vous pouvez m'en croire, extrêmement faible, décousu, compliqué, d'une lumière jaunâtre, qui, pour être étudié avec une patience inouie, n'en a ni plus d'intérêt ni plus de vérité, plein d'incertitude en son effet, d'une application qui trahit la peine. J'omettrais ce devoir de classe, un des moins réussis qu'il ait traités, si, même en cet infructueux effort, on ne reconnaissait l'admirable sincérité d'un esprit qui cherche, ne sait pas tout, veut tout savoir, et s'acharne d'autant plus que les jours lui sont comptés.

En revanche, sans m'écarter du Louvre et des Pays-Bas, je vous citerais deux tableaux de Paul Potter qui sont d'un peintre consommé et qui décidément aussi sont des œuvres dans la plus haute et dans la plus rare acception du mot; — et, chose remarquable, l'un est de 1647, l'année même où il signa *le Taureau*. Je veux parler de *la Petite auberge* du Louvre, catalogué sous ce titre : *Chevaux à la porte d'une chaumière* (nº 399). C'est un effet de soir. Deux chevaux dételés, mais harnachés, sont arrêtés devant une auge; l'un est bai, l'autre blanc; le blanc est exténué. Le charretier vient de puiser de l'eau à la rivière; il remonte la berge un bras en l'air, de l'autre tenant un seau, et se détache en silhouette douce sur un ciel où le soleil couché envoie des lueurs. C'est unique par le sentiment, par le dessin, par le mystère de l'effet, par la beauté du ton, par la délicieuse et spirituelle intimité du travail. L'autre de 1653, l'année qui précéda la mort de Paul Potter, est un merveilleux chef-d'œuvre à tous les points de vue : arrangement, taches pittoresques, savoir acquis, naïveté persistante, fermeté du dessin, force dans le travail, netteté de l'œil, charme de la main. La galerie d'Arenberg, qui possède cet inestimable bijou, ne contient rien de plus précieux. Ces deux morceaux incomparables prouveraient, à ne regarder qu'eux, ce que Paul Potter entendait faire, ce

qu'il aurait fait certainement avec plus d'ampleur, s'il en avait eu le temps.

Ainsi voilà qui est dit, ce que Paul Potter avait acquis d'expérience, il ne le devait qu'à lui-même. Il apprenait de jour en jour, tous les jours; la fin arriva, ne l'oublions pas, avant qu'il eut fini d'apprendre. De même qu'il n'avait pas eu de maîtres, il n'eut pas d'élèves. Sa vie fut trop courte pour contenir encore un enseignement. D'ailleurs qu'aurait-il enseigné? La manière de dessiner? C'est un art qui se recommande et ne s'enseigne guère. L'ordonnance et la science des effets? Il s'en doutait à peine en ses derniers jours. Le clair-obscur? On le professait dans tous les ateliers d'Amsterdam beaucoup mieux qu'il ne le pratiquait lui-même, car c'était une chose, je vous l'ai dit, que la vue des campagnes hollandaises ne lui avait révélée qu'à la longue et rarement. L'art de composer une palette? On voit la peine qu'il eut à se rendre maître de la sienne. Et quant à l'habileté pratique, il n'était pas plus fait pour la recommander que ses œuvres n'étaient faites pour en donner la preuve.

Paul Potter peignit de beaux tableaux qui ne furent pas tous de beaux modèles. Il donna plutôt de bons exemples, et toute sa vie ne fut qu'un excellent conseil. Plus qu'aucun peintre en cette école honnête il parla de naïveté, de patience, de circonspection, d'amour passionné pour le vrai. Ces préceptes étaient peut-être les seuls qu'il eût reçus : à coup sûr c'étaient les seuls qu'il pût transmettre. Toute son originalité lui vient de là, sa grandeur aussi. Un vif penchant pour la vie champêtre, une âme bien ouverte, tranquille, sans nul orage, pas de nerfs, une sensibilité profonde et saine, un œil admirable, le sens des mesures, le goût des choses nettes, bien établies, du savant équilibre dans les formes, de l'exact rapport entre les volumes, l'instinct des anatomies, enfin un constructeur de premier ordre; en tout cette vertu qu'un maître de nos jours appelait la *probité du talent*; une préférence native pour le dessin, mais un tel appétit du parfait que plus tard il se réservait de bien peindre et que déjà il lui arrivait de peindre excellemment; une étonnante division dans le travail, un imperturbable sang-froid dans l'effort, une nature exquise, à en juger par son triste et souffrant visage, — tel était ce jeune homme, unique à son moment, toujours unique quoi qu'il arrive, et tel il apparaît depuis ses tâtonnemens jusqu'en ses chefs-d'œuvre. Quelle rareté de surprendre un génie, quelquefois sans talent! et quel bonheur d'admirer à ce point un ingénu qui n'avait pour lui qu'une heureuse naissance, l'amour du vrai et la passion du mieux!

EUGÈNE FROMENTIN.

LES

PLANTES CARNIVORES

I. J. D. Hooker, *Address to the Department of zoology and botany of the British Association*, Belfast, august 21, 1874. — II. Ch. Darwin, *Insectivorous Plants*, London 1875. — II. F. Cohn, *Beiträge zur Biologie der Pflanzen*, *drittes Heft*, Breslau 1875.

Ces deux mots, « plantes carnivores, » en apparence inconciliables, ont l'air d'énoncer un gros paradoxe et presqu'une hérésie physiologique : ils impliquent tout au moins une flagrante contradiction aux idées courantes sur la nutrition végétale. Dans ce cycle de migrations de la matière dont le règne inorganique est à la fois le point de départ et le terme d'arrivée (*pulvis es et in pulverem reverteris*), la plante semble vouée au rôle subalterne de pourvoyeuse de la nourriture des animaux. Elle seule, puisant dans le sol et dans l'air les élémens bruts et le détritus de la vie, en recompose ces productions organiques qui, transformées par les herbivores, vont finalement servir d'aliment aux animaux carnivores. On dirait qu'un ordre fatal entraîne dans ce courant le flux mobile des atomes indestructibles et que le végétal le plus noble, réduit au régime exclusif des élémens minéraux et des engrais, n'est au fond que le substratum de l'animalité la plus infime.

Tout cela paraît être l'évidence même lorsqu'on s'en tient aux notions vulgaires, aux apparences superficielles d'un dualisme absolu, d'un antagonisme de nature entre les animaux et les plantes; mais le point de vue s'élargit et se rectifie lorsque, pénétrant dans l'intimité des tissus, on voit dans la plante un organisme complexe dont chaque cellule, au moins dans sa période de vitalité la plus active, n'est autre chose que l'enveloppe d'une pulpe animalisée, on dirait presque d'un animal rudimentaire. Le protoplasme, cette gelée contractile qui vit dans la cellule végétale comme un rhizo-

pode dans sa coquille, répond, par sa composition chimique essentiellement azotée, au sarcode dont la masse homogène constitue le corps entier d'animaux inférieurs. Or, si la plante est ainsi peuplée au dedans d'animalcules à l'état d'ébauche, est-il étonnant que, par exception au moins, la nourriture azotée parvienne à ces hôtes intimes par la voie directe de l'absorption épidermique, au lieu de suivre le cours détourné de l'absorption par les racines? Ne voit-on pas l'embryon végétal, aux premières phases de la germination, absorber ainsi par sa surface les élémens nutritifs de l'albumen qui l'entoure, si bien que, par un ingénieux stratagème, M. Van Tieghem a pu remplacer autour de cet embryon les matières albuminoïdes naturelles par des alimens artificiels de composition analogue? Au fond, les progrès incessans de l'histoire naturelle générale tendent de plus en plus à combler tout hiatus entre les animaux et les végétaux : partout le parallélisme s'accuse entre ces deux branches du tronc organique; la fusion même s'établit de l'une à l'autre à leur point commun d'origine, dans ces êtres ambigus dont la substance uniforme, dépourvue de toute organisation apparente, ne manifeste la vitalité que par d'obscures contractions.

Ces réflexions générales prépareront les esprits à comprendre comment une plante non parasite, sans renoncer à son mode ordinaire de nutrition par le sol et l'atmosphère, peut néanmoins saisir une proie vivante, en dissoudre les élémens azotés au moyen d'un suc acide analogue au suc gastrique, enfin absorber ce produit de digestion pour en faire soit un aliment général de ses tissus, soit peut-être la nourriture spéciale du protoplasme des cellules placées dans le cercle d'action de ces surfaces digestives.

La théorie de la carnivorité des plantes n'est pas du reste, comme on pourrait le craindre, une élucubration fantaisiste de quelque amateur de nouveautés à sensation. Hasardée en premier lieu par des chercheurs modestes, mais sérieux, MM. Curtis (1834) et Canby (1868), tous deux botanistes américains et par cela même bien placés pour observer sur le vif les plus curieuses d'entre les plantes insectivores, accueillie et confirmée par le professeur Asa Gray, cette doctrine s'appuie aujourd'hui sur l'autorité de maîtres de la science. Un éminent botaniste, le docteur Joseph Dalton Hooker, directeur des jardins de Kew et président de la Société royale de Londres, en a fait, en 1874, à Belfast, le sujet de son discours inaugural devant l'Association britannique pour l'avancement des sciences; d'autre part, Charles Darwin, résumant à cet égard les études de quinze années, vient de publier sur les plantes « insectivores » un livre admirable où toutes les ressources d'une expérimentation fine, délicate et précise fournissent une base solide aux vues les plus ingénieuses et les plus originales.

Avec de tels guides et de tels garans, il est permis de s'avancer sans trop de crainte dans le champ des vérités paradoxales. Dût-on s'égarer par instans aux frontières indécises où l'hypothèse confine à l'erreur, on est sûr de regagner vite avec eux le terrain ferme de la méthode scientifique. Osons donc apprendre, sans scrupules routiniers, ce qu'ils nous disent des appétits insolites de ces carnassiers d'un nouveau genre, plantes par leur forme et leur organisation, animaux par certains côtés de leurs mœurs, de leurs mouvemens et par leur façon d'approprier à leurs tissus une portion importante, sinon nécessaire, de leurs élémens nutritifs.

I. — LES ROSSOLIS OU DROSERA.

Les plantes les plus franchement carnivores sont celles qui s'emparent d'une proie animale vivante, l'imprègnent d'une sécrétion acide, en attaquent ou dissolvent de préférence les tissus de nature azotée, et finalement absorbent directement par leurs feuilles le produit de cette sorte de digestion. Dans ce groupe sont compris d'une manière évidente les divers genres de la famille des droséracées (*rossolis*, *dionée*, *aldrovandie*), les grassettes ou *pinguicula*, de la famille des utriculariées, et dans une certaine mesure le curieux genre *nepenthes*. Chez un autre groupe, des animaux sont pris au piége; mais l'absence au moins apparente du suc digestif fait supposer que la digestion véritable y est incomplète, sinon absolument nulle, et que l'absorption directe par les feuilles y porte non sur des produits digérés, mais sur des produits putréfiés; tel serait, d'après Darwin, le cas des utriculaires et des espèces de *genlisea*; quant aux *sarracenia*, dont les feuilles, transformées en cornets creux, se gorgent d'insectes qu'on trouve bientôt réduits en un putrilage fétide, des études sont encore nécessaires pour assigner à chaque espèce sa part de *digestivité* véritable ou de simple absorption de produits putrides. Nous exposerons à cet égard les idées du docteur Hooker, du docteur Mellichamp, de Charles Riley, et les réserves dont semble les entourer Darwin en excluant du groupe des insectivores ces mêmes sarracéniées.

Le phénomène de la nutrition chez les animaux comprend trois séries d'actes successifs : d'abord la capture ou la préhension des alimens, puis l'action des liquides digestifs, enfin l'absorption des produits élaborés que l'assimilation va transformer en tissus vivans. Chez les plantes *carnivores*, le premier de ces actes avait depuis longtemps frappé l'attention même d'observateurs superficiels; toutes constituant en effet de véritables piéges à insectes, des attrape-mouches, pour employer la dénomination vulgaire de la plus connue d'entre elles, la dionée ou *dionæa muscipula*. C'est par cette

singulière plante qu'il faudrait ouvrir la série des végétaux *insectivores*, si l'on s'en tenait à la rapidité des mouvemens, au jeu subit des valves du piége qui se rabat sur la victime; mais, parmi les étrangetés de sa nature, la dionée présente celle d'être confinée dans un coin restreint de la Caroline, en dehors de l'observation quotidienne de la généralité des botanistes. Les rossolis au contraire, genre très cosmopolite, comptent, à côté d'espèces très localisées, des types répandus à profusion sur d'immenses aires géographiques. Partout, dans les tourbières, dans les bruyères humides de notre hémisphère boréal, ces élégantes plantules étalent ou redressent leurs rosettes de feuilles humides, grasses et rougeâtres. C'est sur la plus vulgaire de toutes, le rossolis à feuilles rondes (*drosera rotundifolia*, L.), qu'ont porté les recherches patientes de Darwin; c'est sur cette espèce qu'il sera facile de suivre les phénomènes de motilité, de sécrétion en quelque sorte gastrique, d'absorption superficielle, de modifications dans le contenu des cellules, qui vont nous servir de critérium et de type pour l'étude complète des végétaux carnivores.

Le nom de *rossolis*, qui devrait s'écrire en deux mots, *ros solis*, signifie rosée du soleil, par allusion à ces gouttelettes transparentes qui, sous le soleil le plus ardent, brillent sur les drosères comme autant de perles de rosée au bout des poils de leurs feuilles (1). Ces organes, chez le rossolis à feuilles rondes, présentent, au sommet d'un pétiole long et grêle, un limbe à peu près circulaire dont la face supérieure est toute couverte d'une forêt de poils visqueux. Darwin appelle ces poils des *tentacules*, sans doute par une vague allusion aux bras préhenseurs des hydres et d'autres animaux aquatiques. Ces tentacules se composent d'un pédicelle en forme d'alêne et d'une glande en tête d'épingle qu'enveloppe une gouttelette visqueuse. Ce sont à la fois des organes de sécrétion, d'absorption et de transmission de mouvement.

Pour peu qu'on observe dans la nature les feuilles de drosera, on s'aperçoit qu'un très grand nombre tiennent embrassés sous leurs tentacules infléchis de petits insectes, principalement des diptères, mouches ou moucherons à deux ailes transparentes. Un fait aussi fréquent dut frapper de bonne heure les naturalistes et même les simples curieux; mais la vraie signification n'en fut que tardivement comprise. On supposait naturellement que les insectes ainsi captifs s'étaient tout simplement englués dans la viscosité des glandes, et que leurs vains efforts pour s'échapper avaient fait courber mécaniquement les tentacules de la feuille. Réduit à

(1) On regrette que Linné, par un purisme arbitraire de nomenclature, ait cru devoir changer ce nom poétique en celui de *drosera* (de *drosos*, rosée), qui ne dit rien de net à l'esprit.

ces proportions, le phénomène n'avait rien de surprenant. Il semblait qu'il y eût là pur accident sans trace d'action vitale, ni de motion déterminée vers un but, ni surtout d'utilité directe de l'insecte pour la feuille qui l'a saisi. Cependant dès 1780 les mouvemens des tentacules du drosera furent presque simultanément observés en Allemagne par le sagace botaniste Roth, en Angleterre par deux amateurs, Gardom, botaniste du Derbyshire, et Whateley, chirurgien distingué de Londres. L'observation de Roth et une autre analogue du docteur Behr sur le *drosera sulfurea* d'Australie, publiée en 1847, étaient à peu près oubliées ou négligées lorsque je les rappelai sommairement, en les acceptant pour vraies, dans une revue monographique des droséracées, échappée je ne sais comment à l'érudition si vaste du docteur Hooker et de Darwin. La question s'est précisée depuis dans les travaux de Milde (1852), de Nitschke (1860-1861), d'Augé de Lassus (1861), de J. Scott (1862), de Mme Treat (1871), de A.-W. Bennett (1873), du docteur Burdon Sanderson en juin 1874, et du docteur J.-D. Hooker en août de la même année; mais c'est dans le livre récent de Darwin (1875) qu'il faut chercher, avec le résumé de ces recherches partielles, l'exposé le plus complet, le plus ingénieux, le plus minutieusement détaillé, le plus vigoureusement déduit d'un sujet qu'il a fait sien depuis 1860 et pour lequel la collaboration de ses deux fils, Francis et George, a multiplié sa puissance prodigieuse de travail. C'est dans le livre lui-même qu'on trouvera mille détails d'expérimentation délicate; tout ce qu'on peut faire ici, c'est d'en esquisser à grands traits les faits saillans et les résultats généraux.

La feuille du drosera constitue un piége à mouches d'un jeu très lent, mais d'une rare sûreté d'action. Au repos, tendus pour saisir leur proie, les tentacules extérieurs s'étalent en rayonnant sous des angles très ouverts; tous sont armés de leur gouttelette perfide, dont l'éclat attire peut-être la victime et dont la viscosité la retient en l'engluant. Que du bout de ses jambes grêles un malheureux moucheron effleure cette perle liquide, à l'instant le piége entre en action et ne lâchera plus la victime. Fixé dans une glu tenace, l'insecte fait de vains efforts pour s'en détacher : ces efforts même vont le perdre, car la moindre pression sur le tissu d'une glande non-seulement fait infléchir le tentacule touché, mais transmet le mouvement aux tentacules voisins. Ceux-ci, s'infléchissant à leur tour, s'abattent sur le pauvre insecte. Plus la pression, plus les tiraillemens se répètent, plus la victime est robuste et remuante, plus s'élargit le cercle des mouvemens et s'augmente le nombre des filamens rabattus : le disque même de la feuille, d'abord plane ou à peine concave, se contracte plus ou moins en coupe évasée et finit par engloutir l'insecte comme dans un estomac temporaire où

la digestion va s'établir. Plus tard, la digestion achevée et l'absorption faite, la feuille reprendra graduellement sa forme première, les tentacules reviendront à leur position de repos, les glandes se remettront à sécréter leur perle visqueuse : bref, le piége sera tendu de nouveau, prêt à recommencer trois fois ce manége, auquel pourtant s'use à la fin sa vitalité. A mesure qu'une feuille vieillie est hors de service, de nouvelles la remplacent, si bien que, pour un seul pied de drosera, c'est par vingtaines tout au moins qu'on pourrait évaluer pour l'année les insectes pris ou en voie d'être digérés ou réduits à l'état de dépouille sèche par l'absorption de leurs parties digestibles. Sur une seule et même feuille, Darwin a compté jusqu'à treize cadavres ou restes d'insectes témoins des repas antérieurs de cette araignée végétale.

Tel est, vu d'ensemble, le premier acte de la carnivorité du drosera. Étudié dans ses détails, le jeu de cet appareil de capture n'en est que plus merveilleux. Voyons par exemple comment se transmet et s'irradie le mouvement imprimé aux tentacules. Qu'une excitation mécanique ou autre s'exerce sur une glande, l'action s'en traduit à l'œil par l'incurvation du pédicelle qui la supporte, c'est là proprement l'effet direct et local de l'irritation. Le contact d'un petit fragment de viande crue a produit parfois en dix secondes une légère inflexion, en cinq minutes une incurvation notable, en une demi-heure le rabattement du tentacule sur le centre de la feuille.

Quand l'agent excitateur, corps d'insecte, viande, etc., repose sur le centre même de la feuille, c'est vers ce point que s'infléchissent tous les tentacules. Qu'on place au contraire le corps stimulant sur le milieu d'une des moitiés du limbe, c'est sur ce corps même que se portent les tentacules environnans, même ceux du centre, qui d'habitude restent droits lorsqu'ils reçoivent directement l'excitation; en un mot, le centre d'excitation devient en même temps centre attractif, si bien que l'on peut faire converger en deux groupes symétriques tous les tentacules d'une feuille en plaçant un fragment de phosphate d'ammoniaque au milieu de chaque moitié du limbe. Il est curieux également de voir un côté de la feuille avec ses tentacules tous repliés sur une proie, tandis que l'autre côté reste étalé dans la position du piége en arrêt. En tout cas, les tentacules se dirigent invariablement dans le sens voulu pour embrasser l'insecte captif : admirable adaptation des moyens au but qui se révélera mieux encore lorsque nous verrons ces mêmes organes modifier la sécrétion de leurs glandes dès qu'il s'agit de digérer la proie qu'elles ont saisie. On dirait qu'une sorte d'instinct aveugle dirige des mouvemens aussi précis, ou plutôt on serait tenté d'y voir comme une trace des actions nerveuses dites réflexes, si l'absence totale d'un tissu nerveux chez les plantes ne

faisait naturellement pécher par la base cette dernière assimilation.

Les causes d'excitation des tentacules sont nombreuses et variées. Et d'abord il en est de purement mécaniques, le choc, la pression par exemple. Un simple choc par un corps dur ne cause pas d'incurvation; trois, quatre ou plusieurs chocs répétés déterminent plus ou moins cette inflexion, suivant l'état de l'organe; mais l'influence d'une pression continue, même très légère, est véritablement étonnante. C'est dans le détail des expériences de ce genre que brille l'ingéniosité de Darwin. Employant des particules très ténues de verre, de cheveux, de liége, il s'est assuré que les tentacules s'infléchissent sensiblement dès que, franchissant en partie la couche de viscosité accumulée sur la glande, ces particules arrivent en contact du tissu sécréteur lui-même. Chose merveilleuse, le poids d'un fragment de cheveu, estimé par d'ingénieux calculs à 8 millièmes de milligramme, a suffi pour produire sensiblement ce phénomène. Or, tandis que de tels fétus agissent comme excitateurs en tant que particules solides, de grosses gouttes de pluie frappant ces mêmes organes, un souffle de l'haleine humaine ou du vent, peuvent les agiter sans que le mouvement d'inflexion se produise au moindre degré. Darwin serait tenté d'expliquer ce fait par une sorte d'*assuétude* acquise à travers les âges par les générations du drosera. Cette explication un peu hardie est dans le courant d'idées de la sélection naturelle; mais en tout cas l'auteur reconnaît ingénument que l'impassibilité du drosera à l'égard du vent et de la pluie est une qualité très utile pour une plante appelée à tenir tendus des piéges que ces météores auraient pu sans cela détendre à tout moment : aveu précieux à recueillir de la bouche d'un des adversaires de la théorie des causes finales. Qu'on invoque tant qu'on voudra les adaptations des moyens au but, on n'effacera pas de l'idée des hommes de simple bon sens que de si merveilleux agencemens, tout soumis qu'ils sont en tant que faits aux lois fatales du déterminisme, ne se rattachent pas néanmoins par leurs causes les plus profondes au plan harmonique d'une intelligence ordonnatrice (1).

Pour rester dans le domaine des excitans purement physiques, c'est le cas de signaler ici les effets de la chaleur et de l'électricité sur les mouvemens du drosera. La chaleur modérée, ainsi qu'on pouvait le prévoir, augmente l'excitabilité de la plante. Plongées

(1) Darwin, il est vrai, atténue lui-même l'aveu en question en ajoutant que, dans bien des cas, les tentacules de drosera se rabattent sans utilité sur des corps inertes qui ne peuvent rien fournir à la plante. La finalité serait donc en défaut sur ce point; mais cet argument touchera peu ceux qui, comme moi, admettent le mal au sens humain comme ayant sa place dans la nature, sans que ces écarts partiels troublent l'harmonie générale des choses.

dans l'eau de 48°,8 à 51°,6, des feuilles ont replié tous leurs tentacules. Chauffée à 54°, l'eau paralyse ces mêmes feuilles en les mettant dans cet état d'inertie que Sachs appelle *rigidité par la chaleur* et qui se produit chez la sensitive quand on expose cette plante à l'air humide, chauffé à 45 ou 50 degrés. L'influence du courant galvanique sur les tentacules du drosera n'a pas été étudiée en grand détail. Darwin nous promet là-dessus un travail de son fils Francis, dont il cite comme avant-goût une curieuse observation. Deux aiguilles plantées simplement dans la feuille d'un drosera n'en ont pas fait mouvoir les tentacules, mais l'inflexion de ces organes s'est faite dès que deux aiguilles pareillement insérées ont été mises en rapport avec le circuit secondaire d'un appareil d'induction. On verra tout à l'heure le rapport de cette curieuse expérience avec celle que le docteur Burdon Sanderson avait faite auparavant sur la feuille de la dionée.

Passons maintenant aux effets de certains liquides organiques naturels ou d'infusions ou de décoctions de matières végétales. Ces expériences ont été faites en déposant sur la feuille des gouttelettes de ces liquides d'un poids moyen d'un tiers de milligramme. Suivant qu'ils contiennent ou non de l'azote, on a pu les distribuer en deux groupes : d'une part les non-azotés, solutions de gomme arabique, de sucre, d'empois, etc.; d'autre part les azotés, lait, urine, albumine de l'œuf, infusion froide et filtrée de viande crue, décoction de pois verts, etc. Nuances à part, un fait saillant et curieux se dégage de ces essais : c'est que les substances non azotées ont été sans action sur les tentacules, que les azotées au contraire ont agi d'une façon très marquée en provoquant l'inflexion des filamens à peu près en proportion de leur richesse en azote. C'est presque sûrement aussi par leur azote que les sels ammoniacaux en dissolution exercent sur le drosera une si puissante influence : le plus actif de tous les sels de ce groupe est le phosphate d'ammoniaque, dont une dose de 3 millionièmes de milligramme a le pouvoir de faire courber un tentacule du bord de la feuille jusque sur le centre du limbe. Ces quantités infinitésimales sont encore fortes auprès des dimensions infimes que doivent avoir les particules solides des effluves que le gibier laisse sur son passage et que l'odorat du chien de chasse saisit pourtant, grâce à l'admirable sensibilité de son organe olfactif. Pour tout ce qui touche aux impressions, la ténuité même des particules, loin d'être un obstacle, est au contraire une circonstance favorable aux effets produits. On est là dans un domaine à part où le microscope lui-même n'a plus d'accès, et qui, soumis sans doute aux lois générales de la mécanique, échappe à toute autre évaluation numérique que celle du calcul abstrait. Le fait le plus remarquable dans cette puissance d'excitation du

phosphate d'ammoniaque, c'est la présence simultanée dans ce sel de l'azote et du phosphore, c'est-à-dire des deux substances les plus animalisées peut-être qui se rencontrent dans les végétaux. L'association de ces deux corps dans les graines, dans les bourgeons, dans les tissus jeunes des plantes, en démontre assez nettement la valeur comme élémens nutritifs. C'est donc une confirmation remarquable de ces propriétés si connues que de voir ces mêmes élémens, azote et phosphore, exciter vivement l'appétit des végétaux carnivores et provoquer avec tant d'énergie les phénomènes précurseurs ou directement actifs de la digestion.

Digestion serait un mot déplacé, si l'on prétendait l'appliquer au phosphate d'ammoniaque en tant que sel de nature inorganique; mais le mot devient très juste dès qu'il s'applique aux substances organiques solides dont il nous reste à étudier le rôle comme alimens des plantes carnivores. Ce rôle, il est vrai, n'est pas absolument réglé par la présence de l'azote dans ces substances, car plusieurs produits manifestement azotés, tels que la pepsine, l'urée, la chlorophylle et autres, échappent à la digestion du drosera; mais en groupant en deux séries les matières essayées, les digestibles d'un côté, les non digestibles de l'autre, on s'aperçoit aisément que les premières renferment toutes de l'azote, tandis que chez les secondes cet élément est souvent absent ou peut-être dans des combinaisons qui l'empêchent d'être absorbé.

En tête des substances essentiellement digestibles se placent, sans parler des insectes à tégumens mous, la chair musculaire et le blanc d'œuf coagulé. L'effet de ces substances est si marqué qu'on a pu les prendre pour appât dans les curieuses expériences destinées à démontrer la réalité de la digestion. La chair, dans ce cas, a dû être employée en petits fragmens, de plus gros pouvant causer à la feuille une sorte d'indigestion qui se traduit par une altération marquée de la vitalité des glandes. De petits cubes de blanc d'œuf, placés sur diverses régions de la feuille, ont d'abord provoqué l'abaissement des tentacules, puis augmenté l'abondance et déterminé l'acidité de la sécrétion visqueuse, enfin, sous l'influence de ce suc acide, ils se sont graduellement ramollis, ont perdu leurs arêtes vives, et ont pris dans la plus grande partie de leur masse une transparence caractéristique. La sécrétion acide du drosera dissout aussi le cartilage, l'os et jusqu'à l'émail des dents. Un des faits les plus curieux dans la marche de la digestion du blanc d'œuf, c'est que l'addition d'un alcali, du carbonate de soude par exemple, arrête le phénomène en neutralisant l'acide du suc digestif : qu'on ajoute alors un peu d'acide chlorhydrique dilué de manière à neutraliser la soude, la digestion reprend son cours, l'acide du suc digestif étant remis en liberté.

Quel est cet acide qui, dans la sécrétion du drosera, semble correspondre à l'acide chlorhydrique libre du suc gastrique des animaux? La difficulté d'isoler du drosera une dose suffisante de suc digestif est cause qu'on n'a pu résoudre d'une manière certaine ce problème délicat de chimie physiologique. M. le professeur Frankland a pensé néanmoins que dans le liquide à lui soumis par Darwin il y avait de l'acide propionique, en tout cas un acide de la série acétique ou grasse. Outre cet acide du reste, Darwin admet que le même suc contient un ferment spécial analogue à la pepsine, et qui n'apparaît dans la sécrétion que sous l'influence d'une première absorption de matière animale soluble. Il se passerait là, chez la plante, l'analogue de ce que Schiff assure avoir lieu chez l'animal, dont l'estomac ne sécréterait la pepsine qu'après avoir absorbé certaines substances dites peptogènes. Quant à l'acide, s'il se produit chez le drosera sous l'influence d'un stimulant mécanique ou inorganique, la même chose a lieu pour l'estomac, qui, mécaniquement irrité, verse un suc acide sans avoir rien à digérer. S'il est vrai du reste que même des causes mécaniques ou la pression de corps inertes, tels que le verre pilé, déterminent chez le drosera les phénomènes qu'y provoque le contact des substances vraiment nutritives, l'action de ces dernières se distingue par une énergie plus grande et par la durée plus prolongée de l'inflexion des tentacules. C'est à ce signe surtout que se distingue la vraie digestion de ce qui n'en a que l'apparence, je veux dire le rabattement temporaire des tentacules sur des corps impropres à nourrir la feuille : dans ce dernier cas, les tentacules se relèvent assez promptement. Au contraire, appliqués sur une proie ou sur une substance digestible, ces organes ne se redressent qu'après avoir achevé leur tâche d'agens digestifs.

Il était curieux de savoir si l'albumen des semences, si le contenu azoté des grains de pollen seraient attaqués par le drosera. L'affirmative s'est dégagée des expériences faites dans ce sens. De cet exemple du pollen et de quelques essais faits avec des fragmens de feuilles de chou et d'épinard, il résulte que le drosera est dans une certaine mesure *herbivore*, mais que dans ce cas l'action digestive, à peu près nulle sur la cellulose qui forme la paroi solide des cellules, s'exerce spécialement sur le contenu azoté de ces organes.

En résumé, sauf les réserves sur quelques points de détail, l'ensemble des faits, des expériences, est favorable à l'idée d'une digestion foliaire chez le drosera. Rien ne manque à l'analogie entre la digestion animale et cette digestion végétale, ni l'acte préparatoire, capture de la proie vivante, ni l'acte essentiel, caractéristique, action dissolvante d'un suc acide et d'un ferment spécial sur des alimens de nature protéique comprenant toujours l'azote au nombre de leurs

élémens. Ce dernier trait prouve que la digestion végétale répond simplement à celle de l'estomac des animaux, abstraction faite de l'action salivaire, qui se porte sur les matières féculentes, et de l'action de la bile et du suc pancréatique, affectée à la dissolution des matières grasses. Rien n'empêcherait du reste de considérer l'analogue de la digestion salivaire comme existant chez la plante dans la profondeur des tissus. Dès à présent, il est donc facile d'entrevoir que tous les phénomènes de nutrition, au lieu d'être soumis chez les plantes et les animaux à des règles plus ou moins antagonistes, présentent au contraire dans leur ensemble un parallélisme des plus prononcés. Le fait de la carnivorité végétale aura sans doute, par son étrangeté même, le privilége d'ouvrir des horizons tout nouveaux à l'étude comparative des deux sous-règnes organiques. On comprendra de mieux en mieux comment les manifestations extérieures de la vie, en apparence si opposées dans l'animal et la plante, reposent au fond sur la même base, celle des mouvemens moléculaires d'un très petit nombre d'élémens fondamentaux, dont pas un n'existe chez l'animal le plus élevé qui ne puisse se retrouver chez la plante la plus simple. Ceci ne veut pas dire que tout dans le monde se ramène aux modifications de la matière. La fatalité dans les mouvemens est l'essence même des lois naturelles, mais ces lois elles-mêmes en tant qu'harmoniques décèlent un plan, une pensée, dont le hasard est incapable et dont l'intelligence humaine est comme un lointain et pâle reflet. Si le déterminisme trace à la matière esclave sa marche fatale, il suffit à l'homme de sentir sa volonté pour concevoir au-dessus de la matière et de la force ce *quid divinum* qui représente l'intelligence et la liberté.

Un dernier acte est nécessaire à la plante carnivore pour utiliser les produits de sa digestion : il faut que ces produits, devenus liquides, pénètrent dans le tissu de la feuille et peut-être même, de proche en proche, de la plante entière. Cette absorption post-digestive, mal connue au fond, plutôt admise par raisonnement que mesurée par expérience, serait concentrée d'après Darwin sur les glandes des tentacules; elle se décèlerait surtout par ce fait que les glandes en question, d'abord stimulées par la présence des substances nutritives à sécréter abondamment un suc acide, deviendraient au contraire peu sécrétantes à mesure que la digestion approcherait de sa fin et qu'on les trouverait presque sèches quand leurs pédicelles se redresseraient pour se remettre à l'affût d'une proie nouvelle. Les changemens de couleur survenus dans le protoplasme des glandes à la suite de la digestion seraient aussi des indices qu'une absorption s'est faite par les parois de leurs cel-

lules. La disparition graduelle des fluides épais produits pendant la digestion, trop rapide pour qu'on puisse y voir un simple effet d'évaporation dans l'air, donnerait au fond la preuve la plus directe de l'absorption de ces fluides par les glandes. Le fait semble très évident chez la dionée, comme on le verra plus loin; mais il faut bien avouer que cette partie de la question est celle qui appelle encore le plus de recherches. Avec les maigres données expérimentales que l'on possède à cet égard, il est difficile de se faire une idée précise de la part que prennent à l'absorption la surface générale de la feuille et les cellules des tentacules. Bien plus malaisé serait-il de définir dans quelle étendue de l'organisme entier de la plante se diffuse la matière supposée nutritive que la surface du limbe foliaire a digérée. Peut-être même serait-ce trop s'avancer que de voir dans la digestion foliaire un élément absolument nécessaire de la nutrition du drosera. Ce pourrait n'être qu'un supplément très utile d'alimentation pour une plante qui vit parfois dans le sphagnum pur, c'est-à-dire dans une mousse blanchâtre pauvre en chlorophylle, à tige gorgée d'eau, imprégnée des produits acides de l'humus particulier aux tourbières, mais peu riche d'ailleurs en élémens azotés. C'est même une observation judicieuse de Darwin que, chez les droseracées et chez les plantes carnivores en général, le système radiculaire (lorsqu'il n'est pas nul comme chez l'aldrovandie) est singulièrement peu développé : les maigres racines du drosera doivent néanmoins être de puissans suçoirs pour puiser l'eau nécessaire à tenir humide et gorgé le tissu charnu de ces feuilles, dont chacune porte de 120 à 260 poils visqueux coiffés de leur gouttelette toujours fraîche même sous l'action desséchante du soleil. Ainsi le drosera boirait largement, mais mangerait peu par ses racines : la nourriture azotée lui parviendrait par les feuilles comme un élément utile, sinon absolument indispensable à son développement normal.

Ces réserves, que nous croyons devoir faire sur le dernier acte (et non le moins important) de la carnivorité des droséracées, ne détruisent pas le fait même de la digestion. Pratiquement il peut manquer à cette partie du phénomène la précision et la démonstration expérimentale qu'on est en droit de demander à toute théorie nouvelle; mais, les prémisses étant données, je veux dire la capture d'une proie, puis la dissolution de cette proie au moyen d'un suc en tout semblable au suc gastrique, on se demande à quoi devraient aboutir ces préliminaires, si la conséquence n'en devait être une utilisation des produits ainsi préparés... Je sais bien que la méthode sévère de la science moderne se méfie de plus en plus des raisonnemens fondés sur l'idée de finalité, mais, qu'on le veuille ou non, les considérations de ce genre seront toujours pour quelque chose

dans les hypothèses qui visent à la simple probabilité, en attendant la certitude qui découle de l'évidence. Darwin lui-même, malgré ses efforts pour supprimer les causes finales dans la conception des phénomènes naturels, cède très souvent à cette tendance des meilleurs esprits à admettre un fait sur de simples présomptions logiques. Seulement, à côté du puissant remueur d'idées, du théoricien hardi, du novateur audacieux, il y a chez l'auteur de *l'Origine des espèces* l'observateur exact, l'expérimentateur patient à qui l'on doit les admirables recherches sur la fécondation croisée des plantes et sur les plantes carnivores. Qu'on discute loyalement ou avec passion la valeur de ses théories, ni les anathèmes, ni les dédains ne lui raviront ce mérite éminent de chercheur aussi infatigable qu'ingénieux.

II. — LA DIONÉE.

Sous ce nom poétique de *dionæa* (Vénus Dionée ou fille de Jupiter), le naturaliste anglais Ellis fit connaître vers 1768, en l'envoyant à Linné, une plante étrange entre toutes. Il l'avait reçue en 1765 de son correspondant américain Pierre Collinson, qui la tenait lui-même du voyageur John Bartram, botaniste du roi à Philadelphie, un des premiers et des plus habiles explorateurs de la flore des États-Unis. Linné, qui connaissait tant de plantes, proclama la dionée la plus merveilleuse de toutes; *miraculum naturæ*, écrit-il dans son style enthousiaste. Ce n'est pas sur un exemplaire sec qu'il pouvait ainsi le juger; mais Ellis, empruntant sans doute à ses amis d'Amérique le récit des faits et gestes de cette plante animée, avait pu lui en décrire les singularités les plus saillantes. Qu'on se figure une herbe à feuilles toutes radicales, étalées en rosette sur le sol et portant chacune au bout d'un pétiole dilaté en aile un limbe à deux lobes arrondis bordés de larges cils presque épineux et susceptibles de se rabattre l'un vers l'autre en se fermant comme les deux valves d'un piége à loup dont la nervure médiane serait la charnière. Sur chaque valve, à la face supérieure du limbe, trois pointes ou filamens à peine visibles sont disposées en triangle de façon à se trouver aisément sur le passage d'un insecte parcourant la feuille. Que l'insecte effleure une de ces pointes, à l'instant, comme par un invisible ressort, les deux valves se rapprochent et croisent les cils raides de leurs bords qui forment barrière autour de l'insecte captif. Celui-ci, parfois très robuste, se débat et s'épuise en vains efforts. Ellis trace de ce petit drame un tableau tragique dans lequel les pointes imperceptibles du limbe ne seraient rien moins que des poignards donnant le coup de grâce à la victime, à peu près comme dans certains récits du moyen âge

des statues d'airain transpercent un condamné dans leurs affreux embrassemens. Rien ne manquerait d'après Ellis à cet appareil de ruse et de mort, pas même l'appât qui séduit l'insecte par la gourmandise et que représenteraient des glandes rougeâtres exsudant peut-être une liqueur sucrée. De ce roman, car c'en est un sous cette forme exagérée, il reste quelques traits exacts, savoir l'occlusion rapide du piége, la mort finale de la victime, mais par un procédé tout autre que le poignard, enfin l'idée, assez hardie pour le temps, que les insectes saisis pourraient bien servir à la nourriture de la plante. Linné, frappé sans doute de quelques exagérations d'Ellis, n'osa pas croire à la carnivorité de la dionée : à ce fait vrai que l'insecte meurt dans le piége, il substitua de parti-pris une conception erronée, à savoir que la feuille relâche son prisonnier dès que ce dernier, épuisé d'efforts, cesse d'irriter par ses mouvemens les murs de sa prison vivante. Appuyée d'une telle autorité, l'erreur fut copiée de livre en livre, jusqu'au moment où l'observation faite sur le vif permit au révérend docteur Curtis de rectifier l'opinion vulgaire et de donner une sanction positive à l'hypothèse vague d'Ellis.

C'est à Willmington, dans la Caroline du nord, patrie singulièrement restreinte de la dionée, que Curtis put observer à loisir cette merveilleuse plante. Il résuma ses recherches dans une courte notice publiée en 1834 et constata trois faits importans : d'abord que la sensibilité (pour employer le mot consacré) réside dans les petites pointes du limbe, puis que l'insecte, si faible qu'il soit, si peu de consistance qu'aient ses tégumens, n'est pas écrasé par les valves, enfin, et c'est là le point capital, qu'il a souvent trouvé les victimes enveloppées dans un fluide mucilagineux, paraissant agir sur elles comme dissolvant, puisque les insectes s'y présentent plus ou moins altérés dans leur texture (*more or less consumed*). Le vague de cette dernière expression n'était pas fait pour donner crédit à l'idée d'une digestion véritable. On pourrait peut-être, à meilleur titre, trouver le germe de cette idée dans une remarque du jardinier anglais Knight, antérieure à l'année 1818; cet observateur original étendit de fines lanières de bœuf cru sur les feuilles d'un pied de dionée, lequel se montra plus luxuriant que les exemplaires non traités par ce procédé; mais, à vrai dire, la notion très nette de la carnivorité de la dionée n'apparaît que dans les recherches, publiées en 1868 à Philadelphie, du docteur W.-M. Canby, botaniste américain résidant à Willmington, au centre même de l'habitation de la plante. Les points importans de ces recherches rappellent exactement ceux que nous a montrés le drosera, savoir la nature dissolvante et digestive de la sécrétion des feuilles, la longue durée de la contraction des valves lorsque le corps embrassé est de nature animale,

enfin l'absorption par les feuilles des produits de la digestion. Ce sont là des faits par lesquels toutes les droséracées se ressemblent; mais il y aura quelque intérêt à noter rapidement les singularités biologiques qui font à la dionée une place à part entre toutes les plantes irritables et digérantes.

Et d'abord une différence essentielle distingue l'appareil de capture de la dionée de celui des rossolis. Ces derniers sont de vrais piéges agglutinans dont les tentacules retiennent mécaniquement un insecte faible, puis se replient lentement sur le captif, l'enlacent plus qu'elles ne l'enferment, n'ont en aucun sens la rapidité de détente d'un ressort, tiennent à la fois de la toile de l'araignée et des bras préhenseurs de l'hydre ou des tentacules des anémones de mer. Une certaine continuité de pression est nécessaire pour le jeu lent de cet appareil; le simple contact, même deux ou trois fois répété, ne suffit pas pour le mettre en branle. Chez la dionée au contraire, véritable piége à détente, le contact le plus léger, celui d'un fin cheveu qu'on balance, dès qu'il touche un des poils sensibles du limbe, en fait jouer comme par un ressort subit les valves souvent à demi fermées : elles se rapprochent en quelques secondes, les dents marginales se croisent comme des griffes entrelacées. Voilà la feuille devenue prison à la manière d'une coquille bivalve. Il n'y a là ni viscosité, ni sensibilité déterminée sur des glandes; les points exclusivement irritables sont les petits appendices piliformes qui se dressent presque invisibles à la surface des valves et dont la structure et les fonctions méritent une étude un peu détaillée.

Ces appendices sont à peu près invariablement au nombre de trois à la face supérieure de chacun des lobes; dressés lorsque la feuille est ouverte, ils peuvent s'abaisser et se replier par une articulation de leur base à mesure que les valves se referment : admirable adaptation qui les protége contre une rupture et leur conserve leur intégrité de texture et de fonction. Ils échappent presqu'à la vue simple, tant ils sont grêles, délicats et peu colorés; ce sont des filamens en alêne, légèrement dilatés à la base, sans trace de vaisseaux quelconques dans l'axe, ni de surface sécrétante sur aucun point de leur étendue. Indifférens à la pression d'un corps léger, par exemple d'un fragment de cheveu d'homme, qu'on réussit à poser tout doucement sur leur sommet, et dont la dixième partie suffirait pour infléchir un tentacule de drosera, ils sont au contraire de la sensibilité la plus exquise sous le choc le plus insignifiant; mais leur rôle est moins de recevoir l'impression que de la transmettre, car ils restent droits pendant qu'ils communiquent l'ébranlement aux valves, et ne se couchent, suivant toute apparence, que sous la pression des valves rapprochées. Il y a là, fait judicieusement observer Darwin, une frappante accommodation de moyens au but;

chez le drosera, les tentacules peuvent se mouvoir lentement sur une proie déjà prise par la glu; chez la dionée, si le mouvement n'était subit, la proie, libre dans ses allures, aurait le temps de se sauver. Encore un hommage indirect rendu à la théorie des causes finales par un de ses adversaires les plus déclarés!

La proie ordinaire du drosera consiste généralement en petits diptères à corps mou. C'est par exception qu'on trouve pris d'autres insectes, par exemple de petits papillons ou même par accident une grosse libellule. La dionée au contraire chasse à de plus gros gibier et particulièrement aux coléoptères, dont la force musculaire n'est domptée que par un puissant effort. De là ce fait bien connu que les valves sont maintenues l'une contre l'autre par une force de ressort très prononcée, tellement que, séparées par violence, puis relâchées, elles se referment avec une sorte de clappement. Il arrive néanmoins que des coléoptères très robustes, protégés sans doute par la cuirasse de leurs tégumens, parviennent à se sauver de l'étreinte de la feuille en rongeant rapidement la paroi de leur prison. C'est ainsi que le docteur Canby a vu s'échapper un malheureux charançon, qui, replacé sans pitié dans une nouvelle feuille, y a trouvé cette fois la mort et la tombe.

La manière dont se comporte ce piége animé varie suivant la nature de l'objet qu'il emprisonne. S'agit-il d'un insecte ou d'une substance digestible, l'occlusion est prolongée, neuf jours par exemple sur une mouche, autant sur du blanc d'œuf durci, un peu moins sur la caséine et du fromage (ce dernier produit détermine souvent sur les feuilles une nécrose superficielle et locale), un peu moins sur de la viande; mais ces variations de durée peuvent tenir à des causes très diverses. Le seul fait certain, c'est que sur des substances non digestibles, fragmens de bois, liége, papier en boulettes, la feuille se rouvre en moins de vingt-quatre heures et se montre alors toute prête à recommencer son jeu. Au contraire, après un vrai repas, elle se rouvre tardivement, lentement, comme fatiguée, et demande un certain repos avant de rentrer en action. On dirait que la digestion l'a rassasiée, tandis qu'un repas manqué lui laisse tout son appétit.

Au premier temps du rapprochement des valves, ces surfaces, un peu concaves au repos, commencent à se toucher par leurs bords. Il existe donc un vide marqué entre les deux lobes récemment fermés. Ce vide persiste, si l'objet pris au piége n'est pas digestible; au contraire, s'il s'agit d'un insecte tant soit peu gros, la convexité des valves se déprime, et la pression graduelle s'exerce sur le corps sous-jacent, à tel point que ce corps écrasé ou serré fait enfler en bosse la portion de la feuille qui le recouvre. Pour si rapide que soit du reste le rapprochement des valves, il s'écoule

un certain temps avant que les dents marginales, d'abord entre-croisées par leurs pointes, se mettent en contact par leurs bases élargies. Dans l'intervalle donc, il reste entre ses dents rapprochées en grille des vides étroits par lesquels de petits insectes peuvent s'échapper. Darwin, en constatant ce fait, y voit un avantage pour la plante en ce sens qu'elle réserverait sa faculté de digestion pour des proies d'un assez gros volume, laissant fuir le menu gibier qui tiendrait sans profit la place du gros.

Jusqu'ici, nous n'avons vu chez la dionée que des organes de préhension. La digestion proprement dite exige autre chose, et ce quelque chose se présente sous la forme de glandes à la fois sécrétoires et absorbantes. Ces glandes recouvrent la face supérieure de la feuille. A peine visibles à l'état de repos, elles n'entrent en action comme organes sécrétoires que sous la stimulation directe d'une matière digestible. Cette mise en activité des glandes s'étend du reste de proche en proche dans un rayon limité tout autour aussi bien qu'au contact du corps stimulant. Plus tard l'absorption se fait par ces mêmes glandes, en tant qu'on peut en juger du moins par les modifications survenues dans le contenu de leurs cellules sous l'influence de la digestion ou de liquides riches en azote. La nature acide du suc digestif rappelle celle du drosera. L'action de ce liquide s'exerce aussi principalement sur les matières albuminoïdes à l'exclusion des substances qui ne renferment pas d'azote.

Ici viendrait, si le sujet n'était trop technique, l'étude des causes et du mécanisme des mouvemens des organes irritables des droséracées. C'est à dessein qu'on omettra cette difficile discussion. Un fait pourtant veut être au moins rappelé : c'est la découverte si piquante du docteur Burdon Sanderson sur l'existence chez la dionée de courans électriques rappelant à beaucoup d'égards les courans du même genre dans les nerfs et les muscles des animaux. Dans la feuille de la dionée, il existe en effet un courant normal qui s'accuse par la déviation à gauche d'un galvanomètre dans le circuit duquel on a interposé la feuille avec ses valves étalées. Qu'on la fasse alors contracter en touchant un des filamens irritables, à l'instant l'aiguille du galvanomètre se porte à droite, puis vient à son point de repos. La contraction vitale de la feuille a donc troublé, puis anéanti le courant, de même que la contraction d'un muscle en anéantit momentanément le courant électro-moteur en le transformant en force musculaire.

Si curieux que soit le rapprochement entre une plante irritable et des animaux supérieurs, on aurait tort d'en conclure à l'existence formelle d'un tissu nerveux caractérisé chez un végétal quelconque. Que l'équivalent physiologique des nerfs se retrouve peut-être dans quelque élément constitutif du tissu ou du contenu cellulaire de

plante, c'est ce qu'on ne saurait absolument nier *a priori*. La manière dont le chloroforme et d'autres anesthésiques agissent sur des organes de plantes dites irritables semblerait même faire soupçonner chez ces plantes quelque chose qui correspondrait dans ses effets au système nerveux des animaux; mais, bien que les droséracées doivent tenir un très haut rang entre les végétaux impressionnables, certains poisons spéciaux des nerfs, comme le venin du serpent à lunettes et de la vipère, n'ont pas altéré la motilité des tentacules du drosera; d'autres poisons, plus spéciaux aux nerfs des muscles, tels que la vératrine, la colchicine, n'ont agi ni comme poisons ni comme agens d'incurvation de ces mêmes organes motiles; la morphine, l'atropine, n'ont produit dans ce cas aucun effet sensible; le camphre en solution a singulièrement excité la motilité des tentacules; en vapeur au contraire, il a joué le rôle d'un narcotique. Du reste, les nombreuses expériences faites par Darwin sur le drosera au moyen d'acides, d'alcalis, d'alcaloïdes, de sels minéraux ou organiques variés, présentent trop de diversité dans leurs résultats pour que l'on puisse encore en rien conclure de très net. Tout l'arsenal de la chimie, de la pharmacie a été mis en réquisition pour ces essais; mais il faudra bien du temps encore pour que les conclusions de cette étude physiologique puissent se condenser en quelques formules simples et précises.

En attendant, si la dignité d'une plante dans l'échelle comparative de la vie se mesurait à la vivacité des mouvemens, la dionée ne serait pas seulement un merveilleux appareil de chasse aux insectes, ce serait la rivale de la sensitive par les phénomènes d'une irritabilité presque animale. Des facultés digestives augmentent encore l'assimilation des droséracées aux vrais animaux. Constatons cette analogie sans vouloir en exagérer la portée ni trop en préjuger la véritable signification. La sensibilité proprement dite suppose une perception de plaisir ou de douleur qu'on ne saurait accorder sans preuves à la plante la plus irritable. La vie du végétal, même dans sa manifestation la plus haute, ne doit guère dépasser ce degré d'automatisme et de mouvement réflexe qui, chez les animaux sarcodiques, s'accuse par des contractions, des expansions de la substance homogène, des formations de cavités digestives temporaires, sous l'influence directe du contact de la proie avec la surface du corps : l'intelligence, la volonté, sont évidemment les attributs d'organismes dans lesquels la pulpe nerveuse se dessine en filets et en masses définies : or, sous ce rapport, le tissu des droséracées n'offre aucune particularité saisissable qui distingue ces plantes du commun des végétaux.

III. — L'ALDROVANDIE.

Autant la dionée avec sa large rosette de feuilles étranges semble attirer l'attention des simples curieux, autant l'herbe obscure qui rappelle le nom du célèbre naturaliste bolonais Ulysse Aldrovandi semble se dérober aux regards même des botanistes les plus chercheurs. Plongée dans l'eau stagnante et souvent trouble de mares ou de fossés, elle y laisse flotter librement des tiges courtes, absolument dépourvues de racines, et qui portent, serrées en verticilles de sept à neuf rayons, de petites feuilles d'une structure très insolite que nous décrirons plus loin pour en faire connaître les fonctions. Rappelons d'abord les singularités de distribution géographique de ce type. Comme pour beaucoup d'autres plantes à vie aquatique, l'aire de cette distribution est à la fois très étendue et très fractionnée : très étendue en ce sens que deux des formes de la plante qu'on n'a pu bien caractériser comme espèces habitent l'une le Bengale, l'autre l'Australie, — très fractionnée en ce sens que les *habitats* de la forme européenne (*aldrovanda vesiculosa*, L.) sont disséminés à de larges intervalles en Italie, en France, en Allemagne, en Pologne et en Russie. En France même, elle a disparu d'Orange et des bains de Motlig (Pyrénées-Orientales) et ne se trouve plus qu'à Raphèle, tout près d'Arles et dans l'étang de la Canau (Médoc), non loin de Bordeaux. C'est donc par excellence une rareté botanique, et, bien qu'étudiée avec soin par des observateurs très sagaces, elle n'a livré qu'aux plus récens le secret de ses appétits carnivores. Encore tout n'est-il pas dit à cet égard. Il est bien possible que, sous le rapport de la digestion, l'aldrovandie tienne à la fois des droséracées, qui dissolvent par une sécrétion acide les proies vivantes ou les substances azotées, et des plantes qui, comme les utriculaires, absorbent principalement les produits plus ou moins décomposés des mêmes substances organiques : il y aurait là passage ou plutôt combinaison de deux régimes, l'un franchement carnivore par digestion, l'autre *putrivore* par simple absorption de matières désorganisées; mais avant d'entrer dans ces hypothèses, examinons de plus près ce que la structure et les mouvemens des feuilles laissent deviner des appétits et des mœurs de l'aldrovandie.

Chaque feuille de cette plante se compose d'un pétiole élargi en coin et portant au-dessous de son articulation avec le limbe de quatre à six soies. Le limbe lui-même consiste en deux lobes arrondis presque toujours rapprochés comme les deux valves d'une coquille, et qui donnent à la feuille l'apparence d'une vésicule close, d'où le nom impropre de *vesiculosa* appliqué à l'*aldrovandia* de Monti. A vrai dire, il n'y a pas là de sac clos, et l'idée que ces

prétendues vésicules seraient des appareils de flottaison est démentie par ce fait que la feuille même avec ses lobes rapprochés ne renferme qu'accidentellement des gaz. Ces lobes d'ailleurs s'écartent spontanément sous une température assez élevée et se referment comme ceux de la dionée lorsqu'une irritation mécanique ou autre s'exerce sur des filamens ténus, articulés et transparens qui se dressent sur la partie de leur face interne adjacente à la nervure moyenne. C'est ce que put voir en 1861, sur la plante de Raphèle, M. Augé de Lassus, botaniste de Marseille; c'est ce qu'ont revu de leur côté Stein (1873) et Cohn sur la plante d'Allemagne. Le jeu de ces valves rappelle celui de la dionée, sauf que l'écartement est toujours moindre et que les épines très courtes des bords ne se croisent pas en forme de grille autour de la proie emprisonnée. Cette proie consiste en larves d'insectes aquatiques, mais très souvent aussi en crustacés de petite taille. Que ces bestioles frétillantes trouvent dans cette prison refermée sur elles d'abord une captivité sans limites, puis la mort, c'est ce que Darwin assure sur la foi de Cohn, dont le mérite d'observateur est établi par des travaux d'une rare distinction et d'une réelle autorité. Mais par quelle voie la mort atteint-elle ces victimes? C'est ce qui ne se dégage pas avec une entière netteté des observations de Cohn, telles que Darwin les résume, et des expériences très incomplètes auxquelles l'auteur anglais a pu soumettre l'aldrovandie cultivée en aquarium. Les données obtenues à cet égard reposent plutôt sur des analogies anatomiques que sur des faits positifs. Il suffira d'en rappeler brièvement les considérations les plus générales.

A part les filamens articulés qui sont les agens ou plutôt les conducteurs de l'irritation motile, les feuilles de l'aldrovandie portent deux sortes d'appendices épidermiques. Vers le pourtour de chaque valve, ce sont des papilles à quatre cellules divergentes formant comme une croix grecque en miniature, organes dont on retrouve les analogues dans toutes les utriculaires et qui d'après Darwin serviraient à l'absorption des produits de décomposition des matières organiques. Sur la partie de chaque valve qui avoisine la charnière ou nervure médiane se pressent de petites glandes arrondies, presque sessiles, rappelant par leur structure les glandes qui chez la dionée sécrètent le suc digestif. Qu'une fonction pareille existe chez les glandes de l'aldrovandie, c'est ce que Darwin suppose plus qu'il ne le prouve : les faits qu'il cite ne sont point assez positivement établis pour qu'il en ressorte la conviction que l'aldrovandie est carnivore, au même degré du moins que les autres genres de cette famille. Irritable, motile, elle l'est certainement, et peut à ce point de vue, par le mécanisme de ses valves, rappeler assez exactement la dionée; digérante, elle l'est aussi suivant toute probabilité; mais

le degré, le mode et la nature de ses facultés d'absorption restent encore un problème plein d'incertitudes et de lacunes. Avis aux botanistes assez heureux pour avoir le loisir et l'occasion de scruter le mystère des repas de cette nymphe des eaux !

En choisissant le rossolis à feuilles rondes, la dionée attrape-mouches et l'aldrovandie comme types des mœurs de leur famille, nous n'avons voulu donner de ces mœurs qu'un aperçu général. Ce serait abuser sans doute de l'attention des lecteurs non botanistes que pousser plus avant cette étude des droséracées. La plante géante du groupe, le *drosophyllum* du Portugal et du Maroc, les *roridula* du Cap, les *byblis* et le *drosera binata* de la Nouvelle-Hollande nous présenteraient encore bien des nuances dans la manière de capturer une proie; mais il faut arrêter ici une revue que trop de détails rendraient fastidieuse. D'ailleurs d'autres sujets nous appellent et vont nous montrer sous de nouveaux aspects le même problème de digestion végétale.

IV. — LES UTRICULARIÉES.

L'étude des mœurs des droséracées nous a révélé chez ces plantes singulières des habitudes presque animales dans leur manière de saisir et de sucer une proie. Toutes sont ce qu'on pourrait appeler des piéges *actifs*, dans lesquels un mouvement lent ou rapide intervient pour la capture des insectes : toutes digèrent avec une prédilection marquée, sinon exclusive, les produits vivans ou morts qui peuvent fournir de l'azote à leurs tissus. Ce sont là les carnivores par excellence. Ce double caractère de piége actif et de carnivorité se rencontre également chez des plantes qui n'ont aucun rapport de parenté avec les droséracées, mais que certains caractères de leurs feuilles m'avaient fait jadis comparer au drosera, analogie que les observations originales de Darwin viennent de mettre en pleine lumière.

Les *pinguicula* (tel est le nom de ces plantes, que traduit en français le diminutif *grassette*) se font remarquer par un certain éclat humide et comme onctueux de leurs feuilles. Dans les espèces d'Europe, dont les jolies fleurs ressemblent à des violettes, ces feuilles, étalées en rosette sur la mousse des tourbières ou des pelouses, ont la forme d'une langue à bords légèrement enroulés, à texture molle et charnue. Elles sont humectées d'un fluide mucilagineux et transparent, qui ne perle pas en gouttelettes brillantes comme chez le drosera, mais qui s'accumule souvent dans les gouttières des bords enroulés ou dans les parties déclives du limbe. Cette liqueur est évidemment organique. Elle résiste aux lavages de la pluie et à l'action desséchante du soleil; c'est qu'elle suinte

des poils glanduleux imperceptibles à l'œil et dont le microscope seul fait voir la très élégante structure. Ce sont à la fois des organes de digestion et d'absorption. Trop courts pour pouvoir s'infléchir à la façon des tentacules du drosera, incapables de mouvemens pour leur propre compte, ils n'en sont pas moins les excitateurs des mouvemens lents et généraux par lesquels le limbe de la feuille embrasse et englue sa victime.

A l'état de nature, en pleine campagne, les feuilles de la grassette commune se montrent presque toujours avec des insectes ou des débris variés de plantes adhérens à leur surface. On pourrait croire qu'il n'y a là qu'un pur accident, et sans doute la chose s'explique ainsi pour des brins de mousse, des feuilles de bruyères et des corps inertes que le vent soulève et pousse au hasard ; mais la présence des insectes est le fruit d'une vraie chasse, d'un acte vital de la plante. Qu'on mette en effet au bord à peine infléchi d'une feuille une rangée de petites mouches, lentement, mais sûrement, ce bord s'enroulera sur lui-même, tandis que le bord opposé reste immobile. Le même phénomène d'enroulement se produira sur des fragmens de viande ou de blanc d'œuf.

Du même coup, ces substances azotées auront provoqué une sécrétion plus abondante des glandes, auront rendu acide cette sécrétion qui ne l'était pas dans les glandes au repos, bref, auront amené chez la feuille de la grassette les mêmes phénomènes de dissolution que nous ont fait voir en détail les droséracées. Notons pourtant une différence : les préliminaires de la digestion chez les drosera sont relativement assez rapides, cinq ou six minutes suffisent pour qu'un tentacule commence à se mouvoir ; la victime est donc vite engluée et garrottée, mais la digestion proprement dite est assez longue, sans doute parce qu'elle s'achève tout entière sur le point où la proie est fixée. Pour la grassette au contraire, les préliminaires sont très longs, l'enroulement de la feuille extrêmement lent ; mais, une fois la digestion bien en train, c'est-à-dire la substance nutritive bien imprégnée de suc acide, le déroulement de la feuille se fait en peu d'heures, et la proie ramollie glisse d'habitude dans les dépressions de la feuille où s'est ramassé le liquide sécrété : vingt-quatre heures parfois, moins de quarante-huit heures en tout cas, séparent l'enroulement d'une feuille de son retour à l'état d'expansion première. Cette rapidité d'action permet sans doute à la plante de renouveler plus fréquemment ses repas, mais laisse supposer aussi que la substance fournie par les proies vivantes n'est pas toute digérée sur place et qu'elle achève de l'être sur les points où son poids la fait glisser. Dans ce dernier cas, il est même à présumer que la digestion proprement dite s'accompagne d'une putréfaction ultérieure qui n'est plus un phénomène

vital. Le fait est plus probable encore pour ce qui touche aux substances végétales qui, d'après Darwin, subiraient en quelque mesure l'action digestive du suc sécrété par la feuille, si bien que la *pinguicula* serait à la fois *herbivore* et carnivore. Nul doute que ces débris végétaux n'échappent en grande partie à la digestion foliaire et ne se réduisent dans le sol à l'état d'humus, de terreau, matériaux de la séve brute dont les plantes font la base de leur alimentation ordinaire. Ainsi les pinguicula, quant à leur régime mixte, feraient le passage aux népenthes et aux sarraceniées. Mais, avant d'aborder ces dernières plantes, il faut s'arrêter quelques instants à des genres de la famille même des pinguicula qui vont nous montrer le modèle de piéges creux fonctionnant à la façon des souricières quand ils sont à l'air, et de nasses à poissons quand ils sont plongés dans l'eau ou dans un sol très humide.

Le premier de ces genres et le plus connu est celui des utriculaires. Répandu presque dans le monde entier, ce genre compte en Europe des espèces aquatiques, dont les fleurs jaunes, bizarres de forme et délicates de texture, émergent du miroir liquide, tandis que les organes végétatifs constituent sous l'eau un lacis de filamens enchevêtrés. De petites vésicules translucides, attachées aux fines découpures de chaque feuille, ont paru longtemps jouer, chez des plantes submergées et sans racines, le rôle d'appareils de flottaison : pure illusion du raisonnement, que l'observation a dissipée le jour où l'on a vu ces vésicules être habituellement remplies d'eau, et se révéler comme des engins de capture pour les animalcules dont fourmillent les eaux stagnantes. On ne saurait décrire ici la structure compliquée de ces petits appareils. L'orifice étroit qui en constitue l'entrée est défendu au dehors par des filamens raides et divergens, qui forment des espèces de chevaux de frise, opposant un obstacle aux insectes trop volumineux qui voudraient forcer l'entrée de la place. La pièce principale de l'engin est une sorte de clapet qui s'ouvre du dehors en dedans, comme une trappe libre pour l'entrée, mais obstinément close à la sortie : c'est une porte de prison refermée sur d'imprudentes bestioles, condamnées à la mort lente sans espoir de retour à la liberté.

Les victimes ordinaires de cette prison perpétuelle sont des crustacés lilliputiens (cyclopes, daphnies, cypris, etc.) ou de petites larves d'insectes. Toutes ne se laissent pas prendre dès l'abord : il en est qui semblent se méfier, qui rôdent autour de l'entrée fatale, hésitent, reculent, puis se lancent tête baissée dans la nasse, dont la valvule cède brusquement, se soulève et retombe derrière le prisonnier. Mme Treat, qui décrit au long ces petits manéges, a vu même des larves allongées pénétrer lentement dans l'orifice, comme si la vésicule les avalait à la façon d'un serpent de petite taille

engloutissant peu à peu une grenouille plus grosse que lui. Aucune irritabilité spéciale ne semble animer la valve du piége. Les poils glanduleux dont elle est couverte ne sont ni sécréteurs ni motiles. Ils n'ont donc rien de commun quant à leurs fonctions avec les tentacules du drosera; ils rappelleraient davantage les poils glanduleux et sécréteurs des grassettes, mais rien ne prouve qu'ils versent dans le liquide des vésicules une liqueur susceptible d'altérer la vitalité des animalcules captifs. Ceux-ci pourtant meurent assez vite, après quelques jours de confinement, pendant lesquels ils ont tourné et retourné dans l'étroit espace de leur prison. D'où vient que leurs cadavres sont fréquens dans les vésicules? d'où vient qu'on les trouve souvent à l'état d'informes détritus? Mme Treat verrait volontiers dans la vésicule un estomac qui digère. Darwin conserve de grands doutes à cet égard, parce qu'il a vu de la chair et du blanc d'œuf durci rester trois jours et demi inaltérés dans l'espace où meurent les animalcules. Ceux-ci, pense-t-il, périraient plutôt d'asphyxie, pour avoir consommé complétement l'oxygène de l'eau qui remplit leur étroite geôle. Il admet pourtant que quelque ferment spécial puisse hâter la décomposition de leurs cadavres, de même que le suc du papayer, arbre très connu dans les régions chaudes, attendrit d'abord, puis altère rapidement les viandes qu'on soumet à son action. Nous touchons là, on le voit, à cette limite vague où divers modes de nutrition semblent se combiner et se confondre.

Parmi les utriculaires des contrées intertropicales, il en est qui, vivant dans la terre ou la mousse humide, possèdent néanmoins des vésicules sur les organes souterrains qui leur tiennent lieu de racines. L'espèce étudiée par Darwin, la jolie *utricularia montana* des Antilles, présente de plus cette particularité curieuse, de porter sur les divisions capillaires de ses rhizomes des tubercules qui, au lieu d'être, comme à l'ordinaire, des réservoirs de nourriture, sont plutôt des réservoirs d'eau contre la soif à venir. Dépourvues de fécule, mais très gorgées de liquide, leurs cellules semblent partager ce rôle de citernes souterraines avec les vésicules elles-mêmes, qui sont remplies d'eau comme celles des utriculaires flottantes. Leur proie ordinaire consiste en animalcules terrestres, notamment en mites ou acariens. Plus compliqués encore sont les appareils vésiculaires des *genlisea*, autre genre d'utriculariées des tropiques, si compliqués même que nous renonçons à les décrire, renvoyant à l'ouvrage de Darwin pour ces détails dans lesquels éclate l'art infini de l'adaptation des moyens au but. Il est temps d'ailleurs de sortir de ces minuties microscopiques : d'autres genres vont nous présenter sous des proportions relativement grandioses ces appareils de chasse aux insectes.

V. — LES NÉPENTHÈS ET LES SARRACÉNIÉES.

Les plantes que les botanistes appellent *népenthes* n'ont rien de commun avec le népenthès d'Homère, ce produit magique de l'Égypte qui chassait la mélancolie et les chagrins. Ce sont des herbes grimpantes, à tige ligneuse, répandues dans les régions chaudes de l'Inde, de l'Australie et des Seychelles. Les feuilles présentent la composition la plus étrange : elles se terminent par des urnes élégantes qui sont à la fois des piéges creux, des réservoirs d'eau et probablement des appareils de digestion. Chez quelques espèces, les urnes sont de deux sortes : celles d'en bas, plus ventrues, portées sur des pédicules raccourcis, reposent à terre comme alourdies par leur contenu liquide; les autres, plus allongées, balancées au bout de longs pédicules tordus en vrille, semblent chasser au gibier de l'air comme les premières au gibier terrestre. Dans les deux cas, ce gibier consiste en animalcules d'ordre inférieur, insectes, araignées, etc., mais les dimensions de quelques urnes sont telles, qu'un oiseau et même un mammifère de petite taille pourraient s'y prendre et s'y noyer. Pour compléter la ressemblance avec une amphore, il ne manque rien à cet appareil, pas même un couvercle à charnière, qui tantôt se rabat sur l'orifice, tantôt se relève à demi, et plus rarement se réfléchit en arrière comme pour découvrir l'entrée de l'urne. Dans ce dernier, le couvercle, n'ayant point à servir d'appât, est dépourvu de toute glande à nectar; presque toujours au contraire des glandes nombreuses, couvrant la face interne du couvercle, y versent un fluide sucré qui sert de leurre aux insectes et les attire à l'entrée du gouffre béant. L'entrée elle-même, par un raffinement de séduction, est à la fois *attractive* et *conductrice :* elle forme un bourrelet épaissi, humecté par une liqueur douceâtre, et dont le bord roulé en dedans s'infléchit comme l'entonnoir d'une souricière ou se découpe en pointes crochues assez fortes pour retenir au besoin un oiseau qui serait prisonnier dans l'urne. Celle-ci présente à sa face interne deux zones distinctes : en haut, la zone lisse et sans glandes d'où l'insecte se précipite faute d'y trouver un point d'appui, — plus bas, la zone aquifère où des milliers de petites glandes versent une eau limpide, à saveur peu accusée, mais à réaction manifestement acide. Le nom de *distillatoria*, donné par Linné au népenthes des Seychelles, implique l'idée assez juste que ce liquide est en effet un produit de sécrétion auquel la pluie et la rosée ne peuvent se joindre que d'une manière accidentelle. Une fois vidée, l'urne ne renouvelle son eau que lentement et dans des proportions assez faibles. Il s'en reforme néanmoins, même chez des

urnes prises dans les serres et séparées de la feuille. L'introduction de matières inorganiques dans ce fluide n'en augmente pas sensiblement la production ; au contraire, un surcroît d'activité chez les glandes se manifeste lorsqu'on plonge dans le réservoir des matières animales. C'est là un premier indice des propriétés digestives du liquide, indice dont la portée s'accuse plus nettement par son influence sur la chair musculaire et le blanc d'œuf durci qu'il attaque lentement, mais en reproduisant à un degré moindre les faits signalés chez le drosera. En somme néanmoins, la puissance digestive des népenthes est déjà singulièrement réduite en comparaison de celle des droséracées; nous allons voir maintenant cette faculté s'affaiblir encore, disparaître presque dans le dernier terme de cette série de végétaux insectivores.

Le type par excellence de la famille des sarracéniées, le sarracenia de Linné, fut dédié par Tournefort sous le nom de *sarracena* au médecin botaniste Sarrazin, qui lui en envoya de Québec l'espèce la plus connue. Ce sont des herbes sans tige apparente, habitant comme les drosera les terrains humides et tourbeux, et dont les feuilles, groupées en touffes, constituent des cornets insensiblement atténués à leur base, largement ouverts au sommet, avec l'orifice tronqué du côté antérieur, mais relevé au côté externe en une languette oblique, continue au cornet lui-même au lieu de former comme chez l'urne des népenthes un vrai couvercle à charnière. C'est donc par une erreur manifeste que le célèbre botaniste Morison parle de l'appendice en question comme d'un opercule articulé, susceptible de s'abaisser ou de se relever suivant les cas. Renchérissant sur cette hypothèse finaliste, Linné et ses disciples en vinrent à croire que le prétendu couvercle se rabaissait en temps sec pour soustraire à l'évaporation l'eau contenue dans le cornet, provision préparée par la nature pour étancher la soif des oiseaux : *præbet aquam sitientibus aviculis*, avait dit le maître, et sur cette parole s'était formée la légende qui faisait du sarracenia comme une source bienfaisante où les animaux pouvaient s'abreuver. Mieux placé pour l'observation, puisqu'il habitait aux lieux mêmes où croissent ces plantes, l'auteur d'un magnifique ouvrage sur l'histoire naturelle de la Caroline, Catesby, n'avait pas mieux interprété le rôle de ces réservoirs; il supposait naïvement que des insectes pouvaient y trouver asile et refuge contre leurs ennemis. Singulier refuge que celui dans lequel les cadavres des insectes s'accumulent par centaines, englobant les victimes encore vivantes dans un mélange infect et grouillant où la mort se respire avec les gaz délétères et prend sa forme la plus repoussante, comme pour accuser l'impassible cruauté des lois naturelles, qui détruisent sans cesse ce qu'elles ont fait vivre un jour.

En dehors de toute hypothèse et de tout raisonnement fantaisiste, un fait se détachait pourtant avec évidence : c'est que le liquide contenu dans ces réservoirs était, au moins en partie, le produit d'une sécrétion. Que chez des espèces à cornets ventrus, largement ouverts, la pluie intervienne pour augmenter cette provision, c'est ce qu'on pourrait aisément admettre pour le *sarracenia purpurea*, dont les cornets rebondis s'étalent en rosette sur le sol, et pour les *sarracenia flava*, etc., dont les cornets longs et dressés ont leur opercule vertical à côté de leur orifice béant. Mais chez la curieuse espèce à cornets dressés, qui s'appelle *variolaris* (à cause des mouchetures de ces organes), l'appendice operculaire, toujours rabattu sur l'orifice, ferme l'accès à l'eau de la pluie : le liquide du réservoir n'a donc là qu'une origine interne et vitale. Aussi est-ce d'après cette espèce que des notions plus exactes sur la fonction des cornets ont commencé à se faire jour dans la science : notions bien confuses d'abord, et qui, même de nos jours renferment encore une large part d'incertitudes et d'inconnu.

C'est en 1791 que l'un des vénérables pionniers de la flore des États-Unis, John Bartram, décrivant le fluide du *sarracenia variolaris*, émit sous toutes réserves l'idée que ce fluide pourrait bien allécher perfidement les insectes par une saveur sucrée et finalement en dissoudre les cadavres au profit de l'alimentation de la plante. La part d'erreur dans cette hypothèse, c'est l'idée que le liquide servirait d'appât. On sait aujourd'hui que l'appareil de tentation par la gourmandise réside ailleurs dans des glandes spéciales. Quant au liquide lui-même, sécrété dans le bas du cornet par d'autres glandes, les observations récentes d'un botaniste américain, le docteur Mellichamp, ne laissent guère de doute sur le fait brut qu'il aurait sur les insectes vivans une action d'abord anesthésique (ou comme stupéfiante), puis sur leurs cadavres, aussi bien que sur la viande, une activité particulière provoquant une rapide décomposition putride. Des mouches jetées dans l'eau pure en échappent facilement parce que leurs ailes ne se mouillent que d'une manière très imparfaite : les mêmes insectes restent noyés dans la liqueur un peu mucilagineuse du *sarracenia variolaris*. Ils y deviennent comme morts après une demi-minute d'immersion, sauf à reprendre vie en une demi-heure ou une heure lorsqu'on les a soustraits à ce bain forcé d'un instant. Du fait qu'une altération putride suit rapidement l'action du liquide sur les matières azotées, le docteur Mellichamp conclut que ce fluide n'est pas vraiment digestif à la manière des sécrétions des droséracées. Le docteur Hooker, en rapportant cette opinion, l'accepte dans une certaine mesure, avouant l'ignorance absolue de la science sur la manière dont les

produits de cette décomposition seraient absorbés par les feuilles et suivraient pour la nutrition de la plante une autre voie que celle des racines. En tout cas, une accumulation si grande de matières animales ne saurait que profiter à la plante en lui donnant au moins sous forme d'engrais l'azote qu'elle réclame pour son développement. Même réduits à ce rôle possible de simples récolteurs d'engrais azotés, les cornets des *sarracenia* n'en sont pas moins d'admirables engins de capture, avec tous les raffinemens de séduction, d'impulsion, de chute et de noyade que comportent ces appareils perfides. La séduction commence à longue distance de l'entrée du gouffre : car les glandes à liqueur sucrée n'occupent pas seulement l'orifice du cornet, mais encore les deux côtés d'une membrane étendue en forme d'aile tout le long de la face de cet organe. C'est en suivant au dehors ce double sentier enduit de nectar que les insectes arrivent à l'entrée de la cavité : plus bas, à l'intérieur, s'étend une zone veloutée dont les papilles coniques défléchies du haut vers le bas se font tapis moelleux pour l'insecte qui descend, mais deviennent pointes de cilice pour l'imprudent qui voudrait rebrousser chemin; plus bas encore, la surface est glanduleuse, humide, lisse et glissante, c'est la zone où l'insecte perd pied, chancelle et se précipite; enfin dans le fond même du gouffre où l'eau se rassemble, des soies longues, raides et défléchies convergent ou s'entre-croisent, opposant aux malheureux noyés qui se débattent un obstacle qui les ramène de plus en plus au fond de l'abîme.

La proie ordinaire des *sarracenia* consiste en insectes de divers ordres, fourmis, mouches, grillons, papillons, etc. Toute cette légion de coureurs, de sauteurs, de voltigeurs, cède à l'attrait qui les conduit à la mort. Quelques privilégiés néanmoins trouvent à côté des victimes le moyen de vivre en sécurité juste au-dessus de l'abîme ou même en pleine infection dans le gouffre. Résumons à cet égard, et pour la curiosité du fait, les observations précises et détaillées du savant entomologiste Charles Riley. A l'entrée même des cornets du *sarracenia variolaris*, la chenille fretillante d'un petit papillon semblable aux teignes rapproche les bords de l'orifice au moyen d'un réseau de fils, sauvant ainsi de la destruction les petits insectes que perdrait leur gourmandise. En même temps, elle dévore le tissu même du cornet, mais en ayant soin d'en respecter l'épiderme et toute la partie inférieure. C'est donc un hôte qui dévore sa maison en en ménageant les fondemens. L'autre parasite est un diptère, très voisin de notre mouche grise de la viande. A l'état parfait, c'est-à-dire de mouche ailée, la femelle pénètre impunément dans le cornet et dépose dans la masse putride du fond des larves voraces dont la plus forte mange les autres, lorsque les cadavres d'insectes viennent à manquer à son appétit inassouvi.

Cet hôte immonde est donc un intrus qui vole à la plante une partie de sa nourriture, et ne travaille que pour lui-même dans le combat de la vie.

Après cette esquisse rapide de la digestion par les feuilles, on se demande si les phénomènes de ce genre sont enfermés dans le cercle étroit de quelques plantes, ou bien si l'observation ultérieure pourrait en faire retrouver au moins la trace chez des végétaux où rien d'insolite ne semble la révéler. Quelques expériences de Darwin sur des saxifrages, des primevères et d'autres plantes à poils glanduleux, des observations de M. le docteur Édouard Heckel sur la manière dont les feuilles des géraniums et les glandes florales de la parnassie attaquent et ramollissent la viande crue, l'action exercée dans le même sens par les feuilles du papayer, voilà des indices bien vagues encore sur un sujet à peine effleuré, mais qui réserve peut-être aux chercheurs de curieuses découvertes. En général, dans les sciences, il ne faut pas prononcer vite le mot « impossible. » Combien de surprises n'attendent pas encore ceux qui savent sortir des sentiers battus et suivre des pistes nouvelles! Qui présumait par exemple, avant que l'expérience l'eût démontré, que l'absorption de matériaux nutritifs pût se faire directement chez l'homme lui-même par le tissu cellulaire sous-cutané, au lieu de suivre le chemin banal des voies digestives? A son tour, la nutrition chez les plantes comporte bien des nuances ou des types différens. Il y a d'abord la forme la plus ordinaire, absorption de séve brute par les racines, élaboration de cette séve par les parties vertes aériennes; puis viennent les végétaux dits *saprophytes* ou *humivores*, qui, nourris par un humus très riche en matières organiques à demi décomposées, n'ont qu'une respiration peu active et prennent souvent l'apparence de parasites dépourvus de chlorophylle; ensuite viennent les divers degrés du parasitisme, où des sucs élaborés par une nourrice étrangère passent à peu près tout formés dans la plante qui les suce; à ces groupes de plantes anomales dans leur nutrition, il faudra joindre désormais les *carnivores* caractérisées comme les droséracées et les grassettes; puis le groupe encore mal défini qu'on pourrait nommer provisoirement des *putrivores*. On distinguerait ainsi ces dévoreuses de détritus animaux plus ou moins décomposés des vraies mangeuses de chair qui digèrent une proie. Par ces dernières se resserre de plus en plus le lien qui relie l'une à l'autre les deux formes animale et végétale de la nature organique. Ainsi se dégage de l'observation des détails la grande loi d'unité qui fait de l'univers, du cosmos, le type même de l'ordre et de l'harmonie et comme l'expression vivante d'une intelligence suprême.

J.-E. Planchon.

EL RESUCITADO

Il y a quelques années, je voyais fréquemment un ancien officier du premier empire. Il me raconta un jour un épisode de sa vie militaire dont je fus vivement frappé et auquel des événemens plus rapprochés de nous m'ont fait souvent penser depuis. Voici son récit, tel que je l'écrivis alors presque sous sa dictée.

Vers la fin de 1810, il y eut un moment où la guerre d'Espagne parut entrer dans une phase heureuse et décisive. Les Anglais avaient été rejetés en Portugal, où Masséna se préparait à les poursuivre. Soult achevait la conquête de l'Andalousie. Il n'y avait plus d'armée régulière espagnole : les juntes provinciales, divisées entre elles, sans communication avec la junte centrale, ne pouvaient s'entendre sur un plan de défense. Le plus grand obstacle à une prompte pacification était dans les innombrables guérillas qui entretenaient l'esprit de résistance en même temps qu'elles étaient une cause permanente d'affaiblissement pour l'armée d'occupation. La guerre de détail que nous étions forcés de soutenir contre elles minait nos forces, paralysait nos mouvemens, et l'événement a prouvé que le résultat en devait être à la longue plus désastreux que celui des grandes opérations.

J'étais alors au 3e corps, qui, après le siége de Saragosse, avait été mis en cantonnement en Aragon pour se refaire des fatigues et des pertes qu'il avait éprouvées. Nous étions commandés par le général Suchet, qui passait avec raison pour un des meilleurs généraux de l'empire. Par la sagesse et l'honnêteté de son administration, il faisait vivre ses troupes dans l'abondance sans pressurer les populations : elles étaient bien habillées, bien armées, toujours bien approvisionnées, et par conséquent plus disciplinées qu'aucun

autre corps de l'armée d'Espagne. Tacticien aussi habile que bon administrateur, Suchet déployait contre les guérillas une activité et une audace égales aux leurs. Dans le cours de cette année 1810 à 1811, nous eûmes de fréquens engagemens avec ces partisans, et presque toujours l'avantage nous resta. Renovalès, l'Empecinado, qui infestaient les environs de Saragosse, furent obligés de chercher un refuge dans les Asturies; Mina fut fait prisonnier. Ramon-Gayan se vit chassé du couvent de Notre-Dame del Aguilar, dont il avait fait une forteresse; Villa Campa et Le Capuchino se retirèrent dans le royaume de Valence. Enfin la dernière et la plus redoutable des bandes qui jusqu'alors s'étaient maintenues en Aragon fut presque entièrement détruite auprès d'Origuela, et son chef y fut tué.

Ce chef était un Valencien nommé Garcia Navarro, ancien officier au régiment de la princesse. Son ardent patriotisme, de réels talens militaires, joints à un caractère élevé et chevaleresque, lui avaient valu une sorte de célébrité et l'estime même de ceux qu'il combattait. Sa mort eut un grand retentissement et fut un deuil public pour les Espagnols; beaucoup d'entre eux refusèrent même d'y croire, et, comme Garcia avait été très défiguré par ses blessures, l'incrédulité avait beau jeu. Cette question fut souvent discutée dans les premiers jours qui suivirent l'affaire d'Origuela; elle avait le don d'enflammer tous les cerveaux, chacun affirmant ou niant la mort de Garcia Navarro selon son intérêt ou son désir. Quoi qu'il en fût, cette mort présumée mit fin aux hostilités en Aragon; cette belle province jouit momentanément d'une sorte de calme et de prospérité. Après l'émotion poignante qui serrait le cœur dans le reste de l'Espagne à la vue de tant de ruines et de misères, après avoir respiré un air saturé de haine et de fureur, on se sentait renaître en pénétrant en Aragon.

Après l'affaire d'Origuela, à laquelle il avait pris une part active, le régiment de hussards auquel j'appartenais fut envoyé en cantonnement à Albarracin. Nous y menâmes pendant quelque temps la vie calme et monotone que nous aurions eue dans n'importe quelle petite garnison du midi de la France; mais un jour le courrier qui venait une fois par semaine de Saragosse eut un assez long retard. Le général H..., qui commandait à Albarracin, conçut quelque inquiétude sur son sort et envoya un détachement à sa recherche. J'étais dans la grande rue lorsque ce détachement rentra. Entre les rangs des hussards marchaient quatre mulets sur lesquels on avait placé des cadavres sanglans, tuméfiés, noircis par le soleil; aux lambeaux d'uniforme dont ils étaient couverts, on reconnaissait les cavaliers d'escorte du courrier. Une rage impuissante s'était acharnée sur eux, même après la mort : ils étaient criblés de blessures,

et leurs membres, brisés à coups de crosse, avaient à chaque pas du mulet des tressaillemens hideux.

Cet attentat ne fut que le prélude de plusieurs autres qui se succédèrent rapidement. Une petite garnison qu'on avait laissée au couvent de Notre-Dame d'Aguilar fut surprise et égorgée par une guérilla qui s'était spontanément formée dans la sierra de Montalvan; les bandes que nous étions parvenus à chasser de l'Aragon y pénétrèrent de nouveau sur plusieurs points à la fois. Dans l'espace de quelques jours, tout le fruit de nos efforts pendant l'année précédente fut perdu; mais ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que l'opinion s'accrédita parmi les Espagnols que le promoteur de ce mouvement n'était autre que le célèbre *cabecilla* Garcia Navarro. On avait beau rappeler toutes les circonstances qui ne laissaient guère de doute sur sa mort, rien n'y faisait; l'imagination populaire, se surpassant elle-même, en tirait des conclusions tout à fait inattendues : elle prétendait que Dieu, cédant aux sollicitations du grand saint Jacques, patron des Espagnes, avait permis à Garcia Navarro de revenir sur la terre pour achever d'exterminer les Français. Le clergé, notre implacable ennemi dans la Péninsule, s'empara de cette naïve croyance; ce miracle fut annoncé en chaire et célébré par des prières publiques, indulgence plénière fut promise à qui irait s'enrôler sous la bannière du céleste partisan. Ces prédications eurent un plein succès sur une population ignorante, fanatique et exaltée par le patriotisme : nombre de gens qui jusqu'alors n'y avaient pas pensé allaient grossir la bande du prétendu Garcia Navarro, qu'on ne désignait plus que sous le nom de *el Resucitado*, le ressuscité; ces malheureux croyaient pieusement gagner le ciel en pillant, brûlant et assassinant en si sainte compagnie.

En effet, il semblait que le Ressuscité eût rapporté de l'autre monde un surcroît de haine et de rage contre nous. Autant la guerre qu'il nous avait faite autrefois était loyale, généreuse même, autant celle qu'il nous faisait alors avait un caractère de sauvage férocité; sans pitié pour ses prisonniers, tout Français tombant entre ses mains était un homme mort. Les cadavres de nos malheureux compagnons, que nous retrouvions à chaque instant, portaient les traces des mutilations, des affreuses tortures qu'ils avaient subies. C'était souvent aux portes mêmes des villes que nous occupions qu'avaient lieu ces exécutions barbares, et pour qu'il ne restât aucun doute sur l'auteur de ces crimes, le Ressuscité, qui avait accepté avec empressement son surnom, laissait à côté des cadavres un écriteau ironique ou provocateur par lequel il s'en accusait.

C'était la sierra de Montalvan qu'il avait choisie pour le théâtre de ses exploits, position excellente, car de là il surveillait la route de Saragosse à Madrid, et celle qui mène de Calatayud à Valence; il se tenait ainsi au centre de nos cantonnemens, qu'il isolait les uns des autres, et après ses rapides expéditions il trouvait un refuge assuré dans des montagnes où il était fort difficile de le poursuivre. Les Espagnols soupçonnés de favoriser soit de cœur, soit d'action la cause du roi Joseph n'étaient pas mieux traités que les Français : il brûlait leurs biens, arrachait leurs oliviers et leurs vignes après avoir assouvi sa fureur sur leur personne. Il en résultait que tout Aragonnais, soit par terreur, soit par communauté de haine contre nous, était devenu complice du *Resucitado*; le moindre de nos mouvemens, nos préparatifs les plus secrets, lui étaient dévoilés d'avance; les siens ne nous étaient jamais révélés que lorsque l'effet s'en faisait sentir. A peine savions-nous au juste à quel ennemi nous avions affaire. D'abord le *Resucitado* existait-il réellement? N'était-ce pas un personnage symbolique sur le compte duquel on mettait les méfaits de plusieurs chefs de guérillas? Était-ce un nouvel aventurier, comme il en apparaissait à chaque instant, se parant d'un nom que lui avait décerné la crédulité populaire, nom bien propre à augmenter son prestige et à servir ses projets? Ceux qui prétendaient que le Ressuscité existait réellement se montraient peu d'accord dans le portrait qu'ils en traçaient : les uns le dépeignaient comme un homme de haute taille, robuste, au visage énergique, à la barbe et à la chevelure rousses; d'autres le représentaient au contraire comme un élégant cavalier d'un aspect plutôt efféminé qu'imposant. Une troisième assertion enfin détruisait les deux premières : personne, disait-on, n'avait vu le visage du Ressuscité, qui était toujours masqué, coutume assez répandue parmi les *guerilleros*, et favorisant singulièrement le double jeu de gens qui, dans cette guerre de surprises, passaient souvent d'un camp dans l'autre. Quoi qu'il en fût, l'effet moral était immense, la sécurité de la province profondément troublée, le prestige des armes françaises très amoindri, et la hardiesse des *guerilleros* mettait des entraves fort gênantes aux opérations par lesquelles Suchet préparait la conquête du royaume de Valence. Ces opérations nécessitaient de fréquens convois d'armes, de vivres, d'approvisionnemens de tout genre. Les régimens recevaient des recrues; le Ressuscité les guettait au passage, et plus d'un de ces convois ou détachemens n'arriva pas à destination.

Nous avions alors deux escadrons à Montalvan, destinés à faire partie d'une des divisions que Suchet emmenait avec lui; il s'agissait de les compléter avec des recrues que nous venions de recevoir,

et ce fut à moi qu'échut le périlleux honneur de les conduire à destination.

— Ce sont des brebis qu'on jette dans la gueule du loup, me dit mon colonel après m'avoir donné ses instructions, car ce détachement ne vaut pas le diable. J'aurais voulu vous confier quelques gaillards solides pour remonter leur moral, mais aujourd'hui un colonel ne peut disposer d'un homme de son régiment.

— Dieu protége la France! dis-je avec un sourire de modeste assurance que je croyais de bon goût en pareille occasion.

— Ce sont les prêtres qui vous ont appris cela, reprit le colonel. Au fait, on serait tenté de le croire à voir les sottises qu'on commet journellement et dont on se tire quand même. Enfin allez, mon cher ami, et si vous nous revenez entier, vrai! j'en serai ravi.

Il me serra la main avec toute la chaleur de cœur qu'il cachait sous des formes un peu rudes. Le lendemain au point du jour, je me mis en route.

Du premier coup d'œil, j'avais pu m'assurer que mon colonel ne calomniait pas mon détachement. A cette époque, la nécessité de combler les vides que la guerre faisait sans cesse dans les régimens forçait de hâter plus que de raison l'instruction militaire des recrues; à peine arrachés à leur charrue, les pauvres conscrits étaient envoyés en Espagne, en Allemagne, en Italie; en route, on les initiait tant bien que mal à leur nouveau métier, et, à peine arrivés, on les menait au feu. Tels étaient ceux que je conduisais à Montalvan, et je contins plus d'une fois un sourire en voyant leurs jambes en avant, leurs shakos en arrière, leurs armes à la diable, et l'expression à la fois glorieuse et inquiète de leurs visages imberbes. J'avais encore avec moi une vingtaine de convalescens qui rejoignaient leur corps, et un convoi de mulets portant différens objets de ravitaillement pour la garnison de Montalvan.

Quelle journée!.. Je m'en souviendrai toute ma vie; véritable chien de berger, je courais sans cesse sur le flanc de ma colonne pour y maintenir l'ordre et pour faire marcher mes *arrieros*, fort malintentionnés, comme tous les Espagnols. Mes éclaireurs servaient en dépit du bon sens, tantôt marchant sans plus de précaution que s'ils eussent été sur la grande route de leur village, tantôt au contraire s'effrayant de tout, prenant les buissons pour des corps d'armée. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes dans un vallon enclos de tous côtés par une chaîne de hauteurs; de grosses roches, d'épaisses broussailles, quelques maigres bouleaux, bordaient le chemin que nous suivions, et qui à trois ou quatre cents pas plus loin grimpait tout droit sur une crête assez élevée pour cacher l'horizon. Un joli coupe-gorge!.. J'avais hâte d'en sortir, et

j'activai de mon mieux la marche. Tout à coup je vois mes deux cavaliers de flèche s'arrêter sur la crête, lâcher leur coup de feu, et revenir au galop en criant comme des gens qui ont perdu la tête :
— Le Ressuscité ! le Ressuscité !

Je crus d'abord à une panique comme celles dont ils m'avaient déjà donné le spectacle, et je courus à eux en les gourmandant de leur poltronnerie; mais cette fois l'affaire était plus sérieuse. En arrivant sur le haut de la crête, où je les ramenai, je vis à cent pas de moi un gros bataillon d'Espagnols au-dessus duquel flottait le drapeau noir avec la tête de mort et les os croisés qui annonçaient la guérilla du Ressuscité. Faisant appel à tout mon sang-froid, je fis signe au maréchal des logis que j'avais laissé au convoi d'amener rapidement le gros des cavaliers pour occuper la hauteur; mais au même instant mon arrière-garde accourait en désordre en criant aussi : Le Ressuscité ! le Ressuscité ! Une autre troupe d'Espagnols nous prenait en queue, et de toutes les roches, de toutes les broussailles, sortaient des hommes armés d'espingoles et de mousquets. Ma troupe, paralysée par la surprise et la terreur, eut un moment d'hésitation... Il n'était plus temps : les Espagnols gravissaient rapidement la hauteur; je fus forcé de me retirer au milieu d'une salve de mousqueterie.

Je revins vers mes conscrits, que je trouvai dans un désordre inexprimable. Pourtant, l'émotion d'un premier début étant surmontée, ils reprirent courage et se défendirent fort honorablement; il est vrai qu'ils savaient que le Ressuscité ne faisait pas de quartier. Malades et bien portans, tous se groupèrent autour de moi : un seul prit honteusement la fuite dès les premiers coups de feu. Il arriva sain et sauf à Albarracin, où il se vanta de s'être échappé en se faisant jour au travers des ennemis. Il fut pendant longtemps l'objet des quolibets de ses camarades, et le pauvre diable finit par se faire tuer tout de bon en cherchant à se laver de sa vantardise et de sa poltronnerie.

Les Espagnols étaient au moins quatre ou cinq contre un. Ils avaient l'avantage de la position et de tirer à couvert, aussi vis-je mes conscrits tomber un à un. Il y avait quelques cavaliers dans la guérilla; encouragés par notre petit nombre et la faiblesse de notre feu, ils venaient caracoler autour de nous, et nous menaçaient de leurs longues lances. Ceux-là me donnèrent au moins le plaisir de la vengeance : nous en piquâmes quelques-uns, le maréchal des logis et moi. Sans vanité, je puis dire que la guérilla du Ressuscité m'a payé le sabre qu'elle me prit ce jour-là; mais tout a une fin ! Après mes hussards, ce fut le tour du maréchal des logis. Pauvre garçon ! il mourut en brave. Alors je me trouvai seul combattant

encore; mon cheval ne tenait plus debout que par miracle, car il avait peut-être dix balles dans le corps quand un de ces démons d'Espagnols se glissa derrière moi et lui coupa les jarrets. La pauvre bête m'entraîna dans sa chute; je fus aussitôt saisi par les bras, par les jambes, par les cheveux, et vingt couteaux menacèrent ma poitrine.

C'en était fait de moi lorsqu'un nouveau-venu, se jetant au milieu des *guerilleros*, les força de lâcher prise. Je me relevai stupéfait d'être encore en vie; ma première pensée, tant on est enragé dans ces momens, fut de reprendre l'offensive; mais j'étais désarmé et je n'avais plus devant moi que l'homme qui était venu à mon secours. Il me couvrait résolûment de son corps et parlementait avec mes agresseurs, qui, revenus de leur première surprise, voulaient de nouveau assouvir leur fureur; je compris qu'il cherchait à leur persuader qu'avant de m'ôter la vie il fallait me conduire à leur chef, qui peut-être serait bien aise de m'interroger. Il finit par leur faire entendre raison, mais vingt fois la même scène se reproduisit dans le trajet que je fis avec eux; à chaque instant, mon protecteur relevait le canon d'un fusil dirigé contre ma poitrine. Le champ de bataille offrait alors un spectacle hideux : les partisans achevaient à coups de crosse ceux de mes malheureux soldats qui respiraient encore; d'autres dépouillaient les morts et de concert avec les *arrieros* pillaient le convoi.

On me conduisit sur un monticule où l'on avait déjà réuni une dizaine de mes hussards, échappés comme moi par miracle à la mort. Un instant après, le *cabecilla* y arriva avec ses officiers. Il me parut de petite taille et de tournure élégante; il maniait avec beaucoup de dextérité un bel andalou, noir comme son costume; il était masqué. La froideur et la dignité de son maintien contrastaient avec la joie du triomphe qui enivrait son entourage.

Un *alferez* ou lieutenant, après avoir pris ses ordres, s'avança vers nous. — Vous savez, nous dit-il en français, quel est le sort réservé à ceux de vos compatriotes qui tombent entre nos mains. Pourtant le *Resucitado*, usant de générosité, vous offre un moyen d'échapper à la mort : c'est de prendre du service dans sa guérilla. Ceux qui jureront de nous servir avec fidélité seront épargnés, les autres vont être passés par les armes.

L'hésitation se peignit sur le visage de mes conscrits. Ils étaient jeunes et n'avaient pas l'esprit trempé contre une aussi terrible éventualité; je vis qu'il fallait prendre l'avance pour éviter que l'honneur de mon régiment fût terni par une honteuse défection. — Vous plaisantez, señor, répondis-je avec fermeté. Les Français ne désertent pas ainsi leur drapeau. Faites de nous ce que bon vous

semble, mais aucun de mes soldats, j'en suis certain, ne voudra plus que moi-même devenir le complice de gens qui assassinent leurs prisonniers.

— Mettez plus de ménagement dans vos paroles, ou vous pourriez vous en repentir, répondit l'Espagnol.

Il alla rendre ma réponse au Ressuscité, et je vis qu'elle devenait l'objet d'une discussion très animée entre les officiers de la guérilla. Le plus grand nombre insistait pour une exécution immédiate, quelques voix s'élevaient en faveur d'un sursis. Le Ressuscité trancha la question par quelques mots, et l'*alferez* revint vers nous. — Le *cabecilla* vous donne jusqu'à demain pour réfléchir, dit-il. En attendant, vous allez nous suivre.

En effet, les partisans se disposaient à quitter le théâtre de leur victoire. Nous fûmes attachés par couple et mis sous la garde spéciale des cavaliers de la guérilla. Un grand nombre de paysans qui s'y étaient réunis pour ce coup de main s'éloignèrent après avoir reçu leur part de butin; il en fut de même des muletiers, que je soupçonnais fort d'être les complices du *Resucitado*. Réduite à deux ou trois cents hommes, la guérilla s'enfonça dans la montagne en évitant tout chemin frayé. Pendant cette marche, j'eus le loisir d'examiner la troupe singulière qui m'avait vaincu. Paysans, bourgeois, gentilshommes, toutes les classes de la société s'y trouvaient confondues; on y voyait des prêtres, des étudians, des déserteurs de l'armée régulière et même des représentans des différentes nations qui combattaient alors en Espagne avec ou contre nous; en cherchant bien, je crois qu'on y eût trouvé des Français. Les exploits antérieurs de la guérilla avaient contribué à son armement et à son équipement; de là un mélange de lambeaux d'uniformes de toute espèce où se trahissait le goût des peuples méridionaux pour les broderies, les galons, les couleurs éclatantes. C'était en un mot terrible et burlesque, imposant et risible : on aurait cru voir un cortége du mardi gras, si la fière allure des partisans, si la fièvre généreuse qui brillait dans leurs yeux et sur leurs mâles visages n'avaient imposé le respect dû à un grand peuple qui combat pour sa foi et son honneur.

Le soir, nous traversâmes une petite rivière, alors presqu'à sec, et, après avoir gravi les flancs d'une montagne assez abrupte, nous arrivâmes sur un plateau d'où l'on dominait une partie de la sierra Renovalesa. Les Espagnols s'arrêtèrent sur ce plateau pour y passer la nuit; nous fûmes conduits au milieu du camp, sous un groupe d'oliviers sauvages, aux troncs desquels on nous attacha. On nous y apporta une peau de bouc remplie d'eau fraîche, et ceux qui se sentirent quelque appétit reçurent un morceau de biscuit. Je ne fus

pas du nombre, j'étais dans un accablement profond, non que je sentisse ma résolution faiblir, mais j'avais hâte d'en finir avec la vie, et je trouvais que le Ressuscité, en la prolongeant de quelques heures, commettait une cruauté de plus.

Je me livrais à ces tristes réflexions lorsqu'on vint me chercher pour me conduire en présence du chef de la guérilla. Il me reçut sous une tente, luxe que lui seul se permettait, mais qui, à part l'avantage d'avoir un abri, ne lui assurait guère plus de bien-être qu'au dernier de ses soldats ; il n'avait d'autre couche que la terre, d'autre oreiller que la selle de son cheval. En me voyant entrer, il m'examina un instant en silence, et, après m'avoir demandé si je comprenais l'espagnol, il me fit dans cette langue quelques questions sur les forces des Français et sur leurs projets en Aragon. Je ne répondis que d'une manière évasive et il n'insista pas : les Espagnols et surtout le prétendu Garcia Navarro savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur ce sujet ; il me sembla même qu'il mît un certain amour-propre à me le prouver, car il me dit tout à coup : — Les deux escadrons que vous avez à Montalvan doivent prendre part à la pointe que Suchet médite sur Valence. C'est un brave régiment que le vôtre, je le connais : j'ai eu affaire à lui à Origuela et dans d'autres circonstances ; mais à quoi bon la valeur quand on a Dieu contre soi ?

Passant ensuite à un autre sujet : — Vous avez fait tantôt une réponse bien hautaine pour un prisonnier, ajouta-t-il, je pourrais vous en faire repentir ; mais j'honore au contraire les hommes dont l'approche de la mort ne trouble pas le cœur, c'est pourquoi j'ai voulu vous renouveler moi-même la proposition qu'on vous a faite en mon nom. Réfléchissez-y : d'un côté la mort, de l'autre la reconnaissance d'un peuple fier et généreux, qui ne marchandera pas les honneurs à qui aura combattu pour son indépendance.

— Merci, señor capitaine, dis-je, mais ma réponse m'est dictée par les paroles flatteuses que vous avez bien voulu m'adresser ; je cesserais d'en être digne, si j'acceptais votre offre.

— Vous vous trompez ; je vous estimerais plus encore, si je vous voyais mettre votre courage au service d'une cause juste.

Le Ressuscité se jeta alors dans une longue et subtile argumentation pour me prouver que je pouvais sans déshonneur passer au service de l'Espagne. Je l'écoutais distraitement, car cette question était déjà jugée dans ma conscience ; mais je me laissais aller au charme que sa voix sonore prêtait à la langue espagnole. Certes la légende qui en faisait un être surnaturel ne rencontrait en moi qu'incrédulité, et pourtant je commençais à comprendre ce qui avait pu lui donner naissance. Le Ressuscité avait dans toute sa

personne quelque chose de frappant, d'étrange et de séduisant : il était de taille moyenne, — comme je l'ai dit, — mais plus élevée qu'elle ne m'avait paru lorsque je l'avais vu à cheval. Il portait le costume national, complétement noir et sans aucun ornement, et cette simplicité ajoutait à sa distinction sans rien ôter de sa grâce et de son élégance; sous son masque, on devinait que son visage devait être d'un ovale un peu allongé et de proportions régulières. Entre le velours du masque et la chevelure brune qui tombait en boucles autour de sa tête, on voyait une partie de son front, dont la pureté et la belle teinte ambrée indiquaient la jeunesse; ses yeux, brillans comme des diamans noirs, avaient une grande puissance de fascination. Lorsqu'à travers les trous du masque ils se fixaient sur les miens, j'avais peine à me défendre d'une émotion singulière.

Son geste, sobre et contenu d'abord comme celui d'un homme qui veut imposer par sa froideur, décelait pourtant une nature vive et passionnée; j'en eus bientôt la preuve lorsque, piqué sans doute du peu d'effet que produisait sur moi son argumentation, il s'anima. Il me parla alors sur un ton très pathétique et avec une véritable éloquence de l'injustice de notre agression, des souffrances de l'Espagne, de l'alliance étroite qui avait existé autrefois entre les deux peuples, de la sympathie que la France, alors qu'elle était elle-même injustement attaquée, avait trouvée dans sa sœur d'au-delà des Pyrénées; il flétrit le pouvoir despotique qui armait l'une contre l'autre ces deux nobles nations, il qualifia notre obéissance d'esclavage dont tout homme devait rougir.

Il y avait du vrai dans tout cela; plus d'un officier français pensait comme le Ressuscité tout en faisant consciencieusement son devoir : j'étais du nombre, mais j'ai toujours eu pour principe qu'un militaire doit suivre son drapeau partout où il le mène, et lui rester fidèle aussi bien dans la mauvaise que dans la bonne fortune. Comme je trouvais alors qu'il y avait plus de dignité dans le silence que dans une vaine discussion, je laissais parler le Ressuscité, qui, me voyant muet, me crut presque convaincu.

— Voyons, monsieur, me dit-il avec chaleur et employant cette fois la langue française, qu'il parlait assez bien, j'ai fait le serment de ne jamais épargner un des vôtres : c'est à la haine implacable que je leur porte que je dois la confiance et le dévoûment des hommes que je commande : s'ils me croyaient capable d'un mouvement de pitié, je perdrais toute autorité sur eux. Pourtant je veux vous sauver la vie; je le veux, j'y tiens. Je suis las parfois de meurtre, tout ce sang que je verse me fait horreur, je voudrais que des lèvres reconnaissantes bénissent ce nom de Garcia Navarro que tant d'autres ont maudit. Profitez-en donc, je vous en conjure, vous

qui, le premier de vos compatriotes, m'avez inspiré quelque intérêt; je ne vous demanderai même pas vos services, je n'exige que le serment de ne plus servir contre l'Espagne et la promesse de prier pour Garcia Navarro. Le voulez-vous?

Le Ressuscité mit un charme et une douceur inexprimables dans ces derniers mots, et en même temps il me tendit la main. Le diable m'emporte! il m'avait remué, et j'étais ému jusqu'aux larmes; je saisis cette main avec un véritable élan, et elle resta un moment dans la mienne, tiède et palpitante comme un oiseau qui s'y fût blotti. J'en éprouvais une sensation singulière : je puis vous jurer qu'elle n'avait rien du froid glacial de la mort, c'était au contraire comme un feu qui courut dans mes veines et me pénétra jusqu'au cœur. Peu s'en fallut que je ne misse un genou en terre devant le Ressuscité, et que je ne me déclarasse son homme-lige; un énergique effort sur moi-même put seul m'éviter ce ridicule essai de trahison.

— Merci, señor, répondis-je avec fermeté, je conserverai jusqu'à mon dernier moment le souvenir de votre courtoisie; mais je ne peux pas plus accepter cette proposition que l'autre.

Cette réponse, toute mesurée qu'elle fût, fit une révolution complète dans les dispositions du Ressuscité : il retira brusquement sa main que je tenais encore, et d'une voix dure et hautaine il reprit en espagnol :

— Par saint Jacques, c'en est trop! Meurs donc, insolent Français.

D'un geste, il me fit comprendre que notre entretien était terminé. Avant de le quitter, je hasardai quelques mots en faveur de mes compagnons; ils étaient jeunes, tout nouveau-venus en Espagne, où ils n'avaient pu faire encore aucun mal.

— Dieu les jugera, dit sèchement le Ressuscité.

Explique qui pourra le cœur humain! Loin de lui garder rancune, je crois que le sentiment qui dominait en moi après cette entrevue était l'admiration et une sorte de sympathie pour l'étrange personnage que je quittais. J'étais d'ailleurs fort content de moi-même et de ma fermeté. Mes conscrits s'étaient imaginé que le Ressuscité me faisait venir pour m'annoncer qu'il nous faisait grâce de la vie : un gémissement s'échappa de leurs poitrines lorsque je détruisis cette illusion; mais ce fut tout, et après ce moment d'émotion bien naturelle ils acceptèrent leur sort avec une admirable résignation. Eh quoi! me disais-je, ces pauvres enfans que le sort a faits soldats, qui n'ont pas d'ambition et qui ne peuvent en avoir, que l'honneur de l'épaulette ne soutient pas, sont aussi fermes que moi devant la mort!

La nuit était venue : la plupart des partisans se reposaient. Ceux qui ne dormaient pas causaient, réunis autour des feux de bivouac; une voix s'élevait de temps en temps, fredonnant les couplets d'un *romancero*. Peu à peu ces bruits cessèrent, et le camp fut plongé dans un profond silence. Il faisait une chaleur étouffante, un vent chaud, précurseur de l'orage, soufflait par bouffées et desséchait la poitrine, le ciel était noir comme de l'encre. La sentinelle chargée de veiller sur nous, le dos appuyé contre un arbre, luttait péniblement contre le sommeil. Un de ses camarades, le seul qui fût encore debout, s'approcha d'elle, et lui proposa de la remplacer dans sa faction. Cédant à la fatigue, le *guerillero* accepta, donna son mousquet à son obligeant camarade et se coucha au pied de l'arbre, où il ne tarda pas à s'endormir. Le nouveau factionnaire se promena quelque temps de long en large, puis, se rapprochant de l'arbre où j'étais attaché, il me dit vivement et à voix basse en passant :

— Voulez-vous être demain à Albarracin?

— Que faut-il faire pour cela? répondis-je lorsqu'il revint.

— Vous engager sur l'honneur à me faire avoir un sauf-conduit et un entretien secret avec le général H***.

— Je m'y engage.

— Sur le salut de votre âme, sur la vie de votre père?

— Sur mon salut, sur celui de mon père.

Le partisan s'approcha de moi, et d'un seul coup de la *navaja* qu'il portait à sa ceinture coupa les cordes dont j'étais garrotté.

— Fuyez en rampant au milieu des broussailles, me dit-il, et trouvez-vous après-demain à midi dans la boutique de Luis Zapata.

J'étirai mes membres avec délices, et j'allais suivre son conseil lorsqu'une réflexion m'arrêta.

— Doucement, dis-je, vous pouvez bien rendre le même service à mes compagnons.

— Non, ils vous feraient découvrir.

— Alors rien de fait.

Je m'assis au pied de l'arbre. Le partisan fit un geste de colère.

— Chien maudit! je ne sais qui me retient de te plonger mon couteau dans le cœur.

— A votre aise, lui dis-je; mais vous ne me tuerez pas si net que je ne puisse dire pourquoi mes cordes sont coupées.

— Eh bien! prends ce couteau; mais je te préviens que tout à l'heure, si tu es surpris, je serai le premier à tirer sur toi comme sur un chien.

Il me donna sa *navaja*, déposa le mousquet auprès du factionnaire endormi et s'éloigna rapidement. Je ne me possédais plus de joie; je coupai aussitôt les cordes de mes compagnons d'infortune,

et, après leur avoir expliqué ce qu'ils devaient faire, je ne pensai plus qu'à me sauver moi-même.

Je rampai sur les pieds et sur les mains en me cachant de mon mieux au milieu des touffes de bruyère. L'obscurité aidant, je passai ainsi sans être aperçu au milieu de plusieurs partisans qui dormaient, enveloppés dans leurs manteaux. Un seul fit un léger mouvement et se souleva sur son coude; je m'arrêtai aussitôt, retenant mon souffle, l'Espagnol se recoucha, et je me remis à ramper vers la sortie du camp. Je n'en étais plus qu'à quelques pas, lorsqu'un cri d'angoisse et de douleur retentit à peu de distance : un de mes malheureux compagnons avait cessé de vivre!.. Instinctivement je m'étais soulevé, une sentinelle s'élança sur moi; je bondis sur mes pieds, et je lui plongeai la *navaja* dans la poitrine.

Je courus alors à perdre haleine sans savoir où, ne cherchant qu'à fuir les lueurs qui s'élevèrent tout à coup des feux de bivouac, que les partisans avaient ranimés. J'étais sur une pente très rapide, et l'impulsion de la descente, jointe à celle de la course, rendait mon élan irrésistible : je franchissais des obstacles qui en plein jour m'eussent donné le vertige. Vingt fois je faillis m'écraser contre des troncs d'arbre ou des roches; mes jarrets pliaient sous moi. Tout à coup je vis à la lueur d'un éclair un précipice d'une effrayante profondeur où j'allais rouler, si j'avais fait encore quelques pas.

Haletant, le front ruisselant, je m'arrêtai. Des bruits sinistres retentissaient au-dessus de moi : gémissemens, détonations, cris de fureur et de haine, et les éclats du tonnerre qui se rapprochait à pas de géant. En ce moment, je l'avoue, mon courage faiblit; je regrettai presque de n'avoir pas attendu la mort que me réservait le Ressuscité, moins horrible peut-être que celle qui m'attendait dans les gouffres béans que l'obscurité dérobait à ma vue; je me sentais plein de cette faiblesse, de cette lassitude qu'éprouve l'homme le plus courageux lorsqu'il se voit seul pour lutter contre la fureur des hommes et celle des élémens; mais tout à coup j'entendis un frôlement de branches et une voix qui m'appelait avec précaution. — Dieu soit loué! me dis-je, je ne suis pas le seul échappé à la mort. — En deux bonds, celui qui m'appelait fut auprès de moi, et nous nous embrassâmes comme deux frères. C'était un de mes jeunes soldats, un Basque nommé Etcheverry. — Les autres, me dit-il, ayant tous pris du même côté pour sortir du camp, lui seul s'était prudemment dirigé d'un autre; il avait pu ainsi passer inaperçu au milieu des Espagnols pendant qu'ils égorgeaient ses malheureux compagnons, qui moururent tous jusqu'au dernier.

Nous nous trouvions sur le flanc le plus escarpé de la montagne,

au point où la pente en devenait presque verticale; mais, en nous aidant des aspérités du roc et des arbustes qui croissaient çà et là, nous pouvions atteindre une de ces coulées que les eaux pluviales finissent avec les siècles par creuser dans la pierre. En la suivant, nous devions gagner le lit de la rivière que nous avions traversée dans la journée. Etcheverry passa le premier, et je le suivis du mieux que je pus. Le vent soufflait avec force, la pluie tombait à flots et rendait notre descente très périlleuse; vingt fois je perdis l'équilibre sur la roche glissante, et je ne dus la vie qu'à l'énergie avec laquelle je m'accrochai aux racines ou aux branches qui se trouvaient à ma portée. J'enviai l'adresse et le sang-froid d'Etcheverry, qui trouvait encore le moyen de me guider de ses conseils et de m'offrir l'appui de son bras dans les passages les plus périlleux. Son instinct de montagnard ne s'était pas trompé, nous trouvâmes la coulée que je considérais comme le port de salut; mais au moment d'y descendre, d'un geste Etcheverry m'arrêta; : j'entendis les pas de plusieurs hommes qui s'y étaient déjà engagés.

— Ils nous ont devinés, dit Etcheverry; ils vont nous attendre en bas, prenons d'un autre côté.

Nous rebroussâmes chemin, et au prix de mille nouveaux dangers et de nouvelles fatigues nous finîmes par trouver un sentier de chèvre qui nous conduisit sur la berge du torrent. Je n'oublierai amais le spectacle qui m'y attendait. L'orage était alors dans toute sa violence : les éclats de la foudre se succédaient sans interruption, répétés par l'écho et accompagnés du bruit sourd des nappes d'eau qui descendaient de la montagne, entraînant des arbres, des blocs de terre, des quartiers de roc; des éclairs embrasaient incessamment l'atmosphère, le sol tremblait sous nos pieds, nous résistions avec peine au vent qui s'engouffrait dans cette gorge étroite. Des cimes élevées qui nous entouraient de toutes parts, nous voyions descendre des cascades aux lueurs phosphorescentes dont les flots venaient mugir à quelques pas de nous. Tout à coup des cris de détresse retentirent : ils étaient poussés par les partisans que nous avions évités. Ces malheureux, surpris par l'eau dans la coulée, étaient emportés par elle avec une rapidité vertigineuse : nous les vîmes passer. Nous étions saisis d'horreur; le même danger nous menaçait. La berge étroite sur laquelle nous nous tenions était elle-même envahie par l'eau, qui nous montait au-dessus de la cheville : si le torrent se gonflait encore, nous devions inévitablement être entraînés.

Nous passâmes ainsi une heure entre la vie et la mort. Enfin l'orage se calma, et nous cherchâmes un moyen de traverser le torrent. Un arbre gigantesque, arraché du flanc de la montagne, avait

été arrêté dans sa course par le bloc de rocher dont j'ai parlé : ses racines énormes touchaient notre rive, et sa tête dépassait de beaucoup la rive opposée. Il nous servit de pont, et malgré l'impétuosité des flots qui le faisaient vaciller sous nos pieds, nous arrivâmes sur l'autre bord sans accident.

En nous voyant séparés du Ressuscité par cet obstacle que nous avions eu tant de peine à franchir, nous nous crûmes sauvés. Pourtant que de périls nous menaçaient encore! Et d'abord où étions-nous? quelle direction devions-nous prendre? Heureusement Etcheverry avait entendu dire par les partisans que cette rivière était la Turria, qui passe à Albarracin; nous n'avions donc pour y arriver qu'à en suivre le cours. C'est ce que nous fîmes, toutefois avec de longs détours pour éviter les habitations et les chemins frayés. Nous marchâmes toute la journée, mourans de fatigue et de faim, n'ayant pris d'autre nourriture que quelques glands ou olives sauvages que nous ramassâmes en route.

Vers le soir, nous arrivâmes à Albarracin. Depuis la veille, on y connaissait notre désastreuse rencontre avec le Ressuscité, et des détachemens étaient immédiatement partis pour recueillir les survivans, s'il y en avait encore; mais, à vrai dire, on ne comptait plus revoir aucun de nous. Notre arrivée causa une surprise et une joie générales : mon colonel me reçut comme son enfant. Le général H... voulut me voir tout de suite. Il ratifia avec empressement l'engagement que j'avais pris en son nom.

Depuis longtemps déjà le général cherchait à se créer à prix d'or des intelligences dans la guérilla du Ressuscité; mais ces tentatives avaient échoué devant la terreur superstitieuse qui entourait le mystérieux *cabecilla* et devant une certaine loyauté presque générale parmi les Espagnols, surtout à une époque où leur patriotisme était surexcité au plus haut degré. La condition que mon libérateur avait mise à ses services semblait nous promettre cette bonne fortune si longtemps désirée. Le général me recommanda de ne pas manquer au rendez-vous et me donna carte blanche pour accorder en son nom tout ce qu'exigerait l'inconnu, dont il espérait se faire un précieux auxiliaire.

Je me rendis donc le lendemain à l'heure indiquée chez Luis Zapata. Luis Zapata était un barbier tel qu'on n'en trouve que dans la Péninsule. A le voir et surtout à l'entendre, on aurait pu croire qu'il rasait comme le père du bourgeois gentilhomme vendait du drap, uniquement par bonté d'âme et pour être agréable aux honnêtes hidalgos, ses amis. Sa boutique servait de lieu de réunion aux oisifs d'Albarracin : on y causait des affaires du jour, et Zapata, tout en savonnant, rasant et fumant sa cigarette, y tenait le dé de

la conversation avec une aisance remarquable. Il se montrait en politique d'une impartialité peu commune, déplorant les malheurs de la guerre sans en rendre aucun parti responsable : cette impartialité, à laquelle nous n'étions pas habitués, avait valu à Zapata la clientèle des officiers français, et j'ai souvent pensé, — depuis que j'ai acquis plus d'expérience à mes dépens, — que, vu notre légèreté et notre étourderie naturelles, le drôle savait ainsi bien des choses qu'il eût mieux valu pour nous qu'il ignorât.

J'étais depuis à peine un quart d'heure chez Zapata lorsque je vis entrer l'homme que j'attendais. Je le reconnus aussitôt pour celui qui m'avait une première fois protégé contre la fureur des *guerilleros*. C'était un homme d'une trentaine d'années, de haute taille; sa barbe et ses cheveux roux faisaient un contraste singulier avec les chevelures noires, les visages basanés des autres Espagnols qui se trouvaient alors chez Zapata. Il me parut que ceux-ci le connaissaient, que son entrée leur causa une certaine surprise, mais qu'ils se donnèrent tacitement le mot pour respecter son incognito; de mon côté, je me gardai de laisser voir qu'il ne m'était pas inconnu. Cette comédie, que nous nous jouions les uns aux autres, dura juste le temps que Zapata mit à raser le partisan. Celui-ci sortit aussitôt après. Je le suivis sans affectation; c'était l'heure de la sieste, il n'y avait âme qui vive dans les rues d'Albarracin, je pus accoster mon homme un peu plus loin sans attirer l'attention. Je lui remis le sauf-conduit en lui disant que le général était prêt à le recevoir.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, me répondit-il. J'ai dit une entrevue secrète. Ce soir, à dix heures, derrière le couvent de Santa-Engracia; lui seul et vous, s'il veut se faire accompagner.

Il s'éloigna rapidement en me laissant frappé des fauves lueurs de son regard; cet homme, me dis-je, doit avoir les fureurs du taureau comme il en a la force et l'encolure.

J'allai prévenir le général. Le couvent de Santa-Engracia était situé en dehors de la ville, dans un endroit écarté, et il n'y avait pas longtemps qu'un soldat français y avait été assassiné. Ressicourt, l'aide-de-camp du général, trouvait ce rendez-vous suspect et voulait tout simplement qu'on prît des mesures pour s'assurer de la personne du partisan, quitte à le traiter ensuite avec tous les égards possibles.

— Non pas, répondit le général, il faut être homme de parole même avec les coquins.

Nous allâmes donc seuls au rendez-vous, en bourgeois et cachant chacun une paire de pistolets sous nos manteaux; nous en fûmes

un peu honteux en trouvant notre homme seul et sans armes. Il eut avec le général un entretien qui dura environ une demi-heure, et pendant lequel je fis le guet; le partisan s'éloigna ensuite, et le général revint vers moi en se frottant les mains. Je brûlais de savoir ce qui causait sa joie, mais il eut la malice de ne m'en rien dire.

Quinze jours s'écoulèrent. Un soir, l'aide-de-camp du général entra dans ma chambre : — Il était armé, botté, en tenue de campagne. Je vis que c'était sérieux, je m'habillai, je pris mes armes, et nous sortîmes. A cinquante pas des portes de la ville, une vingtaine de hussards, enveloppés dans leurs manteaux, se dissimulaient à l'ombre d'un petit bois d'aloès et de cactus qui s'élevait sur le bord de la route; ils avaient amené mon cheval et celui de Ressicourt, nous nous mîmes en selle et nous partîmes. Je remarquai aussitôt qu'aucun des bruits qui signalent la marche d'une troupe de cavalerie ne trahissait la nôtre : les pieds des chevaux étaient garnis de feutre, les mousquetons et les fourreaux de sabre des cavaliers étaient entourés de linge ou de drap. A une demi-lieue d'Albarracin, nous prîmes un sentier qui conduisait dans la sierra de Terruel; je demandai à Ressicourt si c'était dans cette ville qu'il me menait.

— Non, me répondit-il, mais nous n'en allons pas loin. Nous allons à Alpuente, où j'espère que nous rencontrerons el señor *Resucitado.*

— Qui peut vous le fait croire? dis-je.

— C'est le grand garçon que vous avez amené l'autre jour au général qui nous assure qu'il doit y passer la nuit.

Je tressaillis malgré moi.

— Vous pouvez vous flatter d'avoir rendu un fameux service au roi Joseph, continua-t-il, car ce gaillard-là nous met au courant de tous les faits et gestes du Ressuscité. Il nous a fait savoir aujourd'hui que le terrible *cabecilla* va passer cette nuit dans la maison de son beau-père, et, si nous menons bien notre petite expédition, demain il ne sera plus à craindre.

— C'est infâme! murmurai-je.

— Je suis de votre avis, reprit Ressicourt. Ah çà! ajouta-t-il en riant, parlez franchement : est-ce que vous ne vous étiez pas douté que le Ressuscité fût une femme?

— Une femme!

— Allons donc! ne faites pas l'étonné.

— Je vous assure,... balbutiai-je.

— J'ai peine à croire que vous ne vous en soyez pas aperçu, reprit l'aide-de-camp. Oh! c'est une histoire romanesque... Le Res-

suscité, — le vrai, pas celui que nous allons appréhender au corps, — le Ressuscité, ou plutôt don Garcia Navarro, comte de Guevara y Alpuente, pour l'appeler de son vrai nom, était marié depuis peu lorsque la guerre éclata. Sa jeune femme, qui l'aimait passionnément, le suivait dans toutes ses campagnes : elle était auprès de lui lorsqu'il fut tué à Origuela. La douleur, la soif de la vengeance, la haine qu'elle avait conçue contre les Français, lui inspirèrent la plus étrange des résolutions pour une femme. Elle réunit les débris de la guérilla, releva les courages abattus par la défaite, et offrit aux partisans de les conduire elle-même au combat. La beauté, l'éloquence de Lucrezia, — c'est le nom de cette femme, — électrisèrent ces hommes rudes et fanatisés, qui, croyant voir en elle un personnage surnaturel, lui donnèrent eux-mêmes le nom de Garcia Navarro et jurèrent de lui obéir comme ils avaient obéi à son époux. De là la légende, de là cette croyance superstitieuse propagée en Aragon, et que Lucrezia se garda bien de démentir. Le prestige qui l'entourait, la crainte qu'elle avait su inspirer, étaient tels que nous n'aurions peut-être jamais su à quoi nous en tenir, si l'amour, qui l'avait élevée, ne s'était lui-même chargé de la faire tomber dans l'abîme. Votre libérateur s'appelle José Navarro, c'est le propre frère de don Garcia. Déjà du vivant de celui-ci il avait conçu une passion irrésistible pour Lucrezia. Son frère mort, il eut l'espoir de lui succéder; mais cet espoir, qu'il laissa trop paraître, le rendit odieux à la veuve, qui par ses dédains le réduisit à un tel désespoir qu'aujourd'hui il nous la livre pour se venger. — Mon cher, le Ressuscité est très gênant. Rassurez-vous du reste, on n'en veut pas à la vie de Lucrezia : on se contentera de l'enfermer dans une forteresse jusqu'à la paix. Le général a même promis à son sinistre amoureux qu'on lui rendrait la liberté plus tôt, si elle consentait à l'épouser, et il a voulu que vous fussiez de ceux qui prendront le Ressuscité afin de vous en faire un titre à l'épaulette de capitaine.

— Je me serais passé de cet honneur, dis-je d'une voix étranglée. La guerre aux femmes n'est pas de mon goût.

— Ah! mon pauvre ami, seriez-vous amoureux de Lucrezia? dit Ressicourt en me regardant fixement.

— Quelle folie! m'écriai-je, sentant le ridicule dont j'étais près de me couvrir.

Je mentais, car en analysant mes souvenirs, — ce que j'avais fait mille fois depuis quinze jours, — j'en étais arrivé à deviner ce que Ressicourt croyait m'apprendre. Dès lors la séduction que Lucrezia avait exercée sur moi pendant notre entrevue avait fait de rapides progrès.

Nous continuâmes à marcher en silence : je craignais de laisser lire dans mon cœur, et Ressicourt ne voyait que trop ce qui s'y passait. A une heure avancée de la nuit, nous nous arrêtâmes sur la lisière d'un petit bois d'où nous apercevions une vallée, au fond de laquelle le Guadalaviar roulait ses flots argentés. Sur le flanc d'une colline qui dominait la rive s'élevait un petit château que la lune éclairait de sa lumière douce et vaporeuse. Quelques beaux arbres l'entouraient de leurs masses ombreuses, et complétaient ce paysage d'un aspect si poétique et si calme que j'en fus presque rassuré : il ne me paraissait pas possible qu'un lieu si enchanteur et si paisible pût voir l'exécution d'un aussi noir complot. On n'apercevait pas une seule lumière sur la façade du château : peut-être était-il inhabité, peut-être le Ressuscité avait-il soupçonné le danger qui planait sur sa tête et n'était-il pas venu.

Je tressaillis tout à coup au bruit d'un sifflement particulier, et un homme enveloppé d'un manteau parut sur la lisière du bois. Ressicourt alla à sa rencontre, et, après avoir échangé quelques mots avec lui, il revint vers moi. — Le renard est pris au piége, dit-il. Et voyant le mouvement dont je ne fus pas maître : — Du courage, mon pauvre ami. Lucrezia est venue ici pour assister aux derniers momens du comte de Guevara, qui l'aime comme la fille de son sang, comme le souvenir vivant d'un fils dont il était fier. Ce misérable José Navarro n'a pas trouvé d'autre occasion... Enfin! il le faut. Observez-vous, songez que votre avenir est en jeu. Tenez! je regrette de vous avoir amené ici. Voulez-vous rester dans ce bois et attendre mon retour?

Je refusai énergiquement, je sentais que l'attente m'eût été plus cruelle que la vue de ce qui allait se passer; je dis tout simplement à Ressicourt que j'étais tout disposé à faire mon devoir.

Les hussards mirent pied à terre, nous laissâmes les chevaux dans le bois sous la garde de deux d'entre eux; d'autres, d'après les indications de José, allèrent garder les différentes issues du château, et nous nous dirigeâmes vers l'entrée principale.

José frappe et se fait reconnaître, le portail s'ouvre aussitôt. Ressicourt, le sabre au poing, s'élance, suivi des hussards, j'entre avec eux; dans la cour nous trouvons cinq ou six *guerilleros* endormis, leurs armes hors de portée, leurs chevaux débridés et attachés au piquet : ils sont égorgés avant même d'avoir reconnu notre uniforme. Le perron est escaladé, la porte du vestibule enfoncée. Deux hommes sont au bas de l'escalier; l'un fuit, l'autre décharge un pistolet sur Ressicourt et le manque : Ressicourt l'abat d'un coup de sabre, nous montons au premier étage et nous nous élançons dans les appartemens à la recherche du Ressuscité. José, pâle comme

un spectre, nous guide; mais éperdu, bouleversé, il semble ne pas mieux connaître les lieux que nous-mêmes. Nous nous trouvons enfin devant une porte fermée : un léger filet de lumière passe sous le seuil; Ressicourt donne l'ordre de l'enfoncer lorsqu'elle s'ouvre, et nous voyons paraître le Ressuscité, le Ressuscité démasqué, livrant à notre admiration la beauté de doña Lucrezia, plus parfaite encore que mon imagination ne l'avait rêvée.

Elle mit un doigt sur ses lèvres et nous dit à voix basse, mais avec un geste impératif : — Silence, messieurs, respectez les derniers momens de mon père. Je ne veux faire aucune résistance.

Je ne chercherai pas à rendre l'impression que produisit sur moi cette apparition. Ressicourt avait baissé la pointe de son sabre et ne pensait même pas à prendre l'épée que Lucrezia lui présentait par la poignée. Nous étions tous émus, stupéfaits, hésitans : nous subissions l'influence de la double majesté de la femme et de l'ennemi vaincu. Quant à Lucrezia, son beau visage n'exprimait que la crainte de ne pas trouver la pitié qu'elle réclamait pour un mourant. — Le comte de Guevara, continua-t-elle, n'a plus que quelques momens à vivre, une heure au plus, peut-être moins, je vous donne ma parole de ne pas chercher à fuir. Retirez-vous, je vous en conjure, jusqu'à ce qu'il ne soit plus.

— Je regrette de ne pouvoir vous accorder cette consolation, madame, répondit Ressicourt avec respect, mais d'un ton ferme; j'ai des ordres précis, et je craindrais d'en compromettre l'exécution.

— Ma guérilla est trop loin pour venir à mon secours, d'ailleurs je m'engage...

Ressicourt, tout en s'inclinant, fit un geste indiquant que toute insistance serait inutile.

— Eh bien! je vais vous suivre, mais ne me permettrez-vous pas auparavant d'embrasser une dernière fois mon père?

Pendant que l'aide-de-camp hésitait, une voix faible et tremblante venant de la chambre du comte nous fit frissonner.

— Lucrezia, mon enfant, dit-elle, où es-tu? pourquoi m'as-tu quitté?

— Le jour va paraître, mon père, il faut que je retourne à Notre-Dame del Aguilar.

— Déjà!

— Mon absence pourrait être connue.

— Tu as raison. Pars! mais auparavant viens recevoir ma bénédiction, la dernière, je le sens.

Après avoir consulté Ressicourt du regard, Lucrezia rentra dans la chambre du mourant. Il n'y avait pas un de nos hussards qui ne

fût ému jusqu'aux larmes; quant à moi, j'étais dans un état indescriptible : à chaque instant, je me sentais prêt à tirer du fourreau mon sabre, qui n'en était pas encore sorti, à me placer entre Lucrezia et les nôtres en leur disant : — Vous ne toucherez à cette admirable femme qu'après m'avoir arraché la vie.

Un soupir, un sanglot étouffé, c'est tout ce que nous entendîmes; la jeune femme sortit de la chambre de son beau-père en faisant signe qu'elle était prête à nous suivre. Nous nous dirigeâmes vers la porte de sortie, auprès de laquelle José était resté. Lucrezia l'aperçut; elle s'arrêta surprise, et ses beaux traits exprimèrent le mépris.

— J'aurais dû m'en douter, murmura-t-elle.

Elle allait franchir le seuil de la porte lorsqu'une apparition nous glaça d'horreur. C'était le comte de Guevara qu'une inspiration fatale, un moment de lucidité surnaturelle comme en ont parfois les mourans, venait d'éclairer sur le danger que courait sa fille. Par un suprême effort, il l'avait suivie. Il nous vit, il vit le visage pâle et bouleversé de José, il surprit le regard méprisant de Lucrezia et devina tout. C'en était trop pour le vieux gentilhomme, une affreuse révolution se fit dans tout son être : ses cheveux blancs se hérissèrent, ses yeux lancèrent un dernier éclair, sa main tremblante s'étendit vers José terrifié; mais avant que ses lèvres eussent balbutié une malédiction, le vieillard s'affaissa sur lui-même. Nous nous élançâmes pour le recevoir dans nos bras. Le comte de Guevara était mort.

Qu'on juge de notre embarras, de notre désordre, de notre confusion du rôle qui nous était imposé dans cette maison en deuil. Nul de nous n'aurait en ce moment eu le courage de rappeler à Lucrezia qu'elle ne s'appartenait plus; pourtant notre expédition ne pouvait réussir que par la promptitude et le secret. Nous nous étions audacieusement avancés fort loin de nos cantonnemens dans un pays en pleine insurrection : à Terruel, tout près de nous, il y avait des troupes espagnoles du corps de Blake. Il suffisait qu'un des domestiques du château s'échappât et les allât prévenir pour que les rôles changeassent complétement. Aussi Ressicourt se mordait impatiemment la moustache en voyant le temps s'écouler et l'aube blanchir la campagne. Enfin Lucrezia elle-même fit cesser son embarras : après avoir prié sur le corps du comte de Guevara, elle posa ses lèvres sur son front, ferma ses yeux; faisant ensuite le signe de la croix, elle se releva et nous dit : — Emmenez-moi d'ici, messieurs, car je n'y vois plus que sujet de douleur ou de dégoût.

Nous rentrâmes à Albarracin avec le même bonheur qui avait présidé à cette expédition. La nouvelle de la prise du Ressuscité

surprit douloureusement les Espagnols, qui d'abord affectèrent de ne pas y croire; lorsque le doute ne fut plus possible, ce fut comme un deuil public. A l'instant, par une de ces conventions tacites dont les peuples opprimés sont seuls capables, toute réunion qui avait une apparence de fête fut suspendue; les femmes ne portèrent plus ni rubans, ni fleurs dans les cheveux, ni aucun des ornemens dont elles rehaussent habituellement leur beauté. On ne voyait que visages sombres et attristés; le nouveau malheur qui venait de fondre sur l'Espagne faisait le sujet de toutes les conversations.

Comme les peuples orientaux dont une longue fréquentation leur a fait contracter en partie les idées et les mœurs, les Espagnols ne comprennent pas qu'on n'use qu'à moitié des droits de la force et du succès : à leurs yeux, il n'était pas douteux que Lucrezia ne fût sacrifiée à notre vengeance. Il n'en pouvait en effet être autrement, car le Ressuscité avait à sa charge trop d'actes de cruauté, condamnés même par les lois de la guerre. Loin de chercher à s'en disculper, Lucrezia en assuma la responsabilité avec une sorte d'orgueil. C'était une âme trop fortement trempée pour fléchir : devant le conseil de guerre, elle se montra dure, froide, insensible à tout autre sentiment que celui qui lui avait mis les armes à la main; il était néanmoins aisé de voir que, jeune fille et avant que la douleur l'eût éprouvée, Lucrezia devait être ornée de toutes les grâces morales de la femme comme elle en avait toutes les beautés physiques. La mort, en frappant Garcia Navarro, avait du même coup tué la femme en Lucrezia; ces deux âmes indissolublement unies par l'amour n'animèrent plus qu'un seul corps, mais celle du brave et généreux *cabecilla,* impuissante à modifier les lois éternelles de la nature, ne put communiquer à Lucrezia la modération qui est l'apanage de la force comme il lui avait communiqué les autres qualités viriles dont il était doué. L'amour de la patrie était devenu dans cette âme ulcérée une sorte de passion furieuse à laquelle tout était sacrifié; il excusait les cruautés : la pitié devenait un crime.

— Une seule fois, disait Lucrezia, j'ai failli m'y abandonner : Dieu m'en a punie. Qu'il me rende la liberté, je serai implacable.

Un tel langage détruisit l'impression favorable qu'avaient faite sur l'âme de ses juges la beauté et les malheurs de Lucrezia : elle fut condamnée à mort.

Aussitôt le général H..., suivant l'engagement qu'il en avait pris, adressa au roi Joseph un recours en grâce. Rarement un appel à la clémence de ce bon souverain restait sans effet : cette fois sa bonté naturelle et son désir de plaire aux Espagnols pouvaient s'accorder avec la raison d'état. Puisqu'une première fois les prêtres et les moines avaient ressuscité Garcia Navarro, le meilleur moyen d'em-

pêcher une nouvelle tentative de ce genre était de conserver vivante celle qui s'était parée de ce nom, et de la faire voir captive dans les provinces où elle était le plus connue. La peine de Lucrezia fut donc changée en celle de la détention, et l'on donna l'ordre de la conduire à la forteresse d'Irun en lui faisant traverser avec un certain apparat l'Aragon, la Nouvelle-Castille et le Guipuscoa.

Quant à moi, ces événemens m'avaient mis dans un état voisin de la folie. Pendant le procès de Lucrezia, j'avais bu à longs traits le poison que me versait l'enchanteresse. La sentence prononcée contre elle me causa un accès de fureur, et peu s'en fallut que je n'insultasse les membres du conseil. Pendant les jours qui suivirent, je faillis avoir vingt duels en défendant la cause de l'accusée contre ceux qui n'étaient pas aveuglés comme moi par la passion. Je finis par fuir mes camarades, qui m'étaient devenus odieux : je ne sortais plus de chez Zapata, où je trouvais au moins des gens qui pensaient comme moi : je m'y montrais plus Espagnol que les Espagnols, et je m'y livrais à de telles intempérances de langage que je ne m'explique pas comment je ne m'attirai pas quelque méchante affaire dans un temps où l'on ne badinait pas avec les bavards. Il est vrai que nous autres militaires, nous jouissions d'une liberté relative sous ce rapport : l'empereur savait qu'il suffisait d'une bataille pour dissiper notre mauvaise humeur.

Ma joie fut grande lorsque j'appris que cette tête charmante n'était plus menacée. Il fut question d'envoyer Lucrezia à Irun, et mon cœur battit d'un secret espoir ; je venais d'être nommé capitaine pour la part que j'avais eue à la capture du Ressuscité : c'était un capitaine qui devait commander l'escorte, et aucun de mes anciens ne se souciait d'une corvée où il y avait beaucoup de responsabilité et peu de gloire à gagner. Je fus en effet désigné malgré Ressicourt, qui s'y opposa autant qu'il le put sans dire le motif qui le faisait agir.

J'étais ravi, j'étais heureux ; pourtant diverses circonstances auraient dû m'éclairer sur la nature des dangers que j'allais affronter. Chez Zapata, où je continuais d'aller, les Espagnols mettaient dans leurs rapports avec moi une déférence et un liant qu'ils n'avaient avec aucun autre Français ; je reçus, sans savoir comment, plusieurs lettres où l'on me faisait les offres les plus séduisantes, si je consentais à prêter les mains à l'évasion de Lucrezia. Enfin la veille de mon départ je reçus une visite très significative, celle de José.

Il entra tout à coup chez moi. Ses traits étaient creusés, son teint marbré de teintes sanguines et violacées ; son regard avait perdu son atonie habituelle, il lançait une flamme fiévreuse et semblait

égaré. — Vous ne me reconnaissez pas? dit-il en se méprenant sur la cause de ma surprise. Je vous ai pourtant sauvé la vie deux fois; je viens à mon tour vous demander de me sauver du désespoir : le remords me tue, la malédiction s'accomplit. Je mourrai damné, si vous ne m'aidez à sauver Lucrezia. Mon langage vous étonne, car c'est moi qui l'ai vendue : j'étais fou lorsque j'ai commis cette infamie; mais je sais qu'elle mourra en captivité, et je ne veux pas qu'elle meure. Vous non plus, car vous l'aimez aussi, je le sais. Eh bien! sauvons-la ensemble, et, lorsqu'elle sera libre, elle choisira entre nous.

Il parlait avec volubilité; la surprise m'avait d'abord rendu muet, mais l'indignation me rappela à moi-même. — Misérable! répondis-je, je croirais être le plus cruel ennemi de Lucrezia, si je la mettais à ta merci.

— Vous aussi, reprit José d'un ton farouche, vous vous croyez le droit de me mépriser! Et qui donc est le plus infâme de nous deux? J'aimais Lucrezia, je n'ai reçu d'elle que dédains et outrages! Vous étiez son ennemi, elle a voulu vous sauver la vie, et c'est vous qui avez été autant que moi l'instrument de sa perte. Croyez-moi, nous nous valons, señor Français, et votre hésitation prouve que vous n'aimez pas Lucrezia autant que je l'aime.

— Assez! m'écriai-je, cette supposition d'une rivalité entre nous est une insulte; je ne peux avoir aucune prétention à l'amour de la señora de Guevara, et je la respecte trop pour supposer qu'elle établisse jamais entre nous le parallèle que tu oses te permettre. J'ai combattu le Ressuscité en loyal ennemi, tu es seul coupable de la trahison qui l'a fait tomber en notre pouvoir; c'est en vain que tu cherches à faire rejaillir sur moi une part du mépris que tu as mérité. Certes, si mon devoir et le secret désir de mon cœur pouvaient se concilier, demain Lucrezia serait libre; mais ma première pensée serait de la mettre en garde, s'il en était besoin, contre ton infâme amour et ton repentir menteur.

— Soit! n'en parlons plus, dit José. Aussi bien, je le vois, vous comptez sans doute sur ce voyage pour vous faire aimer; mais, sachez-le, señor Français, ni vous ni aucun de vos compatriotes ne trouvera grâce aux yeux de Lucrezia. Si, contre toute apparence, elle oubliait le passé, si elle donnait à un autre cet amour qu'elle m'a refusé, il n'est pas d'asile si lointain où ma vengeance ne sût l'atteindre.

Le lendemain, je revis Lucrezia à la geôle, où elle fut remise entre mes mains. Elle portait les vêtemens de son sexe : les longs plis de sa robe noire lui donnaient une grâce que je ne lui avais pas encore vue. Elle était fort pâle, ses yeux paraissaient agrandis et

brillaient du feu intérieur qui la dévorait. J'étais aussi pâle qu'elle en m'inclinant avec respect sur son passage : elle me reconnut.

— Chacun son tour, monsieur, me dit-elle avec un sourire triste et un peu forcé.

Ce voyage fut l'époque la plus heureuse et la plus tourmentée de ma vie. J'avais une escorte suffisante pour braver toute attaque de vive force, j'avais des lettres de service qui enjoignaient à toutes les autorités civiles et militaires de me prêter aide et protection; enfin, quoique mon itinéraire fût tracé, j'étais libre de le modifier et de régler les haltes à ma guise. Je voyageais fort lentement, retardant le plus possible l'heure de la séparation. Je voyais Lucrezia tous les jours, mais tous les jours j'acquérais la certitude que Lucrezia avait deux sentimens qui absorbaient tout son être moral et la mettaient pour jamais à l'abri d'un autre amour : son ardent patriotisme, son culte pour la mémoire de Garcia Navarro. Elle m'apparaissait toujours polie, mais froide, indifférente à tout, imposante par sa dignité, ne se plaignant jamais des restrictions, — bien rares, — que j'étais parfois obligé d'apporter à l'accomplissement de ses désirs, n'y répondant que par ces paroles de l'Évangile, qui semblaient avoir été prononcées exprès pour elle : « Bienheureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice. »

Nous arrivâmes à Puerto d'Irun, bourgade située entre cette ville et Hernani; j'eus la faiblesse de m'y arrêter pour retarder de quelques heures le moment cruel de la séparation. J'avais logé Lucrezia dans la maison de l'alcade, et je m'étais établi moi-même dans la maison attenante; je venais à peine d'y entrer lorsqu'on me prévint qu'un cavalier espagnol demandait à me parler. Je sortis et me trouvai en face de José; je tressaillis comme à la vue d'un animal venimeux, car j'avais pour lui une haine égale à mon mépris.

— Ma visite vous surprend-elle, señor officier? dit-il avec un sourire sardonique. Je vous l'avais pourtant promise, il est vrai que c'était dans le cas où la señora de Guevara répondrait à votre amour, et nous n'en sommes pas là; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : j'ai un ordre dont vous pouvez prendre connaissance, — ordre signé du général Suchet, — et qui vous enjoint de me procurer une entrevue sans témoins avec la prisonnière confiée à votre garde.

— Tu mens! on n'a pu te donner un ordre pareil, dis-je.

— Le voici, reprit José en me présentant un parchemin revêtu du sceau du général.

J'y jetai à peine un coup d'œil, et le lui rendant : — Qui me prouve que cette pièce n'est pas fausse? — En tout cas, je suis

seul juge de l'opportunité de ces entrevues, et je n'autorise pas celle-ci.

— Je vous fais mon compliment sur la manière dont vous respectez les ordres de vos chefs, j'en rendrai compte à qui de droit; mais soit! Voulez-vous au moins vous charger de dire à la señora qu'ayant obtenu l'autorisation de la voir, j'en ai été empêché par vous?

— Je le ferai avec d'autant plus de plaisir que la señora m'en sera reconnaissante.

— Voulez-vous aussi vous charger de lui remettre ce bijou de famille? Elle y attache un grand prix, et je crois lui être agréable en le lui faisant parvenir.

Tout en me consultant, j'ouvris l'écrin, dans lequel se trouvait une bague dont le chaton était formé par une grosse améthyste. Il m'était fort désagréable de servir de messager à José, mais d'autre part je croyais procurer un moment de plaisir à Lucrezia; j'y consentis.

— J'attends ici la réponse, dit José.

Sans descendre de cheval, il alla se mettre à l'ombre sous un groupe de platanes qui s'élevaient devant la maison de l'alcade.

J'entrai chez Lucrezia et lui remis l'écrin en lui disant qui l'avait apporté.

— Je vous remercie de m'avoir évité une entrevue qui m'eût été pénible, dit-elle. Veuillez dire à mon beau-frère que je reçois avec plaisir cette bague, et qu'en faveur de la bonne pensée qu'il a eue de me l'apporter, je m'efforcerai d'oublier le mal qu'il m'a fait.

— Je n'en demandais pas davantage, dit José, à qui je rapportai textuellement cette réponse. Et vous, señor officier, sachez que, quoi que vous fassiez, vous ne m'empêcherez pas de voir Lucrezia.

Il rendit la main à son cheval et s'éloigna au galop.

Cet incident avait allumé mon sang, qui n'était déjà que trop agité par tant de causes diverses; pour me calmer, j'allai visiter mes postes; je revins ensuite au logis de Lucrezia. J'étais invinciblement attiré vers elle : la pensée de cette séparation imminente me rendait fou.

Je trouvai la veuve de Garcia Navarro affaissée plutôt qu'assise dans un fauteuil, à côté de la table sur laquelle était resté l'écrin. Je fus frappé de sa pâleur et de la contraction de ses traits; il y avait sur la table un verre vide au fond duquel j'aperçus les résidus d'une poudre blanchâtre mêlée avec de l'eau; à côté du verre, il y avait quelques grains de la même poudre. Le chaton de la bague

d'améthyste était ouvert. Un affreux soupçon traversa mon esprit.

— Qu'avez-vous fait, madame? m'écriai-je.

— J'ai changé la vie pour la liberté.

Je m'élançai vers la porte, où je rencontrai la femme de l'alcade. — Vite, un médecin! dis-je, la señora s'est empoisonnée!

Un médecin! il n'y en avait d'autre à Puerto d'Irun qu'un malheureux *frater*. Je le fis venir en attendant qu'un cavalier, que j'expédiai sur-le-champ à Irun, m'en ramenât un plus sérieux. Lucrezia était d'une pâleur cadavérique, on la porta sur son lit. Elle souffrait, disait-elle, horriblement; pourtant elle refusait énergiquement tous les contre-poisons, et paraissait fermement résolue à en finir avec la vie, ne demandant que la grâce de pouvoir se réconcilier avec Dieu. Le barbier-médecin ayant déclaré que la mort était imminente, j'ordonnai que Lucrezia pût recevoir les derniers sacremens.

En Espagne, cette cérémonie comporte toujours une certaine pompe religieuse et la présence d'un nombreux personnel. Les confréries de pénitens accompagnent le saint-sacrement, et le cortége se grossit des populations qu'il rencontre; ces pénitens sont eux-mêmes des laïques qu'un zèle pieux pousse à endosser le froc et la cagoule, souvent pour expier certains péchés. Il en résulte qu'on respecte scrupuleusement leur incognito, et qu'aux yeux du peuple le violer est un sacrilége tout comme de violer le secret de la confession.

Je vis sortir de toutes les maisons des groupes de ces pénitens : il y en avait des blancs, des noirs, des gris, il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les tailles, car en Espagne les enfans jouaient alors au pénitent comme chez nous ils jouent au soldat. Tout cela entra à la suite du curé dans la maison de l'alcade et dans la chambre de Lucrezia. Le flot montant toujours, je fus obligé de me réfugier dans une pièce à côté; les habitans du village non enrôlés dans les pénitens étaient réunis devant la maison. Mes soldats, la plupart sans armes, étaient perdus dans la foule, et les sentinelles, partageant la confiance générale, laissaient entrer et sortir sans difficulté. De nous tous, il n'y eut qu'un gendarme qui fit preuve de bon sens; il me dit que cette foule lui était suspecte et qu'il serait prudent de la contenir un peu plus loin : je le reçus assez mal, et je méritais le regard de pitié dédaigneuse qu'il jeta sur moi en s'éloignant.

Le cortége se retira quelques momens après. Le même gendarme, placé auprès de la porte de sortie, examinait avec des yeux de lynx les pénitens qui défilaient devant lui. Tout à coup il porta la main à la cagoule de l'un d'eux; les Espagnols se jetèrent sur lui

avec indignation, les sentinelles vinrent à son secours : on se poussa, on se menaça, on s'injuria. Le tumulte se propagea sur la place, je vis les couteaux luire, mes soldats entourés, les pénitens fuyant dans toutes les directions; des clameurs de colère ou d'effroi s'élevaient de cette cohue, et la voix du gendarme, dominant toutes les autres, jetait ce cri d'alarme : — Le prisonnier s'échappe!

Une sueur glacée mouilla mon dos ; j'entrai dans la chambre de Lucrezia, et sur son oreiller, au lieu de sa tête mourante, je vis le visage rose et gouailleur d'un garçon de quinze ans. La rage d'être joué aussi impudemment me transporta, et je m'élançai sur la place en criant : — Aux armes! le prisonnier s'échappe!

Heureusement mes soldats s'étaient ralliés : la baïonnette en avant, ils balayèrent la place; j'ordonnai qu'on s'assurât de la personne de l'alcade, du curé et du barbier. Mes hussards étaient montés à cheval, je sautai sur le mien; mais de quel côté diriger mes recherches?

Un soldat qui était allé laver du linge à un ruisseau voisin revenait en courant m'avertir qu'il avait vu José sortir du village avec un pénitent de petite taille; je courus du côté qu'il m'indiqua, et derrière un buisson où des chevaux avaient été attachés nous trouvâmes un froc et une cagoule. Des traces toutes fraîches nous permirent de suivre les fugitifs jusqu'à une lieue de là; mais alors, le terrain étant pierreux, les empreintes cessèrent d'être visibles.

Néanmoins je parcourus la montagne toute la nuit. J'avais la tête en feu. Les suites fâcheuses que cette aventure devait avoir pour moi m'affectaient moins péniblement que cette fin presque triviale. J'étais joué, dupé comme un sot, mon amour-propre souffrait cruellement et la jalousie me torturait, car Lucrezia étant descendue du piédestal où mon imagination l'avait élevée, je ne doutais pas qu'elle n'eût payé de son amour le service que lui avait rendu don José, mais sous ce rapport du moins j'eus une terrible satisfaction.

Au point du jour, comme j'allais renoncer à une poursuite désormais inutile, un de mes hussards vint m'avertir qu'il avait trouvé le cadavre de don José dans un ravin à quelque distance de là. J'y courus et je vis en effet le partisan dont le corps, déjà froid et rigide, était criblé de coups de poignard. L'une de ces armes restée dans la plaie fixait à la place du cœur une sentence de mort dont la cruelle ironie trahissait le style du *Resucitado*. Je rougis de l'avouer, mon cœur en fut soulagé. Je compris que l'ardent patriotisme de Lucrezia avait pu la faire transiger avec l'aversion que lui inspirait son beau-frère, mais qu'aussitôt libre elle s'était érigée en juge et avait livré le traître aux poignards de ses guerilleros. Dès lors cette femme étrange reprit tout son prestige à mes yeux.

Je conduisis à Irun le curé, l'alcade et le barbier, dont la complicité dans l'évasion de Lucrezia ne me paraissait pas douteuse; mais on n'accepta pas cette monnaie de billon en échange de l'or que j'avais laissé égarer. Je fis deux mois d'arrêts de rigueur dans la forteresse, et sans la chaleureuse intervention de mon colonel, je n'aurais pas évité la honte d'être renvoyé dans un dépôt à l'intérieur. Lorsque je rejoignis mon régiment, la bande du Ressuscité tenait de nouveau la campagne en Aragon, et pendant les deux années que nous passâmes encore en Espagne, elle nous fit une guerre sans trêve et sans merci. Mon régiment se mesura plusieurs fois avec elle, et, pour moi, je recherchais avec ardeur toutes les occasions de me trouver à ces combats. On me croyait poussé par le désir de la vengeance; il n'en était rien. J'obéissais au contraire à un vague, mais impérieux besoin de me rapprocher à tout prix de celle dont la poétique image était encore gravée dans mon cœur en traits de feu.

Il ne fallut pas moins que nos revers en Russie et en Allemagne, puis la chute de l'empire, pour servir de dérivatif à cette folle passion. A ce moment, le sentiment patriotique, chez nous autres militaires, l'emporta sur tout autre. J'oubliai Lucrezia ou du moins son souvenir devint plus confus; mais lorsqu'en 1823 le mouvement insurrectionnel des cortès me ramena en Espagne, je ne revis pas sans une vive émotion les lieux que j'avais parcourus avec elle, et je fus de nouveau saisi d'un ardent désir de la rencontrer.

Ce désir devait être satisfait et dans des circonstances auxquelles j'étais certes bien éloigné de m'attendre.

Les constitutionnels, eux aussi, avaient formé des guérillas; mais ce n'était plus le saint amour de la patrie qui leur mettait les armes à la main : aussi l'esprit de ces bandes s'en ressentait-il. C'était pour la plupart un ramassis de pillards et de vagabonds que sa majesté Ferdinand envoyait à la *garote* quand il faisait main basse sur eux.

Quelque temps après l'affaire du Trocadero, j'étais à Cadix, lorsque le bruit se répandit que deux de ces guérilleros qui étaient depuis plusieurs jours dans les prisons de la ville seraient exécutés le lendemain. Leur supplice avait été retardé jusque-là, parce que l'un d'eux appartenait à une grande famille qui faisait des démarches pour lui sauver la vie. La réponse du roi, arrivée le jour même, ordonnait de passer outre à l'exécution.

Je faisais alors partie du détachement des gardes-du-corps qui accompagnait le duc d'Angoulême et j'étais du planton chez son altesse le lendemain à midi, lorsque la cloche se mit à tinter, comme c'est la coutume en Espagne, pour annoncer qu'un condamné

marche au supplice. — Tout à coup la porte du duc d'Angoulême s'ouvre, et il paraît lui-même tenant un papier à la main.

— Vite ! me dit-il, voilà la grâce des deux condamnés; courez ! Il n'y a pas un moment à perdre; pourvu qu'il soit encore temps !

La place où l'on avait dressé l'échafaud était peu éloignée du château : il me sembla que j'y serais plus tôt rendu à pied qu'en allant prendre mon cheval aux écuries et en perdant du temps à le brider. Je me mis donc à courir vers la ville; mais j'avais compté sans le soleil torride qui fait de Cadix à cette heure une véritable fournaise, sans l'uniforme dans lequel j'étais sanglé, sans mes bottes à l'écuyère, mon long sabre et mon casque. Il y avait de quoi en mourir : bientôt je fus en nage, haletant, suffoqué.

En arrivant sur la place, je vis un des deux condamnés déjà assis sur le fatal fauteuil et le carcan vissé autour du cou. J'agitai le papier au-dessus de ma tête en criant : grâce ! La foule s'ouvrit devant moi, ou plutôt je fus porté par elle jusqu'au pied de l'échafaud, où je remis les lettres de grâce au corrégidor. Pendant qu'il en prenait connaissance, je jetai un coup d'œil sur le malheureux que je venais d'arracher à la mort. — C'était elle ! c'était le *Resucitado.*

Après la guerre de l'indépendance, ne pouvant se résigner à reprendre la quenouille et les fuseaux, Lucrezia s'était jetée dans la politique. Le mouvement insurrectionnel des cortès et surtout l'intervention française lui avaient donné le prétexte secrètement désiré de reprendre les armes; mais l'abîme qui séparait ces deux causes existait également entre les bandits qu'elle enrôla alors et les nobles défenseurs de l'Espagne. Elle devint victime de violences et de pillage qu'elle ne put empêcher, et fut livrée par des paysans aux sbires de Ferdinand.

Lucrezia était encore belle; mais sa beauté, accentuée par l'âge, avait alors un caractère trop masculin. Le charme sous lequel j'avais vécu pendant plusieurs années en fut définitivement rompu.

Elle resta impassible en écoutant la lecture des lettres de grâce, de même qu'elle avait été indifférente, me dit-on, à son arrêt de mort. Elle descendit de l'échafaud et passa à côté de moi sans avoir un regard de reconnaissance pour celui qui venait de la sauver. Me reconnut-elle? Je ne le pense pas, je n'avais été qu'un des incidens de sa vie aventureuse et peut-être celui qui lui avait laissé le moins de souvenir.

J'ai su depuis que Lucrezia avait pris le voile, et que, devenue supérieure de son couvent, elle menait ses religieuses à la baguette comme autrefois sa guérilla.

A. Fiévée.

LES

PRÉVISIONS DES PESSIMISTES

POUR LE PRINTEMPS PROCHAIN

L'année est arrivée comme un lion et s'en est allée comme un mouton, disait jadis un homme d'état anglais. Puissions-nous dans onze mois d'ici en dire autant de l'année 1876! Puisse-t-elle démentir toutes les sinistres prophéties qui ont couru et courent encore à son sujet! Elle est venue au monde précédée d'une fâcheuse réputation. Elle apportait à la France en don de joyeux avénement les élections générales et à l'Europe un redoutable problème à résoudre dans les pays du Bosphore et du Danube. Des troubles à l'intérieur et par surcroît une guerre générale, voilà ce que nous annoncent les pessimistes. Rien cependant jusqu'aujourd'hui, ils sont obligés d'en convenir, ne paraît justifier leurs appréhensions. La campagne électorale s'est ouverte dans un ordre parfait, et les premiers résultats connus ont fait monter la rente. D'autre part, il semble que l'Europe soit animée d'un sincère et vigilant désir de maintenir la paix, de parer par des expédiens diplomatiques aux complications d'où pourrait naître le conflit général qu'on redoute. Les pessimistes ne prennent point au sérieux ces rassurantes apparences. Ils estiment que l'ordre irréprochable qui règne en France sera mis avant peu à de rudes épreuves, et que l'entente provisoirement établie entre les puissances rivales qui se disputent la prépondérance dans les régions danubiennes n'est qu'une paix plâtrée, une paix fourrée ou, pour mieux dire, une paix boiteuse. En 1568, on avait baptisé de ce nom peu gracieux la trêve trop passagère conclue à Longjumeau entre les réformés et les catholiques. Ni les uns ni les autres ne se sentant de force à écraser leurs adversaires, ils durent se résigner à

rétablir l'édit d'Amboise et le *statu quo ante bellum*. Personne n'acceptait de bon cœur cette solution. On faisait de nécessité vertu et on se promettait secrètement d'en appeler; les deux partis attendaient l'occasion, et l'occasion ne leur manqua pas. — Il faut se défier des paix boiteuses, disent les pessimistes. Attendez le printemps, vous verrez ce qu'il nous tient en réserve.

Si les pessimistes ont raison, si le printemps prochain, contrairement à nos plus chères espérances, doit déchaîner sur l'Europe le fléau d'une nouvelle guerre, nous aurons du moins la consolation de n'être point surpris à l'improviste par nos malheurs. Non-seulement les prophètes les auront prédits, mais notre arrêt sera prononcé d'avance par certains journaux à qui les dieux communiquent leurs secrets, et qui seront les tristes hirondelles de ce belliqueux et néfaste printemps;

. . . . . arguta lacus circumvolitavit hirundo.

Aujourd'hui moins que jamais aucun gouvernement ne prendrait sur lui d'attenter au repos de l'Europe sans y avoir préparé les esprits, sans avoir au préalable justifié ses desseins. En 1869, M. de Bismarck disait au *Reichstag* que dans les questions brûlantes il importe à tout gouvernement de s'assurer les sympathies de l'opinion publique. « Rappelez-vous, disait-il, les années 1864 et 1866, les journaux publiaient journellement dépêche sur dépêche. Il en sera toujours de même en pareille circonstance, parce que, dans la situation présente de l'Europe et dans l'état de la civilisation moderne, il est impossible d'entreprendre de grandes campagnes politiques ou militaires pour des motifs secrets et pour des raisons de cabinet que l'histoire est chargée plus tard de dévoiler. On ne peut plus, à mon avis, faire la guerre que pour une cause vraiment nationale, je veux dire une cause dont la nécessité s'impose aux multitudes. On peut donc chaque fois que nous commençons à publier nos dépêches en inférer qu'entre nous et le gouvernement auquel nous nous adressons les rapports sont tendus. Nous trahissons par là notre désir de faire connaître au public l'état des choses, parce que nous sommes décidés à en tirer les dernières conséquences et que nous prévoyons que l'appui de l'opinion nous sera nécessaire. Quand il se publie des dépêches délicates, c'est un symptôme grave. » Ainsi s'exprimait le seul homme d'état qui n'ait jamais enveloppé dans l'ombre d'un mystère jaloux les méthodes particulières de sa politique, tant il est sûr que personne ne saura s'en servir contre lui, ni aussi bien que lui. Or jusqu'à ce jour non-seulement les feuilles officieuses n'ont publié aucune dépêche délicate, mais on ne saurait y relever aucun télégramme significatif, aucun entrefilet insidieux, aucune de ces correspondances destinées à dénoncer les intentions belliqueuses du voisin et

le danger de ses armemens. Les hirondelles n'ont pas encore paru, leur voix aiguë ne s'est point fait entendre; elles nous accordent tout au moins un délai de grâce dont nous leur sommes fort reconnaissans.

Sans contredit, si l'Europe se remettait du soin de ses destinées à certains dilettanti politiques, à certains diplomates de rencontre et de hasard, à certains touristes qui en courant les grandes routes emploient leurs loisirs à régler le sort des nations, à défaire ou à refaire la mappemonde, nous pourrions nous attendre à tout, et les catastrophes dont on nous menace ne seraient que trop certaines. Ces dilettanti et ces touristes résolvent les problèmes les plus ardus avec une aisance, avec un sans-gêne, avec une désinvolture cavalière qui fait frémir. Leurs intentions sont excellentes, ils prétendent faire à peu de frais le bonheur de l'humanité. Ils assurent que leurs remèdes sont absolument inoffensifs. Grâce à la liqueur miraculeuse qu'ils colportent dans leurs fioles, ils se chargent d'opérer les patiens avec une extrême facilité et sans douleur. C'est en Angleterre surtout que fleurit depuis quelques mois le bel art d'extraire à l'Europe ses dents malades sans lui arracher un cri ni une plainte. Voici, par exemple, un voyageur anglais, M. Farley, qui, dans un livre intitulé *Turcs et Chrétiens,* résout d'un trait de plume la question d'Orient à l'universelle satisfaction. Il va sans dire que charité bien ordonnée commence par soi-même, et qu'avant toutes choses M. Farley donne à l'Angleterre l'Égypte et l'île de Candie. A la Grèce, il octroie la Thessalie, l'Épire, le sud de l'Albanie et les îles, à l'exception de la Crète. Puis il fait de la Croatie turque, de la Bosnie, de l'Herzégovine et du nord de l'Albanie une principauté dont il offre la couronne à un archiduc autrichien. La Bulgarie et la Macédoine sont concédées à un prince anglais, ou peut-être à un grand-duc russe. Constantinople devient une ville libre placée sous le protectorat de toutes les puissances, à moins toutefois qu'on n'en fasse la capitale d'un empire de Byzance gouverné par le duc et la duchesse d'Édimbourg. Quant aux Turcs, M. Farley les renvoie sans plus de façons de l'autre côté du Bosphore, où, grâce aux excellens conseils qu'il leur donne, ils ne pourront manquer de faire l'admiration de la terre et le bonheur de l'Asie occidentale. Il les voit déjà ressuscitant l'empire des kalifes et son antique splendeur; Babylone et Ninive renaissent de leurs cendres, Palmyre redevient digne d'Odénat et de Zénobie. Toutes ces résurrections, tous ces partages de territoires s'accomplissent dans la minute, sans effusion de sang, presque sans coup férir. Il suffit, selon l'honorable voyageur, de prouver aux gens par raison démonstrative que ce qu'on leur propose est conforme à leurs véritables intérêts; Turcs et chrétiens n'ont jamais su résister à de solides argumens présentés en bonne forme, et l'éloquence mène le monde. On se rappelle le songe de Platon que nous a raconté Voltaire. « Voilà, nous dit-il, ce que

Platon enseignait à ses disciples; quand il eut cessé de parler, l'un d'eux lui dit : « Et puis vous vous réveillâtes. » Nous souhaitons ardemment que ce ne soit pas le bruit du canon qui réveille M. Farley.

Les cabinets qui jouent aujourd'hui le rôle prépondérant et décisif dans le règlement de la question orientale n'ont eu garde de prendre pour règle de leur conduite des utopies et des songes. Ils ont reconnu qu'il était impossible de partager l'empire osmanli de manière à contenter également l'Autriche et la Russie, que cette entreprise était aussi chimérique que la quadrature du cercle et la recherche de la pierre philosophale. Il leur a paru que l'amélioration du *statu quo* était la seule solution qui répondît aux nécessités du moment, que tout autre remède serait pire que le mal. Les mesures que proposent les puissances équivalent, comme l'a remarqué lord Stratford de Redcliffe, à une mise sous tutelle de la Turquie; mais l'ancien défenseur obstiné de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman confesse que depuis longtemps cet empire est virtuellement sous tutelle. — « On ne saurait, écrivait-il l'autre jour, arriver à aucun résultat désirable en dépréciant les ressources de la Turquie et en contestant à ceux qui la gouvernent la faculté de faire droit aux demandes équitables des puissances et de redresser les griefs de leurs sujets chrétiens; mais il y a un besoin évident d'influences étrangères pour éclairer les classes indigènes, de collaboration du dehors pour bien modeler les réformes, et par-dessus tout de l'action soutenue des gouvernemens amis pour désarmer les résistances. » On peut espérer que la Turquie finira par se prêter au traitement douloureux que ses médecins lui prescrivent; il y va pour elle d'être ou de ne pas être. Elle a essayé de prendre les devans, elle a voulu prouver qu'elle était capable de se soigner et de se guérir elle-même. Par le firman du 14 décembre dernier, elle a fait à ses sujets chrétiens plus de concessions qu'on n'aurait osé lui en demander. Convaincu que ses docteurs lui ordonneraient une application de sangsues, le malade, plein de bonne volonté, s'est déclaré prêt à se saigner jusqu'au blanc dans la vue de leur plaire. Les docteurs ont hoché la tête d'un air sceptique; ils ont répondu qu'ils se défiaient des ruses des moribonds et de la sincérité des saignées qu'on pratique sur soi-même. Ils s'en tiennent à leurs fatales sangsues. Que peut un malade contre six médecins? mais il faut que ces médecins s'entendent; si deux d'entre eux venaient à se prendre à la gorge, tout serait perdu, et les pessimistes auraient raison.

L'auteur anonyme d'une brochure qui a paru récemment sous ce titre : *la France et l'Allemagne au printemps prochain*, ne doit point être compté dans le nombre des pessimistes à outrance. Il ne désespère pas du maintien de la paix; il a seulement des inquiétudes, et en vérité qui n'en a pas? Il présume que, selon toute apparence, le projet collectif de

réformes rédigé par M. le comte Andrassy finira par être accepté à Constantinople; mais il craint, et ses craintes sont fondées, que pour étouffer l'insurrection de l'Herzégovine et de la Bosnie, la garantie des puissances ne doive se traduire par une intervention militaire. Les insurgés ne déposeront pas les armes; ils savent qu'il est presque impossible au gouvernement ottoman de faire appliquer les réformes dans des provinces où la population musulmane balance en nombre la population chrétienne et lui est supérieure en richesse comme en influence. Il faudra donc intervenir par les armes. Cette intervention presque inévitable, qui s'en chargera? « Supposer que l'Autriche-Hongrie et la Russie doivent intervenir d'accord, c'est admettre que la question d'Orient n'existe pas, et si l'Autriche-Hongrie intervient seule, c'est la Russie mécontente et lésée dans le droit qu'elle revendique de veiller sur le sort des Slaves chrétiens en Turquie. » Ce raisonnement est d'une incontestable justesse, il a même le caractère de l'évidence; aussi nous paraît-il impossible que le cas plus que vraisemblable d'une intervention militaire n'ait pas été prévu dans les combinaisons des empereurs, et qu'on ne se soit pas mis d'accord au préalable sur les voies à prendre et les moyens à employer. Ce serait admettre qu'on manque à Saint-Pétersbourg de la prudence la plus vulgaire, qu'on y vit au jour la journée, ou qu'on y commet les plus impardonnables distractions. Après cela, il est difficile à un homme d'état de prévoir tous les contingens futurs et tous les accidens possibles, et laisser une part à l'imprévu, c'est laisser une part au danger.

Ce qui explique les inquiétudes du publiciste anonyme, c'est qu'il ne croit guère à la sincérité ni à la durée de l'alliance des trois empereurs. Comme bien d'autres, il y voit quelque chose de louche, il doute que tout le monde aille de franc jeu dans cette affaire, il attribue à l'un des alliés ou même à deux des vues suspectes et des arrière-pensées. Les sceptiques se sont demandé depuis longtemps si l'insurrection de l'Herzégovine avait été vraiment spontanée, si une main cachée n'avait pas préparé l'événement; on a cherché dans cette explosion une intrigue, et dans cette intrigue des dessous mystérieux. Au printemps dernier, « on s'entretenait à Berlin, dans des cercles taxés alors de pessimisme, de la probabilité d'une insurrection dans les provinces turques voisines de l'Autriche... Cette circonstance peut réduire sensiblement la part de collaboration du hasard dans les événemens dont le bassin du bas Danube est le théâtre. Si les trois cours du nord avaient été d'accord dès l'origine sur la nécessité d'étouffer l'insurrection de l'Herzégovine, on comprend difficilement que cette tâche eût été au-dessus de leurs forces. Les insurgés au début n'ont vécu que de tolérance, d'espoir et de publicité. »

Ce n'est pas à la Russie qu'on est tenté de s'en prendre. Les senti-

mens pacifiques et la sagesse bien connue de son empereur, les entreprises considérables qu'elle a sur les bras dans l'Asie centrale, l'état de ses finances, l'organisation encore incomplète de son armée, sa situation de grand propriétaire foncier dont les biens-fonds ne sont encore que d'un faible rapport, et qui est moins intéressé à s'agrandir qu'à augmenter son revenu, tout cela induit à penser que les Russes ne se soucient pas d'engager sur les rives du Bosphore la grande et décisive partie, et qu'ils préfèrent à une conquête peut-être embarrassante le protectorat de fait qu'ils exercent sur la faiblesse et sur l'impotence de l'empire osmanli. Ce n'est pas à Saint-Pétersbourg, c'est ailleurs que les esprits défians promènent leurs soupçons. « On peut dire, lisons-nous dans la brochure, que la politique de l'Autriche-Hongrie a été particulièrement malheureuse, alors que c'est l'apaisement qu'elle poursuivait. Rien ne prouve en effet que l'attitude plus que ferme du comte Andrassy vis-à-vis de la Porte dans diverses circonstances, par exemple dans l'affaire des traités de commerce avec la Roumanie, n'ait pas été interprétée par les futurs insurgés dans le sens d'un encouragement. Quant au voyage de l'empereur François-Joseph en Dalmatie après que l'insurrection eut éclaté, il est hors de doute que les insurgés ont cru y voir la preuve que l'Autriche-Hongrie était disposée à protéger les populations chrétiennes soumises à la Turquie. » Bientôt après, la politique autrichienne fit volte-face; après avoir encouragé, le voulant ou ne le voulant pas, les illusions des insurgés, elle sembla disposée à intervenir militairement sur leur territoire. « Le trait commun et caractéristique de ces deux manières d'agir, c'est d'être également désagréables à la Russie et contraires aux intérêts fondamentaux de l'Autriche-Hongrie elle-même. »

Aucun pays en Europe n'a des intérêts plus manifestes ni plus impérieux, ni des règles de conduite plus nettement tracées par les circonstances que l'Autriche-Hongrie. Une seule faute commise par son ministre des affaires étrangères suffirait pour mettre en péril son existence, et de toutes les fautes la plus dangereuse pour elle serait d'aller chercher à l'orient de chanceuses compensations aux pertes qu'elle a essuyées à l'ouest. Sa constitution dualiste est un chef-d'œuvre d'équilibre instable, qui est à la merci du moindre accident. Les Magyars, aussi attentifs à leur bien que jaloux de leurs droits, ont témoigné plus d'une fois leur répugnance instinctive pour des annexions de populations slaves qui compromettraient leur prépotence, déjà contestée. Il serait à craindre aussi que l'arrivée de ces nouveaux hôtes ne dégoûtât à jamais de leur maison les Allemands d'Autriche, qui les aiment peu. Ils ne se sentiraient plus chez eux dans cet empire transformé et par trop bigarré; ils songeraient à s'en aller chercher une vie plus conforme à leurs inclinations naturelles sous un autre toit, près d'un autre foyer, où ils seraient les bienvenus, où l'on se ferait une fête de les recevoir.

L'Autriche-Hongrie est un corps à deux têtes, et ces deux têtes ont souvent peine à s'entendre; que serait-ce, s'il y en avait trois? Que serait-ce encore, si elle venait à échanger sa bonne tête, celle qui raisonne en allemand, contre une autre tête à demi barbare, dont les idées seraient celles qu'on peut avoir à Trébigne, à Mostar ou à Seraïevo?

L'agrandissement de l'Autriche à l'est ne peut être désiré que par les slavophiles et aussi par les féodaux, qui savent que le jour où on entrerait dans l'Herzégovine avec l'intention bien arrêtée d'y rester, la dernière heure aurait sonné pour une constitution qu'ils détestent. Au contraire, tous les amis sincères de cette constitution verraient ces périlleuses conquêtes avec le plus vif déplaisir. Ils sentent qu'elles ne pourraient s'accomplir sans justifier le mot de l'homme d'état prussien qui affirmait naguère « que l'Autriche n'est qu'une expression géographique. » Ce même homme d'état des bords de la Sprée mettait tous les politiques de Vienne au défi d'offrir aux peuples de l'empire « autre chose que des alimens qui irriteront leur appétit sans le satisfaire, » et il prédisait « que la propagande des nationalités conduirait l'Autriche à sa perte. » Croirons-nous que le comte Andrassy ne s'appartient plus, qu'il accepte aveuglément les conseils qui lui viennent d'un pays où l'on ne croit pas à l'avenir même prochain de l'Autriche et où ce mot terrible a été prononcé : « La montagne restera debout jusqu'au jour où une éruption sociale la fera sauter? » Croirons-nous qu'il s'est laissé circonvenir par quelque redoutable tentateur, qu'on a su lui inspirer l'ambition de faire grand et lui persuader que les peuples qui n'ont pas les mains prenantes sont des peuples finis? Croirons-nous enfin avec l'auteur de la brochure que « cette politique austro-hongroise, à la fois indécise et agissante, ressemble à s'y méprendre à une politique allemande quant au but, et qu'il n'était pas besoin du récent article de la *Correspondance provinciale* pour rappeler brutalement à l'Autriche qu'elle n'est plus libre de ses mouvemens? » Tant que subsistera l'accord des cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg, il ne sera pas défendu de voir l'avenir sous un jour moins sombre. Au milieu d'une Europe avertie et réveillée, la politique d'aventures trouve moins de facilités pour mener à bonne fin ses combinaisons occultes et ses desseins inavouables. — Le monde se gâte, disait un habile homme; il devient soupçonneux et ne veut plus qu'on le trompe. — La défiance sera l'ange gardien, le génie tutélaire de l'Europe, et où serait-il permis de se défier, si on ne se défie pas à Vienne?

La France, elle aussi, a profité des leçons que lui ont données les événemens, et dans ce qui regarde son ménage intérieur elle a appris à se défier « des humeurs inquiètes et brouillonnes. » On demande aujourd'hui des comptes et des explications à la politique d'aventures, on est curieux de savoir d'où elle vient, où elle va; on la prie d'ôter

son masque, de montrer son visage et le dessous de ses cartes. Ces salutaires dispositions font bien augurer de l'avenir, et on peut croire que les pessimistes se trompent dans leurs présages et dans leurs pronostics, quand ils nous annoncent pour le printemps prochain de déplorables conflits de pouvoirs. Rien n'est plus rassurant à cet égard que les professions de foi des candidats au sénat. Tous ou presque tous ont dû promettre à un pays affamé d'ordre et de paix qu'ils respecteraient le *statu quo*, qu'ils attendraient patiemment pour faire triompher leurs idées particulières que l'heure légale de la révision fût venue. A la vérité, parmi ces candidats et ces faiseurs de professions, il en est plusieurs qu'on soupçonne de s'être servi de la parole pour dissimuler leur pensée. Leurs allures sont suspectes, ils passent pour avoir le pied fourchu ; mais ils ont eu soin de s'en cacher, et la contrainte qu'ils s'imposent est un hommage rendu à l'esprit vraiment conservateur qui anime la France, à son désir très sincère de voir durer le plus longtemps possible les institutions qu'elle s'est données. Pour tout résumer en un mot, elle exige de ses mandataires que l'expérience qui sera faite soit loyale, et elle souhaite que cette expérience réussisse. Que peut-on lui demander de plus? C'est au destin et à ses ouvriers de faire le reste.

Il est un point qu'il faut concéder aux pessimistes. Ils ont raison de croire que nous sommes menacés à brève échéance d'une crise ministérielle. Bien avant que le marronnier du 20 mars ait revêtu ses premières feuilles, le cabinet du 12 mars aura peut-être vécu ; mais les crises ministérielles sont des accidens inévitables en tout pays, et il ne faut pas les inscrire dans la liste des malheurs publics. Les ministres ne sont que des locataires dans la maison de l'état, et ces locataires n'ont pas de bail à terme fixe; ils doivent se tenir toujours prêts à sortir. Le malheur est qu'ils s'avisent quelquefois de se regarder comme des propriétaires, ils s'imaginent que la maison est à eux ; c'est la cause de presque toutes les révolutions. Le cabinet du 12 mars vit-il encore? A vrai dire, il se survit. Il a failli mourir le 9 janvier. On est parvenu tant bien que mal à conjurer la crise; mais on n'a fait que du replâtrage, et personne ne croit que cette réparation hâtive puisse résister au premier coup de vent. Si jamais traité de paix mérita l'épithète de boiteux, c'est celui qu'ont signé les membres du cabinet pour en revenir provisoirement à l'édit d'Amboise. Cette paix boite très bas ; on ne peut douter qu'elle ne soit caduque.

La crise a été provoquée par M. le vice-président du conseil, et il n'a pas agi sans de bons motifs. Ce qu'on lui reproche, c'est d'avoir attendu pour entrer en campagne le départ de l'assemblée; il avait l'air de vouloir se soustraire à son contrôle. Plus d'une fois il s'était porté garant de l'homogénéité du ministère et de l'entente cordiale qui régnait entre

ses membres. Tout à coup il a découvert en faisant le tour de son champ que ce champ n'était pas net, et qu'il était urgent, toute affaire cessante, de séparer l'ivraie d'avec le bon grain. Cette ivraie s'est trouvée plus difficile à arracher qu'il ne l'avait d'abord pensé; il a fallu ajourner l'opération.

M. Buffet possède sans contredit plusieurs des qualités qui font l'homme d'état; il fait figure, et dans ce temps-ci les figures sont rares et se détachent en vigueur sur les ombres qui les environnent. M. le vice-président du conseil sait conduire une campagne, choisir le terrain qui lui est favorable, y attirer l'ennemi, le forcer d'y livrer bataille. A la tribune, il a le raisonnement serré et nerveux, une incontestable puissance de dialectique, le talent de la provocation, de la réplique, des ripostes victorieuses. Il possède cet ascendant que donne à un orateur l'art de simplifier les questions, de les résumer dans une formule. De toute l'histoire de notre temps, M. Buffet n'a retenu que deux dates, le coup d'état de 1851 et la révolution de septembre, suivie de la commune. C'est au travers de ces deux événemens qu'il voit tous les autres, et il nous rappelle sans cesse que la politique de concessions fait le jeu du radicalisme, que le radicalisme conduit inévitablement à la dictature, que la France est un pays très conservateur, très sujet à s'alarmer, et que les libertés publiques n'ont quelque chance de s'établir que sous un gouvernement fort, qui inspire confiance et offre des garanties suffisantes à l'esprit de conservation. Il y a une part de vérité considérable dans cette doctrine; mais l'histoire est un gros livre dont toutes les pages sont instructives. Pourquoi sauter certains feuillets et des chapitres tout entiers? Est-il permis d'oublier les malheurs qu'ont attirés sur ce pays la raideur outrée de quelques-uns de ses hommes d'état et l'exagération dans la politique de résistance? L'esprit dogmatique de M. Buffet s'est attaché exclusivement aux idées qui lui plaisent, à un certain nombre de demi-vérités qui lui cachent les autres et qu'il ne se lasse pas de répéter, sachant bien que de toutes les figures de rhétorique la répétition est la plus puissante. A force d'affirmer un fait, on finit par le créer, et à force de répéter à une nation qu'on la protége contre le péril social, on finit par l'épouvanter. Eh! sans doute, la peur est l'ennemie mortelle de toutes les libertés publiques, mais rien n'est plus terrifiant que de s'entendre dire : — Ne craignez rien, nous veillons sur vous, nous employons nos jours et la moitié de nos nuits à vous sauver.

Le cabinet du 12 mars est né dans des circonstances particulières et très compliquées, et il ne pouvait être qu'un cabinet de transaction. M. Buffet aurait au besoin tous les talens, il n'aura jamais celui de transiger. Il est par essence un intransigeant, aussi bien dans les questions de personnes que dans les questions de conduite politique. Pour

lui, tout libéral, même le plus modéré, est un radical commencé, un radical à l'état de germination, et dans la semence il voit déjà poindre le fruit ; il sait que tout ce qui vient du dragon tôt ou tard par un entraînement fatal retourne au dragon. Quels que soient ses sentimens particuliers pour l'honorable vice-président de l'assemblée, il estime que les opinions de M. Martel exhalent un parfum suspect et comme une vague odeur de pétrole, et quand on lui dit : — Si M. Martel était candidat quelque part en concurrence avec tel bonapartiste, à qui donneriez-vous votre voix? — il répond sans hésiter : — Au bonapartiste, quoique M. Martel soit mon ami. — On peut aimer beaucoup les gens, mais un homme d'état doit résister à ses sympathies et à ses affections, et rayer de la liste de ses candidats non-seulement tous les enfans de Bélial, mais tous ceux qui les tolèrent,

Les uns parce qu'ils sont méchans et malfaisans,
Et les autres pour être aux méchans complaisans.

Quand le public eut constaté que le ministère du 12 mars durait au-delà de toute espérance, il demeura convaincu qu'on s'était fait des concessions mutuelles, qu'une transaction était intervenue. Il n'en était rien. On ne s'entendait qu'à la condition de ne point s'expliquer. L'église nous enseigne que la sagesse de Dieu a permis le mélange de l'ivraie et du bon grain pour ménager aux méchans des moyens de conversion et aux bons des occasions de mérite. Les occasions de mérite ne manquaient point dans le sein du conseil ; on y avait des égards les uns pour les autres, on pratiquait le support et la patience chrétienne, on réprimait avec soin ces mouvemens d'humeur qu'inspire la vue d'un visage qui déplaît; mais on ne cherchait point à se convertir réciproquement, on sentait que cette œuvre était au-dessus de l'effort humain. Le conseil était une réunion d'hommes bien élevés qui, pour bien vivre ensemble, bannissaient de leurs entretiens un sujet désagréable, et, chose étrange, invraisemblable et pourtant vraie, il y avait un endroit en France où l'on ne parlait jamais politique : c'était le conseil des ministres. Sans doute on prévoyait qu'un jour ou l'autre il en faudrait parler; mais on atermoyait, on poussait le temps avec l'épaule. A quoi bon troubler par d'aigres discussions les agrémens d'un commerce honnête et civil? Le cardinal de Retz prétendait que les rois et les peuples ne s'accordent jamais mieux que dans le silence; pour les ministres, le silence est quelquefois non-seulement le meilleur, mais le seul moyen de s'accorder.

Il est probable que cet état de choses se serait prolongé jusqu'après les élections, si M. Buffet avait réussi à faire nommer par l'assemblée des sénateurs inamovibles auxquels il pût accorder sa confiance. Le

scrutin a trompé son attente; il a jugé que la caution qu'on lui offrait n'était pas bourgeoise, et qu'on venait de loger dans la forteresse du sénat une garnison suspecte d'entretenir des intelligences avec l'ennemi. L'événement ayant tourné contre lui, il a dû éprouver le besoin de réparer son échec et de noyer les inamovibles dans une majorité qui lui fût acquise. A cet effet, il fallait faire sentir au pays et aux 44,000 électeurs sénatoriaux toute l'action du gouvernement, et, pour avoir des coudées plus franches, il importait d'épurer le cabinet, d'en bannir l'hérésie politique dans la personne de M. le ministre des finances. Par malheur, comme on sait, M. le ministre de la justice témoigna aussitôt son irrévocable résolution de suivre son collègue dans sa retraite, et sa ferme attitude a déjoué un projet qui peut-être n'avait pas été assez mûrement étudié. Quelque successeur qu'on donnât à M. Léon Say, le cabinet de transaction devenait un cabinet de parti. L'enseigne et la raison sociale de la maison étaient changées, et c'est sur leur enseigne que le public juge les maisons. On peut demander à M. le garde des sceaux beaucoup de concessions et de pénibles sacrifices; mais il n'est pas homme à sacrifier son caractère.

Les conséquences que pouvait avoir la dislocation du cabinet ont effrayé et retenu M. Buffet. Par une habile manœuvre, il a su couvrir sa défaite des apparences d'une victoire. Il faisait un crime à M. Léon Say d'avoir recherché les suffrages des électeurs de Seine-et-Oise dans une compagnie mêlée, et d'avoir signé un manifeste qui n'était pas absolument conforme à la stricte orthodoxie. Quand M. le vice-président du conseil se fut assuré que la retraite de l'hérétique entraînerait de graves complications, il oublia subitement les griefs qu'il avait contre lui, et dans la séance du conseil qui suivit il ne dit pas un mot du département de Seine-et-Oise, ni de M. Feray, ni du manifeste où il avait relevé des propositions malsonnantes. A la surprise générale, il mit la conversation sur la politique, sur le péril social, sur l'union conservatrice, et c'est ainsi que le cabinet du 12 mars ne périra pas sans qu'on y ait un jour du moins causé politique.

Rien dans ce monde n'est plus gênant que les demi-vérités. On ne peut leur refuser son assentiment, car elles sont vraies; mais elles ne le sont qu'à moitié, et partant elles ne sont point satisfaisantes, et voilà ce qui explique l'embarras qu'éprouvent quelques-uns des collègues de M. Buffet pour juger sa politique. Les gens qui l'accusent de bonapartisme le connaissent mal. Sa véritable pensée est que le bonapartisme n'est pas un danger. Il juge que le parti de l'appel au peuple se compose de quelques meneurs militans qu'il est facile de tenir en échec, et d'une foule de naïfs prêts à se rallier au gouvernement établi, pourvu qu'il ressemble un peu au gouvernement de leurs rêves. Ces naïfs sont bonapartistes par la seule raison qu'ils croient à l'avenir du parti. Ils

ressemblent à l'Irlandais qui s'agenouillait à Rome devant une statue de Jupiter, en s'écriant : « O Jupiter, si tu reviens jamais au pouvoir, souviens-toi, je te prie, que je te fus fidèle dans l'adversité. » Persuadez à l'Irlandais que Jupiter a été remplacé d'une manière convenable et définitive, et il renoncera à ses génuflexions. M. Buffet engage les bonapartistes à devenir les amis de M. le maréchal de Mac-Mahon. Quant aux institutions, il leur en parle aussi peu que possible, c'est à un nom, c'est à un homme qu'il s'efforce de les rallier. Cette méthode est dangereuse, car il n'y aura jamais pour la France qu'un véritable gouvernement personnel, c'est l'empire, et il lui paraîtra toujours qu'un gouvernement personnel sans empereur, c'est un gouvernement personnel où il n'y a personne et qui n'est qu'une pierre d'attente. Avant peu, le maître reviendra, on lui garde sa place, et, quand il l'aura prise, le passe-volant disparaîtra.

M. Buffet n'aurait garde de conspirer contre les institutions qu'il a contribué pour une grande part à donner à la France; toutefois une sorte d'invincible pudeur l'empêche d'en parler. Il faut, à son avis, s'accommoder de la république quand on n'a rien à mettre à sa place; mais il ne faut pas la nommer. Si la chose est tolérable, le mot est choquant, il fait toujours mauvais effet sur la bonne compagnie. Ne pouvant faire autrement, un homme avait épousé une femme qu'il trouvait fort laide. Elle n'avait pas à se plaindre de lui, il lui rendait tous ses devoirs; seulement il n'eut jamais le courage de la présenter à ses amis. M. Buffet a épousé la république, il ne la trahira pas; mais il ne faut pas lui demander de la présenter. Il en résulte que ses collègues ne peuvent lui imputer que des péchés d'omission. Ils approuvent le plus souvent ce qu'il dit, ils lui reprochent seulement de ne pas tout dire, ils se plaignent de ses silences volontaires, systématiques et obstinés. Dans les séances du conseil du 10 au 12 janvier, ils ont vainement tâché d'obtenir de lui qu'il en dît davantage; il leur a accordé un adverbe qu'ils lui demandaient, il s'est montré intraitable sur les adjectifs, et, quant au substantif fatal, il eût donné sa démission plutôt que de le prononcer. Tout a fini, non par des chansons, mais par une proclamation, que M. Dufaure et M. Léon Say n'auraient pas pu signer parce qu'ils la jugeaient incomplète, mais qu'ils pouvaient accepter parce qu'elle ne renfermait rien d'offensant ni pour leurs idées ni pour leurs amis. Ainsi s'est terminée une aventure d'où tout le monde est sorti sain et sauf à l'apparente satisfaction de M. Buffet. Cependant il est toujours désagréable pour un habile chasseur de revenir de la chasse sans avoir rien tué.

Le cabinet se remettra difficilement d'une si chaude alarme, et ses jours sont comptés. Les élections, quel qu'en soit le résultat, créeront une situation nouvelle, et, selon toute vraisemblance, le ministère du

12 mars fera place à un ministère homogène, où il sera permis de causer politique. Cet inévitable changement n'a rien qui puisse effrayer les esprits; s'ils avaient des inquiétudes, la loyauté et la sagesse du président de la république suffiraient à les dissiper. Il n'y a pas eu en France beaucoup de gouvernemens plus forts ni plus respectés que celui de M. le maréchal de Mac-Mahon. Tous les partis ou presque tous s'entendent pour le mettre hors de cause et hors d'atteinte dans leurs discussions. Il ne tient qu'à lui de maintenir intacte son autorité en assurant leur libre jeu aux institutions parlementaires. Rien n'est plus compromettant que la politique de coterie. M. le maréchal se gardera de lier son sort à celui d'une coterie, ou de lui servir d'écran, ou d'épouser ses haines et ses préventions; il n'aura de parti-pris dangereux ni contre certaines choses, ni contre certains noms, ni contre certains hommes. Dans les temps les plus prospères de l'empire, le roi Léopold disait : « L'empereur Napoléon III est si fort qu'il durera toujours, s'il ne fait rien. » Personne ne s'aviserait de demander à M. le maréchal de Mac-Mahon de ne rien faire; mais le point capital pour un président de république comme pour un roi constitutionnel, c'est de ne pas faire de fautes, et surtout d'éviter soigneusement toutes les imprudences qui amoindrissent une situation.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1876.

A l'heure où nous sommes, le scrutin a prononcé souverainement. Le second acte des élections générales est terminé d'hier; le premier acte, ou le prologue si l'on veut, a été, il y a quinze jours, la désignation des délégués municipaux appelés à concourir, avec les députés de chaque département, avec les conseillers-généraux et les conseillers d'arrondissement, à la formation du sénat. Cette opération préliminaire s'est accomplie au milieu d'une paix profonde, dans une certaine obscurité et d'une manière assez énigmatique pour que dans l'intervalle des deux scrutins, sur des résultats épars qui n'avaient encore rien de définitif, les partis aient pu renouveler leur éternelle bataille. A qui la victoire? — A l'union conservatrice, au gouvernement, c'est bien clair, ont dit les uns; — aux constitutionnels, aux républicains, cela n'est point douteux, reprenaient les autres.

Les savans stratégistes du ministère de l'intérieur et des comités de la gauche se sont donné la satisfaction de passer quinze jours à débrouiller leur échiquier, à recommencer sans cesse les dénombremens de fantaisie et à s'attribuer complaisamment le succès qu'ils désiraient. Évaluations, commentaires, programmes, réunions électorales, appels aux 36,000 délégués municipaux de France, rien n'a manqué. La vérité est que toutes les appréciations et toutes les contradictions reposaient sur les données les plus incertaines, que personne n'y voyait fort clair, qu'on se trouvait en présence d'un procédé d'élection mis en œuvre pour la première fois, et qu'au lieu d'attendre simplement ce qu'allait produire cet assemblage d'élémens inconnus dégagés tout à coup du sein de la France, on aimait mieux se défier avec des jactances et des fictions. Le jour du vote décisif est venu, et de ce scrutin ouvert dans la France entière sort un sénat dont la composition trompe peut-être plus d'un calcul ou plus d'une illusion, qui au premier coup d'œil reste après tout l'expression assez approximative d'une situation compliquée, la représentation vivante des courans sérieux et permanens de l'opinion. Cette

campagne électorale qui vient de se dérouler sous nos yeux pendant quelques jours à Paris et dans les départemens, ces réunions, ces manifestations contraires qui ont eu leur retentissement, ce vote d'hier, cet ensemble de nominations, tout cela est de nature à ramener les esprits au sentiment de la réalité, à éclairer ceux qui ne demandent qu'à être éclairés, en montrant ce que le pays veut et ce qu'il ne veut pas. Tout cela est peut-être aussi la préparation significative du troisième et dernier acte des élections générales, de ce nouveau scrutin d'où sortira dans vingt jours la chambre des députés.

Quelle sera la majorité dans le sénat qui vient d'être complété par l'élection du 30 janvier? Ce serait sans doute une présomption singulière de le dire dès ce moment, de chercher à prévoir ce que seront ou ce que feront les partis qui vont se retrouver en présence, non plus dans une assemblée souveraine comme celle qui est sur le point de disparaître, mais dans une assemblée élue pour être un des ressorts réguliers d'une constitution définie. En réalité cependant ce sénat, tel qu'il est, a une certaine couleur générale que les circonstances ne peuvent qu'accentuer. Le vote d'hier a eu évidemment ses surprises et ses petites péripéties. M. le vice-président du conseil n'a point eu décidément le bonheur que lui promettaient un peu trop triomphalement ses amis et les flatteurs de sa politique; il a échoué dans son département natal des Vosges. M. Buffet n'a eu qu'une compensation dans son infortune électorale, celle d'avoir pour compagnon M. Dufaure, qui dans la Charente-Inférieure a été peut-être la victime d'une combinaison mal conçue, d'une liste médiocrement composée. Le chef du cabinet est resté sur le champ de bataille, les autres ministres candidats sénatoriaux ont été nommés : M. Léon Say dans le département de Seine-et-Oise, M. Caillaux dans la Sarthe, M. de Meaux dans la Loire. Plus heureux que M. Buffet, M. le duc de Broglie a triomphé dans l'Eure en compagnie de M. l'amiral de La Roncière le Noury. M. Bocher a grandement réussi dans le Calvados avec la pensée de conciliation libérale qu'il représentait. Les bonapartistes n'ont pas eu peut-être tout le succès qu'ils attendaient; ils comptent encore néanmoins une quarantaine de nominations. Ils ont eu leurs principales victoires en Corse, dans la Charente-Inférieure, dans la Gironde, où ils ont trois élus, un ancien ministre de l'empire, M. Béhic, un ancien sénateur, M. Hubert-Delisle, un ancien magistrat, M. Raoul-Duval, le père du jeune et ardent impérialiste de la dernière assemblée. Les radicaux, de leur côté, ont leur contingent dans le scrutin; ils ont enlevé quelques élections dans les Bouches-du-Rhône, le Var, la Drôme. Les légitimistes purs, absolument irréconciliables, sont peut-être ceux qui ont été le moins favorisés.

Qu'on s'élève au-dessus de ces détails pour embrasser l'ensemble : deux choses apparaissent assez distinctement. D'abord il n'est pas douteux que dans le nouveau sénat, tel qu'il est définitivement composé,

sont entrés des hommes faits, par leur position, par leurs lumières ou par leur expérience, pour honorer et éclairer une assemblée. Ce sénat, après tout, a tout ce qu'il faut pour jouer son rôle de chambre haute dans les institutions créées le 25 février. De plus, il est certain que, si les partis extrêmes, excentriques, ont leurs représentans dans l'assemblée nouvelle, ils sont loin de dominer; ce n'est pas pour eux que la fortune électorale s'est prononcée. L'immense majorité sortie du scrutin, choisie par les représentans les plus naturels du pays, est visiblement modérée. Elle se compose des plus conservateurs parmi les républicains et des plus concilians, des plus libéraux parmi les anciens monarchistes. Elle s'étend de ces régions tempérées de la gauche, du centre gauche, où ont pris position des hommes comme M. Casimir Perier, M. Laboulaye, M. Waddington, M. Feray, à cette zone où se tiennent des hommes comme M. Bocher, M. le duc d'Audiffret-Pasquier. Elle a pour symbole commun la constitution du 25 février, qu'elle accepte sans arrière-pensée, dont elle veut faire la sincère et loyale expérience. Le vote du 30 janvier est la victoire de cette majorité constitutionnelle; c'est un vote de paix intérieure, de bon sens, de conciliation, et, si l'on voulait résumer la moralité de ces élections d'hier, on pourrait dire qu'elles sont l'affirmation de la politique modérée; elles montrent que, si le pays est toujours conservateur, il ne veut pas se laisser aller aux entraînemens de réaction, et que, s'il accepte la république sans résistance, il veut la république libre, paisible et protectrice de tout le monde, non la république agitatrice et menaçante des radicaux.

C'est la signification claire, évidente de ces élections d'hier et du mouvement d'opinion dont elles sont l'expression, des manifestations qui les ont précédées, de toutes les tentatives qui ont été faites pour détourner le pays de sa ligne de modération. A Paris même, le résultat du scrutin, si étrange qu'il soit encore pour une telle ville, n'a point été ce que les esprits les plus extrêmes auraient voulu et comptaient le faire. Sans doute les radicaux du conseil municipal s'étaient arrangés pour avoir des élections selon leurs vœux en imposant leurs prétentions; ils avaient eu leurs réunions où ils se figuraient renouveler les scènes du jeu de paume; ils avaient rédigé leur programme et préparé leur liste. Ils avaient désigné leurs candidats par acclamation, ils avaient tout d'abord choisi M. Victor Hugo pour lui confier la mission de représenter le conseil municipal dans l'élection, et de se mettre modestement lui-même au premier rang des sénateurs parisiens avec M. Louis Blanc. Malheureusement le programme a trouvé des contradicteurs, et il a manqué! Ce ne sont pas les candidats des radicaux extrêmes qui ont eu le plus de succès. M. Louis Blanc a échoué, M. Floquet n'a pas pu réussir à faire prendre au sérieux sa prétention de représenter Paris dans le sénat. M. Victor Hugo lui-même n'a

pu être élu qu'avec peine, à un second tour de scrutin, et il a failli être devancé par un simple candidat du centre gauche, M. Dietz-Monin. Voilà une médiocre victoire pour l'amour-propre d'Olympio! Assurément si M. Victor Hugo voulait bien se contenter d'être simplement un poète de génie, un des plus éminens écrivains de la France, il aurait toute sorte de titres à être dans un sénat comme il a autrefois ambitionné d'être dans la chambre des pairs sous la monarchie de juillet; mais cela ne lui suffit pas, il éprouve le besoin d'être plus radical que tous les radicaux, de se tracer à lui-même, comme il le dit, des programmes plus larges que tous les programmes révolutionnaires. Une fois lancé, il s'enivre de sa propre parole, il ne s'arrête plus devant rien, pas même devant le ridicule; il promulgue solennellement ses théories financières sur « l'impôt diminué dans son ensemble et proportionné dans le détail, » au risque de ressembler à l'industriel qui perdait sur chacune de ses marchandises, mais qui se rattrapait sur la quantité. M. Victor Hugo dit bien d'autres choses dans son épître apocalyptique du « délégué de Paris aux délégués des 36,000 communes de France, » et il ne s'aperçoit pas que, s'il y a un moyen de rendre la république impossible en France, c'est de la représenter sous les traits qu'il lui imprime.

Non, M. Victor Hugo ne s'est point aperçu qu'il se trompait de date, que toutes ces déclamations révolutionnaires ne répondaient à rien, et il en a été puni aussitôt : lui, le « délégué de Paris, » il a été à peine nommé sénateur au quatrième rang. Le premier élu a été M. de Freycinet, l'ancien délégué militaire de Tours, qui, en invoquant en sa faveur les souvenirs de la défense nationale, s'est présenté comme un homme de bon sens, de connaissances pratiques et de modération politique. En réalité, la victoire a été pour M. Gambetta, qui a exercé une influence visible sur les élections parisiennes, qui a le mérite de comprendre que, pour fonder un régime nouveau tel que la république, il faut avoir la complicité du pays, et que pour avoir cette complicité la première condition est de rassurer tous les intérêts, de rester d'accord avec le sentiment public. M. Gambetta sait que, pour plaire à la France, pour accréditer la république, il faut être modéré, conservateur, et il parle en conservateur, en homme qui sait au besoin négocier avec toutes les opinions. Il a parlé ainsi l'autre jour à Arles, et tout récemment il a su fort habilement transporter la candidature de M. Valentin à Lyon pour éviter de combattre M. le préfet de police, M. Léon Renault, qui se présente pour la seconde chambre aux électeurs de Corbeil. C'est avec ces idées de conciliation que M. Gambetta a certainement contribué pour sa bonne part à faciliter le vote de la constitution du 25 février, c'est en s'inspirant jusqu'au bout de la même pensée qu'il peut aider à la faire vivre et durer. L'essentiel est que les élections prochaines de la seconde

chambre comme celles qui viennent de créer le sénat assurent dans nos affaires la prépondérance d'une patriotique et libérale modération.

Ce sont les partis qui divisent et fatiguent la France en créant à la surface du pays une sorte de mouvement aussi artificiel que stérile, expression infidèle de la réalité des choses. C'est par elle-même, en dehors des partis et malgré les partis, que la France vit et se sauve, gardant toujours son ressort et son élasticité, cette puissance de renouvellement qu'elle ne doit qu'à sa vaillante et honnête nature. Que de fois depuis cinq ans, si elle eût ressemblé à ceux qui ont la prétention de la régenter, de parler pour elle ou de la représenter, que de fois la France se serait arrêtée abattue et découragée, doutant de ses propres ressources! Elle ne s'est point laissé abattre, elle s'est retrouvée promptement elle-même. Elle ressemble au bon laboureur qui, voyant tout à coup sa récolte, fruit des labeurs d'une année, emportée par un ouragan, se sent un instant vaincu par la fatalité des élémens, puis se remet aussitôt à l'œuvre, ensemence de nouveau sa terre et s'efforce de réparer le mal qui lui a été fait, de regagner ce qu'il vient de perdre. Ainsi a fait la France, elle s'est remise à l'œuvre, elle s'est relevée par le travail et l'économie, provoquant aujourd'hui, de la part des étrangers désintéressés, ces comparaisons étranges entre les vainqueurs fléchissant sous le poids des dépouilles opimes, du butin qu'ils ont conquis, et les vaincus portant sans fléchir les charges les plus accablantes. Le secret de la France est dans ses inépuisables ressources et dans sa nature laborieuse. On a pu lui prendre des provinces et de l'argent, on ne lui a pas pris cette séve et cette activité qui, en dehors des luttes politiques, restent sa force permanente, dont les effets se traduisent dans un commerce incessamment agrandi, dans un budget où le déficit est comblé par le mouvement naturel de la richesse publique.

C'est la vérité rassurante écrite en chiffres qui ont leur éloquence. Même au milieu des incertitudes de ces dernières années, le commerce français n'a cessé de s'étendre : il n'était guère que de 6 milliards en 1869, il a été de plus de 7 milliards 1/2 en 1875, et ce qu'il y a de plus significatif, c'est que la balance du commerce, défavorable jusqu'en 1869, a tourné en faveur de la France depuis 1873. Les exportations de l'année qui vient de finir ont dépassé de 349 millions les importations. Preuve évidente que, malgré des souffrances réelles qui durent encore, qui sont surtout sensibles à Paris, le travail national n'est point resté en suspens. Que faudrait-il pour aider à ce développement? Une ère de sécurité moins disputée, à la faveur de laquelle on pourrait ouvrir des voies nouvelles de communication et multiplier tout ce qui est un stimulant pour l'industrie, pour les affaires. Assurément, dans son ensemble, ce mouvement commercial est le signe d'une activité régulière ininterrompue, et les résultats du budget de 1875, tels qu'ils viennent d'être publiés, montrent à leur tour que, malgré la lourdeur du fardeau,

la France ne reste pas au-dessous de ses engagemens. Elle fait largement les choses, et on peut même dire qu'elle y met la meilleure volonté, puisque les frais de poursuite vont en diminuant. Les contributions directes, à peu près fixes par leur nature, sont nécessairement stationnaires. C'est sur les impôts indirects que l'augmentation est particulièrement sensible, et cette augmentation est naturellement proportionnée à un accroissement de consommation. Les impôts indirects ont dépassé de 85 millions effectifs les prévisions budgétaires, et même toute déduction faite des nouvelles taxes ou surtaxes qui ont été votées dans le courant de l'année, qui n'existaient pas dans l'année précédente, ces impôts ont donné au trésor en 1875 140 millions de plus qu'en 1874. Les droits d'enregistrement inscrits au budget pour 437 millions se sont élevés à 453 millions. Sur les droits de douane, l'augmentation est de 13 millions, elle est de 22 millions comparativement à l'année antérieure. Les droits sur les boissons ont dépassé de 21 millions les évaluations du budget. Le tabac a donné 16 millions au-delà du chiffre prévu de 312 millions. La poste, avec tous ses services, a une augmentation de 8 millions. M. le ministre des finances a la satisfaction de voir ses prévisions plus que justifiées et de trouver ainsi dans ces surcroîts de recette de quoi combler les vides qui étaient restés dans le budget.

Assurément ce serait une témérité ou une illusion de trop se fier à ces recettes merveilleuses. C'est au contraire une raison de plus de rester dans la limite d'évaluations modérées, si l'on ne veut pas s'exposer aux déceptions que peuvent infliger des incidens inattendus. Tout ce qu'on pourrait faire serait de profiter de cette situation régulière, aisée, pour revoir certaines parties de notre système fiscal, pour ménager dans un avenir prochain, sans se hâter, si l'on veut, quelques dégrèvemens nécessaires et pour rétablir enfin par degrés une proportion plus équitable dans la distribution des charges publiques. La France a sans doute d'immenses ressources qu'elle entretient, qu'elle renouvelle sans cesse par son travail; mais certainement aussi elle a besoin de toute sa prudence dans ses affaires de finances comme dans sa politique; elle a besoin d'une sécurité complète, d'une paix intérieure et extérieure longtemps maintenue pour vivre avec le plus colossal budget du monde, un budget qui dépasse 2 milliards 500 millions, — pour porter le poids d'un surcroît annuel de 800 millions d'impôts nouveaux. C'est là ce que nous a coûté la fatale année 1870, et ce n'est pas probablement avec les théories économiques de M. Victor Hugo ou les programmes radicaux qu'on espérerait résoudre l'éternel problème d'avoir de bonnes finances par une bonne politique.

S'il n'y avait que la France à consulter aujourd'hui, la paix serait certainement assurée, et on ne songerait pas à faire des brochures sur ce qui pourra arriver *au printemps prochain*. Ce qui arrivera au prin-

temps est sans doute encore l'inconnu; c'est le secret de toutes ces complications qui voyagent sans cesse à la surface de l'Europe. Pour le moment du moins, la diplomatie semble mettre tout son zèle à garantir la paix de l'Occident en essayant de rétablir la paix de l'Orient. Le meilleur moyen était encore de s'entendre, d'organiser cette action plus ou moins collective qui se résume aujourd'hui dans l'adoption de la note préparée par le cabinet de Vienne, par le comte Andrassy. Cette note, elle a été d'abord concertée entre l'Autriche, la Russie et l'Allemagne; elle a été communiquée ensuite à la France, à l'Italie et à l'Angleterre pour devenir le point de départ commun des démarches qu'on se proposait de faire à Constantinople. Il a pu y avoir des nuances dans la manière dont la note du comte Andrassy a été accueillie à Paris, à Rome et à Londres; au fond, les dispositions ne peuvent être sensiblement différentes, et, si l'adhésion officielle de l'Angleterre ne date que de ces jours derniers, elle ne pouvait guère être douteuse, elle était dans la logique de la situation. L'Angleterre a peut-être ressenti quelque humeur de se voir dans la nécessité de sanctionner le résultat d'une délibération diplomatique à laquelle elle n'avait pas directement coopéré; mais en même temps elle n'a pu se dissimuler que par un refus elle allait encourager la Turquie à résister aux représentations de la diplomatie européenne, et elle prenait jusqu'à un certain point la responsabilité de cette résistance. Elle acceptait dès lors le rôle d'antagoniste de la politique concertée entre les trois empires du nord, et au lieu d'apaiser la question elle l'aggravait et la compliquait. Elle se plaçait dans l'alternative de s'effacer complétement, de laisser faire, ou de se trouver engagée beaucoup plus qu'elle ne le voulait. L'adhésion anglaise, même mitigée par certaines réserves, enlève au gouvernement turc tout espoir d'un appui sérieux et direct dans ses velléités de résistance; elle le laisse seul en face de l'Europe disposée à soutenir en commun les principales propositions de réformes formulées dans la note du comte Andrassy. Évidemment le cabinet turc aurait pu essayer encore d'éluder et de temporiser, s'il s'était trouvé en présence d'une Europe coupée en deux. Que peut-il répondre sérieusement aujourd'hui? Il n'a pas même la raison de la force et du succès. Depuis près d'un an, il en est à se débattre contre une insurrection qu'il ne peut ni vaincre ni désarmer par ses concessions. Comment pourrait-il repousser les moyens de médiation ou de pacification qu'on lui offre et invoquer une indépendance qui ne se manifeste que par l'impuissance de ses armes et par une sorte de banqueroute vis-à-vis de ses créanciers européens?

Après cela, il est bien certain que l'acceptation de la note autrichienne par la Turquie ne résout rien, que le problème reste entier, que la difficulté est toujours d'obtenir la soumission de l'Herzégovine, de donner un caractère de réalité aux réformes qu'on propose à Constantinople.

A-t-on prévu toutes les éventualités? Si l'on se borne à présenter un plan de réformes, c'est un programme de plus qui risque fort d'être stérile; si l'on veut en surveiller, en assurer l'exécution, l'intervention diplomatique peut conduire plus loin qu'on ne le croit et raviver les complications européennes qu'on s'efforce de conjurer aujourd'hui. Ce n'est point une solution, c'est une phase nouvelle de la question d'Orient, où l'Autriche se trouve engagée au premier rang, faisant de sa diplomatie la mandataire de l'Europe à Constantinople. L'Autriche réussira-t-elle? Elle est certainement une des puissances les plus intéressées dans les affaires orientales, et l'intérêt traditionnel qu'elle défend n'a point diminué depuis les révolutions qui l'ont transformée, qui ont créé l'empire austro-hongrois avec son laborieux dualisme.

C'est cet empire tout entier qui fait aujourd'hui une perte des plus graves par la mort d'un des hommes qui ont le plus contribué à réconcilier la Hongrie et l'Autriche, François Deák. Jusqu'au bout, il a été un des plus purs patriotes de la Hongrie sans être un ennemi pour l'Autriche. Il était né en 1803, et depuis sa jeunesse il a été mêlé aux affaires de son pays comme un conseiller supérieur dont l'autorité n'a fait que grandir à travers les événemens. Deák a été de notre temps en Hongrie un de ces hommes qui sont moins des chefs de partis que les les chefs d'une nation, qui savent allier la résolution la plus énergique à la modération la plus tranquille, qui ennoblissent la cause qu'ils servent en restant toujours des modèles de simplicité et d'honneur. Sa force était sans doute dans la supériorité de son intelligence politique, mais aussi et avant tout dans l'intégrité de son caractère, dans un respect absolu de la vérité et du droit, dans le courage qu'il savait montrer même à l'égard de ses amis. Il lui est arrivé un jour de refuser une élection à la diète parce que ses amis avaient employé la captation et la violence. C'est le secret de l'ascendant croissant de cet homme qui a toujours été plus ardent que tout autre pour l'autonomie nationale de son pays, mais qui n'a jamais poursuivi l'émancipation de la Hongrie que par les moyens légaux et réguliers, qui a résumé lui-même son caractère et son rôle dans un mot : « Je suis un réformateur, je ne suis pas un révolutionnaire! » Un moment, il avait été ministre en 1848 avec le comte Bathianyi. Les événemens, dépassant ses idées toujours libérales et nationales, mais modérées et pratiques, l'avaient rejeté dans une retraite d'où il ne sortait à la fin de 1866 que pour reprendre l'œuvre interrompue de l'affranchissement national de la Hongrie sans rupture avec l'Autriche. C'est par lui surtout qu'était négociée la transaction d'où est sorti l'empire austro-hongrois, et il a consacré ses dernières années à consolider le succès de son œuvre, toujours écouté et respecté par ses adversaires comme par ses amis, populaire dans le sens le plus honorable et le plus élevé de ce mot. Peut-être aurait-il pu jouer une dernière fois son rôle de médiateur dans ces luttes nouvelles

qui semblent renaître maintenant, où s'agite un parti qui voudrait ramener l s rapports de la Hongrie avec l'Autriche à une simple union personnelle, à l'union dynastique déguisant une indépendance à peu près complète. Il aurait certainement retrouvé dans un moment de crise sa puissante autorité morale. Sa vie tout entière reste la plus forte et la plus instructive école pour les patriotes et les hommes d'état de la Hongrie.

L'Espagne touche-t-elle à la fin de la guerre civile et à la régularisation de son état constitutionnel ? On le dirait à voir l'allure des choses depuis quelques jours au-delà des Pyrénées, le double mouvement qui s'accomplit pour faire coïncider un effort militaire décisif contre l'insurrection carliste et la réunion des cortès à Madrid. Jusqu'ici, malgré la facilité avec laquelle elle a été rétablie et l'adhésion presque universelle qu'elle a rencontrée, la monarchie restaurée il y a un an sous le nom du jeune roi Alphonse XII n'a été, à dire vrai, qu'une sorte de dictature née de circonstances extraordinaires. Dès les premiers jours, elle s'est trouvée aux prises avec toutes les difficultés possibles : difficultés militaires, politiques, financières, religieuses, intérieures ou extérieures. Elle avait tout à la fois les provinces du nord à reconquérir sur le carlisme, l'île de Cuba à pacifier, des armées à refaire, des finances à retrouver, une légalité constitutionnelle à dégager de la désorganisation où les événemens révolutionnaires avaient laissé l'Espagne. Ce n'était point, il faut l'avouer, une œuvre facile pour un pouvoir nouveau ; elle a pris une année entière, et si le gouvernement, dont M. Canovas del Castillo n'a cessé d'être l'inspirateur et le guide, ne s'est point hâté, s'il a paru quelquefois déployer plus de patience que de décision, il a du moins marché avec sûreté, sans se laisser détourner du but qu'il se proposait, au milieu de tous les conflits d'influences et d'une multitude de partis créés par une succession de régimes éphémères. Aujourd'hui cette restauration laborieuse entre dans une phase d'action plus décidée. Les opérations militaires reprennent leur activité dans le nord, et l'Espagne a été tout récemment appelée à élire les deux chambres qui vont reconstituer la monarchie parlementaire au-delà des Pyrénées.

C'est vraiment d'ailleurs une guerre assez compliquée que cette guerre civile espagnole, qui implique tout à la fois une question de force militaire vis-à-vis des bandes de l'insurrection, et une question de politique vis-à-vis des provinces qui restent à soumettre. M. Canovas del Castillo, sans être un militaire, ne s'est jamais fait illusion ; il a toujours cru qu'il fallait du temps, il l'a cru surtout après l'échec de la tentative par laquelle on avait voulu, il y a un an, inaugurer la restauration d'Alphonse XII. Les forces libérales n'étaient pas encore suffisantes. Depuis un an, tout a changé de face. Le premier coup sérieux porté à la cause du prétendant a été cette campagne que le général Martinez Campos a conduite, il y a quelques mois, et qui a eu pour ré-

sultat de délivrer la ligne de l'Èbre, l'Aragon, la Catalogne, en rejetant l'armée carliste dans les massifs montagneux de la Navarre, de la Biscaye, du Guipuzcoa. Aujourd'hui l'armée libérale, complétement refaite, comptant plus de 100,000 hommes avec les troupes de Martinez Campos, qui n'ont plus à garder la Catalogne, désormais libre, cette armée se dispose à attaquer l'insurrection dans ses derniers retranchemens. Les neiges de l'hiver ont pu être un obstacle depuis un mois; maintenant le signal de l'action est donné. Les forces libérales sont divisées en trois groupes principaux. Tandis que Martinez Campos va diriger ses opérations sur la Navarre, le général Quesada aborde l'Alava par la ligne de Vittoria, et Moriones, qui a débarqué avec une partie de ses troupes à Saint-Sébastien, est déjà en plein mouvement sur le Guipuzcoa. De toutes parts semble s'engager l'opération si longtemps préparée, si souvent discutée dans les conseils de Madrid.

Le prétendant a bien pu sans doute, lui aussi, profiter du répit qu'on lui a laissé dans ces derniers mois pour grossir et réconforter ses bataillons. Il peut bien encore redoubler de jactance et parler de marcher sur Madrid, de promener son drapeau dans toute l'Espagne. Au fond, il se sent menacé dans ses ressources, qui diminuent chaque jour, dans ses communications par la frontière, dans l'intégrité même de son armée, affaiblie par les désertions des chefs et des soldats. Son dernier espoir est dans la force de ses positions et dans un noyau de bataillons navarrais. La meilleure preuve qu'il sent l'extrémité où il est réduit, c'est la gravité assez émue de deux lettres qu'il vient d'écrire, l'une au grand-aumônier de son armée, l'autre au général Elio, qui a été son conseiller militaire le plus autorisé, qui est mort ces jours derniers aux environs de Pau. Au grand-aumônier, il demande des prières; au vieux Elio, il faisait part du danger qui s'approche. Et c'est pour une cause perdue que ce triste prétendant se donne le plaisir sauvage d'entretenir un bombardement aussi impitoyable qu'inutile contre de malheureuses villes comme Saint-Sébastien, Guetaria, qui ont reçu quelques dix mille obus carlistes. C'est aux chefs de l'armée libérale de mettre un terme à ces barbaries et de précipiter le dénoûment. Ils le peuvent évidemment aujourd'hui, ils ont toutes les forces nécessaires, leur plan a été suffisamment mûri depuis trois mois. L'exécution énergique et prudente des mouvemens stratégiques qui commencent peut arriver à faire tomber toutes les positions carlistes. Une action un peu sérieuse peut achever le succès, en désorganisant, en décourageant la résistance qu'il faut s'attendre à rencontrer; ce serait certes la meilleure nouvelle que le gouvernement pût porter aux chambres qui viennent d'être élues, qui doivent se réunir prochainement à Madrid.

Le rétablissement complet du régime constitutionnel par la convocation des cortès a été, avec la fin de la guerre civile, la pensée invariable du gouvernement depuis un an, et M. Canovas del Castillo a mis cer-

tainement autant de dextérité que de constance à poursuivre le double but, à préparer le succès de cette politique. Il a voulu avant tout consolider la restauration alphonsiste, ménager les transactions possibles entre les opinions libérales divisées par les événemens et préserver la monarchie renaissante de l'excès des réactions aussi bien que du danger de révolutions nouvelles. Les élections qui viennent de se faire ne sont que le dernier mot de ce patient et habile travail ; elles donnent une immense majorité au gouvernement. Les anciens modérés, devenus plus ou moins absolutistes dans les affaires religieuses comme dans les affaires politiques, ne forment qu'une petite minorité. Les amis de M. Sagasta, qui ont servi la royauté d'Amédée, le gouvernement du général Serrano, et qui semblent se proposer de constituer un groupe de libéralisme progressiste sous le régime nouveau, ceux-là sont également peu nombreux. Quant aux républicains, ils ne comptent que trois ou quatre nominations, et le plus loyal, le plus séduisant, le plus honnête des partisans de la république, Castelar lui-même, a échoué à Valence, il n'a réussi qu'avec peine à Barcelone, ayant à triompher moins des hostilités ministérielles que des ressentimens de ses amis, qui l'accusent d'un excès de modération. Le reste des élus est à peu près acquis au gouvernement, et, au premier rang, M. Canovas del Castillo, le ministre de l'intérieur, M. Romero Robledo, le ministre des colonies, M. Ayala, le général Pavia, l'auteur du coup d'état de 1874, ont été nommés à Madrid.

Toutes les difficultés ne sont point à coup sûr vaincues par les élections, et M. Canovas del Castillo aura sans nul doute à déployer une certaine énergie pour faire sanctionner ses idées de libérale tolérance dans les affaires religieuses; mais enfin ces élections récentes complètent la restauration monarchique par la restauration du régime parlementaire. Pour la première fois depuis longtemps, l'Espagne va retrouver des cortès régulières, et les chambres nouvelles auront à s'occuper sans perte de temps de deux questions pressantes qui dominent toutes les autres. La première est la question financière. Depuis un an c'est véritablement un problème de savoir comment le ministre des finances, M. Salaverria, peut suffire à toutes les dépenses de la guerre carliste. Il n'a pu indubitablement y suffire que par des expédiens de nature à surcharger une situation financière déjà si étrangement compromise par tous les gaspillages révolutionnaires. Comment sortir de là, comment refaire un budget à demi équilibré et rétablir le crédit de l'Espagne? Voilà ce que les chambres vont avoir à décider. La seconde question d'une gravité réelle est celle de l'île de Cuba. L'Espagne est d'autant plus intéressée à en finir avec l'insurrection de Cuba que de là peuvent naître à tout instant des difficultés avec les États-Unis. Il y a deux mois à peine, le cabinet de Washington adressait au gouvernement de Madrid une note qui n'était point précisément sans doute une

menace directe d'intervention, mais qui laissait entrevoir cette possibilité si l'on n'arrivait pas à une paix prochaine. L'Espagne vient d'envoyer à Cuba un nouveau gouverneur, le général Jovellar, qui a quitté le ministère de la guerre pour aller dans les Antilles. Malheureusement le général Jovellar a déjà commandé à Cuba, et il n'a pas réussi mieux que d'autres; celui qui lui avait succédé, le général José de la Concha, prétendait même qu'il avait réussi moins que d'autres. Et voilà comment tout devient complication pour les pays dont les affaires sont depuis longtemps embrouillées par les révolutions! L'Espagne a aujourd'hui une monarchie constitutionnelle, des chambres qui vont se réunir, un premier ministre habile et libéral : le mieux est pour elle de se servir de ces forces régulières pour retrouver l'autorité et le crédit dans la paix intérieure et extérieure. CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

La Savoie industrielle, par M. V. Barbier; Chambéry, imprimerie Bottero; — Paris, Lemoigne.

Depuis l'annexion à la France, plus d'un heureux changement s'est opéré dans l'économie industrielle et commerciale de la Savoie; mais le progrès n'a pas été aussi rapide qu'on l'avait espéré, et il importe d'étudier les innovations qui peuvent encore concourir au développement de la prospérité du pays, et dont les effets bienfaisans ne tarderaient pas à se faire sentir, si les principales exploitations étaient centralisées. C'est toute cette histoire de l'industrie en Savoie, des phases successives qu'elle a traversées, que M. Barbier vient d'exposer en deux volumes remplis de curieux documens qu'il a pu se procurer grâce à ses fonctions de directeur des douanes. On y trouve à côté d'une description des différentes fabriques et usines de ce pays pittoresque une étude complète des richesses naturelles qu'il renferme, et qu'il semble garder avec un soin jaloux. Jusqu'ici malheureusement la Savoie n'occupe pas encore dans le tableau de la production française la place que lui assignerait une exploitation plus intelligente de ses nombreuses ressources; il suffit pour s'en convaincre de lire les chapitres intéressans que M. Barbier a consacrés à ses diverses industries. Tout en décrivant les appareils les plus nouveaux et ceux qui ont eu le plus de succès dans les expositions, il se préoccupe surtout de signaler les matières premières qui ne sont pas suffisamment connues ou qui ne sont pas encore employées dans le pays et qu'il y aurait avantage à y introduire : en ce qui concerne le régime agricole et industriel, il montre qu'il lui reste beaucoup à faire pour se mettre au niveau des perfectionnemens modernes, mais que, s'il veut tenir compte des procédés nou-

veaux que les découvertes de la science et les progrès de la mécanique apportent chaque jour dans la fabrication, un bel avenir lui est réservé.

Quelles sont donc les industries qui offrent certaines garanties de réussite? En première ligne, il faut placer la métallurgie. Les mines de fer et de cuivre de Saint-George-des-Hurtières, qui ont été exploitées depuis les temps les plus reculés, donnent des produits abondans et avantageux, puisque le rendement du minerai est de 40 à 45 pour 100. Les filons qui la composent ont une puissance moyenne de 4 ou 5 mètres sur une profondeur de 450 mètres et une largeur de 150 mètres, c'est-à-dire que ce seul gîte est assez riche pour alimenter plusieurs hauts-fourneaux pendant plus d'un siècle. Outre ces mines, il existe un grand nombre de filons de fer spathique à Bonneval, Orelle, Saint-Alban-des-Hurtières, Montgilbert et Montendry en Maurienne, Arvillard en Savoie propre et Bonvillard en Tarentaise, qui pourraient fournir une consommation, pour ainsi dire, inépuisable à l'industrie la plus active. Les mines de cuivre, de plomb, de manganèse, se trouvent répandues un peu partout; malheureusement les plus importantes, comme les mines de galène argentifère de Mâcot et de Pesey, ont été abandonnées depuis quelques années, et il serait à souhaiter que toutes fussent entre les mains d'une puissante compagnie qui par une exploitation intelligente, en remplaçant les procédés primitifs et coûteux d'extraction par des moyens mécaniques partout où il est possible de le faire, saurait leur donner leur véritable valeur. Dans les richesses minéralogiques de la Savoie qui peuvent être d'un grand secours pour l'industrie de ce département, il ne faut pas oublier les nombreuses carrières de marbres variés, d'ardoises, et d'un gypse particulier, l'alabastrite, ainsi que les gisemens considérables de calcaire asphaltique, d'anthracite, de lignite et de tourbe, dont l'exploitation est appelée à s'étendre de plus en plus. On en aura une idée quand on saura que le bassin anthraciteux qui traverse la Savoie présente une longueur de 80 kilomètres sur une largeur de 15, et que la hauteur des couches superposées varie entre 1,000 et 2,000 mètres. Ce bassin est l'un des plus riches de la France, et peut fournir une quantité considérable de combustible pour le chauffage économique de nombreuses usines.

Après la métallurgie, l'industrie de la soie est celle dont on peut attendre le plus grand développement, si on en juge par l'importance toujours croissante qu'elle a prise. Le climat tempéré de la Savoie est éminemment propre à la culture du mûrier, qui réussit dans la plupart des vallées, et depuis longtemps les diverses manipulations de la soie y ont été pratiquées avec succès. La vente des cocons aux fabricans de Lyon procure plus de 500,000 francs par an à la population des campagnes, et il y aurait un grand avantage à établir des filatures, comme on l'a fait à Chambéry, près des lieux mêmes de production pour favoriser l'élevage des vers à soie. La fabrication des tissus de laine et de

toile pourrait occuper aussi beaucoup plus de métiers que ceux qui existent aujourd'hui, le climat de la Savoie étant particulièrement favorable aux races mérinos à laine fine, comme le sol est propice à la culture du chanvre. Les eaux y sont en général propres pour la teinture des soies, le blanchissage des toiles, l'impression sur étoffes, la papeterie, etc. L'industrie relative au tannage et à la préparation des peaux, l'une des plus anciennement connues, offre encore des élémens de prospérité qui ne feront que grandir, si l'on parvient, comme on l'a tenté avec succès, à remplacer dans la préparation des cuirs l'écorce de chêne par le bois de châtaignier, si abondant dans cette contrée. Enfin il faut mentionner aussi l'horlogerie du Faucigny, qui fait vivre un grand nombre de communes.

On voit par ce court exposé que la Savoie possède des ressources variées, et qu'il lui sera facile, quand elle le voudra bien, de donner des produits qui puissent soutenir la comparaison sous le rapport de la qualité et du prix avec les mêmes articles de provenance étrangère. Pour arriver à ce résultat, elle n'a qu'à suivre l'exemple de l'Alsace et à profiter comme elle, pour l'installation de nouvelles fabriques et usines, de scieries et de moulins, de l'énorme force motrice que plus de mille cours d'eau mettent à sa disposition.

La spécialité de la Savoie, c'est encore l'élève du bétail, qu'elle doit perfectionner dans les immenses pâturages qui occupent presque le tiers de la superficie productive du pays, et la fabrication du beurre et du fromage, qui ne rapporte pas moins de 27 millions par année pour la Savoie et la Haute-Savoie. L'annexion a amené dans ces deux départemens une plante nouvelle, le tabac, qui réussit fort bien et qui mérite tous les soins du laboureur. La culture en est des plus rémunératrices : le produit moyen à l'hectare a été, les dix dernières années, de 1,177 francs dans la Haute-Savoie, de 1,330 francs dans la Savoie, et il faut espérer que la récolte de cette plante ne fera qu'augmenter. En dehors des richesses qu'on vient d'énumérer, la Savoie est largement dotée de beautés et de ressources naturelles, d'eaux thermales et minérales qui pourraient lui apporter un notable supplément de bien-être; mais il faudrait pour cela que les habitans fussent plus accueillans pour l'étranger, qui seul peut faire leur fortune, et que le Club alpin, fondé à Chambéry depuis peu, se mettant sérieusement à l'œuvre, fît établir dans les sites les plus pittoresques, sur les montagnes les plus fréquentées et dans les principaux centres d'excursion, des espèces de chalets où le touriste pourrait trouver le nécessaire à des prix modérés.

Depuis quelques années, de louables efforts ont été faits pour améliorer la situation agricole et industrielle de la Savoie. Ce n'est plus le pays d'autrefois, isolé en quelque sorte de la Suisse, de l'Italie et de la France par le manque de routes praticables, et qui fut si longtemps privé

des avantages qui découlent d'une admirable position géographique. De nombreuses voies de communication ont été ouvertes, et chaque jour on en établit de nouvelles. Sous ce rapport, le département de la Savoie est mieux partagé que celui de la Haute-Savoie; ce dernier n'a possédé jusqu'en ces temps que le tronçon d'Aix à Annecy, et réclame le prompt achèvement de la ligne d'Annecy à Annemasse et Thonon avec un prolongement jusqu'à la ligne de Lyon. Un chemin de fer doit aussi relier cette dernière ville à Chambéry par la montagne de l'Épine, en ouvrant un débouché plus facile aux produits de la Tarentaise. C'est là une perspective des plus rassurantes pour l'avenir de ces deux départemens, puisque l'achèvement de ces lignes ne peut manquer de donner une nouvelle impulsion à l'activité industrielle du pays. Cependant pour que ces heureuses transformations donnent tout l'effet qu'en attend le commerce, il faudrait que les tarifs des chemins de fer fussent réduits pour le transport des denrées de première nécessité, afin qu'il soit désormais possible au cultivateur comme au fabricant d'exporter à bon marché les produits indigènes. Ouverte alors de tous les côtés par des routes qui lui amèneraient les marchandises du dehors et lui permettraient d'exporter les siennes à bas prix, la Savoie verrait s'établir de nombreuses fabriques et usines à proximité des voies ferrées; toute cette population laborieuse qui s'expatrie si facilement resterait dans ses foyers quand elle y trouverait un travail plus rémunérateur, plus certain que celui qu'elle va chercher à l'étranger, et le pays entrerait dans une ère de prospérité nouvelle. C'est là l'heureux avenir que lui promet M. Barbier, qui a certainement rendu un service signalé à la Savoie en lui révélant les richesses réunies sur son sol; qu'elle sache donc, d'accord avec le gouvernement, profiter des excellens conseils contenus dans ce livre, qui s'adresse à tous les patriotes éclairés.

J. BERTRAND.

La Chance ou la Destinee, par le Dr Foissac, Paris 1876; J.-B. Baillière.

Il est un mot qui ne se prononce jamais sans respect; il s'impose à l'intelligence et à la conscience des peuples et des individus, et tous reconnaissent qu'il faut courber la tête et s'anéantir devant lui. Les Latins disaient *fatum*, nous disons destin ou fatalité. Bien hardis ceux qui osent envisager face à face la redoutable divinité, — bien téméraires peut-être, car ils ne doivent pas se dissimuler que la solution complète du problème ne pourra leur appartenir.

Pour ce problème de la destinée humaine, deux solutions contraires se partagent le monde. Les uns soutiennent la liberté de l'homme, les autres admettent son asservissement à des lois inexorables ou surnatu-

relles : destinée, nature ou providence, dont les décrets sont souverains et impénétrables. Cette dernière théorie ne manque pas de grandeur. A chaque existence humaine, un but suprême est assigné; qu'importent les tempêtes et les orages! qu'importent les revers, les chutes, les désastres! *Fata viam invenient.* L'étoile de César ne pâlira qu'au moment fixé par la fortune, et si l'heure n'est pas venue où Napoléon doit mourir, les boulets se détourneront devant lui.

En face de cette opinion philosophique qui assigne aux choses un ordre immuable et nécessaire, il faut placer la théorie de la liberté humaine. Que cette liberté soit restreinte par la faiblesse de nos forces morales et physiques, cela ne peut être mis en doute; mais, quoi qu'il en soit, elle existe et suffit aux besoins de notre conscience. L'idée de notre responsabilité est là tout entière. Quand on se trouve au détour d'une route, n'est-on pas libre de prendre à droite ou à gauche? Nous tournons à droite; mais si nous avions été à gauche, qui sait si notre sort n'eût pas été modifié? Chaque pas qu'on fait dans l'existence peut être décisif et entraîner, pour le reste de notre vie, une suite infinie de conséquences. La part de responsabilité qui nous incombe ainsi est immense; mais il serait puéril de vouloir s'y soustraire. Qu'importe d'ailleurs? le voulût-on, on ne le pourrait pas, et il n'est pas un seul de nos actes qui n'ait son influence sur notre destinée ultérieure.

Le livre de M. Foissac est consacré à l'exposition de ces deux théories, non qu'elles y soient formulées en toutes lettres, mais elles s'imposent à l'esprit de celui qui a lu son livre sur *la Chance ou la Destinée,* livre plein de faits curieux et d'anecdotes intéressantes. Il nous a semblé que l'auteur penchait du côté de la théorie qui fait à la Providence et à l'ordre des choses une si large place; mais pour discuter plus profondément de semblables questions, il faudrait faire une métaphysique inopportune. Il vaut mieux sans doute examiner la valeur des pressentimens et des songes, auxquels, avec plus d'imagination que de critique, M. Foissac attribue une certaine autorité.

Existe-t-il une prophétie bien authentique? Le goût du merveilleux est tel que là où rien n'était prophétisé, les peuples ont vu une prédiction. Une fantaisie de l'imagination, une apostrophe poétique, une hardiesse de langage ont été prises pour des prophéties. La prophétie de Cazotte est une amusante histoire que Laharpe a spirituellement inventée en un jour de verve. Les boutades de Swedenborg étaient fort curieuses, mais nul esprit sérieux n'y ajoutera foi. Quand Virgile faisait à Auguste une flatterie plus ou moins délicate, annonçant un enfant, nouveau, fils des dieux, qui devait régénérer le monde, il ne se doutait guère qu'il annonçait la religion chrétienne. Les prophéties contenues dans les livres saints sont ou apocryphes ou tellement vagues qu'elles pouvaient également bien s'appliquer à tous les hasards de l'avenir.

Que dirons-nous des songes et des prédictions des mourans? Que Louis XIII, mourant, ait annoncé six jours d'avance la bataille de Rocroy et ait déclaré au prince de Condé que son fils, le duc d'Enghien, venait de remporter une grande victoire, nous ne verrons là rien de surnaturel. Le duc d'Enghien commandait. Les deux armées étaient en présence; une bataille devait avoir lieu. Quoi d'étonnant que le roi ait voulu croire et ait cru à une victoire? Que certains hommes sentent *venir la mort*, le fait n'a rien non plus d'extraordinaire. Pour quelques exemples, fort rares d'ailleurs, de semblables prédictions, combien d'erreurs ne pourrait-on pas raconter! mais elles ont passé inaperçues. Un jour, on disait devant le docteur Sheridan, grand-père de l'illustre orateur, que le vent venait de l'est. « Qu'il souffle de l'est, de l'ouest, du nord ou du midi, s'écria-t-il, l'âme prendra son vol vers le point qui lui est fixé. » Ayant dit cela, il parut s'endormir; quelques minutes après, on le trouva mort. Les histoires des grands militaires sont pleines de prédictions semblables; ils étaient, la veille du combat, frappés d'un noir pressentiment, comme Moreau, comme Desaix, comme Cervoni, et un boulet ou une balle venaient justifier leurs craintes. « Lasalle, dit Napoléon, au milieu de la nuit, m'écrivit du bivouac, sur le champ de bataille de Wagram, pour me demander de signer sur l'heure le décret de transmission de son titre et de son majorat de comte au fils de sa femme, parce qu'il sentait sa mort dans la bataille du lendemain, et le malheureux avait raison. » Certes voilà des faits curieux, mystérieux en apparence, mais qui au fond n'ont rien de fantastique ni de surnaturel. Il serait intéressant de savoir combien la veille d'une bataille il y a de soldats pressentant leur fin et survivant, et combien, se croyant préservés des balles par je ne sais quelle heureuse fortune, vont périr sur le champ de bataille.

Les rêves sont quelquefois tout aussi étonnans; mais quel est donc le songe qui s'est trouvé réalisé et dont l'authenticité n'est pas douteuse? Parce que de grands esprits y ont ajouté foi, est-ce une raison pour y croire? Il est temps que le merveilleux laisse place à la psychologie physiologique, qui seule peut expliquer les bizarres phénomènes qui se passent dans l'intelligence de l'homme endormi.

Il est certain que pendant le sommeil l'intelligence n'est que rarement anéantie, et que les idées, pour être confuses et flottantes, pour échapper à la mémoire, n'en existent pas moins. Un savant illustre, un des maîtres de la science moderne, nous disait récemment qu'il avait essayé, au moment du réveil, de se rappeler le songe qu'il faisait à ce moment même, et qu'avec un peu d'habitude il était arrivé à pouvoir le faire constamment. Eh bien, il ne lui était jamais arrivé d'être réveillé au milieu d'un sommeil profond : toujours il se rendait compte qu'il était au milieu d'un songe. D'ailleurs la rapidité de la pensée et du

rêve est prodigieuse. Un individu étant endormi est réveillé en sursaut par le baldaquin de son lit qui tombe. Cette contusion provoque une série de songes, bien plus longs à raconter qu'à concevoir. Notre homme se voit transporté sur une haute montagne; il est environné par une foule hostile : on le précipite du haut du rocher, et, après une chute qui lui paraît durer des siècles, il va se briser la tête dans un ravin. Et toutes ces conceptions ont duré une demi-seconde à peine, le temps qu'il faut pour être réveillé par une pièce de bois qui tombe, car évidemment le point de départ du rêve tout entier avec ses formes étranges, c'est la chute du rideau. Que l'on se rende compte ensuite du nombre inouï d'idées qui peuvent se produire et se produisent en effet dans l'espace d'une nuit, et on restera confondu devant la fécondité de l'intelligence. Qu'y a-t-il de surprenant à ce qu'au milieu des conceptions de toute sorte que l'imagination a forgées il en surgisse une ou deux qui nous séduisent et passent plus tard pour une prophétie surnaturelle au lieu d'être le rêve d'un cerveau congestionné ou anémié?

C'est qu'il y a dans l'intelligence de l'homme des faits que la conscience peut apercevoir, et d'autres que la conscience est impuissante à connaître. L'inconscient joue sans doute un rôle considérable dans les phénomènes psychologiques. Toutes ces sympathies inexplicables, ces aversions bizarres que nous éprouvons parfois en sont les effets les plus ordinaires. Qui sait tout l'ébranlement qu'une seule pensée communique au cerveau? Il suffit d'avoir pris du hachich pour se rendre compte de la multiplicité prodigieuse de nos conceptions. Il est très possible qu'à l'état normal il n'y ait rien de moins, mais que la conscience, par la fixité de l'attention, étant concentrée sur un seul sujet, tous les autres passent inaperçus. Quoi qu'il en soit, c'est dans le domaine de l'intelligence, soit malade, soit excitée par des substances de diverses sortes, qu'il faudra, si on veut faire de la psychologie sérieuse, étudier les sentimens et les mouvemens de l'âme humaine. Quant aux prophéties, aux pressentimens, aux songes qui présagent l'avenir, aux hallucinations divines, ce sont des fables qu'il faut reléguer dans le trop riche arsenal des superstitions populaires, et si la foule, y trouvant une satisfaction à je ne sais quel amour inné pour le merveilleux, va courir au devant d'un miracle, il faut, ainsi qu'Horace, regarder passer la foule et, se détournant d'elle, mépriser les illusions du vulgaire profane.

CHARLES RICHET.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

LE FIANCÉ

DE MLLE SAINT-MAUR

TROISIÈME PARTIE (1).

VII.

Pendant que le vicomte d'Arolles était à l'Opéra-Comique, Séverin Maubourg avait eu ses émotions d'un autre genre. Il avait reçu la visite d'un de ses anciens camarades de l'École des Beaux-Arts, garçon de talent, mais d'une timidité maladive, qu'on appelait le petit Antoine. Dépourvu d'entregent, de savoir-faire, sensible aux mouches, mal armé pour la dure bataille de la vie, il s'était marié à vingt-deux ans; sa femme ne lui avait apporté en dot que la beauté du diable, et lui avait donné quatre enfans. Il nouait à grand'peine les deux bouts. Séverin, qui l'estimait, lui avait rendu quelques services; mais le petit Antoine jouait de guignon. Ayant entendu parler du concours ouvert dans une ville du midi pour la construction d'un théâtre, le programme lui avait plu comme à Séverin. Il avait pris feu, il s'était mis au travail; il lui semblait que sa tête était grosse d'un chef-d'œuvre sur lequel il fondait déjà son avenir, sa cuisine et sa gloire. Il lui vint aux oreilles que Séverin concourait aussi; il en fut consterné, et se rendit incontinent auprès de lui pour s'assurer de ce qui en était.

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier et du 1er février.

— Est-il vrai que tu concoures? lui demanda-t-il d'un ton guilleret que démentaient sa pâleur et le tremblement de ses lèvres.

— On te l'a dit?

— Oui, et je quitte la place, je me retire.

— Pourquoi donc cela?

— Parce que tu as plus de talent que moi et de la corde de pendu dans ta poche. Tu es un rival trop redoutable... Allons, voilà ma chance ordinaire.

Il était fort ému et, pour un peu, se serait mis à pleurer. La lampe de Séverin fumait; il s'occupa de l'arranger, ce qui lui donna deux minutes pour tenir conseil, il ne lui en fallut pas davantage. Il se retourna brusquement vers le petit Antoine et lui dit : — On t'a mal informé, je ne concours pas.

— Bien sûr?

— Je ne concours pas, te dis-je; j'y avais pensé, mais je n'ai pas le temps.

Le petit Antoine le questionnait du regard, il cherchait à lire sur son visage; puis il lui sauta au cou en s'écriant : — A tout hasard, merci! — Et il se sauva.

Pendant la nuit qui suivit cet entretien, Séverin ne rêva pas, comme le vicomte d'Arolles, qu'il cueillait des roses au bord d'un précipice; mais il lui sembla qu'on venait de lui faire subir une douloureuse amputation. Il découvrit à son réveil qu'il s'était amputé lui-même, que le chirurgien, c'était lui. Était-ce vraiment lui? L'homme qui vient d'imposer à sa volonté un coûteux sacrifice croit découvrir au fond de son être quelque chose qui le dépasse; il y avait en lui un divin prisonnier dont il ne soupçonnait pas la présence, et tout à coup son prisonnier est devenu son maître.

Séverin ouvrit ses cartons, il contempla d'un œil morne ses dessins et ses plans, déjà fort avancés; le cœur lui saignait, il était amoureux de son théâtre. Il ne regrettait pas ce qu'il avait fait la veille, mais il s'étonnait de son courage et surtout de la promptitude de sa décision. Avait-il agi dans la plénitude de son bon sens, ou avait-il eu un transport au cerveau? Il donnait secrètement au diable le petit Antoine et ses doléances. — Les bonnes actions, pensa-t-il, sont vraiment des enfans trouvés, on ne leur connaît ni père ni mère; mais il faut avouer que les enfans de l'amour sont quelquefois bien gênans.

Une heure plus tard, il lui vint une distraction qui changea le cours de ses idées. Mlle Saint-Maur était à Paris, où elle faisait un séjour, comme tous les hivers, chez sa tante, Mme de Mirevieille. Avant de la laisser partir, le colonel lui avait fait promettre qu'elle

éviterait soigneusement toute rencontre avec son cousin; mais le hasard dispose de nous. La veille, sa tante l'avait conduite à l'Opéra-Comique. Cachée dans l'ombre d'une baignoire, son cousin ne l'aperçut point; il était trop occupé à chercher des roses rouges dans une première loge. Au milieu d'un entr'acte, elle s'était mise un instant sur le devant de la baignoire, et Mme d'Arolles, qui ne la connaissait pas, avait dit au vicomte : — Tenez, vous qui êtes poète, Maurice, il y a là-bas une tête blonde qui doit vous plaire; elle ne ressemble à rien. — Il avait approuvé du bonnet, sans regarder ce qu'on lui montrait. S'il n'avait point vu sa cousine, sa cousine l'avait fort bien vu et beaucoup regardé. Elle avait fait ses réflexions, Mme de Mirevieille en avait fait aussi dans un autre style. Sa nièce l'ayant mise au courant de la négociation conduite par Séverin, elle lui proposa de mander l'ambassadeur, à quoi Simone consentit avec empressement.

On dépêcha un domestique à Séverin, et dans l'après-midi, toute affaire cessante, il se transporta dans la rue de Miroménil où Mme de Mirevieille habitait un petit hôtel entre cour et jardin. Pour la première fois de sa vie, il s'avisa de découvrir que la rue de Miroménil n'est pas une rue comme une autre; ce jour-là du moins elle avait quelque chose de particulier. Il découvrit aussi qu'il était agité, que le cœur lui battait plus vite qu'à l'ordinaire. Il s'arrêta pour souffler, il se disait à lui-même : — Eh bien! mon fils, qu'est-ce qui te prend?

Il trouva Mlle Saint-Maur seule avec sa tante. En le voyant entrer, elle se leva vivement de sa chaise et rougit, mais elle se remit en un instant. Il parut à Séverin qu'elle avait changé depuis quatre mois. Elle avait toujours sa fine taille, son sourire ingénu, sa voix et ses cheveux argentés; mais son tour de gorge s'était arrondi, elle avait l'air plus formé, plus d'assurance dans le regard, plus de décision dans les mouvemens. Elle venait de doubler un cap et de traverser la crise où les petites filles finissent, où la femme commence. Séverin sentit que son rôle de confident devenait plus difficile ou plus dangereux, qu'il n'en avait plus l'esprit, et qu'il avait eu tort de venir.

Elle lui tendit la main en lui disant d'un ton gai : — Grondez-moi, monsieur, grondez-moi bien; hier soir, il m'a fait peur.

Elle commença de lui raconter sa soirée théâtrale, et Séverin fut bien étonné d'apprendre que Maurice était allé à une première représentation et qu'il avait entendu deux actes de l'opéra nouveau dans la loge de la comtesse d'Arolles. Il en tira des conjectures dont il n'eut garde de faire part à Mlle Saint-Maur.

— Précisons, spécifions, mademoiselle, lui dit-il, car il me faut

des faits. Quelle énormité a commise ce scélérat pour vous indisposer contre lui?

— Aucune, répondit-elle. Je ne suis qu'une enfant, et je n'ai que des enfantillages à vous raconter.

— Sentait-il le soufre? avez-vous reconnu le pied fourchu?

— Non, mais il paraissait préoccupé.

— On le serait à moins; il passera ses examens dans quinze jours.

— Était-ce bien sa thèse qui l'occupait? J'en doute. De ma place, je lui demandais : — Qu'avez-vous? et son visage me répondait : — De quoi vous mêlez-vous?

— Voilà qui est grave, très grave. Enfin où est le corps du délit?

— Il n'y en a point, mais il avait un certain air...

— Au nom du ciel, quel air avait-il?

— Comment dire?.. Un air d'autorité dédaigneuse. Il retournait la tête comme pour chercher dans la salle quelque chose qui fût digne de lui, et, ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il fronçait le sourcil. Un moment j'ai cru qu'il m'avait aperçue. Point du tout, et je soupçonne que si quelqu'un lui avait dit : — Mlle Saint-Maur est ici, à vingt pas de vous, — il aurait eu besoin d'un instant de réflexion pour se remettre au fait. Il aurait répondu : — Mlle Saint-Maur? Attendez,... ah! oui, je sais qui c'est.

— Rien n'est plus vraisemblable. Et ensuite?

— Ensuite, je vous l'ai dit, il a quitté sa place, et un peu plus tard je l'ai vu apparaître dans la loge de la comtesse d'Arolles que ma tante m'avait nommée. Je n'ai pu m'empêcher de me dire que si la comtesse avait une sœur cadette qui fût tout son portrait, ce serait vraiment là une femme pour Maurice, mais que pour jouer dignement ce rôle j'étais vraiment beaucoup trop...

— Trop quoi? demanda-t-il.

— Trop Seine-et-Marne, répondit-elle en riant.

Mme de Mirevieille était surprise et un peu choquée du ton confidentiel dont Mlle Saint-Maur parlait à Séverin. Elle l'avait écoutée sans rien dire, mais non sans donner quelques marques d'impatience. Elle trouvait que sa nièce ne le prenait pas assez haut avec le vicomte d'Arolles et ses ambassadeurs. Elle s'écria : — Monsieur, il ne s'agit pas de cela.

— Et de quoi s'agit-il, madame? lui demanda Séverin en lui faisant face.

— Le vicomte est un impertinent. Il nous avait parfaitement reconnues, à telles enseignes qu'au dernier entr'acte Mme d'Arolles lui a montré ma nièce du bout de son éventail. Croyez-vous qu'il se soit dérangé pour venir nous rendre ses devoirs?

— Soyez sûre, madame, que sa courtoisie ne s'est jamais trouvée en défaut, et que s'il vous avait reconnues...

— S'il n'a pas daigné nous reconnaître, il est doublement impardonnable. Un homme qui peut passer une soirée à deux pas de la personne qu'il doit épouser sans que rien l'avertisse qu'elle est là est un déplorable fiancé.

— Et un homme à pendre, fit Séverin en souriant.

— A pendre, c'est possible, mais en tout cas à ne pas épouser.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle? dit-il en se retournant vers Simone.

Elle poussa un profond soupir. — Je pense, répondit-elle, que je ne sais plus où j'en suis, et que je serais fort obligée à la tireuse de cartes qui me prédirait mon avenir.

— Il ne s'agit pas de cela, répéta sèchement Mme de Mirevieille.

— Encore un coup, de quoi s'agit-il? demanda Séverin à la douairière.

— Ce monsieur se permet de traîner les gens. Depuis quatre mois, on n'a pas entendu parler de lui à la Rosière.

— Permettez, madame, vous oubliez qu'à cet égard il s'est conformé aux instructions nettes et précises que le colonel Saint-Maur m'avait chargé de lui transmettre.

— Il est des cas, monsieur, où la désobéissance est le premier des devoirs... Quand on n'est pas un fat, on ne laisse pas sécher sur pied une charmante fille, car, ne vous en déplaise, ma nièce est une charmante fille.

— Je suis entièrement de votre avis, s'écria Séverin en attachant sur Mlle Saint-Maur des yeux qui peut-être parlaient trop.

— Sur votre honneur et conscience? lui dit Simone, qui lui jeta un regard droit accompagné d'un indéfinissable sourire.

— En doutez-vous? répondit-il froidement.

— Il faut en finir, monsieur, reprit Mme de Mirevieille. J'ai décidé que Simone ne quitterait pas Paris sans savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de son cousin. Nous lui donnons vingt-quatre heures pour s'excuser et pour se déclarer. Si demain soir nous n'avons pas sa réponse, tout est rompu entre nous et lui. Soyez assez bon pour l'en prévenir, et veuillez lui dire aussi que, si sa hautesse nous dédaigne, nous en sommes d'avance parfaitement consolées.

— Ah! sur ce point, madame, lui répliqua Séverin, permettez-moi de ne pas m'en rapporter à vous.

— Je vous en supplie, s'écria Simone, laissez-le bien à lui-même, ne pesez pas sur sa décision.

— Tenez pour certain que j'aurai soin de votre fierté comme s'il s'agissait de la mienne.

— Ma fierté est hors de cause; mais si j'osais vous dire toute ma pensée...

— Osez.

— Il me semble que le meilleur parti à prendre dans ce monde est de ne rien désirer, de ne rien demander, de ne rien vouloir et de laisser cheminer les événemens. Avec tout cela, on peut être malheureux, mais on n'est pas le complice de son malheur.

— Je vous répondrai qu'il ne faut pas aller à l'Opéra-Comique pour y chercher des règles de conduite.

— Oh! ce n'est pas d'hier que je suis devenue superstitieuse, cela date de plus loin...

Ce qu'elle allait ajouter lui parut difficile à dire, et se jetant dans une traverse pour sortir de ce mauvais pas : — Tenez, reprit-elle, Mlle Trimlet, qui est une personne fort raisonnable, m'a souvent répété : Ma chère enfant, ne demandez rien à Dieu dans vos prières, vous risqueriez de lui demander des chagrins.

— Eh bien! répliqua-t-il, vous direz de ma part à Mlle Trimlet que ce qui nous manque le plus souvent, c'est le courage d'être heureux.

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit Mme de Mirevieille, à qui il parut que la conversation s'égarait; nous ne sommes pas ici pour approfondir des questions de haute morale. Nous vous avons fait venir, monsieur Maubourg, pour que vous nous fassiez justice d'un impertinent; vous avez vingt-quatre heures, ne nous demandez pas une minute de plus... Et surtout gardez-vous de laisser croire au vicomte que ma nièce en tient pour lui. Les peines de cœur, je connais cela. C'est une affaire de trois semaines, comme les rhumes.

En sortant, Séverin s'arrêta un moment au bas de l'escalier. Il avait la tête lourde, le cœur oppressé; il se disait : — Je suis par trop complaisant, maudit soit le métier qu'on me fait faire! Je n'aurais pas dû la revoir. Puis, se révoltant contre lui-même : — Eh! bon Dieu, quand il serait vrai que je la trouve charmante et que je me sens pour elle un dangereux attrait, qu'est-ce à dire? ni elle, ni lui, ni personne ne le saura jamais. Quand il fut dans la rue, il se redressa comme un homme qui répond de lui-même et qui met les passans au défi de le détourner de son chemin.

Ce soir-là, il devait dîner avec Maurice, qui, par extraordinaire, arriva en retard. Il fut frappé de l'étrangeté de sa figure, qui n'était pas celle de tous les jours. Le vicomte avait le teint échauffé, le regard étincelant, le pouls fébrile, des saccades dans la voix, le parler sec et cassant; il discourait d'abondance de cœur sur la pre-

mière matière venue, mais sans suite, avec des éclats de gaîté qui sonnaient creux, s'espaçant sur des vétilles, brouillant tous les tons et tous les sujets. Séverin le regardait avec étonnement; Maurice s'en aperçut, et peu à peu il se calma.

Entre la poire et le fromage, il lui demanda des nouvelles de son théâtre; Séverin lui raconta la visite du petit Antoine, et le vicomte fit un haut-le-corps. Dans la disposition d'esprit où il se trouvait depuis vingt-quatre heures, son romantique ami lui fit l'effet d'un héros de Berquin ou d'un habitant de la lune.

— As-tu perdu le sens? s'écria-t-il.

— Décidément tu ne m'approuves pas?

— Je t'empêcherai de faire une sottise aussi musquée.

— Elle est irréparable, je me suis laissé attendrir, et après tout je ne regrette rien. Ma carrière est faite, je vois mon chemin devant moi. Ce pauvre diable est chargé de famille; puisse son théâtre l'aider à graisser sa marmite! S'il n'a pas le prix, du moins ce ne sera pas ma faute. En admettant que j'eusse accouché d'un chef-d'œuvre, que m'aurait-il rapporté, ce concours? Un peu de cette fumée qu'on appelle la gloire. Il faut la laisser à ceux qui n'ont pas de quoi s'acheter des régalias... Tiens, en voici que je te recommande, ajouta-t-il en présentant à Maurice son étui à cigares.

Le vicomte se fâcha tout de bon, lui fit une scène et finit par lui dire : — Vois-tu, mon cher, c'est un métier de sot et une véritable preuve d'insanité d'esprit que de se sacrifier à qui que ce soit. La vie est un combat. Le monde appartient aux forts, aux habiles, aux attentifs, à ceux qui n'ont pas de distractions ni d'attendrissemens, et c'est affaire à Dieu de venir en aide aux infirmes et aux distraits. Tu as du talent, prends-en le plus grand soin, et laisse les pauvres diables démêler leurs fuseaux comme ils peuvent; le genre humain t'en saura gré. Tout pour les uns, rien pour les autres, c'est la loi de la nature. Le monde te paraît mal bâti? Ce n'est pas nous qui l'avons fait, et je ne vois pas d'autre parti à prendre pour un homme d'esprit que d'être résolûment injuste et de tout s'accorder en n'accordant rien aux autres.

— Tu parles d'or, lui répondit Séverin; mais je veux être pendu si tu es de ton avis.

— Pends-toi... Depuis quelque temps je suis furieusement revenu de toute espèce de don-quichottisme.

— Depuis quand? lui demanda Séverin.

Maurice le regarda sans lui répondre. Ils demeurèrent quelques instans les yeux dans les yeux, comme s'ils avaient croisé le fer. Ce fut le vicomte qui rompit le premier. — On étouffe ici, dit-il en se levant, allons nous promener.

Ils sortirent et arpentèrent l'asphalte. — A propos, dit tout à coup Séverin, tu es allé hier à l'Opéra-Comique, as-tu été content de ta soirée?

Le vicomte fit un geste de surprise. — Qui a bien pu te dire...

— Nous avons notre police secrète. Je me suis laissé conter que tu as fait une grande station dans la loge d'une femme que tu ne peux souffrir et que tu as surnommée la perle des enfans gâtés.

— C'est encore vrai. On m'avait reconnu; je me suis trouvé pris au trébuchet. Je veux bien passer pour un ermite, mais non pour un butor.

— Et vous avez fait la paix?

— Oui.

— Une paix fourrée?

— Ma belle-sœur a été gracieuse, et je crois avoir été poli.

— Tu ne l'as pas été avec tout le monde. Si tu avais daigné jeter les yeux sur une baignoire, peut-être aurais-tu vu quelqu'un qui te tient de près.

— Qui donc?

— Mlle Saint-Maur.

— Bah! qui pouvait supposer?.. A présent que j'y pense, j'ai la vision confuse d'une tête blonde qui rimait à cela. Elle t'a fait part de son indignation contre moi?

— Nullement; mais par le plus grand des hasards j'ai rencontré Mme de Mirevieille, chez qui elle est en séjour. Elle est persuadée que tu avais reconnu ta cousine et que ta conduite équivaut à une rupture. J'ai pris sur moi de l'assurer qu'il n'en était rien, qu'avant vingt-quatre heures tu lui aurais donné les explications les plus satisfaisantes.

— Tu t'es bien avancé, lui répondit Maurice d'un ton de vive contrariété; on m'avait donné six mois, attendons l'échéance.

— Eh! tu sais bien que tu n'es plus libre.

— Quand on n'est plus libre, on se libère, répliqua-t-il sèchement.

— Non, on ne se libère pas, repartit Séverin, et il ajouta en baissant la voix : — Tu es aimé et le bonheur est là.

— Tu es un drôle de corps! s'écria le vicomte. Tu as une manière tranquille, simple et dégagée de vous dire des choses lugubres qui vous donnent la chair de poule... Que veux-tu? Il y a en moi quelque chose qui résiste invinciblement au mariage.

— Tu aurais dû t'en aviser avant de m'envoyer à la Rosière.

— Je ne me suis jamais donné pour un homme raisonnable.

— Encore est-il des occasions où l'on est tenu de l'être, il y va de l'honneur... Il faut que je te quitte, je suis en affaires ce soir.

Promets-moi que d'ici à demain tu prendras ton parti en galant homme.

— Je te promets, lui répondit Maurice, qu'avant demain soir je prendrai une résolution quelconque, que toutes les formes seront sauvées et que mon ambassadeur sera à couvert de tout reproche.

Ils se quittèrent là-dessus, un peu plus froidement que d'habitude. Séverin s'en alla à ses affaires, le vicomte continua sa promenade. Il traversa la place de la Concorde et remonta les Champs-Élysées jusqu'à l'arc de l'Étoile. Il cherchait la solitude et ne la trouva point. Quelqu'un, visible pour lui seul, marchait à ses côtés, réglant son pas sur le sien. C'était un fantôme large de carrure; il avait le cou un peu engoncé, de l'autorité dans le regard, beaucoup d'esprit dans les coins de lèvres. Ce compagnon gênant, dont il ne pouvait se débarrasser, mettait le vicomte d'Arolles au supplice. Il se flattait par momens d'en être quitte, il croyait le voir s'effiler, s'amincir et bientôt se dissiper dans l'air comme une fumée; mais l'instant d'après il le revoyait à côté de lui, plus opaque, plus dense que jamais, et il ne pouvait mettre en doute son effrayante réalité. Il disputait avec lui, il lui tenait de longs raisonnemens et parfois lui disait des injures. Il cherchait à lui prouver qu'il n'avait aucune raison de l'aimer, qu'il avait au contraire à se plaindre de lui, et il fouillait dans le passé avec acharnement pour y trouver des griefs qu'il lui jetait à la face. L'autre lui répondait : — Tu voudrais bien te tromper toi-même, te donner le change, tu n'y réussiras pas. J'ai toujours été pour toi un frère, presque un père. Dans certaines circonstances, mon affection a été quelquefois indiscrète ou un peu tyrannique; c'était à bonne intention, et d'une mouche on ne fait pas un éléphant. Tu prétends m'asseoir sur la sellette des accusés; regarde-moi bien, je suis ton juge et je te fais peur. — Maurice lui criait alors avec rage : — Elle m'aime et je l'aime, cela répond à tout. — Laisse donc, je te juge et je te fais peur, lui répliquait l'ombre.

Cet entretien, qui n'en finissait pas, mit le vicomte sur les dents. Quand il se retrouva sur le boulevard, il avait le front moite, le teint défait. Pour échapper à l'invisible compagnon qui le poursuivait, il entra dans un petit théâtre; il éprouvait le besoin de se perdre dans une foule, de voir des faces humaines et de les entendre rire. En retournant chez lui une heure plus tard, il se dit que la vie ne vaut pas, comme charpente de pièce, la plus vulgaire opérette, puisque le vicomte d'Arolles pouvait parcourir toute la rue Montmartre sans qu'un passant l'arrêtât pour lui dire : — On vous a trompé, votre frère n'est pas votre frère.

Le lendemain, à trois heures précises de l'après-midi, le vicomte

d'Arolles se présentait à la porte d'un hôtel où il s'était juré de ne plus revenir. Sa belle-sœur lui avait dit : — Je serai seule. L'espérance de ce tête-à-tête lui donnait une sorte de vertige, le transportait de joie et d'épouvante. Il arrive, il traverse un vestibule; en s'approchant du salon, il croit entendre une voix d'homme qui lui était connue. Il ne se trompait point : quand la porte s'ouvrit, il aperçut le marquis de Niollis, qui, tiré à quatre épingles, le dos à la cheminée, se pavanant dans sa gloire, semblait vraiment le maître de la place. Maurice eut grand'peine à dissimuler son déplaisir et sa surprise. La comtesse lui tendit la main avec une sorte de nonchalance, lui demandant de ses nouvelles comme pour la forme. Il tâcha de se persuader que M. de Niollis avait été introduit par l'inadvertance d'un domestique; bientôt il lui vint à l'idée que le fâcheux, c'était le vicomte d'Arolles, qu'on était impatient de le voir partir, qu'il venait d'interrompre un important et savoureux entretien. Il régna pendant quelques secondes un silence embarrassé. Après avoir décousu, Gabrielle avait peine à recoudre; elle mit la conversation sur la politique; puis on aborda la chronique du jour, et le marquis en prit occasion pour placer un récit qui parut mortel à Maurice. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que M. de Niollis ne s'en allait pas; ses pieds avaient pris racine, et il semblait comme incrusté dans la cheminée. Maurice, dont le fort n'était pas la patience, allait se lever, quand Mme d'Arolles se prit à dire : — J'ai, moi aussi, messieurs, une histoire à vous raconter; une femme de mes amies se trouve dans un cruel embarras.

— C'est bien invraisemblable, comtesse, répondit le marquis; les femmes sont-elles jamais embarrassées?

— Cela se rencontre. Et tenez, marquis, et vous aussi, Maurice, peut-être aurez-vous un bon conseil à me donner. On est venu m'en demander, et je suis restée court.

— Ceci est encore plus invraisemblable, chère madame, répliqua M. de Niollis.

— Attendez, et quand vous saurez l'histoire... Cette pauvre femme, dans un jour de désœuvrement et d'ennui, pour tuer le temps, a conçu la funeste fantaisie de jouer un tour de sa façon un homme qui s'est fait une réputation d'indifférence un peu usurpée.

— Connaissons-nous ces deux visages? demanda Maurice, à qui ce préambule causait une sueur froide.

— Vous avez dû les apercevoir dans le monde, mais on croit connaître les gens, et souvent on s'y trompe.

— Et qu'a donc fait cette malheureuse? demanda à son tour le marquis.

— Elle s'est avisée d'écrire à cet indifférent trois lettres anonymes en style assez romanesque; par la dernière elle lui donnait un rendez-vous dans un lieu public, en le mettant au défi de la reconnaître. Il y est venu, et l'a reconnue.

— Elle devait s'y attendre, dit M. de Niollis en jouant avec son lorgnon. Un homme allumé acquiert des vivacités de pénétration qui dépassent celles d'un chien courant... Après tout, où est le mal?

— Ah! marquis, elle s'était amusée, et sa plaisanterie a été prise au sérieux, presque au tragique. On se croit aimé, passionnément aimé... Que faire?

— Détromper l'imbécile, répondit tranquillement le marquis.

Il ne s'aperçut pas qu'à ce mot Maurice avait bondi sur sa chaise et dirigeait sur lui un regard aussi perçant qu'une pointe d'acier. Ce regard lui disait clairement : Si tu as deviné le nom de l'imbécile, tu es un homme mort. — Mais M. de Niollis, qui avait de bonnes raisons de tenir à la vie, n'avait rien deviné. Il ne s'intéressait guère qu'à lui-même et aux histoires dont il était le héros ou le conteur. Il avait écouté Mme d'Arolles avec une attention polie, et n'était préoccupé que de savoir si le vicomte ne viderait pas bientôt la place. Si profond que fût son chagrin, si bouillante que fût sa colère, Maurice conservait encore assez de bon sens pour rendre justice à l'innocence du marquis. Ses traits contractés se détendirent. Il leva nonchalamment les yeux sur un tableau suspendu en face de lui, récente acquisition du comte d'Arolles, et il dit à sa belle-sœur : — Voilà un beau paysage; n'est-ce pas un Hobbéma, madame?

Elle lui répondit : — Non, c'est un Ruysdael. — Et se tournant vers M. de Niollis : — Comme vous y allez, marquis! Le jeune homme dont je vous parle n'est point un imbécile; c'est au contraire, à ce qu'on assure, un garçon fin, avisé, fort spirituel, mais dont l'esprit va trop vite. Je donne tous les torts à la femme.

— En ce cas, pour lui apprendre à vivre, repartit M. de Niollis, je la condamne à aimer passionnément ce jeune homme.

— Vos remèdes sont terribles, dit-elle, et je doute qu'ils soient goûtés. Ne pourriez-vous trouver autre chose?

— Eh! vraiment, madame, de quoi vous mettez-vous en peine? lui dit Maurice sur un ton d'ironie dédaigneuse. Qui vous prouve que l'imbécile en question ne se soit pas amusé, lui aussi, à jouer la comédie? Et, en fût-il autrement, accordons-lui huit jours pour se consoler et chercher à son cœur un autre emploi. On donne huit jours à ses domestiques, on peut bien les donner à ses chagrins, encore le plus souvent n'en faut-il pas tant; quand on juge la femme qu'on aime, on n'a plus longtemps à l'aimer.

Parlant ainsi il se leva, s'approcha du tableau qu'il avait regardé

tout à l'heure, l'examina avec soin. — Décidément, dit-il, voilà un Ruysdael qui ressemble beaucoup à un Hobbéma. — Puis, pirouettant sur ses talons, il prit congé de sa belle-sœur, salua le marquis et gagna la porte.

Heureusement pour lui, il était bouillonnant de colère, et la colère est une précieuse ressource : elle grise les chagrins, elle les empêche de se reconnaître. Le vicomte se sentait comme battu par un vent de tempête, il l'entendait gronder; il y avait en lui une houle, la vague écumeuse se dressait de toute sa hauteur et retombait sur elle-même avec un terrible fracas. Ce grand bruit l'étourdissait; il se crut délivré, guéri comme par enchantement. Il lui semblait que cette femme était sortie de son cœur et qu'elle n'y rentrerait pas. Il lui disait : — Merci, vos remèdes sont efficaces; ils sauvent dans la minute les malades qu'ils ne tuent pas.

La première chose que fit cet homme en colère fut d'acheter un splendide bouquet qu'il fit porter incontinent dans un hôtel de la rue de Miroménil; puis il se rendit à son cercle, où il écrivit à un vieux colonel une lettre respectueuse, quasi filiale. Aussitôt qu'il l'eut mise à la poste, il se transporta de sa personne dans l'hôtel où son bouquet l'avait précédé. Mme de Mirevieille lui fit un accueil assez froid; mais, quand il le voulait, il avait la langue dorée. Il fut si empressé, si gracieux, si séduisant, il se donna tant de peine pour amadouer la bonne dame qu'elle ne lui tint pas longtemps rigueur. Elle lui tendit une main de réconciliation en le traitant de vilain homme, après quoi, ayant sonné sa caméristе, elle la pria d'avertir Mlle Saint-Maur qu'une visite l'attendait au salon.

Simone avait éprouvé naguère en présence de son cousin un pénible accès de timidité, qui avait glacé sa langue dans sa bouche; elle s'était vue hors d'état de lui prouver qu'elle n'était pas une sotte. Depuis ce temps, il s'était passé bien des choses dans sa tête, pour ne rien dire d'un événement qui s'appelait Séverin Maubourg. Elle aborda le vicomte d'un air aisé, simple, ouvert, quoiqu'un peu réservé. Elle lui parut une personne toute nouvelle dont il avait à faire la connaissance. Il constata qu'elle avait des yeux et qu'ils étaient gris, il rendit justice à ses cheveux, il s'avisa que sa coiffure allait à son visage, et que ce visage avait un charme d'étrangeté, un mystère de poésie qui manque aux beautés classiques. Il admira surtout son air de vérité, de candeur, de jeunesse, la pureté de son regard, la grâce de son sourire aussi frais que s'il n'avait jamais servi, et il se dit que les femmes qui mentent, n'eussent-elles que vingt-cinq ans, sont déjà vieilles.

Mlle Saint-Maur ne put ignorer l'heureuse impression qu'elle produisait sur lui. Il s'en expliqua aussi clairement que peut le faire

un homme délicat dont les titres et papiers n'ont pas encore reçu le dernier visa. Il lui échappa pourtant dans le feu de l'improvisation quelques phrases inspirées par un sentiment passionné, et en les débitant il monta sur ses grands chevaux et haussa le ton, comme s'il s'était flatté de faire porter sa voix jusqu'au milieu du faubourg Saint-Honoré. Séverin l'avait averti que Mlle Saint-Maur avait un prodigieux bon sens; il l'oublia et ne s'aperçut point que ce bon sens s'étonnait un peu de sa brusque métamorphose et croyait y découvrir quelque parti-pris qui n'était pas absolument naturel. Simone se disait : Est-ce bien lui qui parle? est-ce bien à moi que ce discours s'adresse? En revanche, il lui plut beaucoup par le vif éloge qu'il fit de Séverin Maubourg. Elle trouva que cette fois il avait la note juste, que son enthousiasme était de bon aloi. Il lui conta l'histoire du petit Antoine et l'extravagant sacrifice que lui avait fait Séverin. Ce trait enchanta Mlle Saint-Maur, mais lui donna beaucoup à penser; elle se demanda si l'ami intime de son cousin n'était pas de ces hommes à qui les sacrifices ne coûtent rien. Elle dit à Maurice : — M. Maubourg est donc un homme parfait, puisque dans l'occasion ce sage est capable d'être fou?

— Halte-là! lui répliqua-t-il. Que direz-vous des fous qui sont dans l'occasion capables d'être sages? N'auraient-ils que la seconde place dans votre estime?

Mme de Mirevieille répondit pour Simone : — Rassurez-vous, mon cher vicomte, les jeunes filles bien élevées admirent les sages, mais elles ont un penchant secret à aimer les fous.

— A ce compte les fous ont le gros lot! s'écria-t-il.

— Dieu leur fasse la grâce d'en sentir tout le prix! repartit la douairière.

L'instant d'après, en reconduisant Maurice, elle lui dit à l'oreille : — Eh bien! que vous en semble?

— Ah! madame, lui répondit le vicomte, il me semble que votre salon ressemble prodigieusement au chemin de Damas.

Une demi-heure plus tard, il entrait chez Séverin. Il lui cria du seuil : — *Consummatum est.*

— Tu as rompu? lui demanda Séverin avec une poignante émotion.

— J'épouse. Es-tu content?

— Toi-même, l'es-tu? reprit Séverin en tâchant de sourire.

— Mon Dieu! oui, elle est charmante, répondit-il d'un ton bref.

Il était à mille lieues de se douter que depuis la veille au soir Séverin berçait dans son cœur une inquiétude mêlée d'une confuse espérance. Il se disait : — Et pourtant, si Maurice ne veut pas de son bonheur, ne pourrait-il pas arriver?.. — Il n'achevait ni sa phrase

ni son rêve, mais bientôt il les recommençait. Il y avait dans sa vie une porte, non pas ouverte, mais entre-bâillée, par laquelle lui arrivaient des bouffées d'air frais et le chant lointain d'un oiseau. La porte venait de se refermer et l'oiseau de se taire. Il parut à Séverin qu'on avait subitement muré sa vie; il se sentait prisonnier. Il fit un énergique effort sur lui-même, félicita chaudement Maurice d'avoir pris le bon parti. Maurice, qui ne tenait pas en place, l'écoutait à peine, et, après avoir tourné et viré dans la chambre, il se retira aussi brusquement qu'il était entré.

Le lendemain, Séverin reçut une petite lettre que Mlle Saint-Maur lui avait écrite avant de quitter Paris. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur, quel ambassadeur vous êtes ! Tout s'est passé comme vous le désiriez, tout arrivera comme vous l'aurez voulu... Vous m'avez dit que ce qui nous manque le plus, c'est le courage d'être heureux. J'emporte votre mot à la Rosière, et je tâcherai d'avoir ce genre de courage. Peut-être il m'en coûtera. Vous êtes heureux, monsieur, rien ne vous coûte, et le petit Antoine, dont on a eu l'indiscrétion de me parler, ne se doutera jamais du sacrifice que vous lui avez fait. Je m'aperçois que j'oublie de vous remercier, et pourtant je n'avais pas d'autre raison de vous écrire. Excusez-moi, je vous prie, et croyez que je fais des vœux bien sincères pour votre bonheur. »

Cette lettre renfermait un sens caché que Séverin ne devina point; les esprits d'une certaine trempe raisonnent moins juste dans leurs propres affaires que dans celles des autres. Il ne put cependant échapper à ce philosophe que Mlle Saint-Maur lui avait écrit dans un moment de mélancolie. — Oui-dà, se dit-il, à quoi me suis-je employé? et ce mariage aurait-il pour conséquence de faire trois malheureux?

Il repoussa cette pensée, et, après avoir relu le billet sans le comprendre davantage, il l'approcha de ses lèvres, l'en écarta violemment et le brûla.

VIII.

Trois semaines après, le vicomte d'Arolles avait obtenu sa licence avec tous les honneurs de la guerre. Cette brillante réussite, qui chatouilla faiblement son orgueil, lui valut de son frère le billet que voici :

« Comme on se trompe, mon cher ami! Il faut que je te confesse ma bêtise. Je m'étais fourré dans l'esprit que tu ne pouvais pardonner à Gabrielle la mauvaise plaisanterie qu'elle t'avait faite un soir à la Tour, en t'obligeant de croire pendant quelques minutes aux

revenans. Elle m'a appris que vous vous étiez rencontrés à l'Opéra-Comique et que tu ne lui avais point fait grise mine. Je m'imaginais aussi que la licence te servait de prétexte pour nous bouder et ne pas nous voir, et te voilà licencié de vrai. Je te croyais étonnant, tu es tout simplement admirable; mécréant que je suis, je m'étais permis d'en douter. Il me tarde de te dire, parlant à ta personne, tout le bien que je pense de toi. Démolis bien vite ta cellule ou saute par-dessus ton mur et viens déjeuner demain. Nous serons seuls avec Gabrielle, qui compte sur toi. »

Maurice accepta sans hésiter cette invitation. Qu'aurait-il pu craindre? Il était sûr de lui, sûr de sa volonté, sûr de sa colère et de son mépris.

Quand il arriva chez son frère, la comtesse était seule au salon, assise près de la cheminée, ses coudes sur ses genoux, l'œil fixé sur un grand feu qui flambait. Elle était enfoncée dans une rêverie, ce qui étonna Maurice; il n'imaginait pas qu'elle fût capable de rêver. Elle ne l'entendit pas venir et fut plus d'une minute sans s'apercevoir qu'il était là. Elle tressaillit, se leva et lui dit d'une voix rapide : — Je vous dois des explications.

Il recula d'un pas. — Des explications, madame? A propos de quoi? Tenez-les pour données, je les tiens pour reçues.

Elle n'eut pas le temps de lui répondre, le comte d'Arolles venait d'entrer. Il courut à son frère, le contempla d'un air attendri, lui secoua les deux mains, s'écriant comme certain personnage de Gil-Blas : — Seigneur licencié, ornement d'Oviedo, flambeau de la philosophie, excusez mes transports, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause! — Et se tournant vers sa femme : — Votre déjeuner, ma chère, sera-t-il à la hauteur des circonstances? Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde, et il mérite d'être traité comme un prince.

Après cela, changeant de ton : — Mon compliment sera court, dit-il à Maurice; tu es un homme, tu sais vouloir, tout est là.

— Bon Dieu! s'écria le vicomte impatienté, que de discours à propos de trois boules blanches!

— Il n'y a pas de petites choses, lui répliqua Geoffroy, il n'y a que de petits hommes, et tu n'en es pas... mais tu as mauvais visage, mon pauvre garçon, je te trouve maigri. Nous le remplumerons, n'est-ce pas, Gabrielle?

La comtesse ne lui répondit que par un signe de tête et un sourire incertain, et, le déjeuner étant servi, on se mit à table. Pendant tout le repas, le comte d'Arolles fit feu de tribord et de bâbord; le sang lui pétillait dans les veines, et il cherchait à mettre en gaîté son frère, qui le laissait dire et observait Gabrielle à la dérobée.

Elle parlait peu, avait l'air soucieux, paraissait souffrante. Geoffroy lui fit la guerre sur son manque d'appétit.

— Elle traîne depuis quinze jours, dit-il à son frère. Ce ne sera rien. C'est un tribut qu'elle paie à l'hiver.

— Et au monde, ajouta-t-elle. Je sors trop.

— Oh! bien, voilà la première fois que vous vous plaignez du monde.

— Il nous fait une vie de galère, reprit-elle avec un accent de mélancolie.

— Mais comme on l'adore, cette galère! lui dit le comte en la regardant d'un œil d'admiration.

Après le déjeuner, quand on se retrouva au coin du feu, la conversation changea de thème. — Et ton mariage? dit Geoffroy à son frère sans autre préambule.

— Il se porte fort bien, répondit-il. C'est une affaire faite ou peu s'en faut.

— Il te vient donc à la fois tous les genres de sagesse?

— Un instant, ce n'est pas par sagesse que je me marie. — Et il ajouta : — Voyons, nous sommes en famille, je puis être impunément ridicule... Eh bien! j'oserai vous confesser que je tourne au jeune premier, que je suis ridiculement amoureux de Mlle Saint-Maur.

Gabrielle releva la tête et chercha les yeux de Maurice sans parvenir à les rencontrer.

— Si tu as voulu produire un effet, s'écria le comte, tu ne l'as pas manqué. Pour ma part, j'ai toujours trouvé Simone charmante; mais du diable si je m'étais aperçu que tu en fusses amoureux.

— Que veux-tu? je la voyais au travers de mes souvenirs d'enfance... L'autre jour, je l'ai revue à Paris, et il m'a semblé que je venais de la découvrir.

— Tu as été subitement touché de la grâce?

— De la sienne, dont le charme est incomparable.

Gabrielle le regarda de nouveau : — Mettez donc cela en vers, lui dit-elle.

— Ne le découragez pas, ma chère, reprit le comte; laissez-le nous jouer tranquillement un petit air sur la meilleure de ses guitares. J'ai toujours trouvé qu'il jouait de cet instrument à ravir.

— Que dites-vous là? répondit-elle. On ne chante pas Mlle Saint-Maur en s'accompagnant d'une guitare; on prend sa lyre.

— On y ajoute même une corde, fit le comte.

— Puisque vous êtes résolus à vous moquer de moi, repartit Maurice, à votre aise, je rentre dans ma coquille. Après tout, la

grande affaire de ce monde n'est pas de chanter Mlle Saint-Maur, c'est de l'épouser.

— Ne te fâche pas. Tu es le plus délicieux garçon que je connaisse. Je te demandais d'épouser, tu as poussé la complaisance jusqu'à tomber amoureux. Te voilà bien; quand il s'agit de me faire plaisir, tu ne regardes pas aux frais.

— Mon Dieu! je comprends votre surprise; moi-même, vous me voyez encore ébahi de mon aventure. Le fait est que j'avais eu comme un autre le mépris de la jeune fille. Là, franchement, j'ai découvert que c'est le plus sot des mépris, et que la chose la plus ravissante de l'univers, c'est une jeune fille, quand elle est blonde et qu'elle s'appelle Simone. Tenez, j'ai toute honte bue; on dira de moi que je me décide à faire une fin, je vous déclare en confidence que ma fin est un commencement.

— A merveille! s'écria Geoffroy; le malheur est que les hommes finissent d'ordinaire par où ils auraient dû commencer.

— Je suis fort impatiente de faire la connaissance de Mlle Saint-Maur, dit la comtesse en égratignant de ses ongles roses l'écran qu'elle tenait à la main.

— Mais vous la connaissez déjà, lui répondit Maurice.

— En vérité?

— L'autre soir, au théâtre, vous me l'avez montrée en me disant : — Elle ne ressemble à rien; ce serait un joli modèle pour Chaplin.

— Il me semble en effet me souvenir... elle n'est pas mal, repartit la comtesse, et il lui échappa un petit rire aigrelet qui ne passait pas le nœud de la gorge. — Voilà qui est plaisant, reprit-elle, sans moi vous ne l'auriez pas remarquée.

— Une chose plus bizarre encore, c'est que je ne l'ai pas vue quand vous me l'avez montrée. Ce n'est que plus tard, en sortant du théâtre;... mais je vous ennuie.

— Tu me rajeunis, lui dit son frère.

— Je venais de mettre Gabrielle en voiture, poursuivit Maurice; je me retourne et j'aperçois Mme de Mirevieille qui attendait la sienne. A côté d'elle j'avise, enveloppés dans un capuchon, deux yeux du gris le plus doux, qui me regardaient, et ce regard semblait sortir du fond d'un bois.

— Du fond des gorges de Franchard, fit Gabrielle.

— C'est possible. Il y avait dans ces yeux gris comme une douce sauvagerie qu'étonnaient, sans l'éblouir, les grâces artificielles de toutes les femmes un peu trop civilisées qui se trouvaient là.

— Bien obligé pour la civilisation, lui dit-elle.

— Et tu as incontinent offert ton cœur à cette fille des bois? demanda le comte.

— Je ne lui ai rien offert du tout, pas même mon bras. J'étais stupéfait, parfaitement sot, et je me disais : Malheureux, voilà ton bonheur qui te regarde! C'est tout au plus si je conservai assez de présence d'esprit pour aider Mme de Mirevieille à trouver sa voiture. Le lendemain, je fus moins sot et plus éloquent, et j'avançai si bien mes affaires que le surlendemain je vins ici pour tout vous raconter; mais j'ai trouvé dans ce salon M. de Niollis, qui n'a pas démarré de la place, et j'ai dû garder pour moi ma nouvelle.

— C'est vraiment admirable! s'écria la comtesse; je n'avais jamais cru à Chactas, j'y crois.

— Et moi, je serai ton père Aubry, dit le comte. Si tu as besoin d'un conseil, si tu désires que je donne un coup de pied jusqu'à Fontainebleau...

— Ne te dérange pas, lui répondit Maurice, les fers sont au feu, et je n'ai besoin de personne.

Geoffroy lui frappa sur l'épaule en lui disant : — Que tu es gentil! on t'aurait fait exprès que tu ne me plairais pas davantage... A propos, te sens-tu toujours du goût pour la diplomatie?

— Pour la diplomatie et pour les voyages, plus que jamais. Si je restais à Paris, je n'y ferais rien.

— Tu auras sous peu de mes nouvelles;... mais je m'oublie, je devrais être à Versailles. On nous annonce une séance orageuse. Le cœur vous en dit-il, Gabrielle?

— Non, répondit-elle d'un air de sombre irritation; je ne me sens pas de force à résister à un discours.

— Comme la grippe vous change les femmes! s'écria Geoffroy. Soignez-vous; dois-je vous envoyer votre médecin?

Elle lui répondit non par un signe de tête. Il s'approcha d'elle, la baisa au front et dit à son frère : — Tiens-tu compagnie à cette malade?

— Impossible, à mon vif regret; je suis attendu chez moi.

Le comte sortit le premier du salon; Maurice s'avança vers sa belle-sœur pour lui dire adieu. Elle l'attendait debout contre la cheminée, la tête haute, le regard altier et provocant. Il soutint ce regard avec un calme impassible.

— Vous me jugez bien naïve, lui dit-elle en faisant danser son écran dans sa main; votre histoire est un conte bleu, et je n'en crois pas un seul mot.

— Elle est cependant vraie, lui répondit-il, et je ne m'explique pas votre incrédulité.

Cela dit, il la salua et rejoignit son frère dans l'antichambre.

A quelques jours de là, le vicomte d'Arolles arrivait à la Rosière, où il s'était annoncé. Il trouva le colonel Saint-Maur dans la meilleure disposition d'esprit, tête à tête avec une grande carte de géographie où il s'amusait à voyager avec le doigt. Il venait de pénétrer au cœur de l'Afrique; il revint en hâte de Tombouctou pour ouvrir ses bras à son neveu.

— Ah! vous voilà, beau sire, s'écria-t-il. Enchanté de vous revoir. Vous arrivez ici avec l'intention bien arrêtée de me demander ma fille en mariage?

— Effectivement, colonel.

— Vous en avez fini, mon prince, avec vos atermoiemens? Vous avez bien fait toutes vos réflexions?

— Je n'en avais point à faire.

— Et votre plus cher désir est d'épouser cette demoiselle aujourd'hui même?

— Le plus tôt possible.

— Tu es comme le lièvre, toi. Tu te donnes du temps pour brouter, pour dormir, pour écouter d'où vient le vent, et puis tu prends tes jambes à ton cou, et tu crois, mon gas, que tout est fait.

— J'osais l'espérer.

— Eh bien! tout est défait.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Maurice vivement contrarié.

— Il est arrivé que le diable s'est fourré au travers de ce mariage, et, quand je le bâtis d'un côté, il le débâtit de l'autre. Il est arrivé que tu ne voulais pas et qu'à présent c'est Simone qui ne veut plus... A son tour, elle demande du temps pour réfléchir, un mois, deux mois, que sais-je? Je l'ai raisonnée, je l'ai prise par tous les bouts. On n'imagine pas toutes les objections de bibus que peut inventer une femme qui se bute. C'est une pluie fine; on croit que cela ne mouille pas, et on se sent trempé jusqu'aux os.

— Mais enfin quelles raisons vous a-t-elle données?

— D'où sors-tu? Est-ce que les femmes donnent des raisons? Elle soutient qu'on t'a mis le pistolet sur la gorge, que ce n'est pas trop d'un mois pour s'assurer que tu ne te repens pas. Le fond de l'affaire, à ce que j'imagine, c'est que sa petite fierté veut avoir sa revanche et se donner le plaisir de te tenir le bec dans l'eau. Tu l'as balancée, elle te balance... Ne prends pas cet air déconfit. On prétend que dans le secret de son cœur elle t'adore; c'est l'opinion de Mlle Trimlet aussi bien que de ton ami l'architecte, qui par parenthèse n'est guère poli, il n'a pas daigné nous faire sa visite de digestion... Tout ce que je sais, pour ma part, c'est que j'ai dit cent fois à cette petite des horreurs de toi, et qu'elle a toujours refusé de les croire.

— Je vous suis fort obligé, colonel. Ne pourrait-il pas se faire qu'à la longue vos petites calomnies eussent produit quelque impression?

— Mes calomnies? Peut-on te calomnier?.. Je lui ai dit que dans le temps tu avais tous les vices, mais que tu les avais crevés sous toi. Fais-lui voir leur acte de décès, enfin sois éloquent, sois habile, déploie toutes tes grâces. Elle est au jardin, va lui parler, je te donne carte blanche, je te la livre pieds et poings liés. Fais toi-même tes affaires; si je m'en mêle, je me fâcherai, elle pleurera, et je ferai des bassesses pour avoir la paix. Est-ce compris?

Le vicomte descendit dans le jardin et se mit à la recherche de sa cousine. Il se flattait de l'amener sans peine à composition, et il était lui-même impatient de s'engager sans retour. Peut-être ressemblait-il à ce joueur malheureux qui, après avoir perdu au baccarat la moitié de sa fortune, craignant de perdre l'autre, s'en alla trouver le concierge d'une prison pour lui demander en grâce de le mettre sous clef. Il tardait à Maurice d'être le prisonnier de sa parole et de Mlle Saint-Maur; mais les geôliers ne sont pas toujours d'humeur à mettre les gens sous clef. Mlle Saint-Maur n'était pas seule au jardin, elle avait sa sœur auprès d'elle. Mlle Sophie avait attrapé ses quinze ans; c'est l'âge de l'ignorance, mais la curiosité commence à poindre, et l'ignorance, désireuse de s'instruire, est un tiers fort incommode dans un entretien d'amour. Simone fit accueil au vicomte; elle ne laissa pas de prendre sa sœur par la main et ne la lâcha plus. Ce garde du corps mit l'éloquence de Maurice à la gêne. Il attendit pour s'expliquer un moment plus favorable.

On était à la mi-mars. La journée était belle, et le soleil préparait en secret cet heureux coup d'état qu'on appelle le printemps; il promettait des fleurs aux pêchers et des feuilles à tous les arbres qui en demandaient. Le vicomte proposa à sa cousine de faire le tour du parc et de descendre jusqu'à la Seine. Elle y consentit. Il pelotait en attendant partie; il était aimable, empressé, bien disant, approuvait et admirait tout. Simone était fort édifiée de ses manières et de son langage; toutefois elle le soupçonnait d'avoir son dessein, et elle se tenait sur ses gardes. Elle lui répondait avec un peu d'effort; elle avait des distractions causées par des inquiétudes. Son avenir lui appartenait encore, elle n'avait pas prononcé le oui fatal. Elle priait le ciel qu'il la ramenât de sa promenade saine et sauve, sans s'être liée par un mot irrévocable. Il lui semblait, comme naguère à Séverin, qu'il y avait dans sa vie une porte ouverte par laquelle un jour ou l'autre pouvait entrer quelqu'un. Elle démêlait mal les intentions de ce visiteur que sa destinée attendait en silence. Pensait-il à Mlle Saint-Maur? N'y pensait-il

point? Savait-on bien quels étaient ses sentimens et ses vues? Plus d'une fois elle avait cru surprendre dans son regard une secrète émotion, comme si son cœur lui était venu subitement dans les yeux. Sans doute il n'avait rien dit qui pût la confirmer dans le soupçon qu'elle avait conçu; mais avait-il le droit de parler? Il aurait fallu le prendre au collet en lui criant : — Aimez-moi donc, je vous permets de m'aimer. — N'osant crier, elle lui avait écrit; avait-il compris son billet? La situation de cet homme était aussi délicate que sa conscience; cependant tout pouvait s'arranger. Il arrive tant de choses! Le point est de ne pas se presser. Quel malheur si un jour Séverin venait frapper à une porte trop tôt fermée en disant à Mlle Saint Maur : — C'est votre faute, vous ne m'avez pas attendu! — Et voilà pourquoi Mlle Saint-Maur s'était emparée de la main de sa sœur et la gardait résolûment dans la sienne malgré les efforts que faisait cette main captive pour se dégager.

On atteignit l'extrémité d'une avenue d'ormeaux et un terre-plein qui commande la vue de la Seine. Le vicomte s'assit sur un banc; il fallut bien s'asseoir à côté de lui. Sophie s'ennuyait mortellement; la conversation n'était pas assez gaie pour la divertir, ni assez tendre pour l'émouvoir. Elle profita de la circonstance pour s'écarter un peu, et, quand Simone la chercha des yeux, elle avait disparu.

— Il est donc vrai qu'il vous faut un mois ou même deux pour vous décider? demanda Maurice à brûle-pourpoint.

L'heure fatale était venue. Simone se résigna, baissa la tête, détourna les yeux, et répondit : — Êtes-vous sûr qu'en sollicitant ce délai je ne songe pas à votre intérêt plus qu'au mien?

— Les juges qui punissent un coupable l'assurent toujours que c'est pour son bien, répliqua-t-il d'un ton presque amer; mais le coupable est peu reconnaissant à ses juges de la peine qu'ils se donnent pour l'amender.

Elle trouva qu'il le prenait un peu haut, elle fut tentée de s'insurger; il avait dans les yeux quelque chose qui lui imposa.

— De quoi vous punirais-je? répondit-elle doucement.

— Alors c'est une épreuve?

— Peut-être.

— Soyez persuadée qu'elle est de trop.

— Vous le dites aujourd'hui; mais demain?

Il repartit avec une énergie d'accent qui ressemblait à de la colère : — Je vous jure que demain, comme après-demain, je serai l'homme que vous voyez aujourd'hui. Je vous jure que je vous réponds de votre bonheur, et que, si vous étiez malheureuse avec moi, je me tiendrais pour un misérable.

Mlle Saint-Maur fut saisie d'un tremblement. Il se repentit de l'avoir effrayée, et il prit sa voix la plus caressante pour lui dire : — Permettez-moi de penser que dès cet instant nous sommes engagés d'honneur l'un envers l'autre.

Elle regarda couler la Seine, elle crut voir couler sa destinée. Il lui parut que tantôt elle s'était livrée à de sottes rêveries, qu'elle s'était grossièrement abusée, qu'elle avait caressé une chimère et fondé son avenir sur la plus trompeuse des espérances : elle était folle de s'imaginer que Séverin eût pour elle plus que de l'amitié; ce sage, cet homme de volonté et de devoir, cette tête ronde, ce puritain savait-il aimer, ce qui s'appelle aimer? Elle crut entendre le bruit d'une porte qui roulait pesamment sur ses gonds; il n'y avait personne derrière.

Maurice lui avait pris la main, qu'il porta à ses lèvres en disant : — J'attends, ne me répondrez-vous pas?

Tout à coup une voix cria : — Les voici, mais nous arrivons mal à propos.

Le vicomte se leva tout d'une pièce, il aperçut son frère et un peu plus loin sa belle-sœur. Heureuse de l'incident, bénissant le ciel qui l'avait entendue, Simone courut à leur rencontre.

— Ma charmante cousine, excusez notre indiscrétion, lui dit le comte d'Arolles; j'ai de bons yeux, et ce n'est pas ma faute si le bocage a perdu son mystère... Vous voyez des gens qu'un prochain départ empêchera de signer à votre contrat, et qui n'ont pas voulu se mettre en route sans vous avoir présenté leurs meilleurs souhaits. Ma femme était impatiente de faire votre connaissance.

Puis, allant à son frère et lui prenant le bras, il le tira à l'écart. — Petit Maurice, commença-t-il, j'ai de grosses nouvelles à te conter. Tu es trop absorbé dans tes amours pour soupçonner ce qui se passe dans Landerneau et que nous sommes en pleine crise ministérielle. On m'a offert avec insistance le ministère de l'intérieur. J'ai refusé, cela t'étonne, mais tu vas me comprendre. Tu sais ou tu ne sais pas que j'ai donné à plein collier dans cette grande conspiration avortée qu'on appelle l'entreprise de la fusion. Que veux-tu? ma simplicité d'esprit ne pouvait admettre qu'un prince fût capable de refuser une couronne plutôt que de s'imposer le modeste sacrifice de coudre une loque tricolore à son drapeau blanc. Il y a des incrédulités fatales. Quoique Bernardin de Saint-Pierre nous en donne sa parole d'honneur, je n'avais jamais cru que Virginie eût mieux aimé se noyer que d'ôter sa chemise. Il paraît cependant que l'histoire est vraie, puisqu'elle vient de se répéter. Bref, je me suis outrageusement trompé, et nous voilà réduits à ta charmante république, que nous tâcherons de rendre décente et habitable; mais en

ce qui me regarde, on a beau dire qu'erreur ne fait pas compte, j'estime qu'il faut toujours compter avec ses erreurs. Si j'acceptais en ce moment un portefeuille, je serais tiré à deux chevaux entre les engagemens que j'ai pris et ceux que je devrais subir. Rien n'use plus vite un homme d'état que les collisions de devoirs et les tiraillemens. Je préfère m'en aller, disparaître, faire le plongeon... Rassure-toi, je ne me retire pas sur le fumier du bonhomme Job. On m'a offert une ambassade, je l'ai acceptée, et j'irai passer à Constantinople le temps qui sera strictement nécessaire aux mues de ma conscience. Je ferai là-bas de profondes réflexions, ajouta-t-il en riant, sur les beautés du régime républicain, et à mon retour j'aurai la tournure et les opinions d'un ministre vraisemblable de la république.

— Quand pars-tu? lui demanda Maurice d'une voix fiévreuse.

— Le plus tôt possible. Ma nomination n'est pas encore annoncée, mais elle est décidée depuis huit jours, et huit jours ont suffi à ton admirable belle-sœur pour avancer beaucoup ses préparatifs de départ. Demain je l'emmène à la Tour, où elle a de grosses affaires à régler. J'espère que dans un mois je pourrai me rendre à mon poste.

Maurice demeura comme perdu dans ses pensées. Sa raison lui criait : — Tu es sauvé! — mais il est des momens où notre raison nous apparaît comme une étrangère qui ne sait pas nos secrets.

— Ah çà! j'aime à croire que tu me regrettes un peu, lui dit Geoffroy en le tirant doucement par l'oreille.

— Tu n'en doutes pas?

Le comte d'Arolles se mit à rire et s'écria : — Nigaud, je t'emmène.

— A Constantinople?

— Apparemment. Tu es si bien commencé! je prétends achever mon ouvrage. Je te ferai attacher à l'ambassade, j'en ai déjà touché un mot au ministre. Quand tu auras le pied à l'étrier, je piquerai la mule... Marie-toi bien vite, poursuivit-il, tu viendras nous rejoindre là-bas. Un seul toit, une seule gamelle, un seul cœur à partager entre quatre, voilà une partie carrée qui est tout à fait de mon goût.

— Un instant, s'écria Maurice éperdu, il faut savoir si cette partie est du goût de tout le monde.

— Et qui se permettrait d'y trouver à redire? Serait-ce Gabrielle par hasard? Elle m'en a donné l'idée.

Ces paroles portèrent le dernier coup au vicomte. Il répondit en cherchant ses mots : — Je lui en suis fort reconnaissant, mais c'est impossible. Certainement Simone... Elle ne consentira pas à s'éloigner de son père... Et le colonel lui-même...

— Éternel faiseur de difficultés! répliqua Geoffroy. Ah! tu t'imagines que Simone... Je vais de ce pas la consulter.

A ces mots, malgré les efforts que fit son frère pour le retenir, il se dirigea vers le banc où s'étaient assises la comtesse et Mlle Saint-Maur.

L'entretien de ces deux femmes était froid, pénible, contraint. En venant à la Rosière pour la première fois, Gabrielle s'était promis d'y instruire un procès, d'y faire subir à Mlle Saint-Maur un interrogatoire en forme; elle n'en eut pas le courage. Elle se sentait hors d'état d'achever une phrase où se trouverait le nom de Maurice; si accoutumée qu'elle fût à se posséder, elle craignait de se trahir en le prononçant. Elle ne parlait à Simone que des choses les plus indifférentes, et son ton était sec, avec une nuance de hauteur. Mlle Saint-Maur n'éprouvait qu'une curiosité bienveillante pour une femme dont elle admirait l'élégance et l'éblouissante beauté; mais il lui parut que la comtesse l'examinait avec une attention indiscrète, qu'elle attachait sur son visage des yeux de lynx ou de basilic, qu'elle l'analysait, qu'elle l'épluchait. Elle crut découvrir une dureté cachée dans son sourire, une secrète malveillance dans son regard, une griffe sous sa politesse, un scalpel au fond de ses yeux. Les femmes du monde ne se doutent pas de la sûreté de clairvoyance avec laquelle les âmes droites et simples les pénètrent souvent. Toutefois Mlle Saint-Maur résistait à son impression, qu'elle traitait de déraisonnable. Elle se disait : — Que lui ai-je fait? pour quel motif me voudrait-elle du mal? — Son impression était plus forte que son raisonnement, et, en dépit de sa bonne volonté, elle ne parvenait pas à rompre la glace. Elle fut charmée de voir s'approcher le comte, qui lui cria :

— Que dirait Mlle Simone Saint-Maur si on lui proposait d'aller faire un tour à Constantinople?

— Elle en serait fort surprise.

— Et sa surprise serait-elle du nombre des étonnemens agréables?

— Pourquoi pas? répliqua-t-elle.

— Tu l'entends, Maurice... Silence! Ne te mêle de rien, personne ne te demande ton avis. Je me réserve l'avantage de traiter cette affaire avec elle.

Aussitôt, offrant son bras à Simone, il l'entraîna d'un pied gaillard le long de l'avenue qui conduisait à la maison, laissant face à face son frère et Gabrielle. Ils se mirent aussi en marche, mais à pas comptés, et virent disparaître bientôt à l'un des tournans du chemin la robe lilas de Mlle Saint-Maur.

La comtesse jeta un regard en dessous à Maurice, qui cheminait à côté d'elle, muet comme un tombeau. Puis elle lui dit : — Je

vous fais mon compliment, elle est fort bien, et vous êtes un homme de goût. Quand je l'ai vue l'autre soir, j'ai cru retrouver une figure de connaissance. Sûrement je l'avais rencontrée quelque part, dans le premier roman anglais qu'on m'a permis de lire. Elle doit s'appeler Evelina, ou Mary, ou Queechy, et sous un air timide elle cache une volonté tenace. Savez-vous ce qu'elle compte faire de l'homme qu'elle croit aimer? Elle l'épouse pour le gouverner et le convertir. L'amour pour ce genre de blondes est une tyrannie douce, une véritable direction de consciences. La vôtre sera en de bonnes mains.

Il lui répondit : — Vous m'avez deviné. J'avais besoin d'un directeur; pouvais-je en trouver un plus charmant?

Elle quitta le ton de l'ironie pour lui dire en s'animant : — Prenez-y garde, je soupçonne Mlle Saint-Maur d'être une personne très fière. Elle ne voudrait plus de vous, si elle venait à se douter que vous l'épousez par dépit.

— Où prenez-vous, s'il vous plaît, que je l'épouse par dépit?

— Soyons tous les deux de bonne foi. Je suis convenue qu'elle est charmante, convenez que vous ne l'aimez pas.

— Vous vous trompez étrangement, je vous affirme que je l'aime.

— Vous le diriez cent fois que je ne vous croirais pas.

— Vous m'en croiriez si vous connaissiez comme moi Mlle Saint-Maur. Elle a un mérite bien rare que vous ne soupçonnez point.

— Quel mérite?

— Elle a, madame, des yeux et une bouche qui n'ont jamais menti.

— Quand je vous disais que vous l'épousiez par dépit, répondit-elle en brassant du pied un amas de feuilles sèches. Elle poursuivit d'une voix sourde : — Vraiment oui, je connais des femmes qui mentent; mais les unes mentent quand elles affirment qu'elle aiment, les autres quand elles soutiennent qu'elles n'aiment pas. Ces dernières méritent votre indulgence. Elles se défendent comme elles peuvent contre l'homme qu'elles redoutent et peut-être contre elles-mêmes. Leurs mensonges sont un bouclier derrière lequel s'abritent leur repentir et leur faiblesse.

Elle regarda fixement Maurice : — Je vous ai menti une fois, reprit-elle; mais savez-vous quand? Il me semble que c'est toute la question.

— J'ai renoncé à la résoudre, répondit-il en évitant son regard, et vous emporterez votre secret à Constantinople.

Ils se turent pendant quelques minutes. Tout à coup, s'arrêtant, Gabrielle glissa la main dans une poche intérieure de son mantelet fourré, elle en tira un carnet et de ce carnet un papier, qu'elle tendit à Maurice en lui disant : — Lisez.

Après un moment d'hésitation, il prit le papier et lut ce qui suit :

« Je vous aime, et vous le savez ; mais vous affectez de ne pas le savoir. Par un jeu cruel vous feignez de ne pas me comprendre et vous m'avez toujours empêché de m'expliquer. Mon supplice ne peut se prolonger indéfiniment. Ce que vous me défendez de vous dire, je vous l'écris. Désormais nous ne pourrons plus ignorer, vous et moi, ce que nous devons penser l'un de l'autre. Je suis trop malheureux pour ne pas préférer au doute qui me tourmente la plus funeste des certitudes. Si après avoir lu cet aveu vous me permettez de vous revoir, ce sera me permettre d'espérer ; si vous me punissez de mon audace en me bannissant de votre présence, je ne croirai pas, sachez-le bien, que vous m'ayez sacrifié à votre devoir. Vos rigueurs me confirmeraient dans un soupçon qui s'impose à mon esprit. Depuis quelques mois, il y a dans votre cœur une passion mystérieuse, contre laquelle vous vous défendez mollement ; elle vous cause un trouble secret, dont les symptômes ne m'ont point échappé. Qui est mon rival? Je ne le sais pas encore ; mais cet inconnu fera peut-être votre malheur. Mérite-t-il vraiment d'être préféré par vous à un homme dont la discrétion vous est connue et qui saurait cacher au monde sa gloire et son bonheur? »

Après avoir lu cette lettre, Maurice la froissa dans sa main, que la fièvre et la colère faisaient trembler. Soudain il vit accourir au travers d'un taillis la jolie levrette de Mlle Saint-Maur, qui était à la recherche de sa maîtresse. En trois bonds, elle atteignit l'avenue. L'air inquiet, à demi farouche, elle s'approcha de la comtesse d'Arolles, tourna en cercle autour d'elle, la queue basse, le museau frissonnant, comme si elle eût flairé un ennemi. Puis, allant à Maurice, elle se dressa sur ses pattes de derrière, posa les pattes de devant sur son épaule, allongea vers lui sa tête fine et ses yeux humides, dont le regard était presque humain. Il est question dans *les Mille et une Nuits* de princesses qui, métamorphosées en chiennes par la baguette d'un enchanteur, en sont réduites à parler avec les yeux. Le regard de la levrette était parlant; il disait à Maurice : Défie-toi. Il la caressa; il aurait voulu la garder auprès de lui pour qu'elle le gardât contre lui-même, mais les princesses enchantées sont courtes dans leurs discours comme dans leurs apparitions, il faut saisir leurs avertissemens au vol. La levrette mordilla un instant la main droite du vicomte, et bientôt fit un bond comme pour happer le papier qu'il tenait dans sa main gauche et qu'il mit hors d'atteinte. Elle reprit terre, tourna une seconde fois autour de Gabrielle, et repartit comme un trait.

Maurice rendit la lettre à sa belle-sœur en lui disant : — A quelle fin m'avez-vous fait lire cette brûlante déclaration?

— Ne vous a-t-elle rien appris?

— Pardonnez-moi, répondit-il durement, elle m'a appris qu'un fat irrité peut tout se permettre avec certaines femmes et leur jeter un insolent défi, parce qu'il sait bien qu'elles ne se fâchent jamais.

Elle lui repartit avec une mansuétude qui l'étonna : — Une fois pour toutes, qu'entendez-vous par certaines femmes?

— Celles qui n'ont pas de cœur et qui n'admettent pas qu'on en ait. — Et, se calmant, il ajouta : — Croyez que je vous juge sans colère; mais vous conviendrez que j'ai le droit de vous juger.

— Encore ne faut-il calomnier personne, répliqua-t-elle. Êtes-vous certain d'avoir lu dans mes pensées? et ne serait-il pas possible que l'homme qui a écrit cette lettre me connût mieux que vous?

— C'est de M. de Niollis que vous entendez parler?

— De lui ou d'un autre, il n'importe; je parle d'un homme qui peut-être m'a devinée et qui me reproche une passion mystérieuse à laquelle tour à tour je m'abandonne et je résiste. S'il a dit vrai, pensez-vous que je sois à plaindre ou à blâmer?

Ils étaient sortis de la forêt, ils longeaient le mur de clôture du jardin. Maurice hâta le pas. Gabrielle se plaça devant lui, au milieu de l'allée, et lui barra le passage. La lèvre plissée, le sourcil frémissant, l'œil en feu, elle s'écria : — Vous ne me croyez pas? Qu'exigez-vous de moi? Quel gage de ma sincérité, quelle garantie puis-je vous donner?

— Un second éventail, répondit-il avec un sourire amer. Pour votre bonheur et pour le mien, vraies ou fausses, vos explications sont venues trop tard.

Elle eut un emportement de hauteur et de colère. — Vous n'épouserez pas Mlle Saint-Maur, lui dit-elle; ce mariage serait une mauvaise action.

— Pourquoi donc, je vous prie?

— Vous n'avez plus le droit de disposer de vous... Vous lui offrez votre cœur, je la défie de m'en chasser!

Maurice lui imposa silence par un geste énergique; à l'angle de la muraille, il avait vu apparaître Simone. Elle venait annoncer à Mme d'Arolles que le comte l'attendait, qu'il était pressé de retourner à Paris. Elle n'avait rien entendu, mais ce qu'elle voyait l'étonna. Elle promenait son regard de Maurice à la comtesse, de la comtesse à Maurice, et ce regard les fit pâlir l'un et l'autre. Le vicomte se remit le premier de son trouble. Il s'avança vers sa cousine et lui tendit la main; elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Elle laissa passer devant elle la comtesse sans la quitter des yeux; puis elle dit à Maurice : — Partez-vous aussi?

— Si vous me le permettez, lui répondit-il, j'attendrai le dernier train.

— Fort bien, dit-elle d'un ton si tranquille et si posé que le vicomte se rassura.

— Mon cher Maurice, lui cria son frère, qui venait au-devant de lui, je te félicite de tout mon cœur. Tu épouses non-seulement la personne la plus blonde de l'univers, mais la plus sensée, la plus avisée, la plus réfléchie, la plus raisonnable. C'est un plaisir que de causer affaires avec elle, et si jamais j'ai un cas très embrouillé à débattre avec le Grand-Turc, c'est elle que je lui enverrai pour le mettre à la raison.

— On en dira tant, mademoiselle, que je serai jalouse de vous, dit la comtesse à Simone avec un sourire forcé et un frémissement dans la voix.

Simone la regarda sans lui répondre, et cette fois ce fut l'oiseau qui fit baisser les yeux du basilic.

Après le départ de son frère et de sa belle-sœur, le vicomte d'Arolles fit de vaines tentatives pour se retrouver un instant seul avec sa cousine. Elle évita soigneusement le tête-à-tête. Pendant le dîner, elle parut préoccupée, pensive; elle cherchait à mettre de l'ordre dans ses idées, à démêler certaines sensations, aussi confuses que vives, qui lui causaient une sorte d'effarement. Que signifiait le trouble subit qui s'était peint sur deux visages au moment où elle avait paru au détour d'une muraille? Les rôles étaient donc renversés? Comment se faisait-il qu'on eût peur d'elle, qui avait eu souvent peur des autres? A l'exemple de l'animal « inquiet et douteux » de la fable, à qui tout donnait la fièvre, elle eût dit volontiers : — Ma présence effraie aussi les gens ! — Elle raisonnait avec elle-même sur son aventure, où sa candeur ne voyait pas clair. Le bandeau de l'innocence sur les yeux, elle allait et venait au bord d'un fossé.

En sortant de table, le colonel, frappé de son air rêveur, lui pinça la joue en lui disant : — Bon voyage, mademoiselle; vous voilà déjà en route pour la Turquie?

— Il est bon que je la voie en rêve, lui répondit-elle, je ne la verrai pas autrement.

— Qu'est-ce à dire? Il est trop tard pour réclamer; ton enjôleur de futur beau-frère, cette gloire de la tribune, a tiré parole de toi.

— C'était un badinage, répliqua-t-elle avec une douce fermeté; j'aime trop la Rosière, je n'irai pas à Constantinople.

Maurice se pencha vers elle et lui dit tout bas : — Parlez pour moi comme pour vous; nous n'irons pas là-bas, c'est trop loin.

Elle poussa un soupir de soulagement, et ses yeux témoignèrent au vicomte beaucoup d'estime et un peu de reconnaissance.

— Mille tonnerres ! s'écria le colonel, ces êtres-là sont trop embrouillés pour moi. Cela dit blanc, cela dit noir dans la même minute. Mademoiselle Trimlet, quand donc les femmes auront-elles le sens commun?

L'excellente demoiselle, un peu piquée, lui repartit de son ton le plus grenadier : — Mais, avec votre permission, monsieur le colonel, je suis une femme, moi aussi.

— Si peu que rien, ma chère, lui répondit-il; faites-moi ma partie d'échecs.

Simone leur apporta l'échiquier, et courut à son piano, l'ouvrit, entama un nocturne de Chopin. Comme elle achevait la dixième mesure, Maurice lui prit les deux mains et lui dit :

— Persistez-vous à me mettre à l'épreuve?

— Oui.

— Et cette épreuve sera-t-elle longue?

— Cela dépend de vous... Il m'est venu un caprice.

— Quel qu'il soit, vous serez obéie.

— Le départ de la comtesse d'Arolles est-il proche?

— Elle partira demain soir pour la Tour, répondit le vicomte sans oser regarder cette timide qui était devenue intimidante.

— Ainsi vous ne la reverrez pas?

— Je lui ai fait mes adieux;... mais pourquoi désirez-vous que je ne la revoie pas?

Elle hésita un moment. — Je crois que cette femme ne m'aime pas, et je sens que je ne peux pas l'aimer. Avouez que tantôt elle vous disait du mal de moi.

Comme il se taisait, elle reprit : — J'ai votre parole?

— Assurément, mais j'ai la vôtre aussi. Donnez-moi l'assurance que nous sommes engagés l'un envers l'autre.

— C'est Chopin qui vous répondra.

Cela dit, Mlle Saint-Maur se hâta de recommencer son nocturne. Le vicomte d'Arolles entendit mal les explications que devait lui donner Chopin. Il comprit seulement que sa musique renferme un délicieux poison à l'usage des âmes tristes.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La quatrième partie au prochain n°.)

LES PREUVES

DE

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

EN HISTOIRE NATURELLE

La science n'a pas de prétention à la vérité absolue, elle ne connaît que des faits constatés ou des théories dont la probabilité, voisine de la certitude, repose sur la concordance des preuves accumulées qui militent en faveur de ces théories. Ainsi en astronomie la rotation de la terre sur elle-même et autour du soleil est un fait confirmé par toutes les observations directes et tous les calculs. Il en est de même de la théorie de l'attraction. Quand Newton en formula les lois, des objections se produisirent de toutes parts : elles furent toutes réfutées, et les progrès ultérieurs de la mécanique céleste confirment tous les jours l'existence de ces lois. En physique, la théorie de la transformation des forces, quoïque d'origine récente, domine déjà la science tout entière; les difficultés disparaissent à mesure qu'elles surgissent, et tous les jours des preuves nouvelles s'ajoutent à celles que l'on connaissait déjà. Chaleur, lumière, électricité, magnétisme, ne sont pas des agens distincts, des fluides impondérables, comme on disait autrefois, ce sont des modes de mouvement. En chimie, la théorie moderne de l'atomicité rend compte non-seulement de la nature des combinaisons connues, mais, permettant en outre de prévoir les combinaisons possibles, elle devient une puissante méthode d'investigation qui enfante tous les jours de nouvelles découvertes. En physiologie, la doctrine des actions réflexes, malgré son origine récente, s'affermit également par l'addition des observations et des expériences nouvelles qui la confirment.

Comme celui de la physiologie, l'objet des sciences naturelles est plus complexe que celui des sciences astronomiques, physiques ou chimiques; les faits sont moins simples, moins nets, les phénomènes plus compliqués, les expériences moins sûres, les déductions plus difficiles. Dans l'être organisé, végétal ou animal, des appareils multiples et variés remplissent des fonctions différentes qui s'influencent réciproquement. Les formes ne sont plus géométriques comme celles des astres et des cristaux : elles sont variables avec l'âge, puisque les êtres vivans naissent, s'accroissent et meurent. L'ensemble de ces êtres constitue une série progressive qui se compose de créatures de plus en plus parfaites, depuis ces organismes élémentaires et ambigus, intermédiaires entre le végétal et l'animal, jusqu'à l'homme, glorieux couronnement du règne organisé. Récemment encore aucune loi générale ne reliait ces êtres entre eux : on avait reconnu leurs affinités réciproques, traduites par la méthode naturelle en botanique et en zoologie; mais la cause de ces affinités, celle du développement individuel, les liens qui unissent les végétaux et les animaux fossiles aux végétaux et aux animaux vivans, étaient inconnus. La théorie de l'évolution, émise par Lamarck (1) dès 1809, philosophiquement comprise par Goethe, définitivement formulée par Charles Darwin et développée par ses disciples, relie entre elles toutes les parties de l'histoire naturelle, comme les lois de Newton ont relié entre eux les mouvemens des corps célestes. Cette théorie, connue aussi sous les noms de darwinisme, transformisme, théorie de la descendance, a été maintes fois exposée. Mon but dans cette étude est de montrer qu'elle a tous les caractères des lois newtoniennes, et qu'elle s'appuie comme elles sur une concordance de preuves qui se multiplient tous les jours. Au jugement des esprits non prévenus et suffisamment doués, elles lui donnent donc le caractère de probabilité voisine de la certitude, *postulatum* de la vérité dans les sciences positives.

I. — CONTINUITÉ DE LA CRÉATION. — ATAVISME.

Le point de départ de la doctrine de l'évolution, c'est la *continuité de la création* sur la terre, depuis la première apparition des êtres organisés jusqu'à l'heure actuelle. Cette continuité est une découverte des temps modernes. Au commencement et même au milieu du XVIIIe siècle, les naturalistes ne connaissaient guère que les végétaux et les animaux vivans. La paléontologie n'était pas encore née. Cependant, dès la fin du XVIe siècle, deux grands artistes, Léonard de Vinci et Bernard Palissy (2) avaient déjà annoncé que la

(1) Voyez une étude sur Lamarck dans la *Revue* du 1er mars 1873.
(2) *Discours admirables des pierres,* 1580 (*OEuvres complètes*), édition Cap, p. 275.

terre renfermait des coquilles qui avaient vécu dans le sein de mers disparues dont le fond émergé constituait le squelette des continens actuels. Leur œil exercé avait reconnu l'analogie de ces formes nouvelles avec les formes connues des coquilles vivantes; mais c'est seulement un siècle plus tard que cette vérité fut établie scientifiquement par Stenon et Hooke, puis vulgarisée par Buffon. Les progrès de la paléontologie ne pouvaient être rapides. Les matériaux dont elle se sert, enfouis dans les profondeurs de la terre, ne sont le plus souvent restitués à la lumière que par des fouilles entreprises dans une intention toute différente : c'est le hasard qui les met au jour, et la plupart de ces restes négligés, dispersés, oubliés, souvent détruits, sont perdus pour l'étude. On ne recueillit d'abord que des débris animaux, ossemens, carapaces et coquilles, les empreintes végétales conservées dans le sein de la terre passaient complétement inaperçues. On savait seulement qu'il existait des bois silicifiés fossiles, semblables au bois de nos arbres vivans.

L'ignorance de la paléontologie se compliquait chez Linné et ses contemporains d'une idée préconçue : ils admettaient *a priori* que les espèces avaient été créées l'une après l'autre, qu'elles jouissaient d'une existence propre et se distinguaient par des caractères dits *spécifiques* se transmettant héréditairement par voie de génération. Ces naturalistes étaient convaincus que ces espèces n'avaient d'autre lien entre elles qu'une ressemblance plus ou moins étroite avec d'autres espèces auxquelles on les réunissait pour constituer le groupe conçu sous le nom de *genre* par Tournefort. Ce préjugé, joint à l'absence de toute notion paléontologique, empêchait le progrès qui s'est accompli depuis; il se faisait dans une autre direction : la botanique, science purement descriptive à cette époque, avait devant elle la tâche immense de découvrir, de reconnaître, de décrire et de classer les végétaux vivans à la surface du globe : elle y suffisait à peine, et l'inventaire est loin d'être achevé.

La paléontologie systématique est l'œuvre du XIXe siècle. Sous l'impulsion de Cuvier, celle des animaux devança celle des végétaux. Cependant ceux-ci sont étudiés à leur tour par Schlotheim, Adolphe Brongniart, Corda, Lindley et Goeppert; mais, la plupart des animaux et des végétaux découverts dans le sein de la terre paraissant fort différens de ceux qui vivent actuellement, on en avait conclu qu'il y avait discontinuité complète entre la création des êtres organisés vivans et celle des corps organisés fossiles. Le génie de Cuvier n'avait cependant pas méconnu que les espèces éteintes rentraient dans le cadre général du règne animal et comblaient certaines lacunes entre les différens ordres dont il se compose; mais il n'admettait pas que les animaux vivans fussent les descendans de leurs ancêtres disparus. La géologie de cette époque

était favorable à l'opinion de Cuvier : elle enseignait que la terre avait été le théâtre de grandes révolutions, de cataclysmes épouvantables dans lesquels tous les êtres créés avaient péri. Le déluge biblique, origine première de ces idées préconçues, était un exemple et une preuve de ces cataclysmes. Il y a plus : le soulèvement des montagnes, attesté par le redressement et le contournement des couches déposées d'abord horizontalement au fond de la mer, apparaissait aux yeux des géologues comme un phénomène violent et subit comparable à un changement à vue sur la scène de l'Opéra lorsque les montagnes surgissent au coup de sifflet du machiniste. Ces soulèvemens semblaient être la cause de cataclysmes périodiques entraînant la destruction de tous les animaux et de tous les végétaux existant alors. La science moderne a fait justice de toutes ces suppositions. Éclairée par la physique du globe et la paléontologie, l'histoire de la terre nous enseigne que notre globe n'a pas été le théâtre de révolutions périodiques. Ses archives, représentées par les différentes couches qui composent l'écorce terrestre, renferment les débris d'une succession d'animaux et de végétaux commençant par les organismes les plus simples et se terminant par les plus complexes. Semblables aux inscriptions et aux médailles sur lesquelles s'appuie la chronologie de l'histoire, ils nous dévoilent la progression des êtres depuis les terrains les plus anciens jusqu'aux plus modernes. La continuité avec les espèces actuellement vivantes ne saurait être niée désormais : il n'y a pas d'hiatus dans la création.

Donnons d'abord quelques exemples empruntés à la botanique. Dans nos jardins et dans nos bois, nous sommes entourés de végétaux qui vivaient aux époques géologiques antérieures à l'époque moderne. Deux espèces d'érables (1), le hêtre, le sapin argenté, le noyer d'Amérique à feuilles cendrées, le grenadier, l'arbre de Judée, le laurier-rose, les pistachiers lentisque et térébinthe, l'arbre aux quarante écus (2), existaient déjà pendant l'époque tertiaire, Le climat de cette époque ayant été plus chaud que celui de la nôtre, on les retrouve à l'état fossile dans des localités où ils ne pourraient plus vivre actuellement : le grenadier aux environs de Lyon, le laurier des Canaries en Provence, le gincko au Spitzberg, en Sibérie et au Groënland, à des latitudes où aucun arbre ne peut résister actuellement à la violence des vents et aux rigueurs de l'hiver. On a retrouvé le même arbre à l'état fossile près de Sinigaglia en Italie. Ainsi donc le gincko, qui date de l'époque jurassique,

(1) *Acer opulifolium, A. monspessulanum.*
(2) *Gincko biloba.*

s'est propagé en rayonnant pendant l'époque tertiaire du pôle vers les régions méridionales. Partout il a succombé par suite de changemens climatologiques auxquels il a été soumis, excepté en Chine et au Japon, où il est encore à l'état sauvage. Réintroduit en Europe en 1754, il s'accommode très bien des climats de l'Angleterre, de la France et de l'Italie. Voilà donc un arbre fossile encore vivant, ainsi que ceux mentionnés précédemment avec lui. Il en est de même du laurier-rose (*Nerium oleander*). Spontané dans le Var, la rivière de Gênes, la Sicile, le midi de l'Espagne, la Grèce, la Syrie, etc., il a été trouvé fossile dans les grès tertiaires inférieurs de la Sarthe, dont le climat présent lui serait mortel.

Ces deux exemples, auxquels nous pourrions en joindre beaucoup d'autres, suffisent pour démontrer que la flore actuelle n'est que la continuation de la flore fossile, puisque des espèces enfouies dans le sein de la terre vivent encore à sa surface; mais le plus souvent l'identité des formes fossiles avec les formes vivantes n'est pas absolue : on trouve de légères nuances. Comment s'en étonner, puisque le climat auquel l'espèce actuelle s'est accommodée est différent de celui auquel l'espèce fossile était soumise? Les influences du milieu ambiant sont encore manifestes de nos jours. En voyageant du sud au nord, ou en s'élevant de la plaine sur les Alpes et les Pyrénées, on voit les espèces se modifier. Les botanistes leur ont donné souvent des noms différens, mais on reconnaît très bien l'identité originelle en suivant pas à pas les modifications successives qu'elles subissent (1). Le voisinage de la mer, l'humidité plus ou moins grande de l'atmosphère, la nature et la composition chimique du sol produisent des effets semblables. Il est grand, le nombre des espèces vivantes que l'on peut rattacher ainsi par voie de comparaison aux espèces fossiles; mais il en est beaucoup aussi dont la généalogie n'est pas encore établie et ne le sera peut-être jamais. Toutefois on peut affirmer dès aujourd'hui que la flore actuelle est, par voie de descendance, la continuation de la flore tertiaire.

Cette descendance nous est encore démontrée par les phénomènes d'*atavisme* que nous présente le règne végétal. On entend par atavisme la réapparition chez les descendans de caractères ou de particularités qui existaient chez les ancêtres. En voici quelques exemples. Le gincko, dont nous avons parlé, a les feuilles d'une fougère, le tronc d'un arbre de la famille des conifères, des fleurs mâles en chatons comme celles des amentacées (peupliers, bouleaux, etc.), et une graine nue comme celle des *Cycas*. Ces faits et d'autres plus minutieux prouvent que les fougères sont les ancê-

(1) Le genévrier de la plaine devient le genévrier nain de la montagne, le *Saxifraga aspera* devient *Saxifraga bryoides*, le pin sylvestre pin de montagne, etc.

tres communs de cet arbre et des cycadées; il possède en outre, par anticipation, les chatons mâles des amentacées, qui lui succéderont dans l'ordre hiérarchique des végétaux, ordre identique à celui de la succession des végétaux dans l'échelle des terrains géologiques. Tout le monde connaît le vulgaire chardon roulant de nos terrains stériles; il fait partie du genre *Eryngium*, famille des ombellifères. Cette famille appartient à l'embranchement des *Dicotyledones*, et comme toutes les plantes qui germent avec deux feuilles séminales, la plupart des *Eryngium* ont des feuilles à nervures divergentes; mais un certain nombre d'*Eryngium* américains portent de longues feuilles rubanées à nervures parallèles comme celle des ananas, des *Pandanus*, des *Agave*. Ces *Eryngium* ont donc conservé par atavisme les feuilles des végétaux monocotylédones, leurs ancêtres. Les *Arum* ou les *Smilax* au contraire, quoique monocotylédones, possèdent déjà par anticipation les feuilles divergentes des dicotylédones, leurs successeurs. De même les *Acacia* de la Nouvelle-Hollande ont, au lieu de feuilles composées comme ceux de l'Afrique et de l'Asie, des feuilles à nervures parallèles, pétioles élargis appelés *phyllodes*, analogues aux feuilles rubanaires des monocotylédones. De même encore certaines renoncules aquatiques rappellent les fluteaux (*Alisma*) de nos marais, qui appartiennent aux monocotylédones. La crainte d'entrer dans des détails trop techniques et de citer des plantes connues des seuls botanistes m'empêche de multiplier ces exemples.

Voyons si la zoologie confirme les vérités générales que la botanique nous enseigne, sachons si le règne animal actuellement vivant se continue également sans interruption avec le règne animal fossile, si les êtres qui se meuvent et se multiplient autour de nous sont les descendans de ceux dont les ossemens ou les enveloppes solides reposent depuis un nombre incalculable de siècles au sein des couches géologiques. Je ne parlerai guère que des mammifères pour n'être pas entraîné à citer des animaux inconnus de la plupart des lecteurs. La botanique nous a appris que les grandes divisions du règne végétal, les monocotylédones et les dicotylédones, comprenant les végétaux supérieurs ou phanérogames, ont été précédés dans les dépôts plus anciens par leurs ancêtres paléontologiques immédiats, les fougères et les lycopodes. Il en est de même pour les mammifères : les plus inférieurs, didelphes ou marsupiaux de l'Australie (kangourous, thylacine, phascolôme), correspondent à des didelphes fossiles, les *Thylacotherium* et les *Phascolatherium* de l'étage jurassique de Stonesfield en Angleterre. Ce sont les mammifères les plus anciens que l'on connaisse. Ainsi, de même qu'en botanique les monocotylédones et les gymnospermes ont paru avant les dicotylédones, dont l'organisation est plus par-

faite, de même les mammifères inférieurs ou marsupiaux ont précédé les mammifères plus parfaits dont l'homme fait partie. Dans les deux règnes, l'ordre paléontologique et l'ordre hiérarchique se confondent. Les êtres organisés les plus simples ont paru avant les plus complexes, les inférieurs avant les supérieurs. Étudions l'origine de quelques ordres bien connus de la classe des mammifères supérieurs.

Quel est l'observateur, artiste ou savant, peu importe, qui n'ait été frappé des formes étranges et massives de certains animaux, — éléphans, rhinocéros, hippopotames et tapirs, — qui jurent avec les formes habituelles des mammifères appartenant aux ordres voisins, chevaux, cerfs, gazelles, taureaux et moutons? La science confirme ce que l'instinct de l'artiste fait pressentir. Ces animaux monstrueux sont pour ainsi dire des étrangers dans la création actuelle, ce sont les descendans directs et immédiats de leurs prédécesseurs éteints. Dans la faune fossile, les mastodontes ou éléphans fossiles à molaires hérissées de tubercules, ont précédé les éléphans à molaires composées de lames verticales à surface lisse. Cautley et Falconer ont découvert dans les terrains tertiaires des collines de Siwalik, au pied de l'Himalaya, les débris d'un animal (1) que les naturalistes ont tantôt classé parmi les éléphans, tantôt parmi les mastodontes : cet animal établit donc la transition entre les mastodontes, genre éteint, et les nombreux éléphans qui lui ont succédé. De nos jours, il n'existe plus que deux espèces d'éléphans vivans. Celui de l'Inde diffère à peine de l'*Elephas antiquus* fossile, fort voisin lui-même de l'*Elephas meridionalis*, également fossile, et trouvés tous deux dans les couches pliocènes ou tertiaires supérieures de France et d'Italie. Quant à l'éléphant d'Afrique, il se rattache directement à l'*Elephas priscus* provenant des couches les plus récentes du Val d'Arno en Toscane. Ne sait-on pas aussi qu'en 1799 un pêcheur tongouse découvrit à l'embouchure de la Léna en Sibérie un éléphant en chair et en os, couvert de crins et de laine, conservé dans la glace qui l'entourait; c'est l'*Elephas primigenius* des naturalistes. Son squelette est le plus bel ornement du musée de Pétersbourg.

La généalogie des rhinocéros est aussi évidente que celle des éléphans. La souche primitive remonte aux *Palæotherium*, pachydermes dont Cuvier trouva les os en telle abondance dans les plâtrières de Montmartre à Paris qu'il put reconstituer le squelette complet de ces animaux : l'une des espèces était de la taille d'un cheval. Ces quadrupèdes étaient munis d'une trompe comme les tapirs et avaient comme eux les os du nez très courts. Dans les rhino-

(1) *Elephas Cliftii* ou *Mastodon elephantoïdes*.

céros fossiles, descendans des *Palæotherium*, les os du nez sont plus développés et portent une ou deux cornes. Le rhinocéros unicorne d'Asie se rattache à deux rhinocéros fossiles, celui de Sansan dans le Gers et celui d'Eppelsheim sur les bords du Rhin. Les affinités du rhinocéros bicorne d'Afrique avec celui provenant des argiles rouges de Pikermi, près d'Athènes, ont été signalées par un éminent paléontologiste, M. Gaudry, qui a découvert et décrit ce dernier animal sous le nom de *Rhinoceros pachygnathus*. On connaît trois espèces de tapirs vivans : une dans l'Inde, les deux autres dans l'Amérique méridionale. De véritables tapirs fossiles des terrains tertiaires supérieurs, leurs prédécesseurs immédiats, descendent eux-mêmes des *Lophiodon* du commencement de l'époque tertiaire.

Étudions encore les solipèdes, représentés actuellement par les différentes espèces de chevaux et d'ânes. Ce qui caractérise ces animaux, c'est de marcher sur un seul doigt terminé par un sabot, tandis que les pachydermes ont deux ou plusieurs doigts ; mais la paléontologie nous a fait connaître une série d'animaux par lesquels, en partant des pachydermes, on arrive insensiblement aux chevaux actuels : ainsi l'*Archippus* avait quatre doigts aux pieds de devant; le *Palæotherium* trois, celui du milieu étant plus large que les deux latéraux, l'*Hipparion* en avait trois également, mais les deux latéraux étaient très amoindris. Enfin dans le cheval actuel les doigts latéraux sont réduits à deux stylets osseux cachés sous la peau et sans usage : l'animal marche sur un seul doigt. De même l'os extérieur de la jambe, le péroné, entier dans le *Palæotherium*, se réduit également chez le cheval à un court stylet incapable de fortifier le membre dont il fait partie. Ainsi le cheval, l'animal le plus rapide et le plus élégant de la création, descend de lourds pachydermes antédiluviens. On sait combien l'homme a pu faire varier et améliorer les races chevalines qu'il a créées par la sélection artificielle et un entraînement judicieux. L'animal a été profondément modifié dans ses formes extérieures, cependant on voit quelquefois réapparaître le second doigt ou un rudiment du cinquième métacarpien et un autre os qui existaient chez l'*Hipparion*, ancêtre du cheval. Il existe des individus qui offrent accidentellement une raie noire le long de l'épine dorsale ou des vergetures sur les flancs, indices de la parenté du cheval, de l'âne, du zèbre, de l'hémione et du dauw, chez lesquels cette raie ou ces vergetures sont constantes : nouvelle preuve qu'ils ont tous une souche commune dont ils sont les descendans diversifiés. Donnons un dernier exemple emprunté à l'ordre des carnassiers. M. Gaudry a découvert dans les argiles rouges de Pikermi, près d'Athènes, une hyène (1) intermédiaire entre la hyène

(1) *Hyena eximia*.

rayée et la hyène tachetée vivantes qui sont ses dérivés, et trois civettes qui se rapprochent de plus en plus des hyènes par leurs caractères ostéologiques. Les *Amphycion* fossiles sont intermédiaires entre le loup et le chien et un genre parmi les canidés, le *Cynodon* se rapproche des civettes. Enfin M. Gaudry a rapporté de Grèce vingt-deux crânes et les membres d'une espèce de singe, le *Mesopithecus Pentelici*, qui relie les macaques aux semnopithèques.

La chaîne des animaux est donc continue, et les lacunes qui semblaient séparer les animaux vivans des animaux fossiles, les animaux fossiles ou les animaux vivans entre eux se comblent journellement. On connaît en paléontologie les passages des reptiles aux oiseaux; ceux des reptiles aux mammifères existent encore en Australie, ce sont les monotrèmes (ornithorhynque et échidné); quelques genres d'animaux inférieurs ont même traversé toute la série des terrains depuis les plus anciens jusqu'à l'époque actuelle : tels sont les encrines, les oursins, les térébratules et les coraux à six ou huit rayons, tandis que les coraux à quatre rayons, leur souche commune, expirent déjà dans la période houillère (1).

Les phénomènes d'atavisme que nous avons constatés dans le règne végétal existent également dans le règne animal. Nous en avons déjà indiqué quelques-uns chez le cheval dont les membres présentent les rudimens avortés et sans usage des os qui sont entiers et fonctionnaient utilement chez les *Palæotherium*. Les exemples foisonnent, je me borne à en indiquer un petit nombre. Les chiens et les autres carnivores qui marchent sur quatre doigts ont un pouce et un gros orteil avortés munis d'un ongle, mais qui ne porte pas sur le sol. L'ornithorhynque et l'échidné ont conservé le sternum de l'ichthyosaure, reptile pélagique éteint, voisin des poissons. Chez lui, ce sternum soutenait des nageoires, chez les monotrèmes ce sont des membres antérieurs dont l'usage est de fouir le sol. Dans les baleines adultes, les dents sont remplacées par des fanons, lames parallèles élastiques implantées dans la mâchoire supérieure : elles ferment la vaste gueule de l'animal, laissent échapper l'eau par leurs interstices, mais arrêtent au passage les petits animaux dont le gigantesque cétacé se nourrit. Chez la jeune baleine, on voit les rudimens de dents analogues à celles des reptiles et des genres voisins, les cachalots et les dauphins; mais ces dents ne poussent pas et sont remplacées par des fanons. Il en est de même chez les ruminans (bœuf, mouton, cerf, etc.); les incisives n'existent qu'à la mâchoire inférieure, mais sous le bourrelet cartilagineux de la mâchoire supérieure on trouve le germe des dents qui ne se sont pas développées. Un paléontologiste distingué, M. le

(1) E. Haeckel, *Arabische Corallen*, p. 48.

professeur Rutimeyer de Bâle, a été même conduit par ses études à considérer tous les systèmes de première dentition appelée *dentitions de lait* comme ataviques ou héréditaires et les dentitions définitives comme acquises ultérieurement. Issus des sauriens ou lézards munis de deux poumons, les serpens n'en ont qu'un seul qui se prolonge dans le ventre, mais au sommet de ce poumon unique on découvre une petite masse avortée qui représente l'autre poumon.

Ces organes rétrospectifs sont en général rudimentaires et sans usage. L'homme lui-même n'en est pas dépourvu, et je suis forcé de le citer, parce qu'il sait par son expérience personnelle que ces organes ne lui sont d'aucune utilité. Il porte sur sa poitrine les traces des mamelles qui ne se développent et ne fonctionnent que chez la femme. Ces traces sont une réminiscence éloignée de l'hermaphroditisme qui caractérise les animaux inférieurs. Parmi les muscles, ceux de l'oreille, incapables de la faire mouvoir, représentent exactement ceux qui impriment des mouvemens si rapides et si variés à l'oreille du cheval et de l'âne. Le muscle peaucier, au moyen duquel ces quadrupèdes impriment à leur peau des secousses vibratoires pour chasser les mouches qui l'incommodent, existe également sur les parties latérales du cou de l'homme, mais il est incapable de mouvoir la peau et reste par conséquent sans usage. Je citerai encore le plantaire grêle, auxiliaire inutile des muscles puissans du mollet, mais dont la rupture donne lieu à l'accident connu sous le nom de *coup de fouet*. Mince et sans force chez l'homme, ce muscle est très développé chez les chats; aussi est-il le principal agent des sauts prodigieux qu'ils exécutent pour atteindre leur proie. Les muscles pyramidaux, réminiscence des muscles qui ferment la poche des marsupiaux, nous reportent aux mammifères inférieurs. La caroncule lacrymale est une trace de la troisième paupière des reptiles et des oiseaux, le coccyx un rudiment de queue, l'appendice vermiforme de l'intestin grêle le cœcum des rongeurs réduit à la grosseur d'un tuyau de plume. La science compte déjà plus de vingt cas authentiques dans lesquels un grain de sable ou un pépin de raisin pénétrant dans cet étroit cul-de-sac ont amené une péritonite suivie de mort. Ainsi donc la série animale comme la série végétale nous offre une foule d'exemples d'atavisme, c'est-à-dire d'organes avortés sans usage pour l'espèce qui les présente, mais qui, bien développés, fonctionnaient utilement chez d'autres espèces moins élevées dans la série. Ces réminiscences sont des preuves inattaquables en faveur de la continuité de la création et de la théorie de la descendance.

Depuis peu de temps, les anatomistes sont entrés dans une autre voie qui a déjà conduit à des résultats importans et confir-

matifs de ceux que nous avons énoncés. Les muscles chez l'homme présentent souvent des anomalies dans leurs formes, leurs attaches, leurs divisions en deux ou plusieurs faisceaux. Jusqu'ici les traités d'anatomie humaine se bornaient à signaler ces anomalies, ils ne les discutaient pas. On les croyait rares, elles sont très communes. M. John Wood, professeur d'anatomie au *King's college* de Londres, n'a pas observé moins de 558 anomalies sur 36 cadavres seulement (1). Or, en comparant ces anomalies avec les muscles correspondans des animaux, on reconnaît qu'elles représentent l'état normal des ordres inférieurs à l'homme. Ainsi MM. Wood et Samuel Pozzi ont observé plusieurs fois chez l'homme un muscle appelé *sternalis brutorum* par les anciens anatomistes. Ce muscle est normal chez les singes supérieurs jusqu'aux cynocéphales. D'autres anomalies sont une réminiscence de la forme habituelle de ces muscles chez les carnassiers, les rongeurs, les marsupiaux et même les reptiles. On observe aussi des os anormaux. M. Luschka, professeur à Tubingue, a rencontré sur un homme des os représentant l'*episternum* de beaucoup de mammifères. Les organes intérieurs ne sont pas toujours conformés de la même manière, et M. Samuel Pozzi a signalé chez l'homme la présence accidentelle d'un lobe impair du poumon appelé *azygos*, commun à tous les quadrupèdes. Je m'arrête de peur d'entrer dans des détails trop techniques, et me borne à constater que les anomalies, confirmant les inductions tirées des organes rudimentaires, proclament comme eux l'unité et la continuité dans la création du règne animal; mais cela ne signifie en aucune façon que l'homme descende du singe. Des écrivains incompétens attribuent souvent cette opinion à Darwin et à ses disciples; c'est une assertion complétement erronée. Aucun zoologiste sérieux n'a jamais dit que l'homme descendît des singes en général ou d'un singe en particulier, mais depuis Linné tous les naturalistes considèrent l'homme comme faisant partie de la classe des mammifères. Linné le plaçait avec les singes dans l'ordre des primates, car c'est avec les singes qu'il a le plus d'analogies morphologiques, anatomiques et physiologiques. L'homme est sorti du règne animal tout entier, comme le prouvent la structure normale de ses organes en fonction, comparés à ceux des mammifères supérieurs, les organes sans fonctions dont les rudimens font partie de son économie, et enfin les anomalies rétrospectives qui rappellent l'état régulier de ses prédécesseurs dans l'ordre de la création.

(1) *Variations in human myology observed during the session 1867-1868* (*Proceedings of the royal Society*, t. XVI, p. 483).

II. — TRANSITIONS ENTRE LES ÊTRES ORGANISÉS. — NON-EXISTENCE DE L'ESPÈCE.

Goethe, âgé de quatre-vingt-deux ans, déclarait (1) que Linné était, après Shakspeare et Spinosa, l'auteur qui avait fait sur lui la plus vive impression. En parlant ainsi, il avait en vue la *Philosophia botanica* de ce naturaliste, livre plein de vues prophétiques dont l'avenir a consacré la justesse : chacune est condensée dans une courte phrase aphoristique, presque toutes sont devenues des axiômes de la science. Une de ces sentences est celle-ci : *natura non fecit saltus*, il n'y a pas de lacunes dans la nature. En effet, si l'on considère l'ensemble du règne organisé, on voit que les formes végétales et animales passent insensiblement les unes aux autres : individus, espèces, genres, familles, embranchemens, règnes, rien n'est isolé, tout se tient. Dans cet immense tableau, il n'y a pas de couleurs tranchées, il n'y a que des nuances et des dégradations infinies. Les exemples sont innombrables. Il est des genres où les botanistes n'ont pu s'entendre sur la distinction des espèces, tant elles se confondent les unes avec les autres. Tels sont les genres rose, ronce (*Rubus*), *Hieracium*, etc. Dans certaines familles, les crucifères, les ombellifères par exemple, les limites des genres sont tellement indécises qu'elles n'ont jamais été fixées définitivement. Même observation pour les familles : le genre *Verbascum* est intermédiaire entre les solanées et les scrofularinées, le genre *Detarium* entre les rosacées et les légumineuses, l'*Aphyllantes* entre les liliacées et les joncées. Les classes même ne sont pas séparées par des limites infranchissables. Les nénuphars sont intermédiaires entre les monocotylédones et les dicotylédones, les cycadées entre les fougères et les gymnospermes. Certains champignons, des infusoires problématiques, oscillent entre les végétaux et les animaux. Toutes nos divisions dites naturelles sont, comme Lamarck l'avait déjà dit, réellement artificielles.

Il faut en dire autant du règne animal. En fait d'espèces, on trouve tous les passages imaginables entre la grande marte brune du Poitou et la marte zibeline de Sibérie, qui en paraît si différente. Les espèces de campagnols, de souris, d'écureuils, de chiens sauvages et dans les mammifères supérieurs, la famille des sapajous (*Cebus*), sont composées d'espèces si semblables, si voisines, se confondant tellement les unes avec les autres que l'accord entre les zoologistes ne se fera jamais. Dans les oiseaux, les ornithologistes citent le genre vautour, les fauvettes et les bécasseaux. Dans les poissons, les ichthyologistes se perdent dans la distinction des espèces de

(1) *OEuvres d'histoire naturelle*, traduites par Ch. Martins, p. 191.

morues, de salmones. Les malacologistes ont renoncé à se mettre d'accord dans le genre hélice, cône, *Unio*, huître et térébratules vivantes ou fossiles. Rien de plus frappant qu'une espèce de planorbe (*Planorbis multiformis*), coquille abondante dans les calcaires d'eau douce de Steinheim, en Wurtemberg. Le docteur Hilgendorf a montré que cette espèce présentait vingt-deux variétés de formes telles que certaines ressemblent à des hélices, d'autres à des scalaires, genres fort différens du genre planorbe. Trouvées dans des couches géologiques distinctes, ces formes, loin d'être reconnues comme des variations d'un même animal, avaient été considérées comme constituant au moins douze espèces appartenant à plusieurs genres séparés.

Comme transitions entre groupes zoologiques, je citerai le galéopithèque, intermédiaire entre les singes et les chauves-souris, la loutre entre les fouines et les phoques, le bœuf musqué du Groënland entre les bœufs et les moutons, le geai entre les oiseaux de proie diurnes et les passereaux. Dans les reptiles, les lézards ont quatre pattes, les bimanes les deux antérieures seulement, les bipèdes et les chalcides les deux postérieures, le *Pseudopus Pallasii* de Dalmatie de petits tubercules sans usage, et dans l'orvet de nos bois, les membres sont cachés sous la peau; enfin ils disparaissent avec l'os sternal dans les véritables serpens qui sont complétement privés de membres. On voit que la transition est aussi ménagée que possible. Il serait inutile de multiplier les exemples, la loi est générale et sans exception. Les lacunes apparentes se comblent journellement par la découverte d'animaux vivans ou fossiles, et la chaîne interrompue se renoue et se continue.

Une conséquence nécessaire de la loi de l'évolution et de la continuité de la création, c'est que l'*espèce* n'existe pas telle qu'elle était comprise par les naturalistes du temps passé. Pour eux, les êtres organisés avaient été créés séparément, et ils s'imaginaient pouvoir discerner ces êtres isolés propagés par voie de génération successive. Ainsi Linné croyait avoir distingué les espèces telles qu'elles étaient sorties des mains du Créateur. Chez ce grand naturaliste, les facultés synthétiques et analytiques étaient si bien équilibrées que pendant longtemps on admit ses espèces comme des types définitifs. Cependant, en examinant les plantes de plus près, on finit par apercevoir des différences qui avaient échappé à sa sagacité ou qu'il n'avait pas jugées assez importantes pour motiver l'établissement d'une nouvelle espèce et la création d'un nouveau nom. Peu à peu on divisa et on subdivisa les espèces linnéennes. Dans la flore de Suède, le pays de l'Europe le mieux connu sous le point de vue botanique, Linné comptait en 1745 huit espèces du genre *Hieracium*; M. Fries en 1846 en énumère seize. Linné distinguait deux

espèces de roses, M. Fries en décrit huit. Il en a été de même dans les autres pays de l'Europe. En 1815, dans sa *Flore française*, De Candolle décrit neuf espèces de ronces (*Rubus*), et en 1848 MM. Grenier et Godron en comptent 24 dans leur *Flore de France*. En 1869, M. Gaston Genevier en distingue 203 dans la seule vallée de la Loire. Tous les genres ne se sont pas accrus dans cette proportion, mais tous ont vu le nombre de leurs espèces augmenter rarement par la découverte d'une forme entièrement nouvelle et inconnue, mais le plus souvent parce qu'on a séparé, distingué et nommé des formes connues que l'on réunissait autrefois sous le même nom spécifique. Quelques botanistes doués au plus haut degré de l'esprit analytique, frappés par les différences, peu sensibles aux analogies, poussent la multiplication à ses dernières limites, et comme on ne trouve pas deux pieds d'une même plante qui se ressemblent complétement, il en résulte que l'idée d'espèce se confond avec celle d'individu. En effet, un observateur attentif, parcourant habituellement une allée de marronniers ou de tilleuls, trouvera en examinant ces arbres dans les quatre saisons de l'année que chacun d'eux présente quelque particularité qui manque à son voisin. Plusieurs botanistes, ayant sous les yeux de nombreux échantillons d'une même plante recueillies dans une même localité, sont incapables de se convaincre réciproquement : l'un voudra comprendre tous ces individus sous un même nom, c'est-à-dire en faire une seule espèce; l'autre, tenant compte des différences qu'ils présentent toujours, en voudra faire deux, un autre en distinguera trois ou quatre, désignées chacune par un adjectif particulier. L'espèce n'existant pas, c'est-à-dire les plantes et les animaux passant des uns aux autres par des nuances insensibles, le conflit est sans solution et l'accord impossible. La notion de l'espèce est donc une notion purement subjective; ainsi que Lamarck l'avait très bien compris, elle n'a d'existence que dans l'esprit du naturaliste qui la crée. Cependant comme il faut nommer les plantes et les animaux pour les distinguer entre eux, on continuera à *faire des espèces*, pour me servir du terme consacré, mais on ne se querellera plus. Les uns, doués de l'esprit synthétique, s'efforceront de ne distinguer que des êtres qui ont des formes très différentes; les autres, les esprits analytiques, résisteront à cette tendance, et ne confondront pas des plantes ou des animaux qui sont semblables sans être identiques. C'est un juste équilibre entre ces facultés de l'esprit, l'analyse et la synthèse, qui fait les grands classificateurs : Linné, de Jussieu, Lamarck, les deux De Candolle, Cuvier, Robert Brown, De Blainville, Lindley, Joseph Hooker, Bentham et leurs imitateurs.

Ce serait ici le lieu de parler des causes multiples qui modifient les plantes et les animaux dans leurs caractères extérieurs et les

transforment en espèces; mais ce long chapitre mériterait une étude spéciale. Je me contenterai d'énumérer les causes principales de la transformation : d'abord l'influence du milieu, c'est-à-dire les changemens de climat et de conditions d'existence agissant pendant la longue série des périodes géologiques. L'être, s'adaptant peu à peu au nouveau milieu dans lequel il se trouve placé, se modifie, se métamorphose et devient une nouvelle espèce. Une autre cause est l'hybridité, c'est-à-dire les fécondations croisées donnant lieu à un hybride, un métis qui se propage à son tour. Dans le règne animal, nous connaissons les léporides métis du lièvre et du lapin, dans le règne végétal l'*Aegilops triticoïdes*, hybride spontané du blé et de l'*Aegilops ovata*, très commun dans le midi de la France. Une troisième cause est la sélection naturelle, c'est-à-dire la survivance dans la lutte pour l'existence des espèces les mieux douées. Lutte des végétaux entre eux, des animaux entre eux, des végétaux avec les animaux : lutte incessante, éternelle, d'où résulte l'harmonie que nous admirons dans la création. Cette lutte produit un état stable, mais temporaire, qui nous paraît immuable et définitif, parce que nous passons vite sur la terre et que nous observons la nature depuis hier. Notre expérience personnelle est presque nulle, et celle de nos ancêtres civilisés insuffisante. Nous soupçonnons à peine les changemens qui se sont opérés avant nous : ceux qui s'opèrent sous nos yeux nous échappent par la petitesse des effets, que le temps seul rend appréciables. Cette lutte des êtres organisés entre eux est comparable à celle de forces physiques égales et contraires qui s'annulent réciproquement, et au lieu d'un mouvement produisent le repos. L'homme lui-même, quand il a voulu concilier les antagonismes sociaux, n'a-t-il pas, au lieu de la force qui comprime, essayé d'opposer ces antagonismes l'un à l'autre et de les neutraliser ainsi? n'a-t-il pas inventé l'équilibre des pouvoirs? En cela, il ne faisait qu'imiter la nature, et les fondateurs du gouvernement parlementaire en Angleterre appliquaient les doctrines de leur illustre compatriote Charles Darwin avant même qu'il fût né.

III. — PREUVES TIRÉES DE L'EMBRYOLOGIE. — ACCORD DU PRINCIPE DE L'ÉVOLUTION AVEC LA MÉTHODE NATURELLE.

Pour démontrer l'affinité des êtres organisés, nous les avons considérés jusqu'ici dans leur état adulte, c'est-à-dire l'animal arrivé au terme de sa croissance, la plante munie de ses fleurs et de ses fruits. Nous avons trouvé des analogies nombreuses et variées entre ces êtres achevés; mais elles le sont encore plus si nous les considérons dans leur première période de développement, dans leur état

embryonnaire. Un grand fait fondamental nous frappe d'abord, c'est que tout être organisé, végétal ou animal, procède d'une cellule. La loi est sans exception depuis les algues élémentaires qui ont apparu en premier lieu dans les anciennes mers géologiques jusqu'à l'homme, le dernier venu sur le globe terrestre; mais dès que l'évolution individuelle commence, des différences se manifestent. Chez les végétaux inférieurs dits inembryonnés, la cellule séparée de sa mère donne directement naissance à l'être nouveau. Chez les végétaux supérieurs, un embryon, une plante en miniature apparaît déjà dans la graine : elle est munie de feuilles primordiales transitoires appelées cotylédons, toujours différentes de celles que la plante portera plus tard. Dans les monocotylédones, qui succèdent hiérarchiquement et géologiquement aux inembryonnés, il n'y a qu'un cotylédon; dans les végétaux supérieurs, appelés dicotylédonés, il y en a deux, toujours opposés et toujours simples. Ainsi c'est dans l'embryon que nous trouvons le seul trait commun à chacun des trois grands embranchemens du règne végétal. Si nous considérons maintenant les subdivisions de ces embranchemens, c'est-à-dire les familles naturelles, nous trouvons avec Jussieu que les caractères tirés de l'embryon et de ses enveloppes, c'est-à-dire de la graine, sont encore ceux qui s'appliquent le plus généralement à toutes les plantes d'une même famille. Dans les unes, l'embryon constitue à lui seul toute la graine comme dans les renonculacées et les crucifères; dans les autres, il est accompagné d'un corps de nature variable appelé albumen ou endosperme. Sa nature fournit également des caractères distinctifs qu'on chercherait vainement dans les fleurs, les fruits ou les feuilles. Farineux dans les graminées, l'albumen est huileux dans les euphorbiacées, corné dans les rubiacées, etc. En un mot, les caractères tirés de l'embryon et de la graine sont en général les seuls qui soient communs à tous les végétaux composant les divisions et les subdivisions du règne végétal. Les plantes ayant toutes une origine commune, on conçoit qu'il en soit ainsi. Leur analogie est encore évidente dans la graine et pendant la germination; plus tard les différences se manifestent : elles sont dues aux déviations spécifiques résultant du développement ultérieur diversement modifié par les influences variées auxquelles le végétal est soumis.

C'est également dans l'embryologie seulement qu'on a pu trouver en zoologie les caractères généraux qui s'appliquent à tous les animaux d'une même classe. Les petits de tous les mammifères viennent au monde vivans et nus; la mère les nourrit de son lait. Ceux des oiseaux, des reptiles et des poissons sont renfermés dans un œuf entouré d'une coquille et contenant la substance nutritive de l'embryon dont le développement a lieu pendant l'incubation. Malgré

ces différences, tous les embryons se ressemblent dans les premières semaines et témoignent ainsi de leur origine commune. Ainsi les embryons de l'homme, du chien, de la tortue, âgés d'un mois, et celui de la poule au quatrième jour de l'incubation, diffèrent si peu l'un de l'autre qu'on ne saurait les distinguer (1); mais, au bout de six ou huit semaines pour les deux mammifères et le reptile et de huit jours pour le poulet, les traits distinctifs apparaissent et s'accentuent à mesure que l'animal s'accroît. Aussi le fondateur de l'embryologie comparée, l'illustre Ernest de Baer, avait-il coutume de dire que, s'il oubliait par malheur d'étiqueter les bocaux renfermant les embryons très jeunes qu'il recevait de toutes parts, il lui était dans la suite impossible de dire à quelle classe d'animaux ces fœtus appartenaient. Je comprends l'étonnement des commençans et des gens du monde lorsqu'ils voient que les caractères généraux des grandes divisions du règne animal et du règne végétal sont empruntés à l'embryon, état initial et passager des êtres organisés; mais, grâce aux doctrines évolutionistes, il est clair que l'embryon seul pouvait fournir ces caractères, car seul il présente l'ensemble de ceux qui sont fondamentaux et communs à toute une classe; plus tard ils sont masqués par le développement diversifié des êtres qui la composent.

Quand on a voulu diviser une grande classe, les mammifères par exemple, la génération a encore fourni le seul trait commun qui s'appliquât à tous les animaux compris dans les trois subdivisions principales. Chez les mammifères supérieurs, le fœtus acquiert déjà un grand développement dans le sein de la mère avec laquelle il communique par un organe spécial appelé placenta. Dans les mammifères plus inférieurs, appelés didelphes ou marsupiaux, ce fœtus est expulsé de bonne heure et déposé par la mère dans une poche lorsqu'il pèse à peine quelques grammes; il se greffe sur une tétine, grandit dans cette poche, et s'y réfugie encore au moindre danger lorsqu'il est assez fort pour la quitter. Enfin dans les monotrèmes ou ornithodelphes, le mode de génération est intermédiaire entre celui des vivipares ou mammifères et des ovipares ou reptiles et oiseaux.

L'identité originelle des espèces d'un même ordre nous est révélée également par l'embryologie dans les rangs inférieurs du règne animal. Rien de plus divers que les genres dont se compose l'ordre des crustacés. Un certain nombre d'entre eux avaient été rangés jadis dans la classe des mollusques, et il n'est pas de zoologiste qui ne s'étonne à ses débuts de voir figurer dans un même groupe des animaux aussi différens qu'un anatife, un crabe, une écrevisse, une

(1) Voyez Haeckel, *Histoire de la Création des êtres organisés*, traduction française, pl. II, p. 271.

lernocère et une sacculine; mais la consanguinité de ces animaux nous est dévoilée par leur forme embryonnaire appelée *Nauplius*, qui est à peu de chose près la même pour tous. De là cette conséquence naturelle que le nauplius est le type originaire qui a donné naissance à tous les crustacés. On pourrait répéter cette démonstration pour un ordre quelconque en s'appuyant sur la paléontologie, qui nous prouve constamment que ces types fondamentaux apparaissent toujours les premiers dans le sein des terrains avant les dérivés qui en sont sortis. Ainsi dans les reptiles ce sont des animaux ressemblant aux protées actuels; dans les batraciens de petits animaux appelés *Protriton* par M. Gaudry, intermédiaires entre les batraciens munis d'une queue, comme les salamandres, et ceux qui en sont privés comme les grenouilles, issus tous deux d'un type commun, le *Protriton*.

Ces enseignemens ne sont pas les seuls que nous donne l'embryologie : au lieu d'embrasser un ordre d'animaux tout entier, si nous considérons un animal en particulier et que nous suivions son développement, nous verrons encore la grande loi de l'évolution se manifester de la manière la plus éclatante. Je prends un exemple généralement connu : la grenouille commune. La femelle pond un œuf fécondé; mais, quand cet œuf éclot, il en sort un être bien différent de sa mère, un têtard, animal aquatique, muni d'une longue nageoire caudale, respirant par des branchies l'air contenu dans l'eau et mourant asphyxié si on le sort de son élément liquide; c'est un poisson, mais ce poisson n'est qu'un état transitoire de la grenouille. On voit paraître d'abord les pattes de derrière, puis celles de devant. Pendant que ces pattes s'allongent, la queue se raccourcit et finit par disparaître complétement. Ces changemens extérieurs sont accompagnés de modifications intérieures non moins surprenantes. Les vaisseaux qui se rendaient aux branchies s'oblitèrent peu à peu, celles-ci disparaissent insensiblement et sont remplacées par des poumons qui respirent l'air de l'atmosphère; l'animal purement aquatique est devenu amphibie; le têtard s'est métamorphosé en grenouille.

Ainsi donc le batracien a d'abord été poisson et est devenu amphibie par suite de changemens qui s'opèrent sous nos yeux; mais cette métamorphose n'est pas spéciale aux batraciens, elle s'opère chez tous les animaux à l'intérieur de l'œuf ou dans le sein de la mère. Dans le premier mois de leur vie embryonnaire, les mammifères, les oiseaux et les reptiles portent sur le cou des fissures indices des branchies des poissons, mais ces branchies ne se développent pas, l'animal recevant le sang de la mère qui a respiré pour lui ou se nourrissant aux dépens du jaune de l'œuf. Le cœur de l'homme et le système de vaisseaux qui en procède rappellent d'a-

bord celui des poissons, puis celui des reptiles, et c'est pour ainsi dire la première inspiration de l'enfant nouveau-né qui, fermant la communication des deux cavités appelées oreillettes, le transforme en un être à respiration purement aérienne (1). Au commencement de la vie fœtale, les quatre membres sont représentés par de simples palettes attachées directement au tronc; le bras, l'avant-bras, la cuisse et la jambe apparaissent plus tard, et chez tous l'appendice caudal est plus ou moins développé. Ces embryons ressemblent donc à des poissons comme le têtard de la grenouille; mais par suite d'une évolution progressive ils deviennent mammifères, oiseaux ou reptiles, suivant qu'ils proviennent d'un animal appartenant à l'une de ces trois classes; c'est l'évolution individuelle connue sous le nom d'*ontogénie* par opposition à la *phylogénie*, qui expliquait l'évolution d'un type tel que le *Nauplius* par exemple, qui donne naissance à toute la série des crustacés.

Nous ne pouvons pas reconnaître dans les végétaux un développement semblable à l'évolution ontogénique, parce que ces êtres sont trop simples et que leur hiérarchie n'est pas évidente comme celle des animaux. Un végétal dit supérieur ne diffère pas tellement d'un végétal inférieur qu'on puisse apprécier une évolution individuelle. Cependant il y a dans les fougères, après leur germination, un état transitoire qui rappelle singulièrement l'état définitif des végétaux cellulaires. La grande loi de l'évolution se manifeste donc à la fois dans la série végétale et animale depuis l'apparition de ses premiers termes à la surface du globe jusqu'aux temps actuels; elle se manifeste également, si nous considérons à part une classe de végétaux ou d'animaux, — c'est la *phylogénie*, — et enfin elle se révèle dans chaque individu en particulier, puisqu'il gravit un certain nombre d'échelons pour atteindre celui où se trouve l'être qui lui a donné naissance : c'est l'*ontogénie*.

Signalons une dernière concordance de preuves qui est d'autant plus convaincante qu'elle établit une étroite solidarité entre l'ancienne philosophie des sciences naturelles conçue par Linné, développée par Jussieu, et la nouvelle doctrine dont l'origine remonte à Lamarck. La méthode naturelle, c'est-à-dire la classification des êtres établie sur leurs affinités, avait été indiquée par Magnol et formulée par Linné; mais c'est Laurent de Jussieu qui en fut le législateur : c'est lui qui établit les bases sur lesquelles elle repose et rédigea le code qui la régit, dans la préface du *Genera plantarum*, qui parut en 1789. A cette époque, la paléontologie végétale n'existait pas, l'anatomie végétale naissait à peine, on ne connaissait qu'un nombre de plantes fort restreint : la doctrine de l'évolution n'était pas même

(1) Voyez, pour plus de détails, A. Sabatier, *Études sur le cœur*, 1873.

soupçonnée. Guidé par l'instinct du génie, Laurent de Jussieu cherche et trouve dans l'embryon végétal les bases de la classification naturelle; il comprend que cet état transitoire est le plus important de tous. Aujourd'hui nous savons pourquoi il en est ainsi; c'est que, les végétaux ayant une origine commune, l'embryon résume en lui les traits primitifs, fondamentaux, qui s'effacent lorsque les végétaux se diversifient en se développant. L'ordre que Linné avait déjà établi dans la classification naturelle des végétaux (1) : acotylédones, polycotylédones (*gymnospermes*), monocotylédones et dicotylédones, Jussieu le conserve et le justifie; puis il subordonne successivement les organes les moins importans aux plus importans. Empruntant après l'embryon ses caractères d'abord à ses enveloppes, c'est-à-dire à la graine, puis au fruit, ensuite aux étamines, à la corolle, au calice et enfin aux organes foliacés, il établit la série des familles naturelles. Or quel est l'ordre de cette série? C'est précisément l'ordre de l'évolution du règne végétal depuis les terrains primaires jusqu'à l'époque actuelle. Ainsi partant d'un principe rationnel, la *subordination des caractères*, Jussieu construit la série évolutive, qu'il ne connaissait pas, telle cependant que nous l'envisageons aujourd'hui. Quelle preuve plus convaincante de la vérité d'une doctrine pour tout homme réfléchi que de voir un grand esprit arriver par des voies différentes à un résultat confirmé un siècle après lui, grâce aux acquisitions et aux progrès des sciences de la nature?

Le principe de l'évolution n'est point limité aux êtres organisés, c'est un principe général qui s'applique à tout ce qui a un commencement, une durée progressive, une décadence inévitable et une fin prévue. L'application de ce principe est destinée à hâter le progrès de toutes les sciences positives, et à éclairer d'un nouveau jour l'histoire de l'humanité : système solaire, globe terrestre, êtres organisés, genre humain, civilisation, peuples, langage, religions, ordre social et politique, tout suit les lois de l'évolution. Rien ne se crée, tout se transforme. Salomon l'avait déjà compris lorsqu'il disait : *Nihil sub sole novi*. L'immobilité, un recul définitif, sont des impossibilités démontrées par l'histoire et confirmées par l'expérience de tous les jours. Les changemens brusques, les restaurations violentes ou les bouleversemens complets sans racines dans le passé n'ont point de chances dans l'avenir. Le temps est l'auxiliaire indispensable de toute modification durable, et l'évolution de la nature vivante est le modèle et la règle de tout ce qui progresse dans l'ordre physique comme dans l'ordre intellectuel et moral.

CHARLES MARTINS.

(1) *Philosophia botanica*, p. 402.

LES

MAITRES D'AUTREFOIS

IV [1].

L'ÉCOLE HOLLANDAISE. — RUYSDAEL, — CUYP.

I.

La Haye.

Quand on n'a pas visité la Hollande et qu'on connaît le Louvre, est-il possible de se faire une idée juste de l'art hollandais? Très certainement. Sauf quelques lacunes rares, tel peintre qui nous manque presque absolument, tel autre dont nous n'avons pas le dernier mot, et la liste en serait courte, le Louvre nous offre sur l'ensemble de l'école, sur son esprit, son caractère, ses perfections, sur la diversité des genres, un seul excepté, — les tableaux de *corporations* ou de *régens*, un aperçu historique à peu près décisif et par conséquent un fonds d'études inépuisable.

Harlem possède en propre un peintre dont nous ne connaissions que le nom, avant qu'il ne nous fût révélé très récemment par une faveur bruyante et fort méritée. Cet homme est Frans Hals, et l'enthousiasme tardif dont il est l'objet ne se comprendrait guère hors de Harlem et d'Amsterdam. Jean Steen ne nous est pas beaucoup plus familier. C'est un esprit peu attrayant qu'il faut fréquenter chez lui, cultiver de près, avec lequel il importe de converser souvent pour n'être pas trop choqué par ses bruyantes saillies et par ses licences, — moins éventé qu'il n'en a l'air, moins grossier qu'on ne le croirait, très inégal, parce qu'il peint à tort et à travers, après boire comme avant. Somme toute, il est bon de savoir ce que vaut Jean

(1) Voyez la *Revue* des 1er, 15 janvier et 1er février.

Steen quand il est à jeun, et le Louvre ne donne qu'une idée très imparfaite de sa tempérance et de son grand talent. Van der Meer est presque inédit en France, et comme il a des côtés d'observateur assez étranges même en son pays, le voyage ne serait pas inutile si l'on tenait à se bien renseigner sur cette particularité de l'art hollandais. A part ces découvertes et quelques autres de peu de prix, il n'en reste pas à faire de notables en dehors du Louvre et de ses annexes, j'entends par là certaines collections françaises qui ont la valeur d'un musée par le choix des noms et la beauté des exemplaires. On dirait que Ruysdael a peint pour la France, tant ses œuvres y sont nombreuses, tant il est visible aujourd'hui qu'on le goûte et qu'on le respecte. Pour deviner le génie natif de Paul Potter ou la puissance expansive de Cuyp, il faudrait peut-être quelque effort d'induction; mais on y arriverait. Hobbema aurait pu se borner à peindre *le Moulin* du Louvre; il gagnerait certainement à n'être connu que par cette page maîtresse. Quant à Metzu, Terburg, aux deux Ostade, surtout à Pierre de Hooch, on pourrait presque les voir à Paris et s'en tenir là.

Aussi j'ai cru longtemps, et c'est une opinion qui se confirme ici, que quelqu'un nous rendrait un grand service en écrivant un voyage autour du Louvre, moins encore, car la vie n'y suffirait pas, un voyage autour du salon carré, moins encore, un simple voyage autour de quelques tableaux, parmi lesquels on choisirait, je suppose, *la Visite* de Metzu, *le Militaire et la Jeune Femme* de Terburg et l'*Intérieur hollandais* de Pierre de Hooch. Assurément ce serait, sans aller bien loin, une exploration originale et aujourd'hui de grand enseignement. Un critique éclairé qui se chargerait de nous révéler tout ce que renferment ces trois tableaux, nous étonnerait, je crois, beaucoup par l'abondance et la nouveauté des aperçus. On verrait qu'une œuvre d'art bien modeste peut servir de texte à de longues analyses. On s'apercevrait que l'étude est un travail en profondeur plutôt qu'en étendue, qu'il n'est pas nécessaire d'en élargir les limites pour en accroître la force pénétrante, et qu'il y a de très grandes lois dans un petit objet.

Qui nous a jamais défini dans son intimité la manière de ces trois peintres, les meilleurs, les plus savans dessinateurs de l'école, du moins en fait de figures? Le *Lansquenet* de Terburg par exemple, ce gros homme en harnais de guerre, avec sa cuirasse, son pourpoint de buffle, sa grande épée, ses bottes à entonnoir, son feutre posé par terre, sa grosse face enluminée, mal rasée, un peu suante, avec ses cheveux gras, ses petits yeux humides et sa large main, potelée et sensuelle, dans laquelle il offre des pièces d'or et dont le geste nous éclaire assez sur les sentimens du personnage et sur l'objet de sa visite, — cette figure, un des plus beaux morceaux

hollandais que nous possédions au Louvre, qu'en savons-nous? On a bien dit, je présume, qu'elle était peinte au naturel, que l'expression était des plus vraies, et que la peinture en était excellente. Excellente est peu concluant, il faut en convenir, lorsqu'il s'agit de nous apprendre le pourquoi des choses. Pourquoi excellente? Est-ce parce que la nature est imitée de telle façon qu'on croit la prendre sur le fait? est-ce parce qu'aucun détail n'est omis? est-ce parce que la peinture en est lisse, simple, propre, limpide, aimable à regarder, facile à saisir, et qu'elle ne pèche en aucun point ni par la minutie, ni par le négligé? Comment se fait-il que depuis qu'on s'exerce à peindre des figures costumées dans leur acception familière, dans une attitude posée, et certainement posant devant le peintre, on n'a jamais ni dessiné, ni modelé, ni peint comme cela? Le dessin, où l'apercevez-vous, sinon dans le résultat, qui est tout à fait extraordinaire de naturel, de justesse, d'ampleur, de finesse et de réalité sans excès? Saisissez-vous un trait, un contour, un accent, un point de repère, qui sentent le jalon, la mesure prise? Ces épaules fuyantes en leur perspective et dans leur courbe, ce long bras posé sur la cuisse, si parfaitement dans sa manche, ce gros corps rebondi, sanglé haut, si exact dans son épaisseur, si flottant dans ses limites extérieures, ces deux mains souples qui, grandies à l'échelle de la nature, auraient l'étonnante apparence d'un moulage, — ne trouvez-vous pas que tout cela est coulé d'un jet dans un moule qui ne ressemble guère aux accens anguleux, craintifs ou présomptueux, incertains ou géométriques, dans lesquels s'enferme ordinairement le dessin moderne? Notre temps s'honore avec raison de compter des observateurs émérites qui dessinent fortement, finement et bien. J'en citerais un qui physionomiquement dessine une attitude, un mouvement, un geste, une main dans ses plans, ses phalanges, son action, ses contractions, de telle manière que, pour ce seul mérite, et il en a de plus grands, il serait un maître incontesté dans notre école actuelle. Comparez, je vous prie, sa pointe aiguë, spirituelle, expressive, énergique, au dessin presque impersonnel de Terburg. Ici vous apercevrez des formules, une science qui se possède, un savoir acquis qui vient en aide à l'examen, le soutient, au besoin y suppléerait, et qui, pour ainsi dire, dicte à l'œil ce qu'il doit voir, à l'esprit ce qu'il doit sentir. Là, rien de semblable : un art qui se plie au caractère des choses, un savoir qui s'oublie devant les particularités de la vie, rien de préconçu, rien qui précède la naïve, forte et sensible observation de ce qui est; en sorte qu'on pourrait dire que le peintre éminent dont je parle *a un dessin*, tandis qu'il est impossible d'apercevoir du premier coup quel est celui de Terburg, de Metzu, de Pierre de Hooch.

Allez de l'un à l'autre. Après avoir examiné le galant soudard de

Terburg, passez à ce personnage maigre, un peu gourmé, d'un autre monde et déjà d'une autre époque, qui se présente avec quelque cérémonie, debout et saluant comme un homme de qualité cette fine personne aux bras fluets, aux mains nerveuses, qui le reçoit chez elle et n'y voit pas de mal. Puis arrêtez-vous devant l'*Intérieur* de Pierre de Hooch; entrez dans ce tableau profond, étouffé, si bien clos, où le jour est si tamisé, où il y a du feu, du silence, un aimable bien-être, un joli mystère, et regardez près de la femme aux yeux luisans, aux lèvres rouges, aux dents friandes, ce grand garçon à mine ingénue, qui fait penser à Molière, un peu benêt, un fils émancipé de M. Diafoirus, tout droit sur ses jambes en fuseaux, tout gauche en ses grands habits raides, tout singulier avec sa rapière, si maladroit dans ses faux aplombs, si bien à ce qu'il fait, si merveilleusement créé qu'on ne l'oublie plus. Là encore c'est la même science cachée, le même dessin anonyme, le même et incompréhensible mélange de nature et d'art. Pas l'ombre de parti-pris dans cette expression des choses si ingénument sincère, que la formule en devient insaisissable; pas de *chic*, ce qui veut dire, en termes d'atelier, nulles mauvaises habitudes, nulle ignorance affectant des airs capables et pas de manie. Faites un essai, si vous savez tenir un crayon; allez copier le trait de ces trois figures, essayez de les *mettre en place*, proposez-vous cet exercice difficile de faire de cette peinture indéchiffrable un extrait qui en soit le dessin. Essayez de même avec un dessinateur moderne, et peut-être, sans autre avertissement, découvrirez-vous vous-même, en réussissant avec le moderne, en échouant avec les anciens, qu'il y a tout un abîme d'art entre eux.

Le même étonnement saisit quand on étudie les autres parties de cet art exemplaire. La couleur, le clair-obscur, le modelé des surfaces pleines, le jeu de l'air ambiant, enfin la facture, c'est-à-dire les opérations de la main, tout est perfection et mystère. A prendre l'exécution par sa superficie, trouvez-vous qu'elle ressemble à ce qu'on a fait depuis? et jugez-vous que la manière de peindre aujourd'hui soit en progrès ou en retard sur celle-là? De nos jours, est-ce à moi de le dire? de deux choses l'une, ou l'on peint avec soin, et l'on ne peint pas toujours très bien, ou l'on y met plus de malice, et l'on ne peint guère. C'est lourd et sommaire, spirituel et négligé, sensible et fort esquivé, ou bien c'est consciencieux, expliqué partout, rendu selon les lois de l'imitation, et personne, pas même ceux qui la pratiquent, n'oseraient déclarer que cette peinture, pour être plus scrupuleuse, en est plus parfaite. Chacun se fait un métier selon son goût, son degré d'ignorance ou d'éducation, la lourdeur ou la subtilité de sa nature, selon sa complexion morale et physique, selon son sang, selon ses nerfs. Nous avons des

exécutions lymphatiques, nerveuses, robustes, débiles, fougueuses ou ordonnées, impertinentes ou timides, seulement sages dont on dit qu'elles sont ennuyeuses, exclusivement sensibles, dont on dit qu'elles n'ont pas de fonds. Bref, autant d'individus, autant de styles et de formules, quant au dessin, quant à la couleur et quant à l'expression de tout le reste par l'action de la main.

On discute avec quelque vivacité pour savoir lequel a raison de ces exécutans si divers. En toute conscience, personne n'a précisément tort, mais les faits témoignent que personne n'a pleinement raison. La vérité qui nous mettrait tous d'accord reste à démontrer; elle consisterait à établir : qu'il y a dans la peinture un métier qui s'apprend et par conséquent peut et doit être enseigné, une méthode élémentaire qui également peut et doit être transmise, — que ce métier et cette méthode sont aussi nécessaires en peinture que l'art de bien dire et de bien écrire pour ceux qui se servent de la parole ou de la plume, — qu'il n'y a nul inconvénient à ce que ces élémens nous soient communs, — que prétendre se distinguer par l'habit quand on ne se distingue en rien par la personne est une pauvre et vaine façon de prouver qu'on est quelqu'un. Jadis c'était tout le contraire, et la preuve, c'est la parfaite unité des écoles, où le même air de famille appartenait à des personnalités si distinctes et si hautes. Eh bien! cet air de famille leur venait d'une éducation simple, uniforme, bien entendue et, comme on le voit, bien salutaire. Or cette éducation, dont nous n'avons pas conservé une seule trace, quelle était-elle? Voilà ce que je voudrais qu'on enseignât et ce que je n'ai jamais entendu dire ni dans une chaire, ni dans un livre, ni dans les cours d'esthétique, ni dans les leçons orales. Ce serait un enseignement professionnel de plus à une époque où presque tous nous sont donnés, excepté celui-là.

Ne nous fatiguons pas d'étudier ensemble ces beaux modèles. Regardez ces chairs, ces têtes, ces mains, ces gorges nues : rendez-vous compte de leur souplesse, de leur plénitude, de leur coloris si vrai, presque sans couleur, de leur tissu compact et si mince, si dense et cependant si peu chargé. Examinez de même les ajustemens et les accessoires, les satins, les fourrures, les draps, les velours, les soies, les feutres, les plumes, les épées, les ors, les broderies, les tapis, les fonds, les lits à tentures, les parquets si parfaitement unis, si parfaitement solides. Voyez comme tout est pareil chez Terburg et chez Pierre de Hooch, et cependant comme tout diffère, comme la main agit de même, comme le coloris a les mêmes élémens, et cependant comme ici le sujet est enveloppé, fuyant, voilé, profond, comme la demi-teinte transforme, assombrit, éloigne toutes les parties de cette toile admirable, comme elle donne aux choses leur mystère, leur esprit, un sens encore plus saisissable,

une intimité plus chaude et plus invitante, — tandis que chez Terburg les choses se passent avec moins de cachotterie; la vraie lumière est partout, le lit est à peine dissimulé par la couleur sombre des tentures, le modelé est dans son naturel, ferme, plein, nuancé de tons simples, peu transformés, seulement choisis, de sorte que couleur, facture, évidence du ton, évidence de la forme, évidence du fait, tout est d'accord pour exprimer qu'avec de tels personnages il ne doit y avoir ni détours, ni circonlocutions, ni demi-teintes. Et considérez que chez Pierre de Hooch comme chez Metzu, chez le plus renfermé comme chez le plus communicatif de ces trois peintres fameux, vous distinguerez toujours une part de sentiment qui leur est propre et qui est leur secret, une part de méthode et d'éducation reçue qui leur est commune et qui est le secret de l'école.

Trouvez-vous qu'ils colorent bien tout en colorant l'un plutôt en gris, l'autre plutôt en brun et en or sombre? Et jugez-vous que leur coloris n'a pas plus d'éclat que le nôtre tout en étant plus sourd, plus de richesse tout en étant plus neutre, plus de puissance et de beaucoup tout en contenant moins de forces visibles? Quand par hasard vous apercevez dans une collection ancienne un tableau de genre moderne, fût-il des meilleurs et sous tous les rapports des plus fortement conçus, passez-moi le mot, c'est quelque chose comme une *image*, c'est-à-dire une peinture qui fait effort pour être colorée et qui ne l'est point assez, pour être peinte et qui s'évapore, pour être consistante et qui n'y parvient pas toujours ni par sa lourdeur quand elle est épaisse, ni par l'émail de ses surfaces lorsque par hasard elle est mince. A quoi cela tient-il? car il y a de quoi consterner les hommes d'instinct, de sens et de talent qui peuvent être frappés de ces différences? Sommes-nous beaucoup moins doués? Peut-être. Moins chercheurs? Tout au contraire. Nous sommes surtout moins bien élevés. Supposons que, par un miracle qui n'est pas assez demandé et qui, fût-il imploré comme il devrait l'être, ne s'accomplira probablement jamais en France, un Metzu ou un Pierre de Hooch ressuscite au milieu de nous, quelle semence il jetterait dans les ateliers et quel généreux et riche terrain il trouverait pour y faire éclore de bons peintres et de belles œuvres. Notre ignorance est donc extrême. On dirait vraiment que l'art de peindre est depuis longtemps un secret perdu et que les derniers maîtres tout à fait expérimentés qui le pratiquèrent en ont emporté la clé avec eux. Il nous la faudrait, on la demande, personne ne l'a plus; on la cherche, elle est introuvable. Il en résulte que l'individualisme des méthodes n'est à vrai dire que l'effort de chacun pour imaginer ce qu'il n'a point appris; que dans certaines habiletés pratiques on sent les laborieux expédiens d'un esprit en peine; et que presque toujours la soi-disant originalité des procédés modernes cache au

fond d'incurables malaises. Voulez-vous avoir une idée des investigations de ceux qui cherchent et des vérités que nous mettons au jour après de longs efforts? Je n'en donnerai qu'un exemple, et le voici.

Notre art pittoresque, genre historique, genre, paysage, nature morte et autres, s'est compliqué depuis quelque temps d'une question fort à la mode et qui mérite en effet de nous occuper, car il s'agit de rendre à la peinture un de ses moyens d'expression les plus délicats et les plus nécessaires. Je veux parler de ce qu'on est convenu d'appeler les *valeurs*. On entend par ce mot d'origine assez vague, de sens obscur, la quantité de clair ou de sombre qui se trouve contenue dans un ton. Exprimée par le dessin et par la gravure, la nuance est facile à saisir : tel noir aura, par rapport au papier qui représente l'unité de clair, plus de valeur que tel gris. Exprimée par la couleur, c'est une abstraction non moins positive, mais moins aisée à définir. Grâce à une série d'observations d'ailleurs peu profondes et par une opération analytique qui serait familière à des chimistes, on dégage d'une couleur donnée cet élément de clair ou d'obscur qui se combine avec son principe colorant, et scientifiquement on arrive à considérer un ton sous le double aspect de la couleur et de la valeur, de sorte qu'il y a dans un violet par exemple non-seulement à estimer la quantité de rouge et de bleu qui peut en multiplier les nuances à l'infini, mais à tenir compte aussi de la quantité de clarté ou de force qui le rapproche soit de l'unité claire, soit de l'unité sombre. L'intérêt de cet examen est celui-ci : une couleur n'existe pas en soi, puisqu'elle est, comme on le sait, modifiée par l'influence d'une couleur voisine. A plus forte raison, n'a-t-elle en soi ni vertu ni beauté. Sa qualité lui vient de son entourage, ce qu'on appelle aussi ses complémentaires. On peut ainsi, par des contrastes et des rapprochemens favorables, lui donner des acceptions très diverses. Bien colorer, je le dirai plus expressément ailleurs, c'est ou connaître ou bien sentir d'instinct la nécessité de ces rapprochemens; mais bien colorer, c'est en outre et surtout savoir habilement rapprocher les valeurs des tons. Si vous ôtiez d'un Véronèse, d'un Titien, d'un Rubens, ce juste rapport des valeurs dans leur coloris, vous n'auriez plus qu'un coloriage discordant, sans force, sans délicatesse et sans rareté. A mesure que le principe colorant diminue dans un ton, l'élément valeur y prédomine. S'il arrive, comme dans les demi-teintes où toute couleur pâlit, comme dans les tableaux de clair-obscur outré où toute nuance s'évanouit, comme dans Rembrandt par exemple, où quelquefois tout est monochrome, s'il arrive, dis-je, que l'élément coloris disparaisse presque absolument, il reste sur la palette un principe neutre, subtil et cependant réel, la valeur pour

ainsi dire abstraite des choses disparues, et c'est avec ce principe négatif, incolore, d'une délicatesse infinie, que se font quelquefois les plus rares tableaux.

Ces choses terribles à énoncer en français et dont vraiment l'exposition n'est permise que dans un atelier et à huis-clos, il m'a fallu vous les dire, puisque je n'aurais pas été compris sans cela. Or cette loi qu'il s'agit aujourd'hui de mettre en pratique, n'imaginez pas qu'on l'ait découverte; on l'a retrouvée parmi des pièces fort oubliées dans les archives de l'art de peindre. Peu de peintres en France en ont eu le sentiment bien formel. Il y eut des écoles entières qui ne s'en doutèrent pas, s'en passèrent et ne s'en trouvèrent pas mieux, on le voit maintenant. Si j'écrivais l'histoire de l'art français au XIXe siècle, je vous dirais comment cette loi fut tour à tour observée puis méconnue, quel fut le peintre qui s'en servit, quel est celui qui l'ignora, et vous n'auriez pas de peine à convenir qu'on eut tort de l'ignorer. Un peintre éminent, trop admiré quant à sa technique, qui vivra, s'il vit, par le fond de son sentiment, des élans fort originaux, un rare instinct du pittoresque, surtout par la ténacité de ses efforts, Decamps, ne s'est jamais occupé de savoir qu'il y eût des valeurs sur une palette; c'est une grande infirmité qui commence à frapper les gens un peu avisés et dont les esprits délicats souffrent beaucoup. Je vous dirais également à quel observateur sagace les paysagistes contemporains doivent les meilleures leçons qu'ils aient reçues; comment, par une grâce d'état charmante, cet esprit sincère, simplificateur par essence, eut le sentiment naturel des valeurs en toute chose, les étudia mieux que personne, en établit les règles, les formula dans ses œuvres et en donna de jour en jour des démonstrations plus heureuses. C'est désormais le principal souci de tous ceux qui cherchent, depuis ceux qui cherchent en silence jusqu'à ceux qui le font plus bruyamment et sous des noms bizarres. La doctrine qui s'est appelée *réaliste* n'a pas d'autre fondement sérieux qu'une observation meilleure et plus saine des lois du coloris. Il faut bien se rendre à l'évidence et reconnaître qu'il y a du bon dans ces visées, et que si les réalistes savaient plus et peignaient mieux, il en est dans le nombre qui peindraient fort bien. Leur œil en général a des aperçus très justes et des sensations particulièrement délicates, et, chose singulière, les autres parties de leur métier ne le sont plus du tout. Ils ont, paraît-il, une des facultés les plus rares, ils manquent de ce qui devrait être le plus commun, si bien que leurs qualités, qui sont grandes, perdent leur prix pour n'être pas employées comme il faudrait, qu'ils ont l'air de révolutionnaires parce qu'ils affectent de n'admettre que la moitié des vérités nécessaires, et

qu'il s'en faut à la fois de très peu et de beaucoup qu'ils n'aient strictement raison.

Tout cela, c'était l'*a b c* de l'art hollandais, ce devrait être l'*a b c* du nôtre. Je ne sais pas quelle était, doctrinalement parlant, l'opinion de Pierre de Hooch, de Terburg et de Metzu sur les valeurs, ni comment ils les nommaient, ni même s'ils avaient un nom pour exprimer ce que les couleurs doivent avoir de nuancé, de relatif, de doux, de suave, de subtil dans leurs rapports. Peut-être le coloris dans son ensemble comportait-il à la fois toutes ces qualités soit positives, soit impalpables. Toujours est-il que la vie de leurs œuvres et la beauté de leur art tiennent précisément à l'emploi savant de ce principe. La différence qui les sépare des tentatives modernes est celle-ci : de leur temps, on n'attachait au clair-obscur un grand prix et un grand sens, que parce que cela paraissait être l'élément vital de tout art bien conçu. Sans cet artifice, où l'imagination joue le premier rôle, il n'y avait pour ainsi dire plus de fiction dans la reproduction des choses, et partant l'homme s'absentait de son œuvre ou du moins n'y participait plus à ce moment du travail où sa sensibilité doit surtout intervenir. Les délicatesses d'un Metzu, le mystère d'un Pierre de Hooch tiennent, je vous l'ai dit, à ce qu'il y a beaucoup d'air autour des objets, beaucoup d'ombres autour des lumières, beaucoup d'apaisemens dans les couleurs fuyantes, beaucoup de transpositions dans les tons, beaucoup de transformations purement imaginaires dans l'aspect des choses, en un mot, le plus merveilleux emploi qu'on ait jamais fait du clair-obscur, en d'autres termes aussi, la plus judicieuse application de la loi des valeurs. Aujourd'hui c'est le contraire. Toute valeur un peu rare, toute couleur finement observée, semblent avoir pour but d'abolir le clair-obscur et de supprimer l'air. Ce qui servait à lier sert à découdre. Toute peinture dite originale est un placage, une mosaïque. L'abus des rondeurs inutiles a jeté dans l'excès des surfaces plates, des corps sans épaisseur. Le modelé a disparu le jour même où les moyens de l'exprimer semblaient meilleurs et devaient le rendre plus savant, de sorte que ce qui fut un progrès chez les Hollandais est pour nous un pas en arrière, et qu'après être sortis de l'art archaïque, sous prétexte d'innover encore, nous y revenons.

Que dire à cela? Quel est celui qui démontrera l'erreur où nous tombons? De claires et frappantes leçons, qui les donnera? Il y aurait un expédient plus sûr : faire une belle œuvre qui contînt tout l'art ancien avec l'esprit moderne, qui fût le XIXe siècle et la France, ressemblât trait pour trait à un Metzu, et ne laissât pas voir qu'on s'en est souvenu.

II.

De tous les peintres hollandais, Ruysdael est celui qui ressemble le plus noblement à son pays. Il en a l'ampleur, la tristesse, la placidité un peu morne, le charme monotone et tranquille. Avec des lignes fuyantes, une palette sévère, en deux grands traits expressément physionomiques, — des horizons gris qui n'ont pas de limites, des ciels gris dont l'infini se mesure, — il nous aura laissé de la Hollande un portrait, je ne dirai pas familier, mais intime, attachant, admirablement fidèle et qui ne vieillit pas. A d'autres titres encore, Ruysdael est, je crois bien, la plus haute figure de l'école après Rembrandt, et ce n'est pas une mince gloire pour un peintre qui n'a fait que des paysages soi-disant inanimés, et pas un être vivant, du moins sans l'aide de quelqu'un.

Considérez qu'à le prendre par le détail, Ruysdael serait peut-être inférieur à beaucoup de ses compatriotes. D'abord il n'est pas adroit à un moment et dans un genre où l'adresse était la monnaie courante du talent, et peut-être est-ce à ce défaut de dextérité qu'il doit l'assiette et le poids ordinaire de sa pensée. Il n'est pas non plus précisément habile. Il peint bien et n'affecte aucune originalité de métier. Ce qu'il veut dire, il le dit nettement, avec justesse, mais comme avec lenteur, sans sous-entendus, vivacité ni malices. Son dessin n'a pas toujours le caractère incisif, aigu, l'accent bizarre, propres à certains tableaux d'Hobbema. Je n'oublierai pas qu'au Louvre, devant le *Moulin à eau*, la vanne d'Hobbema, une œuvre supérieure qui n'a pas, je vous l'ai dit, son égale en Hollande, il m'est arrivé quelquefois de m'attiédir pour Ruysdael. Ce *Moulin* est une œuvre si charmante, il est si précis, si ferme dans sa construction, si voulu d'un bout à l'autre dans son métier, d'une coloration si forte et si belle, le ciel est d'une qualité si rare, tout y paraît si finement gravé, avant d'être peint, et si bien peint par dessus cette âpre gravure; enfin, pour me servir d'une expression qui sera comprise dans les ateliers, il s'encadre d'une façon si piquante et *fait si bien dans l'or*, que quelquefois, apercevant à deux pas de là le petit *Buisson* de Ruysdael et le trouvant jaunâtre, cotonneux, un peu rond de pratique, j'ai failli conclure en faveur d'Hobbema et commettre une erreur qui n'eût pas duré, mais qui serait impardonnable, n'eût-elle été que d'un instant.

Ruysdael n'a jamais su mettre une figure dans ses tableaux, et, sous ce rapport, les aptitudes d'Adrian van de Velde seraient bien autrement diverses, pas un animal non plus, et, sous ce rapport, Paul Potter aurait sur lui de grands avantages, dès qu'il arrive à Paul Potter d'être parfait. Il n'a pas la blonde atmosphère de Cuyp,

et l'ingénieuse habitude de placer dans ce bain de lumière et d'or, des bateaux, des villes, des chevaux et des cavaliers, le tout dessiné comme on le sait, quand Cuyp est de tous points excellent. Son modelé, pour être des plus savans lorsqu'il l'applique soit à des végétations, soit à des surfaces aériennes, n'offre pas les difficultés extrêmes du modelé humain de Terburg ou de Metzu. Si éprouvée que soit la sagacité de son œil, elle est moindre en raison des sujets qu'il traite. Quel que soit le prix d'une eau qui remue, d'un nuage qui vole, d'un arbre buissonneux que le vent tourmente, d'une cascade s'écroulant entre des rochers, tout cela, lorsqu'on songe à la complication des entreprises, au nombre des problèmes, à leur subtilité, ne vaut pas, quant à la rigueur des solutions, l'*Intérieur galant* de Terburg, la *Visite* de Metzu, l'*Intérieur hollandais* de Pierre de Hooch, l'*École* et *la Famille* d'Ostade qu'on voit au Louvre, ou le merveilleux Metzu du musée Van-der-Hoop, d'Amsterdam. Ruysdael ne montre aucun esprit, et, sous ce rapport également, les maîtres spirituels de la Hollande le font paraître un peu morose. A le considérer dans ses habitudes normales, il est simple, sérieux et robuste, très calme et grave, assez habituellement le même, à ce point que ses qualités finissent par ne plus saisir tant elles sont soutenues; et devant ce masque qui ne se déride guère, devant ces tableaux presque d'égal mérite, on est quelquefois confondu de la beauté de l'œuvre, rarement surpris. Telles marines de Cuyp, par exemple le *Clair de lune* du musée Six, sont des œuvres de prime-saut, absolument imprévues, et font regretter qu'il n'y ait pas chez Ruysdael quelques saillies de ce genre. Enfin sa couleur est monotone, forte, harmonieuse et peu riche. Elle ne varie que du vert au brun; un fond de bitume en fait la base. Elle a peu d'éclat, n'est pas toujours aimable et, dans son essence première, n'est pas de qualité bien exquise. Un peintre d'intérieur raffiné n'aurait pas de peine à le reprendre sur la parcimonie de ses moyens, et jugerait quelquefois sa palette par trop sommaire.

Avec tout cela, malgré tout cela, Ruysdael est unique : il est aisé de s'en convaincre au Louvre, d'après son *Buisson*, *le Coup de soleil*, *la Tempête*, *le Petit Paysage* (n° 474). J'en excepte *la Forêt*, qui n'a jamais été très belle, et qu'il a compromise en priant Berghem d'y peindre des personnages. A l'exposition rétrospective faite au profit des Alsaciens-Lorrains, on peut dire que Ruysdael régnait avec une souveraineté manifeste, quoique l'exposition fût des plus riches en maîtres hollandais et flamands, car il y avait là Van Goyen, Wynants, Paul Potter, Cuyp, Van de Velde, Van der Neer, Van der Meer, Hals, Teniers, Bol, Salomon Ruysdael, Van der Heyden avec deux œuvres sans prix. J'en appelle aux souvenirs de tous ceux pour qui cette exposition d'œuvres excellentes fut un trait de lu-

mière, Ruysdael n'y marquait-il pas comme un maître, et, chose plus estimable encore, comme un grand esprit? A Bruxelles, à Anvers, à La Haye, à Amsterdam, l'effet est le même; partout où Ruysdael paraît, il a une manière propre de se tenir, de s'imposer, d'imprimer le respect, de rendre attentif, qui vous avertit qu'on a devant soi l'âme de quelqu'un, que ce quelqu'un est de grande race et que toujours il a quelque chose d'important à vous dire.

Telle est l'unique cause de la supériorité de Ruysdael, et cette cause suffit : il y a dans le peintre un homme qui pense, et dans chacun de ses ouvrages une conception. Aussi savant dans son genre que le plus savant de ses compatriotes, aussi naturellement doué, plus réfléchi et plus ému, mieux qu'aucun autre il ajoute à ses dons cet équilibre qui fait l'unité de l'œuvre et la perfection des œuvres. Vous apercevez dans ses tableaux comme un air de plénitude, de certitude, de paix profonde, qui est le caractère distinctif de sa personne, et qui prouve que l'accord n'a pas un seul moment cessé de régner entre ses belles facultés natives, sa grande expérience, sa sensibilité toujours vive, sa réflexion toujours présente. Ruysdael peint comme il pense, sainement, fortement, largement. La qualité extérieure du travail indique assez bien l'allure ordinaire de son esprit. Il y a dans cette peinture sobre, soucieuse, un peu fière, je ne sais quelle hauteur attristée qui s'annonce de loin, et de près vous captive par un charme de simplicité naturelle et de noble familiarité tout à fait à lui. Une toile de Ruysdael est un tout où l'on sent une ordonnance, une vue d'ensemble, une intention maîtresse, la volonté de peindre une fois pour toutes un des traits de son pays, peut-être bien aussi le désir de fixer le souvenir d'un moment de sa vie. Un fonds solide, un besoin de construire et d'organiser, de subordonner le détail à des ensembles, la couleur à des effets, l'intérêt des choses au plan qu'elles occupent; une parfaite connaissance des lois naturelles et des lois techniques, avec cela un certain dédain pour l'inutile, le trop agréable ou le superflu, un grand goût avec un grand sens, une main fort calme avec le cœur qui bat, tel est à peu près ce qu'on découvre à l'analyse dans un tableau de Ruysdael.

Je ne dis pas que tout pâlisse à côté de cette peinture, d'éclat médiocre, de coloris discret, de procédés constamment voilés; mais tout se désorganise, se vide et se découd. Placez une toile de Ruysdael à côté des meilleurs paysages de l'école, et vous verrez aussitôt apparaître dans ses voisins des trous, des faiblesses, des écarts, une absence de dessin là où il en faudrait, des traits d'esprit quand il n'en faudrait pas, des ignorances mal déguisées, des effacemens qui sentent l'oubli. A côté de Ruysdael, un beau Van de Velde est maigre, joli, précieux, jamais très mâle ni très mûr; un Guil-

laume Van de Velde est sec, froid et mince, presque toujours bien dessiné, rarement bien peint, vite observé, peu médité. Isaac Ostade est trop roux, avec des ciels trop nuls. Van-Goyen est par trop incertain, volatil, évaporé, cotonneux; on y sent la trace rapide et légère d'une intention fine, l'ébauche est charmante, l'œuvre n'est pas venue, parce qu'elle n'a pas été substantiellement nourrie d'études préparatoires, de patience et de travail. Cuyp lui-même souffre sensiblement de ce voisinage sévère, lui si fort et si sain. Sa continuelle dorure a des gaîtés dont on se lasse, à côté des sombres et bleuâtres verdures de son grand émule, et quant à ce luxe d'atmosphère qui semble un reflet pris au midi pour embellir ses tableaux du nord, on cesse d'y croire, pour peu qu'on connaisse les bords de la Meuse ou du Zuiderzée.

En général on remarque dans les tableaux hollandais, j'entends les tableaux de plein air, un parti-pris de force sur des clairs, qui leur donne beaucoup de relief et, comme on dit dans la langue des peintres, une particulière autorité. Le ciel y joue le rôle de l'aérien, de l'incolore, de l'infini, de l'impalpable. Pratiquement il sert à mesurer les valeurs puissantes du terrain, et par conséquent à découper d'une façon plus ferme et plus tranchée la silhouette du sujet. Que ce ciel soit en or comme chez Cuyp, en argent comme chez Van de Velde ou Salomon Ruysdael, floconneux, grisâtre, fondu dans des buées légères comme dans Isaac Ostade, Van-Goyen, ou Wynants, — il fait trou dans le tableau, conserve rarement une valeur générale qui lui soit propre et presque jamais ne se met avec l'or des cadres dans des relations bien décisives. Estimez la force du pays, elle est extrême. Tâchez d'estimer la valeur du ciel, et le ciel vous surprendra par l'extrême clarté de sa base. Je vous citerais ainsi tels tableaux dont on oublie l'atmosphère et tels fonds aériens, qu'on pourrait repeindre après coup sans que le tableau, terminé d'ailleurs, y perdît. Beaucoup parmi les œuvres modernes en sont là. Il est même à remarquer, sauf quelques exceptions que je n'ai point à signaler si je suis bien compris, que notre école moderne en son ensemble paraît avoir adopté pour principe que l'atmosphère étant la partie la plus vide et la plus insaisissable du tableau, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elle en soit la partie la plus incolore et la plus nulle.

Ruysdael a senti les choses différemment et fixé une fois pour toutes un principe bien autrement audacieux et vrai. Il a considéré l'immense voûte qui s'arrondit au-dessus des campagnes ou de la mer comme le plafond réel, compacte, consistant de ses tableaux. Il le courbe, le déploie, le mesure, il en détermine la valeur par rapport aux accidens de lumière semés dans l'horizon terrestre; il en nuance les grandes surfaces, les modèle, les exécute en un mot

comme un morceau de premier intérêt. Il y découvre des arabesques qui continuent celles du sujet, y dispose des taches, en fait descendre la lumière et ne l'y met qu'en cas de nécessité. Ce grand œil bien ouvert sur tout ce qui vit, cet œil accoutumé à la hauteur des choses comme à leur étendue, va continuellement du sol au zénith, ne regarde jamais un objet sans observer le point correspondant de l'atmosphère et parcourt ainsi sans rien omettre le champ circulaire de la vision. Loin de se perdre en analyses, constamment il synthétise et résume. Ce que la nature dissémina, il le concentre en un total de lignes, de couleurs, de valeurs, d'effets. Il encadre tout cela dans sa pensée comme il veut que cela soit encadré dans les quatre angles de sa toile. Son œil a la propriété des chambres noires : il réduit, diminue la lumière et conserve aux choses l'exacte proportion de leurs formes et de leur coloris. Un tableau de Ruysdael, quel qu'il soit, — les plus beaux bien entendu sont les plus significatifs, — est une peinture entière, pleine et forte, en son principe, grisâtre en haut, brune ou verdâtre en bas, qui s'appuie solidement des quatre coins aux cannelures chatoyantes du cadre, qui paraît obscure de loin, qui se pénètre de lumière quand on s'en approche, belle en soi, sans aucun vide, avec peu d'écarts, comme qui dirait une pensée haute et soutenue, et pour langage une langue du plus fort tissu. J'ai ouï dire que rien n'était plus difficile à copier qu'un tableau de Ruysdael et je le crois, comme il n'est rien de plus difficile à imiter que la façon de dire des grands écrivains de notre XVIIe siècle français. Ici comme là c'est le même tour, le même style, un peu le même esprit, je dirais presque le même génie. Je ne sais pourquoi j'imagine que, si Ruysdael n'avait pas été Hollandais et protestant, il aurait été de Port-Royal.

Vous remarquerez à La Haye et à Amsterdam deux paysages qui sont l'un en grand, l'autre en petit, la répétition du même sujet. La petite toile est-elle l'étude qui a servi de texte à la plus grande? Ruysdael dessinait-il ou peignait-il d'après nature? S'inspirait-il ou copiait-il directement? C'est là son secret, comme à la plupart des maîtres hollandais, sauf peut-être Van de Velde, qui certainement a peint en plein air, a excellé dans les études directes, et qui dans l'atelier perdait beaucoup de ses moyens, quoi qu'on en dise. Toujours est-il que ces deux œuvres sont charmantes et démontreraient ce que je viens de dire des habitudes de Ruysdael. C'est une vue prise à quelque distance d'Amsterdam, avec la petite ville de Harlem noirâtre, bleuâtre, pointant à travers des arbres et perdue, sous le vaste ondoiement d'un ciel nuageux, dans les buées pluvieuses d'un mince horizon; en avant, pour unique premier plan, une blanchisserie à toits rougeâtres, avec une lessive étendue à plat sur des prés. Rien de plus naïf et de plus pauvre comme point de départ,

rien de plus vrai non plus. Il faut voir cette petite toile, haute de 1 pied 8 pouces, pour apprendre d'un maître qui ne craignit jamais de déroger, parce qu'il n'était pas homme à descendre, comment on relève un sujet quand on est soi-même un esprit relevé, comment il n'y a pas de laideurs pour un œil qui voit beau, pas de petitesses pour une sensation grande, en un mot ce que devient l'art de peindre quand il est pratiqué par un noble esprit.

La *Vue d'une rivière*, du musée Van-der-Hoop, est la dernière expression de cette manière hautaine et magnifique. Ce tableau serait encore mieux nommé le *Moulin à vent*, et sous ce titre il ne permettrait plus à personne de traiter sans désavantage un sujet qui, sous la main de Ruysdael, a trouvé son expression typique incomparable. En quatre mots, voici quelle est la donnée : un coin de la Meuse probablement; à droite un terrain étagé avec des arbres, des maisons, et pour sommet le noir moulin, ses bras au vent, montant haut dans la toile; une estacade contre laquelle vient onduler assez doucement l'eau du fleuve, une eau sourde, molle, admirable; un petit coin d'horizon perdu, très ténu et très ferme, très pâle et très distinct, sur lequel s'enlève la voile blanche d'un bateau, une voile plate, sans aucun vent dans sa toile, d'une valeur douce et tout à fait exquise. Là-dessus un grand ciel chargé de nuages avec des trouées d'un azur effacé, des nuées grises montant directement en escalade jusqu'au haut de la toile; pour ainsi dire pas de lumière nulle part dans cette tonalité puissante, composée de bruns foncés et de couleurs ardoisées sombres; une seule lueur au centre du tableau, un rayon qui de toute distance vient comme un sourire éclairer le disque d'un nuage. Grand tableau carré, *grave* (il ne faut pas craindre d'abuser du mot avec Ruysdael), d'une extrême sonorité dans le registre le plus bas, et mes notes ajoutent *merveilleux dans l'or*. Au fond, je ne vous le signale et n'y insiste que pour arriver à cette conclusion, qu'outre le prix des détails, la beauté de la forme, la grandeur de l'expression, l'intimité du sentiment, c'est encore une tâche singulièrement imposante à la considérer comme simple décor.

Voilà tout Ruysdael : de hautes allures, peu de charme, sinon par hasard, un grand attrait, une intimité qui se révèle à mesure, une science accomplie, des moyens très simples. Imaginez-le conforme à sa peinture, tâchez de vous représenter sa personne à côté de ses tableaux, et vous aurez, si je ne me trompe, la double image très concordante d'un songeur austère, d'une âme chaude, d'un esprit laconique et d'un taciturne. J'ai lu quelque part, tant il est évident que le poète se révèle à travers les retenues de la forme et malgré la concision de son langage, que son œuvre avait le caractère d'un poème élégiaque en une infinité de chants. C'est beaucoup dire quand on songe au peu de littérature que comporte un

art dont la technique a tant d'importance, dont la matière a tant de poids et de prix. Élégiaque ou non, poète à coup sûr, si Ruysdael avait écrit au lieu de peindre, je soupçonne qu'il aurait écrit en prose plutôt qu'en vers. Le vers admet trop de fantaisie et de stratagèmes, la prose oblige à trop de sincérité pour que ce véridique et clair esprit n'eût pas préféré ce langage à l'autre. Quant au fond de sa nature, c'était un rêveur, un de ces hommes comme il en existe beaucoup de notre temps, rares à l'époque où naquit Ruysdael, un de ces *promeneurs solitaires* qui fuient les villes, fréquentent les banlieues, aiment sincèrement la campagne, la sentent sans emphase, la racontent sans phrase, que les lointains horizons inquiètent, que les plates étendues charment, qu'une ombre affecte, qu'un coup de soleil enchante. On ne se figure Ruysdael ni très jeune, ni très vieux; on ne voit pas qu'il ait eu une adolescence, on ne sent pas davantage le poids affaiblissant des années. Ignorât-on qu'il est mort avant cinquante-deux ans, on se le représenterait entre deux âges, comme un homme mûr ou de maturité précoce, fort sérieux, maître de lui de bonne heure, avec les retours attristés, les regrets, les rêveries d'un esprit qui regarde en arrière et dont la jeunesse n'a pas connu le malaise accablant des espérances. Je ne crois pas qu'il eût un cœur à s'écrier : *Levez-vous, orages désirés!* Ses mélancolies, car il en est plein, ont je ne sais quoi de viril et de raisonnable où n'apparaissent ni le tumultueux enfantillage des premières années ni le larmoiement nerveux des dernières; elles ne font que teinter sa peinture en plus sombre, comme elles auraient teinté la pensée d'un janséniste.

Que lui a fait la vie pour qu'il en ait un sentiment si dédaigneux ou si amer? Que lui ont fait les hommes pour qu'il se retire en pleine solitude et qu'il évite à ce point de se rencontrer avec eux, même dans sa peinture? On ne sait rien ou presque rien de son existence, sinon qu'il naquit vers 1630, qu'il mourut en 1681, qu'il fut l'ami de Berghem, qu'il eut Salomon Ruysdael pour frère aîné et probablement pour premier conseiller. Quant à ses voyages, on les suppose et l'on en doute : ses cascades, ses lieux montueux, boisés, à coteaux rocheux, donneraient à croire ou qu'il dut étudier en Allemagne, en Suisse, en Norvége, ou qu'il utilisa les études d'Everdingen et s'en inspira. Son grand labeur ne l'enrichit point, et son titre de bourgeois de Harlem ne l'empêcha pas, paraît-il, d'être fort méconnu. On en aurait même la preuve assez navrante, s'il est vrai que par commisération pour sa détresse plus encore que par égard pour son génie, dont personne ne se doutait guère, on dut l'admettre à l'hôpital de Harlem, sa ville natale, et qu'il y mourut. Mais avant d'en venir là que lui arriva-t-il? Eut-il des

joies, s'il eut certainement des amertumes? Sa destinée lui donna-t-elle l'occasion d'aimer autre chose que des nuages, et de quoi souffrit-il le plus, s'il a souffert, du tourment de bien peindre ou de vivre? Toutes ces questions restent sans réponse, et cependant la postérité se les adresse. Auriez-vous jamais l'idée d'en demander autant sur Berghem, Karel-Dujardin, Wouwerman, Goyen, Terburg, Metzu, Pierre de Hooch lui-même? Tous ces peintres brillans ou charmans peignirent, et il semble que ce soit assez. Ruysdael peignit, mais il vécut, et voilà pourquoi il importerait tant de savoir comment il vécut. Je ne connais dans l'école hollandaise que trois ou quatre hommes dont la personne intéresse à ce point : Rembrandt, Paul Potter, Ruysdael, Cuyp peut-être, et c'est déjà plus qu'il n'en faut pour les classer.

III.

Cuyp non plus ne fut pas très goûté de son vivant, ce qui ne l'empêcha pas de peindre comme il l'entendait, de s'appliquer ou de se négliger tout à son aise, et de ne suivre en sa libre carrière que l'inspiration du moment. D'ailleurs cette défaveur assez naturelle, si l'on songe au goût pour l'extrême *fini* qui régnait alors, il la partageait avec Ruysdael, il la partagea même avec Rembrandt, lorsque vers 1650 Rembrandt cessa tout à coup d'être compris. Il était, comme on le voit, en bonne compagnie. Depuis il a été bien vengé, par les Anglais d'abord, plus tard par l'Europe entière. Dans tous les cas, Cuyp est un très beau peintre. En premier lieu, il a ce mérite d'être universel. Son œuvre est un si complet répertoire de la vie hollandaise, surtout en son milieu champêtre, que son étendue et sa variété suffiraient à lui donner un intérêt considérable. Paysages, marines, chevaux, bétail, personnages de toute condition, depuis les hommes de fortune et de loisir jusqu'aux bergers, petites et grandes figures, portraits et tableaux de basses-cours, telles sont les curiosités et les aptitudes de son talent qu'il aura contribué plus qu'aucun autre à élargir le cadre des observations locales où se déployait l'art de son pays. Né l'un des premiers en 1605, de toutes les manières par son âge, par la diversité de ses recherches, par la vigueur et l'indépendance de ses allures, il aura été l'un des promoteurs et des initiateurs les plus actifs de l'école.

Un peintre qui d'une part touche à Hondekoeter, de l'autre à Ferdinand Bol, et, sans imiter Rembrandt, qui peint des animaux aussi aisément que Van de Velde, des ciels mieux que Both, des chevaux et de grands chevaux plus sévèrement que Wouwerman ou Berghem ne peignent les leurs en petit, — qui sent vivement la mer, les fleuves et leurs rivages, qui peint des villes, des bateaux

au mouillage et de grandes scènes maritimes avec une ampleur et une autorité que Guillaume Van de Velde ne possédait pas, — un peintre qui de plus avait une manière de voir à lui, une couleur propre et fort belle, une main puissante, large, aisée, le goût des matières riches, épaisses, abondantes, un homme qui s'étend, grandit, se renouvelle et se fortifie avec l'âge, — un pareil personnage est un homme vaste. Si l'on songe en outre qu'il vécut jusqu'en 1691, qu'il survécut ainsi à la plupart de ceux qu'il avait vus naître, et que pendant cette longue carrière de quatre-vingt-six ans, sauf un trait de son père très marqué dans ses ouvrages et par la suite un reflet du ciel italien qui lui vint peut-être des Both et de ses amis les voyageurs, il reste lui, sans alliage, sans mélange, sans défaillance non plus, il faut convenir que c'était un fort cerveau.

Si notre Louvre donne une idée assez complète des formes diverses de son talent, de sa manière et de sa couleur, il ne donne pas toute sa mesure, et ne marque pas le point de perfection qu'il peut atteindre et qu'il a quelquefois atteint. Son grand paysage est une belle œuvre qui vaut mieux par l'ensemble que par les détails. On ne saurait aller plus loin dans l'art de peindre la lumière, de rendre les sensations aimables et reposantes dont vous enveloppe et vous pénètre une atmosphère chaude. *C'est un tableau.* Il est vrai sans l'être trop. Il est observé sans être copié. L'air qui le baigne, la chaleur ambrée dont il est imbibé, cette dorure qui n'est qu'un voile, ces couleurs qui ne sont qu'un résultat de la lumière qui les inonde, de l'air qui circule autour et du sentiment du peintre qui les transforme, ces valeurs si tendres dans un ensemble si fort, tout cela vient à la fois de la nature et d'une conception; ce serait un chef-d'œuvre, s'il ne s'y glissait des insuffisances qui semblent le fait d'un jeune homme ou d'un dessinateur distrait. Son *Départ pour la promenade* et sa *Promenade*, deux pages équestres d'un si beau format, de si noble allure, sont aussi remplies de ses plus fines qualités : le tout baigne dans le soleil et se trempe dans ces ondes dorées qui sont pour ainsi dire la couleur ordinaire de son esprit. Il a cependant fait mieux. Il y a de lui des choses plus rares. Je ne parle pas de ces petits tableaux trop vantés qui ont passé à diverses époques dans nos expositions françaises rétrospectives. Sans sortir de France, on a pu voir dans des ventes de collections particulières des œuvres de Cuyp, non pas plus délicates, mais plus puissantes et plus profondes. Un vrai beau Cuyp est une peinture à la fois subtile et grosse, tendre et robuste, aérienne et massive. Ce qui appartient à l'impalpable, comme les fonds, les enveloppes, les nuances, l'effet de l'air sur les distances et du plein jour sur le coloris, tout cela correspond aux parties légères de son esprit, et pour le rendre sa palette se volatilise et son métier s'as-

souplit. Quant aux objets de substance plus solide, de contours plus arrêtés, de couleur plus évidente et plus consistante, il ne craint pas d'en élargir les plans, d'en étoffer la forme, d'insister sur les côtés robustes, et d'être un peu lourd, pour n'être jamais faible ni par le trait, ni par le ton, ni par la facture. En pareil cas, il ne se raffine plus, et, comme tous les bons maîtres à l'origine des fortes écoles, il ne lui en coûte aucunement de manquer de charme, lorsque le charme n'est pas le caractère essentiel de l'objet qu'il représente.

Voilà pourquoi ses cavalcades du Louvre ne sont pas, selon moi, le dernier mot de sa belle manière sobre, un peu grosse, abondante, tout à fait mâle. Il y a là un excès de dorure, du soleil et tout ce qui s'ensuit, rougeurs, luisans, reflets, ombres portées; ajoutez-y je ne sais quel mélange de plein air et de jour d'atelier, de vérité textuelle et de combinaisons, enfin je ne sais quoi d'improbable dans les costumes et de suspect dans les élégances, d'où il résulte que malgré des qualités hors ligne, ces deux tableaux ne rassurent pas absolument. Le musée de La Haye possède un *Portrait du sire de Roovère* dirigeant la pêche du saumon aux environs de Doordrecht, qui reproduit avec moins d'éclat, avec plus d'évidence encore quant aux défauts, le parti-pris des deux toiles célèbres dont je parle. Le personnage est un de ceux que nous connaissons. Il est en habit ponceau brodé d'or, bordé de fourrures, avec toque noire à plumes roses et sabre courbe à poignée dorée. Il monte un de ces grands bais bruns dont vous connaissez aussi la tête busquée, le coffre un peu lourd, les jambes raides et les sabots de mule. Mêmes dorures dans le ciel, dans les fonds, dans les eaux, sur les visages, mêmes reflets trop clairs, comme il arrive dans la vive lumière quand l'air ne ménage en rien ni la couleur, ni le bord extérieur des objets. Le tableau est naïf et bien assis, ingénieusement coupé, original, personnel, convaincu; mais, à force de vérité, l'abus de la lumière ferait croire à des erreurs de savoir et de goût.

Maintenant voyez Cuyp à Amsterdam au musée Six et consultez les deux grandes toiles qui figurent dans cette collection unique. L'une représente l'*Arrivée de Maurice de Nassau à Scheveninguen*. C'est une importante page de marine avec bateaux chargés de figures. Ni Backhuysen, ai-je besoin de le dire? ni Van de Velde, ni personne, n'aurait été de force à construire, à concevoir, à colorer de la sorte un tableau d'apparat de ce genre et de cette insignifiance. Le premier bateau à gauche, opposé à la lumière, est un morceau admirable. Quant au second tableau, le très fameux effet de lune sur la mer, je relève sur mes notes la trace assez succinctement formulée de la surprise et du plaisir d'esprit qu'il m'a causés. « Un étonnement et une merveille : grand, carré; la mer,

une côte escarpée, un canot à droite; en bas, canot de pêche avec figure tachée de rouge; à gauche, deux bateaux à voiles; pas de vent, nuit tranquille, sereine, eaux toutes calmes; la lune pleine à mi-hauteur du tableau, un peu à gauche, absolument nette dans une large trouée de ciel pur; le tout incomparablement vrai et beau, de couleur, de force, de transparence, de limpidité. Un Claude Lorrain de nuit, plus grave, plus simple, plus plein, plus naturellement exécuté d'après une sensation juste; un véritable trompe-l'œil avec l'*art* le plus savant. »

Comme on le voit, Cuyp réussit à chaque entreprise nouvelle. Et si on s'appliquait à le suivre, je ne dis pas dans ses variations, mais dans la variété de ses tentatives, on s'apercevrait qu'en chaque genre il a dominé par momens, ne fût-ce qu'une fois, tous ceux de ses contemporains qui se partageaient autour de lui le domaine si singulièrement étendu de son art. Il aurait fallu le bien mal comprendre ou se bien peu connaître pour refaire après lui un *Clair de lune*, un *Débarquement de prince* en grand appareil naval, pour peindre *Doordrecht et ses environs*. Ce qu'il a dit est dit, parce qu'il l'a dit à sa manière, et que sa manière sur un sujet donné vaut toutes les autres.

Il a la pratique d'un maître, l'œil d'un maître. Il a créé, chose qui suffit en art, une formule fictive et toute personnelle de la lumière et de ses effets. Il a eu cette puissance assez peu commune d'imaginer d'abord une atmosphère et d'en faire non-seulement l'élément fuyant, fluide et respirable, mais la loi et pour ainsi dire le principe ordonnateur de ses tableaux. C'est à cela qu'il est reconnaissable. Si l'on n'aperçoit pas qu'il ait agi sur son école, à plus forte raison peut-on s'assurer qu'il n'a subi l'influence de personne. Il est un; quoique divers, il est lui. Cependant, car il y a suivant moi un cependant avec ce beau peintre, il lui manque ce je ne sais quoi qui fait les maîtres indispensables. Il a pratiqué supérieurement tous les genres, il n'a pas créé un genre ni un art; il ne personnifie pas dans son nom toute une manière de voir, de sentir ou de peindre, comme on dirait : C'est du Rembrandt, du Paul Potter ou du Ruysdael. Il vient à un très haut rang, mais certainement en quatrième ligne, dans ce juste classement des talens où Rembrandt trône à l'écart, où Ruysdael est le premier. Cuyp absent, l'école hollandaise y perdrait des œuvres superbes : peut-être n'y aurait-il pas un grand vide à combler dans les inventions de l'art hollandais.

IV.

Une question se présente, entre beaucoup d'autres, quand on étudie le paysage hollandais et qu'on se souvient du mouvement

correspondant qui s'est produit en France il y a quarante-cinq ans à peu près. On se demande quelle fut l'influence de la Hollande en cette nouveauté, si elle agit sur nous, comment, dans quelle mesure et jusqu'à quel moment, ce qu'elle pouvait nous apprendre, enfin par quels motifs sans cesser de nous plaire elle a cessé de nous instruire. Cette question, fort intéressante, n'a jamais, que je sache, été pertinemment étudiée, et ce n'est pas moi qui tenterai de le faire. Elle touche à des choses trop voisines de nous, à des contemporains, à des vivans. On comprend que je n'y serais pas à l'aise. Je voudrais seulement en poser les termes élémentaires.

Il est clair que pendant deux siècles nous n'avons eu en France qu'un seul paysagiste, Claude Lorrain. Très Français, quoique très Romain, très poète, mais avec ce clair bon sens qui longtemps a fait douter que nous fussions une race de poètes, assez bonhomme au fond quoique solennel, ce très grand peintre est, avec plus de naturel et moins de portée, le pendant dans son genre de Poussin dans la peinture d'histoire. Sa peinture est un art qui représente à merveille la valeur de notre esprit, les aptitudes de notre œil, qui nous honore et qui devait un jour ou l'autre passer dans les arts classiques. On le consulte, on l'admire, on ne s'en sert pas, surtout on ne s'en tient pas là, surtout on n'y revient plus, pas plus qu'on ne revient à l'art d'*Esther* et de *Bérénice*. Est-ce tant pis? est-ce tant mieux? C'est accompli, donc c'était inévitable. Le XVIIIe siècle ne s'est guère occupé du paysage, sinon pour y mettre des galanteries, des mascarades, des fêtes soi-disant champêtres ou des mythologies amusantes dans des trumeaux. Toute l'école de David l'a visiblement dédaigné, et ni Valenciennes, ni Bertin, ni leurs continuateurs en notre époque, n'étaient d'humeur également à le faire aimer. En toute sincérité, ils adoraient Virgile et aussi la nature. En toute vérité, on peut dire qu'ils n'avaient le sens délicat et vrai ni de l'un ni de l'autre. C'étaient des latinistes qui scandaient noblement des hexamètres, des peintres qui voyaient les choses en amphithéâtre, arrondissaient assez pompeusement un arbre et détaillaient son feuillé. Au fond, ils goûtaient peut-être encore mieux Delille que Virgile, faisaient quelques bonnes études et peignaient mal. Avec beaucoup plus d'esprit qu'eux, de la fantaisie et des dons réels, le vieux Vernet que j'allais oublier n'est pas non plus ce que j'appellerais un paysagiste très pénétrant, et je le classerai avant Hubert Robert, mais avec lui parmi les bons décorateurs de musées et de vestibules royaux. Je ne parle pas de Demarne, moitié Français, moitié Flamand, et que la Belgique et la France n'ont aucune envie de se disputer bien chaudement, et je crois pouvoir omettre Lantara, sans grand dommage pour la peinture française.

Il a fallu que David fût mort ou à peu près et son école à bout de crédit, qu'on fût à court de tout et en train de se retourner comme une nation le fait quand elle change de goût, pour qu'on vît apparaître à la fois dans les lettres et dans les arts la passion sincère des choses champêtres. L'éveil avait commencé par les prosateurs, puis de 1816 à 1825 il avait passé dans les vers. Enfin de 1824 à 1830 on vit que les peintres avertis se mettaient à suivre. Le premier élan nous vint de la peinture anglaise, et par conséquent lorsque Géricault et Bonington acclimatèrent en France la peinture de Constable et de Gainsborough, ce fut d'abord une influence anglo-flamande qui prévalut. La couleur de Van-Dyck dans ses fonds de portraits, les audaces et la fantasque palette de Rubens, voilà d'abord ce qui nous servit à nous dégager des froideurs et des conventions de l'école précédente. La palette y gagna beaucoup, la poésie n'y perdit pas, la vérité ne s'en trouva qu'à demi satisfaite. Notez qu'à la même époque et par suite d'un amour pour le merveilleux qui corrèspondait à la mode littéraire des ballades, des légendes, à la couleur un peu roussâtre des imaginations d'alors, le premier Hollandais qui souffla quelque chose à l'oreille des peintres, ce fut Rembrandt. A l'état visible, à l'état latent, le Rembrandt des brumes chaudes est un peu partout au début de notre école moderne. Et c'est précisément parce qu'on sentait vaguement Rubens et Rembrandt cachés dans la coulisse qu'on fit à ceux qu'on appela des romantiques la mine ombrageuse qui les accueillit quand ils entrèrent en scène.

Vers 1828, on vit du nouveau. Des hommes très jeunes, il y avait dans le nombre des enfans, montrèrent un jour des tableaux fort petits qu'on trouva coup sur coup bizarres et charmans. Je ne nommerai de ces peintres éminens que les deux qui sont morts, ou plutôt je les nommerai tous, sauf à ne parler selon mon droit que de ceux qui ne peuvent plus m'entendre. Les maîtres du paysage français contemporain se présentèrent ensemble; ce furent MM. Flers, Cabat, Dupré, Rousseau et Corot. Où se formèrent-ils? D'où venaient-ils? Qui les avait poussés au Louvre plutôt qu'ailleurs? Qui les avait conduits, les uns en Italie, les autres en Normandie? On dirait vraiment, tant leurs origines sont incertaines, leurs talens d'apparence fortuite, qu'on touche à des peintres morts depuis deux siècles et dont l'histoire n'a jamais été bien connue.

Quoi qu'il en soit de l'éducation de ces enfans de Paris nés sur les quais de la Seine, formés dans les banlieues, instruits on ne voit pas trop comment, deux choses apparaissent en même temps qu'eux : des paysages naïvement, vraiment rustiques et des formules hollandaises. La Hollande cette fois trouvait à qui parler; elle nous enseignait à voir, à sentir et à peindre. Telle fut la sur-

prise, qu'on n'examina pas de trop près l'intime originalité des découvertes. L'invention parut aussi nouvelle de tous points qu'elle parut heureuse. On admira; et Ruysdael entra le même jour en France, un peu caché pour le moment dans la gloire de ces jeunes gens. Du même coup on apprit qu'il y avait des campagnes françaises, un art de paysage français et des musées avec d'anciens tableaux qui pouvaient nous enseigner quelque chose.

Deux des hommes dont je parle restèrent à peu près fidèles à leurs premières affections, ou, s'ils s'en écartèrent un moment, ce fut pour y revenir ensuite. Corot dès le premier jour se détacha d'eux. Le chemin qu'il a suivi, on le sait. Il cultiva l'Italie de bonne heure et en rapporta je ne sais quoi d'indélébile. Il fut plus lyrique, aussi champêtre, moins agreste. Comme eux, il aima les bois et les eaux, mais autrement. Il inventa un style; il mit moins d'exactitude à voir les choses qu'il n'eut de finesse pour saisir ce qu'il devait en extraire et ce qui s'en dégage. De là, cette mythologie toute personnelle et ce paganisme si ingénieusement naturel qui ne fut, sous sa forme un peu vaporeuse, que la personnification de l'esprit même des choses. On ne peut pas être moins hollandais.

Quant à Rousseau, un artiste complexe, très dénigré, très vanté, en soi fort difficile à définir avec mesure, ce qu'on pourrait dire de plus vrai, c'est qu'il représente en sa belle et exemplaire carrière, tous les efforts de l'esprit français pour créer en France un nouvel art hollandais : je veux dire un art aussi parfait tout en étant national, aussi précieux tout en étant plus divers, aussi dogmatique tout en étant plus moderne. A sa date et par son rang dans l'histoire de notre école, c'est un homme intermédiaire et de transition entre la Hollande et les peintres de l'avenir, s'il en vient. Il dérive des peintres hollandais et s'en écarte, il les admire et il les oublie. Dans le passé, il leur donne une main, de l'autre il fait signe à ce qui doit être. Il invente, il provoque, il appelle à lui tout un courant d'ardeurs, de bonnes volontés, de germes à naître. Dans la nature, il découvre mille choses nouvelles. Le répertoire de ses sensations est immense. Toutes les saisons, toutes les heures du jour, du soir et de l'aube, toutes les intempéries, depuis le givre jusqu'aux chaleurs caniculaires, toutes les altitudes depuis les grèves jusqu'aux collines, depuis les landes jusqu'au Mont-Blanc, les villages, les prés, les taillis, les futaies, la terre nue et aussi toutes les frondaisons dont elle est couverte, — il n'est rien qui ne l'ait tenté, arrêté, convaincu de son intérêt, persuadé de le peindre. On dirait que les peintres hollandais n'ont fait que tourner autour d'eux-mêmes, quand on les compare à l'ardent parcours de ce chercheur d'impressions nouvelles. Tous ensemble, ils auraient fait leur carrière avec un petit abrégé des cartons de Rousseau. A ce

point de vue, il est absolument original, et par cela même il est bien de son temps. Une fois plongé dans cette étude du relatif, de l'accidentel et du vrai, on va jusqu'au bout. Non pas seul, mais pour la plus grande part, il contribua à créer une école qu'on pourrait appeler l'*école des sensations.*

Si j'étudiais un peu intimement notre école de paysage contemporaine au lieu d'en esquisser les quelques traits tout à fait caractéristiques, j'aurais d'autres noms à joindre aux noms qui précèdent. On verrait comme dans toutes les écoles, des contradictions, des contre-courans, des traditions académiques qui continuent à filtrer à travers le vaste mouvement qui nous porte au vrai naturel, des souvenirs de Poussin, des influences de Claude, l'esprit de synthèse poursuivant son travail opiniâtre au milieu des travaux si multiples de l'analyse et des observations naïves. On remarquerait aussi des personnalités saillantes, quoiqu'un peu sujettes, qui doublent les grandes sans leur trop ressembler, qui découvrent à côté sans avoir l'air de découvrir. Enfin je citerais des noms qui nous honorent infiniment, et je n'aurais garde d'oublier un peintre ingénieux, brillant, un esprit multiforme, qui a touché à mille choses, fantaisie, mythologie, paysage, qui a aimé la campagne et la peinture ancienne, Rembrandt, Watteau, beaucoup Corrége, passionnément les taillis de Fontainebleau et par-dessus tout peut-être les combinaisons d'une palette un peu chimérique; — enfin celui de tous les peintres contemporains qui le premier devina Rousseau, le comprit, le fit comprendre, le proclama un maître et le sien, et mit au service de cette originalité inflexible son talent plus souple, son originalité mieux comprise, son influence acceptée, sa renommée faite. Ce que je désire montrer, et cela suffit ici, c'est que dès le premier jour l'impulsion donnée par l'école hollandaise et par Ruysdael, l'impulsion directe s'arrêta court ou dériva, et que deux hommes surtout contribuèrent à substituer l'étude exclusive de la nature à l'étude des maîtres du nord : Corot, sans nulle attache avec eux, Rousseau, avec un plus vif amour pour leurs œuvres, un souvenir plus exact de leurs méthodes, mais avec un impérieux désir de voir plus, de voir autrement, et d'exprimer tout ce qui leur avait échappé. Il en résulta deux faits conséquens et parallèles, des études plus subtiles, sinon mieux faites, des procédés plus compliqués sinon plus savans.

Ce que Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Sénancour, nos premiers maîtres paysagistes en littérature, observaient d'un coup d'œil d'ensemble, exprimaient en formules sommaires, ne devait plus être, quarante ou cinquante ans plus tard, qu'un abrégé bien incomplet et qu'un aperçu bien limité le jour où la littérature se fit purement descriptive. De

même les besoins de la peinture, voyageuse, analytique, imitative, allaient se trouver à l'étroit dans le style et dans les méthodes étrangères. L'œil devint plus curieux et plus précieux; la sensibilité, sans être plus vive, devint plus nerveuse, le dessin fouilla davantage, les observations se multiplièrent, la nature, étudiée de plus près, fourmilla de détails, d'incidens, d'effets, de nuances; on lui demanda mille secrets qu'elle avait gardés pour elle, ou parce qu'on n'avait pas su, ou parce qu'on n'avait pas voulu l'interroger profondément sur tous ces points. Il fallut une langue pour exprimer cette multitude de sensations nouvelles. C'est le peintre Rousseau qui presqu'à lui tout seul inventa le vocabulaire dont on se sert aujourd'hui. Dans ses esquisses, dans ses ébauches, dans ses œuvres terminées, vous apercevrez les essais, les efforts, les inventions heureuses ou manquées, les néologismes excellens ou les mots risqués dont ce profond chercheur de formules travaillait à enrichir la langue ancienne et l'ancienne grammaire des peintres. Si vous prenez un tableau de Rousseau, le meilleur, et que vous le placiez à côté d'un tableau de Ruysdael, d'Hobbema ou de Wynants, du même ordre et de même acception, vous serez frappé des différences, à peu près comme il vous arriverait de l'être si vous lisiez coup sur coup une page d'un descriptif moderne, après avoir lu une page des *Confessions* ou d'*Obermann*; c'est le même effort, le même élargissement d'études et le même résultat quant aux œuvres. Le terme est plus physionomique, l'observation plus rare, la palette infiniment plus riche, la couleur plus expressive, la construction même plus scrupuleuse. Tout semble mieux senti, plus réfléchi, plus scientifiquement raisonné et calculé. Un Hollandais resterait béant devant tant de scrupules et stupéfait devant de pareilles facultés d'analyse. Et cependant les œuvres sont-elles meilleures? sont-elles plus fortes? sont-elles plus fortement inspirées et plus vivantes? Quand Rousseau représente une *Plaine sous le givre*, est-il plus près du vrai que ne le sont Ostade et Van de Velde avec leurs *Patineurs?* Quand Rousseau peint une *Pêche aux truites*, est-il plus grave, plus humide, plus ombreux que ne l'est Ruysdael en ses eaux dormantes ou dans ses sombres cascades? Mille fois on nous a décrit dans des voyages, dans des romans ou dans des poèmes les eaux d'un lac battant une grève déserte, la nuit, au moment où la lune se lève, tandis qu'un rossignol chante au loin. Sénancour n'avait-il pas esquissé le tableau, une fois pour toutes, en quelques lignes graves, courtes et ardentes? Un nouvel art naissait donc le même jour sous la double forme du livre et du tableau, avec les mêmes tendances, des artistes doués du même esprit, un même public pour le goûter. Était-ce un progrès ou le contraire d'un progrès? La postérité en décidera mieux que nous ne saurions le faire.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'en vingt ou vingt-cinq ans, de 1830 à 1855, l'école française avait beaucoup tenté, énormément produit et fort avancé les choses, puisque, partie de Ruysdael avec des *moulins à eau*, des *vannes*, des *buissons*, c'est-à-dire un sentiment très hollandais, dans des formules toutes hollandaises, elle en était arrivée d'une part à créer un genre exclusivement français avec Corot, d'autre part à préparer l'avenir d'un art plus universel encore avec Rousseau. S'est-elle arrêtée là? Pas tout à fait. L'amour du chez soi n'a jamais été, même en Hollande, qu'un sentiment d'exception et qu'une habitude un peu singulière. A toutes les époques, il s'est trouvé des gens à qui les pieds brûlaient de s'en aller ailleurs. La tradition des voyages en Italie est peut-être la seule qui soit commune à toutes les écoles, flamande, hollandaise, anglaise, française, allemande, espagnole. Depuis les Both, Berghem, Claude et Poussin, jusqu'aux peintres de nos jours, il n'est pas de paysagistes qui n'aient eu l'envie de voir les Apennins et la campagne de Rome, et jamais il n'y eut d'école locale assez forte pour empêcher le paysage italien d'y glisser cette fleur étrangère qui n'a jamais donné que des produits hybrides. Depuis trente ans, on est allé beaucoup plus loin. Ce n'est plus le voyage en Italie, c'est le voyage lointain qui a tenté les peintres et changé bien des choses à la peinture. Le motif de ces excursions aventureuses, c'est d'abord un besoin de défrichemens propre à toutes les populations accumulées en excès sur un même point, la curiosité de découvrir et comme une obligation de se déplacer pour inventer. C'est aussi le contre-coup des études scientifiques dont le progrès ne s'obtient que par des courses autour du globe, autour des climats, autour des races. Il en est résulté le genre que vous savez : une peinture cosmopolite, plutôt nouvelle qu'originale, peu française et qui ne représentera dans notre histoire, si l'histoire s'en occupait, qu'un moment de curiosité, d'incertitude, de malaise, et qui n'est à vrai dire qu'un changement d'air essayé par des gens assez mal portans.

Cependant, sans sortir de France, on continue de chercher au paysage une forme plus décisive. Il y aurait un curieux travail à faire sur cette élaboration latente, lente et confuse d'un nouveau mode qui n'est point trouvé, qui même est bien loin d'être trouvé, et je m'étonne que la critique n'ait pas étudié le fait de plus près au moment même où nous le voyons s'accomplir sous nos yeux. Un certain déclassement s'opère aujourd'hui parmi les peintres. Il y a moins de catégories, je dirais volontiers de castes, qu'il n'y en avait jadis. L'histoire confine au genre, qui lui-même confine au paysage et même à la nature morte. Beaucoup de frontières ont disparu. Que de rapprochemens le pittoresque n'a-t-il pas opé-

rés! Moins de raideur d'un côté, plus d'audace de l'autre, des modes nouvelles, des toiles moins vastes, le besoin de plaire et de se plaire, la vie de campagne qui ouvre bien des yeux, tout cela a mêlé les genres, transformé les méthodes. On ne saurait dire à quel point le grand jour des champs, entrant dans les ateliers les plus austères, y a produit de conversions et de confusions.

Le paysage fait tous les jours plus de prosélytes qu'il ne fait de progrès. Ceux qui le pratiquent exclusivement ne sont pas plus habiles; mais il est beaucoup plus de peintres qui s'y exercent. Le *plein air*, la lumière diffuse, *le vrai soleil*, prennent aujourd'hui, dans la peinture et dans toutes les peintures, une importance qu'on ne leur avait jamais reconnue, et que, disons-le franchement, ils ne méritent point d'avoir. Toutes les fantaisies de l'imagination, ce que l'on appelait les mystères de la palette à l'époque où le mystère était un des attraits de la peinture, cèdent la place à l'amour du vrai absolu et du textuel. La photographie quant aux apparences des corps, l'étude photographique quant aux effets de la lumière, ont changé la plupart des manières de voir, de sentir et de peindre. A l'heure qu'il est, la peinture n'est jamais assez claire, assez nette, assez formelle, assez crue. Il semble que la reproduction mécanique de ce qui est soit aujourd'hui le dernier mot de l'expérience et du savoir, et que le talent consiste à lutter d'exactitude, de précision, de force imitative avec un instrument. Toute ingérence personnelle de la sensibilité est de trop. Ce que l'esprit imaginait est tenu pour artifice, et tout artifice, je veux dire toute convention, est proscrit d'un art qui ne devrait être qu'une convention. De là, comme vous vous en doutez, des controverses dans lesquelles les élèves de la nature ont le nombre pour eux. Même il existe des appellations méprisantes pour désigner les pratiques contraires. On les appelle le *vieux jeu*, ce qui veut dire une façon vieillotte, radoteuse et surannée de comprendre la nature en y mettant du sien. Choix des sujets, dessin, palette, tout participe à cette manière impersonnelle de voir les choses et de les traiter. Nous voilà loin des anciennes habitudes, je veux dire des habitudes d'il y a quarante ans, où le bitume ruisselait à flots sur les palettes des peintres romantiques et passait pour être la couleur auxiliaire de l'idéal. Il y a une époque et un lieu dans l'année où ces modes nouvelles s'affichent avec éclat : c'est à nos expositions du printemps. Pour peu que vous vous teniez au courant des nouveautés qui s'y produisent, vous remarquerez que la peinture la plus récente a pour but de frapper les yeux des foules par des images saillantes, textuelles, aisément reconnaissables en leur vérité, dénuées d'artifices, et de nous donner exactement les sensations de ce que nous voyons dans la rue. Et le public est tout disposé à fêter un art qui représente avec tant de

fidélité ses habits, son visage, ses habitudes, son goût, ses inclinations et son esprit. Mais la peinture d'histoire, me direz-vous? D'abord, au train dont vont les choses, est-il bien certain qu'il existe encore une école d'histoire. Ensuite, si ce vieux nom de l'ancien régime s'appliquait encore à des traditions brillamment défendues, fort peu suivies, n'imaginez pas que la peinture d'histoire échappe à la fusion des genres et résiste à la tentation d'entrer elle-même dans le courant. On hésite, on a quelques scrupules à s'y jeter et finalement on s'y lance. Regardez bien d'années en années les conversions qui s'opèrent et sans examiner jusqu'au fond, ne considérez que la couleur des tableaux. Si de sombre elle devient claire, si de noire elle devient blanche, si de profonde elle remonte aux surfaces, si de souple elle devient raide, si de la matière huileuse elle tourne au mat, et du clair-obscur au papier japonais, vous en avez assez vu pour apprendre qu'il y a là un esprit qui a changé de milieu et un atelier qui s'est ouvert au jour de la rue. Si je ne mettais d'extrêmes précautions à vous parler de choses auxquelles je m'interdis de toucher, je serais plus explicite et vous ferais saisir du doigt des vérités qui ne sont pas niables.

Ce que je veux en conclure, c'est qu'à l'état latent comme à l'état d'études professionnelles, le paysage a tout envahi et que, chose singulière, en attendant qu'il ait rencontré sa propre formule, il a bouleversé toutes les formules dont on se servait autour de lui. Il a causé beaucoup de ravages, troublé de bons esprits et compromis quelques talens. Il n'en est pas moins vrai qu'on travaille pour lui, que les tentatives essayées sont essayées à son profit, et que, pour excuser le mal qu'il a fait à la peinture en général, il serait heureux que ce genre de peinture y trouvât son compte.

Au milieu des modes changeantes, il y a cependant comme un filon d'art qui continue. Vous pouvez, en parcourant nos salles d'exposition, apercevoir çà et là des tableaux qui détonnent et s'imposent, par une ampleur, une gravité, une puissance de gamme, une interprétation des effets et des choses, où l'on sent presque la palette d'un maître. Il n'y a là ni figures, ni agrémens d'aucune sorte. La grâce en est même absolument absente; mais la donnée en est forte, la couleur profonde et sourde, la matière épaisse et riche, et quelquefois une grande finesse d'œil et de main se cache sous les négligences voulues ou les brutalités un peu choquantes du métier. Le peintre dont je parle, et que j'aurais du plaisir à nommer, joint à l'amour vrai de la campagne l'amour non moins évident de la peinture ancienne et des meilleurs maîtres. Ses tableaux en font foi, ses eaux-fortes et ses dessins sont également de nature à en témoigner. Ne serait-ce pas là le trait d'union qui nous rattache encore aux écoles des Pays-Bas? En tout cas,

c'est le seul coin de la peinture française actuelle où l'on soupçonne encore leur influence. Je ne sais pas quel est celui des peintres hollandais qui prévaut dans le laborieux atelier que je vous signale. Et je ne suis pas bien certain que Van der Meer de Delft n'y soit pas pour le moment plus consulté et plus écouté que Ruysdael. On le dirait à un certain dédain pour le dessin, pour les constructions délicates et difficiles, pour le soin du rendu que le maître d'Amsterdam n'aurait ni conseillé ni approuvé. Toujours est-il qu'il y a là le souvenir vivant et présent d'un art partout ailleurs oublié.

Cette trace ardente et forte est de bon augure. Il n'est pas d'esprit avisé qui ne sente qu'elle vient en ligne assez directe du pays par excellence où l'on savait peindre, et qu'en la suivant avec persistance le paysage moderne aurait quelque chance de retrouver ses voies. Je ne serais pas surpris que la Hollande nous rendît encore un service, et qu'après nous avoir ramenés de la littérature à la nature, un jour ou l'autre, après de longs circuits, elle nous ramenât de la nature à la peinture. C'est à cela qu'il faut revenir tôt ou tard. Notre école sait beaucoup, elle s'épuise à vagabonder; son fonds d'études est considérable; il est même si riche qu'elle s'y complaît, s'y oublie, et qu'elle dépense à recueillir des documens des forces qu'elle emploierait mieux à produire et à mettre en œuvre. Il y a temps pour tout, et le jour où peintres et gens de goût, où tous comprendront plus justement que les plus belles études du monde ne valent pas un bon tableau, l'esprit public aura fait encore une fois un retour sur lui-même, ce qui est le plus sûr moyen de faire un progrès.

V.

Je serais fort tenté de me taire sur *la Leçon d'anatomie*. C'est un tableau qu'il faudrait trouver très beau, parfaitement original, presque accompli, sous peine de commettre aux yeux de beaucoup d'admirateurs sincères une erreur de goût, de convenance ou de bon sens. Il m'a laissé très froid, j'ai le regret d'en faire l'aveu. Et cela étant dit, il est nécessaire que je m'explique ou, si l'on veut, que je me justifie.

Historiquement *la Leçon d'anatomie* est d'un haut intérêt, car on sait qu'elle dérive très évidemment de tableaux analogues perdus ou conservés, et qu'elle témoigne ainsi de la façon dont un homme de grande destinée s'appropriait les tentatives de ses devanciers. A ce titre, c'est un exemple non moins célèbre que bien d'autres du droit qu'on a de prendre son bien où on le trouve, quand on est Shakspeare, Rotrou, Corneille, Calderon, Molière ou Rembrandt. Notez que dans cette liste des inventeurs pour qui le

passé travaille, je ne cite qu'un peintre et que je pourrais les y mettre tous. Ensuite par sa date dans l'œuvre de Rembrandt, par son esprit et par ses mérites, elle montre le chemin qu'il avait parcouru depuis les tâtonnemens incertains que nous révèlent deux toiles vraiment trop estimées du musée de La Haye : je veux parler du *Saint Siméon* et d'un petit portrait de *jeune homme*, qui me paraît évidemment être le sien et qui dans tous les cas est le portrait d'un enfant fait avec quelque timidité par un enfant.

Quand on se souvient que Rembrandt est élève de Pinas et de Lastman, et pour peu qu'on ait aperçu une œuvre ou deux de celui-ci, on devrait être moins surpris, ce me semble, des nouveautés que Rembrandt nous montre à ses débuts. A vrai dire, et pour parler sagement, ni dans les inventions, ni dans les sujets, ni dans ce mariage pittoresque des petites figures avec de grandes architectures, ni même dans le type et les haillons israélites de ces figures, ni enfin dans la vapeur un peu verdâtre et dans la lumière un peu soufrée qui baignent ses toiles, il n'y a rien qui soit bien inattendu, ni par conséquent bien à lui. Il faut arriver à 1632, c'est-à-dire à *la Leçon d'anatomie*, pour apercevoir enfin quelque chose comme la révélation d'une carrière originale. Encore convient-il d'être juste non-seulement avec Rembrandt, mais avec tous. Il faut se rappeler qu'en 1632 Ravesteyn avait de cinquante à soixante ans, que Frans Hals avait quarante-huit ans, et que de 1627 à 1633 ce merveilleux praticien avait fait les plus considérables et aussi les plus parfaits de ses beaux ouvrages. Il est vrai que l'un et l'autre, Hals surtout, étaient ce qu'on appelle des peintres en dehors, ce qui veut dire que l'extérieur des choses les frappait plus que le dedans, qu'ils se servaient mieux de leur œil que de leur imagination, et que la seule transfiguration qu'ils fissent subir à la nature c'était de la voir brillante, charmante, richement colorée, élégamment posée, physionomique et vraie, et de la reproduire avec la meilleure palette et la meilleure main du monde. Il est également vrai que le mystère de la forme, de la lumière et du ton ne les avait pas exclusivement préoccupés, et qu'en peignant prestement, sans grande analyse et d'après des sensations promptes, ils ne peignaient que ce qu'ils voyaient, n'ajoutaient ni beaucoup d'ombres aux ombres, ni beaucoup de lumière à la lumière, et que de cette façon la grande invention de Rembrandt dans le clair-obscur était restée chez eux à l'état de moyen courant, mais non pas à l'état de moyen rare et pour ainsi dire de poétique. Il n'en est pas moins vrai que, si l'on place Rembrandt en cette année 1632 entre des professeurs qui l'avaient fort éclairé et des maîtres qui lui étaient extrêmement supérieurs comme habileté pratique et comme

expérience, *la Leçon d'anatomie* ne peut manquer de perdre une bonne partie de sa valeur absolue.

Son réel mérite est donc de marquer une étape dans la carrière du peintre; elle indique un grand pas de fait, révèle avec évidence ce qu'il se propose, et si elle ne permet pas de mesurer encore tout ce qu'il devait être peu d'années après, elle en donne un premier avertissement. C'est le germe de Rembrandt : il y aurait lieu de regretter que ce fût déjà lui, et ce serait le méconnaître que de le juger d'après ce premier témoignage. Le sujet ayant été traité déjà dans la même acception, avec une table de dissection, un cadavre également en raccourci, et, on peut le supposer, la lumière agissant de même sur l'objet central qu'il importait de montrer, il resterait à l'acquit de Rembrandt d'avoir mieux traité le sujet peut-être, à coup sûr de l'avoir plus finement senti. Je n'irai pas jusqu'à chercher le sens métaphysique profond d'une scène où l'effet pittoresque et la sensibilité cordiale du peintre suffisent pour tout expliquer. Et je n'ai jamais bien compris toute la philosophie qu'on a supposée contenue dans ces têtes graves et simples et dans ces personnages sans geste, posant, ce qui est même un tort, assez symétriquement pour des portraits. Je crois qu'en se bornant à regarder la peinture, à la bien juger, à la froidement examiner, on sera plus près de la vérité et aussi de la justice que Rembrandt attendait des gens de goût.

La plus vivante figure du tableau, la plus réelle, la plus sortie, comme on pourrait dire en songeant aux limbes qu'une figure peinte doit successivement traverser pour entrer dans les réalités de l'art, la plus ressemblante aussi, c'est le médecin, le docteur Tulp. Parmi les autres, il en est d'un peu mortes que Rembrandt a laissées en route et qui ne sont ni bien vues, ni bien senties, ni bien peintes. Deux au contraire, j'en compterais trois en y comprenant la figure accessoire et de second plan, sont, à les bien regarder, celles où se révèle le plus clairement ce point de vue lointain, ce je ne sais quoi de vif et de flottant, d'indécis et d'ardent, qui sera tout le génie de Rembrandt. Elles sont grises, estompées, parfaitement construites sans contours visibles, modelées par l'intérieur, en tout vivantes d'une vie particulière, très subtile, infiniment rare, et que Rembrandt seul aura découverte sous les surfaces de la vie réelle. C'est beaucoup, puisqu'à ce propos on pourrait déjà parler de Rembrandt, de son art, de ses méthodes, comme d'un fait accompli; mais c'est là tout, et c'est trop peu quand on pense à ce que contient une œuvre de Rembrandt complète et quand on songe à l'extraordinaire célébrité de celle-ci.

La tonalité générale n'est ni froide, ni chaude; elle est jaunâtre.

Le faire est mince et n'a que peu d'ardeur. L'effet est saillant sans être fort, et en aucune partie des étoffes, du fonds, de l'atmosphère particulière où la scène est placée, le travail ni le ton ne sont très riches. Quant au cadavre, on convient assez généralement qu'il est ballonné, peu construit, qu'il manque d'études. J'ajouterais à ces reproches deux reproches plus graves : le premier, c'est qu'à part la blancheur molle et pour ainsi dire macérée des tissus, ce n'est pas un mort; il n'en a ni la beauté, ni les laideurs, ni les accidens caractéristiques, ni les accens terribles; il n'en donne pas l'idée, n'en éveille pas la sensation, toujours poignante; il a été vu d'un œil indifférent, regardé par une âme distraite, et c'est un grand tort pour le tableau et un sérieux grief contre le peintre. En second lieu, et ce défaut résulte du premier, le cadavre n'est tout simplement, ne nous y trompons pas, qu'un effet de lumière blafarde dans un tableau noir. Et, comme il m'arrivera de vous le dire plus tard, cette préoccupation de la lumière quand même, indépendamment de l'objet éclairé, je dirai sans pitié pour l'objet éclairé, devait pendant toute la vie de Rembrandt ou le merveilleusement servir ou le desservir, suivant le cas. Ici ce fut la première circonstance mémorable où manifestement elle le trompa en lui faisant dire autre chose que ce qu'il avait à dire. Il avait à peindre un homme, il ne s'est pas assez soucié de la forme humaine; il avait à peindre la mort, il l'a oubliée pour chercher sur sa palette un ton blanchâtre qui fût de la lumière. Je demande à croire qu'un génie comme Rembrandt a été quelquefois plus attentif, plus ému, plus noblement inspiré par le morceau qu'il avait à rendre.

Quant au clair-obscur, dont *la Leçon d'anatomie* offre un premier exemple à peu près formel, comme nous le verrons ailleurs magistralement appliqué dans ses diverses expressions soit de poésie intime, soit de plastique nouvelle, j'aurai d'autres occasions meilleures de vous en parler. Je me résume, et je crois pouvoir dire qu'heureusement pour sa gloire Rembrandt a fait de bien autres choses, qu'il a donné même en ce genre des notes décisives qui diminuent singulièrement l'intérêt de ce premier tableau. J'ajouterai que, si le tableau était petit, sous tous les rapports il serait jugé comme une œuvre faible, et que, si le format donne à la tentative un prix qu'elle n'aurait pas sans lui, il ne saurait en faire un chef-d'œuvre, ainsi qu'on l'a trop inconsidérément répété.

EUGÈNE FROMENTIN.

(*La suite au prochain n°.*)

LES MÉMOIRES

DE

LORD SHELBURNE

Life of William, earl of Shelburne, afterwards first marquess of Lansdowne, with extracts from his Papers and correspondence, by lord Edward Fitzmaurice, vol. Ier, 1737-1766, London 1875; Macmillan.

Montaigne dit quelque part que « pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan lève les yeux de sa besogne, là où, pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs et les boutiques s'abandonnent. » Je ne sais si de nos jours le peuple a conservé la même ardeur à courir à ces spectacles, car il pourrait répéter avec la « vieille au chef ridé » du poète : « Un roi! sous l'empereur, j'en ai tant vu de rois! » mais, lorsqu'un éditeur intelligent ramène sur la scène « un de ces hommes dont la vie et les opinions peuvent servir de patron, » le public lettré s'empresse de faire cortége à ce personnage; on se met aux portes pour le regarder, pour observer sa physionomie, pour prendre sa mesure, et, s'il daigne nous raconter sa vie, nous communiquer les observations qu'il a recueillies, les jugemens qu'il a portés sur les hommes de son temps, on se serre autour de lui, on ne se lasse pas de l'écouter, on lui tient fidèle compagnie. Faut-il s'inquiéter de cette disposition persistante des esprits et se persuader avec des moralistes chagrins que cette curiosité indiscrète est un signe d'impuissance, que, n'ayant plus l'énergie de « faire grand » nous nous ingénions, comme les vieillards, à ressaisir dans le passé un reste de vie qui nous échappe? N'est-ce pas après tout le plus noble des plaisirs, la distraction la plus efficace, pour une race éprouvée par le sort comme la nôtre, que de contempler l'homme

et de démêler les fils compliqués dont est faite la trame de la vie? Et si Goethe a eu raison de soutenir que la « véritable étude de l'humanité, c'est l'homme, » les confidences, les autobiographies, ne sont-elles pas les documens indispensables pour mener cette étude à bonne fin?

Si l'on avait quelques doutes sur l'intérêt de ces Mémoires ou sur l'importance de lord Shelburne pour l'histoire politique de l'Angleterre au XVIIIe siècle, nous n'aurions que l'embarras du choix pour lui trouver les parrains et les introducteurs les plus accrédités. Le chef du cabinet actuel de Saint-James, M. Disraeli, l'a appelé le ministre le plus capable, le plus accompli du XVIIIe siècle, le premier grand ministre qui a compris l'importance de la classe moyenne, et Bentham aimait à répéter que c'était le « seul ministre qui n'avait pas peur du peuple. » Enfin, s'il est vrai qu'un homme d'état ne peut pas avoir marqué dans l'histoire de son pays sans avoir soulevé contre lui bien des inimitiés, Burke s'est chargé de fournir à la renommée de Shelburne ce murmure d'insultes qui poursuit toujours les grands acteurs. « S'il n'était pas en fait de moralité un Catilina ou un Borgia, il ne fallait en rendre grâce qu'à la faiblesse de son intelligence. » En voilà assez pour piquer notre curiosité : à coup sûr, nous n'avons pas affaire à une de ces médiocrités effacées dont la postérité ne s'occupe pas.

Sur le soir de la vie, lord Shelburne essaya de recueillir ses souvenirs et de raconter l'histoire de son temps. Il a laissé deux versions, dirions-nous, de sa biographie, qu'il n'a pas eu le temps de réduire et de combiner jusqu'à la fin de sa carrière. Aussi la tâche de lord E. Fitzmaurice n'a-t-elle pas été très facile. Un sentiment de piété filiale a retenu la plume et la critique de l'écrivain; il s'est trouvé devant ces manuscrits, devant le journal insignifiant de lady Shelburne, comme un de ces auteurs des livres sacrés qui juxtaposaient les documens traditionnels sans oser les raccorder. Il en résulte que l'ouvrage ne se déroule pas facilement selon l'ordre des temps; il ressemble un peu à ces rivières contrariées par des barrages, qui sont condamnées quelquefois à remonter leur cours. Le tissu du récit est un peu lâche et souvent brisé : on ne peut pas s'empêcher de songer à la conversation d'un vieillard qu'un nom, un souvenir évoqué, détournent de sa route et précipitent dans d'autres réminiscences dont il subit l'enchantement, et qu'il suit dans le chemin de traverse où elles l'attirent.

I.

William Fitzmaurice, depuis comte de Shelburne, naquit le 20 mai 1737 à Dublin. Il passa les quatre premières années de sa

vie dans la partie la plus retirée du sud de l'Irlande, sous la domination d'un vieux grand-père, Thomas Fitzmaurice, comte de Kerry. Ce puissant seigneur avait bien le caractère le plus sévère, le plus obstiné qu'on pût imaginer; peu intelligent, mais doué de nerfs solides et d'une persévérance que rien ne lassait, sans grande éducation, sauf celle qu'il avait reçue à l'armée, où il avait laissé la réputation d'un homme brave et actif, un bel homme d'ailleurs, qui « pour mon bonheur et celui des miens, remarque Shelburne, épousa une femme très laide, la fille de sir William Petty, qui apporta dans notre famille tout le bon sens que nous avons montré et la fortune que nous conserverons, je pense. » Lord Shelburne n'eut pas le bonheur d'être élevé par cette femme judicieuse; elle mourut peu de mois après sa naissance, et il resta sous la tutelle de ce terrible grand-père qui, après la mort de sa femme, s'enferma dans sa vie de gentilhomme campagnard. La monotonie de cette existence n'était troublée que par l'arrivée de l'almanach : c'était le grand événement de l'année, et le comte de Kerry ne permettait pas qu'un autre que lui en fît la lecture à toute la famille. Cet almanach lui tenait lieu de toute autre littérature; il le lisait tous les soirs jusqu'à ce que celui de l'année suivante eût paru. Du reste, c'était un homme d'honneur, d'une justice inflexible et qui gouvernait son comté comme ses enfans. Il tenait tout ce pays barbare sous sa main de fer; prompt à réprimer toutes les violences, il faisait exécuter les lois avec un soin scrupuleux et assurait aux étrangers le respect de leurs personnes et de leurs propriétés. Jusqu'au sein de la famille, il apportait cet esprit de rigoureuse justice, il ne connaissait pas d'autres principes; aussi ses enfans comme ses serviteurs avaient peur de lui et ne l'aimaient pas. Quant à lui, il ne témoignait d'affection que pour son petit-fils, dont nous résumons la biographie.

Ce n'était pas auprès de ses parens directs, au foyer paternel, que lord Shelburne pouvait recueillir des impressions plus douces et corriger ce tempérament un peu farouche qui semble avoir été le caractère de la famille pendant plusieurs générations. Son père avait été éteint et brisé sous cette discipline de fer qui ne permettait aucune résistance, et quand il échappa à cette contrainte le pli était pris, il ne put pas ressaisir le gouvernement de lui-même; il ne fit que changer de vasselage et tomba sous la tutelle de sa femme, personne très passionnée, irritable, d'une activité dévorante, avide de pouvoir et d'argent encore plus. Lord Kildare, dans une lettre qu'il adressait à lord Holland et où il essayait de marquer tous les travers de caractère et les défauts de Shelburne, assure que par tous ces côtés il était bien le fils de sa mère. Livré aux exemples et aux influences de la maison paternelle, lord Shel-

burne fût resté une sorte de sauvageon, un de ces gentilshommes campagnards qui ne rachètent pas leur ignorance par la distinction des manières, et qui sont tout ensemble grossiers et vulgaires; mais il eut le bonheur de rencontrer dans sa famille une femme d'une beauté d'âme et d'une noblesse rare. C'est à elle, à lady Arabella Denny, qu'il dut d'entrevoir un autre idéal que celui de la force brutale et de la justice implacable; c'est elle qui lui fit connaître et aimer les deux qualités qui font la dignité et l'agrément de la vie, l'amabilité et l'indépendance de caractère. Depuis la mort de son grand-père, elle avait ménagé à l'enfant délaissé cette joie de se sentir aimé, sans laquelle l'éducation reste une chose apprise qui n'atteint pas aux sources de la vie. Lord Shelburne lui en a conservé une reconnaissance attendrie; il a senti que sa nature morale s'était éveillée, s'était épanouie sous le doux rayonnement de ce caractère idéal. A la fin de sa carrière, le vieillard parlait d'elle avec enthousiasme, et il formait le projet, si la mort lui en laissait le temps, d'écrire sa vie, car il prétendait que c'était une mémoire plus digne d'être conservée et transmise à la postérité que celle de Mme Roland ou de Mme de Maintenon.

C'était assurément une apparition curieuse et qui pouvait tenter le pinceau d'un artiste. Le seul trait d'elle qu'il nous ait conservé révèle une nature d'une exquise sensibilité jointe à une énergie et à une force de volonté dont toutes les femmes ne sont pas capables. Vivant à la campagne avec son mari, elle était en butte aux poursuites de son beau-frère, être grossier et sauvage, un peu fou, et, heureusement pour elle, un vrai lâche. En parler à son mari, c'était brouiller les deux frères et les séparer pour jamais. Elle résolut de se débarrasser elle-même de cet ennemi. Elle s'exerça en secret à tirer au pistolet; puis, quand elle fut d'une force raisonnable, elle pria son beau-frère de l'accompagner dans le lieu retiré où elle s'exerçait, et après lui avoir donné des preuves non équivoques de son habileté, elle lui déclara brusquement qu'elle avait appris à tirer pour se délivrer de ses importunités, et que, s'il ne changeait pas d'attitude, elle saurait bien se faire justice. De ce moment le rustre se le tint pour dit.

L'éducation de lord Shelburne jusqu'à l'âge de quatorze ans fut bien négligée. Envoyé d'abord dans une école publique, il fut placé bientôt sous la direction d'un précepteur, pendant que ses parens vivaient en Angleterre. Ce précepteur était un *clergyman* de l'esprit le plus étroit, descendant d'une famille de réfugiés français, brave homme, d'un bon naturel, mais sans grande culture et prenant tout au tragique. Le jeune Shelburne répond un jour à l'intendant de son père qui lui demandait de lui faire l'honneur de dîner

chez lui : « Je veux bien, à la condition qu'à table vous ne porterez la santé ni de mon père ni de ma mère. » Cette réponse, rapportée au précepteur, lui paraît trahir un mauvais cœur; après avoir tenu conseil avec l'intendant et pris même l'avis d'un troisième personnage, ils tombent d'accord qu'il convient d'en écrire aux parens, car ce propos annonce une corruption et une insensibilité effrayantes. Rien cependant n'était plus simple. Le jeune homme était écœuré de la bassesse et des flagorneries de l'intendant, et il avait voulu se prémunir contre ce débordement de viles flatteries et de protestations de dévoûment.

A quinze ans, ses parens le rappellent à Londres. Il y jouit de la plus grande liberté, il va et vient comme il lui plaît, il fait les connaissances qui lui conviennent, il prend son plaisir où bon lui semble; ses parens n'exercent sur lui aucun contrôle, sauf sur l'article argent, et n'avait été la libéralité de quelques vieilles tantes, il n'aurait pas pu suffire aux plus modestes exigences. Avant de l'envoyer à l'université d'Oxford, son père le prend un jour avec lui dans ses visites aux hommes marquans du moment, afin que plus tard il eût le plaisir de se rappeler qu'il avait vu les célébrités de la génération précédente. Il le conduit aussi à la chambre des communes pour entendre parler lord North, que l'opinion publique signalait comme un orateur distingué. Le futur ministre n'est pas encore pénétré de l'utilité d'assister à ces tournois d'éloquence, et, sous prétexte qu'il n'aime pas la manière de lord North, il s'esquive et se prive du plaisir d'entendre une seconde fois le brillant orateur. Cette étourderie lui attire une sévère algarade de son père, qui, dans son irritation, lui prédit qu'il ne sera jamais un homme.

A l'université, il eut encore la mauvaise chance de tomber sous la direction d'un maître fort étroit d'esprit; il lut avec lui un certain nombre d'ouvrages sur la loi naturelle et sur les lois des nations, un peu d'histoire, du Tite-Live, et traduisit avec soin quelques-unes des harangues de Démosthène. Les *Discours* de Machiavel *sur Tite-Live*, les harangues de Démosthène, firent une profonde impression sur son esprit. Il suivit assidûment les leçons de Blackstone sur le droit civil et politique de l'Angleterre et y puisa des connaissances précieuses. Quant à ses condisciples, ils étaient en général assez médiocres : aucun n'a marqué plus tard ni dans la politique ni dans les lettres.

Quand la guerre éclata en 1757, le futur lord Shelburne, qui ne se plaisait pas à la maison paternelle, désespérant d'obtenir la permission d'aller au loin, prit le parti d'entrer dans l'armée. Son père, sur les conseils de son ami Fox, le plaça dans le 20e régiment

sous les ordres du général Wolfe. Cet officier, qui devait s'illustrer par la victoire qu'il remporta sous les murs de Québec, était très connu et estimé dans l'armée pour plusieurs faits d'armes très brillans. C'était un grand bel homme, mince et bien fait, avec des yeux bleus qui dénotaient plus de vivacité que de pénétration. A peine la nouvelle recrue était-elle arrivée au régiment qu'il lui demanda combien son père lui allouait de pension, et, apprenant qu'elle ne dépassait pas 600 livres par an, il lui conseilla tout de suite d'emprunter pour faire face aux obligations de sa nouvelle position et de distribuer sa paie aux officiers malheureux. Le général ne se borna pas à recommander au jeune officier ces manières larges et généreuses, il s'attacha à élargir ses idées, à lui ouvrir l'esprit; il lui fit lire non-seulement des ouvrages traitant de l'art militaire, mais aussi des livres de philosophie, il lui inspira le goût des lettres et lui communiqua sur toutes choses des sentimens vraiment libéraux. Malheureusement Shelburne ne put obtenir l'autorisation de l'accompagner en Amérique, et après son départ il fut attaché à la personne du général Clerke, qui reporta sur lui une partie de l'affection que lui avait vouée Wolfe. Après avoir fait partie de l'expédition contre Rochefort, il servit dans la guerre d'Allemagne, sous le prince de Brunswick, et se distingua à la bataille de Minden et dans la retraite qui suivit l'échec du prince héréditaire à Closter-Camp. De retour en Angleterre, il reçut la récompense de sa bravoure; il fut promu au grade de colonel et désigné pour être un des aides-de-camp du roi, au grand scandale des courtisans et des amis du duc de Newcastle, qui s'alarmaient de l'arrivée à la cour de ces nobles de campagne, parmi lesquels l'opposition avait recruté ses plus vigoureux champions.

Avant d'entrer dans le récit des événemens parlementaires auxquels il a été mêlé et de raconter les diverses anecdotes qu'il a recueillies sur les personnages éminens qui l'ont précédé dans les conseils du gouvernement, lord Shelburne se demande pourquoi la monarchie constitutionnelle s'est acclimatée en Angleterre et a réussi. Il ne se laisse pas éblouir par le tableau lumineux que Montesquieu a tracé dans l'*Esprit des lois* de la constitution de son pays. En véritable Anglais, en homme d'état qui connaît tous les détours et les surprises de la vie parlementaire, il cherche dans les faits l'explication de cette grandeur, de cette sécurité, de ce bonheur, en un mot, dont l'Angleterre a joui depuis la révolution de 1688. Si la dynastie de Hanovre n'a pas repris les erremens familiers aux rois, si elle n'a pas rétabli les prérogatives, les immunités royales et usurpé le pouvoir que la nation avait racheté à si grand prix, l'honneur n'en revient pas à ce système savant de freins

et de contre-poids qui distingue la constitution anglaise. L'explication est plus simple et plus dramatique. La dynastie nouvelle ne pouvait pas oublier qu'il existait quelque part un prétendant dont les droits à la couronne étaient consacrés par les principes monarchiques et soutenus par les sympathies constantes d'un parti puissant. Ce souvenir suffisait pour tenir en bride l'esprit royal et empêcher le retour du despotisme. Pour faire échec aux revendications des Stuarts, pour avoir un point d'appui dans la nation et ne pas rester isolé, le nouveau roi dut se jeter dans les bras des vieux whigs et répudier toutes les prétentions et les allures des vieilles royautés, en un mot répéter au peuple : « Nous sommes vos esclaves et vos nègres. » D'autre part le prétendant n'était pas un danger assez redoutable pour mettre tout en question et troubler cette paix relative qui, pour un grand pays, est la condition du travail et de la prospérité. Il était incapable de comprendre son temps et de s'accommoder aux transformations qui s'étaient accomplies dans les mœurs et dans les idées du peuple. Romanesque et ignorant, il vivait de cette vie de chimères et d'imagination qui pouvait convenir à un chevalier errant, mais qui le rendait étranger au milieu d'une nation active, énergique, dont la culture et les progrès avaient été merveilleusement servis par l'invention de l'imprimerie.

Lord Shelburne avait un sentiment très net des conditions de la monarchie constitutionnelle, et il recommandait chez le souverain une qualité qui rarement a été estimée à son prix, qu'il appelle l'*indolence* et qui pourrait être mieux comprise, si nous l'appelions le *tempérament flegmatique*. Funeste quand elle est le fruit de la faiblesse ou du vice, l'indolence préserve les rois de cette ingérence directe, impérieuse dans les affaires du pays, qui blesse un peuple fier et actif. Il n'est pas donné à tous les hommes d'être assis sur un trône et de savoir ne pas jeter à tout moment leur sceptre et leur épée dans la balance où se décident les destins du pays. Pour cette réserve, pour cette modération, qui ne sont pas l'abdication, il faut un grand esprit et aussi un grand cœur, ajoute lord Shelburne. Il faut sentir que la fonction qu'on remplit n'est pas stérile, inutile au pays, et qu'elle n'a rien de semblable à cette position du grand-électeur de Siéyès, condamné à ne pouvoir faire autre chose que s'engraisser. Il y aurait peut-être de la flatterie à décerner aux George cette vertu si utile aux monarques constitutionnels; l'honneur en revient aux circonstances plus encore qu'à leur sagesse. Étrangers à la langue et aux mœurs de l'Angleterre, ils se contentèrent de jouir du côté théâtral et positif de la royauté, et, comme leur cœur était ailleurs, ils ne se passionnèrent pas pour la politique d'un pays qui n'était pas le leur, et ils

laissèrent volontiers de vrais Anglais s'asseoir au timon et tenir la barre.

Lord Shelburne ne rapporte pas au génie de Guillaume III la fondation et le succès de la monarchie constitutionnelle en Angleterre. Il ne partage pas l'admiration de ses compatriotes pour ce souverain et ne souscrirait pas au portrait que Macaulay en a tracé. Il nous le dépeint comme un Hollandais fier et sagace, dont la passion maîtresse était de faire la guerre, et la guerre contre la France. Rien de plus absurde et de plus faux que de le célébrer pour son amour de la liberté. Il l'avait vue de trop près en Hollande, et il ne s'était occupé que de la miner sourdement dans l'intérêt de son ambition. D'une main habile, il avait semé dans son pays tous ces germes de confusion et de corruption qui éclatèrent après lui, et amenèrent la ruine du gouvernement républicain. Quand le parlement décréta le renvoi de sa garde hollandaise, il déclara qu'il ne l'eût pas souffert, s'il avait eu des enfans ou une postérité. On ne peut pas citer un seul acte de réglementation secondaire qui remonte à lui et qui n'ait pas eu pour visée de servir son ambition. L'histoire de ses favoris est scandaleuse; aucun d'eux n'a été pour l'Angleterre un ornement ou une force, et il les a comblés de dotations fastueuses vraiment insolentes et qui n'étaient pas justifiées par des services éminens. S'il avait distribué aux protestans français réfugiés après la révocation les confiscations faites en Irlande, au lieu de les partager entre ses favoris, il aurait assuré pour toujours la tranquillité de l'Irlande, et accru considérablement la richesse et l'industrie des deux royaumes. Il arriva en Angleterre, comme il l'aurait fait pour une campagne, dans le dessein de servir ses projets politiques avant tout et ensuite dans l'intérêt de ses compagnons pour les enrichir de gros bénéfices. — La sévérité de ce portrait nous laisse pressentir que l'auteur sera plus indulgent pour l'adversaire de Guillaume III. En effet, Louis XIV est apprécié par lord Shelburne avec une sympathie qui étonne chez un Anglais. Louis XIV, dit-il, « était un roi dans toute l'acception du mot. Comme peu de rois, il s'était identifié avec la nation et ne faisait qu'un avec elle. Sa correspondance avec Colbert et ses autres ministres témoigne d'une grande intelligence des affaires et de l'administration, et d'un art achevé pour conserver à l'autorité royale son prestige et ses prérogatives. Il avait de grandes qualités, sinon de grands talens, et, s'il a montré une âme trop portée aux pratiques de la dévotion, il faut bien pardonner quelque chose à ce vieillard chargé d'ans et de gloire, qui voyait descendre à l'horizon l'astre brillant de sa fortune. Ce fut du reste la faute de la monarchie plus que de l'homme. » Nous ne re-

fusons pas à Louis XIV un talent incomparable pour l'art de représenter cet élément *prestigieux* du pouvoir, qui, selon la fine analyse de M. Bagehot, est une des forces de la royauté, surtout aux époques où les peuples sont conduits par l'imagination; mais après nous être prosternés devant cette majesté imposante, nous nous étonnerons que Shelburne puisse lui décerner un brevet de bon administrateur au mépris de ces entreprises inspirées par un orgueil insensé et de ces mesures funestes qui ont amassé sur ses successeurs l'orage et la foudre, et qui font de son long règne comme le suicide de la monarchie.

II.

Des mémoires écrits par un témoin bien placé pour observer, pour recueillir les propos ou les attitudes qui livrent le secret d'un homme, ont tout l'attrait d'un salon où se rencontrent les hommes qui marquent dans la politique ou dans les lettres. Sans l'ennui de se soumettre aux exigences de la vie du monde, on a la comédie dans son fauteuil, on voit venir sur la scène, on suit de près tous ces demi-dieux que le public aperçoit d'en bas et voit de loin passer dans le rayon doré de la renommée. On surprend leur physionomie quand ils lèvent le masque, quand ils déposent le personnage pour laisser apparaître l'homme. On les entend livrer *leurs pensées de derrière*, comme dit Pascal; le plaisir et le profit sont au comble quand la galerie qu'on vous ouvre est aussi riche, aussi bien choisie que celle de lord Shelburne.

Voici d'abord un des grands ennemis de la France, le duc de Marlborough, que nous avons chansonné, mais dont nous n'avons pas nié les talens d'homme de guerre, comme l'affirme lord Shelburne en laissant entendre que le vaincu a mauvaise grâce à contester la valeur d'un général qui nous a toujours battus. Napoléon en effet, dont les jugemens font loi en cette matière, a parlé du duc dans les termes les plus flatteurs, et c'est sous ses auspices qu'a paru en France la meilleure histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough; mais son entreprise et sa délicatesse n'ont pas rencontré d'aussi bons garans. On sait que sous le règne de la reine Anne ce fut lui qui fut roi, grâce à l'ascendant que la duchesse de Marlborough exerçait sur la reine, et dont elle abusait indignement. Elle avait coutume de répéter que ce n'était pas la peur du diable qui la tenait à l'écart de certaines intrigues, mais sa résolution arrêtée de ne dépendre jamais de personne. Jalouse de pouvoir, impatiente de tout frein, elle s'abandonnait à ses passions, car personne, et pas plus son mari que d'autres, n'avait d'autorité sur elle pour la

retenir. On a trouvé parmi les papiers conservés à Blenheim (1) la preuve d'une transaction qui peint le caractère du duc et de la duchesse. Un vieil ami du duc, un camarade d'enfance qui l'avait perdu de vue pendant plusieurs années, se présenta un jour à lui pendant qu'il commandait l'armée dans les Flandres; il fut reçu très cordialement par le duc, qui lui demanda ce qu'il pourrait bien faire pour lui. L'ami confiant lui répondit qu'il serait très heureux d'obtenir une commission de chef d'escadron ou de lieutenant-colonel. Là-dessus il partit, emportant les assurances les plus positives; mais le temps se passait, et le brevet n'arrivait pas. Il ne pouvait pas croire que la duchesse de Marlborough fût la cause de ce retard. Enfin, vaincu par l'évidence, il retourne au camp du duc dans les Flandres. Le duc ne lui laissa pas la peine de s'expliquer. Dès qu'il l'aperçut, il lui déclara que le plus court moyen pour en finir était de faire passer à la duchesse une somme de 300 livres, et l'assura que lorsque l'envoi lui serait parvenu, elle ferait lever toutes les difficultés.

Si le duc et la duchesse avaient les mains ouvertes pour recevoir, ils étaient tout aussi capables de garder ou de déchirer les pièces compromettantes que des naïfs avaient l'imprudence de leur confier. Quand lord Oxford, accusé de trahison, fut envoyé à la Tour de Londres, il reçut du duc de Berwick, qui lui avait quelques obligations, une lettre originale du duc de Marlborough *au prétendant* pour en faire l'usage qui lui semblerait bon dans sa position. Son avocat lui conseilla d'envoyer son fils chez le duc avec une copie de la lettre, mais de ne se dessaisir à aucun prix de cette pièce, car il savait que plus d'une fois le duc s'était emparé d'un document de ce genre et l'avait lacéré. Lord Harley en effet, le fils de lord Oxford, se rendit chez le duc, et lui remit simplement la lettre de la part de son père sans ajouter un seul mot. Le duc la lut attentivement, puis, relevant la tête : « Mylord, dit-il, ce n'est pas mon écriture. » Lord Harley répliqua : « L'original est entre les mains de mon père. » Là-dessus ils échangèrent de profondes révérences sans prononcer un mot de plus, et peu de semaines après l'accusation fut abandonnée.

Dans l'année 1716, lors de la panique qui s'empara de tout le pays sur la nouvelle qu'une invasion était imminente, le duc de Marlborough était presque tombé en enfance, et la couronne ne pouvait plus compter sur son épée pour repousser l'ennemi; mais dans ce péril, on essaya de réveiller le génie assoupi du vieux gé-

(1) Château aux environs de Woodstock, bâti en exécution d'un vote du parlement, pour être offert à Marlborough, en souvenir de la bataille de ce nom, qu'il avait gagnée sur les Français.

néral. Les envoyés de la cour le trouvèrent dans un fauteuil avec toutes les apparences d'un vieillard qui radote, et tout ce qu'ils purent tirer de lui, ce fut : « concentrez l'armée et n'éparpillez pas les corps. » Le capitaine tant de fois victorieux ne pouvait plus tracer un plan de campagne et mener ses soldats à la victoire; mais dans ce corps usé et affaissé il avait rassemblé assez de lumière pour donner encore un bon conseil, et de sa voix cassée il leur avait rappelé les règles de son art, et la tactique qui l'avait illustré.

Au nombre de ceux qui ont le mieux rempli le programme de la dynastie de Hanovre, tel que l'a tracé Shelburne, « *la royauté sans le gouvernement personnel* et la chambre des communes faisant les affaires du pays, » il n'en est pas de plus distingué par ses talens, autant que par sa longue administration, que Robert Walpole.

« Comparé à tous les hommes de son temps, il était le plus capable de conduire la chambre des communes; la rectitude et la clarté de son esprit, sa fermeté, son expérience des affaires, son amabilité et sa large hospitalité de gentilhomme campagnard le désignaient pour remplir ces fonctions. C'était tout l'opposé du duc de Newcastle : il avait des idées arrêtées et ne laissait à personne le soin de penser pour lui. Il ne souffrait pas qu'un autre s'occupât de son ministère, et il respectait le département de ses collègues. Quand on lui parlait à son lever d'affaires de finances, il avait l'habitude de répondre : « Persuadez Lowndes (1); quant à moi, je n'ai pas d'objection. » Toujours de bonne humeur et d'un caractère très égal, une seule fois il s'emporta au conseil des ministres et il leva la séance sur-le-champ, disant qu'un homme n'était pas en état de s'occuper d'affaires quand il n'était plus de sang-froid : du reste de manières grossières, cynique dans ses propos, en particulier sur l'amour et les femmes, ce qui ne l'empêchait pas d'être leur esclave. Quand un de ses amis venait lui parler des infidélités de Mrs..., il lui fermait la bouche incontinent et déclarait qu'il ne voulait rien entendre sur ce sujet, car il ne pouvait pas se passer d'elle. Sans scrupule, il pratiquait largement la corruption et ne s'en cachait pas. Un jour, pendant la confusion qui accompagnait un vote de la chambre des communes, lord Welcombe se trouva à côté de lui, et, se penchant à son oreille, Walpole lui dit avec ce naturel parfait qui indiquait un entier désintéressement des questions morales : « Jeune homme, je vais vous raconter l'histoire de tous vos amis à mesure qu'ils passeront devant nous. Un tel, j'ai sauvé son frère de la potence, celui-ci de la misère; les deux fils de cet autre, je les ai placés... » Vingt années de pouvoir se résumaient en deux mots : perfidie et ingratitude. »

(1) Le secrétaire de la trésorerie.

L'honneur de Walpole est d'avoir ménagé à son pays une longue période de paix qui fut très favorable au développement de la prospérité générale. La faute la plus grave qu'il commit fut de céder à un mouvement malsain de l'opinion publique et de déclarer la guerre à l'Espagne, tout en étant convaincu de la puérilité des motifs et des conséquences funestes qu'elle devait entraîner. Il eut la main forcée par une véritable scène de tréteaux. Lacordaire a cité, dans une de ses plus belles conférences, comme exemple de la puissance de la parole, ce trait d'un matelot anglais entrant au parlement et entraînant le vote de la chambre par ce simple discours : « Quand les Espagnols m'eurent ainsi mutilé, ils voulurent me faire peur de la mort; mais j'acceptai la mort comme j'avais accepté l'outrage en recommandant mon âme à Dieu et ma vengeance à ma patrie. » M. Reynald, dans son excellente *Histoire d'Angleterre,* a détruit en partie cette légende dramatique; il prétend que le matelot n'était pas une victime de la cruauté des Espagnols, que c'était un mauvais drôle qui avait eu les oreilles coupées par ordre des magistrats anglais; mais voici bien une autre histoire : lord Shelburne assure que l'alderman Breckford lui a raconté que, dans sa jeunesse, il fut chargé d'amener à la barre de la chambre des communes le fameux matelot Jenkins, et que, si quelqu'un avait eu la fantaisie de lui ôter sa perruque, il aurait constaté que le drôle avait bel et bien ses deux oreilles. Depuis lors la mise en scène a été bien simplifiée, et, pour lancer un peuple dans les aventures, il suffit, comme on sait, d'une dépêche qu'on ne montre pas.

Au-dessus de Walpole, le plus grand parmi ceux qui ont assuré à l'Angleterre au XVIII[e] siècle la supériorité des mers et la première place dans le concert européen fut, tout le monde le nomme, le premier Pitt, dont la gloire est consacrée sous le titre de lord Chatham. Les forts et les puissans n'exercent pas seulement sur l'imagination un attrait irrésistible; ils sont aussi pour la pensée un problème toujours nouveau, dans lequel le regard curieux ne se lasse jamais de plonger. Écoutons ce qu'un homme de la génération qui l'a suivi, qui l'a rencontré et observé dans les conseils du pays, peut avoir à nous révéler.

« William Pitt n'était pas d'une extraction très relevée. Celui qui paraît être le chef, le fondateur de la famille, est un certain gouverneur Pitt, connu sous le nom de Pitt *diamant,* parce qu'il se trouvait détenteur d'un énorme diamant. Ce n'est pas de la médisance de rappeler que la folie était héréditaire dans la famille : une sœur était enfermée dans une maison d'aliénés, une autre s'était jetée dans une vie de dissipation et de désordre, et sa conduite était si scandaleuse qu'elle n'é-

tait plus reçue dans la bonne compagnie. Son frère aîné n'était pas enfermé, mais il était obligé de mener une vie très retirée, en Angleterre d'abord, puis sur le continent, et, malgré une fortune considérable dont il avait hérité, il s'était trouvé bientôt gêné, sans amis, victime de sa générosité tout autant que de la mauvaise gestion de ses biens. »

Lord Shelburne le rencontra à Utrecht, et pendant toute une soirée il ne fit que raconter des anecdotes piquantes sur son frère William, et lui donner les noms les plus outrageans, le traitant d'hypocrite, d'imposteur, de misérable.

« Cadet d'une famille sans fortune, William Pitt débuta dans la vie par le métier des armes, et pendant qu'il était cornette de cavalerie, il ne parut pas un livre sur l'art militaire qu'il ne dévorât. Esprit ardent, doué de l'imagination la plus éblouissante, avec un grain de folie, il s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse à l'étude du style, à l'art d'exprimer sa pensée, de la formuler d'une manière saisissante; *totus in hoc*, sans paraître se soucier beaucoup de toute autre science. »

Cependant, pas plus que lord Grenville, il n'était capable de bien tourner une lettre ordinaire; aussi Wilkes l'appelait le premier orateur et le plus mauvais épistolier de son temps. Son imagination était si puissante que les choses lui apparaissaient dans une lumière plus intense la seconde fois que la première. Ce n'est pas à propos de lui qu'on aurait pu dire que l'imagination est une sensation affaiblie.

« Il était si jaloux de ne pas fausser son goût qu'il évitait de jeter les yeux sur une mauvaise gravure. Maître de lui, il contenait ou sacrifiait toute autre passion pour ménager libre carrière à son ambition. Il est de mode de soutenir que Pitt était violent, impétueux, romanesque, qu'il méprisait l'argent, qu'il était ennemi de l'intrigue, connaissait mal les hommes et ne s'inquiétait pas des conséquences. Rien n'est moins exact que ce jugement; sans avoir recours à des témoignages particuliers, on peut dire que l'ensemble de sa vie le dément. Sans doute il n'était pas l'esclave de l'avarice : à l'endroit de l'argent comme de toute autre chose, il savait réprimer ses désirs; mais il aimait l'ostentation à un degré ridicule, prodigue dans sa maison et dans sa famille au-delà de toute prudence. Certainement son mariage n'avait eu rien de sentimental, et les conditions qu'il stipula au moment où il descendit du pouvoir ne témoignent pas précisément d'une complète indifférence à l'endroit de l'argent ou d'autres avantages... Du reste sa maxime favorite était *qu'avec peu de chose de nouveau on pouvait aller très loin, obtenir de grands résultats.* Il savait prendre une résolution sur-le-champ et sans tergiverser. Il ne se donnait pas le souci de ménager les individus, car

il pensait qu'il pourrait agir avec plus de promptitude et mieux saisir l'occasion, s'il n'avait pas l'embarras de gouverner un parti. Toujours en représentation, jamais naturel, dans un état perpétuel de tension et de contrainte, incapable d'amitié ou de tout sentiment qui y ressemblât, il était toujours sur le qui-vive et n'avait jamais d'abandon. »

Pendant dix ans, il avait pu entretenir avec lord Shelburne les rapports d'affaires les plus intimes, le recevoir à toute heure à la ville ou à la campagne, sans lui offrir un verre d'eau ou causer avec lui cinq minutes dès qu'il ne s'agissait plus d'affaires. « Grand de sa personne et aussi bien tourné que peut l'être un martyr de la goutte, avec un œil d'épervier, une petite tête, une figure fine, un long nez aquilin et parfaitement droit, de très bonne compagnie, il avait conservé toutes les manières de la vieille cour avec une certaine dose de pédanterie, en particulier quand il affectait un ton léger. » Cependant lord Shelburne n'était jamais introduit auprès de lui qu'après avoir reçu un rendez-vous, et il le trouvait toujours seul, assis dans son salon, un livre ouvert devant lui, et à la campagne le chapeau et la canne à la main.

Un mois avant que la mort de son père (1761) lui ouvrît la chambre des lords, lord Shelburne avait sollicité la place de contrôleur de la maison royale, et le refus que le nouveau roi opposa à sa requête lui donna de l'humeur. Il parla même de se retirer à la campagne et de se consacrer tout entier à l'administration de ses terres; mais Fox, un vieil ami de son père, l'en dissuada, lui faisant remarquer qu'il était encore trop jeune pour songer à la retraite ou à la philosophie. Retenu sur la scène politique, Shelburne fut mêlé dès les premières heures à toutes ces intrigues qui commencent avec le règne de George III et qui amenèrent la chute des whigs. Élevé dans les traditions du parti tory, il avait subi plus tard à l'université d'Oxford l'ascendant du docteur King, un jacobite des plus fervens; il ne fut cependant jamais inféodé à aucun parti. Sa conduite et sa ligne politique furent plutôt celles d'un whig; mais il ne s'enrôla pas sous cette bannière. Avec la perspicacité qui le distinguait, il s'était bien aperçu, en entrant dans la vie politique, que le parti whig ne vivait plus que de son capital et qu'il était travaillé par des fermens de dissension intérieure et de décomposition. En effet, à l'avénement de George III, la position des partis avait été sensiblement modifiée. Les whigs avaient dû leur triomphe et la longue durée de leur fortune à cette petite noblesse de campagne qui s'était constituée, selon M. Disraeli, après la sécularisation des biens ecclésiastiques. Inquiets sur la valeur de leurs titres de propriété, ils étaient devenus les prétoriens du nou-

veau régime et avaient exercé une surveillance jalouse sur les menées des vieux tories. A une époque où le capital était rare, l'instruction peu répandue, où les mouvemens de l'opinion publique ne pouvaient pas se produire comme de nos jours, ces nobles de campagne étaient les maîtres du monde politique par leurs parens ou les gens qu'ils employaient. Ils n'avaient pas cependant le nombre avec eux, et lord Shelburne prétend que, si la nation avait été appelée à voter par tête, les Stuarts auraient été restaurés sans difficulté; mais la classe intelligente et active, qui dominait dans le parlement et qui formait l'opinion publique, était dévouée au parti whig. Le *credo* whig avait pour lui toutes les faveurs, et quiconque voulait réussir dans la politique se déclarait whig comme tous les sectaires se réclament du nom de chrétien. Cependant les oligarchies sont le gouvernement le plus précaire; dès qu'elles sont menacées, elles sont vaincues; elles ne peuvent pas supporter un échec grave, et la possession du pouvoir avait développé au sein du parti whig ces jalousies, ces animosités, ce dédain de l'ennemi, qui sont le présage d'une ruine prochaine. De plus, à l'avénement de George III, le parti jacobite changea brusquement de position, et leur enleva un moyen facile d'émouvoir l'opinion et de la rallier à eux en évoquant le fantôme du roi de l'autre côté de l'eau. Désabusés sur le caractère du prétendant, forcés de s'avouer à eux-mêmes ses folies et son incapacité, lassés de leur vie de complots ou de bouderie sur leurs terres, les jacobites profitèrent du nouveau règne pour rentrer à Londres et reprendre leur ancienne position à la cour. Le roi les accueillit avec une faveur marquée. Élevé par sa mère dans tous les préjugés et la fierté des petites cours d'Allemagne, il se sentit doucement caressé dans ses prétentions au droit divin par les hommages de ces partisans des Stuarts, et il se promit de se servir de leur concours pour mettre fin à la suprématie de la junte whig.

Les whigs reconnurent bien que leur empire était menacé, que le terrain était miné sous leurs pas; ils ne surent pas comment faire face au danger. La noblesse de campagne n'était plus l'arbitre des destinées de la nation; d'autres intérêts avaient grandi. L'industrie, le commerce, avaient enrichi d'autres classes dont l'influence et l'opinion ne pouvaient plus être négligées; le centre de gravité du gouvernement tendait à se déplacer et la politique puritaine n'était plus de saison. Au moment où les tories accouraient en foule à la cour et abjuraient publiquement leurs sentimens jacobites, les whigs ne pouvaient plus se poser en défenseurs du trône et du protestantisme : ce rôle était fini; il aurait fallu trouver d'autres moyens pour retenir le pouvoir. C'était l'heure de revendiquer hautement l'extension et le développement des principes de la révolution de

1688, le progrès de la liberté civile et religieuse; mais dans leur longue administration ils avaient subi l'influence assoupissante du pouvoir, ils n'avaient pas rempli leur programme. Insensiblement ils avaient repris les traditions et les erremens de leurs adversaires; une implacable Némésis les poursuivait et allait leur faire expier leur infidélité aux principes libéraux. Leur crédit en effet était bien compromis. On ne voulait pas admettre qu'il pût se rencontrer dans ces grandes familles de la révolution un seul homme assez désintéressé pour sacrifier à la cause de la liberté une place à la cour ou une fonction rétribuée; on ne les croyait plus en état de mener avec succès les affaires à l'intérieur, ni de conduire avec honneur une guerre avec l'étranger.

III.

Ce fut au milieu de ces circonstances que lord Shelburne entra dans la vie publique et devint un auxiliaire de la politique de lord Bute, qui de concert avec le roi poursuivait l'abaissement du parti whig. Dès l'avénement de George III, lord Bute avait été appelé au conseil privé, admis dans le cabinet, et c'était lui qui devait assurer le triomphe de la *prérogative* royale, et rejeter dans l'ombre la « grande connexion » que protégeaient la popularité et l'énergie de Pitt. Pour mener à bonne fin un dessein aussi hardi, il fallait écarter Pitt et prendre en main la direction de la chambre des communes, où la voix tonnante du grand député (*great commoner*) pouvait infliger de nouvelles défaites au parti de la cour. Un seul homme pouvait remplir cette mission, c'était le rival d'éloquence de Pitt, Henry Fox, l'élève de Walpole. Bute chargea Shelburne de s'entendre avec lui. Fox ne repoussa pas ces ouvertures; mais il fit marchander son appui d'une manière honteuse. Enfin le traité est conclu; Shelburne en écrit les termes à Bute : « M. Fox assistera aux séances de la chambre tous les jours, et, soit en prenant la parole, soit en gardant le silence, comme il le jugera prudent selon les circonstances, il fera de son mieux pour soutenir les désirs de votre seigneurie et n'acceptera aucune espèce d'engagement avec personne autre. Il tâchera de voir votre seigneurie deux fois par semaine. »

Pour favoriser le succès de sa politique intérieure, Bute avait besoin de terminer une guerre dispendieuse et de ménager à son administration le prestige d'une paix solide dont tout le pays profiterait pour s'enrichir. Lord Shelburne le soutint dans cette campagne; il y apporta même la fougue de la jeunesse et se prononça plus tôt que le ministre ne l'avait souhaité pour le rappel des

troupes d'Allemagne, lors de la discussion de l'adresse dans la chambre des lords (décembre 1761). Le duc de Bedford, quoique collègue de Bute, avait pris la résolution, sans consulter le ministre dirigeant, de proposer un amendement tendant à la paix. Shelburne soutint cet amendement à la chambre des lords et prononça, à cette occasion, son second discours. Il insista sur la nécessité de relever le crédit, de ne pas prodiguer en dépenses de guerre les sommes destinées à éteindre la dette; il dénonça à la vigilance de la chambre l'état de la flotte, négligée depuis longtemps, et qui cependant était le vrai rempart de la liberté et de la sécurité du pays. Au vote, l'amendement fut rejeté par 105 voix contre 16. Cet insuccès jeta Bute dans un abattement et des alarmes extrêmes. Autour de lui, on répétait que lord Shelburne était *fou*. Les communes, d'après tout ce qu'avait recueilli Bute, n'étaient pas plus favorables à cette politique de paix, et il chargea Fox de s'aboucher avec le membre qui devait développer un amendement dans le même sens que celui du duc de Bedford, afin d'obtenir qu'il ne le présentât pas; mais, au moment de faire voter, il y eut dissentiment dans le sein du cabinet. Le duc de Newcastle demandait 2 millions pour continuer la guerre d'Allemagne; lord Bute proposa 1 million. Auprès de ceux qui blâmaient la guerre, il se prévalait de cette position pour les convaincre de la sincérité de sa politique de paix. Était-ce bien le motif qui avait décidé son opposition au chiffre demandé par le duc de Newcastle? Shelburne remarque avec finesse que les hommes de cette trempe ont d'ordinaire plus d'un motif pour agir, que la raison qu'ils donnent au public, et qu'ils finissent par soutenir avec conviction, n'est pas la vraie raison, la raison décisive; celle-là, ils la taisent, la cachent aux autres et ne se l'avouent pas à eux-mêmes. Ici le secret de la tactique de Bute c'est qu'il convoitait depuis longtemps la place de premier lord de la trésorerie; on en eut bientôt la preuve : quand le duc de Newcastle, blessé de se trouver en minorité dans le cabinet, eut déclaré qu'il ne pouvait pas supporter cet affront et eut donné sa démission, Bute fut tout de suite chargé de le remplacer.

Cependant tout n'était pas gagné : il fallait faire ratifier par le parlement les préliminaires dont les termes étaient arrêtés depuis le mois de novembre, et Bute avait besoin d'une parole éloquente pour défendre ce projet et repousser les assauts furieux auxquels il allait être exposé. Un seul homme pouvait lui offrir toutes les qualités qu'il cherchait, c'était Fox, et Shelburne fut chargé de nouveau de négocier avec lui. Au milieu de ces négociations, le duc de Cumberland ouvrit l'avis qu'il fallait renvoyer lord Bute, en le comblant de faveurs et de témoignages d'estime, et confier à Fox

le poste de premier lord de la trésorerie, avec la mission de conduire les débats dans la chambre des communes. Fox ne se laissa pas tenter par cette insinuation de son ancien ami; il repoussa vivement cette ouverture, comme il avait refusé déjà d'entrer dans le cabinet en qualité de garde des sceaux. Tout en devenant le *leader* des communes, Fox conserva sa place de payeur général. Les cupides ressemblent aux dévots, ils savent toujours découvrir des accommodemens pour ne pas lâcher leur proie. Il prétendit que c'était un devoir pour lui de ne pas sacrifier les intérêts de ses amis, de ses employés, que l'on répandait déjà le bruit qu'il avait reçu une grosse somme d'argent pour défendre le traité de paix, et que, s'il donnait sa démission de payeur général, on ne manquerait pas de s'écrier que c'était pour masquer un marché honteux, et que ce serait confirmer indirectement ce bruit outrageant. Tant il est vrai que, lorsqu'un homme politique a mauvaise renommée, tous ses actes sont interprétés dans un sens fâcheux pour son honneur.

« M. Fox, dit Shelburne, était un homme d'affaires d'une haute capacité, d'une activité extraordinaire; esprit net, pénétrant, il ne manquait ni d'assurance, ni de décision dans ses rapports avec les hommes. Il avait appartenu dans les commencemens au parti tory. Son ambition avait le caractère de l'âge moderne, étroite, intéressée, en un mot l'ambition des places qui avait la cour pour objet et la corruption pour moyen. « Je vous donnerai tant et vous me donnerez ceci en échange, et nous nous moquerons du public. » Il avait tellement l'habitude de ces marchés qu'il considérait tout autre raisonnement comme une perte de temps, ou comme un signe certain de folie ou de la plus grande fourberie. « Tout homme, disait-il, est honnête ou malhonnête selon le sentiment de celui qui en parle; tout homme est rusé, Dieu l'a fait ainsi et lui a donné la ruse au lieu de la force; seulement l'un met sa ruse à tromper des assemblées publiques, un autre des particuliers, des femmes... » Pour lui, l'esprit public était l'esprit d'une faction, c'était là son *credo* politique; mais il payait ce dédain de l'opinion par une certaine peur du public, car il avait le sentiment qu'on ne peut pas acheter le concours de tout le monde, et qu'une collaboration ainsi acquise est toujours incertaine. Orgueilleux plus qu'on ne peut dire, envieux jusqu'à l'amertume, rancuneux, ce qui s'accorde bien avec ses autres qualités, si l'on y prend garde, et ce que sa vie a bien mis en lumière, il était du reste extraordinairement sagace et pénétrant. »

Ce portrait, tracé longtemps après les événemens, probablement dans le courant de l'année 1803, se ressent un peu du changement qui se produisit dans les relations de Shelburne avec Fox et que nous aurons à raconter. Quoi qu'on puisse penser de Fox, c'était un

homme de résolution, et, du jour où il eut accepté la direction des communes pour enlever la ratification de la paix, il n'hésita pas sur les moyens, et appliqua résolument les procédés consacrés au XVIIIe siècle. C'est sous cette forme dégagée que Shelburne fait allusion à ce scandaleux trafic de voix dont Fox fut l'instigateur et qui changea la majorité de la chambre. Du reste la composition des communes, et à peu d'exceptions près des colléges électoraux, lui rendit sa tâche très aisée. Le roi avait bien jugé cette assemblée et son nouveau chef quand il avait dit à George Grenville : « Pour gouverner des gens sans scrupule, nous ne pouvons pas prendre des saints. »

Le vote des préliminaires fut suivi d'une hécatombe des grands seigneurs whigs et de tous les fonctionnaires suspects. Cependant Fox poursuivit sa vengeance jusque sur les employés de l'ordre inférieur, et Shelburne, qui avait applaudi à la destitution des personnages politiques, se sépara de lui très nettement sur ce point.

« La majorité qu'il a obtenue a tourné la tête à Fox. Il pense qu'il a rempli tous ses engagemens et qu'il ne peut pas être suffisamment récompensé. Décidé à se retirer à la fin de l'année, c'est-à-dire à siéger à la chambre des lords, il ne s'occupe plus de personne et ne s'intéresse plus aux affaires de la chambre. Il ne songe qu'à ce qu'il pourrait bien demander pour lui, pour son frère, ses neveux, ses amis ou ceux de sa femme et ses cliens. Il peuple tous les emplois de ses créatures, et s'attache à chasser tous les amis du duc de Newcastle, sans souci de ce qui peut arriver après lui, ou de l'état dans lequel il laissera l'administration. »

Poursuivi par la haine des tories et des Écossais qui s'étaient un moment laissés conduire par lui, Fox, dont la santé n'était pas bonne, et qui aimait les doux loisirs, demande à quitter la chambre où il était en butte aux plus violentes attaques, et à recevoir le prix du service signalé qu'il avait rendu à la couronne et à sa politique. Sa prétention était d'obtenir le titre et le rang de pair et de conserver sa place de payeur général, qui lui ménageait le maniement de sommes considérables et lui assurait d'énormes profits. Shelburne servit encore d'intermédiaire entre Fox et Bute au sujet de cette place, et il ne pouvait pas cacher l'étonnement et le dégoût que lui inspirait une avidité si impudente.

Il aurait fallu un talent de diplomate bien merveilleux pour échapper à tous les écueils dont était semée une négociation aussi mesquine. Fox accusa vivement Shelburne de l'avoir trahi, d'avoir laissé supposer qu'en acceptant la pairie il renoncerait au poste de payeur général et le traita d'infâme menteur. Walpole, dans ses

Mémoires, insinue que Shelburne convoitait cette place; mais la grande fortune de Shelburne l'élève au-dessus de ce soupçon, et il donnait à ce même moment la preuve de son désintéressement en refusant la place de secrétaire d'état et de président du comité du commerce (*Board of trade*). Les ennemis de Shelburne se sont emparés de cet incident pour l'accuser de duplicité, et ils ont prétendu qu'il avait dépassé Fox, le type de l'homme rusé. Préoccupé de défendre des intérêts contraires, jaloux de conserver au gouvernement l'appui d'un défenseur comme Fox, Shelburne a peut-être atténué ou exagéré quelqu'une des expressions de ses divers interlocuteurs; d'un côté il faisait espérer au roi que Fox donnerait sa démission, et, quand il causait avec celui-ci, il passait légèrement sur l'importance que le roi et son ministère attachaient à la résignation de son emploi. Bute accepta les justifications de Shelburne et ne lui retira pas sa confiance. Il essaya de calmer l'irritation de Fox, et, faisant allusion aux bonnes intentions du négociateur, il qualifia l'inexactitude qu'on lui reprochait de *fraude pieuse,* à quoi Fox répliqua vivement « qu'il voyait bien la fraude, mais qu'il cherchait en vain la piété. » Après une entrevue avec le roi, dans laquelle il témoigna assez d'aigreur, Fox finit par obtenir ce qu'il désirait; il devint lord Holland et resta payeur général jusqu'en 1765. Cette satisfaction ne suffit pas à désarmer son ressentiment, et, quoiqu'il eût déclaré que Shelburne et lui resteraient bons amis, la rupture fut complète; il ne cessa pas de parler de Shelburne dans les termes les plus outrageans.

Malgré la joie bruyante avec laquelle le parti de la cour accueillit le vote de la paix, la prérogative royale n'avait pas encore vaincu, et les parlementaires n'étaient pas contraints de se rendre à merci. Tout à coup lord Bute fut saisi, au milieu de son triomphe, par un de ces mouvemens de lassitude et d'effroi qui s'emparent quelquefois des ambitieux dont la fortune a été trop rapide; il résolut de se retirer de la scène.

Il aurait désiré que Shelburne fît partie du nouveau ministère comme secrétaire d'état chargé des sceaux; mais Grenville, qui devenait chef de la nouvelle administration, objectait la jeunesse de Shelburne, son inexpérience, la date récente de son entrée à la chambre des lords, les susceptibilités des vieux pairs et l'imprudence qu'il y avait à les froisser quand une partie de la noblesse se préparait à faire une opposition ouverte. En apprenant ces difficultés, Shelburne se déclara prêt à s'effacer et à laisser occuper le terrain par des personnages plus autorisés. Bute ne s'avoua pas vaincu, et, imaginant de nouvelles combinaisons, il fit offrir à son protégé la présidence du *Conseil du commerce.* Cette place ne sou-

riait pas à Shelburne, qui n'avait pas d'ailleurs grande confiance en ce nouveau ministère, destiné, peut-être avant un an, à tomber sous les clameurs de l'opinion publique. Le pouvoir de ce conseil n'était pas en rapport avec la responsabilité dont il était chargé devant le public; il formulait des propositions, indiquait certaines mesures à prendre, mais les moyens d'exécution lui faisaient défaut. Rarement ceux qui avaient précédé Shelburne dans ces fonctions avaient eu la satisfaction de faire quelque bien, de voir appliquer leurs idées. Aussi Shelburne posait pour condition à son acceptation qu'il aurait, comme les autres secrétaires d'état, le droit de pénétrer jusqu'au roi; Bute lui représenta que ce serait semer dans le nouveau ministère et auprès de ses collègues des fermens de jalousie et de discorde, et que dans l'intérêt commun il fallait conserver les choses sur l'ancien pied. Shelburne finit par se rendre à ces considérations et écrivit à Bute qu'il n'y aurait pas dans le cabinet de membre plus ferme, de meilleure humeur et moins disposé à se plaindre.

IV.

Les difficultés qu'avait prévues Shelburne ne tardèrent pas à se produire. Les questions coloniales prenaient une importance croissante et soulevaient des problèmes délicats sur le fond des choses comme sur la procédure. Shelburne n'était pas d'accord avec ses collègues. L'Amérique du Nord n'était guère à cette époque qu'une expression géographique, et la partie civilisée était divisée en gouvernemens aussi différens d'étendue que de constitution. C'était une situation qui fait songer aux petits états de l'Italie avant 1860, avec cette différence que tandis que les royaumes et les duchés italiens présentaient toutes les variétés de l'absolutisme, tous les états de l'Amérique étaient un produit sain et vigoureux de la liberté anglaise. Le gouvernement dans ces colonies était réparti, à l'image de la métropole, entre un gouverneur et un conseil, nommés par la couronne, et des assemblées librement élues par les colons. Pour les subsides en temps de guerre, pour leur traitement et pour les autres dépenses régulières, les gouverneurs dépendaient de l'assemblée. Supportant malaisément cette dépendance, ils auraient voulu s'affranchir du contrôle permanent de l'assemblée, qui tous les ans était appelée à voter ces dépenses, et ils demandaient que ce budget fût voté une fois pour toutes, comme la liste civile était fixée à l'entrée de chaque règne par le parlement. Leurs amis et patrons à Londres soutenaient leurs prétentions et y voyaient un prétexte pour réclamer que le parlement de l'empire, passant par-dessus la tête

des assemblées coloniales, imposât lui-même les colonies et les fît contribuer aux frais généraux du gouvernement. Shelburne, qui avait soutenu une lutte avec ses collègues sur des questions de délimitation des états et qui l'avait emporté, réserva son opinion, sous le prétexte qu'il n'avait pu encore recueillir tous les élémens d'une solution. Il était d'ailleurs en discussion avec lord Egremont au sujet des prérogatives du *Conseil du commerce*. Le roi soutenait Shelburne dans ses prétentions, uniquement pour user et affaiblir ses ministres dans des dissensions intimes et conserver dans toute sa plénitude la prérogative de la couronne.

Le dissentiment éclata sur une question plus brûlante, sur la légalité du mandat d'arrêter Wilkes, le fameux pamphlétaire dont l'histoire a été racontée dernièrement ici-même (1). Halifax en avait assumé la responsabilité sans en saisir le conseil des ministres; tout au plus avait-il pris l'avis de Grenville et d'Egremont, qui composaient avec lui le triumvirat directeur. Dès que le mandat d'amener avait été lancé, Shelburne avait consulté un homme de loi, qui lui remit une note fortement motivée et très sévère pour Halifax. Dégoûté de la tournure que prenaient les affaires, il résolut de quitter le pouvoir; mais ses amis, notamment lord Bute, le firent revenir sur sa détermination. Il se rendit à leurs sages représentations, persuadé que les jours de ses adversaires étaient comptés et que ce n'était pas la peine de se quereller avec eux. En effet, le roi était excédé des façons pédantes de Grenville, et, poursuivi du désir de s'en débarrasser, il était disposé à rappeler non-seulement Bedford, mais Pitt et Temple lui-même. Bute reçut la mission de former un nouveau cabinet et d'entrer en négociation avec Pitt, et lord Shelburne fut chargé de s'aboucher avec le représentant de Pitt. Ses dispositions à l'égard de « l'idole de la multitude » étaient toutes changées. Au début de sa carrière, il était plein de préjugés contre Pitt; il lui reprochait l'échec de l'expédition sur Rochefort, dont il avait fait partie, les dépenses énormes qu'entraînait la guerre d'Allemagne, sa politique belliqueuse, ses rapports avec Newcastle et le vieux parti whig, dont il ne pouvait pas supporter la médiocrité; enfin il avait pris parti pour lord Bute, l'objet des assauts furieux de Pitt. Tout avait conspiré pour les séparer; mais en 1763 la situation n'était plus la même, la paix était faite et l'arrivée de Pitt aux affaires était la condition, — qui l'eût cru quelques années auparavant? — du maintien et de la durée de la paix. Pour contenir l'ennemi héréditaire de la nation, s'il pouvait être tenté de prendre sa revanche, il fallait à la tête du minis-

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1875.

tère un homme énergique et dont la renommée dût suffire à protéger le pays. Une politique pusillanime, incertaine dans ses vues, trop complaisante pour l'étranger, n'a jamais été une garantie solide de la dignité et de la sécurité d'une grande nation. On est toujours tenté de mettre le pied sur ceux qui s'humilient et s'abandonnent. De plus Shelburne n'avait pas pu se dérober toujours à l'ascendant qu'exerçait sur tous ceux qui l'approchaient un grand esprit comme Pitt. Ajoutons encore, pour expliquer cette conversion, qu'il avait appris que Pitt s'était exprimé sur son compte en des termes très flatteurs, et la louange venant d'une pareille bouche ne pouvait le laisser indifférent.

Malgré le zèle qu'il apportait à ces négociations, il ne put les faire aboutir : il se heurta à des antipathies personnelles. Pitt ne voulait pas laisser rentrer le duc de Bedford dans le ministère; celui-ci demandait l'éloignement de Bute, et le roi finalement ne voulut pas consentir à rappeler aux affaires ces whigs dont il avait salué la chute avec tant de joie, il y avait peu d'années. Dès qu'il fut constant, après les deux entrevues de Pitt avec le roi, que la combinaison proposée avait échoué et que le roi, malgré son déplaisir, garderait son ancien ministère, Shelburne donna sa démission de la présidence du *Conseil du commerce*. Walpole, toujours prompt à médire de son prochain, n'a pas manqué d'insinuer que Shelburne avait pressenti la prochaine arrivée de Pitt au ministère et qu'il cherchait dès ce moment à faire sa paix avec lui.

Quelques semaines après, quand s'ouvrirent les débats parlementaires à propos de Wilkes, lord Shelburne parla dans la chambre des lords contre la motion proposée de déclarer que « le privilége du parlement ne s'étendait ni à la production ni à la publication de libelles séditieux. » A la vérité il glissa dans son discours un compliment pour lord Bute et des protestations d'attachement à la couronne; mais toutes ce précautions et ces réserves n'eurent aucun succès. George III ne pouvait pas supporter la moindre opposition. Il avait pour devise : *stet pro ratione voluntas*, et il exigeait une soumission absolue. Ceux qui osaient la lui refuser étaient ses ennemis; ses ministres ne devaient être de fait, comme de nom, que ses serviteurs, et le parlement un *lit de justice* pour enregistrer ses édits. Aussi ne put-il pardonner à Shelburne de s'être permis un vote indépendant sur une question qui lui tenait à cœur et dont il avait fait la pierre de touche du dévoûment à sa personne. Shelburne, sur son ordre exprès, fut destitué de sa place d'aide-de-camp du roi, sous prétexte « qu'il s'était conduit comme un homme indigne et qu'il n'avait pas tenu sa parole. » Sa majesté eût été bien embarrassée de prouver en quoi Shelburne avait manqué à ses engagemens, car

dès la première heure il avait protesté contre le caractère arbitraire de l'arrestation de Wilkes. A quelque temps de là, Shelburne s'étant présenté à la cour à une des réceptions officielles, le roi feignit de l'ignorer et adressa la parole aux deux personnes qui étaient à ses côtés. Heureusement Shelburne n'était pas de ces natures tendres et faibles qu'un regard plus sévère, un accueil plus froid, ont plongées dans une tristesse inconsolable et qui en sont morts. Il supporta noblement sa disgrâce, accompagné dans sa retraite par la faveur populaire.

Pendant que ses amis de cour accablaient le ministre tombé et s'acharnaient à noircir son caractère, lord Shelburne goûtait ces charmes de la vie à la campagne qu'il avait vantés autrefois à Fox lors de ses premières déceptions. Dans ce magnifique domaine de Bowood, qui avait été détaché des forêts de l'état pour être concédé à des courtisans de Jacques Ier, il s'occupait d'agriculture, faisait creuser un lac, donnait des fêtes, recevait des amis et ne négligeait pas les lettres. Il achetait des manuscrits sur l'histoire d'Angleterre, depuis le règne d'Henri VI jusqu'à la chambre étoilée, et depuis cette époque jusqu'au règne de George III, collection précieuse qui a bien manqué d'être dispersée à la mort de Shelburne. Ses héritiers immédiats paraissent avoir partagé le sentiment de l'ignorant de la fable, « le moindre ducaton serait bien mieux mon affaire, » et, sans l'intervention d'un commissaire-priseur un peu plus intelligent, ils auraient livré les manuscrits de Julius Cæsar, l'archiviste de Jacques Ier et de Charles Ier, à un marchand de fromage qui en avait offert 10 livres (1).

Tout en vivant à la campagne, Shelburne allait souvent à Londres et y entretenait de nombreuses relations dans la haute société. Il était le centre de ce petit *groupe de jeunes orateurs* dont parle Walpole, qui avaient l'habitude de se rendre dans Hill Street, où ils se rencontraient avec des hommes de lettres d'un autre âge et d'opinions politiques très diverses, Johnston, Goldsmith, Reynold. Là venait aussi Blackstone, qui rêvait d'être placé à la tête d'un collége et qui développait tout un plan de réformes, reprochant aux universités d'être organisées pour former des prêtres et de négliger l'instruction des laïques. Là aussi venait pour un moment Hume, qui, en retournant en Écosse, écrivait à Shelburne une lettre d'adieu pleine de grâce et d'esprit.

« Je suivrai toujours vos succès dans la politique avec un intérêt affectueux, et je n'aurai qu'un regret, c'est d'en jouir de si loin. Je me

(1) Le British-Museum les possède aujourd'hui. Voyez l'étude de M. George Perrot dans la *Revue* du 1er décembre 1875.

rappelle avoir vu chez vous un tableau qui représente un Hottentot retournant dans les bois rejoindre ses compagnons d'enfance et jetant derrière lui tous les beaux habits de la civilisation. Je ne me compare pas tout à fait à lui, car je retourne vers un peuple très sociable et très civilisé. Seulement je veux indiquer par cette allusion que la force de l'habitude finit par rendre tout à fait impropre au commerce du grand monde un savant voué à l'étude et à la retraite, et que c'est une preuve de sagesse de fuir le monde, quand l'âge vous a fait de cette habitude une seconde nature. »

De cette société, Walpole ne faisait pas partie; il poursuivait même celui qui en était le centre et le chef d'une haine profonde, autant du moins que sa nature légère le permettait. Il était de la même trempe que cet Écossais qui, pendant la plus grande partie de sa vie, était convaincu que son frère et lui étaient les seuls membres de l'église visible, et qui vers la fin commença d'avoir des doutes sur la *fidélité* de son frère. Walpole avait cru trop longtemps que « le général Conway et lui étaient les seuls qui eussent de l'intelligence et de la moralité; mais, vers la fin, il n'avait plus la même confiance dans le général. »

Au commencement de l'année 1765, Shelburne épousa lady Sophia Carteret, la fille de lord Grenville, dont la beauté, dit Walpole, ne ressemblait à aucune autre. M. Disraeli a supposé que cette alliance n'avait pas été étrangère aux appréciations et aux sympathies politiques de Shelburne. Quoi qu'il en soit, sur le chapitre des vieux whigs, Shelburne était bien à l'unisson avec son beau-père, qui avait eu à souffrir plus d'une fois dans sa carrière de leur étroitesse et de leur esprit de camaraderie. Par une étrange coïncidence, ce fut pendant que Shelburne se mariait que se traita au parlement cette grosse question de l'acte du timbre, qui devait exercer une influence capitale sur toute sa carrière politique. Il ne put assister que de loin à ces mémorables débats et féliciter son ami Barré, qui avait eu l'honneur de prononcer un de ces mots qui sont le lendemain populaires et ne s'effacent plus de la mémoire de ceux dont ils ont traduit les sentimens. Il avait appelé les Américains *les fils de la liberté.*

Le roi donna pour la première fois en 1765 des signes de cette affection mentale qui se développa dans la suite et fut connue sous son vrai nom. Préoccupé lui-même, dans l'intérêt de sa dynastie, des conséquences que pouvait avoir cette maladie, il rédigea de sa main un projet de loi de régence, qui lui faisait la part du lion. Lord Shelburne se fit un grand honneur en attaquant vigoureusement le bill dans la chambre des lords. Après avoir déclaré

que le bill n'était ni sage ni nécessaire, il montra que le roi était exposé, comme toute autre personne, à se tromper, et tout particulièrement dans les questions qui touchaient à ses intérêts ou à ceux de sa famille; puis il revendiqua fièrement les droits du parlement, qui ne peut pas être réduit à la simple fonction d'enregistrer les vœux de la couronne, et il continua en ces termes :

« Le parlement actuel ne me paraît pas avoir le droit de faire des lois qui lieront les parlemens futurs, et précisément sur les points qui n'intéressent que l'avenir, à moins que sa sagesse et son pouvoir ne soient tels qu'il puisse découvrir les événemens qui ne sont pas encore nés, ou arrêter le cours des affaires humaines. S'il n'a pas ce pouvoir, comment pouvez-vous croire que l'avenir fera le sacrifice de ses droits particuliers? Et quel rôle fait-on jouer au parlement? Sauf les personnes de la famille royale, tous les autres membres du conseil de régence sont abandonnés au choix du roi : le nom même du régent est jusqu'ici inconnu et par conséquent ne peut pas être approuvé. Les dix grands officiers de l'état seront ceux qui se trouveront en fonction au moment de la mort, or il se peut que ces dix personnages soient les plus dangereux de tout le royaume et que, tout en étant des instrumens utiles entre les mains d'un roi sage et tenant le gouvernail, ils soient de leur personne tout à fait méprisables sous le double rapport de la moralité et de l'intelligence, et, si c'est le cas, la nation pendant une minorité peut être gouvernée par les hommes les plus incapables, à l'exclusion de ceux qui occupent le premier rang et qui possèdent la fortune, le mérite, les talents et toutes les capacités. A ces objections, on opposera comme un argument irréfutable la haute sagesse du roi; mais voilà une argumentation qui n'est pas parlementaire : c'est le langage des esclaves, non des hommes libres. La sagesse du roi peut être un motif allégué dans le privé; ce ne doit jamais être un argument à produire en public. Quand le salut de l'état est en jeu, il faut supposer que tous les hommes sont faillibles. Bien plus, nous ne devons pas oublier que cette nomination du régent et du conseil de régence sera probablement le dernier acte de sa majesté, alors que la vieillesse et les infirmités auront affaibli son esprit, et que l'intrigue pourra être toute-puissante. Passe encore si cette loi ne devait pas produire d'autre mal qu'une mauvaise administration pour une courte période; mais ce qu'il y a de plus à craindre, c'est que le mépris, le ressentiment, la violence, ne l'emportent après, et que l'autorité légale d'une pareille régence ne soit ouvertement bravée! »

Ces argumens n'eurent pas de succès auprès d'une assemblée que le roi avait intimidée ou séduite; à la votation, six pairs seulement se levèrent avec Shelburne. La conduite du ministère, dans

cette question de la régence, lui avait fait perdre beaucoup de terrain, et George crut le moment favorable pour se débarrasser des longues dissertations de Grenville, qui, tout en soutenant la politique du roi, l'avait blessé au cœur, en refusant d'inscrire le nom de la reine-mère dans l'acte de la régence. Après des essais infructueux de confier les affaires à Pitt, le roi, ne pouvant plus supporter les insolences de Grenville et de Bedford, chargea le marquis de Rockingham, le chef du jeune parti whig, de former un ministère. Shelburne fut sollicité d'en faire partie; mais il répondit que sa présence au ministère serait plus nuisible qu'utile aux intérêts de sa majesté, et que sa ligne de conduite à l'endroit du nouveau cabinet était tout entière dans ces mots : « les mesures et non les personnes. » Il tint parole en effet, et il contribua par un discours très énergique au rappel de l'*acte du timbre*; mais il est des victoires qui sont funestes à ceux qui les remportent : tel fut le cas pour lord Rockingham. L'opinion publique était persuadée qu'il n'avait consenti à faire rapporter l'édit du timbre que sur les objurgations de Pitt, et réclama hautement que le grand député fût placé à la tête du ministère. Rockingham courba la tête sous l'orage; il essaya d'entrer en négociation avec Pitt et de traiter avec lui sur le pied d'égalité. Le roi détestait ces ministres qui avaient conservé leur indépendance et n'avaient pas voulu servir sa politique personnelle; il s'empressa de profiter de la défaveur qui s'attachait à leurs derniers actes pour les remercier et s'adresser à Pitt. Il comptait sur son influence pour désorganiser tout le parti libéral et laisser libre carrière à la prérogative royale. Pitt cependant ne se laissa pas dicter le choix de ses collègues par le caprice du roi; tout courtisan obséquieux qu'il fût, il conserva son droit d'initiative, et en juillet 1766 il appela au poste de secrétaire d'état Shelburne, malgré le déplaisir très vif de sa majesté, qui n'oubliait pas la conduite passée de ce jeune ministre.

Nous laissons lord Shelburne au comble de ses vœux; le second volume de lord Fitzmaurice nous promet des détails inédits sur le rôle du parti whig pendant la révolution française et nous introduira dans la société dont Bowood était le centre, au milieu des Priestley, des Price et des Bentham.

Cette histoire du parlement anglais au jour la journée, qui nous conduit derrière la scène et nous montre tous les ressorts du drame qu'on applaudit d'en bas, est implacable pour toutes ces théories majestueuses qui prétendent nous expliquer la solidité durégime monarchique en Angleterre et l'irrémédiable fragilité de cet établissement dans notre pays. On insiste d'ordinaire sur le *loyalisme* de l'Anglais, sur ce sentiment de fidélité et de respect qui l'attache

à son souverain ; on en fait une vertu de *race*, comme si quelque bonne fée, celle qui décide du sort politique des peuples, déposait cette vertu dans le berceau de tout enfant qui naît sur le sol de la libre Angleterre. Et cependant au XVIII[e] siècle, pendant que le Français léger, irrespectueux s'éprenait d'enthousiasme pour son roi, lui décernait le doux nom de *Bien-Aimé*, et frissonnait de douleur et d'effroi à la pensée de le perdre, le maréchal de Berwick, engagé dans une intrigue qui avait pour but de rétablir les Stuarts, pouvait écrire sans être démenti, pour justifier ses promesses de succès : « L'Anglais naturellement volage se courbera devant le fait accompli et accueillera avec joie le prétendant quand il le verra conduit au parlement par la reine Anne. » Et à la veille de la révolution, en 1785, un Anglais qui voyageait en France, entendait les Français reprocher à ses compatriotes d'avoir décapité Charles I[er] et se glorifier d'avoir toujours gardé à leur propre roi un attachement inviolable, une fidélité, un respect que nul excès ou sévérité de sa part n'avait pu ébranler (1). Tant il est vrai que les peuples, comme les individus, sont *ondoyans et divers*, que leur caractère se forme et se trempe au feu des expériences et des circonstances successives de l'histoire et que les fatalités de race ne sont pas la clé de tous les problèmes. Le *loyalisme* ne pousse pas spontanément sur le sol britannique, et il n'est pas incapable de s'acclimater et de fleurir sous d'autres zones : comme tous les sentimens et toutes les vertus de l'humanité, il s'est développé lentement, sous l'influence des épreuves et des luttes de la réalité, et il n'a vraiment pris racine dans le cœur de la nation que le jour où il a été démontré que les intérêts du peuple, sa grandeur et sa liberté n'avaient pas de garantie plus sérieuse, de boulevard plus assuré que la dynastie de Hanovre.

De toutes les théories qui veulent expliquer pourquoi la monarchie anglaise n'est pas exposée à ces tourmentes périodiques qui s'abattent sur le continent, il n'en est aucune de plus ingénieuse que celle de cet Anglais dont parle Jackson dans ses *Mémoires*. Ce personnage, dont le nom méritait d'être conservé à la postérité, avait passé à Paris le mois de novembre de l'année 1802. Or l'automne cette année avait été particulièrement beau : pas de brumes, ni de pluie, toujours un ciel d'azur sans nuages. L'insulaire n'y comprenait rien ; ce beau temps lui paraissait insolent, comme un défi à son pays natal. « Ce n'est pas le temps de la saison, » s'écria-t-il en songeant aux brouillards de la Tamise ; « le caractère dépend, plus que vous ne pouvez l'imaginer, de l'état de l'atmosphère. Quand l'air est pesant et lourd, il met du

(1) Taine, *Ancien régime*, p. 15.

plomb dans la cervelle, et nous autres Anglais nous devons une bonne partie de notre bon sens, de notre respect pour Dieu et pour sa majesté notre souverain, pour les lois du pays, à l'action calmante de notre climat, tandis que cet air vif et léger, ce ciel brillant surexcite les esprits de ce peuple; on dirait qu'ils se sont tous mis au régime du vin de Champagne. C'est une nourriture qui manque de corps, de substance et qui les prédispose à toute sorte de folie; avec le temps, ils finissent par être atteints d'une espèce de *delirium tremens* moral qui en fait des sauvages. Ils jettent tout à bas, palais et églises, rois et nobles, tout ce qui se trouve sur leur chemin, jusqu'à ce que l'accès soit passé. Alors, s'il se rencontre un homme qui ait conservé son sang-froid et qui ne perde pas la tête, il peut les tenir tous sous le talon de sa botte. » A cette théorie d'un Anglais en l'honneur du climat insulaire, on peut opposer un autre essai de généralisation tout aussi solide et non moins piquant, que le prince de Talleyrand développait un soir avec une certaine complaisance à lord Aberdeen dans une de ces réceptions brillantes de Holland-House où se rencontraient tous les talens, toutes les célébrités de l'Angleterre et du continent. La théorie est moins brutale et moins fataliste; elle asservit moins l'homme aux influences de la nature et elle reflète bien ce sentiment délicat du charme et du danger de la vie sociale, comme le cultivait l'ancienne société française. « Je m'explique parfaitement la vigueur, la virilité du caractère anglais, et cette dissipation, cette frivolité, qui nous enlèvent notre énergie et font du Français un être léger et inconstant : cela vient tout simplement de votre habitude de séparer les sexes après le dîner. » Les deux théories, malgré leur origine bien diverse, ont ceci de commun qu'elles font d'une certaine lourdeur et pesanteur d'esprit, qu'elle soit le produit naturel du climat ou le fruit des libations prolongées après le départ des dames, la condition essentielle d'un établissement politique fort et durable. Si, sous cette forme humoristique, il faut reconnaître cette vérité que la précipitation, l'impatience, la mobilité, l'esprit de salon, n'ont jamais rien fondé, et que, pour doubler le cap des tempêtes et ne pas sombrer, les nations comme les navires ont besoin de *lest*, pardonnons à nos théoriciens leur prétention dogmatique et souvenons-nous de la leçon.

Ces Mémoires de lord Shelburne, il faut bien en convenir, ne nous présentent pas toujours le régime parlementaire sous les couleurs les plus attrayantes, et ceux qui sont à l'affût pour saisir au passage et dénoncer les misères, les lenteurs ou les infamies de ce système, pourront ramasser dans ce récit d'un témoin et d'un acteur, plus d'un trait empoisonné; mais, si nous ne voulions accepter que les hommes et les institutions qui sont à l'abri de tout reproche,

nous devrions nous retirer de l'arène où nous cherchons à tâtons à serrer toujours de plus près la vérité et la justice, et nous réfugier sur les hauteurs vertigineuses de la vie mystique. Il faut bien en prendre notre parti : le bien et le vrai ne descendent pas du ciel, tout parés, comme un beau saint George qui terrasse Satan sans avoir subi ses étreintes, et dont l'armure resplendissante n'a été ni ternie ni salie dans la lutte. C'est l'excellence du régime parlementaire de suffire, comme tout organisme sain et vigoureux, à la double tâche de réparer chaque jour les dépenses de la vie et d'expulser progressivement les élémens morbides qui provoquent la fièvre et le désordre. S'il est vrai, comme le dit le cardinal de Retz, qu'assembler les hommes, c'est les émouvoir, il est tout aussi juste de soutenir qu'assembler les hommes, c'est les moraliser. Mme de Staël a bien marqué ce caractère de toute réunion d'hommes : « Il est souvent arrivé, dit-elle, de séduire un individu, en lui parlant seul, par des motifs malhonnêtes; mais l'homme en présence de l'homme ne cède qu'à ce qu'il peut avouer sans rougir. » Cette remarque suffit à la justification du système parlementaire et nous explique comment ces parlemens anglais du XVIIIe siècle, composés par des procédés si impurs, où les députés n'avaient pas plus de honte à accepter des liasses de billets de banque que les ministres à les offrir, ont cependant servi d'une manière efficace la cause de la liberté et du progrès. On put croire un moment que les temps prédits par Montesquieu étaient arrivés et que, le pouvoir législatif étant aussi corrompu que le pouvoir exécutif, le pays était perdu. Il l'eût été, si le parlement avait délibéré à huis-clos sans souci de l'opinion publique; mais la nécessité de plaider sa cause devant le public, le besoin d'entretenir des relations constantes avec la nation qui écoute et qui juge, l'obligation de former l'opinion, voilà les agens irrésistibles qui finissent par faire sortir le bien du mal, la sagesse de la passion, et qui assurent le triomphe de l'intérêt général sur toutes les intrigues et les compétitions personnelles. Le système parlementaire offre plus de prise à la critique et à la déclamation, parce que tous les jours il soumet le gouvernement à la malignité du public et qu'il ne dissimule aucune de ses plaies; mais le despotisme, sous ses formes diverses, a-t-il bien raison de triompher parce qu'il cache sous des draperies flottantes toutes les parties gangrenées sur lesquelles il faudrait appliquer le fer et le feu? Et vouloir supprimer dans le gouvernement d'un pays les agitations et les luttes parlementaires, n'est-ce pas, comme l'a dit Macaulay, « enlever au serpent ses sonnettes et lui laisser son dard? »

ERNEST FONTANÈS.

IVAN LE TERRIBLE

ET

LES ANGLAIS EN RUSSIE

M. Iouri Tolstoï : I. *Anglia i ëïa vidy na Rossiou v XVIm viéké,* dans le *Viestnik Evropy* d'août 1875. — II. *Pervyia sorok liet snochenïi mejdou Rossieou i Anglieiou, 1553-1593* (*England and Russia*), Saint-Pétersbourg 1875.

Dans le tableau du commerce européen avec la Russie, la France occupe le troisième rang, tant pour les importations que pour les exportations. Elle n'est primée que par l'Angleterre et l'Allemagne, c'est-à-dire la Prusse accrue des états de la confédération du nord. La supériorité de l'Allemagne s'explique par le voisinage, la facilité des communications, l'étendue des frontières qui la mettent en contact avec la Russie, et aussi par cette circonstance, que dans le chiffre des importations allemandes doivent figurer beaucoup de produits d'origine française. La supériorité des Anglais tient à un plus vaste développement de leur marine marchande, à une activité plus grande de leur industrie, à la variété infinie des produits qui, des cinq parties du monde, naviguent sous leur pavillon. Tandis que la France a repris l'avantage sur certaines nations dont les vaisseaux avaient précédé les siens dans les ports russes, sur la Hollande par exemple, dont le chiffre d'affaires avec l'empire des tsars est de moitié inférieur au nôtre, nous sommes restés en arrière des états britanniques. Les Anglais sont arrivés les premiers

en Russie, et dès lors ont gardé la première place dans son système d'échanges.

L'histoire des plus anciennes relations de l'Angleterre avec la Moscovie appartient à l'âge héroïque de la navigation et du commerce européens. C'est le temps où la fureur des voyages, passant des Espagnols et des Portugais aux peuples riverains de la Manche, pousse les Français, avec Jean de Léry au Brésil, avec Jacques Cartier au Canada, avec nos colons protestans à la Floride (1). C'est le temps où, envieux des découvertes de Colomb, de Cortez et de Gama, jaloux de s'ouvrir une route vers la richesse des Indes, les marins anglais se répandent d'un pôle à l'autre, à la recherche de nouveaux passages, où les Cabot vont reconnaître le Labrador, Walter Raleigh découvrir la Louisiane, Drake renouveler, après Magellan, le miracle du tour du monde, où Jean Dawis et Frobisher s'enfoncent dans les passes glaciales de l'Amérique du Nord. Parmi toutes ces témérités auxquelles s'essayait la marine naissante de l'Angleterre, on reconnaît bientôt un vaste plan d'ensemble dicté par Giovanni Cabotto ou *John Cabot*, ce Vénitien qui fonda la gloire maritime de la Grande-Bretagne, et poursuivi par son fils Sébastien. Sous eux, la marine anglaise, trouvant trop étroite pour elle ce monde que se partageaient les Espagnols et les Portugais, veut se frayer une issue pour s'en échapper et découvrir à son tour des mers vierges et des océans inexplorés. En 1497, John Cabot tente le passage par le nord-ouest et n'aboutit qu'au Labrador et à Terre-Neuve; de 1526 à 1530, Sébastien s'ingénie vainement à chercher une solution de continuité dans l'immense barrière que lui opposait à l'ouest le continent américain, et ne rencontre que des estuaires de fleuves là où il espérait des détroits; il propose alors de risquer le passage par le nord-est en s'élevant le plus possible vers le pôle et en débutant par le formidable périple de la Scandinavie lapone. Sans doute on arriverait dans cette mer étrange dont parle Tacite, « mer paresseuse et immobile, qui forme la ceinture du monde, où l'on entend la rumeur du soleil qui se lève. » Une compagnie de *marchands aventuriers* se forma pour la découverte « des régions, royaumes, îles et endroits inconnus, encore non visités par la voie de mer. » Sébastien Cabot, *grand pilote* d'Angleterre, en fut nommé gouverneur à vie. Trois vaisseaux, sous la conduite de Willoughby et Chancellor, cinglèrent vers les espaces mystérieux du nord. Il fallait des hommes fortement trempés pour une telle entreprise; l'envie d'ouvrir au commerce anglais de nouveaux débouchés n'eût pas suffi pour les soutenir au milieu de périls inouïs;

(1) Voyez le récent livre de M. Paul Gaffarel, *Histoire de la Floride française*.

il y fallait de plus cette héroïque aspiration à l'inconnu qui fit les Colomb et les Gama. Certes ce n'était pas un vulgaire chercheur d'épices que ce Willoughby, qui, expirant d'une mort lente et cruelle par le froid et la faim, au milieu de son équipage décimé, de ses mains raidies et glacées essaya de consigner sur son livre de bord et de faire part à la postérité des derniers secrets entrevus dans l'ombre de la mort.

Sur les côtes de la Scandinavie, les trois vaisseaux furent assaillis par une formidable tempête. Chancellor, qui commandait l'*Édouard Bonne-Aventure*, perdit de vue les deux autres navires. Vainement il relâcha à Vardehuus en Norvége, dont le port avait été indiqué d'avance comme lieu de rendez-vous : il y perdit sept jours à les attendre, et se décida à poursuivre seul le terrible voyage. Il doubla heureusement la Laponie et le cap Sacré, s'engagea dans la Mer-Blanche et vint aborder à l'embouchure d'un large fleuve, auprès d'un monastère. Grande fut la surprise des pauvres pêcheurs du littoral en voyant apparaître ce monstre inconnu, le vaisseau géant des mers d'Europe. On apprit d'eux que ce fleuve était la Dvina septentrionale, ce monastère celui de Saint-Nicolas, et qu'on se trouvait dans les états du tsar de Moscou. Quant à Willoughby, on ne sut que plus tard sa tragique destinée. Pendant l'hiver de l'année suivante, les autorités russes de Kholmogory eurent enfin des nouvelles : des pêcheurs avaient trouvé à l'embouchure de l'Arzina, dans la Mer-Blanche, deux grands vaisseaux; ils étaient retenus par les glaces et les gens qui les montaient étaient morts. Sur l'ordre du prince, on envoya des employés chargés de mettre les scellés sur leur riche cargaison et de les amener dans la Dvina. Voilà dans quelles circonstances dramatiques les Anglais firent la découverte de l'empire des tsars, alors presque aussi peu connu de l'Europe occidentale que l'empire de la Chine ou le royaume fabuleux du Prêtre-Jean. Le développement tout particulier de son histoire, sa situation exclusivement continentale, loin de toute mer fréquentée, l'invasion tatare, qui en avait fait longtemps un pays vassal du grand khan, isolèrent la Russie du reste de l'Europe. Ses voisins immédiats, Suédois, Polonais, porte-glaives, étaient seuls à en savoir quelque chose : les Français ou les Anglais avaient à la découvrir à nouveau pour renouer les relations interrompues depuis le mariage de notre Henri Ier avec une fille d'Iarosiaf. Chancellor arrivait en Moscovie par la voie de mer, peu d'années après qu'Herberstein y fut parvenu par la voie de terre ou, comme les Russes disaient alors, par la *voie des montagnes*. Chancellor avait lu peut-être les curieux *Commentaires* d'Herberstein, dont la première édition remonte à 1549; mais il eut le mérite d'arriver en

Russie par des voies inconnues avant lui et de la retrouver en quelque sorte sous le pôle. Dès lors, entre les deux lointains empires d'Angleterre et de Moscovie, les relations ne cessèrent plus; mais dans les quarante premières années le commerce anglais avec la Russie rencontra des difficultés de toute sorte. Il fallut expédier bien des envoyés de Londres à Moscou et de Moscou à Londres avant d'arriver à un état de choses régulier.

Sur cette période, le livre de M. Iouri Tolstoï, adjoint au procureur général du saint-synode, nous apporte des lumières nouvelles. Hakluyt au XVIe siècle, dans ses *Navigations des Anglais*, A. Tourguénief en 1842, dans ses *Historica Russiæ monumenta*, M. Hamel en 1854, dans ses *Voyages des Anglais à la Mer-Blanche*, M. Bond en 1856, dans sa *Russia at the close of the XVIth century*, avaient déjà publié un certain nombre de documens se rapportant à la même période; mais M. Tolstoï, lors de son voyage à Londres en 1858, put se convaincre que ses devanciers n'avaient pas épuisé tous les matériaux du sujet. Dans les collections du *State Paper Office*, il retrouva une trentaine de documens en langue anglaise, de la vieille écriture du XVIe siècle, pour le déchiffrement desquels il eut à faire un noviciat. Ces papiers comprennent les lettres échangées entre les souverains, les instructions données aux envoyés anglais près de la cour de Moscou, la relation de leurs entretiens avec le tsar. En y joignant une vingtaine de documens conservés au *British-Museum*, ceux du *Musée Ashmole* à Oxford, ceux des archives de Moscou, M. Tolstoï a pu donner une collection, plus complète que ses prédécesseurs, des pièces relatives à la période de 1553 à 1593. Sur quatre-vingt-deux documens publiés par lui, trente-sept sont absolument inédits. Ils se rencontrent parfois en plusieurs langues, en slavon-russe, en anglais, en latin, même en un latin fort élégant lorsqu'ils émanent de la chancellerie britannique. Pour ceux de ces documens qui ne se rencontrent qu'en une seule langue, M. Tolstoï en a donné une traduction, en anglais moderne, s'il s'agit d'un vieux texte russe, en russe moderne, s'il s'agit de vieil anglais. L'étude historique fort curieuse qu'il a publiée d'abord dans le *Messager d'Europe* d'août 1875, et qui sert aujourd'hui d'introduction aux documens originaux, est également rédigée dans les deux langues. Son livre sera donc également utile et commode aux lecteurs d'Occident et de Russie.

I.

Willoughby et Chancellor savaient si peu sur quel point inconnu des terres boréales ils étaient appelés à débarquer, que les lettres

d'Édouard VI dont ils sont porteurs sont adressées indistinctement « à tous les rois, princes et seigneurs, à tous les juges de la terre, à leurs officiers, à quiconque possède quelque haute autorité dans toutes les régions qui sont sous le ciel immense! » Avec cette suscription un peu vague, elles parvinrent cependant à Ivan IV Vassiliévitch, le *Terrible.* A l'embouchure de la Dvina, il n'y avait pas encore de cité d'Arkhangel : elle devait naître vers la fin du siècle du mouvement d'échanges inauguré par Chancellor. Les officiers du tsar, qui résidaient au fort de Kholmogory sur la Dvina, annoncèrent à leur maître la surprenante nouvelle. Le 23 octobre 1553, sur un ordre venu du Kremlin, Chancellor partit pour cette mystérieuse capitale de Moscou où trônait le *tsar terrible.*

Le système politique des états occidentaux prenait chaque jour un développement plus considérable qui tendait à embrasser le monde entier. Déjà François I[er] avait mêlé le Turc aux affaires européennes, et contre les Ottomans Charles-Quint avait fait appel aux Persans. La Russie ne pouvait longtemps rester en dehors du mouvement : au temps du père d'Ivan IV, le baron de Herberstein fut deux fois envoyé d'Autriche en Moscovie. La relation de ce qu'il y avait vu eut un grand succès de curiosité, attesté par de nombreuses éditions (1). Plus tard, on devait s'arracher les livres de Guagnino, qui est plutôt un pamphlet contre Ivan IV et son peuple, — du jésuite Possevino, qui s'occupe surtout de la Russie en vue d'une union possible avec l'église romaine, — de Fletcher, qui montre le sens pratique d'un véritable Anglais (2). Tous ces ouvrages sont dédiés à quelqu'une des têtes couronnées d'Occident : celui d'Herberstein au roi de Hongrie et de Bohême Ferdinand, celui de Guagnino au roi de Pologne Étienne Bathory, celui de Possevino au pape Grégoire XIII, celui de Fletcher à la *reine vierge* Élisabeth. Rien ne montre mieux combien des notions à peu près exactes sur la Russie furent rares jusqu'à la fin du XVI[e] siècle et quelle importance on commençait à y attacher.

Le livre même d'Herberstein prouve aussi à quel point le grand empire du nord était encore en beaucoup de ses parties une *terra incognita.* Herberstein, aussi consciencieux et aussi exact qu'Hérodote pour les régions qu'il a visitées, donne comme lui dans les

(1) Herberstein, *Rerum moscovitarum commentarii*, Vienne 1549, Bâle 1556, Anvers 1557, Bâle 1571, Francfort 1600; traduit en allemand, Vienne 1557-1618, Bâle 1563, Francfort 1579; en italien, Venise 1558.

(2) Guagnino, *Sarmatiæ europeæ descriptio,* Spire 1581. — Possevinus, *Moscovia, seu de rebus moscoviticis,* Vilna 1586, Anvers 1587, Cologne 1595. — Fletcher, Londres 1590, 1623, etc., réédité dans la Bibliothèque russe et polonaise de Franck, Paris 1864, sous ce titre : *la Russie au seizième siècle.*

fables quand il veut aller au-delà. L'ambassadeur autrichien reproduit presque dans les mêmes termes qu'Hérodote la légende de ces Scythes qui, rentrant chez eux après une longue absence, trouvent leurs foyers occupés par des bâtards d'esclaves et qui brisent la résistance des rebelles en leur faisant entendre le claquement trop connu de leurs fouets. Hérodote place la scène dans la Tauride, Herberstein à Novgorod-la-Grande; on retrouve aujourd'hui cette légende à Mangoup-Kalé (Crimée). Herberstein a entendu parler d'une grande chaîne de montagnes qui barre comme une muraille le chemin de la Chine et qu'on appelle la *ceinture du monde*, l'Oural : le prince Kourbski, célèbre comme historien d'Ivan IV, a même conté à l'envoyé de Hongrie que les Russes avaient mis dix-sept jours à en faire l'ascension. Au-delà, à l'embouchure de l'Obi, s'élève l'idole colossale de la *Zlata Baba*, la *vieille femme d'or*, qui tient un enfant dans ses bras, et devant laquelle des trompettes d'airain plantées en terre sonnent d'elles-mêmes une fanfare perpétuelle. Au-delà encore, sur les bords de l'Océan-Glacial, habite la nation des *Loukomores*, qui meurent tous à la saint George pour ressusciter au printemps. Il y a là de grands fleuves où se rencontre « une certaine espèce de poisson qui a la tête, les yeux, le nez, la bouche, les mains et les pieds d'un homme, qui reste muet pourtant et qui est fort bon à manger. » Or c'est précisément cet *au-delà* plein de mystères, ces régions peuplées dès les temps d'Hérodote d'êtres fantastiques qui attiraient surtout les Anglais. Cette contrée miraculeuse n'est-elle pas le chemin de *Cathay?* On voit aussi dans Herberstein de quels réels dangers et de quelle effrayante fantasmagorie est entourée la navigation dans ces mers sauvages du nord qu'allaient braver les *découvreurs* britanniques. Il a tout un chapitre sur la Mer-Glaciale, sur ce Cap-Sacré qui se dresse sur les flots semblable à un nez gigantesque, sur ces gouffres qui pendant six heures engloutissent la mer et pendant six autres heures la revomissent avec les carcasses brisées des navires, sur cet océan qui a, comme celui de Barthélemy Diaz, ses caps des tempêtes et ses génies menaçans, sur les merveilles des longs jours et des longues nuits polaires. Quoique le voyageur autrichien ait assez bien décrit certaines provinces de la Russie et noté la distance en verstes d'une ville à l'autre, il se trompe souvent; les cartes qui accompagnent les éditions successives de son ouvrage montrent quelle fausse idée on se faisait de la configuration générale du pays. La Russie y est tellement déprimée du nord au sud que la Mer-Blanche et le Palus-Méotide semblent vouloir fraterniser et confondre leurs flots comme à l'âge préhistorique de la période glaciaire. Le dessinateur du XVIe siècle, sans tenir compte des steppes nues et des déserts de

sable, étend sur tout cela, de la Baltique au Volga, une épaisse forêt, tout d'une tenue. Près de l'Oural, on n'oublie jamais de représenter la *Zlata Baba*, comme chacun se l'imagine, tantôt parée comme une courtisane vénitienne, tantôt enveloppée d'un long vêtement comme une Turque, tantôt faite comme une madone qui tient le divin *bambino* dans ses bras.

Du reste, plus on étudiait la Russie, plus l'étonnement redoublait. Il semblait que tout y fût au rebours de l'Occident. C'était un peuple chrétien peut-être, mais à coup sûr point européen. On eût dit des musulmans baptisés. Dans nombre de relations au XVIe et au XVIIe siècle, la Russie n'est jamais décrite qu'en compagnie de la Perse ou de la Grande-Tartarie : on la prenait toujours pour ce qu'elle fut longtemps, une dépendance de l'Asie. Les hommes y étaient vêtus de longues robes ou *cafetans*, de longues pelisses, de bottes orientales à bouts recourbés, de bonnets de fourrure qui ressemblaient à des turbans et qui, pas plus que des turbans, ne quittaient leur tête. L'élégant courtisan des fêtes d'Élisabeth, avec ses pourpoints courts, ses chausses étroites qui collaient sur ses jambes et ses cuisses, sa barbe bien taillée, ses moustaches coquettement relevées, n'en revenait pas de se voir au milieu de ce peuple d'Orientaux, cachant leurs formes sous d'amples vêtemens avec une sorte de pudeur bizarre, comme celle qu'Hérodote prête aux barbares de son temps, nourrissant de longues barbes touffues que jamais le fer ne touchait. Ivan IV estimait que se raser la barbe était un crime que tout le sang d'un martyr ne pouvait racheter. Ces hommes allaient-ils à la guerre, leur équipage ressemblait à celui des Tatars. Malgré les progrès des armes à feu, on voyait leurs premiers capitaines conserver tout l'équipement asiatique, armés de sabres recourbés, d'arcs, de flèches, hissés sur de hautes selles turques, les genoux remontés jusqu'à l'arçon. Ils avaient bien des arquebusiers et des canonniers; mais leur point d'honneur à propos d'artillerie était précisément l'opposé de celui des Occidentaux. Un canonnier italien qui avait sauvé ses pièces au péril de sa vie fut durement réprimandé par Vassili IV. « Je pourrai toujours fondre des canons, lui dit ce prince irrité; mais où retrouverai-je des canonniers? » Le voyageur européen qui avait vu les cours galantes de France ou d'Italie, ces printemps de dames dont s'entouraient un François Ier ou un Médicis, s'étonnait en Russie de ne pas même apercevoir de femmes. On se fût cru à Constantinople, tant leur réclusion était sévère, tant l'appartement d'une matrone russe ou la litière d'une tsarine étaient environnés de voiles épais et de redoutables mystères. Ce qui frappait encore les observateurs, c'était l'esclavage sous toutes ses formes, affectant tous les phénomènes de

la vie sociale. En Occident, le servage s'adoucissait ou se transformait; en Pologne, le paysan était attaché à la glèbe, mais du moins le noble était libre. Dans la Russie d'alors, pas une échappée de liberté pour personne. Esclave était le *mougik* sous le joug domanial le plus dur, bien que son asservissement ne fût pas encore devenu le servage légal; esclave, la femme de toute condition, paysanne ou boïarine, livrée à l'autorité absolue de son époux et à l'arbitraire des corrections conjugales; esclaves même les propriétaires d'esclaves, puisqu'à leur tour ils tremblaient devant le tsar, armé de son terrible bâton, maître de leur vie et de leur mort. Esclave enfin le tsar lui-même, garotté dans les liens de l'étiquette byzantine, environné d'intrigues et de sourdes haines, assailli d'angoisses et de terreurs continuelles. Dans aucun pays, on n'avait encore vu une aristocratie aussi servile. Une pétition s'appelait en russe un *battement de front* (*tchélobitié*). On n'approchait du souverain qu'en se prosternant; on ne lui écrivait qu'en s'intitulant *son esclave* (*kholop*); les plus grands seigneurs signaient leurs requêtes non pas de leur nom, Ivan ou Pierre, mais d'un nom de laquais, Jeannot ou Pierrot (Vania ou Pétrouchka). La formule byzantine « Puis-je parler et vivre? » se retrouve dans celle-ci : « N'ordonne pas de me châtier, ordonne-moi de dire un mot. » Le caractère asiatique de cette société se manifestait dans toutes ses œuvres. Les cités qu'elle bâtissait rappelaient les bourgades royales du Turkestan. Il suffisait de passer d'une ville polonaise dans une ville russe pour être frappé du contraste. Là-bas des rues tortueuses, mais bien bâties, de hautes maisons de pierre; ici des chaumières de sapins, des huttes de torchis mêlées à des palais le long de chemins fangeux. Pour qui avait vu Paris, Londres ou Florence, Moscou, malgré les splendeurs du Kremlin, était une capitale qui n'était pas une ville.

Sans doute l'observateur le plus attentif devait se tromper dans mainte appréciation. Cet effroyable esclavage qui semblait d'institution séculaire, qu'il eût pu prendre pour la loi même de cette société, était bien plus récent qu'il ne l'imaginait. En réalité, le paysan croyait toujours à son droit d'homme libre; le noble n'était devenu le *kholop* du prince qu'après une lutte acharnée. On était asservi, mais on avait conscience d'une dégradation. Fletcher, qui vint en Russie après le sanglant règne d'Ivan IV, trouva cette aristocratie mutilée, décimée, écrasée, nullement pacifiée. Pour éteindre les grandes familles, empêcher que des naissances ne vinssent combler les vides laissés par la hache, le pouvoir en était venu à interdire le mariage à certains noms fameux. « Mais, ajoute l'auteur, ces mesures tyranniques ont rempli le pays de haines et de mortelles ran-

cunes qui ne pourront s'assouvir que dans les feux d'une guerre civile. » De ces paroles de Fletcher, la *période des troubles* allait faire une prophétie.

Il y avait déjà plusieurs siècles que durait la lutte entre les grands-princes de Moscou et l'aristocratie russe. Depuis qu'il n'existait plus de principautés indépendantes, elle se continuait dans une arène plus circonscrite, dans la cour et dans les conseils du prince. Il s'agissait de savoir si les nobles russes annuleraient le tsar et établiraient une république royale et oligarchique comme en Pologne, ou s'ils deviendraient les esclaves d'un autocrate. Pendant la minorité d'Ivan le Terrible, les princes et les boïars semblaient avoir reconquis une partie du terrain perdu sous son père et son aïeul; mais le jeune souverain annonçait de puissantes capacités. Vainement on s'étudia à corrompre ses mœurs : son intelligence native n'en fut pas atteinte. Il en devint plus cruel peut-être et plus dépravé, mais non moins habile et redoutable. Il se manifesta brusquement lorsqu'à l'âge de treize ans il fit arrêter en plein conseil le plus insolent de ses boïars et le fit dévorer par ses chiens. Pourtant les années qui suivirent cette soudaine révélation furent assez paisibles : il se laissa même entourer de conseillers favorables aux idées anciennes et aux anciens droits. Ce moment de répit dans la lutte intestine fut profitable à la Russie. C'est alors qu'eut lieu un événement mémorable dans les annales russes : la conquête du royaume de Kazan, qu'allait bientôt suivre celle du tsarat d'Astrakhan. Ivan le Terrible à cette époque était un beau jeune homme, de haute taille, avec de fortes épaules et une large poitrine : des yeux bleus, petits et vifs, le nez aquilin, trait caractéristique de cette race de proie qui, de rapines et de coups de bec, avait fait la Moscovie. Il avait de la lecture, était fort instruit pour l'époque. Il aimait, chose bizarre chez un despote, à expliquer ses actes par la plume et la parole. A plusieurs reprises, il harangua le peuple sur la place publique; ne pouvant se venger autrement de *son traître* Kourbski, il engage avec lui, par-delà la frontière qui le dérobait à son courroux, une polémique fameuse. Les Anglais allaient trouver dans Moscou à qui parler.

II.

Lorsque Chancellor arriva dans la capitale du tsar, la gloire de Kazan était encore récente : on bâtissait alors pour la célébrer la magnifique et singulière église de Vassili-Blagennoï; mais Ivan comprenait que la conquête du Volga ne suffisait pas : affranchi de l'Orient, il voulait renouer avec l'Occident. Il rêvait d'as-

surer à la Russie un débouché sur les mers germaniques par la conquête de la Livonie. Or il pressentait que les ennemis qu'il allait trouver sur son chemin, les Suédois, les Polonais, les chevaliers porte-glaives, les Allemands, seraient plus redoutables que les Tatars. Pour vaincre ses adversaires européens, il lui fallait les armes et les arts de l'Europe. Comment se les procurer? Ses voisins savaient que l'infériorité de la Russie vis-à-vis d'eux tenait surtout à l'état arriéré de sa civilisation. Ils se souciaient peu de lui donner ce qui lui manquait. Au contraire ils faisaient bonne garde aux frontières moscovites, arrêtant les artisans et les ingénieurs que le tsar faisait venir d'Occident. Leur jalousie isolait la Russie mieux que ne l'avait fait le *joug tatar*. La *voie des montagnes* étant fermée par ses ennemis, il ne lui restait que la voie de mer, celle de la Mer-Blanche ; mais savait-on seulement si elle communiquait avec les mers d'Europe? L'apparition d'un navire sur ces flots désolés semblait un miracle impossible. Ce miracle, Chancellor l'avait accompli. On comprend avec quelle joie Ivan reçut à Moscou le hardi marin, avec quel empressement il se fit traduire cette lettre banale adressée à des princes inconnus où la chancellerie anglaise développait avec complaisance les lieux-communs sur les avantages du commerce en général et la sagesse infinie de la Providence, qui avait réparti inégalement les productions des divers pays afin que tous les hommes fussent obligés d'entrer en relations fraternelles. Après avoir admis Chancellor à « voir sa majesté et ses yeux, » il le renvoya porteur d'une réponse amicale à Édouard VI.

Marie Tudor venait de succéder à son frère. Elle partageait le trône avec son époux espagnol Philippe II. Ils s'empressèrent de confirmer l'établissement de la compagnie des *merchants adventurers*. La société avait le droit d'arborer les enseignes, drapeaux et étendards de la couronne, de conquérir et de recevoir sous le protectorat britannique les îles et les cités infidèles; de repousser par la force ses ennemis et même les concurrens qui oseraient s'engager dans les voies nouvellement découvertes. Enfin, clause importante, il était défendu à tout Anglais qui ne ferait pas partie de l'association, ou ne serait pas muni de son autorisation, de commercer dans les mêmes parages, à peine de confiscation de ses navires et marchandises. C'était à peu près la même constitution qui fit la compagnie de l'Amérique du Nord et la compagnie plus fameuse des Indes orientales. Qui pouvait savoir si cette belliqueuse oligarchie des marchands de la Cité, disposant de vaisseaux de guerre et de bandes armées, n'allait pas trouver sous le pôle un Indoustan? Mais il y avait une notable différence entre l'Hindou et le Slave : le Russe n'était un Oriental qu'en apparence et par accident.

En 1555, Chancellor reparut en Moscovie avec deux membres de la nouvelle compagnie, Grey et Killingsworth. Il était porteur d'une lettre de ses souverains rédigée en trois langues, le polonais, le grec et l'italien. Personne alors ne savait le russe en Angleterre. Tous les Anglais qui prirent passage sur ses bâtimens durent prêter serment sur l'Évangile qu'ils serviraient fidèlement la compagnie. On était tenu de respecter les lois et la religion du pays. Cette prescription était d'autant plus nécessaire que la rage des controverses commençait à gagner tous les sujets d'Élisabeth ; il y avait sûrement parmi les voyageurs des types de prédicans et de puritains comme ceux qu'a mis en scène Walter Scott ; dans la Rome moscovite, toute peuplée de moines, livrée à des superstitions qui rappelaient celles des papistes, ils ne manqueraient pas de signaler les abominations de Bélial et les idolâtries chananéennes ; il était bon de se mettre en garde contre les dangers que pouvaient susciter leurs déclamations. Les prêcheurs de 1857 ont poussé à bout les musulmans et les brahmanistes de l'Indoustan. Les orthodoxes russes du XVI[e] siècle eussent été encore moins endurans. En revanche, on devait s'appliquer à exploiter la Russie de son mieux. On devait fixer aux marchandises anglaises les prix les plus élevés et n'offrir que les plus bas aux denrées indigènes, « ne perdant pas de vue que c'est sur les prix du commencement qu'on se règle toujours par la suite. » Les envoyés anglais n'étaient pas depuis dix jours à Moscou qu'ils furent admis à l'audience du tsar. Il leur accorda une charte qui autorisait la compagnie à commercer, sans payer de droits, dans toute l'étendue de l'empire. Les différends entre marchands anglais et sujets russes durent être jugés par le tsar lui-même.

Le commerce britannique allait rencontrer dans la Moscovie des conditions toutes particulières. On y trouvait en abondance les cuirs de bœuf, les fourrures de zibeline, de castor, d'hermine, de renard bleu et de renard noir, la cire, le miel, le chanvre, le suif, l'huile de phoque, les poissons secs. Dans les bazars de Moscou et les foires du Volga s'entassaient le thé de la Chine, les soieries de la Perse, les étoffes et les épices des Indes ; mais la Russie d'elle-même ne donnait guère que des produits bruts. Peu d'industrie nationale, le despotisme l'avait tuée. Le commerce indigène y était languissant, faute de sécurité. Le tsar se croyait tout permis : Ivan le Grand, l'aïeul du Terrible, avait ruiné pour toujours le commerce de Novgorod en mettant une fois la main sur les marchandises allemandes ; c'était tuer la poule aux œufs d'or, mais la leçon devait être perdue pour ses successeurs. « C'est l'oppression, dit Fletcher, qui ôte au peuple russe le courage de travailler ; il est devenu

ivrogne et paresseux et ne sait ce que c'est que l'épargne. » Le marchand russe, dès qu'il a gagné quelque argent, se hâte de l'enfouir. « J'en ai vu, dit le même écrivain, quand ils avaient étalé leurs marchandises pour qu'on fît son choix, regarder derrière eux et du côté de la porte, comme s'ils craignaient quelque surprise. Si je leur en demandais la raison, ils me disaient : « J'avais peur qu'il n'y eût ici quelque noble ou quelque militaire pour me prendre de force mes marchandises. » Par un trait qui rappelle encore l'Égypte ou l'Orient, le souverain opposait à ses propres sujets une déloyale concurrence. Au Kremlin, le tsar avait ses manufactures de tissus, ses magasins où s'amassaient les fourrures précieuses. Quand il envoyait un ambassadeur en Europe, il le chargeait d'en vendre au profit de la couronne une certaine quantité. A certains momens, il taxait arbitrairement tout un ordre de produits indigènes, les peaux ou la cire par exemple, contraignait ses marchands à les lui céder pour un prix dérisoire et les revendait quatre ou cinq fois plus cher aux étrangers. Il agissait de même pour les produits du dehors, accaparant d'un seul coup toutes les soieries d'Orient ou tous les draps d'Allemagne. Il exerçait sur les foires et dans les ports un droit de *préemption :* ainsi, quand on apprenait l'arrivée des navires britanniques, ses commis se rendaient à Arkhangel, et déclaraient que les Anglais ne pourraient rien vendre aux indigènes avant que les magasins de la couronne ne fussent pourvus : les étrangers ne devaient se livrer à aucune opération avant d'avoir satisfait à cette exigence; pendant qu'on se récriait sur les prix offerts par la couronne, qu'on se débattait et protestait, le temps s'écoulait : on avait bientôt fait, dans ces courts étés du nord, de perdre toute une saison. Défense d'importer en Russie le tabac, dont l'usage y fut longtemps interdit sous les peines les plus graves, l'eau-de-vie dont le tsar se réservait la vente dans tous les cabarets de l'empire. Défense d'en exporter certaines denrées précieuses. Qu'on ajoute à toutes ces entraves les exactions des employés subalternes, les habitudes tyranniques et les brusques caprices d'une autocratie sans contrepoids, l'insécurité qui résultait d'une loi si incertaine que Fletcher croyait qu'il n'y a pas de loi en Russie, une justice vénale et souvent féroce, les soudaines explosions des haines populaires, toujours en éveil contre les étrangers et les hérétiques, la mauvaise foi insigne du marchand moscovite, qui « ne croit rien de ce qu'on lui dit et ne dit rien qui mérite créance, » on comprend que le commerce avec la Russie ressemblait beaucoup à ce qu'était, il y a quelque cinquante ans, celui de la Chine ou de la régence d'Alger. L'étranger s'y sentait sur une terre hostile; on pouvait même dire que tout commerçant y était comme un étranger. Le mot *gost* a con-

servé la double signification d'*hôte* ou étranger et de *marchand*. Les bazars, quoique entièrement occupés aujourd'hui par les nationaux, ont retenu l'ancienne dénomination : *gostinnii dvor*, la *cour des hôtes*. Or les *hôtes* anglais de ce temps-là, confinés dans leur petite *slobode*, enfermés dans leur factorerie comme dans une forteresse, n'osant trop s'en écarter, autant par crainte de quelque mauvaise affaire que par respect de leur règlement, qui leur défendait de s'absenter la nuit sans autorisation, subissant le contre-coup de toutes les révolutions, exposés aux caprices d'en haut comme aux fureurs d'en bas, ne pouvaient subsister que sous le régime du privilége. La charte conférée par le prince seule les protégeait, et bien imparfaitement.

Il ne suffit pas à Ivan le Terrible de bien accueillir les Anglais : il voulait entrer en relation pour son compte avec cette tsarine d'Angleterre qui de si loin lui adressait des visiteurs. Son envoyé, Osip Népéi, qui, en sa qualité de gouverneur de Vologda, une des villes où s'établirent les Anglais, s'était déjà un peu dégrossi par la fréquentation de ces étrangers, prit passage avec Chancellor sur la *Bonne-Entreprise*, qu'accompagnaient le *Philippe-et-Marie* et les deux vaisseaux de l'infortuné Willoughby. Le voyage du premier ambassadeur russe en Angleterre eut lieu dans des circonstances aussi émouvantes que l'arrivée des Anglais en Russie. Assaillis par une furieuse tempête, les deux vaisseaux qui, malgré leurs noms d'heureux augure (la *Bonne-Confiance* et la *Bonne-Espérance*), avaient déjà eu une si triste destinée avec Willoughby, périrent corps et biens. La *Bonne-Entreprise*, que montaient Chancellor et Népéi, fut lancée par la tempête dans une baie d'Écosse et s'y ouvrit contre les rochers. Chancellor s'oublia lui-même pour ne songer qu'à sauver Népéi : il périt avec son fils et presque tous ses matelots. Il semblait que ce terrible « océan germanique » de Tacite n'eût voulu épargner aucun de ceux qui avaient violé son secret. Les débris du navire et les marchandises furent pillés par les sauvages habitans de la côte. Népéi, après deux mois d'attente, put enfin quitter l'Écosse et partir pour Londres. Une réception magnifique y attendait le premier envoyé de la Russie. Quatre-vingts marchands, montés sur de superbes chevaux, dans leurs plus riches vêtemens, avec de lourdes chaînes d'or sur la poitrine, allèrent au-devant de lui jusqu'à 12 milles de Londres. Népéi put voir là une race de négocians qui contrastaient singulièrement avec les pauvres *mougiks de commerce* qu'il avait connus en Russie : audacieux, énergiques, orgueilleux de leur liberté et de leur puissance, étalant cette richesse qu'ailleurs on enfouissait, race presque héroïque d'exploiteurs du globe, ils tissaient alors le premier fil de ce réseau

d'échanges dont ils devaient envelopper les deux mondes et les cinq océans. A 4 milles de Londres, on fit une halte pour la nuitée; de nouveaux escadrons de marchands, suivis d'innombrables commis, vinrent rejoindre la chevauchée. Ce fut à la tête d'une armée que ce naufragé fit son entrée dans Londres. Aux portes de la ville, il fut harangué par le lord-maire, entouré de ses conseillers en robes rouges. Les jours suivans, audience du roi et de la reine, service solennel à la cathédrale de Westminster, dîner splendide dans la salle de l'honorable corporation des drapiers. L'envoyé moscovite fit d'ailleurs une bonne impression; les commissaires chargés de négocier avec lui se louaient de son intelligence et de la noblesse de ses manières. Il repartit pour la Russie avec une lettre de Philippe et Marie qui accordait aux marchands russes en Angleterre toute sorte de priviléges. L'Angleterre n'avait rien à perdre à cette réciprocité.

III.

Népéi était accompagné du capitaine Antoine Jenkinson, destiné à jouer un rôle important dans les relations des deux pays. C'était un admirable type de marin anglais, hardi, infatigable, propre à tout, commerçant, administrateur, diplomate à l'occasion. Il avait visité tous les états de l'Occident, toutes les îles et tous les rivages de la Méditerranée, la Grèce et la Syrie, Damas et Jérusalem, Malte et les côtes barbaresques. Un tel homme qui avait tant vu devait plaire à Ivan, qui, dans sa vive et intelligente curiosité, comprenait qu'il avait tout à apprendre. Ce n'était pas seulement la Russie qui s'ouvrait à l'Europe, c'étaient aussi l'Europe et le monde entier qui s'ouvraient à cette casanière Russie. Resserré dans sa petite Moscovie, étouffant entre l'hostilité de la Pologne et la poussée du monde musulman, Ivan s'intéressait à ce qu'il y avait par-delà la Pologne et l'Allemagne, par-delà les états de l'ancien monde, par-delà cet océan qui dans les légendes russes marque le bout de l'univers et sur les rivages duquel s'élèvent les colonnes qui soutiennent le ciel. Ivan le Terrible aimait à écouter; il s'entourait volontiers de conteurs ambulans et de chanteurs de ballades; mais quels contes valaient les récits que pouvait lui faire Jenkinson : les merveilles de la civilisation occidentale, les prouesses inouïes des marins d'Europe, l'Afrique tournée par Gama, l'Amérique devinée à travers les espaces par Colomb, la main-mise d'Albuquerque sur les empires de l'Inde? A ce prisonnier du Kremlin, captif de ses terreurs et de ses préjugés, Jenkinson agrandissait les horizons, révélait le monde. Il lui montrait ces routes lointaines des océans sur

lesquelles Ivan rêvait peut-être une marine russe qui suivrait ses aînées. A ce jeune prince qui ne respirait que guerre et conquêtes, il parlait des nouvelles sciences militaires. Il eut sans doute plusieurs entretiens avec le tsar : autrement comment expliquer la confiance qu'il sut lui inspirer et les longs regrets que laissa son départ? Jenkinson ne perdait pas de vue les intérêts de la compagnie. Il fit augmenter ses priviléges et demanda pour lui-même l'autorisation de suivre le Volga pour rechercher la route des Indes. Ivan IV ne savait rien refuser à son ami *Antone Jankine*. Celui-ci descendit le grand fleuve de l'est, sillonné aujourd'hui de centaines de vaisseaux, peuplé sur ses rives de vivantes cités, mais qui coulait alors parmi les déserts et les faméliques campemens des Nogaïs. Après Astrakhan, Jenkinson atteignit la mer, et, le premier des Européens, déploya le pavillon de sa nation sur les flots de la Caspienne. Il prit terre sur le rivage du Turkestan, chargea ses marchandises sur des chameaux, et, renouvelant les témérités de Marco Polo, s'engagea hardiment dans les déserts infestés de brigands, ignorant les langues du pays, constamment menacé par les nomades, sans autre escorte que des barbares à peine plus sûrs que les bandits, avec deux Anglais seulement pour tout réconfort. Il atteignit Boukhara et eut la chance d'en revenir avant le sac de cette ville par le khan de Samarcande. De retour à Moscou, il présenta au tsar des ambassadeurs que lui envoyaient les princes de l'Asie, un mouton de Tartarie et vingt-cinq prisonniers russes rachetés de l'esclavage. En somme, les résultats de son voyage étaient négatifs : la route du Turkestan était décidément trop peu sûre. Il fallait essayer celle de Perse.

En 1566, Jenkinson fit une seconde fois le voyage d'Angleterre à Moscou, non plus comme agent de la compagnie, mais comme envoyé de la couronne et porteur d'une lettre d'Élisabeth. Dans les instructions qui lui sont remises par son gouvernement, on voit percer les premières jalousies de l'Angleterre contre ses rivaux. Par la voie de terre, les Italiens essayaient de se glisser à Moscou. Par mer, les vaisseaux hollandais et flamands venaient disputer aux Anglais le marché d'Arkhangel. Jenkinson avait ordre de demander l'expulsion d'un certain Rafaëlo Barberini, qui osait faire concurrence à la compagnie de Moscou, et qui, pour comble d'audace, s'était présenté au tsar avec une recommandation surprise à la reine d'Angleterre. A l'égard des Hollandais, Élisabeth priait le tsar, en considération des grands dangers et des pertes d'hommes et de biens qu'avaient affrontés les Anglais pour découvrir le passage du nord-est, de vouloir bien leur assurer le privilége exclusif de ce commerce.

Au moment où Jenkinson arrivait à Moscou, une première transformation venait de s'y accomplir. Ivan, après de longues hésitations, avait brusquement rompu avec ses conseillers Silvestre et Adachef, recommencé la guerre contre les nobles. Il venait de perdre sa femme, il les accusait même de l'avoir empoisonnée. Son second mariage eut une fatale influence : ce demi-barbare épousait une vraie sauvage, une Tcherkesse, qu'on dut baptiser pour en faire une tsarine orthodoxe. Avec elle approchèrent du trône ses parens, de farouches Asiatiques, qui renforçaient encore l'aspect tatar de cette cour. Il y eut à ce moment plusieurs exécutions. La fuite du prince Kourbski chez le roi de Pologne, sa lettre provocante où il révélait l'entente de tous les grands seigneurs contre le nouveau régime, achevèrent d'exaspérer le tsar. Malgré ses victoires de 1564 sur les Polonais, les Livoniens, les Tatars, il croit ou affecte de croire qu'il n'est plus en sûreté. Subitement il quitte Moscou avec toute sa famille, se retire à la *Slobode Alexandra*, abandonne l'empire à lui-même, laisse la Russie veuve de son tsar; puis, quand le peuple entier accourt en suppliant, que les boïars « apportent leurs têtes, » que le clergé lui-même promet de ne plus intercéder pour les nobles disgraciés, il consent à reprendre l'autorité; mais quelle singulière organisation il donne à la Russie! Il en fait pour ainsi dire deux empires, l'*opritchnina*, dont il se réserve l'administration, et la *zemchtchina* ou le *pays*, qu'il laisse gouverner aux boïars. Entouré d'une garde choisie et d'une cour de dévoués, de sa capitale nouvelle de la *Slobode Alexandra*, il guerroie contre la Russie des boïars et accomplit d'effrayantes justices. Le *Terrible* se révèle complétement. Jenkinson arrive aux portes de Moscou au moment où l'on célébrait ses noces avec la Tcherkesse. « Le tsar avait ordonné, raconte-t-il, que pendant les trois jours que dureraient les fêtes de ce mariage, les portes de la capitale resteraient fermées, en sorte que personne, ni Russe, ni étranger, ne pût de ces trois jours entrer en ville. La cause d'une telle mesure est restée inconnue jusqu'à présent. » Quand Jenkinson lui fut présenté, il trouva chez le jeune souverain, mûri par les épreuves et la maladie, le même accueil bienveillant. Plus il se défiait des siens, plus augmentait son goût pour un brave et intelligent étranger. Il lui donna des lettres de recommandation non-seulement pour le sophi, mais pour d'autres princes d'Orient. Jenkinson fut reçu en Perse assez froidement et n'y fit pas long séjour. En chemin, il reçut pour Ivan IV les avances de plusieurs potentats qui voulaient être reçus sous la protection du *tsar blanc*. Celui-ci récompensa son diplomate bénévole en autorisant les Anglais à commercer non-seulement sur la Dvina, mais sur tous les fleuves du nord, la Mezen, la

Petchora, l'Obi. Ils s'établissaient dans presque toutes les villes de l'empire, à Pskof, Astrakhan, Kazan, les deux Novgorod, Narva, qui venait de tomber au pouvoir des Russes.

Les défiances d'Ivan s'accroissaient contre son entourage; il croyait à une entente de ses ennemis du dedans avec ceux du dehors, le roi de Pologne et le khan de Crimée. Contre ceux-ci, les Anglais l'aident puissamment en lui amenant des armes, des canons, des ingénieurs. Le mécontentement de Sigismond se traduit par les notes singulières que, de 1561 à 1569, il fait passer à Élisabeth, et dans lesquelles il assimile les Russes à des Barbaresques auxquels nulle nation chrétienne ne doit porter secours. « Nous voyons par cette navigation nouvelle le Moscovite, qui n'est pas seulement notre adversaire d'aujourd'hui, mais l'ennemi héréditaire de toutes les nations libres, se munir et s'outiller puissamment, non-seulement de canons, de boulets et de munitions, mais surtout d'artisans qui continuent à lui fabriquer ces armes, jusqu'alors inconnues dans cette barbarie... Nous ne permettrons pas qu'une telle navigation reste libre. » Sigismond est tellement irrité de voir le tsar presqu'en mesure de lutter contre lui à armes égales, qu'il laisse échapper cet aveu singulier : « il semble que nous ne l'ayons vaincu jusqu'ici que parce qu'il ignorait les arts de la guerre et les finesses de la politique. Or, si cette navigation continue, que lui restera-t-il à apprendre? » Sigismond en vient même à des menaces qui, de la part de la Pologne à la première puissance maritime du temps, pouvaient paraître déplacées. « Notre flotte saisira tous ceux qui continueront à naviguer par ce chemin : ils seront en danger de perdre leur vie, leur liberté, leurs femmes et leurs enfans. » Les Anglais, contre l'ennemi du dehors, rendaient au tsar le service de tenir libres la Baltique et la Mer-Blanche, de mépriser les déclamations de Sigismond sur les Barbaresques du nord, de braver cette terreur maritime que le roi de Pologne voulait faire planer sur les côtes de la Russie, d'armer Ivan contre l'Europe hostile de tous les arts de l'Europe. A l'intérieur, il attendait d'eux un service plus grand. Jamais peut-être on n'a vu spectacle plus étrange. Voilà un souverain absolu, le plus absolu de son siècle, dont les sujets n'approchent qu'en se prosternant, dont un signe fait tomber les têtes et dont un regard fait mourir. Voilà un prince dans la force de l'âge, un victorieux qui naguère a conquis deux royaumes, brisé pour jamais la puissance des porte-glaives, subjugué la Baltique allemande et dont les succès arrachent à Sigismond des cris de rage. Eh bien! ce tsar environné de terreur est en proie lui-même à la terreur; la confidence de ses angoisses, il n'osera la faire qu'à des étrangers; ni les triomphes de ses armées, ni le si-

lence d'une cour d'esclaves ne le rassurent. Dans l'ombre muette, il montre à ses nouveaux amis quelque chose d'effrayant, qui n'est visible que pour lui. Il n'espère de refuge que sur ces vaisseaux qui fortuitement sont arrivés dans la Mer-Blanche, d'asile inviolable que dans la lointaine Angleterre, malgré les mers glacées et les océans furieux. Pour assurer sa retraite éventuelle de Moscou à la Mer-Blanche, il a fait fortifier à la hâte Vologda, qui se trouve à mi-chemin. Jenkinson a vu 10,000 ouvriers employés à ce travail. Par une nuit obscure, à travers mille détours compliqués, le capitaine anglais est amené au Kremlin, dans l'appartement du tsar, et là, en présence d'un seul interprète, il devient le dépositaire du redoutable secret dont la révélation rendrait courage à la rébellion et ferait dresser la tête à la trahison. Ivan IV demande à Élisabeth un traité d'alliance offensive et défensive; puis, comme clause secrète, l'engagement réciproque entre les deux souverains de se donner asile dans le cas où les succès d'un ennemi, une révolte des sujets, les obligeraient à fuir de leurs états. Le Terrible se hâte ensuite de renvoyer Jenkinson; il l'expédie par la voie plus rapide *des montagnes*. « Et surtout, lui dit-il, reviens vite, il me faut une réponse avant la Saint-Pierre. » (Le 29 juin 1568.)

IV.

La réponse ne vint pas. Un point surtout dans le message d'Ivan embarrassait le gouvernement anglais : c'était moins cette demande d'asile que la proposition d'alliance offensive et défensive. Ivan s'imaginait-il que l'Angleterre irait pour lui complaire rompre avec tous les ennemis qu'il s'était mis sur les bras : avec la Pologne, le Danemark, la Suède, l'empire d'Allemagne? Il faut bien se rendre compte de ce qu'était alors la Russie : un simple marché, et non pas même le marché le plus important du Nord; le commerce avec la Suède et la Pologne était autrement actif et sûr. La proposition d'Ivan parut vraiment absurde aux ministres d'Élisabeth : c'était presque comme si aujourd'hui le roi de Dahomey, en échange d'une liberté absolue de commerce dans ses états, proposait à la France une alliance offensive et défensive contre l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal. Pour s'éviter l'embarras d'une réponse, on se garda de renvoyer Jenkinson, on choisit plutôt un autre ambassadeur qui à l'occasion pourrait arguer de son ignorance, de celle de son gouvernement, dire qu'on a mal compris, rejeter la faute sur les drogmans qui ont mal traduit les paroles du tsar. Cet émissaire fut Randolph. Les instructions qu'on lui donne sont des plus curieuses : il dira que Jenkinson a fait la communication secrète du tsar, mais

qu'elle a si fort étonné qu'on a cru qu'il y avait erreur. D'une part, grâce à Dieu, la reine ne se trouve pas en danger dans ses états; d'autre part, « nous n'avons aucune information fâcheuse sur la situation des affaires dudit empereur, de la sagesse et de la puissance duquel nos sujets qui trafiquent dans ses états nous rendent le plus flatteur témoignage. Aussi pensons-nous que notre serviteur Antoine Jenkinson a mal saisi le sens des paroles prononcées par l'empereur. » Sur le point de l'alliance, la mission de Randolph consistera à éluder toutes propositions formelles : « l'alliance ne nous serait d'aucune utilité, sinon pour faire accorder quelques priviléges à nos marchands. » L'aveu est ici dépouillé d'artifice : on ne considère la Russie qu'au point de vue commercial; en politique, elle ne compte pas. Randolph devait remettre à Ivan, comme présent de la reine, une coupe artistement ciselée : il aurait soin de lui faire remarquer, à ce barbare, le fini du travail, la nouveauté de l'ornementation, dont le prix rehausse singulièrement celui du métal. En passant légèrement sur les propositions politiques du tsar, l'Angleterre insistait d'autant plus sur ses propres réclamations commerciales. Nous avons vu qu'Ivan avait conquis Narva et pris pied sur la mer Baltique, percé, deux siècles avant Pierre le Grand, « une fenêtre » sur les mers d'Europe. Quelques Anglais étrangers à la compagnie de Moscou s'étaient empressés de fonder un établissement à Narva. Par là ils étaient en mesure de fournir des armes et des canons à Ivan plus rapidement encore et plus sûrement que par la mer Baltique. C'était contre eux surtout que Sigismond manifestait son irritation. Or précisément parce que le port de Narva est mieux situé que celui d'Arkhangel, ils menaçaient de ruiner la compagnie de Moscou. Celle-ci poussa les hauts cris : de Londres, on envoya Manley et Middleton pour verbaliser contre eux; les gens de Narva prirent les devants, dénoncèrent les deux messagers au voiévode moscovite comme des imposteurs, des espions de Sigismond, des faussaires qui avaient supposé des lettres de la reine. Ils furent assez maltraités et coururent risque de la vie. Élisabeth demandait réparation de ces mauvais traitemens, la fermeture du comptoir de Narva et le châtiment des Anglais récalcitrans. Elle expliquait longuement au tsar comment s'était formée la compagnie de Moscou, comment elle avait été approuvée par le parlement, qui « est le conseil suprême de notre royaume, et qui est formé des trois ordres de la nation, clergé, noblesse, peuple. » Cette leçon de parlementarisme touchait médiocrement Ivan IV. Il se souciait bien de la distinction entre les communes et la chambre haute, les lords spirituels ou les lords temporels! En revanche, il trouvait que le gouvernement britannique en prenait trop à son aise; de sa propo-

sition d'alliance pas un mot; sur sa demande d'asile, on feignait d'avoir mal entendu; à tout ce qui intéressait sa puissance, sa sécurité, sa vie même, on faisait la sourde oreille. On demandait tout, on ne voulait rien donner; on exploitait la Russie en la méprisant. Dans cette crise suprême qu'il traversait, dans une situation tellement tendue que chaque minute pouvait être décisive, sa bonne sœur Élisabeth ne cherchait qu'à gagner du temps, à créer des malentendus, envoyant Randolph, qui affectait de ne rien savoir, retenant Jenkinson, qui d'un mot eût tout expliqué. Pendant qu'il avait sur les bras les Livoniens, la Pologne, les Tatars, les Suédois, ses émigrés du dehors, ses conspirateurs du dedans, on ne voulait l'entretenir que de réclamations de marchands, de rivalités de comptoirs entre les Anglais et les Hollandais. On n'en voulait qu'à ses pelleteries, à son chanvre et à son goudron. Bien plus, on lui demandait de fermer son port de Narva, de ne voir l'Europe que par les yeux des Anglais de Moscou, de renoncer à la Baltique. Ivan paraît d'abord avoir voulu faire sentir tout son dépit au malencontreux ambassadeur. Il laissa Randolph se morfondre près de quatre mois à Arkhangel sous divers prétextes; mais le vrai motif, il sait bien le faire entendre à la reine : c'est qu'il est furieux de ne pas revoir Jenkinson. « D'*Antone Jenkine*, je n'avais aucune nouvelle; un de tes envoyés est venu à Narva, d'autres sont venus en divers lieux, se disant tes envoyés. Je leur ai demandé à tous si *Antone* était de retour auprès de toi, et quand on le renverrait ici; mais ces gens, pris d'orgueil, n'ont pas daigné répondre. Ils ne s'occupaient que de leur gain, méprisant nos hautes affaires d'empire, et pourtant en tout pays c'est l'usage que les affaires des princes passent avant le gain des particuliers. » Quand Randolph fut enfin autorisé à venir à Moscou, défense aux Anglais d'aller au-devant de lui, de lui faire une réception; on lui fixa une heure indue (huit heures du matin) pour son audience, on le fit attendre deux grandes heures dans l'antichambre. Après l'audience, on ne l'invita pas à dîner. Cet ambassadeur si maltraité devait être pourtant un diplomate de quelque mérite, ou bien le tsar avait malgré tout grand besoin des Anglais, car après quelques entrevues très secrètes avec le tsar, où il se rendait déguisé en Russe, il obtint de lui tout ce qu'il voulut. La compagnie de Moscou vit étendre ses priviléges; celle de Narva fut supprimée. Seulement, comme Ivan n'entendait plus être dupe des habiletés britanniques ni laisser prendre aux affaires des *mougiks de commerce* le pas sur les affaires d'état, il envoya avec Randolph un ambassadeur moscovite, André Sovine, avec mission d'obliger les Anglais à s'expliquer. Et il fallait qu'on s'expliquât! car Ivan se trouvait alors au plus fort de la crise intérieure.

C'est le moment où meurt sa seconde femme, également empoisonnée, à ce qu'il prétend, par ses boïars; c'est le moment où il fait périr son cousin Vladimir avec tous les siens, c'est le moment où il extermine la noblesse russe par familles entières (*vserodno*) avec les femmes et les enfans, où, sur le bruit d'un complot pour livrer Novgorod aux Polonais, il part pour cette ville et y exécute, de son propre aveu, 1,505 habitans, où, sur la Place-Rouge du Kremlin, il fait périr de divers supplices 120 condamnés. On a voulu révoquer en doute la sincérité de ses terreurs. Parce que les preuves des complots nous échappent, il ne s'ensuit point qu'ils n'aient pas existé. Ivan nous apparaît en sûreté sur le trône environné de silence et de servilité; nulle résistance apparente, mais mieux que personne il pouvait saisir les murmures suspects, les chuchottemens de cette foule prosternée, le sourd travail de termites qui minait son trône. De là peut-être ses fureurs soudaines, inexplicables, ses emportemens de taureau sauvage contre un ennemi invisible. En 1571, les boïars chargés de surveiller les gués de l'Oka laissent passer les Tatars. Moscou est brûlée : 190,000 personnes périssent. Ivan, moins effrayé de l'invasion que de l'attitude de ses généraux, s'enfuit à Iaroslavl : de là il eût gagné Arkhangel et les vaisseaux anglais. Dans son testament, qui est de 1572, il déclare à ses enfans que sa famille et lui ne sont pas solides sur le trône de Russie, et, ajoute-t-il, « si, pour la multitude de mes péchés, la colère de Dieu s'étend sur moi, si, proscrit par mes boïars, chassé par leur révolte de mon trône, je suis forcé d'errer par le monde, ne vous découragez pas. » Vers cette époque s'opère dans la physionomie d'Ivan un changement singulier. Ce n'est plus le bel adolescent qu'a connu Chancellor : à quarante ans, c'est un vieillard, usé par les excès, mais bien plus encore par les soucis et les angoisses, la crainte du poison et des sorciers. Sa barbe et ses sourcils sont tombés : il est chauve, pelé comme ces vieux tigres qui, dit-on, ont pris goût à la chair humaine et en contractent une morbide âcreté du sang. Et cependant en 1582, quand il s'entretiendra avec Possevino, que de courtoisie et même de bonhomie, quel esprit d'à-propos, quelles piquantes leçons de tolérance au missionnaire latin!

D'Angleterre Sovine ne lui apporta qu'une réponse peu satisfaisante. Élisabeth consentait bien à faire alliance avec lui, mais elle voulait d'abord être mise au courant de ses démêlés avec ses voisins et employer ses bons offices pour une médiation. Élisabeth lui promettait un asile honorable dans ses états pour lui, pour sa « noble impératrice, » pour les princes « ses chers enfans, » pour tous les siens. Cet engagement était contre-signé du grand-chancelier Nicolas Bacon, des lords Parr, Arundell, Francis Russell,

Robert Dudley, Edward Cleaton, Howard d'Effingham, Knolles, Croft, William Cecil. La reine ne stipulait pour elle aucune réciprocité et ne prévoyait pas qu'elle pût jamais avoir besoin d'un asile. Pourtant n'avait-elle pas, elle aussi, des adversaires à redouter, l'Espagne qui préparait l'Armada, l'Irlande frémissante, le pape qui lui cherchait partout des ennemis, les moines qui d'avance justifiaient son assassinat, sa captive même Marie Stuart, dont la prison était comme le centre des intrigues domestiques et étrangères? Elle avait mêmes ennemis que le tsar : Sigismond de Pologne était dans le nord ce que Philippe II était au midi, l'instrument de la grande réaction jésuitique; mais, précisément parce que la situation était fort sérieuse, Élisabeth ne pouvait se prêter au caprice du tsar moscovite, avouer dans un traité des craintes que d'ailleurs elle n'avait pas, prévoir le cas où elle pourrait déserter le combat et fuir de ses états. A ce moment-là même, la marine anglaise rendait à Ivan un glorieux service. Les eaux de la Baltique étaient alors infestées de corsaires polonais et suédois qui cherchaient à réaliser les menaces de Sigismond contre les importations d'armes. William Harrard, avec treize vaisseaux, les attaqua auprès d'un îlot situé à quelques lieues de Narva. Sur six navires, il en brûla cinq, fit 82 prisonniers, les offrit en présent à « sa hautesse tsarienne; » mais ni les bonnes paroles d'Élisabeth ni le présent d'Harrard ne purent calmer la fureur d'Ivan. Ainsi donc on méprisait ses affaires d'état, « ses hauts intérêts, » on les sacrifiait aux vils intérêts des négocians anglais! Ce fut sur eux que tomba son courroux. Tous leurs priviléges furent révoqués, toutes leurs marchandises saisies; l'existence même de la compagnie fut en danger. Il écrivit à Élisabeth une lettre irritée. Il lui rappelait comment il avait accueilli les premiers Anglais sous Chancellor, et cependant dans la lettre d'Édouard VI à tous les princes du nord « il n'y avait pas un mot qui nous fût adressé personnellement. » Plus tard il avait chargé Jenkinson d'une mission d'état et n'en avait jamais eu de nouvelles. Envoyés sur envoyés étaient venus, Manley, Middleton, Goudman, Randolph. Pas un mot de Jenkinson; toujours des affaires de commerce. Il avait expédié Sovine à Londres, et à Sovine les boïars d'Angleterre n'avaient encore parlé que d'affaires de commerce. Le document relatif au grand secret avait été bâclé à la hâte, comme un passe-port, sans qu'on eût daigné le lui faire apporter par un ambassadeur. « Nous croyions que dans tes états tu étais souveraine, que tu gouvernais toi-même et toi-même veillais à ton honneur de souveraine et aux intérêts de ton état. Voilà pourquoi nous voulions traiter avec toi de telles affaires. Est-il vrai que tes ministres gouvernent sans toi, et non-seulement des ministres,

mais des *moujiks de commerce*, qui se soucient peu de notre autorité et de notre honneur de souverains, et qui ne rêvent qu'à leur gain de marchands? Et toi, ajoutait-il avec une intention piquante pour la *reine-vierge*, tu n'as donc, comme une simple demoiselle, qu'un rôle de jeune fille?.. Tes *mougiks de commerce*, ils vont voir quel commerce ils auront chez moi! L'empire de Moscou jusqu'à présent s'était bien passé des marchandises anglaises. Toutes les lettres et priviléges que je leur avais octroyés, je les annule. » Comme la reine affectait de ne pas comprendre les motifs de sa colère, il précisa de nouveau ses griefs : « On ne s'occupe pas de la grande affaire dont il a parlé avec Jenkinson; on s'obstine à ne pas lui envoyer Jenkinson... Sache que tes marchands resteront dans notre disgrâce tant que tu ne nous auras pas envoyé un ambassadeur sérieux, et avec lui Jenkinson. » C'était toujours le brave capitaine anglais qu'il redemandait à tous les coins de l'horizon avec une fureur croissante et l'irritabilité maladive d'un despote d'Asie. Nul moyen de l'apaiser et de sauver la compagnie, si on ne lui renvoyait son ancien favori.

Jenkinson enfin débarqua à Kholmogory. Il trouva le commerce anglais dans une terrible situation. Toutes les marchandises étaient sous le séquestre; les employés, à l'exemple du maître, se croyaient tout permis envers les *hôtes* anglais. Jenkinson lui-même eut à subir leur insolence. Dans le désastre de Moscou, le bazar anglais avait été incendié. Ivan IV d'ailleurs avait bien autre chose à faire que de s'occuper des marchands d'Angleterre. D'abord il dut acheter au khan de Crimée une paix humiliante; puis, sa troisième femme étant morte, il ordonna de rassembler à la *Slobode Alexandra* deux mille jeunes filles parmi lesquelles il fit un nouveau choix; enfin il s'occupa à célébrer ses quatrièmes noces. Dans l'intervalle, il avait châtié un certain nombre de boïars qu'il accusait d'intelligence avec l'ennemi. C'est au milieu de tant de soins divers qu'il reçut son cher *Jankine*. Celui-ci a raconté l'entrevue qu'il eut d'abord avec le tsar dans la *Slobode Alexandra*, qui chez la plupart des écrivains nationaux devient le Plessis-les-Tours du Louis XI russe, la Caprée de ce Tibère asiatique. La *Slobode* était une forteresse avec des palais de bois polychromes et des églises à coupoles d'or. Au milieu, séparée des autres édifices par un fossé profond et par un rempart, s'élevait la splendide demeure du tsar. « Pas une fenêtre ne ressemblait à l'autre, dit un romancier (1), pas une colonne n'était faite et ornée comme les suivantes; une multitude de

(1) Feu le comte Alexis Tolstoï dans son *Prince Sérébranny*, traduit en français sous ce titre : *Ivan le Terrible, ou la Russie au seizième siècle*, Paris 1872, p. 81.

coupoles couronnaient l'édifice. Elles se pressaient les unes contre les autres, s'amoncelaient et se pénétraient réciproquement. L'or, l'argent et les faïences peintes, semblables à de brillantes écailles, revêtaient le palais du haut en bas. Quand le soleil l'éclairait, on ne savait si c'était un palais, un bouquet de fleurs géantes ou des oiseaux de paradis volant en troupes immenses et étendant au soleil leur plumage d'or. » Lorsque Jenkinson eut baisé la main du tsar et fait son compliment, Ivan, suivant l'étiquette de sa cour, se leva et dit : « Ma sœur, la reine Élisabeth, est-elle en bonne santé? » A quoi l'envoyé répondit : « Dieu a donné à sa majesté la santé et la paix; ce sont les grâces qu'elle te souhaite, à toi, milord, son frère bien-aimé. » Le tsar se rassit, ordonna aux assistans de se retirer, à l'exception de deux ministres, et fit signe à Jenkinson d'approcher avec son drogman. Pour répondre aux griefs allégués par le tsar, Jenkinson entreprit l'apologie de son gouvernement, rappela quels périls avaient bravés les Anglais pour ouvrir la route de la Mer-Blanche, lui apporter malgré les menaces de Sigismond les armes nécessaires à la victoire, enfin le venger des écumeurs de mer. Ces raisons firent-elles impression sur Ivan, ou céda-t-il à ce goût si vif, tant de fois manifesté, pour la personne du capitaine anglais? Dans une seconde audience, à Staritsa, le tsar parut sur son trône, en vêtemens éblouissans, la couronne sur la tête, son fils aîné assis à côté de lui. Il déclara qu'il remettait à un autre temps les négociations sur la grande affaire : la situation avait changé, il ne se croyait plus en péril. « Dans la suite, si les mêmes circonstances se représentaient, on reprendrait les négociations sur le même sujet. » Il lui dit qu'à sa considération il oubliait les mécontentemens que lui avaient donnés les marchands anglais, et leur rendait sa faveur et tous leurs priviléges. Il l'aurait fait plus tôt, si la reine lui eût envoyé plus tôt Jenkinson. Comme celui-ci insistait pour connaître ceux dont le tsar avait à se plaindre : « Tu ne sauras pas leur nom, répondit Ivan. Je leur ai pardonné toutes leurs offenses. Que signifierait mon pardon impérial, si je les faisais punir par votre reine? » Alors il se leva de nouveau, ôta son bonnet et dit : « Transmets à notre sœur bien-aimée notre salut cordial. » Il étendit sa main pour que Jenkinson la baisât, et ordonna à son fils d'en faire autant et de saluer également la reine d'Angleterre. Il fit apporter du vin et des liqueurs qu'il offrit de ses propres mains à l'envoyé. L'audience de congé était terminée. Jenkinson repartit pour l'Angleterre.

Pourtant il y avait une clause dont l'obstiné Moscovite ne démordrait pas facilement. Élisabeth lui avait assuré un asile sûr dans ses états d'Angleterre, — où toutes les personnes royales n'étaient pas en sûreté, — le libre exercice de sa religion et tous les

honneurs dus à son rang. Elle refusait toujours de stipuler pour elle, le cas échéant, les mêmes avantages. Ivan attribuait ce refus à un orgueil déplacé, presque insultant pour lui, en tout cas peu fraternel. Le 20 août 1574, il lui écrivait : « Si tu veux que nous te portions grand amour et amitié, avise à la grande affaire. » Dans la même lettre, il recommence ses doléances contre les marchands anglais. Ils sont d'intelligence avec ses ennemis, avec *ses traîtres*. « Un homme de commerce, dans les pays étrangers, doit s'occuper de ses affaires et non d'espionnage et de brigandage; plusieurs de tes gens ont mérité de ce chef la peine de mort ; mais, comme nous sommes un souverain chrétien, ne voulant pas verser le sang de ces scélérats, j'ai défendu de les châtier. » Singulier scrupule de clémence chez le Terrible ! En outre il sait que dans les rangs suédois il y a des Anglais qui guerroient contre lui. C'est sur ces points et beaucoup d'autres que portera la mission de Daniel Silvestre à Moscou en 1575. Dans les instructions qui lui sont remises au nom d'Élisabeth, on trouve la liste complète des griefs d'Ivan et les excuses ou explications que leur oppose Élisabeth. Si l'on a exporté de Russie des marchandises prohibées, si l'on a trompé sur l'origine des produits importés, si l'on a fait le commerce de détail en violation des traités qui n'autorisent que le commerce en gros et au détriment des négocians russes, tout s'est fait à l'insu de la reine, à l'insu même de la compagnie, et déjà on y a mis bon ordre. Que des Anglais se soient permis de railler la foi et les rites orthodoxes, qu'ils aient pu s'exposer au danger évident d'irriter un si puissant prince, cela est à peine croyable : des mesures sévères seront prises; les Anglais ont à célébrer leur culte dans l'intérieur de leurs maisons, paisiblement et conformément aux privilèges octroyés par le cher frère de Moscou. Des bannis, des aventuriers qui ont fui d'Angleterre pour échapper à la vindicte des lois, ont pu se mêler d'intrigues ou prendre du service chez les ennemis d'Ivan; mais le cas a dû rester isolé. Le tsar a pris pour anglais certains régimens écossais, d'environ 4,000 hommes, qui sont passés au service de Suède. Ces Écossais parlent la même langue que les Anglais, mais ils ont un souverain particulier, et la reine d'Angleterre, *de France* et d'Irlande n'a pas d'autorité sur eux. La reine supplie son bon frère de considérer que, « si nos sujets apprenaient que nous avons manifesté, même dans un traité secret (or le secret finira toujours par s'éventer), la moindre crainte d'un changement dans leurs dispositions, cela suffirait pour exciter chez eux un si grand mécontentement que notre sécurité en serait atteinte. Nous savons que notre bon frère ne voudrait pas nous exposer à un tel danger. Nous espérons donc qu'il se contentera de notre réponse. »

L'empire de Moscou, malgré son apparente unité sous un pou-

voir absolu, subissait alors un si violent travail de transformation, que d'année en année il se manifestait aux étrangers sous les aspects les plus divers. A quelques mois d'intervalle, on ne le reconnaissait plus : chaque nouvel ambassadeur avait affaire à une situation nouvelle. La Moscovie et son tsar étaient inépuisables en surprises pour les hommes d'Occident, et ces surprises dépassaient en étrangeté tout ce que présente l'histoire des autres peuples. La Russie était comme un kaléidoscope qui, secoué dans la main fiévreuse d'Ivan, offrait sans cesse des combinaisons inattendues. Pour les Russes eux-mêmes, beaucoup de faits restent aujourd'hui inexpliqués. Chancellor avait trouvé Ivan dans son triomphe de Kazan; Jenkinson l'avait vu en 1566 démembrant lui-même son empire, créant deux Russies ennemies, se ménageant le refuge de Vologda sur la route de la Mer-Blanche; Randolph était tombé au milieu des massacres de Novgorod et de la Place-Rouge. Daniel Silvestre allait assister à une nouvelle évolution. Ivan avait abdiqué; lui-même avait donné un nouvel empereur à la Russie, un Tatar baptisé l'année précédente, l'ancien mourza Saïn Boulat, devenu le prince orthodoxe Siméon; lui-même lui adressait des *battemens de front* et signait : « Jeannot, le fils à Vassili. » Ivan restait le chef de l'*opritchnina*, Siméon était le prince du *pays*, un fantôme d'empereur, né d'un caprice du Terrible, qu'un nouveau caprice pouvait replonger dans le néant, un sosie du tsar, une fausse proie par laquelle Ivan IV semblait vouloir amuser la haine de ses ennemis, une victime dévouée qu'il faisait asseoir sur son trône ébranlé, sous la menace des poignards levés. Cette bizarre imagination, qui semble empruntée à l'Orient d'Hérodote ou des *Mille et une Nuits*, ce conte bleu en action, était bien propre à brouiller les idées d'un étranger. La Chine ou le Thibet, le Mexique ou le Pérou des Incas, aux *découvreurs* et aux conquérans du XVI[e] siècle, n'avaient rien offert d'aussi fantastique. Ivan semblait prendre plaisir à augmenter encore l'embarras et l'incertitude des Anglais. Un jour, il disait à leur envoyé : « Tu le vois, la raison qui nous avait porté à entrer en relations avec notre sœur était la sûre prévision des trahisons qui menacent les princes et qui les exposent comme les derniers des hommes aux retours de la fortune. Alors déjà nous n'avions plus confiance en notre grandeur, et cette défiance s'est justifiée : nous avons remis notre royauté, l'empire que nous gouvernions de si impériale façon, aux mains d'un étranger qui ne nous est rien, ni par le sang, ni par la race, et qui n'a pas de droit au trône. Voilà à quoi nous a réduit la conduite scélérate et perfide de nos sujets, qui murmurent, regimbent contre le devoir d'obéissance, et trament des complots contre notre personne. Tout cela ne serait pas arrivé, si la reine eût consenti à ma proposi-

tion. Une bonne alliance avec elle eût affermi notre autorité... Elle n'a pas fait sagement en nous repoussant. » Un autre jour, il disait tout le contraire à ce même Silvestre : « Ne t'imagine pas que nous n'ayons pas le pouvoir de faire ce que nous promettons. Il est vrai que nous avons remis l'empire à un autre, mais nous pouvons le reprendre à notre gré, quand il nous plaira. Le tsar n'a pas reçu la confirmation du couronnement solennel et de l'élection populaire. Nos sept couronnes, notre sceptre, nos ornemens tsariens et nos trésors sont restés entre nos mains. » Puis il accusait les Anglais eux-mêmes d'être d'intelligence avec *ses traîtres* et d'avoir fait échouer la négociation qui lui eût assuré un asile au jour du danger : accusation grave qui dut faire trembler Silvestre pour l'existence de la compagnie. L'envoyé pouvait croire que tout cela n'était qu'une mise en scène pour lui en imposer et pour forcer la main à la reine. On doit regretter que Silvestre, préoccupé uniquement comme ses pareils d'intérêts mercantiles, n'ait pas essayé une explication de ce qu'il avait sous les yeux. Jamais on ne saura ce que pensaient de tout cela les courtisans aux faces blêmes, muets de terreur, courbés sous cette sinistre fantaisie du maître, comme des sénateurs romains devant le turbot de Domitien ou le cheval-consul de Néron.

Élisabeth vit sans doute qu'avec un souverain si têtu et si fantasque toutes les habiletés étaient perdues. Dans l'intérêt du commerce anglais elle consentit à tout. Silvestre repartit d'Angleterre pour la Russie avec une lettre telle que le désirait le tsar. Elle ne devait point parvenir à son adresse. Silvestre venait de débarquer à Kholmogory; un coup de foudre tomba sur la maison où il était descendu, le tua avec son chien et l'un de ses serviteurs, réduisit en cendres ses papiers et la lettre que le tsar attendait avec tant d'impatience. Le superstitieux Ivan ne put manquer d'y voir un fâcheux présage. Dieu même s'opposait à ce qu'il pût trouver un asile en Angleterre. Il s'inclina et dit : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

V.

Vers 1580, la fortune de la guerre tourne décidément contre Ivan IV. Il a échoué dans la tentative impossible de conquérir, avec des armées à demi-asiatiques, la Livonie, défendue par les troupes régulières de la Suède, de la Pologne et des Allemagnes. Bien plus, les vieilles provinces russes sont entamées : Étienne Bathory a pris Polotsk et mis le siége devant Pskof. Dans sa détresse, Ivan s'adresse encore à la reine d'Angleterre, au commerce britannique. Comme il était pressé par le temps, il lui fallut expédier

son messager par la voie de terre, à travers les dominations ennemies. Surpris avec une lettre du tsar, la mort de l'envoyé était certaine. Bathory n'eût pas épargné un traître à la cause chrétienne, qui allait chercher des armes pour les Barbaresques du Nord. Un homme se présenta pour remplir cette dangereuse mission; ce fut Horsey, de la compagnie de Moscou. La lettre à Élisabeth fut glissée dans un petit tube que l'on cacha dans la crinière du cheval. Horsey passa heureusement, s'embarqua à Hambourg, s'acquitta de son message, et au printemps suivant ramena en Russie treize bâtimens chargés d'armes et d'artillerie.

Ivan vieillissait. La mort de son fils que, dans un accès d'aveugle fureur, il tua d'un coup de bâton, semblait l'avoir abattu. Pourtant cette âme énergique que tant de passions n'avaient pu briser finit par se ressaisir. En 1582, Ivan songe à répudier sa septième femme, Maria Nagoï, à se remarier. Ce sauvage précurseur de la réforme européenne en Russie voulait cette fois renoncer aux femmes d'Orient, aux Tcherkesses, aux Russes ignorantes et incultes, épouser une femme d'Occident. Il avait pensé à une cousine de sa bonne amie d'Angleterre, à Marie Hastings, comtesse de Kent. L'idée d'un tel mariage avec une *musulmane*, une hérétique, faisait horreur à la Russie. L'Anglaise fût venue deux siècles trop tôt en cette Moscovie attardée; les temps de Catherine Ire la Livonienne, de Catherine II l'Allemande, étaient encore éloignés. En ceci comme en beaucoup de choses, le Terrible anticipait désespérément sur son époque. Cette vitalité d'Ivan, cette activité sans trêve, cette énergie sans cesse renaissante qui, du plus profond du deuil, de la défaite, de la décrépitude, le relançaient sans cesse vers de nouveaux projets, avaient quelque chose d'effrayant et de démoniaque. Justement on venait de brûler à Moscou comme sorcier un de ses anciens confidens allemands, le médecin Bomélius. D'autres étrangers suspects l'entouraient; c'étaient ces intrus maudits qui sans doute surexcitaient ce prince demi-mort, faisaient sans cesse revivre le vieux diable, lui soufflaient cette idée sacrilége d'un huitième mariage, et avec une hérétique. La nouvelle fantaisie d'Ivan n'était guère mieux goûtée en Angleterre. Elle effraya la reine autant que sa cousine. Sans doute la tyrannie d'Ivan n'était pas faite pour faire reculer une Anglaise de ce temps, qui avait vu celle d'Henri VIII et ses sept mariages. Les places publiques de Londres, où avaient flambé tour à tour les bûchers des catholiques et ceux des protestans, n'avaient rien à reprocher à la Place-Rouge du Kremlin. Ce qui rebutait plutôt, c'étaient les lacunes étranges de cette civilisation, cette absence de culture et de *confort*, ce mélange de luxe et de grossièreté, cette splendeur crasseuse de l'Asie chrétienne; c'était ce despote chauve et usé, qui avait maltraité brutalement sa belle-fille

enceinte et qui avait le sang d'un fils sur les mains; c'étaient la détestable réputation des oligarques moscovites, qui, dit-on, empoisonnaient leurs souveraines, et cet air malsain de l'appartement impérial où tant de tsarines à la fleur de l'âge étaient mortes mystérieusement de maladies inconnues (1). Toute l'habileté d'Élisabeth consista dès lors à gagner du temps. L'envoyé Pisemski fut longtemps sans voir la fiancée : elle était alors attaquée de la petite-vérole, et la reine ne voulait ni la laisser voir à l'ambassadeur, ni faire faire son portrait avant que toute trace de la maladie eût disparu. On amusait le tapis avec l'éternel projet d'alliance entre les deux états. Enfin, après avoir été reçu en audience par Marie Hastings, Pisemski repartit pour la Russie, accompagné de Jérôme Bowes.

Qui était ce Jérome Bowes? Dans l'instruction qui lui fut remise, il est dit que le tsar avait demandé l'envoi d'un ambassadeur doué de telles et telles qualités, « précisément celles qu'à notre avis vous possédez complétement. » On verra jusqu'à quel point Bowes répondait à l'idéal d'Ivan IV. Sur la question commerciale, Pisemski avait proposé à Élisabeth de rétablir la liberté absolue du commerce avec toutes les nations européennes : c'est de ce principe de liberté que les Anglais s'alarmaient; Bowes avait ordre d'insister auprès du tsar pour le maintien de leur monopole; il devait protester également contre toute taxe imposée à leur commerce. La question matrimoniale était encore plus délicate. Bowes avait à représenter au tsar que la santé de la *lady* était restée si faible par suite de sa dernière maladie qu'on désespérait de lui voir recouvrer les forces nécessaires pour soutenir les obligations du rang impérial : un si long voyage sans doute lui porterait le dernier coup. « En outre il nous plaît que vous employiez les meilleures raisons qu'il se pourra pour le détourner de cette idée, invoquant aussi les difficultés auxquelles il faut s'attendre du côté des parens. Il est peu certain qu'ils consentent à une séparation qui les privera de toutes les consolations qu'on espère trouver chez ses enfans; vous expliquerez que sans leur libre consentement, lequel est encore fort douteux, ce mariage ne pourrait avoir lieu, car en pareil cas, même sur les familles de nos plus humbles sujets, encore moins sur les nobles maisons, nous n'avons d'autre autorité que celle de la persuasion. » Bowes devait avoir quelque peine à faire entrer ces idées sur la famille anglaise et la liberté du père de famille dans la tête d'un homme qui disposait des enfans comme des biens de ses sujets et qui, lorsqu'il voulait se marier, exerçait

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1873, *les Tsarines de Moscou et la Société russe à l'époque de la renaissance.*

une sorte de *presse* ou de conscription de toutes les belles filles de l'empire. Comme on se proposait avant tout de gagner du temps et de payer le tsar de bonnes paroles, il était inutile que l'envoyé prolongeât trop son séjour. Sans faute, il devait revenir par les départs maritimes de l'automne. L'ambassade de Bowes nous est surtout connue par ses propres doléances et par les critiques d'Horsey. A peine a-t-il mis le pied sur le sol russe que les difficultés surgissent. Il accuse devant le tsar le boïar Chtchelkalof de s'être laissé corrompre par les rivaux de l'Angleterre, les Hollandais. Il se plaint des agens chargés de son escorte, qui lui ont manqué de respect et ont voulu le noyer dans la Dvina. Le jour de l'audience, il refuse l'attelage qu'on met à sa disposition sous prétexte que les chevaux n'ont point assez bonne mine et se rend à pied au Kremlin. Il prend plaisir à rudoyer le tsar, à le contredire sur les points les plus délicats, notamment sur celui de la conversion de Marie Hastings à l'orthodoxie. Quand on lui cite en exemple l'empereur d'Allemagne ou le roi de France, il répond que ces souverains ne peuvent se comparer à sa reine. Ivan le Terrible, devenu tout à coup débonnaire, prend patience, cherche à amadouer l'intraitable insulaire, à caresser le hérisson; il rosse de ses propres mains Chtchelkalof, fait jeter en prison les *tchinovniks* dont Bowes dit avoir à se plaindre. Parfois aussi la patience lui échappe : il le traite « d'ambassadeur absurde et ignorant » et le fait chasser du palais. Puis il en revient aux moyens de douceur, l'apaise en augmentant son train de maison, en étendant les privilèges des Anglais. Pris d'un accès de galanterie chevaleresque bien étrange chez cet incorrigible épouseur, il déclare que si on ne lui envoie Marie Hastings, il passera la mer pour la conquérir. Le dogue britannique devient auprès du tsar une manière de favori : tous les courtisans recherchent ses bonnes grâces. On avait entendu dire au tsar : « Plût à Dieu que j'eusse des serviteurs aussi fidèles ! »

Un beau jour circule dans le palais une étrange nouvelle. Ivan le Terrible, au milieu d'une partie d'échecs avec le prince Belski, est tombé tout à coup en défaillance. Le Terrible est mort. Le palais fut aussitôt en proie à une violente réaction nobiliaire. L'Anglais Bowes éprouva le sort des favoris insolens. Il s'était fait trop d'envieux, trop d'ennemis pour ne pas les retrouver à ce moment critique. « Ton tsar anglais est mort ! » lui cria Chtchelkalof. Ici nous allons résumer les doléances de l'ambassadeur : on l'enferme dans son propre hôtel avec ses gens et on l'y retient prisonnier pendant cinq semaines si rigoureusement qu'on ne laisse même pas entrer son médecin et que ses gens, lorsqu'ils mettent le nez aux fenêtres, sont aussitôt assaillis de pierres et d'ordures par les sentinelles. Chtchelkalof (*Shalkan*, comme il l'appelle) se présente un

jour chez lui, accompagné d'un autre boïar, et lui signifie que le nouveau tsar entend ne pas continuer les négociations commencées par son père. On le saisit, on l'entraîne violemment pour recevoir son audience de congé; on lui ôte son épée, on désarme ses gens, outrage inoui à un ambassadeur. Vainement il fait observer qu'on l'a pris en pourpoint court et qu'il ne peut décemment, en cet état, sans épée, se présenter devant l'empereur : son valet, qui lui apportait un long vêtement, est à moitié assommé par les Moscovites. On prive Bowes de son drogman pour lui ôter toute facilité de se plaindre à l'empereur. Bref, on était si bien disposé à lui faire un mauvais parti que Chtchelkalof disait le lendemain au médecin Jacobi : « Il peut remercier Dieu ; s'il avait regimbé, on l'aurait taillé en pièces et jeté ses morceaux par la fenêtre. » Après l'audience du tsar, qui fut courte et froide, on l'entraîna au dehors avec la même violence. Pour partir, on ne lui fournit que des chevaux non sellés : ses gens furent obligés de monter à cru. On lui jeta pour ainsi dire au visage les présens qu'il avait faits au feu tsar, et de la part du prince actuel on lui apporta en cadeau trois lots de zibeline, qui ne valaient pas, dit-il, 40 livres, les plus pelées qu'on eût pu trouver dans Moscou. Il fut trop heureux quand il se vit en sûreté sur le pont d'un vaisseau anglais; il y reprit aussitôt toute son arrogance et donna carrière à une fureur longtemps contenue. Il jeta les zibelines sur la plage, renvoya outrageusement la lettre impériale et en écrivit lui-même une autre où il exprimait l'espérance que le nouveau prince ferait couper la tête à ces deux coquins, Chtchelkalof et Nikita Romanof. Il eût voulu obliger les marchands à faire retraite avec leur ambassadeur outragé. On n'eut garde de lui obéir; le commerce anglais lui donnait tort, et Horsey écrivait à Londres : « Pourquoi est-il venu ici? Dieu ait pitié de nous tous! »

Sous les deux successeurs du Terrible, son fils Feodor et l'usurpateur Boris Godounof, les négociations de l'Angleterre avec la Russie ne manquent pas d'intérêt. En 1588 eut lieu cette ambassade de Fletcher qui nous a valu une précieuse relation sur la Moscovie du XVIe siècle. Pendant cette période, les rapports commerciaux prennent plus de régularité, plus de sécurité. Le marché russe s'agrandit indéfiniment vers l'est : il semble que ce soit pour les Anglais que les Moscovites ont conquis la Sibérie, pacifié le Volga, pris pied dans le Caucase. En revanche, les Russes, avec une finesse diplomatique déjà remarquable, une intelligence très nette de leurs intérêts propres, obligent peu à peu les Anglais à renoncer à un privilége exorbitant. « Nous ne voulons pas de concurrence, » avait dit Bowes : il leur fallut bien tolérer celle des Hollandais, des Flamands, des Français. Ils avaient la prétention de

trafiquer sans payer de droits à la couronne : on leur fit entendre qu'en ne payant que la moitié des droits ils pouvaient se considérer encore comme une nation favorisée. La Russie ne voulait plus être exploitée comme une colonie conquise par les armes britanniques. Les Anglais crièrent qu'on les ruinait : ils ne se ruinèrent pas, et ils sont si bien restés dans le pays qu'au bout de trois cents ans leur commerce y a conservé le premier rang. Dans les documens publiés par M. Tolstoï, on voit reparaître sous les règnes de Feodor et de Boris beaucoup de questions déjà débattues sous le règne précédent : je n'y reviendrai pas. D'ailleurs je n'ai pas voulu seulement exposer les débuts du commerce anglais en Russie, j'ai voulu montrer la Russie du XVIe siècle à la lumière de documens nouveaux. J'ai laissé au premier plan Ivan le Terrible, un des personnages les plus considérables et les plus discutés de l'histoire russe. Après tout, son règne semble un épisode du grand combat qui s'est livré du XVe au XVIIe siècle dans la plupart des états d'Occident entre le principe oligarchique et le principe d'unité. Ivan IV appartient au groupe historique des Charles VII, des Louis XI, des Richelieu de France, des Ferdinand d'Espagne, des Henri VII d'Angleterre. Il a livré la même bataille aux forces du passé; mais dans un pays tout asiatique il a employé les atroces moyens de l'Asie. Quant à son caractère moral, on ne pourra bien le juger que lorsque les archives du XVIe siècle auront livré tous leurs secrets, lorsqu'on trouvera l'explication des faits obscurs qui abondent dans cette histoire. A cette enquête nécessaire, M. Iouri Tolstoï apporte de nouveaux matériaux. Bien qu'il semble incliner lui-même vers l'ancienne et peu bienveillante appréciation de Karamzine, on entrevoit dans les documens publiés par lui un Ivan IV violent et fantasque, mais d'esprit pénétrant et vigoureux, supérieur à son siècle, ayant le pressentiment d'une Russie nouvelle dont il prépare l'avénement en renouant les anciennes relations avec l'Europe. Ce n'est point un prince vulgaire que nous montrent les rapports de Jenkinson, de Randolph, de Daniel Silvestre, de Bowes. Dans une barbarie encore crue, il a des instincts de civilisateur, sinon de civilisé. Dans un siècle de fer, chez une nation encore tout imprégnée de férocité tatare, il a déjà bien des traits qui annoncent Pierre le Grand. Ses premiers rapports avec l'Angleterre préparent l'entrée de la Moscovie dans la famille européenne. Ivan IV laissera la Russie moins asiatique qu'il ne l'a trouvée.

Alfred Rambaud.

LA
PEINTURE DE BATAILLES

LE NOUVEAU TABLEAU DE M. MEISSONIER. — L'EXPOSITION DES ŒUVRES DE PILS.

I.

La peinture de batailles est presque aussi ancienne que la peinture elle-même. L'art, consacré à son origine à la seule représentation des types divins, ne tarda pas à se faire humain. Il descendit de l'Olympe; après avoir montré les dieux, il montra les hommes. L'homme, il le peignit tout d'abord dans son acte le plus terrible et le plus sublime : le meurtre et le sacrifice de sa vie. Le premier tableau de batailles dont parle l'histoire de l'art date du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne. C'était une *Bataille des Magnésiens*, peinte par Bularque, qui fut payée son pesant d'or par le fameux roi Candaule. Les peintres grecs de la grande époque ont aussi pris plus d'un sujet dans les fastes militaires de la Hellade. Fresques et panneaux, œuvres de Panaenos et de Polygnote, tout a péri dans le grand naufrage de la peinture antique, et les descriptions de Pline et de Pausanias sont à la fois trop succinctes et trop confuses pour qu'elles puissent donner une idée juste de la manière de traiter les tableaux de batailles chez les anciens. On en jugera avec plus de certitude par la grande mosaïque de la *Bataille d'Arbelles*. Cette œuvre est une vraie page d'histoire militaire. Inspirée par le récit de Plutarque, elle en retrace le principal épisode. Darius debout sur son char et entouré d'une troupe de cavaliers perses, la lance basse, prêts à recevoir le choc de l'ennemi, occupe la droite de la

composition. Devant le char royal, au milieu d'un amas de blessés, un cheval et son cavalier frappés en même temps d'une flèche ou d'une pierre de fronde roulent l'un sur l'autre. A gauche, Alexandre, superbe de mouvement, sans casque, l'épée à la main, charge à la tête de ses hétaires d'élite. Son cheval, piqué aux naseaux par la javeline d'un soldat perse, se cabre; mais on sent que rien n'arrêtera l'élan d'Alexandre et de sa troupe. Les Perses ont beau se défendre, ils ne pourront trouver que la mort et non la victoire. Il faut admirer dans cette œuvre, indépendamment du mouvement des figures, la simplicité et la précision de la composition. On sait tout de suite de quoi il s'agit. On voit l'action, on conçoit les péripéties qui l'ont précédée, on en pressent le dénoûment. Eussent-ils les mêmes costumes, on n'en reconnaîtrait pas moins les Perses des Grecs par les positions qu'ils occupent.

Cette unité de composition, cette netteté et cette précision dans l'interprétation d'un sujet militaire, on les chercherait en vain, hormis chez Raphaël, chez les héritiers des artistes de l'antiquité, chez les grands maîtres de la renaissance. Michel-Ange et Léonard de Vinci, luttant l'un contre l'autre, ont fait les cartons de deux batailles mises au concours par la république de Florence. Ces deux œuvres rivales ont péri, mais pas les descriptions de Vasari, de Cellini, de Léonard lui-même; il est facile sinon de se les représenter, du moins d'avoir l'idée des principes auxquels les deux maîtres avaient obéi. Léonard avait à peindre la bataille d'Anghiari, Michel-Ange le siége de Pise. Or tous deux avaient conçu la bataille dans son caractère archétypique de lutte, non dans son expression de vérité locale; ils l'avaient généralisée au lieu de la particulariser; ils avaient représenté la bataille, ils n'avaient pas représenté une bataille. Léonard avait bien d'abord songé à peindre la bataille d'Anghiari dans tous ses épisodes. Il avait résumé pour lui-même, d'après les récits et les documens écrits, les principales alternatives du combat : le début de l'action, le pont pris et repris par trois fois, l'artillerie placée sur une hauteur à la fin du jour et décidant la victoire en jetant le désordre dans les épais bataillons de Guido d'Astorre et de Faenza. Il avait étudié son sujet, et il le connaissait à fond. Son projet de tableau pourrait être signé Thucydide ou Guicciardini; mais devant son carton le peintre oublia l'historien, et la bataille se réduisit à une épique mêlée de cavalerie combattant pour se disputer un étendard. Michel-Ange, qui voulait à tout prix que sa science du nu ne fût pas perdue sous les cuirasses et sous les jambards, imagina de représenter les soldats se baignant dans l'Arno, avertis par la trompette de l'approche de l'ennemi, et courant reprendre leurs armes. L'idée était ingénieuse, les figures admira-

bles de formes et de mouvement, mais Michel-Ange n'avait pas là peint le siége de Pise dans sa vérité locale. Ces guerriers sortant tout nus de l'eau étaient aussi bien des Grecs surpris par les Troyens au bord du Scamandre, des Carthaginois surpris par des Romains au bord du lac de Trasimène, des croisés surpris par des Sarrazins au bord du Jourdain, que des Florentins surpris par des Pisans au bord de l'Arno. C'était peut-être agrandir le sujet que de le concevoir ainsi, c'était aussi perdre de vue l'idée même de la composition, le but du concours, le siége de Pise par les Florentins, la consécration d'un des fastes de l'histoire de Florence.

Raphaël, qui, dit-on, vint tout exprès de Rome pour voir ces cartons, les admira sans doute; mais, lorsque plus tard il eut à exécuter les dessins de la *Bataille de Constantin contre Maxence*, il ne s'en inspira pas. Il revint à la sage ordonnance des traditions antiques. Dans la fresque que Jules Romain a peinte d'après les cartons du maître, l'influence de l'art de l'antiquité est manifeste, les réminiscences des bas-reliefs et des frises des arcs de triomphe et des colonnes sont visibles. On pourrait dire que c'est la même composition que la *Bataille d'Arbelles* de la mosaïque. Au premier plan, Constantin charge à la tête de ses cavaliers, dont les chevaux foulent aux pieds cadavres et blessés. Quelques fantassins engagent une lutte désespérée avec les gardes de l'empereur, saisissant les chevaux à la bride, tandis qu'ils frappent de l'épée et de la pique. A droite, dans le Tibre, Maxence éperdu tâche de maintenir son cheval emporté par le courant. Autour du vaincu, des cavaliers tentent de gagner la rive opposée du fleuve, tout couvert de cadavres flottans. Dans le fond, au milieu d'une mêlée atroce, un gros de cavaliers s'engage sur le pont du Tibre en sabrant tout sur leur passage. Raphaël donc n'a pas dédaigné, comme l'ont fait Léonard et Michel-Ange, de se limiter dans son sujet. Il a su peindre la bataille dans toute son horreur, luttes corps à corps, agonisans foulés aux pieds, mêlée et massacre, mais il a su représenter aussi la victoire de Constantin, la défaite de Maxence.

Cette composition eût pu être un enseignement pour les contemporains et les successeurs de Raphaël. Tous cependant suivirent les principes appliqués par le Vinci dans le carton de la *Bataille d'Anghiari*. Pietro della Francesca, Vasari, Marto Fiore, Andrea Vicentino, Dominique Tintoret, Palma le jeune, Bassano, Marco Vecellio et tous les Vénitiens dont l'école a pour caractéristique le dédain absolu de la vérité historique, peignirent beaucoup de combats, d'assauts, de victoires et de déroutes, soit dans des tableaux, soit dans les décorations du palais ducal à Venise et du palais de la Seigneurie à Florence; mais ni combats, ni assauts, ni victoires,

ni déroutes ne montrent quelles troupes combattent, quelle ville est assiégée, qui est victorieux et qui prend la fuite. Ce sont des mêlées mouvementées et confuses, avec forêts de lances, têtes de chevaux qui se cabrent, croupes de chevaux qui reculent, guerriers écrasés, étreintes d'homme à homme, tournoiemens d'épées, de panaches et d'étendards. Pendant la première moitié du XVIIe siècle, le même style, la même ordonnance, ou à mieux dire la même absence d'ordonnance, la même insouciance de la vérité locale, restent à la mode parmi les peintres de batailles, en Italie comme dans les Flandres, en France comme en Hollande. Liberi, Tempesta, Cerquozzi, dit le Michel-Ange des batailles, Castelli, Anielo, Salvator Rosa, qui résume la manière de tous ces peintres dans son admirable bataille du Louvre, sont pleins de feu, de fougue, de mouvement, mais ils n'y atteignent que par la plus absolue confusion. On a surnommé Anielo « l'oracle des batailles. » Dans ses toiles pourtant, cet oracle ne fait jamais pressentir de quel côté se décidera la victoire. Faut-il parler ici de la *Bataille d'Arbelles* de Breughel de Velours? Il serait peut-être plus facile de faire le fameux calcul des étoiles du ciel, des gouttes d'eau de la mer et des grains de sable du désert que de compter les innombrables figures de ce tableau. C'est une immense mêlée de cavalerie, s'étendant en masses confuses et serrées des premiers aux derniers plans, ainsi qu'un vaste champ de blé. Lorsqu'on est prévenu par le catalogue, on parvient, après avoir longtemps cherché, à découvrir, relégué au troisième plan, un petit Alexandre secourant la femme de Darius. Que nous sommes loin de la mosaïque antique! La *Bataille d'Arbelles*, de Breughel, est d'ailleurs un ravissant tableau, animé, pittoresque, amusant, car la gamme des couleurs, trop vive et trop gaie pour un tel sujet, empêche de le prendre au sérieux. C'est un combat pour rire en dépit du sang qui coule des blessures et des cadavres qui jonchent la terre. On sent que la bataille finie, les plaies se fermeront d'elles-mêmes, les têtes décollées reprendront leur place, les bras coupés reviendront s'attacher aux épaules, comme après ces combats de la Walhalla, le paradis des héros scandinaves. Dans les chocs de cavalerie, les assauts, les prises de ponts de Bourguignon, de Wouvermans, de Joseph Parrocel, le combat est encore compris selon le style du Vinci, dans son caractère générique. On ne saurait dire la fougue, le relief, l'effet de ces cavaliers qui lancés au galop sur leurs gros chevaux de guerre aux larges croupes blanches, se sabrent furieusement ou se tirent des pistolades en plein visage.

Charles Lebrun, ce peintre épique à qui il n'a manqué pour être un grand peintre que le génie de l'exécution, revint le premier à la méthode de composition de la *Bataille de Constantin* de Raphaël.

Les *Batailles d'Alexandre* nous montrent toujours en belle place, au premier plan, le héros de l'action et le héros du tableau, Alexandre; mais pourquoi Lebrun morcelle-t-il ses seconds plans et ses fonds en une infinité d'épisodes qui nuisent au groupe principal et enlèvent son unité à la composition, au lieu de peindre de grandes masses de combattans, comme l'a fait Raphaël, indiquant par leur position, la direction de leur marche, leur allure plus ou moins rapide, plus ou moins assurée, la situation présente et le but final de l'action?

C'est de Van der Meulen que date la peinture officielle de batailles telle qu'elle est encore en honneur de nos jours. Nous entendons par *peintures officielles de batailles* les grands tableaux où il s'agit moins de représenter l'ensemble ou l'épisode saillant d'une action de guerre, que le héros qui a vaincu ou au nom duquel on a vaincu. Dans la peinture officielle, la bataille est personnifiée par le vainqueur, souverain, prince ou général, que ce vainqueur ait ou non pris une part effective au combat, que sa grandeur l'ait ou non retenu au rivage. Le *Passage du Rhin*, de Van der Meulen, excellent tableau en toutes ces parties, est à la fois le prototype et un des chefs-d'œuvre de ce genre. Au premier plan, à cheval, bien en vue, Louis le Grand, entouré de généraux et de gentilshommes, indique du bout de sa canne à un officier le lieu où celui-ci doit se porter. Derrière l'état-major, au troisième plan, des pièces en batterie canonnent la rive droite du Rhin pour protéger le passage. La partie gauche du tableau, en perspective, est remplie de cavaliers traversant le fleuve à gué par groupes de trois ou quatre. Aux derniers plans se dessine la rive ennemie avec ses villages, ses bouquets de bois, ses tertres verts, d'où font un feu nourri l'artillerie et l'infanterie des Hollandais. Le sujet est bien exprimé. C'est le portrait de Louis XIV que l'œil aperçoit d'abord, et l'action cependant n'est pas toute sacrifiée au roi. Les cavaliers qui passent le Rhin ne sont pas tellement éloignés qu'on ne puisse parfaitement les distinguer et s'expliquer leur action. Il en est ainsi de la plupart des tableaux de Van der Meulen. Voyez le *Combat près du canal de Bruges*. C'est la même composition avec Louis XIV au premier plan, donnant des ordres à un officier-général qui galope chapeau bas à ses côtés, et dans le lointain des troupes traversant le canal. Voyez la *Prise de Valenciennes :* le roi n'a pas quitté le premier plan et continue à donner des ordres à un officier. A gauche, au second plan, deux compagnies d'infanterie sont rangées en bataille. Au fond, à l'extrémité d'une grande plaine sillonnée par des troupes marchant vers la place, s'estompent dans la fumée les fortifications de la ville assiégée.

On ne peut pas dire que le siècle qui a vu la mort de Charles XII, la vie tout entière de Frédéric II et la naissance de Napoléon ne soit pas un siècle guerrier. On compte à peine cependant trois ou quatre peintres de batailles au XVIII[e] siècle. Il y a Martin, dit *Martin des batailles*, il y a Charles Parrocel, il y a François Casanova. Tous trois suivirent la tradition de Van der Meulen. Les premiers plans de leurs tableaux sont occupés par le roi ou le général commandant l'armée entouré de son état-major; les fonds par des pièces en batterie, des troupes d'infanterie et de cavalerie marchant à l'attaque ou chargeant l'ennemi. En Italie, Simonelli peint des mêlées confuses et mouvementées à la Salvator Rosa.

La grande épopée de la république et du premier empire donne une vie nouvelle à la peinture de batailles. Swebach peint les batailles de Valmy, de Fleurus, de Jemmapes, exprimant avec une vive couleur l'élan, l'énergie et le désordre des armées improvisées de la convention : fusiliers pieds nus, canons traînés par des attelages de charrue, hussards Chamborand à la perruque poudrée, généraux empanachés, commissaires aux armées dans leur sévère costume. Carle Vernet fait de la *Bataille de Marengo* une vaste toile, plutôt panorama et carte stratégique que tableau, où l'on suit, livre et plan en main, tous les mouvemens des deux armées. Gros vient enfin porter à l'apogée la peinture de batailles. Nul mieux que Gros n'a su peindre la guerre dans ses grandeurs et dans ses horreurs. Quel mouvement, quel élan dans son *Bonaparte au pont d'Arcole*, dans son esquisse du *Combat de Nazareth*, dans ses tableaux de la *Charge de la cavalerie à Aboukir* et de la *Bataille des Pyramides!* Quelle désolation, quelle morne tristesse dans son *Champ de bataille d'Eylau le lendemain de la bataille!* Comme le peintre a bien su exprimer là les paroles que cette plaine de neige, couverte de milliers de cadavres, de blessés, de chevaux morts, de canons démontés, de maisons incendiées, avait arrachées à Napoléon : « ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'horreur de la guerre! » Le style de Gros est à la fois typique et particulier. Gros généralise le sujet par la profonde impression que son tableau inspire; il le particularise par l'expression de la vérité locale. Épique comme un poète, Gros a le tempérament naturaliste du peintre. De ce double don viennent l'effet et la grandeur de sa composition, l'énergie, le mouvement et le relief de ses figures. Déshabillez ces soldats, vous aurez des hommes. Sous ces tuniques, ces cuirasses et ces dolmans, il y a de la chair et des muscles.

Gérard est inférieur à Gros à tous les points de vue; mais nous n'étudions ici les peintres de batailles que dans leur esthétique, nullement dans leurs qualités de peintre. Sa *Bataille d'Austerlitz*

est absolument officielle, plus officielle que toutes les toiles de Van der Meulen réunies. Napoléon entouré de son état-major et placé au centre d'un cercle de fantassins l'arme au bras et de cavaliers caracolant, brandissant leurs sabres et agitant des drapeaux pris à l'ennemi, voilà la bataille d'Austerlitz. Ce n'est point une bataille. Ce n'est point non plus Austerlitz, du moins rien ne le montre. Ce pourrait être tout aussi bien Wagram, Iéna ou Friedland. Ce tableau a toutefois un mérite, celui d'avoir servi de modèle au metteur en scène de l'ancien cirque olympique pour le cinquième acte des pièces militaires.

La peinture de batailles ne tomba pas avec l'empire le jour de Waterloo. L'épopée avait pris fin. Il appartenait au poète comme Victor Hugo, à l'historien comme M. Thiers, au peintre comme Vernet, de la chanter, de la raconter, de l'illustrer. L'expédition d'Espagne, la conquête de l'Algérie, la création de la galerie des Batailles à Versailles, allaient bientôt d'ailleurs donner et sujets et commandes aux peintres de batailles. Si Charlet n'a pas la puissance et la grandeur de Gros, il a autant que lui le sentiment du combat, l'expression de la vérité locale, plus que lui la profonde connaissance du soldat. La *Retraite de Russie* n'a certes pas l'effet du *Champ de bataille d'Eylau*, mais elle inspire peut-être une impression égale. Cette longue colonne perdue dans l'immensité de la steppe blanche, marchant à l'aventure sous un ciel gros de neige et semant sa route incertaine de cadavres et de moribonds, est comme une vision de cette tragique retraite. Ces soldats, grenadiers, chasseurs, vélites, cuirassiers et dragons démontés, dont le visage qu'ont pâli la souffrance, la fatigue, la faim, conserve encore un caractère de farouche résolution, sont pris sur le vif par la double vue du poète et de l'artiste.

Horace Vernet a livré autant de batailles sur la toile que Napoléon en a gagné sur le terrain. Le nombre de tableaux militaires que ce maître fécond a peints est incalculable. Aussi a-t-il cru devoir souvent varier sa manière. Malheureusement pour lui, dans la plupart de ses œuvres, il s'inspira plutôt de la composition de Gérard que de celle de Gros. De cinq de ses œuvres capitales, la *Bataille de Bouvines*, la *Bataille de Fontenoy*, la *Bataille d'Iéna*, la *Bataille de Friedland*, la *Bataille de Wagram*, aucune n'est une bataille. *Bouvines* montre Philippe-Auguste déposant sa couronne sur l'autel pour l'offrir à celui de ses barons qui serait plus digne que lui de la défendre. *Fontenoy* représente un groupe de cavaliers apportant à Louis XV deux drapeaux pris à l'ennemi. *Iéna*, c'est l'empereur haussant les épaules au cri d'*En avant!* proféré dans le rang par un jeune soldat; — une vignette de Raffet dans une

toile de 20 mètres carrés! *Friedland*, c'est l'empereur donnant des ordres au général Oudinot. *Wagram*, c'est Napoléon entouré de cavaliers et lorgnant de l'éminence où il est placé une vaste plaine où l'on aperçoit, perdues dans la fumée, quelques lignes de troupes. Dans sa *Bataille de Somo-Sierra*, Vernet n'a su montrer aussi qu'une halte de chevau-légers polonais près d'un canon démonté, quand il y avait à représenter l'incroyable charge de ces cavaliers sur les hauteurs occupées par les batteries ennemies qui est peut-être le fait le plus curieux de l'histoire de la cavalerie. Donc, au point de vue de la compréhension et de l'expression du sujet, il est hors de doute qu'il faut préférer à ces tableaux la *Prise de la Smalah*, encore que ces groupes isolés ayant tous la même importance tiennent du panorama, et surtout l'*Assaut de Constantine* et la *Bataille de Hanau*. Dans la *Prise de Constantine*, Horace Vernet a peint le moment décisif où le colonel Combes, commandant une des colonnes d'assaut, escalade la brèche, suivi d'une foule de soldats du 2e léger, la baïonnette en avant. Les Kabyles abandonnent la position et se retirent en tiraillant. Dans la *Bataille de Hanau*, il a peint le moment critique où la cavalerie austro-bavaroise vient sabrer sur leurs pièces les artilleurs de la garde du général Drouot. A droite, une compagnie de grenadiers s'avance pour dégager les canonniers qui se défendent à coups d'écouvillons, de leviers et de crosses de carabine. A gauche, les cuirassiers et les dragons vont charger la cavalerie ennemie. C'est une véritable bataille, très animée, très précise, très pittoresque; mais Horace Vernet, doué d'une facilité miraculeuse, travaillait vite, ne se préoccupant jamais que de l'effet et se contentant souvent de l'à-peu-près. Aussi ses œuvres ne donnent-elles pas une impression profonde.

Encore que Delacroix n'ait pas été un peintre de batailles dans l'acception exclusive du mot, on ne saurait ne pas le citer au nombre des maîtres de ce genre. Sa *Bataille de Taillebourg* compte parmi les plus beaux tableaux de la galerie de Versailles. Ces cavaliers bardés de fer, aux heaumes empanachés, qui courent frappant de la lance et taillant de l'épée, sont d'un mouvement et d'une *furia* indicibles. L'âme de la bataille, le caractère typique de la guerre, n'existent pas moins là que dans les mêlées de Salvator; mais les chevaliers et les gens d'armes de Delacroix ne combattent pas pour le plaisir de combattre, il est bien clair qu'il s'agit pour eux d'enlever le pont de Taillebourg. Dans plusieurs tableaux de chevalet, Eugène Delacroix a peint des chocs de cavaliers arabes où l'on retrouve le même mouvement furieux, la même composition raisonnée. Ary Scheffer a été appelé aussi à décorer la galerie des batailles. Sa *Bataille de Tolbiac* est bien comprise et bien exprimée, quoiqu'il l'ait conçue

dans un style un peu théâtral. Clovis, entouré de cadavres, de blessés et de guerriers plus disposés à lâcher pied qu'à résister à l'effort suprême des Germains qui s'avancent, lève la main au ciel pour implorer le Dieu de Clotilde. Scheffer a été moins heureux en traitant un autre sujet militaire. Sa *Bataille de Ravenne* représente non pas une bataille, mais Gaston de Foix ramassé mort sur le champ de bataille. C'est un *Larmoyeur* exécuté en grand. La *Bataille de Tours*, de Steuben, a des qualités de composition et de mouvement. Au premier plan, la mêlée : Abd-el-Rahman, le chef sarrasin à la longue barbe blanche, se défend furieusement contre trois soldats francs. La cuisse percée d'une flèche, le genou appuyé contre un tertre, il tient à distance avec les moulinets de son large cimeterre les plus hardis assaillans. Au fond, Charles Martel, brandissant sa francisque, arrive à la tête d'un gros de cavaliers. Dans le *Siége de Paris par les Normands*, Schnetz a représenté une sortie de la garnison assiégée. Les Normands, surpris et ayant à peine le temps de se mettre en défense, sont taillés en pièces par la cavalerie parisienne. Au fond se dressent sur le ciel les tours crénelées et les hautes murailles de la ville. Heim s'est inspiré de Bossuet pour sa *Bataille de Rocroy*. C'est Condé arrêtant le carnage, « joignant au plaisir de vaincre celui de pardonner. » Dans la *Bataille des Dunes*, de Franz Larivière, Turenne n'est pas à sa place. A cheval, chargeant entre deux escadrons, il a plutôt l'air d'un capitaine que d'un maréchal de France. Eugène Devéria a peint d'un pinceau coloré la *Bataille de La Marsaille*. Catinat, dominant un champ de bataille plein de figures et très mouvementé, donne l'ordre de faire avancer les réserves. Dans la *Bataille de Denain*, de Jean Alaux, œuvre bien composée, Villars à pied, à la tête du régiment de Navarre, enlève les retranchemens ennemis. La *Bataille de Lawfeld*, de Couder, très harmonieuse et très énergique dans sa gamme enfumée, représente un général anglais amené prisonnier au maréchal de Saxe. Le *Débarquement de l'armée française en Algérie*, par Raffet, est ingénieusement composé. Au premier plan, des cavaliers arabes dispersés fuient à toute bride. Dans le lointain s'avancent plusieurs bataillons d'infanterie précédés par un rideau de tirailleurs qui font le coup de feu avec les Arabes; puis, tout au fond, la mer et les voiles blanches de l'escadre. Hippolyte Bellangé a fait une *Bataille de la Moskowa* superbe de mouvement. Le tableau représente la célèbre charge de cuirassiers commandée par Murat. Rangs serrés, corps penchés en avant, têtes collées aux cous des chevaux, épées tenues horizontales et pointes en avant à hauteur de la botte, les cuirassiers courent comme une trombe de fer sur la redoute russe. Les premiers escadrons sont déjà entrés dans la

redoute et sabrent les canonniers terrifiés. Il est à regretter que l'exécution de l'œuvre soit trop lâchée. Si cette bataille, qu'on reconnaît tout de suite pour la bataille de la Moskowa, parce que Bellangé a su mettre en scène l'épisode saillant et décisif de cette grande action de guerre, avait été peinte par un vrai peintre, ce serait un des chefs-d'œuvre de la peinture de batailles.

Les nombreuses campagnes du second empire mirent fort à la mode les tableaux militaires. Combien qui saisirent le pinceau aux échos du canon de la Crimée, de la Kabylie, de l'Italie, de la Chine et du Mexique! Combien de batailles et d'épisodes militaires, depuis la *Prise de Malakof*, d'Adolphe Yvon, jusqu'à la *Bataille de Solferino*, de Meissonier, depuis *les Francs-tireurs*, de Beaucé, jusqu'à l'*Embuscade de chasseurs*, d'Armand Dumaresq, depuis le *Débarquement en Crimée*, de Pils, jusqu'à l'*Attaque du Mamelon vert*, de Hersent. La *Bataille d'Inkermann* a révélé chez Gustave Doré une vive entente de la composition d'une bataille. Le jeune peintre a représenté la prise de la redoute des sacs à terre, opiniâtrément défendue par les Russes. Au premier plan, les zouaves s'avancent au pas de course contre la position ennemie. Au second et au troisième plan, occupés à gauche par l'état-major des généraux Canrobert et Bosquet, deux autres colonnes de troupes, Anglais et tirailleurs indigènes, s'élancent à l'assaut de la redoute. Un peloton de turcos qui l'a déjà escaladée y livre aux fusiliers et aux artilleurs ennemis un terrible combat, effroyable tuerie où l'on s'étreint corps à corps et où l'on risque fort de mourir étouffé si les baïonnettes vous épargnent. M. Protais, dont les deux tableaux *Avant le combat*, *Après le combat*, sont devenus populaires, n'a peint le plus souvent que des épisodes d'une campagne. Il connaît bien le soldat, avec lequel il a vécu côte à côte en Crimée. Ses troupiers sont à l'ordonnance et pittoresquement campés; on ne peut que leur reprocher un petit air sentimental qui séduit les âmes sensibles, mais qui n'est nullement dans le caractère du soldat français. Dans la *Bataille de Solferino*, M. Meissonier a montré au premier plan l'empereur et son état-major regardant la bataille; au loin, on pourrait dire à la cantonade, des lignes d'infanterie qui marchent contre les positions ennemies.

Isidore Pils et Adolphe Yvon personnifient la peinture de batailles sous le second empire. L'exposition ouverte ces jours derniers nous permettra d'étudier plus en détail l'œuvre de Pils. Pour M. Yvon, chacun connaît, soit par l'original, soit par les gravures qui en ont été faites, la *Prise de la tour Malakof*. Conçue un peu à la façon de la *Prise de la Smala*, cette toile, avec ses divers groupes étagés en amphithéâtre, a le défaut de rappeler quelque vaste panorama.

Les figures du premier plan sont théâtrales; les Français pensent plus à poser qu'à combattre. A la vérité, ils n'ont guère à combattre, car les Russes se défendent bien faiblement, — beaucoup trop faiblement même pour l'effet pictural et pour la vérité historique. M. Yvon a peint encore une *Bataille de Solferino*, qui se réduit à un défilé de voltigeurs de la garde devant l'empereur. Un tableau d'Adolphe Yvon, moins connu que l'*Assaut de Malakof*, quoique infiniment plus original, est la *Gorge de Malakof*. Les zouaves et les turcos occupent l'ouvrage, mais une poignée de Russes en tient encore la gorge. Il y a un effet très juste et très grand dans ces hommes placés face à face presqu'à portée de baïonnettes. A leurs gestes, à leur attitude, à l'expression sombre et résolue de leur visage, on sent qu'aucun d'eux ne faiblira. On ne fera pas de quartier parce qu'on n'en demandera pas. Les coups de feu éclatent dans les rangs; bientôt l'arme blanche jouera son rôle terrible. Déjà un mur de cadavres et de mourans, la tête fendue ou la poitrine trouée, s'élève à l'entrée de la redoute.

On aurait pu croire qu'après la funeste guerre de 1870 c'en serait fait de la peinture de batailles. Cette peinture ne doit-elle pas naître de la victoire et mourir par la défaite? Mais loin que ce genre soit près de disparaître, il est plus que jamais en faveur. Dans les dernières années de l'empire, le public était las des tableaux de batailles; aujourd'hui la foule se presse au Salon devant les œuvres de MM. de Neuville, Dupray, Detaille, Berne-Bellecour, Lewis-Brown. On est heureux de constater ce fait qui paraît d'un bon augure. Le vif attrait qu'ont les scènes de guerre pour la génération présente semble indiquer que l'esprit militaire, qui sera sa sauvegarde, gagne peu à peu la France. M. de Neuville et la légion de jeunes peintres militaires qui marchent avec lui n'ont pas, à la vérité, fait de grands tableaux représentant l'ensemble ou l'acte décisif d'une bataille. Ils s'arrêtent au côté épisodique de la dernière guerre : escarmouches, attaques de maisons, défenses de fermes, grand'gardes surprises, combats d'avant-poste, témoins de tant d'actes héroïques. Ils peignent avec un accent de vérité saisissant, une connaissance profonde du caractère de la guerre moderne, un sentiment très juste du soldat au feu. Rien de théâtral, rien de forcé; pas de phrases, en un mot, dans le tableau, pas plus qu'il n'y a de phrases au combat. Pour le soldat, c'est une fonction que de tuer et de mourir; il l'accomplit simplement comme on accomplit une fonction. Il faut citer la *Retraite d'artillerie sous bois* de M. Detaille, *la Grand'garde* de M. Dupray, *le Bastion* de M. Berne-Bellecour, enfin et surtout *la Dernière Cartouche*, le *Combat sur une voie ferrée*, l'*Épisode de Villersexel* de M. de Neu-

ville. Voici de vrais soldats et de vrais combats. C'est une puissante évocation de « l'année terrible. » En voyant ces tableaux, qui peut s'empêcher de songer à l'humble rôle qu'il a joué alors et ne pas dire : C'est cela? Cette jeune école, très sincère et très personnelle, ne saurait manquer d'appliquer à quelques grands tableaux de batailles ces qualités de composition, d'observation, de vérité locale et de sentiment juste du combat. Ce jour-là, si la main n'a pas trahi la pensée, nous aurons à saluer un vrai peintre de batailles.

II.

Le nouveau tableau de M. Meissonier a pour titre : *1807*, rien de plus. Les gens bien informés assurent que le peintre a représenté la bataille de Friedland. En effet, le seigle est vert, le ciel est bleu. Ce ne saurait donc être la bataille d'Eylau. L'empereur est présent, il ne s'agit donc pas des combats de Deppen, ni d'Heilsberg. Il y a une charge de cuirassiers, et les cuirassiers du général Nansouty chargèrent à Friedland. Ainsi, tout le prouve, c'est bien la bataille de Friedland, livrée le 14 juin 1807, et cependant ce n'est pas la bataille de Friedland, ou il faudrait admettre, ce que nous nous refusons à faire, que M. Meissonier, si consciencieux et si exact dans l'imitation des choses extérieures, a commis un grave anachronisme d'heure, sinon de jour. La bataille de Friedland, qui fut une des plus longues de ce siècle, — elle dura de trois heures du matin à neuf heures du soir, — eut trois phases bien marquées. Dans la matinée, Lannes, seul avec son corps de 27,000 hommes, eut à résister près de huit heures durant à l'effort des 75,000 hommes de l'armée de Benningsen. Napoléon arriva vers une heure sur le lieu de l'action, mais il n'avait pas encore autour de lui les forces nécessaires pour attaquer les positions ennemies. Toute l'après-midi, les deux armées restèrent sur la défensive, Napoléon attendant des renforts, Benningsen reformant ses bataillons décimés. Le soir, ce fut au tour des Français de prendre l'offensive. Ils attaquèrent les Russes de toutes parts et les mirent bientôt en pleine retraite. Or les 3,500 cuirassiers du général Nansouty, détachés du corps de cavalerie de Murat, chargèrent à trois ou quatre reprises pour arrêter la marche en avant des colonnes ennemies; mais ces diverses charges eurent lieu dans la première période de la bataille. Avant même l'arrivée de l'empereur, les cuirassiers furent placés en réserve et ne bougèrent plus de la journée. Ce fut l'infanterie, secondée par l'artillerie, qui eut alors tout le rôle. Le *1807* de Meissonier n'est donc pas Friedland, ni aucune autre bataille; c'est une

revue, c'est la grande revue des 18,000 cavaliers du prince Murat, passée par l'empereur dans les plaines d'Elbing quelques jours avant la reprise des opérations. « Cette masse énorme, dit l'historien de l'empire, avait tellement ébloui Napoléon, si habitué pourtant aux évolutions des grandes armées, qu'écrivant une heure après à ses ministres, il n'avait pu s'empêcher de leur vanter le beau spectacle qui venait de frapper sa vue. »

Il semble que dans l'œuvre de Meissonier deux tableaux de dimension différente, mais conçus d'après la même idée, se fassent pendant, se complètent, s'expliquent l'un par l'autre : le *1807* et le *1814*. Le peintre a voulu résumer en deux pages plastiques toute l'épopée impériale; 1807, c'est le nœud glorieux et éblouissant d'une action dont 1814 est le tragique dénoûment. En 1807, Napoléon a vaincu toutes les armées de l'Europe; il a eu Austerlitz, il a eu Iéna, il a eu Eylau; il tient sur les frontières mêmes de la Russie la dernière armée moscovite presqu'en son pouvoir, il va l'anéantir à Friedland, et six jours après cette bataille il signera la paix de Tilsitt. Jusque-là, pas un revers, pas un échec. Napoléon a parcouru sur un char triomphal une route radieuse de gloire, dont chaque étape a été une grande victoire. Ses soldats le saluent du titre d'empereur d'Occident; pour plus d'un d'entre eux il est un dieu. Si en effet, au lendemain du traité de Tilsitt, Napoléon fût mort subitement par quelque cause inconnue, n'eût-on pas été en droit de voir en lui un de ces héros demi-dieux des âges légendaires enlevé dans l'Olympe au milieu des divinités? Sa mort eût été une apothéose.

C'est l'apothéose humaine de Napoléon que M. Meissonier a voulu figurer dans le *1807*, de même que dans le *1814* il avait symbolisé la chute du titan. Or, dans ce tableau exposé en 1867, il n'avait pas peint Napoléon au milieu d'une bataille désespérée; non, il l'avait représenté chevauchant par quelque triste plaine de la Champagne, avec sa dernière armée en pleine retraite. Perdu dans de sombres pensées, la tête penchée, comme courbée par la fatalité, l'empereur, se laissant conduire par son cheval, les brides lâches, plutôt qu'il ne le conduit, passe au premier plan, suivi d'un état-major décimé, aux physionomies aussi mornes, aussi désespérées que la sienne même. Au second plan, dans la neige, sous un ciel gris et bas, chemine avec le froid au corps et le froid au cœur, une longue colonne d'infanterie, qui tient plus d'un troupeau que d'une armée. L'effet est sinistre, l'impression poignante. De même pour l'apothéose, M. Meissonier n'a pas peint la bataille, il a peint la veille de la bataille, qui est gagnée d'avance. Il a montré Napoléon voyant défiler devant lui les soldats enthousiastes de cette

immense et magnifique armée qui aime son empereur comme un père, l'adore comme un dieu et est prête, s'il lui plaît, à poursuivre la conquête du monde.

Compris ainsi, comme une revue, non comme une bataille, le tableau de M. Meissonier gagne en clarté; la composition se précise, le sujet apparaît. Au centre de la toile, au second plan, l'empereur domine toute la scène du tertre herbeux où il se tient à cheval. Son état-major se groupe à ses côtés. Derrière l'état-major, à droite, est arrêté l'escadron de service des guides, qui masque en partie un régiment d'infanterie, l'arme au pied. A droite aussi, mais à quelques pas en avant de l'empereur, quatre guides, le sabre au poing, avant-garde de l'escorte impériale, maintiennent leurs chevaux immobiles. Non loin de ces guides et sur le même plan, on voit un canon démonté et un schako de fusilier abandonné. Au fond, une longue colonne de cavalerie légère et d'artillerie à cheval, courant à fond de train, fuit dans la perspective. A la gauche de l'état-major s'allonge, du troisième au dernier plan, une longue colonne de grenadiers, massés par divisions. Venant de la gauche au premier plan, ou, si on peut dire, en avant même du premier plan, sortant de la toile, débordant sur le cadre, un escadron de cuirassiers lancés au grand galop, passe comme un tourbillon devant l'empereur. Emportés dans une allure vertigineuse, debout sur les étriers, agitant les lattes en l'air, les cuirassiers crient tous d'une même voix un retentissant *Vive l'empereur!* Chevaux bondissans ou enfoncés jusqu'au poitrail dans le blé vert, gestes désordonnés, épées tournoyantes en tout sens, corps haussés sur la selle, jambes raidies sur les étriers, visages animés, yeux brillans, bouches grandes ouvertes, tout crie l'enthousiasme. Excités par la rapidité de la course, par le vent qui leur siffle aux oreilles, par l'allure redoublée des sabots des chevaux, par l'éclair et le cliquetis des armes, électrisés par la vue de leur empereur, ces hommes ne savent pas s'ils vont à la tuerie ou à la parade. Et que leur importe? Ils sont lancés, et rien ne saurait arrêter leur élan. Ils enfonceraient un carré ennemi avec le même entrain qu'ils foulent ce champ de seigle aux pieds de leurs chevaux.

L'empereur, à ces acclamations, à la vue de ces héros obscurs qui ont sauvé l'armée à Eylau par cette terrible charge de quatre-vingts escadrons, alors que, cerné dans le cimetière, il avait dit à Murat en lui montrant les profondes colonnes des Russes : « Nous laisseras-tu manger par ces gens-là? » l'empereur se découvre avec un geste plein de noblesse et de majesté, exempt de toute emphase et de tout caractère théâtral.

Derrière le premier escadron de cuirassiers, on voit d'autres es-

cadrons prenant déjà le galop de charge, et dans les derniers lointains d'autres escadrons encore arrivant au trot. L'empereur se trouve ainsi au centre d'une sorte d'hémicycle dont la base est formée par les colonnes d'infanterie et de cavalerie, les côtés par les escadrons qui vont ou qui viennent de défiler, le sommet par l'escadron qui passe devant l'état-major. Le mouvement général est presque clairement indiqué. La cavalerie, massée derrière et à la gauche de l'empereur, défile devant lui en faisant un long circuit, et, après le défilé, elle regagne ses cantonnemens en passant à sa droite. Si au contraire il s'agit d'une bataille on ne s'explique rien du tout. Il ne paraît pas douteux en effet que ces cuirassiers vont tourner à la droite de l'empereur et suivre le mouvement des batteries d'artillerie qui les précèdent. Dans ce cas, Napoléon et toute sa garde tournent le dos à l'ennemi. En admettant que les cuirassiers se portent en avant, face au spectateur, que signifient ces cavaliers lancés à fond de train dans la direction diamétralement opposée? Ils sont donc en fuite. Or M. Meissonier n'a pas voulu mettre une déroute dans l'apothéose de Napoléon, ni personnifier 1807 par un corps de cavalerie française abandonnant le champ de bataille de toute la vitesse de ses chevaux. Les gens bien informés, qui tiennent pour la *Bataille de Friedland*, nous objecteront qu'il n'y a pas de pièces démontées sur un simple champ de manœuvres, et que les trompettes, dans un défilé, ne sont pas placés sur le flanc des escadrons. Quoi qu'il en soit, tout ceci prouve que, pour être bien comprise, la composition du tableau de M. Meissonier aura besoin d'une longue note dans le livret du prochain *Salon*. C'est déjà un grave défaut, car, si la composition d'un tableau doit, au point de vue pictural, être agencée selon certains principes traditionnels, le sujet lui-même doit être exprimé d'une façon claire et précise, frapper du premier coup l'esprit du spectateur, de même que l'effet général frappe du premier coup son regard.

Cette réserve faite, on ne saurait que louer l'habileté de la composition. Les trois groupes principaux, les guides, l'état-major, les cuirassiers, sont reliés ingénieusement entre eux par les lignes d'infanterie et de cavalerie des troisièmes et des derniers plans. Aucune place de la toile n'est vide. L'empereur et son état-major, quoiqu'au second plan, restent, par leur position sur une éminence, au centre du tableau, le groupe principal. Ils ne sont pas sacrifiés aux cuirassiers qui occupent cependant le premier plan. C'est sur l'empereur que tout d'abord se jettent les yeux. Un effet très grand naît du magnifique mouvement des cuirassiers opposé au calme souverain de l'état-major, des grenadiers et de l'escorte impériale et à la majestueuse simplicité de l'attitude de l'empereur. La cou-

leur est harmonieuse, mais froide. Tout le tableau est peint dans une gamme verte et blanche : verte par le champ de seigle du premier plan, l'herbe du tertre, les uniformes des guides, le frac de l'empereur; blanche par les nuages floconneux qui s'estompent sur le ciel, le cheval de l'empereur et celui du trompette, les plastrons, les culottes, les guêtres, les buffleteries et les gants des fantassins et des cavaliers. Les taches rousses et brunes des robes des chevaux, les notes rouge vif des plumets et des pelisses des guides et des fleurs des coquelicots ne parviennent pas à réchauffer cette froide tonalité.

L'ensemble jugé, nous arrivons aux détails avec d'autant plus de plaisir que, si M. Meissonier traite souvent en maître l'ensemble de ses œuvres, il est toujours impeccable dans les détails. Rien n'est sacrifié, rien n'est négligé, et la touche est si légère et si ferme à la fois, si vive et si spirituelle, que tout semble fait en se jouant. C'est la finesse du pinceau poussée à la perfection, c'est l'exactitude du « rendu » à ses dernières limites. Meissonier ne donne pas l'image de son modèle, il donne le modèle lui-même; après que, par quelque secrète opération qui tient de l'alchimie et de la sorcellerie, il l'a rapetissé de façon à le faire entrer dans un cadre. Beaucoup qui admirent autant que nous, plus que nous peut-être, dans les petits tableaux de Meissonier, comme *le Liseur*, *la Lecture chez Diderot*, *la Rixe*, *l'Amateur de tableaux*, ses qualités éminentes, son exquise finesse de pinceau, sa fermeté de touche, son savant modelé, son exactitude scrupuleuse, sont portés à les lui reprocher quand il expose des œuvres de plus grande dimension où il a à superposer des plans et à faire mouvoir des figures en plein air. Ils assurent que l'art de peindre se compose de sacrifices, que le peintre doit sacrifier cette partie de son tableau pour mieux faire valoir telle autre, qu'il doit atténuer ce ton-là pour donner plus d'éclat à celui-ci, qu'il doit traiter largement, par masses, les derniers plans, afin que les premiers aient plus d'effet et de relief. Tout ceci est fort juste, et M. Meissonier le sait aussi bien que ses critiques. Si, en effet, par sa minutieuse recherche des détails dans les derniers plans qui lui fait peindre ses artilleurs lilliputiens des derniers plans du même pinceau soigneux que ses guides et ses cuirassiers, il arrivait à confondre les plans, à les faire empiéter les uns sur les autres, pour mieux dire, à n'en avoir plus qu'un seul comme dans les tableaux primitifs, la critique aurait raison de crier; mais si, par sa science de la perspective aérienne, par un juste sentiment des dégradations de lumière, par quelque artifice qui est son secret, M. Meissonier traite avec autant de soin et d'exactitude les figures des derniers plans et celles des premiers, et

que toutes cependant restent parfaitement à leur place, qu'a-t-on à dire? Qu'importe qu'en s'approchant du cadre, en mettant le nez sur la toile, comme on dit, on distingue tous les détails de l'uniforme de soldats occupant le sixième plan, si, quand on s'en éloigne, tous ces soldats, peints chacun individuellement, forment une masse confuse et donnent l'impression de l'éloignement? C'est un tour de force, une difficulté vaincue. C'est même plus que cela, un réel effet de vérité, la nature prise sur le vif. Nous voyons un homme à 1,000 mètres, c'est un point sombre. Nous prenons une lorgnette, nous commençons à distinguer la coupe et la couleur de ses vêtemens, nous savons s'il est gros ou mince, s'il a une blouse bleue ou une redingote noire. Nous regardons dans une longue-vue marine, nous percevons alors ses traits, la nuance de ses cheveux, sa cravate, sa chaîne de montre. Cette chaîne de montre, à l'œil nu on ne la voit pas; cependant elle existe. L'effet donné par les derniers plans de Meissonier est un peu de même nature. A une dizaine de pas de la toile, nous apercevons une ligne confuse : en nous approchant nous savons que ce sont des soldats; nous nous approchons davantage, nous connaissons l'arme à laquelle ils appartiennent, presque le numéro de leur régiment.

La manière de M. Meissonier ne doit point pour cela être préconisée. Il vaudra toujours mieux appliquer à la grande peinture les procédés de la grande peinture, en traitant les derniers plans largement et par masses; mais, pour rester juste, le critique doit être éclectique et ne pas reprocher à Meissonier de ne pas peindre comme Delacroix : ce serait permettre à d'autres de reprocher à Delacroix de n'avoir pas peint comme Meissonier. Ce qui est bien est bien. Il importe peu qu'on parte de deux points opposés, si on arrive au même but.

Loin qu'ils soient à critiquer, les derniers plans du *1807* ont beaucoup de pittoresque et d'effet. Le peintre a très habilement tiré parti de la longue ligne de grenadiers qui se tiennent l'arme au bras, à la gauche de l'état-major. Il a su donner une variété de physionomies et même d'attitudes à tous ces soldats condamnés à l'immobilité dans le rang. L'un incline légèrement la tête comme répondant à une question de son camarade, qui a le visage tourné de son côté. Celui-ci se tient raide, pareil à un grenadier du gros Guillaume; un vieux sergent chevronné, placé en serre-file, se retourne pour regarder si le défilé est près de finir. Le capitaine de la première division, fatigué de porter son épée à l'ordonnance, laisse tomber la lame dans sa main gauche. Tous ces soldats, enlevés d'une touche légère et spirituelle, sont naturels et vivans.

Le groupe de l'état-major, qui attire tout d'abord les yeux, les

retient longtemps. C'est une galerie de portraits et un musée de costumes. L'empereur, monté sur un cheval blanc, porte la petite tenue de chasseur à cheval de la garde : le frac vert, les culottes et le gilet blancs, la grande botte et le fameux petit chapeau, qui paraît immense aujourd'hui, qu'on semble craindre de couvrir la tête des soldats et des officiers. Ses traits marmoréens sont nettement accusés. Napoléon, qui a été tour à tour César et Auguste, a eu tour à tour le masque énergique, inquiet, ardent, *romantique* de César et le masque impassible et sévère d'Auguste. A mesure que le nouvel empire français s'édifiait à l'imitation de l'empire romain, la tête de l'empereur se modifiait et s'accentuait dans le type classique. Meissonier a voulu peindre la transition du consul à l'empereur. C'est déjà Napoléon, et c'est encore Bonaparte. Le corps commence à prendre un peu d'embonpoint, il tient mieux à la selle que dans le *Passage du Saint-Bernard*, de David. Ce n'est plus le maigre et nerveux héros de Marengo, mais le visage reste jeune, énergique, animé, assuré. A première vue, on est un peu déconcerté par ce portrait, car on a toujours à la mémoire le *Napoléon à Eylau* de Gros, le corps grossi par son épaisse pelisse fourrée, la face déjà envahie par la graisse. Gros, qui a la touche un peu lourde, fait de l'empereur un portrait ressemblant, mais ressemblant par anticipation. Son Napoléon n'est pas le Napoléon de 1807, c'est le Napoléon de 1812. Si on consulte la collection des monnaies napoléoniennes depuis l'an x jusqu'à l'année 1814, on sera convaincu que le portrait de Meissonier réalise mieux le type des pièces d'or et d'argent frappées en 1806 (1) et en 1807 que ne le fait celui de Gros.

A la droite de l'empereur, cet officier qui porte en bataille son chapeau bordé de menues plumes blanches et dont le cheval impatient de la durée du défilé tire sur la bride en baissant la tête et fouille le sol du pied, c'est Berthier, maréchal de l'empire, major général de l'armée. La plaque de grand aigle de la Légion d'honneur étoile sa poitrine, et les aiguillettes de l'état-major s'arrondissent en tresses d'or sur son frac bleu foncé. A côté de lui, cet officier décoré aussi des aiguillettes, est Savary, aide-de-camp de l'empereur. A gauche de Napoléon, voici Bessières, maréchal de France, colonel général de la garde. Derrière ces maréchaux et ces généraux se tient un officier d'ordonnance de l'empereur, reconnaissable à son uniforme entièrement bleu de ciel. Trois cavaliers

(1) Particularité curieuse qui sans doute a été déjà signalée : les pièces de 5 francs de 1806 portent en exergue sur la face : *Napoléon empereur*, et au revers : *République française*. C'est toujours la méthode des césars romains, qui gouvernaient en despotes tout-puissans de l'Asie sous le couvert de l'étiquette républicaine.

vêtus du dolman et de la pelisse rouges, chamarrés d'or, apparaissent au fond; ce sont les aides-de-camp du major-général. Tous ces officiers ont la physionomie vivante et tranchée. Leurs divers uniformes s'harmonisent bien entre eux, les figures sont heureusement groupées de façon à encadrer et à faire ressortir celle de Napoléon. Il faut louer plus encore les quatre guides d'avant-garde. Là tout est accompli, il n'est rien à reprendre, la critique est muette. Solides à cheval, ne faisant qu'un avec leur monture, portant orgueilleusement leur bel uniforme : dolman et culotte vert foncé, pelisse rouge et épais kolback dont les poils retombent jusque sur les yeux, ces hommes ont une attitude aisée et martiale, une mine farouche et débonnaire. On voit qu'ils sont fiers d'être l'avant-garde de l'escorte impériale, de marcher devant leur empereur! Le cheval de l'un d'eux, qui, vu en raccourci, de face, s'encapuchonne sous la main rigide de son cavalier, est vraiment admirable.

Les cuirassiers du premier plan sont loin d'atteindre à cette perfection. Il y a certes dans l'ensemble de ce groupe un grand effet de mouvement et de vie : chevaux et cavaliers sont bien dans l'action. Ils courent, ils volent, ceux-là cherchant à se gagner de vitesse, ceux-ci s'efforçant de maintenir leurs montures dans le rang. Il y a certes dans les détails une touche sans pareille, un relief inoui, une exactitude merveilleuse; mais combien aussi il y a-t-il de fautes d'harmonie et de mesure! Comme Géricault, qui eut toujours une furieuse passion pour les chevaux, qui au collége rêvait de remplacer Franconi, et, raconte un contemporain, s'attachait des barres de bois le long des genoux, en dedans, afin de se courber les jambes en arc à la façon des cavaliers, qui en 1814 s'engageait dans la cavalerie et qui plus tard se promenait chaque jour à cheval aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, Meissonier aime les chevaux à la folie. Il connaît le cheval à la fois en peintre, en professeur à l'École d'Alfort et en sportman. Il l'a étudié à l'écurie, à la promenade, aux courses, dans les revues et jusque sur les champs de bataille. Peut-être est-ce cette passion des chevaux qui a nui à Meissonier pour peindre les chevaux des cuirassiers. Il semble qu'il se soit trop complu dans cette partie de son travail. Il a trop caressé, trop lustré de son pinceau ces croupes, ces avant-trains et ces encolures. Il ne s'est jamais résolu à les abandonner. Il a voulu aller au-delà de la perfection, tout montrer, tout accuser, ne laisser aucun muscle au repos, aucune veine sous le poil. C'est ainsi qu'il est arrivé à donner à ces chevaux l'apparence d'écorchés. Trop de muscles, trop de veines, trop de surfaces luisantes. « Un trop grand soin nuit souvent, » aimait à dire Apelles. Cette maxime s'applique à merveille aux chevaux de Meissonier. Un cheval lancé au galop ne saurait être peint

avec la minutie et la patience qu'on emploie pour une figure au repos. Le « morceau » ne convient guère aux figures en mouvement. Il faut qu'elles soient enlevées par des touches vigoureuses sous peine d'être glacées et immobilisées dans leur mouvement. Meissonier prouve que les théories ne sont pas absolues. Malgré le soin excessif de l'exécution, ses chevaux galopent, bondissent et se cabrent avec toute l'apparence de la réalité et de la vie. Encore quelques critiques de détail. Pourquoi ce même type d'Alsacien blond empreint sur toutes les têtes des cuirassiers? Nous ne savions pas que Napoléon eût appareillé les hommes par escadron selon leur type et la couleur de leurs cheveux, à l'imitation du tsar Paul Ier, qui avait créé le régiment des grenadiers au nez camard. On ne sait de quelle épaule sort le bras du cuirassier placé à l'extrême gauche du tableau. C'est un bras isolé, un bras perdu! Cette dislocation est peut-être vraie dans la nature, elle est choquante et inexplicable dans un tableau. Le cheval blanc du trompette d'ordonnance, vêtu de jaune, couleur distinctive du collet du 12e cuirassiers, est trop lourd. Il ne fournirait pas une charge. Les manches des tuniques ne sont peintes que par demi-teintes, ce qui leur donne un ton faux. Si les uniformes ne sont pas assez bleus, les cuirasses et les épées le sont trop. Elles n'ont ni les éclairs de l'acier fourbi, ni les tons mats de l'acier graissé. M. Meissonier a d'ordinaire la tonalité locale plus juste.

Tout le bruit qui s'est fait autour du *1807* vient surtout du prix excessif que ce tableau a été payé. Bien des gens admirent dans cette toile les billets de banque qu'elle représente, et s'amusent à calculer le nombre de louis que chaque figure a rapportés à l'auteur. D'autres, — sans parler des envieux, — s'irritent d'un tel prix, se demandant avec raison ce que vaudra un chef-d'œuvre incontesté, d'un maître ancien, si l'on donne 300,000 francs d'un tableau fort discutable d'un peintre encore vivant. Dans les ateliers et dans les salons, on discute moins en réalité le talent de l'artiste que la folie ou la sagesse de l'amateur. Le *1807* vaut peut-être 300,000 francs, mais mérite-t-il tout ce tapage? M. Meissonier n'y montre aucune face nouvelle de son talent, il y apparaît avec ses qualités accoutumées qui, poussées à l'excès, deviennent des défauts; mais il y reste ce qu'il a toujours été, un peintre de grande manière, quelle que soit la dimension de ses tableaux.

III.

La première impression qu'on ressent en entrant à l'exposition des œuvres de Pils est l'étonnement du petit nombre de tableaux

exposés. Lorsqu'on a vu les expositions si fournies, si variées, si abondantes de Delacroix et d'Ingres; lorsqu'on s'imagine ce qu'eût pu être une exposition de l'œuvre entier de Gros, de David, d'Horace Vernet, d'Ary Scheffer, de Delaroche; lorsqu'on se rappelle l'exposition à ce même palais des Beaux-Arts d'une seule partie de l'œuvre de Paul Baudry, les peintures destinées au nouvel Opéra, on est un peu surpris du maigre héritage de Pils. Quelques grands tableaux, la *Bataille de l'Alma*, le *Débarquement en Crimée*, le *Jeudi-saint*, une dizaine de petites toiles, *l'École à feu*, la *Tranchée*, les *Zouaves*, le *Rouget de l'Isle*, le *Retour de la chasse*, puis une multitude d'aquarelles, de dessins, d'ébauches, d'esquisses, de croquis, c'est là tout. On a compté sur une promenade dans une exposition et on ne fait guère qu'une visite à un atelier, à l'époque des envois au Salon. Au reste la fécondité n'est pas le génie. N'eût-il fait que le *Naufrage de la Méduse*, Géricault n'en serait pas moins au Panthéon de l'art. Mais Pils n'est pas de la famille des grands peintres. Sauf sa *Bataille de l'Alma*, le *Débarquement*, deux ou trois petits tableaux militaires et ses aquarelles, toutes marquées au signe de l'originalité, pleines d'air et de pittoresque, et lavées d'une touche légère, son œuvre sera vite oublié. Peintre convenable, soigneux, élevé à une bonne école, il n'a pas de qualité dominante. Dans presque tous ses tableaux d'histoire ou de genre, la composition est banale, le dessin indécis, la couleur sans éclat et sans vigueur. C'est à cause du sujet qu'on s'arrête devant le *Rouget de l'Isle chantant la Marseillaise*. Le *Retour de la battue*, peint tout entier dans une gamme gris-ardoise, nous montre une réunion de chasseurs devant un château à tourelles qui est un joujou. Jamais les chasseurs ne pourront entrer par ces petites portes, ni se tenir debout à ces petites fenêtres. L'esquisse de *la Mort d'une sœur de charité* est d'un beau sentiment, mais l'exécution du tableau ne vaut peut-être pas mieux que celle de la *Prière à l'hospice* et du *Jeudi-saint*.

Pour Pils, hésitant entre les tableaux religieux, les sujets mythologiques et les tableaux de genre, la campagne de Crimée fut le chemin de Damas. Fils d'un soldat, il se fit peintre de soldats. Au Salon de 1855, sa *Tranchée devant Sébastopol*, qui rachète sa couleur terreuse par l'attitude pittoresque des figures et une certaine originalité dans l'expression du troupier moderne, fut remarquée. Le prince Napoléon lui commanda alors le *Débarquement en Crimée*. Ce tableau, qui est exposé aujourd'hui à l'École des Beaux-Arts, justifie le succès qu'il obtint au Salon de 1857. Pils a heureusement agencé sa composition, de façon à contenter et le public et l'auteur de la commande. Au premier plan, le maréchal Saint-Arnaud, déjà malade,

est assis sur une cantine d'officier. Une carte dans la main gauche, il semble désigner de l'autre main étendue les positions que doivent occuper les troupes. Groupés debout autour du général en chef, le prince Napoléon, le duc de Cambridge et le général Canrobert écoutent ses instructions. Bosquet, déjà en selle, va gagner le poste qui lui est assigné. Derrière l'état-major, dont chaque figure, placée dans une attitude naturelle, est un portrait très ressemblant, et qui ne pose pas comme un état-major d'Horace Vernet, passe une colonne d'infanterie. De l'autre côté de la toile, un bataillon de chasseurs est arrêté en attendant l'ordre du départ. Les soldats ne sont point à une revue, aussi prennent-ils les poses familières au troupier lors des pauses des étapes. Les uns, assis par terre, allument leur pipe ou rajustent une guêtre délacée; les autres s'appuient les deux mains sur le bout du canon de leurs lourdes carabines ou donnent ce qu'on appelle le « coup de sac. » Le second plan est occupé par une batterie d'artillerie montée qui s'avance au pas et dont la longue file de cavaliers et de canons se prolonge en perspective jusqu'au rivage. Au fond, la mer couverte de voiles étend ses eaux transparentes sous un ciel bleu, un peu nuageux, d'une grande légèreté. La couleur est agréable par sa clarté, sans avoir pourtant ni l'éclat ni la puissance. La composition est habilement entendue. Chacun a sa place, le général comme le soldat, l'état-major comme l'armée. On a une juste idée de la confusion, des tâtonnemens, des marches et des contre-marches d'un débarquement en pays ennemi. Les généraux ont souci de leur haute mission, de leur grave responsabilité. Les soldats portent sur leur visage la gaîté d'hommes qui voient du nouveau et qui se réjouissent après une longue traversée de fouler ce « sacro-saint plancher des vaches, » si cher à Panurge.

Dans divers tableaux de petite dimension, tels que l'*Exercice à feu*, les *Zouaves à la tranchée*, et surtout dans les aquarelles, Pils a montré les mêmes qualités de composition, de pittoresque et de réalisation vivante du troupier. Voyez ces zouaves défilant dans la tranchée au pas de course, le corps courbé en deux, la tête baissée, le fusil tenu horizontalement, à hauteur de la hanche. A leur allure martiale on devine que s'ils se cachent ainsi ce n'est pas pour éviter les balles de l'ennemi; c'est pour ne pas attirer son attention sur le hardi coup de main qu'ils vont tenter. Dans une lettre que désavouerait peut-être le successeur de Montalembert à l'Académie, mais que reconnaîtrait bien le commandant en chef du 7e corps d'armée, le duc d'Aumale a caractérisé d'une façon toute pittoresque le talent de Pils, peintre de soldats. « Vous m'avez envoyé, écrivait-il, un vrai chef-d'œuvre, trois troupiers en chair et en os,

qui parlent, qui remuent, qui vont se battre et qui rosseront, j'en suis sûr, Arabes et Kabyles. Il me semble que j'ai vu ces trois figures-là et que je connais leurs noms. Celui de gauche est aussi bon sujet que brave; je l'avais fait caporal, il a dû faire son chemin depuis. J'ai donné quelque part une pipe au clairon. Quant au troisième, c'est un *remplaçant;* il est *pratique,* mais vaillant, et lorsqu'on l'a mis à la salle de police pour une *bordée,* on l'en fait sortir, car il se bat si bien! Enfin je suis ravi de voir qu'il y a encore un pinceau pour conserver à nos neveux le type de ce soldat français que nous connaissons et que nous aimons... »

L'œuvre capitale de Pils est la *Bataille de l'Alma.* Chacun voudra revoir à l'École des Beaux-Arts cette belle page d'histoire militaire. On connaît dans ses grandes lignes la marche de la bataille de l'Alma. L'armée russe occupait de formidables positions : elle était massée tout entière sur des hauteurs escarpées, dominant la plaine où s'avançait l'armée alliée. Une heure avant l'action, Menchikof écrivait à l'empereur Nicolas : « J'occupe une position formidable; dans six semaines, les Français, fussent-ils 100,000 hommes, ne m'auront pas débusqué d'ici. » Le lendemain, le général russe racontait sa défaite, mais il disait : « Il faut que les Français soient fous! » L'audace en effet avait été poussée jusqu'à la folie. A une heure de l'après-midi, alors que le gros des Français et des Anglais marchait en ligne, à découvert, contre les positions de l'ennemi et que l'artillerie entrait en action, la division Bosquet, qui occupait l'extrême droite de l'armée et que secondaient les canons de la flotte, franchissait l'Alma et, sous le feu des Russes, escaladait avec deux batteries de campagne ces hauteurs escarpées qui semblaient inaccessibles même pour les zouaves. Cette position enlevée, la bataille n'était pas encore terminée, mais elle était déjà gagnée.

Le tableau de Pils représente d'une façon claire et précise la position générale des deux armées ennemies et exprime bien l'important mouvement de la division Bosquet. Si on ne se bat pas corps à corps dans cette bataille, ce n'en est pas moins une bataille. La toile, d'une très grande dimension, embrasse la plaine de l'Alma, coupée par le cours sinueux de la petite rivière. Au fond s'étend, de la droite presque jusqu'à la gauche, la chaîne de collines aux pentes roides et aux arêtes vives qu'occupe l'ennemi. Dans la plaine, on aperçoit la fumée noire d'un village incendié et trois lignes de combattans perdus dans la fumée grise de la canonnade. Au milieu, presque au pied des hauteurs, c'est la division Canrobert; plus à gauche, en échelon en arrière, c'est la division du prince Napoléon; à l'extrême gauche enfin, c'est le corps anglais. Les premiers et les deuxièmes plans sont remplis par les fantassins et les artil-

leurs de Bosquet. Le général, qui a pour tout état-major un officier d'ordonnance et un porte-fanion, franchit l'Alma à gué. Autour du cheval de Bosquet, en avant, en arrière, se presse, dans le lit de la rivière, une foule de turcos, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, se poussant pour suivre leurs tambours et leurs clairons qui, déjà parvenus sur l'autre rive, se dirigent du côté des Russes. Un clairon s'est arrêté une minute pour prendre de l'eau. Agenouillé et la main gauche appuyée à terre, il remplit son bidon à la petite rivière. Derrière le groupe des tambours, vus de dos, une des batteries du commandant Barral, dont la silhouette se détache au-dessus d'un caisson, commence à gravir les premières pentes des hauteurs. On voit que ce n'est pas sans peine que s'accomplit ce tour de force. Les chevaux tirent de toute leur vigueur, les conducteurs fouettent à tour de bras, les servans de pièces, aidés par les tambours algériens, poussent énergiquement à la roue. Les premières pièces d'une autre batterie, engagées dans le cours d'eau, suivent le mouvement. A l'extrême droite, au troisième plan, les têtes de colonne des zouaves escaladent des hauteurs presque à pic. Sur la rive gauche de l'Alma, les régimens de ligne de la brigade d'Autemarre se mettent en marche pour seconder les zouaves.

L'aspect un peu panoramatique que donnent à cette œuvre la composition en amphithéâtre et les fonds presque vides ne lui retire pas son caractère de tableau. Il n'y a pas à la vérité de groupe principal, mais les masses du premier plan, bien liées ensemble, forment comme un seul groupe où le regard se porte naturellement. La composition est excellente, les attitudes des figures naturelles et animées, l'ensemble de l'œuvre enfin a de l'effet par le mouvement, l'entrain, le pittoresque; mais l'exécution est pauvre, sans accent, sans vigueur. Elle n'a ni la fougue, ni le premier jet, ni l'énergie grâce auxquels on est porté à pardonner les négligences et les incorrections; elle n'a pas non plus la fermeté de touche, la recherche de la ligne, la perfection du modelé, qu'on admire dans les œuvres où le génie s'est armé de patience. La couleur généralement terne et noire, sauf dans les fonds très légers et très aériens, a parfois de blessantes crudités. Le groupe des tambours de turcos est loin d'être harmonieux. Le cheval du général Bosquet et celui de son aide-de-camp ont le premier des tons d'acajou, le second des tons de palissandre qui appartiennent plus à l'ébénisterie qu'à la peinture. Les esquisses de Pils sont supérieures à ses tableaux. Celle de la *Bataille de l'Alma* est d'une tonalité plus fraîche et plus imprévue; il y a plus d'énergie et plus d'entrain encore dans les artilleurs qui poussent le canon, plus de *furia* dans les zouaves qui escaladent les hauteurs. Il a fait aussi, pour sa *Réception des*

chefs arabes, dont on se rappelle le détestable coloris, et qu'on a sagement agi en n'exposant pas, une esquisse pleine de feu, de mouvement et de couleur qu'aurait pu signer Delacroix. La main manquait à ce travailleur opiniâtre, qui, couché six mois par an pendant toute sa vie sur son lit de poitrinaire, travaillait le reste du temps avec un acharnement admirable, faisant pour le moindre tableau des esquisses par dizaines et des études par centaines.

Une heure, — un siècle à notre époque où la réputation est comme un château de cartes qui s'élève et s'écroule avec une égale rapidité, — Pils passa comme un grand peintre. On ne parlait alors que de la *Bataille de l'Alma*, du *Débarquement*, des *Zouaves;* mais l'opinion publique, qui s'égare facilement dans l'enthousiasme, a de cruels reviremens. Pils, d'ailleurs de plus en plus souffrant, eut le malheur de se faire oublier six ans. Devant la *Réception des chefs arabes*, en 1867, on ne se souvint du peintre de l'Alma que pour constater sa décadence. Découragé, miné par la maladie, Pils entreprit d'autres travaux. Il était presque humilié de s'entendre appeler sans cesse « peintre de soldats. » Il voulut consacrer les dernières années de sa vie de souffrances à une œuvre qui le classât parmi les peintres d'histoire. Il se rappela qu'il avait été prix de Rome, qu'il avait tout comme un autre fait des études d'après le nu et d'après l'antique. Il accepta de décorer l'escalier de l'Opéra. Pils se trompait : il n'était pas né pour la grande peinture mythologique. Il pouvait bien faire escalader par ses zouaves les crêtes de l'Alma, mais les cimes de l'Olympe ne se prennent pas d'assaut. Ses figures étaient trop lourdes de formes pour qu'elles pussent se soutenir sur les nuages dorés du ciel homérique. Ses qualités de vie, de mouvement, de pittoresque, son vif sentiment du type militaire moderne qui est la caractéristique de son talent, n'allaient plus que lui nuire. Pour réussir dans ce nouveau genre, il fallait qu'il se transformât, qu'il devînt un autre peintre. C'est ce qu'il fit. La métamorphose lui fut funeste. Il était Isidore Pils, il ne fut plus qu'un peintre comme il y en a tant, habile, ingénieux, expérimenté, mais dénué d'originalité, de puissance, de noblesse. Heureusement pour ce vaillant artiste, on aura vite oublié les peintures de l'Opéra, les *Chefs arabes*, le *Jeudi-saint*, et on se souviendra du peintre de l'*Alma*, ce nom qui affligeait tant Pils, et le seul cependant qui pourra le faire connaître à la postérité.

Cet aveuglement de Pils, dédaignant son plus beau titre de célébrité, méconnaissant son tempérament de peintre et abandonnant le genre où il s'était fait une juste réputation pour chercher ailleurs un insuccès mérité, n'est pas unique dans l'histoire de l'art. Gros, vaincu par les conseils de son ancien maître David qui du fond de

l'exil lui écrivait « d'abandonner les sujets futiles et les tableaux de circonstance pour faire enfin de beaux tableaux d'histoire, » Gros ne fit-il pas aussi des décorations allégoriques, et ce fameux tableau d'*Hercule et Diomède* dont les violentes critiques poussèrent au suicide le peintre immortel des *Pestiférés.*

D'après la rapide revue des peintres et des peintures de batailles que le *1807* de Meissonier et l'exposition des œuvres de Pils nous ont entraîné à faire, il semble que tous les tableaux de ce genre peuvent se diviser en quatre principaux groupes : les batailles typiques et généralisatrices, celles de Michel-Ange, du Vinci, de Salvator Rosa ; les batailles stratégiques, celles de Carle Vernet d'Eugène Lami, de Durand Brager et de l'aquarelliste Jung; les batailles officielles, celles de Van der Meulen, de Parrocel, de Gérard; enfin les batailles épisodiques, celles de Charlet et de la jeune école contemporaine. Pour réaliser l'idéal qu'on se fait d'un tableau de batailles, ne faudrait-il pas que ce tableau participât à la fois de ces quatre styles, qu'il fût épique et mouvementé comme la *Bataille d'Anghiari,* précis comme la *Bataille de Marengo,* exact comme le *Passage du Rhin,* vrai comme le *Combat sur une voie ferrée?* Raphaël, Gros, Delacroix ont plus ou moins atteint à cet idéal. En résumé, un tableau doit représenter la bataille dans son caractère général de lutte, de tuerie et d'horreur, mais il doit aussi représenter une bataille déterminée. Pour cela, le peintre a à garder, malgré la confusion des mêlées corps à corps, un certain ordre qui fasse comprendre la marche et le but de l'action ; il a à choisir dans les différentes péripéties de la bataille qu'il veut peindre celle qui est restée légendaire ou qui a décidé de la victoire : l'attaque désespérée de la colonne anglaise par la maison du roi à Fontenoi, la charge des cuirassiers à la Moskowa, la dernière défense de la garde à Waterloo, la charge de la cavalerie anglaise à Balaklava. Enfin, si le chef d'armée a été dans l'action même, comme Alexandre au Granique, César à Gergovie, François Ier à Marignan, Henri IV à Ivry, Bonaparte à Arcole, Napoléon à Arcis-sur-Aube, le peintre doit le mettre dans le tableau. Sinon, il doit lui préférer le véritable héros des batailles : le soldat.

HENRY HOUSSAYE.

LES

PRINCES COLONISATEURS

DE LA PRUSSE

II.

FRÉDÉRIC LE GRAND (1).

Hohenzollernsche Colonisationen, von Dr Max. Beheim-Schwarzbach, Leipzig 1874.

I.

Le règne de Frédéric le Grand ouvre une période nouvelle dans l'histoire des princes colonisateurs de la Prusse. Frédéric ne se contente pas en effet, comme le grand-électeur, comme les rois Frédéric Ier et Frédéric-Guillaume Ier, de mettre à profit des circonstances extraordinaires pour acquérir de nouveaux sujets : c'est en vertu d'un plan arrêté d'avance qu'il provoque une immigration régulière dans ses états. Disciple de l'école physiocratique, qui eut au XVIIIe siècle tant d'illustres adeptes, il professe que « les paysans sont les pères nourriciers de la société, » et, pour en accroître le nombre dans ses provinces, il fait d'extraordinaires efforts, commencés au début de son règne et poursuivis jusqu'à la dernière minute de sa vie. Avec lui, la colonisation devient une pure affaire économique; aussi ne se met-il pas, comme ses devanciers, en frais de zèle religieux et d'hypocrisie; on ne trouverait dans ses lettres,

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1875.

billets et notes marginales, aucune métaphore biblique : ses états sont, non point une terre promise, mais une terre en cours d'exploitation, et, comme il sait à un denier près le prix de revient d'un colon, pas une fois il ne parle de grâces spéciales octroyées par Dieu à la royale maison de Brandebourg. Certes ses prédécesseurs avaient beaucoup fait pour la colonisation de la monarchie, mais ils lui avaient laissé beaucoup à faire. A son avénement, Frédéric régnait sur un état de 2145 milles carrés, habités par environ 2,500,000 sujets; or la seule province de Brandebourg, dont la superficie ne mesure que 734 milles carrés, compte aujourd'hui 2,900,000 habitans! Il restait donc beaucoup de vides à remplir dans les anciennes provinces, et dans les nouvelles, dans la Silésie et la Prusse occidentale, ces conquêtes de Frédéric; la population était si insuffisante et l'élément slave si considérable qu'il fallait une large infusion de sang germanique. Enfin la guerre de la succession d'Autriche et celle de sept ans, se jetant au travers des efforts de Frédéric, décimèrent ses sujets et le forcèrent à redoubler de peine pour guérir les maux dont il avait été le témoin, en même temps que pour achever l'œuvre commencée par ses ancêtres.

Frédéric voulut que la colonisation devînt une branche spéciale de l'administration prussienne, comme la levée de l'impôt ou de la milice. Les chambres des diverses provinces, sorte de directoires administratifs, durent se rendre compte des besoins de leurs pays respectifs, faire le relevé des maisons inoccupées, des terrains abandonnés, évaluer le nombre de colons qui pouvaient être établis dans leur ressort, et classer avec méthode ces renseignemens dans des tableaux à plusieurs colonnes, dont le roi lui-même avait donné le modèle et qu'il examinait de fort près, car il surveillait à tous momens les chambres provinciales. On trouve mille traces de son intervention personnelle : que de promesses signées de son nom; mais que de menaces aussi! Il fallait stimuler le zèle de fonctionnaires déjà surchargés par la besogne d'une administration bureaucratique, et qui se voyaient par surcroît obligés de chercher des colons, de veiller à leur transport, de les établir, et de trouver les ressources nécessaires pour payer la dépense, car, si le roi consentait à les aider, comme il fit souvent, d'une main très généreuse, il voulait qu'à l'ordinaire les frais de la colonisation demeurassent à la charge des provinces qui en devaient profiter. Bien des demandes d'argent sont impitoyablement repoussées par lui. « Je n'ai pas le sou, » écrit-il en marge, ou bien : « Je suis pauvre comme Job, » ou bien encore : « J'ai aujourd'hui mal à l'oreille et je n'entends pas bien ce que vous voulez dire. » Cependant il voulait être servi à point nommé. L'infatigable activité de ce novateur déconcertait des gens habitués à la régularité d'un travail routinier. Comme

le neuf paraissait mauvais à ces vieux serviteurs, ils faisaient les plus respectueuses observations où revenaient sans cesse les mots « inutile » et « impossible, » qui ne plaisaient point à Frédéric. Des représentations véhémentes et des châtimens bien appliqués vinrent à bout de la résistance ouverte ou cachée. C'est avec une véritable indignation que le roi parle des récalcitrans : il les traite d'individus « méchans et sans conscience; » il les accuse d'avoir fait entre eux « une entente infernale pour maltraiter les colons qu'il appelle dans sa patriotique sollicitude; » il leur enjoint de cesser tout de suite une « conduite honteuse, impie et nuisible au pays. » Quand un prince comme Frédéric parlait un pareil langage, il ne restait plus qu'à obéir : c'est ce qu'on fit, et tel qui au fond de l'âme pestait contre les ordres du prince se fit gourmander pour des excès de zèle commis en les exécutant.

Les colons eux-mêmes causaient au roi de graves embarras. Il en arrivait de tous les pays du monde. Ce n'étaient plus, comme jadis, presque tous de graves et pieux réformés conduits par leur conscience, et si exacts serviteurs de Dieu qu'ils devenaient tout de suite les serviteurs du roi. Les chambres provinciales n'avaient pas tort de se plaindre qu'il y eût parmi eux des aventuriers. Plus d'un ne se fit pas scrupule d'exploiter malhonnêtement le bon vouloir du souverain. On en signala qui s'étaient fait payer à deux reprises les frais de voyage, ou qui plusieurs fois étaient sortis du royaume pour y rentrer et toucher chaque fois la prime d'arrivée. D'autres croyaient tout naïvement que leur présence suffisait au roi, et que celui-ci n'avait rien à leur demander, si ce n'est des enfans. « Voici la moisson mûre, disaient-ils aux inspecteurs; qui est-ce qui va la couper? » Ils s'estimaient des manières de personnages, et, quand ils étaient mécontens, ils menaçaient de s'en aller, en donnant, si je puis dire, leur démission de colons. Un jour l'un d'eux, des plus favorisés, eut l'audace de dire au roi en pleine figure qu'il allait, avec sa famille, chercher un pays où il fît meilleur à vivre. « Tu as cent fois raison, mon ami, repartit Frédéric; moi qui te parle, si je connaissais un endroit où je fusse mieux qu'ici, j'irais bien aussi. » Pourtant les désertions l'exaspéraient; mais c'est aux chambres provinciales qu'il les imputait. En vain cherchaient-elles à lui représenter que les déserteurs étaient des ivrognes, et leur départ un débarras : il se fâchait tout rouge, prescrivait un redoublement de surveillance, des revues deux fois la semaine. On lui proposa d'exiger des colons le serment de demeurer; il est inutile, répondit-il, de multiplier les sermens, car on en viole déjà bien assez. Il recourut pour empêcher ces sortes d'évasions à un moyen plus sûr en forçant les magistrats du lieu à payer l'argent dépensé pour les fugitifs. Il accordait volontiers à ceux qui se répandaient

en plaintes sur le caractère des étrangers que « la première génération ne vaut pas toujours grand'chose; » mais il travaillait pour l'avenir et voulait que tout le monde patientât comme lui, jusqu'à ce que la discipline prussienne eût fait son œuvre.

Pour aider les chambres provinciales dans le recrutement des colons, Frédéric établit deux agences spéciales, l'une à Francfort-sur-le-Mein, pour l'Allemagne du sud, l'autre à Hambourg pour l'Allemagne du nord : la dernière était chargée d'arrêter au passage les émigrans qui se disposaient à s'embarquer pour l'Amérique. Toutes les deux faisaient des annonces dans les journaux, ou bien elles envoyaient dans les pays où ces annonces étaient interdites des messagers spéciaux, qui faisaient de la propagande occulte. Le recruteur gagnait, comme on dit en allemand, une « douceur » par tête de recruté : c'étaient trois thaler pour un maître ouvrier célibataire, cinq thaler pour un maître ouvrier marié. Cette industrie avait sa belle et sa morte saison. « Voici le printemps, écrit à Frédéric l'agent de Francfort; le temps est bon pour chercher des colons; » mais pour que les affaires marchassent à souhait il fallait que quelque calamité s'abattît sur les pays circonvoisins. Frédéric n'en a pas laissé passer une sans en tirer quelque profit. La persécution religieuse sévit-elle en plein XVIIIe siècle, comme en Saxe, comme en Autriche, où l'on signale en 1752 des emprisonnemens et des transportations d'hérétiques, comme en Pologne, où la noblesse, élevée par les jésuites, ajoute l'intolérance aux maux dont ce pays allait mourir, aussitôt le roi de Prusse intervient officiellement auprès des gouvernemens, officieusement auprès des persécutés. Pour attirer ces derniers, aucun moyen n'est omis, si petit qu'il soit. En 1742, on mande de Glogau à Frédéric, que « le moment est opportun pour faire profiter la Silésie des persécutions dont souffrent les pays voisins. » Qu'il plaise seulement au roi de faire bâtir dans deux villages, à la frontière de Pologne et à celle de Bohême, deux églises protestantes où le service divin soit célébré en polonais et en bohémien; cela fera venir un grand nombre de colons de Silésie et en outre tous les dimanches environ sept mille personnes qui « par la consommation qu'elles feront de bière et d'eau-de-vie apporteront de l'argent dans le pays. » Les églises ne coûteront pas cher; il suffira qu'elles soient très simples, et même « il est inutile d'y mettre des portes. » Ne voit-on pas bien dans ces détails l'ingénieuse parcimonie d'une petite maison qui veut devenir grande? Mais le meilleur moyen d'attirer des persécutés, c'était de continuer l'heureuse politique des Hohenzollern. Frédéric n'y manqua point, lui qui voulait que dans ses états chacun gagnât le paradis à sa manière, et il prouva même sa tolérance d'une façon fort originale : à côté de tous ces persécutés, qui pour la plupart

étaient des victimes du zèle des jésuites, il fit place un beau jour, quand ils eurent été chassés des états catholiques, aux jésuites eux-mêmes.

La persécution religieuse n'était pas le seul fléau qui vînt en aide aux agens de la Prusse. En 1747, la Bohême est en proie à une terrible famine : rapport en est fait aussitôt à Frédéric, qui s'apitoie sur la « mauvaise qualité du pain » mangé par les pauvres Bohémiens, et qui espère que « ses sujets profiteront de la circonstance et réfléchiront aux moyens d'attirer chez eux » quelques-uns des affamés. En 1767, la ville de Lissa, pour la troisième fois depuis un siècle, est détruite par un incendie. « N'y a-t-il pas quelque chose à faire? » écrit-on à Frédéric. Le roi, sans tarder, publie en allemand et en polonais une patente où, après quelques mots de condoléance sur le malheur qui a frappé la pauvre ville, il déclare avoir entendu dire que plusieurs victimes du sinistre « laissaient voir de l'inclination à venir s'établir en Silésie, » et fait l'habituelle énumération des priviléges qui les attendent. Le mauvais gouvernement de la Pologne, où se perpétue l'anarchie, et de certains petits états, comme le Mecklembourg, où des potentats sans budget se ruinent à imiter la cour de Louis XIV, tout est prétexte à Frédéric pour débaucher les sujets de ses voisins. Ceux-ci se plaignent les uns après les autres. L'électeur de Saxe, un des plus éprouvés, écrit au roi de Prusse que « sa manière d'agir est contraire à toutes les règles du bon voisinage, » et qu'il espère la voir bientôt cesser : cette espérance fut trompée, car les agens reçurent seulement l'ordre d'agir avec une plus grande prudence. Une lettre de Frédéric à son représentant près de la cour de Vienne trace de point en point la ligne de conduite qu'un habile homme, bien pénétré des intentions de son maître, doit tenir en pays étranger pour pratiquer l'embauchage des colons, tout en gardant l'honnêteté des apparences. « Vous aurez soin de mettre en circulation les édits que je vous envoie, mais de la bonne façon et sans que vous ayez l'air de vous y intéresser. Si vous apprenez qu'une ou plusieurs familles ayant quelque avoir montrent du penchant à venir s'établir dans nos états, vous devez les fortifier de votre mieux dans leurs résolutions. Si elles signalent quelques *desiderata*, faites-m'en tout de suite un rapport bien détaillé. Soyez assuré de mes bonnes grâces spéciales pour vos efforts; mais mettez dans toute cette affaire de si grands ménagemens qu'on ne puisse jamais vous reprocher d'induire des sujets à quitter leur maître. » Il paraît que ces conseils étaient bien suivis, et que les souverains ne savaient pas mettre la main sur les recruteurs de Frédéric. Ils multiplient les édits contre « le crime de l'émigration, » et l'on en trouve où perce de la fureur contre les « émis-

saires et négociateurs d'émigration, » qui devront être « appréhendés au cou sur le moindre soupçon, et, suivant la gravité des circonstances, punis de diverses peines corporelles, même de la mort. » Rien n'y fit. Quand Frédéric avait un intérêt momentané à ménager un prince, il modérait le zèle des recruteurs, mais il était d'une parfaite indifférence pour ceux dont il n'avait rien à craindre ni à espérer. Sa conduite en Pologne fut odieuse; il tirait de ce malheureux pays tout ce qu'il y pouvait trouver d'ouvriers habiles ou laborieux : c'étaient pour la plupart des Allemands entre les mains desquels était presque toute l'industrie des grandes villes. Les agens prussiens n'y mettaient point de vergogne : « Je fais marcher l'émigration grand train, » écrivait l'un d'eux à Frédéric; mais il arriva que plusieurs seigneurs s'opposèrent au départ des immigrans. La Prusse était encore en paix avec la Pologne : c'était au mois d'avril 1769; le roi fit pourtant partir trois régimens. Cette petite armée, sous prétexte d'aller au-devant d'un convoi de chevaux de remonte, s'avança jusqu'à Posen, et ramena dans ses rangs les fugitifs, après avoir tué ou dispersé une poignée de Polonais qui avaient cherché à lui disputer le passage d'un pont. Ainsi ce n'était pas assez que les calamités de toute sorte dont étaient affligés les pays voisins enrichissent la Prusse, comme la peste « enrichit le noir Achéron. » Quand les sinistres auxiliaires de la propagande prussienne venaient à manquer, Frédéric ne reculait pas devant ces interventions à main armée qui ressemblent fort à du brigandage.

II.

Les colons recrutés par ces moyens divers furent répartis entre les provinces de la monarchie prussienne. Parmi les anciennes, la Lithuanie et la Prusse orientale en reçurent au moins 15,000; la province de Magdebourg et de Halberstadt, 20,000; la Poméranie, 20,000 également; la Nouvelle-Marche, 24,000; mais la plus favorisée fut le Brandebourg, c'est-à-dire le pays qui était immédiatement placé sous le regard de Frédéric, que ce prince aimait comme le berceau véritable de la monarchie, et dont il a voulu écrire l'histoire de sa propre main. Dès son avénement, le roi avait ordonné qu'on lui présentât un « exposé solide et bien travaillé, où l'on rechercherait si jadis, avant la guerre de trente ans, il y avait dans la Marche plus et de plus grands villages qu'aujourd'hui, et où l'on examinerait s'il ne convenait pas d'en créer de nouveaux et d'agrandir les anciens. » On lui répondit, qu'il y avait en Brandebourg plus de villages qu'autrefois, que tout y était pour le mieux, qu'on y pouvait cependant trouver place encore pour

111 familles, représentant 555 personnes : Frédéric approuva fort la conclusion; il remercia les auteurs du travail, et, de 1740 à 1756, il trouva place en Brandebourg pour 50,000 colons! Il est vrai que des marécages avaient été desséchés, les bords humides et malsains des rivières assainis et fertilisés; le bétail paissait et les paysans moissonnaient en des endroits où l'on n'avait vu, de mémoire d'homme, ni bêtes, ni gens; la population des villes s'accroissait énormément, car Berlin, si misérable avec ses 6,000 habitans, au temps du grand-électeur, et qui n'en avait encore que 68,931 à l'avénement de Frédéric, en comptait quinze ans après 100,336, c'est-à-dire près de 32,000 de plus! C'est au milieu de cette croissante prospérité qu'éclata la guerre de sept ans. Toute la monarchie fut couverte de ruines, et le Brandebourg très éprouvé; mais à quoi bon peindre encore une fois la désolation de cette province? On y retrouverait les misères que nous avons dépeintes en parlant de la guerre de trente ans, car peu de pays au monde ont, dans le cours d'une plus laborieuse existence, essuyé plus d'orages que ce pays de Prusse! Frédéric voulut mesurer l'étendue du désastre pour y proportionner son effort : il apprit que la population avait décru de 66,840 âmes, et il se mit à l'œuvre; il y apporta une telle énergie, déclara si nettement aux faiseurs de remontrances qu'il donnait des ordres et ne recevait pas de conseils, aux récalcitrans qu'il irait jusqu'au bout de ses desseins, « dussent les gens crier jusqu'au dernier jour, » qu'en 1778 le mal était plus que réparé. La population du Brandebourg a gagné, pendant le seul règne de Frédéric, 207,000 âmes. Il faut tenir compte de l'accroissement normal qui vient du surcroît des naissances et ne pas oublier qu'un assez grand nombre d'étrangers s'établirent dans la Marche sans être des colons proprement dits; mais une appréciation modérée porte le nombre de ces derniers au moins à 100,000!

Pour se rendre un compte exact de la prodigieuse activité du roi de Prusse, il faudrait faire, par le menu, l'histoire de la colonisation dans chaque province; mais on risquerait de se perdre dans la quantité infinie des détails. On ne peut pourtant parler si brièvement de la Silésie, car ici Frédéric n'a pas voulu seulement augmenter le nombre des habitans et accroître la richesse publique au profit de son armée et de son trésor. Il s'agissait de rendre prussienne une province dont l'acquisition fut la plus importante de son règne.

Située sur le revers septentrional des Carpathes, s'étendant entre la Bohême et la Pologne, la Silésie, pays slave, avait été, au moyen âge, rattachée à l'un et à l'autre des deux royaumes slaves, et elle était entrée en 1526 dans les domaines de la maison d'Autriche, quand les Habsbourg devinrent rois de Bohême. Comme les desti-

nées de l'Allemagne auraient été changées, si l'Autriche, au lieu de s'éprendre d'une ambition cosmopolite, de combattre pour des possessions espagnoles, italiennes, néerlandaises, hongroises, d'égarer sa politique et d'épuiser ses forces sur ce trop vaste échiquier, s'était appliquée à fonder solidement sa domination sur la Bohême et sur la Silésie! L'élément germanique y était assez fort déjà pour qu'elle pût consommer dans la haute vallée de l'Elbe et de l'Oder l'œuvre d'assimilation que les margraves de Brandebourg ont menée à si bonne fin sur le cours inférieur de ces deux fleuves, slaves jadis, allemands aujourd'hui. Une fois les Habsbourg fortement établis dans toute la région sud-est de l'Allemagne, aucune puissance n'eût été capable d'arrêter leurs progrès à l'ouest; la Prusse ne les eût pas empêchés, comme elle fit en 1779, d'annexer la Bavière, car la Prusse ne fût pas devenue grande puissance : la Silésie, avant-garde de l'Autriche dans la Basse-Allemagne, attachée au flanc du Brandebourg, poussant sa pointe septentrionale entre Berlin et Posen, rendait impossible tout développement ultérieur de la monarchie prussienne vers l'Orient.

C'est pour toutes ces raisons que, l'année même de son avénement, à la nouvelle que la mort de Charles VI ouvrait la succession d'Autriche, Frédéric, sautant à bas du lit où le retenait la fièvre, rassembla ses troupes et, laissant ses ministres arranger des mensonges diplomatiques, conquit en quelques mois une province de 600 milles carrés, habitée par 1,200,000 habitans : il augmentait ainsi d'un tiers l'étendue de ses états et le nombre de ses sujets. Aussitôt commença dans toute la province un merveilleux travail. Le premier soin de Frédéric fut de se fortifier dans sa conquête; il avait trouvé les forteresses dans un état complet de délabrement : en peu de temps, il les mit en état de défense. La province reçut un gouverneur particulier directement placé sous les ordres du roi. Une sage administration financière éleva les impôts sans provoquer de réclamation, parce que la charge en fut mieux répartie. D'ailleurs l'argent, au lieu d'être chaque année transporté au château impérial de Vienne, restait dans le pays pour être employé à sa défense et à des améliorations de toute espèce : sur 3,300,000 thaler, Frédéric n'en réclama que 17,000 pour lui. L'affranchissement intellectuel de la Silésie commença au lendemain de la conquête. On n'y pouvait guère lire auparavant, tant était longue la liste des livres interdits par la censure de Vienne, qui se montrait plus sévère même que la congrégation romaine de l'*Index :* des ballots de livres envahirent la province, et les Silésiens n'en purent croire leurs yeux en lisant des brochures où étaient critiqués, souvent avec hardiesse, les actes mêmes de leur nouveau souverain. Les haines religieuses

étaient vives entre les deux confessions qui se trouvaient en présence, et les protestans, longtemps opprimés, croyaient le moment venu de la revanche; mais Frédéric ménagea les catholiques. Tout en réduisant le nombre des jours fériés, qui étaient fort nombreux et qui causaient une perte de travail qu'un contemporain évalue à 5,100,000 journées pour dix fêtes et deux pèlerinages, il traita le clergé catholique avec beaucoup d'égards, laissant même, par un privilége inouï dans ses états, le droit de battre monnaie au prince-évêque de Breslau. Il ne toléra aucune atteinte à la liberté de conscience. Un jour, c'était au lendemain de la bataille de Striegau, — comme il se trouvait à Landshut, — 2,000 paysans vinrent le trouver, et, l'entourant, lui demandèrent de leur accorder seulement « la très gracieuse permission de mettre à mort tous les catholiques des environs. » Le roi philosophe eut alors une inspiration subite. « Aimez vos ennemis, s'écria-t-il, bénissez ceux qui vous maudissent, rendez le bien pour le mal, priez pour ceux qui vous insultent et vous persécutent, si vous voulez être les véritables fils de mon Père qui est au ciel. » Les paysans, qui ne s'attendaient pas à cette réédition du sermon sur la montagne, se retirèrent plus calmes et très édifiés.

Cependant l'immigration avait commencé. D'abord était arrivée l'armée des fonctionnaires prussiens : les commis d'octroi, pour la plupart anciens sous-officiers invalides, que l'on voyait assis et fumant à la porte des villes, assidus au poste de l'aube à la nuit, malgré la médiocrité de leur salaire, — les percepteurs, gardiens fidèles du coffre de bois où ils enfermaient leurs recettes, et qui était le seul ornement de leur modeste bureau. Raides, ponctuels, incorruptibles, ils donnèrent aux Silésiens une haute idée de l'état qui avait de si zélés serviteurs. En même temps qu'eux étaient arrivés les soldats prussiens. L'Autriche n'entretenait que 2,000 hommes dans la province : Frédéric en mit 40,000. Équipés, exercés comme s'ils étaient toujours à la veille d'entrer en campagne, disciplinés à la prussienne, ils firent faire aux habitans, accoutumés à voir les troupes autrichiennes s'endormir dans la vie de garnison, des comparaisons qui n'étaient pas à l'avantage des dernières. La Prusse avait à peine pris possession de sa conquête, et déjà ses nouveaux sujets sentaient que c'était pour l'éternité.

A leur tour arrivèrent les colons. Frédéric avait refusé de s'occuper de colonisation la première année. « D'abord les forteresses! avait-il dit; il ne faut pas brûler la chandelle par les deux bouts! » Le roi de Prusse avait alors d'excellentes raisons pour ne pas faire double dépense : il lui restait, après la conquête de la Silésie, 150,000 thaler pour tout avoir; mais, dès qu'il put disposer de quelques ressources, il les mit au service de son idée favorite.

L'état de la province était lamentable. Telle avait été l'incurie de l'administration autrichienne qu'on trouvait en cent endroits la trace de ruines accumulées, un siècle auparavant, par la guerre de trente ans : dans les campagnes, des fermes abandonnées, dans les villes des quartiers ruinés, portant sur les murs noircis des maisons la marque de l'incendie. L'année même de la paix de Dresde, deux édits royaux appelèrent des colons, et bientôt les villages de la montagne se peuplèrent de fileurs qui blanchirent leurs toiles à l'eau des rivières, et les jours de marché remplirent les places de petites villes comme Hirschberg, Landshut, Waldenburg, dont la prospérité s'accrut tous les jours. En 1759 et en 1762, de nouveaux édits spécialement appliqués à la Silésie provoquèrent une immigration en masse.

Ici comme en Brandebourg, le travail fut interrompu par la guerre de sept ans, si glorieusement soutenue par Frédéric, précisément pour la défense de cette province que la reine de Hongrie ne pouvait se consoler d'avoir perdue. On sait que Marie-Thérèse aimait la Silésie au point qu'elle ne pouvait retenir ses larmes à la vue d'un Silésien ! Frédéric aimait aussi cette province, non point de cette sentimentale affection, mais de l'ardent amour d'un avare qui a conquis un trésor sans prix et qui a tremblé un moment qu'on ne l'arrachât de ses mains. Dès qu'il fut hors d'inquiétude, il se remit à l'ouvrage. Prix de la victoire, la Silésie avait été le théâtre principal de la guerre; c'est-à-dire qu'elle en était sortie méconnaissable. Pour de si grands maux, Frédéric voulut de grands remèdes. Il alla visiter, comme il disait, « l'enfant qui lui était né dans la douleur. » Rien ne put échapper à cet œil largement ouvert, à la fois énergique et lucide, qui voulait tout voir, et, par un don de nature, voyait toutes choses. Le roi devinait pour ainsi dire la qualité des terrains, comme eût fait l'agriculteur le plus exercé. Sa correspondance avec le gouverneur de la Silésie semble celle d'un grand propriétaire avec son régisseur. « Voyez un peu, écrit-il un jour, s'il n'y a pas lieu d'entreprendre des travaux considérables et qui promettent un bon revenu, comme desséchemens de marais... Je crois être sûr qu'il y a quelque chose à faire, par exemple à Oppeln et dans les environs. — Il n'y a rien à faire, répond le gouverneur: le sol est tourbeux; on n'y trouverait pas de quoi nourrir un colon. — Pensez-y tout de même, réplique le roi, et tenez en réserve l'argent nécessaire. » L'année suivante, nouvelle objurgation au gouverneur, nouvelles doléances de celui-ci sur la mauvaise nature du sol. « Donnez-vous donc la peine, écrit le roi, d'examiner le terrain soigneusement, au lieu de parler ainsi à la légère, et faites-vous aider par des gens qui s'y connaissent. » Or il se trouva que Frédéric avait raison, car l'agriculture finit par faire d'immenses con-

quêtes sur le sol en friche de la Silésie. Non content d'appeler des colons sur les terres de la couronne, Frédéric résolut de persuader aux grands seigneurs de fonder des villages sur les vastes territoires mal exploités qu'ils possédaient. Afin de triompher de toutes les résistances, il fit lui-même la propagande de ses idées. Il y mettait beaucoup de chaleur et il aimait à s'imaginer qu'il convainquait tout le monde : le moindre signe d'adhésion lui suffisait pour qu'il crût ou feignît de croire qu'on était de son avis. Un jour, étant à Cosel, il entreprit le comte Posadowski sur la nécessité de faire défricher les forêts silésiennes par des colons. Le comte, adversaire déclaré du projet, gardait un silence prudent, interrompu de loin en loin par quelque « oui » timide, arraché par la politesse et par la déférence. Frédéric n'en demanda point davantage; quelques jours après, occupé à convaincre un autre interlocuteur, il lui dit qu'il avait eu avec Posadowski une intéressante conversation où il avait gagné l'approbation sans réserves du comte. Celui-ci, à qui l'on rapporta le propos, en fut très effrayé, prévoyant que le compliment royal aurait quelque suite fâcheuse; en effet, il n'attendit pas longtemps avant de recevoir l'invitation officielle de « présenter un rapport sur ses projets ultérieurs de colonisation. »

Quiconque voulait faire sa cour au roi bâtissait un village sur ses terres. « Je ne puis plus servir comme soldat, écrit un vieux gentilhomme qui quittait le service; mais je veux, comme vassal, lui prouver mon zèle, car sa volonté sera pour moi jusqu'à la tombe le plus sacré des ordres, » et il fonde une colonie. Appeler des colons, c'était, pour le fermier des domaines, le moyen de se ménager la prolongation d'un bail avantageux, pour le condamné, qui avait quelque forte amende à payer, celui de se libérer honorablement. Un ambitieux souhaitait-il d'ajouter à son nom quelque titre envié, de s'appeler par exemple « monsieur le conseiller secret » : — « Créez un village, » disait Frédéric. A la fin, quand les esprits eurent été bien préparés, il publia un édit resté célèbre en Silésie sous le titre de « très haute déclaration, en vertu de laquelle de nouveaux villages doivent être bâtis aux endroits convenables, avec une large assistance en argent comptant, que sa majesté a très gracieusement résolu d'accorder aux propriétaires de domaines. » — « C'est notre très gracieuse volonté que chacun de nos fidèles vassaux doit bâtir un ou plusieurs villages sur ses terres, s'il se trouve en situation de le faire; » ainsi commence l'édit, et, pour juger par lui-même si ses fidèles vassaux étaient « en situation » de lui obéir, le roi demandait des renseignemens sur « la grandeur et la situation des forêts qui ne pouvaient être mises en culture que par des colons, sur les clairières qui s'y trouvaient, sur les marais qu'il était possible de dessécher à

l'aide de rigoles, sur les étangs, sur les champs situés trop loin des fermes pour pouvoir être commodément labourés. » Il indiquait l'étendue minimum que devrait avoir le territoire de tout village, pour l'établissement duquel il serait sollicité un subside, le plan des maisons et les matériaux qu'il y fallait employer. Il déterminait la part contributive de l'état dans les frais d'établissement, ordonnait que tous les colons fussent des personnes libres, que « l'on pensât à l'enseignement scolaire, qui est si nécessaire, » et que l'on réservât une maison pour un « bon maître d'école ; » enfin qu'on se mît à l'œuvre sans retard, afin que l'année suivante « un nombre appréciable de villages nouveaux » fussent déjà debout. L'effet de cet édit fut extraordinaire. Les opposans, traqués par le gouvernement de la province, se soumirent. Le roi n'épargna ni son argent ni ses faveurs. Plusieurs fois par an, on lui envoyait le compte des créations nouvelles ; il approuvait, félicitait, mais toujours il stimulait à faire davantage. A la fin de son règne, il put constater qu'il avait enrichi de plus de soixante mille sujets sa province de Silésie.

Non moindre fut sa sollicitude pour la Prusse occidentale. On sait que ce pays fut, avec l'évêché d'Ermeland et le district de la Netze, la part de Frédéric dans le premier partage de la Pologne. Prêt depuis longtemps à profiter de ce démembrement prémédité, il avait envahi sans bruit ces territoires, et le rapt s'était accompli sans qu'une goutte de sang fût versée. Trente ans avaient passé sur la tête de Frédéric depuis qu'il avait pris possession de la Silésie ; pourtant c'est la même ardeur, la même intrépidité au travail. Il visite, comme il dit cyniquement, « son petit morceau d'anarchie. » Il n'est que trop vrai que l'état en était navrant. « Le pays est désert et vide, dit le rapport officiel sur le district de la Netze ; le bétail est mauvais et dégénéré, les instrumens de labour sont grossiers, on ne connaît même pas la charrue de fer ; les champs sont épuisés, couverts d'ivraie et de pierres, les prairies tournent au marécage, les bois sont dévastés par les tailles. Les forteresses, la plupart des villages et des villes sont en ruines. Les habitations ne semblent pas faites pour recevoir des hommes : ce sont de misérables huttes de boue et de paille, construites avec le goût le plus primitif et les plus simples moyens. La guerre sans fin, les incendies, les pestes, la détestable administration, ont dévasté ce pays et l'ont démoralisé. La classe des paysans est perdue ; il n'y a point de bourgeoisie ! Les marécages et les bois sauvages prennent la place où jadis (au temps de l'ordre teutonique), si l'on en juge d'après les cimetières allemands, vivait une population nombreuse. » Les sombres couleurs de ce tableau ne sont pas chargées ; il est certain qu'un quart au moins du territoire avait été laissé sans culture et que les villes

étaient peuplées comme des villages : Bromberg, qui a aujourd'hui près de 30,000 habitans, en comptait alors 800 à peine !

Pour relever ce pays misérable, Frédéric employa tous les moyens à la fois, matériels et moraux : abolition du servage, proclamation de l'égalité devant la loi, de la liberté de conscience, fondation d'écoles, en même temps secours pécuniaires aux villes, prêts sans intérêts aux nobles campagnards indigens, introduction de races de chevaux venus de Dessau et de boucs importés d'Espagne, distribution gratuite de semences. Le pays fut divisé en petits districts, dont chacun avait son préfet, son tribunal, sa poste, son service de santé ; pas une ville où quelque quartier ne s'élevât du milieu des ruines; partout on labourait, on piochait, on bâtissait. Au bout d'un an, Frédéric écrit à Voltaire : « J'ai aboli l'esclavage, j'ai réformé des lois barbares et j'en ai introduit de raisonnables; j'ai ouvert un canal qui met en communication la Vistule, la Netze, la Warta, l'Oder, l'Elbe; j'ai reconstruit des villes qui étaient ruinées depuis la peste de 1704, desséché vingt milles carrés de marécages, introduit dans ce pays la police, dont le nom n'y était pas même connu. » Le canal dont il est ici question fut construit avec une rapidité prodigieuse; en seize mois il fut achevé, grâce au travail de nuit et de jour de six mille ouvriers et à une dépense de 740,000 thaler. Dans l'été de 1773, Frédéric eut la joie de voir des bateaux chargés sur l'Oder descendre la Vistule. En même temps, il faisait d'énormes dépenses pour protéger le pays contre le fléau périodique des inondations. Et déjà les colons arrivaient de toutes parts. La chambre de la province avait reçu les instructions les plus précises. « *Quod bene notandum*, lit-on en marge d'un ordre de cabinet, tout ceci doit être observé à la lettre, ou bien gare à la chambre ! Il faut que mes ordres soient exécutés ponctuellement et tout de suite ! » On obéit. Il serait fastidieux de relever ville par ville le résultat de ces efforts. Pour ne parler que de Culm, la malheureuse ville, quand elle devint prussienne, avait conservé ses vieilles murailles et ses vieilles églises; mais d'un grand nombre de maisons il ne restait que les caves, béantes sur la rue, et habitées par des misérables. Des quarante maisons de la place du marché, vingt-huit n'avaient plus ni fenêtres ni toits. Frédéric donna l'argent à poignées : 2,635 thaler pour le pavage, 36,884 pour quinze établissemens industriels, 5,106 pour réparation de maisons, 3,839 pour les bâtimens publics, 80,343 pour construction de maisons bourgeoises, 11,749 pour une église et pour une école ; 73,223 pour l'établissement de colons, cordonniers, tailleurs, jardiniers, maçons, charpentiers, drapiers, marchands, etc. Quand tout ce monde fut en place et tous ces bâtimens debout, Frédéric put se vanter d'avoir bâti une nouvelle ville. Quand le même travail eut

été fait dans tout le pays, il put se vanter d'avoir créé une province nouvelle.

III.

Somme toute, c'est 300,000 sujets que Frédéric II a introduits, pendant un règne de quarante-six ans, sur les terres de la monarchie prussienne. Il les a répartis entre les anciennes villes, neuf cents villages nouveaux et plusieurs milliers d'établissemens, tout exprès créés pour les colons. Qu'on se rappelle maintenant l'œuvre de ses devanciers et qu'on l'ajoute à la sienne, on arrive à cette conclusion qu'en 1786 presque le tiers de la population prussienne était composé de colons ou de fils de colons établis en Prusse depuis le grand-électeur. Pareil fait ne se retrouverait dans l'histoire d'aucun autre état moderne.

On sait déjà d'où sont venus, sous les prédécesseurs de Frédéric, ces voyageurs en quête d'une patrie nouvelle. Pendant le règne de Frédéric, c'est l'Allemagne qui a fourni le plus fort contingent, et, en Allemagne, la Saxe, le Wurtemberg, le Palatinat, l'Autriche. Hors de l'Allemagne, la Pologne a été le pays le plus exploité par les recruteurs prussiens; mais il n'est guère de nation au monde qui n'ait eu ses représentans parmi les colons de Frédéric. Des Français, en très petit nombre, il est vrai, vinrent s'établir en Silésie. Dans presque toutes les villes, des Italiens tenaient commerce de « galanterie » et de « délicatesses, » deux mots que les Allemands nous ont empruntés : galanterie désigne à peu près toutes les sortes d'ornemens, depuis la bijouterie jusqu'à la passementerie, et délicatesse toute sorte de comestibles, parmi lesquels la charcuterie. Frédéric voulut aussi attirer des Grecs, afin de nouer par leur entremise des relations commerciales avec le Midi et avec l'Orient. Il chargea un agent à Venise de vanter aux Grecs qui habitaient cette ville les douceurs de l'existence qui leur était réservée en Prusse. L'agent se mit en relations avec Theocletus de Polydes, prélat qui se donne le titre solennel de *Orientalis ecclesiæ Græcæ humilis prælatus, abbas infulatus et chorepiscopus Poliániæ ea Bardorum in Macedonia*,... etc. » Le résultat fut médiocre d'ailleurs, et il ne vint en Silésie que quelques Constantins et quelques Démétrius. Les hôtes les plus extraordinaires de la monarchie prussienne furent assurément les tsiganes. Frédéric voulut attacher au sol de ses états jusqu'à ces étranges émigrés de l'Orient, qui, continuant la vie nomade des anciens jours, erraient par troupes nombreuses dans la Prusse orientale et en Lithuanie, détestés, mais redoutés par les habitans. Frédéric Ier avait lancé contre eux des édits terribles, ordonnant qu'on plantât à la frontière des potences

avec cette inscription : *châtiment de la canaille tsigane, hommes et femmes*, qu'à leur approche les milices fussent convoquées par la cloche d'alarme; mais les tsiganes revenaient toujours, enhardis par la peur que faisait aux autorités prussiennes leur réputation de sorciers. Frédéric II, qui avait d'abord renouvelé contre eux les menaces de son père, finit par se demander s'il n'y avait rien à faire de ces vagabonds. Il s'en servit d'abord à l'armée comme espions; il les fit ramasseurs de chiffons pour ses fabriques de papier, et il finit par en établir dans différens endroits quelques colonies dont on reconnaît aujourd'hui encore les descendans à leurs traits, à leurs mœurs de saltimbanques et de musiciens ambulans, à l'habitude de voler, qui a persisté surtout chez les femmes, victimes d'un atavisme séculaire.

C'est donc une mosaïque, patiemment et savamment composée, que la population prussienne au temps de Frédéric; les pièces en sont encore distinctes, bien que le temps en ait terni et quelque peu confondu les couleurs. Pour ne parler que des principaux groupes d'immigrans, on reconnaît encore dans la Prusse orientale, à de certaines particularités du langage et du vêtement, au souvenir qu'ils ont gardé de leurs ancêtres, aux chansons et aux contes du foyer, les descendans des Salzbourgeois. Dans la Prusse occidentale, on retrouve d'un coup d'œil les Souabes qu'y a fait venir Frédéric II; leurs cheveux noirs et leurs yeux de couleur foncée, leur taille svelte font contraste avec les têtes blondes, les yeux bleus, l'épaisseur des gens du nord. Ils ont plus que ceux-ci l'esprit d'initiative et l'entrain au travail. Ces Souabes sont arrivés presque tous pauvres dans leur nouvelle patrie, attirés par les édits de Frédéric, que des agens leur avaient lus sous le tilleul du village ou dans les cabarets. Bien rares furent ceux qui partirent alors, conduisant des chariots où ils avaient entassé tout ce qui se pouvait emporter, depuis les ustensiles de ménage jusqu'aux paquets de nippes inutiles; bien rares même ceux qui poussaient devant eux quelque maigre troupeau de porcs ou d'oies : la plupart portaient leur fortune au bout de leur bâton. Presque tous étaient des manouvriers; mais quand, arrivés en Prusse, on leur donna des terres, ils ne firent point de difficultés pour se transformer en laboureurs. Tel venu pour être maçon alla, ceint du tablier de sa corporation, ensemencer sa terre. On vit derrière la charrue de jeunes femmes qui prenaient vaillamment la place de leurs maris morts en route. Âpres à la besogne, économes jusqu'à l'avarice, ils ont quintuplé la valeur du sol. Leurs descendans ont gardé quelque chose de leur humeur; ils sont plaisans avec quelque dureté, aiment à railler le voisin au risque de l'irriter, et, comme jadis dans l'Allemagne du Sud, ils échangent de village à village de grosses plaisanteries mé-

chantes. On dit que les femmes d'origine souabe ne résistent guère au tentations illégitimes, et que c'est encore là un souvenir de la première patrie. Les superstitions de ces fils de colons sont celles de la Souabe, d'où leurs pères ont rapporté leurs livres magiques ou prophétiques, parmi lesquels l'*Albert le Grand, ou les secrets sympathiques et naturels de l'Égypte, dûment conservés et approuvés, pour bêtes et gens.* Le patois souabe est demeuré la langue de leur foyer, celle des chansons licencieuses qu'ils chantent à de certaines fêtes, sur la pelouse des danses, ou devant la maison de la bien-aimée. Le maître d'école s'irrite contre « cette affreuse langue, » contre ce *Schwoabsch*, comme il le dit en parodiant la lourde prononciation des Wurtembergeois; mais ceux-ci persistent dans leurs habitudes, et, s'ils ont quelque secret à se dire devant des étrangers, ils parlent hardiment tout haut dans leur vieil idiome : le maître d'école lui-même n'y comprend rien.

A quelques minutes de Berlin se trouve un village qui offre à la curiosité de l'historien les plus intéressantes observations. Ce village, qu'on appelle Rixdorf, n'a pas moins de 7,000 habitans; une partie est habitée par des Allemands, l'autre par des Bohémiens. Ceux-ci sont divisés en plusieurs communautés religieuses, celles des calvinistes, des luthériens et des frères bohèmes. Reste des hussites, persécutés partout, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur la terre hospitalière du Brandebourg, les derniers ont conservé le souvenir de l'ancienne patrie aussi présent que s'ils y étaient arrivés hier. Ils vivent entre eux, formant une sorte de petite république dont les lois morales sont sévères, car toutes sortes de plaisirs, la danse et même le jeu de cartes, y sont interdits; contre les délinquans il y a une série de peines, la remontrance du pasteur, la citation devant « les anciens, » la sommation de s'amender, l'exclusion temporaire de la table sainte, enfin l'exclusion de la communauté même. Les frères bohèmes parlent l'allemand, et leurs pasteurs par ordre des rois prêchent en cette langue; mais ils n'ont point oublié le bohémien, qu'ils parlent à la maison et qui a place dans l'enseignement de l'école. C'est dans le texte bohémien qu'ils lisent la Bible; les psaumes sont écrits et chantés dans les deux langues, et, la nuit de Noël, après la prière, qui est faite en allemand, on entend tout à coup retentir le *Cas rodosti*, hymne bohémien à trois strophes, dont la vieille mélodie, originale et saisissante, remplit d'émotion l'âme des assistans. Longtemps les frères bohèmes n'ont pu s'entendre avec la communauté des calvinistes, ni avec celle des luthériens qui, elles-mêmes, ne s'accordaient pas entre elles. Ces trois membres exilés d'une même famille étaient fort animés les uns contre les autres, se querellant, s'injuriant, se comparant à diverses bêtes de l'Apocalypse. Il a bien fallu pourtant

qu'ils se tolérassent à la fin : les calvinistes et les luthériens ont encore leur église à part; mais ils entretiennent une école commune. Moins austères et moins fanatiques que les frères bohèmes, ils ont moins fidèlement gardé l'empreinte de leur origine. Pourtant ils n'ont pas oublié leur langue. Dans les rues de Rixdorf, on entend les Bohémiens se séparer après une conversation sur les mots : *Z panem bohem*, c'est-à-dire « avec Dieu Notre Seigneur, » qui remplacent l'*adié* des Allemands, et le soir, suivant qu'on se promène dans telle rue ou dans telle autre, on est salué par le *gute nacht* des Allemands ou par le *dobre noc* des Bohémiens.

La langue française n'a pas eu la même fortune que le patois souabe ou la langue bohémienne : elle a disparu de partout. S'il y a encore quelques églises où, comme à Berlin, le prêche se fait en français, il y a plus d'Allemands que de fils de réfugiés qui viennent écouter : c'est une manière d'exercice à l'usage des Berlinois. En quelques endroits, par exemple à Ziethen, dans l'Uckermark, où une colonie française, éloignée des villes, a mieux gardé ses souvenirs, il reste au milieu de l'allemand du pays bon nombre de mots français, mais défigurés. Les enfans disent aux parens mon *pir*, ma *mir;* un lit s'appelle une *kutsche :* c'est le mot couche prononcé à l'allemande; groseille est devenu *gruselchen.* Les noms de famille ont subi de pareilles altérations : Urbain s'est changé en *Irrbenk*, Dupont en *Dippo*, Vilain en *Villing*. Les noms de baptême demeurés français, Jean, Jacques, Rachel, sont rendus méconnaissables par la façon dont on les dit. Il est pourtant encore des morceaux de langue française que récitent les enfans dans les familles des réfugiés. Ce sont quelquefois les commandemens de Dieu, écrits en style du XVI[e] siècle, et l'on est un peu surpris d'entendre de petites filles réciter ainsi l'un des versets : « tu ne paillarderas pas. » Tous enfin savent répéter, sans la comprendre, la confession de foi calviniste : le dernier souvenir de la patrie vit dans ces quelques lignes pour lesquelles les arrière-grands-pères des Urbain et Dupont ont souffert les dangers et la douleur de l'exil!

Il y a d'autres signes auxquels on peut reconnaître les colons d'origine française. Leur physionomie est demeurée telle, qu'un Français, transporté d'un village de France dans ce village de Ziethen, éprouverait une singulière impression à voir aller et venir des paysans presque tout semblables aux nôtres, auxquels il serait tenté d'adresser la parole, mais qui ne la comprendraient pas et qui n'ont rien de commun avec lui! J'ai eu, dans un récent voyage en Allemagne, la preuve frappante de cette persistance de la physionomie française. Un soir, à l'orchestre d'un théâtre, comme je regardais pendant un entr'acte la salle, qui était très pleine, mon voisin me dit : — Vous avez un compatriote ici; cherchez bien et vous le trou-

verez. — Mon regard s'arrêta bientôt sur quelqu'un que je désignai, sans hésiter, à mon interlocuteur. Je ne m'étais point trompé : la personne que j'avais si vite découverte était un membre du parlement d'Allemagne, portant un nom tout français, et descendant d'un réfugié. En le regardant bien, j'aperçus pourtant quelque chose d'étranger sur sa figure : c'était la tête d'un Français, mais d'un Français triste. M. Beheim-Schwarzbach marque fort bien par quelques mots en quoi les fils des réfugiés diffèrent de leurs compatriotes, mais aussi en quoi ils leur ressemblent : « Ils sont, dit-il, presque tous châtains ; leurs yeux, de couleur foncée, sont brillans et curieux ; la stature est moyenne, élancée ; les doigts des femmes, gracieux, longs, effilés, se distinguent des gros doigts lourds des Allemandes ; mais sur les visages repose le calme, le flegme de la bonhomie allemande, qui transforme ces physionomies françaises. »

Plus le temps marche, plus les différences s'effacent : le mélange des familles de provenances diverses, autrefois rare, devient de plus en plus fréquent ; la rapidité et la commodité croissantes des communications font que tous les petits groupes d'étrangers, autrefois compactes, se dissolvent et s'éparpillent. Il y a longtemps que les priviléges juridiques, civils et autres, accordés aux colons, ont été supprimés, et que les fils des réfugiés sont rentrés dans le droit commun. Les seuls mennonites avaient su faire respecter jusqu'à nos jours l'exemption du service militaire qui leur fut octroyée par le grand-électeur et confirmée par le grand Frédéric. Après que la Prusse fut devenue un état constitutionnel et que la volonté du roi cessa d'être la loi unique, les ministres placèrent encore les priviléges des mennonites au-dessus de la constitution ; mais en 1867 le parlement de l'Allemagne du nord, malgré les protestations qui se firent entendre en faveur des disciples de Menno, vota l'article 57 : « Tout Allemand doit le service militaire, et ne peut se faire remplacer dans l'accomplissement de ce devoir. » Depuis ce temps, ces ennemis de la guerre émigrent en masse. Venus de Bohême en Prusse, ils vont de Prusse en Amérique ; mais qu'importe, dit M. Beheim-Schwarzbach ! « Ils ont donné depuis longtemps tout ce qu'ils pouvaient donner ! L'état les a récompensés assez généreusement, et l'état est un organisme vivant, soumis aux lois de la croissance, qui ne peut se laisser comprimer par des liens qu'on a jetés sur lui il y a plusieurs siècles. »

Ces étrangers venus de tous les points de l'Allemagne et de l'Europe se sont donc fondus dans la population : il n'y a plus que des Prussiens en Prusse. Tous ont aux heures de danger témoigné leur amour à la patrie adoptive : en 1814, les mennonites, ne pouvant combattre, avaient donné leur or. Il ne faut point s'aviser de parler

aux fils des réfugiés français d'une communauté d'origine : les plus bienveillans se hâtent de déclarer qu'ils sont de « vrais et sincères Allemands; » il en est qui choquent les Allemands eux-mêmes par l'intempérance de leur germanisme, comme a fait ce cuistre qui, au moment où allait s'ouvrir la guerre de 1870, a du haut d'une chaire de l'université de Berlin demandé pardon à Dieu et aux hommes de porter un nom français. S'il m'est permis d'invoquer encore une fois des souvenirs personnels, je dirai que, si j'ai reçu un très gracieux accueil dans la petite colonie française de Hanau, dont les dames avaient prodigué les plus charitables soins à nos prisonniers malades, c'est avec un Français berlinois que j'ai échangé les seuls mauvais propos que j'aie essuyés et rendus en Allemagne depuis la guerre.

En disparaissant dans la population prussienne, ces étrangers y ont versé leurs génies divers, et ils ont fait qu'elle ne ressemble à aucune autre. Une race nouvelle s'est formée du mélange de ces races. Qu'on veuille bien se souvenir que cette population elle-même, prise dans son ensemble, n'est point indigène (1). Les provinces sur lesquelles a régné Frédéric, Brandebourg, Poméranie, Prusse orientale et occidentale, Lusace, Silésie, n'étaient habitées, au VIe siècle, que par des Slaves. Pendant le moyen âge, des immigrans venant de tous les cantons d'Allemagne et de Hollande, se sont dirigés vers ces pays : moines apportant la parole chrétienne, marchands en quête de débouchés nouveaux, paysans séduits par l'appât d'une propriété libre, chevaliers cherchant aventures et fiefs au détriment du païen, margraves qui veulent s'agrandir, toute cette foule mêlée de prêcheurs, de vendeurs, de laboureurs, de combattans, pénètre dans les petits états slaves, et, se glissant ici parmi les anciens habitans, là se substituant à eux, elle a préparé l'extension de l'Allemagne bien au-delà des frontières que lui donnait Tacite. A la fin du moyen âge, il y avait une sorte de nationalité brandebourgeoise, parlant un dialecte spécial, le dialecte de la Marche, dont Luther vante les qualités dans ses *Propos de table;* mais les désordres des XIVe et XVe siècles, les luttes religieuses du XVIe et cette terrible guerre de trente ans ont un instant compromis le travail des siècles : c'est alors que les princes colonisateurs ont fait, pour réparer le mal, les efforts dont on vient de lire l'histoire, que de nouveaux colons, venus, comme les premiers, de tous les cantons de l'Allemagne, et auxquels s'en sont joints d'autres, venus de l'étranger, ont comblé les vides de l'ancienne colonie; qu'en un mot la Prusse, cette œuvre artificielle, savante et forte, commencée par les Ascaniens, a été achevée par les Hohenzollern.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1875.

Faut-il faire remarquer que chaque fois qu'un ban nouveau d'immigrans est arrivé, il a provoqué dans le pays une recrudescence de travail? L'ancien habitant, qu'une catastrophe a plongé dans la ruine, reste comme anéanti sous le coup qui l'a frappé. Il ne dispute pas à la végétation sauvage le champ qu'elle envahit; il ne relève pas les quartiers déserts d'une ville : il reste cent ans, à Magdebourg ou à Breslau, sans balayer les décombres d'un incendie; mais le colon, qui de très loin est venu tout exprès pour labourer un champ ou pour bâtir une maison, arrache l'ivraie et déblaie les ruines : le plus nonchalant des désœuvrés d'Europe, transporté sur un terrain qu'on lui concède en Amérique ou en Algérie, ne sent-il pas en lui un réveil d'énergie? C'est en partie par l'exemple de ces étrangers que la population prussienne fut entretenue dans cette perpétuelle ardeur au travail qui a permis aux sujets de tirer d'un pays pauvre des produits inespérés, aux rois d'entretenir des forces militaires hors de proportion avec le nombre de leurs sujets, et de tenir tête, comme a fait Frédéric, aux premières puissances du monde coalisées contre lui.

M. Beheim-Schwarzbach a donc écrit un chapitre important de l'histoire de Prusse dans son livre *les Colonisations des Hohenzollern*. Nous avons loué déjà le soin et l'impartialité qu'il a mis dans ce travail; il y a pourtant des réserves à faire sur une opinion exprimée par lui dans la préface. Il est vrai que la Prusse a reculé vers l'Orient les frontières d'Allemagne de l'Elbe à la Vistule, et qu'on ne saurait apprécier avec justice sa fortune présente, si l'on ne compare à l'histoire de ses princes celle des princes du centre et de l'ouest de l'Allemagne, gens naïvement égoïstes et superbes, considérant l'état comme un instrument tout exprès inventé pour leur commodité personnelle. Le potentat allemand qui vendait ses sujets au roi George d'Angleterre pour être expédiés comme chair à canon en Amérique, où commençait la guerre d'indépendance, fait un contraste fort instructif avec son contemporain Frédéric II, qui achetait des sujets, pour ainsi dire, en distribuant aux colons de l'argent et des terres. Mais pourquoi donner à entendre que les créateurs de la Prusse aient jamais songé à travailler pour la gloire et le profit de l'Allemagne? Rome, qui fut jadis en Italie, comme la Prusse en Allemagne, une terre d'asile; qui prit ses citoyens d'abord parmi les tribus voisines, puis dans toute l'Italie, comme la Prusse a pris ses sujets d'abord dans les cantons voisins, puis dans toute l'Allemagne, — qui a formé de ces élémens divers une création artificielle, l'état romain, comme la Prusse a formé l'état prussien, — qui, ainsi fortifiée et toujours croissant, s'est retournée contre l'Italie pour la soumettre, comme

la Prusse contre l'Allemagne, Rome s'est-elle jamais vantée d'avoir vécu et travaillé pour l'Italie? Elle a vécu de l'Italie, et non pour l'Italie, comme la Prusse a vécu de l'Allemagne et non pour l'Allemagne.

M. Beheim-Schwarzbach aurait mieux fait de s'étendre, dans cette préface, sur la comparaison qu'il a faite entre la Prusse et « un organisme vivant, » et de retracer avec la froideur d'un savant l'histoire de cet organisme guidé par le besoin de vivre, attirant à lui, pour se les assimiler, tous les élémens nécessaires à son existence, croissant lentement, en un climat et sur un terrain médiocre, subissant des crises affreuses, mais se refaisant toujours, comme l'arbre refait sa branche arrachée par l'ouragan, puis après avoir franchi sa laborieuse adolescence, étonnant le monde par le déploiement subit de forces lentement et patiemment acquises. Bien juste est cette métaphore empruntée au monde physique, pour être appliquée à un état dont aucune loi morale n'a entravé les progrès. » Un moment, l'écrivain avoue que Frédéric, pour attirer des colons en Silésie, « n'a pas rougi d'employer la dissimulation, la ruse, la force ouverte, que souvent peut-être il ne s'est pas assez préoccupé du choix des moyens et n'a point connu de scrupules! » Il eût pu ajouter que les Hohenzollern ont annexé des provinces, comme ils ont annexé des colonies, reculé leurs frontières, comme ils ont accru la population de leurs états, avec ce mépris parfait des organismes faibles, que professent dans la nature les organismes forts. Enfin il avait qualité pour mêler quelques conseils à l'enthousiasme qu'il professe pour l'état des Hohenzollern. A la fin de son livre, il reproche au roi Frédéric-Guillaume II d'avoir pris trop de Pologne d'un coup, au lieu d'imiter la discrétion de Frédéric le Grand, qui, s'étant contenté d'un morceau plus petit, se l'est mieux approprié. Que pense-t-il donc du prodigieux accroissement de la Prusse contemporaine? S'il est conséquent avec lui-même, il doit craindre que le Palatinat et la Souabe ne se plient point aussi aisément au système prussien qu'ont fait les Palatins et les Souabes transportés par petites troupes au-delà de l'Elbe, et dont le patois résiste pourtant encore aux colères du maître d'école prussien. Les forts sont exposés à deux sortes de dangers : trouver plus fort que soi, — la Prusse n'en est pas là, — mais aussi abuser de la force, faire, comme on dit, des excès, d'où vient le malaise, avant-coureur de la maladie, puis la maladie elle-même. Celle-ci arrive quelquefois très tard, mais elle arrive. Tout organisme vivant est, par loi de nature, un organisme mortel.

Ernest Lavisse.

LES

OBSERVATOIRES DE MONTAGNE

LES NOUVEAUX OBSERVATOIRES MÉTÉOROLOGIQUES DU PUY-DE-DOME ET DU PIC-DU-MIDI DE BIGORRE.

Monter au-dessus des nuages pour contempler à vol d'oiseau l'œuvre de ces dispensateurs de la pluie et du beau temps, voilà le rêve d'avenir des météorologistes. Habitans du lit de l'océan aérien, nous subissons les effets divers de ce qui s'élabore au-dessus de nos têtes, mais nous en sommes réduits à soupçonner ce qui se passe là-haut dans les couches où les météores prennent naissance. Observatoires flottans, les ballons pénètrent bien de temps à autre dans le domaine mystérieux de la foudre et de la grêle. Les faits qui ont été recueillis occasionnellement dans ces excursions par les hommes dévoués qui s'y sont aventurés offrent sans doute un très grand intérêt; mais la durée des voyages aériens est toujours fort limitée, l'observateur, entraîné par la brise, change incessamment de place, et les catastrophes qui se sont multipliées depuis quelque temps prouvent assez ce que nous coûtent de pareilles conquêtes arrachées à l'avare fortune. Évidemment ces sondages accidentels de l'atmosphère ne sauraient donner les résultats qu'on peut attendre d'un observatoire permanent établi au sommet d'une montagne élevée, à quelques milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer.

La météorologie, depuis qu'elle est sortie de l'antique ornière des observations locales, isolées et sans lien, tend à devenir une

science pratique, à longues visées. En élargissant son horizon pour embrasser à la fois de vastes étendues de pays, elle a compris qu'elle pouvait désormais aborder la recherche des lois générales qui régissent le cours changeant des phénomènes, et que la connaissance de ces lois conduirait bientôt à prévoir l'avenir. Un vaste réseau d'observateurs couvre aujourd'hui la surface de la France; attentifs à tout ce qui se passe dans le ciel, ils accumulent des notes et des chiffres qui, réunis et groupés méthodiquement, constituent les archives du temps et préparent une mine inépuisable de données pour ceux qui entreprendront de discuter ces matériaux. Les États-Unis à leur tour ont résolûment attaqué le problème en organisant sur une grande échelle les observations simultanées; en 1872, ils consacraient à la météorologie un budget de 300,000 dollars (1,500,000 fr.), dont le chiffre élevé prouve assez l'importance que ce peuple pratique attache à cette branche des sciences physiques. La plupart des nations d'ailleurs entrent avec plus ou moins de succès dans la voie nouvelle, et les stations se multiplient à vue d'œil. Or tous les hommes compétens sont d'accord sur l'utilité des stations de montagne pour l'étude des phénomènes aériens. L'établissement d'observatoires météorologiques sur les hauteurs est considéré comme un *desideratum* pressant et comme une nécessité qui s'impose.

I.

Placées au centre du vieux continent, visitées chaque année par une foule de savans, les Alpes ont été le théâtre des premières tentatives d'observation dans les hautes régions. Aujourd'hui on pourrait citer une dizaine d'établissemens réguliers fonctionnant sur les versans suisses et italiens, à des niveaux qui dépassent 2,000 mètres. On sait que les religieux de l'hospice du Saint-Bernard, dont l'altitude est de 2,500 mètres, font depuis nombre d'années des observations météorologiques suivies sous la direction de M. Plantamour, qui de la comparaison des résultats obtenus au Saint-Bernard et à Genève a pu tirer des données précieuses sur la distribution variable des températures et des pressions dans cette couche d'air de plus de 2,000 mètres d'épaisseur. On peut citer encore les stations alpestres de Val-Dobbia, sur le Mont-Rose, de Julier et du Bernardin, dans les Grisons, du Saint-Gothard, du Simplon, dont les niveaux sont compris entre 2,000 et 2,600 mètres. N'oublions pas la station hibernale de Saint-Théodule, maintenue pendant plusieurs années, au-dessus des glaciers de la Viége, à une altitude de 3,333 mètres, par le zèle éclairé de M. Dollfus-

Ausset. Les Russes ont des postes d'observation à des altitudes considérables dans le Caucase, les Anglais en ont établi dans les monts Himalaya. Les Américains en ont plusieurs à des niveaux fort élevés; il suffit de citer le poste de Pike's Peak, dans le Colorado, qui se trouve à 4,340 mètres au-dessus de la mer, — ceux du Mont-Washington, dans le New-Hampshire, du Mont-Mitchell, dans la Caroline du Nord, de la ville de Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique, situés tous à des altitudes d'environ 2,000 mètres.

La plupart de ces stations sont établies dans des cols de montagnes et abritées au moins d'un côté contre les vents. On a choisi ces emplacemens à cause de la facilité d'accès, souvent aussi pour des raisons d'économie, parce qu'il y existait déjà des maisons de refuge où il était possible de s'installer à peu de frais. Malheureusement on n'a ainsi qu'un horizon très limité et l'on se trouve gêné par les sommets voisins. Or on sait combien des collines de faible hauteur ou même un simple mouvement de terrain dominant un observatoire peuvent modifier les élémens météorologiques. Les cols présentent donc des conditions tout à fait anormales; la température, le mouvement de l'air, la formation et la précipitation des brouillards, y sont influencés par les circonstances locales, par la radiation des murs de rochers voisins, par la déviation des courans qui s'engouffrent dans les défilés. Les observatoires de montagne devraient être placés sur des sommets isolés; encore faut-il que l'abord n'en soit point trop difficile.

Deux points surtout, en France, avaient paru depuis longtemps propres à l'établissement d'observatoires météorologiques de ce genre : ce sont deux sommets isolés qui commandent chacun un vaste horizon, — le Puy-de-Dôme et le Pic-du-Midi de Bigorre. Le Puy-de-Dôme est merveilleusement situé comme échauguette destinée à surveiller le pays. Sur d'autres montagnes plus hautes, on peut avoir d'admirables vues, mais non un tour d'horizon complétement dégagé comme du sommet de ce puy, avec les volcans éteints de l'Auvergne rangés en file sur 8 ou 10 lieues de longueur et dominés de haut par la cime du puy. Du sommet du Puy-de-Dôme, dont l'altitude est de 1,463 mètres, le regard embrasse un splendide panorama : au sud-ouest apparaît le massif du Mont-Dore; vers l'est, mais plus loin, on découvre les montagnes du Forez; à l'ouest, ce sont les vallées de la Creuse et de la Corrèze, au nord la fertile Limagne aux vingt villes.

On sait que la chaîne des puys, qui prend pied sur le plateau granitique de Clermont, se compose d'une série de cônes isolés qui dépassent le plateau de 100 à 300 mètres, et qui sont alignés à peu près du nord au sud. Chacun de ces cônes, excepté le plus élevé,

porte un ancien cratère soit à son sommet, soit sur le flanc; ils sont entièrement formés de scories et accompagnés de longues traînées de roches qui ressemblent à des coulées de lave figées d'hier. Le Puy-de-Dôme, bien que situé dans l'alignement de ces petits volcans, en diffère notablement par sa nature. Cette protubérance de roche trachytique, qui domine de 600 mètres le plateau de granit, apparaît vers le centre de la chaîne des Dômes comme une masse qui aurait été poussée de bas en haut à la manière d'un coin. On n'y trouve pas de cratère; c'est un cône assez régulier, à troncature légèrement convexe. Le sommet représente une plate-forme accidentée de quelques hectares d'étendue; au sud se montre le dos de la crête rocheuse qui règne sur tout le flanc méridional, dit M. Faye, « comme une goutte de cire qui aurait coulé le long d'une bougie ; » au nord s'élève un petit mamelon qui semble être de ce côté le prolongement continu du grand dôme. C'est au pied de ce monticule, qui devait l'abriter contre les vents d'ouest, que fut bâtie au XIIe siècle une chapelle dédiée à saint Barnabé, dont quelques vestiges existent encore. Saint Barnabé s'y trouva en mauvaise compagnie. Pendant tout le moyen âge en effet, le Puy-de-Dôme passait pour le rendez-vous général des sorciers de France, qui y tenaient leur sabbat tous les vendredis : c'était le *Brocken* français. La chapelle fut abandonnée et détruite à cause des profanations qui s'y commettaient pendant les assemblées des sorciers. Les ruines de l'édifice ont disparu depuis près d'un siècle sous l'effort des nombreux visiteurs qui se sont donné le plaisir de précipiter les blocs de pierre et de ciment pour les faire rouler avec fracas sur les flancs de la montagne.

Au XVIIe siècle, le Puy-de-Dôme fut en quelque sorte désensorcelé et réhabilité par une de ces hardies tentatives qui ont inauguré la naissance des sciences d'observation. C'est là que Pascal fit entreprendre ce qu'il appelait « la grande expérience de l'équilibre des liqueurs, » c'est-à-dire l'expérience qui démontra définitivement la pesanteur de l'air. « Et parce qu'il n'y a, dit-il, que très peu de lieux en France propres à cet effet, et que la ville de Clermont en Auvergne est une des plus commodes, je priai M. Périer, conseiller en la cour des aides d'Auvergne, mon beau-frère, de prendre la peine de l'y faire. » Le 19 septembre 1648, Périer s'étant procuré deux tubes de verre fermés par un bout seulement, remplis de mercure et renversés sur une cuve contenant le même liquide, porta l'un de ces tubes au sommet du puy tandis que l'autre restait dans le jardin des Minimes à Clermont, entre les mains du père Chatin, qui devait « observer de moment en moment pendant toute la journée s'il arrivait du changement. » Au départ, le niveau de la

colonne mercurielle était dans les tubes à 26 pouces 3 lignes 1/2; au sommet de la montagne, Périer le vit descendre à 23 pouces 2 lignes, tandis qu'il n'avait point changé à la station inférieure. Il y avait donc une différence de plus de 3 pouces entre les hauteurs du baromètre aux deux stations extrêmes, et des différences moindres furent constatées aux stations intermédiaires. On sait que Pascal répéta l'expérience à Paris, au haut et au bas de la tour de Saint-Jacques de la Boucherie, qui porte aujourd'hui sa statue. Il fallut alors se rendre à l'évidence et reconnaître que les effets qu'on avait si longtemps attribués à l'horreur du vide étaient en réalité dus au poids de l'atmosphère. Pascal ne renonça pas pourtant sans effort à l'ancienne théorie. « Je n'estime pas, écrivait-il encore à son beau-frère quelques mois avant la grande expérience, je n'estime pas qu'il nous soit permis de nous départir légèrement des maximes que nous tenons de l'antiquité, si nous n'y sommes obligés par des preuves indubitables et invincibles; mais en ce cas je tiens que ce serait une extrême faiblesse d'en faire le moindre scrupule. »

La pensée d'utiliser la situation exceptionnelle de cette montagne pour des observations météorologiques devait se présenter plus d'une fois à l'esprit des savans : elle semble placée là en vigie, au sein de la région où s'élaborent les nuages; un observateur posté au sommet voit en quelque sorte le mauvais temps germer à l'horizon et arriver sur lui. Voici une expérience souvent racontée par M. Babinet. Un soleil brillant darde ses rayons sur la plaine fertile de la Limagne; pas un nuage dans toute cette vaste étendue, partout le calme de l'air et la transparence la plus parfaite. Tout à coup, du sommet du Puy-de-Dôme on voit s'opérer un mouvement dans cette masse si calme; les arbres, en inclinant leurs têtes vers la montagne, indiquent que c'est vers ce côté que se dirige le courant. La masse d'air devait forcément s'élever le long des flancs herbeux de la montagne, et, en montant, se dilater et se refroidir. En effet, on vit bientôt la tête du courant ascendant se troubler, s'obscurcir et former un nuage nettement défini. Peu à peu le nuage se développa et couvrit le pays jusqu'à mi-hauteur; la teinte du sol arrosé montra qu'il s'en échappait une pluie abondante. Un peu plus tard, quand le vent eut encore élevé le nuage, ce furent des flocons de neige qui en sortirent, donnant aux habitans de la plaine le spectacle d'une neige d'été. Les observateurs stationnés sur le pic étaient environnés de ténèbres: un caprice du vent fit plier le courant d'air à droite, vers la chaîne du Mont-Dore, et tira pour ainsi dire le rideau qui leur avait dérobé le spectacle de la Limagne d'Auvergne avec ses cultures, ses arbres, ses roches volcaniques et

ses rivières qui étincelaient au grand soleil. Il ne restait du météore qu'une plaine de neige qui blanchissait le sommet du puy, et plus bas les hautes herbes mouillées par la pluie. C'est là un exemple entre mille des facilités qu'offre une pareille station pour étudier ce qui se prépare dans le ciel.

Pourtant le projet sérieux de la fondation d'un observatoire au sommet du Puy-de-Dôme ne date que de sept ou huit ans, et il est dû à l'initiative de M. Alluard, professeur de physique à la faculté des sciences de Clermont-Ferrand, dont la persévérance a fini par vaincre tous les obstacles. C'est au commencement de l'année 1869 que M. Alluard fit ses premières démarches auprès du ministre de l'instruction publique à l'effet d'obtenir les fonds nécessaires à la création d'un observatoire météorologique au sommet du puy avec une station correspondante à Clermont, et qui formerait en quelque sorte une annexe de la faculté des sciences, dont il utiliserait les ressources. Ce projet fut bien accueilli par M. Duruy; mais, pendant qu'il réussissait à Paris, à Clermont il rencontrait une résistance sourde; on le traitait de chimère, et les objections se multipliaient.

Quand on parlait de la difficulté d'arriver au sommet du puy, on oubliait que les paysans y avaient porté bien souvent d'énormes fagots de bois pour y allumer des feux de joie, et que, le jour où l'évêque de Clermont était venu prendre possession de son siége épiscopal, ces paysans lui avaient fait à la hâte un chemin très confortable pour le mener à cheval jusqu'au sommet du puy et lui faire contempler de là son magnifique diocèse. On disait encore que les neiges supprimeraient les communications avec la ville pendant l'hiver. A ces craintes, il était facile de répondre que ceux qui traceraient la route sauraient éviter les endroits où les neiges s'accumulent habituellement. — Mais pendant l'été, reprenaient les pessimistes, vous risquerez d'être foudroyés par toutes les nuées orageuses qui passent au Puy-de-Dôme, — et ils montraient des éboulemens qu'ils attribuaient à des coups de foudre. Or il ne paraît pas que les bergers et les moutons qui fréquentent journellement la montagne pendant la belle saison aient jamais été frappés, et les éboulemens sont visiblement dus à l'action des eaux et de la pesanteur.

La disposition des esprits changea un peu après la visite d'un savant astronome que le ministre avait chargé d'étudier sur les lieux le projet de M. Alluard. Au mois de mai 1869, M. Faye, ayant fait l'ascension du Puy-de-Dôme, put se rendre compte de toutes les facilités d'exécution qu'on y rencontrait, et son rapport, de tous points favorable, contribua beaucoup à lever les dernières

difficultés. Il fut reconnu que les matériaux de construction pouvaient être en partie pris sur place : on avait sous la main la domite, roche légère, poreuse, facile à travailler; la crête rocheuse du sud pouvait fournir de la pierre plus dure, et un cratère voisin, *le Nid de la Poule* ou le puy de Parion, de la pouzzolane. L'eau était à mi-côte; il suffisait de porter au sommet la chaux, les pièces de charpente et les tuiles. En 1870, le corps législatif vota une subvention de 50,000 francs, qui fut maintenue par l'assemblée nationale au budget rectificatif de 1871; puis M. Alluard obtint du conseil-général du Puy-de-Dôme un crédit de 25,000 francs, et la ville de Clermont, malgré une situation financière peu brillante, accorda une somme égale. Après trois ans d'efforts, on disposait donc d'une somme de 100,000 francs; de plus le conseil-général du département consentait à prendre l'établissement sous son patronage spécial.

Les premiers travaux de terrassement entrepris au sommet du Puy amenèrent une découverte d'un haut intérêt. En 1873, les ouvriers qui creusaient une tranchée à 20 mètres plus bas que le sommet mirent au jour les fondations d'un temple romain. Et on avait prétendu que la montagne était inhabitable! L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand se chargea de continuer les fouilles. On eut bientôt mis à découvert les fondations de la façade sur une largeur de 70 mètres sans en atteindre les angles. Des fragmens de marbre très variés, — des marbres les plus recherchés de l'Italie, de la Grèce et de l'Afrique, — et de pierres d'ornementation plus dures, telles que le porphyre et la syénite, attestaient que le bâtiment était décoré avec luxe à l'intérieur. Des monnaies d'empereurs romains permettaient d'assigner une date à ces ruines. La partie déblayée présente le caractère des constructions de la belle époque romaine. Les maçonneries se composent d'énormes pierres de taille posées à sec, sans ciment ni mortier, et reliées par des crampons de fer; le remplissage et les parties secondaires sont en petit appareil. Ce sont, de l'avis des archéologues compétens, les ruines du plus important sanctuaire de la Gaule romaine. Grégoire de Tours, qui était né à Clermont, parle d'un temple appelé *Vasso* en langue gauloise, qui fut détruit au IIIe siècle par une incursion de barbares, et dont les ruines attestaient de son temps la magnificence; la description qu'il en donne s'accorde de point en point avec les débris trouvés au sommet du puy. Tout porte à croire que ce temple était dédié à Mercure, la principale divinité des Gallo-Romains, comme l'affirme César dans ses *Commentaires*. On sait que diverses inscriptions, trouvées dans le pays de Juliers et dans les environs de Dusseldorf,

rappellent des vœux faits au Mercure auvergnat, *Mercurio Arverno*. Strabon dit également que Mercure était le dieu principal des Arvernes, et Pline l'Ancien mentionne une statue colossale de Mercure, œuvre du statuaire Zénodore, qui aurait été érigée dans cette province. Peut-être cette statue était-elle placée au sommet même du Puy-de-Dôme. A chaque coup de pioche, on découvre des morceaux de moulures, de corniches, de frises sculptées; on a recueilli des armes de fer, des objets de bronze, des monnaies du haut-empire, des fragmens de vases et de statues. Enfin on a trouvé une petite plaque en forme de cartouche portant une inscription dont voici le sens : *dédié à la divinité d'Auguste et au dieu Mercure Dumias (Dômien) par Matutinius Victorinus*. La plaque avait été sans doute fixée à un objet votif. D'autres inscriptions plus ou moins lisibles confirment l'hypothèse que le temple du Puy-de-Dôme était un temple de Mercure.

L'établissement de la station de la montagne a été retardé par des difficultés de toute sorte dont la principale a été la nécessité de recourir à une expropriation pour cause d'utilité publique, le sommet du Puy-de-Dôme appartenant à un grand nombre de personnes. En 1872, on s'est occupé d'améliorer l'état des chemins qui conduisent à la base de la montagne; puis, sur le versant sud-ouest, on a refait un ancien chemin romain, auquel on a donné une pente de 15 centimètres et une largeur de 2 à 3 mètres, de sorte que l'ascension du pic est devenue facile à pied et à cheval. C'est par ce chemin qu'une voiture attelée de trois mulets portait, quatre et cinq fois par jour, des matériaux divers de la base au sommet de la montagne. La même année, on édifiait des baraques à la base et au sommet pour loger les ouvriers.

C'est dans le courant de l'année 1873 que furent commencés les travaux de construction. Le plan de l'observatoire comprenait : 1° une tour ronde au point culminant du Puy-de-Dôme; 2° un bâtiment d'habitation placé à 15 mètres au-dessous de la cime; 3° une galerie souterraine qui devait relier ce bâtiment à la tour. La tour a un étage souterrain, entouré d'un corridor destiné à l'assainir, puis un rez-de-chaussée complétement aérien éclairé par quatre fenêtres orientées suivant les quatre points cardinaux. Le diamètre de la salle circulaire du rez-de-chaussée est de 6 mètres; les murs ayant 1 mètre 1/2 d'épaisseur, le diamètre extérieur de la tour est de 9 mètres; elle se termine à une hauteur de 7 mètres au-dessus du sol par une plate-forme sur laquelle seront installés les instrumens météorologiques qui doivent être exposés à l'air libre.

On voit que, pour soutenir le choc des vents, qui ont parfois au sommet du Puy-de-Dôme une violence redoutable, on s'est attaché

à construire non pas un édifice élégant, mais de véritables casemates adossées au roc et capables de défier l'effort des tempêtes. Le bâtiment d'habitation, qui renferme le logement du gardien et quelques salles pour le directeur, est bien abrité au nord et à l'ouest, de manière à pouvoir être habité toute l'année. Pour diminuer l'isolement du gardien, une petite hôtellerie sera annexée à l'habitation; elle servira à loger les savans qui voudront profiter de cette installation pour y faire des recherches personnelles.

Le local de la faculté des sciences ne pouvait recevoir une station météorologique. On a loué pour dix ans, dans le voisinage, une maison avec un jardin et une portion de prairie. L'escalier de la maison est dans une tour carrée, terminée par une terrasse qui se trouve à 20 mètres au-dessus du sol. On y a construit deux salles situées l'une au-dessus de l'autre; la salle supérieure forme le cabinet de travail de l'aide-physicien, qui de là aperçoit la montagne et peut correspondre avec la station du sommet par le télégraphe qu'il a sous sa main. Dans la salle située au-dessous sont placés les appareils enregistreurs. Les autres instrumens sont disposés sous un abri dans la prairie. Des observations trihoraires s'y font régulièrement de six heures du matin à neuf heures du soir, depuis le 1er janvier 1874; on les avait faites l'année précédente dans le jardin de l'académie.

Les constructions de l'observatoire sont aujourd'hui à peu près terminées, et avant l'hiver un gardien a pu s'y installer avec sa famille. Grâce aux précautions prises, il a passé sans souffrance la période de froid, qui a commencé en Auvergne le 21 novembre, et qui n'a pris fin que le 12 décembre. Cette expérience a dissipé toutes les inquiétudes relatives à la possibilité d'habiter pendant toute l'année sur le sommet du Puy-de-Dôme. Depuis le 20 décembre, des observations météorologiques correspondantes sont faites régulièrement de trois heures en trois heures au sommet du puy et à la station de la plaine, qui est munie des mêmes appareils. Les deux stations, dont la différence de niveau est de 1,100 mètres et la distance à vol d'oiseau de 10 kilomètres environ, sont reliées par une ligne télégraphique. L'observatoire du Puy-de-Dôme peut donc être considéré comme définitivement fondé, grâce aux efforts persévérans de M. Alluard, grâce aussi à la libéralité de l'état, de la ville de Clermont et du conseil-général du département.

II.

Le Pic-du-Midi de Bigorre est un cône de gneiss isolé qui repose sur le point le plus avancé du principal contre-fort des Pyrénées

centrales; il s'élance à une hauteur de 640 mètres au-dessus du massif qui lui sert de base, et d'où il se détache au col de Sencours, un peu au-dessus du lac d'Oncet, au milieu d'une région pastorale formée de petits plateaux herbeux que fréquentent de nombreux troupeaux pendant environ quatre mois et demi de l'année. Le sommet, qui se termine par deux mamelons réunis par de très petites plates-formes, est à une altitude de 2,877 mètres au-dessus du niveau de la mer, inférieure seulement de 527 mètres au point culminant de la chaîne. Avant le nivellement entrepris par Reboul et Vidal en 1787, c'est même le Pic-du-Midi qui passait pour le point culminant. Situé vers le milieu de la chaîne des Pyrénées, il commande un des plus beaux panoramas de l'Europe. Sur une moitié de l'horizon, c'est l'immense plaine qui s'étend à perte de vue vers le nord; du côté opposé, on voit se dresser au loin les hautes cimes de la chaîne, depuis le Pic-du-Midi d'Ossau et la Rhune jusqu'à la Maladetta et aux sommets des Pyrénées orientales. Quand l'air est très pur, on distingue même à l'horizon les pinèdes du littoral océanien et l'immense ligne bleue de la mer, éloignée de 160 kilomètres. Le Pic-du-Midi de Bigorre se trouve ainsi exposé directement au choc des grandes vagues atmosphériques qui nous arrivent de l'Océan et balaient la plaine de la Gascogne. Placé d'ailleurs au centre des établissemens thermaux des Pyrénées, à quatre heures de Barèges, à six heures de Bagnères-de-Bigorre, à proximité de la belle route qui relie ces deux stations par le col du Tourmalet, le pic est facilement accessible soit à pied, soit à cheval (1).

De tout temps, la ville de Bagnères a tenu en bon état de viabilité un chemin bien tracé qui permet d'y monter sans danger. De plus elle entretenait au col de Sencours, au pied du cône, un *cortail* ou chalet à l'usage des pasteurs auxquels elle afferme ses pâturages; ce chalet et une cabane placée plus haut encore, qui avait été construite en 1787 par Reboul et Vidal, servirent longtemps d'abri aux touristes surpris par le mauvais temps ou l'orage. Depuis 1854, ces abris primitifs se trouvent remplacés par une hôtellerie confortable, composée de deux vastes et solides corps de logis avec leurs dépendances, qu'une société de Bagnerais a fait bâtir sur un monticule situé immédiatement au-dessus du lac d'Oncet, en contre-bas du pic. Cette hôtellerie, fondée sur l'initiative et sous la direction du docteur Costallat, n'était d'abord destinée qu'à recevoir les nombreux touristes qui chaque année visitent le Pic-du-Midi; on y

(1) Le col du Tourmalet, dont le niveau (2,120 mètres) est inférieur de 250 mètres à celui du col de Sencours (2,370 mètres), se trouve à environ 3 kilomètres de ce dernier; tous les deux font partie du faîte qui sépare les bassins de l'Adour et du gave de Pau.

a trouvé un local qu'on a pu provisoirement utiliser comme observatoire en louant à cet effet une partie des bâtimens.

Les premières cavalcades qui de Bagnères s'acheminent vers le pic partent très souvent en juin, quelquefois en mai ou même en avril; mais le pic a été visité aussi plus d'une fois par des cavalcades parties de Bagnères au cœur de l'hiver. A cette époque de l'année, par les jours clairs et froids, on y monte par les vallons d'Arises et de Sencours, et, quand la neige est dure, par le Tourmalet. En été, on a encore la route qui de Barèges conduit au pic par la vallée du Bastan; mais ce chemin est dangereux pendant l'hiver à cause des avalanches qui alors rendent la vallée inhabitable. On songe maintenant à relier le col du Tourmalet à l'hôtellerie de Sencours par une voie carrossable qui n'aurait guère plus de 3 kilomètres de longueur; ce tronçon de route achèverait de mettre l'établissement en communication facile avec les stations thermales des environs.

Depuis le siècle dernier, le Pic-du-Midi de Bigorre a fixé l'attention des astronomes, des physiciens et des naturalistes. Le premier savant qui ait songé à la création d'un observatoire au sommet du pic semble être l'astronome François de Plantade, à qui l'on doit aussi une des premières descriptions scientifiques de la couronne lumineuse des éclipses. Il fit plusieurs voyages au pic, et il y mourut subitement le 25 août 1741, ses instrumens d'observation à la main, sur un mamelon auquel on a donné son nom. C'est ensuite Darcet qui, après avoir mené à bonne fin diverses recherches dans les Pyrénées, obtient en 1786 de Philippe d'Orléans la promesse d'une somme de 80,000 francs qui doit être affectée à la fondation de l'observatoire du Pic-du-Midi. Les événemens qui survinrent empêchèrent l'accomplissement de ce projet; mais pendant les vingt dernières années du XVIIIe siècle beaucoup d'observations isolées ont été effectuées au sommet du pic à diverses époques. Il faut d'abord citer le nivellement exécuté en 1786 par Vidal et Reboul, « afin de graduer cette montagne pour les observateurs qui voudront s'y établir. » Les deux physiciens de Toulouse laissèrent sur la plate-forme du sommet une cabane dont on a retrouvé les fondations sous le gazon quand la société Ramond fit construire au même point un petit abri appelé *Pavillon-Darcet*, qui est comme la pierre d'attente du futur observatoire. Le chevalier d'Angos fit au Pic-du-Midi de longues séries d'observations qui n'ont pas été publiées (1). Viennent ensuite les admirables recherches de Ramond, qui servent

(1) D'après M. Vaussenat, les manuscrits sont éparpillés entre les mains des héritiers et aussi au ministère de l'intérieur.

toujours de base à la mesure des hauteurs par le moyen du baromètre, et les travaux d'une foule de physiciens, de géologues et de botanistes qu'il est inutile d'énumérer. Mentionnons seulement les expériences comparatives faites en 1864 par MM. Charles Martins et Roudier à Bagnères et au Pic-du-Midi sur l'échauffement de l'air et du sol dû aux rayons solaires. Le Pic-du-Midi de Bigorre est enfin une excellente station géodésique. Le colonel Peytier, des géographes militaires, a campé sous la tente, sur la plate-forme du sommet, pendant quinze jours; lorsqu'il revint, lui et ses hommes étaient basanés comme après un voyage en Afrique; ils avaient les lèvres et les oreilles gercées et fendues par l'effet de l'air et du soleil trop vifs. Heureusement ces sortes d'accidens sont faciles à prévenir.

Comme emplacement d'un observatoire météorologique, le Pic-du-Midi a un grand avantage sur le Puy-de-Dôme : c'est que, grâce à une élévation presque double, la cime du premier est la plupart du temps au-dessus des orages. Les nuages orageux ont sur cette montagne un goulet naturel tout près d'un petit plateau, à environ 200 mètres au-dessous du sommet. Le pic se trouve ainsi constamment plongé dans une atmosphère lumineuse et légère et en dehors de toute influence due, soit aux courans des basses vallées, soit au rayonnement des autres sommets de la même chaîne, car il est comme une sentinelle avancée, détachée à 30 kilomètres du massif central, qui se développe devant lui de la Méditerranée à l'Océan. Il faut ajouter que, malgré sa grande élévation, le Pic-du-Midi se dépouille rapidement, aux premières chaleurs, des neiges de l'hiver, ce qui est une excellente condition pour l'établissement d'un poste permanent. La ligne des neiges éternelles, qui dans les Alpes descend jusqu'au niveau de 2,700 mètres, se relève dans les Pyrénées jusqu'à 3,000 mètres : elle passe bien au-dessus du Pic-du-Midi.

La question la plus grave de celles que soulève l'établissement des observatoires de montagne, c'est le problème de l'hivernage sur les hauteurs. A cela près que l'hiver dure ici moins longtemps, une station sur un pic élevé équivaut à un séjour sous le cercle polaire, et pour se faire une idée des difficultés de la vie dans ces conditions, on n'a qu'à lire les relations des Ross, des Parry, des Kennedy, ou celles des nombreux marins qui dans ces dernières années ont encore tenté d'approcher du pôle nord. Puis nous avons les rapports des courageux observateurs que M. Dollfus-Ausset avait installés sur les glaciers de la Viège, dans le Valais. Sans les avalanches, l'hôtellerie du Pic-du-Midi serait habitable toute l'année, malgré son altitude de 2,238 mètres, car elle est exposée au midi,

à l'abri des plus mauvais vents. Beaucoup de stations habitées dans les Alpes ne présentent point les mêmes avantages. Le fort de l'Infernet, à Briançon, suspendu au sommet d'un rocher presque à pic, à une altitude d'environ 2,400 mètres, et celui des Têtes, établi à 400 mètres plus bas sur un roc aigu, forts qui gardent le défilé du Mont-Genèvre, reçoivent tous les vents de l'ouest, du nord et de l'est. Le village chef-lieu de la commune de Saint-Véran, dans les Hautes-Alpes, qui renferme près de 200 âmes, est situé à 2,070 mètres, et il a des maisons régulièrement habitées bien au-dessus de cette altitude. On peut citer beaucoup d'autres villages perchés à des niveaux qui approchent de 2,000 mètres, comme ceux des Aygliers, près Briançon, de la Bérarde en Oisans, etc. Pendant l'hiver, les maisons y sont parfois ensevelies sous la neige, et l'on circule de porte en porte par des galeries de communication. Faute de combustible ligneux, on n'y cuit le pain qu'une fois l'an, et l'on garde les morts de l'hiver pendant plusieurs semaines au grenier, le sol étant trop dur pour les enterrer. Dans ces villages, l'habitation se compose généralement d'un rez-de-chaussée bas et voûté; le compartiment où se parque la famille n'est séparé de l'étable que par une cloison qui s'arrête à hauteur d'homme, afin de laisser arriver la chaleur dégagée par le bétail. Les habitans les plus riches font la cuisine avec une sorte d'anthracite décomposé, quelques-uns ont du bois de bouleau ou de mélèze ; la plupart ne brûlent que des fientes de vache séchées au soleil. Dans le Haut-Dauphiné et la Maurienne, il y a des mines de fer exploitées à un niveau qui dépasse 2,000 mètres, et où les ouvriers passent l'hiver dans de mauvaises baraques ; on est obligé d'y travailler l'hiver, car ce n'est que sur la neige que l'on peut en descendre économiquement le minerai, dans des paniers en forme de traîneaux doublés en dessous d'une peau de bouc. La caserne des mines de cobalt et de nickel d'Allemont en Oisans, que M. Vaussenat, un des promoteurs les plus ardens du nouvel observatoire, a établie lui-même en 1853 et dans laquelle il a hiverné deux fois avec une centaine d'ouvriers, se trouve à une altitude de 2,150 mètres, sur une crête battue par tous les vents.

Les inconvéniens de ces habitations sont les mêmes que ceux qu'on aurait à supporter dans un observatoire construit au sommet du Pic-du-Midi. On les atténuerait beaucoup par une bonne installation : des locaux bas, voûtés, à demi enterrés, des murs épais, un toit balayé par les vents pour éviter l'enfouissement sous la neige, et des caves garnies de provisions. Par les temps clairs et froids, les habitans du pic pourraient facilement descendre à l'hôtellerie de Sencours. Enfin un fil électrique pourrait diminuer leur isole-

ment en les mettant en communication régulière avec Bagnères, dont la distance à vol d'oiseau n'est que de 10 kilomètres; en suivant les crêtes, le télégraphe n'aurait pas une longueur de plus de 15 kilomètres. Les villages échelonnés à la base du pic sont habités par des montagnards hardis qui en tout temps répondraient sans hésiter à un appel parti du sommet.

La Société Ramond, fondée il y a dix ans, avait repris cette idée d'un observatoire à ériger au Pic-du-Midi, l'avait faite sienne, et avait entrepris une active propagande en faveur du projet. En 1869, le *Journal officiel* annonçait la création prochaine de cet établissement. Malheureusement c'étaient les fonds qui manquaient. C'est seulement quatre ans plus tard qu'à l'aide des souscriptions et des dons recueillis on put enfin procéder à l'organisation provisoire d'une station météorologique sur le mamelon Plantade, à l'altitude de 2,370 mètres, à proximité de l'hôtellerie. Grâce au dévoûment du général de Nansouty, de MM. Vaussenat et Peslin, l'installation fut achevée le 21 août 1873. De plus un baraquement fut établi pour les ouvriers qui l'année suivante devaient exécuter les terrassemens au sommet du pic.

Une collection d'instrumens avait été mise à la disposition de la Société par M. Charles Sainte-Claire Deville, inspecteur-général des stations météorologiques, dont le zèle infatigable est toujours au service de toute bonne volonté, et qui vient de lire à l'Académie des Sciences un rapport étendu sur l'observatoire naissant. On avait trouvé un observateur consciencieux, M. Baylac, ancien instituteur et ancien militaire, qui fut maintenu pendant soixante-dix jours à la station Plantade, où il faisait les lectures de trois en trois heures, de sept heures du matin à sept heures du soir; en outre, chaque jour la même série de lectures était répétée au sommet du pic à neuf heures du matin. L'absence de fonds ne permit pas d'étendre cette première campagne au-delà du commencement d'octobre. « L'observatoire a été fermé le 9 octobre, à sept heures, les vivres manquant complétement, » dit le procès-verbal.

L'année suivante, on fut déjà en mesure de soutenir un établissement continu. L'observateur, installé dès le 1er juin, resta sur le pic avec le président de la commission, le général de Nansouty, qui avait tenu à payer de sa personne, et avec l'hôtelier Brau, jusqu'au 15 décembre, époque où un accident força les habitans de la station à une retraite précipitée.

Pendant ces six mois et demi, les observations trihoraires ont été faites régulièrement à la station Plantade, et, sauf quelques jours d'interruption, on a répété les lectures au sommet du pic à midi 43 minutes, heure concordant avec l'observation simultanée de

7 heures 35 minutes du matin à Washington, car ces données devaient être envoyées au général Albert Myer, chef du service météorologique des États-Unis. En prévision d'un long séjour, on avait apporté à l'hôtellerie de Sencours un ample approvisionnement de vivres, consistant en vin rouge, pain-biscuit, conserves de légumes et de viandes, extrait Liebig, sucre, café, thé, lait, rhum, bougie, coke, tout cela en quantité plus que suffisante, car on comptait en laisser encore en partant. Une petite pharmacie complétait ces provisions d'hivernage. L'hiver avait été sensiblement plus précoce que l'année précédente; par deux fois dans le courant de novembre on avait dû renoncer à l'observation du sommet, il y avait eu péril très réel. En fait de distractions, la chasse d'une hermine, la visite d'une martre qui, après avoir mangé quantité de noix, de lard et d'autres friandises, ne voulut pas se laisser prendre au piége qui lui fut tendu, les rares apparitions de quelques oiseaux, notamment du pinson des neiges (*fringilla nivalis*), étaient des événemens qui comptaient dans cette existence de stylites. Au commencement de décembre, quatre membres de la commission firent l'ascension du pic pour rendre visite à leur collègue.

C'est un accident survenu à la grille du poêle de fonte vers le 10 novembre qui fut la cause du départ prématuré des observateurs. Ils avaient d'abord essayé de raccommoder la grille, mais sans succès; il avait fallu modifier la forme du foyer en l'élargissant considérablement. De ce jour, la consommation du combustible avait doublé, tant par suite de cette transformation que parce que la couche de neige, en dépassant le sommet de la cheminée, l'avait en quelque sorte prolongée et par suite augmenté chaque jour le tirage à mesure qu'elle s'entassait. Les vents du nord-est et du sud-ouest apportaient de telles quantités de neige au col Sencours, que le 15 novembre il y en avait déjà 4 mètres contre la façade nord de la maison, et qu'on sortait de plain-pied du premier étage. A force de travail, on parvint à la maintenir à ce niveau jusqu'au 2 décembre. Le 3, on dut se décider à creuser dans la neige une galerie de 7 mètres de long, afin d'arriver sans trop de difficulté à la plate-forme de l'observatoire.

Jusqu'au 6 décembre, Brau avait toujours accompagné au sommet du pic M. Baylac, qui allait prendre le relevé de midi. Le 7, ces deux hommes ayant été renversés deux fois par le vent en côtoyant les couloirs d'Ardalos, M. de Nansouty décida que jusqu'à nouvel ordre l'observation du sommet serait supprimée. Le 9 et le 10, la tourmente commençait, préludant par le bouleversement de la neige et lui donnant des formes fantastiques. Des instans de calme plat succédaient à des rafales de neige où un homme n'eût

pu tenir debout. Pendant toute la journée du 11, l'ouragan fut formidable; à onze heures du soir, un bloc de neige glacée enfonça la fenêtre de l'hôtellerie, et cela par un froid de 19 degrés au-dessous de zéro. En un instant, le général et M. Baylac, qui s'étaient couchés tout habillés, étaient sur pied, et sacrifiant, le premier un matelas de sa couchette, l'autre sa paillasse et une couverture, ils parvinrent, après une heure de travail pénible, à masquer l'ouverture par où pénétraient la neige et le vent. Pendant cette opération, le thermomètre intérieur était tombé de 6 degrés au-dessus de zéro à 18 degrés au-dessous. « Privés de notre unique fenêtre, dit M. de Nansouty, nous fûmes obligés d'allumer les bougies toute la journée. Je me voyais, dans un avenir très prochain, sans combustible ni lumière. Cette situation me fit comprendre une fois de plus la nécessité de quitter la station dès que l'état de l'atmosphère le permettrait. »

Le 12, à six heures du matin, la porte de l'hôtellerie fut à son tour enfoncée. On mit trois heures à la rétablir en luttant contre les terribles rafales du sud-ouest qui s'engouffraient dans le rez-de-chaussée. Désormais ce rez-de-chaussée n'était plus habitable. Le 13, l'ouragan parut mollir, et, dans la soirée, il cessa tout à coup, comme il avait commencé le 11, par une secousse sèche qui fit vibrer et changer de place la vaisselle en fer battu sur les étagères. Toute la nuit, le baromètre resta immobile, et le matin il avait quelque tendance à monter, ce qui faisait supposer que le cyclone s'éloignait. M. de Nansouty donna aussitôt l'ordre de se préparer au départ.

La petite troupe quitta la station le 14, vers neuf heures du matin. Dans la nuit, le thermomètre était descendu à — 24°; au moment du départ, il marquait encore 14 degrés au-dessous de glace. La neige tombait verticalement; pas un souffle de vent. Chacun portait une boussole. Brau ouvrait la marche, frayant la route avec sa poitrine, ses mains et ses genoux; la raideur des pentes lui laissait la possibilité de pousser la neige. Baylac, derrière lui, élargissait le passage; puis venait le général, qui avait encore souvent de la neige au-dessus des hanches, et sa chienne Mira fermait la marche. Vers onze heures, voyant qu'on n'avançait qu'avec une lenteur extrême, on résolut de changer de route et de descendre au fond de la vallée d'Arises en laissant à gauche un précipice bien connu du guide. Malgré ses efforts pour ne pas se rapprocher de ce mauvais endroit, poussé insensiblement par la pression des neiges sur sa droite, trompé par un rocher qu'il prit pour un autre, aveuglé par la tourmente, Brau arrive sur le bord de l'escarpement. On se figure la stupeur de ces trois hommes en voyant le vide au bout de

leurs bâtons. Il fallut faire demi-tour et remonter 50 mètres à pic; on mit une heure à sortir de ce mauvais pas. Enfin on arrive, très fatigué déjà, au fond du vallon. Là, le terrain devenait presque horizontal; la neige, beaucoup plus molle et profonde de 2 mètres, ne cédait plus comme sur les pentes; il fallait des efforts inouis pour la déplacer.

Vers trois heures, on était au Pont-de-Bois. Il restait à franchir le goulet d'Arises, passage devenu méconnaissable par l'amoncellement des neiges. En sondant le terrain à chaque pas, on arrive enfin à l'endroit où le chemin en corniche longe le précipice. « Après un temps d'arrêt pour nous bien reconnaître, dit M. de Nansouty, je distingue un petit chêne, un coudrier et un églantier ayant encore ses feuilles, qui se trouvent sur le bord même du sentier, et que je reconnais parfaitement. Je les indique à Brau comme points de direction en lui recommandant de faire tous ses efforts pour les conserver à sa droite. Nous sommes passés à 25 centimètres de l'églantier, et je vous avoue sincèrement que j'ai eu froid dans le dos. »

A quatre heures et demie, on se trouvait devant une cabane fermée et abandonnée. M. de Nansouty souffrait horriblement de crampes dans le haut des jambes, et ne pouvait plus marcher qu'en se faisant faire des ligatures très serrées à l'aide de deux courroies. Il aurait voulu passer la nuit dans cette cabane; mais il eût fallu, pour y entrer, enfoncer la porte ou briser la fenêtre. On reprit, par les pentes, le chemin de la route thermale, que l'on atteignit à huit heures du soir. A partir de ce moment, il y eut de fréquens éclairs, et la neige nouvelle émettait une lueur phosphorescente bleu clair, surtout lorsqu'on la remuait. En arrivant à Gripp à une heure du matin, tout le monde était accablé par la fatigue et tiraillé par la faim. On avait mis seize heures à faire un trajet qui en demande trois en été. A l'hôtellerie de Gripp, les trois voyageurs trouvèrent enfin de quoi souper et dormir.

Dès le 1er juin 1875, M. de Nansouty et l'observateur s'étaient de nouveau internés à l'hôtellerie pour l'hiver entier. Quelques jours plus tard, ils étaient en mesure de donner une preuve de l'utilité de leur poste avancé, car le 22 juin, à la veille des perturbations atmosphériques qui devaient amener tant de désastres sur le midi de la France, ils purent transmettre aux communes les plus proches et jusqu'à Tarbes des avis qui seraient arrivés à destination plus tôt, si on avait eu un fil électrique sous la main.

Vers le milieu du mois d'octobre, leur séjour sur les hauteurs faillit être encore abrégé par un accident. Après une terrible tourmente qui avait duré du 12 au 14, une grosse avalanche vint s'a-

battre sur la maison le 16, à 1 heure 1/2 du matin. La neige de l'avalanche, en comblant tout le creux au nord de la maison jusqu'à 1 mètre au-dessus du toit, privait les habitans de leur escalier de communication et les séparait de leur combustible. Ne pouvant plus sortir du premier étage par la porte et n'ayant pas d'échelle pour utiliser leur fenêtre, ils furent obligés de percer le parquet pour descendre à l'étage inférieur. Il fallut ensuite dégager la cheminée, dont le conduit était plein jusqu'au rez-de-chaussée, puis allumer avec grand'peine un feu pour se sécher. Le fermier de l'hôtellerie était descendu la veille à Campan, et il était impossible qu'il pût remonter de sitôt; le chemin était devenu impraticable en raison des avalanches que l'on entendait ronfler à chaque instant. Heureusement on avait, pour aider au déblai, un paysan des environs qui, surpris par le changement de temps, se trouvait prisonnier à l'hôtellerie. Le gros de l'avalanche était allé s'engouffrer dans le lac d'Oncet, qu'il faisait déborder : le petit torrent qui s'en échappe laissait voir son lit dégagé de neige sur plus de 2 kilomètres. A huit heures du matin, pendant que le général faisait avec son aide l'inventaire des dégâts, deux vautours se présentèrent : ils venaient voir si l'avalanche leur avait préparé un festin ! On constata que le vent de l'avalanche et l'embrun avaient brisé et tordu l'abri météorologique, bien qu'il fût construit en fer et en fonte, et broyé les instrumens.

Cette catastrophe ne découragea pas nos observateurs. En quelques jours, le désastre était en grande partie réparé; les instrumens étaient remplacés et installés sous un abri de bois. Afin de diminuer les risques de l'isolement, M. de Nansouty a engagé deux solides montagnards pour le reste de l'hiver. Depuis ce moment, les observations ont été continuées d'une manière très régulière; on en publie un résumé tous les quinze jours. De temps en temps des visiteurs montent par la route de Bagnères : le jour de l'an a été fêté à la station Plantade par une nombreuse réunion d'amis de la science qui étaient venus saluer les habitans du pic. Tout fait espérer que la campagne de 1875 pourra être menée à bonne fin. Toutefois cette expérience de deux ans a suffisamment démontré que le col de Sencours est à peu près inhabitable en hiver : il est trop accessible à l'accumulation des neiges et trop ouvert aux coups de vent d'est, sud et sud-ouest. L'observatoire qu'il s'agit de bâtir au sommet, à l'endroit où l'on a installé le Pavillon-Darcet, ne serait exposé qu'aux vents du sud, et il serait facile de le défendre contre les neiges d'apport. La comparaison des températures notées à midi au sommet du pic et à la station Plantade prouve même que vers le milieu de la journée il ne fait pas toujours plus froid en haut qu'en bas, en dépit d'une différence de niveau de 500 mètres, à laquelle cor-

respond en moyenne un abaissement de température de 3 degrés. Dans la première quinzaine de janvier, le thermomètre a été parfois, vers midi, un peu plus élevé au sommet qu'à la station. En revanche, les minima notés au sommet ont été très sévères : 37° au-dessous de zéro le 9 janvier, et encore — 23° le 10, puis — 25° et — 30° le 12 et le 13, tandis qu'à la station Plantade le thermomètre à minima n'avait marqué que — 17°, — 15°, — 17° et — 19° les mêmes jours. C'est la seconde période de grands froids traversée cet hiver par les habitans du pic; la première avait duré trois semaines (du 21 novembre au 13 décembre), et n'avait pas été moins rigoureuse, car le 6 décembre on eut — 20° à la station.

A tous les points de vue, il est donc urgent de transporter le poste d'observation au sommet du pic. Un devis largement établi porte les frais de construction à 30,000 francs. La commission de la Société Ramond a fait appel à tous les amis de la science. Les conseils-généraux de six départemens et trois villes, Bagnères, Toulouse et Bordeaux, ont déjà répondu par des souscriptions. La ville de Bagnères abandonne la propriété de la portion de la cime qui lui appartient et autorise la Société à interdire, sur la pente de la montagne, le parcours des moutons, afin de rétablir le gazonnement de la surface. Grâce à ce concours empressé, on a pu, l'été dernier, poser les fondemens de la maison d'habitation, que l'on bâtit à 7 mètres au-dessous du sommet. Cette maison est en partie souterraine et n'aura d'ouverture que du côté du midi; elle communique par un tunnel à la pièce circulaire voûtée qui doit contenir le baromètre, les appareils magnétiques, etc. A peu de distance sera fixé solidement au roc l'abri destiné à protéger les instrumens qui doivent être exposés à l'air libre.

Pour rendre les observations du pic plus utiles, on a eu l'heureuse idée d'adjoindre à la station principale des postes secondaires situés à des niveaux inférieurs. On a choisi à cet effet quatre stations voisines, deux dans la montagne, — le lac d'Oredon (1,900 mètres) et Barèges (1,230 mètres), — puis deux dans la plaine, — Bagnères (550 mètres) et Tarbes (310 mètres). Les matériaux recueillis depuis trois ans par les hommes dévoués qui consacrent leur temps et leurs forces à cette œuvre sont déjà nombreux, et le peu qui en a été publié jusqu'à présent prouve que les observations sont faites avec un soin des plus louables. La comparaison des moyennes thermométriques et barométriques de 1874 avec les moyennes décennales du grand Saint-Bernard montre un accord très satisfaisant dans la marche des phénomènes. Elle tendrait à prouver aussi que la température des Pyrénées est, à niveau égal, de 3 degrés plus élevée que celle des Alpes, car la différence moyenne entre la station

Plantade et le Saint-Bernard est de 3°,6, et se réduit à 3°,0 lorsqu'on tient compte de la différence de niveau des deux stations, qui est d'une centaine de mètres. On en a conclu qu'au sommet du Pic-du-Midi la température moyenne ne doit pas descendre sensiblement au-dessous de celle de l'hospice du Saint-Bernard, bien que l'altitude du pic soit supérieure de 400 mètres à celle de l'hospice.

Voilà où en est l'observatoire du Pic-du-Midi de Bigorre. Une œuvre si bien commencée sera vite achevée, surtout si elle peut compter sur l'appui de l'état. Nul doute que la Société Ramond n'obtienne bientôt la déclaration d'utilité publique dont elle a besoin pour devenir légalement propriétaire des terrains que lui concèdent les communes de Bagnères et de Barèges, et des constructions qu'elle y élève.

Les services que les observatoires de montagne sont appelés à rendre sont très variés. La météorologie et la physique du globe ont singulièrement élargi leur cadre depuis vingt ans. Si les variations du baromètre sont encore jusqu'à nouvel ordre les symptômes les plus importans à consulter pour la prévision du temps, si la température est toujours l'élément qui intéresse le plus directement la vie organique, bien d'autres phénomènes cependant nous permettent, pour ainsi dire, de tâter le pouls de la nature. On mesure maintenant la quantité d'ozone contenue dans l'air, afin d'en apprécier la salubrité; on en détermine la transparence optique et la transparence chimique, en d'autres termes la proportion des radiations chimiques du soleil qu'il laisse arriver jusqu'à nous. M. Tyndall vient de démontrer que l'air dans lequel un rayon de soleil ne trace pas de sillon lumineux, qui par conséquent ne renferme pas de poussières capables de diffuser la lumière, a aussi perdu le pouvoir d'engendrer la vie, c'est-à-dire de semer les germes d'où naissent les fermentations et les maladies infectieuses. C'est une nouvelle défaite des partisans de la génération spontanée, et un beau sujet d'expériences pour les observateurs placés au-dessus des nuages.

Que d'autres phénomènes pourraient être en quelque sorte surpris dans leur *devenir* en ces hautes régions! La grêle, ce météore si redoutable et encore si mal connu, que nous ne voyons d'ordinaire que lorsqu'elle tombe sur nos récoltes, — les tourbillons qui naissent du contact des cirrhus glacés et des tièdes courans d'air qui montent de la terre, — les effluves électriques qui alimentent la foudre, mais dont on peut à chaque instant reconnaître la sourde présence en dressant un mât armé de pointes, — tout cela rentre dans le cadre d'études des nouveaux observatoires. On y songe encore à surveiller les oscillations du sol. Des *seismographes* enregis-

treront les tremblemens de terre, assez fréquens dans la région pyrénéenne. Pour constater les mouvemens lents du sol, on a placé en 1874 quatre repères au niveau de la surface du Lac-Bleu, au pied du Pic-du-Midi; ces repères sont formés par le rocher lui-même, dérasé horizontalement et recouvert d'une chape de ciment.

La limpidité de l'atmosphère des montagnes se prête aussi admirablement aux études d'astronomie physique. On peut citer comme une expérience concluante à cet égard l'expédition de M. Piazzi Smyth au pic de Ténériffe. A une hauteur de 3,000 mètres, des instrumens qui en Angleterre montraient tout au plus les étoiles de 10e grandeur atteignaient alors les étoiles de la 14e. Le Pic-du-Midi notamment serait un précieux belvédère. Déjà MM. Maxwel Lyte et Michelier y ont photographié l'éclipse de soleil du 18 juillet 1860 par un temps superbe, alors qu'immédiatement au-dessous la vallée de l'Adour était couverte de nuages qui cachaient le pic aux habitans, et qu'il pleuvait à Bagnères. Les travaux de spectroscopie, l'exploration de la surface si tourmentée du soleil, l'étude des comètes et des nébuleuses, pourraient s'y faire dans des conditions exceptionnellement favorables, comme le prouvent les résultats obtenus par M. Young sur le Mont-Sherman, aux États-Unis. Reste à savoir si un séjour prolongé à une altitude aussi considérable que celle du Pic-du-Midi (c'est exactement celle de la ville de Quito) ne finirait point par exercer sur les tempéramens l'action débilitante dont M. le docteur Jourdanet a signalé les effets, et qui commence à se manifester vers 2,000 mètres. Jusqu'à présent, les rapports du général de Nansouty et les récits des touristes qui sont montés à la station Plantade ne mentionnent aucun symptôme de ce genre, et on pourrait en tout cas y soustraire le gardien du pic en le relevant de temps à autre. Comme Lyncéus, le guetteur de Faust, le gardien pourra dire : « Ce n'est pas pour mon seul agrément que je suis placé en cet endroit et si haut. » Mais le pays, qui profitera de leur dévoûment, ne voudra pas marchander à ces énergiques pionniers de la science l'appui moral et matériel dont ils ont besoin.

R. RADAU.

LA

SOCIÉTÉ DES AGRICULTEURS

DE FRANCE

La septième session générale de la Société des agriculteurs de France va s'ouvrir le 15 mars à Paris. Composée de ceux que le progrès agricole intéresse, depuis le fermier le plus modeste jusqu'au châtelain le plus opulent, cette société a en outre ouvert ses rangs aux hommes les plus marquans dans l'industrie et les sciences, et elle a inscrit parmi ses membres honoraires de grandes illustrations aristocratiques de l'Italie, de la Russie et de l'Angleterre. Créée à peine depuis quelques années, elle a pris un grand développement, qui est la meilleure preuve de son utilité.

L'époque où nous vivons marquera en effet par une sorte de crise pour l'agriculture française. Le haut prix de toutes les choses de la vie a sans nul doute apporté une amélioration notable dans le sort des cultivateurs, qui les produisent et qui les vendent; mais ce progrès ne s'est point réalisé sans plus d'une compensation fâcheuse pour eux. Ainsi la construction des voies de communication qui facilitent l'écoulement des produits du sol a enlevé des bras nombreux à la culture. La population rurale en a été comme décimée. L'union patriarcale des familles de paysans traditionnellement nombreuses est à tout jamais détruite. Elle était autrefois la base du travail agricole. Jadis il était nécessaire de produire à peu près tout sur un même domaine; la liberté des échanges a fait succéder à cette antique nécessité la tendance obligatoire à la spécialisation des produits. Tous ces changemens sont arrivés d'une façon un peu subite pour notre agriculture, qui y était mal préparée par un manque trop général d'instruction. La tradition, d'autres diront la routine, lui avait pleinement suffi pour ses anciens erremens; mais cette

tradition la laissait un peu dépaysée sur ce nouveau théâtre où elle était amenée presque à son insu.

Plus que jamais notre agriculture avait besoin de s'instruire et de se renseigner. Sans nul doute les journaux spéciaux, les brochures, les livres sont fort utiles pour l'expansion de l'instruction; mais ils s'adressent surtout aux jeunes générations. Les réunions, les discussions publiques conviennent bien mieux pour l'enseignement des hommes déjà faits, de ceux qui écoutent, mais qui n'ont pas le temps de lire. Il était donc urgent de convoquer de grandes assemblées périodiques où les agriculteurs venus de tous les points de la France pourraient discuter en parfaite connaissance la grande cause du progrès agricole, pour lequel il ne saurait y avoir qu'une noble et patriotique émulation sans aucune mesquine rivalité. Il était urgent de réunir ces agriculteurs en une vaste association disposant d'abondantes souscriptions, grâce auxquelles elle pourrait distribuer des encouragemens efficaces.

Ce vigoureux projet de substituer ainsi l'initiative privée à la tutelle administrative a été conçu et mené à bonne fin par M. Lecouteux, écrivain agricole distingué autant qu'excellent praticien. Son plan d'une vaste association d'agriculteurs s'étendant sur toute la France reçut immédiatement un sympathique accueil de la part de tous les hommes de progrès que leurs goûts ou leurs intérêts rattachent à l'agriculture. Grâce aux persévérans efforts des promoteurs de l'œuvre, plus de deux mille adhésions furent acquises avec une promptitude étonnante dans un pays aussi peu habitué que le nôtre aux idées d'association. Il fallait à cette société naissante le patronage d'un homme éminent, capable de la garantir des ombrages d'un gouvernement peu soucieux du réveil de l'esprit public en France. M. Drouyn de Lhuys accepta une présidence temporaire que les suffrages de l'association lui ont constamment conservée depuis sa fondation.

La première session de la société a eu lieu au mois de décembre 1868. Depuis cette époque, une réunion générale s'est tenue chaque année à Paris, excepté en 1871, année malheureuse et fatale héritière de la déclaration de guerre de 1870. La durée des sessions est de huit jours environ. L'assemblée se divise en sections, dont les membres passent chaque matinée dans le huis-clos de leurs bureaux respectifs, étudiant les questions de leur compétence. Les rapports ainsi préparés dans les sections sont ensuite lus à tour de rôle dans la réunion générale qui suit dans la journée. L'affluence y est toujours nombreuse, et les débats sont souvent fort animés. Les grandes questions intéressant l'agriculture entière de la France, telles que les traités de commerce, les impôts, l'utilisation des cours d'eau pour l'irrigation et la fécondation du sol, les ravages du phylloxera, les progrès de l'industrie chevaline, les réformes à introduire dans les concours régionaux agricoles, les progrès de l'in-

struction dans les campagnes, toutes ces questions ont été traitées avec l'importance qu'elles méritent, par des hommes occupant de grandes situations agricoles dans le nord, dans le midi et dans le centre de la France. Fort souvent des vœux très sagement motivés ont été adressés aux ministres de l'agriculture et des finances, et ont été pris en considération dans les décisions administratives.

La société ne reste point inactive entre les sessions. Pour l'étude des questions demandant un mûr et long examen, elle nomme des commissions dont les membres viennent souvent de fort loin afin d'assister aux convocations qui leur sont faites. C'est ainsi que la question des engrais commerciaux est soumise à une commission permanente dont les travaux ont fourni aux cultivateurs les plus utiles moyens de contrôle. Une commission de législation donne gratuitement aux sociétaires des consultations de droit rural. Les travaux des sessions générales et les recherches des commissions sont publiés chaque année dans un annuaire d'un format important, et dans des bulletins mensuels expédiés aux sociétaires. Ces publications constitueront de très précieuses archives agricoles. C'est ainsi qu'au moyen d'une modeste souscription (1) annuelle, tout agriculteur peut prendre part à des réunions intéressantes, recevoir des publications instructives, et se faire directement renseigner sur les faits de culture, de zootechnie ou de jurisprudence rurale le concernant spécialement. Nous allons essayer de donner un aperçu rapide des questions qui ont excité le plus d'intérêt dans les réunions de la société.

Les instrumens de préparation du sol ont partout conservé jusqu'à ces derniers temps leurs antiques formes et leur primitive simplicité. C'est ainsi qu'on voit au musée égyptien de Boulak une colonne découverte par M. Mariette, sur laquelle sont représentés les divers travaux de la terre. Ces dessins agricoles, qui sont sans nul doute les plus anciens du monde, furent gravés à une époque bien reculée, au temps où les Celtes, nos ancêtres, vivaient misérablement de pêche et de chasse, étaient encore ignorans de toute espèce de travail. Eh bien! les outils figurés sur la pierre égyptienne sont absolument les mêmes que ceux avec lesquels les fellahs actuels préparent leurs champs limoneux. Plus loin en Asie, l'informe croc de bois muni d'un soc en porcelaine que le Chinois pousse tandis que sa femme le hale devant, se perpétue depuis des milliers d'années sur les bords marécageux du Yang-tse-kiang. Chez nous, la lourde charrue encore usitée en Normandie est bien la même que celle que la reine Mathilde a brodée sur ses tapisseries conservées à Bayeux.

(1) La société se compose 1° de membres ordinaires versant une cotisation annuelle de 20 francs, 2° de membres fondateurs qui, outre cette cotisation annuelle, paient une somme de 100 francs à leur entrée dans la société, 3° de membres donateurs ayant fait une donation de 1,000 francs au minimum.

Les progrès et l'accroissement de puissance des outils agricoles ne datent réellement que des progrès mêmes de la métallurgie. C'est seulement en substituant le fer au bois que l'on a pu, vers le commencement de ce siècle, fouiller le sol plus énergiquement et obtenir de lui de plus abondantes récoltes. L'introduction en France des instrumens de culture perfectionnés ne remonte guère au-delà de la fin de la restauration; elle est due à Mathieu de Dombasle, ce bienfaiteur de l'agriculture française.

Quand les instrumens agricoles sont mus par des animaux, la puissance s'en trouve bornée par les limites mêmes de la force de ces animaux. Pour aller au-delà, l'action de la vapeur doit être substituée à celle des chevaux ou des bœufs. Les premiers essais de l'emploi de ce moteur pour la culture ont été faits en Angleterre, dès le début de ce siècle; mais c'est seulement depuis une vingtaine d'années que la chose a passé dans le domaine de la pratique. Il est facile de se rendre compte du principe même de ce travail : une machine locomobile est amenée sur le bord du champ à cultiver; elle met en mouvement un tambour autour duquel s'enroule un câble en fil d'acier qui tire soit une charrue, soit une herse, un rouleau ou un semoir. Dès que l'instrument est arrivé au terme de sa course, il change de cap et se trouve tiré par un second câble, qui est mû au moyen de poulies de renvoi. Tel est l'appareil le moins coûteux; la locomobile pouvant servir aux divers travaux intérieurs de la ferme, les autres engins sont seuls imputables en totalité au prix de revient de la culture à vapeur. Mais ce mode de transmission de mouvement est fort compliqué, quelque ingénieuses que soient les dispositions inventées par les constructeurs anglais tels que MM. Howard, Fowler, Fisken, car ils sont habiles et nombreux, les fabricans anglais qui cherchent la solution pratique et économique de ce grand problème, avec une ardeur bien justifiée par la faveur publique s'attachant en Angleterre au labourage à vapeur. Pour obtenir un travail plus rapide et plus énergique, on a été conduit à l'emploi d'un double moteur; alors deux locomobiles se postent parallèlement à chaque extrémité du champ, tirant alternativement la charrue et avançant d'un pas à chaque nouveau sillon.

Pour adapter les instrumens aratoires à la culture à vapeur, il a fallu créer des types nouveaux de charrues, de herses et de semoirs, bien autrement puissans et coûteux que les anciens outils, auxquels ils ressemblent à peu près comme ces magnifiques paquebots traversant l'océan ressemblent aux modestes caravelles de Christophe Colomb qui l'ont passé les premières. A ce point de vue de l'outillage, la perfection semble atteinte dans la culture à vapeur. Les progrès à réaliser doivent désormais porter sur la mise en mouvement; il y a encore place à de grandes améliorations quant à la simplicité, au prix des appareils et à l'utilisation de la vapeur.

Les avantages et les difficultés de la culture à vapeur ont été sérieusement discutés dans les réunions de la Société des agriculteurs de France. En réduisant dans les exploitations le nombre des bêtes de trait, la vapeur réserve une plus large part aux animaux de rente; chaque kilogramme de charbon brûlé pour la préparation du sol équivaut à une certaine quantité de fourrage dont on peut disposer pour des bœufs ou des moutons destinés à l'alimentation publique.

A un autre point de vue, la vapeur a l'incontestable mérite de fournir, comme sans effort, des labours profonds que l'on ne peut obtenir des animaux qu'au prix d'une lenteur extrême et d'une fatigue excessive pour les conducteurs, aussi bien que pour les attelages. Énergiquement fouillée et ameublie jusque dans le sous-sol, la terre se dessèche moins au soleil et s'engorge moins d'humidité; elle donne de plus riches récoltes. Certes, si tous nos champs de France pouvaient obtenir graduellement la perméabilité à l'air, à la chaleur et à la lumière que donne la culture à vapeur, la production agricole s'en trouverait accrue dans d'incalculables proportions. Comme rapidité d'exécution, les appareils les plus puissans peuvent cultiver profondément quatre hectares par jour, et travailler superficiellement une étendue plus que double de celle-là, tout en n'exigeant que quatre hommes pour la manœuvre des outils ou l'approvisionnement des moteurs. Il est constaté que, pour exécuter un semblable travail dans un même temps, il faudrait au moins dix charrues des plus fortes, chacune étant conduite par deux hommes et attelée de quatre chevaux les plus vigoureux. Deux locomobiles et quatre ouvriers font donc le labeur de vingt laboureurs et de quarante forts chevaux. Dans ces conditions, il est possible de donner aux opérations agricoles une célérité inconnue jusqu'à nos jours. Les labours, les hersages, les semailles peuvent ainsi s'exécuter en temps opportun, moins exposés aux risques de mauvais temps que la culture traînant en langueur avec des moyens impuissans.

Ces contrariétés du temps sont d'autant plus grandes que le climat d'une contrée est moins beau. Dans le midi de la France, on peut profiter des magnifiques et lumineuses journées qui y sont si nombreuses, pour confier au sol la semence, espoir du laboureur; mais la période propice est déjà moins longue dans le nord de notre pays; elle se trouve encore raccourcie plus près du pôle. La culture à vapeur donne donc à l'homme une sécurité plus grande pour la production de sa nourriture, éternel sujet d'angoisses pour lui; en cela, elle marque un nouvel et important triomphe dans la lutte incessante qu'il soutient contre la nature, cette dure mère qui n'accorde ses dons qu'au labeur opiniâtre de ses enfans.

Les difficultés de cette culture sont en proportion de ses avantages. Un appareil ordinaire rendu d'Angleterre en France, coûte environ 40,000 francs. L'amortissement d'un tel capital, qui doit être réalisé

moyennement en dix ans, l'entretien et la réparation des divers engins, le charbon et la solde des mécaniciens, tout cela constitue de gros frais, dont le remboursement exige que l'appareil ne chôme guère dans l'année. C'est un fait acquis qu'un tel outillage ne paie ce qu'il coûte que s'il s'applique au moins à la culture de 500 hectares de terres. D'aussi vastes champs cultivés sont rares dans une même exploitation en France. Ce mode de culture ne saurait donc s'y généraliser qu'au moyen d'associations entre des propriétaires d'une même contrée ou au moyen d'entrepreneurs de labours, comme il en existe de l'autre côté du détroit.

Cet essai d'association et d'entreprise a été fait dans nos départemens de l'est, mais sans grand succès. On a vite reconnu que ces puissantes locomobiles, qui se changent en machines routières pour les déplacemens, se détérioraient très vite par suite des trépidations résultant de la marche sur les chemins mal empierrés. La clientèle d'un appareil à vapeur doit donc être étendue, et pourtant il la faut concentrée sur un étroit espace. Les champs eux-mêmes ne conviennent pas quand ils sont trop petits. Une parcelle mesurera au moins 3 hectares pour qu'elle vaille la peine que l'on y installe de lourds engins, peu commodes à remuer, surtout par les mauvais chemins. De plus les champs obstrués par des racines d'arbres ou des blocs de rochers nécessitent au préalable un coûteux défonçage opéré à bras; il faut les dégager de ces écueils cachés qui provoqueraient de ruineuses ruptures dans l'appareil. Quant aux terrains de montagne, quelle que soit leur qualité, ils resteront toujours hors la loi de la culture à vapeur.

Voilà de bien nombreuses réserves; elles expliquent comment le labourage à vapeur s'est moins répandu en France qu'en Angleterre, où un ciel moins clément impose une plus grande promptitude dans les travaux agricoles, tandis que le sol moins morcelé et plus assoupli par la culture s'y prête mieux à la manœuvre de ces puissans engins. En outre une plus grande rareté de la main-d'œuvre agricole y rend l'application de ces rapides machines plus nécessaire que chez nous.

Le premier agriculteur qui ait employé en France la culture à vapeur d'une façon continue est, je crois, M. Decauville, fermier de l'importante terre de Petit-Bourg, près de Paris. Il était presque le seul à en faire usage quand survinrent la guerre et l'invasion, nous assaillant en pleine sécurité de paix, avec l'incendie et la destruction pour sombre cortége. Privés de tous leurs attelages, quelques fermiers des environs de Paris ont alors songé à faire venir d'Angleterre des appareils qui leur ont été très utiles pour remettre leurs champs en culture, après le départ de l'ennemi ; mais leur exemple a fait peu de prosélytes. Pourtant ce mode de culture semblerait devoir s'appliquer judicieusement sur les fertiles plaines qui entourent la plupart de nos grands centres de

population. Dans ces régions, les cultivateurs sont à proximité des ateliers de réparation et des dépôts de charbon : les routes sont en général assez bonnes pour le déplacement des locomobiles ; le prix de la main-d'œuvre y est toujours plus élevé qu'en rase campagne, où le manque de capitaux, les difficultés des communications et les moindres facilités pour la vente des produits imposeront longtemps encore des procédés de culture plus simples.

Mais il est d'autres machines également d'origine anglaise, telles que les faucheuses et les moissonneuses, qui se sont répandues chez nous avec une rapidité étonnante dans un pays où le morcellement du sol prédispose peu à l'emploi d'engins coûteux. Il s'est même fondé en France plusieurs usines importantes exclusivement consacrées à la fabrication de ces machines, qu'elles construisent avec une perfection ne laissant rien à envier aux produits anglais ou américains. Néanmoins l'importation des instrumens de provenance étrangère est encore considérable chez nous. Nos constructeurs doivent donc s'efforcer de l'emporter sur leurs concurrens par l'excellence de leurs outils comme par la réduction de leurs prix, d'autant plus que les produits étrangers ont à supporter des frais de transport et des droits de douane très élevés. Avec quelques efforts de la part de nos fabricans, la construction du matériel agricole peut devenir l'une des branches les plus prospères du travail national.

Si le labourage à vapeur est destiné à soulager l'excès de fatigue des animaux, le fauchage et le moissonnage mécaniques sont surtout appelés à adoucir la trop grande peine de l'homme. C'est de grand matin, bien avant le jour, que le cultivateur s'arme de la faux ou de la faucille et se rend au travail ; saisi d'abord par une fraîcheur et une humidité pénétrantes, il reçoit bientôt les rayons du soleil, dont rien ne l'abrite, quand il s'épuise par les efforts musculaires les plus violens. Le labeur continue jusqu'à la fraîcheur du soir, parfois meurtrière pour sa poitrine baignée de sueur. Le plus souvent sa nourriture n'est pas assez substantielle pour réparer l'épuisement causé par ces travaux toujours exécutés au milieu d'une sorte de surexcitation morale. Il en résulte des maladies qui, suivant les prédispositions locales, prennent le caractère de fluxions de poitrine, de fièvres intermittentes ou typhoïdes, maladies qui déciment cet autre soldat sur son champ de bataille, et dont la crainte est l'une des causes de la désertion des campagnes. En rachetant l'homme de ses plus durs travaux, les faucheuses et les moissonneuses procureront une bienfaisante amélioration dans la santé publique à la campagne. A ce point de vue, l'économie qu'elles peuvent apporter est vraiment incalculable.

Préoccupée de la diffusion des machines par voie d'entreprise, la Société des agriculteurs a fondé en 1874 un prix de 1,000 francs et des

médailles pour les entrepreneurs de moissonnage mécanique pouvant justifier de la plus grande étendue moissonnée par leurs appareils. L'entrepreneur à qui le prix a été décerné a moissonné plus de 900 hectares dans le département de la Marne, à l'aide de cinq machines. Enfin la Société organise tous les ans un concours de moissonneuses à la colonie de Mettray, dont l'exploitation lui sert d'école expérimentale.

Cette société n'a pas encore créé de concours spéciaux pour les animaux de la ferme; mais chaque année elle décerne des médailles d'honneur aux exposans les plus méritans dans les expositions des comices cantonaux. Secondée par le zèle de ses membres, elle a institué une grande enquête sur l'état du bétail en France. Les résultats très intéressans en sont publiés dans ses bulletins mensuels.

C'est seulement depuis une trentaine d'années que la préoccupation de l'amélioration de nos races domestiques est devenue sinon générale, du moins très commune parmi tous les cultivateurs. Jusque-là de grands propriétaires isolés avaient seuls essayé d'acclimater quelques espèces étrangères, plutôt par faste que par véritable intérêt agricole; mais les attrayantes études sur l'agronomie anglaise, publiées dans la *Revue* par M. Léonce de Lavergne, ont puissamment contribué à éveiller le goût du progrès chez nos éleveurs et à appeler la faveur publique sur leurs essais. Leurs premières tentatives furent marquées par d'inévitables tâtonnemens et par un entraînement parfois irréfléchi vers certaines races que les Anglais ont poussées à un engraissement excessif; mais l'expérience a parlé : elle conseille sagement de conserver la plupart de nos races indigènes, dont quelques-unes présentent une haute valeur, tant par leur nombre que par leurs qualités héréditaires. Sans doute des croisemens faits avec réserve peuvent encore accroître la perfection de quelques-unes de nos espèces les plus fines; mais tout mélange doit être repoussé de nos races des pays montagneux, où un climat sévère, un sol peu fertile, ne se prêtent pas à l'introduction d'animaux trop délicats, dont l'effet serait du reste de compromettre la rusticité et l'aptitude au travail des espèces indigènes.

C'est donc par une meilleure nourriture et par le choix de bons reproducteurs, qui ne sont eux-mêmes que le résultat de soins antérieurs, que l'on doit surtout chercher à développer toutes les bonnes qualités et à atténuer les difformités de la plupart de nos vieilles races françaises. Aussi les agriculteurs se préoccupent-ils surtout de régulariser le régime de leur bétail, et de faire en sorte qu'à l'abondance qui règne en été il ne succède pas de trop grandes privations en hiver. Pour cela, les pays les plus fertiles ont la betterave, cette corne d'abondance de l'agriculture moderne, dont la pulpe reste au bétail après la fabrication du sucre. Les pays les plus pauvres utilisent l'ajonc toujours vert; ceux dont la fertilité est moyenne cultivent le maïs, qui, haché et mis en silos, donne une nourriture fermentée très agréable au bétail.

Les cultivateurs sont surtout excités à mieux soigner leurs animaux, depuis les facilités de vente apportées par le développement du réseau des chemins de fer. Sous cette influence, chaque contrée s'est vue, comme à son insu, entraînée vers la production spéciale la plus convenable à son climat et à son sol. L'élève du mouton l'a emporté dans certaines régions, tandis que la race bovine prédomine de plus en plus dans d'autres localités. Il s'est même établi des distinctions pour cette race; ainsi certains pays, particulièrement ceux de montagne, se sont spécialisés plus qu'autrefois pour l'élevage des jeunes animaux, qui sont vendus vers l'âge de deux ans pour les travaux de la plaine. Transportés sur un terrain plus fertile, et soumis à une alimentation plus nourrissante, ces animaux acquièrent en travaillant un développement plus considérable que celui qu'ils auraient atteint avec de plus maigres fourrages. Quand ils sont parvenus à leur complète croissance, ces mêmes bœufs sont dirigés vers les contrées aux gras pâturages, où ils sont soumis à un rapide engraissement. Depuis que ces contrées peuvent s'approvisionner facilement d'animaux tout formés, elles ont graduellement renoncé à l'élevage, qui peut s'opérer plus économiquement dans les pays de moindre fertilité.

Au moyen des chemins de fer, il s'est donc établi une sorte de division du travail dans la production agricole, en ce qui concerne la race bovine. Certains pays, tels que le centre de la France, encore très pauvres hier, se sont rapidement élevés à un état de notable aisance, par le développement que l'exportation de leurs jeunes animaux a pris dans ces dernières années. D'autre part, les contrées que leur nature prédispose plus à la culture des céréales qu'à celle des fourrages, n'ont plus à se préoccuper de la production de leurs animaux de travail, pour laquelle elles manquaient complétement de facilités. Dans ces nouvelles conditions, la population bovine de la France tend à prendre un développement dont elle aurait été incapable, si chaque pays était resté dans l'ancienne nécessité de faire naître, de faire croître et d'engraisser son propre bétail. La production agricole ne saurait faire exception aux lois de la division du travail qui régissent les autres branches de l'industrie humaine.

Malheureusement cette bienfaisante spécialisation se manifeste moins dans la production chevaline, qui est devenue depuis la guerre le sujet des plus vives préoccupations, à cause des intérêts les plus graves qui s'y rattachent. Ce n'est point une simple affaire d'économie pour les acheteurs et de gain pour les producteurs qui est ici en jeu, comme pour les autres industries agricoles. Notre agriculture doit s'efforcer de produire un plus grand nombre de chevaux, pour la sauvegarde même de notre nationalité sans cesse menacée. Le développement de la production chevaline est en effet une des nécessités de la réorganisation de notre armée de défense. Il faut bien plus de chevaux qu'autrefois pour

le service d'une artillerie devenue plus lourde et plus considérable, pour l'approvisionnement de corps de troupes plus nombreux, pour la remonte d'une cavalerie destinée forcément à être augmentée. Comme l'on ne saurait compter pour ce recrutement sur l'importation étrangère, qui ne fonctionne qu'en temps de paix, l'on voit que le développement de la production chevaline en France intéresse notre sécurité elle-même.

Quelque notables qu'aient été les progrès de cette industrie, elle n'a pu suivre d'un pas égal l'accélération de la demande. Si dans certains départemens la production a atteint une prospérité et même un éclat sans pareils, dans d'autres elle est restée stationnaire; elle a même complétement rétrogradé dans une grande partie de la France. La région du nord-ouest se trouve dans le premier cas. L'humidité du climat y favorise merveilleusement la végétation des fourrages, que la fertilité du sol et les soins de la culture contribuent à rendre aussi substantiels qu'ils sont abondans. Sous l'influence d'une bonne alimentation, les jeunes chevaux prennent de belles et vigoureuses formes; leur force est encore accrue par les travaux modérés de culture auxquels le sol, de nature légère et presque partout en plaine, permet de les utiliser. Cet exercice les assouplit et les développe, tout en diminuant leurs frais d'entretien.

Dans cette région se trouve la plantureuse Normandie, d'où viennent ces superbes attelages de voiture de luxe admirés dans nos grandes villes. Là se rencontre aussi la verte Bretagne, dont les chevaux plus robustes traînent vaillamment les lourdes charges à de rapides allures. L'élevage du cheval s'y pratique dans les conditions les plus économiques et les plus avantageuses; aussi les cultivateurs s'y sont-ils habitués de longue main à donner à leurs animaux ces soins attentifs que l'on prodigue à tout ce qui cause la fortune. Le paysan y est homme de cheval. D'autres régions, particulièrement celles du nord, seraient également aptes à l'industrie chevaline, grâce à la fertilité du sol; mais l'extension donnée à la culture de la betterave tend à y éliminer le cheval au profit du bœuf, qui convient mieux aux durs travaux de cette plante, dont il utilise du reste la pulpe nourrissante.

Arrivons à la région montagneuse du centre de la France. Le sol y est peu fertile, et les fourrages qu'il produit sont impuissans à donner aux animaux cette puissance musculaire, à laquelle la nerveuse ardeur de la race ne peut suppléer qu'imparfaitement. Doux, sobres, intelligens, résistans à de longues marches par les chemins les plus difficiles, pourvu que l'allure soit modérée, ces chevaux de montagne convenaient parfaitement au cavalier d'autrefois, allant *piano e lontano;* mais ils ne répondent plus aux exigences actuelles de rapide locomotion. Le type le plus remarquable de ces races était le cheval limousin, qui disparaît

chaque jour, comme ces êtres que la géologie nous montre s'éteignant dès qu'ils ne se trouvent plus dans le milieu convenable à leur existence.

On ne saurait non plus méconnaître que la production chevaline a fortement diminué dans une grande partie du midi de la France. La cause paraît surtout devoir en être attribuée aux modifications graduellement introduites dans la production agricole par les incessans progrès du morcellement du sol. De grands domaines capables d'entretenir de nombreux chevaux sur les vastes terrains livrés à la dépaissance, ont été divisés en exploitations moins étendues, qui ne peuvent que difficilement nourrir une poulinière et sa suite de poulains, car dans les conditions où l'élevage s'est jusqu'ici pratiqué dans le midi comme dans le centre, l'éleveur doit garder tous ses produits jusqu'à la période du complet développement, jusqu'à l'âge où il peut les livrer à la remonte ou au maquignon. Dans ces conditions, la petite propriété s'est trouvée frappée d'interdit au point de vue de cet élevage; elle s'est donc tournée vers la production de l'espèce bovine, dont elle écoule aisément les jeunes animaux. Elle évite ainsi l'encombrement de ses étables, et elle réalise à court terme la valeur de chaque produit, alors qu'elle aurait à courir durant trois et quatre ans des risques nombreux, avant de toucher le prix d'un cheval adulte. Les éleveurs deviennent de plus en plus rares dans le midi de la France aussi bien que dans le centre; mais tout changerait si l'écoulement des poulains était assuré dès le sevrage. Le prix élevé que ces jeunes animaux atteignent depuis quelques années, engagerait un grand nombre des petits propriétaires de ces régions à livrer à la reproduction la jument que d'ordinaire chacun d'eux emploie à son service. Ils pourraient ainsi sans grand embarras réaliser tous les ans un profit de 200 à 300 francs, qui les encouragerait à l'élevage.

En regard de ces régions aptes à faire naître et aptes à cela seul se trouvent sur les rives des fleuves, sur les bords de l'Océan, des contrées de gras pâturages consacrés à l'élevage de la race chevaline autant qu'à celui de la race bovine. Là sont entretenues comme poulinières un grand nombre de jumens dont on ne peut tirer aucune utilisation pour le travail. Cela augmente si fâcheusement les frais de la production chevaline, que les possesseurs de ces pâturages auraient un notable avantage à importer du dehors des poulains d'un an à deux ans. Ils se débarrasseraient ainsi d'un effectif de poulinières coûteux à nourrir, coûteux à remplacer en cas de mortalité, tandis que ces mêmes mères seraient rendues aux travaux de culture, ce qui est leur place véritable. Ces régions à pâturages sont donc propres à élever et non à faire naître.

On se demande naturellement par quelles causes cette répartition des rôles entre les pays de naissance et les pays de croissance ne s'est point déjà faite pour la race chevaline aussi bien que pour la race bovine. La

raison en est dans la lenteur extrême avec laquelle les chemins de fer ont pénétré dans les pays qui auraient pu faire naître des poulains en abondance. Pour en sortir, ces jeunes chevaux auraient eu à subir les fatigues d'un long voyage, auxquelles ils savent moins bien résister que les taureaux du même âge. A présent, le transport de ces jeunes animaux peut s'effectuer d'un pays à l'autre aussi rapidement qu'économiquement et sans le risque des maladies qui sont la suite des souffrances en route. Les chemins de fer ont donc levé l'obstacle le plus grave à l'établissement d'un tel courant commercial ayant d'autant mieux sa raison d'être qu'il enlèverait les jeunes poulains aux sols peu fertiles où ils sont condamnés à une croissance lente et chétive, et qu'il les amènerait dans de fertiles pâturages, où ils prennent un magnifique développement, tout en conservant cette élégance native du cheval méridional. Ces animaux pourraient quitter les pâturages vers l'âge de trois ans pour se rendre dans les plaines à sol léger, où la culture se pratique à l'aide de chevaux soumis à un labeur modéré; ils paieraient une partie de leurs frais d'entretien et deviendraient de robustes bêtes de travail ou de vaillans chevaux d'armes, au lieu des modestes montures qu'ils auraient été en restant sur leurs montagnes natales. Ces pays convenant à l'emploi agricole du jeune cheval devraient être spécialisés pour l'éducation des poulains de trois ans et débarrassés du soin de les faire naître.

Il y a donc d'utiles et indispensables rapports à établir entre les pays de naissance et ceux d'éducation; mais les poulains sont en si petit nombre sur les marchés du centre et du midi, que les acheteurs du dehors ne s'y présentent point, dans la crainte d'un dérangement inutile. Il n'y a point d'exportation faute de production, et point de production faute d'exportation. Pour sortir de ce cercle vicieux, il faut que dans chaque contrée susceptible de devenir un centre de production, il soit établi de grands concours de poulains suivis de ventes publiques. Encouragés par l'espoir des récompenses autant que par la confiance de trouver un facile débit de leurs jeunes animaux, les petits propriétaires livreraient leurs jumens de service à la reproduction, tandis que les acheteurs étrangers seraient amenés à ces grandes réunions hippiques par la certitude de ne pas manquer de choix au milieu d'animaux si nombreux. Pour cela, il ne serait pas nécessaire d'accroître beaucoup le chiffre des primes actuellement allouées par l'état, par les départemens et par les diverses sociétés agricoles; il suffirait de faire un meilleur emploi de ces ressources en ne les éparpillant plus dans des petits concours d'arrondissement et même de canton. De telles exhibitions sont généralement trop peu nombreuses pour constituer de vrais marchés ayant de la notoriété et attirant des acquéreurs du dehors. Elles ne sauraient être fructueuses au point de vue de la vente, ce qui est le but même de toute production. Il est du reste d'usage que le transport des animaux pre-

nant part à de tels concours, soit opéré par les chemins de fer avec des réductions de tarif qui favoriseraient singulièrement l'exportation des poulains même à de très grandes distances des lieux de provenance. Il appartient aux sociétés hippiques et agricoles, surtout à la grande Société des agriculteurs de France, de diriger les concours de poulains vers ces voies nouvelles, qui sont seules capables de provoquer une judicieuse répartition des rôles entre les diverses régions de la France, et de les appeler toutes à participer selon leurs moyens au progrès de la production chevaline.

Il ne suffit pas d'accroître la production, il faut encore l'améliorer; aussi s'est-on vivement préoccupé depuis la guerre d'un meilleur recrutement des haras de l'état. Après bien des tâtonnemens, on semble fixé sur cette difficile question du choix des races à employer dans les diverses régions chevalines. Sans abandonner le pur-sang anglais, il y a sans doute à en user d'une façon moins excessive que l'avait fait l'administration antérieure des haras. On paraît devoir le réserver, en se tenant à un dosage rationnel, pour les régions où la race a déjà acquis un suffisant degré de finesse et d'élégance. C'est ainsi que l'on finira de constituer en Normandie un croisement d'une inappréciable valeur. Quant à nos grosses races, on a d'abord cherché par une discrète infusion du pur-sang à leur donner plus de nerf, sans trop diminuer leur masse, qui est une des conditions de leur admirable force; mais, expérience faite, il est préférable de recourir à ce type anglais, autre que celui du cheval de course, qui provient du Norfolk. Fortement musclée, la race de ce comté produit plus sûrement le vrai modèle du cheval de trait. Quant aux races du midi, le choix est tout indiqué par les magnifiques croisemens que l'on peut obtenir avec le cheval arabe.

Jugeant avec raison que des sessions générales tenues chaque année à Paris ne sauraient faire pénétrer son influence jusque dans les masses profondes des cultivateurs, la société veut se mettre en rapports plus intimes avec le pays; pour cela, elle excite ses divers membres à se réunir périodiquement au chef-lieu du département qu'ils habitent. Tout en préparant pour la discussion en session générale celles des questions qui intéressent le plus leurs localités, ces réunions doivent surtout faire une active propagande en vue d'augmenter les souscriptions et d'accroître les ressources de la société.

Mais, à part quelques exceptions, ces assemblées n'ont pu encore aboutir à une sérieuse organisation. L'insuccès de ces réunions formées dans chacun de ces petits états politiques que l'on nomme départemens ne saurait étonner, quand on considère le déplorable état de division dans lequel est tombé notre malheureux pays depuis que des factieux, enhardis par des connivences administratives, jettent à pleines mains la dissension dans une nation qui, lasse des restaurations aussi bien que

des révolutions, ne demande que la paix du travail. Cet état d'agitation des esprits passera sans nul doute avec le nécessaire raffermissement des institutions actuelles, mais il laissera des traces profondes. Bien que la bannière de la Société des agriculteurs de France soit préservée de toute couleur de parti et qu'elle n'ait d'autre cri de ralliement que le mot de *bien public,* on doit éviter de la planter au centre même des luttes électorales.

Il faut évidemment élargir le théâtre de ces assemblées par l'adjonction de deux ou trois départemens, groupés autant par le voisinage que par la similitude des conditions agricoles. Tout porte en effet à croire qu'en adoptant à peu près l'ancienne division provinciale de la France on pourrait constituer des réunions agricoles, considérables par le nombre, et d'autant plus dégagées de tout souci étranger que les membres seraient plus éloignés de l'arène ordinaire de leurs compétitions politiques.

Il existe du reste déjà plusieurs de ces sociétés très florissantes, très utiles par l'ardeur d'étude qu'elles entretiennent en province, où les esprits manquent trop souvent des saines excitations du travail. Il suffit de citer l'association bretonne, qui, despotiquement détruite après le coup d'état, s'est relevée plus active que jamais depuis la guerre. Le programme de ces sociétés dépasse en général le cercle des préoccupations agricoles pour s'étendre aux études historiques et linguistiques, aux recherches archéologiques intéressant chaque province, de façon à offrir de l'attrait à toutes les activités intellectuelles. Néanmoins les sections de ces sociétés qui s'occupent des questions agricoles et des intérêts industriels, devenus étroitement liés, sont généralement très nombreuses; leurs membres, déjà pour la plupart affiliés à la Société des agriculteurs de France, pourraient devenir les correspondans tout trouvés de l'association mère. Leur groupement serait ainsi tout formé pour les concours régionaux d'agriculture, dans lesquels les délégations de la Société des agriculteurs sont naturellement appelées à se réunir. — Souhaitons bon succès à cette société, au nom même des intérêts agricoles, qui doivent être chers à tous, au nom de l'amélioration matérielle et du perfectionnement moral de la population des campagnes. C'est la réalisation de ces progrès, inséparables l'un de l'autre, que la Société poursuit avec le plus patriotique dévoûment.

FÉLIX VIDALIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1876.

Les élections du sénat ont été la première et significative expression de l'opinion intime de la France, le premier signe sensible des dispositions que le pays porte à la formation des nouveaux pouvoirs publics. Elles ont évidemment trompé l'attente de ceux qui cherchaient avant tout et à travers tout une victoire de parti; elles n'ont répondu ni aux calculs ministériels, ni aux jactances bonapartistes, ni aux impatiences radicales. Elles ont créé tout simplement une première assemblée d'un caractère modéré, dont les élémens, assez disparates si l'on veut, ne peuvent se combiner et s'équilibrer que dans une politique de conciliation libérale et conservatrice, de sincérité constitutionnelle. Aujourd'hui il s'agit de savoir si le vote du 30 janvier qui a fait le sénat sera confirmé, modifié ou démenti par le vote du 20 février qui va faire la chambre des députés, si ces élections qui se préparent vont ouvrir une période d'ordre régulier et pacifique par l'accord de tous les pouvoirs, ou si elles vont livrer à de nouvelles crises d'incohérence le régime pour lequel M. le président de la république demandait récemment encore le bénéfice d'une loyale épreuve.

C'est la question qui s'agite dans la France entière comme à Paris, au milieu de ce tumulte de manifestes, de programmes et de réunions électorales, où les partis semblent une fois de plus se disputer le repos et l'avenir du pays. Avant huit jours, tout sera décidé, la France aura parlé. Jusqu'à ce moment, la campagne est ouverte, et vraiment elle offre une certaine variété d'incidens où tout le monde a son rôle. M. le vice-président du conseil, battu aux élections sénatoriales, croit sans doute relever sa politique par ses candidatures multiples et des âpretés d'humeur qui vont jusqu'à provoquer la démission de M. le préfet de police. Le « comité de l'union conservatrice, » présidé par M. le général Changarnier, rédige des listes variées et des bulletins à côté du « co-

mité national conservateur, » où se cache le bonapartisme le plus incorrigible. Le radicalisme parisien est occupé à donner des représentations de sa façon, et M. Gambetta déploie son éloquence voyageuse du nord au midi, de Lille à Marseille et à Bordeaux. Il est partout, excepté à Paris, livré pour le moment à l'intempérance des candidats et des discoureurs de fantaisie.

Il faut en prendre son parti, c'est un accès de fièvre à passer. Ce qu'il y a de triste pour les esprits sensés, c'est qu'évidemment cette lutte électorale est mal engagée; elle se ressent d'une situation toujours équivoque où se trouvent en présence des opinions qui, si elles venaient à triompher, ne tarderaient pas à jeter le pays dans des crises nouvelles sans s'inquiéter d'une constitution de plus ou de moins. On a l'air de se battre par-dessus la constitution, le plus souvent en dehors de la constitution. M. le vice-président du conseil semble, il est vrai, se faire un devoir de prolonger jusqu'au bout cette équivoque par toutes les tendances de sa politique, par ses alliances ou par ses exclusions passionnées; mais certainement aussi le radicalisme fait ce qu'il peut pour lui donner des armes et des prétextes. On dirait que les radicaux ont été créés tout exprès pour compromettre la république, pour la rendre suspecte, et malheureusement Paris a le dangereux privilége de rester leur théâtre de prédilection. Ce n'est pas que la grande ville en soit pour le moment fort émue ou qu'elle s'associe à ces banales et bruyantes représentations de salles enfumées; elle ne s'en occupe guère, elle ne s'en occupe même pas assez, et son indifférence sceptique est une facilité de plus pour cette démagogie quelquefois illustre, le plus souvent inconnue qui se croit le droit de parler en son nom.

Chose curieuse! c'est l'élection du sénat, qui n'a eu certes à Paris rien de réactionnaire, puisqu'elle a fait d'un ouvrier, de M. Tolain, un sénateur, — c'est cette élection du 30 janvier qui a mis le radicalisme en belle humeur et qui a donné le signal de l'explosion. Quoi! M. Victor Hugo n'a point été nommé le premier d'un vote unanime et enthousiaste, il n'a été élu que le quatrième et au deuxième tour de scrutin! Olympio a passé trois jours à dévorer l'offense, puis il s'est rendu dans une réunion électorale pour proposer à l'assemblée de protester par le suffrage universel contre le suffrage restreint. Il ne s'est pas souvenu, dans le puéril dépit de sa vanité, que peu auparavant il avait ambitionné l'honneur d'être le mandataire de ce suffrage restreint, un électeur du sénat, et qu'il avait trouvé ce titre suffisant pour écrire la « lettre du délégué de Paris aux 36,000 délégués de France. » M. Hugo, à la vérité, avait l'air de venger non sa propre injure, mais la défaite de M. Louis Blanc, qui n'a point été élu du tout et à qui Paris devait pour le moins la protestation d'un plébiscite solennel. Nous avons vu le moment où l'auteur de l'*Organisation du travail* allait être présenté dans

toutes les circonscriptions parisiennes; il a eu la modestie de se borner à accepter la candidature dans deux arrondissemens. Il y a quinze jours déjà que Paris a l'agrément de ces glorieuses représentations, qui n'ont sûrement rien de nouveau, qui ont leur histoire écrite dans la comédie grecque.

Si Aristophane assistait aux réunions électorales, il s'écrierait encore : « Voilà qui est parler! ah, bienfaiteur du genre humain, continue... Tu tiens ton homme, ne le lâche pas; avec de pareils poumons, tu auras bientôt fait de l'achever... » Il reconnaîtrait Cléon et les autres. « L'orge » et « les galettes » offertes au bon peuple, ce sont les programmes. Il y en a de toute sorte. Il y a le « programme Laurent Pichat, » le programme Accolas, sans parler de celui de M. Victor Hugo, que, par un heureux euphémisme, l'auteur se dispense de définir en assurant qu'il est le plus large de tous. Le minimum à tout événement, c'est le « programme Laurent Pichat, » l'amnistie pour les insurgés de la commune, la séparation de l'église et de l'état, l'instruction laïque et obligatoire, la réforme des impôts sur le travail, l'abolition du volontariat militaire,... etc. D'autres y ajoutent l'abolition d'un certain nombre de choses telles que la constitution, le sénat, la présidence, le gouvernement, les préfets et le gendarme! La palme est à celui qui va le plus loin. Si M. Spuller, candidat de M. Gambetta, a l'air d'hésiter et de se prêter aux transactions, M. Bonnet-Duverdier le serre de près et se dresse en concurrent devant lui. Le malheureux colonel Denfert, qui a eu la singulière idée de prendre sa retraite comme soldat et de se jeter dans ces bagarres, a été vu d'assez mauvais œil pour avoir fait quelques réserves sur la séparation de l'église et de l'état comme sur l'amnistie, et pour avoir avoué qu'il n'avait pas ses idées encore bien fixées sur la suppression des impôts. Voilà comment les choses se passent, et comment Paris se trouve en possession d'un certain nombre de candidats modèles de radicalisme, M. Clémenceau, M. Floquet, l'inévitable Floquet, M. Lockroy, — et M. Barodet, l'illustre M. Barodet, — sans oublier tous les conseillers municipaux, qui trouvent naturellement que la députation leur est bien due!

Qu'en sera-t-il de tout ce mouvement parisien, auquel la population, il faut le dire, ne prend pas une part bien vive? Sans doute, il y a heureusement d'autres candidats de diverses nuances mieux faits pour répondre aux nécessités du moment et de la situation du pays. M. Thiers se présente dans le IXe arrondissement, et son élection ne semble pas douteuse, dès qu'il a cru devoir solliciter les suffrages des Parisiens après avoir été élu sénateur à Belfort. Il n'est pas besoin de dire que M. Thiers, tout républicain qu'il soit, ne s'est pas donné la peine de recevoir ceux qui se proposaient de lui porter le « programme Laurent Pichat. » M. le duc Decazes, lui aussi, accepte courageusement la lutte

dans le VIIIe arrondissement. La candidature lui a été offerte par un comité composé d'hommes sérieux et actifs, et certes le commerce, l'industrie de ce quartier de Paris, ne peuvent mieux faire que d'assurer le succès du ministre qui depuis deux ans dirige les affaires étrangères de la France avec habileté, avec un soin vigilant pour la paix. L'élection de M. le duc Decazes aurait la valeur d'une sorte de manifestation pacifique de Paris. M. Vautrain est un autre candidat modéré dans le IVe arrondissement; mais quoi! M. Vautrain rencontre sur son chemin M. Barodet, qu'un radicalisme bruyant lui oppose.

Ainsi voilà un homme qui a rempli, il y a vingt-cinq ans déjà, une magistrature municipale dans le quartier, qui a rendu de réels services aux heures les plus difficiles, en 1848, puis pendant le siége, qui dans l'intervalle est resté absolument indépendant de l'empire, fidèle alors comme aujourd'hui à une république sage, éclairée : ce que les radicaux du IVe arrondissement ont trouvé de plus piquant, de plus naturel, c'est de susciter à ce galant homme la concurrence d'un étranger qui n'a d'autre titre que d'avoir eu un jour la baroque et plaisante fortune d'être préféré à M. de Rémusat, de contribuer à la chute de M. Thiers et de pousser la république dans le guêpier du 24 mai! Ils combattent M. Vautrain comme ils combattent M. Decazes, comme ils combattraient M. Thiers lui-même, s'ils l'osaient. Croyez bien que pour eux il n'y a pas beaucoup de différence entre un simple modéré constitutionnel et M. le baron Haussmann, qui relève le drapeau de l'empire dans le Ier arrondissement. Réussiront-ils? Ce n'est point impossible, puisque dans certains quartiers ils sont sans concurrens et que dans d'autres la lutte est entre radicaux plus ou moins nuancés. Ils réussiront toujours trop, et c'est là un de ces succès d'excentricité révolutionnaire qui sont aussi compromettans, aussi dangereux pour Paris lui-même que pour la république.

S'il y a en France une ville qu'on devrait respecter et faire respecter, c'est Paris, la cité du siége, la ville qui a été un jour la citadelle de l'indépendance nationale et qui pendant cinq mois a supporté faim et mort sans faiblir. Comment se fait-il que ce sentiment de respect existe si peu, que le nom de Paris excite si souvent la défiance, une inquiétude jalouse dans les provinces, et, pour tout dire, que le séjour du gouvernement, des assemblées à Versailles soit une de ces choses qui ne semblent ni extraordinaires ni injustes? C'est que Paris n'a pas été seulement la cité du siége, il a été la ville des séditions, des révolutions et surtout de la dernière, de la plus criminelle insurrection, de celle qu'il faudrait oser à peine nommer, parce qu'elle a été un attentat contre l'honneur national. Que font les radicaux? Ils se plaisent à exagérer tout ce qui rend la grande ville suspecte. Ils parlent comme si rien ne s'était passé, comme s'ils ne marchaient pas au milieu des

ruines et des souvenirs pénibles. Ils se figurent relever Paris en le flattant dans ses crédulités fanatiques, en l'appelant encore la cité sainte, la Jérusalem révolutionnaire, et à la tête de la bande M. Victor Hugo, la lyre en main, découvre qu'en ôtant à Paris son diadème de capitale on n'a fait que mettre à nu son large et puissant cerveau qui rayonne sur l'univers! M. Hugo ne s'aperçoit pas qu'en se couvrant lui-même de ridicule il livre aux railleries du monde une ville qui mérite plus d'égards. Ce n'est pas tout. Voici une cité puissante qui renferme en elle la science, les lumières, l'Institut, les plus grandes industries, la direction des plus grandes affaires, — et par qui allez-vous la faire représenter, cette cité souveraine? M. Louis Blanc a sa célébrité, nous n'en disconvenons pas, il a la célébrité du sophiste, du déclamateur, de l'homme du 15 mai 1848; puis on a M. Floquet, M. Clémenceau! A qui fera-t-on croire que c'est la vraie représentation de la grande ville? Est-ce des réunions électorales d'aujourd'hui que jaillit la lumière qui rayonne sur le monde? Soyez de bon compte, s'il n'y avait rien de mieux, ce serait assez humiliant, et la province aurait le droit de dire à Paris : nous vous envoyons sans cesse tout ce que nous avons d'hommes intelligens et supérieurs que vous retenez, que vous absorbez, et voilà tout ce que vous savez trouver parmi eux! Autrefois vous vous faisiez honneur de nommer les sommités libérales; aujourd'hui Casimir Perier s'appelle M. Barodet, et Benjamin Constant s'appelle M. Germain Casse! On aura beau voir dans ces choix des merveilles de progrès, la fleur des « nouvelles couches sociales, » on n'effacera pas ce qu'il y a de puéril et de pénible pour la fierté d'une grande population dans cette invasion de la médiocrité révolutionnaire, et en infligeant à Paris cette épreuve les radicaux compromettent bien plus encore peut-être la république elle-même.

Certes, s'il y a un fait sensible, c'est que depuis quelques années la république, en vivant, a commencé de s'acclimater. Elle s'est maintenue en partie sans doute par la force des choses, par l'impuissance de toutes les combinaisons monarchiques; elle s'est accréditée aussi parce que, rompant avec des traditions de violence, avec des souvenirs sinistres qui ont rendu si longtemps son nom odieux, elle est apparue comme un système de gouvernement possible, capable de se contenir, de se régler, de protéger la paix intérieure et la paix extérieure. De plus c'est par cette modération même, c'est par des transactions incessantes qu'ont pu se former entre diverses fractions parlementaires des alliances qui ont fini par avoir pour résultat l'organisation du 25 février 1875, un ensemble d'institutions sages, suffisamment conservatrices sans cesser d'être libérales. Eh bien! il faut parler, non comme d'imbéciles démagogues, mais comme des hommes qui voient la réalité. Est-ce qu'on croit que la république en serait aujourd'hui là où elle est arrivée avec

les programmes radicaux, avec des réformes prématurées déchaînant des luttes religieuses, avec des propositions d'amnistie réhabilitant les criminels sans oser dire un mot du crime et des victimes, avec des révolutions financières ébranlant le crédit et les conditions du travail national? Est-ce qu'on se figure que beaucoup de ceux-là même qui ont proposé ou voté la constitution du 25 février, qui l'acceptent sans arrière-pensée et sans mauvais vouloir, suivraient la république dans ses aventures? Supposez un instant une victoire du radicalisme dans les élections : est-il un esprit sérieux et clairvoyant qui ait un doute sur le résultat, sur la catastrophe qui attendrait la république? — Assurément, dira-t-on, il n'y a point de doute, le radicalisme est le plus grand ennemi de la république, d'autant plus redoutable qu'il est dans la place, et, s'il prenait une certaine prépondérance, il aurait bientôt frayé le chemin à l'empire par la réaction emportée de tous les instincts conservateurs; mais il est isolé, il ne peut rien, si ce n'est faire des programmes pour les réunions électorales de Paris où il est le maître. A merveille! cela veut dire que les radicaux restent libres de faire de Paris ce qu'ils voudront, et qu'ils ne sont des agitateurs provisoirement inoffensifs que parce que la province se charge de réparer ou d'empêcher par ses votes le mal qu'ils pourraient faire.

Les républicains sérieux et sincères, que la passion de parti n'aveugle pas, ne peuvent s'y méprendre; ils doivent voir aujourd'hui, par l'expérience qu'ils ont acquise, de quel côté ils peuvent s'étendre utilement et gagner des alliés efficaces, de même qu'ils peuvent voir, par les déchaînemens de radicalisme, de quel côté est le danger. Ils ont à choisir : c'est leur affaire encore plus que celle des monarchistes ralliés par raison à la constitution, puisque pour eux le régime actuel est la victoire d'une vieille préférence politique. Plus que d'autres, ils sont intéressés à ne pas laisser confondre leurs idées avec les chimères radicales, à maintenir la force conservatrice du gouvernement, — sous peine de prouver, selon le mot spirituel de M. Thiers, que la république n'est possible que sans les républicains. Le malheur de M. Gambetta notamment est de comprendre le danger et de ne pas aller jusqu'au bout de ses instincts, de ne point oser désavouer résolûment ceux qui le traiteraient en ennemi, s'ils n'espéraient pas encore se servir de lui. M. Gambetta joue, en vérité, depuis quelque temps un jeu périlleux où la dextérité ne suffit pas, où il peut tout simplement finir par rester seul avec sa verve méridionale, avec ses longues phrases qui vont de Flandre en Provence. Certainement, quand M. Gambetta est à Lille, il parle avec une intention visible de modération ; il défend la constitution, le sénat, il est pour la politique de transaction, pour le progrès patient et régulier, et il se défend des solutions violentes ou chimériques. D'un autre côté, que pense-t-il de la campagne électorale de

Paris? Comprend-il les problèmes financiers comme son ami, M. Spuller, qui a trouvé une solution toute simple, qui veut qu'on dégrève le travail pour replacer l'impôt sur ceux qui ont cessé de travailler? Est-il avec M. Louis Blanc, M. Barodet? croit-il la république tellement hors d'affaire qu'elle n'ait plus besoin d'alliés comme M. le duc Decazes? Si M. Gambetta est avec les radicaux parisiens, à quoi lui sert de parler de modération? S'il n'est point avec eux, s'il juge leurs programmes aussi dangereux que puérils, pourquoi ne point le dire, et faire croire qu'en jouant pour sa part à l'habileté, il laisse à ses amis le soin de pousser leur campagne révolutionnaire?

Eh bien! c'est dans cette situation que le gouvernement, au lieu de se raidir, aurait pu exercer une influence utile, sérieuse, en réduisant les radicaux à un isolement complet, en donnant rendez-vous à toutes les opinions sincères sur le terrain de la république constitutionnelle et conservatrice. Il aurait sûrement rallié dans la lutte électorale tous ces républicains de bonne foi qui ont résumé leur politique dans un mot : la république avec le maréchal! Malheureusement M. le vice-président du conseil semble éprouver une répugnance invincible à se placer ouvertement sur ce terrain, où le gouvernement eût trouvé une force réelle. Il ne peut se décider à marcher avec ses vrais alliés ou du moins avec tous les alliés qu'il pourrait avoir, et il en a d'autres qui sont pour lui une avant-garde aussi compromettante que peut l'être l'avant-garde radicale pour M. Gambetta. M. le ministre de l'intérieur s'agite dans l'impatience, et rien vraiment ne révèle mieux sa politique que cette démission, devenue nécessaire, de M. le préfet de police à la veille des élections, un mois après la crise à laquelle M. le ministre des finances a résisté. M. Léon Renault a été depuis plus de trois ans un préfet habile qui a dirigé la police de Paris d'une main souple et ferme, sans faiblesse et sans bruit. A l'approche des élections, il a eu l'idée de se présenter comme candidat dans l'arrondissement de Corbeil, et il a écrit une circulaire où il ne se borne pas à exprimer des opinions franchement constitutionnelles, où il explique de plus dans le langage le plus net comment il a été conduit, lui partisan de la monarchie parlementaire, à accepter définitivement et sans arrière-pensée la république conservatrice. On a parlé d'incompatibilité entre les fonctions de préfet et le rôle de candidat. L'incompatibilité n'est peut-être pas là, elle est bien plutôt entre le langage décidé, résolu, de M. Léon Renault et la politique de M. le vice-président du conseil. Vraisemblablement elle date de plus loin, elle a éclaté, comme toujours, au moindre prétexte. Cette fois le prétexte a été une lettre par laquelle un ancien républicain, M. Edmond Valentin, a engagé ses amis de l'arrondissement de Corbeil à voter pour le préfet de police. En réalité, M. Léon Renault n'avait point à s'occuper de cette lettre écrite par un homme

qui avait dû d'abord se présenter contre lui, qui a été depuis élu sénateur à Lyon et qui n'a que peu de relations à Corbeil. De là cependant paraît être venu le mal. M. Buffet aurait jugé aussitôt que le préfet de police ne pouvait se dispenser de répudier hautement cette recommandation d'un républicain, et M. Léon Renault, n'ayant pu se mettre d'accord avec son ministre sur les termes d'une lettre, a préféré donner sa démission.

Assurément, lorsqu'on ne s'entend plus dans un service aussi délicat, rien n'est plus naturel que de se séparer. M. le ministre de l'intérieur en était sans doute convaincu quand il s'est hâté d'accepter la démission de M. Léon Renault. Convenez cependant que M. le vice-président du conseil a du malheur dans tout ce qui lui arrive. Il ne peut faire un pas sans se heurter contre quelque modeste constitutionnel et sans paraître complaire aux bonapartistes. Il y a un mois, il provoque une crise ministérielle à propos de la candidature sénatoriale de M. Léon Say, et son grief principal est que son collègue des finances coure la fortune électorale avec le républicain le plus modéré, M. Feray. M. le ministre de l'intérieur reçoit des offres de candidatures, et il se trouve que quelques-unes de ces offres viennent de bonapartistes peu déguisés. Aujourd'hui M. le préfet de police est obligé de donner sa démission, et, par accident sans doute, M. Léon Renault a eu la mauvaise fortune de se signaler il y a quelque temps par une enquête sévère sur les menées impérialistes. Qui a considéré cette démission forcée comme une satisfaction? toujours les bonapartistes, et c'est ainsi que, par ses alliances comme par ses antipathies, M. le vice-président du conseil se se trouve conduit à soutenir la lutte électorale hors du terrain où elle devrait être engagée. La constitution devient ce qu'elle peut entre bonapartistes et radicaux. Où est la solution? C'est au pays maintenant de la trouver, de la faire prévaloir, et il le peut en choisissant des hommes modérés, libéraux, sincèrement constitutionnels, ralliés au programme exposé par M. Léon Renault, développé aussi l'autre jour par M. Henri Germain à Trévoux. Au bruit de ces conflits d'élections cependant voici un homme de l'ancienne politique parlementaire, un vieux collaborateur, M. de Carné, qui vient de disparaître. C'était un esprit fin, instruit, conciliant, qui a joué autrefois un rôle dans les chambres, et qui laisse de nombreux ouvrages d'un sentiment historique et politique élevé. De récens malheurs de famille avaient accablé la vieillesse de M. de Carné, et il n'a pu survivre longtemps à ces épreuves après une vie publique qui a eu son éclat.

Le parlement d'Angleterre vient de s'ouvrir. C'est la reine Victoria elle-même qui a ouvert cette fois la session, faisant violence à des habitudes de vie privée et de retraite qui l'ont éloignée depuis quelques années de ces solennités publiques, et qui ne laissent pas de donner de

temps à autre une certaine humeur aux Anglais. Un intérêt assez vif s'attachait aux premières explications parlementaires qui devaient nécessairement se produire au sujet de la politique extérieure de l'Angleterre depuis quelques mois. On était curieux de connaître l'opinion officielle du gouvernement sur les affaires d'Orient, sur l'adhésion qu'il a récemment donnée à la note autrichienne aussi bien que sur l'acte hardi par lequel il a fait de l'Angleterre la propriétaire de la moitié des actions du canal de Suez.

Si l'on s'attendait à de l'imprévu, l'attente a été un peu trompée. Les explications ont eu lieu en effet, elles ont été provoquées par les deux chefs de l'opposition dans la chambre des lords et dans la chambre des communes, lord Granville et lord Hartington, elles ont été largement fournies par lord Derby et par le chef du cabinet, M. Disraeli. En définitive, elles ne dépassent pas sensiblement ce qu'on savait, elles le précisent. Le chef du ministère a peut-être ajouté quelques détails de plus sur les petites péripéties qui ont précédé la transaction relative à Suez, et, quant au plan de réformes que la diplomatie des puissances du nord proposait de porter à Constantinople, ce qu'ont dit les deux ministres se réduit à une explication aussi modeste que simple. L'Angleterre ne pouvait ni conseiller au sultan une résistance qui l'eût compromise elle-même, ni se réfugier dans une abstention qui l'eût complétement isolée, ni proposer une nouvelle conférence européenne qui n'eût point été acceptée, et qui d'ailleurs n'aurait eu aucun avantage pratique, si l'on n'avait pas eu un plan différent à présenter. Dès lors elle n'avait plus d'autre alternative que d'accepter la situation qui lui était faite en adhérant, comme la France, comme l'Italie, à la note préparée par le comte Andrassy au nom des trois empereurs. C'était la politique la moins compromettante, sinon la plus brillante, et le ministère, en suivant cette politique, a eu la chance d'obtenir l'appui assez inattendu de M. Gladstone, qui s'est levé pour approuver en quelques mots ce qui a été fait. Ce qu'il y aurait de mieux aujourd'hui évidemment, ce serait que l'insurrection de l'Herzégovine, se sentant abandonnée à ses propres forces, de plus en plus resserrée dans ses frontières, déposât les armes, laissant les gouvernemens européens et la Turquie en tête-à-tête pour l'accomplissement des réformes proposées. Si cependant l'insurrection persistait, si l'impuissance de la Turquie devenait de plus en plus flagrante, si des combinaisons nouvelles ou peut-être des interventions plus effectives devaient être la conséquence d'un premier acte de diplomatie, qu'arriverait-il? Ici les ministres de la reine ont eu le soin de déclarer que l'Angleterre avait réservé sa liberté d'action, qu'elle ne s'était point engagée au-delà de la note du comte Andrassy.

Oui, sans doute, l'Angleterre a réservé sa liberté d'action, comme tous les autres cabinets se sont réservé le droit de prendre conseil de

leurs intérêts. Cela veut dire en d'autres termes que c'est une question dont tout le monde sent la gravité, et, malgré un certain penchant à faire aujourd'hui assez bon marché de ce qu'ils appelaient autrefois l'intégrité nécessaire de la Turquie, les Anglais ne sont pas les derniers à se préoccuper des dangers d'une crise qui mettrait en lutte, selon le mot de lord Derby, les populations musulmanes et les populations chrétiennes, qui pourrait avoir son contre-coup jusque dans l'empire indien. Nous ne parlons pas des dangers auxquels l'Europe entière serait immédiatement exposée.

Pour le moment du moins, ces perspectives semblent écartées par l'empressement qu'a mis la Porte à souscrire au plan de réformes préparé par le comte Andrassy, appuyé par les autres gouvernemens européens à Constantinople. C'est un premier gage de succès pour une politique d'apaisement, et rien n'indique après tout que même pour trouver maintenant des garanties efficaces de ces réformes turques, personne aujourd'hui en Europe soit disposé à se jeter dans des aventures, à braver des conflits. M. de Bismarck lui-même en vérité donne le signal de la paix universelle. Il s'est souvenu que l'an dernier il avait fait rendre un décret qui interdisait l'exportation des chevaux hors de l'Allemagne, et qui avait pu passer pour un signe belliqueux : il vient de provoquer l'abrogation de ce décret inutile ou onéreux, et ce n'est rien encore; il a prononcé ces jours derniers en plein *Reichstag*, à propos de la réforme du code pénal, un discours qui est une véritable protestation contre toute idée de guerre. De tous les discours que le chancelier allemand a pu prononcer, celui qu'il a fait entendre l'autre jour au *Reichstag* est assurément le plus original, le plus humoristique et le plus habilement calculé. Il est question de tout dans cette harangue, particulièrement des « journaux officieux » que le chancelier a fort maltraités, dont il avoue s'être servi souvent, mais dont il est décidé à ne plus se servir, parce que les journaux l'ont exposé à endosser la responsabilité de trop d'inepties. M. de Bismarck a surtout saisi cette occasion d'affirmer avec une sorte de surabondance de verve les intentions absolument pacifiques de l'Allemagne, de son vieil empereur et de son grand-chancelier. L'Allemagne n'a « rien à gagner, rien à conquérir, » elle est amplement satisfaite et n'aspire qu'à vivre tranquille.

Bien mieux, tout ce qu'on a dit au dernier printemps des périls de nouveaux conflits, de *la guerre imminente*, tout cela n'était « que de la fantaisie et du radotage! » Il n'y a jamais rien eu de vrai. Ce sont les journaux qui ont imaginé ces bruits, qui les ont propagés par les correspondances, par les télégrammes, dans un intérêt de spéculation. M. de Bismarck est d'avis que, s'il était allé ainsi au parlement proposer la guerre sans raison, sans aucun motif, le parlement n'aurait eu qu'à lui envoyer un médecin pour examiner son état mental. Il est stupéfait qu'on ait pu lui prêter cette « colossale bêtise » de dire : « Il est possible que nous

soyons attaqués dans quelques années; pour prévenir cette attaque, tombons sur notre voisin et massacrons-le avant qu'il ne soit relevé complétement. » Ce serait là ce que le chancelier allemand appelle « se suicider pour éviter la mort, et cela dans une situation tout à fait agréable, où personne ne songe à nous faire la guerre. » — Ainsi c'est entendu, il n'y a rien eu au printemps dernier. L'empereur Alexandre est allé pour son plaisir à Berlin, et c'est aussi pour son plaisir que le prince Gortschakof expédiait en toute hâte des dépêches rassurantes. L'Angleterre s'est donné beaucoup de mal pour provoquer des explications et pour dissiper des fantômes. Ce décret sur l'exportation des chevaux, qui vient d'être abrogé, c'était tout simplement pour favoriser le commerce allemand. L'Europe a cru traverser une crise et a été la dupe de sa crédulité. Voilà qui est au mieux! Voilà qui eût produit surtout un merveilleux effet au mois de mai 1875, et qui, pour venir dix mois après, ne garde pas moins son prix! La moralité est qu'il ne faut pas toujours croire à ce que répètent les journaux et les correspondans des journaux. M. de Bismarck ne dit d'habitude que ce qu'il veut dire; il n'y a aucune raison de mettre en doute la sincérité de ses paroles, et puisqu'un personnage comme lui qui a la faculté d'assembler et de dissiper les nuages, tient à se montrer pour le moment si rassuré, si rassurant, ces déclarations pacifiques peuvent certes être considérées comme un élément de quelque importance dans la situation présente des choses.

Le fait est qu'à l'heure où nous sommes, presqu'à la veille de cette saison toujours redoutée du printemps, l'Europe semble se reposer, sans de trop fâcheux pressentimens, dans une paix dont elle ne désire pas voir la fin prochaine. Un peu partout on est aux affaires intérieures. L'autre jour, le roi de Suède ouvrait son parlement dans les conditions les plus régulières. D'ici à peu l'Espagne aura son régime constitutionnel complétement rétabli par la réunion des deux chambres qui viennent d'être élues, pendant que son armée poursuit ses opérations aussi heureuses que pénibles contre les carlistes dans les provinces du nord. A son tour, l'Italie trouve dans une politique libérale et modérée la garantie d'une indépendance qu'elle a conquise par la guerre, qu'elle affermit par la paix. Le parlement italien, dont les travaux sont suspendus, va se réunir de nouveau prochainement. Il n'a guère en perspective que des discussions sur les finances ou les incidens que peut provoquer Garibaldi avec ses projets grandioses de rectification du Tibre. Ce qu'il y a de curieux en effet, c'est qu'il y a toujours une question du Tibre, qui divise Garibaldi et la commission du budget, l'un tenant à ses idées, la commission ayant d'autres vues et ne voulant livrer les premiers millions qu'à bon escient. Le président du conseil, M. Minghetti, s'efforce de mettre tout le monde d'accord. Ce n'est pas la première question sur laquelle on aura fini par s'entendre au-delà des Alpes en dépit de l'humeur et des sorties de Garibaldi.

L'Italie nouvelle, dans sa liberté, garde un mérite; elle sait honorer ses morts illustres, et elle vient de le prouver encore une fois autour de la tombe de ce vieux marquis Gino Capponi, qui vient de s'éteindre à quatre-vingt-trois ans, dans cette aimable Florence qu'il n'a cessé d'habiter. Capponi était le dernier descendant d'une ancienne famille qui a compté des prieurs, des gonfaloniers, des soldats, des diplomates. L'histoire de sa maison se confond avec l'histoire de Florence. Mêlé dans sa longue carrière à tous les événemens, personnage indépendant et libéral sous le régime absolu, ministre constitutionnel du grand-duc Léopold en 1848, sénateur depuis l'indépendance, il avait toujours gardé la modération des idées et l'honneur du caractère. C'était un esprit très cultivé, qui avait été l'ami dévoué encore plus que le patron bienveillant de tous les écrivains contemporains de l'Italie, qui s'était associé à toutes les tentatives pour réveiller le goût des études, et qui avait souvent écrit lui-même, qui laisse comme testament littéraire une *Histoire de la république de Florence,* publiée récemment. Il ne pouvait plus depuis longtemps avoir un rôle actif, il avait été atteint, il y a bien des années, d'une cécité absolue. Rien n'était plus imposant que ce grand et affable vieillard aux yeux fermés à la lumière, à l'intelligence toujours lucide, s'intéressant à tout, suivant d'une pensée attentive et ferme les affaires de l'Europe aussi bien que les affaires de son pays. On aurait dit, à le voir dans sa haute stature respirant la franchise et la force tranquille, une image du passé souriant au présent. Le peuple l'aimait et le vénérait; les passans s'inclinaient devant lui quand il allait chaque jour, conduit par un serviteur, à sa paroisse de l'Annunziata, car le vieux libéral italien était resté de religion simple. Sa mort a été un deuil de famille pour Florence, un deuil national pour l'Italie.

Il y a deux semaines, la ville de Pesth se pavoisait de noir et fermait ses magasins pour la mort de Deák. L'impératrice d'Autriche allait déposer elle-même une couronne sur le cercueil du patriote hongrois. Ces jours derniers, Florence, elle aussi, s'est pavoisée pour la mort de Gino Capponi. La bourse a été fermée, le drapeau national a été hissé couvert d'un crêpe sur le palais vieux. Le roi Victor-Emmanuel a pris part au deuil public, le président du conseil s'est rendu à Florence, et la population entière a suivi le convoi du vieux Florentin. Les peuples libres s'honorent eux-mêmes par ces hommages spontanés rendus non à des flatteurs de leurs passions et de leurs faiblesses, mais à ceux qui meurent comme ils ont vécu, fidèles jusqu'au bout au patriotisme et à l'honneur.

CH. DE MAZADE.

Speeches in England and India, by Earl of Mayo, edited by Gosto Behary Mullick, Calcutta 1873.

On n'a pas oublié la triste mort du vice-roi de l'Inde, lord Mayo, assassiné le 8 février 1872 par un fanatique dans une visite qu'il fai-

sait au pénitencier des îles Andaman. Ce déplorable événement mettait une sorte d'auréole au front de la victime. Lord Mayo n'était pas un grand homme, certes, ni même un administrateur renommé. Cependant il remplissait avec sagacité la fonction que le gouvernement anglais lui avait confiée. Doué par la naissance et par l'éducation d'un air de dignité que rien n'altérait, il tenait sans embarras le premier rang au milieu de princes indigènes dont la généalogie remonte quelquefois aux temps héroïques de l'histoire hindoue. Il était issu d'une famille irlandaise qui avait fourni plusieurs évêques à l'église anglicane. Entré jeune encore à la chambre des communes, il s'était associé à la fortune des tories, et avait obtenu un poste secondaire dans le gouvernement chaque fois que lord Derby revenait aux affaires. Serviteur zélé et fidèle, il se faisait ainsi une réputation sans que personne eût rien à lui reprocher. C'est dans cette catégorie d'hommes d'état de second ordre que le cabinet prend volontiers un vice-roi de l'Inde lorsque cet éminent emploi devient vacant. En 1868, il y avait vingt ans déjà qu'il appartenait à la chambre des communes, M. Disraeli lui offrit la vice-royauté, qu'il accepta. Lord Mayo avait toutes les qualités extérieures que réclame l'exercice d'une dignité où l'esprit de parti n'a rien à faire. Qu'on en juge par un seul fait. Le principal événement du règne de lord Mayo fut la réception à Umballah de l'émir Shire-Ali, le souverain de l'Afghanistan. En cette occasion, de même que dans les *durbars* solennels où il convoquait les princes déchus de l'Hindoustan, il donnait une haute idée de la puissance anglaise à ces peuples innocens, qui jugent du pouvoir d'une nation d'après l'éclat des fêtes que donne son représentant. Il montrait aussi, ce qui est plus louable, une sympathie marquée pour l'éducation, pour les œuvres de bienfaisance, pour tout ce qui touche au bien-être et à l'amélioration de la population conquise. En chacune de ces circonstances, il prononçait un discours d'apparat; c'est la collection de ces allocutions étudiées que l'on a publiée à Calcutta. Le plus curieux est que cette collection est l'ouvrage d'un Hindou et qu'elle est faite à l'instigation d'un prince indigène, le maharajah de Pultiala. N'est-ce pas un indice de l'influence que les idées anglaises exercent sur la population native de l'Inde? Les ouvrages de M. Gosto Behary Mullick sont nombreux déjà; celui qu'il a consacré à lord Mayo montre non-seulement qu'il sait écrire correctement l'anglais, mais aussi qu'il a su comprendre les mœurs européennes.

H. BLERZY.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TREIZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — XLVIe ANNÉE.

JANVIER — FÉVRIER 1876

Livraison du 1er Janvier.

Livraison du 15 Janvier.

Livraison du 1er Février.

Livraison du 15 Février.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.